Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/mercure-de-france-1890_october-december-1897_24

MERCVRE DE FRANCE

TOME VINGT-QUATRIEME

Octobre-Décembre 1897

Octobre-Décembre. — Tome XXIV

MERCVRE
DE
FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)

PARIS

SOCIETÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCVII

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America

DESSIN INEDIT

D'ARMAND SEGUIN

Ecoutez la chanson bien douce
Qui ne pleure que pour vous plaire.

PAUL VERLAINE.

PLAIDOYER

POUR LA LIBERTÉ MORALE

—

Aux commandements fondamentaux qui interdisent de rechercher le bien propre s'il fait tort au bien d'autrui ; — aux maximes supérieures qui présentent à l'homme pour triple vertu le renoncement à soi-même, la recherche de la science et le goût de la beauté, — la morale moderne ajoute un impératif d'une troisième espèce, une obligation dont le principe est néant, un ordre qui révolte à la fois la dignité humaine et le sens du divin, un précepte odieux, mesquin et grossier, mais qu'elle soutient par les sanctions de tout l'arsenal des codes et qui se défend en ces mots : la nudité et l'amour sont des objets de scandale.

La morale moderne se trompe. La nudité et l'amour sont des objets de contemplation.

On a dit à la femme d'aujourd'hui : « Vous devez, sous les yeux de trois mille personnes, dans votre loge au théâtre, montrer vos bras nus ; mais

si, même à un bal intime, vous laissez, par symétrie, votre jambe découverte, vous serez regardée comme une fille et vous cesserez d'être reçue. » — On lui a dit encore : « Vous devez, sous les yeux de trois mille personnes, au premier rang de votre loge, exposer la partie supérieure de vos seins ; mais s'il vous prend fantaisie de vous habiller de telle sorte que leur moitié inférieure (exactement semblable, cela n'est pas douteux) cesse d'être voilée par la robe, vous serez appréhendée par le garde de service et conduite au poste voisin. »

Il se peut qu'il y ait à cela des raisons très mystérieuses ; pour moi, j'avoue ne pas les entendre, et je tiens cette convenance pour une chinoiserie toute pure, respectable d'ailleurs comme toutes les modes. En 1797, les jolies femmes s'habillaient d'une mousseline transparente ; en 1897, elles enferment dans une mécanique rigide la souplesse de la taille et des hanches, le centre même de la grâce : à leur aise ! Ce qui est inouï, ce qui passe vraiment l'imagination, c'est qu'il y ait des articles de code, des règlements de police et des gardes municipaux chargés d'imposer une mode uniforme, et d'empêcher, par exemple, qu'en aucune circonstance, sur aucune scène, dans aucun pays de notre monde européen, les spectateurs pauvres du dernier amphithéâtre aient le droit de réclamer, pour leurs sous, au même titre qu'un drame de Shakespeare, de Wagner ou de Victor Hugo, un autre chef-d'œuvre qu'ils ne connaissent pas, et qui est pourtant digne, peut-être plus que tout autre, d'exalter le cœur humain : je veux dire un beau corps de femme.

Oui, on est arrivé à ce point, que si, en scène de l'Opéra, devant un public où il n'y a, je pense, ni enfants en bas âge ni pasteurs génevois, on présentait à tous ce que tous connaissent, ce que

tous recherchent, ce que tous adorent, une femme admirablement nue, la salle presque entière se lèverait et se sentirait insultée !

Et les plus ardents parmi ceux qu'une si belle indignation ferait bondir sur les fauteuils, on les connaît bien: ce sont les mêmes qui n'occupent leurs places qu'à l'heure du ballet, cherchent des analogies aux dessous de bras des danseuses et vont achever leur nuit au cercle en se racontant les uns aux autres des histoires de maisons de passe avec une brutalité de langage qui n'a même pas l'excuse d'être voluptueuse. En effet, quel intérêt trouveraient-ils à voir le scandale s'émousser au grand jour, eux qui recherchent précisément tout ce qui l'augmente par le mystère, eux qui ne comprendront jamais qu'on puisse admirer un sein jeune sans avoir une pensée grivoise, et regarder une femme danser sans demander avec qui elle couche ! Ce sont eux qui par leurs goûts séniles et leurs vicieuses hypocrisies, auxiliaires imprévus des rigoristes protestants, retardent indéfiniment le jour où nous pourrions voir triompher en scène non plus tel décolletage difforme ni tel maillot affreusement rose, mais le rôle de Vénus joué sans vêtement, aussi pur qu'une statue antique.

Le nu au théâtre, dévoilé en toute gravité par des créatures d'exception, devrait être un spectacle non seulement admis, mais subventionné par l'Etat. Je n'en souhaite pas davantage, d'ailleurs. Je ne tiens pas à ce que le boulevard change la redingote pour le pagne (1) ! et, s'il y a des pères qui ca-

(1) En réponse à une phrase de la préface d'*Aphrodite*, où je déplorais de voir « un peuple vêtu de noir » parcourir les rues sales de nos villes du Nord, un professeur d'une faculté de droit du Midi, M. Charles G..., fit imprimer dans une feuille protestante un article où il dénaturait ce passage dans le sens d'un regret de la nudité universelle, et, pour mêler l'esprit le plus fin à l'argumentation la plus solide, il ajoutait : « M. Pierre Louys n'admire que les nè-

chent à leurs filles, comme des sujets frappés de honte, le secret de leur naissance et de leur future maternité, le mieux est de les laisser libres; mais c'est précisément cette liberté que je voudrais, pour ceux qui ont au fond de leur âme une pudeur moins petite et plus dignement placée.

Le peuple de Paris n'a pas treize ans. Pourquoi lui refuser ce qu'il a le droit de connaître ? Pourquoi réserver à vous seuls, à l'intimité de vos garçonnières, la révélation de la femme ? Vous êtes heureux, vous, messieurs, vous avez tous les adultères, et, à leur défaut, tous les mauvais lieux; mais à lui, voyez ce que vous lui laissez, regardez passer dans la rue les ouvrières de quarante ans!

Pour le consoler de ses masures, vous lui bâtissez des palais publics, des promenades monumentales, des enceintes de jardins, des musées de merveilles, mais pour le consoler de ses femmes, lui montrez-vous Océana ?

Il en aurait le droit pourtant, aux termes d'une loi plus normale...

Pourquoi ? Parce que la loi a cette mission suprême d'élever, autant qu'il est en elle, l'esprit du peuple qu'elle régit; — parce que c'est une inconséquence que d'ériger des Eves dans les jardins publics et d'en considérer les modèles comme indignes d'être vus par la foule; — parce que la grandeur intellectuelle d'une nation civilisée est en raison directe des facilités qu'elle obtient à éprouver librement et à répandre librement les émotions fécondes que donne la beauté.

Ayez au moins quelque logique! Si la forme humaine est honteuse, bannissez-la de vos musées, de vos monuments et de vos avenues; mais si vous comprenez à quel point elle est pure, alors

gres du Soudan : mais, dans un sens, ils sont vêtus de noir aussi. »

C'est vraiment pour un jeune homme une joie sans mélange que de trouver chez les hommes d'âge des contradicteurs de cette force.

laissez-la briller ! montrez-la telle qu'elle est, plus belle qu'aucun art ne l'a jamais faite, avec ses couleurs mouvantes, son relief changeant, son expression, sa vie... Jour de lumière, comme nous t'espérons ! où, non pas dans la grise clarté sale de Paris, mais devant la Méditerranée antique, à Marseille, Alger, Bône, Carthage, de spacieux hémicycles blancs, tournés vers le rideau bleu profond de la mer, accueilleront les cortèges qui enivrèrent Corinthe...

Mais non : la nudité est un objet de scandale.

★

L'amour aussi.

Oui, l'acte grave entre tous, auquel nous devons d'exister, l'acte qui relie la mère à l'enfant, l'acte par lequel nous participons au mystère universel de la succession des êtres et créons la vie sans la comprendre, l'acte héréditaire qui, de génération en génération, recule notre origine et notre descendance, jusqu'à l'infini du futur et du passé, cet acte-là est une turpitude qu'un romancier ne doit point décrire.

Oh ! la loi nous permet tout le reste. On vole, on tue sur toutes les scènes. Les spectateurs de l'Ambigu assistent chaque année à un cours complet du crime et de ses applications pratiques. Les dernières découvertes ayant trait à l'art d'assommer un passant, de donner un croc-en-jambe ou de jeter un nœud coulant, d'ouvrir un coffre-fort ou d'ouvrir une poitrine, de dynamiter une maison ou de faire dérailler un train, tout cela est exposé selon une méthode excellente, claire, facile à suivre, et jamais « le législateur » n'a songé à s'en inquiéter.

Mais raconter une nuit de noces ! Voilà qui est pernicieux, n'est-ce pas ? Prenez garde ! Glissez !

Il est de certains détails... oh ! oh ! vous allez trop loin. Tout peut se dire en une petite phrase, monsieur, comme dans *La Belle au Bois Dormant* :

« Et la dame d'honneur leur tira le rideau. »

Tirons le rideau ! Tirons le rideau !...

Il faut que j'aie l'esprit singulier, car, pour moi, une nuit de noces est une cérémonie religieuse et au fond de ma conscience je ne puis comprendre en vertu de quelle loi morale la justice de mon pays ordonnerait de détruire mon livre, si je disais un jour à la face du monde, sans réserves, en pleine lumière, cette communion sacrée.

★

Qui donc nous a ainsi trompés? Quelle influence avons-nous subie depuis quinze siècles déjà, mais surtout depuis les trois derniers, dans ce petit sentier que nous suivons, loin, très loin de la grande route antique par où passaient les Vertueux ?

L'opprobre autrefois frappait les femmes stériles : aujourd'hui, il s'attache aux femmes amoureuses. Cette réversion de la conscience, cette confusion de la morale saine et de je ne sais quelle aberration, cette déchéance coïncide avec le triomphe du christianisme. Y a-t il là plus qu'une coïncidence?

Lisons l'Évangile :

Jésus parle à la Samaritaine et il ne lui reproche pas sa vie déréglée.

Il parle à la femme adultère et il refuse de la condamner.

Il va chez Marthe et Marie et il préfère ouvertement à la grave servante la verseuse de parfums.

Il s'entoure de belles pécheresses et il ne les absout pas seulement, il les excuse : ἀφέωνται (1). Bien

(1) Ce verbe n'est pas celui de l'absolution ni du pardon ; c'est celui qu'on employait juridiquement dans le cas des ordonnances de non-

plus: il accepte d'elles des subsides (1).

Nullepart dans les quatre Évangiles on ne trouve un mot flétrissant la nudité humaine selon le thème perpétuel de l'Ancien Testament. Jésus prêche l'amour, et dans aucune de ses paroles on ne trouve la séparation faite entre l'amour sensuel et un prétendu amour où les sens n'auraient point de part. Jésus, qui était Galiléen, c'est-à-dire de race probablement aryenne (2), soutenait donc une doctrine qui n'était pas, sur ce point, en contradiction avec la morale hellène, et qui aurait dû la perpétuer. Comment se fait-il que le résultat se soit trouvé si opposé, et qui est l'auteur de cette volte-face?

Qui? un Juif, un petit homme néfaste, saint Paul, qui, sans avoir jamais vu le Christ ni entendu sa parole, et après une lutte à l'épée contre tous ses partisans, imagina sans doute de ruiner sa doctrine d'une façon infiniment plus durable en prêchant sous le nom du nouveau prophète la vieille rigueur israëlite.

C'est l'influence pernicieuse de cet homme, qui, répandue par saint Augustin, légiférée par saint Thomas, n'a cessé de combattre avec acharnement les larges idées et les belles formes.

Cependant la Grèce ne mourait pas toute. A côté du flot desséchant qui avait tenté d'ensevelir la civilisation antique, un courant parallèle, descendu de l'Olympe, désaltérait le monde réveillé des barbares. La résurrection du dieu d'Eleusis et la communion des initiés se fêtaient annuellement avec la même pompe et les mêmes cérémonies pour Jésus que pour Dionysos. On donnait à

lieu. Ceux à qui on l'appliquait étaient *non-coupables*. La phrase du Christ ne signifie donc pas: « Tes péchés te sont remis »; mais: « *Tu n'as pas péché*, car tu as aimé. »

(1) « Et elles l'assistaient de leurs biens. » (Saint Luc, VIII, 3.)

(2) On connaît la théorie contemporaine d'après laquelle les Galiléens seraient issus d'une colonie celtique.

Marie tous les noms d'Aphrodite : Dame du Bon-Secours, Immaculée, Vierge et Mère, Etoile du Matin. Le Paradis se peuplait d'immortels canonisés. Le « Panthéon » revivait dans la « Toussaint ». Un art d'essence toute païenne florissait autour des papes. Raphaël donnait à Galathée la même bouche qu'à la Madone. Car la voix de saint Paul avait cessé de dominer la voix du Christ, et les fleurs de saint François étaient encore embaumées.

Il en fut ainsi jusqu'au jour où un moine de Thuringe, exalté par les *Epîtres*, vint combattre pour la seconde fois au nom de la morale biblique l'antique beauté qui d'Athènes avait repris racine à Florence. Il haïssait. Il détruisait. Il avait quelque grandeur, tant la religion qu'il enseignait dépassait en invraisemblance et en étroitesse toutes celles qui l'avaient précédée. Aucune ne fut plus éloignée de la parole évangélique. Et ce fut — et c'est encore — le hideux protestantisme.

On lutta. Nous avions aussi, nous, en France, une résurrection des arts et des lettres ! Il faut lire, à cette époque, quelle indignation souleva la Pléiade et la lettre que son chef écrivit « à je ne sçay quels predicantereaux et ministreaux de Genesve ». Jamais le culte de la Grèce n'avait été plus enthousiaste. Aux représentations de Jodelle on couronnait des boucs tragiques. En répondant aux calvinistes, Ronsard invoquait Apollon. Même la concubine royale portait le nom d'une déesse : les flèches et le croissant d'Artémis étaient les armes de Fontainebleau. On lutta ; et le plus zélé dans cette guerre pour la bonne cause ce fut aussi le plus charmant de nos rois, ce Charles IX doublement admirable pour avoir honoré Ronsard et pour avoir fait la Saint-Barthélemy.

L'invasion de la laideur fut pourtant victorieuse ;

car ceux-là mêmes qui la repoussaient subirent son influence émasculatrice, s'ils n'allèrent pas jusqu'à l'idéal du nouveau culte réformé : les quatre murs nus d'un temple, et le néant.

Alors on ne vit plus de prêtres comme Rabelais, plus de papes comme Léon X ; la grande lumière religieuse qui éclairait tous les arts et toutes les littératures sombra sous le brouillard luthérien. Entre les artistes et les prêtres, un sillon se creusa pour la première fois depuis l'origine du monde, et ce sillon est devenu gouffre.

Cependant les deux églises rivalisent d'ardeur à suivre l'enseignement de saint Paul, à rejeter l'amour sur le tas des crimes, à cacher tous les seins qu'elles ne sauraient voir. Elles se rapprochent ; elles se confondent. L'une d'elles a même proclamé ce dogme étonnant de l'Immaculée Conception de Marie, comme si toutes les conceptions n'étaient pas immaculées ! Et aujourd'hui, après trois siècles de ce crépuscule des prêtres, entre M. Hollard et M. Captier, il n'y a plus vraiment de différence. M. de Vogüé les synthétise.

L'état d'esprit créé par une telle émulation est actuellement celui de la majorité. Il a gagné un grand nombre d'intelligences qui n'ont pourtant leurs attaches ni à Rome ni à Genève et dont la conscience n'a pas besoin de se donner un directeur. C'est contre lui qu'il faut agir, avec une activité d'autant plus généreuse que la lutte sera longue et que la cause est belle.

Il y a là quelque chose de mieux que le vieil antisémitisme, qui, étant une haine de races, est malheureux et condamnable. Il y a là une lutte d'idées au nom d'un sentiment qui grandit déjà de toutes parts, et qu'on pourrait nommer du nom d'*antipaulisme* en visant directement, et même par-dessus Luther, l'inspirateur premier de toutes les luttes livrées depuis dix-huit cents ans contre l'inébranlable Grèce.

PIERRE LOUŸS.

LES QUATRE SAISONS

—

A Francis Vielé-Griffin.

LE REFRAIN

Oh! la paix du matin sur ma petite maison !
On entend les faucheurs passer près du vieux mur
En silence, du pas lourd dont on marche en cette saison ;
Dans le jardin, celle qui cueille les cerises mûres
Chasse de son rire d'enfant un vol de sansonnets ;
C'est l'heure où, ayant bu à deux mains leur bol de lait,
Les petits s'en vont à l'école danser, chanter des rondes ;
Le soleil dore à peine les verdoyants sommets ;
Il fait bon rêver, et les cloches remercient Dieu
D'ouvrir à leur prière tout l'azur de ses cieux.

On se bat au bout du monde !

O toi la cueilleuse qui fais la maison gaie,
Pose sur le seuil de pierre ton panier de cerises,
Et dis-moi si l'histoire qu'on raconte est vraie :
Qu'en ce moment de soleil, de chansons et de brises,
Des hommes, sous des bannières, se battent pour des rêves.
Il fait si bon vivre, et la vie est si brève !
Et malgré qu'on me parle d'empires lointains qu'on fonde,
Mon seul domaine est dans tes yeux où le soleil s'achève,
Et dans ton cœur, fleur où bourdonnent les abeilles de l'amour,
Et dans tes mains légères qui sont des ailes à mon front lourd !

On se bat au bout du monde !

Ici c'est la paix. Les chats furtifs ronronnent
Au bord des fenêtres qu'enguirlande la vigne ;
De temps en temps le coq, dressant sa crête, claironne ;
Les poules, gloussant doucement, égratignent
Le fumier d'où jaillira un jour la joie des fleurs ;

L'eau, dans la vasque pleine de la fontaine, pleure.
C'est la paix et sa bénédiction féconde
Sur les roses de l'enclos et sur nos pauvres cœurs.
Ecoutons dans le vent voler les brins de paille
Et oublions la haine lointaine, ses cris et la bataille !

On se bat au bout du monde !

On se bat ! — O refrain de mort dans ce chant de la vie
Que je voudrais crier, de tout mon cœur, à tous les hommes
N'est-il de paix possible entre le bonheur et l'envie ?
Te faudra-t-il aussi, parmi les pauvres que nous sommes,
Prendre part malgré toi à l'œuvre rouge du Mal ?
Mais sais-tu si ce sang qui coule n'est pas lustral ?
De même que ces lys s'élancent de la boue immonde,
L'Amour naît de la Haine comme sa fleur finale.
Si tu veux mieux vivre, consens à mourir
Pour renaître dans la joie universelle de l'avenir !

On se bat au bout du monde !

Toi qui croyais avoir créé ton paradis,
Il te faudra de tes mains en détruire les murs.
Tu n'as pas le droit, seul parmi les maudits,
De dire que ce temps est beau et que la vie est sûre.
Quand les dernières fleurs, pétale par pétale,
Auront versé leur vie au frisson automnal,
Il te faudra peut-être, dans la mêlée qui gronde,
Sacrifier, aveugle guerrier d'un divin idéal,
Loin du jardin béni où je t'aimais, ma sœur,
Ta vie pour que des enfants connaissent le bonheur !

On se bat au bout du monde !

★

DANS LE PETIT JARDIN CLOS

Dans le petit jardin clos les abeilles
Murmurent comme des âmes en prière,
Et la brise, parmi toutes les fleurs vermeilles,
Semble le souffle d'un ange de lumière.

Et voici qu'une voix s'élève, la tienne,
Si douce, et chantant le bonheur
D'être deux, tout le jour, sous la vigne ancienne
En écoutant trembler nos cœurs.

Pourtant la Mort a passé cette nuit,
Ses mains lourdes de festons de pavots,
Sur la route déserte et devant notre huis
Sans entrer nous souffler son mot.

Merci, ô Mort que je ne blasphème pas,
Car tu es la sœur secourable de la Vie,
Et tu sais mieux que nous l'heure où nous sommes las,
Fût-ce de trop de joie et d'amour assouvie.

Mais tu as compris que ma sœur aimait les fleurs
Et les vives abeilles au vol d'or,
Et que je l'aimais, moi, en rires et en pleurs,
Plus que la Vie et la Mort !

★

LE PATRE AVEUGLE

La fumée, ce soir, est grise
Contre tout le ciel gris,
Dans ce pays où les cerises
Saignent comme des yeux meurtris.

Il semble qu'il va pleuvoir
Des flammes avec des larmes
Dans l'Orient de plus en plus noir
Qui palpite d'alarmes.

Je ne connais pas bien la route
Qui mène à notre maison.
Si tu priais, ô sœur, sans doute
Reconnaîtrais-je notre horizon.

Mais tu as oublié la prière
Qui guide vers le toit natal
Les pauvres amoureux qui errent
Par mont et val.

Et je ne sais plus le signe
Que m'apprit le trop vieux prêtre
Pour conjurer les ombres malignes
Qui peuvent nous apparaître.

Il fait noir, et les arbres grondent
Dans le vent, la foudre et le froid,
Comme si soudain le monde
Se hérissait d'effroi.

Attendons le pâtre aveugle qui passe
Courbé sur son bâton,
Cheveux épars sur sa nuque lasse,
Et tapant la terre à tâtons.

Seul, il voit clair des humains,
Lui, le passant sans yeux
A qui Dieu donne la main
Pour qu'il marche mieux.

Il connaît comme ses chiens la route
Qui mène au silencieux village
Où voudrait dormir notre doute
Loin du bruit des orages.

Ah ! qu'il vienne vite, l'aveugle
Dont j'entends déjà les pas
Au milieu des vaches qui beuglent
Et des brebis qui bêlent tout bas !

Qu'il vienne comme un annonciateur,
Précédé de la terrible tempête
Qui le brûle de feux et de pleurs,
Parmi le troupeau de ses bêtes !

Il heurtera de son bâton la porte
Des fermes jaunes sous les éclairs ;
Il fera trembler de sa voix forte
Les carreaux sonores des chaumières.

Et les rustres accroupis près de l'âtre,
Diront, ouvrant de vains yeux :
« C'est l'aïeul aveugle des pâtres
Qui passe sur la route de Dieu ! »

Suivons-le, sœur, sans plus d'orgueil
Que ses chiens, ses bœufs et ses brebis :
Lui seul nous ramènera sur le seuil
De ce qui fut notre paradis.

Et lorsque nous aurons trouvé notre maison
Parmi ses vignes dégouttant de pluie,
Nous dirons, très humbles, une oraison
Pour le pâtre aveugle qui s'enfuit

Vers la montagne violette de nuages,
Où cette nuit nous verrons luire,
Clair comme l'espoir après l'orage,
Son bûcher où des ailes se déchirent.

★

EXHORTATION

Pour avoir voulu, ô mon âme affolée,
Monter vers Dieu par l'arc-en-ciel,
Tu pleures au fond de la vallée
Dont les abeilles butinèrent tout le miel.

Le crépuscule brûle les montagnes
Que les forts gravissent vers les astres
Malgré la foudre qui les accompagne
Et les présages de mille désastres.

Toi, prendras-tu le rude bâton
Avec le geste qui se soumet,
Et suivras-tu, dans l'espoir du guerdon,
La route de glace qui monte aux sommets ?

L'arc-en-ciel s'est éteint comme un rêve,
Et voici choir les lourdes ténèbres.
Il est temps, avant que ne gèle ta sève,
De t'évader de l'impasse funèbre.

Le veux-tu, ton salut, ô mon âme affolée
Qu'accable une soudaine somnolence ?
Prie, et lève-toi, car sur la vallée
S'abat le suaire du silence.

★

EN UN PAYS

En un pays de calmes fontaines,
A l'heure de la mort du soleil,
Quand je défaillerai de sommeil
Après tant d'aventures vaines,

Je panserai enfin mes blessures
Et je purifierai mon âme,
O toi dont l'épée de flamme
M'a montré vers Dieu la route sûre

Malgré le sourire dont j'accueille,
Pour que les lieues ne les effraient pas,
Les frères et les sœurs dont les pas
Se lassent déjà loin du seuil,

Tu sais, ô toi mon confident,
Combien faible est toute ma force
Quand le fardeau me ploie le torse
Sur les traces du vieil Adam.

Un son de cloche dans le crépuscule,
Un mourant au bord de la route,
Les paroles chuchotées par le doute
Et l'allée où l'effort s'accule,

O Dieu, puis-je ne pas pleurer,
Malgré le signe de la victoire
Si lointaine, hélas ! que le soir
Réserve à mon âme lasse d'errer ?

Et lorsque j'aurai connu la contrée
Promise, sous le soleil couchant,
Serai-je plus heureuse, sachant
Que d'autres se perdent dans la vêprée

Et ne te prierai-je pas, Dieu trop fier,
En souvenir de mes douleurs proches,
De faire sonner avant la nuit les cloches
Pour appeler des routes mes frères

Vers pays de calmes fontaines
Où ils oublieront le soleil
Dans le bon silence du sommeil
Après tant d'aventures vaines ?

★

VERS LA VILLE INCONNUE

Nous avons perdu la route et la trace des hommes
Parmi les méandres du ténébreux vallon,
Et oublié le nom de la ville d'où nous sommes
Sans savoir celui de la ville où nous allons.

Nous n'entendons plus la voix de la rivière
Qui murmurait à notre passage des promesses de baptême,
Ni les frissons de feuilles et d'ailes qu'éveillait l'air
Parmi les peupliers d'où tout l'automne s'essaime.

Fermons donc les yeux et donnons-nous la main
Comme des enfants qui ne veulent pas avoir peur,
Et marchons malgré tout vers l'aube de demain
En chantant ce que les aïeux nous dirent du bonheur.

Quoique aveugles, nous ne craindrons pas l'embûche des venelles],
La souillure de la boue ni la traîtrise des roses,
Car les anges nous guideront de la musique de leurs ailes
Légère comme le souffle d'une légende mi-éclose.

Et quand nous rouvrirons les yeux et délacerons nos mains,
Ce sera pour le réveil dans un pays des fontaines
Où nous boirons l'oubli d'hier et l'espoir de demain,
En y mirant nos corps que nous reconnaîtrons à peine

Car nos yeux seront pleins de la charité des astres,
Et nos lèvres à jamais pures des mauvais baisers,
Et nos mains innocentes des anciens désastres,
Et nos pieds ignorants des périlleux sentiers.

Et sur la colline de fleurs dont les oiseaux sont en fête,
La Ville de marbre que l'aurore dore de ses flammes
Retentira du tonnerre léger de ses trompettes
Pour accueillir, sauvées du passé, nos âmes.

O sœur fidèle, perdons la route et la trace des hommes
Qui ne veulent pas sortir du ténébreux vallon :
En oubliant le nom de la ville d'où nous sommes
Nous apprendrons celui de la ville où nous allons.

★

A LA TISSEUSE

Humble tisseuse de toile derrière la fenêtre qui rougeoie,
Cette nuit de lune, dans le village silencieux des montagnes,
Je te salue, ô sœur insensible à la foi
Qui me force à partir vers la ville aux mille bagnes.

Là-bas des mains de meurtre se crispent dans les ténèbres,
Et des yeux désespérés luisent au bord des fleuves,
Et la haine hurle au passage des charrois funèbres
Où les drapeaux de deuil au poing des pauvres s'émeuvent.

Ici c'est la paix. La brise même n'agite plus les trembles,
Le chien au collier de clous n'aboie pas après le vagabond,
Les enfants dorment aux bras des vieilles gens. Il semble
Que Dieu seul respire dans le silence des maisons.

Parmi toutes, tu es élue pour la vigile, ô sœur des cimes,
Et pâle sous ta coiffe ailée, dans le cadre rouge de la fenêtre,
Tu tisses la toile, de ton geste qui déjoue les crimes,
Pour les linceuls de la mort ou les langes de l'être.

Tisse le bonheur, tisse le malheur, qu'importe ?
Tu as vu passer les printemps roses et les blancs hivers
Qui jonchèrent de pétales ou de flocons ta porte,
Et tu accueilleras demain comme tu congédias hier.

Tu ne sais qu'une chose : que tu travailles pour Dieu
Et que tu iras à l'église le supplier dimanche,
Quand la cloche tintera légère vers les cieux,
Pour que ton fil soit fin et que ta toile soit blanche.

Et maintenant, ayant fini la tâche d'aujourd'hui,
Tu fais sur ton métier le signe de la croix,
Et tirant les rideaux de ta fenêtre sur la nuit,
Tu emportes vers ton lit la lampe qui décroît.

Etoiles de cette heure de remords, vous m'avez vu tomber
De toute la faiblesse de mon corps, à genoux
Devant la maison sainte où j'entendais chanter
Des anges secouant de la lumière parmi nous.

Car toi seule peut-être, ô travailleuse des destinées,
Connais le mot secret que Dieu souffla au monde,
Et voici qu'à ton image mes mains obstinées
Font le signe de la croix contre le Doute qui gronde,

Le Doute qui me retient dans la paix de ce village,
Parmi les montagnes bleues que fleurissent les étoiles,
Auprès de ton seuil où les ménagères sages
Achèteront demain, vers l'aube, leurs aunes de toile.

Adieu, ô sœur qui restes sourde à ma parole!
La route est longue qui se déroule vers le pays d'exil
Mais grâce à toi j'irai plus fort vers les fous et les folles
Qui se blasphèment eux-mêmes dans les mauvaises villes

Prie pour moi qui pars avec si peu d'espoir
Tisser selon ma force, sur la trame de la vie,
Des rêves de joie et des visions de victoire
Au fond des cités noires dont le ciel est banni.

Prie pour moi! prie pour tous! On a peur dans la nuit,
Et si ta prière ne peuplait d'anges la solitude féconde,
Il pourrait me sembler, sur cette route où je fuis,
Que Dieu lui-même a oublié notre monde.

STUART MERRILL

LES AUBES

DRAME LYRIQUE EN 4 ACTES ET 8 SCÈNES [1]

—

A Paul Signac.

PERSONNAGES

La foule.
Groupes d'ouvriers — de mendiants — de fermiers — de soldats — de femmes — de jeunes hommes — de gamins — de vieillards.
Jacques Hérénien, tribun.
Claire, sa femme.
Le père d'Hérénien.
Georges, son fils.
Hordain, capitaine ennemi, disciple d'Hérénien.
Haineau, frère de Claire.
Le Breux, partisan d'Hérénien.
Le père Ghislain, fermier.
Le curé.
Un consul d'Oppidomagne.
Le voyant des villages.
Le voyant de la ville.
Le mendiant Benoit.
Les groupes agissent comme un seul personnage à faces multiples et antinomiques.

—

ACTE PREMIER

PREMIÈRE SCÈNE

Un carrefour immense, où aboutissent, à droite, les routes descendantes d'Oppidomagne ; à gauche, les chemins montants des plaines. Des lignes d'arbres les accompagnent à l'infini.

(1) *Les Aubes* font suite aux *Campagnes hallucinées* et aux *Villes Tentaculaires*. Le premier acte les y relie intimement. — E. V.

L'ennemi s'approche de la ville pour l'investir. Le pays brûle. Des lueurs énormes envahissent la scène.

Le rideau se lève. Des groupes de mendiants sont assis près d'un fossé. D'autres, debout, sur des graviers en tas, surveillent les lointains et s'interpellent.

LE GROUPE DES MENDIANTS

Regardez donc : de ce tertre, on voit les villages flamber. Oh ! la terrible couronne ardente !

— Montons aux arbres, nous verrons mieux.

Un mendiant, hissé sur un chêne, indique par où il faut y grimper.

— Par ici ! par ici !

DES MENDIANTS TOURNÉS VERS LA VILLE

L'incendie marche de l'Est à l'Ouest.

— On entend les poudrières qui sautent.

Bruits de mitraille et d'explosion.

— L'usine de l'avant-port, et les quais et les docks s'allument. Les hangars à pétrole s'embrasent. Vergues et mâts se calcinent et font des croix au bout du ciel !

DES MENDIANTS TOURNÉS VERS LES PLAINES

Le feu mord la ferme d'Hérénien : on jette, pêle-mêle, les meubles dans la cour. On retire, têtes voilées, les bêtes de l'étable. On transporte le père malade sur son grand lit.

— Toute la campagne est rouge ; c'est au tour des métayers d'être traités comme des chiens.

— Oh ! les belles et soudaines vengeances ! Ils sont chassés, ceux qui nous chassaient. Leur foule s'écrase par les chemins. Tous nos blasphèmes ont porté toutes nos malédictions ! toutes nos prières ! toutes nos paroles !

— Voici les vieux clochers qui dégringolent,
Les chouettes et les hiboux s'envolent,
Les troupeaux fuient vers les marais,
Les étalons cabrés cassent leurs traits
Et crient vers l'angoisse brandie ;
L'un d'eux s'échappe, avec de l'incendie
Et de la mort à sa crinière,
Il retourne sa tête et mord la flamme

Qui dévore son cou ;
Regardez tous, voici des fous
Qui travaillent les feux, avec des fourches.

— Savez-vous pourquoi on fait la guerre !

— Je sais que le monde entier veut posséder Oppidomagne, et que cette ville est le cœur du monde.

— On se bat autour d'elle, comme des mâles en rut.

— Et tous la détestent et tous l'adorent...

Des gens affolés traversent la scène et s'engouffrent dans le chemin d'Oppidomagne. Quelques-uns s'arrêtent et crient.

LES ARRIVANTS

Les fermiers se sont rassemblés sur la place des villages. Ils entassent, sur leurs charrettes, des hardes et leur argent. Ils vont passer.

LE GROUPE DES MENDIANTS

C'est le moment de pénétrer dans Oppidomagne.

— Suivons-les...

— Les suivre ! Mais de quelle race es-tu donc pour donner un tel conseil ?

Depuis que nous sommes vaguants et mal contents,
Toi, moi, nous tous ici, à travers temps,
Ceux des fermes et des chaumières
Nous ont ployés, nous ont cassés sous la misère ;
Eux, ils étaient le pain
Et nous étions si âprement la faim
Que les flammes qui mangent,
A cette heure, leurs granges,
Me paraissent être nos dents
Et la mechanceté de nos ongles ardents !
Depuis que je m'en vais, m'arrête et puis m'en vais encore
Barrant de mauvais sorts
Leur porte où je mendie,
Mes mains ont propagé leurs maladies,
Mes mains ont déterré leurs morts
Pour les voler, mes mains séniles
Ont bâillonné et violé leurs filles,
Je les déteste autant qu'on peut
Pour plaire au diable exécrer Dieu,
Et c'est le moins qu'on les assomme
A coups de gaule ou de pieu.

UN VIEUX

A quoi bon les assommer? Ils sont aussi misérables que nous et nous sommes tous si près du jugement de Dieu.

UN JEUNE

Allons donc! tu as déjà trop peur, tu es déjà trop vieux, pour être encore un homme.

A nouveau, des bandes affolées arrivent et demandent le chemin d'Oppidomagne. Un groupe d'ouvriers paraît. L'un d'eux s'en va vers un mendiant et dit :

— Hérénien a-t-il passé par ici?

LE MENDIANT

Je ne crois pas. Au reste demandez à ce berger. le connaît.

L'OUVRIER, au berger.

Hérénien a-t-il passé par ici?

LE BERGER

Non pas, mais on dit qu'il est accouru soigner son père. Je voudrais le revoir. Je l'ai soigné qu'il était encore enfant. On a raison de l'aimer dans l'Oppidomagne.

L'OUVRIER

Il doit venir. Nous l'attendons.

LE BERGER

Comment a-t-il quitté la ville? Ses ennemis eux-mêmes ont dû l'y retenir.

L'OUVRIER

Hérénien fait ce qu'il veut. Son père se mourait au village, et l'appelait.

LE BERGER

Pensez-vous qu'il calmera Oppidomagne?

L'OUVRIER

Il arrangera tout. Il est maître du peuple.

LE BERGER

Vraiment, c'est quelqu'un de grand et

L'OUVRIER

Bien mieux, c'est quelqu'un d'admirable et de sacré,
Qui vit, à travers l'ombre de cette heure,
Pour l'avenir, que ses gestes effleurent ;
Nul mieux que lui n'a mesuré
Ce qu'il faudra et de folie et de prudence
Pour conquérir les jours nouveaux ;
Ses livres clairs ornent tous les cerveaux.
On y apprend à l'évidence
Quelle est la route vers le mieux
Et ce qui fait qu'un homme, à tel moment, devient un dieu

LE BERGER

Oh ! vous êtes de ceux qui l'aiment et le défendent dans la ville.

L'OUVRIER

Nous sommes cent, nous sommes mille
A l'adorer et décidés
A le suivre jusqu'au bout de ses idées.

L'ouvrier s'en va sur la route, guêter l'arrivée d'HÉRÉNIEN.

Encore des fuyards — puis un premier groupe de paysans traînant à sa suite des charrettes. Les chevaux ont gravi la côte, avec des charges doubles.

LE PÈRE GHISLAIN

Nos chevaux n'en peuvent plus. Laissons-les souffler au bord du fossé. Hé ! là-bas ! les mendiants, cette canaille d'Hérénien est-elle passée, par ici ?

UN MENDIANT

Vous feriez mieux de vous taire, père Ghislain.

LE PÈRE GHISLAIN

Me taire ! me taire ! devant qui ?

LE MENDIANT

Devant nous.

LE PÈRE GHISLAIN

Hérénien vous connaît donc et vous le connaissez ? Jolie bande !

LE MENDIANT BENOIT

Père Ghislain, tu te tairas, ou bien, aussi vrai que

nous sommes ici la force, nous t'abattons avant même que tu cries au meurtre. Si pendant des ans et des ans, tu nous jetais à ta porte, chaque semaine, les déchets de ton porc, et les lavasses de ta cuisine, nous autres, pendant des ans et des ans, nous t'avons donné nos suppliques et nos avés. Nous sommes quittes pour le passé et le présent est à nous.

UN PAYSAN ACCOURANT

Père Ghislain, père Ghislain, ta ferme des *Champs qui tintent* a communiqué le feu à toute la *Plaine aux Loups* !

Les arbres brûlent, au long des routes,
La sapinière ronfle et crie et hurle toute
Et les flammes s'étagent,
Jusqu'aux nuages,
Et les flammes mordent le ciel !

LE PÈRE GHISLAIN

Eh bien ? Et puis, que veux-tu que cela me fasse ?
Et que la plaine et que les bois s'annulent
Et que les vents, les airs et les cieux brûlent
Et que la terre enfin, comme un caillou se casse.

Changeant de ton.

Tantôt ce mendiant parlait de me tuer....

Au mendiant.

Mais fais-le donc, et prestement !
Voici mes mains, voici mes bras prostitués
Au travail nul ; voici mon front et son entêtement,
Voici ma peau flétrie en tous ses pores,
Voici mon dos, voici la loque humaine
Et la ruine que je traîne
Depuis des ans, depuis des ans !
Je demande, vraiment, pourquoi je vis encore...

Je laboure un sol usé, je remplis des granges qu'on incendie, je restaure des fermes que les sorts frappent. Je mange miette à miette ce que mon père avait amassé, sou par sou. Je supplie qu'on m'aide, qu'on me soutienne, et mes enfants s'enfuient de mon champ, et s'engouffrent dans la ville. Les bourgs et les hameaux sont morts. Oppidomagne en a sucé la force.

Récoltes maigres, terreaux vides, sécheresses implacables et toutes les maladies de l'eau et du soleil!

Lorsque j'étais enfant, on fêtait les semailles,
La terre était docile aux gens et aux aumailles,
Les lins montaient comme un bonheur en fleur.
Mais aujourd'hui ! le sol fait peur. —
Certes, a-t-il fallu violer quelque chose
De souterrain et de sacré —
Tout appartient à la houille, terrée
Jadis, dans la nuit close.
Des rails noueux, sur les plaines armées
De signaux d'or, se tordent ;
Des trains rasent les clos et perforent les bordes ;
Les yeux du ciel sont dévorés par les fumées ;
L'herbe saine, la plante vierge et les moissons
Mangent du soufre et du poison.
C'est l'heure,
Où s'affirment, terriblement vainqueurs,
Le feu, les plombs, les fontes ;
Et l'on croit voir l'enfer, qui monte !

UN OUVRIER

Le pauvre homme !

LE PÈRE GHISLAIN

Pauvre homme ! Oh que non !

Tirant un paysan par son habit et lui montrant un enclos qui brûle.

Vous croyez, n'est-ce pas, que l'ennemi incendia mon clos ? Détrompez-vous. Ce sont ces deux mains-là.

Il lui montre ses mains.

Et mon bois près de la mare aux follets? Ce sont elles encore. Et mes greniers et mes meules? Ce sont elles toujours ! Non, non, le père Ghislain n'est pas un pauvre homme. Il est celui — peut-être le seul — qui voie clair. On ne respecte plus son champ ; on perd patience devant la sûre lenteur des choses ; on tue les germes ; on les surchauffe pour hâter l'éclosion ; on arrange, on raisonne, on combine. La terre n'est plus une femme ; c'est une putain !

Et maintenant, voici que l'ennemi l'annule,

Où la ville l'avait blessée,
La guerre et ses torches la brûlent ;
Où le savant l'avait presque épuisée,
Le soldat rouge l'incendie.
Hélas ! Hélas ! voici sa mort brandie ;
Plus n'est besoin de pluie et de rosée
Plus n'est besoin de neige au front de la montagne
Ni de soleil, ni de mois clairs et doux,
Et mieux vaut en finir d'un coup,
En détruisant toute la campagne.

UN PAYSAN

Assurément, le père Ghislain n'est plus sain d'esprit.

UN AUTRE

C'est un crime d'en vouloir ainsi à la terre.

Le voyant du village paraît, et sans faire attention à rien, il chantonne, imitant par ses gestes le vol des corbeaux d'incendie.

LE VOYANT

Les arbres fuient et les champs bougent
Et l'orage lézardé d'or
A fait des croix, au Sud, au Nord.
Voici l'heure des Corbeaux Rouges.

Ils s'acharnent sur les maisons
Les ongles fous et les ailes grandies
Et leurs plumes aux horizons
Se hérissent en incendies.

Si terribles et si nombreux
Arrivent-ils des bruyères profondes,
Qu'on les dirait les envoyés des feux
Qui circulent autour du monde.

L'épouvante s'accroche au vol
Silencieux de leur mystère,
Leur bec déchire et ravage le sol,
Pour y ronger, pour y manger,
Pour y fouiller, jusques au cœur, la terre

Les semences meurent qu'on a semées
Et les meules, et leurs flammes volantes,

Et fuyantes, là-bas, vers le couchant,
Apparaissent, dans les fumées,
Comme un galop de cavales en sang.

L'heure prédite est enfin là.
Hé ! les cloches ; sonnez le glas,
Sonnez la mort du sol et des terres fécondes,
L'heure prédite est enfin là,
Hé ! les cloches, hé ! les cloches, sonnez le glas.
Sonnez le deuil et le trépas du monde !

LE PÈRE GHISLAIN

Hé bien ! c'est lui qui a raison, lui le voyant et le sot, lui, dont on se moquait, dont je me moquais moi-même et que je n'ai jamais compris. Ah ! certes, la formidable lumière se fait à présent.

Il indique l'horizon.

Mais lui, voici longtemps qu'il devinait. Et nous étions là, nous autres, avec notre ancienne espérance, avec nos vieilles illusions, qui mettions la pauvre petite barre de notre bon sens, à travers les roues des destinées.

Une troupe de jeunes gens des villages, valets de ferme, ouvriers, filles d'étable, mendiantes amènent sur un brancard le père d'Hérénien. Le moribond fait signe qu'il souffre trop et qu'il faut s'arrêter.

HÉRÉNIEN

Par ici, mes amis. Déposez-le prudemment.

Hérénien aide les porteurs. Puis, comme se parlant à lui-même :

Pauvre vieux ! pauvre vieux ! il n'a même pu mourir, chez lui, comme son père, dans son lit. Oh ! ces guerres, ces guerres, il les faut haïr avec des haines de diamant !

LE PÈRE D'HÉRÉNIEN

Hérénien, Hérénien !

HÉRÉNIEN

Me voici, père, tout près de toi, tout près de tes yeux et de tes mains ; tout près de toi, comme jadis, au temps de mère, si près, que j'entends ton cœur battre.

Me vois-tu ? m'entends-tu ? sens-tu que je suis celui qui t'aime plus que lui-même ?

LE PÈRE D'HÉRÉNIEN

Ecoute bien. Cette fois, c'est bien la fin. Tu ne pourras pas me transporter jusque chez toi, à Oppidomagne. Je suis heureux puisque j'ai les plaines autour de moi. Je te demande une grâce, c'est que tu ne défendes pas au curé d'approcher.

HÉRÉNIEN

Mon père, en tout ce que vous voulez, en tout ce que vous désirez, vous serez obéi. Faut-il que je m'éloigne?

LE PÈRE D'HÉRÉNIEN

Il faut être seul pour se confesser.

Hérénien s'écarte. Le père Ghislain l'accoste timidement. Il lui parle pendant la confession. Hérénien n'entend même pas ce que lui dit le père Ghislain...

LE PÈRE GHISLAIN

Monsieur Hérénien, vous avez bien fait. Vous êtes quelqu'un des plaines, que la ville n'a pas entièrement conquis... Il se peut que vous ayez raison... Mais enfin, maintenant que la campagne est morte, dites-moi, d'où va nous venir la vie ? Où trouver un coin pour semer les graines et cultiver le vin? Où trouver un arpent que les fumées, les égoûts, les poisons et la guerrre n'auront tué?... dites... dites... ?

Hérénien reste muet. Toute son attention est tournée vers son père. A peine a-t-il un haussement d'épaule quand le père Ghislain finit de parler.

LE PÈRE D'HÉRÉNIEN

Je demande pardon à tous ceux que j'ai offensés.

LE CURÉ

Ne t'inquiète plus, tu fus chrétien, tu es en état de grâce et tu seras sauvé.

Le prêtre l'absout.

LE PÈRE D'HÉRÉNIEN

Qu'on me tourne vers le soleil.

Mais au lieu du soleil, c'est un reflet d'incendie que le vieux regarde et dont il croit sentir la lumière.

UN PAYSAN

C'est vers le feu qu'il se tourne.

UN AUTRE

Des reflets d'incendie passent sur son visage.

UN AUTRE

Ses yeux sont rouges comme du sang.

UN AUTRE

Le pauvre ! s'il savait !

LE PÈRE D'HÉRÉNIEN

Hérénien, viens tout près. Que je meure en touchant avec mes doigts...

Il caresse HÉRÉNIEN.

et regardant, là-bas, avec mes yeux... ce que j'ai aimé le plus au monde... J'ai été comme insensé de toi. Jamais je ne t'ai renié ; j'ai presque béni les peines et les chagrins que tu me faisais ; puis, en même temps que je t'aimais, j'ai adoré la terre. J'ai vécu avec le soleil, un peu comme avec le bon Dieu... c'était le Maître visible... Je me serais cru puni, si j'étais mort en son absence, pendant la nuit. Heureusement, il est là, et je lui tends les bras. Je ne le vois déjà plus, mais je sens toujours sa bonne et victorieuse lumiere...

HÉRÉNIEN, murmure :

Père ! père !...

Ne sachant pas s'il doit ou désabuser son père qui tend les bras vers les flammes et continue à célébrer l'incendie ou voir en ces paroles une sorte de prédiction.

LE PÈRE D'HÉRÉNIEN

... je la devine, je la comprends, c'est d'elle qu'à cette heure même, sortent les seuls renouveaux encore possibles !

Le vieux se renverse et meurt : HÉRÉNIEN embrasse son père ; il scelle ses lèvres sur sa bouche, comme s'il voulait en recueillir la première vérité qui jamais en soit sortie.

HÉRÉNIEN

Savait-il ce qu'il disait : « Les seuls renouveaux encore possibles ? »

Lentement HÉRÉNIEN sort de son rêve, se ressaisit. Sa décision lui revient. Il dit aux porteurs :

Et maintenant les hommes, qu'on porte mon père a Oppidomagne.

Toute une troupe venue de la ville débouche au carrefour, par les routes hautes. Ce sont vieillards, femmes, enfants, bohêmes, gens vagues et errants.

UN VIEILLARD

Enfin, voici le carrefour. Dans une heure, le soir sera tombé.

UN AUTRE, du haut de la route.

Regardez donc cette foule, en bas.

Il désigne les groupes des plaines.

UN AUTRE

Nous marchons depuis des heures. Notre pauvre tête, notre pauvre corps ne résisteront pas à tant de malheurs, mieux valait nous tuer à Oppidomagne que de nous jeter vivants aux ennemis.

UN AUTRE, désignant le corps du père d'HÉRÉNIEN.

Voici un mort que l'on transporte. N'est-ce pas Hérénien qui suit la civière ?

UN AUTRE

C'est lui ; et ce peuple de loqueteux et d'ouvriers qui l'accompagne ?

UN AUTRE

C'est la campagne entière qui reflue vers Oppidomagne.

UN AUTRE

Sont-ils fous de croire qu'on les accueillera ?

Il appelle.

Hérénien ! Hérénien !

HÉRÉNIEN

Qui m'appelle ?

LE VIEILLARD

Oppidomagne s'enferme dans ses murs ; elle n'admettra point que la plaine lui renvoie ses mendiants et ses morts !

HÉRÉNIEN

Je rentre chez moi, avec mon père que j'ai perdu ; je veux l'enterrer dans Oppidomagne et le soustraire au feu et aux profanations des soldats.

LE VIEILLARD

On vous repoussera avec des balles. On chasse tous ceux qui ne peuvent servir à la défense. Nous sommes serrés entre l'incendie et la fusillade. Dans peu de jours, s'élèvera, entre la ville et l'ennemi, une digue de cadavres.

UN AUTRE VIEILLARD

Les portes sont trop étroites pour nous vomir tous. Vous serez balayés comme des pailles.

UN AUTRE

On fait sauter les ponts. Les troupes garnissent les remparts : on dirait un colossal buisson de haine dardé contre nous.

UN AUTRE

La ville est affolée ! Elle n'a plus le temps de distinguer qui elle expulse.

UN AUTRE

C'est folie d'aller vers elle.

UN AUTRE

C'est courir à la mort, les yeux bandés.

UN AUTRE, suppliant.

Restez parmi nous, avec nous, pour nous !

HÉRÉNIEN

Je vous jure que j'entrerai dans Oppidomagne. Si vous en doutez, ne me suivez point.

LES DEUX VIEILLARDS

Nous n'avons plus la force de retourner en arrière.

Certains groupes se détachent des masses venues

de la ville. Ils prennent rang parmi les mendiants, les vagabonds, les paysans. Le cortège funèbre disparaît lentement.

UN VIEILLARD

Quelques-uns l'ont suivi. Ceux qui restent n'en peuvent plus et s'abandonnent. Hérénien est le seul homme, encore debout, en ces heures de foudre suspendue. Peut-être, là-bas, lui fera-t-on bon accueil...

UN AUTRE

Quant à ceux qui le suivent, on les chassera vers la mort, impitoyablement.

UN AUTRE, se tournant vers la campagne.

Le cercle des flammes s'élargit. C'est l'incendie organisé auquel on commande comme à des troupes. On dresse les éléments à faire la guerre. On les circonscrit, on les déploie ; on les maîtrise, on les projette.

UN AUTRE

Et les campagnes éteintes, se sera le tour des villes.

A ce moment d'autres groupes, les uns venus d'Oppidomagne, les autres des plaines, envahissent, une nouvelle fois, le carrefour.

UN VIEILLARD, plus âgé que les autres.

O ces villes ! ces villes !
Et leurs clameurs et leurs tumultes
Et leurs bonds de fureur et leurs gestes d'insultes
A l'ordre simple et fraternel ;
O ces villes, et leurs rages contre le ciel,
Et leur terrible et bestial décor,
Et leur marché de vieux péchés,
Et leurs boutiques,
Où s'étalent, par grappes d'or,
Tous les désirs malsains,
Comme jadis des guirlandes de seins
Chargeaient le corps des Dianes mythiques.
Ces villes !
Le sens de la jeunesse y est fané ;
Ces villes !
Le sens de l'héroïsme y est miné ;
Ces villes !
Le sens de la justice en est banni comme inutile.

O ces villes ! ces villes !
Qui s'étalent, là-bas, comme des tas immondes
De pieuvres violentes ou douces,
Dont les bouches et les ventouses
Soutireraient le sang du monde !

UN PAYSAN

Oh certes, celui-ci dit vrai.

UN AUTRE

Les malédictions arrivent trop tard.

UN AUTRE

Il fut coupable comme les autres.

UN AUTRE, s'adressant aux vieillards des villes.

Sans vous tous, les gens des villes, nos moissons fleuriraient, nos granges seraient pleines. Sans vous, nous serions restés forts, sains et tranquilles ; sans vous, nos filles ne seraient point des prostituées, ni nos fils, des soldats. Vous nous avez salis de vos idées et de vos vices et c'est vous encore qui déchaînez la guerre.

QUELQU'UN DES VILLES, aux paysans.

C'est à vous qu'il faut vous en prendre. Pourquoi nous arrivier si nombreux et si avides. Du fond des champs, vous accouriez pour voler et trafiquer, avec un esprit si tenace, une âme si étroite, si âpre et si violente, que vous vous distinguiez à peine des bandits. Vous avez posté votre malice et votre ladrerie derrière tous les comptoirs. Vous avez encombré peu à peu tous les bureaux de la terre. Si le siecle grince d'un énorme bruit de plumes tatillonnes et serviles, c'est que vos millions de mains étaient prêtes à copier jusqu'à la mort.

QUELQU'UN DES VILLAGES

Vous aviez besoin de nous. Vous remplissiez la campagne de vos appels et de vos promesses.

QUELQU'UN DES VILLES

Vous êtes la pâte que la médiocrité pétrit, les régiments que la nullité numérote. Vous êtes la cause de l'usure lente de l'inertie et de la pesanteur. Sans vous, la ville serait encore nerveuse, légère, vaillante ; sans vous, la surprise, la vivacité, l'audace auraient pu réap-

paraître. Sans vous, le sommeil n'aurait point paralysé la vie, ni la mort ensanglanté l'espace.

UN VIEILLARD

Eh! dites-donc, les gens, croyez-vous qu'à cette heure l'ennemi attende, les bras croisés, la fin de vos disputes? Si Oppidomagne périt, certes, pourra-t-on l'ensevelir sous le linceuil tissé de toutes les paroles inutiles, de toutes les discussions sans but, de toutes les facondes et de toutes les éloquences vaines, jetées sur elle depuis des siècles. Les rhéteurs sont les seuls coupables.

UN AUTRE

Tout a conspiré contre Oppidomagne. Il y a mille causes qui la ruinent, comme il y a mille larves qui entament un cadavre. Heureusement qu'il reste toujours des Christs, là-bas, aux horizons.

UN AUTRE

Savez-vous que, depuis hier, la plus terrible des insurrections règne dans la ville? Une partie du peuple s'est retiré en armes, là-haut, dans le cimetière, qui domine les vieux quartiers. Les tombes lui servent de remparts.

UN AUTRE

Oppidomagne serait donc à la fois celle qui assiège et celle qu'on assiège ; et la foule, comme jadis, à Rome, se retirerait sur l'Aventin ?

UN AUTRE

C'est cela même.

UN AUTRE

Vraiment, n'aurait-on pas honte d'appartenir
A ce peuple avili,
Dont la funèbre et sonore folie
Effraye et assourdit tout l'univers!
En ces heures que traverse la foudre,
Au lieu de se résoudre
Enfin, à rechercher sa force en la force de tous,
Il se disjoint, il s'éparpille, il se dissout.
Dites, n'est-il donc plus une seule clarté
Evidente, n'est-il donc plus un axiome,

N'est-il donc plus un poing de fermeté
Pour flageller le troupeau mou des volontés ?
Dites, n'est-il donc plus un homme?

Le Voyant des villages, qui n'a cessé de rôder autour du carrefour, vaticine.

LE VOYANT

Les temps qui sont venus, devaient venir
Où la ville, qui fut le merveilleux miroir
Où se miraient, pour s'éblouir,
Les yeux du monde
Au soir des temps, disperse au loin sa gloire.

Oppidomagne !
Avec tes ponts, tes quais, tes colonnes, tes arches,
Voici venir vers toi
Les horizons en marche.

Oppidomagne !
Avec tes tours, tes monuments, tes beffrois
Voici venir soudainement, vers tes murailles,
L'ombre et le sang des funérailles.

Oppidomagne ! Oppidomagne !
Voici l'instant
Où, sur les routes infinies,
Se rapprochent et se tordent les agonies.
Oppidomagne ! Voici l'instant
Où tout s'efface, où tout se décompose,
A moins que tout à coup,
Debout,
Quelqu'un d'énorme ne s'impose !

UN VIEILLARD

Oh ! quel qu'il soit, celui-là, comme il serait acclamé et combien tous, nous les premiers, nous nous abaisserions devant lui.

LE VOYANT

Celui qu'on attend,
Serait si grand,
Qu'il vous faudrait trop vous grandir peut-être.
Pour le comprendre et pour le reconnaître.

UN VIEILLARD

Celui-la n'est pas encore né !

UN AUTRE

Et Hérénien ?

UN AUTRE

C'est un fou !

DEUXIÈME SCÈNE

Au lever du rideau un cordon de troupes, à cheval, barre la porte ouest d'Oppidomagne. Les soldats travaillent à faire sauter les ponts du fleuve, sur les talus et les remparts, des patrouilles montent la garde. Un général inspecte l'horizon, sa lunette à la main. Il surveille la scène, tandis qu'une estafette accourt remettre à l'officier, qui commande les cavaliers, un ordre.

L'OFFICIER, lisant.

Ordre est donné de ne laisser pénétrer dans la ville, personne; si ce n'est le tribun Jacques Hérénien. Il importe toutefois qu'il se doute de la faveur qu'on lui fait. Aussi une certaine résistance lui sera-t-elle opposée.

(Signé) La régence d'*Oppidomagne*.

HÉRÉNIEN débouche par la grande route, suivi de la multitude des loqueteux, des femmes, des ouvriers, des fermiers et des vieillards. Après s'être rendu compte qu'entrer dans la ville lui sera difficile, il s'avance seul vers l'officier.

HÉRÉNIEN

Je suis de ceux que l'on écoute. Oppidomagne est la ville où j'ai grandi, souffert, combattu pour mes idées qui sont les plus belles qu'un homme puisse porter dans la tête. J'aimais Oppidomagne quand elle semblait invincible. Aujourd'hui, je veux ma place au rang de ceux qui mourront pour elle. Et je la veux pour tous ceux qui sont là, pour tous ceux que j'ai croisés sur ma route. C'est moi qui leur ai crié de me suivre. J'ai refoulé vers le courage le flot qui dévalait vers les lâchetés.

L'OFFICIER

Je sais qui vous êtes, mais je ne puis rien changer aux ordres reçus.

HÉRÉNIEN

Quels sont ces ordres ?

L'OFFICIER

Tenir cette barrière fermée.

Il désigne la porte de la ville.

HÉRÉNIEN

Ainsi, il se fera qu'Oppidomagne,
A l'heure, où des montagnes
De deuil et de terreur croulent sur son orgueil,
Avec les quelques pauvres mots qui sont un ordre,
Barre son seuil,
Barre ses portes,
A ceux qui lui apportent
Leur sang, leur cœur
Et les flammes violentes de leur ferveur!
Moi qui, jadis, le soir, sur les môles du port,
Ai vu les mers
Pousser et disperser en elle
Le formidable et libre univers,
Moi qui l'aime, sublime ou criminelle
Et si étrangement, et si éperdument,
Que je lui suis un fils, aussi fou qu'un amant,
Je devrais m'en aller, comme une bête traquée!

Un ordre ! Mais ce sont de pareils ordres qui ruinent un peuple ! Calcule-t-on le nombre des défenseurs quand le deuil est infini ? Femmes, adolescents, vieillards, tous sont nécessaires. Il ne faut point séparer pour la mort ceux que le même danger unit devant elle. C'est déranger des lois profondes dont personne n'est le maître. J'exige donc que vous fassiez place à tous.

L'OFFICIER

Je ne puis.

Hérénien s'approche du cadavre de son pere et lui découvre le visage et le torse.

HÉRÉNIEN

Pendant vingt ans, celui-ci fut soldat.
Il a suivi vos chefs au bout du monde.
Il s'est battu sous les pôles, dans le désert,

Et sur la mer.
Trois fois, il traversa l'Europe entière,
En une effrayante tempête
De drapeaux fous et d'aigles d'or
Et de lumières !

Sera-ce à lui que vous refuserez l'entrée d'Oppidomagne ?

L'OFFICIER

A tous ceux qui vous suivent.

HÉRÉNIEN

Eh bien ! sachez alors que c'est au nom de la loi la plus claire, la plus simple et la plus fixe que je m'adresse à votre honneur d'homme. Dans peu de jours, cette plaine sera ruine, pourriture et sang. Or, vous n'avez qu'un mot à dire pour que la vie, à laquelle tous nous avons droit, nous soit conservée. Ce mot, votre conscience vous le crie. L'assistance que les hommes doivent aux hommes, vous qui portez des armes, vous, le premier, vous la devez à nous tous. Ce devoir efface tous les autres. Il existait déjà qu'on ignorait encore le nom d'armée et le nom de consigne.

L'officier sourit de cet étalage d'humanitairerie.

L'OFFICIER

Dispersez-vous, dispersez-vous.

HÉRÉNIEN regarde la foule qui le suit, énorme. Il compte du regard les soldats. Il se dirige d'abord vers son père mort.

HÉRÉNIEN

Je demande pardon à ce mort d'ensanglanter ses funérailles.

A ce moment, le général qui observe la scène du haut du rempart accourt.

HÉRÉNIEN, s'adressant à la foule.

Nous sommes mille, et ceux-là, quelques-uns. Parmi eux, il en est qui ne tireront même pas. Ils savent qu'eux et vous, êtes du même sang. Malgré tout, ils vous aiment, j'ai épuisé tous les moyens, il n'en reste qu'un. Vous le devinez tous...

La foule se masse. Les soldats chargent leurs armes. Le général reprimande l'officier. On entend les mots « maladresse » « folie ». Le général s'avance rapidement vers HÉRÉNIEN et le salue.

LE GÉNÉRAL

Jacques Hérénien, vous entrerez dans Oppidomagne. La Régence vous y accueille.

HÉRÉNIEN

Enfin ! Je savais bien que vous aviez besoin de moi, que je sers votre intérêt en pénétrant parmi vous. Certes, ne valait-il guère la peine de nous tant faire attendre.

Désignant la foule.

Et tous, ils me suivront : les vieux, les enfants, les femmes; ils rentreront chez eux, et tous seront utiles. Et toi, mon père, tu reposeras en lieu sûr, dans la tombe où déjà sommeillent mes deux enfants.

Le commandant laisse dire.

Les rangs s'ouvrent. HÉRÉNIEN et quelques ouvriers pénètrent dans la ville, mais à peine sont-ils passés que, brusquement, les rangs se referment et que le corps du père d'HÉRÉNIEN, et les porteurs et la foule des femmes et des vieillards sont repoussés. Des bataillons accourus prêtent main forte. HÉRÉNIEN est surpris. Il se retourne pour revenir. On l'entend s'écrier : « Lâcheté » « infamie » « trahison »... Mais les bagarres couvrent sa voix. Il est violemment poussé dans la ville. Et la foule qui hurle est définitivement rejetée vers la plaine.

—

ACTE II

PREMIÈRE SCÈNE

Appartement d'HÉRÉNIEN. Chambre aux meubles banals. Poêle de fonte. Des objets gisent pêle-mêle. Sur la table : vêtements qu'on racommode, jouets d'enfants. Des piles de livres entassés sur des chaises. CLAIRE, la femme d'HÉRÉNIEN, a allumé les lampes. Elle attend. Tout à coup, un bruit vient de la rue, acclamatif. HÉRÉNIEN monte l'escalier. Il embrasse longuement sa femme.

HÉRÉNIEN

Nous avons inhumé mon père à la gauche des petits, sous l'if qui domine notre coin funéraire. Il y reposera comme au village : son corps s'y mêlera à cette vie élémentaire des herbes et des plantes qu'il a tant aimées.

CLAIRE

On ne t'espionnait pas ?

Pendant cette scène, HÉRÉNIEN change ses habits de ville contre ses vêtements d'intérieur. Impression d'intimité.

HÉRÉNIEN

Je ne sais. Nous étions peu nombreux. Au retour, la foule me fròla. Quelques hommes portaient des torches et chantaient. Au long des avenues et des boulevards, des maisons gisaient fendues ou trouées par les bombes. Les décombres barraient le trottoir. Pas un réverbère ne s'allumait. Au *Carrefour des Nations*, un carrier cria mon nom ; ce fut tout. Quand on m'autorisa d'introduire mon père dans Oppidomagne — Dieu sait après combien de démarches — j'ai promis que son enterrement se ferait simplement, sans aucun concours de peuple. J'ai tenu parole.

Trouvant une liasse de billets de banque sur son bureau.

Qu'est-ce ceci ?

CLAIRE

Ton éditeur t'envoie l'arriéré du compte.

Tirant un billet de sa poche.

Voici sa lettre. Elle constate la ven te énormede ton livre.

HÉRÉNIEN

Trente mille exemplaires ! Faut-il qu'on me lise et qu'on me discute dans le monde!

Il dépose la lettre sur la table et ouvre la fenêtre... S'approchant de CLAIRE.

J'ai songé à nous; pendant ces simples et intimes funérailles. J'eusse aimé te sentir auprès de moi, quand

la bière s'engouffrait dans la terre ! Mon cœur était si torturé, si plein de tendresse retenue, si muré en moi-même ! Que n'avais-je tes mains dans les miennes pour y imprimer la moitié de mon deuil !

Il lui prend la main.

Tu es vraiment ma douce et ma vaillante, toi ! Tu me connais ; tu me devines ; devant toi seule, j'ose être sans remords, celui que je suis : un pauvre être humain, rarement tranquille, souvent terrible, exigeant beaucoup de ceux qu'il adore le plus... Où est notre enfant ?

CLAIRE

Dans sa chambre. Il dort.

HÉRÉNIEN

Que de fois j'ai chagriné mon père ! Mes caprices de volonté étaient tels, qu'il me battait et que sous les coups je lui criais, je lui pleurais, je lui hurlais quand même ce que je voulais. Et dire qu'aujourd'hui, j'étranglerais mon fils s'il me résistait ainsi.

Un obus éclate non loin de la maison. HÉRÉNIEN et CLAIRE s'élancent à la fenêtre, la foule acclame HÉRÉNIEN.

HÉRÉNIEN

Vraiment, c'est le bon temps pour s'aimer. Rien ne rapproche plus que ces continuelles alarmes. Je me sens auprès de toi comme aux premiers mois de notre tendresse ; je te trouve plus belle toujours ; je t'apporte mon amour aussi sincère, aussi ardent, aussi total que jamais

CLAIRE

Moi, je t'aime pour te servir de toute mon âme.

HÉRÉNIEN

Ces funérailles, où quelque chose de moi semblait s'en aller, je ne sais quoi — une époque de ma vie, mon enfance — m'ont arraché, une heure durant, à ma terrible existence, donnée à tous, prise par tous, semée là-bas, loin de toi, loin de nous, à travers Oppidomagne. Il me semblait être encore au village, au pays désolé des plaines hallucinées ; maraudant, le soir, ou

chevauchant les poulains fous dans les champs de mon père. Je me souvenais des bergers, des serviteurs, des servantes. Je me rappelais les chemins de l'école et ceux de l'église, et jusqu'au son exact de la cloche paroissiale. J'étais si étrangement heureux, quoique triste ; je brûlais de vous revoir, toi et l'enfant.

Entourant CLAIRE de ses bras.

Et maintenant, montre-moi tes yeux, tes yeux pâles et doux, qui m'aiment plus que tous les autres et qui me sont les plus belles lumières du monde.

Le visage penché sur CLAIRE.

Sont-ils fidèles, tendres et paisibles et lucides et suis-je bête de les faire pleurer quelquefois.

CLAIRE

Ne t'inquiète pas, tes paroles sautent plus loin que ta pensée dès qu'elles font mal.

HÉRÉNIEN

Hélas je ne suis pas de ceux qui aiment docilement. Mais tu m'aimes quand même, sachant ma vie, ma vraie vie, celle qui me paraît ma raison d'être sur la terre.

CLAIRE, avec un léger reproche.

Tu m'en parles si souvent !

HÉRÉNIEN, avec autorité.

Et je veux t'en parler encore et tu dois me le permettre ; je veux t'en fatiguer brutalement, parce que j'ai la passion d'être avec toi d'une sincérité transparente. Tu ne serais plus digne de moi le jour où il me serait dangereux de te confesser quoi que ce fût. Je préfère te voir pleurer que de mentir.

CLAIRE

Si tu étais autre, je t'adorerais moins.

HÉRÉNIEN

Et puis, tu sais bien que j'exagère ; qu'en réalité, lorsque je t'assigne une place si étroite dans ma vie, je m'abuse moi-même.

CLAIRE

Va, sois tout ce que tu veux, sois torturant, sois

despotique, que m'importe ! je te possède toi et notre enfant avec tout mon amour. Et dusses-tu me reléguer encore dans un plus petit coin de ton cœur, je te remercierai, je t'adorerai toujours sans jamais changer.

HÉRÉNIEN

Ah ! tu es vraiment ma femme !...
Lorsque ce soir de juin,
Voici longtemps, tu me donnas ton âme,
Je me suis dit que mes lèvres
Jamais ne baiseraient
Ni d'autres lèvres
Ni d'autres seins.
Tu fus la fleur des lacs et des brouillards
Que, vivement, mes mains
Ont arrachée à mon pays hagard
Et transportee au cœur d'Oppidomagne ;
Et c'est le sol, les eaux, et toute la campagne
Que je regarde et que j'adore en tes yeux nus.

Oh ! restons ainsi noués par l'affection totale, nous soutenant, nous adorant, nous pardonnant, tandis que les jours voraces mangent le temps que nous avons a vivre.

La mort en feu circule autour de nous.
La nuit semble une embûche et le soir un désastre :
On croirait voir, dans les cieux fous,
Se consumer et se casser les astres
Et leurs braises tomber sur nous.

L'enfant d'HÉRÉNIEN est descendu pour embrasser son père, mais celui-ci déjà le néglige. La foule passe et hurle immensément « Au feu ! » — HÉRÉNIEN se précipite à la fenêtre. On entend clamer : « La Bourse brûle ! » « L'Arsenal brûle ! » « le Port brûle ! » Des lueurs d'incendie illuminent l'appartement.

HÉRENIEN

Ah ! serait-ce vraiment la fin d'Oppidomagne !
Et ces bûchers déversent-ils de leurs montagnes
Le sang fumant de son supplice ?
Oppidomagne
A ramassé dans ses codes et dans ses lois

Tout ce qui fut forfait caché, meurtre sournois
Et ruse et vol contre le bien et la justice.
Et maintenant, qu'elle est lourde de tous ses vices,
Qu'elle est saoule jusqu'à boire les boues
Qui fermentent dans ses égoûts,
Tous les crimes et toutes les luxures
Se sont pendus à sa ceinture
Et le tettent, comme des loups.
Si ses palais, si ses hangars
Si ses arsenaux clairs, si ses temples blafards,
Croulent comme des bouges,
Le monde applaudira aux cendres rouges
Qu'emportera le vent vers l'avenir,
Mais qu'Oppidomagne elle-même puisse finir,
Que le futur dont elle est l'âme
Soit submergé sous ces vagues de flamme,
Que le faisceau noueux des destinées
Qu'elle détient encore
Se brise, en ses mains acharnées,
A cette heure contre la mort,
Que les jardins des demains clairs
Dont elle ouvrit les portes
Soient foudroyés, à coups d'éclairs,
Et encombrés de choses mortes,
C'est impossible — et qui le dit est fou.
Oppidomagne, avec tous ses espoirs
Et ses fanaux qui triomphent des soirs.
Demeurera debout,
Aussi longtemps que des hommes pareils à moi
Auront en eux du sang pour féconder leur foi
Et façonner le monde avide et vieux,
Selon la volonté des nouveaux dieux !

CLAIRE

Qui sait par quelles transes nous allons passer ?

HÉRÉNIEN

Quelles qu'elles soient, je te défends de t'en plaindre. Nous vivons en des jours formidables de deuils, de terreurs, d'agonies et de renouveaux. L'inconnu devient le Maître. Les hommes secouent d'un énorme mouvement de tête le poids de toutes les erreurs des âges. L'utopie abdique ses ailes et prend pied sur terre.

CLAIRE

As-tu reçu depuis hier des nouvelles de l'ennemi ?

HÉRÉNIEN

Non, mais ce que le capitaine Hordain m'a écrit me donne de la flamme pour des semaines et des semaines. Pense donc, tuer la guerre, ici, devant ses chefs destitués et impuissants. Provoquer la réconciliation publique des soldats étrangers et des nôtres ! Quel rêve !

CLAIRE, doucement ironique.

Quelle illusion !

HÉRÉNIEN

Ce n'est pas le langage que tu dois tenir. Il ne faut jamais repousser une espérance, surtout lorsqu'elle est d'une telle envergure. Ce qui demeure impossible aujourd'hui, sera probable demain. Hordain ne constate encore que des révoltes sourdes, des mécontentements profonds, mais étouffés, des ententes et des unions secrètes. Les troupes ennemies sont dégoûtées de la guerre ; elles veulent retourner au pays. Les idées de justice circulent. Vaguement, on parle de concorde : l'étincelle est au foyer. J'attends le coup de vent qui incendie les bois et les pailles.

HÉRÉNIEN écoute des murmures hostiles dans la rue. Quelqu'un sonne. Le Consul d'Oppidomagne fait son entrée dans la chambre.

LE CONSUL

Jacques Hérénien, je viens à vous au nom de la Régence d'Oppidomagne, avec la conviction profonde que vous êtes celui qui accomplira un grand devoir. Si loin que nos idées soient les unes des autres, l'accord entre nous est certain, dès qu'il s'agit de sauver la ville. Il me semble parler au chef futur de ce peuple que nous aimons différemment, mais ardemment tous les deux.

HÉRÉNIEN

Les préambules sont inutiles. Je demande ce qui vous amène et ce que vous attendez de moi.

Il fait signe au Consul de s'asseoir.

LE CONSUL

Là haut, au cimetière, la situation de vos amis est grave. A une attaque sérieuse, ils ne résisteraient pas. Hier, la Régence voulait les réduire; mais ils sont nombreux, jeunes, hardis; ils sont nécessaires à la défense d'Oppidomagne. Jusqu'à ce jour, ils sont à peine des rebelles; ils boudent, ils font grève, c'est tout. Demain, en voyant les incendies terribles qui s'échevèlent, là-bas, peut-être, deviendront-ils à leur tour incendiaires. La haine conseille la folie et s'ils tuaient et pillaient, ce serait non pas toute la fin, mais toute la honte.

HÉRÉNIEN

J'ai l'exécration de la guerre. Celle entre hommes d'un même sol m'épouvante plus encore que l'autre. Vous avez, dans Oppidomagne, fait tout au monde pour la provoquer. Vous avez cultivé la misère du peuple; vous lui avez refusé le pain, le droit, la dignité; vous l'avez tyrannisé dans son corps et dans sa pensée; vous vous être servis de sa crédulité, de sa patience, de son ignorance, comme de votre déloyauté, de votre habileté, de votre mensonge, de votre ironie et de votre mépris. Vous êtes des indignes et des coupables.

LE CONSUL

Je vous croyais d'un jugement plus pondéré, plus serein et plus haut.

HÉRÉNIEN

Je pense et je juge devant vous, comme il faut penser et juger devant l'ennemi. Je vous hais, mais je vous plains.

LE CONSUL, se levant.

C'est de l'outrage.

HÉRÉNIEN

C'est de la passion et de la franchise.

LE CONSUL

C'est avant tout de l'injustice.

HÉRÉNIEN

Allons donc! En finirais-je jamais à vous décrire la colère des villes et l'affre des campagnes. Ma mé-

moire est armée contre vous de tous vos attentats contre la vie. Je vous connais et vous devine si bien que, dès cette heure, je prévois le renouveau de perfidies et de ruses que vous inaugurerez dès que je vous aurais rendu service!

LE CONSUL

Vous n'avez donc aucune confiance.

HÉRÉNIEN

Aucune.

LE CONSUL

En ce cas, je me retire.

Le Consul se lève pour sortir.

HÉRÉNIEN

J'attends...

Le Consul hésite, fait deux pas et se ravise.

LE CONSUL

Voyons, il serait fou que nos paroles aient le pas sur nos actes. Oppidomagne seule doit nous occuper.

HÉRÉNIEN

Je n'ai songé qu'à elle en vous recevant chez moi.

LE CONSUL

L'homme de gouvernement que vous êtes sait mieux que personne combien la Régence a répandu au loin le nom et l'influence d'Oppidomagne. Les crimes et les exploits se partagent la gloire. Vous ne voulez voir que les crimes.

HÉRÉNIEN

Peut-être, mais le temps de cette gloire, qui fut vôtre, est passé... Il en est une autre. Elle s'inaugure. Et ce sera encore Oppidomagne, notre ville, la mienne, qui la propagera, comme des aubes, sur le monde. Elle est faite, cette gloire-là, d'héroïsme, de sacrifice, de prudence, de tenacité, de folie et de temporaire violence. C'est parce que vous sentez prochaine son heure que vous avez recours à moi, et qu'en ce moment j'ai l'audace de vous traiter comme je le fais. Vous vous sentez, et vous et votre caste, les prisonniers de mon assentiment ou de mon refus.

LE CONSUL

Vous vous méprenez sur mon rôle.

HÉRÉNIEN

Non pas ! Comme moi, vous avez la conscience de ne pouvoir rien sans que je vous y aide. J'ai en mes mains toute la force morale et profonde d'Oppidomagne.

LE CONSUL

Vous oubliez que nous tenons l'armée.

HÉRÉNIEN

Dites les chefs, car les soldats déjà viennent à nous. S'ils vous obéissaient tous, vous auriez bombardé l'Aventin.

Un silence.

Enfin, vous venez me prier, n'est-ce pas, d'aller, là-haut, sur la montagne, parmi des tombes, enjoindre à des opprimés de descendre au milieu de ceux qui les ont asservis. Oh ! n'ayez nulle crainte, je vois tout le danger et tout le péril de ma mission.

LE CONSUL

Vous vous trompez. La Régence vous prie d'annoncer que l'heure est là, ou les périls sont si grands qu'ils dominent toutes les rancunes et toutes les haines. Quiconque a foi dans Oppidomagne doit s'improviser héros : le peuple et nous.

HÉRÉNIEN

Comment seront-ils traités ceux qui descendront de là-bas ?

LE CONSUL

Les soldats rentreront dans l'armée avec leur grade ; les autres réintégreront leur famille et leur maison. Si la misère, depuis leur départ, s'y est installée, on l'en chassera. Au reste, promettez ce que vous voulez, aucune de vos promesses ne sera vaine. Vous êtes le maître.

HÉRÉNIEN

Me signerez-vous cela ?

LE CONSUL

Je vous l'apporte paraphé.

Il tend un écrit.

Lisez.

HÉRÉNIEN contrôle et paraît satisfait.

HÉRÉNIEN

Un dernier mot. Pourquoi, quand j'entraînai à ma suite les fermiers des villages, les vieillards et les errants des villes, les a-t-on repoussés, hors des murs, vers l'ennemi.

LE CONSUL

Ce fut une erreur. Ils sont devenus des adversaires et des espions ; ils trahissent Oppidomagne.

HÉRÉNIEN

Et qui me permit d'enterrer mon père auprès des miens?

LE CONSUL

Ce fut moi-même.

HÉRÉNIEN

Allez donc et annoncez à la Régence que j'irai vers l'Aventin.

HÉRÉNIEN s'en va vers la fenêtre et crie au peuple toujours stationnant dans la rue : « L'homme qui sort de chez moi laissez-le passer sans mumure il vient de faire son devoir... Ce soir, nous nous rendrons au cimetière. »

DEUXIÈME SCÈNE

A l'Aventin (cimetière sur une hauteur). On y tient réunion. HAINEAU occupe la tribune qui n'est autre qu'un tombeau plus élevé que les autres. Des faisceaux d'armes sont dressés çà et là, parmi les jardinets funéraires. Des croix, des stèles, des cippes, des colonnes brisées émergent d'entre les fleurs. Des ouvriers armés veillent, debout sur le mur d'enceinte.

HAINEAU

Je conclus donc, comme je concluais hier : Il faut, dans une révolution frapper les idées dans ceux qui les personnifient. Il faut agir méthodiquement, avancer peu à peu, sans emballement, vouloir des choses im-

médiates. Les résultats importent moins que les intentions. Froidement, chacun de nous choisira son homme, sa victime. Aucun ne prendra de repos avant que les trois Régents et les deux Consuls d'Oppidomagne ne soient morts. L'œuvre de terreur amènera l'œuvre de salut.

QUELQU'UN

Pourquoi se dire ce qu'il faut taire?

UN AUTRE

Chacun est maître de son couteau.

UN AUTRE

Silence!

HAINEAU

L'ennemi bombarde les églises, les banques, les parlements. Allumons nos feux à la suite des siens. Il nous reste le Capitole et la Régence. Descendons par petits groupes, la nuit, dans Oppidomagne, et nous réfugiant ici, à l'aube, nous épouvantons le vieux monde, sans qu'il nous en coûte.

QUELQU'UN

C'est impossible, l'Aventin est cerné par des soldats.

HAINEAU

On finit toujours par corrompre quelqu'un.

LA FOULE

A quoi bon ces massacres a froid?
— Un chef meurt, un autre lui succède,
— C'est la masse qu'il faut conquérir.

HAINEAU

Ce sont ses têtes qu'il faut couper pour terrasser la bête. Quand jadis, dans Oppidomagne, on s'exaltait entre compagnons personne n'osait songer aux demi-mesures. Rien ne semblait assez sanglant. On admirait ceux qui supprimaient et les personnes et les domaines. Des banques et des théâtres sautaient et les admirables et calmes assassins des idées vieilles mouraient froidement, hardiment, fous aux yeux des juges, héros aux yeux du peuple. C'étaient les temps des dé

cisions tragiques, des exécutions rapides, des sacrifices naïfs. C'étaient la vie et la mort qui se dressaient sur l'univers. Aujourd'hui, tout est flasque et veule et l'énergie semble un arc débandé : on tergiverse, on attend, on calcule, on raisonne, on a peur de cette Oppidomagne vaincue alors qu'on l'affrontait victorieuse.

LA FOULE

Nous l'aimons depuis qu'on l'assiège.

— Nos femmes et nos enfants y sont restés.

— Nous sommes las de nous disputer entre nous.

HAINEAU

Dès qu'on veut, il faut vouloir a travers tout. L'heure est venue de l'immense et universel désespoir. L'angoisse est extrême. Qu'importent nos deuils et nos fils morts, si grâce à nos malheurs, la vie nouvelle est conquise !

QUELQU'UN, en désignant HAINEAU.

On voit bien qu'il n'a point d'enfants !

HAINEAU

J'en aurais que je les sacrifierais à l'avenir.

QUELQU'UN

Vous n'avez rien à perdre. Vous êtes de ceux dont le dévouement ne compte pas.

HAINEAU

Que n'ai-je les mille bras d'une foule, j'agirais seu et vous dédaignerais tous.

QUELQU'UN

Vous provoquez aujourd'hui ; vous reculerez demain.

HAINEAU

C'est une calomnie si lâche qu'elle appelle les coups !

Il s'élance sur l'interrupteur. On s'interpose. Tumulte.

LA FOULE

C'est ainsi que finissent toutes nos assemblées.

— Nous ne pouvons plus nous aborder les uns les autres, sans violence ni sans colère.

— Nous nous détestons depuis que nous nous connaissons mieux.

— L'entente ne se maintient que dans la lutte.
— L'inaction nous perd.
— Nous ne savons plus ce que nous voulons, depuis que nous voulons tous à la fois.
— Rentrons dans Oppidomagne, nous sommes indignes d'être des révoltés.

Le tumulte s'apaise. LE BREUX occupe la tribune pour calmer la foule et défendre HAINEAU.

LE BREUX

Haineau s'est emporté à tort. Les hommes disparaissent devant la grandeur de notre cause. Il nous accusait de manquer d'audace. Ces accusations tombent d'elles-mêmes. Notre seule présence sur cette montagne est une preuve de vaillance et d'héroïsme. Si l'on n'espérait pouvoir tirer profit de notre vie, tous nous serions massacrés.

HAINEAU

Soyez prudent vous allez leur faire peur.

LE BREUX

Il regarde HAINEAU, hausse les épaules et poursuit.

Il ne faut pas que nous égarions entre nous et sur nous la haine qui doit frapper la seule Oppidomagne. Voilà huit jours que nous vivons ensemble, et déjà les divisions, les jalousies, les rancunes, les hésitations des uns, la folie des autres triomphent de notre entente, cimentée Dieu sait par quelles promesses et quels enthousiames. Voici une nouvelle. La Régence autorise Hérénien à se rendre auprès de nous, sur Aventin.

Montrant un écrit.

Sa lettre me l'annonce. Attendons-le avant de décider quoi que ce soit.

LA FOULE, de toutes parts.

Voilà le bon conseil !
— Hérénien verra clair. Il domine nos angoisses.
— Il nous rendra notre âme.

UN OPPOSANT

Ce sera donc lui, lui toujours que l'on invoque! Nous nous livrons comme des femmes.

UN AUTRE

Sa volonté ne couvre point tous nos vouloirs.

LE BREUX

Vous êtes des insensés. Vous tentez le peuple en parlant ainsi.

L'OPPOSANT

Hérénien n'est pas un dieu. Pourquoi le soir des grèves délaissa-t-il Oppidomagne ?

LE BREUX

Son père se mourait.

L'OPPOSANT

Ce départ cachait sa fuite. Hérénien vous paye pour le défendre.

LE BREUX

Si j'étais à ses gages depuis longtemps vous seriez aux miens. Vous êtes une âme d'en bas qui ne comprenez point celles qui brûlent sur la tour.

Acclamations.

LA FOULE

Qu'on attende Hérénien !

UN JEUNE HOMME

Je veux le suivre, quitte à le tuer s'il nous trompait.

LE BREUX

Je réponds de lui, comme tu réponds de toi-même à toi-même. Hérénien nous est nécessaire comme l'air que nous respirons. Regardez là-bas, il arrive. Ne l'aime-t-on pas à mesure qu'on se sent plus près de lui ?

La foule court vers la muraille d'enceinte. Longues acclamations. HÉRÉNIEN escalade un tombeau et prend la parole. Il a devant lui HAINEAU qu'il surveille.

HÉRÉNIEN

Mes amis, et d'abord que je vous dise ma joie d'être enfin parmi vous et de lier, une nouvelle fois, ma destinée à la vôtre. Vous et moi ne vivons qu'à demi, si nous vivons séparés. Au village où mon père se mourait, quand j'appris votre exode vers cette montagne,

je songeais aux temps romains, à la fierté, à la décision au courage, à la beauté des peuples suprêmes. Quoi qu'il arrive, cet acte de protestation éclatant et brutal vous aura grandis. Vous avez prouvé votre obstination solidaire et votre audace nette. Ceux qui vous refusaient, à vous soldats, la paye entière, à vous citoyens, la justice complète, parce que vous étiez des revendicateurs, sont aujourd'hui vaincus. Le moyen dont vous avez usé est donc excellent. Mais continuera-t-il à vous être utile? Jusqu'à cette heure, votre force consista d'une part à éviter tout conflit armé avec Oppidomagne, de l'autre à vous lier, à vous nouer, en une entente absolue. Pendant les quelquesjours que vous vécûtes ensemble, vous vous serez convaincus combien il est joyeux de vivre, grâce à la claire et bonne volonté mutuelle.

Silence profond. HÉRÉNIEN commence à se douter qu'il parle à faux. Changeant légèrement de ton.

Vous aurez pris conscience de vous-mêmes ; vous savez ce que vous pouvez attendre de vous seuls.

Silence général. HAINEAU hausse les épaules. HÉRÉNIEN comprend qu'on a besoin de lui. Il continue, en répondant aux réflexions mentales de la foule.

Vous étiez, je l'avoue, dans une situation terrible. Du haut de cette montagne de la mort, certes, vous dominiez ceux qui vous détestent et que vous exécrez. Toutefois, il vous manquait votre demeure et votre foyer ; il vous manquait vos femmes, vos fils et vos filles que la Régence serrait en sa main, impatiente, parfois, de les étouffer tout à coup. Ah ! vous avez subi l'interminable défilé des heures noires, la procession longue et lente des angoisses à travers l'âme ! Heureusement tout peut changer. Aujourd'hui c'est la Régence elle-même qui vous offre la paix.

HAINEAU

Jamais nous ne traiterons avec les Régents.

HÉRÉNIEN

Si nous refusons de traiter avec eux, leurs canons « traiteront » avec nous. Comment ! nous sommes une poignée d'enthousiastes dont l'action peut décider

du sort d'un peuple et peut-être d'un monde ; nous voici à la veille d'un énorme triomphe plébéien et nous consentirions à mourir comme un gibier qu'on « canarde » !

Acclamations.

HAINEAU

Il faut repousser sans examen tout ce que propose la Régence.

HÉRÉNIEN

Il faut examiner tout ce qu'elle nous offre et en tirer parti. Qu'importe le danger des moyens quand le but vous hallucine. Je suis homme à me servir de la foudre !

Acclamations.

HAINEAU

Vous serez dupe et nous autres avec vous.

HÉRÉNIEN

Mes desseins sont plus larges et plus hauts.

Acclamations.

Vous désorganisez, j'organise. Qui vous écoute s'épuise à se méfier, à comploter et à terroriser. Voici huit jours que vous sévissez : vous n'avez abouti qu'au néant des disputes. J'arrive à peine et je devine votre œuvre. J'en ai honte.

Acclamations.

HAINEAU

Je ne veux pas d'un tyran.

Huées.

HÉRÉNIEN

Vous le seriez, si je vous laissais faire.

Acclamations.

HAINEAU

Vous n'abattez la Régence que pour prendre sa place.

HÉRÉNIEN

J'ai pu la prendre et je l'ai dédaignée.

Acclamations.

HAINEAU

Vous consentez aux compromis les plus louches, vous trafiquez...

HÉRÉNIEN

Silence !... Taisez-vous !... Que ce débat ne descende pas jusqu'à nos personnes.

S'adressant directement à la foule.

Je hais l'autorité à tel point que je ne vous dicte même pas les conditions de paix. Vous-mêmes les imposerez à la Régence. Parlez.

Acclamations longues.

QUELQU'UN

Nous voulons qu'on nous traite en hommes. Nous avons exercé un droit en faisant grève.

HÉRÉNIEN

Parfait.

QUELQU'AUTRE

Nous voulons que nos biens nous soient rendus.

HÉRÉNIEN

Accordé !

QUELQU'AUTRE

Nous voulons qu'on paye aux ouvriers l'arriéré de leurs salaires.

HÉRÉNIEN

La Régence s'y engage.

QUELQU'AUTRE

Nous voulons rentrer en armée dans la ville.

HÉRÉNIEN

Vous le pouvez. J'ajoute. Si des complications ont été opérées pendant votre absence, ce vol sera effacé et le produit vous sera rendu. Toutes peines prononcées seront biffées, toutes condamnations annulées.

Et maintenant que nous sommes d'accord, dites-moi, ne serait-il pas monstrueux que des gens d'un même sol en fussent venu à s'égorger ?

Songez donc : là-bas, dans les rues enfiévrées des vieux quartiers, dans l'atmosphère de poudre et d'incendies, les esprits désemparés se réfugient, eux aussi, en un espoir de renouveau immense. Ce sont nos programmes que l'on discute, nos discours que l'on com-

mente, notre âme que l'on boit. L'armée elle-même est travaillée par nos rêves: Tous les mécontentements, toutes les rancunes, toutes les injustices, toutes les oppressions, tous les esclavages prennent une voix inconnue pour se faire entendre et écouter ! Nos maîtres se disputent. Il n'y a plus de force. On obéit à un fantôme par habitude. Comprenez-vous combien notre présence est indispensable, là-bas ! Comprenez-vous que nous n'avons plus une heure à perdre, que nous n'avons plus le droit de rester ici ?

De toutes parts, on acquiesce.

Chez l'ennemi, mêmes débandades et même faiblesse. Des révoltes éclatent parmi les soldats. On s'insurge contre la cruauté des chefs, contre les horreurs et les folies de la campagne. Les maladies sévissent. La haine souffle en tempête. On a honte d'être des massacreurs. Dites ! si cette conflagration d'instincts pouvait s'éteindre, s'ils sentaient, ceux qui nous assiègent, qu'ils ont parmi nous tant d'âmes fraternelles, si par une soudaine et énorme entente, nous réalisions aujourd'hui un peu du grand rêve humain, si c'était nous et eux qui changions la lutte corps à corps en un étreignement de joie. Oppidomagne se ferait pardonner toute sa honte, toute sa folie, tout son blasphème, et deviendrait le lieu de la terre où s'est passé un des rares événements sacrés. C'est avec cette pensée-là qu'il faut me suivre vers vos enfants.

Acclamations.

LES JEUNES

Nous vous suivrons tous.

D'AUTRES

Vous pensez plus haut et plus ardemment que nous.

D'AUTRES

Sans vous, les disputes séviraient encore.

D'AUTRES

Vous êtes vraiment le maître. Nous vous obéirons, malgré vous-même.

Acclamations longues.

Quelques-uns hissent Hérénien sur leurs épaules et le transportent vers la ville. Le Breux l'escorte. Tout le monde descend. On entend des cris de triomphe et des chants.

Emile Verhaeren.

(*La fin dans notre prochaine livraison*)

Reproduction interdite.

POUR CHANTER DEUX MOIS

D'UN MEILLEUR ÉTÉ

—

AOUT

Notre troupeau s'arrête, épars et sans haleine.
Ce n'est pas ce printemps, ce n'est pas cet été
Que nous verrons l'amour s'épandre sur la plaine,
Les montagnes grandir, les villes s'élever
Et notre âme monter vivante et souveraine.

Le printemps a passé. Ce n'est pas cet été
Que nos désirs chantant en s'accoudant aux rives
Se désaltéreront. Notre amour désarmée
Assoiffait ses désirs aux trop chères prémices;
L'été qui les suivit ne nous a pas charmés,
Le printemps promettait de plus belles délices.

Je sais : les blés sont mûrs, la plaine inanimée,
L'azur s'exalte et rit sur la colline en fleurs;
Et plus tard va venir sur notre amour fanée
Après un jour trop long une nuit sans fraîcheur.

Le soleil, œil de feu, s'arrête, et sur la plaine
Fixe un regard où s'évapore tout espoir.
Le bétail se fatigue et le fruit mûr s'égraine
Sur l'herbe où, consternés, nous attendons le soir.

C'est l'heure où les corps las des enfants s'abandonnent
Dans l'eau du lac tiède et des ruisseaux herbeux,
Et notre triste amour en attendant l'automne
Languit et s'étiole, étonné d'être heureux.

★

SEPTEMBRE

Demain je mènerai mes désirs sur la greve
En docile berger que conduit son troupeau,
Demain tous mes désirs suivront le bord des eaux
Que j'entendais gémir cette nuit dans mes rêves.

J'attends une heure encor ; l'aube va se lever ;
Je vois blanchir l'écume aux marges de l'aurore ;
Les sanglots de la nuit se sont tus ; — pas encore.
Attendons ! attendons, le jour va se lever.

Bientôt je marcherai sur la plage éplorée
Pleine d'herbes, de sel et de débris marins,
Que mon inquiétude a choisis ce matin
Pour être les jouets de mes tristes pensées.

Venez, tous mes désirs ! descendons sur la grève.
L'aube luit ! l'aube luit ! — Menez-moi par la main.
Je peux courir aussi. — Descendons le chemin
Qui conduit jusqu'aux bords où la vague s'achève

La vague enfin s'en va ; nous pouvons approcher,
Recueillir en ces lieux où mes désirs se penchent
Des raisins de la mer les humides vendanges
Et tout ce que le flot arracha du rocher.

Ce que le flot a pris, qu'apporta la marée,
Que la vague berçait, qu'emportera le vent,
Ma pensée en a fait un symbole mouvant,
De l'algue translucide, et quand la mer lassée

L'a laissée à la rive où mes désirs me mènent,
Mes désirs m'en ont fait un glauque diadème.

ANDRÉ GIDE.

NOUVEAUX MASQUES

—

FRANCIS JAMMES

Voici un poète bucolique. Il y a Virgile, et peut-être Racan, et un peu Segrais. Nulle sorte de poète n'est plus rare : il faut vivre à l'écart dans les vraies maisons de jadis, à la lisière des bois gardés par les seules ronces, au milieu des ormes noirs, des chênes ridés et des hêtres à la peau douce comme celle d'une amie très aimée ; l'herbe n'est pas un gazon vain tondu pour simuler le velours des sofas : on en fait du foin, que les bœufs mangent avec joie en cognant contre la crèche l'anneau qui attache leur licou ; et les plantes ont une vertu et un nom :

> Dans les bois vous trouverez la pulmonaire
> dont la fleur est violette et vin, la feuille vert-de-gris, tachée de blanc, poilue et très rugueuse ;
> il y a sur elle une légende pieuse ;
> la cardamine où va le papillon aurore,
> l'isopyre légère et le noir ellébore,
> la jacynthe qu'on écrase facilement
> et qui a, écrasée, de gluants brillements ;
> la jonquille puante, l'anémone et le narcisse
> qui fait penser aux neiges des berges de la Suisse ;
> puis le lierre-terrestre bon aux asthmatiques.

Cela fait partie d'un « mois de mars » raconté par Francis Jammes (pour l'*Almanach des Poètes* de l'an qui passe), petit poème qui parut tel qu'une violette (ou une améthyste) trouvée le long d'une haie, parmi les premiers sourires de l'année. Tout entier, il est admirable d'art et de grâce et d'une simplicité virgilienne. C'est le premier fragment connu

de ces « Géorgiques Françaises » où de bonnes volontés s'essayèrent jadis, en vain.

Septima post decimam felix et ponere vitem
Et prensos domitare boves et licia telæ
Addere. Nona fugœ melior, contraria furtis.
Multa adeo gelida melius se nocte dedere
Aut cum sole novo terras irrorat Eous.
Nocte leves melius stipulæ, nocte arida prata
Tondentur : noctis lentus non deficit humor.

C'est avec la même sécurité, la même maîtrise que M. Jammes nous dit les travaux du mois de mars :

. . . . . .

Pour les bestiaux les rations d'hiver finissent.
On ne mène plus, dans les prairies, les génisses
qui ont de beaux yeux et que leurs mères lèchent,
mais on leur donnera des nourritures fraîches.

Les jours croissent d'une heure cinquante minutes.
Les soirées sont douces et, au crépuscule,
les chevriers traînards gonflent leurs joues aux flûtes.
Les chèvres passent devant le bon chien
qui agite la queue et qui est leur gardien.

Il n'y a sans doute pas aujourd'hui en France un autre poète capable d'évoquer un tableau aussi clair et aussi vrai avec des mots aussi simples, avec une phrase qui semble celle d'une causerie distraite et qui pourtant, comme par hasard, forme des vers charmants, purs et définitifs. Cependant le poète suit bien sagement son calendrier et, comme Virgile oublie un instant les soins que l'on donne aux abeilles pour nous conter l'aventure d'Aristée, M. Francis Jammes, arrivé à la fête des Rameaux, nous dit en quelques vers une histoire de Jésus belle et tendre ainsi que les vieilles gravures que l'on clouait dans les alcoves.

. . . . . .

Jésus pleurait dans le jardin des oliviers...
On était allé, en grande pompe, le chercher...
A Jérusalem les gens pleuraient en criant son nom...

Il était doux comme le ciel, et son petit ânon
trottinait joyeusement sur les palmes jetées.
Des mendiants amers sanglotaient de joie,
en le suivant, parce qu'ils avaient la foi...
De mauvaises femmes devenaient bonnes
en le voyant passer avec son auréole
si belle qu'on croyait que c'était le soleil.
Il avait un sourire et des cheveux en miel.
Il a ressuscité des morts... Ils l'ont crucifié...

Quand nous aurons (et peut-être l'aurons-nous) un calendrier complet écrit dans ce ton de simplicité pathétique, il y aura d'ajouté aux tomes épars qui sont la poésie française un livre inoubliable.

M. Francis Jammes offrit ses premiers vers au public en 1894. Il devait avoir vingt-cinq ans et sa vie avait été ce qu'elle est restée, solitaire au fond des provinces, vers les Pyrénées, mais non dans la montagne :

Les villages brillent au soleil dans les plaines,
pleins de clochers, de rivières, d'auberges noires...

Les femmes des paysans « ont la peau en terre brune », mais les matins sont bleus et les soirées sont bleues,

avec des champs de paille qui sentent la menthe,
avec des fontaines crues où l'eau claire chante...

avec des sentiers où quand c'est le mois d'octobre
le vent fait voler les feuilles des châtaigners...

ainsi vont les doux villages éparpillés
sur les coteaux aux flancs des coteaux, à leurs pieds,
dans les plaines, dans les vallées, le long des gaves,
près des routes, près des villes et des montagnes;

avec les clochers minces au-dessus des toits,
avec, sur les chemins qui se croisent, des croix,
avec des troupeaux longs qui ont des cloches rauques
et le berger fatigué traînant ses sabots...

avec les palombes aux yeux rouges et tout ronds
qui arrivent de loin dans le gris des nuages
et les grues qui grincent dans le froid et qui font,
comme des serrures rouillées, un bruit sauvage...

Voilà, tout déchiqueté, vu par bribes, le paysage où évoluèrent les émotions de ce poète dont la solitude a exaspéré et parfois troublé l'originalité. Soucieux d'abord de dire son impression du moment, il se répète volontiers, variant par de faible nuances les détails de la vie qu'il aime. Mais que devisions émues, que de jolies imaginations, et comme les mots viennent doucement écrire des pages dont la fraîcheur fait envie ! Ainsi le tableau de chaste volupté :

Tu serais nue sur la bruyère humide et rose...

et cet autre, d'un sentiment plus intime :

La maison serait pleine de roses et de guêpes...

et la complainte d'amour et de pitié qui commence ainsi :

J'aime l'âne si doux
marchant le long des houx.

Il prend garde aux abeilles
et bouge les oreilles;

et il porte les pauvres
et des sacs remplis d'orge.

et (malgré une strophe mauvaise) la discrète élé-

gie que résument ces quatre vers d'une musique si tiède et si lasse :

> Le soleil pur, le nom doux du petit village,
> les belles oies qui sont blanches comme le sel,
> se mêlent à mon amour d'autrefois, pareil
> aux chemins obscurs et longs de Sainte Suzanne.

Après encore un an ou deux d'une vie sans doute toujours pareille, le poète a pris une conscience plus décisive de lui-même ; son émotion devient parfois presque plaintive en même temps que la sensualité de l'homme s'exalte, s'avoue avec moins de pudeur, mais toujours sœur d'un sentiment et alors toujours pure malgré sa franchise et la nudité de ses gestes. Ce triple aspect humain, orgueil, émotion, sensualité, le poème en dialogue, appelé *Un Jour* le développe, en couleurs vives et douces : quatre scènes où la poésie vole au-dessus d'une vie monotone et presque triste, quatre images très simples, et même, si l'on veut, naïves, mais d'une naïveté qui se connaît et qui connaît sa beauté. Plus que d'ambitieuses para phrases c'est bien là la journée (ou la vie) d'un poète, qui perçoit le monde extérieur d'abord comme une sensation brute (ainsi que tout autre homme), puis en dégage aussitôt, en son esprit prompt aux généralisations, la signification symbolique ou absolue. Et tout ce poème est plein de vers admirables et graves, des vers d'un vrai poète dont le génie encore en croissance éclate, tel des rayons de soleil à travers une haie d'acacias :

> C'est la mère douce aux cheveux gris dont tu es né.
>
> Les gens pauvres et fiers sont pareils à des cygnes.
>
> Cache-lui ton ennui parce qu'elle est une femme.
> Elle est trop jeune pour pouvoir porter deux âmes.
>
> Bois les baisers de ta douce et tendre fiancée.
> Les larmes des femmes sont lourdes et salées
> comme la mer qui noie ceux qui y sont allés.

Ne semble-t-il pas que la gaucherie ou le dédaigneux laisser-aller de ce dernier vers ajoute à la pensée sérieuse comme un sourire ? Il y a beaucoup de ces sourires dans la poésie de M. Francis Jammes. Je ne trouve pas qu'il y en ait trop ; j'aime le sourire.

Voilà donc un poète. Il est d'une sincérité presque déconcertante ; mais non par naïveté, plutôt par orgueil. Il sait que vus par lui les paysages où il a vécu tressaillent sous son regard et que les chênes tout secoués parlent et que les rochers resplendissent comme des topazes. Alors il dit toute cette vie surnaturelle et toute l'autre, celle des heures où il ferme les yeux : et la nature et le rêve s'enlacent si discrètement, dans une ombre si bleue et avec des gestes si harmoniques, que les deux natures ne font qu'une seule ligne, une seule grâce :

Ils ont une ligne douce comme une ligne.

Il est grand temps, pour notre bon renom, de donner de la gloire à ce poète et, pour notre plaisir, de respirer souvent cette poésie, qu'il a appelée lui-même une poésie de roses blanches.

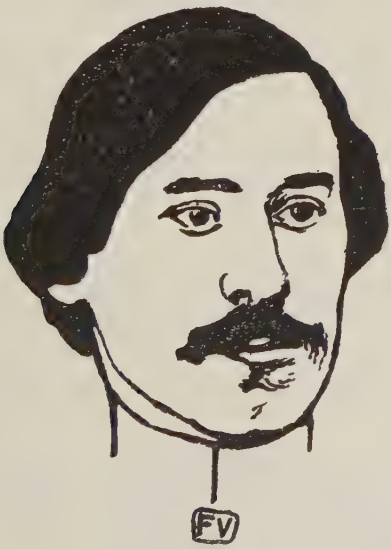
★

PAUL FORT

C'est un poète qui fait des ballades. Il ne faut rien lui demander de plus, ou de moins, présentement. Il fait des ballades et veut en faire encore, en faire toujours. Ces ballades ne ressemblent guère à celles de François Villon ou de M. Laurent Tailhade ; elles ne ressemblent à rien.

Typographiées comme de la prose, elles sont écrites en vers, et supérieurement mouvementés. Cette typographie a donné l'illusion à d'aimables critiques que M. Paul Fort avait découvert la qua-

drature du cercle rythmique et résolu le problème qui tourmentait M. Jourdain de rédiger des littératures qui ne seraient ni de la prose ni des vers ; il y a bien de la désinvolture dans ce compliment, mais ce n'est qu'un compliment. Si la ligne qui sépare le vers de la prose est souvent devenue, en ces dernières années littéraires, d'une étroitesse presque invisible, elle persiste néanmoins ; à droite, c'est prose ; à gauche, c'est vers ; inexistante pour celui qui passe, les yeux vagues, elle est là, indélébile, pour celui qui regarde. Le rythme du vers est indépendant de la phrase grammaticale ; il place ses temps forts sur des sons et non sur des sens. Le rythme de la prose est dépendant de la phrase grammaticale ; il place ses temps forts sur des sens et non sur des sons. Et comme le son et le sens ne peuvent que très rarement coïncider, la prose sacrifie le son et le vers sacrifie le sens. Voilà une distinction sommaire qui peut suffire, provisoirement.



La question ne se pose d'ailleurs pas à propos des *Ballades françaises*, lesquelles sont bien d'un bout

à l'autre en vers, ici très pittoresques, très vifs, là très sobres, très beaux ; et non pas même en vers libres (sauf quelques pages) ; en ce vieux vers « nombreux », mais dégagé heureusement de la tyrannie des muettes, ces princesses qu'on ne sait comment saluer. Avec un instinct sûr d'homme de l'Isle-de-France, il les a remises à leur vraie place, leur imposant quand il le faut le silence qui convient à leur nom.

Un roi conquit la reine avec ses noirs vaisseaux.
La reine n'a plus de peine, est douce comme un agneau.

Et tout ce petit poème, vraiment parfait :

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.
Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours.
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.
Ils sont revenus gaîment, gaîment avec le jour.
Ils ont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.
« Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours. »
Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

J'aime beaucoup de tels vers ; je n'aime guère que de tels vers, où le rythme par des gestes sûrs affirme sa présence et pour une syllabe de plus, une de moins, ne s'évanouit pas. Qui s'aperçoit que le troisième des vers que voici n'a que onze syllabes accentuées ?

Au premier son des cloches : « C'est Jésus dans sa crèche... »
Les cloches ont redoublé : « O gué, mon fiancé !. »
Et puis c'est tout de suite la cloche des trépassés.

Mais assez de rythmique ; il est temps que nous aimions la poésie et non plus seulement les vers des *Ballades françaises*. Elles chantent sur trois tons principaux ; le pittoresque, l'émotion, l'ironie régissent successivement, et parfois en même temps, chacun de ces poèmes dont la diversité est vraiment merveilleuse ; c'est le jardin des mille fleurs, des mille parfums et des mille couleurs.

Le livre premier est le plus charmant : c'est celui des ballades qui empruntent à la chanson populaire un refrain, le charme d'un mot qui revient comme un son de cloche, un rythme de ronde, une légende ; on sent que le poète a vécu dans un milieu où cette vieille littérature orale était encore vivante, contée ou chantée. De vieux airs sonnent dans ces ballades d'un art pourtant si nouveau :

La mer brille au-dessus de la haie, la mer brille comme une coquille. On a envie de la pêcher. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

C'est doux la mer au-dessus de la haie, c'est doux comme une main d'enfant. On a envie de la caresser. Le ciel est gai, c'est joli Mai.

Voici une ronde (peut-être) qui fera encore mieux entendre sa musique oubliée :

Un gentil page vint à passer, une reine gentille vint à chanter. — Roi ! hou — tu les feras pendre, hou, hou, tu les feras tuer.

Un gentil page vint à chanter, une reine gentille vint à descendre. — Roi ! hou — tu les feras moudre, hou, hou, tu les feras tuer.

Le grand gibet dans l'herbe tendre, la meule dorée dans le grand pré. — Roi ! hou — tu feras moudre, hou, hou, tu les feras pendre.

Un moine blanc, vint à passer, un moine rouge vint à chanter : — Roi ! hou tu les feras tondre, hou, hou, pour le moutier.

L'émotion régit le second livre. C'est celui de l'amour, de la nature et du rêve : celui des paysages doux et nuancés, bleu et argent. La mer est d'argent, les saules sont d'argent, l'herbe est d'argent ; l'air est bleu, la lune est bleue, les animaux sont bleus.

L'Aube a roulé ses roues de glace dans l'horizon. La terre se découvre en gammes de jour pâle. Un mont reflète, humide, les dernières étoiles, et les animaux bleus boivent l'herbe d'argent.

Et c'est gai, pur, un peu triste aussi comme

quand on regarde l'étendue des campagnes, ou la mer, ou le ciel. Les choses ont une manière si solennelle de se coucher dans la brume, une telle attitude d'éternité quand elles sont couchées que nous devenons graves, tout au moins, à ce spectacle qui trouble la mobilité de nos pensées et les arrête et les fixe douloureusement ; mais il y a une joie dans la vue de la beauté, qui, à certaines heures de la vie, peut dominer les autres sensations et nous préparer à l'état de grâce nécessaire à la communion parfaite. C'est le mysticisme dans sa fraîcheur la plus ingénue et dans son amour le plus éloquent. Ainsi la ballade : *L'ombre comme un parfum s'exhale des montagnes*. Je veux déclarer que cet hymne est beau comme un des beaux chants de Lamartine :

Laisse nager le ciel entier dans tes yeux sombres et mêle ton silence à l'ombre de la terre : si ta vie ne fait pas une ombre sur son ombre, tes yeux et ta rosée sont les miroirs des sphères.

. . . . . .

A l'espalier les nuits aux branches invisibles, vois briller ces fleurs d'or espoir de notre vie, vois scintiller sur nous — scels d'or des vies futures — nos étoiles visibles aux arbres de la nuit.

. . . . . .

Contemple, sois ta chose, laisse penser tes sens, éprends-toi de toi-même épars dans cette vie. Laisse ordonner le ciel à tes yeux, sans comprendre, et crée de ton silence la musique des nuits.

La rime manque, parfois même l'assonance ; on n'y prend garde. C'est, renouvelée par de belles images inédites, la grande poésie romantique. Mais, sans être unique, une émotion aussi profonde est rare dans les *Ballades*. Le poète a pour l'humour un penchant qu'il veut satisfaire même hors de propos et voici, après un livre sentimental (vieilles estampes en demi-teinte) toute une bizarre mythologie, Orphée, Silène, Hercule, restaurée avec quelque hardiesse, puis l'extraordinaire *Louis XI*,

curieux homme, et *Coxcomb*, plus étrange encore, puis des ballades étranges encore et encore, — et pas une où il n'y ait quelque trait d'originalité, de poésie ou d'esprit. Nous avons donc le livre le plus varié et les gestes les plus dispersifs. On a peine, si tôt, à y bien retrouver son chemin, tant les pistes s'enroulent et s'enlacent sous les branches, disparaissent dans les buissons, dans les ruisseaux, dans les mousses élastiques, tant l'animal entrevu est singulier, rapide et mouvant. On a defini M. Paul Fort, dans une intention sans doute amicale : le génie pur et simple. Ironique, cela ne serait pas encore très cruel; sérieux, cela dit une partie de la vérité. Ce poète en effet est une perpétuelle vibration, une machine nerveuse sensible au moindre choc, un cerveau si prompt que l'émotion souvent s'est formulée avant la conscience de l'émotion. Le talent de Paul Fort est une manière de sentir autant qu'une manière de dire.

★

HUGUES REBELL

Des hommes ne sont pas d'accord avec leur temps; ils ne vivent jamais de la vie du peuple ; l'âme des foules ne leur apparaît pas bien supérieure à l'âme des troupeaux.

Si l'un de ces hommes réfléchit sur lui-même et arrive à se comprendre et à se situer dans le vaste monde, peut-être va-t-il s'attrister, car il sent autour de lui une invincible étendue d'indifférence, une nature muette, des pierres stupides, des gestes géométriques : c'est la grande solitude sociale. Et, au fond de son ennui, il songe au plaisir simple d'être d'accord, de rire avec naïveté, de sourire d'un air discret, de s'émouvoir aux longues commotions. Mais aussi une fierté peut lui venir de

son renoncement et de son isolement, soit qu'il ait adopté la pose du stylite, soit qu'il ait fermé sur ses plaisirs la porte d'un palais.

M. Rebell a choisi ce dernier mode : il se présente à nous dans l'attitude de l'aristocrate heureux et dédaigneux.

En un temps où, petits plagiaires de Sénèque le philosophe, les agents de change, les avocats populaires, les professeurs retirés dans un héritage, les millionnaires, les ambassadeurs, les ténors, les ministres et les banquistes, où toute la « noblesse républicaine », hypocritement joyeuse de vivre, s'attendrit avec soin sur le « sort des humbles », au moment même qu'elle leur met le pied sur la nuque, en ce temps-là, il est agréable d'entendre quelques paroles de franchise et M. Rebell dire : « Je veux jouir de la vie telle qu'elle m'a été donnée, selon toute sa richesse, toute sa beauté, toute sa liberté, toute son élégance ; je suis un aristocrate. »

Cela ne signifie pas qu'insensible à toutes les souffrances naturelles il dédaigne le peuple (comme le bourgeois-type qui hait au-dessus de lui et mé-

prise au-dessous); il l'aime au contraire, mais d'un amour trop raisonnable et trop élevé pour que le peuple soit touché. Au pauvre monde que de stupides sermons ont incliné vers les satisfactions de la vanité et du civisme, il enseignerait volontiers la joie toute simple d'être un brave animal. Les plaisirs intellectuels, à quoi bon en suggérer le désir à des cerveaux infailliblement rétifs aux émotions désintéressées, aux élixirs qui n'ont pas tout d'abord gratté le palais et chauffé le ventre? Donc « le devoir présent est de guérir les vignes malades et de replanter les vignes détruites, afin d'enivrer la France entière ».

Dans le dialogue où je recueille cette phrase, pour une telle opinion le personnage se fait traiter d'humanitaire et d'utopiste, mais on vient à son aide, l'on prouve qu'il en est de l'intelligence comme d'un fleuve et que de trop nombreuses saignées font baisser son niveau. La conclusion est le vieux *panem et circenses*, du pain, du vin et les jeux, — et fermer les musées et les bibliothèques « et briser les urnes abominables qui, durant tout un siècle, auront livré à la canaille le destin et la pensée des plus grands hommes ». Opinions, comme on le voit, assez insolentes; il n'est pas nécessaire de les taxer d'excessives : assez de bons esprits les trouveront monstrueuses, car les bons esprits s'éloignent peu des idées communes.

Transporté dans les œuvres d'imagination, l'aristocratisme de M. Rebell devient obscur, se confond volontiers avec la licence des mœurs. On est un peu dérouté. Il n'est pas bien certain que le gitonisme soit une forme très heureuse du mépris des convenances sociales ; ni que l'opposition d'un cardinal débauché à un capucin malpropre soit une démonstration très probante de la supériorité de l'aristocrate sur le mercenaire ; ni qu'un peintre hystérique et vaniteux nous fasse songer aussitôt

à Titien ou à Véronèse ; ni qu'une courtisane familière des bouges évoque sans faillir les images émouvantes de la volupté vénitienne. Il y a bien des défauts et bien de la grossièreté dans cette *Nichina* qui a mis en lumière le nom de M. Rebell ; mais c'est tout de même une œuvre vivante, amusante et riche. On y voit une Venise à la fois délicate et basse, opulente et sordide, superstitieuse et lubrique, plus près sans doute de l'histoire que de la légende ; c'est pourquoi quelques-uns furent choqués.

Nul, au surplus, n'a cru que ce livre dût être regardé comme capital ; essai qui pour d'autres apparaîtrait un considérable effort, la *Nichina* n'est qu'un prologue pour Hugues Rebell romancier : on attend de lui des histoires et des combinaisons moins arbitraires, des récits dont la tragi-comédie accoucherait d'une idée. Des idées, il en est riche, autant que le plus opulent penseur d'hier ou d'aujourd'hui : il ne lui manque que de savoir les insérer plus solidement dans le cerveau de ses personnages. Ouvrir les *Chants de la pluie et du soleil*, c'est tomber dans une mine où l'on puiserait longtemps sans l'appauvrir. Ce sont des poèmes en vers ou en prose, mais où le souci de l'expression est toujours dominé par la volonté de dire quelque chose de nouveau. Le thème fondamental est la joie de vivre, d'être un homme libre, fier, qui ne songe qu'à accomplir son destin naturel, en aimant la beauté, en jouissant de tous les plaisirs des sens et de l'intelligence, et cela sans mesure, sans hypocrisie, avec une fougue ignorante de tous les ménagements et de toutes les morales. C'est un livre tumultueux, grondant, qui donne l'impression d'une gare immense pleine de locomotives, de sifflements, de cris et de baisers d'adieu ou de retour. C'est un livre vraiment tout gonflé d'idées et où la nature, ivre de sève, se fleu

rit des rouges et des verts les plus puissants. On peut le comprendre aussi selon son vrai titre ; il est bien de pluie et de soleil (il y a des pages lumineuses, il y en a de troubles), mais à condition qu'on y joigne l'idée d'une foule en rut qui s'exalte dans la poussière ou hurle dans la boue.

Je crois que c'est là qu'il faut, au moins provisoirement, aller chercher la vraie pensée de M. Hugues Rebell et ses vraies chimères. Cet écrivain est d'ailleurs apte à nous surpendre de plus d'une manière avec tout ce qu'il y a en lui de liberté d'esprit, d'imaginations audacieuses. Mais dès maintenant son originalité est visible et indiscutable : il est celui qui préfère le manteau de soie au fichu de coton, le tapis de pourpre au paillasson socialiste, la beauté à la vertu, la splendeur de Vénus nue aux « yeux funèbres de la pâle Virginité ».

Il est aristocrate et païen.

★

FÉLIX FÉNÉON

Le véritable théoricien du naturalisme, l'homme qui contribua le plus à former cette esthétique négative dont *Boule-de-Suif* est l'exemple, M. Th..., n'écrivit jamais. C'est par des causeries, par de petites remarques doucement sarcastiques qu'il apprenait à ses amis l'art de jouir de la turpitude, de la bassesse, du mal. Sa résignation aux ennuis de la vie était discrètement hilare : avec quel air fin, prudent et satisfait je l'ai vu fumer un mauvais cigare ! Il avait le projet d'un livre, un seul, d'une synthèse de la vie offerte par les moyens les plus simples, les plus frappants. Un vieux petit employé se lève un dimanche, dans une banlieue, et il met du vin en bouteilles ; et quand toutes les bouteilles sont pleines, sa journée est

finie. Rien que cela, sans une réflexion d'auteur (cela est réprouvé par Flaubert), sans un incident (autre que, par exemple, la crise d'un bouchon avarié), sans un geste inutile, c'est-à-dire capable de faire soupçonner qu'il y a peut-être, derrière les murs, une atmosphère de fleurs, de ciel et d'idées. Ce M. Th... est resté pour moi, car son esprit me charmait, le type de l'écrivain qui n'écrit pas. Si sa vie n'a été qu'une longue ironie, s'il y avait de l'amertume au fond de cette délectation morose, nul ne s'en est jamais douté : on l'a toujours vu fidèle à conformer sa conduite à des principes qu'il avait patiemment déduits de son expérience et de ses lectures.

M. Félix Fénéon n'est pas moins mystérieux que ce théoricien secret.

Ne jamais écrire, dédaigner cela ; mais avoir écrit, avoir prouvé un talent net dans l'exposé d'idées nouvelles, et tout d'un coup se taire ? Je crois qu'il y a des esprits satisfaits dès qu'ils savent

leur valeur ; un seul essai les rassure. Ainsi des hommes froids ayant expérimenté leur virilité abandonnent un jeu qui pour eux n'était que la recherche d'une preuve. M. Fénéon est un cerveau froid.

Froid, non pas tiède, car le dédain de l'écriture n'a pas entraîné chez lui le dédain de l'action : les cœurs froids sont les plus actifs et leur patience à vouloir est infinie. Ayant donc des idées sociales (ou anti-sociales), M. Fénéon décida de leur obéir jusqu'au delà de la prudence. Cet homme qui s'est donné l'air d'un méphistophélès américain eut le courage de compromettre sa vie pour la réalisation de plans qu'il jugeait peut-être insensés, mais nobles et justes : une telle page dans la vie d'un écrivain rayonne plus haut et plus loin que de rutilantes écritures. O ne doit pas, comme un Blanqui, se rendre esclave des idées au point de s'ensevelir vivant dans la vanité du sacrifice perpétuel, mais il est bon d'avoir eu l'occasion de témoigner quelque mépris aux lois, à la société, au troupeau des citoyens ; si d'une vaine lutte on emporte quelque blessure, la cicatrice est belle.

Il ne fallait guère moins de courage pour opposer, en 1886, au « brocanteur Meissonier » le « radieux Renoir », pour vanter Claude Monet « ce peintre dont l'œil apprécie vertigineusement toutes les données d'un spectacle et en décompose spontanément les tons ». M. Fénéon se prouvait il y a plus de dix ans non seulement juge hardi de la peinture nouvelle mais excellent écrivain. Il analyse ainsi les marines de Monet : « Ces mers, vues d'un regard qui y tombe perpendiculairement, couvrent tout le rectangle du cadre ; mais le ciel, pour invisible, se devine : tout son changeant émoi se trahit en fugaces jeux de lumières sur l'eau. Nous sommes un peu loin de la vague de Backnysen, perfectionnée par Courbet, de la volute en

tôle verte se crêtant de mousse blanche dans le banal drame de ses tourmentes. » M. Fénéon avait toutes les qualités d'un critique d'art : l'œil, l'esprit analytique, le style qui fait voir ce que l'œil a vu et comprendre ce que l'esprit a compris. Que n'a-t-il persévéré ! Nous n'avons eu depuis l'ère nouvelle que deux critiques d'art, Aurier et Fénéon : l'un est mort, l'autre se tait. Quel dommage ! car l'un ou l'autre aurait suffi à mettre au pas une école (la Symboliste) qui pour un Maurice Denis et un Filiger nous donnent des bandes de Séons et et de Des Gachons !

En cherchant bien, on grossirait la valise littéraire de M. Fénéon. Outre qu'après la disparition de la *Vogue* il continua dans la *Revue Indépendante* ses notes sur les peintres, il signa aussi dans cette revue mémorable des pages amusantes de petite critique littéraire. On peut les relire ; cela mord à froid, comme l'eau seconde, et cela laisse parfois dans la blessure le sous-entendu d'un venin très spirituel. D'un mot il définit tel génie : « Les contes que l'on connaît, petits travaux de fleurs et plumes. » — En somme, juste assez d'écritures pour qu'on regrette ce qui est resté dans les limbes du possible ; mais si M. Fénéon s'imagine qu'il y a, en ce moment, trop d'écrivains, quelle erreur ! Il y en a si peu, qu'un seul de plus serait un renfort très appréciable. Surtout, il pourrait nous donner l'aide d'une critique sûre et semer, avec ironie, quelques vérités souriantes.

M. Fénéon a pris trop à cœur son état de fidèle de « l'église silencieuse » dont parle Gœthe, et que, nous autres, nous fréquentons trop peu.

★

LÉON BLOY

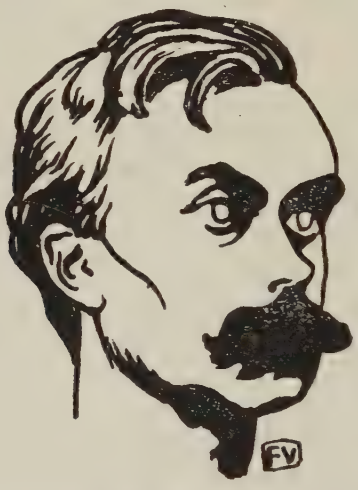
M. Bloy est un prophète. Il eut soin, parmi ses écrits, de nous le certifier lui-même : « Je suis un prophète. » Il pouvait ajouter, il n'y a pas manqué : — et aussi un pamphlétaire : « Je suis incapable de concevoir le journalisme autrement que sous la forme du pamphlet. » Les deux mots sont des équivalents historiques : le pamphlétaire a remplacé le prophète, le jour où les hommes ont perdu la puissance de croire pour acquérir la puissance de jouir. Le prophète fait saigner les cœurs ; le pamphlétaire écorche les peaux ; M. Bloy est un écorcheur.

Non pas le tortionnaire élégant qui, romain ou chinois, décortique un sein, une joue, un hémicrâne, selon la science parfaite de la douleur animale ; mais le boucher qui, après une entaille circulaire, arrache toute la dépouille, comme un fourreau. Tel de ses patients, toujours au vif, crie encore aussi haut qu'à l'heure où on lui enlevait sa tendre robe de chair ; l'homme est tout nu et à travers la transparence de sa seconde peau on voit le double cloaque d'un cœur putréfié : privés de leur hypocrisie, les hommes ainsi pelés apparaissent vraiment comme des fruits trop mûrs ; l'heure est passée des vendanges, on ne peut plus en faire que du fumier.

Le spectacle (même celui du fumier) n'est pas désagréable. Il y a des besognes auxquelles on ne voudrait pas mettre le doigt (peut-être par lâcheté ou par orgueil), mais que l'on aime à voir brassées par des mains sans dégoût, et quand la place est propre, on est content ; on se réjouit, dans la simplicité de son âme, d'une atmosphère meilleure ; les parfums retrouvés passent sans se corrompre d'une rive à l'autre par-dessus le ruisseau purifié,

et la vie des fleurs sourit encore une fois au dessus des herbes reverdies.

Hélas ! qu'elle est fugitive, la purification des cloaques ! A quoi bon écraser un Albert Wolff si la racine du champignon, restée sous la terre gluante, doit repousser le lendemain un nouveau nœud vénéreux? «J'ai mépris et dédain», disait Victor Hugo. M. Bloy n'a qu'une arme, le balai : on ne peut lui demander de la porter comme une épée ; il la porte comme un balai, et il râcle les ruisseaux infatigablement.



Le pamphlétaire a besoin d'un style. M. Bloy a un style. Il en a recueilli les premières graines dans le jardin de Barbey d'Aurevilly et dans le jardinet de M. Huysmans, mais la sapinette est devenue, semée dans cette terre à métaphores, une puissante forêt qui escalada des sommets, et l'œillet poivré, un champ resplendissant de pavots magnifiques. M. Bloy est un des plus grands créateurs d'images que la terre ait portés ; cela soutient son œuvre, comme un rocher soutient de fuyantes terres ; cela donne à sa pensée le relief d'une chaîne de montagne. Il ne lui manque rien pour être un très

grand écrivain que deux idées, car il en a une : l'idée théologique.

Le génie de M. Bloy n'est ni religieux, ni philosophique, ni humain, ni mystique ; le génie de M. Bloy est théologique et rabelaisien. Ses livres semblent rédigés par saint Thomas d'Aquin en collaboration avec Gargantua. Ils sont scolastiques et gigantesques, eucharistiques et scatalogiques, idylliques et blasphématoires. Aucun chrétien ne peut les accepter, mais aucun athée ne peut s'en réjouir. Quand il insulte un saint, c'est pour sa douceur, ou pour l'innocence de sa charité, ou la pauvreté de sa littérature ; ce qu'il appelle, on ne sait pourquoi, « le catinisme de la piété », ce sont les grâces dévouées et souriantes de François de Sales ; les prêtres simples, braves gens malfaçonnés par la triste éducation sulpicienne, ce sont « les bestiaux consacrés », « les vendeurs de contremarques célestes », les préposés au « bachot de l'Eucharistie », — blasphèmes effroyables puisqu'ils vont jusqu'à tourner en dérision au moins deux des sept sacrements de l'Eglise ! Mais il convient à un prophète de se donner des immunités : il se permet le blasphème, mais seulement par excès de dilection. Ainsi sainte Thérèse blasphéma une fois quand elle accepta la damnation comme rançon de son amour. Les blasphèmes de M. Bloy sont d'ailleurs d'une beauté toute baudelairienne, et il dit lui-même : « Qui sait, après tout, si la forme la plus active de l'adoration n'est pas le blasphème par amour, qui serait la prière de l'abandonné ? » Oui, si le contraire de la vérité n'est qu'une des faces de la vérité, ce qui est assez probable.

Il est fâcheux qu'on ne discute pas davantage les notions théologiques de M. Bloy ; elles sont curieuses par leur tendance vaine vers l'absolu. Vaine, car l'absolu, c'est la paix profonde au fond des immensités silencieuses, c'est la pensén coe-

templative d'elle-même, c'est l'unité. Les efforts magnifiques de M. Bloy ne l'ont pas encore sorti assez souvent du chaos des polémiques contradictoires.

Comme écrivain pur et simple — c'est le seul Bloy accessible au lecteur désintéressé de la crise surnaturelle — l'auteur du *Désespéré* a reçu tous les dons; il est même *amusant*; il y a du rire dans les plus effrénées de ses diatribes: la galerie de portraits qui s'étage en ce roman du LV^e^ au LX^e^ chapitre est le plus extraordinaire recueil des injures les plus sanglantes, les plus boueuses et les plus spirituelles. On voudrait, pour la sécurité de la joie, ignorer que ces masques couvrent des visages; mais quand tous ces visages seront abolis il restera; que la prose française aura eu son Juvénal.

Il faut que tout le monde meure, y compris M. Bloy; que des générations soient nées sans trouver dans leur berceau des tomes de Chaudesaignes ou de Dulaurier; que notre temps soit devenu de la paisible histoire anecdotique: alors seulement on pourra glorifier sans réserves — et sans crainte d'avoir l'air d'un complice, par exemple de la *Causerie sur quelques Charognes* — des livres qui sont le miroir d'une âme violente, injuste, orgueilleuse — et peut-être ingénue.

REMY DE GOURMONT.

Reproduction (texte et dessins) interdite.

LE JARDIN DE CASSIOPÉE

—

A Alfred Vallette.

> Cassiopée, s'étant déclarée, par orgueil, plus belle que les Néréides, dut exposer au monstre marin sa fille Andromède, que Persée délivra. Après sa mort, Cassiopée fut mise au rang des constellations.
>
> (MYTHOGRAPHES GRECS

LE JARDIN DE CASSIOPEE

L'homme :

Sans matins blancs et sans étoiles dans la nuit,
A travers le brouillard où soufflait le vent rude,
J'ai cheminé de solitude en solitude
N'ayant pour compagnon que l'immuable ennui.

Derrière les rocs noirs qui portent le ciel triste,
Monotone, la mer invisible pleurait ;
Et jusqu'à l'horizon barré par la forêt,
Les maigres tamaris et l'âpre fleur du ciste.

Puis des jours mornes dans le silence des bois
Pesèrent sur mon front en gouttes d'ombre lourde :
Nul bruit d'oiseau qui chante ou de source qui sourde
N'a dissipé l'horreur d'ouïr ma seule voix ;

Et ce fut à nouveau la lande grise et plate,
La houle des genévriers et des ajoncs
Que n'illustra jamais de tragiques rayons
Quelque couchant royal en manteau d'écarlate.

Mais le riche verger m'attend. O treilles d'or,
Saurai-je encor saisir vos grappes immortelles,
Les mains lasses d'avoir cueilli des asphodèles
Et les sombres pavots qui conseillent la mort ?

Cassiopée :

Qui que tu sois, passant envoyé par le sort,
Venu des ténébreux chemins, franchis la haie ;
Cueille d'un seul regard toute la roseraie ;
Que ses vivants parfums te sauvent de la mort !

Tends les mains ; le vèrger de force et de liesse
Que n'a pas envahi l'ombre du dernier dieu
T'offre les raisins clairs, les oranges de feu,
Et si ta lèvre a soif d'amour, l'aube acquiesce.

La mer chante ; appelé par les conques des flots,
Après les jours ou les longs mois de bonne halte,
Tu partiras : le vin des amphores exalte
L'orgueil viril et pur qui sacre les héros

Et son baume puissant libère l'âme esclave ;
Tu partiras dans la splendeur d'un soir d'été
Tel que le soleil rouge au ciel ensanglanté
Teigne en pourpre l'embrun de neige sous l'étrave.

Tourbillonne le vol des typhons éployés !
Qu'importe au pèlerin dédaigneux et farouche
Ivre éternellement d'avoir bu sur ma bouche
Le mépris du ciel vide et des dieux reniés !

★

VOIX DERRIÈRE LA HAIE

VENDÉMIAIRE

Les vendangeurs :

Les sarments rampaient entre les pierres
Ou montaient au tronc rugueux des ormes,
Tordus et noués en nœuds difformes
Comme des orvets et des vipères.

Courbés sous le fouet de rois avares,
Nous avons versé nos pleurs, nos peines ;
Nous avons ouvert nos pâles veines,
Nous avons nourri les vignes rares.

Nous avons pillé les ceps d'automne ;
Le moût bruissait au fond des cuves :
Pour les maîtres, saouls de chauds effluves,
Le sang de nos cœurs emplit la tonne.

NIVOSE

Les coupeurs de roseaux :

L'eau langoureuse endormait les saules ;
Vers le déclin des tièdes journées,
Elle frôlait de lèvres pâmées
Les seins roses, les blanches épaules.

Le chœurs estival des femmes nues
Plus doux que le chant des tourterelles
Propageait parmi les roseaux grêles
Le frisson des voluptés inconnues.

Roseaux, vous clorez nos pauvres huttes ;
D'autres prendront vos fragiles âmes :
Ils évoqueront les belles femmes
Avec la voix magique des flûtes.

FLORÉAL

Les tisserands :

Notre peau s'use au fer des navettes,
Notre peau gerce à tistre la soie ;
Dehors le printemps chante et flamboie ;
Nous ne connaissons ni fleurs ni fêtes.

Toujours notre front dolent s'incline
Sur le métier dès la prime aurore ;
Toujours nos doigts fanés font éclore
De fraîches fleurs dans l'étoffe fine ;

Et sur le linceul et sur les langes
Des empereurs porphyrogénètes
Nous entrelaçons les fauves bêtes
Qui rôdent dans nos songes étranges.

THERMIDOR

Les marins :

Nous avons dompté les mers funèbres
Et vaincu leurs gueules forcenées :
La lèpre mord nos mains décharnées,
Ronge la moelle de nos vertèbres.

En vain le soleil d'été rayonne ;
Car nous nous traînons dans les venelles,
Grelottant de fièvres éternelles,
Et sur nos os la laine frissonne.

Cependant nous portions dans la cale
La poudre d'or et les arômates
Et de souples filles aux chairs mates
Mûres de lumière orientale.

★

LA DOULEUR A CRIÉ..

L'homme :

La douleur a crié du fond des belles heures.

Les roses du jardin, le parfum que tu fleures,
L'opulente senteur de l'été triomphant
S'évanouit ; le meurtre souffle avec le vent :
La douleur a crié du fond des belles heures.

Pantelante, Andromède agonise à jamais.

Un suprême baiser aux lèvres que j'aimais,
Et dans le rouge soir je brandirai l'épée,
Puisque hors du verger calme, Cassiopée,
Pantelante, Andromède agonise à jamais.

Mais l'invincible orgueil vit dans les treize étoiles.

Si la tourmente hurle et lacère les voiles,
J'attends sans peur l'assaut des vagues et des dieux :
Les astres immortels réconfortent mes yeux
Et l'invincible orgueil vit dans les treize étoiles.

PIERRE QUILLARD.

LE SIGNE DE LA CLEF ET DE LA CROIX

—

A mesure que je parcourais les rues de la ville, il me revenait à l'esprit une des histoires que m'avait contées jadis M. d'Amercœur. Sans me nommer le lieu où se passa l'aventure il me le décrivit soigneusement, si bien qu'aujourd'hui il me semblait le reconnaître en même temps que je voyais se dresser cette vieille cité, noble et monacale, croulante en ses remparts démantelés, le long de son fleuve jaunâtre, en face des montagnes pelées de l'horizon, avec ses rues d'ombre et de soleil, ses antiques hôtels clos, ses églises, ses nombreux couvents aux cloches alternatives.

Je la retrouvais, telle qu'il me l'avait dépeinte, cette ville, vieil amas de pierre, sombre ou lumineuse, engourdie de chaleur et de solitude, en son ossification poudreuse, et gardant, par ses monuments encore debout, le squelette de sa grandeur passée. Elle s'était décharnée peu à peu, perdant ses entours, recroquevillée en son enceinte qu'elle ne remplissait plus. Au centre elle tassait ses maisons en un bloc compact, vaste encore ; ailleurs, elle clairsemait ses masures et partout elle sommeillait en torpeur, avec parfois le sursaut d'un bourdon ou le carillon d'une sonnerie.

Les rues, dallées de pierres plates ou durcies de cailloutis, s'entrecoupaient bizarrement pour abou-

tir à des places carrées. Des marchés se tenaient là. Les troupeaux de la contrée s'y réunissaient pour en repartir dispersés au gré de l'achat. L'enchère et l'office étaient, tour à tour, la seule occupation des habitants. La ville restait rustique et dévote. Le pas vif des moutons piétinait sur le pavage où retentissait la sandale des moines. Pasteurs et ouailles se croisaient. Le relent des toisons se confondait avec l'odeur des bures. Le vent sentait l'encens et le suint. Tontes et tonsures, pâtres et prêtres.

J'étais arrivé à l'angle de deux voies. Une fontaine y coulait dans un bassin usé. Je me rappelai cette fontaine, M. d'Amercœur vantait la fraîcheur de son eau. La rue de droite devait mener à l'enclos des Pères noirs. Je la suivis. Sa tortuosité s'insinuait au cœur même de la ville.

Quelques pauvres boutiques ouvraient là leurs éventaires. Des chapelets y pendaient auprès des fouets tressés. La rue s'élargit tout à coup. La haute façade d'un vieil hôtel la bordait. J'en avais déja vu des pareils çà et là mais celui-ci se faisait remarquer par la particularité de son aspect. Il s'élevait sur un soubassement de maçonnerie fruste. Les fenêtres, loin du sol, grillées. On avait dû utiliser les fondations d'une demeure primitive sur lesquelles l'édifice actuel, surajouté, dressait son architecture sévère. Au coin de l'hôtel, la rue tournait brusquement et descendait en pente courbe, taillée en marches. La descente contournait l'arrière de l'édifice et on découvrait ses assises qui étaient celles d'un ancien château fort dont la croupe de pierre lisse s'étayait en bas sur le roc vif.

Je reconnus l'hôtel d'Heurteleure.

La rue cessait ; des arbres apparurent. Une avenue la continuait bordée de peupliers. De vieux sarcophages de pierre, vides, s'alignaient dans

l'herbe haute où les pas avaient marqué un étroit sentier. On longeait à droite un mur dans lequel s'ouvrait une porte basse. Je tressaillis en la voyant. Elle donnait dans le jardin médicinal des Pères dont le couvent s'annonçait au bout de l'allée par un portail. Avant de continuer je m'approchai de la petite porte murale. Elle était massive et cloutée de fer. L'entrée de la serrure se façonnait en forme de cœur.

Arrivé au porche, je sonnai ; le portier m'introduisit dans le monastère. D'immenses corridors menaient à de vastes salles. Nous montâmes des escaliers ; le frère gardien relevait sa robe. Nous ne rencontrions personne. La chapelle où je n'entrai pas bourdonnait d'une psalmodie de psaumes. On me montra plusieurs cloîtres ; l'un d'eux, charmant, carré, plein de fleurs, habité de colombes. Elles se posaient sur les frises comme un bas-relief naturel et engourdi.

De là on voyait le clocher de l'église. L'horloge y sonnait à même le temps. Un grand tournesol jaune se regardait dans l'eau profonde d'un puits et y mirait sa face d'ostensoir.

Rien n'avait changé depuis le jour où M. d'Amercœur visita la vieille ville. Le même aspect confirmait la durée des mêmes habitudes. Le claquement des fouets se mêlait encore au tintement des chapelets, les cloches des couvents échangeaient leurs sonneries comme au temps où M. d'Amercœur, le bâton à la main, les pieds nus dans les sandales, le froc aux épaules vint heurter à la porte du monastère. Il demanda le prieur qui se trouvait alors Dom Ricard. On me montra sa tombe mitrée parmi les sépultures anonymes qui l'entourent. Il avait conservé de puissantes liaisons avec le monde d'où il s'était retiré, y gardant une main pour les aumônes et la prêtant, au besoin,

en échange, aux délicates entremises qu'on sollicitait de sa prudence et de sa sagesse. M. d'Amercœur lui expliqua son costume, les motifs de sa venue et le détail de sa mission.

Après vingt ans de hauts services dans les armées, un gentilhomme du pays, M. d'Heurteleure revint s'y fixer. Il y épousa, peu après, Mlle de Callistie. C'était une fille pauvre, de bonne lignée et d'une grande beauté. Les époux vécurent à l'hôtel d'Heurteleure. Les nobles de la ville y fréquentaient et le plus assidu s'y montra M. d'Aiglieul. Il s'apparentait à M. d'Heurteleure qui l'avait eu, jeune, sous ses ordres et l'aimait beaucoup. La vie se menait fort simple à l'hôtel d'Heurteleure. Nul train, peu de domestique, mais l'existence s'y rehaussait de la proportion des salles, de la largeur des escaliers, de tout le faste anachronique de la vieille demeure.

Fut-ce l'ennui de ce séjour dans cette maigre ville déchue après l'agitation d'un métier bruyant, quelque reprise soudaine de l'esprit d'aventure, mais au bout de six années, Messieurs d'Heurteleure et d'Aiglieul disparurent, un beau jour, sans qu'on pût savoir où. Le temps passa ; les recherches n'aboutirent pas. On présagea quelques mystères. Madame d'Heurteleure pleura. On tint de singuliers propos dont le bruit de proche en proche parvint jusqu'à la cour où on se souvenait encore de ces messieurs. On parlait un jour de cette double disparition devant M. d'Amercœur qui se fit fort d'éclaircir l'énigme. On lui donna plein pouvoir d'agir et il partit.

Son premier soin fut de revêtir la robe monacale, sûr avec cet habit de pénétrer partout, tant par l'entrebâillement des portes que par les fissures des consciences, et Dom Ricard lui facilita les moyens de son enquête. Ses premières recherches

restèrent sans résultat. Favorisées par l'incognito de son costume et l'apparence de son état, elles furent patientes et diverses. Il flaira les entours de l'hôtel d'Heurteleure, en scruta les habitudes et les êtres, en palpa la vie. Il ausculta les rumeurs encore vivaces de l'événement. Tout fut vain. Il voulut voir Madame d'Heurteleure. On lui répondit qu'elle était malade et il ne put vaincre la clôture où elle s'enfermait. Chaque jour, il passait devant l'hôtel. Il suivait la rue qui monte le long du soubassement et s'arrêtait devant la façade. Bien souvent il alla jusqu'à cette fontaine dont il me parlait. L'eau fraîche calmait sa bouche; au retour, et en redescendant les marches, il examinait l'énorme bâtisse de pierre et de roc. Il aurait voulu y appliquer l'oreille et y écouter le mystère; il lui semblait que les flancs de la vieille demeure contenaient le fantôme du secret qu'il était venu évoquer du silence et qui retournait à l'oubli. Enfin, découragé, il se sentait sur le point de renoncer. Il aurait pris congé de Dom Ricard sans les instances du vieillard qui le retenait auprès de lui. Le vieux moine se délassait dans la compagnie de cette ouaille si dissemblable du troupeau que sa crosse de bois conduisait dans les sentiers monotones de la règle.

Un jour, vers cinq heures de l'après-midi, M. d'Amercœur, sorti par le vieux porche, marchait parmi les hautes herbes de l'avenue. L'instant était mélancolique et grandiose ; les arbres barraient de leurs ombres l'avenue funéraire, des lézards couraient sur la pierre tiède des tombeaux antiques, se glissaient par leurs fissures. D'une main M. d'Amercœur retroussait sa longue robe de moine, de l'autre il tenait la clé pour ouvrir la serrure en cœur du jardin médicinal où il aimait à se promener. Il le voulait revoir encore une fois

avant de partir, encore entendre la semelle de ses sandales crier sur le gravier des allées, sentir son froc frôler les bordures de buis. La symétrie des parterres lui plaisait; leurs carrés contenaient des plantes délicates et des fleurs curieuses, des petits bassins en nourrissaient d'aquatiques. Elles plongeaient dans l'eau leurs racines et s'épanouissaient en se mirant. Aux intersections des allées, des vases de faïence peints d'emblèmes et de devises pharmaceutiques, avec des serpents aux anses, contenaient des variétés précieuses. Par-dessus le mur on apercevait les cimes des peupliers; dans les potagers d'à côté que séparaient de hauts treillages verts on entendait le peigne d'un râteau, le heurt d'une bêche contre un arrosoir, le petit bruit d'un sécateur coupant des pousses; ici tout était silence; une fleur se courbait flexible au poids d'un insecte; des hirondelles volaient; des libellules rasaient l'eau verdâtre, des plantes grasses et serpentines se nouaient et se renouaient en caducées.

M. d'Amercœur se dirigeait vers la porte du singulier petit enclos quand, du bout de l'avenue, il vit venir à lui une femme vêtue de noir ; elle allait lentement, comme à tâtons. Il perçut intérieurement, comme par une sorte de révélation subite, que cette haute forme sombre ne pouvait être que Madame d'Heurteleure. Il ralentit le pas de façon à la croiser au moment où il s'arrêterait à la porte basse. Arrivé là, il mit la clef à la serrure. Le bruit fit tressaillir la promeneuse solitaire. Elle hésita. Il se courbait comme cherchant à ouvrir. Elle voulut profiter de l'instant et passer outre, mais elle se trouva face à face avec lui, brusquement retourné à demi. Il vit le visage pâle et beau, creusé d'insomnies et de douleur, les yeux en émoi, la bouche entr'ouverte, la main à la poitrine haletante. Alors il entra vite laissant sur la porte refermée, au cœur de fer de la serrure, la clef.

Le lendemain, il songeait dans le petit cloître, quand on l'avertit qu'une femme voilée demandait à lui parler. Elle vint. Il reconnut Madame d'Heurteleure, la fit asseoir sur un banc de pierre. Des colombes roucoulaient doucement sur les chapiteaux du cloître désert; leur roucoulement se mêlait à la suffocation qui soulevait le sein de la pénitente, dont il couvrit l'agenouillement d'un large signe de croix et, la tête basse, les mains dans ses manches, il écouta la dolente confession.

C'était une horible et tragique histoire. Pourquoi la lui raconter ? mais son secret lui avait semblé mis à nu. Ce moine ouvrant d'une clef cette serrure en cœur lui parut forcer l'accès de sa conscience. Elle voyait dans cette rencontre un propos du sort et dans ce geste une allusion mystérieuse et aussi l'emblème prédestiné à la délivrance de son âme prisonnière dans l'horreur de son silence.

Son mariage avec M. d'Heurteleure fut sans amour. Elle estima, en le craignant, son noble caractère dont la dureté intimida sa confiance et découragea sa tendresse ; des années passèrent ; un hiver, M. d'Aiglieul apparut dans sa vie et fréquenta son intimité. Il était beau, encore jeune. Elle se donna à lui : ce furent des jours de joie et de terreur vécus dans les transes d'une surprise et dans l'angoisse du remords. M. d'Heurteleure ne s'aperçut de rien, il était, comme à l'ordinaire, souvent absent ; seulement il vieillit et une large ride s'ajouta à celles qui creusaient déjà son front.

Un soir, Madame d'Heurteleure s'était retirée dans sa chambre vers minuit. Elle se sentait triste. M. d'Aiglieul n'avait point paru de la journée, et il ne manquait guère de venir presque chaque jour. M. d'Heurteleure était parti, à cheval dès le matin, bien qu'il plût. Au moment où elle peignait ses cheveux devant une glace elle y vit que la porte s'ouvrait, son mari entra. Il était botté, mais ses bottes ne con-

servaient aucune trace de boue; son habit semblait poussiéreux, une longue toile d'araignée pendait à son coude et il tenait à la main une clef. Sans rien dire, il alla droit au mur de la chambre où un clou fixait un christ d'ivoire, le saisit et le brisa sur le pavé et à la place il suspendit la lourde clef rouillée. Sa figure était violente et pâle. Madame d'Heurteleure resta un instant sans comprendre, immobile, puis, tout à coup, portant ses mains à son cœur, elle poussa un cri et tomba à la renverse.

Quand elle reprit ses sens, l'affreuse aventure lui apparut. Son mari avait dû attirer M. d'Aiglieul dans quelque guet-apens. La vieille demeure à base de forteresse contenait dans ses flancs des réduits invisibles et des cachettes éternelles. Un cri, le sien, vibrait encore à ses oreilles, mais il lui semblait venir d'en bas, sourdre de la pierre entassée, perçant les voûtes superposées, arrivant jusqu'à elle de ces lèvres dont la séparait à jamais l'épaisseur des murailles. Elle voulut sortir, la porte résista; des cadenas fermaient la fenêtre; les domestiques habitaient loin.

Le lendemain, M. d'Heurteleure vint lui apporter sa nourriture. Chaque jour, il revenait. La toile d'araignée pendait toujours à la manche de son habit poussiéreux, sa botte craquait sur le pavé, la grosse ride de son front se creusait dans une pâleur de torture et d'insomnie. Chaque fois il ressortait silencieusement, et, aux larmes et aux supplications, il ne répondait que par un geste bref montrant la clef pendue au mur.

Ce furent des jours tragiques où la malheureuse vécut les yeux fixés sur l'horrible ex-voto qui grandissait, devenant énorme. La rouille lui en paraissait rouge de sang. Elle la sentait s'égoutter dans la solitude de son désespoir. La maison semblait morte. Vers le soir, on entendait un pas. M. d'Heurteleure entrait une fois encore, portant

une lampe et une corbeille. Ses cheveux avaient blanchi; il ne regardait même pas l'infortunée qui se traînait à ses pieds, mais il ne cessait de considérer avidement la redoutable clef.

Alors Madame d'Heurteleure comprit la convoitise dont souffrait son mari, l'âcre désir qui le rongeait, de voir mort son rival, de constater sa vengeance, de palper la pourriture que devenait une chair aimée, de reprendre enfin cette clef qu'il avait clouée au mur en substituant au signe de pardon, dont il avait brisé l'image d'ivoire, le signe de rancune éternelle dont il avait appendu là l'inflexible emblème de bronze. Mais hélas, la vengeance n'assouvit pas; elle reste toujours un désir; elle en a les violences et les tourments et elle se ressasse en ces retours jusqu'au bout de la vie et jusqu'au fond de la mémoire.

M. d'Heurteleure s'était senti deviné en sa torture solitaire et il en souffrait davantage. Le marbre noir de son orgueil se sillonnait des veines de sang.

Une nuit que Madame d'Heurteleure sommeillait, couchée sur son lit, elle entendit sa porte s'ouvrir doucement et elle vit son mari apparaître au seuil. Il tenait à la main une lampe baissée et marchait léger comme une ombre sans que le pavé grinçât, comme si le sombre somnanbulisme de son idée fixe faisait de lui un fantôme impondérable ; il traversa la chambre, se haussa, prit la clef et ressortit. Il y eut un grand silence. Une mouche réveillée par la lumière bourdonna un instant et se tut. La serrure ne se referma pas. Un sursaut indicible mit debout Madame d'Heurteleure. Pieds nus, elle se glissa dans le couloir, son mari descendait l'escalier, elle le suivit. Au rez-de-chaussée il continua à descendre, les marches s'enfonçaient dans l'ombre. Elle entendait au fond des corridors souterrains le pas qui la précédait.

On était dans les antiques substructions du vieil hôtel. Les murs suintaient, on passait sous les voûtes arquées. Un dernier escalier creusa sa vrille dans le roc. Au fond vacillait encore sur la paroi luisante la lueur de la petite lampe disparue. Penchée, Madame d'Heurteleure écouta. Un grincement monta jusqu'à elle et la lumière s'éteignit. Au bas s'ouvrait une chambre circulaire. Un pan de mur entr'ouvert découvrait un étroit boyau. Elle avança encore. Au bout, en tâtant, elle reconnut une porte imperceptiblement entrebâillée. Elle ouvrit. M. d'Heurteleure était assis à terre auprès de sa petite lampe dans une sorte de trou carré, voûté et dallé, il regardait et restait immobile, les yeux grands ouverts. Il la regardait et ne la voyait pas. Une odeur nauséabonde sortait du caveau ; sur la pierre, hors de l'ombre, s'étalait, verdie déjà, une main décharnée. Madame d'Heurteleure ne cria point.

Allait-elle réveiller le misérable somnanbule que son furieux sommeil avait conduit jusqu'au tragique caveau ? Allait-elle infliger à son orgueil le supplice de cette surprise ? Non. La vengeance de l'outrage était juste. Pourquoi la lui montrer avilie? Elle se sentit pitié pour les yeux égarés qui la considéraient sans la voir, pour le visage de torture, pour les cheveux blanchis de tant de souffrance silencieuse et elle comprit que pour sauvegarder cette douleur il fallait lui garder le secret de sa déchéance nocturne et le laisser assouvir en paix son terrible désir dans le silence éternel de la tombe sans qu'il sût jamais quelle main invisible l'y avait muré en face de son sacrilège.

M. d'Heurteleure la regardait toujours. Très calme elle s'agenouilla, baisa la paume verdâtre qui étalait sur la pierre ses doigts décharnés et, du dehors, elle referma la porte et se retira à tâtons, fit jouer le ressort du mur qui assurait l'en-

trée du passage. Elle remonta le spirale de l'escalier, les marches souterraines, les degrés de l'étage et, au clou rouillé de sa chambre, elle suspendit la clef tragique, qui s'y balança un instant puis resta immobile y marquer une heure éternelle.

Les colombes passaient et repassaient en volant sous les arceaux du petit cloître. L'heure sonna en même temps aux clochers de la ville. La pauvre femme sanglotait et elle tendit à M. d'Amercœur la grosse clef qu'elle laissa tomber à ses pieds. Il la ramassa, elle était lourde ; sa rouille paraissait rougeâtre. Madame d'Heurteleure agenouillée le supplia du geste, éperdue, les mains convulsives en le voyant s'éloigner d'elle. Il descendit vers le petit jardin en contrebas qui embaumait le centre du cloître. Des fleurs y poussaient entre les buis égaux des parterres. De grandes roses enguirlandaient le puits à margelle de pierre. Elles griffèrent de leurs épines la robe du moine qui s'y pencha. L'eau rejaillit. Un haut tournesol d'or inclina son ostensoir de miel. Une colombe roucoula faiblement, et M. d'Amercœur, revenu auprès de la pénitente toujours prosternée, murmura à son oreille les paroles d'une absolution qui, si elle ne déliait rien dans le ciel, donnait au moins sur la terre à une âme douloureuse, la paix.

HENRI DE RÉGNIER.

ESSAI SUR LA COMÉDIE

DE L'IDÉE DE COMÉDIE

ET DES EXEMPLES DE L'ESPRIT COMIQUE [1]

—

Sans déprécier les autres auteurs comiques, je crois qu'il est permis de dire que Ménandre et Molière sont uniques spécialement comme poètes comiques exprimant des sentiments et des idées. Dans chacun d'eux, il y a une conception du Comique qui s'affirme jusqu'à la souffrance même, comme dans le Ménédème de l'*Heautontimorumenos*, et dans le *Misanthrope*. Ménandre et Molière ont jusqu'ici donné à la comédie ses principaux types. Le Micio et le Demea, des *Adelphes*, avec leurs vues opposées sur la direction convenable de la jeunesse, sont toujours vivants. Les Sganarelles et les Arnolphes de l'*Ecole des Maris* et de l'*Ecole des Femmes*, ne sont pas tous enterrés. Tartuffe est le père des hypocrites; Orgon, des dupes ; Thraso, des bravaches; Alceste, des virils; Davus et Syrus, des valets intrigants, les Scapins et les Figaros. Les dames qui se pavanent dans le royaume du Rose-Fade, dont le langage porte les plumes hochantes de l'affectation intellectuelle, remontent à la Philaminte et à la Bélise des *Femmes Savantes ;* et les femmes mordantes et spirituelles ont la langue de Célimène. La raison en est, que ces deux poètes conçurent leurs idées d'après la vie. Le modèle de leurs types est réel et pris sur le vif ; mais ils peignent avec leur force intellectuelle, qui est la solidité dans l'Art.

1 Voy. *Mercure de France*, N 93

La conception idéaliste de la Comédie donne au génie comique de l'espace et des occasions pour oser, et aide à résoudre les difficultés qu'elle comporte. Comment, par exemple, une assistance sera-t-elle sûre qu'un personnage, dupe évidente et monstrueuse, se fait tromper, sous ses yeux, et n'est pas un parfait imbécile? Dans le Tartuffe, la note de haute Comédie est donnée quand Orgon, à son retour, apprend les nouvelles de l'excellent appétit de son idole. *Le pauvre homme* ! s'exclame-t-il. On lui dit que sa chère épouse a été malade. *Et Tartuffe*? demande-t-il, impatient d'entendre parler de lui, l'esprit plein de la pensée de Tartuffe, insensé à force de tendresse, et de nouveau il gémit : *Le pauvre homme* ! C'est le cri d'une mère s'apitoyant avec délices, au récit que lui en fait la nourrice, sur les exploits de gloutonnerie de jeune animal de son enfant chéri. Après ce coup de maître du Comique, non seulement on ajoute foi à la complaisante prévention d'esprit d'Orgon, mais on la partage avec lui par sympathie comique, et on peut écouter, avec guère plus qu'un tremblement des muscles du rire, l'exemple qu'il donne de la sublime humanité de Tartuffe.

> Un rien presque suffit pour le scandaliser,
> Jusque-là qu'il se vint l'autre jour accuser
> D'avoir pris une puce en faisant sa prière,
> Et de l'avoir tuée avec trop de colère!

Et l'avoir tuée trop rageusement! Traduire Molière serait comme fredonner un air qu'on aurait entendu jouer avec une pure précision de ton et sans fioritures par un violoniste accompli.

Orgon ouvrant les yeux pour trouver une autre dupe en Madame Pernelle, incrédule aux révélalations qui ont enfin dessillé ses propres yeux infatués, est une scène de double comique, vivifiée par le charme préalablement jeté sur l'esprit. Là nous sentons la puissance de création du poète;

et dans la vive lumière de ce trait soudain, l'humanité est plus vivante qu'aucune œuvre réaliste ne peut la faire.

La Comédie italienne donne maintes indications pour un Tartuffe. Mais on peut les trouver dans Boccace aussi bien que dans la *Mandragore* de Machiavel. Le Frate Timoteo de cette pièce n'est qu'un moine onctueux, aidant docilement une intrigue de ses sophismes ecclésiastiques — pour employer un terme modéré. Frate Timoteo a l'attitude rusée du prêtre italien.

DONNA : — Credete voi, che'l Turco passi questo anno in Italia?

F. TIM : — Se voi non fate orazione, si.

L'arrogance et l'onction du prêtre, ses fourberies et sa casuistique, ne peuvent être dépeints, sans que nous en trouvions un exemple dans la longue galerie italienne. Goldoni esquissa les mœurs de la décadence de la République Vénitienne avec un crayon français et fut, pour le style, le Scribe de l'Italie.

Le théâtre espagnol est plus riche en comédies telles que celle qui fournit l'idée du *Menteur* à Corneille. Mais il faut se forcer pour croire que ce menteur n'exagère pas ses dispositions naturelles quand il entasse mensonge sur mensonges. Il y n'a aucune préalable indication qui puisse gagner l'esprit à la crédulité. La Comédie espagnole est ordinairement faite de lignes générales bien nettes, comme un squelette; de mouvements rapides comme ceux des marionnettes. La comédie pourrait être jouée par une troupe du corps de ballet ; et au souvenir de sa lecture, elle se résout en une agitation confondue de pieds qui dansent. C'est, en fait, quelque chose d'autre que la véritable idée de la Comédie. Où les sexes sont séparés les hommes et les femmes deviennent, comme disent les

Portugais, *affaimados*, affamés les uns des autres ; et tous les éléments tragiques sont sur la scène. Don Juan est un caractère comique qui fait envoler les âmes ; le badinage de briser les cœurs d'une douzaine de femmes ne concilie pas pour cela la Muse comique avec l'effusion du sang.

Les tentatives de Comédie des Allemands rappellent l'image que se faisait Heine de son pays : la danse d'Atta Troll. Lessing s'y essaya la main, avec un effet calmant et sérieux sur le lecteur. L'intention de produire l'effet contraire est nettement visible, et en cela, — comme les grâces corpulentes d'un pauvre vieil ours des Pyrénées, se tenant en équilibre sur ses pattes de derrière, et se balançant tantôt sur l'une, et tantôt sur l'autre — consiste son comique. Jean-Paul Richter donne la meilleure version du Comique germain en le contraste de Siebenkæs et de Lenette. Une lueur de comique est chez Gœthe ; assez pour compléter la splendide figure de l'homme, mais pas plus.

Le rire littéraire allemand, comme les opportuns réveils de leur Barberousse dans les abîmes de l'Unsterberg, est peu fréquent, et plutôt monstrueux — jamais un rire d'hommes et de femmes ensemble. Il vient d'une fantaisie abstraite, inélégante, grotesque, farouche ou grossière, comme suivant les dispositions d'humeur de leurs petits gnomes. Ils n'ont pas encore atteint le rire spirituel : le sentimentalisme leur tend une embûche au passage. Ici et là, un Volkslied ou un Maerchen indique une aptitude nationale pour un vigoureux rire animal ; et on voit que là-dessus se base toute la littérature, qui promet beaucoup dans ce sens ; mais pour goûter, pour pénétrer la philosophie du Gros Rire, qui semble hésiter entre la tête et le ventre et atteint sa largeur parfaite au moyen de deux gros doigts carrés tirant les coins de la bouche, il faut l'aide du *bon vin du Rhin*, et être de

sang germain, sans mélange, en outre. Cette hésitante et massive allure — triplement hollandaise — de l'esprit comique est, en soi, exclusive de l'Idée de Comédie, et le peu de voix accorde aux femmes dans la vie domestique allemande explique l'absence de dialogue comique, reflets de la vie de ce pays. J'aurai occasion encore d'en parler dans la seconde partie de cette étude.

Vers l'Est, un total silence de la Comédie, parmi un peuple intensément susceptible de rire, comme les *Mille et une Nuits* le prouvent. Là où le voile cache la figure des femmes, on ne peut avoir cette société sans laquelle les sens restent barbares, et l'esprit comique est attiré vers les rigoles de la grossièreté pour y étancher sa soif. Les Arabes sont à cet égard pires que les Italiens — bien pire que les Germains; dans la proportion même où leur manière de traiter les femmes est pire.

Saint-Marc Girardin, l'excellent essayiste et maître critique, raconte la conversation qu'il eut une fois avec un Arabe, sur les façons différentes de traiter ces difficiles créatures, en Orient et en Occident; et l'Arabe fit de grands éloges de maints bons résultats dus à la liberté plus grande dont jouissent les femmes occidentales, et du charme de leur conversation. On lui demanda pourquoi ses compatriotes ne cherchaient aucun moyen de leur accorder quelque chose de cette sorte de liberté. Il bondit en un clin d'œil hors de son individualité et, entrant dans les sentiments de sa race, répliqua de toute la hauteur d'une splendide vanité, avec une humilité affectée de manières : « *Vous* pouvez les regarder sans trouble, mais *Nous*!... » Et après cette exclamation profondément comique, il ajouta d'une voix sourde : « Oh ! la figure d'une femme ! » Le représentant de nos notions tempérées admit modestement que l'orgueil d'inflamma-

bilité de l'Arabe insistait sur la pruderie du voile comme le moyen civilisant de sa race.

On se divertissait à Bagdad. Mais il n'y aura jamais de civilisation là où la Comédie n'est pas possible; et cela tient à quelques degrés d'égalité sociale des sexes. Je n'ai pas cité l'Arabe pour exciter et troubler le somnolent Orient; plutôt pour que les femmes cultivées reconnaissent que la Muse Comique est une de leurs meilleures amies. Elles sont aveugles pour leurs propres intérêts en allant grossir les rangs des sentimentalistes. Qu'elles regardent avec une plus claire vision au dehors et chez elles. Elles verront que là où elles n'ont aucune liberté sociale, la Comédie est absente : où elles sont esclaves domestiques, la forme de la Comédie est primitive ; où elles sont passablement indépendantes, mais peu cultivées, un émouvant mélodrame prend sa place avec une peinture sentimentale de leur caractère. Cependant le comique aura le dessus, comme elles le sauraient si elles écoutaient quelques conversations privées d'hommes dont les esprits ne sont pas dirigés par la Muse Comique ; comme l'homme sentimental, à son grand étonnement, le saurait aussi, si de cette même manière il pouvait recevoir une leçon. Mais où les femmes sont en chemin, marchant du même pas que les hommes, en connaissances et en liberté, dans ce qu'elles ont acquis pour elles-mêmes, et dans ce qui leur a été accordé par une favorable civilisation, là, et n'attendant que d'être transposée de la vie à la scène, dans le roman ou le poème, la pure Comédie fleurit ; elle est, ce que cela les aiderait à être, la plus douce des distractions, le plus sage et le plus délicieux des compagnons.

Maintenant, pour regarder autour de nous, dans le temps présent, je pense qu'il faut reconnaître qu'en négligeant de cultiver l'Idée Comique, nous

perdons l'aide d'un puissant auxiliaire. On voit la Folie perpétuellement se couler dans de nouvelles formes, en une société possédée par la richesse et le loisir, avec maints caprices, maintes étranges maladies, et maints étranges docteurs. Suffisamment de sens-commun remplit le monde, pour la jeter en arrière quand elle prétend à l'empire. Mais le premier-né du sens-commnn, le vigilant Comique, qui est le génie du rire réfléchi et la repousserait promptement à sa première apparition, ne remplit pas la fonction d'avocat public.

On remarque la disposition du sens-commun, sous l'oppression de quelque trait d'opiniâtre étourderie, à devenir impatient et irrité. C'est un signe de l'absence, où, au moins, de l'assoupissement de l'idée comique. Car la Folie est la proie naturelle du Comique, reconnue par lui sous toutes ses transformations, sous tous ses déguisements; et c'est avec le bondissement de délice du faucon sur le héron, du chien courant sur le renard, qu'il lui donne la chasse, jamais lassé, jamais épuisé, sûr de l'avoir, ne lui laissant aucun repos.

Le mépris est un sentiment que ne peut accueillir la compréhension comique. Qu'est-ce, sinon une excuse, être lent d'esprit, personnellement orgueilleux, ou confortablement étroit, non parfaitement humain et compatissant? Si nous ne feignons pas en disant mépriser la Folie, nous fermons notre cerveau. Il y a en présence de la Folie, une dédaigneuse attitude, participant de la sottise vis-à-vis de la perception comique : et la colère n'est pas moins absurde que le dédain. La lutte que nous avons à soutenir est d'essence contre essence. Ne laissez personne douter des conséquences quand cette émanation de ce qu'il y a de plus ferme en nous est lancé pour jeter bas la fille de la Déraison et du Sentimentalisme : tels étant les

parents de la Folie, quand elle est respectable.

Notre tactique moderne pour la combattre est trop longuement défensive et trop laborieusement conduite à l'attaque avec de concrets engins de guerre. Elle a le temps de se retirer derrière ses retranchements. Elle est prête à soutenir un siège contre l'homme de science lourdement armé; et l'écrivain d'un article de fond, d'un essai soigné, ne fait que brûler les amorces de sa grosse artillerie. Il faudrait se rappeler qu'elle a des charmes pour la multitude, et une foule anglaise la voyant soutenir vaillamment le combat, s'éprendrait d'elle à moitié lui accordant volontiers ses applaudissements.

De bénévoles souscriptions lui permettent de prendre à gages ses propres hommes de sciences, ses propres organes dans la Presse. Si finalement, elle est repoussée et vaincue, elle peut indiquer du doigt les brèches de nos rangs. Elle peut dire qu'elle commandait une armée et séduisait des hommes que nous pensions sensés et sûrs, pour lui servir de lieutenants. Nous apprenons plutôt avec dépit, après qu'elle a éclairé sa lanterne, que nous avons parmi nous des hommes capables et des hommes doués d'esprit pour lesquels il n'y a aucune étoile polaire dans la navigation intellectuelle. La Comédie, ou l'élément comique est un spécifique contre le poison de déception, pendant que la Folie passe de l'état de vapeur à une forme substantielle.

Où est maintenant le souffle d'Aristophane, de Rabelais, de Voltaire, de Cervantès, de Fielding, de Molière ? Ceux-ci sont des esprits qui répondent quand on les appelle. Vous verrez que leur seule invocation agit sur vous comme un air rénovateur, — le vent du Sud-Ouest venant de la mer, ou un cri dans les Alpes.

Nul n'aurait la présomption de prétendre que

nous sommes dépourvus de gens gais et plaisantants. Ils abondent, et l'organisation est bonne du mécanisme qui les lance dans le sillage de l'article de fond et du sentiment populaire.

Mais le Comique diffère d'eux en ce qu'il s'adresse à l'esprit à l'effet de produire le rire ; et les esprits indolents ont besoin de quelque entraînement pour lui répondre, soit dans la vie publique ou privée, et particulièrement quand les sentiments sont excités.

Le sens du Comique est beaucoup émoussé par l'habitude du calembour et l'usage de phrases humoristiques : le subterfuge qui consiste à employer des polysyllabes johnsoniens pour parler des infiniment petits. Et ce peut être réellement humoristique, en un sens, et cependant manquer le but, en tournant trop autour de lui.

Un Français, certain duc Pasquier, mourut, il y a quelques années, à un âge très avancé. Il avait été le vénérable duc Pasquier dans ses dernières années jusqu'au moment de sa mort. Le bruit courait que le duc Pasquier était un homme d'un profond égoïsme. De là, une discussion s'éleva, et fut chaudement soutenue, sur l'excessif amour de soi de ceux qui, dans un monde de troubles, d'appels à l'action et d'innombrables devoirs, ménagent leurs forces dans le but de prolonger leur existence. Est-il possible, discutait-on, qu'un cœur véritablement généreux continue à battre jusqu'à l'âge de cent ans. Le duc Pasquier n'était pas sans avoir ses défenseurs, qui le proclamaient semblable au chêne de la forêt, — fort vénérable comparaison.

La polémique fut menée, des deux côtés, avec esprit et ardeur, relevée ici et là par des traits enjoués de badinage polysyllabique rappelant la poursuite sérieuse d'un amusement, par de petits paresseux faisant l'école buissonnière, qui sûrs

d'être hors la surveillance du maître, de temps en temps, se laissent aller à l'imiter. Et avec raison peut-il être supposé que l'idée comique était endormie, ne les surveillant pas. On aboutit enfin à ceci, ou que le duc Pasquier était un scandale pour notre humanité de s'être cramponné si longtemps à la vie, ou bien qu'il l'honora par une opiniâtre résistance à l'ennemi. Comme celui qui s'est empêtré dans un labyrinthe est heureux de revenir enfin à l'entrée, la discussion s'égara pour conclure par son commencement.

Maintenant imaginez un maître du Comique traitant ce thème, et particulièrement la discussion qu'il entraîna. Imaginez une comédie aristophanesque : *Le Centenaire*, avec le chœur louangeant un trépas héroïque et prématuré, puis une vitalité obstinée, et le poète raillant le chœur et la grande contestation du dialogue sur l'âge exact où un homme peut mourir, et la minute précise jusqu'à laquelle il doit conserver le respect de ses semblables, suivie d'une systématique tentative de mesurer exactement en lignes parallèles, au moyen d'un solide fil de caret par les uns et un cordon d'étrangleur par les autres, la capacité du *vieux* d'endurer la vie, et notre capacité de le supporter, avec de furieux tiraillements des deux côtés.

Est-ce qu'un exposé comique de la discussion ne serait pas comme la soudaine lueur d'un éclair illuminant le sujet et les personnages ? Il y a des questions comme aussi bien des caractères, que le Comique seul peut décemment toucher.

Aristophane aurait probablement couronné l'antique souche de cette observation consolatoire pour la lignée effarée des expectants héritiers du Centenaire, qu'ils vivent pour voir la bénédiction d'appartenir à une forte race. Les traits de ridicule auraient éte principalement dirigés contre les

disputants. Car le caractère du vieillard était le seul terrain de discussion, et il n'est aucunement besoin de sophistes pour démontrer que nous pouvons bien vite être lassés d'une mauvaise chose. Un centenaire ne provoque pas nécessairement l'idée Comique, pas plus que le cadavre d'un duc. Elle n'est provoquée dans l'ordre de la nature, que lorsque nous attirons sa pénétrante attention sur quelque circonstance à laquelle nous avons mêlé nos intérêts privés ou nos embarras spéculatifs. La stupidité, insensible au comique, a le privilège de le susciter ; et l'imposition d'une main stupide sur les affaires de la vie humaine est le plus sûr moyen d'établir la communication électrique avec une batterie de rire, ou l'Idée comique est dominante.

Mais si l'Idée comique prévalait parmi nous, et si nous avions un Aristophane pour l'emplumer et la munir d'ailes, nous respirerions l'air d'Athènes. Les plats écrivains qui se déversent maintenant sur nous comme des fontaines publiques, seraient esquivés, évités dans la rue et laissés ahuris et muets comme des bornes-postes dans la bouche desquelles on vient de jeter des lettres. Nous renoncerions à notre incube, notre terrible et familier cauchemar, par quelques-uns appelé le règne de l'Ennui, que, pour notre actuelle humiliation, nous sommes vifs assez pour prendre en dégoût, jamais assez prompts pour terrasser. Il y aurait une brillante et positive, claire et hellénique perception des faits. Les vapeurs de la Deraison et du Sentimentalisme seraient dissipées avant d'être productives. Où seraient le Pessimiste et l'Optimiste ? Ils auraient en tous les cas un public bien diminué. Il est possible pourtant que le changement de despotes, de la vieille bonhomie obtuse et lourde, à l'intelligence vive et pénétrante, qui est par nature impitoyable, serait plus

que nous ne pourrions supporter. La rupture de la chaîne qui relie aux autres les gens stupides, consistant en un fraternel agrement que quelque chose est là trop fort pour eux et une portee au delà d'eux, ne peut être envisagée légèrement ; car, si fragile que la chaîne puisse sembler, elle équivaut à un ciment formant une concrètion et une cohésion dense, indispensable d'après l'estimation des gouvernants.

Aristophane politique, profitant de sa licence bacchique et lyrique, fut trouvé excessif pour l'Athènes politique. Je ne voudrais pas demander qu'il revécût, mais que la vive lumière d'un esprit tel que celui-là puisse être avec nous, pour frapper de temps en temps sur les affaires et les preoccupations publiques et leur donner une plus rapide impulsion.

Il haïssait avec la ferveur du politicien, le sophiste qui corrompait la simplicité de la pensée, le poète qui détruisait la pureté du style, le démagogue, le monstre à dents de scie, qui, comme il se l'imaginait, chicanait la foule, et il soutint sa cause contre eux par la force du rire, jusqu'à ce que les amendes, les restrictions de la licence comique du chœur, et finalement la ruine d'Athènes, qui ne put supporter plus longtemps les dépenses des chœurs, l'eurent amené définitivement au dialogue et soumis à l'observation de la loi. Après la catastrophe, le poète qui toujours reportait sa pensée sur les hommes de Marathon et de Salamine, dut sentir qu'il l'avait prévue, et avait été prudent et sage alors qu'il conseillait la paix et qu'il tournait en dérision la fatuité et la suffisance militaires et cette vieille créature insidieuse Démus. Il avait ce don du poète comique : le sens-commun, ce qui n'inclut pas toujours la capacité politique. Pourtant ses tendances politiques l'élevèrent au-dessus de l'Ancienne Comédie, et de la farce bruyante. Il mal-

mena Socrate, mais Xénophon, le disciple de Socrate, par sa rhétorique disciplinée, sauva les Dix-Mille. Aristophane aurait pu dire que si ses avertissements eussent été écoutés, on n'eût jamais consenti de folie telle qu'une expédition mercenaire grecque à la suite de Cyrus. Quoi qu'il en soit, Athènes était sur son déclin et tombait ; nul ne pouvait arrêter sa chute. Regarder en arrière, défendre les temps passés, était un conservatisme très naturel, mais vain. L'aloès avait fleuri. Qu'il eût raison ou tort dans sa politique et ses critiques, si l'on se souvient des instruments dont il jouait et du public qu'il avait à charmer, il y a une idée dans ses comédies : c'est l'idée du Parfait Citoyen.

Il n'est pas probable qu'il ressuscite. Il se maintient, comme Shakespeare, inapprochable. Swift dit de lui, avec une aimable ironie :

> But as for Comic Aristhophanes,
> The dog too witty and too profane is (1).

Aristophane était licencieux dans un sens satirique, à l'encontre de ses rivaux Cratinus, Phrynicus, Ameipsias, Eupolis et autres, à l'en croire, qui à leur extraordinaire foire de Donnybrook (2), au jour de fête de la Comédie, échangeaient des coups et en donnaient aux autres avec une cordialité absolue, comme il fit lui-même, mais ne prétendant jouer qu'un modeste jeu, et remorquant des personnalités féminines, ce qu'il ne fit pas. Il est un assemblage de nombreux individus, tous d'une certaine grandeur. Nous pouvons édifier la conception de son talent, de sa puissance si nous montons Rabelais sur Hudibras, l'élevons de l'harmonie de Shelley, lui donnons une teinte d'Henri

(1) « Mais quant à Aristophane le Comique, — Le gaillard est trop spirituel et trop licencieux. » (N. T.)

(2) Donnybrook Fair, foire célèbre des environs de Dublin, fameuse par les rixes, les querelles, les pugilats dont elle était le théâtre. N. T.)

Heine, et le couvrons du manteau de l'Anti-Jacobin, en ajoutant — pour qu'il ait quelque chose d'Irlandais en lui — un peu de l'impétuosité de Grattan (1), avant qu'il soit trop véhément.

Mais de tels efforts pour concevoir un *grand* au moyen d'un amalgame de moindres, sont vains, et réclament des excuses. Supposez un Wilkes (2) comme principal meneur dans un pays constamment agité par des guerres, sous un Lamachus (3) déplumé, avec des ennemis incendiant périodiquement le pays jusqu'aux barrières de Londres, et un Samuel Foote (4), de prodigieux génie, l'attaquant et l'accablant de ridicule. Cela peut donner, je pense, une idée du conflit dans lequel était engagé Aristophane. Ce *moqueur à tête chauve*, comme il s'appelle lui-même, était un titanique pamphlétaire, employant le rire comme arme politique; un rire sans scrupules, le rire d'Hercule. Il était amorcé d'esprit, comme avec l'ail qu'il parle de donner aux coqs de combat, pour qu'ils se battent mieux. Et il était un poète lyrique d'aérienne délicatesse, avec le rustique chant d'un joyeux poète national, et poète d'un tel sentiment que le masque comique n'est quelquefois pas plus épais qu'une voilette sur un visage, pour laisser voir les traits sérieux de notre commune ressemblance. On ne peut le res-

(1) Henri Grattan, orateur et homme politique irlandais, 1750-1820, défendit toujours les catholiques irlandais et s'opposa à la politique de Pitt. (N. T.)

(2) J. Wilkes, 1727-1797, pamphlétaire et journaliste, fut souvent condamné pour ses censures du pouvoir, élu malgré cela membre du Parlement, invalidé et réélu 5 fois; devint alderman, puis shériff, et enfin lord maire de Londres en 1774. (N. T.)

(3) Lamachus, Athénien qui commandait avec Nicias et Albiciade l'expédition de Sicile et mourut sous les murs de Syracuse ; 414 av. J.-C. (N.T.)

(4) Samuel Foote, 1720-1777, étudia d'abord à Oxford, dissipa sa fortune, puis devint acteur et auteur comique. En 1747, il prit à son compte le théâtre de Haymarket et attaqua avec une extrême licence tous les personnages contemporains. Il se caractérise par une facilité comique très grande, une fantaisie outrée qui l'entraîne toujours à la farce. (N. T.)

susciter ; mais si l'on connaissait sa méthode, quelque chose de sa flamme nous viendrait et *nous*, nous pourrions ressusciter.

A le prendre en général, le public anglais a surtout de la sympathie pour la comédie primitive et aristophanesque, dans laquelle le Comique est coiffé de grotesque, où l'Ironie sert de pointe à l'esprit, et où la Satire est une épée nue. Il a en lui, ce public, le rudiment du Comique : l'estime du sens-commun. Il déteste cordialement son contraire. Il a le rire opulent, quoique ce ne soit pas le *gros-rire* des Gaules, secouant le *gros-sel*, ni le rire de digestion intellectuelle du Français élégant et poli. Et il a maintenant, comme un monarque une troupe de nains, trop de bouffons massacrant à coups de pieds le dictionnaire pour s'apercevoir qu'il est stupide, occasionnellement comme le monarque rêveur, surpris de se trouver l'idee d'une idée à lui, il apparaît tel. Il est porté à se regarder dans la glace. Il doit voir que quelque chose ne va pas. Combien même les meilleures classes de ce public endureront-elles, sans penser à se défendre, quand la personne qui les afflige est protégée contre la satire, lisons-nous dans les *Mémoires d'un Age Précédent*, où l'hôtesse vulgairement tyrannique d'une grande maison à réceptions, confondait les invités, se jouait d'eux comme d'un paquet de cartes, avec l'exacte estimation qu'elle faisait de leur valeur respective marquée sur chacun ; et cependant cette maison continua à être la plus populaire en Angleterre ; et la dame jamais ne parut en livre, ni à la scène, comme le type comique qu'elle était.

On a suggéré que les Anglais n'ont pas encore parfaitement compris la signification de vivre en société. Car, qui est plus qu'eux d'esprit réjoui et

(1) Entreprises de pompes funèbres auxquelles on s'abonne par avance, comme aux assurances sur la vie. (N. T.)

déluré en campagne, et comme explorateurs, qui plus qu'eux aventureux, colonisateurs et trappeurs ? Ils se trouvent heureux dans les exercices violents, comme aussi dans le complet repos. La condition intermédiaire, quand ils sont appelés à converser entre eux et sur autre chose que leurs affaires, leurs occupations et leurs marottes, révèle chez eux un curieux air de désœuvrement, comme l'orbite d'un œil manquant. Le Comique jaillit perpétuellement dans la vie sociale et ils sont oppressés de ne pas le percevoir.

Ainsi, dans un dîner, un des invités, qui se trouve être enrôlé dans une *Burial Company* (1), engage poliment les autres à s'inscrire comme souscripteurs, exposant les avantages qui en résulteraient pour eux dans le cas de leur décès inattendu et très possible ; la salubrité de l'endroit, les qualités spéciales du sol pour la prompte décomposition de leurs restes, etc., et ils s'abreuvent de tristesse à écouter ce personnage incongru, attrapent une indigestion, ne le voyant pas dans une lumière nettement définie qui leur laisserait goûter son genre de comique. Ou bien on raconte qu'un membre du Parlement nouvellement élu célèbre son arrivée à ce poste éminent par la publication d'un livre sur le *Tarif des courses de Fiacres*, dédié à une parente bien-aimée et morte ; et le seul commentaire qu'on en fasse est : Vraiment ! Mais par simple constraste regardez une peu ordinaire scène d'hier, à la chasse, où un jeune et brillant cavalier qui s'est cassé la clavicule, part au trot, immédiatement après, malgré l'interdiction médicale, les morceaux à peine assemblés, au plus proche rendez-vous du voisinage, sûr d'échapper à son docteur, qui est la première personne qu'il rencontre : « Je viens ici dans le but de vous éviter », dit le patient. « Je viens ici dans le but de prendre soin de vous », dit le docteur. Ils repartent

et arrivent à un torrent débordé. Le patient le franchit sans peine ; le docteur y dégringole. Toute cette scène est animée du plus vif attrait par chaque incident et chaque soudaine lueur ; et stupide aurait été cru l'homme qui n'aurait pas eu son mot à en dire en retournant chez lui.

En prose, nous avons eu de délicieux écrivains comiques. A part Fielding et Goldsmith, il y a Miss Austen (1) dont l'Emma et le Mr Elton pourraient aller droit à la comédie si l'intrigue était arrangée pour cela. Les romans oubliés de Galt (2) ont quelques personnages et des traits de fine comédie. En poésie, le comique est délicat et gracieux, plus que chez les Italiens et les Français. Généralement, pourtant, les élus anglais excellent dans la satire, et sont de nobles humoristes. La disposition nationale est de cogner dur, avec une intention morale pour sanction ; ou bien une fade, parfois larmoyante simplicité, plutôt maladroite dans son penchant à la tendresse, avec une singulière attraction vers la balourdise, qui la décore du bonnet d'âne et du plus beau nimbe sylvain. Mais le Comique est un esprit différent.

Vous pouvez estimer votre capacité de perception comique si vous avez la faculté de découvrir le ridicule chez ceux que vous aimez, sans pour cela les aimer moins ; et bien plus si vous êtes capable de vous voir vous-même quelque peu ridicule à de chers yeux, et d'accepter la correction que propose l'image qu'ils présentent de vous.

Chacun des membres d'un couple affectionné

(1) Miss Jane Austen, née le 16 décembre 1775, morte à Winchester le 24 Juillet 1817, a donné des romans estimés qui sont caractéristiques du véritable roman anglais.

(2) John Galt, 1779-1839, était Ecossais : il eut une existence très agitée ; tenta des entreprises commerciales malheureuses : voyagea dans la Méditerranée, en Sicile et en Grèce avec Lord Byron ; écrivit avec presque autant de fécondité que Sir Walter Scott ; mais il a laissé fort peu de choses intéressantes. (N. T.)

doit être prêt, dit-on, à mourir pour l'autre, et cependant peut ne pas savoir prononcer le mot agréable au bon moment ; mais si l'esprit était suffisamment vif chez eux pour se rendre compte qu'ils sont dans une situation comique, ainsi que des couples affectionnés doivent être quand ils se querellent, ils n'attendraient pas la lune, ni le calendrier, ni une Dorine, pour laisser revenir l'afflux des tendres sentiments, et joindre leurs mains et leurs lèvres.

Si vous percevez le ridicule et que votre bienveillance s'en trouve refroidie, vous glissez au pouvoir de la Satire.

Si au lieu d'attaquer les gens ridicules avec la verge satirique sous les coups de laquelle ils se tordront et hurleront, vous préférez les piquer d'une demi-caresse, de façon que dans leur angoisse ils doutent même que quelque chose les ait blessés, vous êtes un instrument d'ironie.

Si vous les raillez de toutes les façons, les bousculez, les secouez, leur assénez des claques, et versez quelques pleurs sur eux, convenez de leur ressemblance avec vous et de votre ressemblance avec votre voisin, les épargnez chaque fois que vous n'osez les toucher, et vous apitoyez sur eux d'autant plus que vous les démasquez mieux, c'est un esprit d'humour qui vous agite.

Le Comique, celui qui s'aperçoit, est l'esprit dirigeant, qui éveille et donne un but à ces pouvoirs du rire, mais ne doit pas être confondu avec eux ; il enveloppe une forme plus mince que la leur, différant de la satire, en ce qu'il ne pousse pas violemment jusqu'aux frémissantes sensibilités, et de l'humour en ce qu'il ne les console ni ne les réconforte, ou en ce qu'il leur indique un champ plus vaste que celui de ce monde agité.

Le Jonathan Wild de Fielding présente un exemple de cette distinction particulière : quand cet

homme éminent remarque la déloyauté d'un procès, dans lequel la condamnation fut déterminée par l'opinion de douze hommes du parti opposé ; car ce n'est pas satirique, ce n'est pas humoristique ; cependant il est énormément comique d'entendre un gredin coupable, protestant que son propre parti soit consulté pour le prononcé de la sentence. Cela ouvre des perspectives sur le raisonnement des scélérats (1). Et le comique n'est pas supprimé quoique nous supposions que Jonathan donne carrière à son humour. Je dois avoir rêvé tout cela ou ce me fut suggéré, car en référant à Jonathan Wild, je ne le trouve pas.

Appliquez le cas à un homme d'esprit profond qui est toujours certain de sa condamnation par le parti ennemi, et alors cela cesse d'être comique pour devenir satirique. La critique de Fielding sur Richardson est essentiellement comique. Sa méthode de correction de l'écrivain sentimental est une mixture de comique et d'humour. Parson Adams est une création d'humour. Mais la conception et la représentation d'Alceste et de Tartuffe, de Célimène et de Philaminte, sont purement comiques, s'adressant à l'intellect. Il n'y a en eux aucun humour, et ils délassent l'esprit, l'excitant à découvrir leur comédie, par la force du contraste qu'ils offrent entre eux et le monde plus sage autour d'eux, c'est-à-dire la Société, ou cet assemblage d'esprits d'où le Comique tire son origine.

Byron avait de splendides dons d'humour et de satire extrêmement poétiques, comme nous en avons des exemples, fusant quelquefois en âpre ironie. Il n'avait aucun sens précis du comique,

1) L exclamation de Lady Booby, quand Joseph se défend : « Votre vertu ! Je n'y survivrai jamais, etc. » est un autre exemple. — Joseph Andrews. — Aussi celle de Miss Mathews dans le récit qu'elle fait à Booth : « Mais telles sont les amitiés des femmes. » — Amélia. (N.A.)

sans cela il n'aurait pas pris une position anti-sociale, ce qui est directement opposé au comique ; et dans sa philosophie jugée par des philosophes, il devient une figure comique, à raison de son insuffisance et de son imperfection. *So bald er philosophirt ist er ein Kind* (1), dit de lui Gœthe. Carlyle le voit sous ce jour comique et le traite à la façon humoristique.

Le Satiriste est un agent, moral, souvent un égoutier social, travaillant sur un amas de bile.

L'ironiste est l'un ou l'autre, suivant son caprice. L'Ironie est l'humour de la satire. Elle peut être sauvage, comme chez Swift, avec une intention morale, ou calme et posée, comme chez Gibbon, dans un but malicieux. L'ironie recherchée et vaniteuse, s'agitant pour être vue, et l'ironie qui vous prévient par des signes et des œillades pour que vous saisissiez bien ses intentions, sont des coups manqués d'effort satirique aspirant aux trésors de l'ambiguité.

L'humoriste d'ordre moyen est un rieur charmant, donnant le ton aux sentiments et laissant quelquefois les sentiments comme étant de trop pour lui. Mais l'humoriste d'ordre élevé saisit les contrastes bien au delà de la vue du poète comique.

Le cœur et l'esprit s'esclaffent à Don Quichotte, et cependant il donne à méditer. La juxtaposition du chevalier et du hobereau est une conception comique, l'opposition de leurs caractères est infiniment humoristique. Ils sont aussi différents que les deux hémisphères au temps de Christophe Colomb et cependant ils se touchent et sont liés l'un à l'autre par le rire. Les grands projets du chevalier et ses constantes mésaventures, sa vaillance chevaleresque s'exerçant sur d'absurdes objets, son bon sens au long de la grande route de la plus

(1) Ausitôt qu'il veut philosopher il devient un enfant.

insensée des expéditions, la compassion qu'il recueille de sa dérision et l'admirable figure qu'il conserve tandis qu'il s'avance fièrement à travers le grotesque et le burlesque frénétiques qui l'assaillent, sont les modes les plus élevés de l'humour, unissant au sentiment tragique la narration comique.

La portée de l'humoriste est vaste comme le monde, avec des éclairs de tragédie dans son rire.

Prenons un humoriste actuel, grand quoique peu créateur, pour guider notre description : le crâne de Yorick est dans ses mains pendant nos jours de fêtes ; il a des visions de l'homme primitif cabriolant absurdement sous de somptueux habits de cérémonie. Nos âmes devraient être enflammées quand nous nous revêtons de solennité, pour ne pas porter sur ses nerfs trop sensibles. Le fini et l'infini s'élancent de l'un à l'autre avec lui, lui prêtant une pensée à double tranchant, qui s'aventure hors de ses plus paisibles limites par accès, comme la lanterne du veilleur de nuit apparaissant de fenêtre en fenêtre, pendant les rondes. Les manières d'être et les actions des hommes en société sont pour lui, par une vive comparaison avec leur mortalité, plus grotesques que respectables. Mais, demandez-vous : Peut-on toujours se fier à sa justice, à son impartialité ? Il ira droit au véritable héros comme l'aigle messager retournait droit à Jupiter. Il s'arrêtera aussi vivement, et d'une façon tout aussi déterminée sur un homme de son choix volontaire, que nous ne pourrons reconnaître digne de ce choix. Ce vaste pouvoir, qu'il a édifié sur les sentiments et l'intellect réunis, manque souvent de proportion et de discrétion. Les humoristes touchant à l'histoire ou à la société sont enclins à être capricieux. Ils sont, comme dans le cas de Sterne, portés à être sentimentaux ; car chez eux les sentiments sont primaires comme

chez les chanteurs. La Comédie, d'un autre côté, est une interprétation de l'esprit général et, pour cette raison nécessaire, est contenue et restreinte. Les Français attachent une grande importance à la *mesure* et au *goût* et ils reconnaissent combien ils doivent à Molière pour les avoir conduits à la simple précision et au bon goût. Nous pouvons leur apprendre beaucoup de choses ; ils peuvent nous en remontrer en cela.

Le poète comique est dans le champ resserré, dans l'enclos fermé de la société qu'il dépeint; et il s'adresse à l'enceinte encore plus étroite de l'intelligence des hommes, avec référence à l'action du monde social sur leurs caractères. Il ne s'intéresse ni au commencement, ni à la fin, ni à l'ambiance, mais à ce que vous ourdissez maintenant. Pour comprendre son œuvre et l'apprécier, il faut une sérieuse sympathie pour l'espèce et une sobre estime de nos qualités civilisées. L'intention et le but du poète comique sont méconnus, son dessein n'est pas saisi, ni son point de vue accepté; quand on l'accuse de déshonorer notre nature et d'être hostile au sentiment, par sa tendance au mépris et son déloyal usage du rire. Ceux qui perçoivent l'ironie dans la Comédie, le font parce qu'il savent la voir dans la vie. La pauvreté, dit le satiriste, n'a rien de pénible en soi ; si ce n'est de rendre les hommes ridicules. Mais la pauvreté n'est jamais ridicule à l'observation comique, à moins qu'elle ne tente de dissimuler son dénûment sous ses loques, dans un effort désolé de decence, ou de niaisement s'afficher avec ostentation. Caleb Balderstone s'efforçant de conserver l'honneur d'un train de maison noble, alors qu'il est réduit à la mendicité est un personnage excessivement comique. Dans le cas des *parents pauvres* d'un autre côté, ce sont les riches, qu'ils embarrassent, qui sont réellement comiques; et rire des uns sans

voir la comédie des autres, est trahir un esprit lourd et obtus. L'humoriste et le satiriste chassent ensemble, comme ironistes, à la poursuite du grotesque, à l'exclusion du comique. Ce fut un douloureux moment dans la vie du Prince Régent, quand le Premier Gentilhomme d'Europe éclata en sanglots à une remarque sarcastique du Beau Brummell sur la coupe de son habit. Humour, satire, ironie se précipitent ensemble sur lui comme sur leur proie commune. Le regard de l'Esprit Comique n'y touche même pas. Mis en action, ce ne serait plus que de la Farce. C'est trop grossier pour la Comédie.

Des incidents d'espèce à jeter du ridicule sur notre infortunée nature au lieu de notre vie conventionnelle, provoque un rire railleur qui contrarie l'idée comique. Mais la dérision est déjouée par l'action de l'intellect. La plupart des causes douteuses en contestation sont ouvertes à l'interprétation comique, et tout argument intellectuel dans une cause douteuse contient les germes d'une idée de Comédie.

Le rire de la satire est un coup dans le dos ou à la face. Le rire de la Comédie est impersonnel et d'une politesse sans égale, plutôt un sourire; souvent pas plus qu'un sourire. C'est le rire de l'esprit, car l'esprit le dirige; et il pourrait être appelé l'humour de l'esprit.

Une excellente preuve de la civilisation d'un pays me semble être, comme je l'ai dit, le degré de développement de l'Idée comique et de la Comédie; et la preuve qu'une comédie est bonne, c'est qu'elle éveille un rire attentif, favorable à la méditation.

Si vous admettez que notre civilisation soit fondée sur le sens-commun — et c'est la première condition raisonnable de le croire — quand vous observerez les hommes, vous discernerez au-des-

sus d'eux un Esprit, pas plus céleste que la lumière renvoyée vers le ciel par des surfaces vitrées, mais lumineux et vigilant; ne les dépassant jamais et ne traînant jamais en queue; si étroitement attaché à eux qu'il peut être pris pour un reflet esclave jusqu'à ce que ses traits soient étudiés. Il a le front du sage, et la radieuse malice d'un faune se cache au coin de ses lèvres mi-closes, à demi tendues par un pli de paresseuse circonspection. Ce sourire léger et réjoui, à peine plus courbé qu'un arc, fut autrefois un gros rire rond de satyre qui relevait les sourcils comme la poudre fait sauter une forteresse. Le rire reviendra, mais il sera devenu un sourire, finement modéré, montrant un esprit ensoleillé, une richesse mentale plutôt qu'une bruyante énormité. Son aspect ordinaire est celui d'un observateur sans inquiétude, surveillant un champ très vaste et ayant le loisir de s'en prendre à des morceaux de choix, sans aucune précipitation. La destinée à venir des hommes sur la terre ne l'attire pas. Leur honnêteté et leur beauté présentes l'intéressent; et chaque fois qu'ils deviennent disproportionnés, boursouflés, affectés, prétentieux, enflés, hypocrites, pédants, fantastiquement délicats; chaque fois qu'il les voit s'abuser eux-mêmes, ou aller à l'aveuglette, se déchaîner en idolâtries, dériver dans les vanités, amonceler des absurdités, projeter avec imprévoyance, comploter follement; chaque fois qu'ils sont en désaccord avec les opinions qu'ils professent, et violent les lois non écrites mais reconnues qui les engagent à une considération réciproque, chaque fois qu'ils offensent la saine raison et l'impartiale justice, sont faux dans l'humilité, ou rongés de vanité, individuellement ou en masse, l'esprit d'en haut apparaîtra humainement malin et jettera sur eux une oblique lueur, suivie de salves de rire argentin. C'est là l'Esprit comique.

Ne pas le distinguer, c'est être, à l'égard du spirituel, naïvement aveugle et dénier l'existence d'un cerveau d'homme là où les esprits des hommes sont en relations laborieuses.

Il vous faut admettre, comme je l'ai dit, que notre état social est basé sur le sens-commun, autrement vous ne serez pas frappé par les contrastes que l'esprit comique perçoit, ou vous aurez à y recourir pour votre consolation. Vous vous tiendrez, de fait, dans ce singulier rayon oblique de lumière, exposé à la vue générale comme le véritable objet à poursuivre et destiné à la curée de ce qui vous demeure obscur. Mais sentir sa présence et la voir, est votre assurance que maints esprits sains et solides, sont avec nous dans cette même expérience. Et ceci, de soi-même, vous épargne la peine de l'ardeur satirique et l'amer désir de frapper à coups lourds. Vous partagez le sublime courroux, qui ne veut pas blesser les imbéciles, mais simplement démontrer leur sottise. Molière se contenta de se venger des critiques de l'*Ecole des Femmes* en écrivant l'*Ecole des Maris*: une des plus habiles comme aussi des plus plaisantes études de critique. La perception du Comique crée les relations. Vous devenez citoyen d'un monde choisi, le plus élevé que nous connaissions par rapport à notre vieux monde, qui n'est guère ultra-céleste. Recherchez votre classe immarcessible! Vous sentez que vous êtes avec nous membre de cette communauté civilisée : que vous ne pouvez vous en échapper, et ne le voudriez si vous le pouviez. Un grand espoir vous soutient; la lassitude ne vous accable pas. Solitaire, vous ne voyez aucun charme à la vanité ; l'orgueil personnel est grandement modéré. Et votre titre de citoyen ne vous exclura pas des mondes de l'imagination et de la dévotion. L'Esprit comique n'est pas hostile à la plus douce et harmonieuse poésie. Chaucer

en pétille : Shakespeare en déborde : il y a chez Comus un rayon de cette poésie, comme d'une lune caressante, pâle de l'affinement et de la distance qui la sépare de notre monde de chair et de sang. Pope la possède, et elle est l'intermittente clarté brillant dans la nuit qui obscurcit à demi Cowper. L'Esprit comique n'est hostile qu'à l'élément ecclésiastique, quand celui-ci, par un funeste abus, outrepasse et recule les bornes de son domaine ; et alors, dans des cas extrêmes, il est trop sincère envers lui-même pour parler et il voile la lampe : comme, par exemple, le spectacle de Bossuet sur le cadavre de Molière ; auquel les anges des ténèbres peuvent rire, mais non les hommes.

La chaire aussi fut parfois comique, pour marquer que ce qui produit le rire peut s'allier à ce qui demande le culte et l'adoration ; je ne sais pas combien comique, ni combien aidée à paraître ainsi par l'inattendu et le secours de cette apparence. Du moins elle est ainsi populaire, et par là séduit, dit-on, les oreilles. Le rire est accessible à la perversion, comme d'autres bonnes choses ; les manières dédaigneuses et brutales ne nous sont pas inconnnes ; mais le rire dirigé par l'esprit comique est un vin inoffensif, conduisant à la sobriété dans la mesure où il vivifie. Il entre en vous comme un air frais dans une étude ; comme quand un des soudains contrastes de l'Idée comique inonde le cerveau ainsi qu'une clarté rassurante. Vous reconnaissez l'espèce véritable en sentant que vous l'accueillez, la savourez, que vous possédez ce dont les fleurs vivent ; l'air pur pour nourriture. Ce que vous exhalez, le joyeux éclat de rire, n'est pas la meilleure part ; laissez cela contribuer aux bonnes relations et profiter aux poumons. Aristophane promet à ses auditeurs que s'ils retiennent soigneusement les idées

du poète comique, comme ils conservent des fruits séchés dans des boîtes, leurs habits exhaleront une odeur de sagesse pendant toute l'année. La calembredaine ne semblera pas inutile à ceux qui ont des amis choisis qui se sont pourvus suivant ces directions. De tels trésors de rire pétillant sont des puits dans notre désert. Etre sensible au rire comique est un degré vers la civilisation. Diminuer ses possibilités d'y être en butte est un pas de plus dans la culture intellectuelle. Nous saurons le degré de raffinement des hommes suivant les matières dont ils riront, et le timbre de leur rire. Mais nous savons pareillement que les natures vastes et fortes se distinguent par un large pouvoir de rire et personne aimant réellement Molière n'est obligé de mépriser Aristophane ou de rester insensible à son comique, quoiqu'il puisse arriver que celui qui aime Aristophane ne se soit pas élevé à la hauteur de Molière.

Embrassez les deux et vous aurez le clavier entier du rire dans votre poitrine. Rien au monde ne surpasse en impétueuse farce la scène des *Grenouilles*, où Bacchus et Xanthias reçoivent une râclée des mains du pratique Œacus pour découvrir lequel des deux est le dieu, par son impénétrabilité à notre mortelle condition de souffrance, et chacun, dans l'obligation de ne pas crier, fait croire que son horrible beuglement, le iou iou du dieu étant le plus vigoureux, n'est que l'arrêt d'un éternuement, ou la vue d'un cavalier, ou le prélude d'une invocation à quelque divinité : et l'esclave conclut que le dieu doit recevoir la plus grosse part de coups. Des passages de Rabelais ; un ou deux dans *Don Quichotte* et le *Souper à la manière des Anciens,* dans *Peregrine Pickle* (1),

(1) Roman très connu de : Tobias Smollett, né en Ecosse en 1720, exerça quelque temps la médecine, qu'il quitta pour les lettres : écrivit quelques pièces de théâtre injouables, publia en 1748 les *Aventures de*

sont de similaires cataractes de rire. Mais cela n'intéresse en rien ; ce n'est pas le rire de l'esprit. Le rire de Molière dans ses plus pures comédies est éthéré, comme la lumière pour notre nature, comme la couleur pour nos pensées. Le *Misanthrope* et le *Tartuffe* n'ont qu'un rire imperceptible ; mais les caractères sont trempés dans l'esprit comique. Ils avivent l'esprit au moyen du rire qu'ils tirent de l'esprit même ; et l'esprit les accepte parce qu'ils sont de claires interprétations de certains chapitres du livre ouvert devant nous tous. Entre ces deux-là se placent Shakespeare et Cervantès avec, réunis, le rire du cœur et celui de l'esprit : avec beaucoup de la robustesse d'Aristophane, quelque chose de la délicatesse de Molière.

Le rire entendu dans des cercles non imprégnés par l'idée comique résonnera dur et sans âme, comme de la prose versifiée, si vous avez le sens de cette distinction. Vous vous figurerez avoir transporté votre habitation dans une planète plus éloignée du soleil. Vous pouvez cependant vous trouver là parmi de puissants cerveaux. Vous n'y trouverez pas de poètes, sinon un égaré, exagérément adulé. Vous trouverez sans aucun doute des savants, des professeurs, des philosophes fameux, et d'illustres dilettanti. Ils ont en eux, peut-être, tous les éléments composant la lumière, excepté le Comique. Ils lisent des vers, discourent sur l'art, mais leurs éminentes facultés ne sont pas sous ce sens vigilant de collective surveillance, spirituelle et présente, que nous avons déjà observé. Ils édifient le temple de l'arrogance ; ils

Roderic Random qui le rendirent fameux ; *Peregrine Pickle* parut en 1754 et augmenta encore sa réputation ; de 1755 à 1763 il dirigea la *Critical Review* ; en 1758 il publia une *Histoire d'Angleterre* qui eut un grand succès. Sa santé l'obligea à passer ses dernières années en Italie et il mourut à Livourne en 1771. (N. T.)

parlent avec la voix des oracles ; leur hilarité, si elle ne choit dans la grossièreté, est habituellement une forme de pugnacité.

L'insuffisance de vue de l'œil qui regarde à l'extérieur les a privés de la vue intérieure. Ils ne se sont jamais pesés dans la délicate balance de l'Idée Comique, de façon à obtenir un soupçon des droits et des exigences du monde ; et ils ont, en conséquence, une irritable personnalité. Un très savant professeur anglais anéantit un argument, dans une discussion politique, en demandant avec colère à son adversaire : « Savez-vous, monsieur, que je suis philologue ? »

La fréquentation de la société polie aidera à les former, et le professeur, dans un salon, avec de belles dames à ses côtés, peut devenir leur élève et apprendre les belles manières sans le savoir : il est, du moins, un bel et agréable spectacle pour la muse comique. Mais la société appelée polie est inconstante dans ses adorations et demain elle choiera un soldat bronzé, ou un nègre d'Afrique, ou un prince, ou un spiritualiste : les idées ne peuvent prendre racine dans son sol toujours mouvant. C'est d'ailleurs s'adonner à sa propre défense que de caqueter exclusivement des affaires de ce monde si rapidement évoluant, comme les enfants sur les chevaux de bois appliquent toute leur attention sur le cheval qui est devant eux pour échapper au vertige et conserver une notion d'identité. Le professeur est mieux hors d'un cercle qui souvent déconcerte en faisant soudainement une célébrité exagérée, quelquefois ennuie par un abandon inattendu, et toujours se trompe et embrouille. L'école qui enseigne doucement quel péril il y a pour une tête cultivée à être encore coiffée du bonnet de fou, et les collisions qui peuvent survenir entre esprits de haut vol, vides ou pleins, est plutôt à recommander que la

sphère incessamment agitée qui lui fournit des matériaux.

Les pays où l'esprit comique plane nébuleux et obscur ne produisent que des récoltes brutes de matière. Le voyageur accoutumé aux grands chemins aplanis et à des gens non couverts de ronces et de chardons reste stupéfait, parmi tant de choses belles et aimables, de rencontrer une si curieuse barbarie. Un Anglais fit une visite d'admiration à un professeur du Pays de l'Erudition et fut présenté par lui à un autre distingué professeur, auquel il plut si cordialement qu'il se promena seul avec lui une après-midi. Le premier professeur, un érudit entièrement digne du sentiment d'estime qui avait inspiré la visite, se conduisit, — le poignard en moins, — avec la vindicative jalousie d'une beauté espagnole offensée. Après un court prélude de sourdes et obscures explosions, il déchargea sur son infidèle admirateur les foudres d'une logique passionnée, familière aux oreilles des volages caballeros : « Ou bien, je suis un digne objet de votre admiration ou je ne le suis pas. De ces deux choses l'une — ou vous êtes compétent pour juger, auquel cas je me tiens pour condamné par vous ; ou vous êtes incompétent, et par conséquent impertinent, et vous pouvez reprendre le chemin de votre pays, hypocrite !... » L'admirateur malchanceux alla pour persuader au savant offensé qu'il nous est donné de pouvoir admirer deux professeurs à la fois. Il fut éconduit.

Ceci, peut-être, eût pu arriver dans n'importe quelle contrée, et une comédie du *Pédant*, découvrant l'âpre humanité sous le savant poussiéreux, ne l'attribuerait à aucun pays en particulier. Je me doute que ce dut être en Allemagne quand je remarque que les Allemands n'ont acquis aucune éducation comique, ni satirique non plus pour les avertir de la fine et prudente émanation qui les

observe d'en haut. Henri Heine n'a pas été suffisant pour leur donner l'occasion d'en sentir les atteintes et de méditer. Nationalement, aussi bien qu'individuellement, quand ils sont excités, ils courent le risque d'être grotesques, comme lorsque, par exemple, ils refusent de se rendre à l'évidence et poussent une clameur nationale si quelqu'un d'origine allemande a été convaincu de crime dans un pays étranger. Ils sont de subtils critiques; cependant ils manient encore la massue en guise de controverse. Comparez-les à cet égard avec le peuple éduqué dans La Bruyère, La Fontaine, Molière ; avec le peuple qui a les types d'un Trissotin et d'un Vadius devant les yeux comme garantie comique contre les vanités personnelles du professeur adulé. C'est plus que de la différence de race, c'est la différence de traditions, de tempérament, de style, qui provient de l'éducation.

Le controversiste français est une fine lame, élégant et poli, à craindre même dans ses grâces et sa courtoisie. L'Allemand, c'est *Ourson*, ou une cohue populacière, ou une armée en marche, défendant une cause bonne ou mauvaise, considérable ou minime. Son ironie est un engin d'un tonnage effrayant : il émet le sarcasme comme un jet de feu de la gueule du dragon. Il foule aux pieds son adversaire, et s'étonne que la créature ne râle pas, mais le pique et le cingle ; car, à dire vrai, le Titan lutte, par comparaison avec un dieu.

Quand les Allemands, appuyés sur leurs armes, regardent par delà la frontière alsacienne les foules françaises se ruant pour applaudir l'*Ami Fritz*, au Théâtre Français ; examinant et considérant la signification de ces applaudissements farouchement comiques en leur réponse politique à la morale domestique de la pièce, — quand les Allemands surveillent et se taisent, leur force de caractère

parle. Ils sont rois en musique, nous pouvons dire princes en poésie, excellents spéculateurs en philosophie, et nos maîtres en érudition. Qu'une race si bien douée, possédant, de plus, le sévère bon sens qui rassemble les ruisseaux du rire pour en alimenter les puits, paraisse à son désavantage, j'estime comme une preuve instructive pour nous, que la discipline de l'esprit comique est nécessaire à son développement. Nous voyons jusqu'où ils peuvent atteindre, avec cette puissante figure de la moderne nature humaine, Gœthe. Ils sont un peuple grandissant, sociables d'ailleurs, et quand leurs gens, comme en France, et par intervalles dans les salons de Berlin, consentent à causer à conditions égales avec leurs femmes, et à les écouter, leur progrès s'accélère et devient plus régulier. La Comédie, ou, sous toutes ses formes, l'Esprit Comique viendra alors à eux pour mettre en relief quelques figures, leur présenter le miroir, animer et vivifier l'intelligence sociale.

La Comédie française moderne est remarquable pour la précision et la sûreté de son étude de la vie réelle, en tant que — ce ne sont d'ailleurs que les premiers pas dans de tels exercices — cela peut servir à la composition et à la couleur du tableau. Une conséquence de ce réalisme cru, quoique bien intentionné, est chez les écrivains le heurt et l'entrechoc des scènes, des incidents et des personnages. La Muse de la plupart d'entre eux est une *Aventurière*. Elle est habile et une certaine diversité existe entre le schème unique par lequel elle reste identique. Le but de cette personne est de se replacer dans le monde décent et convenable ; et alors, ou elle a, ayant atteint cette fin par supercherie, une *nostalgie de la boue*, qui l'y rejette définitivement, ou elle est démasquée dans le cours de sa fourberie quand elle est sur le point de toucher au but. Un très sage et innocent jeune

homme est sa victime ou un autre, astucieux et sainte-nitouche, obstrue sa route. Ce dernier est à même d'être le champion du monde convenable à cause de sa connaissance du monde indécent et répréhensible. Il a aidé à la chute et à la dégringolade d'*Aventurières* ; il ne les aidera pas à se relever et à remonter. Le Monde est avec lui ; et certainement ce n'est guère à une ascension qu'elles aspirent; mais quelle sorte d'homme est-il? Le triomphe d'un candide réalisme est de ne pas en faire un héros. Vous l'admirez simplement — car il faut supposer que le réalisme prétende à éveiller l'admiration — comme un jeune homme digne de foi ; rien de mieux, un peu plus énergique et adroit seulement que le reste. Si cependant vous avez la moindre idée, après que le rideau est baissé, vous penserez, probablement, que les *Aventurières* ont un procès à plaider contre lui. C'est vrai, et l'auteur n'a pas dit le contraire ; il n'a fait que peindre d'après la vie ; il laisse le spectateur aux réflexions d'un esprit non philosophique sur la vie, d'après le spécimen qu'il a présenté dans le cercle brillant et étroit de la jumelle.

Je ne crois pas que l'insecte enfermé dans un morceau d'ambre y soit de quelque utilité particulière, mais l'idée comique que renferme une comédie la rend généralement plus sensible et supportable, et c'est un avantage. Il y a profit pour les hommes à se rassembler pour prendre les leçons de la Comédie, car cela vivifie les esprits ; et c'est profitable pour les écrivains, car il faut qu'ils aient un schème clair, et même s'ils n'ont aucune idée à présenter, il doivent prouver qu'ils ont fait poser le public devant eux avant de le convier à voir le tableau. Et écrire pour la scène serait le correctif d'un style d'érudit trop surchargé, dans lequel quelques-uns des plus grands sont quelquefois tombés. Cela maintient les écrivains moindres

à un plan défini et à la langue anglaise. Beaucoup d'entre eux encombrant maintenant un marché pléthorique, dans la fabrication des romans, l'industrie des calembours et le journalisme, attachés aux machines qui imposent de périssables matières à un public qui avale voracement et grogne, pourraient avec encouragement s'appliquer à l'étude de l'art en littérature. Nos critiques semblent fascinés par le goût recherché, élégant et bizarre de notre public ; comme le monde est fasciné quand un jardin zoologique, un parc à bêtes, reçoit un nouveau pensionnaire d'importance et que l'appétit de l'animal est respectueusement consulté. Ils exigent d'abord la popularité pour l'écrivain avant de faire rien de plus que prendre la position d'arbitres pour enregistrer son échec ou son succès. Maintenant le porc fournit le plus populaire des plats, mais nul ne le considère comme le plus honoré des animaux, sinon peut-être le paysan. Notre public pourrait certainement être amené à essayer d'une viande différente et peut-être plus fine. Il a bon goût en poésie. On pourrait en somme lui apprendre avec autant de raison et au plus tôt, quand l'idée que se fait un paysan d'un festin cessera d'être l'humble point de vue de nos critiques littéraires, à étendre cette capacité d'un choix délicat jusqu'aux sujets qui excitent le rire.

GEORGE MEREDITH.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

Fin.

Reproduction interdite.

LE DERNIER VOYAGE DE RIMBAUD

—

De Marseille, après l'amputation, le 23 juillet 1891, il s'était fait conduire à Roche avec le désir de s'y reposer pendant deux ou trois mois, avec l'espoir d'y retrouver, dans un calme absolu, le sommeil qui l'avait fui. Mais rien ne lui réussissait ; il eût semblé que la fatalité s'acharnait contre lui, dans les plus simples choses. Les éléments, incléments, se liguaient : froid, brouillard, pluie ; et, si le soleil tant désiré se montrait parfois, trop chaud d'une maladive chaleur, c'était pour attirer vers une promenade au cours de laquelle survenait une ondée.

En cette triste année 1891, les blés avaient été gelés. Le 10 août, après une épouvantable nuit d'orage et de grêle, un givre dépouilla les arbres ; les moissons, par suite des pluies estivales, étaient en partie pourries dans les champs. Arthur, grand amateur de chaleur, de soleil et d'air, souffrit beaucoup de ces troubles atmosphériques.

Le premier jour, à son entrée en sa chambre, la plus belle de la maison, préparée avec un soin naïf, il avait eu cette exclamation charmamment flatteuse : « C'est Versailles ici ! » Tout de suite, là, ses malles avaient été défaites, ses bibelots disposés ; ses besoins d'infirme et ses désirs de voyageur las avaient été prévus.

Il essaya de se mettre à l'aise, de s'acclimater.

L'insomnie des premières nuits, la fièvre et les souffrances corporelles furent attribuées à la fatigue du voyage ; l'ennui, la solitude, le manque total de distractions se nommèrent calme, tranquillité. Il parlait peu de lui et des années passées en Orient, si ce n'est pour désirer repartir au plus tôt pour le Harrar, où, disait-il, « il faut absolument que je retourne ». Alors, il

se résignait presque à son amputation, faisait des projets en vue de pouvoir, malgré son membre absent, monter à cheval là-bas et continuer, pendant un certain temps encore, sa vie active.

Il se fit prendre mesure d'une jambe artificielle soigneusement articulée ; celle achetée à Marseille étant, par lui, jugée insuffisante. Il béquillait peu ; l'aisselle droite lui faisant trop mal. Le moignon, en apparence guéri, ne supportait non plus sans douleur très sensible la jambe de bois. Cependant, comme rester en place et à la maison lui était extrêmement désagréable, il sortait beaucoup en voiture découverte. Chaque jour, malgré la fatigue et malgré le mauvais temps, on passait l'après-midi à se promener. Il aimait à être conduit aux endroits où se portait la foule endimanchée, les jours de fêtes et les dimanches ; et, sans s'y mêler, il prenait plaisir à observer les mouvements et les gestes des gens, ainsi que les changements opérés dans leurs mœurs depuis dix ans.

Il n'avait pas abandonné ses desseins matrimoniaux ; au contraire. Le malheur récent avait plutôt irrité en lui le désir de se créer une famille. Mais, à présent, il ne « s'exposerait pas au dédain d'une fille de bourgeois ; il irait chercher, dans un orphelinat, une fille d'antécédents et d'éducation irréprochables, ou bien il épouserait une femme catholique de race noble abyssine ».

S'il parlait rarement de lui, en revanche il détaillait volontiers les habitudes et les faits d'Abyssinie et d'Aden. En peu de mots il expliquait beaucoup, de façon précise et charmante. Parfois il plaisantait ; tournant en ridicule tout : le passé, le présent, l'avenir, les objets qui l'entouraient, les gens qu'il connaissait et lui-même ; et, de son lit, il avait alors le pouvoir de faire rire aux larmes son auditoire.

Cependant, au lieu de s'améliorer, son état de santé empirait. Le sommeil n'était pas revenu ; les douleurs, attribuées à tort à l'humidité régnante, augmentaient et le torturaient sans trêve. Le médecin constata que le fémur tranché augmentait de volume. La souffrance à l'aisselle devenait intolérable et, symptôme alarmant, le bras droit rigide. Un ennui mortel, insurmontable,

l'envahissait. Il devenait irritable. Roche, surnommé *Terre-des-Loups*, lui faisait horreur. Les promenades, en la voiture trop lentement menée et cahotante, le suppliciaient. L'impossibilité de béquiller, l'aisselle étant trop malade, le contraignait à une immobilité insupportable.

Il voulut absolument recouvrer le sommeil. L'effet des potions ordonnées étant presque nul, un simple remède de bonne femme fut essayé, qui ne réussit relativement que trop bien : il but des tisanes de pavots et vécut plusieurs jours dans un rêve réel très étrange. La sensibilité cérébrale ou nerveuse étant surexcitée, en l'état de veille les effets opiacés du pavot se continuèrent, procurant au malade des sensations atténuées presque agréables, extralucidant sa mémoire, provoquant chez lui l'impérieux besoin de confidence. Portes et volets hermétiquement clos, toutes lumières, lampes et cierges allumés, au son doux et entretenu d'un tout petit orgue de barbarie, il repassait sa vie, évoquait ses souvenirs d'enfance, développait ses pensées intimes, exposait plans d'avenir et projets. Ainsi l'on sut que là-bas, au Harrar, il avait appris la possibilité de réussir en France dans la littérature ; mais qu'il se félicitait de n'avoir pas continué l'œuvre de jeunesse, parce que « c'était mal ». Alors aussi, aux moments de vue dans l'avenir, il commença à désigner ses légataires préférés. Sa voix attendrie, un peu lente, prenait des accents de pénétrante beauté ; il entremêlait souvent à son langage des locutions de style oriental et même des expressions empruntées aux langues étrangères d'Occident ; le tout très compréhensible et clair, et prenant dans sa bouche un charme singulièrement exquis.

Au bout de quelques jours, l'intoxication se poursuivant, les hallucinations commencèrent. La mémoire eut d'étranges faiblesses, cependant que le corps débilité expulsait d'abondantes et continuelles sueurs et qu'après chaque repas, quelque réduit qu'il fût, se produisaient des congestions partielles. Une nuit, se figurant ingambe et cherchant à saisir quelque vision imaginaire apparue, puis enfuie, réfugiée peut-être en un angle de la chambre, il voulut, seul, descendre de de son lit et poursuivre l'illusion. On accourut au bruit

de la chute lourde de son grand corps : il était étendu complètement nu sur le tapis.

Relevé, point blessé d'ailleurs, la secousse ressentie en tombant produisit immédiatement effet. Désormais lucide et sans exaltation, il renonça à endormir ses souffrances physiques, puisque le soulagement obtenu modifiait son état moral au point que lui, Arthur Rimbaud, avait pu faire d'intimes confidences. Il se désola : ainsi ce ne lui était même possible d'user d'un remède efficace ; il était condamné à souffrir !

Les douleurs revinrent plus vives et l'ennui plus accablant. Il essaya encore de dompter la maladie, se fit appliquer toute la thérapeutique possible : remèdes internes et externes ; potions réactives et préventives, frictions, onctions, massages. Mais c'était le torturer sans utilité : les remèdes, digérés, lui aigrissaient l'estomac, tandis que les frictions aiguisaient son mal en irritant horriblement nerfs, muscles, os. Le bras droit mourut littéralement, sans, pour cela, cesser de faire souffrir le pauvre Arthur. L'appétit se perdit presque complètement. Les douleurs se généralisèrent.

L'état moral se ressentait naturellement de l'effondrement physique. Ce furent des crises de désespoir, des larmes, une colère nerveuse à laquelle succédaient, sans transition, des attendrissements angéliques et des caresses. Il était possédé de la crainte affreuse de devenir et de rester paralysé — l'immobilité forcée dans l'avenir ! — autant que du désir intense de guérir, à tout prix. Tout, des mois, des années de traitement barbare et de drogues infectes, tout, il eût tout subi avec joie, pourvu que l'usage de ses bras et de sa jambe lui fût rendu et conservé !

Puis, l'idée fixe de retourner au Harrar « au moins pour quelque temps » le hantant, d'autant plus fortement que de jour en jour se montrait l'impossibilité d'entreprendre un long voyage, il résolut de partir pour Marseille « où, du moins, il aurait du soleil et de la chaleur et se ferait soigner à la Conception par le chirurgien qui l'avait opéré ». Enfin, de là, il serait « à portée de se faire embarquer pour Aden, au premier mieux senti ».

Le 23 août 1891, un mois juste après son arrivée, il repartait.

Le voyage s'augura mal. Très ému, Arthur réclamait, dès 3 heures du matin, qu'on l'habillât et le conduisît à la gare, distante d'environ trois kilomètres. Le train passait à 6 heures et demie. Mais les domestiques n'en finissent pas d'atteler à la voiture qui doit le conduire au chemin de fer. En route, le cheval, dérangé probablement trop matin, refuse de marcher : et point de fouet pour l'activer ! Arthur ôte sa ceinture de cuir afin d'exciter le maudit animal : peine perdue ! Le train est parti depuis deux minutes, quand on atteint la station... Que faire ? L'usage de la voiture était devenu extrêmement pénible au malade ; et voilà qu'à cause d'un retard de cinq minutes, il faudra reparcourir deux fois encore les trois ou quatre kilomètres séparant le village de la gare !

Il était très sombre. Découragé, il hésita un moment, préférant presque attendre là, en cette gare, le prochain train plutôt que d'affronter le supplice du véhicule. Mais le froid brouillard matinal le faisait grelotter ; et il se décida à rebrousser chemin vers la maison.

Le second train partait à midi 40 minutes. A 9 heures et demie, il se réveille en sursaut et ordonne le départ tout de suite. C'était deux heures trop tôt. Par un suprême effort, il s'habille seul, presque entièrement. Très excité, il veut partir à tout prix, vite, vite ! Il refuse de prendre aucun aliment ; il n'a qu'une idée : partir ! La voiture est amenée. On va l'y transporter. Alors son excitation tombe tout d'un coup. Il promène ses regards autour de lui et pleure : « O mon Dieu ! dit-il à travers ses larmes, ne trouverai-je pas une pierre pour appuyer ma tête, une demeure pour y mourir ? Ah ! j'aimerais mieux ne pas m'en aller ! Je voudrais revoir ici tous mes amis et leur distribuer, ainsi qu'à vous, ce que je possède ! »

Rien ne saurait rendre l'accent de ses paroles. C'était le désespoir d'un être supérieur pleurant ses amis et sa vie ; c'était la résignation d'un martyr à la mort. Il nous tenait contre son cœur, dans ses pauvres bras ; il sanglotait. Nous lui disions : « Reste, veux-tu ? on te soignera bien, on ne te quittera plus jamais. »

Mais les pas lourds des domestiques qui viennent pour le porter se font entendre : « Non, répond-il en refoulant ses larmes : il faut essayer de guérir. »

On part. Et, cette fois, c'est deux heures de pénible attente qu'il faut subir à la gare. Il prend quelques gouttes d'élixir bromuré, breuvage nauséabond destiné à calmer tant soit peu l'agitation fébrile. En buvant pur un remède qui, fort étendu d'eau, est encore détestable au goût, ses yeux tombent sur les deux domestiques occupés à suivre ses mouvements d'un air d'ardente convoitise : les imbéciles s'imaginent, sans doute, qu'il vient d'absorber une liqueur délicieuse. Leur méprise éveille en Arthur un reflet de ses caustiques gaîtés d'autrefois. Il nous communique sa réflexion ; en même temps qu'une saillie d'esprit bien à lui s'échappe, au sujet du parterre en miniature entretenu par le chef de gare (quelques pieds de reines-marguerites attristées autour d'un dahlia maigre, le tout cerné d'une rondelle de sable sous le marronnier qui nous ombrage).

Coup de sifflet. Voici le train. Arthur, dans son fauteuil, est transporté puis hissé dans le wagon, hélas ! non sans souffrance. Péniblement, il s'installe sur les coussins.

La trépidation du train lui est cruelle. Il pleure. Oh ! ce moignon, quel bourreau ! Il le tient à deux mains : « Que je souffre, que je souffre ! » répète-t-il. Les oreillers et les coussins sont empilés sur la banquette de face. Il essaie de s'y appuyer, de se mettre debout, de s'asseoir. Mais aucune position ne lui est favorable : le dos, les reins, les épaules, les bras, surtout l'épaule et l'aisselle droites, et le moignon sont autant de foyers atrocement douloureux. Il s'affaisse, brisé par l'effort. « Je croyais, dit-il, prendre intérêt au voyage et m'y distraire un peu ; mais je vois que c'est fini, je n'aurai plus aucun plaisir, je suis trop mal. »

Amagne. Changement de train, et 20 minutes d'arrêt.

A la requête formulée, les employés s'empressent de descendre Arthur. On le mène, en fauteuil roulant, dans la salle d'attente grande ouverte.

Quand, le mois d'avant, il était arrivé ici, le transbordement avait été moins pénible qu'aujourd'hui et il avait alors l'espoir d'un mieux à venir... Il compare avec tristesse le voyage passé avec le présent, et il constate combien il s'est affaibli. De grosses larmes roulent sur ses joues couvertes d'une rougeur inquiétante Il se plaint ; mais sans égoïsme ni monotonie. Au contraire. Il s'enquiert avec bonté des besoins présumés de qui l'accompagne et exige, avec douceur, qu'on ne se prive de rien pour le servir.

Enfin, on appelle les voyageurs en voiture. Le chef de gare, très complaisant, fait monter Arthur. Mais, malgré ses « Prenez garde ! » et nos « Allez bien doucement », malgré les précautions évidentes des porteurs, des exclamations douloureuses s'échappent de ses lèvres. Quel martyre ! et en quel état va-t-il arriver à Paris ?

Il est assis sur le coussin rouge ; il a fait mettre sa valise contre lui et il s'y appuie du bras droit ; le burnous et la couverture atténuent un peu la dureté du soutien au membre malade ; du coude gauche il se soulève sur le bord de la fenêtre-portière. De cette façon, le tressautement est moins rude pour son pauvre moignon ; mais quelle fatigue que la sienne ! « Assurément, dit-il, on sera obligé de couper le reste de cette maudite jambe ; bien sûr, quelque chose de malade est resté là ; je souffre trop. » La surface est absolument saine cependant ; peut-être ne s'agit-il que de névralgies et de rhumatismes ? L'extraordinaire sensibilité du membre amputé n'est-elle pas un effet nerveux de son état maladif? Le désir de guérir le convainc davantage que les meilleures suppositions ; et, brisé de fatigue, il se laisse aller à une somnolente torpeur.

Il dort ; mais de quel sommeil ! Ses yeux sont ouverts, sa bouche garde une expression d'indicible souffrance ; la fièvre creuse ses joues et les sème de taches ardentes ; ses pauvres mains, exsangues et maigres, s'abandonnent, inertes, aux cahots du train. Il a l'air bien, bien malade.

D'abord, nous étions seuls dans le compartiment. Aux stations, des voyageurs ouvraient la portière avec

l'intention de monter ; mais, à la vue du cher malade, ils se retiraient, allant chercher ailleurs plus gaie compagnie. A la fin, montèrent de jeunes mariés ; puis un ménage avec de petits enfants. On entrait de notre côté ; et chaque fois, les voyageurs s'étonnaient aux « Prenez garde à lui, ne le touchez pas, ne le blessez pas ! » ; et l'on se serrait, on se gênait pour lui laisser un peu plus de place. Lui se réveillait et regardait les gens avec des yeux étrangement brillants, mais d'un air si indifférent et si las ! Puis, tout aussitôt, il retombait dans sa torpeur douloureuse.

Les jeunes mariés se parlent avec animation et gaîté ; les enfants jouent et rient, leurs parents engagent des conversations. Les villes et les villages se succèdent ; les vignes, les moissons, les meules nouvelles passent rapidement. Partout, c'est la trêve du dimanche : dans les gares, sur les routes, par les sentiers, sur la campagne, il y a des groupes vivants, joyeux, bruyants. Tout ce monde est en habits de fête et étincelle, pour ainsi dire, sous le soleil d'août.

Meaux et les petites stations des environs de Paris. L'animation redouble, et les tableaux de vie se succèdent vertigineusement le long du chemin. Les innombrables villas sont en liesse. Des jardins et des fenêtres ouvertes s'échappent des fusées de rire, des chants, des cris de joie, de la musique. Sur un fleuve, une multitude de canots fuient, ou glissent doucement ; des petites voiles blanches se mirent dans l'eau ; les toilettes claires et jolies sont partout ; la foule se promène, heureuse.

Il y a une fête dans la banlieue de Paris. On s'y presse ; on y vole. C'est la vie tout cela ! Et lui, Arthur, le voyageur infatigable et curieux, reste insensible à force de souffrir, est immobile dans ce coin étouffant de wagon.

Paris. Il est environ six heures et demie du soir. L'engourdissement résultant de la fatigue a atténué l'angoisse et le supplice de la descente. Hésitation. Peut-être serait-on plus efficacement soigné ici qu'à Marseille ? Et puis... c'est Paris ; et, après tant d'années d'exis-

tence presque sauvage, c'est à Paris qu'il conviendrait de contempler le monde civilisé... En tout cas, on y couchera, à Paris ; et on réfléchira pendant la nuit.

Mais, au cours du trajet de la gare de l'Est à l'hôtel, la pluie s'étant mise à tomber et le fiacre secouant horriblement, Arthur renonça à séjourner en ce Paris ; et, changeant l'itinéraire, il commanda au cocher de le conduire sur le champ à la gare de P.-L.-M.

Il n'y avait, ce dimanche-là, presque personne sur les boulevards, ni dans les rues. Les pavés luisaient sous la pluie, et les gouttières bruissaient tristement. Les magasins étaient fermés. C'était lugubre. Arthur, quoique accablé, regardait fiévreusement à travers la vitre.

Effondré lamentablement sur des sièges de velours, à P.-L.-M., il attendait impatiemment le départ de l'express vers Marseille. A jeun depuis le matin, il essaya de prendre quelque nourriture ; mais tout lui répugnait. Il dut s'abstenir. L'énervement et la fièvre excitaient son cerveau jusqu'au délire. Il eut un instant d'extraordinaire et navrante gaîté, occasionnée par la vue de l'uniforme d'un officier. Il envoya chercher une potion soporifique. Comme aux moments d'exaltation fébrile succédaient de profondes prostrations, ce fut un corps presque inerte que les employés, au moment du départ vers 11 heures du soir, transportèrent le plus doucement possible au coupé-lit réservé, où, tout de son long, fut étendu l'infortuné voyageur.

On avait espéré que le moelleux relatif du coupé-lit atténuerait, pour le malade, la trépidation du train et qu'il pourrait reposer, tant par l'effet du narcotique absorbé que par celui des fatigues de la journée. Il n'en fut rien. Le chagrin, le jeûne, la faiblesse, la souffrance allumèrent en lui une fièvre intense ; le délire s'affirma et, pendant cette affreuse nuit où l'express emportait Arthur Rimbaud vers Marseille, la personne qui l'accompagnait, agenouillée et recroquevillée dans l'espace exigu situé entre le lit et la paroi du coupé, assista au plus effroyable paroxysme de désespoir et de torture physique qui se puisse imaginer.

Le matin, quand, à Lyon, le soleil levant fit resplendir les étoiles dorées du pont sur le Rhône, le voyageur

épuisé, s'assoupissant dans une sorte d'anéantissement comateux, oublia, durant quelques heures, la triste réalité. Mais des rêves affreux peuplaient son sommeil. Bientôt, des cauchemars le réveillèrent baigné de sueur et divaguant. Le pauvre corps, endolori, martyrisé, essayait en vain de se mouvoir sur son étroite couche : l'ankylose s'accentuait.

La chaleur méridionale se faisait sentir. On étouffait dans l'étroit compartiment. Le coupé était une infernale prison d'où il n'y avait aucun moyen de s'évader...

Arles. La Camargue. Marseille.

Vers le soir, à la descente du train, Arthur fut transporté à la Conception, où il se fit inscrire sous le nom de *Jean Rimbaud*.

Il ne devait plus sortir vivant de sa chambre d'hôpita

ISABELLE RIMBAUD.

J'AI SU DES CHANTS DOUX

—

J'ai su des chants doux comme des berceuses,
Tout pleins d'un écho de lointains Noëls.
(Qu'on me laisse rimer mes cieux irréels !)
J'ai su des chants doux de lèvres pieuses.

Les flambeaux sont morts de mes paradis,
Mais mon cœur s'éveille aux voix puériles ;
(Vieux orgues tournez vos chansons faciles !)
Les flambeaux sont morts passé les midis.

Je m'endors au son des voix maladives
D'anges blancs cachés dans le rideau blanc,
(O les flûtes des crapauds sur l'étang !)
Je m'endors sur des brises fugitives.

Riquet à la Houppe et la Belle au Bois
Dansent aux rayons soleilleux des lustres ;
(Dans l'ombre il y a des bêtes lacustres !)
Riquet à la Houppe en rit aux abois.

Puis s'éveille la sonnette argentine :
Le Jour rose emplit la Chapelle d'or ;
(Oh ! dis-moi, nous y reviendrons encor
Entendre la pastorale enfantine !)

Des rêves d'azur, il en a passé
Tant et tant au son mielleux des vielles,
(D'agneaux dans les prés quelles kyrielles !)
Que mon pauvre cœur en est tout lassé.

J'ai su des chants doux comme des berceuses,
Tout pleins d'un écho de lointains Noëls.
(Qu'on me laisse aimer mes cieux irréels !)
Je sais des chants doux de lèvres pieuses.

GAËTAN RONDEAU.

LES SUPPLIANTS

LES PIERRES QUI PLEURENT

(*Suite*[1])

—

ÉPISODE III

LES CONTRASTES

Brennilis vient de sonner chez Spiller : la porte de l'appartement voisin est grande ouverte ; à demi effacée au fond du couloir obscur, la vieille femme au visage dantesque se tient toute droite et immobile ; une flèche de soleil, rayant l'ombre, flambe sur sa poitrine, au violet de sa robe ; les lentes caresses d'un chant vénitien, mâles mais très douces, endorment son extase. La voix se rapproche, une soudaine clarté, le chant éclate puis un rire jeune ; un souple corps enveloppé de rouge se penche sur la vieille femme et des bras nus l'embrassent... Brennilis reçoit en pleins yeux le regard violent de la jeune fille aux cheveux ras.

Le domestique de Spiller demande : — Monsieur désire?

Dans le salon, en attendant Spiller, Brennilis, un peu étourdi, se répète : — Jamais je n'oserai lui emprunter de l'argent... pourtant, il devrait m'en offrir de lui-même... l'argent! ceux qui n'en possèdent pas sont méprisés, ceux qui en possèdent sont méprisables !

(1) Voy. *Mercure de France*, N° 93.

Spiller : — C'est toi, Hoël !

Brennilis : — Je te dérange ?

Spiller : — Mais... non !

Brennilis : — Je suis venu pour te demander un service....

Spiller, rougissant : — Voyons ?

Brennilis : — Peux-tu me.... donner un mot d'introduction près de Rob et Harry Mary?... j'ai raté mon affaire hier soir....

Spiller, s'épanouissant : — Oh ! oui et bien raté ! franchement tu as été plus que maladroit, tu avais l'occasion la plus belle.... une occasion unique ! Comment ! le directeur d'un des grands journaux de Paris te dit, à toi bel inconnu : « Vous avez telles et telles idées, bien ! faites-moi un article je le prends ! » et tu te lances dans une diatribe ridicule contre la presse..... et puis, vois-tu, tu as une manière absurde de juger la vie et les hommes... c'est une tournure d'esprit tout à fait fausse — au fond les jeunes gens d'aujourd'hui ont une ambition démesurée, vous vous croyez !... (Il tend la main à Brennilis.) — Tu ne m'en veux pas?

Brennilis : — Nullement, je t'écoute.

Spiller : — Non, mais c'est la vérité... allons, je veux bien te donner un mot, quoique.... je te dirai que Frettel est venu dès midi me demander également un mot ; je ne pouvais pas le lui refuser ... d'ailleurs je ne m'attendais pas à ta visite.... je ne peux guère vous recommander tous les deux le même jour pour la même chose... tu arrives toujours trop tard, mon pauvre ami !.... mais voyons, puisque tu les connais maintenant, si tu allais les trouver, là, tout simplement !... je t'engage même à aller ce soir voir Rob ; il reçoit, chez des amis, un ministre de ses amis... Va au journal à 7 heures, demande-lui de t'emmener, il te présentera ; il peut te trouver une place. Tu sais, malgré ta maladresse, tu lui as plu, je l'ai compris ; profites-en....

Brennilis : — Je lui ai plu ?...

Spiller : — Mon cher, si tu avais de l'argent, je te dirais : paie ; de l'influence : fais-toi craindre ; tu n'as ni l'un ni l'autre, je te dis : souris, parce que ton sourire peut plaire, voilà !

Brennilis : — Ah ?... bien !

Et comme Spiller délivré de son inquiétude a repris une figure plus avenante, Brennilis ajoute :

— Mais je puis échouer, et alors ? je n'ai plus rien, peux-tu me prêter de l'argent jusqu'à ce que ?....

Spiller : — Ah ! mon cher, de l'argent, de l'argent !.... non, vois-tu, dans ton intérêt !.. cherche une place ; tu me parles toujours de ton œuvre, l'as-tu faite ton œuvre ?

Brennilis : — J'avais tout à apprendre d'abord, voilà deux ans que je travaille à comprendre les plus grands génies et à me connaître moi-même... et tu sais, la misère vous noie...

Spiller : — Mais ton œuvre ?

Brennilis : — Encore six mois, avec un peu de nourriture, du feu l'hiver, de l'huile pour ma lampe, du papier à gâcher et des livres à lire.

Spiller : — Encore six mois ! mais, mon ami, tu es fou ! encore six mois, et après, encore six mois et puis encore six mois ! — Quand on est dans ta position, on gagne sa vie d'abord et on fait une œuvre ensuite. Et, où te mènera-t-elle ton œuvre ? Crois-tu que tu gagneras de l'argent avec les idées impossibles que tu as ?

Brennilis : — Non.

Spiller : — Alors ?

Brennilis : — Je ne travaille pas pour gagner ma vie.

Spiller, sursautant : — Ah ! ah !

Brennilis : — Je travaille pour me réaliser. Il faut que je livre aux hommes les plus secrets mystères de mon âme....

Spiller : — Et que veux-tu qu'ils en fassent ?

Brennilis : — Peu m'importe ; il faut que je sorte de moi, comme disait hier soir M. de Kerguelvan.

Spiller : — Parles-tu sérieusement ?

Brennilis : — Si tu savais, Spiller, combien ma pensée me tourmente !

Spiller : — Ton exaltation est ridicule !...

Brennilis : — Mon cher, il y a les poètes, et il y a les hommes. Tu me dis : Gagne ta vie, tu feras ton œuvre après. Je te réponds : Je ne puis gagner ma vie, je ne puis que faire mon œuvre et mourir de faim, comme tous les artistes qui *auraient pu gagner leur vie* et qui cependant sont morts de faim.... imagines-tu Beethoven employé dans une banque ?...

Spiller : — Allons donc ! que me dis-tu là ? Et tu n'as pas honte d'en être à tendre la main ?...

Brennilis : — Oh ! Spiller !... et c'est la première fois ! et c'est toi qui m'adresses ce reproche, toi ?...

Spiller : — La première fois, mais ce n'est pas la dernière...

Brennilis : — La honte de tendre la main ! ne sommes-nous pas, aussi nous, des apôtres, nous qui vous entretenons du Ciel de Dieu et du Ciel de votre âme ? N'avons-nous pas le droit de frapper à votre porte et, si elle demeure close, de secouer sur le seuil la poussière de nos pieds ?

Brennilis a parlé avec douceur ; mais, sous son regard fier, Spiller se sent mal à l'aise et change brusquement de ton : — Eh bien, qu'est-ce donc que ton œuvre, voyons ?

Brennilis : — Tu verras... une œuvre ne se raconte pas.

Spiller : — Mais qui te dit que tu as du génie, car tu sembles croire que tu en as ?.. moi je ne demande pas mieux, mais enfin...

Brennilis : — Ecoute.... mais tu vas t'écrier en-

core que je m'exalte ?... crois-moi, ce que je vais te confier est la vérité même.

Brennilis a redit toute son enfance, les premières extases de sa puberté, ses mystiques rêveries et jusqu'à la vision intérieure d'une avenue triomphalement ornée de guirlandes pour son passage... toute sa folie de poète ; et tristement il ajoute : — Je ne prends point mes rêves pour des présages ni pour des apparitions ; je sais n'avoir vu que les propres mouvements de mon âme ; mais ces visions de mon imagination d'enfant contiennent mon œuvre future ; car mon œuvre sera d'évoquer dans la mémoire de quelques hommes des extases semblables.... Tu me demandes pourquoi je pense avoir du génie ? — Je crois avoir du génie parce que... tiens, souvent, lorsque je contemple les horizons baignés dans la lumière et les nuages qui s'en vont au fond du ciel, ma pensée m'apparaît bordée de paysages lumineux et chargée de formes qui passent.... La nuit, mon âme s'ouvre profonde comme le ciel sur la mer : je me vois rempli d'étoiles et je sais que derrière celles que j'aperçois il en est d'autres que je ne puis distinguer mais qui poudroient mon infini d'une clarté mystérieuse.... oui, Spiller, je crois que j'ai du génie parce que je vois l'infini de moi-même et que les autres hommes ne le voient point !.. Et je le crois encore parce que mon cœur est plein d'amour, que toutes les joies y sourient et que j'y sens couler toutes les larmes du monde !

Spiller : — Mon pauvre enfant !... alors que veux-tu ? attends, je reviens...

Spiller passe dans la pièce voisine et reparaît presque aussitôt tenant un billet de banque à la main.

Brennilis : — Non, non, pas aujourd'hui... il faut que ce jour conserve dans notre souvenir

toute sa pureté.... ne mêlons pas l'argent à une émotion sincère... d'ailleurs il faut que tu réfléchisses... demain si tu n'as pas changé d'avis, il sera encore temps.

Tous deux se taisent. Brennilis fait le tour du salon et s'arrête brusquement devant une victoire de Samothrace.

Spiller : — Elle m'a été offerte lors de mon dernier concert à Vienne....

Brennilis : — Je voudrais bien revoir l'abbé de Kerpenhir et M. de Kerguelvan.

Spiller : — L'abbe de Kerpenhir a toujours refusé de me donner son adresse... On a quelque chance de le rencontrer le matin à Notre-Dame ; quant à René de Kerguelvan il habite la Bretagne, tu peux lui écrire au château de Kerguelvan...

Brennilis : — Mais comment les connais-tu ? enfin qui est-ce ?

A ce moment entrent Madame Romance et sa fille ; celle-ci vêtue de la même robe rouge que la veille.

Spiller : — Madame Romance ?

Claire Romance s'arrête sur la porte, la tête inclinée, dans une attitude pleine de mélancoliques sous-entendus : — Eh ! bien Spiller ! il faut donc que ce soit moi qui revienne la première ?

Spiller va silencieusement lui serrer la main.

Claire Romance : — Ah ! les hommes !

Elle se pose devant un miroir et lisse les cheveux de ses tempes :

— Est-on assez fou, hein ! de rester ainsi brouillés des mois, et sans raisons, quand la vie est si courte ! si je n'étais pas revenue pourtant ! ah ! Spiller, quel grand enfant vous faites !

Et, sans transition, Madame Romance et Spiller s'entretiennent comme s'ils reprenaient une causerie interrompue quelques minutes auparavant.

Spiller : — Et Martini ! qu'est devenu Martini ?

Claire Romance : — Vous rappelez-vous notre duo des *Troyens* et le duo de Boito : « *Lointaine lointaine, lointaine...* » Si lointain déjà!

Spiller plaisant : — Vous le chantâtes fort bien, un certain soir d'été chargé d'amour et parfumé de l'haleine des grands bois... là-bas !...

Claire Romance : — Il était adorable ce Martini! Janine, veux-tu que nous chantions *Lointaine*, tu feras le ténor ?

Janine Romance : — Comme vous voudrez, ma mère...

La jeune fille s'est étendue sur un divan dans une pose féline de nonchalante souplesse, les reins contournés, le menton dans les mains, de ses coudes creusant les coussins.

Brennilis s'est tourné vers elle, et il pense : — Je voudrais réentendre sa voix... Sa mère ? Madame Romance, Madame Claire Romance ? ce nom est amusant... Elle me plaît et me déplaît ; pourquoi tant d'affectation ? mais il y a en elle du passé resté jeune, elle joue une sentimentalité surannée qui n'est pas exempte de charme... Son corsage est garni de dentelles des plus romantiques, sa robe est drapée selon les plis droits de l'antique... ses cheveux sévèrement lissés et tressés... et ses pieds sont nus, elle porte des sandales grecques...

Madame Romance et sa fille se sont mutuellement passé le bras autour de la taille ; elles chantent.

Brennilis poursuit son analyse :

— Dans la voix de Madame Romance deux timbres se marient : à l'humain de la poitrine les lèvres ajoutent une sonorité de cuivre, mais très douce et atténuée, en sorte que son chant paraît soutenu par les sons filés d'un clairon très lointain... cela met de l'horizon, de l'air dans ses tenues, une mélancolie de plaine et de crépuscule... Au contraire la voix de cette Janine Romance, timbrée comme

celle d'un jeune garçon, séduit par son exclusive sensualité ; en elle nulle poésie sentimentale... le mordant de mâleté indécise qu'elle prend à certaines notes lui prête le charme pervers d'une caresse inquiète et dissimulée...

Et tandis que le duo s'en va diminuant, diminuant, comme perdu aux lointains effacés d'un rêve, Brennilis s'abandonne à aimer les regards alanguis que Janine laisse errer sur lui entre ses cils.

. . . . . .

Sur le bourdonnement des roues ensoleillées, le grand trot orgueilleux des chevaux aux croupes reluisantes emporte dans son rythme monotone et somnolent la vie facile et fatiguée d'être vaine. Sous les arbres, les enfants, les jeunes gens et les vieillards mêlent leurs cris, leurs rires et leurs vides causeries graves à la chanson berceuse des nourrices pavoisées, aux grelots des hochets et des balles.

Kerguelvan se surprend à changer son attitude, à écouter les propos des promeneurs ; comme il passe près d'un groupe de jeunes femmes, il entend deux voix claires et sourieuses :

— Vous venez ce soir, chère amie, vous savez que c'est la fête de grand-père ?...

— Oh ! impossible, chère, ma petite nièce est si mal !...

Kerguelvan : — Il me semble que j'ai déjà vécu ce moment ! j'ai entendu ces mêmes paroles prononcées par ces mêmes voix en un jour semblable ! quel est donc ce souvenir ?

Ce n'est aucun souvenir et cependant il lui monte au cerveau une vapeur de jeunesse comme s'il contenait en lui une autre existence que la sienne, toute pleine de souvenirs heureux, et il s'étonne de vivre et d'être lui-même. Mais aussitôt il se reprend :

— A quoi donc songeais-je avant d'entendre cette voix de femme : « C'est la fête de grand-père. » Ah ! à Maeterlinck : « Notre conscience a plus d'un degré et les plus sages ne s'inquiètent que de notre conscience à peu près inconsciente parce qu'elle est sur le point de devenir divine... Est-ce de là que naît la tristesse qui monte des chefs-d'œuvre ? »

Il va s'asseoir à quelques pas de là. Bientôt un landau s'arrête devant lui ; l'une des jeunes femmes y monte avec deux enfants déjà grands. Il voit ainsi plusieurs mères, avec leurs fils, gaiement s'en aller vers le bois parmi le flot d'équipages que l'avenue roule. Il évoque alors la vie de tous ces êtres :

— Il aurait pu être ainsi...!

Sa mémoire soudain s'ouvre, grande comme un horizon, claire d'heures et de jours enfuis... Des voix connues prononçant des paroles familières lui redisent des propos oubliés ; une, entre autres, vieille et paralytique répète : « Cher enfant, que deviendras-tu, quand tu seras tout à fait seul ?... c'est la vie, c'est la vie ! »

— Oh ! Emilie Gerboix !

Des bandes de corbeaux planent sur une campagne triste, puis une colline s'élève, noire et plantée de trois pins décharnés par le vent et semblables à des croix... les sons d'un violon lui saisissent le cœur et des chants...

— Raphaël !

Puis il voit une prairie où des rondes tournent sous un grand ciel de soir d'été, et ses souvenirs, semblables à une ronde brisée, s'en vont tournant et dansant sur les prairies de son passé.

Par un matin bleu et rose une silhouette blanche se pose au bord d'une lande et parle : « Je suis laide, René, et la beauté emplit vos yeux de son mirage... » Et il a répondu : « Je vous aimerai

dans l'espérance, de votre beauté éternelle. » Mais la jeune fille : « Ce serait un rêve vite achevé... aucun mot, aucune extase, rien dans la nature n'exprime le charme d'un visage et d'un corps gracieux ; je le sais rien qu'à vous voir, quel poète me donnerait un bonheur semblable à celui de vous regarder ? » Lui-même : « Stelle, je vous embellirai de mon rêve ; vous êtes une créature irréelle et vous semblez m'être apparue pour me sauver d'un supplice..... j'ai le pressentiment de mon avenir... je souffrirai jusqu'à devenir fou, je vous aime superstitieusement ! » Elle : « Votre imagination vous trouble... Hélas ! je ne puis être votre femme, en me mettant au monde Dieu ne l'a pas voulu !... Conservez dans votre cœur un sourire semblable à cette matinée... La vie se lève et meurt comme les jours ; l'adolescence est l'aube du cœur ; vous êtes un adolescent, René, et vos sentiments sont semblables à ces arbres encore voilés dans les brumes roses... »

— Stelle ! Stelle de Saint-Ilan !

Et voici que dans la nuit, à la fenêtre d'un château, au bord d'une forêt, une autre voix claire demande : « Dites-moi quelque chose qui me prouve que vous êtes René de Kerguelvan. » — « Je suis René de Kerguelvan, l'enfant élevé par Emilie Gerboix... » Alors la voix : « Je descends... »

— C'était Jeanne de Treguenne !

Puis c'est de nouveau Stelle : « Voici Lazare qui vient »... Et la vieille voix qui a dit : « C'est la vie, c'est la vie » se fait entendre encore, mais rajeunie et l'appelle : « René, René, René ! » elle appelle aussi : « Jeanne !... Raphaël ! »

Alors René de Kerguelvan frémit, toute son existence s'évoque en cette seule seconde (un drame interminable) et, malgré lui, ses lèvres prononcent : — Voilà ce qui a été !

De nouveau il considère les enfants qui jouent,

les femmes qui bavardent, les jeunes gens, les jeunes filles et les vieillards qui sourient ; mais redevenu lui-même, le veilleur de l'idée, dédaigneux des banales joies, orgueilleux de sa douleur, il redescend la spirale de sa pensée ; et du fond de lui-même, le monde extérieur lui paraît peuplé de fous qui jouent autour de la vie, comme des moucherons autour d'une lampe.

Les chaises peu à peu se sont vidées autour de lui, c'est la tombée du jour : René de Kerguelvan se lève et marche vers le ciel rougi par le soleil couchant. . . . . .

. . . . . .

En sortant de chez Spiller, Brennilis s'en estallé devant lui, au hasard des rues. Le vertige de sensualité qu'il vient d'éprouver, il le réévoque et s'y complaît. Jusque-là il a su se garder pur, s'étant toujours repris à temps lorsqu'il s'est senti alangui par les suggestions de son corps. Il détestait la sensualité, en ayant pressenti les tortures par les songeries mornes et languides des poètes de décadence ; mais, maintenant, son désir l'enveloppe, son désir est un être vivant qui le serre dans ses bras, le revêtant de tout son corps ; et il s'abandonne voluptueusement à ce fantôme que sa peau croit toucher. — D'où lui vient ce trouble ? Est-ce de Madame Romance, est-ce de sa fille ? Leurs images se superposent incessamment l'une à l'autre devant ses yeux... et certains moments de leurs regards et de leur chant ! quand il les retrouve, il voudrait les prolonger indéfiniment ! Pourquoi est-il attiré par cette femme qui a plus du double de son âge ? et pourquoi par cette jeune fille aux yeux dominateurs et avides, cette jeune fille dont la voix basse est plus masculine que la sienne ? — Oh ! ces notes caressantes de

violoncelle !... voici donc que le cauchemar commence !

Il s'aperçoit qu'il est aux Champs-Elysées ; à ce sortir, au plein air, de sa luxure intérieure, il ressent une joie de délivrance. Au milieu de tout ce monde il s'étonne d'être lui, mais il n'en éprouve aucune amertume parce qu'il n'est pas encore déshabitué du plaisir de vivre par la claustration en lui-même. Au contraire, quittant toute réflexion et s'abandonnant à l'apparent bonheur qui l'entoure, il s'avance, troublé parfois et rougissant des regards qu'il rencontre, mais heureux d'être séduit par certaines figures. La mélancolie de ses ressouvenances n'est qu'un charme de plus ajouté à celui de vivre et de pressentir l'amour. Il songe à Kerguelvan dont il revoit la dramatique personnalité et se demande :

— Après tout, pourquoi tant de souffrance ? la vie est si belle !

Il essaie de méditer sur la douloureuse causerie de la dernière nuit, mais cela lui est impossible... Au ciel apaisé du soir, des mers pâles semées de roches mauves s'endorment au bord des grèves rose et or... des tours, des châteaux forts, des dômes, des troupeaux, des cités, des déserts ; le ciel est semblable à une âme qui rêve.

Brennilis perd toute pensée parmi les accords d'idées imprécises qui s'élèvent en lui :

— Les nuages se sont teints.
De l'or fauve des ruines d'Athènes...
Les étés anciens, la jeunesse éternelle...
Lumière et repos vermeil !
Les champs sont pleins de voix qui chantent,
Des éphèbes luttent à la course,
Des vierges vont au bain.
Avec des fleurs des bergers tressent des couronnes ;
Des parfums passent, le temps sommeille...

Les ruines d'Athènes, les étés anciens !
Jeunesse éternelle !...

Oublieux de tous les êtres qui s'agitent près de lui, le bras demi-levé, rythmant en un geste de silence de très lents hémistiches, ainsi que Kerguelvan, inconsciemment et comme attiré par un même magnétisme, il marche vers l'horizon flamboyant.

. . . . . .

Kerguelvan s'est adossé à l'un des piliers de l'Arc de triomphe : un soir il s'est demandé devant un semblable incendie du ciel : « Demain le jour se lèvera-t-il ? » A ce seul souvenir il sent sa pensée fléchir comme alors :

— Oh ! comment ne suis-je pas devenu fou ?

Et en ce même crépuscule il se revoit, au milieu d'un parc, à contempler de grands aigles, qui, obéissant à leur instinct de monter planer quand le soleil se couche, s'élançaient à se tuer contre les barreaux de leur cage. — Soudain une secousse traverse tous ses nerfs, il vient de reconnaître Brennilis immobile à quelques pas de lui :

— Brennilis ! quel lien nous unit donc déjà ? Pourquoi est-il venu ici ? A quoi songe-t-il ?

Brennilis n'a pas aperçu Kerguelvan ; il songe :

— Quand je posséderai toutes les forces de mon esprit ! Que mon œuvre sera belle, quand je pourrai dire ce que je ne peux pas dire ! Voici que je vais entrer dans l'existence véritable. Je n'étais qu'un balbutieur, maintenant je vais être un poète !

Kerguelvan, intérieurement : — Mes pensées se sont brisées contre la barrière de mon front ! Pourquoi ce jeune homme est-il venu ici ?... Vais-je lui parler ?... non, je devrais même m'enfuir !...

Brennilis de même : — Entéléchie ! entéléchie ! (il se répète le mot jusqu'à ce qu'il prenne par l'hypnose de son intelligence une signification

mystérieuse) puis il le paraphrase : — J'ai l'accomplissement en moi-même, je suis moi-même et complet par moi-même ; je suis derrière moi-même, en avant de moi-même et autour de moi ; je suis ! je génère une pensée, je suis le miroir où se reflète le monde et je connais ce reflet !... Aimer, percevoir et penser, triple occasion de s'affirmer le prodige : *j'existe !* miracle ! et connaître que la vie est un miracle ! L'univers matériel m'écrase, mais il m'étonne moins qu'une seule de mes pensées !... que la substance existe, mais qu'elle soit perçue par un être qui n'est pas Dieu et pourtant un tout par lui-même, et que cet être songe à Dieu et se dise : « Je suis un prodige, car j'ai l'accomplissement en moi-même !... »

Kerguelvan déclame à voix basse : — « Soleil qui te précipites, strident, en feu, à la face claire ! qui fais ta route dans les tourbillons d'un mouvement sans fin ! qui promènes le Kosmos... qui roules en cercle !» — Soleil tes cercles éternels m'affolent... j'ai suivi tes rayons jusqu'au fond de moi-même ! lumière, qu'es-tu ? esprit, que suis-je?

Brennilis : — Oui je n'étais qu'un enfant, maintenant je vais être un poète ! Mais fou que je suis, j'oublie l'heure, Rob ne sera plus au journal... il faut pourtant que je le voie ce soir, ce personnage immonde ! . . . . . .

. . . . . .

— Où avez-vous vu qu'on ait fait une révolution sociale par la persuasion ? c'est la guillotine et les sans-culotte qui ont aboli les privilèges et non les raisonnements des philosophes. Pendant qu'ils écrivent, les siècles passent et le peuple crève de faim ! Frapper des innocents? allons donc ! est-ce qu'ils sont innocents ceux qui possèdent ? les femmes comme les enfants ! le laboureur épargne-t-il la larve des insectes ? les petits d'aujourd'hui sont les grands de demain !

Il fait presque nuit dans la chambre et depuis longtemps déjà on ne distingue plus que le geste en manches de chemise dont Lartisse assomme chacune de ses phrases. —Il répète en secouant d'une chiquenaude le soufre d'une allumette :

— Le laboureur épargne-t-il la larve des insectes?

Dans l'air épaissi par la fumée des pipes, la flamme rose de la chandelle collée sur la table s'élève peu à peu, éclairant la figure osseuse et barbue qui se penche sur elle, illuminée d'yeux brillants et dominée d'un haut front chauve ; puis une dizaine d'individus apparaissent, adossés contre les murs.

Lartisse reprend : — C'est comme ça mon petit ! oui, c'est comme ça !

Tous se tournent vers un jeune ouvrier à l'air très doux qui baisse la tête sans répondre.

A ce moment on frappe à la porte.

Lartisse : — Va ouvrir.

Les compagnons se penchent vers le couloir ; l'un d'eux s'écrie :

— C'est un curé ! ... il y a un homme à longs cheveux avec lui .

Lartisse : —Qu'est ce qu'on demande ?

Kerguelvan s'avançant : — Tu es là, Lartisse?

Lartisse : — Je suis là ; mais qui êtes-vous ?

Kerguelvan : — Tu ne me reconnais pas ?

Lartisse : — Je ne vous reconnais pas... cependant, votre voix... René, c'est toi ? Comme tu es changé !... cette barbe... et tu es borgne?... que t'est-il arrivé? pourquoi es-tu borgne?... comme tu es changé !

Kerguelvan : — Voici quinze ans que nous ne nous sommes vus, Charles, la vie a passé sur moi, comme sur toi...

Tous deux restent la main dans la main sans échanger une parole de plus.

L'abbé de Kerpenhir s'avançant à son tour :

— Puisque vous ne rentrez plus chez vous, M. de

Lartisse, je me suis permis de vous amener votre ancien ami ; il désirait vous voir avant de partir...

Lartisse va s'appuyer le front contre la fenêtre ; il demeure longtemps immobile, tous gardent le silence. Bientôt il revient :

— Mes amis, je vous présente deux hommes de cœur et de génie.

Kerpenhir, souriant : — Lartisse qu'est-ce qu'avoir du cœur et qu'est-ce qu'avoir du génie ? Athée, qu'est-ce que le sublime ?

Kerguelvan : — Charles, rappelle-toi nos propos de jadis : « Avoir du cœur et avoir du génie, disions-nous, c'est être capable de sentir et de communiquer l'émotion du bien et l'émotion du beau ; l'émotion du bien et l'émotion du beau ne sont que le pressentiment de l'inconnaissable vérité. Or l'athéisme ne pressent rien au delà de la matière ; génie et bonté ne sont pour toi que des mots dénués de sens. Maintenant, dis-moi, qu'est-ce que l'Anarchie, puisqu'il paraît que tu es anarchiste ?

Lartisse : — Déjà ? tu es venu pour m'interviewer ?

Kerguelvan : — De quoi parlerions-nous si ce n'est de nos opinions ? quand deux hommes ne se sont pas vus depuis longtemps ils ne trouvent rien à se dire. Après nous être demandé des nouvelles de notre santé nous ne saurions que nous taire... A moins que nous ne nous interrogions sur le goût que nous avons trouvé à la vie... mais nous savons assez, l'un et l'autre, ce qui fut de nous...

Lartisse : — Tu es peut-être un grand sage. Eh bien, mon cher, mon anarchie c'est la haine du mensonge humain, c'est la misanthropie poussée jusqu'au meurtre, c'est le mépris d'une société infâme...

Kerguelvan : — Je la méprise aussi moi, j'en ai

le droit parce que je crois à l'idéal ; mais toi, matériasliste, que lui reproches-tu ?

Lartisse : — Je lui reproche d'être basée sur la souffrance humaine, de n'avoir même plus l'hypocrisie de la pitié et de la charité ; les bourgeois vivent cyniquement de nos peines et de plus insultent à notre misère ; je hais la société parce qu'un homme peut y mourir de froid et de faim, plus abandonné au milieu de ses semblables qu'un naufragé sur une mer... je la hais, oui, Kerguelvan, je la hais !

Kerguelvan : — Quoi ? tu ignores le bien et le beau et tu lui reproches la même ignorance ?

Lartisse : — Tiens, laissons là ces subtilités, René.

Kerguelvan : — Souviens-toi d'un temps où toi-même...

Lartisse : — Non, laissons cela ! j'ai souffert, j'ai rêvé, j'ai prié... nul secours, ni d'en haut, ni d'en bas ! J'étais jeune, ma folie m'a passé. Maintenant j'agis, à la force j'oppose la force.

Kerguelvan : — A la force oppose la pensée. Ce qu'il faut au monde, c'est une religion. Terroriser ? Mais le plus fort sera toujours criminel. — Combattre l'abus de la force par la crainte d'un au delà, détruire la haine par la pitié, l'intérêt par l'amour, inciter à l'amour en révélant le mystère par le bien et par le beau, voilà l'œuvre !

Lartisse : — Le Christ a échoué !

Kerguelvan : — Insensé, à côté de toi il a fait naître dans le monde combien d'abbés de Kerpenhir ?... car tu l'admires et tu l'aimes malgré toi... et il m'a fait naître moi-même, quoi que je vaille et si je ne vaux que par ma douleur !

Lartisse : — Et après ? pendant qu'il prie et que tu penses, des milliers d'hommes subissent les pires tortures. Il y a des siècles et des siècles que les artistes révèlent du mystère, que les poètes

chantent et que les saints prient ! et plus les siècles vont, moins les hommes ont de pitié et d'amour ! .. je ne vois partout qu'injustice et que cruauté. Aujourd'hui on ne songe plus qu'à perfectionner les moyens de s'entretuer et la religion bénit jusqu'aux armées ! On brandit un chiffon au bout d'une pique et à ceux à qui on refuse le pain de l'existence, on prêche la solidarité !... Allez, troupeaux d'imbéciles donner votre sang pour la défense d'une société qui respirerait jusqu'à votre air, s'il lui était bon de respirer pour deux ! jetez-là le fardeau des richesses que vous portez pour elle afin d'aller présenter l'échine à la corvée du crime ; apprenez à tuer vos frères opprimés et à mourir pour vos oppresseurs... Patrie ! ô mère Patrie ! ô très douce et très maternelle mère !!! mensonge plus infâme encore que les autres ! Le misérable n'a pas de patrie, le misérable n'est de nulle part et de partout, il est du monde, comme votre Socrate, comme vous autres les grands penseurs ! Sa patrie, ce sont ses semblables, son patriotisme leur cause et la sienne. Tout est mensonge, je vous dis, depuis l'Evangile jusqu'à la devise de la République : *Liberté, Égalité, Fraternité*... ah ! ah ! la société, c'est la lutte pour la vie légalisée... quant au concitoyen frère, on n'a pas de plus cruel ennemi ! Votre solidarité n'est que le nom chrétien de l'esclavage... nous ne voulons plus de votre hypocrisie.

Kerguelvan : — Les hommes de quatre-vingt-treize ont fait ces mensonges et ils avaient eux aussi vaincu par la force. Ces vainqueurs des tyrans d'hier, ces défenseurs du droit, ont eu des fils qui sont les tyrans et les criminels d'aujourd'hui parce qu'ils ont tué pour vaincre. Vos fils seraient semblables aux leurs si vous triomphiez par la force ; et non seulement vos fils, mais vous-mêmes ! que seriez-vous si vous étiez les maîtres ?

Lartisse : — A chacun son tour...

Kerpenhir : — Ce sans-culottisme est absurde, monsieur de Lartisse, il faut civiliser le monde et non y perpétuer le désordre. Restaurez la religion chrétienne, combattez au nom de l'idéal et par l'idée...

Lartisse : — L'Église a béni les iniquités de jadis, aujourd'hui elle bénit le capital !... Je me soucie bien, d'ailleurs, de civiliser le monde ! que m'importe l'humanité ? je la hais et je me hais moi-même ! je voudrais tout anéantir, car tout n'est que mensonge, car l'homme n'est qu'une bête comme les autres bêtes !

Kerguelvan : — Tu t'es posé en défenseur des opprimés et maintenant tu t'écries que tu hais tous les hommes et que tu te hais toi-même ! que penses-tu donc au juste et que veux-tu ?

Lartisse : — Je ne sais plus ce que je pense et je ne sais plus ce que je veux, j'ai trop voulu et j'ai trop pensé !

Kerpenhir : — Les hommes ont sali la religion. A vous, qui souffrez, de la laver de ses souillures ! régénérez l'Eglise en lui apportant l'offrande de vos maux ; dressez la croix, qu'elle soit votre symbole et votre signe ! au nom du Christ ordonnez l'amour au monde mais pas au nom du néant.

Lartisse : — Quand l'égoïsme bourgeois aura peur, il se transformera peut-être en charité chrétienne !

Kerguelvan : — Encore une fois, quelle est donc ton espérance ?

Lartisse : — Je te dis que je ne crois plus à l'homme !

L'abbé de Kerpenhir incline tristement la tête et prononce avec lenteur :

— Jésus... Jésus... !

L'un des compagnons imitant la voix d'une femme :

— Ah Jésus, Jésus !

Quelques rires étouffés se font entendre.

Lartisse d'une voix tonnante : — Ne riez pas vous autres, c'est le plus grand de nos martyrs !

Kerguelvan : — Quelle incohérence !

L'abbé de Kerpenhir, toujours calme : — Jésus ne pouvait pas changer les hommes, il ne pouvait que leur montrer la voie du salut. Il a fait de la douleur une auréole sainte, il a donné l'espoir aux humbles et aux simples, il a maudit les mauvais riches et les hypocrites...

Lartisse, l'interrompant, déclame : — Malheur à vous scribes et pharisiens, lâches et hypocrites qui payez la dîme de la menthe, de l'anet et du cumin, pendant que vous négligez ce qu'il y a de plus grand dans la loi : la justice, la miséricorde et la foi ! — Malheur à vous scribes et pharisiens, hypocrites qui êtes semblables à des sépulcres blanchis qui au dehors paraissent beaux aux yeux des hommes mais qui au dedans sont pleins d'ossements de mort et de toute sorte de pourritures ! — Malheur à vous qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ce sont vos pères qui les ont tués !...

Alors, tous, d'un commun mouvement se lèvent, comme prêts à entonner un refrain grandiose ; mais, étonnés d'eux-mêmes, ils se rassoient. Quelques-uns répètent, en suivant la cadence donnée par Lartisse : « Malheur à vous scribes et pharisiens, lâches et hypocrites » ... « malheur à vous scribes et pharisiens, lâches et hypocrites »... Et le jeune ouvrier murmure d'une voix inconsciente : — Vous qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ce sont vos pères qui les ont tués !...

Kerpenhir : —Je vous le dis, si au lieu de blasphémer vous vous leviez en foule et qu'à la fin de vos journées vous alliez tous ensemble dans les églises demander justice à Dieu, l'Eglise se purifierait

par le feu de votre souffrance et le bourgeois sceptique aurait peur. Mais vous avez déserté le temple, vous l'avez laissé souiller par les pharisiens et l'esprit saint s'est retiré du sanctuaire. Si les riches sont mauvais c'est votre faute ! A vous qui souffrez de leur donner l'exemple au lieu de prendre modèle sur leur infamie.

Tous s'entre-regardent les uns les autres, indécis, chacun épiant un sourire sur la figure de son prochain ; mais personne n'ose commencer de sourire et ils restent tous graves et silencieux.

Lartisse : — Oui, oui, mais vous voyez les choses en poète, et vous vous trompez parce que l'idéal est comme une vapeur qui monte du réel et qui peuple le néant de mirages... Ah ! René, mon pauvre vieux, nous en avons vu de rudes jadis, tous les deux !... toi, maintenant tu t'en moques... pardon, je veux dire : tu ne connais plus la vie sans pain... et sans lendemain.

Kerguelvan : — Oh ! la faim du corps n'est rien, mais la faim de l'âme !

Lartisse ayant ouvert la fenêtre, tous demeurent à regarder dans la maison d'en face, à la lueur du gaz, une presse à vapeur dont les rouleaux allant et venant régulièrement rejettent automatiquement, seconde par seconde, un journal. Les bruits de la rue montent assourdissants : trépidation stridente des voitures sur le pavé, cris des vendeurs de journaux du soir, sonnettes, cloches, sifflets, claquements de fouets, cris de chevaux se mêlent en une clameur brutale et féroce. Les fenêtres éclairées ont l'air de bouges et les reverbères tremblotants paraissent sinistres comme des phares.

Lartisse : — Ah çà ! tu crois donc toi, le prestigieux raisonneur ? comment en es-tu venu là ?

Kerguelvan ne répond pas ; il regarde toujours fonctionner la presse et écoute rugir la rue.

Après de longues minutes il finit par dire :

— La vérité se tient au fond de nous-mêmes, la vraie philosophie c'est l'art !

Il se tait encore, puis revenant tout à fait à lui, d'un ton plus ferme : —Cherche toi-même... tu verras, tendue au fond de toi, une trame où courront les formes vagues de ta méditation... cherche, cherche, descends toujours plus creux en toi-même, tu comprendras que ce qui pense en toi n'est pas le moi qui parle et qui résonne ; que ton principe est de penser sans mots ; que penser, c'est voir la pensée et non pas enchaîner des faits et des conséquences ; et qu'ainsi ton principe est le pouvoir de contemplation, non le pouvoir de démonstration... Dieu t'apparaîtra la pensée absolue, infinie, continue, toujours présente, le mouvement immobile et pourtant le mouvement.

Lartisse ironique : — La sphère impassible !... l'Un de Xénophane !

Kerguelvan : — La synthèse éternelle et immuable de toutes les postulations changeantes de ton âme. — L'idée ? une émanation de cet absolu incarnée dans un signe. Alors tu voudras formuler les mystères de ta vue interieure et tu chercheras de douloureuses paroles pour dire ta dilection intime : c'est l'extase du saint, l'inspiration de l'artiste. Le saint en fait une prière, l'artiste en fait une œuvre. Comment le philosophe pourrait-il arriver à la connaissance de lui-même ? il se cherche par la démonstration alors qu'il ne peut que se contempler face à face avec Dieu. Qu'il se dise : Je suis immortel parce que je suis conscient du mystère et parce qu'il est de mon essence de contempler l'éternelle pensée. Mais les philosophes ignorent l'extase, ce n'est point d'eux qu'il faut attendre la parole de vie, à moins qu'ils ne s'appellent Platon, Pascal ou Spinosa. Ceux qu'il faut écouter, ce sont les poètes, les artistes et les

saints parce qu'ils ont reçu le don de voir l'invisible et de donner une forme à l'indicible.

Lartisse : — Mais la raison ?

Kerguelvan : — Que veux-tu dire ? veux-tu parler de ton essence même, de ton principe ? si tu entends par *la raison* l'intelligence du raisonnement, sache qu'elle n'existe pas comme moyen de se connaître. C'est par l'intuition que nous pouvons nous connaître et non par la déduction. La raison connaît du relatif mais non de l'absolu. Or, Dieu est le pourquoi de toutes nos relations, autrement dit : la raison (qui se repose d'ailleurs sur l'intuition) n'est que la faculté de connaître le contradictoire ou le semblable, le nécessaire ou l'impossible dans les relations de deux formes, de deux faits ou de deux nombres : elle ne se démontre pas à elle-même les vérités premières. Elle connaît de la corrélation des idées entre elles en acceptant pour base, dans l'examen de cette corrélation, l'axiome ; mais elle ne connaît pas du principe qui lui donne le pouvoir de créer des formes et de comprendre ces formes et leurs rapports harmoniques. Ce principe, tantôt lui semble être elle-même, tantôt lui apparaît hors d'elle-même. L'intuition par laquelle nous connaissons l'axiome est la manifestation la plus haute de notre parenté avec l'absolu ; c'est donc seulement par la contemplation du moi devant la pensée, du moi devant le vrai que l'homme peut acquérir le sentiment de sa véritable nature et la notion de la divinité.

Kerpenhir : — Et de même que dans l'ordre de vos connaissances rationnelles vous admettez l'axiome sans démonstration parce que l'instinct qui est en vous vous en fait sentir la force, de même le saint ou l'homme de foi véritable connaît Dieu par la divine intuition : Dieu lui apparaît l'axiome sentimental. Cet axiome sentimental avait pris la

forme humaine en Jésus !... Oui, René, l'art contient la seule philosophie qui puisse marcher de pair avec la religion ! — Si l'homme pouvait connaître Dieu avec sa raison, il n'aurait plus son libre arbitre, au lieu que pouvant seulement le pressentir, il ne le connaît qu'en proportion de sa propre beauté. Pourquoi c'est justice que ceux-là qui ont seulement la foi soient sauvés ; étant capables de croire à Dieu et à l'idéal, ils sont capables de la vie spirituelle.

La rue hurle toujours sa clameur cruelle ; les compagnons se sont mis à causer entre eux, à voix basse, ne pouvant plus comprendre les pensées trop hautes de Kerguelvan et de Kerpenhir. — Seul le jeune ouvrier se tait, il regarde ses mains étalées sur ses cuisses et semble toujours se répéter : « Vous qui bâtissez des tombeaux aux prophètes et ce sont vos pères qui les ont tués ! »

Alors l'abbé de Kerpenhir dit encore : — Dans votre division de la raison en deux sortes de raisons, René, vous venez de vous rencontrer avec un des plus beaux génies de ce siècle ; La Mennais distingua lui aussi la faculté de connaître de la faculté de raisonner : — « La raison dans le premier sens, dit-il, est le fond même de notre nature intelligente »... et sa conclusion est semblable à la vôtre. Mais, Monsieur de Lartisse, écoutez les paroles qui précèdent ce développement ; méditez-les, et puissiez-vous en comprendre toute l'étendue ; vous-même, René, puissiez-vous ne jamais les oublier, elles sont comme la prophétie de votre propre drame : « ...Il faut pousser l'homme jusqu'au néant pour » l'épouvanter de lui-même ; il faut lui faire voir qu'il » ne saurait se prouver sa propre existence comme » il veut qu'on lui prouve celle de Dieu ; il faut dé- » sespérer toutes ses croyances, même les plus invin- » cibles, et placer sa raison aux abois dans l'alterna-

» tive, ou de vivre de foi, ou d'expirer dans le » vide. » Oui, cherchez au fond de vous, cherchez-vous vous-même !

Lartisse se redressant tout à coup : — Çà, les amis allons prendre l'absinthe !,..

Dans la rue maintenant, Lartisse et Kerguelvan marchent côte à côte, se taisant, aussi éloignés l'un de l'autre que s'ils ne pouvaient plus se voir. L'abbé de Kerpenhir les a quittés. A la porte du café Lartisse dit : — Tu viens ?

Kerguelvan : — Non !

Lartisse : — Tiens, toi, quoi que tu en dises je t'estime et je t'admire parce que tu es sincère et que tu as vraiment une grande âme ! mais, mon pauvre, Kerpenhir et toi, vous êtes nés deux mille ans trop tard.

Kerguelvan : — Tu vas encore t'enivrer ?

Lartisse : — J'ai jeté mon auréole dans la boue !

Une émotion soudaine lui serre la gorge à ce souvenir du poète jadis aimé et tant de fois commenté avec l'ami qu'il vient de retrouver : maintenant si différents d'alors tous les deux !... oui, la vie a passé sur eux !

Kerguelvan : — Et tes deux petits enfants là-bas?

Lartisse : — La voisine aura soin d'eux.

Kerguelvan : — Je mets à ta disposition tout l'or dont tu peux avoir besoin pour eux et pour toi, Lartisse.... reprends tes projets et tes rêves oubliés, quitte cette voie mauvaise où tu marches.

Lartisse : — Merci, trop tard, non !

Kerguelvan : — Adieu donc !

Lartisse : — Adieu, Kerguelvan ! encore un mot : vois-tu, votre idéalisme et votre mysticisme douloureux, les cris de vos œuvres, les débauches et les vices de beaucoup procèdent de la même cause que notre anarchie : vous et nous, nous sommes des conséquences, la cause c'est la trop longue et

infructueuse attente dont nous nous éveillons comme d'un songe. — L'humanité cruelle, égoïste et menteuse a fait une banqueroute sentimentale et nous avons été ruinés ! Alors, vous avez été pris de la folie de l'idéal, vous les poètes et nous de la folie du suicide et du meurtre !

Kerguelvan : — Alors ?

Lartisse : — Adieu. . . . . .

. . . . . .

Les toits maculés d'ombres et de clartés lunaires, la forêt des cheminées, la Seine mirant les milliers de feux jaunes et rouges des ponts et des quais, et, sur Paris, le sinistre ciel rosâtre. Les brises bruissent dans le feuillage et balancent les lys et les tournesols, des lucioles brillent à travers les mousses et les herbes, deux grillons chantent; la girouette geint comme un fiévreux endormi, une rumeur vague monte de la ville. — Kerguelvan accoudé au balcon de la terrasse songe à Lartisse déclamant l'imprécation contre les pharisiens et il se répète ses dernières paroles.

L'abbé de Kerpenhir paraît à la porte-fenêtre qui donne accès sur la terrasse :

— Eh bien, René, je vois que vous aimez de plus en plus mon jardin suspendu !

Kerguelvan : — Oui, mon père, votre jardin ? oui, c'est charmant, oui...

Kerpenhir : — A quoi donc pensez-vous ?

Kerguelvan : — En nous séparant, Lartisse me dit : « L'humanité a fait une banqueroute sentimentale... nous nous éveillons d'un rêve... les cris de vos passions, les cris de vos œuvres et notre anarchie procèdent de la même cause... vous et nous, nous sommes des conséquences...

Kerpenhir : — Tous les êtres et toutes les choses sont des conséquences et sont aussi des causes...

Kerguelvan : — Cette après-midi, je me prome-

nais aux Champs-Elysées... tout ce monde... en vérité, quelle inconscience dans son quiétisme ! Vieillards et jeunes gens, tous avaient l'âme en fête ! à quoi pensent-ils ?

Kerpenhir : — Ils ne pensent pas ; ce n'est que leur corps qui vit, ce n'est que leur vanité qui pense... des préjugés pour idées, l'intérêt pour sentiments.

Kerguelvan : — J'ai commis un péché d'orgueil, mon père ; dans ma douleur je me suis senti grand... je n'étais plus un homme... oh ! je venais d'être affreusement troublé : une jeune femme avait dit : « C'est ce soir la fête de grand-père, vous venez, chère amie ? » — « Impossible, répondit l'amie, ma petite nièce est si mal ! »... Je crus n'être plus moi-même, cela fit revivre dans ma mémoire je ne sais quel souvenir, en vérité je ne sais lequel... Puis l'une d'elles monta dans un landau avec ses deux fils... deux jolis enfants de dix ou douze ans... ils riaient; leur mère leur parlait un langage si tendre !... mon père, je pourrais aussi, moi, avoir des fils de cet âge en qui je me verrais revivre et qui seraient comme la forme vivante de mon amour, si... si mon amour... alors j'ai revu Raphaël et Emilie Gerboix, Jeanne de Tréguenne, Stelle de Saint-Ilan ; j'ai réentendu leurs voix... et le violon de Raphaël !...

Kerpenhir : — Mon pauvre enfant, votre douleur a embelli votre âme ; votre bonheur est dans l'au-delà... mais oubliez tout le passé...

Kerguelvan : — Je m'étais arrêté à voir se coucher le soleil quand j'aperçus près de moi ce jeune homme que nous rencontrâmes hier chez Spiller.

Kerpenhir : — C'est étrange ! que vous êtes-vous dit ?

Kerguelvan : — Il ne m'a pas vu ; il songeait sans doute à sa gloire future ou peut-être au bonheur d'aimer... moi, je revoyais justement, dans

ma mémoire, les aigles de Kerguelvan... vous vous rappelez, nous allions les regarder le soir?... ils s'élançaient, pour monter planer, à se tuer contre les barreaux de leur cage...

Kerpenhir : — Oui, je m'en souviens... Sans doute, René, tous ces êtres, qui allaient et venaient autour de vous, devaient être heureux ou du moins jouissaient de la vie comme on aime à en jouir aujourd'hui ; mais leur bonheur, ou ce qu'ils peuvent appeler ainsi, ils ne le goûtent qu'au prix d'une inconscience bestiale... certes le contraste est terrible entre ce monde qui semblait avoir l'âme en fête et ces révoltés que nous venons de voir... et avec vous-même, mon pauvre enfant!... L'analyse serait curieuse de la petite âme qui disait : « C'est ce soir la fête de grand-père. »— Ne semble-t-il pas que les riches voient la société comme si elle existait conformément à un ordre préétabli et immuable? Le cordonnier est une espèce d'homme qui produit des chaussures, le boulanger une espèce d'homme qui produit du pain, ainsi qu'il y a des espèces d'arbres qui produisent, les uns des cerises, les autres des pommes... Cette petite femme doit certainement penser (obscurément, mais c'est ainsi certainement qu'elle prend conscience d'elle-même) elle doit penser qu'elle est d'une espèce qui porte de belles robes, qui papote dans les salons. L'or produit ce singulier phénomène de donner à ceux qui le possèdent l'illusion que chaque être accomplit dans la société une besogne conforme à sa particulière espèce : le boulanger et le cordonnier ne sont pas des hommes, ils sont *le boulanger* et *le cordonnier*. — Cela tient, sans doute, à ce que, sans mettre jamais la main au travail du monde, ils sont habitués à cueillir çà et là ce dont ils ont besoin. Ils naissent ainsi, comment penseraient-ils autrement? Quel est l'enfant qui ne croit pas que sa nourrice est nourrice parce qu'il est de

sa nature d'être nourrice, et qu'elle sera toujours nourrice ? Cette manière de voir sa nourrice restera son unique manière de voir le monde... De là leur indignation contre tous ceux qui pensent qu'il pourrait en être autrement. Toute révolution leur semble contre nature. De là aussi leur égoïsme : un mendiant n'est-il pas un homme d'une espèce qui ne mange pas, qui ne se chauffe pas, qui ne se vêt pas, et qui peut indifféremment se coucher ou ne pas se coucher ? comme le gendarme est de l'espèce qui le met en prison, comme eux-mêmes sont de l'espèce qui ignore ces inférieures souffrances ? on croit à son droit et non à la justice. La justice, c'est le droit acquis, et Dieu, c'est l'opinion. Ainsi, mon cher enfant, le contingent est devenu l'absolu, et l'absolu le contingent ; de là naît tout le désordre.

Kerguelvan : — Oui, tout cela, c'est l'absurde... mais je déteste le socialisme avec l'esprit utilitariste, alors... ?

Kerpenhir : — Je le déteste autant que vous... mais il y avait le Christianisme et les insensés cherchent l'amélioration du monde dans une réorganisation matérielle de la société alors qu'elle se tient uniquement dans l'organisation chrétienne des passions, des jugements et des sentiments individuels ; j'aurais voulu le leur démontrer tout à l'heure à ces malheureux révoltés... mais ils ne m'ont pas compris... ils ne comprendront jamais ce langage ; Lartisse, lui-même, désormais ne pourra plus comprendre votre métaphysique... jamais la masse humaine ne pénétrera la grande parole de Spinosa : « Il faut voir toute chose sous la figure de l'éternité. »

A ce moment la lune apparaît au sommet d'une cheminée, l'abbé de Kerpenhir se tait pour la regarder monter.

Kerguelvan déclame à mi-voix : « Entends-moi,

» Déesse, reine !... qui apportes la lumière ! divine » Séléné ! qui as les cornes du taureau ! nocturne ! » qui marches dans l'air ! Vierge !... qui portes des » torches !... environnée d'étoiles !... qui augmen- » tes et diminues !... mâle et femelle !... brillan- » te !... aimant les chevaux !... mère du temps !... » qui produis les fruits !... qui vois tout !... qui » aimes la tristesse !... illuminatrice !... noctur- » ne ! qui aimes les Veilles !... fleurie de beaux » astres !... qui te réjouis du repos et de la joie !... » enflammée, aimable, productrice, droite ! au » long peplos ! marchant en cercle ! vierge sage ! » Viens, bienheureuse, splendide, rayonnante... » protège tes suppliants dans les sacrifices !» ... Mon père, j'ai parfois l'illusion de concevoir l'immensité ; il me semble être conscient du mouvement des astres et sentir, autour de moi, l'univers vivant, comme s'il était mon corps ! alors mon intelligence, trop humaine pour cette conscience, vacille, et je crois que je vais devenir fou !... oh ! les épithètes pressées des poèmes orphiques, combien de fois les ai-je clamées aux astres, cris de mon âme effrayée de voir et de ne pouvoir comprendre !

Kerpenhir : — Quelle grandeur il y a à ne pouvoir se connaître ! loin de vous désespérer de votre prétendue faiblesse, René, réjouissez-vous de tenir de si près à Dieu, que votre raison, qui connaît le fini, se trouble devant vous-même ! Quand les philosophes se lamentent de ne pouvoir se connaître, que le chrétien exulte ! La résignation et la joie devant le mystère sont une marque de la sainteté.... Pauvre âme affolée de Dieu, viens demain recevoir de mes mains l'hostie consacrée : la Communion, c'est le repos devant l'infini !

Kerguelvan : — Hélas ! mon père, moi qui viens de prêcher votre Dieu, je doute de lui presque autant que je l'aime !

L'abbé de Kerpenhir a pris les mains de Kerguelvan et les presse dans les siennes, René pose son front sur l'épaule du prêtre. La rumeur parisienne se gonfle comme une vague immense: on dirait que quelque monstrueuse facétie vient de faire rire tout Paris en cette même seconde. Ensuite, s'entendent, très distinctement, le roulement lointain d'une voiture, puis le galop d'un cheval, puis le silence. Les grillons se sont tus, l'air lui-même s'est arrêté, rien autour d'eux ne remue plus.

L'abbé de Kerpenhir va s'agenouiller vers Notre-Dame, dont la masse se détache de l'autre côté de l'eau, bientôt sa voix calme s'élève :

— « Je crois en Dieu, le Père Tout-Puissant, le » Créateur du Ciel et de la terre, et en Jésus-Christ, » son Fils Unique; Toi qui as été conçu du Saint-» Esprit, qui es né du sein de la Vierge, qui as » souffert sous Ponce Pilate, qui as été crucifié, qui » es mort, qui as été enseveli, qui es ressuscité, qui » es assis à la droite de Dieu! Le Père Tout-Puissant » viendra juger les vivants et les morts; je crois à » la Communion des Saints, à la Vie éternelle... » Ainsi soit-il ! »

Lentement, détachant chaque mot, Kerguelvan répète : — Créateur... du Ciel... et de la terre... protège tes suppliants dans les sacrifices !

Kerpenhir : — Maintenant, venez dormir, René.

Kerguelvan : — Non, il faut que je reste ; permettez que je reste ici encore quelques instants.

Kerpenhir : — Prenez garde à la fraicheur de la nuit, ne tardez pas à rentrer... adieu.

Kerguelvan : — Bonne nuit, mon père.

Plusieurs heures se sont écoulées, Kerguelvan est toujours accoudé au balcon ; au-dessous de lui, les toits humides de rosée se moirent comme des flots aux feux de l'aurore.... il entend çà et là

sonner des cloches, puis un coq chante; alors il se tourne vers Notre-Dame et se signe en sanglotant.

A cette même heure, en passant devant la caserne de Lourcine, Brennilis aperçoit cinq femmes qui descendent en courant le boulevard de Port-Royal, et, derrière elles, loin dans la brume, un fanal rouge qui s'avance au ras du ruisseau. A dix pas de lui, horribles de visages et de gestes, échevelées, presque nues, les femmes s'abattent sur un tas d'ordures qu'elles fouillent hâtivement : l'une d'elles saisit quelque chose qu'elle se met à dévorer ; aussitôt les autres lui arrachent une partie de ce qu'elle tient déjà aux dents. La dispute a lieu sans un cri, sans un mot. Trois enfants les regardent, à distance. Le soldat de faction à la porte de la caserne leur fait un geste obscène et les appelle : — « Eh ! ma connaissance ! »

Derrière l'éblouissement du fanal, la silhouette d'un homme se dessine ; il marche très vite, courbé vers le sol ; les femmes s'enfuient. L'homme au fanal remue du bout de son bâton les ordures éparpillées sur le trottoir et profère d'une voix sourde : — « Sales garces ! »

Ensuite Brennilis entend le factionnaire rire. Un mastroquet qui vient d'ouvrir sa boutique, en face, rit aussi ; il apostrophe le soldat : — Eh ! y a donc pu d'amour dans la paillasse ?... elles sont rien mignonnes tes connaissances ! c'est mes pensionnaires ; tous les matins elles viennent manger les tripes de mes poulets !

Brennilis demeure immobile, les yeux pleins de l'atroce vision ; il se rappelle l'ami de Rob, le ministre, avec qui il vient de passer la soirée, palabrant : « Jamais le peuple n'a été si heureux... les secours » sont abondamment distribués... la misère est exa- » gérée à plaisir... ce n'est qu'un prétexte mensonger » invoqué par les pires criminels pour les besoins

» de leurs théories subversives... mais nous sau-
» rons, nous, nous montrer fermes... les capitalis-
» tes peuvent dormir tranquilles. »

Le clairon sonne le réveil, Brennilis s'éloigne à pas lents.

ÉPISODE IV

PRÈS DU CIEL

Brennilis : — Résister au mouvement des masses, n'est-ce pas lutter contre la volonté de Dieu? car les masses semblent, privées de libre arbitre, obéir à une direction mystérieuse et inéluctable...

L'abbé de Kerpenhir : — Certes, les masses n'ont pas leur libre arbitre, mais votre conclusion me paraît fausse ; vous retrouvez dans les sociétés les mêmes antagonismes que dans l'individu : la masse c'est le corps de l'humanité, elle subit les lois fatales de l'instinct ; l'homme de génie représente sa pensée et le héros son libre arbitre. A regarder l'histoire d'aussi loin que nous venons de le faire, on voit bien que Dieu guide le monde par les martyrs et les penseurs. Le héros et l'homme de génie apparaissent toujours des volontés individuelles opposées aux mouvements des masses... le Christ n'est-il pas le symbole d'une individualité transformant le monde, contre le monde lui-même, selon les desseins de Dieu? En sorte qu'il faudrait retourner votre proposition, et dire : L'individu isolé qui résiste à la masse doit être considéré comme une incarnation de la volonté divine : Prêter son appui aux héros et aux génies, c'est donc, au contraire, mettre son libre arbitre au service de Dieu.

Brennilis : —Cette conclusion a du moins l'avantage d'être consolante.... mais pourquoi Dieu condamne-t-il ses messies à tant souffrir?

Kerpenhir : — Le bonheur même leur serait une douleur !

Brennilis ; — Mais pourquoi faut-il qu'ils reçoivent au visage les crachats de la canaille?

Kerpenhir : — L'esprit n'est-il pas toujours torturé par le corps ?

Leurs voix sont lentes, des silences coupent leurs phrases.... les derniers cercles de leur pensée vont s'élargissant et meurent aux berges de leur intelligence, suprêmes ondes autour de l'idée, avant le retour à la stagnance de l'âme.

Ils se sont entretenus des reliques conservées dans les églises, des saints et des saintes. Ils ont évoqué les grandes voix des chaires laïques et religieuses, les résurrections de Platon et d'Aristote, les miracles, les hérésies, les tâtonnements éternels de la pensée, les œuvres et les destructions, les magnificences, les révolutions, les héroïsmes et les crimes des quinze siècles chrétiens, et quelques-unes des existences sublimes ou terribles qui s'écoulèrent dans Paris : toute l'histoire moderne en quelques heures d'une causerie à vol d'oiseau sur la Cité.

Autour d'eux les lys blancs et les lys rouges se penchent, comme méditant du passé saint qu'ils ont évoqué tout le jour ; les tournesols auréolés, inclinés vers le couchant, contemplent le soleil déjà pourpre et semblent de mystiques fleurs en prière... les roses et les passes-roses chuchotent en s'effeuillant.

Au loin, les quais baignés dans les poussières enluminées du soir, et la Seine moirée d'or se perdent en la confusion des ponts et des édifices ; sur l'horizon de maisons et de cimes d'arbres, des nuages pendent, lourds et teints de feu comme les nuages des vieilles batailles : au Zénith le ciel est diaphane et parsemé de croix noires, les hirondelles planant haut.

Les ramiers et les corneilles regagnent les tours de Notre-Dame à leur sommet, radieuses encore de la dernière et rêveuse lumière, qui, abandonnant peu à peu la terre et s'attardant aux lieux hauts, semble remonter vers ses demeures du ciel. Des rumeurs de cloche s'élèvent de la ville annonçant la fin des travaux; tout s'imprègne de repos, le temps lui-même paraît se recueillir, les dernières fumées noires des cheminées d'usine s'exhalent tout droit dans les airs, lentement, ainsi que des haleines apaisées.

Kerpenhir : — Vraiment, c'est une idée charmante à vous d'être venu m'attendre à Notre-Dame ; combien je regrette de ne pas vous avoir rencontré plus tôt !

Brennilis : — Depuis un mois je suis allé vingt fois vous y chercher, j'aurais été bien heureux de revoir aussi M. de Kerguelvan !

Kerpenhir : — Il a quitté Paris le surlendemain du jour où vous avez fait sa connaissance ; voici cinq semaines, si je compte bien ?

Brennilis : — Oui, cela fait cinq semaines.

Ils se taisent tout à fait.

Brennilis se remémore sa rencontre, le matin, avec l'abbé de Kerpenhir sur le parvis Notre-Dame: le prêtre lui prenant le bras : « Venez, mon domicile vous surprendra peut-être.... moins qu'un autre, puisque vous êtes poète.... » — Et ils s'en étaient allés par de vieilles rues tortueuses.... Une antique maison, précédée d'une cour où on entre par un haut porche.... d'un côté des tonneaux, de l'autre, des statues brisées et moussues, des bas-reliefs rangés au mur... du fond d'un sous-sol dont une lampe fumeuse rougit l'ombre, une odeur âcre mêlée à un bruit continu de chaînes secouées dans un balancement de sons creux... « Un fabricant de vin et un marchand d'antiquités, comme vous voyez », a dit l'abbé de Kerpenhir.

Brennilis revoit, au premier étage, l'inscription en lettres dédorées et dansantes : *Atelier de couture pour tentures d'église*... A ce moment l'abbé de Kerpenhir : « Bonjour, père Lachaise.... mon concierge, un nom bien placé, n'est-ce pas ? » — « Bonjour, Monsieur l'abbé », nasille le petit homme jaune et ridé, soutenu par deux béquilles, une jambe croche et le cou goîtreux, un bonhomme de Callot. L'abbé de Kerpenhir : « Par ici... cette » maison vous représente l'ancien hôtel d'un mien » ancêtre... le hasard a quelquefois bien de l'esprit. » On y a ajouté deux étages ; elle appartient » maintenant à ce marchand d'antiquités ; voyez » la magnifique rampe en fer forgé ! » — Ils montent par un large escalier de pierres... Au cinquième, un long couloir obscur où stagnent des odeurs sales, à droite et à gauche une rangée de portes numérotées : « De pauvres gens, des vieil- » lards un peu rentiers, des ménages d'ouvriers, » dit l'abbé de Kerpenhir... Oh ! cette odeur, » n'est-ce pas ? Dans cet autre couloir là-bas, toute » une garnison d'agents de police... là, nous y » voici, encore un tout petit étage.... pardon, je » passe devant. »

L'abbé de Kerpenhir ouvre une petite porte basse donnant sur une échelle de meunier ; après une dizaine de marches, il s'arrête ; il tire une énorme clef de sa poche : une petite chambre claire, carrelée et mansardée ; un vif parfum de fruits saisit en entrant... d'amicaux grains de poussière tourbillonnent au vent de la porte dans les rayons de soleil qui dardent de la fenêtre en tabatière et s'enflamme aux carreaux rouges. — « Mon rez-de-chaus- » sée, dit en souriant l'abbé de Kerpenhir, j'en ai » fait ma bibliothèque et mon fruitier... ces abricots » et ces fraises viennent de Bretagne ; c'est un en- » voi de René. — Maintenant si vous le voulez nous » monterons au premier. » Dans un coin, des jouets

d'enfant traînent parmi des paperasses ; un polichinelle s'appuie contre un cheval de bois... des tuyaux de zinc, un arrosoir. L'abbé de Kerpenhir a ouvert une minuscule porte sous laquelle il faut se baisser pour passer ; puis ils montent de nouvelles marches... Une grande pièce éclairée par une porte-fenêtre et tendue de vieux gobelins ; comme meubles : un bureau Louis XIV, à tambour, en bois de rose, quelques chaises et deux larges fauteuils à coussins de la même époque ; dans un coin un petit orgue. Un douloureux christ en ivoire (Brennilis le revoit comme s'il était là sous ses yeux), deux candélabres d'argent aux trois branches et au tronc tors, et un vieux miroir dans un cadre d'étain ornent la cheminée ; de chaque côté du miroir, des miniatures. Au mur trois grands portraits de femme, au pastel, sourient, et un affreux chevalier à l'huile, crevé de deux trous, casqué et armé, s'appuie fièrement, de sa main gantée de fer, à la croix de sa haute épée. Brennilis s'est dit : « Tiens, une Baudelaire, une Baudelaire ! » — Au-dessus du petit orgue, un triptyque de l'école flamande représentant : au milieu, la flagellation curieusement réaliste, sur le volet de gauche une beuverie des gardes, et sur celui de droite, le reniement de saint Pierre avec un coq sur la margelle d'un puits. — « Ici, ma chambre », dit l'abbé de Kerpenhir. — Brennilis s'avance sur la porte : une cellule, éclairée du toit, comme le fruitier... il faut redescendre cinq marches ; une grande armoire et une commode remplissent presque tout l'espace ; un hamac pend d'un angle à l'autre : — « Je n'avais plus de » place pour un lit... d'ailleurs, on y dort fort » bien... et voilà ! vous avez vu, mon cher poète, » tout ce qui me reste des *ancestrales splendeurs*, » pour parler votre jeune langue. J'ai eu beau re- » noncer dans ma vie, je n'ai pu renoncer à ces der- » nières choses... Allons maintenant faire un tour

» au jardin... » — Le prêtre ouvre la porte-fenêtre du « salon » et ils sortent maintenant dans un jardin carré d'une vingtaine de pieds de côté : — « J'ai fait établir un dallage en plomb et un système » d'irrigation... les murs étaient bons... quelques » sacs de terre... et me voici propriétaire d'un » parc ! Brennilis s'est écrié : « C'est absolument » exquis ! »

Kerpenhir : — N'est-ce pas qu'il est délicieux mon jardin sur les toits ?

Brennilis : —J'y songeais justement !

Kerpenhir : — Depuis longtemps je rêvais un ermitage aérien, quand, il y a une dizaine d'années, je découvris celui-ci... je crois qu'il est unique dans Paris.

Brennilis : — Oui, c'est exquis !

Kerpenhir : — Je mène ici l'existence la plus paisible et la plus méditative qui soit ; il m'est arrivé de rester un mois sans sortir. L'été, je suspends mon hamac entre ces deux cheminées... Oh ! je voudrais être poète aussi moi, pour redire les merveilleuses soirées que j'ai passées ici ! Lorsque René vint, ce printemps (pour la première fois depuis dix ans, j'ai pu obtenir qu'il quittât sa solitude de là-bas, encore a-t-il fallu que j'allasse le chercher), il se trouva si heureux de ce séjour, que je crus, le cher enfant, qu'il me resterait toujours !... mais, je ne sais quel subit accès de tristesse, après que nous nous fûmes rencontrés !... Le ciel libre, et sous ses pieds les toits des hommes, cela imprègne l'âme à la longue d'un calme et d'une miséricorde que ne connaissent point ceux dont les fenêtres ouvrirent toute leur vie sur le brouhaha et les coudoiements de la rue. La contemplation des astres, ou, que sais-je ?... les hommes de la montagne et les hommes de la mer sont mystiques et superstitieux... les sommets sont chas-

tes et donnent à l'âme la sérénité d'un perpétuel matin.

Brennilis :

> Je veux pour composer chastement mes églogues
> Coucher auprès du Ciel comme les astrologues.

Kerpenhir : — Oui, mon enfant, votre Baudelaire est un poète admirable, il a redit tous les frissons humains. Mais, toute églogue à part, je vous assure que je juge mieux l'humanité depuis que j'habite sur ce toit ; je ne conçois pas que les artistes et les penseurs puissent habiter un premier étage... J'ai vécu ici l'histoire du monde comme nulle part ailleurs je ne l'eusse vécue... j'éprouve une facilité extraordinaire à m'affranchir du présent, je plane au-dessus du réel contemporain ; les bruits de la ville m'arrivent si diminués et si fondus que c'est le présent qui me semble le passé et le réel l'irréel. J'entends dans mes livres les rumeurs de l'histoire plus fortes que celle de la rue ; les caractères de mes in-folios me paraissent aussi gros que les maisons de l'horizon... oui, une seule des pensées qu'ils contiennent fait plus de bruit dans ma tête que toutes les actualités. — Puis, cette cathédrale sous les yeux ! C'est si beau de prier d'ici en la contemplant. Souvent, au lieu de dire ma messe dans ma chambre, au point du jour, je viens parmi ces fleurs consacrer l'hostie en l'élevant vers Elle.

L'abbé de Kerpenhir et Brennilis se promènent entre les plates-bandes ; Brennilis se penche sur quelques fleurs dont il demande les noms. Toutes appartiennent à ces espèces surannées qui ne se trouvent plus qu'à la campagne chez les vieux médecins ou dans les jardins des presbytères et des couvents...

L'abbé de Kerpenhir cueille un souci qu'il considère longuement ; puis il va s'accouder au balcon du toit :

— Là-bas, c'est la tour Saint-Jacques... là, Saint-Gervais... ici, la Conciergerie... ce clocher? Je ne saurais vous dire... ce doit être hors Paris... à votre gauche, la montagne Sainte-Geneviève... ah ! voici que l'angelus sonne... nous ne l'entendons pas à cause des bruits de la ville et des vents contraires, mais voyez, les corbeaux et les ramiers se sont levés sur les tours de Notre-Dame, c'est le signe auquel je reconnais l'angelus : il est rare que le son porte jusqu'ici.

L'abbé de Kerpenhir se découvre et prie pendant quelques secondes.

Brennilis : — Il faut que je vous quitte, mon père, je ne songeais plus à l'heure.

Kerpenhir : — Voulez-vous partager mon repas du soir? Nous mangerons des œufs, de la crème de lait et des fruits, avec le pain et le beurre de notre Bretagne ?

Brennilis : — Cela est si tentant, mon père, que je reste avec vous ; puis je vous écouterai encore quelques heures ce soir, vous me parlerez de Monsieur de Kerguelvan.

A mesure que tombe le soir, il se taisent, écoutant chanter le parfum lamartinien des lys et relisant au ciel l'évangile des étoiles.

Une longue heure sonne aux églises et se répand de loin en loin.

Kerpenhir : — Comme Paris est silencieux le soir !

Dans le ciel encore vert, Jupiter apparaît semblable à une flamme d'or ; Brennilis y attache ses yeux et songe à Kerguelvan : il se demande quelle a pu être la vie de cet homme dont la seule figure évoque tant de mystère et de douleur. Lorsque l'abbé de Kerpenhir l'a nommé... Brennilis réentend sa voix triste et respectueuse comme s'il parlait d'un

mort; et voici que surgissent en lui-même des images imprécises et incompréhensibles mais dont la confusion même lui exprime tout un inconnu de grandeur et de souffrance. Il se plaît à contempler, avec les yeux de son esprit, ces visions intérieures qui, projetées dans le monde physique n'eussent paru aux yeux de son corps qu'une fumée changeante ; alors il demande :

— Pourquoi donc est-il borgne ?

Kerpenhir : — Vous m'avez déjà posé cette question ce matin, je ne vous y ai pas répondu ; je ne peux pas vous répondre, mon enfant, vous ne devrez plus m'interroger à ce sujet...

Après un silence de quelques minutes ; Kerpenhir reprend :

— Tout petit, il avait sept ans (mon Dieu ! que ces souvenirs sont lointains et pourtant qu'ils me sont étrangement présents ce soir) tout enfant, il me demanda un soir (imitant de sa vieille voix la voix de l'enfant et la sienne d'alors, l'abbé de Kerpenhir, comme font les simples, dialogue et mime son récit) :

« — Qu'est-ce que c'est que le ciel ?

» — La science dit : c'est l'espace coloré par » l'ozone.

» — L'espace ? Mais où finit-il, l'espace ?

» — Nulle part.

» — Il n'a pas de bords, ni de fond ?

» — Il est infini. » Ici un silence ; après avoir médité le petit me demanda encore :

« — Et avant qu'y avait-il ?

» — Dieu.

» — Et avant Dieu ?

» — Dieu est éternel.

» — Et moi, et toi, est-ce que nous sommes » éternels ?

» — Non, nous avons été créés comme tous les » êtres et comme toutes les choses.

» — Créés ? avec quoi ? Et avant ?

» — Rien. »

Il avait déjà ce regard extraordinaire ! il me fixa un instant... ces yeux d'enfant, à la fois limpides d'innocence et si pénétrants, si tourmentés déjà, je les revois là... oh ! combien ils me troublèrent !

« — Est-ce qu'il est vrai que je mourrai ?

» — Mais oui, mon enfant, comme tout le » monde.

» — Il me semble que c'est impossible.

» — Pourtant tous les hommes meurent.

» — Mais es-tu sûr que tous les hommes pen- » sent? »

Voyez cette prodigieuse réponse d'un enfant de sept ans ! Ainsi, déjà, la pensée lui apparaissait immortelle... Et n'allez pas voir là un de ces hasards qui parfois donnent aux enfants des pensées de génie ; car il pleura lorsque je le pris dans mes bras et lui dis : — « Non ta pensée ne mourra pas, c'est le corps seulement qui se détruit. » — Alors, gravement ce laconisme après ses pleurs : « Il me semblait bien que c'était impossible ! »

La première fois que je le revis dix ans après... oui vraiment, j'ai là ce soir ces souvenirs si nets que je me rappelle jusqu'au son de sa voix ! je le revois, je le réentends ! et cette chambre si misérable ! Cher enfant ! il avait alors votre âge... moins que votre âge, peut-être ?... quel âge avez-vous ?

Brennilis : — J'ai dix-huit ans.

Kerpenhir : — Il en avait dix-sept... qu'il était brave contre la misère ! Après une longue causerie, comme nous-mêmes tout à l'heure, fatigués, nous nous recueillions, il se mit à taillader sa table avec son canif ; je le regardais machinalement se livrer à ce tic d'écolier, tout à coup il se tourna vers moi :

« — Surface, toujours surface ! j'enlève la sur-

» face et je retrouve la surface... et cela indéfini-
» ment... Tout est ainsi : matière et idée, nous ne
» connaissons de tout que la surface ! mathémati-
» quement, qu'est-ce que c'est que la surface? Une
» abstraction. C'est une réalité pourtant, nous la
» touchons des yeux et des doigts ; mais voyez, elle
» n'existe pas par elle-même. Tout est et n'est pas,
» selon que nous prêtons l'être aux apparences ou
» que nous cherchons l'absolu ; les yeux de notre
» intelligence ne connaissent que des formes, l'es-
» sence même de cette forme qu'est *l'Idée* nous
» échappe... non plus avec mon esprit qu'avec ce
» couteau je ne puis supprimer la surface. Quel
» cauchemar que la pensée ! »

Je vous cite ce trait parce qu'il exprime le sup plice de toute sa vie. Le regard d'or, ce *regard veilleur de grand-duc*, comme vous disiez ce matin, s'est hynoptisé sur le visible à force de le fixer pour en pénétrer le fond. Ses affections mêmes furent empreintes de cette inquiétude ; il n'aimait qu'avec passion, il cherchait à pénétrer l'être qu'il aimait, à se faire lui et à le faire soi. Un jour il s'est écrié : « Oh ! je voudrais saisir une âme comme un corps ! les paroles, les figures, les actes mêmes me semblent d'indéchiffrables symboles. Le monde est un temple immense où tout est signe de Dieu ; la poussière elle-même est une statue de la divinité !... mais vous, mon père, dites-moi, comment votre âme pense-t-elle? Comment pensent-ils tous? Comment comprennent-ils les choses ?... La vie ? Qu'est-ce que vivre pour vous ? Quel sens intime trouvez-vous aux idées et aux sensations ?... comment vous sentez-vous vous-même ? Qu'est votre conscience ?... Moi qui vous parle, suis-je un individu complet par moi-même ? »

Brennilis : — Ah ! l'Entéléchie !

Kerpenhir : — « Mon intelligence n'a-t-elle pas une correspondance avec... avec quoi ?... l'arrière

fond de ma tête me semble le *chaos d'où sortent parmi des vapeurs et des flammes, des voix qui sont comme le cri de la lumière !* »

Brennilis : — Avoir l'accomplissement en soi-même ou hors de soi, voilà la question ; c'est le *to be or not to be* de Shakespeare...

Kerpenhir : — C'est ainsi que, s'enfonçant de plus en plus aux profondeurs de son intelligence, il erra dans ce dédale des idées informulées dont le secret nous est à tous inconnu... Pourtant, parfois, quelles pensées il a criées du fond de lui-même ! puis... oh ! si je pouvais vous dire aussi ses affolements devant l'amour, sa *fureur d'aimer* et toute l'horrible fatalité de sa vie et jusqu'au drame de sa naissance ! car son père, homme violent et sans entrailles... Dieu sait !... enfin Dieu lui pardonne !... Heureusement que René eut près de lui Emilie Gerboix, la sainte femme ! Mais vous ne savez pas qui était Emilie Gerboix ? c'était une servante qui avait élevé son père et qui l'éleva lui aussi, remplaçant, autour de son enfance, comme l'eût fait une vraie grand'mère, sa mère tuée... je veux dire morte en lui donnant le jour. Oh ! elle fut bien la *servante au grand cœur*, la mère au regard couveur !... oui, heureusement que René eut Emilie Gerboix ! Sans elle que fût-il devenu ? Car elle lui communiqua toute la sensibilité de son cœur et sa vénération du Christ ! c'en fut assez pour qu'il gardât toute sa vie, mêlée à ses vertiges et à ses ambitions, une foi du cœur qui le sauva... qui le sauva ? du moins pour l'éternité, car sa vie est bien irrémédiablement condamnée. Lui qui était doué comme les plus grands, et jamais il ne fera son œuvre !... Vraiment je pouvais vous redire toute sa vie, mon enfant, vous penseriez, ainsi que moi, que Dieu damne, quelquefois, dès cette terre, ceux qu'il aime, afin qu'ils soient plus tôt élus, plus tôt triomphants ! Son cœur fut toujours si bon que

Dieu l'aime... Il y a des douleurs qui sont surhumaines et des fautes qui sont fatales, alors Dieu doit pardonner bien des chutes!

Brennillis : — Mon père, dites-moi toute la vérité; vos paroles sont trop obscures pour que je puisse les comprendre, mais l'émotion de votre voix m'a gagné!... J'aime cet homme, déjà, comme si je le connaissais depuis longtemps; quel fut son crime? Et son père? Vous avez dit *sa mère tuée*, et vous vous êtes repris : *morte en lui donnant le jour*. — Moi qui souffre déjà, j'aimerai sa souffrance! — Ma curiosité est pure, elle me vient du cœur... je voudrais savoir pour... je lui écrirais que je le plains de toute la tendresse de mon âme et que je l'aime... j'ai peut-être tort d'insister? Pardonnez-le moi...

Kerpenhir : — Je ne peux pas parler... surtout ne lui écrivez pas... du moins si vous le faites, montrez-moi votre lettre.

Une voix sur la terrasse : — A chacun, mon père, une vie selon sa nature.

Kerpenhir : — C'est vous, Lazare?

D'une main tenant un flambeau, et de l'autre, ainsi qu'un évêque une crosse, un bâton noueux aussi haut que lui, sur la fenêtre paraît un petit vieillard tout blanc, à grande barbe, à longs cheveux, sans chapeau, à figure ridée et vermeille, et dont les yeux bleus scintillent comme des étoiles. Il est vêtu d'une sorte de robe de chambre mauve, à brandebourgs, élimée, sordide, défroque due sans doute à quelque charité; ses pieds nus sortent de ses espadrilles déchirées.

Aussitôt le *Sosie* de cet être surgit dans la mémoire de Brennilis : il se revoit, tout enfant, sur la lande, écoutant les récits du vieillard à celui-ci tout semblable; c'était bien la même harmonieuse voix, le même bâton noueux qu'il tenait toujours comme une crosse... et ces petits yeux!... le

troupeau ondulant au flanc de la colline grise et rose dans les rayons roux du soleil de cinq heures... le très vaste horizon... l'air parfumé de l'été... son chien, un chien fauve, avait aboyé aux trousses d'un bélier, une grosse voix de chien tout enrouée...

Tandis que Brennilis contemple ces mirages monter autour du bonhomme mauve dans les lueurs du flambeau, l'abbé de Kerpenhir répond :

— Oui, Lazare, mais il y a des circonstances qui ne sont point notre œuvre ; Dieu est le maître des épreuves qu'il nous envoie !

Lazare : — Il faut vivre selon la nature et ne point désirer connaître ce qui nous est caché ; le mystère fait partie de l'harmonie du monde ; qui veut fouiller sous la grande pierre levée risque d'être écrasé par elle, la loi est inéluctable.

Kerpenhir : — Mais sa vie, Lazare, fut un drame à côté du tourment de sa pensée...

Lazare : — Sa vie fut un drame parce que son âme fut dramatique. Pourquoi avoir cherché de la douleur, quand le bonheur simple lui était offert ? Pourquoi, par exemple, avoir donné sa Jeanne à Raphaël ? Supprimez cette folie, la mort s'éloigne, Jeanne devient le centre rayonnant de la joie, au lieu d'être la cause de tant de malheur, Raphaël ne se tue pas, la pauvre Emilie Gerboix ne perd pas la raison, et lui, sortant de lui-même, s'en va, en dix êtres peut-être, mener sa propre vie, son domaine s'agrandissant de tous ceux qui l'eussent aimé et qui n'eussent vécu que par lui et que pour lui... car il eût eu des enfants au lieu d'habiter seul désormais son cœur désolé !

Kerpenhir : — Il ne sied pas à un penseur de juger cela aussi absolument que vous le faites ; d'ailleurs vous ignorez bien des causes...

Lazare : — Pourtant, nous sommes tombés d'accord, un jour dont je me souviens bien, que nous

portions notre fatalité en nous-mêmes, que notre nature intime était le gland d'où sortait le chêne de notre vie?

Kerpenhir: — Oui, Lazare, mais le vent qui brise les branches et qui renverse les troncs, d'où vient-il ?

Lazare: — Après tout, vous avez peut-être raison, qui peut savoir? — (Il éteint le flambeau et s'assied à terre.) — Et vous jeune homme? Vous êtes un artiste à voir vos cheveux? Avez-vous de l'or?

Brennilis, interloqué: — Je... non...

Lazare: — Bien ! bien ! Et vous connaissez la vie et la mort des artistes?

Brennilis: — Oui.

Lazare: — Vous êtes brave ! Logez-vous l'âme d'un stoïcien dans votre joli corps frêle?

Brennilis: — Qui peut affirmer qu'il possède une âme sans faiblesse?

Lazare: — Auriez-vous le courage d'être mendiant ou berger comme moi?

Brennilis: — Oh ! tout pour être libre !

Lazare: — Enfant, la vie simple, telle que Dieu nous l'offre; la vie qui écoute la nature et qui contemple la pensée; la vie qui adore la lumière du jour; la vie qu'enchantent les brises parfumées du printemps et les harmonies des nuits de l'été, voilà la vraie vie pour un atome du monde tel que vous, tel que moi. La gloire? Faire une œuvre? ah ! oui, faire une œuvre, quand on peut espérer ramener vers le *vrai bien* ses frères de la *Grande Cité* ! Mais alors, ne cherchez pas à expliquer le mystère; chantez le chant de votre âme; soyez comme la voix indulgente et sereine de ce monde qui trouble tant les autres hommes; dites des paroles qui apaisent et qui charment; soyez comme une forêt, comme une mer, comme une lande, comme un horizon, comme un grand ciel pour ceux des villes, afin que

ceux-là voient la nature, qui ont cessé de la voir !... Moi, je n'avais pas assez de génie, au lieu d'user ma vie à former des œuvres quelconques pour acquérir à grands efforts la gloire passagère ; au lieu de prendre un emploi parmi cette foule d'êtres qui ne sont plus des êtres, j'ai fui loin des villes et loin des renommées ; j'ai raconté, en échange du pain de ma vie, aux promeneurs et aux voyageurs sur les routes, aux hommes simples des villages, et même aux seigneurs des forêts et des parcs, ce que j'avais appris de Dieu dans mes voyages. Ainsi, j'ai été, dans la mesure de mes forces, utile à la *Cité*. C'est le plus grand des empereurs qui m'apprit ce dédain de la gloire mortelle et des vaines œuvres. Et, afin de vivre plus près de la nature, au vieux pays des bardes je me suis fait tantôt mendiant, tantôt berger.

Kerpenhir : — Et Stelle de Saint-Ilan ?

Lazare : — Nous voyageons souvent ensemble ; de temps en temps elle me quitte pour sculpter une tombe ; dix mois après je la retrouve ciselant une croix à un carrefour.

Kerpenhir : — La douce et sainte créature !

Brennilis : — Oh ! c'était bien vous ! il y a huit ans, un soir ?... un berger, en haut du Huelgoat... vous paissiez un troupeau de moutons sur la colline. Vous nous avez dit une légende... près de vous une petite femme très laide, vêtue d'une robe de bure et ceinte d'un chapelet sculptait un menhir...

Lazare : — Le soleil descendait vers l'Océan qu'on voyait luire dans la direction de Penmarch', tout au loin, après la fin de la terre ! Nous l'apercevions aussi au sud et au nord... nous étions entourés de rochers, de vallées et de forêts... j'ai montré ces choses à trois jolis enfants, dont un, beau comme un ange, me demanda si j'avais vu le monde entier dans mes voyages...

Brennilis : — Ensuite, vous nous avez raconté la ville maudite engloutie sous le sable : le vieux druide, la vierge féroce et la vierge douce, le jeune Eubage, le mauvais moine, la poursuite, la bataille, la fuite miraculeuse, l'île enchantée, la musique de la mer et de la lande, les trompettes dans les nuages et l'apothéose de la cathédrale...

Lazare : — Oh ! la vie ! pourtant, toi qui es le moyen de la connaissance, toi qui es si belle, comment te dédaigner ? Toi qui t'écoules si vite, comme de l'eau qu'on a prise dans sa main pour boire ; et on n'est jamais rassasié de toi !

Kerpenhir : — Oui, Lazare, et te voilà aussi toi qui t'inclines sur le mystère.

Tous trois se taisent longtemps ; à travers la nuit de plus en plus épaisse, Brennilis n'aperçoit plus, à la place de l'abbé de Kerpenhir, que l'auréole blanche de ses cheveux, à la place de Lazare, que le petit nuage blanc de sa barbe. Dans l'air très calme, le parfum des lys monte plus pénétrant et plus pur, au loin les rumeurs de la ville s'endorment. . . . . .

. . . . . .

Les deux vieillards ont repris une causerie lente, en phrases inachevées, toute de reminiscences autour de Kerguelvan : de petits faits de sa vie, quelques-unes de ses pensées... Ils nomment aussi des personnes, maintenant mortes, sans doute, car ils parlent toujours d'elles au passé... Brennilis remarque que les noms qu'ils prononcent le plus souvent sont ceux de *Raphaël*, de *Jeanne de Tréguenne* et d'*Emilie Gerboix*, mais il ne peut comprendre qui furent ces êtres, ni quels liens les unirent entre eux, ni quel rôle ils jouèrent dans la vie de René de Kerguelvan. Ce qu'il entend ne lui apprend rien, rien... pourtant il écoute comme s'il savait tout ; il a l'illusion de comprendre. — Déjà, derrière la figure au regard clos, derrière le front

visionnaire (car il voit Kerguelvan à ce moment tel qu'il lui apparut chez Spiller) s'ouvre l'horizon de toute une vie.

La voix des causeurs s'élève plus forte ; ils discutent ; Lazare se tourne vers Brennilis, et, ignorant sans doute son ignorance, ou l'oubliant, il dit :

— Dans son désarroi de chrétien, il rêva d'antique sérénité, d'impossibles héroïsmes...et son âme se troubla devant l'amour... Quelles exquises fraîcheurs de sentiments pourtant, et quelle puissance de pensée ! tant de sensibilité jointe à cette énergie farouche, quand on y songe !... voyez-vous ce poète, dans un instant terrible, sentant sa volonté chanceler, se crever un œil pour la reconquérir en tuant sa douleur morale par sa douleur physique?... ce fut fou et sublime !

Brennilis : — Oh ! oh !

Kerpenhir, avec hâte : — Voilà ce que vous appeliez tout à l'heure avoir l'âme dramatique, Lazare ? Ne voyez-vous pas combien vous lui ressemblez, vous qui pouvez l'admirer ?

Et, la voix souriante, Kerpenhir ajoute : — Mais, pardonnez-moi ce jugement, vous fûtes moins génial et plus égoïste, en vous croyant plus sage et plus modeste ; car vous avez fui la douleur, la disant indifférente, et vous avez fait votre lot des jouissances immédiates de la contemplation, au hasard d'une existence errante et sans autre but, en somme, qu'elle-même...

Lazare : — Hélas ! mon père, il faut croire que vous avez encore raison. Cependant si, comme nous le disions tout à l'heure, le vent qui vient de l'inconnu brise le chêne de notre vie, n'est-il pas plus sage de déprendre ses racines du sol et de se laisser emporter où va le vent ?

Kerpenhir : — Eh oui ! Lazare, oui ... mais, tenez, toute votre philosophie n'est ici qu'une vaine rhétorique.

Lazare s'incline sans répondre.

Kerpenhir : — Voici qu'il commence à faire frais pour mes soixante-dix ans, si vous le voulez, nous rentrerons dans mon cabinet ; je ne suis pas aussi habitué que vous, mon cher Lazare, à la « belle étoile » ; puis, j'ai là bien des lettres de René, je pourrai vous en lire quelques passages.

L'abbé de Kerpenhir s'est assis à son bureau ; il a ouvert un coffret et en a extrait un paquet de lettres. Depuis un quart d'heure, il s'est mis à lire, mais pour lui seul ; il n'a pas encore prononcé un mot. Lazare et Brennilis s'entretiennent à voix basse.

Kerpenhir murmure : — Mon Dieu ! le pauvre enfant ! oui, voyez-vous, Lazare, l'amour prit dans son âme les proportions de l'immortalité...

Des vociférations à l'étage inférieur l'interrompent ; il se lève et court ouvrir la porte pour mieux entendre.

Une voix de femme : — Oui, je vous le dis, Lartisse, vous finirez mal !

Lartisse : — Assez ! assez !

Kerpenhir : — Il s'est encore enivré.

La dispute devient plus vive, on entend une lutte ; l'abbé de Kerpenhir descend ; Brennilis et Lazare s'apprêtent à lui prêter main forte. La voix nette du prêtre s'élève :

— Eh bien ! monsieur de Lartisse ? allez vous mettre au lit, donnez-moi vos enfants... allez ! vous monterez me parler demain !

Lartisse balbutie : — Monsieur de Kerpenhir, je vous salue, monsieur de Kerpenhir, et je vous respecte !

L'abbé de Kerpenhir remonte tenant deux petits enfants par la main : — Messieurs, je vous présente le baron et le chevalier de Lartisse.

Les yeux des petits enfants, bleus et pleurant encore, s'étonnent et déjà sourient ; leurs figures

ne pensent pas, déjà ils ne souffrent plus. Kerpenhir les lave et les couche sur un lit improvisé avec des coussins, dans un coin de la pièce ; il va se rasseoir dans son fauteuil, et, comme si rien ne s'était passé, reprend sa lecture silencieuse. A terre, près de lui, une à une, il laisse les lettres parcourues tomber. Son profil, d'habitude si calmement fier, s'abaisse de plus en plus vers les feuilles qu'il lit ; son attitude devient morne, affaissée ; une larme tombe de sa joue sur une lettre... pas un mot.

Tout à coup Lazare dit :

— La lampe s'éteint.

Kerpenhir : — Ah ! il n'y a plus d'huile, je vais allumer des chandelles...

Il se lève, met la lampe qui fume sur la fenêtre, et prend un des candélabres d'argent qu'il place sur la table, près de lui. Avant de se rasseoir, il jette un regard vers les deux petits couchés sur les coussins. Brennilis et Lazare viennent aussi les contempler : ils dorment pelotonnés l'un dans l'autre.

Brennilis : — Il faut que je me retire, voici que la nuit est bien avancée.

Kerpenhir : — Je crois que je me suis oublié à cette lecture, pardonnez-moi mes amis. Vous reviendrez me voir, n'est-ce pas, Brennilis ?

ÉPISODE V

DES HEURES ET DES JOURS

Au bord d'une étroite et sinueuse route cantonale, perché sur un talus de roches déchaussées, un long vieux mur crénelé dont le granit micacé miroite, gondolé, crevassé, barbu de lierre, de ronces maigres et de toutes les menues fleurs qui s'accrochent aux joints des pierres et aux touffes

des mousses. Par places, des croûtes de lichen fauve l'ont enrichi de leur dorure gardée des soleils innombrables des étés et des étés. Encadré de deux piliers carrés rejoints par une arche au centre de laquelle des armoiries rongées par le temps, un grand portail aux battants délabrés. De chaque côté du portail une petite porte brune. Une grande cour rectangulaire entourée de maisons basses et bossues, des hangars, tout un village : une mare, un puits, des meules de paille... Au fond, une muraille éventrée flanquée de deux tourelles à poivrière. Derrière les toits, du côté droit, un clocher couvert en ardoises et surmonté d'une hermine d'argent, puis le sommet d'une grosse tour ronde. Par la baie de la muraille éventrée qui joint les deux tourelles, une avenue s'éloigne sous de grands arbres... des bois, des prairies au loin. — C'est l'ancien manoir de Tréguenne. Les servitudes sont devenues les habitations des fermiers ; autour des ruines respectées les maisonnettes se sont groupées, dix ménages vivent là, cousins ou frères les uns des autres.

L'antique avenue qui amenait de la grand'route qui passe de l'autre côté s'est bifurquée ; la nouvelle branche conduit au « Nouveau château », grande construction datant de Louis XIV, sans architecture, aux croisées nombreuses et alignées comme celles d'une caserne, mais à petits carreaux. Une vaste prairie parsemée de bouquets d'arbres, au-devant du château descend en pente douce. La façade opposée à l'avenue donne sur un jardin français suivi d'un potager en terrasse qui s'étend jusqu'au vieux mur crénelé de la route cantonale.

Au bas du perron, un vieillard tenant en bride deux chevaux noirs est assis. Il porte le costume traditionnel des chouans bretons : bottes à sabots, culottes bouffantes, petite veste et grand chapeau

à rubans. Sa figure au profil fin est rasée, ses cheveux blancs lui tombent sur les épaules ; il baisse la tête comme accablé de fatigue.

Trois petits enfants se tiennent par la main à quelques pas de lui, contemplant avec stupeur le château qu'ils ont toujours connu fermé ; déjà ils l'ont peuplé d'êtres mystérieux ; encore une génération, il sera hanté : c'est le début d'une légende.

— Regarde, dit le plus grand, un garçon de dix ans, il y a quinze fenêtres d'ouvertes.

— C'est y lui qui y est ?

— Oh ! je vois briller quelque chose là-bas au fond de la troisième fenêtre !...

— Allez, dit le vieillard, allez, il n'est pas convenable d'être aussi curieux.

— Oncle Pierre, qu'est-ce qu'il y a donc dans le château ?

— Allez, allez je vous dis, vous êtes curieux comme des pics verts ; ne l'avez-vous pas vu passer, ne savez-vous pas qu'*Il* est là ?

Les petites s'éloignent, le vieillard laisse retomber sa tête lasse. Plusieurs heures se sont écoulées, depuis qu'il s'est assis sur la marche du perron... Il a écouté claquer les volets des fenêtres, il sait combien il y en a d'ouvertes ; ses fidèles oreilles ont reconnu les sons de chacune d'entre elles, il a ainsi suivi son maître de chambre en chambre ; mais depuis longtemps il n'entend plus rien, il ne sait plus... alors dans sa vieille mémoire triste repassent des souvenirs usés... Et souvent il regarde, vers l'aile droite du château, deux beaux chênes jumeaux plantés pied à pied.

Kerguelvan a d'abord parcouru rapidement les appartements, mais au seuil d'une porte il s'est arrêté ; religieusement il a enlevé son chapeau, et, lentement, avec précaution, comme si un malade dormait là, il a tourné la clef.

Des rais de lumière passant entre les lames des persiennes éclairent un lit au pied duquel un berceau ; sur une table des flacons ; des tréteaux devant le lit ; des cierges à demi consumés dans des flambeaux ; des bouquets desséchés autour de l'oreiller... Une odeur qu'il cherche à reconnaître plane dans l'air humide... il s'exclame :

— Ah ! c'est l'encens !... onze années pourtant !

Très calme il s'approche... du linge sur une chaise ; pendu au long du mur, un bonnet en dentelle noire garni d'héliotrope et de rubans violets ; des poignées de cheveux blancs dans une coupe de cristal ; sur la cheminée un tricot inachevé ; un gros chapelet autour d'un bénitier de plâtre, au fond du lit ; une sainte vierge en stuc sur la commode ; sur les étagères, quelques livres de dévotions et un autre chapelet, tout petit, bleu, posé sur une paire de mitaines ; une ombrelle dans un coin.

Kerguelvan va vers la fenêtre ; il ne l'ouvre pas, et seulement regarde, par un trou du volet, le paysage : la grande prairie, l'avenue, le bois ; plus loin, les champs ; plus loin encore d'autres bois, puis une nappe d'eau brillante qui a l'air d'un lac et tant de choses ! des arbres qu'il reconnaît, des hameaux, des plis de terrain...

Il demeure longtemps le front à la vitre.

Un jour triste de novembre descend de sa mémoire sur la campagne, les resplendissements de l'été s'éteignent ; les prairies inondées, les gestes désolants des arbres défeuillés ; des bandes de corbeaux tournoient au-dessus de la terre brunie par l'eau... Ici, il écouta des journées entières la pluie monotone chanter dans la gouttière... de la fenêtre brumeuse qui éclaire sa mémoire à cette cheminée où il réentend gémir un éternel feu d'automne, sa propre image va et vient désœuvrée, sans trêve.

Et se mêlent à ces chants et à ces visions d'heu-

res navrantes les propos incohérents de la très chère, vieille et tremblante voix (celle-là même dont il a réentendu les appels aux Champs-Elysées).

Dans un profond fauteuil qui est là, près du foyer, il évoque l'être de qui était cette voix ; et voici que le tricot et le bonnet aux rubans violets apparaissent à leur vivante place... puis, sur le lit, maintenant, se dresse, avec la majesté d'une apparition sur son cou aminci et sculpté par l'âge, parmi la lueur de ses cheveux blancs épars, la vieille tête où le bonnet n'est plus : tête sublime aux yeux creusés, tête aux traits idéalisés par la destruction qui va venir, tête silencieuse où nulle pensée ne se prononce plus ; mais, alors, sanctuaire de l'âme encore...

— Oh ! mère amie !

Et il lui avait dit, dans une expansion de tendresse, alors qu'elle ne pouvait plus le comprendre, fou comme sont les poètes : — « Tu es belle comme une cathédrale ! » — Puis il l'avait suppliée : « Garde ainsi toujours le silence, ne prononce plus de ces effrayantes paroles que je ne comprends pas avec ta voix que je ne reconnais plus...

Et maintenant, le silence éternel !...

Dans le berceau, des cris d'enfant :

— Le cher petit être !

Alors la vieille voix tremblotante, mais redevenue cohérente chante une endormeuse... Le bonnet et le tricot ont de nouveau repris leur place.

Et là, encore, quelle horrible chose !

Kerguelvan se retire au fond de la chambre : il s'agenouille, il se relève, il se rapproche, il dit : — Emilie Gerboix ! Emilie Gerboix !... Et toi, petit Raphaël, pourquoi as-tu emporté ma dernière joie ? Et ton père ! ton père qui était encore un enfant, pourquoi cette mort ? qu'est devenue ta mère ? peut-être vit-elle toujours ?... pourquoi ?... ah !

pourquoi la vie ? et pourquoi aimer et pourquoi penser ? Qu'est-ce que je cherche encore ?... La douleur suffit à expliquer la vie ! Que signifierait la vie mortelle si elle était heureuse ?... Oh ! être obligé de penser toujours ! Ne pouvoir pas même, comme un simple, pleurer sans se demander l'au delà de ses larmes ! Seigneur, ayez pitié de nous !... *Seigneur ayez pitié de nous* ?... Mère Emilie, c'est encore toi qui disais cela !

Une dernière fois il revient vers la fenêtre ; au loin la colline des trois pins en croix arrête ses regards ; là les aveux de Raphaël, et la décision soudaine : créer du bonheur par un sacrifice, purifier son fol amour par la douleur ! — Et la plus intime souffrance de sa vie lui poigne le cœur.

Le parc qui descend au-devant du château, il le voit, maintenant, comme il est, tout ensoleillé :

— J'avais voulu faire de leur mariage une allégorie de la jeunesse et du bonheur !

Son front lourd de tristesse s'appesantit contre la vitre.

Longtemps après, il dit encore : — Ensuite, les jeunes garçons et les jeunes filles parés de guirlandes, dansèrent des rondes sur la prairie jusqu'à la fin du jour !

Il est descendu au rez-de-chaussée ; dans le *salon des Naïades*, il s'arrête devant chaque meuble, et les touche. Au coin de la cheminée monumentale il s'assied ; son œil se fixe à l'étincelle d'un rayon sur un cadre ; immobile au fond de la grande salle sombre et feuillue de toiles d'araignées, si Brennilis le voyait ! Grand-Duc, plus qu'il ne le fut jamais !

Soudain, une corde du piano s'est détendue ; Kerguelvan se dresse ; il suit jusqu'au fond du silence le son grave qui s'éloigne dans un nimbe

chromatique, et il voit les choses actuelles qui l'entourent : ici, comme ailleurs, même apparence de vie enfouie sous la poussière, même désordre d'une journée inachevée ; objets gardant la pose donnée au hasard d'une main, attitudes des sièges laissés comme ils furent quittés : mouvements immobiles — Les choses qui avaient été posées là, en passant, sont restées telles quelles : sur une console, en travers d'un livre ouvert, une canne, un chapeau sur un vase, un foulard sur la boîte à violon, un cahier ouvert sur le piano ouvert, le violoncelle appuyé au bras d'un fauteuil... un pupitre au pied duquel de la musique effeuillée, un archet sur une chaise, et toujours cette odeur d'air privé d'air et de lumière !

Oh ! le bonheur qu'il entrevit avant que le dernier soir dont voici les vestiges fut ce dernier soir !

Et la joie des semaines de convalescence, après tant de misère et de souffrance, entre elles deux, Jeanne de Tréguenne et Emilie Gerboix ! La féerie de la renaissance à la vie, l'illusion d'aimer cette jeune fille, un renouvellement de toute l'âme, l'enchantement de l'avenir ! puis, soudain l'arrivée de Raphaël !... alors les trois longs mois d'absorption torturante, la consomption intérieure et les expansions hors de soi ! la lutte par l'Idée, la décision suprême ! et dans sa douleur l'horrible énergie de sa volonté éperdue, si effrayante qu'elle lui semble aujourd'hui rêvée plutôt que réelle !...

A ce piano, une nuit d'été, la première fois qu'il rejoua la *Sonate en fa*, avec Raphaël !

— L'enchanteur ! oh ! torturant charme ! souvenir exquis pourtant, même aujourd'hui après ce qui advint !

Kerguelvan cesse de formuler ses souvenirs, il les contemple passer : — Voici un lumineux automne qui garde comme un sourire de renouveau ;

un jeune homme et une jeune fille en confidences, marchent lentement par les allées... et lui-même qui les épie, derrière les arbres !...

Un paysage si brillant et si doux que le péché et la douleur en paraissent bannis : un être étrange s'y dresse, il est sombre et pourtant diaphane; au milieu de lui un autre être, un adolescent au front pur, d'une nudité rayonnante. L'adolescent se penche hors de l'homme qui grandit et se déforme ainsi qu'une fumée et il balbutie des mots d'amour et de reconnaissance aux fleurs et aux arbres... Voici des matins dont les ciels gris de lin font rêver d'anges ; l'air est parfumé de miséricorde et de rédemption, des sons de cloches s'envolent... L'être double marche sur des prairies en songeant comme un Abel ; ils vont, tous les deux, lui et celui qu'il contient, en des lieux clairs, par des sentiers gazonnés et doux fleurants, parmi de jeunes arbres pavoisés des fils de la vierge... Une autre forme les accompagne, mais si vague ! une vieille femme ou un prêtre ? Son geste seul est reconnaissable : elle ouvre les bras vers l'homme double... L'être noir passe sa main sur son front et voici qu'il s'auréole de têtes qui sourient : des vieillards, des mendiants. L'adolescent intérieur lève vers eux ses regards ; il leur donne l'aumône, il leur tend à baiser sa joue ; et son geste signifie : « Pauvres êtres errants et repoussés, venez à moi car vous ne me dégoûtez point. » Aussitot les figures ravagées sourient davantage, emparadisées et reflétant un rayonnement d'amour et de gratitude.

— Mon âme d'enfant ! en ce temps-là, je ne vivais plus qu'avec elle, je ne voulais plus vivre que par elle !

Dans l'embrasure d'une fenêtre, accoudé au bord d'une table, le même homme noir, mais qui n'est plus diaphane :

— C'est bien moi, oui c'est bien moi ! Voici tomber les innombrables soirs, la bure en lambeaux des frondaisons mortes se mariant au gris et au noir des écorces et laissant par ses trous passer les grands gestes nus des branches, remplit la campagne du drame infini des supplications ! Des horizons troublés, des ciels ternes, des pensées qui errent entre le blanc de l'inconnu et le noir du néant... La grise âme, le vague automne !... Je n'y vois plus, j'allume une bougie qui s'entoure d'un halo rose et vert dans l'air humide de la chambre, mon haleine fume... comme il fait froid ! je descends, c'est l'heure du dîner ; dans le salon (ici même)... oh ! figure au sourire d'espérance et de paix, figure aux doux yeux de mère, encadrée du bonnet noir aux rubans mauves et des cheveux blancs gardés dans la coupe de cristal, près du flamboyant feu dont la grande cheminée ronfle, je te revois ! Tu es là, tu étais là ! — Emilie Gerboix, tu tricoteras donc toujours, même dans ma mémoire, ton éternel bas !

Elle le reçoit d'un mot affectueux : — « Te voilà mon fils ; que faisais-tu donc là-haut tout seul ? »

Pour toute réponse, il l'embrasse ; il lui offre le bras pour passer dans la salle à manger (car elle ne marche pas encore seule, sa jambe est toujours si faible !) Alors, elle, toujours gaie (pour l'égayer lui) prend des airs cérémonieux, l'appelle comte et joue la douairière en se donnant des attitudes compassées et des grands airs comiques... Voici à table le curé du bourg et le petit rougeaud de docteur Gendron... qu'ils sont ennuyeux ces braves gens ! leurs interminables parties d'échecs, le soir !... Pourtant il est tranquillisant de les entendre parler de la récolte, des maladies de la vigne, des uns et des autres, de l'âge de celui-ci, du mariage de celui-là, des naissances et des morts...

Ils sont seuls, mère Emilie et lui; combien meilleures ces soirées-là! Ils éteignent la lampe, les lueurs du foyer ont un grand charme! Peu à peu ils échangent des mots, des mots sans suite; près d'elle qui le traite toujours en enfant, il redevient tout enfant. Il s'asseoit sur le tapis à ses pieds, elle pose les mains sur sa tête; il lui dit adorablement: « Chère petite vieille! » elle lui répond par de menues tapes sur les joues. Et tandis que, les yeux pleins de joies inconscientes et de couleurs, de choses et d'êtres et les oreilles de voix, il considère au doigt potelé de sa vieille mère-amie, une bague d'argent, mince, usée (souvenir de berceau, souvenir le plus lointain qu'il ait), Emilie Gerboix de sa voix chevrotante alors, mais claire encore, fredonne l'air de la dame blanche: « Cette main, cette main si jolie-i-i-e... » Naïvement elle s'exclame: « Ah! si tu avais entendu ta pauvre grand'mère comme elle chantait cela! » — Et voici qu'elle raconte, comment elle est entrée dans la famille, en qualité d'ouvrière à la journée, pour faire les robes de « ces dames » et de « ces demoiselles »; comment « grand'mère Kerguelvan » s'est attachée à elle pendant une « longue et affreuse maladie », un cancer au sein, dont elle la soigna; comment en mourant elle lui recommanda ses enfants, se méfiant, « la pauvre dame! » de son « suppôt de Satan » de mari, « ton grand-père »... Et, pour la millième fois, Emilie Gerboix raconte les grands faits et les bons mots d'une perruche qui appartenait à « grand'mère bisaieule »... Ou bien: « Quand j'étais petite fille... » et elle explique combien la vie était moins cher qu'aujourd'hui, comment elle marcha sur ses bas pendant l'hiver de 1820 pour ne pas tomber « à cause du verglas »; comment elle fut enlevée par une vergue du moulin de son père, étant toute petite... Puis, sur la

prière du penseur assis à ses pieds et qui, gagné par le bonheur de sa simplicité se fait tout simple et naïf et tout petit, elle répète les épisodes cent fois entendus (mais sa voix leur prête un tel charme!) de *Fer-bras de Bras de Fer et du Petit-midi* et d'autres contes populaires inconnus où il y a des nains et des géants, le diable et des trésors. Ou bien encore elle improvise des dialogues où chacun parle selon son caractère et avec sa voix propre, mimant chaque souvenir en des gestes si vivants, en des physionomies si expressives, que voici défiler toute une « lanterne magique » de personnages surannés, qui furent des arrière-grand'tantes, des grands-oncles, des cousins et des cousines émigrés aux colonies pendant la Révolution... Alors vient l'inévitable histoire d'un « vieux gos nègue » amené en France par l'une de ces cousines et qui chantait en balançant les mains :

Ces-jeu-nes-fill'-sont-coses-que-je-m'en-vais-mou-ant.

Elle imite le « gos nègue » le plus comiquement du monde. Ils rient, parce que cela les ramène bien loin en arrière tous les deux... lui songe : « Comme il y a longtemps que je vis déjà et que mère Emilie me sert de mère ! » et elle dit : « Vous ai-je assez bercés, habillés et déshabillés et débarbouillés toi et tes oncles, tantes, cousins et cousines et ton malheureux père ! Et en ai-je assez ensevelis, cher Jésus, de chers morts ! Que reste-t-il d'eux tous maintenant? ce que nous en disons, et toi et moi... » et bientôt... « Tais-toi, chère vieille ! » — Alors elle : « Que veux-tu c'est la vie ! »... Des minutes pleines de silence s'écoulent après cette mélancolie ; ils regardent les flammes qui dansent et les meubles qui ont l'air de remuer... et c'est tout un inexprimable qui les enveloppe ; lui cherche, sans pouvoir le comprendre, ce qui est là dans l'am-

biance, car il semble qu'il y ait quelque chose ou quelqu'un, quelqu'un plutôt que quelque chose : « Serait-ce cette silhouette aux bras ouverts qui m'accompagne quelquefois ?... » — « Ah oui, mon fils, vois-tu, dit Emilie Gerboix qui a senti aussi cela, vois-tu, il y a une conscience autour de nous qui en sait long sur tout ce que nous pensons. »

Et voilà qu'elle s'est remise à parler ; elle caresse d'un doigt distrait les longs cheveux de « son enfant », son récit s'écoule comme un murmure de source... du passé, du passé encore, des bribes d'aventures, des détails curieux et imperceptibles qui prennent tout à coup des proportions bizarres, des noms retrouvés depuis longtemps cherchés... toutes ces ressouvenances interrompues de temps en temps par un soupir de tristesse ; puis encore un autre souvenir, et puis, et puis... peu à peu sa voix se ralentit et tandis que sa main lui caresse toujours la tête, il s'assoupit, il ne l'entend plus que dans un rêve... alors elle se penche à son oreille et lui dit tout bas (ainsi qu'elle lui a toujours dit depuis qu'il est au monde) : « Allons, mon petit René, il faut aller vous coucher »...

Soudainement la vision s'évanouit, Kerguelvan se retrouve dans le présent. Les vieux meubles Louis XVI et les tentures de soie vert d'eau, la grande pendule de muraille, de chaque côté des portes les appliques d'argent, au milieu des panneaux les cadres argentés sous la poussière grise, aux quatre angles les quatre consoles surmontées de miroirs ovales... Bientôt, parmi les arbres, parmi les champs et les ciels, avec la ronde, avec les voix avec les figures et avec les gestes cette minute d'ombre et de poussière flottera au courant de sa mémoire !...

Sur le ciel d'or cheminent lentement les arbres tordus des haies lointaines ; il a plu, la route est fraîche et parfumée ; les feuillages rares et mul-

ticolore d'octobre reluisent; il a accroché les rênes à la lanterne, étendu au fond de la voiture avec Emilie Gerboix ; le trot monotone du vieux cheval dont un fer sonne, rythme le temps... çà et là, dans la campagne, des moulins arrêtés qu'Emilie Gerboix lui montre et lui nomme, à lui, comme à un étranger. Elle parle aussi de ses malades et des pauvres qu'ils vont voir... il l'écoute d'une oreille distraite... sous la couverture ils se tiennent la main comme feraient deux amants... les paysans les saluent au passage, ils comptent les bornes de la route... Le paysage est très doux avec les lueurs de ses feuillages mouillés et de ses flaques ! des buées montant du sol empanachent les buissons et les herbes... Trois vaches au bord de la route lèvent leurs lourdes têtes et prennent peur... alors le cri de la petite *gardeuse* : « He ! hé ! »... des volées de linots se lèvent sur un chaume... Et ce fossé ! oh ! ce fossé ! la silhouette qui surgit là un soir sur le haut du talus !... Lors voici de nouveau *le salon des Naïades* et cette même silhouette, la tête inclinée sur son violon et le violon chante... c'est la sonate en fa, toujours cette autre forme de cette forme !... Raphaël ! Raphaël !...

Quel est ce chemin au bord duquel il s'est assis ? des hommes passent ; ils se dirigent du côté du couchant, abattus et marchant avec peine : ils ne parlent ni ne chantent ; des chiens les suivent, la queue basse, et flairant la terre.... Les hommes s'éloignent... l'un d'eux tend le bras vers le coucher du soleil et marche longtemps dans ce geste... Les autres relèvent la tête puis la laissent retomber sur leur poitrine et continuent leur route... Un coup de vent arrache des feuilles mortes aux branches d'un arbre ; elles tourbillonnent quelque temps en l'air, puis, après avoir été violemment secouées, retombent à terre parmi les autres feuil-

les mortes. Et il a réentendu, à ce moment même, Emilie Gerboix disant : — « Que veux-tu c'est la vie ! » ... et comme le vent lui a donné froid, il s'est levé et il est rentré à Tréguenne....

Alors le Kerguelvan actuel se dresse d'un bond et marche à grands pas ; il a vu de loin, dans le désordre de ses souvenirs, venir une heure terrible ; il ne faut pas qu'il la revoie, cette heure ! de toutes ses forces il regarde les objets réels qui l'entourent.... mais, malgré lui, il aperçoit le geste atroce d'un forcené qui se frappe l'œil avec un couteau..... un éclair en jaillit dans son âme et il entend le cri fou (son propre cri) « ma volonté ! ma volonté ! » — Haletant, la tête rejetée en arrière, les mains crispées, un sanglot bouillonne dans sa gorge, il s'élance pour sortir...

— Mais non, je suis bien là, moi actuel ?... oui, ce n'est qu'un souvenir.... voyons, du calme !

En passant près de la console où il y a une canne posée sur un livre ouvert, il se penche et lit : — « Comment éteindre en soi ses pensées à » moins d'éteindre les perceptions des sens qui » leur correspondent ? Or il est en ton pouvoir de » les ranimer sans cesse. Oui je suis le maître de » concevoir sur tel objet ce qui est raisonnable : » si je le puis, pourquoi me troubler ? — ce qui » est en dehors de mon esprit n'est rien absolu- » ment pour mon esprit. Pense ainsi et te voilà » debout, il t'est permis de revivre. Tu n'as pour » cela qu'à contempler de nouveau les choses » comme tu les as vues déjà ; car c'est là propre- » ment revivre. »

Surpris de cette coïncidence, ne se souvenant pas d'avoir placé ce livre là et ne reconnaissant pas cet exemplaire flétri par l'usage, il le tient longtemps à la main, parcourant les pages bien connues pourtant :

— Oui, le stoïcisme est l'art de la vertu ; mais

cette indifférence artificielle qui fournit à l'âme des réponses aux cris de la douleur ne fait pas taire ces cris. Que signifie de se répéter éternellement ces grandes vérités, de se dire qu'on fait partie de l'harmonie universelle et que le mal n'existe pas? L'indifférence n'est qu'une pose qu'on prend pour soi-même, ce n'est qu'une pose. Le vrai remède, c'était le rêve de l'ami divin, le doux être qui pardonnait et qui aimait, à qui on présentait son mal et qui répondait : « Ceci est bien parce que j'aime ceux qui souffrent. »

En fermant le livre, il aperçoit quelques lignes écrites à la première page :

« Tu vas clore cette porte, pour jamais, dis-tu : » mais je sais que tu reviendras l'ouvrir un jour, » dans dix ans peut-être, peut-être avant, pour ap- » profondir l'amère jouissance de revivre ton passé ; » je dépose ici ce volume que tu aimas tant et où » tu puisas naguère tant de courage, afin que ce » même jour, tu trouves dans la résurrection de ta » douleur, des paroles amies jointes à ces pages » d'ancienne consolation. Tu as eu de grandes » souffrances, mon pauvre enfant ; mais considère » que tu as dramatisé ta vie par l'ambition de ton » cœur et de ton esprit. Relis encore ce livre de » la serénité et puisses-tu devenir, comme moi, » à l'exemple du stoïcien mystique, calme, résigné, » harmonieux dans l'harmonie des êtres. Ajoutant » à cette simplicité la grande espérance que Jésus » nous a laissée, offre-lui tes douleurs comme un » repentir et confie-toi sans crainte à la belle et har- » monieuse mort chrétienne qui viendra si vite ! — » *Signé* : *Lazare* et *Stelle de Saint-Ilan* »

— Lazare ! il était ici en effet le jour où je fermai cette porte !... depuis je ne l'ai plus revu... et Stelle de Saint-Ilan ! Stelle de Saint-Ilan ?

Kerguelvan prend un autre livre qui était sous le Marc-Aurèle, un petit bouquin à reliure rouge

parsemée de fleurs de lys d'or et de grandes L couronnées provenant sans doute de la bibliothèque de Louis XIV, un *saint François d'Assise*. A la première page une haute signature : *Marquis Brenn du Pouldu*. A l'instant il se remémore de vieilles histoires de hantise dont Emilie Gerboix amusa son enfance.

Il quitte le salon : dans l'antichambre, il s'arrête à considérer les objets pendus aux murs : des chapeaux dont la paille, pourrie par l'humidité, tombe en lambeaux, des vêtements, un cor de chasse, deux fusils couverts de rouille, des fauteuils de jardin.

— Les soirées assis dans ces fauteuils sur la terrasse, au bout du *jardin français* !

Il va pour ouvrir une porte vitrée au fond de l'antichambre ; les verrous rouillés résistent. Il décroche un fusil et revient frapper à grands coups de crosse ; le bruit retentit jusqu'en haut des escaliers... Enfin la porte est ouverte ; les abat-vent poussés, le *jardin français* apparaît, envahi par les ronces : de vieilles fleurs s'étiolent sous les branches, les marches du perron sont soulevées par des racines, une Diane encore blanche se détache à l'entrée d'une charmille. Malgré le plein soleil qui donne là, tout est d'un vert d'ombre et les allées sont humides : c'est là qu'il fit sa première sortie de convalescent, en quel doux rayonnement printanier !... c'est là aussi qu'il crut, un soir, aimer Jeanne de Tréguenne !... L'air lui-même semble désillusionné et vieilli, c'est l'atmosphère d'un cimetière maintenant... où donc ce rayonnement qu'il avait vu jadis ? et cette chaleur et ces parfums de vie ?

Il sort et marche : au coin d'un parterre, une *couronne impériale* se dresse dans son feuillage de fer ; il se penche à regarder au fond de la fleur blanche l'œil violet qui pleure... Les forces lentes

qui s'élaborent dans la solitude ont renversé les bancs de pierre sous la charmille ; Kerguelvan passe parmi ces choses, lentement. — Il se dirige vers une porte, entre dans un autre jardin qu'il traverse plus rapidement ; il ouvre une autre porte sur un troisième jardin en élévation de quelques marches, le *jardin du presbytère*. Au fond une maison en ruines dominée par le petit clocher de l'ancienne chapelle... de l'autre côté du mur, la tour ronde, puis les poivrières du manoir.

Dans ce jardin une profusion de fruits aux arbres : par terre des prunes pourrissent sous un nuage de guêpes et de frelons. Une odeur de sucre et de miel mêlée au parfum des framboises, des pois de senteur et des roses alanguit l'air déjà somnolent du bourdonnement des insectes.

Kerguelvan s'adosse à la table d'ardoise d'un cadran solaire ; il sourit. Pourquoi sourit-il ?

Il parcourt les allées en feuilletant le saint François d'Assise. — Au bout du jardin, il monte sur le belvédère qui domine la route : au giron d'une vallée, par-dessus les cimes d'un bois, il aperçoit les pignons de Kerguelvan, et, plus près, aux confins des terres de Tréguenne et de Kerguelvan, en haut d'un champ peuplé de menhirs comme Carnac, une colline aux flancs de laquelle une théorie de blocs grimpe : la *Colline des Pierres qui pleurent*... puis, là-bas, l'autre colline plantée des trois pins ébranchés qui ont l'air de trois croix. — Ayant assez vu, il se remet à lire saint François d'Assise... le nom qui est inscrit à la première page l'arrête encore : *Brenn du Pouldu*... Il se demande à voix haute :

— Brenn du Pouldu ?

S'il allait les voir ces parents inconnus dont il a entendu autrefois tant curieusement parler ? il s'étonne lui-même de concevoir ce désir, il est presque joyeux d'avoir formé un projet. Malgré

tant de tristesse, une sorte de sérénité émane des jardins et le pénètre : comme il est jeune encore !... il songe qu'il n'a que trente-cinq ans !

Sans s'attarder à l'abandon des allées, il rentre au château ; à Pierre qui garde les chevaux, toujours assis au bas du perron, il demande :

— N'as-tu pas été jadis avec mon grand-père au Pouldu ?

— Il y a bien longtemps, Monsieur René.

— Et combien d'années de cela ?

— Je pouvais bien avoir dix ans.

— Et quel âge as-tu, mon vieux Pierre ?

— Feu Monsieur le Comte, votre grand-père, et moi, nous étions frères de lait, vous savez ?

— Et cela fait ?

Le vieillard indique de la main les deux chênes jumeaux qu'il n'a cessé de contempler depuis qu'il est assis là et il répond en breton : — Vois les *chênes de naissance*, Monsieur René.

Kerguelvan regarde les deux arbres aux branches déjà torses et au tronc noueux dont les cimes dominent le toit du château. — Il ne renouvelle pas sa question et rentre fermer les portes et les fenêtres.

Par l'avenue silencieuse d'herbe, côte à côte sur leurs chevaux noirs, Kerguelvan, la taille redressée, tête nue, son œil d'or grand ouvert, semblable à un prince mystérieux de légende, et Pierre, le profil fier, les épaules drapées de sa pèlerine de cheveux blancs, semblable à un vieux chevalier des poèmes : ils s'en vont.

Au fond du bois Louis XV, les boudoirs de rocaille tapissés de mousse et de lierre se souviennent de causeries perdues.

Près du *Salon de la Reine*, Kerguelvan et Pierre s'arrêtent : dans les rayons obliques du soleil rose tamisés par les feuillages, les essaims dorés des

mouches éphémères tourbillonnent hâtivement, semblant tisser la trame invisible de leur linceul...

Longtemps ils les regardent monter avec la lumière, jusqu'à ce qu'elles disparaissent au-dessus des cimes.

HENRY BOURGEREL.

(*A suivre.*)

Reproduction interdite.

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Le Délire Russe. — Légende pour une caricature. — Vie abrégée de Félix-Faure à l'usage des Moujicks. — Les Armes de France. — Le Sionisme. — Chronique de la Dépopulation. — Le Ciseau à froid. — La Gifle ou l'Homme des Grillages. — Enseignement tiré des Grandes Manœuvres.

Le Délire russe. — Il a dû être agréable de vivre en des temps où l'on avait le droit d'être tout bonnement français et même un peu poitevin, picard, ou provençal : à cette heure il faut être franco-russe, ou être lapidé. L'aventure arrivée à M. de*** sur un bateau de plaisance, devers Caudebec, en témoigne ; pour avoir négligé l'hypocrisie (cette vertu des démocraties), ce monsieur fut appréhendé par les passagers ivres de patriotisme et insére d'abord entre les bras des gendarmes, ensuite en prison. Il avait osé dire à haute voix que la *Marseillaise* est peut-être inférieure en beauté à *Parsifal* et aux *Symphonies* ; pour avoir exprimé cette opinion avec une franchise bénévole, et un peu hirsute, il faut le reconnaitre, ce gentilhomme normand ira dans les geôles. Soyons de notre temps, que diable ! comme disait Villiers, et sachons que la *Marseillaise*, depuis qu'elle fut écoutée debout et nu-tête par Sa Majesté est un hymne deux fois sacré : la première consécration lui fut imposée il y a cent ans, environ, par la hurlante troupe de Jourdan Coupe-Têtes.

« Charmant Tzar, tu la verras chez toi, la Révolution, stupide comme le peuple et féroce comme la bourgeoisie ; tu la verras dépassant en animalité et en rapacité sanglante tout ce qu'on t'a permis de lire dans les tomes expurgés qui firent ton éducation. Tu verras le délire russe se déchainer lui-même, sans ta permision, et hurler, sous tes fenêtres, cette Marseillaise que tu susurres en famille, autour du samovar. Lis la « Prophétie de Cazotte » ; elle est toujours d'actualité, et si elle ne s'était déjà réalisée une fois, on la croirait écrite d'hier, au dos

de ton portrait. Songe à la Sibérie et songe à Tolstoï. La Sibérie est une Bastille, un peu plus vaste, un peu plus peuplée que la benoîte prison qui exaspéra, il y a un siècle, les Parisiens ; c'est un exil plus sûr, une oubliette plus profonde, mais il en sort quelquefois des cris et quelquefois des hommes : des cris et des hommes, cela fait une révolution en moins de temps qu'il ne faut pour organiser, à Cronstadt, la féerie de l'enthousiasme populaire. Songe à Tolstoï : on vit autour de lui dans l'attente de l'ordre de route pour les mines, mais tu ne donneras pas l'ordre qu'on attend ; tu ne peux pas violer la civilisation : il y a des trous aux murs de ton palais, on te regarde, on sait ce que tu lis et ce que tu signes, et le nombre des convois et le nom des condamnés ; tu garderas Tolstoï et tu feras semblant de l'aimer. La révolution te rongera le cœur, et tu souriras sur l'air de la Marseillaise. »

Voilà ce que les conjurés pourraient déclamer dans le prochain drame franco-russe, si la liberté du théâtre existait encore en France, mais le Vieux Russe pourrait répondre :

« République, te voilà la corde au cou et en chemise plus courte et plus humble que les pauvres Bourgeois de Calais. Dans notre union tu es la femelle. Nous t'anoblissons, selon le rit de ton ancien droit coutumier, plébéienne élevée par caprice jusqu'à notre lit : mais à condition que tu sois bien sage et que tu files la laine. Tu ne prendras pas notre Bastille ; nous reconstruirons la tienne. L'ancienne n'était qu'un symbole ; la nouvelle sera invisible, bâtie, non en pierres, mais en lois et en décrets. Tu te plieras à nos mœurs, ma belle, et tu reculeras ton évolution jusqu'au degre appele obéissance, — sinon je te rends à ton état de Servante des Nations. »

J'ai entendu des gens comparer le temps où l'ambassade moscovite était regardée à Paris comme une curiosité, avec le temps (c'est le nôtre), où le Tzar est vénéré comme une providence. Est-ce la France qui a diminué ? Est-ce la Russie qui a grandi ? La Russie a grandi, mais pour que la France manifeste une telle joie à une telle alliance, il faut vraiment que

sa décadence politique soit irrécusable : si encore cela nous assurait une certaine paix, une évidente sécurité, — mais qui sait si le traité ne va pas nous engager en de folles guerres, en de désastreuses expéditions ? C'est la politique de l'abdication ou la politique de la revanche : l'une, digne d'une femme ; l'autre, digne d'un enfant.

Nous avons un maître.

Légende pour une caricature : La Bonne (en Sainte-Russie ; rubans et poitrail). — Que cherches-tu là, mon enfant ?

L'Enfant (en Marianne-bébé ; bourrelet et mollets ; a quatre pattes sous une table). — Tite mère, ze serche ma poupée alsacienne...

La Bonne. — Veux-tu te tenir tranquille, petite mal élevée !

Vie abrégée de Félix-Faure à l'usage des Moujicks. — Félix-Faure, empereur de l'Etranger, naquit dans la ville du Hâvre, fondée il y a plus de deux siècles par un de ses ancêtres, François Ier. Quoique sa naissance ne le destinât pas au trône, un instinct secret avait averti ses parents des hautes destinées de leur fils et ils l'élevèrent selon les principes de notre glorieux aïeul Pierre-le-Grand. De même que Pierre avait appris à construire les bateaux, Félix apprit à tanner les peaux. Des événements inattendus justifièrent les pressentiments de sa famille : Félix-Faure fut couronné le 17 janvier 1895.

Les Armes de France. — A propos du Voyage et du protocole, on a reparlé des « armes de France », c'est à dire du symbole figuratif par quoi on peut sur un écusson représenter l'idée de France, comme l'idée d'Angleterre est représentée par des léopards, l'idée de Suisse par une croix, l'idée de Belgique par un lion. On a essayé de plusieurs emblèmes, de je ne sais quels grotesques faisceaux de licteurs, surmontés d'un bonnet de pêcheur napolitain, tout à fait incompréhensible, sans aucun rapport ni avec la Liberté ni avec la France. La haine de la tradition et la peur d'un emprunt trop visible aux signes de l'Ancien Régime ont fait écarter la seule solution possible. Que le gouvernement soit déguisé

sous le nom de République, d'Empire, de Fronde, de Commune, de Ligue, de Directoire, il n'est, ou ne devrait être, que l'interprète d'une race, d'un peuple, d'un pays. Or le pays dénommé France par l'histoire non moins que par la géographie a des armes assez connues : d'azur à trois fleurs de lys d'or. Elles ornent encore des monnaies qui ont cours ; elles signalent encore, en quelques provinces, d'antiques auberges ; enfin, à l'étranger, dans toute l'Europe, tout l'Orient, toute l'Amérique du Nord, les fleurs de lys (dont la ville de Paris aime toujours à s'orner) signifient la France et ne signifient que cela. Si ces armes ont d'abord été celles d'une famille, elles sont devenues dans la suite celles du pays, exclusivement. Chaque fois que les derniers rois usaient de ces armes pour leur usage personnel, ils les accolaient aux armes de Béarn. A qui voudrait-on faire croire que l'*Ecu de France* soit la propriété de Don Carlos ou du duc d'Orléans ? Ces armes étaient si bien jadis la propriété de tout Français qu'elles servaient couramment d'enseignes : Louis XIV l'aurait-il permis, si elles lui avaient appartenu ? Il les considérait si peu comme représentatives de sa personne qu'il adopta, comme emblème particulier, un Soleil. Cet écu fera un peu meilleure figure que l'humiliant R.F.

Le Sionisme. — Ce congrès absurde de Juifs rêvant à rebâtir le Temple de Jérusalem et à restaurer le royaume de Juda, nous a pourtant valu quelques instructives notions. Ce fut par l'organe de M. Nordau. Il y a donc selon lui deux sortes de Juifs, les bons et les mauvais. Les bons sont les Juifs judaïsants, les familiers des synagogues, les hommes des tentes, ceux pour qui l'Europe est l'exil et l'Européen, l'ennemi, — ceux enfin qui attendent le Messie. Les mauvais, ce sont les Juifs sceptiques, qui, Français, ne songent plus à leur race que comme un Parisien songe à sa province d'origine, qui ont adopté, et depuis plusieurs générations toutes les idées européennes et même chrétiennes, — ce qui des idées chrétiennes a passé dans les mœurs ; enfin le Juif qui n'a plus rien de juif. L'Israélite ordinaire est d'un caractère moins net : sa plus fâcheuse défaillance est, témoin M. Nordau, une impossibilité

ethnique à comprendre l'essence de notre civilisation germano-latine. C'est en ce sens que le Juif judaïsant et le Juif moyen sont de médiocres Français ou de médiocres Allemands (ils semblent mieux s'adapter à la civilisation anglaise) : les membres des congrès de Bâle l'ont prouvé une fois de plus ; ils l'ont même proclamé par leur adhésion à un projet qui implique le mépris des idées qui les ont tirés du ghetto. Mais il ne faut pas confondre les Juifs de bonne volonté, pareils à nous par l'éducation, la culture désintéressée, le sentiment de la beauté, de la justice, les Juifs fondus au creuset de la Race avec les fanatiques du Talmud et du Coffre-fort, avec les Sionistes, les Jéhovistes et les Banquistes.

Chronique de la Dépopulation. — Songez que dans cent ans il y aura cinq cent millions de Russes ; pas un de plus, pas un de moins. Donc par le simple jeu de la progression géométrique, dans cinq cents ans, il y en aura trois cents milliards. M. Prévost, qui est de l'Ecole, nous mettrait cela en formules très facilement. Un plus modeste calculateur, découvert par M. Bélugou se propose de doter la France, par un moyen très simple, la procréation obligatoire, de trois milliards d'habitants, — pour commencer. Ensuite progression normale. J'aime mieux cela ; c'est la folie pure et simple, la folie de la repopulation, que des gens intelligents ont tort d'entretenir, par de faux raisonnements, dans l'esprit des simples, M. Marcel Prévost et tous les populateurs oublient quelques petits éléments tels que : famine, peste, guerre, — et quelques petits principes, tels que : concurrence vitale, limite de la productivité de la terre, — et aussi l'inconnu, et aussi ce moteur mystérieux qui est la volonté humaine. A cela près ils ont raison.

Le Ciseau à froid. — L'idée d'user d'un ciseau à froid et d'un marteau en guise de céphalotribe est assez singulier : après le lamentable Boisleux, les médecins n'avaient pas besoin du regain de déplaisante popularité que leur impose l'accoucheur de Charonne ; mais, — si le Dr Laporte éveille une sympathie modérée, que faut-il penser du « mari », de l'homme qui engrosse

pour la *septième* fois une femme qui, à chaque couche, dut subir l'horreur des fers ? Il y a donc vraiment des rages de paternité que rien n'arrête, ni la misere imposée aux enfants innocents, ni les tortures prévues d'une pauvre femme ? — Sauvages !...

La Gifle ou l'Homme des Grillages. — Cet épisode fut charmant d'une femme giflant un chef de bureau insolent et stupide. Bon sujet de méditation pour les Hommes des Grillages, — et aussi pour les féministes qui vont peut-être comprendre que si la Femme n'a pas de droits, elle a des privilèges. Cette simple et délicieuse gifle, à en lire l'anecdote, nous avons tous senti la joie de la donner, mais seule une femme pouvait...

Enseignement tiré des Grandes Manœuvres. — On fut unanime à louer la célérité, le courage et l'aplomb des soldats cyclistes qui se distinguèrent sur les récents champs de bataille. Et pourtant, comme le narraient d'éloquentes dépêches, ces braves gens portaient le plus souvent leur machine sur leur dos ; c'est en cet équipage qu'ils défilèrent devant le roi de Siam ébahi. Or, puisque des cyclistes peuvent manœuvrer, monter à l'assaut, faire le coup de feu avec une lourde bécane attachée à leur sac, à plus forte raison les cyclistes parisiens, moins agités, doivent être jugés capables de ce petit tour de force. Je propose donc qu'ils prennent l'habitude de plier leur machine et de se la passer sous le bras, comme un portefeuille de ministère ; cela nous évitera d'être heurtés par ces monstres et assourdis par leurs grelots ; une fois dans les campagnes, ils évolueront à leur gré ; voilà l'enseiguement des dernières grandes manœuvres.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Jacques Nervat et Marie Caussé : *Cantiques du Cantique*, Toulouse, « L'Effort ». — René de Planhol : *Poésies*, Lemerre, 3 fr. — Pierre Courtois : *Dans la Paix du Soir*, Perrin, 3.50. — Paul Briquel : *Soirs d'automne*, Nancy, Sidot. — Henri Michel : *Chants de la Vie*, Librairie de l'Art Indépendant. — Léon Hennebicq : *Poèmes d'hier et d'aujourd'hui*, Bruxelles, Lacomblez.— Albert Samain : *Au Jardin de l'Infante*, « Mercure de France », 3.50. — Jean Lorrain : *L'Ombre Ardente*, Fasquelle, 3.50.

Voici d'abord deux livres qui commandent une certaine partialité. Le premier s'en passerait, car les **Cantiques du Can-**

tique, de M. Jacques Nervat et de Mme Marie Caussé, contiennent de fort jolis vers où alternent deux voix, l'une plus grave, l'autre plus tendre. Ce sont des vers d'amour. « Deux destins se sont rencontrés et unis pour les bons comme pour les mauvais jours. C'est pendant de longues fiançailles que ces vers ont jailli de deux âmes qui se sont penchées l'une vers l'autre pour se pénétrer », dit la Préface, « et, comme des enfants qui ont trouvé un beau papillon le montrent à tout venant, au bout de l'épingle avec laquelle ils l'ont transpercé, elles ont fixé dans l'ombre, avec le rythme, le beau papillon de leur amour et, fervemment, le portent à la clarté. » Aimons-en donc le vol double et les délicates diapru-res, d'autant mieux que ces gracieuses strophes, nées de circonstances sympathiques, ont des qualités intrinsèques de simplicité et d'harmonie. Elles sont dans le faire de cette « école de Toulouse », qui compte maint bon poète, dont MM. Maurice Magre, Jean Viollis et Marc Lafargue qui sont même mieux encore que cela.

Le capitaine René de Planhol est mort au Soudan. Ses **Poésies**, réunies en un volume par le soin pieux de sa mère, montrent qu'il fut une âme généreuse, enthousiaste et primesautière. Ces brillantes improvisations, dont beaucoup ne furent pas écrites mais confiées au fur et à mesure à des mémoires amies, se retrouvent aux pages de ce livre qui est un précieux souvenir pour tous ceux qui ont aimé et connu ce parfait officier qui fut un lettré et un brave.

M. Pierre Courtois nous donne un gros volume de poèmes: **Dans la Paix du Soir**. M. Courtois est loin d'être sans talent, mais les traits ingénieux ou pittoresques qu'il rencontre se perdent dans une fâcheuse prolixité. M. Courtois a de l'usage et du métier. Il développe méthodiquement son sujet, le pousse à bout ; mais ses procédés de composition manquent par trop d'imprévu et d'artifice. C'est probe, mais les images intéressantes sont bien isolées. M. Courtois est capable de plus de concision car il a écrit quelques sonnets d'un raccourcis assez heureux et d'autres qui sont au moins d'une langue curieuse et d'un ragoût amusant, car on y voit :

Le Chillouck, le Niam-Niam, du troumbache équipé,

tandis qu'ailleurs :

Sur l'haol de satin le macoual éclate.

Le Chillouk et le Niam-Nam préoccupent peu M. Paul Briquel et l'haol et le macoual tiennent peu de place dans les rêveries de ses **Soirs d'automne**. La pensée s'y module en fines grisailles. Sa poésie ressemble à ces jours tièdes d'arrière saison où un oiseau encore invisible chante sur une bran-

che qui s'efteuille. Il y a du silence autour de chaque strophe, elle y tombe avec langueur, vers par vers, avec grâce et mélancolie.

J'aime beaucoup certains des **Chants de la Vie** de M. Henri Michel. Tout n'y est pas parfait mais tout s'y anime d'une couleur poétique qui a de l'harmonie et de la vivacité. Le marbre quelquefois taillé d'un ciseau hâtif de ces petits poèmes s'y veine de vers charmants. M. Henri Michel a l'esprit ingénieux et ordonné ; son discours est suivi ; la période s'achève en bon équilibre. Ses compositions ont je ne sais quoi de latin, par leur tour d'élégies, leur mesure, leur clarté. Je voudrais que le livre de M. Michel soit lu pour de beaux vers qu'il contient et pour la judicieuse préface qui le précède. Elle exprime en termes parfaits quelques vérités utiles.

« La poésie, telle que je la comprends, dit-il, a pour sujet toujours le même et toujours à renouveler le mélange de douleur et de joie qui demeure, quels que soient le temps et le lieu, le fonds permanent de la vie humaine... Sa place est au carrefour de tous les chemins de l'esprit, point de rencontre de la pensée abstraite et du pur sentiment, de la Sagesse et de la Musique. Elle est essentiellement un lieu commun. On y retrouve l'écho des plus ordinaires soucis des hommes, mais l'écho seulement pour qu'à les exprimer de façon trop littérale et minutieuse elle ne vienne à perdre, avec son sens éternel, sa fleur de noblesse, de simplicité et de grâce. »

Les **Poèmes d'hier et d'aujourd'hui**, de M Léon Hennebicq, montrent des « Chansons », des » Estampes », des Soucis » et des » Joies ». Il y a bien du mélange en tout cela, du bon et du mauvais, des réussites et des entorses, mais de la verve, de la passion et de nettes images, tout ce qui constitue un poète, et un poète en cette sorte de confusion intéressante où l'on prévoit mieux son originalité qu'on ne pourrait déjà la définir.

§

Nous avons eu du **Jardin de l'Infante**, de M. Albert Samain, d'abord l'édition verte dont la couverture était de la couleur des vieux buis taillés et des ifs. Voici maintenant l'édition jaune comme au soleil le sable de ses allées. J'en souhaite d'autres encore de toutes les nuances des eaux de ses bassins. Ce sera chaque fois une occasion bienvenue de relire ce beau livre. Il abonde d'images délicates et fortes, de sentiments subtils, de sensations aiguës. Une sorte d'amertume hautaine s'en exhale en même temps qu'une mélancolie indolente. Une brume parfumée s'en élève, déchirée d'éclairs fougueux. M. Samain unit à force d'art des contrastes singuliers qui

sont en lui et font l'originalité de sa nature. Dans son Jardin, je vois une statue voluptueuse et dansante à côté de quelque bas-relief accroupi et tragique. La transparence des albâtres n'y fait pas tort à la patine des bronzes. Des Ombres légères et méditatives se rencontrent à la croix des allées. Les soirs sont embaumés ou « fiévreux et forts comme une venaison ». M. Samain est tour à tour raffiné jusqu'à la mièvrerie ou énergique jusqu'à la violence ; il n'est jamais fade ni brutal. Sa mièvrerie est élégante, sa violence concise. Il garde une mesure dans l'excès. Sa Muse, si l'on veut, tient d'une main une rose, de l'autre une épée. Elle souffle tour à tour dans une flûte bocagère ou un buccin guerrier où, en une double harmonie, le verbe soupire ou éclate. Le mérite de ces beaux poèmes tendres et amers est d'avoir été pensés par un esprit patient, réfléchi, sérieux et écrits d'une main précise, souple, juste. La langue subtantielle nourrit la langueur du vers ou sa riche sonorité. Email et Pastel. Fête galante et faste barbare. Elégiaque ou héroïque, qu'il écrive le délicieux *Accompagnement*, ou la tragique *Fin d'Empire*, qu'il dise

L'amour passe au galop dans les forêts obscures
Triomphal et levant ses bras tachés de sang

ou

Et comme l'eau qui tombe en la vasque voisine
L'amour tombe dans l'âme et déborde des yeux,

qu'il cisèle en distiques laconiques les litanies de la *Luxure*, ou chante en larges strophes la *Douleur*, qu'il sculpte Hélène en un sonnet ou y gouache Lelio, qu'il tente une fresque ou parachève une arabesque, M. Samain se montre écrivain scrupuleux, épris des beaux tours de la langue, des belles architectures de rythme, maître en son Art. Je sais bien que cet art est communément qualifié d'artifice par ceux qui n'en veulent pas accepter en pratique les hautes conditions. Il y a une tendance à remplacer la grave méditation du poète par une sorte d'improvisation hasardeuse où l'on ajuste bout à bout des sensations sans choix et sans cet ordre nécessaire qu'y apporte la pensée. Penser est le signe de la vie aussi bien que sentir. Les deux termes se complètent et c'est en leur accord que se trouve la vraie beauté. L'eau qui mire le ciel est faite des pluies qui en tombent, mais l'averse ne reflète rien avant d'être devenue la source qu'elle vivifie ou le fleuve qu'elle alimente et où se représentent en elle les arbres qu'elle a rafraîchis.

§

Ce sont les poèmes de la *Forêt bleue* et du *Sang des Dieux* que nous retrouvons en partie dans **L'Ombre ardente** de

M. Jean Lorrain. D'autres pièces s'y sont jointes pour composer le volume que publie aujourd'hui le subtil écrivain de tant d'œuvres dissemblables et toutes curieuses chacune par son mérite particulier. Je connais peu d'esprits plus divers que M. Lorrain. Il y a en lui, pour le définir sommairement, un conteur et un satiriste (je parlerai du poète). Le satiriste est brillant, spirituel, féroce, souvent profond, peintre des mœurs et des ridicules du temps, avec une verve et une clairvoyance singulières. Sa satire va plus loin que les apparences dont elle joue, elle est psychologique et touche à des jointures secrètes de l'âme contemporaine. Il connaît la mécanique des pantins de la Petite Classe. Il est le la Tour et le Beaudoin de ces marionnettes mondaines ou littéraires. M. de Goncourt l'aimait beaucoup et l'admirait. Cette observation pénétrante, M. Lorrain l'a répandue en de nombreux dialogues que l'on connaît; en des portraits que l'on n'oublie pas, en innombrables chroniques où le fait et l'homme du jour apparaissent en leur comique ou leur bizarrerie, travail fiévreux, attentif, continuel, qui semble par sa dispersion même avoir peut-être empêché M. Lorrain de concentrer son talent en une œuvre plus une où il apparaîtrait, je ne dis pas plus évident, mais mieux résumé, et si l'on peut dire, en pied. On dirait que le souci de se condenser commence à prendre M. Lorrain. Il nous donna, il y a peu, *M. de Bougrelon,* cette caricature surprenante, tracée avec une sûreté et un mordant uniques et qui est vraiment une espèce de chef-d'œuvre impertinent, debout la moustache cirée, le bandeau sur l'œil et la canne à la main.

Je vois dans *M. de Bougrelon* le point de jonction du satiriste et du conteur. Ses contes sont variés, contes poétiques, contes fantastiques, contes ambigus, contes grotesques, contes du buveur d'éther. Le pavillon de Sonyeuse en face de la chaumière de Dolmancé se mire dans l'étang où va crouler la Maison Usher.

Si M. Lorrain a fréquenté et décrit tous les mondes il a aussi connu maint paysage. Ses notes de voyage sont d'un peintre subtil. Les aspects y revivent avec netteté, les campagnes s'étendent, les villes grouillent, les ports y sont avec la mer, les promenades avec les costumes, l'Espagne avec ses danseuses, l'Algérie avec ses palmiers. Il visite les bouges et hante les musées, car M. Lorrain est un amateur d'art passionné. Il en aime les manifestations curieuses et baroques ; il a un goût du bizarre et du saugrenu ; il aime le bibelot énigmatique, bijou contourné ou verrerie chatoyante, et le tableau singulier, visage hypocrite, bouche douteuse. Beaucoup des vers de l'*Ombre ardente* portent le signe de cette préoccupation. Il y évoque des tableaux réels et imaginaires. J'ai noté, en lisant,

de beaux sonnets, d'une langue riche et précise, *La Madone*, par exemple l'*Hespéride*, *Narcissus* et les pièces qui composent le *Pays des Fées* où Oriane et Melusine donnent la main à leurs sœurs et tournent en ronde harmonieuse. M. Lorrain sait les légendes, le pays bleu, le décor tennysonnien des Broceliandes. Il chante Loreley qui mourut dans les eaux comme Sapho. Avec elle le monde antique revit en ses héroïnes, ses éphèbes et ses Dieux. La poésie de M. Lorrain est brillamment coloriée, moins lumineuse que phosphorescente, d'une émotion souvent plus décorative que sentimentale. Il fait penser à un Théophile Gautier indolent, qui sculpterait en cires précieusement peintes ses rêveries plastiques. Il est un des liens entre le Parnasse et le Symbolisme, une sorte de précurseur, un écrivain de valeur et un poète naturellement doué, et si, ce que je ne souhaite pas, M. Lorrain ne donnait pas de suite à ce volume, il resterait pour témoigner d'une haute aptitude au jeu des images et des rythmes.

HENRI DE RÉGNIER.

LES ROMANS

Henry Bérenger : *La Proie*, Armand Colin, 3.50. — Claude Berton : *La Conversion d'Angèle*, Fasquelle, 3.50. — Albert Lantoine : *Les Mascouillat*, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — André Desroches : *L'Eternelle Illusion*, Ollendorff, 3.50. — Xavier de Ricard : *Les Conditions de Claire*, Chamuel 3.50. — Jacques Saint-Cère : *La Noce sentimentale*, Ollendorff, 3.50. — Auguste Marin : *La Belle d'Août*, Ollendorff, 3.50. — Blanche Rousseau : *Nany à la Fenêtre*, dessin de Henry Meunier, Bruxelles, Imprimerie Constant Dumont. — Jacques Sautarel : *Amants en Révolte pour l'Idée sainte*, Société Libre d'Edition, 3.50. — Jehan Marchadier : *Esthète*, dessin de Louis Nadot, Société Libre d'Edition, 1 fr.

La Proie par Henry Bérenger. Ecrit un peu comme au grand siècle, ce roman est une œuvre noble. Il vous donne l'impression d'un fauteuil rigide où l'on ne sera pas bien assis et où l'on devra se tenir, en conservant un vague respect pour soi-même et pour les autres. Mais cette œuvre, trop noble, est, malgré tout, bien faite. De nos humbles jours, les jeunes écrivains désirent se signaler par un maladif amour des décors compliqués et une telle préciosité de langue que cela en devient banal à force d'être voulu. Le français, simplement exposé en français, fût-il académique comme quarante fauteuils, détend nos nerfs en dépit de son grave cérémonial. Henry Bérenger, suivant les vieux errements de notre écriture, risque de la renouveler et de nous étonner, au moins durant un volume. Il était d'ailleurs amusant d'écrire ainsi le roman du héros, fort moderne, qui a nom Raoul Rozel. Ce héros

nous le connaissons tous, mais pas par ses côtés nobles ! Henry Bérenger a insisté pour le voir, non pas mieux que nature, seulement dans le sens de la hauteur de l'action. Il a supprimé toutes les petitesses des mobiles et il nous présente, en liberté, un dompteur de foule, alors qu'il eût été drôle de nous donner un simple bandit social souffrant de la société. Il convient de féliciter l'auteur pour sa volonté d'ennoblir, ce qui l'éloigne de la vérité, assez odieuse, en somme, et pour sa naïveté à croire vrai ce qu'il déduit, logiquement, d'un très beau devoir de style. Raoul Rozel est un jeune homme plein d'inspirations dominatrices. Il a, dès vingt ans, nettement défini ce qu'il fera de son charme et il en est presque la première victime. Il peut perdre des amis, vaincre des femmes, semer ses illusions, il n'en ressent pas moins toutes les commotions, les mille et une petites secousses nerveuses, les tortures délicates qui font d'un cerveau d'homme le plus étonnant des champs de bataille. Il va droit, toujours, aveugle dirait-on, parce qu'attiré par l'aimant de son ambition. Il est changé, dès son aube, en statue de pierre et le char du triomphe le traîne comme le gladiateur glorieux mais déjà mort. Cela fait un livre et détruit un homme. Cette sorte d'idole grande, mince, froide, beaucoup plus correcte que les Raoul Rozel de nos milieux littéraires, ne donne pas du tout le clown souple et, en réalité, profondément versatile que pouvait être *l'autre*, si fort qu'il fût. Je vois, dans la *Proie*, un homme du monde tâchant de dissimuler qu'il est un parvenu et non un intuitif ayant déjà inventé tous les luxes qu'il ignorait. Henry Bérenger nous offre les grandes lignes d'un ambitieux vulgaire (je dis *vulgaire* pour ne pas dire *politique*), mais il oublie de nous sortir les vices de cet ambitieux ; c'est à y penser de près, pourtant, les vices de certains hommes d'Etat qui les rendirent si compréhensifs aux heures critiques. Raoul Rozel rêve d'une femme *noble*, comme il est lui-même un noble lutteur, et il l'aime à sa façon dans l'histoire du moraliste. Dans l'histoire... contemporaine, le Raoul Rozel n'aimait pas la femme. Ainsi Napoléon qui s'en servait, de Morny qui en avait besoin, Thiers qui la tolérait au nom de la famille. Le Rozel véritable est pris au moment de son essor par Henry Bérenger... Que cet auteur, soucieux de la dignité de sa plume avant tout, ne l'a-t-il pris durant sa vie de collège ? La « proie » est cette très pure et très normale Marcelle, joli type de jeune fille qui se livre corps et âme au dompteur en question. Là, les bienfaits d'un style noble sont encore plus à apprécier. Le portrait de cette femme est un beau morceau de peinture Ingres. Elle est moins vivante que bien élevée et elle se sert un peu trop des phrases d'Henry Bérenger pour dire son amour mais, ne nous y trompons pas, c'est d'un grand souci

du savoir écrire que de s'observer à ce point devant la passion. Moi, je n'ai pas de parti pris. Je déteste les moralistes ; je suis fort capable de les admirer... surtout n'ayant aucun besoin de m'en servir et les sachant très inutiles. Je crois la *Proie* un livre bien peint et pas vécu. Cependant, si l'auteur désire qu'un ambitieux n'aimant, au fond, que l'argent, soit aussi un héros, je n'y contredis guère. Un héros ce n'est jamais qu'un homme, et c'est encore avec d'immorales volontés d'homme qu'on fait les meilleurs dieux... jusqu'à ce que, dans un soir nuptial, creuset où se trempent définitivement les robustes : « ... silencieux, frissonnnants, l'homme *soit disant* fort et la femme confiante reviennent, enlacés, vers la Nuit et la destinée. » Il est habile, pour les Henry Bérenger qui tiennent, en style soutenu, à la morale, de clore leur livre à cet endroit d'apogée... et surtout de l'avoir ouvert bien après le premier lit de fille, *proie* plus modeste dont il n'est jamais assez question dans l'histoire des héros, tribun du peuple et prostitué politique. Une *rosse* pourrait seul narrer l'aventure merveilleuse de Raoul Rozel. Il vaut mieux pour l'avenir de nos enfants que ce soit un honnête écrivain qui s'en soit chargé : la bibliothèque rose de nos célébrités contemporaines y gagnera une jolie légende de plus.

La Conversion d'Angèle, par Claude Berton. Gros drame écrit en style léger. A part qu'on y retrouve quelques personnages de Paul Hervieu, lesquels personnages sortaient de la boîte magique des *Liaisons dangereuses*, ce roman, dialogué un peu trop spirituellement, est très attachant, plein de mots délicieux, de silhouettes bien ultra-parisiennes. Claude Berton est-il sûr que tous les mondes aient autant de verve ? Je n'ai pas l'ironie de prétendre que les soireux sont bêtes, mais avec une page de conversation de ce livre on alimenterait certainement vingt soirées parisiennes, surtout au théâtre. Angèle est la femme d'un... souteneur de la haute, le baron de Wark. Elle l'entretient et s'entretient de tous ses efforts vers le vice, mais ils sont traversés (les efforts) par un jeune innocent aux mains pleines qui se fait aimer pour ses seules richesses physiques... Dans le vrai monde parisien, la sentimentale baronne lui aurait passé une demi-bourse et le trio eût vécu très heureux, d'un bonheur au moins normal, mais, les romanciers, seuls à se piquer d'honneur dans la triste humanité, outrent toujours les situations : Angèle respecte son amour et finit, je crois, par en mourir, dans les bras de son amoureux stupéfait. A détacher de ce tableau un peu noir le type clair et bon enfant de Julie Savon accompagnée de ses oies blanches. Je ferai à Claude Berton le reproche d'une certaine scène d'éthéromanie qui est tout à fait révoltante et n'ajoute rien au piment de son œuvre. Je crois que l'esprit

est une paillette que la pornographie ne doit pas ternir, car c'est si léger l'esprit... Une fois terni on s'aperçoit trop de sa légéreté. Les romans dialogués deviennent à la mode. Je les recommande aux voyageurs. C'est exquis à lire en chemin de fer, mais encore faut-il qu'ils soient bien signés. La *Conversion d'Angèle* est un de ceux-là.

Les Masoouillats, par Albert Lantoine. Ce sont des mœurs de Province et elles sont fort bien décrites, dans toutes leurs vulgarités, dessus et dessous. Le style de l'auteur est un peu dur à lire car il rappelle beaucoup la manière de Camille Lemonnier quand il part à travers les paysages rugueux des contrées de *Happe-Chair*. Cependant, dès les premières pages, on sent quelqu'un qui n'écrit pas pour étonner son lecteur, mieux pour lui faire saisir tous les reliefs d'un site barbare et plein de barbarismes. Les filles de Mascouillat n'ont pas de préjugé. Elles sont filles dans l'âme et le père ne se fâche que lorsqu'il en découvre une enceinte. Bals de société, fêtes foraines, ces deux tentations éternelles des petites citadines, voient éclore leurs très banales passions. Une. fraîche statuette de vierge à demi-brisée, amuse tous les vieux messieurs de la ville d'Arras, et l'autre, plus estimable et plus solide catin, abonde du côté des jeunes gens. Il y a des scènes d'un ridicule intense et point exagéré. (On ne aura jamais assez de quel ridicule puant la province, du Nord ou du Midi, suinte !...) Le roman, des tranches d'existences saignantes, se découpe en tableaux, sans intrigue, et sans aucun souci de conclusion. Le patois grossier de ces demi-civilisés et de leurs demi-vierges est extrêmement curieux, sinon toujours compréhensible. Une scène foraine, la mort d'un vendeur de pastille du sérail, *le pauv'Hady*, suffirait à parfumer tout le livre et à montrer toute la force littéraire de son auteur. *Les Mascouillat* peuvent déplaire, mais ils représentent des types très solidement créés par quelqu'un qui a l'amour du pittoresque dans la vie réelle.

L'Éternelle Illusion, par André Desroches. Se passe dans le monde des petits et grands peintres. Couleur locale à la façon du Zola de l'*Œuvre*. Si c'est la première de l'auteur, elle promet un écrivain très consciencieux, sachant bien son métier, exposant avec un art très réel les scènes et les chutes de ses chapitres, mais il lui faudrait se dégager tout de même de certaines formules trop connues sous la plume des naturalistes. Ribaux est un mari triomphant et adoré qui trompe sa femme un peu malgré lui puisqu'il l'aime. Encore une petite femme de la haute, une rouée genre Paul Hervieu ou Donnay qui trouble tous les bons ménages plus par vice que par amour. L'éternelle illusion cesse pour Mme Ribaux qui se tue et force son mari à se tuer. Un livre long mais intéres-

sant. Les fluctuations du mari entre sa femme et sa maîtresse sont parfaitement transcrites et d'une psychologie très nuancées.

Les Conditions de Claire, par L. Xavier de Ricard. L'histoire d'une aventurière *féministe* dans l'autre monde, c'est-à-dire l'Amérique. Je crois, du reste, que le fameux mouvement nous vient de là... et aussi toutes les femmes mal élevées qui ont, par leurs gestes virils, leurs vilains costumes et leur mauvais goût, gâté nos jeunes filles de la vieille France, pourtant, jadis, donneuses *du ton*. Claire est une qui rêve l'affranchissement de ses compagnes en commençant par le sien propre c'est-à-dire pas mal d'extravagances. Elle est jolie et elle finit par s'unir à un aventurier, Don Rafael Bedoya, désireux de faire du monde une seule patrie. C'est très, trop cosmopolite et vaste. Et puis c'est rudement du Midi, malgré un brio fort agréable.

La Noce sentimentale, par Jacques Saint-Cère. Joli titre sur un livre spirituel, un brin attristé, malgré la blague, par endroit. Une très sûre notation des petites choses aiguës qui se hérissent perpétuellement sous nos mains caresseuses. Du vice, mais si bon garçon, si *moral*, si plus moral que toutes les tirades des moralistes!... Une rapidité surprenante dans le portrait. En trois notes un Monsieur se tient debout et c'est celui-là même que vous venez de rencontrer entre l'Opéra et le musée Grévin. Sa nouvelle courte intitulée : *par Amitié* est le joyau de l'écrin. Cependant, je dois avouer que je ne croyais pas le Jacques Saint-Cère des articles de fond du *Figaro* tellement jovial. Je lui pardonne... à cause des cinq ou six vraies larmes diamantant le volume! Et puis, il a tant d'esprit pour les sertir. Un esprit d'or!

La belle d'Août, par Auguste Marin. Récits des côtes provençales. Légendes corses. Contes gascons. Un style parfumé des expressions du terroir. Le *Désastre de Garcès* est une bonne critique... à l'huile d'olives, des mœurs babillardes des habitants du célèbre golfe, et je sais tel petit portrait de gamin costumé en rosière, dans *mon ami Firmin*, qui est une vraie perle. Les récits tauromachiques ont aussi une bonne saveur de cruauté naïve. Ce livre est couvert d'une jolie page de couleur.

Nany à la fenêtre, par Blanche Rousseau. Un dessin charmant d'Henry Meunier et une préface affectueuse d'Henry Maubel adornent de leurs grâces élégantes ces contes qui semblent contés par une enfant qui aurait le talent d'un écrivain pur comme Demolder avec une pointe de finesse malicieuse et un peu amère en plus. Nany ouvre la fenêtre sur son cœur. Elle voit des choses douces comme des fruits et des branches balancées. Il y a un *Petit gosse* qui est une

merveille de drôleries délicates. Quand les femmes se mettent à avoir du talent, en Belgique, au moins, il est de bonne qualité et les petits enfants n'en sont pas scandalisés durant que les *grands* pensent en tournant les feuillets sous leurs jeunes yeux.

Amants on Révolte pour l'Idée sainte, par Jacques Sautarel. Titre un peu long... et sociologie furieuse, au milieu de cette passion à la Karl Marx. Deux affranchis des préjugés s'unissent librement et font des tirades extraordinaires. Le plus louable motif a fait écrire ce livre, mais il est trop plein de citations des auteurs sociologues pour pouvoir prouver autre chose que l'érudition de M. Sautarel. Les amants toujours pleins de leurs revendications universelles et de leurs égoïsmes particuliers me font peur. Je leur préfère peut-être la courageuse simplicité de termes de Spartacus Verdier !

Esthète, par Jehan Marchadier. Etats d'âmes d'un Monsieur ordinaire. C'est très correctement écrit et très résigné. Pourquoi Esthète ? Parce que l'auteur a voulu prouver que les esthètes étaient de pauvres diables comme les autres.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles Andler : *Quid ad fabulas heroïcas Germanorum Hiberni contulerint.* Tours, Deslis frères. — Henri Ouvré : *Sur les marches du Temple*, récits grecs, Perrin, 3.50.

Un des textes recueillis dans la *Silva Gadelica* rapporte que Patrick, apôtre de l'Irlande, exorcisa l'île et en chassa les Tuatha Dê Dannan. Ceux-ci, la quatrième des races qui envahirent l'Irlande, selon le *Livre des Invasions*, avaient dépossédé, après les deux batailles de Mag Tuired du Nord et de Mag Tuired Conga, les Fomorés et les Firbolgs; c'étaient de puissants magiciens, originaires de Grèce, venus d'Attique ou de Béotie, qui se pouvaient transformer à leur gré en toutes sortes d'apparences, devenir invisibles même et ressusciter par la vertu de certaines herbes les soldats morts dans la bataille; cependant ils avaient à leur tour cessé de se mêler ordinairement aux vivants et peuplaient l'Elysée Celtique du Sîde, d'où ils continuaient à tromper les hommes par de damnables prodiges. Déjà, M. d'Arbois de Jubainville avait considéré les Tuatha Dê Dannan comme les équivalents celtiques des daimones grecs, ces hommes de la « race d'or » que Zeus, après leur mort, avait transformés en génies, « vêtus d'air, parcourant la terre, distributeurs de richesses ». Dans une savante étude sur les *Contributions des Irlandais*

aux mythes héroïques des Germains, **Quid ad fabulas heroïcas Germanorum Hiberni contulerint**, M. Charles Andler montre comment les Anglo-Saxons confondirent avec les Tuatha Dê Dannan, Daidalos, inventeur de tous les arts; et ce n'est pas sans quelque joie que l'on retrouve encore, fût-ce en un mythe dont le sens s'est oblitéré au cours des âges, l'empreinte sacrée de l'hellénisme, sous la rouille épaisse des époques barbares et chrétiennes. Ainsi même dans des œuvres d'une sévérité presque austère, il se rencontre parfois des satisfactions esthétiques inattendues; la benoîte ignorance, si en honneur auprès de nombreux ânes de lettres et de quelques lettrés fort instruits et pleins d'humour, ne réserve pas toujours à ses adeptes, sincères ou ironiques, d'aussi heureuses surprises.

Mais le propos immédiat de l'auteur ne fut point de suggérer des spéculations littéraires et il s'en faut prendre à la puissance de certains mots, incantatoires eux aussi, si je me suis laissé distraire de son objet propre, purement scientifique. Des parentés indéniables existent entre les mythes divins et héroïques des Celtes et ceux des Germains; elles avaient été signalées, il y a quelques années déjà et il était admis sans contestation que, dans cet échange de légendes, les Celtes étaient les débiteurs et avaient reçu par l'intermédiaire des Northmans et des Danes les traditions fabuleuses des Scandinaves; c'était l'opinion de Zimmer qui ne se laissa pas convaincre par les théories postérieures. Cependant Sophus Bugge découvrit qu'il y avait dans la mythologie scandinave des contaminations grecques, latines et chrétiennes et qu'elles s'étaient propagées par les rapports des Wikings et des moines anglo-saxons, qui tenaient eux-mêmes leurs connaissances des Irlandais. La doctrine de S. Bugge a été assez communément adoptée et W. Golther dans son *Manuel de mythologie germanique* publié l'an dernier en reconnaît exacts les principes fondamentaux. M. Charles Andler l'accepte également quant aux conclusions les plus importantes, mais admet une influence plus directe, celle des moines irlandais qui évangélisèrent les peuplades germaines et notamment les Alamans et les Saxons qui ne furent jamais en contact avec l'Irlande par la guerre ou le commerce.

Pour justifier cette hypothèse, il prend à titre d'exemples les trois légendes caractéristiques de *Weland le forgeron*, des *Nibelungen* et de *Waltharius manu fortis* qui étaient considérées jusqu'ici comme constituant le cycle mythologique des Francs; il choisit ces légendes, « non point au hasard, mais parce qu'il y a entre elles une sorte de lien historique et qu'elles se rencontrent toujours ensemble dans des documents anglo-saxons, alamans et saxons »; et de ce que les mythes saxons

en particulier sont d'époque beaucoup plus récente que les mythes irlandais, il infère que ces analogies doivent être expliquées de préférence par une imitation ou une réminiscence des plus anciens. Les preuves qu'il apporte de ses assertions peuvent se ramener à trois chefs principaux : analyse étymologique des noms propres, similitude des éléments mythologiques, similitude des incidents particulièrement significatifs. L'appareil de son argumentation est ainsi fort solide. Autant des faits d'un seul ordre pourraient avoir pour cause des coïncidences fortuites, d'origine phonétique, psychologique ou sociale, autant le rapprochement de phénomènes simultanés, issus de triples catégories différentes prête de vraisemblance à des thèses qui semblent d'abord très conjecturales. Que Fer Diad, Sigfrid, Nibelung et Beowulf soient quatre mots de signification identique « homme de la nuée » — encore l'analyse étymologique peut-elle être discutée — cela ne suffirait pas pour permettre d'affirmer que Sigfrid et Fer Diad sont un seul et même héros, pas plus qu'à identifier les Nibelungen et les Centaures également fils de Néphélé, c'est-à-dire de la nuée; il pourrait y avoir là une simple rencontre verbale. Que le forgeron Weland et Cuchullain, pour laisser de côté nombre d'autres héros du cycle irlandais ou cambrien, rencontrent des femmes-cygnes, une telle ressemblance s'expliquerait à la rigueur par le fait plus général et bien connu du « totémisme », c'est-à-dire d'une parenté entre les hommes et les animaux souvent affirmée dans les mythologies de peuples très différents ; en effet outre les apsaras de l'Inde et les péris de la Perse, hors du territoire indo-européen, on trouverait chez les Peaux-Rouges ce conte des hommes métamorphosés en oiseaux et qui reprennent leur forme première, blessés par les flèches du vieux sorcier Shonnoh Koui Eretsi ; de même, pour la lutte de Sigfrid et de Peredur ab Ewrac contre le dragon Fafnir et contre l'*addanc* et pour la pierre merveilleuse et la Tarnkappe qui rendent les deux héros invisibles, incidents dont la mythologie grecque et les contes orientaux offrent de nombreuses répliques. Peu à peu l'accumulation des preuves juxtaposées persuade et emporte la créance, et la méthode dialectique de M. Charles Andler, à la fois rigoureuse et subtile, n'est point le moins louable du livre ; il est impossible de ne pas subir le charme tout spécial d'une aussi belle ordonnance logique, auquel ne nuit pas trop l'emploi de cette langue bizarre et composite que l'on appellerait volontiers le latin de Faculté et qui eût été vraiment le plus commode des volapücks. C'est que M. C. Andler, mythographe et philologue, ne peut pas, même quand il traite d'érudition, se dédoubler de M. C. Andler, philosophe ; l'homme qui voilà tantôt dix ans élucidait les théorèmes les plus ardus de Kant au point de

s'attirer l'anathème de MM. les néo-criticistes orthodoxes se distingue des érudits ordinaires par ce rare privilège d'avoir des idées générales, et lors même qu'il semble éparpiller son attention sur de menus faits, on peut être certain qu'il les ramènera toujours à l'unité directrice et c'est un plaisir d'art également que de se laisser guider par lui, à travers la silve touffue des citations et des références, quand il confronte la *Bibliothèque d'Apollodore*, les *Mabinogion* et les *Eddas*, et de reconnaître en Sigfrid un doublet mythologique de Parsifal et de Tristan. Peut-être en somme n'y a-t-il eu dans l'imagination humaine qu'un type unique du Héros et par une fantasmagorie admirable elle donne, étant si pauvre, l'illusion d'une prodigieuse richesse.

§

Un Français qui a fait de bonnes humanités et que les gloses ineptes de ses professeurs n'ont point dégoûté pour toujours de lire une rhapsodie d'Homère ou une page de Tacite étudie librement l'hellénisme, commente pour soi-même Démosthène et Méléagre ; curieux d'évoquer, plus vivantes que dans les nécropoles des bibliothèques, les ombres harmonieuses d'autrefois, il parcourt l'Asie mineure et la Grèce et par les soirs roses de l'Attique vient penser aux morts sur les marches du Parthénon ; il oublie les échafaudages qui cachent le fronton du temple, il n'entend pas la voix des maçons et des tailleurs de pierre ni la rumeur qui monte de l'Athènes moderne, mêlée aux poussières de la rue ; il regarde fuir vers Daphni la route blanche d'Eleusis entre les oliviers et les aloès et fortement, avec la puissance d'une émotion directe, il goûte, à travers les heures présentes, le souvenir d'un monde en sa fleur de jeunesse et de beauté ; s'il est de ceux qui savent exprimer ce qu'ils ressentent, il fera part aux autres hommes de son rêve intérieur et selon la nature de son esprit traduira en poèmes ou en récits le murmure confus des foules, des choses et des âges. Telles je me figure les circonstances où M. Henri Ouvré écrivit son livre **Sur les marches du temple**, avec l'optimisme grave et presque triste d'un érudit qui serait ou mieux qui est un rêveur ; et des limbes au tombeau, du guerrier Amphidamas à la byzantine Epiphania et au professeur Mathanasius Schmelzer qui devient fou pour avoir découvert quatre cents rouleaux de papyrus contenant tous les drames de Sophocle, en huit contes, la Hellade revit, barbare, adoucie par les poètes, riche en aventuriers plus astucieux que les Phéniciens eux-mêmes, niant sans effroi par la bouche des sophistes les dieux qu'elle avait créés, indulgente avec Socrate, incapable de s'accommoder au monde nouveau de l'Orient et de

l'Egypte, unissant à Byzance l'amour sauvage du sang avec les subtilités de la scolastique chrétienne, et si grande dans sa beauté mutilée pour les hommes de ce siècle qu'ils ne peuvent se la représenter, intègre et totale, sans que leur raison éperdue défaille à rapporter la splendeur d'une si magnifique révélation.

Sans doute, M. Henri Ouvré connaît mieux que personne les poètes et les philosophes et aussi les compilateurs et les scoliastes qui nous ont le plus exactement renseignés sur les mœurs, les costumes, l'existence domestique des Hellènes ; il sait et il sait d'une façon précise, mais la science à elle seule est impuissante à donner l'impression de la vie et afin de ne contrister aucune âme loyale de patriote, les romans historiques de M. Félix Dahn, par exemple, sont étrangers à toute littérature, malgré l'impeccable érudition de ce très honorable professeur M. Henri Ouvré a évité que l'on pût comparer ses personnages à un peuple de momies parce qu'il s'est exprimé lui-même, non pas en d'audacieux anachronismes selon le mode du Voltaire de la *Princesse de Babylone* et de l'Anatole France de *Thaïs*, mais ainsi qu'il est, en effet, contemporain parodoxal de Périclès et de Tolstoï : je ne vois pas qu'un Hellène de l'époque héroïque eût comme Déiphobe aimé une captive parce qu'elle était captive : « Il l'aima d'être captive (*La captive Sidonienne*) ; mais comment échapper à son temps et ne s'être point agenouillé, quelque jour, devant la pitoyable petite Sonia de Dostoïevski ? Et n'est-elle point aussi d'aujourd'hui cette conception qui nous fait juger plus touchante la beauté en ruines du Parthénon : il est bon à nos âmes lasses et fières que des fresques chrétiennes transparaissent sur les murs du temple où se dressait Pallas chryséléphantine et que les dernières briques du minaret musulman, détruit aussi, attestent le néant des dieux et la fraternité lointaine des hommes et des pierres, également caducs. Je crois bien avoir écrit en signalant une première fois ces récits Grecs que le livre était exquis et charmant ; les épithètes me trahirent un peu ; j'aurais dû dire encore qu'il obligeait à penser et je ne sais guère de mérite qui vaille celui-là.

Memento. — Non pas par oubli mais pour en parler plus à loisir le mois prochain, j'ai omis **Pays d'Ouest**, de M. Gustave Geffroy et **Ecrivains étrangers**, de M. Teodor Wyzewa, qui représentent assez bien deux tendances contraires de la littérature actuelle.

Pierre Quillard.

PHILOSOPHIE

Th. Ribot : *L'Evolution des Idées générales*, Alcan, 5 fr. — Ch. Chabot : *Nature et Moralité*, Alcan, 5 fr. — F. Pillon : *L'Année philosophique*, Alcan 5 fr. — Max Nordau : *Psycho-Physiologie du Génie et du Talent*, traduit de l'allemand par A. Dietrich, Alcan, 2.50.

Sous le titre, **l'Évolution des Idées générales**, M. Ribot vient de publier le résumé de ses leçons au Collège de France en 1895. C'est, comme il le dit lui-même, « une étude de psychologie pure d'où l'on a rigoureusement éliminé tout ce qui se rapporte à la logique, à la théorie de la connaissance, à la philosophie première : il ne s'agit que de genèse, d'embryologie, d'évolution ». Le talent d'exposition de M. Ribot l'a aussi bien servi dans ce dernier ouvrage que dans les précédents. Sa clarté, sa précision, son élégance à extraire des problèmes complexes qu'il aborde et à présenter isolées les questions qu'il veut mettre en pleine lumière sont connues ; ce sont qualités rares ; disons qu'elles s'affirment hautement dans son œuvre et qu'ici, plus encore que dans ses précédents travaux, elles étaient nécessaires. Les premiers chapitres sont consacrés à l'étude des formes inférieures de l'abstraction chez les animaux, les enfants. A son plus bas degré, l'abstraction apparaît comme une des conditions de la perception. Toute perception implique en effet une certaine dissociation du complexe des impressions données à la conscience, et l'abstraction est en germe dans cette opération. La description du développement intellectuel de l'enfant est conduite avec un sentiment très sûr des nuances et une défiance toute scientifique à l'égard des doctrines qui confondent l'intelligence adulte et l'intelligence en voie de formation et appliquent à celle-ci « des catégories qui ne sont valables que pour un esprit tout formé » (p. 39). C'est ainsi qu'il n'y a pas à prendre parti entre l'opinion d'après laquelle les enfants débuteraient par les idées particulières et celle qui veut que les premières idées soient exclusivement générales. « La seule formule convenable est celle-ci : l'esprit va de l'indéfini au défini. Dès que l'esprit dépasse le moment de la perception et de sa reproduction immédiate dans la mémoire, ce qui apparaît c'est *l'image générique*, c'est-à-dire un état intermédiaire entre le particulier et le général, participant de la nature de l'un et de l'autre, — une simplification confuse » (p. 40). Suit un chapitre intéressant sur les sourds-muets et sur le langage par gestes. Dans l'étude du langage articulé et de ce qu'il appelle « les formes moyennes de l'abstraction », l'auteur reste constamment fidèle à sa méthode descriptive et historique. Ce sont des faits qu'il rassemble et coordonne, non des théories qu'il discute et auxquelles il substitue la sienne propre. Il nous montre la

parole, à l'état embryonnaire, unie aux gestes et aux sons articulés, acquérant peu à peu le privilège de suggérer des images génériques et, finalement, arrivant à la période d'abstraction complète, où le mot devient signe de concept et n'évoque plus qu'accidentellement des images sensibles. L'évolution du langage est ainsi, en somme, l'histoire d'un symbolisme croissant, assez comparable à celui qui préside, dans l'ordre pratique, aux transformations des procédés de l'échange, passant de l'échange en nature aux nombreuses variétés actuelles de la monnaie fiduciaire.

En ce qui concerne les formes supérieures de l'abstraction et les idées générales proprement dites, la difficulté consistait principalement à éviter la théorie de la connaissance et à ne pas s'engager dans le problème métaphysique de la signification, en soi, du concept. M. Ribot l'a heureusement tournée en donnant les résultats d'une enquête personnelle sur les idées générales et en résumant les réponses qui avaient été faites à la question : « Qu'avez-vous dans l'esprit, immédiatement et sans réflexion, quand on prononce devant vous un mot abstrait, tel que *loi*, *nombre*, *force*, *temps*, *rapport*, *cause*, etc... ? » Cette enquête est très instructive, précisément par son résultat négatif. Indépendamment de la diversité des réponses, souvent de leur nullité, on s'aperçoit qu'il est, la plupart du temps, impossible d'assigner à l'idée abstraite un contenu conscient (autre que sa propre signification, qui, naturellement, est psychologiquement indéfinissable). Et la conclusion qu'il en faut tirer est que « les plus hauts concepts ont leur nature psychologique propre : d'une part, un élément clair et conscient, qui est toujours le mot, et quelquefois en sus un lambeau d'image ; d'autre part, un facteur obscur, inconscient, mais sans lequel la pensée symbolique n'est qu'un mécanisme qui tourne à vide, sans rien pouvoir produire que des fantômes » (p. 154).

L'ouvrage se termine par une série de monographies retraçant l'évolution des principaux concepts, ceux de nombre, d'espace, de temps, de cause, de loi et d'espèce. Ce n'est pas là, tant s'en faut, la partie la moins instructive de ce riche recueil de faits et de théories. A côté des données de psychologie proprement dite, elle renferme un exposé de l'histoire des concepts qui est lui-même un résumé très substantiel de la psychologie de l'histoire philosophique. Il n'y a qu'un reproche à lui adresser, c'est de ne pas se présenter franchement comme un simple exposé et de laisser trop souvent soupçonner chez l'auteur une doctrine, ou, tout au moins, des préférences critiques dans l'interprétation des notions fondamentales qui sont à la base de la connaissance scientifique. Toutefois, si l'on réfléchit qu'il est à peu près impossible de traiter

pareils sujets comme s'il s'agissait de phénomènes à décrire et à analyser, on ne peut s'empêcher d'admirer la souplesse de pensée qui a su accomplir ce tour de force : envisager des idées pures comme des faits et réussir presque à négliger la question de leur vérité relative, pour n'en considérer que l'apparition en tant que réalités historiques.

La conclusion dernière du livre est que « la psychologie de l'abstraction et de la généralisation est, en grande partie, une *psychologie de l'inconscient* » (p. 253). Elle achève de fixer la physionomie de cet important travail. Avec le mot inconscient, la physiologie s'est introduite jusque dans le domaine de la psychologie rationnelle ; car *inconscient* ne signifie pas ici autre chose que face objective et cérébrale de l'activité mentale. Et, par là, on veut surtout nous dire que, même dans l'étude des produits de la pensée la plus abstraite, l'introspection et la réflexion subjective sont des méthodes à laisser au métaphysicien et n'engendrant guère que des divagations stériles. Affirmation qui émane directement, si nous ne nous trompons, d'un positivisme empreint de la plus imperturbable et dédaigneuse sérénité.

Nature et Moralité, de M. Chabot, est une thèse de doctorat récemment soutenue devant la faculté des lettres de Paris. La maxime des anciens était : « suivre la nature » ; celle des modernes, surtout depuis Kant, est : « résister à la nature ». L'auteur a recherché comment on pourrait concilier les deux termes *nature* et *moralité* et a cru trouver la conciliation dans le caractère esthétique de l'acte moral, d'une part, dans le caractère rationnel et métaphysique de l'obligation, d'autre part. Le devoir n'est pas, par lui-même, un principe, mais le principe du devoir est donné dans la conscience même de la pensée et la réflexion n'a qu'à l'y aller chercher, car le jugement est essentiellement un acte, et, comme tel, renferme en germe l'obligation. Quant au contenu de l'acte moral, il se laisse ramener à un objet esthétique, à un objet d'une beauté *sui generis* ; or l'idée du beau est adéquate à l'idée rationnelle et vraie. C'est ainsi qu'on peut espérer ramener à l'unité la Raison théorique et la Raison pratique, que le Kantisme avait si profondément dissociées.

L'Année philosophique est, comme toujours, un recueil intéressant et estimable tant par l'objet que par la qualité de ses articles. Cette année, M. Renouvier y reprend les thèses fondamentales du néo-criticisme ; il expose à nouveau la liste des catégories en les classant par ordre d'universalité et d'importance hiérarchique. Il insiste sur la primauté de la catégorie de Relation et sur l'impossibilité d'une déduction des catégories, comme l'ont tentée Kant et Hegel. Cet article est un résumé très clair de sa doctrine, qui n'aura pas été sans in-

fluence sur le mouvement philosophique français du dernier tiers du siècle, d'une doctrine un peu courte, un peu étroite, un peu étouffante, où le souffle de la métaphysique dialectique n'a pas pénétré, mais qui, chez nous, et à l'époque où le spiritualisme officiel s'efforçait de conserver ses positions contre le positivisme déchaîné, a heureusement joué le rôle du borgne parmi les aveugles. M. Pillon poursuit son travail sur l'évolution de l'idéalisme au XVIII[e] siècle. Les critiques de Bayle contre l'atomisme et le matérialisme sont un fragment de l'histoire de la philosophie moderne qu'il était juste de faire sortir de l'oubli. M. Dauriac examine la méthode de M. Lachelier dans « le Fondement de l'induction » et dans « Psychologie et métaphysique », ces deux mémorables manifestes, desquels (du dernier surtout) date la jeune poussée actuelle vers la métaphysique et la réflexion critique. M. Dauriac est un juge aimable, compréhensif et non sans profondeur. Sans avoir l'air d'y toucher, il a mis le doigt sur l'apparente contradiction qui existe entre le mysticisme, qu'on soupçonne au fond de la pensée de M. Lachelier et sa méthode, limpide et transparente comme la logique formelle.

Le traducteur français de M. Max Nordau vient d'ajouter une publication à la liste déjà longue des ouvrages qui ont rendu aussi célèbre ici qu'en Allemagne l'auteur de *Dégénérescence*. Dans sa **Psychophysiologie du Génie et du Talent**, M. Nordau déclare se séparer de Lombroso sur la question du génie. Il ne croit pas à sa nature pathologique et dégénérative. Il y voit un phénomène normal qui exprime la tendance à la variation et à l'écart, aussi indispensable à la vie que la tendance contraire à la conservation et à l'habitude. Seulement, tandis que le génie, chez l'animal, n'est jamais que collectif et que l'espèce seule, envisagée collectivement, peut être dite douée de génie, chez l'homme, au contraire, le génie devient une manifestation exclusivement individuelle, dont la rareté ne doit pas être confondue avec anomalie. Le talent résulte du développement des facultés et des organes par l'exercice. Il diffère donc essentiellement du génie, comme l'acquis diffère de l'inné. Suit un essai de classification des génies basé sur « la dignité des organes et des centres au développement exagéré desquels ils correspondent ». C'est donc une classification inspirée par un grossier matérialisme. Etant donné son objet et la contradiction insoluble qui le sépare d'elle, il serait logiquement absurde d'essayer même de la réfuter.

LOUIS WEBER.

SCIENCE SOCIALE

L'état actuel de la science sociale. — La nomination de M. Izoulet à la chaire de philosophie sociale au Collège de France. — Un article de la *Revue de métaphysique et de morale*. — L'enquête sur Taine dans la *Revue blanche*.

La science sociale est à la mode, ceci seul suffirait pour légitimer la chronique spéciale que le *Mercure* lui consacrera désormais et dont il veut bien me confier le soin. Mais il y a mieux, la science sociale mérite d'être à la mode.

Bien qu'elle soit aussi vieille que l'humanité, car dès que les hommes se sont groupés, ils ont dû chercher à rendre ces groupements les meilleurs possible, la science sociale peut se dire jeune, car ces dernières années l'ont vue se renouveler en entier. Sous le nom de sociologie, qu'au désespoir des puristes lui donna Auguste Comte, et qui devient en effet son appellation technique, la science sociale ambitionne d'englober toutes les parties hautes de ces nombreuses autres sciences qu'on disait autrefois morales et politiques. Ce n'est plus seulement la philosophie de l'histoire qui la constitue, comme aux temps de saint Augustin et de Bossuet, ce sont toutes les philosophies de toutes les autres études qui concernent les hommes, géographie, ethnographie, anthropologie, mythologie, religion, droit, économique, politique, linguistique, esthétique, morale, toutes au-dessus de leurs trésors de faits essayant d'établir des lois générales dont la sociologie devient le lieu comme l'espace est le lieu des corps.

Par cela seul on peut voir la grandeur et la difficulté de la tâche qui incombe aux sociologues, j'entends à ceux qui étudient la sociologie telle qu'on vient de la préciser. L'écrivain digne de ce nom devrait être un savant presque universel, n'ignorer, au moins dans ses grandes lignes, aucune de ces sciences humaines dont la liste s'allonge sans cesse, joindre à ceci une souplesse d'esprit telle qu'il fût à la fois aussi soucieux de faits exacts qu'un Anglais, aussi amoureux de théorie pure qu'un Allemand, aussi épris de vues synthétiques qu'un Français, je ne parle pas de quelques autres qualités aussi nécessaires et aussi rares; rien d'étonnant donc à ce que ce nom de sociologue soit réclamé surtout par ceux qui n'y ont aucun droit, que tout « penseur », mélancolique ou agité, en possession de quelque panacée humanitaire, se rengorge sous cette appellation, et qu'aujourd'hui, suivant le mot de M. Simiand on s'aborde en se demandant : Monsieur, êtes-vous sociologue? comme au siècle dernier : Monsieur, êtes-vous philosophe?

On voit aussi par là pourquoi la sociologie ne s'est pas constituée plus tôt, et quels sont les obstacles qu'elle a trouvés

et trouve encore. La sociologie ne pouvait vraiment naître à nouveau que lorsque toutes les sciences sociales qui lui servent de base étaient devenues assez sûres d'elles-mêmes pour pouvoir classer leurs documents, établir leurs séries et ordonner leurs faits suivant quelques idées directrices ; or beaucoup de ces sciencés naissent à peine, et parmi les autres, les plus anciennes, comme le droit, ont été au cours de ce siècle tellement bouleversées par les idées nouvelles qu'elles sont presque méconnaissables ; si peu achevé même est ce travail de refonte et de dégagement qu'on peut trouver téméraire la tentative de la science sociale de se constituer sur ces bases encore mouvantes. D'autres obstacles sont plus réels ; en taillant son domaine au-dessus de toutes les sciences sociales, la sociologie affirmait à la fois sa supériorité et son droit d'empiètement ; elle a donc eu à lutter dès le début contre leur hostilité ; les économistes ont rendu aux sociologues tous les coups qu'ils avaient eux-mêmes reçus des juristes ; les historiens, les géographes, les anthropologues ont protesté contre ce qui leur semblait une usurpation. Par contre, danger pire, la sociologie a eu à son tour à se défendre contre des invasions réciproques ; ayant sa base dans les faits et sa raison d'être dans les lois, elle se trouvait à la fois une philosophie et une science ; aussi, savants et philosophes tentèrent-ils tour à tour de l'accaparer. Par savants, j'entends moins les mathématiciens, qui se contentèrent d'appliquer sans grand résultat l'algèbre à l'économique, que les naturalistes, ceux-ci fiers de leurs découvertes et presque sûrs naguère d'arracher son secret au Cosmos. Leur assaut fut rude, et la sociologie s'en relève à peine, mais elle s'en relève ; l'anthropologie criminelle est abandonnée et la thèse de l'organisme social a été portée bas au dernier Congrès de Paris : je reviendrai sur ce point dans ma prochaine chronique, car sa discussion allongerait à l'excès celle-ci. Quant à la mainmise des philosophes, elle est moins bruyante mais non moins dangereuse aujourd'hui ; contre elle aussi j'aurai par la suite à défendre la sociologie et à montrer que son originalité est justement de ne pas plus être un reflet de l'ontologie qu'un prolongement de la biologie, mais un composé spécial, à la fois observation, théorie et pratique, et par ce dernier élément achevant de se caractériser, car ni les sciences exactes, ni la philosophie n'ont à s'occuper de leurs conséquences réelles (à ce point de vue la métaphysique nous paraît bien comme aux pythagoriciens sœur de la mathématique), alors que déjà les sciences naturelles s'attachent aux applications utiles autant qu'aux théories, et que les sciences morales subordonnent celles-ci à celles-là, et ont certes raison de le faire, car que serait une éthique qui ne tendrait pas à réduire le mal, ou une

économique à accroître la richesse, ou une esthétique à favoriser les œuvres belles ?

§

Justement, et comme pour attester de façon officielle cet avènement de la nouvelle science, une chaire de philosophie sociale vient d'être créée au Collège de France. L'idée, certes, était louable, et pour désigner le titulaire on n'avait que l'embarras du choix. La sociologie, née et baptisée en France, n'a cessé, depuis Auguste Comte, d'être en honneur chez nous; Paris reste le centre des études sociologiques; le grand mouvement d'esprit qui, pour retourner le mot de Taine contre lui, détache en ce moment les sciences sociales des sciences naturelles pour les ressouder aux sciences psychologiques et morales, s'est fait sous l'impulsion des Français, d'un surtout qui me semble, depuis la mort de Taine et de Renan, notre plus grand penseur, M. Gabriel Tarde; à son défaut, on pouvait prendre M. Alfred Fouillée ou M. Gustave Le Bon, M. Espinas ou M. Durkheim, M. Hauriou ou M. Lacombe, M. Anatole Leroy Beaulieu ou M. de Vogüé, M. de Tourville ou M. Demolins, M. Letourneau ou M. Bordier, que sais-je; le choix est si abondant que, sans méconnaître les très grands savants du dehors, on pourrait appeler la sociologie une science française, si on ne craignait de renouveler les protestations que les chimistes étrangers élevèrent dans une correspondante circonstance. Pourtant ce n'est aucun de ces noms qui a été choisi; le professeur de philosophie sociale, le représentant de la sociologie en France est désormais M. Jean Izoulet.

Certainement M. Izoulet n'est pas le premier venu. D'abord il a signé une excellente traduction des *Héros* de Carlyle qui lui ferait le plus réel honneur si elle était bien son œuvre. Il a donné aussi une traduction d'Emerson, où il y a quelque chose de lui, le titre; il est vrai que c'est un contre sens; ayant à traduire *Representative men*, M. Izoulet a écrit les *Surhumains*, ce qui est juste le contraire, pataugeant dans une note pour expliquer sa bévue. En fait d'œuvres personnelles, il a publié une plaquette, l'*Ame moderne et le rôle des Universités nouvelles selon l'esprit de la Révolution*, et un énorme volume, la *Cité moderne*, qui fut sa thèse, et duquel si on ne parla pas davantage, ce ne fut vraiment pas de sa faute. A cette époque, la presse était inondée de communiqués anxieux: « C'est bientôt que le philosophe Jean Izoulet va soutenir sa thèse. Le laissera-t-on faire? Cette thèse est bien hardie et la Sorbonne est bien réactionnaire! » On voit d'ici le ton. Le jour fixé pour la soutenance vint, et le lendemain ce fut une autre note : « C'est hier que le philosophe Jean Izoulet

a passé sa thèse... soutenance brillante... affluence énorme... » Par malheur, la veille, la soutenance n'avait pas eu lieu, je ne sais quel incident l'avait fait renvoyer à quelques jours ; le compte-rendu était-il l'œuvre d'une somnambule extra-lucide ? Le mois suivant, la *Revue de métaphysique* nous présenta le grand jour de façon différente : « La soutenance de cette these a été marquée par des manifestations bruyantes dont il était difficile de saisir le sens et d'apprécier le sérieux. »

A Paris, de pareilles mésaventures coulent habituellement leur homme, mais nous avons dit que M. Jean Izoulet n'était pas le premier venu. Il l'a prouvé mieux encore en résistant, que dis-je, en triomphant de la spéciale impression qu'éveillent tout d'abord ses écrits. Qu'on se figure un mauvais élève de la mauvaise manière d'Hugo, mésusant du ton sybillin de Carlyle et du vocabulaire biologique d'Herbert Spencer, on aura une idée du génie izoulétique ; les échasses, le trépied et le laboratoire ; à Yonville-l'Abbaye on nous faisait au moins grâce des deux premiers : « Deux Vierges, deux Valkures, sœurs épiques, mènent le monde, l'Idée et Epée... Quel est l'organe de l'Idée ? La chaire du professeur... Croisez-les (le savant et le poète) vous avez le philosophe, c'est-à-dire l'homme qui sait mettre dans le cosmos Dieu, ou dans l'antre, le lion... Les temples grecs sont de calmes sourires, les cathédrales sont des soupirs pétrifiés... Victor Hugo l'a dit : Dieu n'est pas une pensée, c'est un cœur. Précisons : un cœur de lion. » Vraiment si M. Jules Lemaître put appliquer un jour au grand poète l'irrévérence de « Jocrisse à Pathmos », quel qualificatif devra-t-il trouver pour celui qu'il nomme avec dévotion, lui aussi, « le philosophe Jean Izoulet » ?

Ce qui est plus critiquable encore que le pathos, c'est l'insignifiance de l'idée. Toujours l'auteur annonce, comme dans un boniment de parade, ce qu'il va exécuter, que « la thèse et l'antithèse vont, grâce à notre hypothèse, se concilier dans une synthèse », mais quand on veux presser sa pensée comme tout fuit ! Qu'est-ce que c'est que sa Cité moderne ? La Société en général, donc une association naturelle et vague, ou une création artificielle et puissante comme la cité antique de Fustel de Coulanges dont il ne craint pas de rappeler l'œuvre ? on ne sait ; on ne sait même plus le sens des mots les plus éculés, socialisme devient libre entente ! Qu'est-ce que c'est que cette hypothèse bio-sociale qui va tout expliquer ? Une assimilation de l'organisme social à l'organisme biologique ? Notre auteur est trop avisé pour se fourvoyer dans cette impasse. Alors quoi ? En quoi consiste cette « révolution biologique » qui illumine tout ? « La voici en gros : jadis on opposait l'animal à l'homme, aujourd'hui on entrevoit que l'homme est un animal. » Vraiment l'auteur a raison de parler quelque

part de la « naïveté de son livre ». « Comment s'est faite l'ascension du métazoaire à l'hyperzoaire ? Comment, mais pourquoi pas de la même façon que s'est faite l'ascension du protozoaire au métazoaire ? » Pour bien apprécier de pareils raisonnements, il faut les traduire du « zoaire » ; on obtient alors ce non sens : comme l'infusoire est devenu l'homme, ainsi l'homme est devenu la société. En effet, pourquoi pas ?

En commençant son livre l'auteur lui rend à moitié justice : « Il déplaira beaucoup aux légers et aux tièdes comme aux ironiques et aux truculents. » Oui, mais j'ai peur qu'il ne plaise pas davantage aux profonds et aux chaleureux, aux sérieux et aux délicats. Pour faire une œuvre de sociologue, il ne suffit pas de concevoir son livre en voyant « un groupe frissonnant de brebis, au revers d'un mont, sous une tempête déchaînée », et de l'écrire en « enrageant depuis dix ans » contre les pamphlets de M. Herbert Spencer, et en sigillant « la méprise colossale, l'aberration, la folie », etc. des thèses et antithèses qui se refusent à la synthèse de son hypothèse ; il faut encore avoir des idées, ou tout au moins connaître celles des autres. Pour ce dernier point, je crains que la « logique foudroyante » de l'intuition ait fait tort chez l'auteur à sa connaissance de la matière ; la *Cité moderne* abonde en citations, mais pas une qui ne soit à la portée d'un lecteur de journal ou de revue du mois, et en observations de l'âme populaire, mais dont on peut juger par son enthousiasme pour les devises des « larges banderoles qui flottent au 14 juillet dans les décorations de Paris » ou par les deux pages qu'il consacre à l'intonation des hommes d'équipe disant *attention* ! sur un quai de gare. Quant au premier point, aux idées du philosophe Jean Izoulet, je les cherche encore ; la *Cité moderne* est un verbiage prudent, tout y est confus et obscur ; à certains indices on peut croire que son idéal est une sorte de caserne où l'ouvrier passera patron comme le soldat passera « gradé » ; si c'est là la grande synthèse de la foule et de l'élite, de la démocratie et de l'aristocratie, de l'individualisme et du socialisme il y a de quoi être déçu. Les plus grandes hardiesses consistent à renverser des truismes ; le jeu est facile ; on prend une banalité ; ce sont les hommes qui font la société, et on lui met les pieds en l'air, c'est la société qui fait l'individu, ou, comme le mot « fonction » fait bien, l'âme est fonction de la cité. Cela a l'air de dire quelque chose, ainsi que ces oracles : « C'est l'association qui a transformé l'anthropoïde en homme », ou : « La Biologie fonde une liberté solidaire et une solidarité libertaire. » Au fond tout cela n'est que logomachie.

La seule idée claire que je trouve en notre auteur, c'est ce qu'il attend au bout de la reconstitution des Universités ;

tout son rêve d'âme moderne d'esprit de la révolution, de grands corps libres et propriétaires aboutit à une liberté nouvelle : les séminaristes à l'université ! « Eh quoi l'Etat n'hésite pas à confier le peuple, les femmes, l'âme de la France non pas à des docteurs es-sciences morales et sociales, à des docteurs authentiques, non pas même à des officiers de santé, mais à de simples empiriques élevés loin de ses yeux, en vase clos dans une science obscure et dans un esprit hostile à nos aspirations et à nos institutions ! »

Il est certain que le fait de choisir pour enseigner la philosophie sociale au Collège de France un homme qui ne compte ni en philosophie ni en science sociale, dont le nom n'éveille que le sourire, et un certain sourire, qui n'a pour tout style qu'une grandiloquence de bousingot et pour tout bagage que des catholicons d'orateur de loge écossaise, ne s'expliquerait pas si l'*intuitus personæ* n'était en jeu. A quelle idée a obéit M. Liard, qui ne peut avoir de doutes sur le génie de M. Izoulet, à quelle préoccupation de confraternité politique ou de coreligionarité confessionnelle, je ne sais ; il faut seulement, pour que la nomination ait eu lieu, que le protecteur fût bien puissant (on a parlé de M. Léon Bourgeois), car quelques jours auparavant le Sénat avait, en refusant d'abord le crédit minime qu'on lui demandait pour amorcer le cours pendant un mois, montré nettement qu'il n'en voulait pas (1) ; il est vrai que, comme il s'agissait du contraire d'une économie, chacun y mit du sien, et qu'en dépit de tous les Sénats du monde, la chaire n'en fut pas moins charpentée à la minute et le philosophe Jean Izoulet mis dedans.

Vraiment la sociologie a assez à se défendre contre l'intrusion de tous ceux qui se croient autorisés à ignorer toute connaissance sociale, soit, les abstracteurs de quintescence, parce qu'ils ont lu Kant et Hégel, soit, les histologues et biologues, parce qu'ils ont pratiqué le microscope, soit, les rhétoriciens à panache, parce qu'ils connaissent l'art de l'amplification et de la métaphore, sans encore avoir à se protéger contre les politiciens (M. Izoulet à ce quadruple point de vue se trouve être un spécimen réussi de ce qu'il y a de regrettable en science sociale). D'autre part il serait triste que

(1) Sur cette façon d'agir on peut citer l'appréciation de l'*Economiste français* du 31 juillet : « Ce qui est absolument inadmissible, c'est que l'on continue à créer des chaires d'enseignement supérieur par voie budgétaire, et qui pis est, par voie détournée. Ces 883 francs que réclame le gouvernement le dispensent de donner des raisons de la création qu'il demande, tandis que, s'il s'agissait de 10.000 francs, on pourrait peut-être lui faire des questions indiscrètes... Le procédé est ingénieux mais il est dangereux, pour ne pas nous servir d'un mot plus vrai et plus énergique. »

le Collège de France, qui jusqu'ici jouissait, à peu près seul, d'une demi-indépendance dans la grande caserne universitaire, se vît peu à peu réduit au rang d'un de ces collèges de troisième ordre où le bon vouloir d'un fonctionnaire de la rue de Grenelle crée les chaires et les professeurs. Chacun parle depuis quelque temps de nos Universités nouvelles, de la vie qu'elles vont avoir, des prodiges qu'elles doivent faire ; on ne peut se défendre de quelque doute mélancolique en voyant la façon dont l'Etat agit avec les plus vénérables institutions du haut enseignement pour plaire à tel ou tel politicien.

M. Léon Bourgeois doit d'ailleurs être bien puissant, car M. Izoulet n'est pas seul à briguer sa faveur. Le dernier numéro de la *Revue de métaphysique et de morale* contient un article de M. Ch. Andler qu'on ne peut lire sans se frotter les yeux : « Un fait, y est-il dit, s'est produit, assimilable, si l'on en prend conscience, aux plus profondes révolutions qui aient eu lieu dans le droit, et, à notre surprise, a passé inaperçu presque. » Ce fait, on ne le devinerait jamais, est un discours dans lequel M. Léon Bourgeois aurait, semble-t-il, employé l'expression « quasi contrat social ». Et l'article continue, expliquant longuement, ce que sait tout saute-ruisseau, en quoi consiste un quasi contrat, et comment, à partir de ce discours, l'individu n'est plus tenu envers l'Etat, mais envers les gouvernants et l'ensemble des autres individus, d'où il suit que « la distinction vient de tomber entre le droit privé et le droit public ! » Je n'insiste pas sur ce verbalisme qui croit renouveler le monde en changeant une étiquette, et ne voit d'ailleurs pas que la porte enfoncée si superbement se trouve grande ouverte à deux pas de chez nous, en Allemagne, où le droit administratif développe la personnalité privée et non publique de l'Etat (1), sans que cette conception, renouvelée du droit romain, puisse être considérée comme « une des plus profondes révolutions qui aient eu lieu dans le droit », mais j'insisterai sur le danger que présente l'intrusion dans la science de la préoccupation des cuisines électorales. M. Andler ne loue certainement pas le futur ministre en vue d'obtenir un « avancement » analogue à celui de M. Izoulet : alors pourquoi s'en donner l'apparence, et poser un exemple que d'autres, peut-être, suivront dans un but interessé ?

§

S'il exista jamais un homme chez qui fut absent le souci de la politique du jour, c'est bien Taine dont la grande figure

(1) Je saisis cette occasion pour signaler la lumineuse *Etude sur le droit administratif* de M. Hauriou qui vient de paraître. Paris, Paul Dupont, 1897.

vient d'être remise en lumière par une enquête de la *Revue Blanche*. On sait que les enquêtes de ce genre sont, elles aussi, à la mode ; à ne rien celer, je trouve qu'elles renseignent mieux sur les juges que sur le jugé; je n'ai jamais feuilleté, aux Archives, de dossiers personnels sans voir beaucoup mieux ceux qui donnaient les notes que celui qui les subissait, mais ce résultat à la boomerang n'est pas toujours à dédaigner. La mémoire de Taine notamment est une bonne pierre de touche, je ne l'ai vue jamais attaquer que par des Ledrain, des Joseph Reinach (qui s'indigne de sa « prose d'émigré » reproche inattendu de la part d'un immigré aussi récent), ou des Izoulet, car l'auteur de la *Cité moderne*, si élogieux pour tous les vivants, y compris M. Liard dont il loue « les comparaisons justes et charmantes », trouve moyen d'accuser Taine de « morgue » parce qu'il prêtait « attentivement l'oreille aux conversations des petites gens pour essayer de comprendre quelles idées pouvaient bien mener le peuple en France ». Heureusement d'autres restent sensibles à la chaleur rayonnante de cette grande et belle âme, et c'est dans une même admiration émue et presque attendrie que se rencontrent — car ne faut-il pas négliger le mot malheureux d'un « irréconciliable » sur sa demi-courtisanerie mathildienne ? — les douze ou quinze écrivains qui ont répondu à l'invitation de M. Léon Bélugou. L'expression « saint laïque » revient à plusieurs reprises. Le mot de M. d'Hulst, ce froid, est à retenir : « J'ai vu Taine de près à la fin de sa vie ; il m'a laissé l'impression d'une des plus belles âmes que j'ai connues. » Ecoutez encore M. de Vogüé : « J'ai connu Taine de trop près, et de près, il m'a paru si grand que je suis mauvais juge de sa stature. Ce modeste professeur qui a vécu dans sa fière retraite, qui est mort sur le manuscrit inachevé, son Marc-Aurèle à la main, qui est allé se reposer, sans grosse caisse et sans harangues, au bord d'un petit lac alpestre fort éloigné des Panthéons, ce doux entêté de vérité est l'un des hommes que j'ai le plus aimés, et celui de tous peut-être qui a le plus puissamment subjugué mon respect. »

Je ne veux point ici porter un jugement d'ensemble sur l'œuvre de Taine, ni même reprendre pour les préciser certains points de ma contribution à l'enquête, mais dire seulement en quoi elle intéresse plus spécialement la sociologie et les sociologues. C'est la préoccupation de l'homme, de l'homme social qui domine cette œuvre entière ; la spéculation abstraite, l'idéologie pure n'y paraît qu'au second rang; philosophe, Taine s'attache à la physiologie, cette sociologie individuelle comme on pourrait l'appeler ; esthéticien, il ne voit le beau qu'à travers le caractère, et prise surtout dans les chefs-d'œuvre des synthèses du génie national ; historien

ou démographe, il n'accumule les faits que pour les associer suivant des lois générales et des courants d'évolution ; son cerveau, « appareil de raisonnement », a été au moins autant une machine à grouper, et sa vie s'est consumée à chercher les lois des groupements, ceux des idées comme ceux des hommes.

Mais plus intéressante encore que cette façon dont il ramène tout à la sociologie est la manière dont a évolué sa conception de la sociologie. Au début il est mécaniste pur ; sous son coup de pouce puissant, sa fameuse trilogie, la race, le milieu, le moment, s'amalgame et se réduit à un terme ; le moment est déterminé par le milieu et la race, et la race elle-même est produite par le milieu ; le génie grec est fils de l'atmosphère limpide de l'Archipel, comme le caractère anglais du climat spongieux de l'île ; Montesquieu et Cuvier avaient autrefois donné l'exemple de ces vues claires et simples qui ont toujours plu aux Français et qu'affectionne aujourd'hui encore l'école qui s'intitule « de la science sociale » ; Taine en a mis plusieurs à la mode ; par exemple, c'est à lui que doit sa vogue regrettable cette antithèse de l'âme française et de l'âme germanique, qui domine son œuvre et l'œuvre même puiqu'elle est exposée dès la première ligne de son premier livre, tirée d'une simple comparaison entre le Rhin héroïque et la Champagne pouilleuse, comme si l'Allemagne manquait de landes ou la France de montagnes. Mais au cours de son œuvre on voit son critère peu à peu s'élargir ; il prête moins d'attention au sol ou à la race, donne plus d'importance aux relations des hommes ou des peuples entre eux ; dans ses *Origines de la France contemporaine*, la solution mécaniste fait décidément place à l'explication dynamiste, les événements ne sont plus des confluents de causes géographiques ou ethnographiques, mais des croisements d'idées et de passions, des interférences de rythmes logiques ou sentimentaux, et par contre-coup reprend à ses yeux toute son importance un phénomène social qu'il avait jusqu'alors dédaigné ou ignoré, le phénomème religieux. Comme le fait remarquer l'auteur de la *Logique sociale* « personne depuis Auguste Comte, en cela si supérieur à Herbert Spencer, n'avait ressenti finalement la grandeur des ruines religieuses, la gravité du problème religieux au même degré que le dernier des idéologues. »

Taine restera donc un des plus beaux exemples de conscience, de sincérité, d'effort incessant vers le vrai absolu ; sa mémoire qui devrait être chère à toute âme « un peu bien située » sera surtout, par ses tournants d'esprit, précieuse aux sociologues ; ils apprendront par elle comment il faut unir le culte du fait et le souci de l'idée, l'empirisme et le rationa-

lisme, pour parler comme M. Durkheim, comment la seule passion de la vérité suffit pour faire éclater les moules les plus rigides. Sans doute l'œuvre de Taine est à poursuivre, comme toute œuvre humaine, le progrès, ici comme ailleurs, est une continuelle mais ascendante rupture d'équilibre. Taine avait peut-être trop insisté sur le caractéristique ; en ce moment l'esthétique revient au souci du beau pur, et la mythologie comparée tend à retrouver au fond de tous les peuples, athéniens ou papous, le même fonds commun qui rappellerait « l'homme » des philosophes du siècle dernier ; peut-être aussi, par contre, les ondulations d'idées et de sentiments que nous nous flattons de pouvoir arriver à suivre dans toute leur course se heurteront-elles, d'une race à l'autre, à des écrans qu'ils faudra voir franchissables ou non ; ce ne sont point les problèmes qui manquent, et la sociologie n'est renouvelée que d'hier. Les sociologues d'aujourd'hui entreprenent leur étude dans de meilleures conditions que Taine, quand ils ne seraient plus riches que de son œuvre et de son exemple. Dans quelque cinquante ans d'ici on verra s'ils en ont bien profité. En tous cas il ne feront pas oublier certains de leurs devanciers, et on ne louera pas mieux les plus grands qu'en rappelant à leur propos des noms comme celui d'Hippolyte Taine.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Une lettre de Renan. — Montalembert, d'après un livre récent.

La *Revue de France* (août 1897) a publié, par les soins de M. Georges Audigier, une lettre inédite de Renan sur la « séparation des Eglises et de l'Etat ». Cette lettre est fort curieuse. Elle est datée de 1869, c'est-à-dire d'une époque ou l'ondoyant et divers philosophe croyait encore à la liberté comme au moyen suprême de résoudre tous les problèmes dans le monde.

Nous y lisons d'abord cette déclaration, par laquelle la question des rapports de l'Eglise et de l'Etat est posée en sa simplicité logique :

« Il est clair que l'idéal vers lequel il faut tendre est la liberté et la séparation ou, pour mieux dire, un état social où, sans trop affaiblir l'Etat, les citoyens soient libres de s'associer en dehors de l'Etat, sous toutes les formes et pour toutes les fins. La question d'organisation religieuse n'est qu'un cas particulier de la question de l'association en dehors de l'Etat, question des plus délicates dès que l'association devient propriétaire, et dès qu'on admet, contrairement à l'idée que le

moyen âge se faisait de l'Eglise, que l'association peut se rompre et dépend du libre suffrage de ses membres. »

Les tenants des vieilles théologies, qui ne savent point se résigner aux conditions de la vie moderne et qui sont toujours du moyen âge par leurs regrets et complaintes, ne veulent assurément rien entendre d'une pareille foi en la liberté. Ils protestent contre l'injuste humiliation qui serait infligée à l'Eglise, si elle était réduite au droit commun et si elle n'était plus qu'une association comme les autres associations. Ils invoquent les droits sacrés de la vérité, le principe d'une religion d'Etat et tous les privilèges sociaux qu'il implique. Et même ils peuvent bien en appeler au *Syllabus*.

Mais à quoi bon ? Où pensent-ils en venir par cette fureur d'archaïsme ? Leurs prétentions ingénues sont, désormais, condamnées à l'académisme dix fois oiseux des chaires de théologie. La vie en a disposé tout autrement. Il n'y a plus de place pour les privilèges, si justifiés qu'ils puissent être, dans notre humanité moderne. Ou l'Eglise vivra de liberté et d'égalité selon le droit commun, ou elle ne vivrait pas.

C'est bien ce que comprirent, au lendemain de la Révolution, quelques catholiques libéraux. Les hommes de l'*Avenir* eurent pour devise : *Dieu et la liberté*, et demandèrent la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Montalembert passa sa vie à persuader les vieux fidèles du catholicisme de privilège et de domination qu'ils devaient accepter, suivant la formule dont il osait déjà se servir, « l'Eglise libre dans l'Etat libre » ou, mieux encore, « l'Eglise libre dans la nation libre ». Il déclarait, d'ailleurs, ne point faire de théorie, ni surtout de théologie, mais « parler uniquement en homme politique et en historien, qui invoque les faits et en tire des enseignements purement pratiques ». La grande étrangeté de ce temps est qu'il faille encore, pour un invraisemblable monde de croyants et de théologiens exilés dans l'abstrait, loin des contingences historiques et pratiques, assurer que la liberté a ses bienfaits, que l'humanité peut bien s'en accommoder dans sa vie religieuse, puisqu'elle s'en accommode dans tous les autres ordres de vitalité, et qu'en somme « la question d'organisation religieuse n'est qu'un cas particulier de la question de l'association en dehors de l'Etat ».

Renan dit ensuite :

« Nous sommes loin de la réalisation d'un tel idéal. Il y faut tendre, sans croire qu'on y touche. Dans l'état actuel des choses, je pense que ce que l'Etat a de mieux à faire, c'est de se désintéresser de plus en plus des questions religieuses, de laisser l'Eglise tenir ses conciles, faire de nouveaux dogmes, de nouvelles lois ecclésiastiques sans s'en inquiéter, de ne s'occuper en rien de l'enseignement ecclésiasti-

tique, de se débarrasser de toute responsabilité dans le choix des dignitaires ecclésiastiques, en consultant le clergé. Je concevrais le ministère des cultes réduit à une sinécure, et cela sans une seule loi nouvelle, ni un seul arrêté nouveau. Il me faudrait de longs développements pour vous expliquer ceci. J'ai confiance en la liberté ; je suis persuadé qu'introduite dans l'Eglise, elle y produirait des résultats inattendus et, par-dessus tout, de profondes divisions, des schismes. L'Eglise catholique n'a, selon moi, qu'un seul grand inconvénient, c'est son unité menaçante, son organisation régimentaire. La liberté dissoudrait cette unité ; les schismes de personne, d'abord, de dogme ensuite, se produiraient de toutes parts. En réalité, ce qui maintient l'ordre et la hiérarchie dans l'Eglise, c'est l'Etat, ou plutôt le Concordat. L'Etat ne connaît que les évêques et le Pape. Mais le jour où l'Etat déclarerait qu'il ne sait pas bien qui est Pape, ni même qui est évêque, que c'est là une question entre ecclésiastiques et fidèles, l'armée serait dissoute ; il y aurait des soldats, mais plus de cadre. Le cadre, je le répète, c'est l'Etat qui le fait par le Concordat et les Articles organiques. Laisser tomber en désuétude les Articles organiques, pour l'application du Concordat consulter sans cesse le clergé, déclarer qu'on n'entend rien aux choses ecclésiastiques, que ce que l'on veut c'est de répondre aux vœux du clergé, voilà quelle serait, je crois, la voie à suivre. Le Condordat est le grand ennemi. »

C'est voir de bien courte vue les choses que d'attribuer l'unité puissante de l'Eglise, son ordre et sa rigueur hiérarchiques, à la seule influence du Concordat. Pour une fois la clairvoyance de l'historien des *Origines du Christianisme* aura été en défaut. Il est incontestable, en effet, que par sa nature, son esprit et une longue tradition historique, l'Eglise commande plus qu'elle n'enseigne, parle d'autorité plus qu'elle ne s'adresse à la libre conscience, et paraît être, comme quelques-uns ne craignent pas de dire, un gouvernement, le « gouvernement des âmes ». C'est là sa force ou sa faiblesse. En tout cas, elle n'a pas à emprunter de l'Etat ce que Renan appelle son « organisation régimentaire ». Elle en porte assez en elle-même le principe et l'obscure volonté.

Mais il est bien vrai que le Concordat, sorte d'appariement bizarre du pouvoir religieux et du pouvoir civil, développe jusqu'à l'excès, aux dépens de l'esprit de liberté, l'esprit d'autorité dans l'Eglise, et constitue le cléricalisme autoritaire. La religion devient une fonction publique et une politique ; les manifestations du culte, un genre solennel de bureaucratie ; le clergé, une autre catégorie de fonctionnaires. Pour ceux donc qui considèrent la religion comme une chose de

conscience, comme un peu de l'âme humaine, le Concordat est « le grand ennemi ». Et ceux-là réclameraient avec Renan, mais par une conviction toute contraire, la liberté pour l'Eglise.

Car la liberté est la force salutaire de réaction qui modère l'autorité et la maintient dans de justes limites, qui prévient l'autoritarisme et ses outrances, et qui sauve au fond des consciences la véritable vie religieuse. La pratique de la liberté simplement sociale donne, du reste, le goût de la liberté intérieure, de la liberté intellectuelle. Le dogmatisme est par là même atteint. La foi n'est plus une soumission aveugle et passive à des formulaires imposés, mais une libre adhésion à des vérités reconnues pour telles par l'effort des sincères recherches ou par une intuition mystique de l'âme. Et ce sont de nobles avantages.

Renan pensait que la liberté « dissoudrait l'unité » de l'Eglise, et même le dogme. Il y a là quelque illusion. L'organisation présente de la hiérarchie catholique est telle que son seul risque est de se perdre par des abus d'autorité, par un absolutisme oppressif, et qu'un sage libéralisme la modifierait heureusement au lieu de la « dissoudre ». Quant au dogme, il n'a qu'à gagner, s'il est la vérité et s'il vaut que l'humanité lui soit soumise, à tout mouvement d'intellectualité libre qui fera mieux sentir sa légitimité et sa puissance.

En tout cas, il faut vouloir pour l'Eglise et pour la religion l'épreuve de la liberté. Le sort de toutes choses, en nos jours modernes, se décide par la liberté. Ce qui meurt par elle, devait mourir; ce qui vit par elle, a le droit de vivre.

C'est par la liberté que nous laisserons, selon le vœu de Scherer, « tomber comme un vêtement usé tout ce qui est temporaire dans la foi des âges passés, tout ce que la critique a victorieusement attaqué, tout ce qui divise les Eglises », et que nous pourrons « trouver le mot de l'avenir en dégageant ce qu'il y a d'identique, d'éternel dans le christianisme de tous les temps ».

Mais, où prendre « le ministère des cultes réduit à une sinécure », qui se désintéresserait des questions religieuses et déclarerait ne rien entendre aux choses ecclésiastiques ? Cela, c'est un rêve de sage trop prompt à méconnaître les devoirs et la beauté de l'anti-cléricalisme.

§

M. le vicomte de Meaux a écrit sur *Montalembert* une étude qui vient de paraître. Tout y est modéré, la pensée et le talent. Tout y est calme, uni, bien correct, timide souvent et terne, conservateur, orléaniste, académique à la pire manière, celle des ducs. Si jamais venait à se perdre la tradition

des métaphores, périphrases, circonlocutions mollement prudentes, transitions et solennelles tirades de bravoure dont se compose le style Louis-Philippe, on en retrouverait dans l'ouvrage de M. de Meaux l'entier formulaire pieusement conservé. La vaillante, la vigoureuse figure de Montalembert, ce catholique romantique et passionné, est singulièrement réduite sous un flot de médiocrité ainsi épandu. L'historien peu à peu abaisse le héros à la mesure de son propre idéal, et presque Montalembert n'apparaîtrait plus que comme une sorte de catholique libéral avec précaution et sagement parlementaire, comme un vague M. de Meaux.

Par bonheur, le livre est très documenté. Les citations y sont fréquentes, particulièrement des Lettres et du Carnet inédit de l'ardent disciple de Lamennais, et elles animent de trop paisibles pages.

Quelques traits peuvent être notés, parmi ceux qui courent moins les biographies de dictionnaire. D'ailleurs, tout ce qui tient à l'intimité des affections, de la pensée, de la foi de Montalembert est suffisamment indiqué, malgré la discrétion d'une piété filiale, pour que nous connaissions un peu mieux son âme.

Montalembert naquit à Londres. Sa mère était anglaise et protestante. C'est son grand-père, voyageur, écrivain et protestant très religieux, qui s'occupa de la première éducation de l'enfant. Si l'on se souvient que le défenseur de l'Eglise en France garda toujours le goût et la curiosité des choses d'Angleterre : littérature, idées, mœurs, institutions politiques, religion, on s'explique par quelle influence se forma en lui la conception d'un catholicisme libéral. Lamennais aussi avait vécu en Angleterre, et il avait rêvé d'aller prêcher l'Evangile en terre libre d'Amérique. Il semble donc bien que le libéralisme religieux, comme tous les libéralismes, soit d'origine anglo-saxonne et protestante, et non point d'origine latine et catholique.

Lors de la condamnation de Lamennais, en 1832, Montalembert demeura longtemps fidèle au maître. Du moins il ne mit pas à se séparer de lui l'empressement trop facile que laissa paraître Lacordaire. Il fut, a-t-il dit lui-même, « hésitant et troublé ». Sa traduction du *Pèlerin polonais* de Mickiewitz avait été blâmée par Rome. Tout en adjurant Lamennais de se soumettre, il lui écrivait : « Lorsque j'ai reçu cette fatale lettre du pape, si blessante aussi pour moi, puisqu'elle renferme un jugement si injurieux et si public contre moi qui n'ai travaillé jusqu'à présent que pour l'Eglise... » Et, après les *Paroles d'un Croyant*, il écrivait encore : « Je suivrai maintenant de loin vos progrès dans une route pleine de dangers, avec tout le tendre intérêt d'un cœur de

fils, croyant toujours d'une foi invincible à l'entière pureté de votre conscience. » Pourquoi M. de Meaux ne donne-t-il que des extraits soigneusement choisis des lettres par lesquelles, dans cette grave crise de conscience religieuse et d'amitié, Montalembert dut exprimer ses nobles hésitations entre Lamennais révolté et Lacordaire qui se soumit avec quelque affectation de prompte obéissance ? L'histoire est plus hardie, quand elle est sincère.

La liberté d'enseignement fut assurément conquise par la ténacité et l'éloquence du grand orateur catholique. Mais sait-on assez qu'il lutta en faveur des Jésuites, pour que leur fût reconnu le droit d'enseigner, avec une ardeur qui eût pu être vouée à une meilleure cause ? Le gouvernement, le clergé et jusqu'à l'archevêque de Paris, le P. Lacordaire lui-même, le Pape enfin jugeaient maladroit de réveiller l'impopularité qui s'est attachée en France au seul nom des Jésuites et du Jésuitisme. Montalembert, conseillé par l'abbé Dupanloup, s'efforça d'opposer la Compagnie à l'Université. Et c'est ainsi, peut-être, que commença cette odieuse et déplorable lutte qui, depuis un demi-siècle, a troublé nos diverses générations intellectuelles et mis aux prises les jésuites du catholicisme et les libres-penseurs de l'Université, sans que puisse être tenté un rapprochement, une conciliation bienveillante. Ce n'est pas du libéralisme que de livrer la liberté aux pires ennemis de la liberté ; ce n'en est que la naïve duperie.

En 1851, Montalembert fut, avec quelque indécision pourtant, favorable ou indulgent au coup d'Etat. Pour s'être prétendu catholique et homme d'ordre avant tout (ce qui signifiait alors une craintive méfiance de la démocratie), il en vint à méconnaître les devoirs de résistance auxquels se sacrifièrent tous les libéraux convaincus et, quand Victor Hugo s'exila, il fut presque, lui, de la cour de Napoléon. Il prodigua au nouveau maître de la France des conseils qui furent peu suivis. C'était, pensait-il, pour le bien de l'Eglise. Mais on devine qu'il eût volontiers tenu le rôle d'un parlementaire à intrigues et d'un familier à influence occulte. Et cela risque de l'amoindrir. Lorsque diverses mesures dictatoriales supprimèrent peu à peu la liberté parlementaire, la liberté de la presse, la liberté de réunion, il s'en montra seulement attristé. D'un grand libéral on eût voulu l'indignation et la révolte.

Si Montalembert fut parfois, parce que catholique, infidèle à la liberté, il paya le prix douloureux de cette faiblesse. Car il put voir, à la veille même de sa mort, le catholicisme libéral emporté dans le mouvement d'ultramontanisme qui devait aboutir au Concile du Vatican et à la déclaration de l'infaillibilité pontificale. Une lettre est bien connue, que M.

de Meaux s'est gardé de reproduire. Elle nous révèle l'état d'âme de Montalembert mourant, puisqu'elle fut écrite douze jours avant la fin suprême. « Jamais, grâce au ciel, disait-il, je n'ai pensé, dit ou écrit rien de favorable à l'infaillibilité personnelle et séparée du pape, telle qu'on veut nous l'imposer, ni à la dictature de l'Eglise que j'ai réprouvée de mon mieux dans l'*Histoire des moines d'Occident*, ni enfin à cet absolutisme de Rome, dont un discours de moi contestait l'existence même au moyen âge, tandis qu'il forme aujourd'hui le symbole et le programme de la faction dominante parmi nous... Qu'est-ce qui pouvait nous faire prévoir le triomphe permanent de ces théologiens laïques de l'absolutisme, qui ont commencé par faire litière de toutes nos libertés, de tous nos principes, de toutes nos idées d'autrefois, devant Napoléon III, pour venir ensuite immoler la justice et la vérité, la raison et l'histoire en holocauste à l'idole qu'ils se sont érigée au Vatican ? »

Les faits accomplis et l'infaillibilité proclamée, aucun catholique ne pourrait publiquement s'élever contre « l'infaillibilité personnelle et séparée du pape ». Mais il n'est point inutile de rappeler la protestation d'un grand catholique qui aima la liberté à sa manière, et de rappeler par quelle évolution les « théologiens de l'absolutisme » risquent d'aller de l'infaillibilité doctrinale à la théocratie politique et sociale de Rome, au pouvoir absolu sur les esprits et les âmes qui est bien la pire chose en religion.

VICTOR CHARBONNEL.

MÉTHODES

Éducation et Instruction des Troupes, II^e Partie, « Paroles » selon Mikhael Ivanovitch, par Loukhiane Carlovitch (1), Berger Levrault, 1897.

Une troupe se forme, s'oriente, se meut comme certaines images dans son chef. Une troupe se hasarde, donne, et se perd, conformément à certaines images communes à toute la masse.

Enfin, tout l'art du commandement est d'avoir organisé l'inégalité fatale qu'il faut que quelqu'un s'attribue. Elle est une composition du temps, des nombres, du terrain, des armes, des sentiments. Les deux membres de la lutte sont faits de ces termes ; et, s'il y en a dont les valeurs sont égales, ceux-là se détruisent.

Vues d'un certain point, deux armées, nouées par le but,

(1) Pseudonyme probable du général Cardot, commandant d'une brigade en Normandie. Mikhael Ivanovitch n'est autre que le général Dragomirov.

constituent une seule chose ; qui se déforme, et va d'un être initial à un final, par une suite de mouvements intérieurs. De ce point, la victoire, la défaite ont perdu leur signification.

A l'origine de ce système, tous les individus qui en sont présentent une hésitation générale ; et, quel que soit l'espoir, deux idées contraires partagent le fond de chacun. A la fin, ce mélange ou ce doute, d'abord uniformément distribué sur le champ, devient deux certitudes ; chacune colorant un parti tout entier.

Je dirai ici que je ne vois du sujet que les idées, les figures, les raisonnements, ou les constructions qu'on y emploie. Cela admis, on n'y trouve plus d'autres difficultés que celles qui sont partout, et partout les mêmes.

A la guerre, faute de symboles, on serait obligé, pour être clair, de tuer jusqu'au dernier des autres. Toute bataille est donc pleine de conventions.

L'ensemble des idées militaires est commandé par une d'entre elles qui est fixe et qui est l'idée de l'Ennemi. C'est le Non-Moi d'une armée. Un homme en guerre, cette idée lui vient constamment, et critique toutes ses minutes simplement parce qu'elle revient. Je laisse au lecteur le problème très général de rechercher ce que devient le penser continuel de l'individu, lorsque quelque condition invariable s'y impose et par un retour incessant se retrouve dans toutes les associations possibles, les altérant une à une ; elle, ne s'altérant pas... Si la pensée modifiée de la sorte est celle d'un homme de guerre, cela veut dire que l'oubli de la condition imposée sera très rudement puni.

Dans les têtes où cet Ennemi imaginaire existe, il est plus ou moins défini. Une armée en campagne, dans un pays dur, isolée, a un horizon ennemi. On connaît plus ou moins l'adversaire, sa force, sa position, sa vitesse, son projet, et l'idée que lui-même se fait de vous. L'image en est d'autant moins dangereuse qu'elle est plus déterminée, et qu'elle peut moins gâter, avec son vague, la logique ou les rêveries de ses sujets.

Je m'aperçois à l'instant qu'il serait possible — entre autres essais — d'*exprimer* la suite des événements d'une guerre, par les changements de l'unique idée de l'ennemi dans un des témoins, le long de la durée des opérations. En construisant chacun des termes de cette suite, on aurait une représentation incomplète, mais excessivement simple de la série des faits, et on se figurerait, par la variation d'une sorte de quantité homogène, les états d'un être lié à l'entier des événements. Je ne dis pas qu'il faille le faire, je dis qu'il peut être intéressant de le concevoir.

Il sort de tout ceci que la grosse difficulté, dans la préparation à la guerre, est justement de s'imaginer l'Ennemi des

temps de paix. Il faut remonter sans cesse à cette idée qui fixe et dirige tout acte militaire, et qui pâlit dans les garnisons. Il s'agit, alors, de jouer une partie sans partenaire, ce qui est extrêmement difficile ; de se chercher une faute, qu'on vient de chercher à ne pas commettre ; de se mettre méthodiquement au pire. Il faut aussi craindre de ne pas suffisamment craindre ; enfin, c'est une objection continue qui force l'esprit à se prévoir, à se répondre, et, — le plus ardu, — à renverser brusquement le sens de tout son travail, car il doit sauter d'un côté, avec son entière application, dans l'autre.

Il faut apprendre à redouter assez les salves à blanc et les charges devant être arrêtées court.

Une telle nécessité est au fond le principe de l'éducation des troupes. Dans ces « réglements » spéciaux, petits livres bleus qu'on jette au sortir des casernes pour oublier qu'on les sait par cœur, est ramassée plus de vraie mécanique psychologique que dans les romans les meilleurs. Car les romans se donnent tout; et les livres soi-disant théoriques se tiennent dans le vague, ou dans l'exception, qui est du vague. Je citerai, entre tous ces réglements, l'étonnante « Instruction sur le tir » faite pour conduire toutes les classes d'individus jusqu'à la discipline particulière qui est son but. Seulement, il la faut lire en reconstituant tout ce qu'elle suppose ; et sans songer qu'elle ennuie quelque part des jeunes gens fort instruits.

J'ajoute, à ce propos, que la difficulté de connaître et de remuer le « troupier » a été ridiculement exagérée. Rien n'est plus élémentaire, ni mieux connu que la psychologie *utile* du soldat, quel qu'il soit. Il n'y a peut-être pas une seule bataille, depuis l'histoire, où cet élément — le moral du soldat — ait joué, EN TANT QU'INCONNU, un rôle quelconque.

Ici commence le livre dont j'aurais dû parler. Au delà des spécialistes, il pourra faire réfléchir ceux que laisse indifférents le sujet de leurs réflexions.

VALÉRY.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

LIVRE. — Rabbi Issa'char Baer : *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, traduit pour la première fois de l'hébreu et précédé d'une introduction, Chamuel. — REVUES : *La Revue Spirite* (septembre). — *La Paix Universelle* (16-31 août).

Le savant traducteur de ce nouveau volume de la Bibliothèque rosicrucienne est le même que celui du *Traité des causes secondes*, dont il a été parlé récemment ici même. Les qualités que nous louions dans celui-ci, on les retrouve dans celui-là. L introduction est de tous points excellente. Tout ce qu'il

fallait dire y est. Rien de plus, mais rien de moins. D'où clarté, intérêt et profit.

Le **Cantique des Cantiques** est le livre des *Rapports* ou de l'*Amour*. Il présente quatre sens, comme tous les livres saints. Au premier degré, « il s'agit de l'amour matériel de l'homme et de la femme » ; au second, de « l'union du quatrième principe et du cinquième dans l'homme » ; au troisième, de « la relation directe des deux Séphirôth *Binah* et *Hochmah*, l'Intelligence et la Sagesse » ; enfin, au quatrième, du « rapport réciproque du Père et du Fils », de « leur baiser mutuel », de « leur ineffable et éternelle conversation », du « Saint-Esprit qui procède de l'un et de l'autre ». Il a aussi un sens alchimique.

Le *Cantique des Cantiques* a eu de nombreux commentaires en toutes les langues. Le commentaire de Rabbi Issa'char Baer est extrait d'un livre fort rare, le *Livre de la Fontaine de Sapience*, publié en 1610-1611 à Prague. Ce commentaire est du second degré. Il peut néanmoins s'interpréter selon quatre sens distincts.

§

La **Revue Spirite** publie les rapports présentés à la Société de Biologie par M. David, sous-directeur aux teintureries des Gobelins, et le Dr Luys, récemment décédé, sur la photographie des étincelles électriques dérivant soit de l'électricité dynamique (Bobine de Ruhmkorff), soit de l'électricité statique (Machine de Wimshurst), et sur l'enregistrement photographique des effluves qui se dégagent des extrémités des doigts, du fond de l'œil et de l'appareil auditif de l'être vivant, à l'état physiologique et à l'état pathologique.

Les photographies obtenues montrent :

1° Que l'électricité et la force vitale ou neurique ne sont pas une seule et même chose ;

2° que les étincelles électriques et les effluves vitaux émis par les pôles positifs des machines ou du corps humain diffèrent des étincelles et des effluves émis par les pôles opposés.

Le procédé de MM. Luys et David permet, en outre, de constater que le dégagement de la force vitale varie « suivant les âges, les sexes, les différentes phases de la journée » et aussi suivant les émotions et l'état pathologique de l'individu. Les morts et les personnes affectées d'anesthésie bilatérale ne donnent pas d'effluves. Par contre, à l'état léthargique, l'émission des effluves est plus intense.

D'après M. Leymarie, M. David aurait photographié ou

plutôt graphié (1) les effluves dégagés par de l'essence de serpolet enfermée dans un tube scellé au chalumeau.

Ces expériences corroborent celles de nombreux expérimentateurs, depuis Mesmer jusqu'à Reichenbach et le colonel de Rochas. Ces expérimentateurs se servaient de sensitifs au lieu de plaques photographiques.

Les sensitifs, mis à l'état de somnambulisme magnétique, ou placés dans une chambre absolument noire, voient les aimants, les cristaux, les plantes, les animaux et les hommes émettre des effluves de couleur différente suivant la partie ou le côté de l'objet, de l'animal ou de l'homme qu'ils regardent. Ainsi le côté gauche de l'homme apparaît bleu, le côté droit rouge et la partie médiane jaune. « En cas de maladie, les couleurs sont altérées, parfois même complètement modifiées.

» Exemples : Dans la paralysie générale, le jaune domine sur la face, empiétant sur les deux autres nuances.

» Dans l'hystérie, le rouge se mêle au bleu pour faire une tache violette sur la face.» (Leymarie.)

— Le *Congrès de l'Humanité*, dont j'ai déjà parlé (*Mercure* de juillet), s'annonce comme très réalisable. Il y a plus d'hommes qu'on ne croirait qui aspirent à la Paix intellectuelle, religieuse, sociale et internationale. Tous les jours de nouvelles adhésions parviennent à Amo, — le promoteur du Congrès — de tous les points de l'Europe.

Cependant nombre d'intellectuels sont hostiles au Congrès. Pourquoi? Parce qu'ils accordent trop d'importance aux formes (religions, sectes, sociétés, partis, systèmes, opinions). Ils craignent sans doute que l'une des formes — l'emportant sur les autres — ne les absorbe toutes ou ne prenne tout au moins un trop grand ascendant sur les esprits. Crainte vaine. La seule puissance qui peut réunir les hommes, c'est l'Amour. Or « l'Amour, écrit Guymiot dans la **Paix Universelle**, c'est la vie ; c'est le donneur d'existence. Les formes de l'existence ne sont que postérieures à l'Amour.

» La forme, c'est la différenciation ; là où il n'y a pas de formes, il n'y a pas d'êtres distincts, partant pas d'opposition, pas de rivalité, pas d'inimitié, pas de haine. La forme sépare, et c'est elle qui engendre la Haine au sens général.

» Les formes flottent dans le non différencié ; elles n'existent, elles ne vivent que par l'amour enclos en elles ; sans la vie, elles seraient des coques vides, d'inertes détritus, voguant vers les grèves de la perdition. »

Donc aucune forme ne peut rien contre la vie, contre l'Amour.

« L'Amour enclos dans la forme, continue Guymiot, c'est

(1) Je dis *graphié*, parce que la lumière n'intervient pas dans la pro production du phénomène.

l'existence limitée, amputée, égoïsée; l'Amour hors de la forme, c'est la Vie totale, universalisée.

» Les formes sont des scories emprisonnant la chaleur vitale; l'Amour, fusant hors des formes, se réunit au grand foyer de la Vie universelle et flambe avec elle, en elle, lumineux, radieux, au lieu de sommeiller obscur et terne en des cauchemars tortureurs.

» Amo nous convie au flamboiement dans la Vie universelle.

» Il veut que, dans le Congrès de l'Humanité, les hommes sentent qu'il y a en eux de l'Identique et fassent communier, fassent fusionner cet Identique.

. . . . . .

» L'Amour, c'est la Vie universelle; au Congrès de l'Humanité, en se dépouillant pour quelques instants de leurs limitations, de leurs distinctions, de leurs oppositions, de leurs formes en un mot, les hommes se sentiront identiques, et c'est un sentiment qu'ils n'ont encore éprouvé qu'inconsciemment en groupes, dans les grandes émotions nationales et humanitaires, et qu'Amo veut qu'ils éprouvent pour la première fois consciemment.

» Qu'en résultera-t-il? Il serait bien téméraire à qui ne comprend pas de vouloir pronostiquer là-dessus.

» Mais logiquement et mathématiquement il résultera quelque chose de l'apparition dans le monde d'un sentiment conscient qui n'a pas encore existé dans la conscience humaine.

» Adorateurs des formes, à quelque clan religieux que vous apparteniez, vous êtes plus matérialistes, vous êtes de conception plus étroite que ceux qui croient à la Matière, identique en tout, diverse seulement en ses combinaisons. »

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue du Palais (1er septembre). — Mémento.

M. Léon Daudet, qui est trop souvent un magnifique gâcheur, mais qui n'en est pas moins un de nos ouvriers de lettres les plus curieux, vient de produire, dans la *Revue du Palais* du 1er septembre, un article à lire sur l'*Imagination*. Cet article est écrit sous la forme d'un dialogue entre son pere et lui. — Ne nous arrêtons pas à ce que cette présentation familiale des interlocuteurs offre de brutalement personnel, de vanité provocante, — on n'en est pas à quelques délicatesses de plus ou de moins dans les mœurs littéraires actuelles, — il faut se contenter du fonds quand il y en a, et pour le philosophe c'est amplement suffisant. Or cet article est très

substantiel, souvent neuf; d'abondantes citations en seront les meilleures preuves.

« MON PÈRE (*un peu ironique, ce qui apparaît dans un coin brillant de son œil que je connais bien*). — Alors, tu as une théorie sur l'*Imagination*. Méfie-toi, une théorie c'est lourd à porter, c'est terrible. Une fois dedans, on n'en sort plus. On veut plier les faits, les déformer à la mesure de cette malle étrange et mal commode.

» MOI. — Mais, mon père, sans théorie, on n'a pas de vues nettes. Les faits se juxtaposent comme des jouets d'enfant. L'esprit n'avance pas. Sans les idées générales, nos sensations les plus aiguës, nos sentiments les plus délicats, demeurent du domaine animal...

» MON PÈRE. — Donc tu vas m'exposer une théorie sur l'*Imagination*... Comment t'est-elle venue?

» MOI. — En lisant Shakespeare et Balzac...

» MON PÈRE. — Je suis persuadé que Balzac et Shakespeare avaient en eux une multitude de vies exaspérées et qu'ils ont dépensées dans leurs œuvres.

» MOI. — Te voilà dans ma théorie. Je vais tâcher d'être limpide, de ne pas heurter ton esprit *latin* comme tu dis. Il y a une faculté sublime que les philosophes ont trop négligée et qui est, à mon humble avis, une clé de la nature: la faculté d'*Imitation*, ou, dans le sens étymologique, d'*Hypocrisie*; désir d'entrer dans la peau d'autrui, de revêtir son masque, de se soumettre aux passions qui le tourmentent... Cette faculté d'*hypocrisie* est fréquente parmi les humains: mais chez les hommes de génie, poussée au paroxysme, elle constitue leur plus grande beauté, leur don suprême. Il est certain que Shakespeare et Balzac faisaient plus qu'observer les hommes autour d'eux et reconstruire la vie d'après leurs observations. Ils se *métamorphosaient* en une multitude de caractères et de tempéraments dont ils avaient en eux les formes. Leurs œuvres sont *deux séries de métempsycoses*. Voilà pourquoi elles nous émerveillent tellement... N'est-elle pas séduisante cette idée aventureuse qu'un esprit renfermerait en lui toutes les caractéristiques passionnelles ou sentimentales, à l'état de germes, bien entendu? L'observation, alors, n'aurait plus qu'un rôle d'évocatrice. Elle donnerait leur sens à ces cristallisations morales qui sont les vertus et les vices, à ces architectures profondes de l'avarice, de l'orgueil, de la luxure, de la timidité, de l'héroïsme, etc.

» MON PÈRE (*riant*). — Quand l'*association d'idées*, comme disent les pédants, est riche, elle s'appelle imagination. Cette hypothèse sur l'imagination ne me déplairait pas du tout...

» MOI. — ... Cette thèse sur les métamorphoses de l'écrivain en ses divers personnages serait étroite si elle n'avait des

prolongements. Je m'étonne que notre époque n'ait pas encore mis au jour, créant son objet, suivant la formule d'Hégel, un grand philosophe de la sensibilité. Toutes les philosophies que nous avons eues jusqu'à ce jour, toutes sans exception ont été des philosophies de l'intelligence...»

M. Léon Daudet constate ensuite qu'on a eu de merveilleux rêveurs : Carlyle, Emerson, Novalis, Maeterlinck, mais s'ils « se sont approchés de la sensibilité contemporaine, ils ne la possèdent pas encore ».

Pour établir la connexité de la *sensibilité* et de l'*imagination*, l'auteur remarque que les grands imaginatifs nous émeuvent tellement parce que leurs œuvres sont du *vrai agrandi*.

« Ne touchons-nous pas ici au débat du Réel et de l'Imaginaire ? dit M. Alphonse Daudet. Bien que tu ne sois pas de ce temps tu connais les criailleries qui accueillirent Flaubert et ses continuateurs, Zola, les Goncourt, moi-même. On ne pouvait nous pardonner d'introduire dans le roman les éléments ordinaires de la vie. Il est certain que, depuis, le réalisme s'est galvaudé, qu'il a roulé dans le vulgaire, et l'on a voulu voir une doctrine là où il n'y avait qu'une émancipation... Mais le vieux reproche est autre : « Vous voulez peindre la réalité mais nous la connaissons trop la réalité... » Ce reproche est tout à fait injuste, s'il s'agit d'écrivains comme Flaubert, Zola, Goncourt, fondé s'il s'agit de scribes et de copistes imbéciles... Le nœud du problème est tout entier dans l'*Imagination*.

» Moi. — Je t'avoue que les aventures des grands personnages, des héros, m'intéresseront toujours plus que celles de petits bourgeois. Et j'appelle grands personnages non seulement des rois et des capitaines, mais aussi des philosophes, des écrivains, des artistes. Les colères qu'a provoquées ce qu'on a intitulé si grossièrement le *naturalisme* ont failli nous faire verser dans la littérature d'exception. Le *symbolisme* à ce point de vue fut une réaction inévitable.

» Mon père. — Il ne s'agit ni de *symbolisme*, ni de *naturalisme*. Tu sais le cas que j'ai toujours fait des écoles et des classifications. Je les hais toutes. Je ne suis d'aucune.

» Il s'agit ici de réalité et de vérité. Or il n'y a rien en dehors du réel. Il n'y a rien en dehors du vrai. Et ces deux mots-là se retrouvent dans cette vertu : la sincérité...

» En d'autres termes, la réalité est soumise aux métamorphoses de l'imagination, mais sans elle, sans cette nourriture, l'imagination broierait à vide, s'affaisserait sur elle-même et deviendrait imbécillité ou folie... »

Après avoir déblayé son terrain, M. Léon Daudet arrive au plan du livre qui serait pour l'*Imagination* « ce que le livre de Taine par exemple a été pour l'*Intelligence* ».

« Mon père. — ... Il serait bon, je crois, de poser, dès l'entrée, ce capital principe que l'*Imagination* et la *Sensibilité* sont deux facultés connexes, ou que la *Sensibilité* est le réservoir de l'*Imagination*. Nous avons, tout à l'heure, suffisamment insisté sur ce point. Mais il est foncier et assurerait aussitôt l'originalité de notre travail.

» Moi. — Ceci fait, avec exemples à l'appui (Balzac et Shakespeare conviendraient admirablement à notre démonstration), nous établirions la nécessité de considérer l'*Imagination* sous deux points de vue...

» Mon père. — Le concret et l'abstrait : 1° Etude de l'*Imagination* chez les individus : 2° Etude de l'*Imagination* en elle-même.

» Après ce rapide préambule nous entrons aussitôt dans le vif du sujet par quelques portraits de grands représentants de l'*Imagination*. Fidèles à notre méthode des exemples, nous prenons un poète, un savant, un philosophe, un artiste et un homme d'action. Nous nous préoccupons surtout de montrer que, dès qu'il s'agit d'une faculté vivante, cette faculté se modifie avec les formes innombrables de la vie...

» Comme poete, nous n'aurions pas de meilleur exemple que Hugo et en sous-titre : Ou la *sensibilité au verbe*, alors que le sous-titre de Lamartine serait de préférence : Ou la *sensibilité à la période*, et celui de Baudelaire : Ou la *sensibilité à la justesse*...

» Hugo grâce à sa sensibilité a rendu aux mots toute leur énergie, tous leurs reflets...

» Moi. — Cette sensibilité verbale a un écueil. Quand Hugo se trompe, il se trompe grandiosement. Il prend les sonorités pour des raisons, les allitérations pour des preuves et il se contente alors de calembours purs et simples. Cela lui arrive surtout lorsqu'il s'attaque aux idées ou à ces semblants d'idées dont s'enorgueillissent les lyriques, telles que : la brièveté de l'existence, la probalité d'une justice supérieure, la difficulté à se guérir de l'amour, la cruauté du remords, la joie de la liberté, etc. Dans ces lieux communs le moulin de Hugo broie à vide. Il déplace toujours la même force d'air, que son sujet soit beau ou qu'il soit banal, de sorte que ses chutes sont colossales.

» Mon père. — Il est assez curieux de comparer l'imagination de Hugo à celle de Chateaubriand Chez celui-ci se trouvent réunies à la fois la *sensibilité au verbe* et la *sensibilité à la période*. Un autre exemple de *sensibilité à la période*, Gustave Flaubert, est seul à avoir, au même degré que lui, cette plénitude verbale qui satisfait sensuellement l'esprit à la lecture... »

Après de jolis développements sur les exemples particu-

liers de Hugo et de Chateaubriand, arrive l'inévitable parallèle entre l'imagination méridionale et l'imagination septentrionale ; des idées connues ; mais à noter :

« Mon père. — Il est des heures où les troubles images me séduisent. Je comprends à merveille qu'une classe d'esprits s'y délectent et refusent toute autre nourriture. Elles blasent le palais. Le reste semble fade. »

L'auteur passe ensuite à l'étude de l'imagination chez les peintres ; mais attendons le prochain numéro qui renfermera la seconde partie et la conclusion de l'article.

Memento. — **L'Ermitage** (septembre). — *Le pessimisme de Léopardi*, par Camille Bos. — *Les Chansons d'Aube*, par Tristan Klingsor. — Après un juste éloge du petit livre de M. Ghéon, ces non moins justes lignes : « A vrai dire le vers de M. Ghéon n'est presque plus du vers... Cette facture ne laisse rien de la musique des mots. Rien, ni la rime, ni l'allitération, ni le retour régulier d'un accent ou son retard voulu, rien en un mot de ce qui constitue le vers, n'aide à la suggestion, plus intime et plus mystérieuse de la sensation. A quoi bon, me direz-vous, si elle est réellement exprimée ? Mais alors à quoi bon écrire en vers, user d'un artifice vain d'imprimerie ?... Parce que M. Paul Fort eut cette ingéniosité de faire imprimer ses vers comme de la prose, s'ensuit-il que nous devions faire imprimer notre prose comme des vers ? Et je crois bon de dire cela parce qu'il me semble que le procédé tend à se généraliser. »

La Trève-Dieu (août). — Joli numéro où l'on rencontre les noms de Jules Tellier, Francis Jammes, Paul Fort, etc.

L'Humanité nouvelle (juillet). — *La Voix des persécutés*. Fragment d'un roman Tagal par le Dr Rizal, fusillé aux Philippines le 31 décembre 1896. Traducteurs : Ramon Sempan et Henri Lucas.

La Coopération des idées (septembre). — A cette question : *Quelle sera l'idéal de demain ?* M. Anatole Leroy-Beaulieu répond entre autres choses : « Cet idéal, on le sent en élaboration, partout, autour de nous ; il sera avant tout social. La solidarité, la fraternité humaine, telle est l'étoile vers laquelle semblent devoir se diriger les générations prochaines. »

Revue des arts graphiques (28 août). — *A propos des coquilles*. Petit article d'où il ressort, d'après un vœu émis par le 18e congrès de géographie tenu à Saint-Nazaire, qu'il est urgent de créer des « dictionnaires typographiques » pour remédier aux lamentables lacunes du dictionnaire des Postes et même de nos cartes d'état-major. Qu'on en juge : « Une commune voisine de Saint-Nazaire dénommée *Notre-Dame de Toute-Aides* s'appelle *Tetetède* sur la carte... Dans la com

mune d'Avessac, *Pen an ru*, qui en breton signifie *sommet rouge*, est devenu *Pain-au-Jus* écrit sur la carte d'état-major *Pain-Hojus* (!) »

Revue encyclopédique (21 août et 4 septembre). — *La sculpture française*, par André Michel.

Nouvelle Revue (1er septembre).— *Essai sur la perversité*, par Camille Mauclair.

La Revue Blanche (1er septembre). — *Sur l'Allemagne d'aujourd'hui*, par Albert Métin ; *L'Art moderne et les Académies*, par Jean Schopfer, excellent corrollaire de l'article de M. André Michel sur la *Sculpture française*.

La Revue de Paris (1er septembre). — *Contes pour trois soirs d'automne*, par Henri de Régnier. — *Une amie de Liszt*, par D. Malagari.

Revue des Revues(1er septembre).— *Le Théâtre au Japon* par le Dr de Bauzemon.

ROBERT DE SOUZA.

LES JOURNAUX

La Question Féministe, par Anna Lempérière (*Le Temps*, 18 et 29 août, 5 septembre). — *Une Saison en Enfer*, par Edmond Lepelletier (*Echo de Paris*, 1er septembre). — *Les Râcleurs*, par Arsene Alexandre (*Figaro* 7 sept.), et *Les Tapisseries de la Chaise-Dieu*, par Thiébault-Sisson (*Le Temps*, 6 et 23 sept.). — *La Revanche des Crottés* par Emile Bergerat (*Le Journal*, 14 sept.). — Mémento.

Il arrive toujours que sur une question, il s'écrive un jour ou l'autre des choses sensées et qui vaillent une lecture et une discussion. Voici donc à propos du féminisme une suite d'articles dont la bienveillance un peu utopiste se tempère de clairvoyantes critiques. Madame Anna Lempérière s'est fait connaître par quelques campagnes pour une charité libre et intelligente ; c'est une féministe mais réfléchie, qui a pris la peine de quelques études psychologiques, qui sait que les différences sexuelles entraînent des différences cérébrales, et que l'hérédité unilatérale n'explique rien et surtout ne résout rien. Aussi, abandonnant les faciles tautologies, elle prend les faits et cherche à en tirer parti.

Tout d'abord elle admet l'infériorité mentale de la femme qui se guide dans la vie par le sentiment, tandis que l'homme se guide par la connaissance. C'est un fait que l'on peut observer, que la femme est presque incapable d'expérience ; elle oublie facilement ; devant chaque tournant de la vie elle se trouve aussi neuve qu'à ses premiers pas : de là des illusions, des déboires, sans doute beaucoup de souffrances. Cette naïveté concorde chez elle avec une grande facilité d'adaptation et de rénovation ; toujours la même elle est apte à deve-

nir toujours nouvelle ; en somme, la personnalité est beaucoup moins vive chez la femme que chez l'homme. La femme est imitatrice ; elle se plie avec spontanéité, avec joie aux esclavages que lui imposent toutes les modes : en littérature et dans tous les arts, elle est capable de talent, rarement d'originalité. On vante la ruse des femmes et leur adresse à mentir. Que de fabliaux et que de contes sur l'homme trompé ! On n'osa en faire sur la femme trompée, tellement l'histoire eût paru banale, naturelle, et pour ainsi dire rationnelle. C'est ainsi que l'exception, qui frappe, finit par être prise pour la règle, qui passe inaperçue.

Madame Lempérière ne dit point tout cela ; elle est pratique (comme une femme) et elle conseille. L'homme étant le producteur, la femme doit être l'organisatrice. Son rôle s'étend à trois ordres de préoccupations d'ailleurs connexes (connexité contestable) : la maternité, l'économie, l'esthétique. J'admets les deux premières parties de cette trilogie domestique, ou sociale ; mais la troisième me surprend : « Artistes, dit Madame Lempérière, elles affirmeront et répandront le culte et la pratique de la beauté sous toutes ses formes et dans toutes les occasions de la vie ; car c'est la vie même quelle prendront comme matiere et comme spécialité ; elles s'attacheront à la culture de la race, à l'élévation de l'idéal commun, à l'extension de la mentalité générale ; elles trouveront et elles enseigneront les harmonies de lignes, de couleurs, de sons, de parfums, que recèle la vie la plus humble ; et une multitude de sources et de moyens de bonheur par l'impression de beauté se révéleront, grâce à elles, à l'humanité charmée. » Soit, mais d'abord qu'on rende les femmes capables de sentir la beauté. N'est-ce pas, parmi toutes leurs défaillances, la plus évidente ? Une civilisation où les femmes seraient les régentes de l'esthétique perdrait bientôt jusqu'à la notion du beau. Cela suppose un désintéressement sentimental dont la femme est incapable, — incapacité d'ailleurs heureuse car le souci exclusif de la beauté est une manie presque aussi dangereuse et aussi pénible que le souci exclusif de la morale. « Le beau est le laid et le laid est le beau. » Tout est beau, si la beauté est la logique supérieure et tout est laid si le monde est conçu sans aucune finalité. C'est à l'esthétique qu'il faut surtout ne pas vouer la femme ; si elle se borne à être bien elle-même, et rien que cela, à mettre son intelligence dans ses yeux, elle sera plus heureuse et nous aussi.

Sauf sur ce point, les idées de Madame Lempérière sont sages, — et même trop sages ; mais cela repose de l'extravagance cultivée dans les congrès. Dire que des créatures humaines font des pétitions pour obtenir le droit « d'être témoin dans les actes civils » ! Ces créatures sont des femmes ;

cela donne une idée peu avantageuse de leur cérébralité. Les plus audacieuses demandent à voter, à l'heure où l'homme intelligent ne vote plus. Quand le costume masculin tendra vers la robe, — ce qui peut bien arriver, puisque tout recommence — les femmes béeront vers le collant.

M. Lepelletier, qui fut toujours le fervent ami de Verlaine, se propose de nous faire mieux connaître certaines années obscures de la vie du grand poète. Il a extrait de ce travail pour l'**Echo de Paris** quelques pages sur Arthur Rimbaud (dont, d'autre part on annonce une biographie complète) et son rare opuscule *Une Saison en Enfer* :

« Cette étude m'amènera à donner quelques éclaircisseme :ts sur le suffisamment énigmatique personnage qui exerça en 1872 une influence si vive sur le caractère de Verlaine et qui modifia, dérangea, gâta sa vie : Arthur Rimbaud.

» Cet étrange, fantasque et inquiétant éphèbe, dont l'aspect évoquait la vision des pâles souteneurs et des batteurs de bitume des boulevards extérieurs, a été non seulement le poète bizarre du *Bateau ivre*, l'halluciné visionnaire des voyelles colorées, mais aussi le précurseur d'une école, aujourd'hui dispersée, muée, méconnaissable, celle du décadentisme pur et du symbolisme absolu.

» L'exagération de la vision extérieure, la coloration à faux des impressions, le mélange de l'irréel et du vrai, la mise en scène de la personnalité grandie, grossie, fardé, qui furent la caractéristique d'Arthur Rimbaud, bien plus qu'en ses poésies, souvent ironiques, caricaturales et parodistes, apparaissent dans un petit ouvrage intitulé : *Une Saison en enfer*. Il est presque introuvable, ce livre ; il n'existe, assure-t-on, que trois exemplaires ayant échappé au pilon des soldeurs et à la dispersion des rares contemporains de Rimbaud et de Verlaine en ayant reçu l'envoi. Cette plaquette, dont F. Coppée et Richepin posséderaient les deux autres exemplaires survivants, est imprimée en caractères nets et fins, format petit in-18, 53 pages, et porte les indications suivantes sur la couverture grisâtre : « A. Rimbaud (en noir, et en haut). Une Saison en enfer (sur deux lignes au milieu de la page et en rouge). Un peu au-dessous, assez grosses lettres, en noir, entre deux filets tremblés : « Prix un franc. » En bas, en noir, sur trois lignes : « Bruxelles, Alliance typographique (M. de Poot et Compagnie), 37, rue aux Choux, 37. » Enfin, tout au bas, la date de la publication : « 1873 ». La couverture est en outre encadrée de filets noirs maigres. »

A propos de Verlaine, M. Lepelletier émet une opinion qui sera violemment contredite. Pendant les années 1873 à 1875 le caractère de Verlaine se serait modifié, mais pas au point d'amener une vraie conversion ; il ne faudrait pas croire « que

la cellule, la conversation avec l'aumônier, la lecture de livres pieux amenèrent chez lui une profonde transformation de l'être. Il ne changea pas d'âme mais seulement de poétique... Ce fut alors qu'il écrivit la plupart des pieces de *Sagesse* d'après une sorte de théorie, de système conçu, fabriqué, combiné dans le silence et le recueillement de la geôle brabançonne. » Si M. Lepelletier apporte des documents et des preuves, il y aura sans doute de curieuses polémiques.

Les Râcleurs ; voilà un bon article, d'une louable véhémence contre les architectes parasites. Il y a ceux qui blanchissent les Louvres et les Versailles: tous les ans on râcle une bande de la façade du Louvre, et quand on a fini d'un côté on reprend au commencement, de sorte que si le règne des Vandales durait encore quelques siècles, à un millimètre tous les dix ans, on arriverait assez vite à diminuer notablement les proportions du monument. Présentement, que c'est laid et triste, cette bande blanche, et quel singulier travail que celui de gens qui s'occupent à enlever leur vieillesse aux vieilles choses! M. Arsène Alexandre dit très bien:

« On ne peut donc pas laisser les vieilles pierres, les vieux tableaux, les vieilles œuvres d'art conserver la grande et rugueuse beauté que leur donnèrent les âges et puisque tout en ce monde doit mourir, gagner en paix leur véritable mort ? »

Plus cruels que les râcleurs, il y a les restaurateurs. En ce moment, ils s'attaquent à la Maison Carrée de Nîmes, qui, paraît-il, serait déjà remise tout à neuf si M. Henri Mazel n'avait, homme doux, poussé les cris furieux dont il est capable. M. Puvis de Chavannes s'est associé par son approbation à la campagne de presse qu'il mena dans le Midi, et les vieilles pierres vont peut-être jouir de quelques années de répit.

M. Thiébault-Sisson, qui n'est pas cependant un Hérule ni un Alain, préconise, au contraire, le système de la « restauration obligatoire ». Il s'agit des miraculeuses tapisseries de la Chaise-Dieu (on en a fait des eaux-fortes coloriées d'une beauté unique) qui sont conservées dans un endroit humide où elles se détériorent. Que l'on oblige les gens de la Chaise-Dieu à mieux veiller sur cette relique, à la tendre en une salle sèche, à la préserver de la poussière, du soleil et de l'humidité, cela serait raisonnable, — mais l'Etat n'a pas l'habitude d'être raisonnable, il est administratif; donc on a offert au maire de la Chaise-Dieu de faire restaurer ces tapisseries par les Gobelins. Les tapisseries de la Chaise-Dieu restaurées par les Gobelins, — quelque chose comme Memling repeint par M. Bougereau!

A propos de la Bohème, M. Bergerat évoque cette bohème

du grand siècle méprisée de si haut par Boileau, ce petit rentier du Parnasse, et Molière, cet inventeur du « maximum ». M. Bergerat ose dénigrer Molière ; il ose ce mot à double entente : « Cette curiosité clémente pour les allègres fils de la Muse Pauvre et les gueux faméliques du Beau, tous les siècles l'ont eue, sauf le grand siècle, et tous les grands écrivains, sauf Molière. » La psychologie de Molière, bourgeois cossu et notable commerçant est une page ; la voici :

« Molière n'aimait pas les bohèmes. Il partageait en cela, comme en tout le reste, semble-t-il, la philosophie généreuse de Boileau, son critique, et sa hauteur de vues professionnelle. C'étaient deux arrivés, deux personnages, des gens de cassette royale, devant qui la vie littéraire s'était ouverte tout de suite par les portes des offices. Ils ne pouvaient que mépriser les Cotin, les Cassagne, les Ménage, et les traînemisère du Parnasse. « Gens crottés », dit le Contemplateur, qui les aristophanise tout vifs et sans défense, et les jette en curée à la foule bourgeoise, sous l'œil du roi. Des bohèmes, ces malheureux sonneurs de sonnets, qui les sonnaient, certes, mieux que lui, s'ils les dédicaçaient à moindre habileté. Un bohème encore, et le roi des bohèmes, incorrigible et invétéré bohème jusqu'à la mort, ce La Fontaine, le poète du siècle, que Boileau ne nomme même pas dans son illustre Art poétique, modèle et désespoir de la race des pions, et que Louis XIV éliminait de l'Académie française, à cause qu'il était « crotté », lui aussi, et ne savait pas nouer ses bas.

» Si Boileau n'a pas d'excuse aux férocités, encore plus embêtantes que viles de ses épigrammes contre de pauvres hères sans souliers et sans pain, Molière en a une. Il était de théâtre. Le comédien, qu'on sent partout en lui, en référait naïvement au seul criterium dont on use dans sa partie pour les questions du beau en art. Il suffit de lire ses préfaces pour savoir que tout commençait pour lui à la réussite pour finir à la fortune. Sa philosophie littéraire contenait déjà toute l'institution qu'il a fondée. Il devait naître de lui une maison où l'argent fait loi et prouve le génie. »

On connaît les ignobles vers du janséniste Boileau sur Colletet qui « crotté jusqu'à l'échine, — s'en va chercher son pain de cuisine en cuisine »; c'était un malheureux, auteur en somme d'utiles ouvrages et fils d'un excellent poète, Guillaume Colletet, le seul poète coloriste du XVII^e^ siècle ; grâce à Boileau, comme le note finalement M. Bergerat, François Colletet, Cassagne, Coras, Cotin, Sanlecque, de Pure, ces bohèmes, « ont une place plus basse dans la mémoire des hommes que les pires voleurs et les plus lâches assassins ». Est-ce qu'on va pouvoir commencer à dire librement ce qu'on pense sur le grand siècle ? Toucher à Molière ! Hello, qui l'entreprit, ne s'en re-

leva jamais dans l'estime du clergé. M. Bergerat n'ameutera même plus contre lui les professeurs. Plus d'un attend qu'on le délivre enfin des admirations enseignées, qu'on le relève de la génuflexion obligatoire devant les idoles à perruque.

Memento. — **Le Temps** (31 août). — *Le Tour d'Asie*, par Marcel Monnier :

« Bien qu'abandonné à tout jamais par la cour, Jé-Hol possède encore une légion de fonctionnaires de tous grades, de mandarins civils et militaires. Une partie du contingent des « bannières » et deux régiments de la garde impériale y tiennent garnison. J'ai eu la satisfaction de voir manœuvrer ces troupes devant un général envoyé de Péking pour procéder à l'inspection annuelle. Rarement il m'a été donné d'assister à un pareil déploiement d'étendards : un drapeau par escouade, et quels drapeaux ! L'état-major, en robes d'apparat, avait pris place sous un grand pavillon décoré de tentures de soie jaune et rouge, au milieu de la plaine sablonneuse qui s'étend, au nord de la ville, entre le parc et la riviere Une foule immense et visiblement charmée assistait à ces exercices d'une mise en scène très pittoresque, mais d'une utilité discutable.

» Malgré les sommes gaspillées depuis des années pour l'achat de canons et de fusils à tir plus ou moins rapide, malgré les leçons d'instructeurs européens engagés à grands frais, il est évident qu'aujourd'hui, comme par le passé, l'art de la guerre est demeuré, pour les Célestes, à l'état de conception quelque peu incohérente et funambulesque. Le clou de la tête fut un simulacre de combat entre un détachement de tirailleurs, débris de l'ancienne armée de Li-Hung-Tchang et le régiment des « tigres ». Les fantassins, équipés et commandés à l'européenne, manœuvraient, il faut le reconnaître, avec un ensemble digne d'éloge. Mais les sympathies de la foule et des mandarins inspecteurs allaient surtout aux corps d'élite respectueux des traditions nationales, aux « braves » enjuponnés et empanachés brandissant le cimeterre et la lance.

» Le gros succès fut pour les « tigres » à maillots fauves striés de noir, le visage masqué d'un cartonnage hideux. Il va de soi qu'ils n'ont point d'armes ; toute leur tactique consiste à bondir et à rugir pour jeter l'épouvante et le désordre dans les rangs de l'adversaire. L'emploi exige seulement des poumons à toute épreuve et une agilité de clown. Très remarqués aussi, les bataillons composés d'hommes-orchestre, lesquels s'inspirent du précepte formulé il y a trois mille ans par un éminent stratège, Sun-Tsé, dont les ouvrages sont

toujours consultés avec fruit par les candidats aux honneurs militaires. Sun-Tsé a écrit, en effet : « Qu'une musique voluptueuse amollisse le cœur de l'ennemi ! »

Le Journal (2 Septembre). — *Le Fleuve*, par François Coppée. — Après avoir dit la « vie » d'un fleuve, la source « qui court comme une couleuvre effrayée », la lente promenade parmi les champs et les villes, les herbes et les souillures, l'estuaire qui s'élargit sous le vol des mouettes, M. Coppée songe à la destinée de la petite source innocente et:

« ..... Je sais une âme comparable à ce fleuve. De même qu'il va se perdre dans la mer, elle disparaîtra bientôt dans la mort.

» Ainsi que lui, en se rapprochant du gouffre, elle se sent grosse de tout son passé, et elle est profonde et amère, — profonde comme la mémoire, amère comme l'expérience. Elle se rappelle sa vie, qui fut, en somme, paisible et plutôt bienfaisante. Pourtant que de souillures n'a-t-elle pas reçues dans son chemin !... Pour l'eau qui court et pour l'homme qui passe, il n'y a qu'un moment de pureté absolue, la source et l'enfance... Ce fleuve, que la mer qui descend aspire avec de profonds râles, se purifiera dans le sel de l'immense Océan. Pauvre âme, flétrie par l'existence et profondément troublée au seuil du grand mystère, tu oses rêver, toi aussi, d'innocence immortelle ! C'est pourquoi tu songes, aujourd'hui, à tous ces vieux clochers d'églises et de cathédrales que le fleuve a réfléchis dans ses ondes et que tu as si souvent rencontrés sur ta route, sans obéir à leur geste solennel. C'est pourquoi tu réponds enfin au signal de ces antiques flèches de pierre, qui te montrent le ciel avec confiance et t'ordonnent la prière et la foi. »

Cette page nous a paru caractéristique d'une évolution déjà pressentie et dont un second article (*Missionnaires*, 23 sept.) a encore accentué le caractère. Après M. Huysmans, M. Coppée, — et hier M. Clemenceau ayant médité longuement devant les trente-sept flambeaux mystiques, offrit à Bouddha le parfum d'un œillet.

Le Figaro (4 septembre). — *Joies de Province*, par E. M. de Vogüé. — C'est l'histoire triste des persécutions administratives et fiscales que dut subir un petit village des Cévennes, le Pouzat, parce qu'une des institutrices de l'école libre, se trouva dépourvue totalement des parchemins délivrés par l'Etat. Suppléante, elle faisait répéter B-A BA aux petits Cénevols de l'école mixte (1) quand la titulaire était partie

(1) Les gens qui ont tant crié contre M. Robin et Cempuis oublièrent qu'en France l'école primaire est mixte chaque fois que le permet, ou l'exige, le petit nombre des enfants ; alors, il est vrai, l'école est confiée à une institutrice.

dans la montagne accoucher une pauvre femme ou vaquer à telle œuvre de charité, — car, en ces recoins, l'institutrice doit être un peu une « mère à tout faire ». Ce que cette distraction coûta d'ennuis et d'argent à ces montagnards, M. de Vogüé l'a raconté avec une jolie indignation ironique et il ne nous cache pas qu'en ce pays perdu les *autorités* font aux paysans — et à bon droit, ajoute-t-il, l'effet d'une sorte de peste noire : «... Arrivait un inspecteur primaire. Il ne dut pas rencontrer grand monde ; dès qu'un fonctionnaire est signalé là-haut, les gens prudents prennent le large, se terrent dans leurs rochers, comme j'ai vu faire aux paysans grecs de l'Olympe, lorsqu'un *Kiatib* turc montait chez eux... Cette sage réserve paraît justifiée par les événements que je raconte. »

La Libre Parole (5 septembre). — *Les Chantres du Pavé*, par Raphael Viau. — Leur conservatoire est la maison Hazard, au Croissant. C'est là qu'on inculque aux camelots les intonations appropriées aux diverses sortes de calembredaines qu'ils débitent assez fructueusement sur le boulevard. La bêtise parisienne est infinie comme l'océan : voilà, paraît-il, des années qu'un camelot se fait plus d'un écu par jour à vendre aux imbéciles « le faire-part de la mort du prince de Bismarck ».

L'Eclair (6 septembre). — *Le bourreau Sanson a-t-il guillotiné Louis XVI ?* — Il résulte de documents connus, mais oubliés et que ce journal publie, que oui, malgré les démentis de la famille (celle du bourreau). Le vieux Sanson semble même avoir éprouvé une certaine émotion, ce jour-là, ainsi qu'il le confia lui-même en une lettre assez curieuse.

Le Figaro (5 septembre). — *Un cimetière de chiens à Londres*, par Jean Bernac. — Cela se trouve dans Hyde-Park, près de la porte Victoria. Quelques épithaphes :

PADDY
LE CHÉRI DÉVOUÉ DE MME X...
N'EST PAS SORTI DE SA MÉMOIRE

—

TOPSI CHÉRI
L'AMI LE PLUS SUR ET LE DÉVOUÉ
COMPAGNON DE SA MÈRE

—

A LA MÉMOIRE BÉNIE
DU CHER TRÉSOR
FOCK.

D'autres sont rédigées en français, — ou presque :

A NOTRE ADORÉ
SPOT
OUR FRIEND
TOUJOURS REGRETTE

(6 septembre, et suiv.). — *Les Violons d'Ingres*, par Jacques Daurelle. — De cette petite enquête, il résulte que :

M. Harpignies	joue du violoncelle.
M. Hébert	du violon.
M. Jules Breton	de la poésie
M. Trouillebert	de l'alto
M. Benjamin Constant	de la littérature
M. Marcelin Desboutins	du drame en vers.
M. Antonin Mercié	de la peinture
M. Falguière	du chant
M. Baffier	de la vielle

Le Gaulois (6 septembre). — *Cruelle Présidence*, par Louis Teste : « Lorsque le pape fait son entrée en grande pompe pour dire sa messe à Saint-Pierre de Rome, un cérémoniaire lui passe devant les yeux une triple étoupe en flamme au bout d'un bâton argenté en lui disant : *Sancte Pater, sic transit gloria mundi.* (Ces mots sont aussi prononcés à l'ordination des évêques : alors on allume, puis on éteint un petit luminaire.) La messe dite, le curé de Saint-Pierre remet au pape une bourse en velours blanc contenant 25 paoli « pro missa bene cantata ». Cela pour rappeler à M. Faure que, sa messe chantée, il ne recevra pas même 25 paoli et qu'il redeviendra — rien du tout.

Le Temps (8 septembre). — *Vieilles Interviews*, par Teodor de Wyzewa. — Un nommé Christophe Frédéric Rinck fut chargé en 1783 par le margrave de Bade d'aller voir et interroger tous les écrivains allemands plus ou moins célèbres, afin de juger quels étaient ceux qu'il serait bon d'attirer à Carlsruhe. Ce Rinck nota ses impressions ; voici le parallèle qu'il rédigea entre Gœthe et Weisse, l'auteur, si je ne m'abuse, du *Robinson Suisse* : « Je n'ai pu m'empêcher, en apercevant cet aimable homme, d'établir dans ma pensée une comparaison entre Gœthe et lui. Voilà deux hommes qui tous deux offrent au public les produits de leur intelligence, sous la forme de pièces de théâtre et d'autres ouvrages. Mais quelle différence entre eux ! C'est la nuit et le jour. Gœthe écrit avec esprit, mais sans cœur. Quand il veut écrire bien, on le sent tout emprunté. Il n'y a que les railleries sur la religion et la vertu qui lui viennent sans effort. Weisse, lui, est au moins aussi bien doué pour l'esprit et la force de pensée, mais tout cela ennobli par le cœur le plus haut ! »

(12 septembre). — *Les Débuts de Victor Hugo*, par Gaston Deschamps. — L'auteur refait un des chapitres du *Victor Hugo avant 1830* de M. Biré, et il montre que le jeune poète se borna dans ses premiers essais à versifier la prose de Chateaubriand.

Les Martyrs : « Quel Français ignore aujourd'hui les canti-

ques funèbres ? Qui de nous n'a mené le deuil autour d'un tombeau, n'a fait retentir le cri des funérailles ? »

Ode sur la Vendée :

Qui de nous en posant une urne cinéraire
N'a trouvé quelque ami pleurant sur un cercueil ?
Autour du froid tombeau d'une épouse ou d'un frère,
Qui de nous n'a mené le deuil ?

M. Deschamps termine en recommandant aux jeunes poètes la réserve et la sagesse de leur « illustre devancier ». Pourquoi vouloir faire du nouveau ? Imitez Victor Hugo, etc

NOTA. — Le jour où M. Deschamps écrira un article sans manifester sa désinvolture toute normalienne par l'expression : « *Combien, Oh ! combien...* », j'en avertirai ses admirateurs

(15 septembre). — *Fragments de Mémoires inédits du peintre Eugène Lami* :

« J'avais dix ans au mariage de l'empereur. Mon père me conduisit dans la grande galerie du musée. Napoléon était habillé en blanc, en costume de théâtre...

» Le lendemain (2 janvier 1814) était jour de Longchamps. J'étais dans la voiture de Mme B... Tout le monde, au retour des Champs-Elysées, faisait le tour de la place Vendôme pour voir la vile multitude tirant sur une corde placée au col de la statue de l'empereur....

» Pour qui veut connaître aujourd'hui les premiers temps de la Restauration, je ne sais à quelle source il faudrait chercher la vérité. Tout a été défiguré par des écrivains de parti. Le fait est que la nation, privée de la paix depuis vingt ans, voyant renaître la prospérité, fut assez insensible à ce qu'on nomme aujourd'hui l'humiliation nationale. »

Figaro (16 Sept. et suiv.). — En trois beaux chapitres, M. Anatole France résume ses impressions d'un voyage dans l'Italie du Sud et sur les deux rivages de l'Adriatique, *De Naples à Pola* : Naples — Pompéi — Raguse. Sur les Napolitains : « Ils aiment la vie. A l'opposé des peuples avides qui la préparent sans cesse et ne la vivent point, ils la prennent telle quelle leur vient et ils en jouissent. »

La France (18 sept.). — *La Langue sacree,* par G. Frémont. Etude sur la prétendue découverte, par M. Soldi, d'une langue sacrée primitive universelle.

L'**Intransigeant** (22 sept.).— L'*Assassinat d'hier*, par Henri Rochefort : « Le crime s'est commis hier soir à Alger, sur un pauvre soldat des bataillons d'Afrique nommé Chevallier, qui a été tué à coups de fusil par douze sous-officiers de zouaves pour avoir donné un coup de poing à un caporal. » Ah !

la belle crânerie et le bel article, que celui qui débute ainsi et le beau journaliste qu'est M. Henri Rochefort, — et le bel écrivain français !

R. DE BURY.

LES THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : *La Vie de Boheme*, comédie en cinq actes, de Th. Barrière et H. Murger. — VAUDEVILLE : *Les Jocrisses de l'Amour*, comédie en trois actes, de Th. Barrière et L. Thiboust. — Mémento.

Théodore Barrière, dont on veut à toute force consacrer le médiocre génie, a eu, ce mois-ci, l'honneur de deux reprises. Ce mort est décidément récalcitrant. Déjà, les *Faux Bonshommes*, ce soi-disant chef-d'œuvre, s'était réveillé assez piteusement, lors de la dernière exhumation qu'on en fit, du sommeil de gloire que l'enthousiasme d'antiques générations lui avaient ménagé. Les **Jocrisses de l'Amour**, cet autre chef-d'œuvre, viennent de manifester assez clairement que, cette fois, ils sentaient pour de bon le sapin. Quant à la **Vie de Bohème**, si le succès de cette reprise — de cette résurrection plutôt — très intelligemment comprise a été presque éclatant, ce n'est point à cause de Barrière, c'est malgré lui : et l'on ne s'est pas fait faute de remarquer, très justement, que si le classement définitif de la pièce au répertoire de la Comédie-Française avait failli être compromis, c'était par ce que la main fâcheuse du dramaturge avait cuisiné dans l'œuvre du romancier. A quand les *Filles de Marbre*, pour achever la débâcle, et qu'on nous serve enfin la paix avec ces mânes? Dire qu'il s'est trouvé un critique pour réclamer, à l'ombre frauduleuse d'un succès où Barrière n'est pour rien, la reprise de Scribe!

Eh bien, non, ce n'est pas le vieux théâtre, les vieux procédés, le mélodrame banal et les mots moisis de vaudeville qu'on a applaudis. Si tout cet arsenal n'a pas porté au Vaudeville, dans une pièce certainement mieux faite que celle due à la collaboration de Murger, comment et par quel miracle se serait-il mis, quelques jours après, à fonctionner au Français? La raison de cette anomalie, c'est que les *Jocrisses* ne sont qu'une pièce de théâtre, tandis que la *Vie de Bohème* est un amusant fragment d'époque, une page pittoresque de l'histoire des mœurs, un charmant croquis de la vie et de l'esprit romantique, attrayant comme un album de Gavarni et évoquant toute une sentimentalité passée qui se remet délicieusement à frissonner : c'est simplement que la *Vie de Bohème*, c'est Murger.

La Comédie a d'ailleurs tellement compris la valeur documentaire de cette jolie fresque, qu'elle l'a restituée avec un

soin pieux et une sûreté de goût qui a séduit tout le monde et particulièrement ravi les connaisseurs. S'inspirant heureusement de la récente expérience de Mme Sarah Bernhardt, qui avait monté la *Dame aux Camélias* dans des costumes et des décors d'époque, elle a fait revivre par le détail le Paris artiste et bourgeois de 1840, et à cette sauce savamment piquante le plat a si bien passé qu'on en eût redemandé. La *Dame aux Camélias*, qui est un drame admirable et profondément humain, n'avait pas besoin de ce renouvellement; il était indispensable à la *Vie de Bohème*. Les deux premiers actes, qui sont tout de notations, ont été aux nues. Jusqu'aux naïvetés les plus « Closerie des Lilas », c'était charmant. Ce qui faisait sourire, il y a peu de temps encore, à l'Odéon, comme suranné, a été trouvé exquis, aujourd'hui que, grâce à cette reconstitution savoureuse, la pièce est en quelque sorte entrée dans l'histoire. Et cela se comprend : prenez une légende de l'ancien *Charivari* et faires-en une nouvelle à la main pour le *Figaro* ou l'*Echo de Paris*, c'est stupide; replacez-la sous un Gavarni ou un Daumier, c'est ravissant.

Où cela a bien moins marché, c'est aux grandes scènes. Heureusement qu'il n'y en a que deux, trois en y comprenant la mort de Mimi; mais une mort, et celle d'une grisette, c'est toujours touchant, quand l'interprète, et c'est ici le cas, y met un peu du sien. La seconde de ces scènes, celle qui termine le quatre, a été également sauvée par l'interprétation, et surtout par le beau mouvement romantique de M. Albert Lambert. Reste la scène de l'oncle, dite du pere, où l'on s'est franchement aperçu que Barrière était de trop dans la petite fête. Le rôle de Mimi est bien mal fait. Il ne vit presque que des souvenirs du roman. L'intrigue mélodramatique qui relie les tableaux de mœurs est lamentable, et l'on ne s'y est pas un instant intéressé. Le personnage de l'oncle Million, qui est le pivot de la pièce, ne tient pas debout et ne participe même pas de cette aimable fantaisie qui règne si heureusement ailleurs. En somme, ce qui est théâtre proprement dit demeure médiocre.

Mlle Leconte, qui débutait à la Comédie dans le rôle de Mimi, a été bien accueillie. Elle apporte certaines qualités de réalisme qui jurent un peu avec les traditions d'élégance et de bon ton caractéristiques de la maison. Quelque apprécié qu'il ait été, son jeu, d'une sincérité par trop cherchée, était en contradiction flagrante avec le sens général que le metteur en scène avait donné à l'interprétation. Mlle Leconte a joué Mimi comme si elle était encore à l'Ambigu, avec beaucoup de talent et de vérité, mais sans couleur d'époque et sans véritable esprit. Elle a « cru que c'était arrivé »; c'est justement ce qu'il ne fallait pas. Mlle Muller, elle, qui interprétait Musette, était tout à fait dans la ligne. Parfaits également

MM. Albert Lambert, dont le romantisme de haut goût a fait sensation, de Féraudy, qui a donné un Schaunard plein de saveur, et Coquelin Cadet, dans le légendaire Baptiste. M. Coquelin Cadet est en train de changer de genre; dans chacun de ses rôles nouveaux il assagit sa manière, hausse de ton et tend visiblement à remplacer Got. M. Georges Berr jouait Marcel. Au fond, M. Georges Berr n'est pas un comique, c'est un sentimental; son comique est artificiel, et aux rares moments où il veut bien interrompre son imitation perpétuelle et fatigante de M. Constant Coquelin, et essayer d'être lui, il trouve des notes d'une douceur et d'une mélancolie charmantes. A citer encore Mlle Rachel Boyer dans le bout de rôle de Phémie, dont elle a donné une spirituelle esquisse.

Au Vaudeville, l'interprétation était non moins satisfaisante, et il faut tirer hors de pair M. Boisselot, qui est certainement un de nos tout premiers comédiens. Mme Jane Hading a été d'une tenue remarquable et M. Galipaux d'une amusante fantaisie. On a reproché a cette interprétation de premier ordre d'avoir trahi Barrière; il eût fallu, à entendre certains *laudatores temporis acti,* à la fois plus de panache, plus de bonhomie et plus de diable au corps. Le jeu moderne, si plein de vérité et de bon sens, jette la désorganisation dans ce vétuste théâtre, qui apparaît alors dépouillé de ce qui faisait son prestige, semblable à ces palais hors d'usage qu'on démolit, et qui, tandis que tombent les plâtras et les stucs, dressent encore le squelette roidi de leurs armatures ridicules. Hélas, dans de pareils cas, il n'y a pas que l'interprétation qui trahit, et ce ne sont pas seulement les anciens acteurs qu'il faudrait retrouver pour une ancienne pièce, c'est l'ancien public.

Memento. — **Comédie-Française** (9 septembre) : *La Vie de Bohème* (première représentation à ce théâtre), comédie en cinq actes, en prose, de Th. Barrière et H. Murger. — Coquelin Cadet, de Féraudy, Truffier, Albert Lambert fils, Georges Berr, Joliet; Ludwig, Rachel Boyer, Nancy-Martel, Leconte.

Vaudeville (1er septembre) : *Les Jocrisses de l'Amour* (première représentation à ce théâtre), comédie en trois actes, de Th. Barrière et L. Thiboust. — Boisselot, Noblet, Galipaux, Lagrange, Numès; Jane Hading, Daynes-Grassot.

Gymnase (20 septembre) : *La Carrière* (reprise), comédie en quatre actes et cinq tableaux, de M. Abel Hermant. — Félix Huguenet, Lérand, Gauthier, Maury, Numa; Samary, Valdey, Dauphin.

Palais-Royal (16 septembre) : *Le Portefeuille* (première représentation à ce théâtre), comédie en trois actes de M. Ernest Blum et Raoul Toché. — Gobin, Maugé, Dubosc, Violette; J. Cheirel, S. Piernold, M. Narlay. — En changeant

de théâtre, la pièce a changé de titre; *Monsieur Coulisset* est devenu le *Portefeuille*. Mieux en cadre, ce vaudeville n'a pas pour cela cessé d'être médiocre. Il n'a d'autre intérêt que la rouerie de son second acte : une acrobatie de ficelles dans le vide. Mlle Cheirel est une charmante comédienne; du naturel, de la grâce, de l'esprit. Mlle Piernold, qui vient de l'Odéon, manque d'allure; début gris. Par contre, rien de plus piquant, de mieux en verve que la soubrette dégourdie créée par Mlle Narlay. L'interprétation masculine tient ce qu'on attend d'elle ; au Palais-Royal, elle est toujours excellente et d'un parfait ensemble.

Variétés (18 septembre): *Le Carnet du Diable* (reprise), féerie-opérette en trois actes et huit tableaux, de MM. Ernest Blum et Paul Ferrier, musique de M. Gaston Serpette. — Brasseur, Dieudonné, Lassouche, Guy, Emile Petit, André Simon; Méaly, Gilberte, Lavallière. — La joie de cette reprise fut Mlle Lavallière, dont l'esprit, la grâce, le charme légèrement pervers ont fait sensation. Cette jeune artiste est plus qu'intéressante, elle obsède l'imagination. Aussitôt qu'elle paraît, la salle s'inquiète visiblement. Tout en elle trouble, depuis les grands yeux ravageants de lorette poitrinaire sur cette bouche hiératique d'éphèbe grec, jusqu'au geste ambigu, presque masculin, et pourtant si fin de malice et d'afféterie; et cet accent extraordinaire de gavroche qui veut faire de l'art, cette découpure à la fois canaille et précieuse des mots, ce sans-gêne et cette recherche, la rue et le cénacle. Dans le *Carillon*, de fâcheuse mémoire et qui pourtant n'était pas plus dénué d'agrément que ce *Carnet du Diable* ou telles productions similaires qui furent sans plus de raison coutumières du maximum, dans le *Carillon* Mlle Lavallière avait dessiné un des plus spirituels travestis que l'on ait vus au théâtre. Ici, son rôle primitif prêtait moins aux ébats de sa délicieuse fantaisie, mais on l'a corsé d'une partie de pantomime, où, sous les bandeaux célèbres d'une ballerine de l'Opéra, elle a, merveilleusement espiègle, réussi à élever la parodie à la hauteur de la plus délicate comédie.

Athénée-Comique (17 septembre): *Le Cabinet Piperlin* (première représentation à ce théâtre), opérette en trois actes, de MM. Raymond et Burani, musique nouvelle d'Hervé. — Guyon fils, Jannin, Vallières, Baron fils; Augustine Leriche, Jane Petit, Manuel. — La farce classique de l'ancien Athénée de Montrouge a été agrémentée d'une partition inédite retrouvée dans les cartons d'Hervé. Point à dédaigner, cette musique nouvelle; seulement sous ce texte devenu caduc à force d'avoir traîné dans tous les Déjazets de Paris et de province, l'accouplement paraît bizarre. A signaler la tenue

élégante de cette jolie salle, qui sent bon le libertinage en gants fins et à revers de soie.

Cluny (2 septembre) : *Le Pigeon* (première représentation), comédie-bouffe en quatre actes, de MM. René Degas, Jean Hess et Gustave Berny. — Hamilton, Lureau, Dorgat, Véret, Rouvière, Gaillard; Emma Bonnet, Dorville, Cardin, Mauryce, Cuinet. — Succès.

Déjazet (1er septembre) : *115, rue Pigalle* (reprise), comédie en trois actes, de M. Alexandre Bisson. — Paul Jorge; Riquet-Lemonnier, Fanny Génat.

Grand Guignol (20 septembre) : *Mademoiselle Fifi* (reprise), pièce en un acte, de M. Oscar Méténier, d'après la nouvelle de Guy de Maupassant; *Théodore cherche des allumettes* (première représentation), de M. Courteline; *Ah! Ah! Ah!* (première représentation), de M Paul Alexis; *Petit Menage* (reprise), de MM. Quinel et Dubreuil; *Monsieur Badin* (reprise), de M. Courteline. — Homerville, Lagrange, Scheler; Fleury, Ellen Andrée, Berthe Le Brec, Gabrielle Roger. — Ce petit théâtre a fait une brillante réouverture; *Mademoiselle Fifi* est toujours empoignant, et le nouveau Courteline très réussi. Le Grand Guignol nous ménage pour cet hiver une série de soirées intéressantes.

Folies-Bergères (4 septembre) : Réouverture. — Un élégant ballet de Flers, *Sports*, musique de MM. Goublier et Holzer, a été accueilli avec plaisir. Des tableaux vivants d'une richesse et d'un art de mise en scène dignes de curiosité, et une suite de numéros ahurissants ou capiteux, parmi lesquels beaucoup de « sisters ».

Nouveau Cirque (17 septembre) : Réouverture. — L'art au Cirque subit une visible transformation. L'athlétisme fait place à l'adresse, la vigueur se déguise d'élégance, la noblesse des lignes fuit en un éparpillement de détails gracieux. Comme sur le théâtre, on fait maintenant du bibelot dans l'arène. C'est chatoyant, c'est ingénieux, c'est pomponné. Les artistes, hommes et chevaux, ont la coquetterie du travail joli; muscles et croupes se saupoudrent de grâce; on enrubanne les voltiges, et l'on sert les tours de force comme des bonbons sur un drageoir. — Footit et Chocolat, qu'on ne se lasse pas de revoir, sont deux remarquables caricaturistes en action : le premier plus divers, plus foncièrement comique, plus observateur, et qui, à ses attitudes, à ses procédés d'expression, semble avoir étudié de près les peintres japonais; l'autre plus fruste, plus maniaque, excellant à rendre les fonds vaniteux et brutalement lâches de la nature humaine.

Louis Dumur.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Pierre Benoit.

Cette fois j'aurais dû intituler cette lettre *Chronique d'Anvers*, car le seul événement de quelque intérêt artistique qui s'est passé le mois dernier chez nous a eu pour théâtre la seconde ville ou plutôt la « métropole » du pays. On a célébré la promotion au rang de Conservatoire d'une école de musique flamande à la tête de laquelle est placé depuis vingt-cinq ans un compositeur de puissante originalité : maître Pierre Benoit, considéré à bon droit comme le chef de notre mouvement musical.

Mais cette manifestation très imposante avait lieu surtout en l'honneur de l'homme dont la popularité au pays de Flandre est comparable à celle qu'y rencontra le romancier Henri Conscience. Il y aurait même un curieux rapprochement à établir entre ces deux artistes. Tous deux se sont adressés principalement à la foule et ont flatté en quelque sorte les instincts de la masse. Ce sont des génies essentiellement décoratifs et simplistes ; ni subtils, ni raffinés ; des génies bon enfant et très publics comme vous en avez en France, pour ne citer par exemple que cet exubérant et fécond Alexandre Dumas père.

Pierre Benoit représente un sexagénaire robuste, carré d'épaules, la tête léonine, la crinière abondante, sanguin de complexion. Avec son front serein et sans rides, son nez d'une courbe impérieuse, sa mâchoire puissante, son menton volontaire, les yeux éclairés par la joie des Immortels, le regard à la fois spirituel et bon, il me rappelle le Jupiter assis avec Mercure chez *Philémon* et *Baucis* dans une toile célèbre de Jordaens.

Il est originaire d'Harlebeke, village de la frontière française, et, comme celui de Conscience fils d'un père besançonnais immigré à Anvers à la suite des ingénieurs maritimes de Napoléon I^er^, son nom est tout à fait français.

Harlebeke est un pays de batailleurs et de contrebandiers, fraudeurs de tabacs, gaillards énergiques, méprisant les sentiers battus. La caractéristique de ces populations consiste en une extrême combativité ; il ne se passe pas de dimanche sans que dans les cabarets l'on ne pointe du couteau ou que l'on n'essaie de se tailler des boutonnières à travers la blouse bleue, la chemise de flanelle rouge et la ferme chair musclée.

Entre le paysan bouillant et novateur, et le réfractaire franchement subversif, il y a place pour l'artiste, constaterait un Lombroso.

Aussi cette terre remuante et de sang impétueux fut-elle féconde en belles personnalités créatrices.

Le jeune Benoit, après avoir fait ses classes d'harmonie et de contrepoint à Bruxelles, séjourna longuement en Allemagne et en France.

En 1861 nous le trouvons à Paris où il fait recevoir au théâtre lyrique, malheureusement sans parvenir à l'y faire représenter, son opéra le *Roi des Aulnes* dont l'ouverture figurait jusqu'en ces derniers temps au programme de maints concerts.

A cette époque il avait accepté la place de chef d'orchestre aux Bouffes-Parisiens, où le dieu Offenbach, le Jupin de l'opérette, attirait ùn défilé continuel de fervents de tous les mondes ; sorte de ménétrier sardonique conduisant un branle-macabre : courtisans et courtisanes, dames du monde, lorettes à la mode, ministres, princes, généraux, jusqu'à des têtes couronnées : spectateurs tellement fascinés par le prodigieux humour et la verve débridée de ces parodies qu'ils en oubliaient les atteintes portées à leur prestige. La rencontre d'Offenbach et de Benoit ne manque pas de piquant. Voit-on Sophocle aux gages d'Aristophane ?

Sa besogne de batteur de mesure n'empêchait pas le musicien flamand de poursuivre en catimini ses travaux de composition. Il s'essayait même à la musique sacrée et écrivit un *Requiem*. Pendant les entr'actes des Bouffes, souvent après l'un ou l'autre final endiablé d'*Orphée aux Enfers*, les instrumentistes se réunissaient avec leur chef dans les sous-sol pour y essayer les effets d'orchestre du *Requiem*. On conçoit l'ahurissement et la vague consternation du public entendant s'élever des profondeurs souterraines une succession d'accords lugubres après une musique échevelée ! Imaginez-vous aussi la polythomie fantastique qui résulte dans l'esprit de Benoit, du mélange des notes égrillardes de l'opérette que dirige le chef d'orchestre et des accents funèbres du *Requiem* auquel rêve le compositeur.

Rentré en Belgiqué où l'attendait une haute et utile position à la tête de l'Ecole de musique d'Anvers, il eut souvent à souffrir des haines philistines et des mesquineries administratives. Malgré ses prestiges sur une foule que passionnaient ses grandes œuvres de plein air les néfastes touche-à-tout des édilités et du monde officiel prétendirent plus d'une fois s'ingérer dans son programme pédagogique et imposer au maître les élucubrations de leur prétentieuse incompétence. Dans ces derniers temps encore on lui avait adjoint une « commission » de philistins parmi lesquels florissaient un grainetier, un marchand de laines, un juge d'instruction, que sais-je encore ? L'un de ces cauchemars ne s'avisa-t-il point, à la faveur d'une longue et presque mortelle maladie qui retenait Benoit loin de son champ d'activité, de supprimer deux ou trois cours chers au maître ? Il y eut plus fort : ces intrus malfai-

sants ne trouvèrent rien de mieux pour humilier l'artiste et proclamer son état de subordination à leur égard, que d'afficher dans toutes les classes de la maison un règlement où les devoirs du directeur étaient stipulés article par article tout comme ceux des simples élèves !

Heureusement le voilà décidément maître dans sa maison, et tous gêneurs, mouches ou plutôt méchants taons du coche ont été renvoyés à leurs mélasses et à leurs lards d'Amérique !

Comme compositeur, Pierre Benoit a excellé surtout dans l'*Oratorio*. Son oratorio n'est pas l'oratorio religieux d'un Bach ou d'un Haendel, c'est un oratorio païen. Imaginez-vous la musique qui manquait à la Renaissance. Elle eût rehaussé les fêtes données par les ducs de Bourgogne et Charles-Quint ; elle eût illustré, en Angleterre, sinon les féeries délicieuses de Shakespeare, trop fines, trop ressenties pour ces accompagnements cossus et un peu massifs, du moins ces « masques » de Ben Jonson, représentées devant Jacques I^er^, et dans lesquelles reines et pairesses réalisaient en tableaux vivants les plus sensuelles allégories dont Rubens devait décorer la Galerie de Médicis.

Fermez les yeux en écoutant un de ces oratorios ou une de ces graves cantates. En votre imagination surgissent des décors inouïs, entassés, multipliés par le compositeur : forums antiques, palazzi à l'italienne, rades encombrées de navires, armées rangées en bataille, massacres ou kermesses, champs de foire ou champs de supplice, tonnelles de guinguettes ou portiques de sanctuaires, fantasmagories de démons et d'archanges, lourds ébats de kobolds ou chevauchée aérienne d'esprits élémentaires : toutes ces visions alternent, se fondent graduellement ou contrastent en violente antithèse, s'amalgament en une symphonie discrète comme un brouillard crépusculaire ou se dévorent l'un l'autre, s'embrasent et fulminent comme des nuées orageuses.

Dans *Oorlog* (la Guerre), les guérets couverts de meules dorées auxquelles s'adossent sous le ciel de midi les moissonneurs au repos, revêtent une apparence graduellement tragique ; sous le bâton du chef d'orchestre comme sous la baguette du magicien les radieuses emblavures, théâtre d'une sieste idyllique, se transforment peu à peu en un camp de soldats surpris par l'ennemi ; à présent les meules de blé figurent des tentes enflammées ; les moissonneurs sommeillant dans des poses abandonnées et placides, représentent, raidis et convulsés, des cadavres de soldats, et les coquelicots sont devenus des flaques de sang !...

D'autre fois, ce sont de grandioses déploiements festifs, le long des voies jonchées de fleurs, sous les arcs de triomphe,

entre les colonnades érigées par des maîtres et payées par l'émulation des ghildes opulentes.

C'est une joyeuse entrée de souverain dans sa bonne ville. Simple badaud, piété sur le bord du trottoir, on assiste au défilé.

La tête du cortège débouche sur la place. D'abord, les hérauts d'armes levant et tournant vers le ciel leurs trompes et leurs buccins auxquels s'appendent des étendards héraldiques. Les pavillons des cuivres, béants comme des gueules, crachent des appels impérieusement discords. Piqueurs, trabans dépoitraillés, arquebusiers fumeux déambulent d'un pas martial et pesant. Les vierges et les prêtresses, les éphèbes aux voix grêles, égrènent des rosaires ou bien effeuillent des roses. Des chars dépassant les pignons des maisons de bois cahotent, trébuchent, comme ivres de leur importance, et promènent, à travers les ruelles tortueuses, les dépouilles des parcs et des jardins, et aussi les trésors des sacristies, des entrepôts entiers d'étoffes et de joyaux, tels des cathédrales ambulantes ou des forêts vagabondes, des trônes, des reposoirs peuplés de figurants aussi plastiques que les effigies des anciens dieux.

Les cloches sonnent dans les beffrois, les tambours battent aux champs, sur la basse continue du brouhaha populaire éclatent des noëls et des vivats stridents. Tout au bout des prélats en habit pontifical chevauchent sous des baldaquins portés par une escorte de pages. Et c'est sur tout le parcours une bousculade ou un grouillis, soudainement figé, de badauds massés de droite et de gauche, accrochés à des saillies de façades, collés aux fenêtres, un pullulement de curieux qui s'agenouillent tant bien que mal au passage des ostensoirs et des châsses, qui se relèvent pour acclamer le tribun, saluer le prince, huer le bouffon. De loin en loin, sur des estrades richement tapissées, se prélassent les notables matrones, les filles des doyens de corporations, passées à l'égal des reines, plus épanouies et plus saines que les baronnes au front sourcilleux qui les dévisagent furtivement en pressant l'allure de leurs haquenées.

Sans être écrites pour le théâtre, ces partitions, la *Muse de l'Histoire*, l'*Oorlog*, le *Lucifer*, l'*Escaut*, le *Rhin*, la *Cantate de Rubens*, et tant d'autres encore, sont éminemment théâtrales. Benoit en soigne la mise en scène — c'est le mot — comme s'il s'agissait d'un drame lyrique ou encore de la sortie d'un cortège historique et allégorique. L'exécution d'une de ses œuvres exige un personnel, une figuration orphéonique aussi nombreuse qu'une pièce à grand spectacle et qu'une cavalcade ou *omme gang*. Le compositeur ordonne ses diverses phalanges orchestrales, il étage ou dissémine ses famil-

les de chanteurs, comme un décorateur de la belle époque, un génial « brosseur » de fresques, composait ses cartons.

Amoureux de la foule, surtout de cette foule flamande, rude et haute en couleur, gaillards aux féroces belles humeurs, comprenant ce monde houleux et rogue mâtiné de candeur puérile, au point d'en devenir l'âme ou mieux l'incorporation, Pierre Bénoit recherche, pour sa massive et plastique instrumentation, tous les agents de sonorité capables de traduire les clameurs de fête, de deuil, de triomphe, de carnage et d'admiration.

Son œuvre célèbre la vie collective et les fastes d'une race. Elle est optimiste comme la multitude, comme la grande humanité ou mieux comme la matière infinie.

Dans l'*Oorlog*, la tuerie s'empâte d'une couleur et d'un relief tellement admirable que c'est un régal de l'entendre.

Ainsi les martyrs et les supplices de Rubens flattent les yeux, les mettent en appétit ; ainsi l'aspect d'une boucherie bien tenue réjouit l'estomac. La magnificence et le ragoût de la facture l'emportent sur la terreur ou la cruauté du sujet.

De ces oratorios se dégage une impression de robustesse, d'ampleur, de consistance. Les thèmes fondamentaux longuement développés, avec des flux et des reflux de mélodie, font songer au cours majestueux d'un fleuve. Et ce n'est pas sans raison que Benoit a chanté l'*Escaut*, le *Rhin* et même avec plus d'intimité la *Lys*, la blonde rivière natale.

La trame mélodique principale se déroule à travers des harmonies grasses et copieuses comme les pâturages des « polders », les alluvions de l'Escaut et de la mer du Nord. De lieue en lieue les motifs épisodiques, autant d'affluents du thème fondamental, accourent pour lui payer tribut et se fondre en lui.

Lorsqu'il arrosait des contrées plus accidentées le fleuve précipitait son cours, car, encaissé entre les roches, il lui tardait de gagner les plaines du Nord et de s'étaler, sous le dais d'un ciel infini, dans le lit spacieux offert à la pléthore de ses flots. Il méprise la course désordonnée et la vaine pétulance des torrents: ses colères à lui ne s'épuisent pas en bonds puérils et en cascatelles fugaces, plutôt menaçantes qu'écumantes, mais les siennes ameutent et amoncellent des vagues houleuses comme celles de l'Océan, et au lieu de s'acharner à polir des cailloux, elles supportent et balancent des navires géants.

Ainsi l'oratorio de Benoit répugne aux fièvres superficielles et aux agitations stériles, et lorsqu'il déchaîne ses orages symphoniques, ses tourmentes chorales, les rythmes en gardent toujours l'allure pesante et pataude des anciens *Klauvaerts*, glaneurs d'éperons d'or, moissonneurs de lis d'argent !

A côté du Benoit majestueux et épanoui, à côté du musicien d'apparat festoyant une ville, un peuple entier, se révèle un Benoit intime, évocateur des scènes mièvres et des visions séraphiques, et la même patte truellante qui édifie les grands oratorios *Lucifer*, la *Guerre*, l'*Escaut*, tracera les linéaments délicats et tendres de la *Cantate des Enfants*.

Impossible en écoutant cette dernière partition, de ne pas songer aux chers petiots de Flandre et de Brabant, aux jolies têtes blondes et roses avivées de ces grands yeux bleus d'un bleu barbeau, de ce bleu des plats de faïence ornant les manteaux de cheminée dans les fermes du pays thiois — à ces bambins et bambines accroupis au seuil des chaumes, ou pelotonnés, ébouriffés au soleil comme des poussins dans le sable des routes !

Et quelle autre note que celle donnée par Benoit dans ses deux drames lyriques, la *Pacification de Gand* et *Charlotte Corday !* Ici l'art du maître acquiert une intensité d'expression bien supérieure encore à celle qu'on admire dans ses oratorios. Sa conception s'agrandit, sa facture se spiritualise.

A côté du réalisme pathétique de la révolution dans les rues de Paris, ou de la terreur espagnole dans les Pays-Bas, voici, sous forme d'entr'acte, des « caractéristiques » de Guillaume d'Orange et de Marat, qui sont des portraits d'une vérité presque psychologique.

Nous n'avons plus affaire seulement à un coloriste vigoureux, à un pompeux régisseur d'apothéoses et de triomphes mais à un penseur, à un voyant. Ainsi Rubens se rapprocha parfois du Vinci.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

REVUES. — *Magazin für Litteratur. — Die Zeit. — Neuland. — Wiener Rundschau. — Die Kritik. - Sozialistische Monatshefte. — Internationale Litteraturberichte. — Die Neue Zeit. — Frankfurter Zeitung. — Neue deutsche Rundschau.*

Pendant ces mois d'été, en pleine disette d'actualités — *die Sauregurkenzeit*, « le temps des concombres en conserve », comme disent les Allemands, avec une expression assez heureuse — les revues de Berlin et de Vienne se sont rabattues sur des sujets historiques et philosophiques qui leur ont donné, au cours de quelques numéros, un intérêt particulier. M. Ed. de Hartmann a parlé de la *Théorie de la connaissance* dans de nombreuses pages très compactes de la *Zeit* (neuf fascicules), M. Karl Bleibtren a célébré Napoléon dans la *Wiener Rundschau* et ailleurs, M. Przybyszewski, en atten-

dant qu'il se fasse sacrer Sar de Pologne, glorifiait l'Église de Satan dans la *Kritik*. Les uns ont critiqué Hegel, les autres Jésus; une dame de Stockholm, Mme Ellen Key, a exhumé la grise défroque d'Amiel qu'elle voudrait faire prendre pour un Nietzsche en miniature (*Die Zeit*). Le gracieux sourire de la petite Marie Bashkirzeff a fait écrire des pages émues à MM. Paul Bornstein (*Neuland*) et Max Graf (*Monatsschrift*). M. Maeterlinck a eu jusqu'à trois articles (*Magazin*, *Wiener Rundschau*, *Neuland*) et on en annonce d'autres encore. Cependant Jacob Burckhardt mourait à Bâle dans sa quatre-vingtième année sans que fussent dites, dans aucun de ces périodiques, les paroles de regret qu'il fallait. Ni M. Widmann (*Nation*), ni M. Maehly (*Magazin*), ces féconds Suisses, ses compatriotes pourtant, n'ont su présenter, comme il convenait, la personnalité de ce merveilleux évocateur de la Renaissance italienne. Hélas ! celui qui seul aurait pu dire supérieurement ce qu'était l'auteur du *Cicerone dans les Musées d'Italie*, s'est tu il y a longtemps déjà. Mais une phrase de Nietzsche montre ce qu'aurait pu être cette nécrologie, s'il lui avait été donné de l'écrire : « Les éducateurs font défaut, abstraction faite de l'exception des exceptions, de là l'abaissement de la culture allemande. Mon ami Jacob Burckhardt à Bâle est une de ces rares exceptions... »

Le **Magazin für Litteratur** vient de passer dans d'autres mains, pour la septième fois depuis dix ans. C'est maintenant l'éditeur Emile Felber, à Weimar, qui le publie, MM. Rudolf Steiner et Otto Erich Hartleben en ont pris la direction. Voilà une excellente aubaine pour cet hebdomadaire, qui s'embourbait quelque peu. M. Steiner est un critique pénétrant, très informé des choses de la science. On lui doit un volume sur la *Philosophie de la Liberté*. Il a édité les œuvres scientifiques de Gœthe et publié un très compréhensif essai sur Nietzsche. (M. Hartleben n'a été jusqu'à présent qu'un prête-nom dans la revue). Le *Magazin*, qui prenait dès les débuts de la direction du Steiner une allure plus philosophique, c'est-à-dire plus humaine, est donc en train de se transformer complètement. Espérons que ce renouveau d'intérêt ne sera pas intérimaire. A relever dans trois numéros du mois de juillet (17, 24 et 31 juillet) une assez longue étude de M. Rudolf Essler sur le *Langage des philosophes*. M. Essler croit à une recrudescence d'intérêt pour ce que l'on appelait autrefois « la reine des sciences ». Mais ce qui éloigne le public des œuvres philosophiques, c'est la difficulté qu'il trouve à s'assimiler la terminologie de chaque auteur. Dès que naissait une nouvelle conception de l'univers, on croyait devoir en exprimer les idées par des mots nouveaux, que n'avait pas encore démonétisés l'usage quotidien.

De là la confusion qui règne dans l'emploi des termes, chaque philosophe se croyant forcé de leur prêter un sens nouveau pour donner plus de relief à son système. Prenons par exemple le mot égoïsme. Lorsqu'il naît, au commencement du dix-huitième siècle, on considérait comme égoïstes ceux qui niaient l'existence du monde extérieur et n'admettaient que la réalité du *moi*. « Un égoïste, dit Chr. Wolff dans ses *Pensées raisonnables sur Dieu, le monde et l'âme des hommes* (1719), est en même temps un idéaliste, c'est pourquoi il n'acorde au monde d'autre place que dans ses pensées. » De nos jours « égoïsme » a toujours une signification en opposition au mot « altruisme ». Il est intéressant de remonter ainsi dans l'histoire de la philosophie à la naissance des concepts. « Plus ces concepts s'éloignent de ce qui est perceptible par les sens, donc plus ils deviennent abstraits, plus est intense le besoin de les habiller d'une terminologie adéquate. » On individualise les mots, on leur prête des qualités indépendantes. Chez certains philosophes cette tendance s'accentue d'une façon particulière ; chez les Pythagoriciens, chez Platon, chez Aristote, puis chez les Néoplatoniciens et les Gnostiques ; on la retrouve plus tard dans les subtilités des Scolastiques et enfin au commencementdu dix-neuvième siècle chez les philosophes idéalistes, Hegel à leur tête. M. Essler cite une infinité d'exemples pour montrer l'évolution des termes. Je n'en reprendrai que quelques-uns : le mot « substance » nous vient d'Aristote, à qui nous devons la plus grande partie de notre terminologie philosophique. Aristote semble voir dans la forme et l'essence d'une chose sa véritable substance. Les Stoïciens appellent substance la matière qui persévère dans tout. Pour les Scolastiques, elle est proprement Dieu, pour Giordano Bruno le divin tout. Avec Descartes commence pour l'idée de la substance une phase nouvelle (« Elle existe de telle façon que pour son existence elle n'a pas besoin d'une autre »). Leibniz admet une multiplicité de substances qui sont « des êtres capables d'action ». J'en passe. D'après Berkeley, il n'y a que des substances spirituelles ; les substances corporelles ne sont que des fictions sans réalité... Kant enfin voit dans la substance une forme primordiale, aprioristique de notre pensée. Mais pour le domaine de l'expérience, qui ne nous présente, il est vrai, que les perceptions et non les « choses en soi », la substance signifie « ce qui persévère dans les variations des perceptions ». — Les termes « perception » et « concept » ne se différencient qu'au commencement de ce siècle. De même, à l'origine « entendement » et « raison » étaient presque identiques. Il est intéressant de suivre de la même manière le concept « idée » à travers les siècles. Wolff le traduit par perception, Schopenhauer y voit la forme pri-

mordiale des choses en soi, etc. Je voudrais voir M. Essler compléter son étude en l'étendant aussi à la terminologie scientifique. Il serait curieux, par exemple, de montrer comment les concepts de Darwin ont été transformés et complétés par M. Haeckel ou bien M. Giard, et l'on pourrait ainsi, en s'accordant sur des synonymes comme éthologie æcologie et bionomie, ou bien géonémie, chorologie, mésologie, je cite au hasard, arriver à une unification du langage.

Dans la **Zeit** de Vienne (31 juillet), M. Hermann Bahr nous raconte comment, en corrigeant les épreuves d'une édition nouvelle de son roman *La bonne école*, qui date de 1890 (j'en parlai alors dans feu *Art et Critique* — Wie jung waren wir damals, mein Lieber !), il a été amené à faire quelques réfléxions sur le style d'il y a dix ans et le style d'aujourd'hui. Je traduis le passage le plus saillant de sa causerie, il intéressera les partisans de «l'épithète rare » : « Notre malheur était que nous avions grandi parmi des mots sans valeur propre. Nous n'avions autour de nous que des mots que nous n'avions pas encore *vécus*. Lorsqu'ils vinrent à nous, ils nous semblèrent usés et nous en avons cherché d'autres qui nous paraissaient encore neufs. Pour les choses que nous *vivions* une première fois, nous voulions aussi des mots que nous n'ayons jamais prononcés. Nous avions toujours parlé sans sentir quelque chose ; maintenant nous sentions pour la première fois, nous ne pouvions donc pas employer les mêmes mots dont nous nous étions servis lorsque nous ne sentions rien... A l'école nous avions appris à appeler « belles » mille choses, avant que nous ayons senti que quelque chose fût « beau ». Mais il nous arriva de sentir la première fois. Et comme nous voulions le dire nous nous demandions avec quelles paroles. En nous servant de ce mot « beau », vieux et usé, de ce mot que nous avons dit mille fois, pour dénommer des choses indifférentes? Non, cela n'était pas possible : donc, puisque nous n'avions plus d'épithète qui nous semblât assez précieuse, nous nous sommes aidés autrement : nous avons décomposé la grande impression de «'beauté » dans tous ses petits moments, en dénommant chacun par un adjectif. Nous espérions que de la somme de tous ces adjectifs résulterait une définition pour l'ensemble de notre grande émotion. Mais plus tard nous nous sommes rendu compte que nous nous étions trompés : ce qu'il y avait de beau dans la beauté se perdait lorsque, avec un si grand nombre d'adjectifs, nous le divisions d'abord en tous ses éléments. Nous n'avions devant nous que des fragments et nous aurions tant aimé avoir quelque chose de complet. Il ne nous restait donc plus autre chose à faire que de retourner sur nos pas, pour reprendre ce vieux mot que nous avions dédaigné, ce médiocre « beau » qui ne nous

avait pas semblé suffisant. Et lorsque nous l'avons revu nous nous sommes étonnés : car depuis que nous savions combien il était riche, si riche qu'aucun adjectif ne peut l'égaler en richesse, il était devenu pour nous soudain grand et puissant. Que l'on songe à un homme qui a souvent parlé d'amour, sans le connaître ; soudain il lui arrive d'aimer. D'abord le mot usé lui semblera trop vulgaire, il inventera mille affirmations nouvelles ; aucune ne lui suffira, jusqu'à ce qu'il apprenne enfin à respecter le vieux « je t'aime » : car les mots redeviennent toujours jeunes, pourvu que les lèvres le soient».

M. Curt Grottewitz, qui essaya jadis, avec combien d'insuccès ! de reprendre pour l'Allemagne l'enquête littéraire de M. Huret, donne dans **Neuland** — *Terre nouvelle* — (Août) un tableau de l'*Avenir littéraire de l'Allemagne*. Il voudrait expliquer la stagnation actuelle dans la production par le fait que l'Allemagne a eu, il n'y a pas bien longtemps, sa période florissante de « littérature universelle ». Cependant cette période appartient déjà entièrement à l'histoire. On comptait sur les victoires de la guerre franco-allemande pour rénover les lettres. Hélas ! il n'en a rien été et l'on peut prétendre au contraire « qu'elles ont été directement *nuisibles* au développement de la littérature ». M. Grottewitz convient que « nous n'avons jusqu'à présent personne en Allemagne que l'on pourrait mettre à côté des grands étrangers. Maintenant que la période de Gœthe et de Schiller se trouve suffisamment à l'arrière-plan, nous n'avons personne dont la gloire pourrait entraver l'effort des successeurs. Tandis que les Français, les Scandinaves et les Russes ont déjà atteint leur zénith, notre littérature se trouve encore à ses débuts. On peut concéder, sans plus, que jusqu'à présent elle n'a rien produit qui soit susceptible de remuer le monde (il s'agit toujours de la littérature des trente dernières années) ». Et M. Grottewitz en arrive à la conclusion, bien décevante, que pour l'Allemagne le fait de ne pas avoir de littérature « est pour elle le meilleur indice qu'elle en aura bientôt une ».

§

Wiener Rundschau, la vaillante revue viennoise fondée il y a quelques mois par M. Rudolf Strauss, publie dans son fascicule du 1er septembre une traduction du *Château hermétique* de Mme Rachilde, des vers de M. Oscar A.-H. Schmitz, des lettres de Tougueneff, etc.

Die Kritik (4 septembre) reproduit une amusante étude du docteur Silberstein sur l'*Evolution historique de la prostitution en Allemagne*. Au quinzième siècle « les débiteurs qui faisaient de la prison pour dettes avaient le droit de deman-

der, deux fois par semaine, à leurs créanciers, de l'argent pour les femmes (*Frauengeld*) ».

De M. Hermann Duncker, dans **Sozialistische Monatshefte** (Juillet), quelques pages assez faibles sur Max Stirner : *Une philosophie pour le prolétariat* (?).

Dans les **Internationale Litteraturberichte** (22 juillet), article sur Fernand Gregh par M. Erich Meyer avec quelques pièces fort bien traduites de la *Maison de l'Enfance*.

De la **Neue Zeit** (2 juillet), l'organe officiel des socialistes allemands, j'extrais cette phrase typique qui contient toute une condamnation inconsciente du marxisme : « Le fait d'appartenir à un groupe d'intérêt déterminé ne peut avoir, de nos jours, qu'exceptionnellement une influence sur l'entrée dans un parti politique. Lorsque cette participation n'est pas déterminée par des intérêts plus larges, communs à tous les groupes, des influences idéologiques et idiosyncratiques jouent un grand rôle. » Cela est signé Edouard Bernstein !

Madame Dagny Przybyszewska parle dans la **Gazette de Francfort** (14 août) du dessinateur norvégien Thorwald Kittelsen. « La nature tout entière prend de l'âme et de la vie dans ses dessins. La surface brillante et ensoleillée où d'innombrables oiseaux trempent leur doux plumage, la ligne singulière des rochers, l'expression changeante du paysage, tout cela se transforme en quelque chose d'humain, devient une image agrandie jusqu'au gigantesque de l'âme humaine elle-même. Et l'on voit le fantôme menaçant des montagnes, on voit, sur l'étang, dormir le silence de l'éternité, on voit, ardente et aux aguets, la mer et la profondeur des rochers. »

Neue deutsche Rundschau (septembre) donne le commencement d'une enquête de M. de Hansegger, le wagnérien bien connu, sur l'*Au delà de l'artiste*, « considérations et communications » sur la production musicale, avec des lettres de MM. Sommer, Weingartner, Reznicek, Humperdink. J'y reviendrai quand elle sera complète.

HENRI ALBERT.

L'ART A MUNICH

La Peinture au Palais de Glace.

Une Athéné polychrome, entre quatre piliers qui portent un velum, veille, entourée de sphinx camards, sous le dôme central. Une lumière voilée tombe des verrières, les pas s'étouffent dans les tapis, on entend chanter des eaux fraîches. Il y a de grandes salles silencieuses dont l'ameublement est savamment ordonné, il y a des salles très petites et presque obscures où la méditation s'alanguit. Et malgré que la

décoration de ce Palais de Glace s'écarte souvent d'un goût pur, l'effet général demeure heureux. C'est un peu le Temple du Sommeil où sur les murailles se prolongent en théories éclatantes les songes entrés par la porte de corne et la porte d'ivoire.

On s'arrête dans un salon étroit et discret où M. Lenbach a réuni quelques portraits merveilleux. M. Lenbach est un artiste hors de pair; je ne connais pas de peintre de portraits qui soit en même temps plus simple, plus minutieux et plus synthétique que lui. Les pastels de femmes où il excelle sont d'une grande pureté de lignes et gracieux. On peut admirer de lui cette année un portrait de l'historien Mommsen qui est un chef-d'œuvre d'expression. L'Allemagne, à raison, se glorifie de M. Lenbach.

M. Franz Stuck est un puissant, un brutal, qui se plaît aux belles orgies de couleur. Il aime les vastes compositions symboliques. Son art est habile et fougueux; toujours intéressant.

M. Samberger, naguère, faisait dans la manière de Lenbach des portraits d'un coloris flamboyant. On le voit aujourd'hui plus original. Dans deux tableaux mystiques triomphe sa prestigieuse science du clair-obscur.

L'art décoratif allemand n'est pas encore sorti de la période d'imitation. Les cristaux de M. Gallé, parmi diverses poteries et verreries, demeurent sans pareils.

CHARLES GUÉRIN.

LETTRES ANGLAISES

Un monument à R.-L. Stevenson. — Arthur Symons : *Studies in two Literatures*, London, Leonard Smithers. — Chr. Brennan : *XXI Poems, Towards the Source*, Sydney, Angus et Robertson. — REVUES : *The University Magazine*. — *The New Century Review*. — *The New Review*. — *The Review of Reviews*. — *The Saturday Review*. — *The Bookman*. — *Cosmopolis*.

C'est le 3 décembre 1894 que mourut à Samoa, en plein milieu du Pacifique, Robert Louis Stevenson. La nouvelle de sa mort consterna l'Angleterre où l'admirable écrivain était apprécié et populaire. On avait espéré que sa santé, toujours chancelante, se rétablirait au climat des mers du Sud. Il avait habité les côtes anglaises de la Manche, puis Hyères en Provence, sans cesse malade. « Je me rappelle, dit M. Lloyd Osbourne, les quelques minutes que, chaque jour, il passait dans le jardin quand le soleil d'Angleterre le permettait; sa face désespérée, l'inexprimable amertume de son âme quand ce peu de liberté lui était par force refusé. Je me souviens qu'il disait : « Je ne demande pas la santé, mais seulement

pouvoir aller quelque part, vivre quelque part où je puisse jouir de l'existence ordinaire d'un être humain. » Et Vailima sembla être ce quelque part ; il s'y considérait comme un exilé, sachant bien qu'il ne reverrait plus jamais l'Europe, qu'il avait pour toujours quitté ce continent qui ne signifiait plus pour lui que santé délabrée, souffrances et tourments ; il préféra tenter l'inconnu, sachant qu'il ne pouvait lui réserver rien de pire que ce qu'il abandonnait, cette lente agonie de la chambre de malade et son horreur dont il ne parlait jamais et n'a jamais écrit.

C'est ce malade qui fut un merveilleux écrivain, qui eut tous les optimismes, qui comprit et exprima le charme des choses naturelles. Il ne voulut jamais voir la laideur des choses, méprisa la réalité telle qu'elle est ; il erra à l'aventure, jouissant de tout ce qu'il rencontrait comme un convalescent, comme un adolescent en vacances. Rarement, dans ses œuvres, d'intrigues amoureuses ; ni femmes, ni amants, ni adultères ; rien que la passion des aventures, des trésors cachés, des pays fantastiques. Et malgré cela il reste intime ; il exerce une sorte de fascination exquise ; il n'effraie, ni n'étonne ; il charme et séduit. Sa spéciale caractéristique, et ce fut sa perpétuelle préoccupation, est le style ; il écrivit sans rien emprunter à personne ; ses mots sont à lui ; il les combine et les arrange avec une heureuse recherche, et s'exprime toujours d'une façon parfaite, pleine d'esprit, souple et capricieuse, d'un charme frais et familier. Voici maintenant qu'on s'occupe de lui élever un monument, un *memorial*. En plusieurs réunions des amis et admirateurs de l'écrivain, sous la présidence de Lord Roseberry, on examina soigneusement le projet, et il fut résolu que le monument serait élevé à Edimbourg et qu'il consisterait en un buste, une statue ou un médaillon. Un comité général fut formé sous la présidence de Lord Roseberry, avec, pour vice-présidents : le duc de Fife ; l'ambassadeur des Etats-Unis, colonel John Hay ; Lord Balfour of Burleigh ; le Lord Justice-Général ; le Lord Prévôt d'Edimbourg ; le Lord-Prévôt de Glasgow, etc ; pour membres : Wm Archer, E.-F. Benson, Sir Walter Besant, F. Marion Crawford, Quiller Couch, Walter Crane, John Davidson, Norman Gale, Rider Haggard, Thomas Hardy, Sir Henry Irving, Rudyard Kipling, Andrew Lang, Stéphane Mallarmé, George Meredith, A.-W. Pinero, professeur G. Saintsbury, Leslie Stephen, Mrs. Humphrey Ward, Stanley J. Weyman, etc, etc.

Un comité exécutif est chargé des subséquentes décisions ; il est présidé par le professeur Masson d'Edimbourg ; il est ainsi composé : J.-M Barrie, R. Fitzroy Bell, Augustine Birrell M.-P., W.-B Blaikie, professeur Baldwin Brown, Sidney Col-

vin, Donaldson, professeur Dowden, A. Conan Doyle, Richard Garnett, W.-E. Henley, Anthony Hope, Henry James, Edmund Gosse, professeur Jebb M.-P., Sir J.-Saint Maxwell M.-P., professeur Walter Raleigh, Rev. John Watson.

Les souscriptions peuvent être envoyées directement à J.-H. Napier, solicitor, Edinburgh ; ou à Paris, au secrétaire de *Cosmopolis*, 84, rue Jouffroy.

§

M. Arthur Symons vient de réunir, sous ce titre : **Studies in two literatures**, une série d'essais, d'études et d'articles préalablement publiés dans les revues ou comme préfaces à des livres. Dans une affectueuse lettre dédicatoire à George Moore, M. Symons fixe, pour le lecteur, le point de vue auquel il s'est placé, affirme les quelques premiers principes d'après lesquels il a apprécié et auxquels il a rattaché ses jugements : « Une œuvre d'art n'a qu'une raison d'existence : c'est qu'elle soit une œuvre d'art, et que l'artiste ait fixé un moment, un aspect de la beauté éternelle... Il y a cependant des critiques pour lesquels l'art signifie une théorie, une croyance, une science : les Ibsénistes, les Réalistes, les Romantiques ; des gens qui, si vous leur offrez une rose disent : oui, mais ce n'est pas une violette. Franchement je ne comprends pas cette limitation de soi-même à une école, à une doctrine, à un costume. J'ai et je garde pour moi-même ma propre façon de voir les choses et d'essayer de les dire ; vous pouvez avoir votre propre vision du monde et votre personnelle technique. Mais pour vous comme pour moi, tout ce qui a été bellement travaillé d'après n'importe quelle méthode, et par n'importe quel artisan, si seulement il a été sincère avec lui-même, dans sa manière de réaliser les choses qu'il voit ; cela, pour vous comme pour moi est une œuvre d'art ; et le reconnaître, le dire à d'autres qui peuvent ne pas l'avoir immédiatement aperçu, devient la délectable besogne du critique. » Très simplement, sans prétention aucune, M. Arthur Symons s'en est tenu là. « Je n'ai combatu aucune opinion, dit-il encore ; ou si je l'ai fait, ce fut incidemment ou par accident. J'ai essayé de donner ma personnelle opinion sur tout ce que j'ai choisi d'étudier, sans même me donner la peine de savoir si elle s'accordait avec l'opinion de ceux qui ont étudié le même sujet avant moi. » Par conséquent, nous voilà prévenus ; il ne nous faut chercher dans ce livre aucun dogmatisme, nulle âpre discussion, nulle irréductible conclusion : M. Symons n'est pas un *destructive critic*. Il lui faudra être — et il est — un appréciateur disert, élégant et judicieux ; ce qui est tout autant difficile. Le *destruc-*

tive critic se donne pour tâche de relever tous les défauts, toutes les tares des œuvres ; toutes les insuffisances et les défaillances des artistes ; même, il va jusqu'à discuter et chicaner la valeur occasionnelle et les beautés accidentelles de ceux et de ce dont il s'occupe ; niant que quelques beautés, dues à un heureux hasard ou à quelque réminiscence, puissent faire tolérer une œuvre en somme médiocre, et reconnaître un artiste manifestement incapable et quelconque.

Le critique appréciateur doit tout d'abord avoir assez de discernement pour ne choisir, comme sujets d'études, que des œuvres ou des artistes intéressants. Les autres lui sont interdits ; à moins que, pour la circonstance, il ne devienne un *destructive critic*. Il lui faudra avec netteté, simplicité et clarté, présenter et expliquer au public des œuvres, des artistes chez lesquels il aura reconnu une valeur réelle ; une conscience et une sincérité indubitables. Il a la joie d'être le révélateur et l'initiateur ; l'autre se donne l'âpre satisfaction de renverser et de briser de grossières et indignes idoles.

M. Arthur Symons a préféré la joie de l'initiation. Il fit quatre parts de son livre : les trois premières consacrées à la littérature anglaise ; l'autre, à certains écrivains français. Tout d'abord, il nous faut lire ses études sur le drame *Elizabethan* : sept dissertations sur Shakespeare, puis quelques pages sur Philip Massinger et John Day. C'est, pour moi, la partie la moins intéressante du livre ; encore que l'auteur y fasse preuve d'une grande érudition, d'un jugement ingénieux et profond. Mais réellement, il y a eu tant et tellement d'études sur Shakespeare qu'on éprouve une sorte d'agacement à cette éternelle avalanche qui n'avance ni ne change rien. Nous voulons bien admettre qu'*Antoine et Cléopâtre* soit la plus merveilleuse des pièces de Shakespeare ; que Cléopâtre soit le caractère féminin le plus admirable qu'ait créé Shakespeare ; que *Macbeth* soit, des tragédies de Shakespeare, la plus simple de conception et la plus rapide d'action ; que Shakespeare n'ait fait rien de plus délicieux que *Twelfth Night ;* que *Titus Andronicus* et *Henry VIII* soient ou ne soient pas de Shakespeare tout cela n'est guère récent, ni passionnant. Les deux études sur Philip Massinger et John Day sont par contre, fort complètes et intéressantes.

La seconde partie du livre se compose d'études sur la littérature contemporaine anglaise. Il y a là quelques excellentes pages sur Christina Rossetti, William Morris, Coventry Patmore, Walter Pater, et, je crois, les deux meilleurs essais du volume : *Modernity in Verse,* qui est une judicieuse appréciation de l'œuvre et de la méthode de M. W. E. Henley ; et

A note on Zola's Method, où se trouvent clairement expliqués, et sans parti-pris les avantages et les défauts de la méthode de M. Zola. « Zola a défini l'art, très justement : la nature vue à travers un tempérament. L'art de Zola est la nature vue à travers une formule. Ce prétendu réaliste est un homme à théories qui étudie la vie avec la conviction qu'il y trouvera telles et telles choses, que lui ont annoncées et expliquées des manuels scientifiques. Il observe, réellement, avec une minutie étonnante, mais il observe pour soutenir des idées préconçues. Et si puissante est son imagination qu'il a créé tout un monde qui n'a d'existence nulle part que dans son propre cerveau, et il a placé là des êtres imaginaires, bien plus logiques que dans la vie, au milieu de décors qui sont eux-mêmes tellement réels qu'ils prêtent presque une semblance de réalité aux formules personnifiées qui les habitent. »

Des notes et impressions sur des écrivains anglais récents : Richard Jefferies, James Thomson, Thomas Gordon Hake, tous trois peu connus, méconnus même ; Robert Louis Stevenson et John Addington Symonds, — pour former la troisième partie du livre. En la dernière, M. Arthur Symons a réuni une série d'études sur des écrivains français, pour lesquels il a fait preuve d'une compréhension subtile et d'un jugement très sûr. Juger des artistes d'un pays étranger, de langue différente, est une tentative difficile et délicate. Il faut convenir que M. Symons s'y est essayé avec un plein succès. Pour ces écrivains français, M. Symons n'est presque plus un critique. Il n'écrit sur chacun d'eux que quelques pages dans lesquelles il fixe, d'après leur œuvre, sobrement, comme en une rapide esquisse, es traits saillants de leur physionomie. Théophile Gautier, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, sont brièvement portraiturés, un peu en hâte même, bien que suffisamment pour intéresser à eux des lecteurs anglais. Mais pourquoi, par exemple, avoir laissé des pages sur Murger, Benjamin Constant et Guy de Maupassant ? Les dernières études sont les meilleures. Celle sur M. Catulle Mendès est particulièrement remarquable. « M. Catulle Mendès, écrit-il, a la curieuse, à peine enviable distinction d'avoir presque tout fait en littérature presque aussi bien que n'importe qui... Son malheur est d'être un homme de lettres qui n'a rien à dire, ou, en d'autres mots, qui peut tout dire, avec une égale indifférence, avec une égale aisance... Jamais, quand il devrait être le plus sincère, il ne trouve une convaincante sincérité d'expression. ... Sa dévotion à la forme est sans bornes, mais il ne conçoit pas que la forme dépend des idées, et que les mots les plus ingénieux du monde ne peuvent faire des idées... Il reste, pour l'exemple des gens habiles, le plus habile de tous, ha-

bile au point de s'annihiler lui-même ; et ses œuvres charmantes, élégantes, accomplies, avec toute la semblance de ce qu'elles ne sont pas, œuvres, certes, d'un homme de lettres, mais d'un homme de lettres qui écrit pour plaire, plaisent assurément pendant leur moment ; et puis, le moment d'après, se fondent et disparaissent, comme les neiges d'hier... »

De M. Anatole France il dit : « N'essayons pas de le résumer, de le ranger sous aucune formule, d'expliquer pourquoi il est ce qu'il est, et pourquoi il a des exceptions de lui-même ; laissons-le un peu vague, infiniment charmant ; pas tout à fait satisfaisant si l'on doit le juger parmi les grands écrivains ; un artiste du style, de la pensée, de la sensibilité, de l'éducation. » A propos d'*En Route*, M. Symons retrace l'évolution de M. Huysmans depuis ses premiers livres jusqu'à son mysticisme actuel, et qualifie curieusement ce développement de « spirale ascendante, énigmatique mais toujours ascendante spirale de l'âme ». Enfin, le livre se termine avec un des plus complets jugements qui aient été rendus sur *Ubu Roi*. M. Symons, qui assista, aux représentations, et qui avait lu la pièce, publia dans *The Saturday Review* un compte-rendu qui est devenu l'actuel chapitre de son livre.

Pour rendre compte d'un tel livre, il eût été oiseux de discuter, fastidieux de critiquer ce qui est déjà de la critique ; mieux valait un long exposé et de nombreuses citations. Nous connaissions M. Arthur Symons comme un excellent poète ; avec ce livre, il vient de montrer qu'il est aussi un critique, un juge habile et clairvoyant. Sa sincérité est indiscutable ; Très simplement, il donne son opinion, sans qu'elle soit jamais excessive, ni violente. Ce qu'il disait d'Anatole France peut aussi bien s'appliquer à lui : « Il n'est pas un critique, comme le monde considère la critique ; cependant par-dessus tout, dans le meilleur sens, un critique de la littérature et de la vie. Définitivement du moins et finalement, un homme de lettres, le typique savant de lettres. »

De Sydney, arrive une curieuse plaquette de XXI poèmes, écrits, d'après les dates, de 1893 à 1897. Si c'est là tout ce qu'a produit le poète, il a pu y apporter tout son soin. En effet, ces poèmes, écrits en des mètres savamment maniés, sont presque tous remarquables ; de la recherche, quelquefois du précieux, une persistante rareté de ponctuation et les titres tous ensemble sur la dernière page. Il y a là quelques beaux vers, fort travaillés ; souvent de la banalité, et presque toujours d'insignifiantes idées.

§

The University Magazine (septembre) : *M. Morley on Macchiavelli*, par John M. Robertson.

The New Century Review (septembre) : *The Religion of The Chinese*, par Edouard H. Parker.

The New Review (septembre) : Un portrait de James Mc Neill Whistler, par W. Nicholson. — *The Litterature of Anarchism*, par C. B. Roylance Kent.

The Review of Reviews (15 août) : Une longue étude sur *Mark Twain*, avec de nombreux portraits. — (15 sept.) Une longue étude sur Hall Caine et son dernier roman : *The Christian*.

The Saturday Review (14 août) : *London Impressions* par Stephen Crane. — (21 août) : *The best Scenery I know*, par Aylmer Pollard et Douglas Archibald. — (28 août) : *A man of Balliol*, par Ernest E. Williams ; *The Best Scenery I know*, par Max Beerbohm et Herbert P. Horne. — (4 septembre) : *Bologna*, par Arthur Symons. — (11 sept.) : *Ireland's Regeneration*, par E. E. Williams.

The Bookman (septembre) : Une étude sur *W. B. Yeats* par Richard A. King ; *R. L. Stevenson's Two Mothers*, par E. B. Simpson ; des opinions sur le dernier livre de Hall Caine : *The Christian* ; et un article sur *Aglavaine et Sélysette*, par W. B. Yeats.

Dans **Cosmopolis** de septembre, un article de Vernon Lee sur *Rosny et le roman analytique en France*.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Pierre de Bouchaud : *La Pastorale dans le Tasse*, A. Lemerre. — Ugo Ojetti : *L'Onesta Vilta*, Rome, Enrico Voghera, L. 1. — Mémento.

M. de Bouchaud étudie avec beaucoup de soin et de savoir l'origine de la pastorale italienne et l'influence de l'*Aminta* sur toutes les littératures de l'Europe au XVII^e^ siècle. En l'an 1700 l'Italie n'avait pas produit, imitations de l'œuvre du Tasse, moins de deux cents drames pastoraux ; en Angleterre, en Espagne, en France, Spencer, Shakespeare, Milton, Cervantès, Honoré d'Urfé furent touchés par le génie du Tasse, écrivirent des pastorales : l'*Astrée* est une longue et très belle transposition de l'*Aminta*, « ce tableau de l'âme et de la nature humaine à leur printemps ». M. de Bouchaud a écrit une charmante dissertation sur un sujet charmant, **La Pastorale**.

En un agréable petit volume de la collection « Margherita » imi-

tation d'une collection française (même caractère microscopique, gravurettes, format de carnet), M. Ugo Ojetti publie deux nouvelles, écrites en un style élégant, simple et net. Ce sont des histoires d'amour: la seconde, la *Rose rouge*, ornée de délicieuses descriptions ; la première, tragique, un suicide final rachetant une trahison d'amitié. Le sujet choisi sans doute exprès parmi les ordinaires drames passionnels est renouvelé par la finesse de l'analyse et l'observation que l'on sent personnelle et neuve. Quoique la forme soit celle du récit, de la confession, l'auteur est resté dans le ton de la littérature objective, — analysant une situation donnée avec le désintéressement de l'observateur. Je n'aime pas beaucoup le titre **L'Onesta Viltà**, trop explicatif.

Memento. — **Pietro e Paola**, *con seguito di bei tipi novella critica*, par Alberto Cantoni, Florence, Barbèra. — Roman où l'on traite : du féminisme littéraire en Europe, du dilettantisme artistique, de l'éclectisme philosophique, etc., en somme de beaucoup trop de choses.

Fior' brumali, *versi*, par Quaglino Romolo, Milan, Sonzogno.

Il Marzocco (25 juillet). — Etude, par Diego Garoglio, sur les *Poèmes* de Giovanni Pascoli, le plus beau recueil de vers paru cette année en Italie, et dont les deux qualités maîtresses sont la sérénité de la pensée et la perfection plastique. Le mot « virgilien » a été écrit à propos de M. Pascoli. Nous nous sentons, dit M. Garoglio, en présence d'un grand artiste qui nourri de Virgile et de tous les classiques interprète cependant la nature avec une profonde originalité ; on sent que les choses ont eu sur lui une influence directe et immédiate. — (5 septembre) : M. Luciano Zuccoli massacre avec entrain et avec esprit la prétendue école des critiques « scientistes », de ceux pour qui tout phénomène de littérature et d'art est une monstruosité pathologique, de ceux qui ont découvert, d'après certains vers de la Divine Comédie que Dante était épileptique, — et naturellement « dégénéré supérieur ». Epileptique ou épileptoïde, car on adoucit par ce joli petit suffixe ce que telles appréciations auraient d'un peu lourd. Le mot *fou* se prêtant mal aux flexions, l'italien nous donna *mattoïde*, — les mattoïdes, les quasi-fous, selon M. Nordau à peu près tous les écrivains et les artistes d'aujourd'hui et de tous les temps. M. Lombroso, l'inventeur de ces drôleries, a donné la mesure de son génie critique en appréciant M. Dubut de Laforêt tel qu'un grand écrivain et un rare penseur. L'auteur du « Gaga » est l'étalon avec quoi il mesure la hauteur, la largeur et la profondeur des autres intelligences. Jugeons, à notre tour, M. Lombroso d'après ce critère.

La Vita italiana (1er juillet). — *Saint Sébastien dans l'art* (illustré). — (1er septembre) : *Il Messo del Cielo*, par Giovanni Pascoli, commentaire du vers de Dante :

... ben m'accorsi ch'egli era del ciel messo.

Cet envoyé est Enée, « qui seul avec la Sibylle, était descendu en Enfer pour aller chercher l'âme de son père Anchise» (*Convivio*, IV, 26).

ZANONI.

LETTRES PORTUGAISES

Joao de Deus : *Poésies*, Coimbra, Augusto d'Olivera.

Il y a au fond du tempérament portugais une permanence de mélancolie particulière, qui tantôt confine à une sorte de mysticisme découragé, tantôt à une espèce de fatalisme inconscient après les heures fiévreuses d'action violente. — Et c'est pourquoi les plus grands d'entre les poètes lusitaniens semblent avoir cadencé leurs accents les plus tendres ou les plus profonds sur une harpe biblique, d'une tristesse immense. — La présence perpétuelle de la mer et les souvenirs d'un passé d'aventures héroïques ou sanglantes ont-ils suffi à développer cette note caractéristique de la race, ou faut-il croire que le mélange de sang more a dû transmettre à travers les générations du sol portugais un atavisme contemplatif, apporté du désert ? Quoi qu'il en soit, ce fut pour avoir laissé surgir du fond d'elles-mêmes ce rythme presque oriental que trois âmes d'élite, apparues presque simultanément au soleil de ces quarante dernières années, ont mérité d'attirer sur elles un respect universel. — J'ai nommé Anthero do Quental, Theophilo Braga, tous deux originaires des îles Açores, et Joao de Deus, fils des Algarves, celui-ci un des plus grands lyriques de tous les temps et peut-être le plus grand poète d'amour de l'Europe entière. — Mort trois jours après notre Verlaine, auquel on l'a plus d'une fois comparé, il peut être considéré à bon droit comme le rénovateur de la poésie portugaise, en ce deuxième demi-siècle, et déjà il est placé par les siens à côté du grand Camoens et de Garrett. — Son ami Theophilo Braga, le seul survivant des trois, par les soins duquel furent réunis pour la première fois, dans une édition *ne varietur*, les vers épars du *Campo de flores*, a dit de lui « qu'il avait su, mieux que tous autres, donner l'expression immortelle à la fibre caractéristique du génie passionné du peuple portugais ». — Ailleurs le même écrivain ajoute « qu'il rendit l'élocution plus idéale par plus de naturel ; il donna au vers l'harmonie

impeccable par la concordance des accents métriques avec l'accentuation des paroles ; il fit de la rime une surprise, combina de nouvelles formes strophiques, renouvelant en même temps le sonnet et le tercet *camonien* par une teinte empruntée à la grâce naïve des refrains populaires... » En 1895, de son vivant même, il eut les honneurs d'une apothéose, dont la jeunesse des écoles supérieures avait pris l'initiative.

Aujourd'hui, son jeune et génial disciple, Eugenio de Castro se fait le promoteur d'une réédition complète de ses œuvres, dont les deux volumes ont paru. — Telles strophes de sa *Lettre à Marie* font songer au Cantique des Cantiques ; tels fragments de son élégie *La Vie* donnent le vertige de l'abîme, et comme ils sont variés les visages féminins, évoqués par la cadence veloutée de ses vers divins ! — « Telle de ses élégies pourrait s'intituler : Les Regrets du Ciel », dit Eugenio de Castro, qui le glorifiait naguère en l'analysant, devant l'*Instituto* de Coimbre, et par instants, à l'entendre, on dirait d'un Job exalté en des transports de sainte Thérèse. — Qui pourrait croire après cela qu'un tel poète fut aussi, à certaines heures, un satirique virulent ? Est-ce que Salomon, ne fut pas tout à la fois le désenchanté de l'Ecclésiaste et le passionné du Cantique ? — Ainsi la lyre de Joao de Deus a deux cordes principales : la corde d'or de l'amour et la corde de fer de l'ironie, toutes deux insurpassables. — Que dire en outre de l'éducateur évangélique, dont la modestie n'eut d'égale que l'esprit de sacrifice ?

Avant peu, nous devrons nous apercevoir qu'il n'est pas juste de ne garder notre admiration ou notre curiosité qu'aux seules œuvres du Nord ; nous pourrons alors nous laisser bercer un instant à nouveau par les échos sonores des pays du soleil, où naquirent jadis, pour notre enseignement séculaire, les plus magnifiques formes de beauté pure. Une mélancolie nouvelle faite de tendresse presque mystique à force d'être parfois douloureuse et de passion résignée fleurit là-bas pour nous, pour nous qui n'avons plus guère soif désormais que de tendresse et de mélancolie.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES LATINO-AMERICAINES

Les premiers symptômes de l'insurrection cubaine ont coïncidé avec un mouvement intellectuel commun à presque toute l'Amérique latine. La révolte, qui, aux Antilles, éclatait à main armée, se manifestait dans les pays déjà indépendants de l'Espagne sous la forme d'une révolution littéraire contre les préceptes et les traditions imposés par les anciens Castillans

qui firent un jour flotter leurs étendards sur les panaches brisés des indigènes.

Emancipées du joug colonial grâce aux efforts de Bolivar, de San Martin et de tant d'autres héros, assez oubliés et presque méconnus par les historiens européens, ces jeunes nations ont vu l'Espagne s'efforcer de les maintenir sous l'empire de ses dogmes littéraires : mais le cadre de son langage et de sa littérature était trop étroit pour une race qui voulait étendre ses émotions selon l'impulsion de son propre tempérament. La psychologie de notre race, en effet, diffère essentiellement de celle de la race espagnole : l'Européen, l'Indien et le Nègre ont apporté des éléments divers à notre *moi* ; dans chaque globule de notre sang, se répètent les batailles séculaires que se sont livrées ces trois races. Comme une vapeur mystérieuse, les aspirations, les défauts et les qualités de chacune montent de temps en temps à nos cerveaux. C'est pourquoi, nous avons beau appartenir à une humanité nouvelle, nous sommes, malgré les apparences, doués d'une psychologie complexe et contradictoire : tantôt fatigués, tantôt pleins d'énergie. Les immigrations et les croisements ont fait de nous une race complètement différente de la race espagnole, laquelle s'est mêlée à des races plus homogènes et s'est conservée solitaire au milieu de ses traditions comme le Palais de l'Escurial au milieu de son plateau aride et ensoleillé.

Donc nous nous sommes développés dans un milieu spécial, sous un ciel torride, luttant contre une nature exubérante, domptant de nos muscles débiles la ténacité des forêts, versant prématurément notre sang avec une soif d'indépendance héritée sans doute de l'indigène, aspirant à l'idéal le plus parfait de la démocratie sans avoir l'éducation nécessaire pour le réaliser.

Tant d'efforts, infructueux pour la plupart ont appauvri notre organisme et augmenté la vibration de nos nerfs. C'est pourquoi toute littérature étant l'objectivité d'un moment social ou individuel, la nôtre a paru extravagante et « décadente » à la race plus vigoureuse et plus pure qu'est la race espagnole. Aussi notre esprit a-t-il ressenti une vive sympathie, malgré les obstacles de la langue, pour les littératures qui révèlent une sensibilité plus inquiète, une vie intérieure, plus troublée par les problèmes modernes et par la lutte pour l'existence : la littérature française contemporaine, par exemple, qui a atteint cet état par d'autres cause que la nôtre.

Je disais que les premiers feux de la révolution cubaine ont coïncidé avec un mouvement intellectuel dans l'Amérique latine : en réalité, ces deux événements sont l'effet d'un état d'âme commun à tout le continent américain jaloux de secouer la tutelle de l'Espagne représentée à Cuba par les capitai-

nes généraux et les employés péninsulaires, sur le continent par d'innombrables officines académiques. Je dois à cette occasion rappeler le nom du grand José Marti qui peut bien être le symbole vivant de cet état d'âme : il fut tout ensemble l'infatigable amant de la liberté de Cuba et le délicat artiste qui propagea une esthétique libre, secouant la poussière des dictionnaires et des grammaires, rompant avec les vieilles formules de rhétorique, donnant à la prose la clameur profonde de nos fleuves et faisant des vers radiants comme l'« étoile solitaire ».

En 1894, il n'est guère de peuple en Amérique où quelque revue littéraire ne fasse son apparition. Un grand hymne de jeunesse réveille ceux qui dormaient sous la poussière des académies. Clarin, critique fort distingué et professeur à l'Université d'Oviedo, n'a pas assez de railleries à notre adresse ; Valbuena, le carliste furibond, fond comme un oiseau famélique sur nos vers, à la recherche d'*incorrections ultramarines*, dont il documente des excommunications in-octavo que nous savourons entre des sourires et la fumée des cigarettes.

La « révolution » allait toujours. A New-York, Bolet Peraza soutenait le feu dans un journal écrit en espagnol « gâté » ; à la Havane, il y avait trois ou quatre revues; Gutierrez Najéra, Diaz Miron, Urbina fondèrent la *Revista azul* (Revue bleue) au Mexique; Ambrogi, Jerez, Gavidia, Gamboa rédigeaient la *Pluma* à San Salvador; sur la côte colombienne, Ernesto Palacio, Lopez Penha, Adolpho Garcia; à Bogota, Grillo, Calderon, Julio Flores, Rivas Frade, Arciniegas, S.Cano, le subtil commentateur de Nietzsche, bien d'autres encore; à Lima, Chocano, Clemente Palma, Prada, Roman; à Buenos Aires, Leopoldo Diaz, le ciseleur de *Bajos-relieves*, Ugarte, Jayme Freires, Ruben Dario, le Nicaraguais cosmopolite qui a voulu introduire dans la rime et le mètre espagnols les récentes innovations faites en d'autres langues, le chantre lyrique d'*Azul* que le peintre Schiafino nous montre décapité au frontispice de son dernier livre; au Chili, Figueroa, Vazquez Guarda et d'autres; à Montevideo, les frères Martinez, Virgil, Perez Petit, José Enrique Rodo fondaient la très savante *Revista de Literatura y Ciencias sociales* ; à Caracas, Pedro Cesar Dominici, Urbanejà Achelpohl et moi, essayions de vaincre la résistance du public à l'aide de la revue bi-mensuelle *Cosmopolis* acceptant toutes les manifestations artistiques; dans l'anarchie esthétique du moment, un large internationalisme incitait à établir des rapports sympathiques avec les jeunes écrivains du continent. C'est ainsi que nous écrivions, à cette occasion : « Toutes les écoles littéraires de tous les pays sont admises dans cette revue. Le cosmopolitisme est une des formes les plus belles de la civilisation, puisqu'il tend à substituer à

l'idée de la Patrie, celle de l'Humanité. La littérature a fait en faveur de la fraternité humaine plus que toutes les diplomaties. Les pays les plus distants se connaissent, se rapprochent, s'estiment, par le livre et le journal. Les idées voyagent d'une nation à l'autre sans souci des employés des douanes, ni des armées des frontières. Les races s'embrassent et la paix s'impose. Enfants d'une commune mère, nous restions étrangers les uns aux autres, mais à présent, grâce à la littérature et aux journaux qui apparaissent dans toutes les Républiques latino-américaines, nous nous saluons comme des frères, nous nous serrons amicalement la main. Nous sommes peut-être au seuil d'une ère nouvelle; secouons de nos sandales la poussière sanglante. »

Comme le torrent qui rompt ses digues, la première expansion portait en elle bien des impuretés; mais peu à peu l'eau se clarifia, la main put plonger au milieu de la limpidité mobile de l'onde et extraire du fond l'or fin du génie. Un groupe d'élite apparut, montrant d'un geste noble une nouvelle voie à la littérature américaine naissante. Les académies cédèrent un peu, à tel point que l'Association vénézuélienne, correspondante de la *Real Academia Espanola*, a dû s'incliner avec respect devant le livre de Diaz Rodriguez, *Sensaciones de viaje* (Impressions de voyage), et lui décerner le prix réservé au meilleur ouvrage publié dans le courant de l'année.

Marti avait trouvé la mort dans la guerre cubaine. L'admirable Mexicain Gutierrez Nàjera ne tarda pas à le suivre, alors que la gloire couronnait son front de fleurs resplendissantes; et Julian del Casal, le même jour que ses amis de la Havane célébraient en son honneur un banquet mémorable, mourut subitement, enveloppé dans la pourpre de son propre sang. Casal est le poète de qui Verlaine avait dit: « Quand la foi terrible aura baigné son âme jeune, les poèmes sortiront de ses lèvres comme des fleurs sacrées... C'est un frère, chantre que Dieu nous réserve. Attendons-le et tressons, pour le recevoir, une couronne de laurier vert, enlacée avec un ruban couleur de chair brune. » Funeste étape dans notre vie intellectuelle !

Un autre poète, non moins grand quoique moins connu que les autres, abrégea lui-même sa vie à Bogota: je veux parler de José Asuncio Silva, le grand admirateur de Tellier, de Laforgue, de Maurice Barrès.

Le lendemain de sa mort, j'écrivis ces lignes que je reproduis comme un hommage douloureux du disciple au maître vénéré:

« A Bogota, la ville des couvents mélancoliques, des sévères temples de pierres, José Asuncion Silva, le dandy misan-

thrope, après avoir ri dans une fête mondaine, s'est suicidé dans sa chambre remplie de livres, de flacons d'essence et d'orchidées exotiques. L'aurore du jour suivant le trouva rigide sur son lit de repos. Sur la table, un livre ouvert racontait le bonheur de mourir.

» Caracas l'avait vu dans ses salons. Moi, je l'avais aimé et respecté dans l'intimité.

» Mon ami », me disait-il avec un étrange sourire, « ceci n'est » point pour vous. » Et il me montrait dans un angle de sa chambre d'hôtel une belle rangée de bottines suffisantes à chausser dix personnes. « Ne croyez pas que ce que je vous » offre coûte plus que cela, mais je vous offre mes idées » et mes sentiments. Je ne peux pas vivre sans ami, et ces » chaussures me valent la sympathie d'un grand nombre de » braves gens. Le vernis des bottines, croyez-moi, est plus » important que celui des idées. Des souliers luisants et une » belle chemise blanche suffisent à compléter un homme et à as- » surer ses succès en société. Mais enfin, puisque la dyspepsie » et les nerfs nous rendent confrères, parlons de l'Art ; il » faut savoir utiliser jusqu'à nos maladies, extraire toute la » philosophie possible d'une douleur de la moelle ou de l'es- » tomac. »

» Et il parlait, il parlait de sa voix harmonieuse, fronçant les sourcils, caressant sa barbe abondante ; par moments il parlait avec fièvre, par moments avec dédain et son intelligence, se cramponnant à l'échelle métaphysique atteignait les hautes cimes de la Pensée, s'agitant comme un oiseau tragique dans les frontières du Mystère pour retomber ensuite les ailes brisées dans une douloureuse ironie. « Nous qui souffrons de cette hypertrophie de la vie intérieure », répétait-il souvent, « nous devons fonder l'association si désirée » de l'autopsie mutuelle pour faire des dissections morales, de » réciproques examens de conscience. »

» Il était grand et pâle, vêtu de noir, la canne d'une main, les gants de l'autre, le gardénia à la boutonnière, parfumé à l'opopo- nax, les cheveux luisants. C'était un philosophe flanqué d'un petit-maître, un Brummel lisant l'*Imitation de Jésus-Christ* et écoutant les conseils de Zarathustra par la bouche de Frédé- ric Nietzsche.

» Je n'ai jamais connu d'esprit plus clairvoyant que le sien, plus ouvert à toutes les manifestations de la vie. Maître de sa parole, psychologue capable de se mesurer avec les plus audacieux annalistes du *moi*, l'apparition de ses œuvres au- rait été — je l'affirme sans crainte — un événement littéraire dans l'Amérique espagnole. Mais son œuvre n'existe pas ; lors du naufrage de l'*Amérique*, sur la côte septentrionale de la Colombie, la mer l'arracha de sa cabine, et les feuilles de pa- pier, les manuscrits, qui représentaient cinq années de travail,

de labeur constant, se dispersèrent, entraînés par la tempête, dansant au sommet des vagues rugissantes.

» J'ai connu une partie de cette œuvre disparue. Les douze *Cuentos negros* (contes noirs), les *Cuentos de raza* (contes de race), les méditations philosophiques, des articles de critique et les poésies que l'auteur avait divisées en quatre parties : *Sitios* (Sites), *Versos para Ella* (Vers pour Elle), *Para los ninos* (Pour les enfants), et *Psicopatologia*. La lettre à Bourget à l'occasion du prologue de *Terre promise* était un traité de la Volonté et de l'Energie qu'il tâchait de réconcilier avec l'analyse qui doit tendre à développer les puissances mentales, à doter de muscles l'esprit.

» Il voulait introduire dans les vers la nouvelle rime, le rythme disloqué qui dévoile l'expression des états d'âme cachés et subtils. Mais comme il possédait une solide instruction classique, il savait faire aussi des vers sonores soumis aux règles de la vieille rhétorique.

» Pour la prose, il employait tous les procédés dans le but de rendre le langage souple, suggestif, ayant tantôt les « verdeurs de la décomposition », tantôt la fraîcheur de la jeunesse. Huysmans aurait pu signer son *Ensayo de perfumeria* (Essai de parfumerie).

Silva était vertueux parce que la vertu était à ses yeux un degré supérieur de l'aristocratie intellectuelle. Il se soumettait à la Loi Eternelle avec une stoïque résignation et néanmoins il s'est révolté contre Elle. Révolté? dis-je. Non, respectons la conscience insondable du suicidé. Peut-être ne pouvant devenir le Super-Homme qu'il rêvait, il a préféré être le Libre Esprit.

» Oh ! en ce moment revient à mon esprit ce crépuscule de novembre, où tous les deux nous nous inclinions sur une même page; je voyais son large front près du mien, et nous lisions ensemble ces mots de Barrès : « Certaines cultures de » sensibilité ne sont agréables, que pour en discuter les ré » sultats avec quelque maniaque de notre race. S'il me man » quait tel ami que je connais, je laisserais décidément se » stériliser plusieurs régions de mon cerveau. Un amateur de » tulipes rares oublie souvent ses belles fleurs quand meurt » l'ami avec lequel il aimait à exaspérer sa vaine passion. »

» Au loin, les cloches tintaient, demandant une prière pour les défunts, et dans la cour, sur le feuillage languissant, une pluie fine et blanche tombait sans bruit... »

Nos guerres intestines retardent parfois le progrès mental et placent des interrègnes dans le mouvement intellectuel, distrayant les esprits de leur direction naturelle pour les pousser naturellement dans la lutte des partis et dans l'intrigue politique. Il n'est donc point étonnant que nous n'ayons pas ac-

quis la culture nécessaire pour produire des ouvrages parfaits. La littérature doit subir l'influence de notre état social. C'est pourquoi la Renaissance littéraire de l'Amérique latine, produite malgré de si nombreux obstacles est digne de fixer notre attention. Sans doute l'éducation esthétique que nous nous faisons — bien que désordonnée — aura une grande influence sur nos mœurs; plus raffinés, les esprits deviendront plus capables de s'adapter aux idées du Bien et du Beau et notre action sera sans doute plus uniforme et plus harmonieuse.

Le Nouveau-Monde est un immense laboratoire de sociologie où les races diverses s'amalgament, où se produisent les crises les plus étranges de l'Énergie et les défaillances les plus mystérieuses. C'est de là que la méditation du sage pourra extraire peut-être la vérité du lendemain. Nos cités serviront sans doute d'asile aux fugitifs dans la prochaine guerre sociale. La terre vierge attend l'embrassement du prolétaire d'Europe sous les feuilles bruissantes où le perroquet des Atures répète avec nostalgie le langage oublié des Indiens.

PEDRO-EMILIO COLL.

LETTRES NÉERLANDAISES

Je compte parler, à cette place, d'une manière suivie, de la littérature hollandaise, mais il m'est malaisé d'aborder d'emblée cette tâche. La littérature hollandaise est d'une richesse imprévue et il n'est aucun genre qui, à cette heure, ne compte parmi elle maintes œuvres de premier ordre. Les prosateurs et poètes, concevant un peu d'orgueil de leur nombre et de leurs travaux déjà accomplis, considèrent cet âge comme devant, dans l'avenir, resplendir longuement. Signaler, à partir de ce jour, mois par mois, les livres qui viennent de paraître et les articles publiés dans les revues serait introduire le lecteur dans un palais dont il n'aurait même envisagé la somptueuse architecture et dont il ne connaîtrait que quelques salles. Je laisserais, en agissant de la sorte, dans l'ombre quinze années qui ont été fécondes en belles tentatives, en luttes généreuses et dont l'éclat éclaire l'heure présente. Mon oubli mériterait d'autant moins le pardon que la littérature hollandaise est demeurée dans un isolement injuste. Teodor de Wyzewa, dans une étude d'une grande clairvoyance (1), s'en est étonné et j'en fus tout autant déconcerté. Quelques écrivains hollandais avec lesquels je m'entretins souffraient fort de cet isolement; d'autant plus

(1). *Écrivains etrangers,* 1re série. Chez Perrin.

que la littérature française leur est si familière qu'il y a dans cet état comme une sorte d'ingratitude. En effet une culture latine et grecque très fervente, une connaissance très avisée des lettres parisiennes font de l'âme hollandaise comme une sœur de l'âme française.

Cette âme, je voudrais la considérer d'abord. Il ne sera pas déplacé de le faire; car l'art n'est qu'un de ses reflets et chaque écrivain nous offre, en une certaine mesure, les éléments qui entrent en elle.

Depuis trois siècles le protestantisme a imprégné l'âme hollandaise. Tandis que le Flamand demeurait épris du côté sensuel de la vie, des pompes sacerdotales, des cortèges, d'un art aux grandes lignes décoratives, aux couleurs éclatantes, le Hollandais, délaissant ces prestiges, méconnaissant ce qui captive indirectement et ne touche l'âme que par un détour, rentra en lui-même et acquit une idée très haute de la responsabilité morale. Sa religion, au lieu d'imposer des dogmes qui doivent être admis à moins d'hérésie, ne fait que présenter à la pensée des sujets qu'elle méditera, des problèmes que la raison saura résoudre. Tout protestant bientôt arrive à envisager avec le même intérêt que les choses religieuses les manifestations sociales ou littéraires sur lesquelles il veut se renseigner par lui-même. D'autre part le protestantisme développe la vie intime; il en est ainsi partout où les sentiments se soumettent à une morale qui, quoique austère, n'est pas une adversaire de la nature. L'âme alors s'affine, ses souhaits se rehaussent; il naît en elle des délicatesses qu'eussent étouffées les débordements et les effrénements de la liberté. La maison devient le centre de cette existence, son refuge et presque son symbole. Autrefois, et aujourd'hui encore dans les campagnes, le père, avant le repas, réunissait autour de lui sa famille et ses sujets pour leur lire la Bible. Quelque chose de doucement mystique mêle son enchantement au foyer. Les Hollandais ont un proverbe pour traduire ce charme du chez soi : « Zuid, West, 't huis best », ai-je vu, en vieux caractères, gravé sur maintes cheminées. Le protestantisme qui détourne l'esprit des allégories dispose d'autre part le hollandais à s'éprendre du réalisme : Maupassant, Coppée, Daudet, Zola, malgré sa brutalité qui, dans les traductions, devient triviale, eurent en Hollande, il y a vingt ans, une influence profonde et toute puissante dont quelques esprits sont parvenus à se délivrer mais qui garde encore sur le plus grand nombre son empire.

A cet esprit réaliste s'allie un esprit pratique. Ainsi un des plus grands écrivains de ce siècle, Multatuli a toujours mêlé à ses pages les plus hautaines et les plus belles des revendications sociales. Même c'est du contraste entre ses aspirations

et les misères de la réalité qu'il ne pouvait s'interdire de voir que naissaient les pages les plus émues de ses livres.

Le protestantisme eut l'avantage de créer entre toutes les provinces hollandaises, parmi lesquelles il y a plus de disparate qu'on ne pense, une tradition. Dans le passé se lisent des luttes glorieuses contre les Espagnols ensuite contre les Anglais. La maison d'Orange, devenue maison royale, puise sa force dans les souvenirs de gloire qui se rattachent à elle et aujourd'hui le prestige de la couronne a grandi encore depuis qu'une jeune reine, gracieuse et belle, doit monter sur le trône. Ce lien moral, qui a des origines fort lointaines, continue à sauvegarder ce que l'âme hollandaise a d'ancien et d'original; et la littérature peut s'inspirer de l'étranger sans jamais se laisser dévoyer ni perdre son allure.

Cette tradition, se fortifiant des emprunts faits au dehors parce qu'elle les absorbe comme une nourriture dont elle prend ce qui lui convient et rejette le reste, eut un rôle important. Grâce à elle le Hollandais a pu résister au dangereux penchant de préférer les œuvres françaises, anglaises ou allemandes aux siennes; penchant d'autant plus à craindre que ces œuvres sont lues par tout Hollandais instruit. La Hollande, en effet, est un petit pays borné par de puissants voisins; car, au sud, elle touche plutôt à la France qu'à la Belgique et, à l'ouest, la mer, entre elle et l'Angleterre, n'est pas une barrière. Dès qu'il sort de ses frontières le Hollandais est dépaysé et la nécessité veut qu'en ses rapports avec les étrangers ce soit lui qui connaisse leur langue. Autrefois Multatuli ne voulait-il traduire lui-même ses livres en plusieurs langues; et la critique hollandaise n'est-elle une des seules peut-être avec la critique allemande qui étudie à leurs sources les œuvres étrangères? A Amsterdam, l'allemand domine, mais les Allemands eux-mêmes, comme en Russie et en Belgique, sont détestés à cause de leur concurrence industrielle. A Rotterdam s'entend surtout l'anglais; mais les Anglais sont mal vus. L'on se souvient ici volontiers des batailles navales remportées sur eux; l'on se rappelle que l'Angleterre garde Gibraltar qui fut conquis en commun, qu'elle a enlevé la Nouvelle-Zélande, qu'aujourd'hui encore elle menace les Boers et que les tribus ennemies qui, à Atjeh, font subir à la Hollande des pertes considérables d'hommes et d'argent sont armées de fusils anglais. Le français est parlé généralement, surtout à la Haye où il est de bon ton. La France est aimée. Elle a l'initiative de toutes les idées généreuses; elle est l'héritière d'Athènes et de Rome; Paris est comme une cime où toute lumière paraît un phare ou une étoile. En outre l'influence française en Hollande a des racines lointaines. Un grand nombre de familles françaises réfugiées au temps des dragonnades

constituent, parmi les Réformés, une église à part, l'Église Wallonne. Enfin, au siècle dernier, les libraires de la Haye et d'Amsterdam étaient célèbres. Des écrivains français nécessiteux compilaient, dans leur boutique, de longs romans et, de leurs presses, sortaient des livres dont la pensée trop téméraire portait ombrage en France.

Voilà des causes pour la plupart indirectes ou lointaines ; un savant et un critique, M. A. G. Van Hamel eut une action plus directe. Il se fit par ses écrits, ses articles dans le *Gids* et par son haut enseignement à l'Université de Groningue le protagoniste de la littérature française en Hollande. Il a le don, si rare et si précieux chez un philologue, de savoir apprécier la beauté où qu'elle soit, aussi bien dans un texte ancien que dans un poème paru la veille. Sa parole autorisée a donné l'essor à des gloires encore jeunes. Les Alliances Françaises lui doivent beaucoup de leur prospérité. Enfin il exige des jeunes hommes qui se destinent aux écoles qu'ils connaissent la littérature française depuis ses origines jusqu'à ses œuvres les plus récentes, non indirectement mais d'après leurs propres lectures.

Cette influence française a agi sur un grand nombre d'écrivains hollandais; elle a donné à leurs livres une allure plus latine que germanique; elle a rendu leur style plus vif en brisant les longues phrases enchevêtrées; elle a aussi mêlé à la langue de quelques-uns de nombreux mots bâtards. Aussi, aux environs de 1880, on lit dans les revues hollandaises des traductions de Maupassant et de Coppée. M. Van Looy a traduit la *Nuit de Mai* de Musset; Louis Couperus, des fragments de la *Tentation de Saint-Antoine*. Presque en même temps, MM. Alberdingk Thym et Van Deyssel s'avisaient de traduire *Akédysséril* de Villiers de l'Isle-Adam ; choix qui témoigne de quelles sortes d'œuvres ces écrivains étaient épris.

Enfin un dernier élément de l'âme hollandaise ce sont les nombreuses confessions religieuses qui existent côte à côte, dans une entière liberté: orthodoxes, protestants libéraux, catholiques romains, juifs ont presque chacun leur expression dans la littérature et ajoutent à la variété de cette dernière.

Souvent l'on confond les Flamands et les Hollandais. En réalité il y a entre eux autant d'éloignement qu'entre deux races différentes. Le Flamand, volontiers sectaire, clérical plus encore que catholique, ressent à l'égard de la culture française une haine qu'entretiennent et exploitent des politiciens ambitieux. Au commencement de ce mois, se tint, à Dordrecht, un congrès ayant pour but de répandre la langue hollandaise et sa littérature. Un rêve qui sollicite beaucoup d'esprits est de voir les pays où se parle le hollandais se fédérer. Ainsi se créerait un empire batave comprenant les Indes, les

républiques du Transvaal, de l'Orange-Vrystaat, du Natal, et du Cap, si cette dernière colonie pouvait secouer la domination britannique. Les délégués flamands à ce congrès, MM. Van Ryswyck, Gittens et Max Rooses, en exprimant leurs vues qu'ils croyaient partagées, ont irrité leurs auditeurs et voici les termes d'un journal de la Haye, appréciant leur intransigeance: « Mais, lorsque des ennemis de notre langue en Belgique et au Transvaal ont été pris à partie par certains orateurs avec une violence de ton, d'attitude et de discours qui aurait convenu au milieu d'une troupe de gamins qui se disputent, nous n'avons pu approuver leur conduite sans risquer de voir triompher la passion sur l'esprit de civilisation. » Ces lignes prouvent le divorce profond qui sépare Flamands et Hollandais. Si les premiers aboutissaient dans leurs visées d'autonomie ils se trouveraient aussi isolés des Hollandais que des Wallons et ils auraient entraîné, sans profit pour eux-mêmes, la Belgique dans des dangers politiques.

La littérature hollandaise, ainsi que la littérature belge d'expression française, s'est relevée vers 1880, sans que je voie dans cette coïncidence une raison commune. De 1880 à 1885 de nombreux écrivains débutèrent, animés d'un même esprit; et il se dessina un mouvement qui fut fécond. Les partisans d'idées anciennes voulurent d'abord s'opposer à lui et le *Gids* fut leur organe; mais cette revue se laissa bientôt convaincre et aujourd'hui les romanciers et poètes de la nouvelle école sont devenus ses collaborateurs ordinaires. A la génération de 1880 en a succédé une autre, mais celle-ci n'est pas en conflit avec sa devancière.

Avant 1880 MM. Van Hamel, Van Hall, Busken Huet, Jan ten Brink, par leurs travaux, Mad. Bosboom-Toussaint et Virginie Loveling, toutes deux nouvellistes, Potgieter, prosateur méticuleux, Beets, peintre de mœurs, Jan Van Beers, poète flamand, et les œuvres toujours belles de Multatuli avaient préparé le mouvement jeune qui allait se dessiner.

Puis vinrent après 1880: Van Eeden, l'auteur de *Johannes Viator*; — Willem Kloos, un grand poète qui s'affilie en partie à Baudelaire, il s'est occupé aussi de traduire Sophocle; — Boeken, critique et poète, traduisit Apulée et adapta *Floris et Blancheflor*; — Louis Coupérus, poète d'abord, puis romancier remarquable dont je compte, à propos de son dernier livre: — *Métamorphose*, longuement parler dans une lettre prochaine; Mad. Hélène Lapidoth-Swarth, écrivit d'abord en français et collabora à la *Jeune Belgique*, devint ensuite un des premiers poètes hollandais; — Van Deyssel et Netscher, critiques ayant des tendances naturalistes; — Eeman, réaliste; — Verwey, critique et poète, — Henri Borel, habite l'Orient, fut l'élève de Van Eeden, s'inspire d'une sorte de néo-boudhisme; —

Mlle Marie Boddaert poète; — Pol Demont, poète flamand; il vient, dans le *Gids*, de publier une étude sur un autre poète flamand, Guido Geselle et cite de lui des poèmes profondément beaux; Guido Geselle, peu connu en Hollande, appartient à la période précédente et est un romantique catholique; — Jacques Van Looy peintre, prosateur et poète; — Frans Erens, écrit de petites esquisses réalistes, appartient à la Société de Jésus et défend dans ses articles l'art pour l'Eglise; — Winkler Prins, sonnettiste; — A Aletrino, prosateur.

Ensuite vinrent de 1885 à 1890: Paap, romancier, décrit les mœurs d'Amsterdam, a des tendances antisémites; — Jhr Van der Goes, critique et sociologue; — Van Hoord, romancier historique, emprunte ses sujets à l'histoire de Charlemagne; — Van Schendel, romancier; — Cyriel Buysse, d'origine flamande, dépeint les paysans, a écrit aussi en français notamment dans la *Revue Blanche* et le *Réveil*; — Fiora delle Neve, nouvelliste.

Enfin Mlle Anna de Savornin Lohman, romancière; — Mlle Henriette Van der Schalck; — Roosdorp, poète et prosateur; — Jack Karl Rensburg, poète et critique, s'occupe de recherches sur la linguistique; — Mlle Stella Violentila, poète; — Schepers, qui publie, dans le *Nieuwe Gids*, un poème: *Bragi*, tiré de la mythologie scandinave.

Cette exquisse déborde peut-être des limites où elle devait se restreindre; elle est d'autre part trop brève, imparfaite; des noms y manquent. J'aurai lieu dans l'avenir de la compléter. Plutôt que d'écrire sur tous les livres qui paraissent, quels qu'ils soient, je veux ne m'attacher qu'aux œuvres de valeur mais les envisager alors avec tout l'intérêt qu'elles peuvent comporter. A la fin de l'année je m'occuperai des revues.

Léon Paschal.

PUBLICATIONS RÉCENTES

CRITIQUE. — Catulle Mendès: *L'Art au Théatre*, deuxième année, 1896, Fasquelle, 3.50

HISTOIRE, MÉMOIRES ET DOCUMENTS. — J. T. de Belloc: *La Bienheureuse Jeanne de Portugal et son Temps*, Retaux, 5 francs. — E. Berger: *Les Registres d'Innocent IV*, 2e série, t. III, Fontemoing, 15.50. — Comte Fleury: *Les Grands Terroristes. Carrier à Nantes (1793-1794)*, Plon, 7. fr. — Lecestre L.: *Lettres inédites de Napoléon Ier (An VIII-1815)*, 2e vol., 2e édit., Plon, 15 fr. — F. Masson: *Les Maîtresses de Napoléon. Marie Walewska*, Borel, 1 fr. — R. de Maulde La Clavière: *Les Millé et une Nuits d'une Ambassadrice de Louis XIV*, 3e édit., Ha-

chette, 3.50. — Napoléon Ier : *Lettres, Ordres et Décrets en 1812 1813-1814, non insérés dans la « Correspondance », recueillis e publiés par M. le Vicomte de Grouchy. Publication de la Sabretache*, Berger-Levrault, 2.50. — De Tarente : *Souvenirs de lt Princesse de Tarente* (*1789-1792*). Portrait, Champion, 30 fr.

Littérature. — Ch. Glinel : *Le Poète Félix Arvers*, 2e édit., Reims, Michaud, 6 fr. — Paul Verlaine : *Correspondances et documents inédits relatifs à son livre « Quinze jours en Hola lande »*, avec une lettre de Stéphane Mallarmé et un portrait de Verlaine d'après la pointe sèche de Zilcken sur un croquis de J. Toorop, Paris, Floury, et La Haye, Blok.

Philosophie. — P. Duproix : *Kant et Fichte et le Problème de l'Education*, 2e édit., Alcan, 5 fr. — Emile Janvion : *Le Dogme et la Science*, « Le Libertaire », 0.25. — Juan Enrique Lagarrigue : *Lettre à M. Léon Tolstoï*, Santiago, Ercillac.

Poésie. — J. Le Sénéchal : *Lambeaux. Lazare*, Berger-Levrault-2.50. — A. Magnier : *Poèmes humanitaires*, Soc. libre d'Edition, 3.50. — Stuart Merrill : *Poèmes 1887-1897* (*Les gammes, Les Fastes, Petits Poèmes d'Automne, Le jeu des Epées*), « Mercure de France », 3.50. — Gérard de Nerval : *Les Chimères et les Cydalises*, Préface de Remy de Gourmont, Portrait de Gérard de Nerval par F. Vallotton, « Mercure de France, 2.50. — Jules Noirit : *Rimes Viriles*, t. V, Bazas (Gironde), chez l'auteur, 3 fr. — Eugène Soubeyre : *Anxius*, poème moderne, Girard, 3. fr. — G. Vaudan : *Sonnets d'Auvergne*, Soc. libre d'Edition, 1 fr. — P. Detouche : *Les Revers de leurs Médailles*, poème, Girard-h. comm. — P. Gaudray : *La Chanson des Pipes*, Girard, 1 fr.

Roman. — P. Bourget : *Voyageuses*, Lemerre, 3.50. — Gaston Danville : *Les Reflets du Miroir*, Mémoires d'un Inconnu, Préface de Bjœrnstjerne Bjœrnson, « Mercure de France » 3.50. — C. d'Enilec : *Herbe folle*, Plon, 3.50. — F. de Guy : *Renée*, Lahure, 3.50. — Gyp : *La Fee Surprise*, Calmann Levy, 3.50 — Gyp : *En Balade*, 80 images coloriées du Petit Bob, Libr. Illustrée, 3.50. — Albert Lantoine : *Les Mascouillat*, mœurs d-province, Bibl. Artistique et Littéraire, 3.50. — Henri de Régnier, *La Canne de Jaspe*, « Mercure de France », 3.50. — Blanche Rousseau : *Nany à la fenêtre*, dessin de Henry Meunier Bruxelles, s. édit.

Sociologie. — J. Bahar : *La Question Juive. Restons !*, Soc. Libre d'Edition, 1.50. — Chabot-Simon : *L'Ami du Cultivateur et de l'Ouvrier*, Soc. Libre d'Edition. — Louis Frank, Dr Keif fer et Louis Maingie : *L'Assurance Maternelle*, Bruxelles, H. La

mertin, — Louis Guétant : *Orient et Madagascar*, lettre ouverte d'un travailleur à M. Clemenceau, Stock, 1 fr.

Théatre. — Charles Bernard : *Lucanie*, petit drame en vers, Anvers, s. édit. — Remy de Gourmont : *Le Vieux Roi*, tragédie nouvelle, « Mercure de France », 2.50. — A. Maquet : *Théâtre complet*, t. I et t. II, Calmann Lévy, 3.50. — Maurice Pottecher : *Théâtre du Peuple*, 1er vol., *Le Diable marchand de goutte*; 2e vol., *Morteville*, L. Geisler. — André Veidaux : *La Chose filiale*, pièce en prose (1re partie de *La Famille*), Bibl., Artistique et Littéraire, 3.50.

Divers. — Anonyme : *Bismarck et le Dr Busch*, Charles Lavauzelle, 0.75. — E. Littré : *Comment j'ai fait mon Dictionnaire de la Langue française*, avant-propos par Michel Bréal, Delagrave, 0.75.

Revues. — *La Revue des Deux Frances*, revue franco-canadienne, mensuelle ; Paris, 2, rue de Provence ; Québec, 29, rue Saint-Jean. Directeur : Achille Steens.

§

Littérature Étrangère. — Franz Held : *Au Delà de l'eau*, Geschichten vom Boul' Mich', Berlin, Fresto Verlag, 2 m. — Joan Umbert : *Anuari Català, revista del moviment literari regional*, Barcelon, s. édit., 1 p. — M. W. Wiseman : *The Dynamics of Religion*, an essay in english Culture history London, The University Press.

Traductions. — Graetz : *Histoire des Juifs*, trad. de l'allemand par M. Bloch, tome V et dernier, avec préface de Zadoc Kahn, Durlacher, 5. fr. — Prince Oukhtomsky : *Voyage en Orient S. A. I. le Césarevitch (S. M. l'Empereur Nicolas II)*, traduction de L. Liger, Delagrave, 50 fr. — Rabbi Issa 'Char Baer : *Commentaire sur le Cantique des Cantiques*, traduit pour la première fois de l'hébreu, Chamuel.

Mercvre.

ECHOS

Emile Besnus. — M. Camille de Sainte-Croix et ses « Batailles littéraires et artistiques ». — Pour paraître au *Mercure de France*. — Le Théâtre de l'Œuvre. — Le Théâtre Antoine. — Le Cercle des Escholiers. — Six Eaux-fortes de P. Albert Laurens pour *Aphrodite*; huit lithographies de Sunyer pour les *Soliloques du Pauvre*. — *L'Anthologie Revue*. — Avis aux Auteurs et aux Éditeurs.

Emile Besnus. — Le poète Emile Besnus vient de mourir. Il a succombé, le 1er septembre dernier, à une maladie qui, depuis quelque temps déjà, ne laissait plus, ni aux siens ni à ses amis, aucun espoir de le sauver. Il n'avait pas encore achevé sa trente et unième année.

Modeste, délicat, un peu timide, Emile Besnus n'a publié, ici où là, dans les revues et dans les journaux, qu'un petit nombre de poèmes, de nouvelles et d'études. Mais encore que raidies un peu par un trop constant souci de la perfection, toutes les pages qui, disséminées dans quelques-uns des recueils littéraires d'hier et d'aujourd'hui, sont signées de son nom, attestent un artiste soigneux et sincère, enthousiaste et tendre, que, seule, la rigueur de son destin empêcha d'être rangé parmi les meilleurs de l'actuelle génération. D'un poème, publié en septembre 1895, et qui porte ce titre cruellement prophétique de *Vie Nouvelle*, ces belles strophes en témoigneront :

Les hiers malvenus, les faux hiers pâlissent,
Consumés, juste cendre, à leurs foyers éteints.
Le sang d'un nouveau dieu ruisselle du calice,

Baigne du flot sacré l'espoir de son destin,
Et voici, d'où les murs de la nuit s'érigèrent,
Irradier l'aurore aux sources du matin.

Le jour même de sa mort, une revue genevoise, *La Montagne*, publiait les derniers vers qu'il eût écrits.

Pendant quelques années, rappelons-le ici, Emile Besnus a dirigé une revue littéraire, *L'Idée Libre*.

Emile Besnus a été inhumé le 3 septembre, dans le petit cimetière de Vincourt (Seine-et-Oise), en présence de quelques-uns de ses plus fidèles amis.

Nous envoyons à sa veuve désolée et à sa fille l'expression de notre profonde condoléance. — M. M.

§

M. Camille de Sainte-Croix a repris à *La Petite République* — sous une forme plus concise — ses anciennes « Batail-

les littéraires et artistiques » du lundi. La nouvelle est heureuse, M. Camille de Sainte-Croix n'ayant jamais, que l'auteur soit ou non connu, manqué de signaler un effort et de proclamer un talent.

§

Pour paraître au *Mercure de France* le 9 octobre :

Collection gr. in-18, à 3 fr. 50 :

La Canne de Jaspe (prose), par Henri de Régnier. — Les Reflets du Miroir, roman, par Gaston Danville, préface de Bjœrnstjerne Bjœrnson. — Poèmes, 1887-1897 (*Les Gammes, Les Fastes, Petits Poèmes d'Automne, Le Jeu des Epées*), par Stuart Merrill.

Formats et prix divers :

Le Vieux Roi, tragédie nouvelle, par Remy de Gourmont. — Les Chimères et les Cydalises, poésies, par Gérard de Nerval ; préface de Remy de Gourmont ; portrait de Gérard de Nerval par F. Vallotton.

Fac-simile autographique :

Ubu Roi, *texte et musique*, par Alfred Jarry et Claude Terrasse.

(Voy. page 4 des annonces pour formats, tirages et prix.)

§

Le Théâtre de l'Œuvre, dont le premier spectacle sera donné fin octobre, fait annoncer le programme suivant pour la saison 1897-98 :

Jean-Gabriel Borkman, d'Henrik Ibsen ;
Le Gros Lot, de Gunnar Heiberg ;
L'Individu aux portes de la Société, de Knut Hamsun ;
Les Aubes, de M. Emile Verhaeren ;
Judas, de Herdberg, traduction du comte Prozor ;
Le Banquet de Trimalcion, un acte de Laurent Tailhade ;
Cæsar, d'Ernest La Jeunesse ;
Sacrifice, de Jacques Bizet ;
Aërt, de Romain Rolland ;
Les Epousailles, de Saint-Georges de Bouhélier ;
L'Échelle, de M. Van Zyppe ;
Pharaon, pièce écrite directement en français par Oscar Wilde ; un drame non encore achevé de Bjœrnstjerne Bjœrnson, et *Timon d'Athènes*, reconstitution shakespearienne qui serait donnée dans un cirque, à la manière de l'Elisabethan Society de Londres ; enfin des pièces en un acte de MM. Frantz Jourdain et Edouard Sarradin.

§

Au Théâtre Antoine. — Outre les pièces de jeunes ou d'aînés déjà entrés dans la carrière du succès qu'il jouera pour l'exploitation régulière du théâtre qu'il vient de fonder, M. Antoine, reprenant les traditions du Théâtre Libre, donnera dans le courant de sa saison huit spectacles dits d' « avant-garde », pour la série desquels il a ouvert une souscription et retrouvé déjà une grande partie de ses anciens abonnés.

Le prix de la souscription aux huit spectacles d'avant-garde est de 100 francs.

Par contre, entrant résolument dans la voie préconisée par un grand nombre d'opinions, parmi lesquelles celle de M. Francisque Sarcey, M. Antoine inaugure, pour ses représentations régulières et publiques, le théâtre à bon marché. Les prix ont été fixés à 4 francs pour les fauteuils, 3, 2 et 1 franc les autres places. Détail à noter, le parterre est retabli.

L'ex-salle des Menus-Plaisirs a été complètement remise à neuf, et on nous signale un système de contrôle entièrement nouveau, qui est appelé certainement à un vif succès.

On a créé, de plus, au rez-de-chaussée du théâtre une salle de dépêches-fumoir.

La location est ouverte tous les jours de midi à six heures.

§

Le Cercle des Escholiers jouera cette saison *Dans la Nuit*, pièce en cinq actes de MM. André de Lorde et Eugène Morel, qui, présentée au Théâtre Français, et lue deux fois par M. Mounet-Sully, fut reçue à corrections. M. de Max y tiendra le principal rôle, et la direction de l'Odéon a obligeamment prêté au Cercle des Escholiers, pour cette représentation, Mlle Laparcerie et M. Paul Franck.

§

Eaux-fortes pour « Aphrodite »; lithographies pour les « Soliloques du Pauvre ». — La librairie artistique Pierre Duffau vient de mettre en souscription : 1° une suite de six eaux-fortes de P. Albert Laurens, pouvant être encartées dans toutes les éditions d'*Aphrodite*, de Pierre Louys; tirage : 150 exemplaires; 2° une suite de huit lithographies en couleurs de Sunyer, pouvant être encartées dans les deux éditions des *Soliloques du Pauvre*, de Jehan Rictus; tirage : 200 exemplaires.

Pour renseignements complémentaires : prix, séries composant les suites, etc., écrire à la librairie Pierre Duffau, 25, Galerie Vivienne, où l'on peut d'ailleurs aller examiner les croquis, dessins préparatoires et épreuves d'essai de ces éditions.

§

L'Anthologie-Revue. — On annonce pour paraître en octobre, à Milan, l'*Anthologie-Revue de France et d'Italie*, recueil mensuel de littérature et d'art destiné à répandre en Italie le goût de la littérature française contemporaine, en s'appliquant plus spécialement à faire connaître les écrivains nouveaux. Cette revue aura pour directeur M. Edward Sansot et pour rédacteur en chef M. Roger Le Brun. Bureaux : 19, via Pontaccio, Milan.

§

Avis aux Auteurs et aux Editeurs. — Afin de rendre compte le plus complètement possible du mouvement intellectuel contemporain, nous avons beaucoup augmenté les rubriques de notre *Revue du Mois*, et forcément il en est de très voisines par leur objet. Pour obvier aux confusions et nous permettre une répartition méthodique des ouvrages, nous prions les auteurs et les éditeurs d'adresser livres, journaux, revues, etc., à la Rédaction même, et non aux titulaires des rubriques.

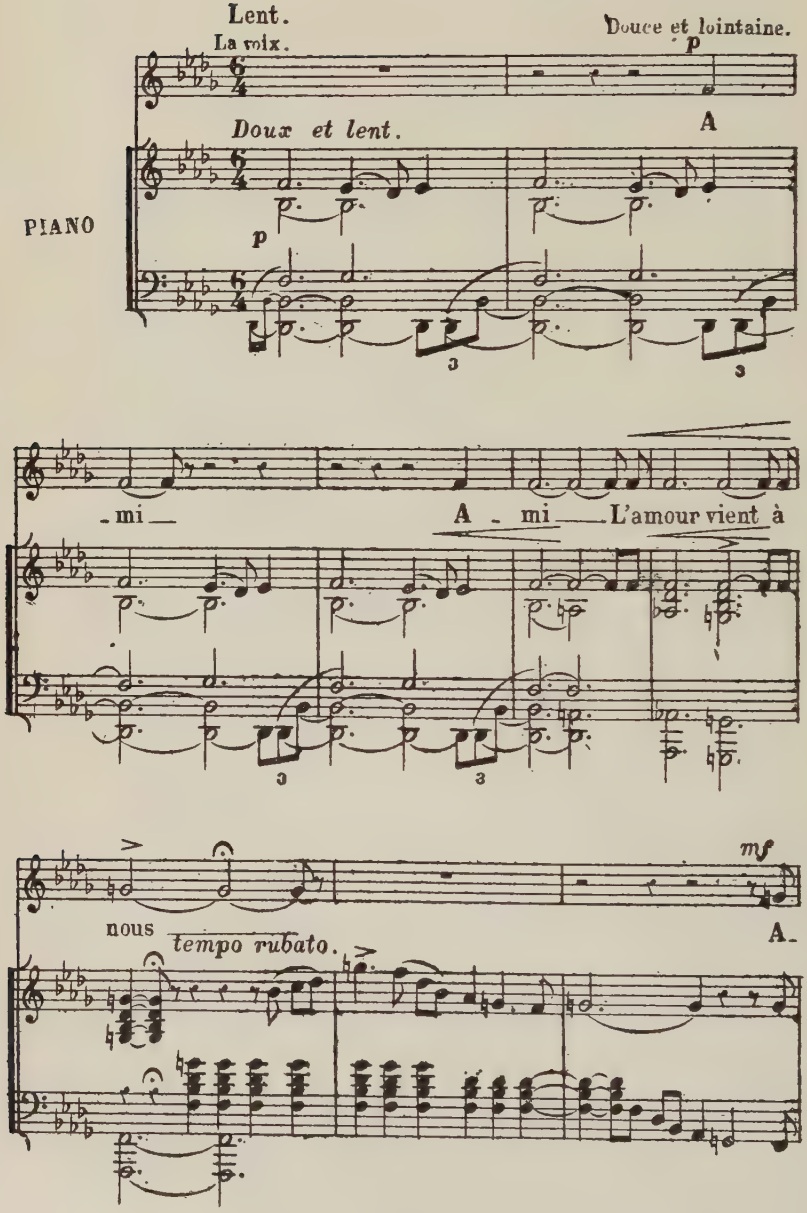
MERCVRE.

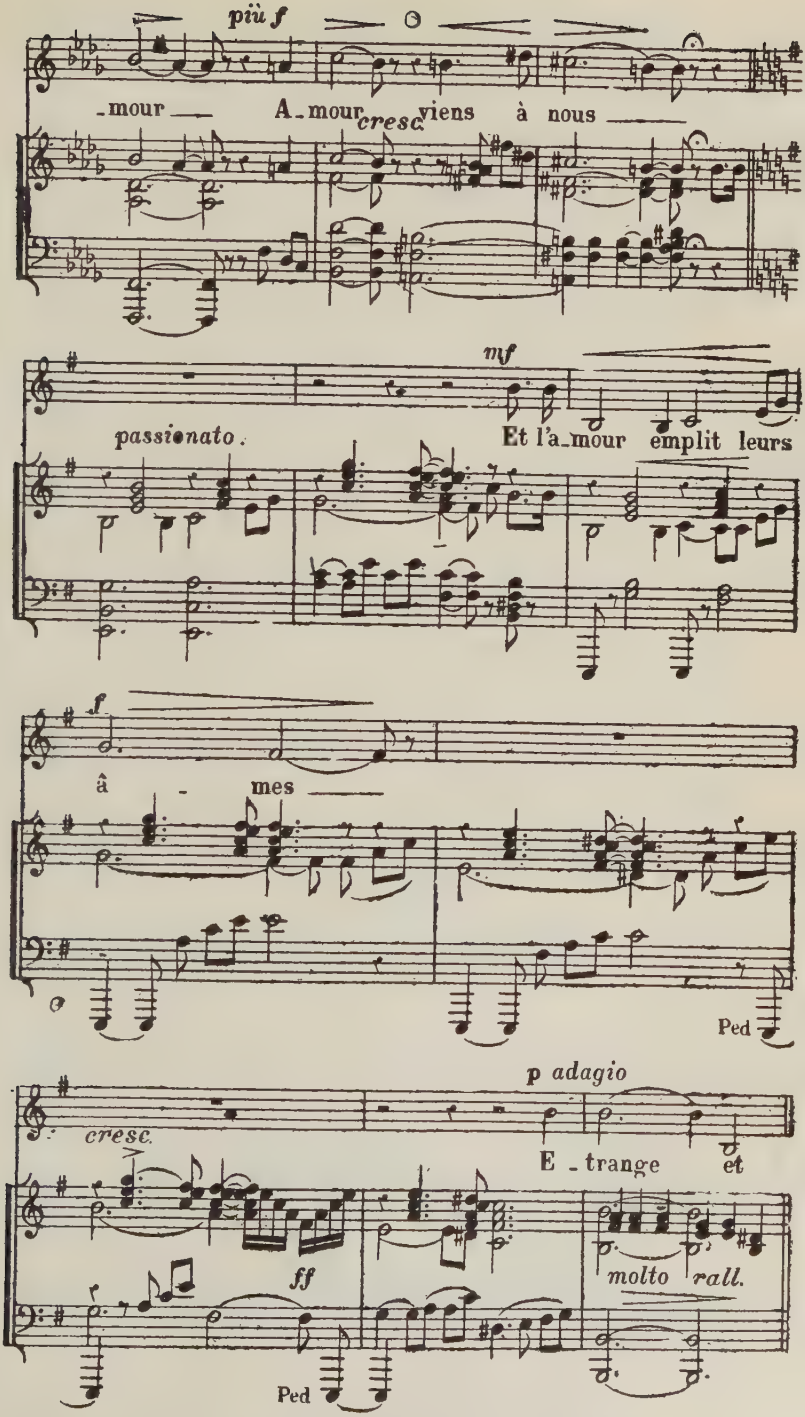
Le Gérant : A. VALLETTE

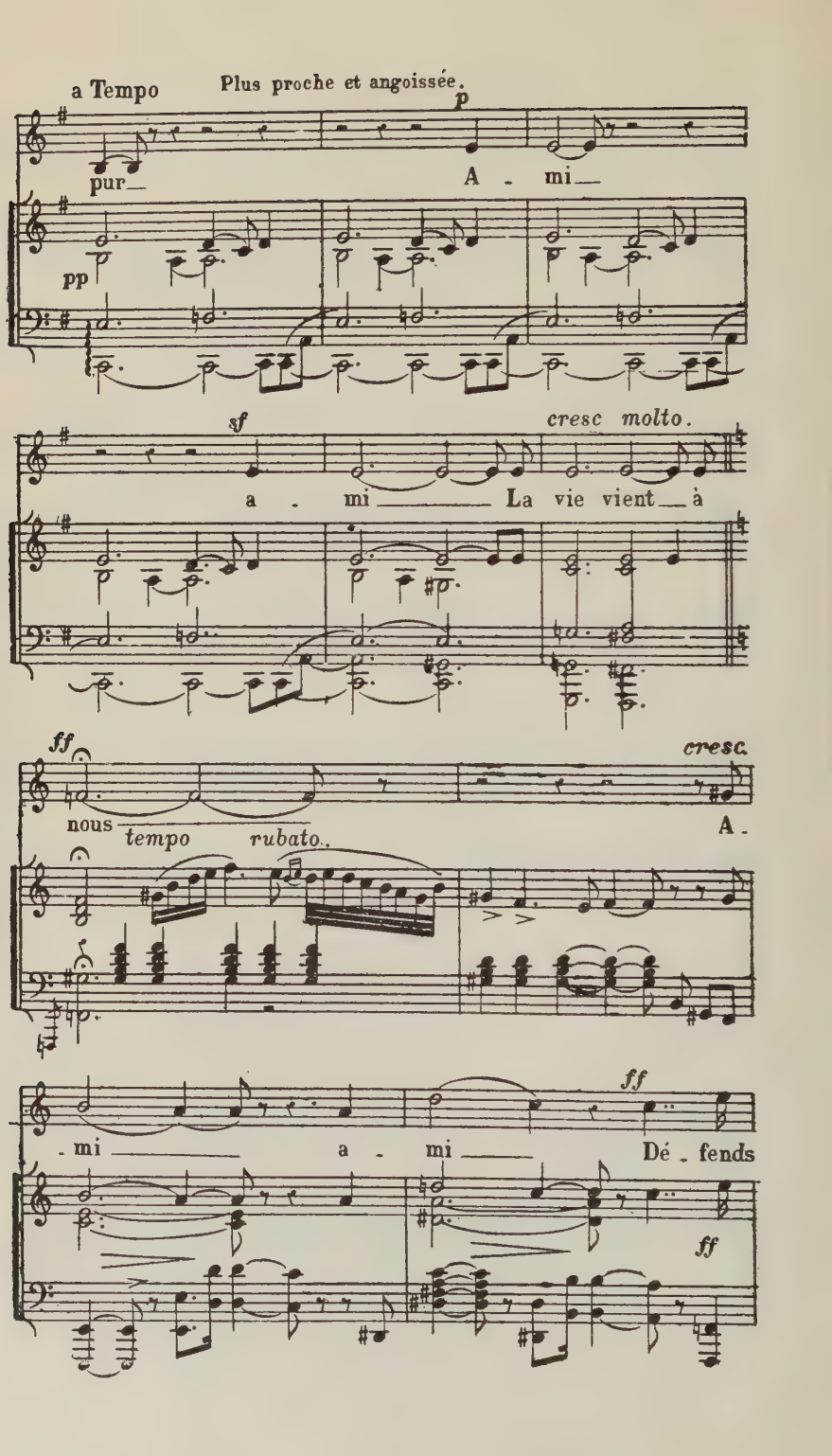
Paris. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon
128, rue d'Alésia.

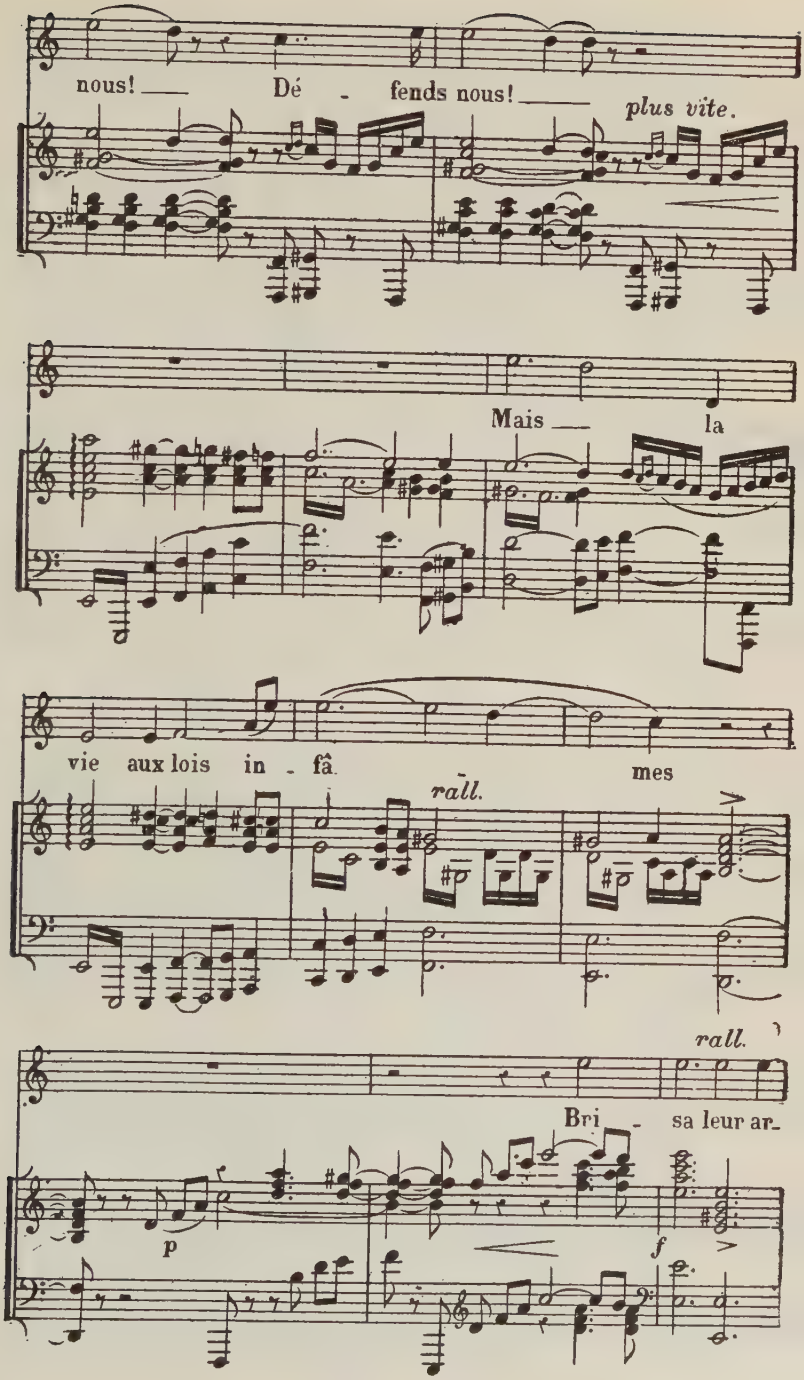
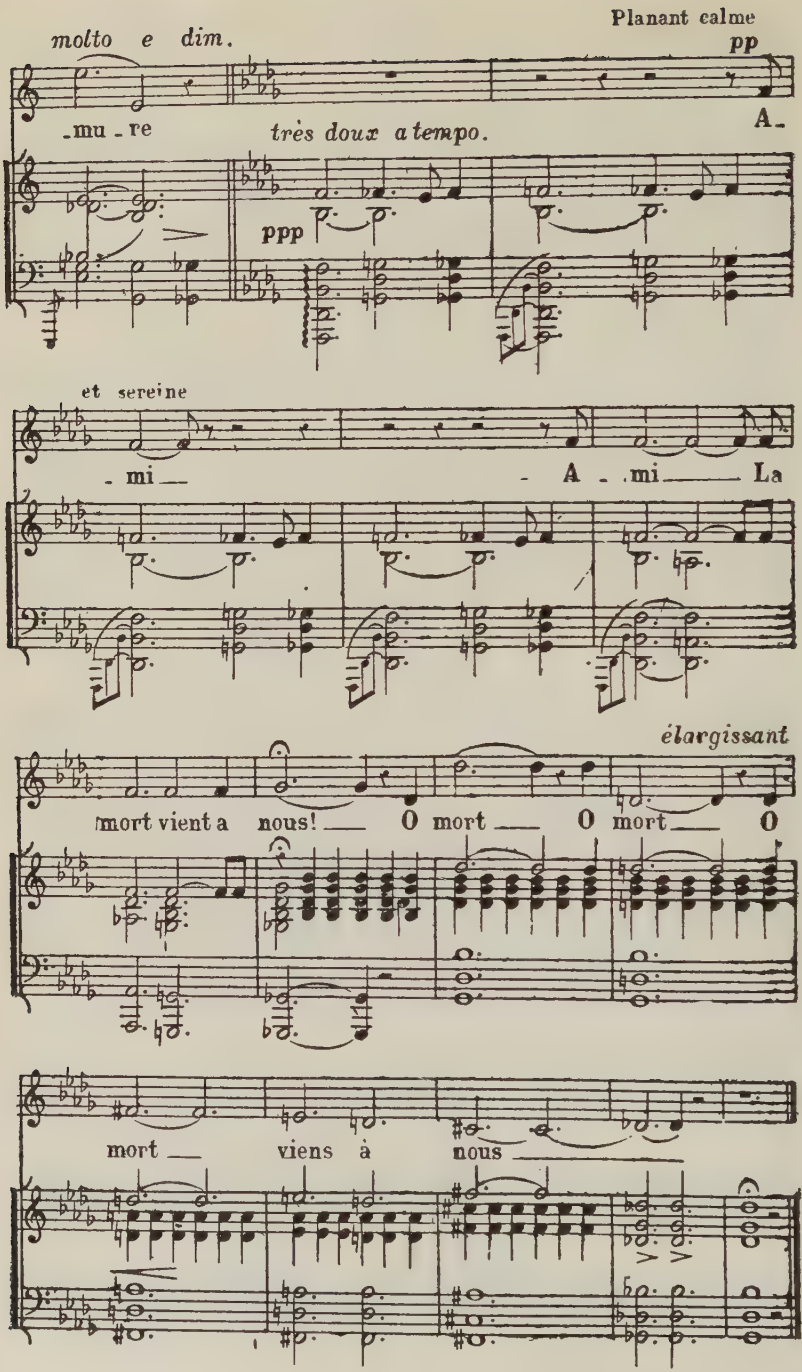
COMPLAINTE

Paroles et musique de A. MARIOTTE.

COMPLAINTE

Lent.
La voix.
Douce et lointaine.
p
Doux et lent.
A
PIANO
p
3
3
-mi—
A - mi — L'amour vient à
3
3
mf
nous
tempo rubato.
A-


più f
-mour
A-mour
cresc.
viens à nous
mf
passionato.
Et l'a-mour emplit leurs
f
â - mes
Ped
p adagio
cresc.
E - trange et
ff
molto rall.
Ped


a Tempo
Plus proche et angoissée.
p
pur_
A - mi_
pp
sf
cresc molto.
a - mi _____ La vie vient_à
ff
cresc.
nous
tempo rubato.
A -
ff
- mi _____ a - mi _____ Dé - fends
ff


nous! Dé - fends nous!
plus vite.
Mais la
vie aux lois in - fâ. mes
rall.
rall.
Bri - sa leur ar-
p
f

molto e dim.
Planant calme
pp
-mu-re
très doux a tempo.
A-
ppp
et sereine
-mi-
-A-mi-La
élargissant
mort vient a nous! O mort O mort O
mort viens à nous

NOUVEAUX MASQUES [1]

—

JEAN LORRAIN

C'est, depuis un grand nombre de siècles, le jeu de l'humanité de creuser des fossés pour avoir le plaisir de les franchir; ce jeu devint suprême par l'invention du péché, qui est chrétienne. Qu'il est agréable de lire les vieux casuistes espagnols et leur carte du corps féminin! Trois régions: la région honnête, la région « moins honnête », la région déshonnête; et que de nuances en ces couleurs, que de délicieuses subtilités, que de distinctions, que de réserves! Dans le *Confessarius Monialium*, cette question est examinée :

« Quœr. IX. An monialis, quae sine delectatione propria sensuali, et sine periculo assensus in propriam delectationem (si hoc est possibile) tactibus alium polluit, peccet contra votum castitatis.

« Resp. Negant Caramuel et Lamas... »

Caramuel approuve cet acte charitable, car enfin

(Voiy.) *Mercure de France*, n° 94.

une religieuse a fait vœu de chasteté pour elle et non pour autrui. Charmant Caramuel, que tu aurais de bonnes et fructueuses causeries avec Jean Lorrain, rue d'Auteuil, dans le salon où il y a une tête coupée, sanglante et verte! Tu aurais sur tes genoux ta *Théologie des Réguliers*, avec à la page contestée ton bonnet carré dont la houppette pendrait comme un signet; et, en face de toi, Lorrain te lirait un des sermons contenus *Dans l'Oratoire*. Negat Caramuel! Jean Lorrain se tait, rêve et constate avec joie qu'un pauvre moine espagnol était plus instruit en luxure que Dom Tibulle lui-même et tous les RR. PP. Saphistes.

Il faut des choses permises et des choses défendues, sans quoi les goûts hésitants et paresseux s'arrêteraient à la première treille, se coucheraient sur le premier gazon venu. C'est peut-être la morale sociale qui a créé le crime et la morale sexuelle qui a créé le plaisir. Qu'un pacha doit être vertueux au milieu de trois cents femmes! J'ai toujours pensé que la destruction de Sodome fut un incendie volontaire, le suicide d'une humanité lasse de voir toujours le désir mûrir implacable dans le fastidieux verger de la volupté.

De ce fruit éternel, M. Jean Lorrain, au lieu de le manger tout cru, fait des sirops, des gelées, des crèmes, des fondants, mais il mêle à sa pâte je ne sais quel gingembre inconnu, quel safran inédit, quel girofle mystérieux, qui transforme cette amoureuse sucrerie en un élixir ironique et capiteux. Le chef-d'œuvre d'un tel laboratoire, il me semble bien que c'est le petit volume allégué plus haut: jamais l'art n'alla plus loin dans le dosage méticuleux du sucre et du piment, de la confiture de rose et du poivre rouge. Autre « drageoir à épices », plus véritable et moins innocent, il semble sortir de la poche d'un de ces abbés damnés capables de boire le vin de la messe dans le soulier de leur

maîtresse; livre vénéneux et souriant, fallacieux bréviaire où chaque vice a sa rubrique et son antiphone et qui tire ses « leçons » du martyrologe de Lesbos !

Oratoire parfumé à l'ambre gris, des femmes y ferment les yeux sous la voix de l'abbé Blampoix, de l'abbé Octave, du frère Hepicius, du père Rénéus; elles ne sont pas bien sages sur leurs chaises; d'aucunes, tout à coup, tombent à genoux; d'autres se renversent, comme de grandes fleurs pleines de larmes; et les doigts se crispent et cherchent on ne sait quoi parmi le froissis des soies et le cliquetis des bracelets. L'abbé de Joie monte en chaire : on écoute, la paume appuyée sur les seins avec émoi, avec délices, car l'abbé prêche Adonis sous le nom de Jésus et son discours équivoque va changer en amoureuses les fidèles du Christ...

Tout ce portrait de l'abbé de Joie est réussi et bien dans le ton qu'il fallait de l'onction papelarde, de la tortueuse bonhomie. Qui ne le reconnaîtrait,

l'abbé de Joie, à « son air béat de bonne femme de campagne, son profil de tapir et son regard de bedeau évitant le regard ? »

Il y a bien des méchancetés en tel ou tel chapitre de *Dans l'Oratoire*, bien des cruautés, certaines gaucheries, mais quel charme aussi en cette première fleur, même empoisonnée, de l'esprit de serre chaude, de la plante rare qu'est M. Jean Lorrain !

Depuis ces temps, il y a dix ans, l'auteur de tant de chroniques a bien gaspillé son parfum originel, mais il en reste encore aux feuilles et l'arbuste a gardé assez de sève pour fleurir de temps en temps : ce sont alors des poèmes, des contes, de petites pages ou l'on retrouve, avec moins de miel, tout le poivre sensuel, toute l'audace parfois un peu sadique du disciple, — du seul disciple de Barbey d'Aurevilly. Né dans l'art, M. Lorrain n'a jamais cessé d'aimer son pays natal et d'y faire de fréquents voyages. S'il est enclin à la maraude, aux excursions vers les mondes du parisianisme louche, de la putréfaction galante, le monde « de l'obole, de la natte et de la cuvette », dont un rhéteur grec (Démétrius de Phalère) signalait déjà l'envahissement dans la littérature — alors mauvaise et puante de faux parfums, — s'il a, plus que nul autre et avec plus de talent que Dom Rénéus, propagé le culte de sainte Muqueuse et semé de triangles en peau de chèvre la robe innocente de sainte Mousseline, s'il a chanté (à mi-voix) ce qu'il appelle modestement « des amours bizarres », encore a-t-il accompli toute cette besogne équivoque en un langage qui, étant de bonne race, a souffert en souriant ses familiarités d'oratorien secret. M. Lorrain use d'un style nerveux, agité, capricant, pareil aux gestes de ces petites femmes d'un blond vif qui ne peuvent lever les bras sans répandre une odeur malsaine à la vertu ; quoiqu'il écri-

ve, il n'est jamais chaste ; il mettrait des ailes de cantharide jusque dans le verre de bière de la métaphysique ; mais il est rarement vulgaire et son goût de la beauté triomphe presque toujours de son goût de la dépravation.

Ainsi en un neuvain de sonnets il a pu modeler et peindre les impudiques statuettes des *Ephèbes*, sans nous scandaliser, sans nous surprendre, Ganymède, Alexis, Narcisse, Hylas, Athys, Antinoüs, et même le danseur Bathyle :

> Bathyle alors s'arrête et, d'un œil inhumain
> Fixant les matelots rouges de convoitise,
> Il partage à chacun son bouquet de cytise
> Et tend à leurs baisers la paume de sa main.

C'est avec une sensualité plus discrète qu'il évoque les *Héroïnes* ; chacune est symbolisée par une fleur qui se dresse d'entre ses pieds ; cela est fort joli.

Enilde, à ses pieds,
> Blanche étoile au cœur d'or s'ouvre une marguerite.

Elaine,
> Pâle et froide à ses pieds fleurit une anémone.

Viviane,
> Et sous son rouge orteil jaillit un lys fantasque.

Mélusine,
> Et près d'elle, érigeant ses fleurs en clairs trophées,
> Jaillit un glaïeul rose à feuillage de houx.

Yseulte,
> Et, fleur de feu comme elle, auprès de son orteil,
> Flambe et s'épanouit un jaune et clair soleil.

Que d'images de grâce ou de volupté, en ces verrières bleues ou glauques, avivées çà et là de l'or d'une renoncule ou du pourpre d'un pavot ! Que de femmes de rêve ou d'effroi, que de mortes !

> Pauvres petites Ophélies
> Qui sans batelier ni bateau
> Vous en allez au fil de l'eau,
> Comme vos Hamlets vous oublient !...

Voici un beau panneau de la tapisserie des *Fées:*

Un pâle clair de lune allonge sur la grève
L'ombre de hauts clochers et de grands toits, où rêve
Tout un chœur de géants et d'archanges ailés.

Pourtant la ville est loin, à plus de deux cents lieues ;
La dune est solitaire et les toits dentelés,
Les clochers, les pignons et les murs crénelés,
Sur le sable et les flots montent en ombres bleues.

Au fond des profondeurs du ciel gris remuées
Toute une ville étrange apparaît : des palais,
Des campaniles d'or, hantés de clairs reflets,
Et des grands escaliers croulant dans les nuées.

Leur ombre grandissante envahit les galets
Et Morgane, accoudée au milieu des nuages,
Berce au-dessus des mers la ville des mirages.

Il y a beaucoup de fées parmi les vers de M. Lorrain. Toutes les fées, couronnées de verveine ou « d'iris bleus coiffées », se promènent langoureuses et amoureuses dans les strophes de cette poésie lunaire. Les fées et les éphèbes, la lune et les fleurs rouges, voilà les amours poétiques de Jean Lorrain, poète des rêves ambigus, historien des mauvaises mœurs.

★

ÉDOUARD DUJARDIN

Fondée, sous l'inspiration de M. Fénéon, par un sieur Chevrier, qui n'a pas laissé d'autres traces dans la littérature, la *Revue Indépendante* passa en 1886 aux mains de M. Edouard Dujardin. Le premier fascicule s'ouvre par un programme d'une insignifiance dédaigneuse, simple prise de possession, mais les noms des collaborateurs, alors aimés de quelques-uns et tous devenus célèbres, affirmaient une volonté de bien dire et de bien faire, une certitude dans l'acheminement vers un but d'art pur et de beauté nue qu'un prologue explicite eût proclamées moins bien. Les

chroniqueurs étaient : Mallarmé, Huysmans, Laforgue, Wyzewa. Celui-ci pendant plus d'un an analysa les livres nouveaux avec une discrétion et un détachement prophétiques, mais il avait de l'esprit, une lecture immense, — et il aimait Mallarmé : c'était malgré tout impressionnant. M. Huysmans vivisectait les peintres avec la joie d'un chat de gouttière dévorant une souris vivante ; Laforgue était ironique, léger, mélancolique et délicieux ; M. Mallarmé expliquait l'inutilité de compliquer les spectacles par la récitation de littératures généralement déplorables. En deux ans presque tous les écrivains versés depuis sur les contrôles académiques (ou bien près de subir cette formalité), M. Bourget, M. France, M. Barrès, passèrent par cette revue d'une laideur (physique) si originale et si barbare. On y lisait aussi Villiers, Rosny, Paul Adam, Verhaeren, Moréas ; Ibsen y débuta comme écrivain francisé.

Dans la dernière année, M. Kahn, laissant la *Vogue*, remplaça par un dogmatisme utile le plaisant scepticisme de M. de Wyzeva ; en janvier 1889, la *Revue Indépendante* passa en d'autres mains, perdit d'année en année son caractère aristocratique, mourut lentement.

Seule revue d'art pendant deux ans, elle avait eu un rôle important, celui, peut-être, de gardien du sanctuaire, héritière de tous ces recueils ouverts à la seule littérature avouable qui s'étaient succédé depuis presque un demi-siècle, la *Revue française*, la *Revue fantaisiste*, la *Revue des Lettres et des Arts*, le *Monde Nouveau*, la *République des Lettres*. Ces deux années furent fécondes et nous en ressentons toujours la très bienfaisante influence. Ayant pris charge de la littérature vers le déclin du naturalisme, M. Dujardin la conduisit par deux chemins qui devaient se rejoindre un peu plus tard, d'un côté vers Ibsen, de l'autre

vers le symbolisme français. On voit l'évolution. Elle se fit assez vite (des Esseintes y avait déjà contribué) du précis à l'imprécis, du grossier au doux, du reps à la peluche, du fait à l'idée, de la peinture à la musique. Avec la *Vogue*, la *Revue Indépendante* redressa bien des mauvaises éducations, détermina bien des vocations, ouvrit bien des yeux alors aveuglés par la boue naturaliste.

La musique, c'est-à-dire Wagner, inquiéta beaucoup M. Dujardin, à la même époque ; déjà il avait fondé la *Revue Wagnérienne*, dont l'action, peu étendue, fut profonde. Il n'y a rien de plus utile que ces revues spéciales dont le public élu parmi les vrais fidèles admet les discussions minutieuses, les admirations franches ; la *Revue Wagnérienne*, de critique sûre, de littérature vraie, créa en France le wagnérisme sérieux et presque religieux. On croyait avoir trouvé l'art intégral, — et cela dura dix ans : ce fut encore M. Dujardin qui avertit le public que le culte du genie ne doit

pas être une adoration aveugle. Son article sur les Représentations de Bayreuth en 1896 est, comme le premier numéro de la *Revue Wagnérienne*, une date dans l'histoire du wagnérisme. En voici l'argument : « Un art n'est-il pas d'autant plus élevé qu'il exige moins de collaborations ? » Le rêve de Wagner, interprété sur un théâtre, par des cabotins, par des décors et des costumes (« qui en sont l'extériorisation »), échoue à donner l'impression d'un art absolu, complet ; tel qu'il fut conçu, le drame wagnérien est « impossible ». Ainsi M. Dujardin a ouvert et refermé la porte.

Au milieu de ces multiples activités, et aux heures mêmes de son apostolat wagnérien, M. Dujardin ne s'oublia pas lui-même ; il écrivit des contes, des poèmes, un roman et une trilogie dramatique, la *Légende d'Antonia*.

« Un jour, comme je regardais dans un album le vague portrait d'une jeune fille, quelqu'un passa qui dit un nom...

» Ainsi je vous connus ; ayant entendu votre nom, ô vous, je vous rêvai. »

Ainsi débute un poème à la gloire de cette femme de rêve que l'on retrouve, souvenir ou vision, « face adorable », en plusieurs autres pages où elle est le symbole de l'idéal, de l'inaccessible. Ils sont très doux ces poèmes en prose paresseusement rythmée et d'une grande pureté de ton ; et toujours Antonia surgit aux dernières lignes, rappelant le poète aux impossibles amours. Mais les femmes, les vraies femmes en vraie chair et en vraies robes détestent cette inconnue qu'elles devinent, nuage miraculeux, entre leur beauté et les yeux du berger ; — et la bergère dit : « ... Et puis, nous savons bien, berger de mensonge, que nous ne sommes pour vous que l'occasion, que le quotidien, le hasard. Vous ne nous aimez point.

Celle que tu aimes réside au ciel de cet esprit qui s'envole si loin au-dessus de nous. Oh ! nous finissons par comprendre que tu sois si volage, si aveugle, si dur. La seule que tu aimes, menteur, n'est pas parmi nous... Habite-t-elle de l'autre côté de la mer, ou sur la montagne de neige ou dans la lune ? Est-elle de là-haut ou d'en bas ? est-elle ange, ou femme, ou bête ? Celle que tu aimes, elle est chimère. Ah ! nous sommes de doux passe-temps, des façons de se consoler, d'attendre. Ton Antonia, je lui ressemble, alors tu veux de moi ! moi, j'ai sa chevelure... mais voici que la voisine a le son de sa voix ; et puis celle-là ce soir te représente un brin de ton rêve... Va, nous savons bien que tu nous méprises au fond véritable de ton cœur de fou. Abdique le rêve, homme ! sois époux et tu sauras si les femmes savent aimer constamment. Renonce le ciel ! nous sommes la terre ; nous ne pouvons appartenir au Chevalier du Cygne. » N'est-ce pas d'une bonne psychologie et la juste transposition par de petites phrases très simples, très nettes, de la secrète pensée des femmes qui est d'asservir l'homme tout en le servant ? La poésie comme la prose de M. Dujardin est toujours sage, prudente et calme ; s'il y a des écarts de langue, des essais de syntaxe un peu osés, la pensée est sûre, logique, raisonnable. Qu'on lise le deuxième Intermède de *Pour la Vierge du roc ardent* ; en quelques strophes aux rimes monotones, éteintes, le poète y dit toute la vie et tout le rêve de la jeune fille. C'est une entrée de ballet et les Jeunes Filles s'avancent fleurs en robes de mousseline :

Fleurs au sol attachées
Dans les gazons et les ruisseaux natals cachées,
Fleurs de tiges jamais tachées,
Nulle haleine que du soleil ne s'est sur nous jamais penchée ;
Fleurs sur le sein maternel couchées,

Nous fleurissons dans les feuillées et les jonchées ;
Quelques-unes avant l'heure se sont séchées,
Avant l'heure quelques-unes ont été tranchées ;
Nous avons des pitiés pour les fleurs que l'aurore a fauchées ;
Puisse le sol nourricier nous garder attachées !

Mais, en même temps, elles prévoient sans effroi que le jardinier va venir :

Vers le midi le jardinier viendra cueillir nos têtes prêtes,
Le jardinier aux yeux de joie, aux pas de fête,
. . . . . .
Il brisera sous le soleil les robes de nos corolles muettes,
Et nous prendra vers le midi toutes défaites.

Après la résignation, le cri de joie :

Oh ! que douces seront les blessures
Dont il ouvrira nos tiges pures !
. . . . . .
Oh ! la délicieuse morsure,
L'arrachement de l'âme et la sûre
Jubilation de notre torture
Au jour de la divine meurtrissure !

Ensuite, c'est l'attente et c'est l'impatience, — puis le don :

L'attendu qui viendra pour nous,
Le triomphant au sexe inexorable, au sexe doux,
Oh ! qu'il nous prenne entre ses mains d'époux.

Il est charmant ce petit poème ; s'il contient quelques fautes d'harmonie, des vers rudes (surtout dans la longue laisse dont nous n'avons rien cité), c'est que M. Dujardin ne fait jamais à la netteté de sa pensée aucun de ces sacrifices auxquels les poètes se résignent d'ordinaire si volontiers. Autre remarque par quoi l'on verra que le sens musical et le sens poétique sont très différents : M. Dujardin, excellent musicien, ne transporte en ses vers presque aucun des dons du musicien ; les effets qu'il cherche et qu'il trouve ne sont pas de rythme ou d'harmonie. C'est un descriptif purement pictural ; son imagination est visuelle, très

rarement auditive : il voit, dessine, dispose, et colore ce qu'il voit.

Cette faculté de se représenter la vie, et non seulement comme un tableau, mais comme un tableau animé où les personnages marchent, s'agitent selon les mille petits gestes, il l'a utilisée de la façon la plus curieuse en un roman qui semble en littérature la transposition anticipée du cinématographe.

Les Lauriers sont coupés : relu, ce petit livre garde sa candeur et son velours ; psychologie d'un amoureux, un peu heureux, un peu berné, doux, tendre, enfin résigné à ne plus revenir, content tout de même du souvenir d'agréables heures, de la vision qu'il emporte de cheveux blonds dénoués. C'est un récit en forme d'aveux, et la confession relate tous les mouvements, toutes les pensées, tous les sourires, toutes les paroles, tous les bruits ; rien n'est omis de ce qui arrive en la vie coutumière d'un jeune homme de moyenne fortune et de bon ton, à Paris, vers 1886 ; la notation du détail descend à une minutie presque maladive. A rédiger ainsi l'*Education sentimentale*, il aurait fallu une centaine de tomes ; et cependant ce n'est pas ennuyeux : le personnage vit curieusement, gentiment, avec les airs d'une petite souris trotte-menu, et Léa est une jolie petite chatte blonde sans méchanceté. Oui, tout cela est un peu minuscule, mais si vivant (jusqu'à l'agacement) et si logique !

De la logique, de la sincérité, de la volonté, de la douceur et du sentiment, avec l'amour très désintéressé de l'art surtout en ses formes les plus nouvelles, voilà des mots que l'on peut lire, je crois, dans le caractère de M. Dujardin. Sa littérature, quoique très volontaire, demeure toujours très personnelle ; et c'est un mérite, sans lequel tous les autres sont nuls. Il faut se dire soi-même, chanter sa propre musique, quitte à chanter moins

bien, parfois, que si on récitait, sur des airs connus, les paroles traditionnelles.

★

MAURICE BARRÈS

Il était vraiment bien modéré, bien touchant, aussi, un peu sentimental et très verlainien le vœu de jeunesse de M. Maurice Barrès, aux dernières lignes de la préface des *Taches d'encre* : « Et peut-être qu'après m'avoir été un agréable entretien cet hiver avec des amis bienveillants, elle me sera plus tard un agréable souvenir, la brochure un peu fanée que je relirai en souriant, tandis que la sœur infirmière, avec onction, me tendra la douce tisane promise au bon poète devenu mûr. » Après quatorze ans, la brochure est fraîche comme au premier jour et M. Barrès n'a siroté, à Broussais, que peu de camomille. Mais n'est-ce point charmant de se prédire les joies d'un maternel hôpital, par imitation, par amour pour un poète cher ? Et n'est-ce point galamment ingénu et brave ? Oui, à moins qu'il ne faille voir là (c'est plus prudent) la précoce ironie d'un jeune homme qui savait son destin et que les gens de son génie meurent dans un fauteuil, au Sénat, un jour qu'ils reviennent de l'Académie. Les existences mouvementées de l'ambitieux s'achèvent d'ordinaire parmi la paix des sinécures ; tout l'intervalle, quel qu'il ait pu être, refleurit dans les potiches, en fleurs un peu amères. Avoir désiré beaucoup, n'avoir rien eu, avoir eu tout, cela se rejoint un jour, aux heures crépusculaires ; cela fait des bouquets en l'air et sur les murs ; cela s'appelle le jardin des souvenirs. D'ici que M. Barrès cultive ce jardin-là, en quelque beau château du temps du roi Stanislas, il faut souhaiter qu'il ait eu « tout », car cela serait vraiment dommage qu'une vie aussi logique s'achevât en fût

brisé. Ensuite l'exemple serait mauvais : toute une génération que M. Barrès inclina vers le rêve d'agir se coucherait déçue dans l'attitude de soldats qui ne voient plus sur la colline le profil du cavalier impérieux, qui est leur maître.

Beaucoup de jeunes gens ont cru en M. Barrès ; et quelques-uns, encore, qui sont moins jeunes que lui. Qu'enseigna-t-il donc? Ce ne fut pas certainement l'arrivisme tout pur. Il y a dans une intelligence jeune une originelle noblesse qui répugne à livrer à la vie sans condition les forces de son activité : arriver, oui, mais vers une victoire et à travers une bataille. Comme but, M. Barrès montra la pleine possession et la pleine jouissance de soi-même (comme le marquis Carracioli); comme moyen, la séduction des Barbares qui nous entourent, entravent nos voies, s'opposent, par leur masse, au développement de nos activités et de nos plaisirs. Trop intelligent pour se soucier de ce qu'on appelle la justice sociale, trop finement égoïste pour songer à détruire des privilèges où il voulait entrer, il se fit ouvrir par le peuple la porte

de la forteresse que le peuple, alors, crut avoir prise. Cette tactique qu'on croit celle des seuls révolutionnaires est celle de tous les ambitieux; elle n'a encore mené M. Barrès que dans la première enceinte, mais de là, le jour qu'il le voudra bien et quand le boulangisme sera tout à fait oublié, il pénétrera au cœur, dans la poudrière, — et ne la fera pas sauter.

Jusqu'ici, une telle psychologie pourrait s'appliquer à plusieurs autres hommes, à M. Jaurès, par exemple, qui, lui non plus, ne mettra pas le feu aux poudres; M. Barrès, de meilleure race et de cerveau supérieur, n'a joué sur cette carte, le Pouvoir, que la moitié de sa fortune; l'autre moitié, jusqu'ici plus fructueuse, fut placée par lui, et dès la première heure, dans la littérature.

Je ne crois pas que M. Barrès, sinon peut-être tout à fait à ses débuts, ait jamais écrit un livre, ou même une page, d'art tout à fait pur, d'un désintéressement absolu, et c'est une véritable originalité et un mérite très rare pour des écrits de circonstance (au sens élevé que Gœthe donna à ce mot) qu'ils aient, avec leur valeur d'idée et de propagande égoïste, une valeur littéraire égale à celle des œuvres de beauté ingénue. Par cette méthode, toute spontanée, il apparut aux uns tel qu'un philosophe, aux autres tel qu'un poète, et les clients qui suivirent sa litière sortirent de toutes les régions intellectuelles. Il séduisait : on demanda à sa méthode des leçons de séduction. Quelques-uns ne suivirent M. Barrès que jusqu'au culte du moi, inclusivement; ils propagèrent autour d'eux un individualisme un peu sauvage, mais qui a donné de beaux fruits; ils enseignèrent (ceci est encore du Gœthe) que le meilleur moyen de faire régner le bonheur universel, c'est que chacun commence par faire son propre bonheur, — boutade qu'il faudrait malaxer avec patience pour en extraire une

pensée définitive ; enfin, ils connurent ainsi les premiers éléments de l'idéalisme sentimental : M. Barrès a certainement dégrossi bien des intelligences. D'autres disciples allèrent plus loin dans la connaissance de leur maître et ils surent que pour arriver à la vie bienheureuse — qui comme dans Sénèque comporte beaucoup d'or et beaucoup de pourpre, — il faut plaire, et que pour plaire il faut avoir l'air de faire coïncider sa pensée avec l'émotion générale. Ils comprirent qu'il faut à un certain moment être boulangiste, et socialiste à un autre ; qu'on rédige un roman anarchiste à l'heure où l'anarchisme est respiré avec bienveillance, et une comédie parlementaire quand le Parlement compromis est le sujet des conversations au déjeuner des gens simples : ainsi l'on devient soi-même un sujet de conversation ; ainsi l'on arrive à hanter doucement l'esprit de ceux-là même que l'on bafoue et que l'on méprise.

Cette coïncidence, dont M. Barrès ne s'est jamais abstenu, est-elle vraiment méthodique, ou faut-il l'attribuer à une très vive mobilité d'esprit ? Est-il naturel qu'un esprit supérieur soit toujours inquiété des mêmes inquiétudes que la foule ? Peut-être, car il ne faut pas oublier qu'un homme, même supérieur, s'il demande toujours les faveurs du peuple finit par penser en même temps que le peuple. Le triomphe de M. Barrès, c'est qu'en écrivant un article électoral, il y met du talent et des idées et que celui-là même qui méprise le but qu'il vise ne méprise pas le moyen qu'il emploie.

Parmi les études annoncées dans le prospectus des *Taches d'encre* un titre frappe : *Valets de Gloire : le Nouveau Moyen de parvenir* ; je ne sais si ce pamphlet fut écrit ; il aurait dû l'être, car M. Barrès, de tous les hommes arrivés (ou qui arriveront) est celui qui ressemble le moins à un parvenu. Nul n'a passé plus simplement, avec plus d'aisance,

de l'ombre à la pénombre et de la pénombre à la lumière. Il a le sens inné de l'aristocratisme et ce sens lui a quelquefois servi de critère pour juger tout un mouvement littéraire : « ... les dernières recrues du naturalisme, ces plats phraseurs, ces fils grossiers de paysans obtus, cerveaux pétris par des siècles de roture et qui ne savent ni penser ni sourire... » M. Barrès sait penser et il sait écrire ; et sourire : le sourire est même son attitude familière et peut-être le secret de sa séduction.

Non pas rire ; cela est vulgaire ; sourire : de tout, de tous, de soi-même. Il faut être très heureux pour ne jamais rire. C'est sans doute cette sérénité intérieure, cette certitude indifférente ou déjà blasée qui permet à M. Barrès de produire une œuvre en trois volumes appelée le *Roman de l'énergie nationale,* avec les titres de « tableaux » tels que la *Justice !* l'*Appel à l'épée* ; car cette manifestation prolixe et tapageuse ne doit pas troubler la véritable idée que nous avons de M. Barrès dilettante, sceptique et aimable : il y a des moments où don Juan rêve de mariage ; il y a des moments où le dilettante songe à s'enfermer dans la prison d'une idée forte.

Ensuite, il en est des intelligences personnelles comme de ces intelligences collectives qu'on appelle des civilisations : après un long labeur vers la complexité, elles se couchent dans l'uniformité. Cette attitude est presque toujours belle ; plus belle que les gestes disparates de la période ascendante : le repos est plus beau que le travail. C'est le moment des amours et des enfantements, l'heure de la plus grande richesse humaine : et celui, alors, qui sous le soleil déclinant appelle la flamme de l'épée, trouble les âmes sans faire vibrer les muscles, ni son propre cœur.

Aussi je ne verrai provisoirement dans cette diffuse oraison à l'énergie qu'un sourire un peu

trop prolongé, — ou une catapulte un peu indiscrète.

Disraéli s'il ne réussit pas, parfois s'exaspère et devient Blanqui ; il paraît que c'est toujours de l'énergie : comme la caricature est encore un portrait. M. Barrès a déjà conspiré, sans craindre le ridicule d'une défaite ; raconte-t-il ses désillusions ou ses espérances ? Ses espérances : un homme comme M. Barrès n'est jamais déçu ; il a en lui trop de ressources et il s'estime trop lui-même pour avouer un insuccès, sans sourire en même temps : et le sourire cicatrise toutes les blessures de l'amour propre. Le repos où nous le voyons n'est donc que passager ; mais il devra se lever seul et combattre seul : il y compte bien : ses ambitions ne sont pas de celles qui ont besoin de complices intelligents ; il n'a pas d'élèves en politique, parce que ses disciples restés à la phase littéraire, ont pris pour but ce qui n'est pour lui qu'un moyen et une méthode.

Peut-être qu'à vouloir se faire le champion d'une vertu, M. Barrès s'est trompé de vertu : la persévérance semble lui convenir mieux que l'énergie. L'énergie, c'est Napoléon ; il n'a pas eu la vertigineuse niaiserie de se choisir un homme de Plutarque inaccessible et fabuleux ; il a songé à la persévérance, à Disraéli. Se servir de tout pour arriver à tout, c'est du Disraéli. La devise est brutale ; M. Barrès en a fait une prière qui ne se dit pas sur l'Acropole, mais dans les salons, et cela prend, le long de l'*Ennemi des Lois*, par exemple, un air innocent et pieux qui a ravi une génération bien décidée à mettre des gants blancs pour toucher à la vie.

Arriver, est donc devenu, dès l'adolescence, l'occupation de toute la jeunesse française. Ce qui est nouveau dans ce fait, c'est le « dès l'adolescence » et aussi le cynisme de l'attitude avouée et

affichée. M. Barrès est certainement responsable, non du cynisme mais de l'attitude ; ce qu'elle a de laid doit être imputé à l'inélégance croissante de la race. Quand Stendhal voulait coucher avec la Duchesse pour tirer de ses caresses le profit d'un avancement dans la carrière, il se dérobait à lui-même sa honte en se couvrant du nom de Banti ; il ne jouissait qu'en secret d'une turpitude imposée par les mœurs à un homme qui aurait eu le goût d'amours moins productives ; les Banti d'aujourd'hui avouent volontiers de telles combinaisons et les duchesses, qui en seraient froissées, n'en seraient pas surprises. C'est que M. Barrès, qui avait des raisons d'estimer hautement son *moi* et de le juger intachable, n'a pu transmettre ces raisons essentielles à la foule de ses imitateurs. Le danger des opinions extrêmes c'est que sorties du cerveau qui les engendra, comme d'une fleur où elles étaient gracieuses, elles s'en vont, germes insensés, se décomposer dans les terrains les plus revêches à produire de la grâce et des fleurs. Ce danger n'a pas arrêté M. Barrès ; il n'eût jamais écrit *Le Disciple*, même s'il y avait songé, car il sait que la responsabilité n'est qu'un mot quand il s'agit de l'idée et que le verbe qui est un commandement, ne peut commander aux volontés que dans le sens de leur nature et selon l'élasticité de leurs gestes.

Une telle apologie, si elle n'était très courte, seulement indiquée, aurait quelque chose de désobligeant : on ne défend pas les droits de l'intelligence, puisqu'ils sont absolus. Il reste que M. Barrès, quelle que soit sa fortune future, a eu des idées et qu'il les a dites en beau langage ; c'est tout ce que l'on peut exiger d'un écrivain qui s'est offert aux discussions des hommes : le reste, l'homme seul peut l'exiger de lui-même.

*

CAMILLE MAUCLAIR

D'une précocité intellectuelle comparable, pour la date, à celle de Maurice Barrès, homme des lentes avenues, ou à celle de Charles Morice, homme des méandres et des labyrinthes, M. Mauclair est l'homme des déductions et des prolongements. Tempérament fin et à longues fibres, souple à la façon des ployantes cimes des pins, il s'incline sous les vents du large et accepte leur direction avec une fière simplicité. Selon une autre image, on le verrait, berger des idées, surveiller la croissance et la toison des brebis, les mener paître aux pâturages gras, les rassembler par des cris vers la douce étable ; il les aime ; c'est sa vocation.

On l'a représenté tel qu'un disciple de M. Barrès ; il le fut aussi de M. Mallarmé, de M. Maeterlinck, de plusieurs modes d'art, de plusieurs philosophies, de toutes les manières nouvelles de vivre et de penser. Nul plus que lui n'a passionnément cherché la fleur qui ne se cueille pas, celle qu'on regarde, celle dont on emporte pour toujours le parfum dans les yeux : s'il chante le rêve ou s'il conseille l'énergie, c'est que, au cours de sa promenade fiévreuse, il a rencontré les iris bleus de l'étang vert ou deux taureaux aux cornes entrelacées. Tout entier à sa dernière rencontre, c'est sur elle qu'il reporte toutes ses dilections anciennes, au risque de dérouter ceux qui, sans avoir oublié celle de la veille, écoutent la confidence de l'heure présente. En cela un peu féminin, il se donne sincèrement à des passions successives dont le sourire lui dérobe le reste du monde et il se couche aux pieds de l'idole qu'il renversera demain.

Je crois bien que cette variété de gestes dans une même attitude est caractéristique de tous ceux qui ont le bonheur d'être inquiets, c'est-à-dire d'avoir des sens tellement délicats que le moindre bruit les émeut, ou la moindre odeur, ou la moindre lueur. La certitude a sa beauté ; l'inquiétude n'est pas laide. Elle est le signe d'une intelligence particulière, celle de l'abeille quêteuse, en opposition à celle de l'abeille maçonne.

M. Mauclair est supérieurement intelligent. Il n'y a pas d'idées qu'il ne puisse comprendre et s'assimiler aussitôt ; il les revêt immédiatement avec une élégance suprême ; elles semblent toutes mesurées à sa taille : il y a là un sortilège singulier ; on dirait qu'il possède, comme la marraine de Cendrillon, le don de transformer les choses en objets immédiatement utilisables ; il a touché à tout et tiré parti de tout ce qu'il a touché.

Son intelligence est pure ; cela veut dire qu'elle n'est pas sensualiste et que la définition de Locke

ne lui est pas applicable. Loin que les idées lui entrent uniquement par les sens, il semble au contraire que les sens n'aient qu'un rôle mineur dans leur élaboration. Il les reçoit à l'état de boutures plus souvent qu'à l'état de graines : mais comme le terreau est excellent, elles reprennent, elles verdoient, elles fructifient. Il fait en ses mois d'août d'abondantes cueillaisons.

Je suppose que, moins influencé par la vie que par la pensée, il réfléchit plus volontiers sur une phrase que sur un fait, sur un aphorisme que sur une sensation. Il aime les syntaxes affirmatives ; les complexités lui plaisent non pour en débrouiller l'écheveau, mais pour en certifier l'essence. Les choses disent des paroles contradicloires ; il n'en retient qu'une et il la commente ; il est simplificateur, parce que les modes de son intelligence sont successifs. Cela lui permet de tenter des analyses dont le titre seul est un prodige, et d'écrire, par exemple, une « Psychologie du Mystère » très raisonnable, puisque tout y est ramené à l'unité du moi. Le besoin de comprendre explique de tels jeux, mais résoudre une question n'est pas la même chose que de traiter une question. Quant M. Maeterlinck a écrit sur la « Parole intérieure », il n'a fait qu'enrichir de quelques étoiles la nuit profonde où se meuvent nos âmes ; quand M. Mauclair a écrit sur le « Mystère » il a détruit par son affirmation le mystère lui-même. On voit la différence des deux esprits : l'un médite et l'autre conclut ; M. Maeterlinck creuse davantage le puits, M. Mauclair le comble. Lequel de ces travaux nous sera-t-il le plus profitable ? L'un ou l'autre, selon que nous aurons besoin de boire, ou selon que nous serons désaltérés.

Il faut beaucoup de subtilité et de magnifiques ressources logiques pour vaincre l'entêtement des mots, pour les agenouiller dans une posture hum-

ble, quand ils sont orgueilleux, gracieuse, quand ils sont laids. D'une telle lutte M. Mauclair sort toujours vainqueur, soit qu'il force le symbolisme à ne plus être qu'un système d'allusions, un pont de lianes jeté au-dessus de rien pour relier l'abstrait au concret. Ce pont de lianes, c'est une des méthodes préférées de M. Mauclair dans sa dialectique ; il cherche toujours et réussit toujours à relier ensemble un mot connu et une signification inusitée ; mais le pont ne chevauche pas le néant; il passe hardi et svelte au-dessus du fleuve des idées qui bouillonnent au fond du précipice. Penché sur le parapet, M. Mauclair regarde et songe.

Il songe que de la luxure qui est un péché, parce qu'elle est une diminution, on peut faire une vertu, peut-être une religion (ce qui serait moins neuf), ou, selon une courbure un peu forte des significations, un art : « Elle est l'ancienne joie de l'humanité et elle participe de l'art et de notre désir de ce qui est caché. » Ici, la jonction a lieu entre deux idées, l'idée de jouissance physique, presque impersonnelle à force d'être animale, d'être la nécessité qui recrée incessamment les races, et l'idée de jouissance intellectuelle, si noble qu'elle constitue à elle seule comme le signe d'une caste. M. Mauclair réussit parfaitement à réunir, pour le temps que durent ses pages d'écriture, ces deux antinomies, la femme debout dans ses voiles à la proue d'un vaisseau et la femme couchée nue dans une alcôve ; son analyse, qui procède par juxtaposition de termes, trouble les logiques coutumières ; on éprouve la fugitive sensation de coucher avec les madones de Raphaël ou avec les nymphes de Jean Goujon : sensation rare, mais peu désirable et peut-être glaciale. La dialectique du rêveur a joué victorieusement, quoique sans résultat définitif, sur ce que le mot luxure comporte de petites idées adventices toutes prêtes,

semble-t-il, à s'emmêler aux cheveux de l'Antiope, mais le luxurieux, qui regarde froidement cette nudité peinte, n'est pas sûr « que la sensualité ait été mêlée à l'esthétique depuis les origines ». Les hommes, ceux du commun, ont-ils vraiment tort de se révolter contre la confusion des mots et de ne pas vouloir comprendre que « la luxure est si princièrement riche en songes qu'elle atteint à la pureté » ? Ils ont tort, mais seulement quand c'est M. Mauclair qui parle, car il faut se laisser convaincre par l'éloquence.

Quel charme en ses phrases et que ses périodes sont belles ! Si pour thème d'un discours il prend ce mot de M. André Gide : « J'appelle symbole tout ce qui *paraît* », nous sommes surpris, mais non déconcertés, car nous savons que de cette formule obscure M. Mauclair va tirer une suite de formules dont l'élégance, fatalement, clarifiera, jusqu'au blanc éclatant, la pensée douteuse qu'il a choisie pour ses expériences. Il faut que cela devienne lumineux ; il faut que nous soyons éblouis à fermer les paupières. La formule de M. Gide, qui n'est pas claire, n'est même pas expressive, en soi ; résumé d'une manière de sentir toute personnelle, il semble que sa vérité soit, réduite à un mot, incommunicable à tout autre esprit. Elle est banale au degré où la vérité est banale ; riche des significations que son auteur seul peut lui donner ; pauvre, s'il la délaisse. Il paraîtrait donc que, simple manière de dire, elle fût particulièrement impropre à supporter un commentaire logique et surtout un commentaire précis. C'est un *Sunt cogitationes rerum*, qui tire toute sa valeur de la valeur même de l'intelligence qui le proféra.

Or, et voici où l'éloquence triomphe magnifiquement, M. Mauclair s'empare de cette formule sèche et rude, l'enveloppe dans les somptueux plis de son style opulent ; il drape, il ajuste, il or-

donne, il dispose ; les longues étoffes deviennent tunique, robe et manteau ; le mannequin s'anime; en vérité il sourit et on croit qu'il respire ; la créature est complète : on la voit, on l'admire, on l'aime. D'une phrase sombre toute une théorie du symbole vient de naître, qui s'épanouit dans sa richesse verbale. Peut-être qu'ensuite nous reviendrons à la phrase sombre précisément parce qu'elle est sombre, mais nous aurons joui, merveilleux intermède, de toutes les douceurs de la lumière.

M. Mauclair fait parfaitement comprendre la justesse de cette vieille métaphore, « la magie du style ». Son style est magique non par l'éclat des couleurs, ou par l'éclat des sonorités, mais pour la beauté de sa couleur unique et la pureté de son timbre. Il ressemblerait à ces rivières qui coulent avec une fluidité riche sur un fond de sable doré mêlé de cailloux dont la résistance se résout en une musique lente, profonde et continue. Si cela ne devait être totalement incompréhensible, je dirais que je perçois dans ce bruit des harmoniques métaphysiques, et, à la surface, la perpétuelle lueur des idées que charrie la rivière.

Quelle qu'en soit la cause, il y a un grand charme dans tous les écrits de M. Mauclair, qui sont déjà très variés et prouvent une fécondité exceptionnelle. Tout jeune encore, plus jeune même qu'on ne le supposerait raisonnablement, il se veut, non le mentor, sans doute, mais le frère aîné et le conseiller indulgent de la Jeunesse ; cette charge lui convient, mais il l'exercera mieux quand son intelligence, moins avide de toutes les idées, de toutes les fleurs, se tiendra plus volontiers dans la forteresse de la ruche. Mais n'est-il pas surprenant qu'il parle avec maîtrise, à l'âge où d'autres savent à peine écouter, et qu'on ne l'ait jamais connu écolier, et que son premier livre,

Eleusis, soit aussi substantiel que l'*Orient vierge*, qui paraissait naguère ? Le secret de ce prestige et de cette autorité, je le trouve peut-être dans cet aveu : « Je me préoccupe de me donner tout entier à toute minute de ma vie... », et dans cet autre : « ... en m'offrant aux variations sensitives de la minute qui va venir... »

★

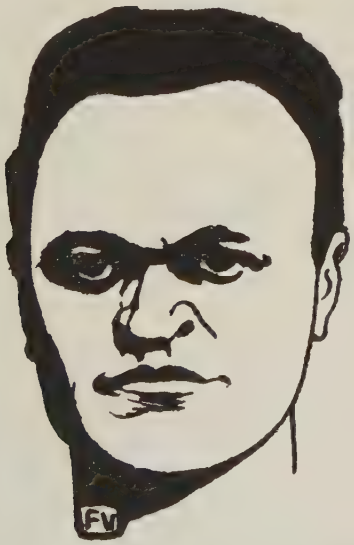
VICTOR CHARBONNEL

10 octobre 1897

Prêtre de l'église catholique, apostolique et romaine, M. Charbonnel est un des esprits les plus libres de ce temps, si la liberté est autre chose que la négation pure et simple, si elle est le choix que fait volontairement un esprit parmi l'abondance des vérités intellectuelles, morales et religieuses, qui nous sont offertes quotidiennement depuis les siècles. Qu'on lui accorde un impératif catégorique, la révélation intérieure, il n'en demande pas davantage : ayant sauvé ce thème de son apostolat, il concède à tout ce qui n'est pas essentiel une belle force symbolique, une indiscutable valeur de figuration. C'est donc un esprit religieux, puisqu'il soulève le manteau des apparences pour contempler respectueusement la nudité divine, et un esprit mystique, puisqu'il délaisse l'appareil des mages populaires pour n'admettre que les rapports directs entre l'âme et l'infini.

La plupart des hommes sont si mal fixés sur ce que les anciens grammairiens appelaient la propriété des termes que certains seront surpris de voir opposer deux mots que leur ignorance a l'habitude de confondre. M. Charbonnel les a délimités lui-même en plusieurs passages de son essai sur les *Mystiques* d'aujourd'hui. Il a constaté que ce n'est plus que par exception que ce mysti-

cisme est réellement religieux quoiqu'il adopte, presque toujours, des allures religieuses. La religion, c'est de croire en Dieu, en acceptant toutes les conséquences d'une croyance précise ; le mysticisme, c'est de croire à l'échelle de Jacob. Où mène-t-elle nécessairement ? Nulle part, qu'en haut. Où mena-t-elle Plotin, où mena-t-elle Spinoza ? En joignant les deux termes on arrive à un troisième état d'esprit où les deux tendances se confondent, où l'échelle de Jacob, montée du cœur où elle s'appuie, ne s'arrête en son ascension qu'en ce point de l'infini où commence la certitude. Il y a un mysticisme divin ; il y a un mysticisme sans Dieu et, entre ces deux extrêmes, plusieurs nuances où les intelligences jouent à sauter de branche en branche, comme les oiseaux d'une forêt.



Le mysticisme qui chanta récemment dans la littérature et dans l'art était le concert de tous ces oiseaux. M. Charbonnel s'en est fait le critique exact et ironique, et il a très bien senti courir et mur-

murer sous la mélancolie dominante, un peu affligée, un second air plus vif qui disait les joies de l'idéalisme, de la liberté retrouvée, de l'idée reconquise. Il ne lui a pas échappé que le mysticisme moderne se sert de la religion, mais ne la sert pas; que la théologie n'a plus de servantes, qu'elle balaie elle-même ses sanctuaires, et qu'elle en défend, jalouse, l'entrée à tout ce qui est intelligence, originalité, poésie, art, libération. Les écrivains naturellement portés vers le catholicisme ont dû s'éloigner, opposant le dédain à l'ignorance et la fuite à la haine: leur mysticisme, s'il boit encore aux sources pures de Denys et de Hugues, a renoncé à s'abreuver au lac devenu le marécage de toutes les bêtes amphibies. Où est le temps où Gerbert était élu pape parce qu'il était le plus grand génie de l'Europe?

Mais non seulement le mysticisme, la religion elle-même s'est séparée de l'Eglise. L'homme le plus hautement religieux de notre temps, Tolstoï, est héritique à toutes les confessions. M. Charbonnel a expliqué cela, en analysant une doctrine à laquelle il reconnaît « la grandeur et aussi le caractère absolu de l'héroïsme ». Il a bien fallu admettre, puisque Tolstoï est chrétien, qu'il y a un christianisme essentiel hostile à la religion, de même que la religion lui est hostile ; et il a bien fallu mesurer les deux tendances et chercher laquelle se rapproche le plus des origines évangéliques. Beaucoup d'esprits se sont inquiétés d'un tel problème et il s'est trouvé à la fois parmi les catholiques et parmi les protestants des hommes prêts à provoquer non une réforme des dogmes, mais une réforme dans la manière d'interpréter les dogmes. M. Sabatier créa le nouveau symbolisme religieux dont la science de M l'abbé Duchesne avait posé les premiers principes.

C'est là le point de contact entre les deux mys-

ticismes, entre la religion et la littérature : tout se rejoint parfaitement dans l'idéalisme, qui aura vaincu le jour où il aura pleinement résorbé la morale.

Elle est encore libre. M. Charbonnel veut la sauver. Evangélique ou naturelle, il lui offre l'abri de la conscience ; il la veut intérieure et non extérieure à l'homme. Ensuite pour protéger sous un même toit les deux sœurs, il édifiera un temple vaste, religieux et solennel. On en trouvera les premières pierres dans l'ouvrage qu'il vient d'achever, la *Volonté de vivre*.

« Notre vie n'est rien, si elle n'est pas vraiment notre vie. » L'originalité de la vie est aussi nécessaire et plus belle encore que toutes les autres originalités. Il faut être différent des autres êtres, par l'âme, comme on est différent par les apparences corporelles, « craindre que l'habitude, la routine, ne dominent notre conduite, prolongeant en nous l'envahissement d'une vitalité étrangère ». Les grands tyrans à craindre, ce sont les mots ; il y a là une page remarquable :

« Qui dira jamais le pouvoir des mots sur la vie? Ils mènent l'humanité et parfois les plus libres consciences. Les mots de devoir, de vertu, d'honneur, de dignité, de liberté, de dévouement, exaltant la volonté jusqu'aux résolutions aveugles et jusqu'à l'héroïsme. Nous vivons de mots, je crois. Or, la force qu'ils semblent avoir, d'où leur vient-elle, sinon du conventionnel prestige que les hommes leur ont constitué? Chacun de nous ne les entend guère qu'avec la signification que tous leur ont donnée et qui fait leur efficacité morale. Obéir à des mots, c'est en somme obéir au vouloir confus et obscur que l'opinion humaine profère et impose à la manière des antiques oracles. Inconsciemment soumis à l'habitude et au pou-

voir des mots, nous ne sommes point hors de servitude. »

Nous devrons nous défier encore de nos instincts, même s'ils nous « poussent vaguement à faire œuvre de bien, de bonté et de justice »; l'instinct n'est pas la conscience ; c'est à la conscience et non à l'instinct que nous devons obéir. Arrivés à ce degré, capables « de puiser à la seule source pure de notre âme le jaillissement des eaux fécondes qui feront fleurir la vie dans nos mains », il ne faudra pas nous reposer même un instant, car « la chair ressaisit toujours ce que l'esprit a créé. »

Là, il y a la page des dentellières, qui est un des plus beaux poèmes des récentes littératures, du style le plus pur, du symbolisme le plus élégant ; elle signifie que, de même que les dentellières « font œuvre d'artistes suprêmes et n'en ont pas le sentiment », si, en faisant œuvre de vie, nous faisons œuvre de beauté, « cette beauté, ce n'est pas nous qui l'avons conçue ».

« Or, et le thème reprend, notre vie n'est rien si elle n'est pas vraiment notre vie. »

C'est en nous-mêmes que nous en devons chercher le principe. De l'extérieur il ne peut guère nous venir que la science, mais « c'est un peu le mal du temps d'avoir compté sur l'action du savoir plus que sur l'énergie spontanée ». Ibsen, sur ce point s'accorde avec l'auteur de l'*Imitation*, qui rejette les versets des prophètes et ne veut ouvrir l'oreille qu'au verbe suprême. Ce verbe, il suffit peut-être de se taire et on l'entend. Pour converser avec l'infini, il ne faut que de la bonne volonté, du silence et une âme. L'âme est le seul principe d'égalité entre les hommes ; c'est ce bien commun à tous, mystérieux et sûr, qui est la grande richesse, le grand jardin dont la culture est, pour tous, rémunératrice et significative.

Cependant, l'énergie acquise, il faut sortir du

jardin pour exercer son énergie. Selon quel principe ? Le principe du devoir, mais entendu comme Emerson : « Ce que je dois faire, c'est ce qui concerne ma personnalité et non ce que les gens pensent que je dois faire. » Quel que soit le conseiller, son autorité et son caractère, nous ne lui obéirons pas ; nous écouterons sa parole avec bienveillance, en nous souvenant que nous sommes les souverains juges de nous-mêmes.

Nous voici à la liberté de la conscience, à la morale personnelle ; il s'agit de rattacher ces principes au sentiment religieux, qui est le « sentiment d'une dépendance absolue ». C'est facile. La révélation intérieure dénoue le drame et, finalement, l'homme est libre en Dieu.

M. Charbonnel est donc un spiritualiste mystique ; il n'expose pas une doctrine, mais une méthode, en même temps qu'il introduit la littérature dans une région qu'elle ne fréquente guère. Emerson, lu trop souvent à travers M. Maeterlinck, semble l'avoir guidé pendant ce voyage spirituel qui s'apothéose par une belle prière au Dieu inconnu, cantique d'amour divin, d'une pureté toute métaphysique. Ainsi, il élève à côté de l'église des dogmes une chapelle sans dôme, d'où on voit le ciel sans regarder à travers des nuages d'encens. Il agrandit un horizon que le clergé d'aujourd'hui a réduit aux dimensions d'un panorama (le Panorama de Lourdes !), et, comme les mystiques catholiques de race grecque, il fait entrer dans sa religion la philosophie de son temps.

On dirait qu'il a particulièrement souffert de la grossièreté et du matérialisme ecclésiastiques, dû contact de tant de superstitions pieuses et lucratives, amusantes pour qui les observe, répugnantes pour qui se trouve étreint dans leur cercle. Il s'en est écarté et il est entré en lui-même, seule demeure digne d'une âme délicate. Mais incapable d'égoïsme

même intellectuel, dès qu'il a été assuré d'avoir récolté de bonnes graines, il est sorti pour les semer au hasard du geste. Il accomplit, selon la vérité morale, l'apostolat qu'il n'a pu se résoudre à entreprendre selon la vérité religieuse. Il n'est pas un négateur, mais il est loyal ; s'il tait ce qu'il ne doit pas nier, il n'affirme que ce qu'il peut croire ; c'est la condition de son autorité : il s'y tient avec une prudence hardie, avec une fermeté élégante.

Son attitude, très indépendante, n'est pas conciliatrice. Il sait la profondeur des fossés et la fragilité des ponts que l'on peut jeter, phrases, d'une rive à une autre rive. Il n'y a pas, en ses écrits, de traces de ces illusions malheureuses qui ont incliné des hommes, d'ailleurs sages, à réconcilier des contraires, à nouer la tête et la queue du serpent. Ecrivain ou orateur, il exerce ses facultés dans leur sens absolu et non en vue d'un rôle futur, quoiqu'il ait peut-être une destinée ; mais cette destinée, il ne la violente pas, il l'attend.

Je veux juger de la forme et non de la qualité de son influence. Je ne sais si nous avons besoin d'un surcroît d'idées morales, mais je sais que M. Charbonnel parle à beaucoup d'âmes et qu'il fut salutaire à beaucoup d'inquiétudes. Sa face qui semble rude est pleine de tendresse pour ceux que la vie a déconcertés, pour les barques dont les voiles folles battent le long des mâts : il redresse les vergues, il oriente de nouveau la voilure, il donne le coup de barre qui décide le voyage ; il est le bon pilote qui connaît la carte des écueils et la rose des vents.

Qu'importe où va la barque, pourvu qu'elle ne fasse pas naufrage en route ?

REMY DE GOURMONT.

Reproduction (texte et dessins) interdite.

LES MARCHÉS

—

Le gros bourg riche accueille les champs
de sa large place ronde où se jettent les rues,
de sa halle sonore de fer et de verre
et de ses petites maisons
où se vendent les épices et les tissus...

C'est le marché :
les menus pavés,
nets et tranquilles d'ordinaire,
à peine éveillés de toute la semaine
par une carriole cahotée
qui fait mettre tout le monde aux portes,
les menus pavés pointus et clairs
chantent et claquent toute la journée,
sous les souliers à clous et les roues qui apportent
un peu de terre grasse et brune
dont l'odeur saine les parfume.

Les champs entrent dans le bourg
par toutes les portes à la fois :
la porte du pont,
la porte du jour,
la porte du bois,
la porte de la plaine,
les champs entrent avec des gerbes
qui emplissent les sacs et les bras.

L'azur foncé des cieux découverts
vient aux plis des blouses neuves
et l'azur pers
aux plis des blouses cent fois lavées ;
les marmottes sont vives sur les têtes,
comme l'horizon aussitôt le soleil couché,
et les gens ont de la lumière
aux pommettes et aux fronts
et aux mains rudes l'éclat d'or sombre des sillons...

Les ânes lents
et des hihan
à des détours... —
les chevaux lourds
aux colliers de crinières bleues —
les veaux roux et blancs qu'on traîne
muselés d'osier —
des chiens qui grondent à se frôler...
toutes les bêtes de toutes les fermes
et de tous les prés,
toutes les bêtes réunies
et le bourg si étroit pour tant de bruit.

Par communes et par hameaux
jusqu'à plus de dix lieues à la ronde,
la plaine en les rues fait écho
de ses nouvelles quotidiennes,
éternellement les mêmes
de semaine en semaine ;
elles se croisent et se répondent,
de bouche en bouche,
de groupe en groupe ;
il n'est de si pauvre jardin
qui n'ait sa voix,
il n'est de si maigre lopin
dont ne sonne la joie :
les carreaux vibrent aux devantures criardes,
toute la plaine en les rues se parle...

Et toute la plaine sur la place s'étale,
la plaine des potagers, des vergers et des fermes,
hors des charrettes, des paniers et de la paille

qui lui fut durant le chemin un lit tiède,
et le pavé fleurit et mûrit au soleil...

Un charlatan vende sa folie
en bouteilles de liquide doré
à coups de bruit !
les paysans vont à son char
ou bien achètent des foulards
de soie violente pour s'endimancher
en échange des fruits qu'ils cultivent
et qu'ils ne savent admirer...

Devant l'église
rit l'éclat des larges citrouilles
qu'on peut à peine soulever
tant elles sont lourdes,
imposantes ainsi que des astres tombés
et qui s'affaissent
en un feu rouge,
ou pareilles à de beaux fruits
qui ne s'arrêteraient de grossir
et qui auraient brisé la branche :
— les femmes les débitent par tranches épaisses
ruisselantes de franges roses et d'amandes.

Les choux très verts et les tendres salades
au rond cœur-blanc,
les légumes pour bouillir aux marmites
et les verdures pour fleurir les potages
font des carrés de jardin
comme autour des hameaux riants,
et les servantes marchandent, serviles,
ce qui poussa simplement
au terreau bien fumé et brun
sans autre espoir que celui d'être utile...

Là les poireaux et les oignons
blancs et dorés
à la barbe longue qui pend,
et les pois sucrés qu'on égrène
hors des cosses aussi sucrées

et que les enfants s'amusent à manger;
les haricots chinés de rouge
ou foncés comme la lie
qui tambourinent dans les corbeilles secouées,
et les artichauds qui s'ouvrent
en bouquet de feuilles serrées...

Là-bas ce sont des fleurs en bottes
ou qu'on vend avec une motte,
— des pieds de pensées et de primevère,
et des violettes dans des pots d'argile,
des jacinthes baignant dans des verres —
pour qu'elles meurent derrière une vitre
ou dans le fond d'une boutique,
de ne plus voir assez de ciel...
— mais tout le bonheur qu'elles ont en elles!

Demain, les maisons seront parées,
demain, les maisons seront heureuses,
car on vend du bonheur au marché
et le soleil couvre la place
comme un champ;
et les marchands
qui ne peuvent quitter leurs rues,
ne sentent plus l'étreinte tenace
de l'ombre que les maisons ne font plus...

Demain les maisons glousseront
ainsi que des fermes,
car, assises sur des bancs,
les femmes, dans les grandes cages
gardent les poules et les coqs
parmi la paille ;
aux barreaux les crêtes saignent,
on entend le battement d'ailes
des poulets aux deux pattes liées
qui traînent en vain leur fuite,
une famille de lapin dort
et les oies grasses dans les paniers
se prélassent, comme des cygnes,

et passent leur tête
au long bec d'or
pour pincer les jambes qui en approchent... :
demain les maisons feront fête
aux volailles cuites à la broche...

... Du beurre aussi, teint de carotte,
et des œufs marqués dans des bannes...
et puis,
les grains s'écoulent des sacs ouverts
vers les pétrins,
les veaux pleurent aux boucheries;
comme les champs et les prés sont loin !

Un brouhaha agite l'air ;
on se rue aux richesses rustiques
que les paysans semblent dédaigner;
les monnaies luisent ;
et sur le carreau lavé de lumière,
les plantes et les bêtes sacrifiées
sont aussi vivantes et fières
que si elles s'éployaient toujours
dans les jardins ou dans les cours...

Les paysans rentrent aux champs,
les champs venus restent au bourg
pour y traîner leur agonie ;
il fera nuit...

Mais la terre déjà refleurit
pour les marchés prochains d'offrande savoureuse,
noyant encore et parant la place joyeuse
depuis les rues jusqu'au parvis,
de l'hymne rutilant des cultures heureuses...

HENRI GHÉON.

L'EAU VIVANTE

A M. E. Ledrain.

I

Félicienne, les yeux captifs aux frissons des vagules, demeurait, immobile et songeuse, au bord de la Rivière tout enneigée de pétales flétris d'aubépines effeuillés aux haies défleurissantes. Devant elle s'en allait le morne écoulement d'étain blême, luisant et froid, où se figeait toute la tristesse de ce ciel de mai atonement gris comme le ciel d'un décembre humide ; et elle s'attardait à regarder le frémissement douloureux, plein d'ennui, de renoncement et de lassitude angoissée, qui s'alentissait sous le silencieux éplorement des saules.

Elle se sentait souffrir de la tristesse de sa grande amie : car, en la solitude inquiète de son existence, elle ne trouvait d'apaisement et de joie qu'auprès de l'eau : l'Ame de l'Eau était la seule avec qui communiât son âme, et la vie de l'Eau la seule à qui se mêlât sa vie.

Ce soir, donc, parce que l'Eau était infiniment morose, Félicienne était plus morose. Cette mélancolie la gagnait, la pénétrait, se reflétait en elle ; et sa maladive tristesse l'accablait soudain, lui faisait apparaître la vie désespérément décevante et vide. C'était ainsi chaque fois que la Rivière pleurait ; tandis que, les jours où, miroitante et scintillante parmi l'orgueil frêle des roseaux murmureurs, elle coulait en triomphe, toute verte et

or sous l'irradiant soleil, Félicienne, comme ravie de l'allégresse de l'eau, oubliait tout et ne vivait plus que de rêve et d'idéal.

Mais, la Rivière pleurait... Et il sembla à l'adolescente que sa jeunesse s'en allait à la dérive, comme, au fil de l'eau si dolente sous le ciel gris, la neige beige des aubépines effeuillées.

II

Elle était très originalement jolie, Félicienne d'Estrèse, la vierge fin de race au sang usé par trente générations patriciennes, avec sa beauté presque trop pâle, presque trop fine, presque trop délicate, sa taille droite, sa gorge gracile à l'excès, ses cheveux décolorés, ses yeux d'or vert aux reflets changeants, où tantôt passait un éclair d'orgueil farouche, et que tantôt incendiait comme une pâmoison d'insexuelle volupté.

Fille d'un père sexagénaire, d'une mère frivole jusqu'à l'inconscience, Félicienne était restée, au couvent comme au château, indifférente à tout, et d'un orgueil irréductible qui, pour une observation, pour un mot, provoquait chez elle des crises de larmes et des accès de violence. Elle ne parlait jamais d'elle, demeurait énigmatique même à ses parents, dont les conversations, les questions et jusqu'aux prévenances l'irritaient, la blessaient comme un viol d'âme. Elle se cachait d'entières demi-journées dans les bosquets du parc que longeait la rivière, évitant le monde, inactive et pensant à peine.

Or, un soir, Félicienne, inquiète et lasse ainsi que toujours, traînait par les allées son rêve taciturne, lorsqu'elle aperçut resplendir devant elle un large ruisselis de feu délicieusement rose. Elle s'approcha de la rivière vermeille, et sa mélancolie s'enchanta, devint soudain très douce, presque

voluptueuse. De l'eau émanait un charme léger, qui la ravit en un émoi d'allégresse : et elle comprit que désormais le si joli et si attirant décor lui créerait une autre vie, en laquelle s'atténuerait, se dissiperait, s'oublierait l'accablante banalité de la vie réelle.

III

Dès lors, Félicienne adora la rivière, dont son âme était comme le reflet. La joliesse adorable, frivole et voluptueuse de l'Eau, merveilleusement irisée aux heures d'aurore ou de crépuscule, l'enchantait, l'incitait à une joie orgueilleuse de se savoir, elle aussi, délicieusement délicate et jolie. Mais le charme du décor lui semblait être le complément nécessaire de sa beauté : et elle n'avait de coquetterie et d'élégance que pour s'en aller près de la rive, parmi les narcisses et les iris.

Elle se complaisait alors à se mirer, radieuse et souriante en le nimbe bleu du ciel réfléchi. Un regret lui venait parfois de n'être pas seule, toute seule au monde avec la Rivière, pour offrir sans cesse sa chair nue à la possession voluptueuse, fraîche et caressante du courant, pour mêler sa chevelure blonde à l'éternel frémissement des algues...

Elle aimait encore l'Eau, parce que l'Eau avait en elle l'attireur et apeurant enchantement du mystère, et que les vieux saules au tronc pourissant évoquaient la majesté prestigieuse du Passé. Mais, surtout, elle l'aimait d'être le rythme du Rêve. Près de l'eau, la vie s'oubliait, rien n'existait plus que l'étincelante lumière et le bruissement très frêle que melodiait l'infini frisson des trembles. Alors, Félicienne, enivrée à demi par les fragrances des nénufars, des valérianes et des ulmaires, s'extasiait, bercant son illusion au balancement alenti des roseaux.

Tandis que, les jours où la rivière ne vivait pas, Félicienne éprouvait comme la tristesse d'un abandon. Tout son idéal défaillait, il ne lui demeurait plus que l'accablement de son existence vide, la détresse immense de son âme solitaire...

C'est pourquoi tant de mort était en elle, ce soir où l'Eau se traînait éplorément sous un ciel douloureux de printemps vaincu.

IV

Une pluie fine, serrée, se mit à tomber après la nuit close, et ne cessa qu'au matin. Puis, en la gaze blonde du brouillard éclairci le soleil transparut, pareil d'abord à un disque géant de cuivre rouge, qui, peu à peu, pâlit, irradia, illumina tout le ciel progressivement bleui.

Félicienne accourut au bord de la rivière, dont la rayonnante gaîté dissipa tout de suite son malaise. L'herbe, les plantes, les feuilles des arbres, lavées par l'averse nocturne, toutes mouillées et gemmées de gouttelettes, resplendissaient d'un vert plus éclatant, plus frais, et scintillaient en la vallée entière comme un infini d'émeraudes. Les fleurs de la rive, sourieusement penchées sur leur reflet, avaient des grâces de convalescentes, avec leurs corolles humides aux teintes pâlies ; et une allégresse de résurrection mettait plus de printemps dans tout ce printemps, autour de l'eau miroitante, lumineuse sous le soleil ainsi qu'une coulée claire de nacre en fusion.

Félicienne marcha jusqu'au détour brusque où la rivière semblait se perdre dans la saulaie. Là, il y avait plus de gaîté encore, plus d'éclat et plus de charme ; et des effleurements d'ailes frôlaient sans cesse les nénufars d'un éclair mordoré. Un rang d'iris s'espaçait le long du bord, — des iris bleu-pâle veinés de bleu moins pâle, dont

les pétales humectés avaient des alanguissements de paupières meurtries par trop de volupté.

La jeune fille, avec une gracieuse inclinaison de son corps svelte, se baissa afin d'en cueillir plusieurs ; puis, comme elle ne parvenait à atteindre les plus beaux, elle s'agenouilla, se retint à la branche tombante d'un saule, et se pencha davantage, tout avancée au-dessus de l'eau.

Alors, dans la lumière smaragdine des flots ensoleillés, elle s'apparut, se sourit, et s'admira d'être si jolie. Elle sourit aussi à l'Eau, qui la reflétait si jolie. Et, les manches de sa robe relevées, elle y plongea ses minces mains d'ivoire, les promena parmi la fuyante fraîcheur, comme pour abandonner un peu d'elle à la caresse de l'élément aimé, et pour lui prodiguer aussi de lentes et voluptueuses caresses...

Jamais encore elle ne s'était autant précisé son beau rêve de l'Eau Vivante. Par ce matin de clair renouveau et d'universelle résurrection, l'immense allégresse dont exultait l'espace limpide aux transparences de flamme bleue lui mettait en l'âme un ardent désir d'expansion, un besoin de proclamer son bonheur de vivre à quelqu'un de, comme elle, en dehors de la vie. L'eau lui semblait s'animer pour lui plaire, chanter pour la charmer, lui dédier les étincelants rayons de ses reflets changeants... Et elle, à son tour, se sentait l'aimer d'une passion exaltée, absolue, sensuelle autant que cérébrale, — comme elle savait que d'autres adoraient l'amant dont l ecarterait toujours son inaccessible orgueil.

Elle vit, près d'elle, la gerbe posée là de ses fleurs préférées : les grands iris bleu-pâle aux splendides langueurs. Comme en un brusque caprice, elle se leva, prit les fleurs ; et, lentement, avec de délicates grâces d'amoureuse, les lança à la Rivière lumineuse et chantante. Elles tombè-

rent légèrement, parmi un bref envol d'étincelantes perles. Autour d'elles, de petites ondulations furent le reconnaissant sourire de l'eau.

Félicienne, longtemps, les regarda s'éloigner, en le mouvant champ d'éclairs où le soleil mirait ses rayons. Puis, elle se rassit à l'ombre du saule, reprit son rêve de surhumain amour, tandis que la chanson rythmée des flots enchantait la fuite des heures...

Vers le milieu de l'après-midi, Félicienne vint retrouver la Rivière ; et elle prolongea son adoration jusqu'à ce que le crépuscule vint ouater de petits nuages roses l'azur un peu verdi du ciel.

V

Ainsi qu'elle avait appris à Félicienne l'extasiant frisson de la Beauté, l'Eau lui donna le frisson affolant des voluptés lentes, le bonheur de l'entière possession, la douce lassitude même des jouissances assouvies.

La Rivière etait pour elle plus qu'une sœur : une amante aînée dont elle partageait les inquiétudes et les tristesses.

Parfois, la nuit, dans son étroit lit de vierge, un frémissement l'agitait, où il y avait à la fois du malaise et d'imprécis désirs. Un enserrement crispait sa chair ; ses bras se tendaient, ses mains se joignaient, comme pour étreindre de la vivante matière en qui se fût fondu son corps. Une exaspération l'encolérait d'être captive, de ne pouvoir se lever, s'en aller par la nuit vernale vers la rive pour y rêver jusqu'à l'aube. Et une seule idée dominait son insomnie : dès le proche matin, elle irait retrouver sa magique amie. Elle répondrait à ses sourires, elle se donnerait tout entière, elle affirmerait le don absolu de son âme... Elle emplissait la nuit de sa passion, jusqu'à ce que se déga-

geât le premier blanchissement de l'aurore naissante.

Puis, tout le jour, son adorable folie s'enchantait auprès de la Rivière, parmi les bosquets fleuris où la fuite de l'eau murmurait doucement des musiques pleureuses. Le charme mystérieux émané du frôlement des vagues, qui avait inspiré sa passion, lui prodiguait maintenant de merveilleuses extases au long desquelles elle éternisait des voluptés complexes. Les heures coulaient, sans durée, délicieusement monotones ainsi que la chanson des flots : et Félicienne vivait la vie de l'Eau Vivante, frémissait avec elle, s'énervait de la délirante agitation des algues. Parfois, les molles rides de la surface lui étaient si luxurieusement caressantes, que l'arome de sa chair en désir dominait, autour d'elle, le lourd parfum des nénufars, et qu'une pâmoison la couchait, palpitante, parmi les herbes de la rive, tandis qu'un étincellement de flamme venait illuminer ses yeux révulsés et grandis.

VI

Ce matin de juin, Félicienne se leva presque à l'aube; et, promptement vêtue d'une robe ample, elle courut vers le bas du parc, comme avec la crainte d'arriver tardive à un rendez-vous promis.

L'Eau était toute de lilas lumineux et de rose atténué. Un lent miroitement de cristallins reflets, une chatoyance irisée où glissaient des flammes pâles caressaient indolemment les guirlandes flottantes dont s'échevelaient les saules. Entre les rives scintillantes de rosée, c'était la candeur charmeuse des demi-teintes, l'ivre symphonie des nuances mêlées parmi lesquelles la rivière passait, parée et majestueuse, comme enorgueillie d'être nimbée de tant de lumière, et vibrante d'être frôlée de tant de langoureux frissons.

Un émoi d'allégresse étourdit Félicienne. Elle leva son regard d'extase jusqu'au plus loin de la vallée, jusqu'au dernier méandre où, entre les peupliers tremblants, se moirait un coin de l'horizon. Et elle fut reprise par la magie de l'Eau Vivante, vers qui à l'unisson se tendirent ses nerfs, vers qui s'exaspéra son rêve passionné. Tout ce qui n'était pas l'Eau aimée lui parut méprisable et dérisoire... Son atavique orgueil la domina : le monde mesquin des hommes était si au-dessous d'elle, si incapable de ses aspirations hautaines! Il lui sembla qu'en se donnant toute à la Rivière, âme vivante de l'éternelle nature, elle s'identifiait à l'immortelle, à l'absolue et idéale Beauté...

Parce que chantaient doucement les flots, Félicienne doucement chanta; parce que se balançaient paresseusement les algues, elle leur tendit nonchalamment ses bras souples. Puis, comme gagnait trop sa chair la palpitation jouisseuse qui gonflait les vagues, elle courut au bosquet d'aulnes, dont les branches entrecroisées dentelaient l'azur clair du ciel. L'ombre y était fleurante et tiède, animée de la vie exhubérante du plus ardent matin d'été ; et le bruissement sans fin rythmé par l'eau y emparadisait la solitude...

Félicienne regarda l'autre rive, s'assura d'être seule. Elle se dévêtit avec une hâte fébrile. Couchée à demi sur les étoffes quittées, elle s'adora un moment, heureuse de s'offrir à la possession désirée : les attaches de ses mains étaient si fines, sa peau si soyeuse et si blanche, si harmonieuses les proportions de son corps frêle, et si délicieusement gracile sa gorge aux seins de fillette! Un peu émue, elle s'avança vers le bord, s'y assit, tendit son pied au baiser des flots clairs... Un enveloppement frais, immatériel et caressant frôla sa cheville, sa jambe...

Très doux, un souffle passa alors parmi les

roseaux, dont l'incessé murmure pleura plus charmeusement berceur; un frisson s'éloigna, rayant le miroitement irisé d'une lente ondulation... Et Félicienne se laissa glisser le long des herbes, abandonna son corps vierge à l'Eau Vivante!

Elle ne baigna d'abord que jusqu'aux hanches; mais un si profond frémissement la pénétra soudain, qu'elle demeura appuyée à la rive, étourdie, presque suffocante. La fluide étreinte affolait sa chair, la faisait se crisper, se cambrer comme de volupté; et la caresse du courant excitait son épiderme sensibilisé à l'extrême. L'émoi dura des minutes. Puis, plus calme, elle s'éloigna de la terre... Le flot serra sa taille, baisa ses seins, lécha ses épaules... Elle s'avançait toujours, palpitante, joyeuse de frissonner du même frisson que son amante l'Eau. Elle ne s'arrêta que lorsqu'elle se vit toute proche du grand saule dont elle savait les branches s'éplorer sur un creux profond de vingt pieds. L'eau coulait là moins chatoyante, plus silencieuse et plus noire... Un recul apeuré la rejeta en arrière.

La Rivière avait maintenant perdu ses aurorales teintes mauves et orangées, et coulait autour de la jeune fille en charroîment de gemmes clairs. Félicienne jouait toujours avec les vagues. Elle promena en leurs légers remous ses ivoirines mains. Elle leur donna sa blonde chevelure déroulée, où les obliques rayons du soleil montant glissaient des scintils d'or. Et l'Eau enlaça toute sa chair offerte...

Toutes deux s'aimerent longtemps parmi le matin limpide, en la bleue féerie où se mariaient leurs beautes.

VII

A mesure que grandissait son immatérielle passion, que prenait corps sa chimère, et qu'elle s'intimait mieux à la vie de son rêve, Félicienne se

détachait davantage de tout le reste, vouait un mépris plus haineux à ce qui n'était pas sa superbe illusion.

Ce subtil amour, irréel et troublant, les autres ne le comprendraient jamais. Ils n'admettraient pas sa ferveur. D'ailleurs, la Rivière ne vivait pas pour eux : la beauté de son amie était bien à elle seule, et à elle seule ses charmeuses tendresses, ses fières élégances, ses musiques très douces qui chantaient à l'âme, et ses riantes rides où des flammes se plissaient...

Et cela l'exaltait de n'en pouvoir jamais parler à personne, ainsi que d'un secret mystérieux et coupable...

VIII

Tout cet été s'enchanta l'adoration des idéales épousées, parmi les roseaux du bord dont le murmure berçait leurs caresses.

IX

En septembre, il y eut une semaine de bise et de pluie froide, où Félicienne sentit plus cruelle que jamais sa solitude revenue. Après ces mois vécus rien qu'en beauté et en plein rêve, la vie lui sembla, comme naguère, décevante et vide. Tout l'épouvanta ; la chanson même des vagues l'angoissa comme une plainte obsédante et funèbre, et, en leur coulée dolente vers l'inconnu et vers l'infini, elle pressentit une mélancolie angoissée à l'unisson de sa tristesse.

Un jour, près des aulnes dont les branches se lassaient d'être vertes, devant l'eau devenue douloureuse tant était maintenant frileux le frisson des roseaux, elle songea que bientôt, dès le proche automne, la rivière allait définitivement mourir. Les ancolies de la rive, les colchiques et les reines des prés se flétriraient. Rien ne survivrait

de ses jeux ni de ses joies. Et elle pleura, avec de nerveux sanglots et d'exaspérées violences...

Lorsque reparut le chaud soleil, et que l'Eau de nouveau s'éveilla, s'illumina, s'anima, Félicienne ne parvint pas à dissiper sa terreur des lendemains : l'heure approchait où son amour s'en irait au passé. Lorsqu'elle s'amusait avec l'Eau Vivante, elle trouvait parmi les flots, ainsi que naguère, de longs frémissements jouisseurs ; mais son inquiétude ne l'abandonnait point.

Et sa passion devint plus démente et plus farouche, comme si elle eût voulu assouvir d'ivresses une aimée qui allait mourir...

X

L'Eau Vivante trépassait en splendeur. Elle s'en allait indolemment, fièrement, toute marbrée de jaune-blême par les feuilles mortes tombées des peupliers. Vers la transparence noire des coteaux dégarnis, le soleil pâli opalisait la brume ; et il vaguait parmi les choses tant de tristesse, tant de lenteur et tant de regrets, que Félicienne s'apeurait, s'exagérait la détresse d'abandonnée qui l'étreignait sans cesse depuis qu'étaient mortes les fleurs. Chaque bruissement venu de la nature agonisante se prolongeait en elle comme un interminable sanglot dont elle eût frémi. Plus que jamais, sa frêle, sa petite âme sensitive se fondait en celle de la vie environnante, se noyait en la mélopée géante de l'automne...

Sa souffrance désespérait de l'avenir. Toutes deux s'aimeraient-elles encore, du prochain printemps à l'autre octobre ? Ses appréhensions lui répondaient qu'il n'est pas d'amours éternelles, et qu'elle était bien seule pour jamais... Et puis, l'année prochaine, c'était si loin ! L'eau l'abandonnait. Sa ferveur se révolta. Elle comprit la jalousie, et devina la haine...

Les feuilles mortes tombaient, tombaient du même vol très lent, neigeant-noir des branches en deuil; et les arbres semblaient sans cesse grandir, noirs et nus, par toute la vallée tragique. Félicienne, parmi les vestiges flétris des splendeurs mortes, sentit un moment la douceur poignante de se résigner envahir son âme. L'orgueil du passé ne lui serait-il pas une consolation suffisante et éternelle? Elle voulut croire que le souvenir du bel été d'amour demeurerait à jamais l'enchantement des heures douloureuses. Lorsque la mort hivernale de l'Eau aurait tué sa passion, elle se souviendrait de l'avoir adorée, d'en avoir été chérie : et cela la charmerait comme l'évocation nostalgique d'un ailleurs où elle eût jadis vécu des jours de rêve...

Longtemps, elle pleura, immobile, les traits à peine contractés, le regard songeusement jeté au loin.

Alors, là-bas, vers le coude où la rivière élargie semblait se perdre parmi les saules, près du bois naguère témoin de leurs premières ivresses, le rouge soleil crépusculaire entra en l'eau frileuse. Des rides très lentes frémirent, passèrent, avec des grâces langoureuses de sourires pâmés; et chaque vague devint rose. Ce fut, entre les deux rives, une illumination d'apothéose, un remuement immense de pourpre et de flamme, l'embrasement magique de tout le soir. Puis, l'astre baissa, disparut, et il n'y eut plus qu'une auréole glorieuse de feu et d'or.

Félicienne, soudain enthousiasmée par tant d'écarlate splendeur, entrevit tout le triomphe du printemps ressusciter en cette minute d'automnale féerie. Son imagination extatique y voulut voir les somptueuses funérailles où se solennisait la mort de son amour. Quand le soleil avait mêlé des rayons à ses vagues, l'Eau, dont chaque expression lui était

familière, l'Eau qui demain serait douloureuse et plaintive, s'était parée d'une magnificence souveraine, afin de mourir en une exaltation de suprême beauté.

Elle l'en approuva, et l'en aima mieux. Elle fut fière de son amie. En un bref transport d'admiration passionnée, la gagna une obsession grandiose : s'anéantir en une dernière étreinte de sa mystique amante, se fondre en elle à jamais, ensevelir sa passion agonisante parmi la gloire de cette surnaturelle agonie, quel assouvissement absolu et sublime de son orgueil.

Une fois encore, elle sourit amoureusement à l'Eau tout ardoisée par la nuit tombante. Et ce sourire fut la promesse d'un rendez-vous ultime...

XI

Maintenant, c'était la nuit, la nuit illuminée de lunaires pâleurs. Elle était si claire, que le ciel limpide n'avait pas d'étoiles. Seule, la lune éblouissamment blanche argentait la vallée. Les prés brillaient d'argent au flanc de la colline ; les allées du grand parc étaient sablées d'argent ; les saules balançaient des guirlandes d'argent ; et des ailes d'argent volaient en feuilles mortes. Des taches d'ombre exagéraient leur ténèbre parmi tant de lumière. Les hautes silhouettes des peupliers nus barraient l'infini, et les bosquets semblaient de grandes formes noires recéleuses de mystères troublants.

Félicienne arriva, grave, la démarche roide. Elle glissait parmi la blanche clarté ainsi qu'une muette apparition en des jardins de rêve. Ses yeux las étaient fixes, luisants et comme hallucinés. Elle avait mis, ainsi que pour une fête, ses bijoux de jeune fille : au col, un collier double de fines perles ; aux bras, deux minces bracelets d'or. Les massifs où s'effeuillaient les roses d'automne

l'avaient un instant arrêtée ; puis, elle était partie sans en cueillir : ces fleurs lui étaient des étrangères, et ses amies, les fleurs sveltes, sensitives et vivantes, — les lis de neigeux satin et les iris couleur de nuit-pâle, — étaient mortes depuis l'été. Et cela lui avait causé une tristesse aiguë, de ne pouvoir se parer à son gré pour l'accomplissement de son rêve fatal.

Elle admira le magique décor noir et argent qui resplendissait par la tiède nuit : la solennelle et funèbre grandeur dont se magnifiaient les choses l'exalta ; il lui sembla que tout cela était ainsi afin de glorifier l'acte suprême de sa passion.

Mais la berceuse langoureuse monotonement murmurée par la Rivière l'apaisa, la fit sourire d'un sourire un peu mélancolique. L'éblouissement de feu blanc que ce soir était l'Eau Vivante la fascina, lui prit le regard, lui prit l'âme. Elle s'agenouilla tout près des roseaux...

Et, sans hâte, avec des gestes tour à tour saccadés et lents d'ophélienne démente, Félicienne se prépara pour l'éternelle nuit d'amour. Ses cheveux fauves tombèrent, furent une cascade de scintillante clarté...

Félicienne était nue à côté de l'Eau : et leurs deux blancheurs mettaient en la lumière la tache d'une plus éclatante lumière... Ses bracelets d'or et son collier de perles rayaient de moins lumineux la clarté de sa chair. De crainte que, le lendemain, des gens ne vinssent l'arracher au sein de son amie, elle donna au courant ses vêtements ôtés, regarda les tendres étoffes s'en aller vers le loin.

Puis, elle tendit les bras à la Rivière, se pencha sur elle, s'y laissa choir...

L'aiguë morsure du froid lui arracha un cri ; elle eut une brève révolte, comme si l'aimée per-

fide avait répondu par une blessure à l'attente d'une caresse... Et elle cessa de sentir et de penser, courut vers l'abîme que couvrait l'ombre du grand saule...

Il y eut un clapotis de l'eau ; et les vagues blanches continuèrent à jouer avec les rayons de la lune. Lorsque pointa l'aube, l'eau s'irisa, fut plus que jamais délicieusement violette et orangée ; et les roseaux chantèrent gaîment, oublieux déjà de la petite vierge trop orgueilleuse et trop mièvre, qui était morte d'avoir adoré une illusion.

MARCEL BATILLIAT.

Juillet 1897.

Reproduction interdite.

RÉFLEXIONS

SUR LES DIRECTIONS CONTEMPORAINES

—

Une étude sur « Blanqui et l'énergie présente », publiée au fascicule de septembre de cette revue, m'a valu plusieurs lettres de jeunes hommes. J'exposais qu'à mon sens nos intelligents manquent de caractère, je parlais d'énergie active, j'exprimais à quel point m'excède l'atmosphère de la génération où je naquis, et ma ferme résolution de quitter ses soucis et ses chemins. Il faut croire que j'avais touché à une plaie. La conviction la plus profonde que m'ait donnée la pratique des lettres depuis sept années, — et mon penchant aux préoccupations morales y a sans doute contribué —, c'est que la personnalité d'un écrivain est inséparable de ses livres, en ceci qu'il n'y a pas d'intelligence si ornée qui ne soit vaine sans l'élévation parallèle des qualités du cœur, l'amélioration incessante de l'homme privé. Ce second travail, tout intérieur, est à mes yeux la ratification du premier, loin que l'œuvre excuse l'indigence du caractère de son auteur. Et à mes yeux il n'existe pas d'œuvre d'art vraiment valable en dehors de cette condition : du moins, à l'heure actuelle, les jeux du talent, si ingénieux qu'ils se montrent, ont cessé de m'émouvoir. Une réflexion de Milton, qui m'avait paru arbitraire, se révèle maintenant à moi avec une grande évidence : « Le vrai poète se distingue par cela que sa vie est son meilleur poème. » Divers événements m'ont persuadé que l'homme devait être le signe vivant de ses préceptes, et m'ont fait négliger les révélateurs de morale qui n'y contribuaient pas par la beauté de leur conduite, et invoquaient commodément pour leurs défaillances personnelles l'excuse de la fatalité. Peut-être, après avoir cédé quelque temps à une sympathie bénévole pour leurs exposés, ai-je trop systématiquement appris à me restreindre à une foi plus

étroite, apparemment celle, peu emphatique, de saint Thomas. Mais c'est qu'enfin nous nous payons tous de mots, et que nous en vivons fort mal, encore que nous en servant trop adroitement ; grâce à eux, on peut prendre tout au tragique, ou au ridicule, indifféremment, et on ne sait plus que penser. On s'éveille la tête bourdonnante et le cœur vide. Il serait temps de trouver les deux ou trois préceptes solides sinon brillants qui suffisent à soutenir une existence moderne. Et il n'est pas indispensable d'avoir un grand génie pour les acquérir : ils sont probablement tout proches, il suffirait de les rechercher de bonne foi et sans subtilité. Mais c'est le difficile, car la bonne foi et le manque de subtilité sont ce qui nous abandonne le plus.

Est-ce parce que nombre de jeunes gens commencent à sentir impérieusement le besoin de ces modestes qualités que mon étude, n'atteignant guère pourtant qu'à l'indication d'une lassitude personnelle, en incita quelques-uns à m'écrire ? Je doute qu'ils l'eussent fait si je n'avais touché qu'à une question littéraire, car, au fond, nous avons tellement usé de la littérature qu'elle ne ne nous intéresse plus guère, et bientôt nous aurons à peine la force d'en parler. Nous nous sommes tant amusés avec les mots, qu'ils ont besoin de se reposer quelque temps, et nous aussi. Nous savons trop *comment c'est fait*. Je crois, à cause de cet excès même de talent, — car il y a trop de formes pour ce qu'il y a à dire aujourd'hui, que nous sommes proches d'exiger à toute œuvre littéraire, en surplus de son agrément, une signification morale. Criticisme et éthique, voilà les signes de notre temps. J'ai donc été touché de voir que, sur une simple déclaration isolée, d'autres êtres s'étaient sentis interrogés eux-mêmes, et se dérangeaient pour me répondre : « Vous respirez difficilement ? Mais nous aussi ! Vous en avez assez ? Nous de même ! Seulement, comment faire ? » A la vérité, je n'espérais pas qu'on en vînt aussi vite à cette demande. C'est déjà un grand résultat que de la voir se poser sérieusement. Il est très malaisé de s'évader d'un labyrinthe : mais le labyrinthe d'où l'on ne veut pas sortir est le plus terrible. Si j'avais encore le goût de la poésie allégorique, j'aurais ici une belle occasion de comparer la littérature

récente à une île des Lotophages perdue à l'extrémité des routes de Dédale : mais je cède à tel ou tel de nos confrères cette admirable matière à mettre en vers libres, déjà trop content de m'être enfui de ces mythologiques couloirs.

Et il me semble bien qu'en disant : « Beaucoup savent ecrire, trop peu savent vivre », j'avais mis le doigt sur une blessure du temps présent. C'était au moins, pensais-je, sur la mienne. J'ai entendu crier d'autres jeunes hommes : il paraît qu'ils ont fini par se sentir blessés aussi, et par trouver l'endroit. J'ai, comme bien d'autres, cru apprendre la vie dans les livres ; depuis, quand j'ai été obligé de constater la faiblesse de cette expérience et de tout reconstruire sur nature, j'ai au moins appris à ne conseiller personne, ayant trop péniblement assemblé de quoi me diriger moi-même. Tout au plus pourrais-je dire à quels expédients j'ai eu recours. Mais est-il un cas pareil à l'autre, et chacun ne doit-il pas découvrir ce qui lui convient ? Néanmoins, il me paraît que si j'avais devant moi l'un de ces jeunes gens qui m'ont écrit, et que l'heure fût propice aux réflexions et aux confidences, je pourrais lui parler à peu près comme ceci :

« Vous commencez à comprendre, n'est-il pas vrai ? que le symbolisme, le naturisme et autres pratiques, ce que j'appelais des « amours de tête », ne nous mènent pas à grand chose. Il est clair qu'un homme qui regarde la vie actuelle avec des organes sains, et qui, rentré chez lui, ne trouve pour toute conclusion qu'écrire des vers, est pour le moins un peu... faible. C'est pourtant ce qui a occupé depuis dix ou quinze ans les trois quarts de nos camarades : et quand nous avons essayé de leur parler d'autre chose, ils ne se sont guère dérangés. Ils se sont beaucoup querellés sur la prosodie, les vers mis en prose, la prose mise en vers, et il est probable que l'existence est infiniment plus large que tout cela. Ils continuaient l'éducation du collège ; bons latinistes, ils héritèrent l'attitude du grammairien. Cela ne vous contente plus, les décors médiévaux, les ballades, les sonnets vous inspirent de l'ennui : vous concevez que l'expression de soi par le style est au-dessus de tels divertissements, et que la littérature n'est pas une car-

rière. Seulement, vous ne savez que mettre à la place de ces colifichets et de ces contes de nourrices. La portée morale d'un livre vous attire et vous effraie, et je vous trouble beaucoup en vous parlant du « caractère » et en vous exhortant à sortir de cette atmosphère irrespirable. Eh ! ne sentez-vous pas que l'essentiel, c'était d'en arriver à ce dégoût, très sincèrement?

Je vous prie de ne pas vous méprendre, et je vous arrête ici tout d'abord : je n'incrimine présentement aucun écrivain. Je suis éloigné de cette pensée, parce que je ne retiens des hommes que les principes qui les déterminent, et trouverais injuste de condamner autre chose que ces principes. Vous savez comme moi que chacun fait ce qu'il peut, et ne peut qu'obéir au magnétisme de son temps. Si donc j'ai dit que je rejetais ma génération, je n'ai voulu parler que de ses inspirations, non de ses figures, dont quelques-unes me resteront chères. D'ailleurs, si j'en venais aux personnalités, je ne serais dur pour nulle d'entre elles autant que pour la mienne, car je ne serais pas si rebuté si je n'avais été plus égaré qu'aucun autre dans cet artificiel dont nous souffrons : j'ai, Dieu merci, coupé les cheveux en quatre aussi volontiers que tous nos camarades. Seulement, je n'en suis nullement fier, et si je ne m'attarde pas à le regretter, je trouve qu'il est grand temps de passer à d'autres exercices. J'imagine aisément qu'on s'en piquera : peu m'importe qu'on réduise ma pensée à des envisagements mesquins, alors que je conteste, au-dessus des individus, *le principe vital* du groupe dont je me sépare. Un de vos amis m'écrit : « Mais les journalistes profiteront de cette critique pour accabler une fois de plus ceux qui, en somme, sont de votre bateau! » Je ne suis plus « du bateau » et les journalistes sont trop incapables d'apprécier de tels scrupules : d'ailleurs, je fais exprès de parler de cela « entre nous », en toute franchise, parce que la question ne les regarde pas. Ne cherchez donc pas sous mes paroles des attaques déguisées, qui ne m'intéressent point. Je ne m'occupe que d'idées fausses, et ce sont elles, non les hommes, qui nous oppriment.

Il en est une, disons-la tout de suite, car c'est le fond de notre gêne : c'est l'idée que nous nous fîmes d'un

art restreint, opposant, par une religiosité, vague, notre œuvre, nos moralités, nos personnes, à la vie courante. Nous nous sommes enfermés nous-mêmes dans de petites chambres, nous n'avons pas osé insister dans l'époque. Aujourd'hui, nous étouffons, mais n'osons pas sortir, parce que le bruit du dehors nous donne la migraine. Or, dans ce bruit qui effare nos convalescences, tous les hommes vivent et agissent pourtant. Plus nous tarderons à braver l'étourdissement premier, plus nous nous étiolerons. Le lit affaiblit le malade après l'avoir reposé. Et la vie va très vite : si nous persistons à ne plus vouloir d'elle, c'est elle qui ne voudra plus de nous. Et n'est-ce pas déjà commencé pour notre génération ?

Elle a eu autant de talents que toute autre, plus même, en bien des points : elle a inventé ingratement des moyens, ouvert des avenues où s'épanouiront les sensibilités des jeunes hommes, qui déjà la bousculent avec un sans-gêne cruel et édifiant. Elle a peut-être, par l'extrême souci de l'intégrité des formes, sauvé les lettres françaises de l'aveulissement : elle a payé du prix de son insuccès l'entrée en France des grandes sources de l'idéologie internationale. Cependant elle meurt, elle est poncive, les meilleurs d'entre ses fils nous fatiguent. C'est que son énergie a été toute mentale, c'est qu'elle n'a pas soutenu la valeur de ses principes par une conduite publique égale en inflexibilité, c'est qu'elle a dédaigné de s'expliquer, et qu'aujourd'hui ce dédain apparait comme une impuissance. Qu'est-ce qui n'a pas circulé dans ce monde de revues fermées, de publications restreintes, de doctrines isolées, de tentatives individuelles ? Le caractère. Et qu'appelé-je de ce nom qui vous déconcerte ? La révélation constante de l'homme sous l'affirmation de ses écrits, sa présence muette mais prête à prouver par soi-même, son être mis en enjeu comme gage de ses fois. Ils se sont affirmés, tous ceux-ci, dites-vous ? Non : pas assez, puisque vous ne respirez pas dans la société qu'ils vous ont offerte. Ils ont temporisé, ironisé, toisé, décliné : ils n'ont pas affirmé. Fils du criticisme, ils ne croyaient pas. Et dans leurs réticences, leurs demi-mots, leurs élégances sceptiques, leur rejet de la vie ordinaire, leur mandarinat, leurs diplomaties

délicates, leur restriction à l'élite et au snobisme mondain, qu'apercevons-nous aujourd'hui ? Une immense duperie, un défaut de caractère, et la caducité imminente, parce que l'heure est passée pour ceux qui se disaient : « Je parlerai toujours à temps. » Croyez qu'ils le savent au fond d'eux-mêmes : mais, intellectuels habitués au demi-jour des chambres, à la lueur des lampes, ils ne peuvent plus sortir à la lumière de midi. Il était inévitable qu'une génération pâtît de la crise de 1870, qui a bouleversé l'âme routinière de la vieille France : c'est celle-ci qui a payé la rançon. Le sang infusé crée une éruption du vieux sang avant de rendre la vie aux artères épuisées : l'éruption dans la pensée française, c'est cette génération infortunée qui la symbolise. Respectons son destin, mais fuyons-la : ici plane l'odeur de la mort.

Oui, ceux dont nous parlons, ils l'ont pris de trop haut avec l'existence, et en même temps ils n'ont pas eu assez de force pour renoncer à ses avantages, qu'ils désiraient secrètement tout en en sachant le vide. Il y avait au milieu d'eux un homme de caractère ; je ne le nommerai pas, parce qu'il ne doit se mêler aucun nom à ces réflexions générales, mais vous savez qui je veux dire. Celui-là a prouvé son art de renoncement par une vie de renoncement ; hégélien pur, figure entre toutes exceptionnelle, il s'est cloîtré dans les lettres comme dans sa personne, n'a rien attendu que de l'avenir, et a rencontré dans son isolement volontaire une grandeur. Personne, du temps présent, ne lui équivaut. Au moins celui-là a unifié ses principes et son être, fait preuve de caractère, d'une façon si superbement tranquille en face de l'opinion insurgée qu'il l'a forcée au respect. Mais pensez-vous que son exemple ait été suivi ? La plupart, tout en lui rendant hommage, se sont amendés par degrés insensibles, sont retournés à l'acceptation officielle, sont rentrés furtivement dans le commun, et vous savez que nos poètes sont gens fort experts à se pousser dans le monde, la ductilité est leur signe : or, avec la ductilité, on n'impose pas des idées, on ne fait agréer que des personnes. Ils ont eu tous une crainte extrême de l'énergie, et ont inventé une politique exquise et chantournée pour s'en passer. Les deux choses dont on

a le plus peur aujourd'hui, c'est l'énergie et le caractère. Personne n'ose commencer : tant qu'à la fin le grand courant bouleverse tout sans choisir.

Il faudrait cesser de faire les dégoûtés devant ce qu'on ne nous offrira bientôt plus, se remettre aux petites besognes humbles de la vie. Ah ! certes, ce n'est pas engageant pour le début. Mais nous avons été trop gâtés : nous ne trouvons la vie grossière que pour avoir raffiné sur toutes choses. Vous m'écriviez : « Quelles sont les petites actions qu'il faut faire pour arriver à être digne des grandes ? » Mais toutes, toutes celles qui se proposent ! Si vous avez un caractère, affirmez-le en toute occasion. Il n'y a pas de petite occasion en morale, non plus que de petits faits. Il est bien certain que vous seriez imprudent en vous jetant d'emblée dans l'apostolat ou le tribunat public. Mais essayez d'abord une conquête de vous-même, vous serez effrayé de voir ce qui vous reste à réaliser, combien tous les poètes raffinés que vous savez sont incultes dans leur existence morale. L'abâtardissement du caractère est universel : il empoisonne presque toujours nos amitiés dès leur début. Quel est l'homme moderne qui peut se coucher un soir en se disant qu'il n'a pas menti dans la journée, ou tout au moins manqué à la dignité personnelle ? Ne me dites pas que j'exagère, car c'est véritable ; seulement l'homme moderne ne s'en rend pas compte parce qu'il s'interroge de moins en moins, plus il ergote dans sa vie extérieure ou subtilise dans ses écrits. Quand je vous dis : « Accomplissez toutes les petites actions qui se proposent », j'entends répondre à une question que vous posiez en termes impropres. « Quelles sont les petites actions à faire ? disiez-vous. Eh ! il n'est que les grandes, celles qui vous semblent telles parce qu'elles ont un effet visible et public, qui soient indiquées par la force des choses ; mais les autres, le premier point est que vous les discerniez vous-même dans votre existence privée. Il est autour de vous, chez vous, des occasions de s'affirmer qui ne sont pas les miennes, qui sont spéciales à votre entourage. Il suffit que vous vouliez vraiment les découvrir. L'essentiel, c'est de faire de votre personne morale et de son enrichissement l'objet précellent de vos soins. Les livres ne doivent passer

qu'après : ce qui tue la génération actuelle, c'est qu'elle rapporte tout au livre. Un livre n'est que le signe d'un perfectionnement intérieur ; mais que dire d'un homme qui ne s'occupe que de perfectionner un livre ? Il prend le signe pour la cause même, qui est soi, il s'immole à un fétichisme,

Considérez la conduite de nos intellectuels dans toute occasion publique et dites si leurs manifestes, par exemple, ne vous ont pas toujours semblé être rédigés par des hommes sans éducation, privés du sentiment de la mesure ? La lecture de ces documents est à faire rougir, par le ridicule, la prétention, la bouffissure, le ton de criaillerie qui s'y montrent. Des manifestes d'artistes, ces papiers collectifs ? Non : des prospectus ! Et pourtant ceux qui s'y réunissent pour élaborer ces pauvretés avaient chacun plus de pensée et de tenue qu'il n'en paraît à la lettre où s'apposent leurs signatures. Mais ils manquaient de caractère public, parce qu'ils n'en avaient pas assez dans le privé. Le manque de caractère public a été la marque du symbolisme, et il s'est effrité de lui-même. Nous savons tous ce que son titre signifie comme apport d'une certaine sensibilité et d'une vision donnée : mais il est insaisissable en lui-même. Il n'a pas eu de vie propre : il n'a même pas su atteindre la vitalité apparente d'une école, ce qui n'est pourtant point le signe d'une force si durable. Il n'a pas existé du tout, parce qu'aucun de ses adeptes ne le reconnaissait en son particulier ; et cependant ils se sont groupés autour de ce néant, même pas par désir d'association, par veulerie, par atermoiement, pour avoir l'air de présenter une garantie d'existence publique, d'occuper une place dans l'opinion. Le symbolisme, personnage muet, leur a tenu lieu de ce qu'on appelle juridiquement « la personne morale » d'une société.

Il est temps, n'est-ce pas, de la trouver en vous-même, puisque aussi bien la société se dissout, et que vous n'y respirez plus ? En vous-même, oui, et non dehors comme vous le dites ; car déjà vous cherchez machinalement à entrer dans une autre confrérie, tant est enracinée en vous l'idée de neutraliser votre responsabilité. Cherchez plutôt, hélas ! à ne plus vous appuyer sur le bras de quelqu'un, à faire seul vos premiers pas de convales-

cent. Et pour cela, cessez un moment de vous ingénier à perfectionner votre style, et occupez-vous de délivrer votre pensée individuelle des clichés de la solidarité. Vous aurez toujours le temps de vous amuser avec les mots : ce n'est pas le talent qui signifie à l'heure ou vous venez. Tout crève de talent. Ce qui manque, c'est le caractère, c'est le sel de l'homme. Et vous apercevrez vite que ce qui prime en nécessité les qualités de l'intelligence, pour la construction du caractère, ce sont les expansions du cœur, que presque tout le monde s'interdit actuellement, par sécheresse ou par peur de souffrir. Si vous craignez de souffrir, vous ne ferez rien : et vous ne tirerez parti de votre souffrance que si elle vient d'une confiance immodérée de votre cœur. Les déceptions de l'intelligence ne donnent qu'une douleur froide, stérilisée par l'orgueil, atténuée par le sophisme qui permet de tricher avec la vérité qu'on n'a pas su trouver: les déceptions de l'intelligence ne trempent pas le caractère. Mais les déceptions du cœur sont les seules capables de vous faire mesurer avec humilité et sincérité les mérites et les défaillances de votre caractère. Commencez par vous énoncer franchement en toutes choses. Voilà la première des « petites actions ». C'est très dur ; vous ne le faites pas sans peine, ni moi, ni personne, mais il le faut. Au surplus, c'est la meilleure des politiques morales. J'ai éprouvé que jamais les gens n'admettent que chez autrui le mobile le plus simple soit le véritable : l'évidence même est la plus sûre des protections. Vous y vivrez caché, la simplicité vous célera mieux que les faux-fuyants les plus compliqués. Et comme vous auriez tort de vous gêner ! On craint l'être qui dit posément ce qu'il pense. Vous n'en retirerez, dans nos milieux, ni plus ni moins de dénigrements secrets ; méprisez-les et passez, vous y gagnerez, à chances égales, d'être respecté au moins extérieurement. Cela vous donnera quelque confiance en vous-même.

Augmentez-la en cherchant autour de vous d'autres caractères. Fuyez toute collectivité, quittez tout monde spécial, agissez comme un visiteur étranger, allez voir nommément ceux qui vous ont touché par leur œuvre ou leurs actes, recherchez des hommes, dans les aînés

comme dans vos camarades. Envisagez-les individuellement, et toujours avec les qualités du cœur autant qu'avec celles de l'esprit. Car on n'approche valablement un être humain qu'en se proposant de l'aimer. Nombre de gens parlent bien, même de morale : vous savez qu'avec le maniement des mots on peut même donner l'illusion de la noblesse intérieure. Oubliez les mots, voyez les actes, et allez même sous l'imperfection des actes, tâtez les intentions avec les antennes du cœur, qui vont tellement plus loin que l'intelligence. Essayez tous les caractères comme vous essayeriez un amour : neuf fois sur dix, vous souffrirez. La dixième fois, vous aurez un ami. Et les neuf déceptions auront donné à votre caractère neuf méthodes pour toucher le fond des hommes et pour s'éclairer sur lui-même.

Tant que vous en serez à ces préliminaires, à ces « petites actions » intérieures, à ces épreuves de votre caractère, au côté moral de la question, restez en marge de toute société, refusez insignes, étiquettes, manifestes, coteries, fonctions, ne mettez votre signature au bas d'aucun acte collectif. Vous n'avez que faire de ces faux-semblants qui anémieraient votre personnalité au lieu de la soutenir ; ne soyez presque rien, mais soyez vous-même dans ce presque rien. Il n'y a qu'une vraie collectivité où vous puissiez entrer : celle des caractères cohérents aux vôtres, appartinssent-ils à des êtres totalement dissemblables en leurs professions. J'ai connu quatre hommes dont les âmes étaient cohérentes entre elles, et que j'acceptais presque entièrement dans la conformité de la mienne : l'un était ouvrier forgeron, un autre était romancier, le troisième gentilhomme campagnard, et le dernier physicien. Et j'ai certainement plus d'affinités avec eux qu'avec presque tous les confrères de ma génération à qui je serre la main dans des bureaux de rédaction. Ne vous limitez pas à la fréquentation des gens de lettres ; vous vous étiolerez. Le mouvement artistique et moral que vous avez envie de quitter s'est étiolé en vivant entre augures, fenêtres fermées : et si vous avez pénétré dans les réunions de ces augures vous en avez vu la misère. Ou ils parlent de procédés, ou ils dénigrent l'absent, ou ils disent des niaiseries dont beaucoup de bourgeois ne voudraient pas. Il y a des

négociants qui sont de vrais hommes, avec un cœur et un esprit droit, et des poètes symbolistes qui n'existent ni comme poètes ni comme individus. Sortez et cherchez. Quand vous serez assez fortifié, venez-en alors aux « actions » plus grandes, c'est-à-dire, pour abonder dans votre acception, visibles. Vous dites : « Que c'est difficile de prendre contact avec la foule ! » Pensez-vous que ce soit plus dangereux que de s'enrégimenter dans une congrégation littéraire ? C'est plus instructif et moins borné, en tout cas : vous parlez comme un dégoûté qui n'a pas envie de sortir de son petit milieu.

Vous demandez : « Qu'y a-t-il à faire ? » Mais il n'y a jamais rien à faire, sinon pour ceux-là mêmes qui ont envie d'agir : et ils trouvent toujours à susciter quelque chose ! Vous ne me demanderiez pas : « Qu'y a-t-il à écrire ? » parce que vous vous payez de mots. Et nos poètes se sont répétés depuis quinze ans sans avoir la modestie de se poser cette question-là, parce que l'assemblage des mots, cela peut durer indéfiniment. Les trois quarts d'entre eux n'avaient qu'à se taire après leur premier volume ; ils l'ont récrit de droite à gauche, avec un autre titre, mais en tant qu'hommes et que caractères, ils n'ont point avancé d'un pas. C'est même ce qui fait l'ennui que vous en ressentez présentement, car, enfin, ils ont autant de manière que jadis, ils sont même plus adroits à force d'exercices de style, et cependant vous en êtes rebuté. Vous ne me demanderiez pas : « Qu'y a-t-il à écrire ? » Ils ne se le demandent pas davantage. Et croyez-vous que si l'on estimait en actes l'énergie cérébrale dépensée dans leurs allégories, on trouverait grand'chose ? Ne faites donc pas comme eux : dites-vous bien que si le fait d'écrire est votre mode d'expression, il doit être convertissable en valeur active. « Qu'y a-t-il à faire ? » Rien. Rien en effet : l'époque attend qu'on fasse, elle ne demande ni n'indique rien, car, si elle pouvait, ce serait déjà un commencement d'exécution. La position même d'un problème est déjà un début de solution. Ceux qui agissent dans une société, ce sont ceux-là qui, en même temps qu'ils apportent une résultante, montrent la nécessité d'un besoin nouveau, auquel nul ne songeait. Voyez ce que font certai-

nes industries américaines. Elles inventent un objet, le tiennent prêt pour la consommation, puis èlles en créent le besoin par les insinuations de la publicité. Un jour, chacun s'éveille en se disant : « Mais oui, il serait bon que tel objet fût inventé. Que ne l'avons-nous ? » Et lorsque arrive l'objet préparé d'avance, il vient à son heure. La méthode de l'action n'est pas autre. Si vous demandez : « Qu'y a-t-il à faire ? » vous demandez qu'on vous indique un acte déjà fait ; vous vous offrez comme un employé et non comme un initiateur. Croyez-vous que ce temps-ci ne manque de rien ? Mais regardez-le donc, ce temps que nos symbolistes ont renié sans attendre d'y vivre : regardez-le, inquiet, fiévreux, croulant dans sa vieille politique et sa vieille morale, vivant d'imagination et de tragique, espérant toujours que tout changera demain matin ! Et hâtez-vous, car ce temps « où il n'y a rien à faire » use un homme en cinq ans, avec sa frénésie, comme l'opium avec sa léthargie. Entre l'opium de nos allégoristes et la frénésie de la vie active, il ne vous reste qu'à choisir. Vivez beaucoup par la sincérité du cœur, et vous saurez seul découvrir ce qu'il nous faudra faire. Que ce soit dans les lettres ou dans la vie, il n'y a qu'une méthode véritable, tout se tient, et ce qui a disloqué nos amis, c'est l'écart progressif entre le talent et le caractère.

Je suis persuadé, quant à moi, que cette génération si intelligente a dévié par l'excès de cette intelligence même, qu'elle a vicié tous ses dons en s'enfermant, qu'elle n'a pas vécu d'une façon normale, et qu'elle a manqué, en somme, à un devoir supérieur : l'affirmation. J'y ai été mêlé, elle m'a déçu. Je m'y suis senti envahi par le froid, le froid de la logique, de l'éducation métaphysique, du criticisme, du goût, de la réticence. Ah ! tout dire, tout risquer, se tromper franchement, souffrir, mais ne plus se guinder ainsi, ne plus avoir froid ! Et pourquoi donc, mon Dieu, tant de précautions oratoires, de mystères, de diplomaties, d'attentes ? Tous ces hommes m'ont paru vieux ; ou pour mieux dire, au lieu d'hommes, je n'ai rencontré que des hommes de lettres. Mais est-ce que l'humanité est « de lettres » ? Vivre par le cœur, songer à se perfectionner soi-même avant son talent, se créer sa propre collectivité, souffrir,

ce sont des principes si simples qu'il semble que chacun les pratique depuis toujours : examinez bien, et vous verrez s'ils sont peu suivis. En combien de ces livres brillants, de ces poèmes modernes si ingénieux, sentirez-vous ce que j'appelle le cœur, d'un mot obscur que les femmes comprennent si profondément qu'elles en font toute l'étude de leur vie, ce que les vieux poètes appelaient « les accents de l'âme » ? Presque dans aucun ; mais les jeux du talent à foison, jusqu'à écœurer. Vous n'en voulez plus ? Commencez donc par rejeter de votre vie les principes qui les ont créés.

Rejetez, et vous serez rejeté : c'est ce qu'il faut. Soyez seul, voilà la première « action visible ». Quand vous aurez assez sondé votre organisme moral par la souffrance du cœur et la sincérité méthodique pour pouvoir vous supporter vous-même sans trop de honte ou d'ennui, allez à l'écart, et choisissez dans le monde, du dehors, ceux qui vous semblent propres à vous constituer une compagnie. Vous en trouverez peu, mais il en faut avoir peu pour en sentir le prix. J'ai aimé tous les camarades que le sort, l'époque, les goûts littéraires analogues me donnaient ; j'ai dû les écarter les uns après les autres, certains avec une douleur véritable, tous avec regret. J'en ai retenu deux ou trois, et je me trouve heureux. Je suis persuadé que j'ai eu beaucoup de chance. Vous êtes étonné ? Vous semblez penser que je ne suis pas exigeant en matière de bonheur ? Mais il ne faut pas tant de choses pour faire le bonheur, par le grand, le rêvé, assurément, mais celui de la semaine, l'immédiat après tout. Vous pensez qu'il y a autour de moi, à Paris, sinon autour de votre petit cercle de province, beaucoup plus d'amis à découvrir ? Essayez, et vous verrez de quelles façons infiniment diverses les gens vous cassent dans la main ! Non, voyez-vous ; très peu d'êtres autour de soi, et quelques bons toniques moraux, voilà tout le bagage d'un actif. J'adore Emerson, parce que jamais je ne l'ai ouvert, me sentant à bout de tout, sans y trouver la phrase douce ou rude qui me remettait d'aplomb : lire *Confiance en soi-même* ou l'essai sur la *Compensation*, c'est pour moi renouveler mon sang. Et j'ai aussi Carlyle, Poe et Laforgue, et c'est à peu près tout mon viatique, tous mes

antidotes. Vous trouverez bien aussi vos toniques et vos astringents ; mais apprenez progressivement à vous en passer.

Je cède à ne vous parler ici que de morale, et nous sommes écrivains tous deux : je pourrais vous dire d'autres choses sur l'art de notre génération. Mais ce qui vous gêne et vous excède dans son art, ce sont les tares de sa moralité, qui inspire cet art : car la vie une, le caractère fait tout. Il ne donne pas le talent, mais chez ceux qui en ont il le dirige. Un homme de beau caractère peut faire d'exécrables poèmes, mais un homme de caractère bas n'en fera jamais de beaux. Pour l'un, il y a probabilité de non réussite, pour l'autre, il y a certitude. Et si le premier a du talent, il en fera un usage puissant, au lieu que le second n'en fera rien. *L'amoralité dans l'intention* de l'œuvre d'art est une notion juste; mais l'intervention du caractère de l'auteur dans l'élaboration de l'œuvre d'art est inévitable. Je n'admettrai jamais qu'on introduise l'enseignement et l'esprit de sermon dans un poème : mais sans enseignement intime de l'écrivain il n'y aura que versification, non poésie. C'est ce qu'il y a chez les neuf dixièmes de nos amis, et c'est pourquoi vous ne pouvez plus vous y intéresser. Si donc je n'ai exposé ici que des raisons *morales* pour me séparer d'une génération d'*artistes*, c'est que seules les raisons morales importent en toutes branches de l'activité matérielle ou mentale. Or, nous avons vécu, vous et moi, au milieu de gens qui étaient fort experts en littérature, mais qui, foncièrement, n'étaient que des enfants vieillis, des hommes rudimentaires, avortés, des hommes que toute question morale faisait bâiller, et qui ne retenaient de la vie que des métaphores. Au reste, l'idéophobie est une maladie française. Pensez-vous, là, très sérieusement, que nos poètes aient vu une différence entre Dumas fils et Ibsen, hormis quant à la supériorité esthétique qui préside à la construction des drames du second ? Eh bien, moi qui ai pris soin d'interroger là-dessus, tout doucement et sans en avoir l'air, les principaux d'entre eux, je suis assuré qu'ils n'en ont pas été impressionnés différemment. Ils ont éreinté facilement Dumas quant à ses bassesses de procédés scéniques ; ils ont loué Ibsen pour

la beauté extérieure, dialogues et dispositions tragiques de ses drames, Mais ce qu'ils ont pu penser de Nora, d'Oswald, de Brand, de Hedda, de Borkman, je dis *penser*, si vous pénétriez dans leur moralité, vous découvririez que c'est aussi confus que ce qui leur reste de Césarine ou d'Olivier de Jalin, cela n'a pas plus marqué dans leur conscience et dans leur caractère, ils n'ont fait attention qu'au talent, mais nullement à ce que le talent servait à exposer, c'est-à-dire à l'essentiel. Et je dirais de même pour le Levine d'*Anna Karenine* ou pour toute création intellectuelle de ce temps. Ils considèrent cet ordre de choses *humaines* comme des suites ennuyeuses de l'éducation ; ce sont des collégiens qui ont détesté la classe de philosophie et ne se souviennent que de la rhétorique. Comment pourriez-vous vivre avec eux? Dès l'instant qu'on n'est pas décidé au bouddhisme, et qu'on veut exister humainement, il vaut encore mieux se payer d'idées que de mots. Tenez, l'un de nos meilleurs romanciers, et un véritable caractère, parlait dans une préface récente de son désir de voir une *émotion de pensée* s'élever au-dessus de l'émotion de sensibilité. Il estimait que l'ethnologie par exemple peut donner, par le spectacle des luttes de races, une émotion aussi intense, bien que généralisée, que le récit d'un drame individuel spécialisé. Il faisait de l'intellectualité pure une source émotive digne du temps à venir, et en tous cas de l'élite. Personne parmi nos raffinés n'a relevé, même dans un coin de ces revues où les questions de coteries trouvent trop souvent leur place, cette hypothèse qui s'adressait directement à leur sollicitude de créateurs. Parlez-leur sociologie, morale, psychologie des foules, entretenez-les d'une idée générale, d'un des ressorts qui font vivre ou qui étranglent les nations modernes, mettez la conversation sur le paupérisme, le péril jaune, l'agonie de l'Europe centrale et des races latines, ou tout autre de ces sujets qui sont le pain de la vie mentale pour tout homme du temps présent, ils vous répondront : « Ceci ne nous concerne pas : nous sommes artistes. » Et vous vous demanderez ce qu'ils mettent dans leur art ! Je me le suis demandé, je n'ai pas trouvé à m'en nourrir ; je n'ai vu en eux qu'un mouvement de formes, un répertoire de procédés,

mais pas un feu où chauffer une âme inquiète. Etre artiste ainsi ? Mais ce que je veux, alors, c'est être un homme ! Et cela, ils ne me l'enseigneront pas ; c'est pourquoi je reprends ma route et cherche ailleurs.

Ma conclusion ? demanderez-vous, la voici. Isolez-vous reprenez, un par un, vos actes. Cherchez-en les mobiles, la cohésion : trouvez leur unité. Après, vous essaierez leur magnétisme sur autrui. Vous croyez, me dites-vous, qu'on s'est occupé d'individualisme, des vraies bases de la solidarité morale, d'affirmation de soi ? Pas assez, vous dis-je, pas encore assez. On a répété qu'il fallait s'en occuper, simplement, mais cette génération ne s'y est pas mise. C'est pourquoi elle se dessèche, c'est pourquoi vous avez l'envie d'en sortir, et cette envie vous prend juste à temps pour votre salut : vous alliez ne plus respirer. Exprimez-vous tout entier par votre caractère, comme s'il ne vous était pas donné de vous exprimer un jour, avec plus d'écho, par votre littérature ; ne vous reposez pas sur elle de votre expression personnelle, ne croyez pas en avoir fini avec vous-même quand vous aurez usé d'elle. Considérez-vous comme réduit aux moyens *humains*, sans recourir aux moyens *littéraires*. Vos livres seront ce qu'ils pourront car il entre bien du hasard dans la réussite du livre le plus travaillé ; mais vous, au moins, vous serez ce que vous aurez voulu, vous serez un homme fait de ses propres mains. Et c'est autrement difficile et beau à faire qu'un volume de vers libres, et cela donne un autre contentement. C'est ce que ne comprennent pas nos jeunes gens. Je les appelais « imprudents et timorés tout ensemble » : cela vous a ému. Eh ! oui certes, imprudents et timorés, parce qu'ils cherchent à être des littérateurs et non des hommes, en sorte qu'ils outrent des paradoxes pour se cacher à eux-mêmes leur manque de vérités ; et tandis que les paradoxes conduisent à l'excès blessant dans les déclarations, le défaut des vérités intérieures, dont tout le monde a humblement, piteusement besoin à part soi, conduit à une timidité dans les actes. Nous avons eu les ironistes, qui se coupaient toutes les routes par leurs considérations *a priori* ; nous avons eu les symbolistes qui tournaient le dos à la vie courante par « aristocratisme » ; nous

avons maintenant les arrivistes, qui sont pleins d'effronterie et qui s'imaginent qu'on mène à quatre par toutes les portes. Observez bien que tous manquent de véritable caractère, et qu'ils font tous preuve de peurs, dissemblables mais équivalentes, de l'existence réelle. Vous étant bien dit tout cela, rentrez chez vous, apprêtez-vous, aimez votre temps, et attendez tout de votre conscience et des forces naturelles, rien des écoles. »

Telles sont, à peu près, les réflexions que je ferais, si le hasard voulait qu'un de mes correspondants fût assis en face de moi. Je ne pense pas qu'il s'en irait avec une foi nouvelle. J'imagine même qu'il serait déconcerté, parce que je ne lui aurais pas mis en poche une petite boîte avec un spécifique de la personnalité morale. Mais les théologiens disent à ceux qui viennent leur demander les moyens de s'assurer dans la foi :« Observez les rites. — Je n'y crois pas encore totalement. — Observez-les toujours de bonne volonté : commencez par y assister. La pratique suivie des formes influera sur vous, et par l'accoutumance des formes vous atteindrez à la croyance. » C'est une méthode fort profonde. Pour fortifier un caractère, il faut d'abord s'appliquer à l'étudier dans son état présent. Et puis, nous sommes vraiment si excédés, les uns et les autres, de la littérature et des pensées dont nous faisions notre ordinaire, certains l'avouant, comme moi, d'autres faisant la moue mais en convenant au fond, qu'à la fin nous en sortirons tant bien que mal. Disons-nous tous les jours que nous en avons assez. C'est tout ce que je tenais à dire : quand la collectivité le dira, dans notre coin comme dans le monde social, ce dont nous avons assez s'en ira de soi-même, et nous trouverons au fond de la cornue le *corps simple*. En donnant des sous aux pauvres, on retarde la justice immanente des révolutions. Nos « amours de tête », ce sont les sous que nous nous sommes donnés depuis des années et que nous avons dépensés au fur et à mesure, en sorte qu'aujourd'hui nous n'avons rien, et l'âme crie famine. Nous avons compensé par de petits acquits successifs de petites déperditions successives : arrêtons les demi-mesures, ne nous faisons pas des âmes d'indigents. Il est indéniable que si nous avons fabriqué beaucoup de livres, qui valent d'ailleurs les

spécialités du voisin, nous avons élevé au milieu de nous très peu d'hommes Cette génération a parlé bas, les bras serrés au corps, dans un salon ou une chapelle. Il y a pourtant d'autres retraites ou d'autres tribunes, et c'est assez de réticences, de petits soins et d'atermoiements. Il faut une avenue large, il faut une source belle pour oublier tout cela, et cela *doit être* dans l'époque. C'est ce que j'appelle l'Aventure, cette révélation latente, une aventure de pensée sinon de fait. Quelqu'un me disait : « Vous attendez l'Aventure ! Ce n'est pas un cri de poète, cela ! » Hélas ! nous ne nous entendons plus sur ce nom de *poète* : ce que je sais, c'est que c'est un cri d'homme.

Qu'est-ce que nous demandons, après tout, à l'art comme à tous les autres moyens d'expansion ? Qu'est-ce qui nous excite à travailler ? Une vie ornée, large, intelligente, un emploi valeureux de notre sang. Et ce n'est pas en chuchotant, en subtilisant et en s'enfermant qu'on y parvient. Le bon billet que de limer des poèmes ou des romans, si nous ne nous construisons pas nous-mêmes, si nous ne nous trouvons pas nous-mêmes ! Et cette trouvaille-là vaut la peine de rater bien des volumes, sinon de n'en plus écrire du tout.

CAMILLE MAUCLAIR.

Septembre 1897.

SONNETS

—

ÈVE A LA FONTAINE

Vers la chanson des eaux rythmant son vague ennui,
Ève vient, s'étirant de son rêve immobile ;
Dans l'air passent les pieds parfumés de la nuit,
Son sein fleuri désire une lèvre débile.

Ce pas chantant d'espace en fuite du mystère,
Son clair oubli s'émeut à le sentir glisser;
L'odeur des bois heureux s'élargit à se taire ;
En rides sur son front l'eau semble se plisser.

Où va, fuyant appel, l'insaisissable voix ?
En quels brouillards d'espoir expire son haleine ?
L'errant aveu commence un regret d'autrefois.

Et, de ses flancs profonds où les bonheurs dormaient,
Eve, triste, sentait, vers l'infini des plaines,
Un long trouble chantant decouler à jamais.....

LE BONSOIR

Nous nons tenions tous deux sur le seuil de ta porte,
Tu rentrais dans ta vie où je ne te suis pas.....
La clarté de la lune était timide et morte,
Et les rameaux tremblants semblaient parler tous bas.

Et tu laissas ma main se poser sur la tienne;
Mes yeux, voyageurs las, te quittaient, pleins d'émoi;
Chers soirs, il n'est donc rien aux yeux qui vous retienne?
Le bruit froid du battant déjà tombait sur moi.

Derrière nous, le soir d'été, tendre et charmant,
S'ouvrait; là-haut brillaient les étoiles; aucune
Ne brillait d'aussi loin que ton regard dormant.

Un parfum me venait d'un tilleul écarté.....
Je vis ton escalier que blanchissait la lune,
Et songeai que tes pas blesseraient sa clarté.

*

VOCALISES

J'ai souffert de ta voix en l'amour morne et sourd,
Voix aride où sablait le désert de ton âme;
J'ai souffert du jour gris sans frissons et sans flamme,
Charbon d'Eternité qui fumait d'encens lourd.

Vers le bois frais du Rêve où l'espoir chante et sourd,
Où le deuil de la nuit, ardent, s'éplore et brame,
J'irai : je revivrai le songe épars du brahme,
Au silence où la lune a des pas de velours.

En la fuite d'argent des heures taciturnes,
Je verrai s'écouler, du secret de leurs urnes,
Le silence mouillé qui frémit dans les bois;

Ou j'aimerai, laissant, sans mémoire et sans voix,
S'étendre en mes yeux lents le sommeil des prés vagues,
Le vent horizontal qui sourit sur les vagues.

LE CHANT DU VIDE

Je veux emplir mon cœur d'un vide rayonnant; —
En vain : l'espoir fleuri s'enroule à ma fenêtre;
Comme un trait d'or aigu la Vie en moi pénètre;
Mon cœur surpris s'émeut au flot de maintenant!

Le voile du matin tremble au front d'un beau jour,
La terre est une lèvre immense de caresse;
Les morts vont tressaillir la féconde paresse
D'émouvoir le gazon d'un clair regret d'amour.

Ah! plutôt, en cette ombre où mes passés se voilent,
Que se glisse, et s'enroule, et rampe immensément,
L'obscur serpent des nuits aux écailles d'étoiles!

Je suis las du parfum des vœux, du bruit des luttes;
Je souffre de sentir m'étreindre, froidement,
La pieuvre du Néant aux bouches de minutes.

★

IL PLEUT, BERGÈRE

Mon cœur, indéfini d'aimer la vie en fuite,
glisse en rumeur de pluie au songe gris des plaines;
la pluie est la fraîcheur vivante de l'oubli,
un passé lent s'ébranle aux lenteurs des prières,

prières vers qui l'arbre a des gestes mouillés;
le rêve impur des eaux que la terre évapore
fait frissonner, regret voluptueux des morts,
la dentelle du soir que découpent les cloches.

Un regard roux s'attriste aux ombres clignotantes,
mon cœur de lin tremblant s'endort comme un aïeul,
au bruit des ans que pleure un ciel épris de larmes.

Sa nuit s'approche, ainsi qu'une sœur misérable...
las! aux mers de jadis, que nacrait mon espoir,
des voiles palpitaient, flammes d'air et de vent.

SUR LA MARGELLE DU PUITS

Le chant obscur et fier d'absences éternelles
Approfondit le froid odorant des parvis
Aux cœurs, sollicités d'impassibles prunelles
Vers les cierges où tremble un dédain clair d'avis.

La Loi décrit, glacée au lent contour des choses,
Son grand orbe sonore où les destins s'enlacent,
Et les rythmes ouverts, qui jamais ne se closent,
Etreignent la fraîcheur d'oubli des feintes lasses.

La Vie est en mon cœur des fuites de Naïades,
Où l'Infini se froisse en guirlandes malades;
Au pré mouvant du sort l'âme est un soir qui meugle.

Un magnifique émoi se tait. L'immensité
Entrouvre éperdument sa morne cécité,
Et l'homme est une larme au bord d'un œil aveugle.

★

INTROIBO

Je lèverai la pierre immense du soir calme;
La figure muette, assise au carrefour
De l'infini, guettant le long déclin d'amour,
J'inclinerai vers Lui mon deuil souple de palme.

Mon rêve est le frisson de la chair de *Cybèle*,
L'ombre des cils que fait sa paupière en s'ouvrant;
L'hiver m'est le duvet d'un grand oiseau souffrant,
La Lune est le lait bleu de l'âpre nuit qui bêle.

. . . . . .

La chaleur verte, au loin, tremble aux bruits de la plaine,
L'ardeur rauque du jour flamboie au cri du coq;
Qu'importe au morne espoir dont ma souffrance est pleine ?

L'exil âcre se meut au long trouble des routes.
Qu'importe ? je ferai, calme et douloureux soc,
Crier mon vain labeur vers la moisson des doutes.

LE RÉVEIL DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Saint François, s'éveillant dans le rire de Dieu,
Sent l'univers en lui déborder de lumière,
Et courir les jours blancs, en pas légers d'adieu,
Au doux pré de son cœur, tout mouillé de prière.

Cette aube est un bouton de l'éclatant matin ;
Tout rose de l'éveil gris et confus des âmes,
Ah ! qu'il les aimera, sœurs du foyer lointain,
Celles qui s'en viendront vers lui, lourdes de blâmes !

Sa main trace, dans l'air, une croix de clarté :
Et le sourire exquis de son sang sur ses joues,
Son sang joyeux, printemps de l'éternel été,

Est la rose où jamais l'abeille ne s'endort.
Il semble, à voir ce front où des flammes se jouent,
Qu'un séraphin, vers lui, penche sa lampe d'or.

★

LA CLEF

La maison de mon cœur était rose de rires ;
Les pavés y chantaient sous des pas de printemps :,
J'entendais, au bruit frais des songes qui s'ouvrirent,
Voler le miel de l'heure au calice du Temps.

Puis, le givre aux margelles se souvint des tendresses,
Le foyer s'éteignit ; partout, des doigts rôdeurs,
Les doigts morts de jadis, y cherchent des caresses ;
Chaque bruit y réveille un pâle écho d'odeurs.

La vigne, au seuil muet, tord ses adieux rougis.
Passant, fuis vers les soirs : au deuil clos des logis,
Pleure le vent désert de l'éternelle grève.

D'ailleurs, nul ne saurait, pitoyable ou moqueur,
Pénétrer désormais au vieux logis : mon cœur
A jeté sa clef froide au lac profond du Rêve.

RIEN

Seuls, muets, lourds des plis livides d'un remords,
L'homme entend, au frisson de robe, un bruit de râle ;
Elle, à ses bras nerveux voit se nouer la mort.
Que cache le rideau froissé de ce jour pâle ?

L'hiver, au loin, sommeille en une rumeur sale...
Le feu tremble et vacille et meurt avec ennui...
Seul, un meuble a craqué dans l'ombre de la salle...
Rien n'est venu... pourquoi l'œil de l'homme a-t-il lui ?

Sous une étrange haleine un des rideaux frémit...
L'homme sent sur sa lèvre un sourire de tombe...
Autour de la maison rôde un pas ennemi...

Rien n'est venu... tous deux s'approchent, hésitants...
Leur souffle glacé rampe... et la lampe succombe...
Et l'on entend blanchir le long pas froid du Temps.

L. LEGOUIS.

LES AUBES

DRAME LYRIQUE EN 4 ACTES ET 8 SCENES

—

ACTE III

PREMIÈRE SCÈNE

Quinze jours après.

Appartement d'HÉRÉNIEN — le même qu'au deuxième acte. La table de travail, chargée de liasses, est près de la fenêtre.

Dans les rues, la foule va, vient, s'éloigne, s'approche, des groupes crient : « A bas le vendu ! — A mort le traitre ! A mort !... à bas ! »

CLAIRE

Voilà le quinzième jour que cela dure ! La maison semble un bateau en détresse. Des rafales de clameurs et de colère l'assaillent. Oh ! cette maudite aventure, là haut, sur l'Aventin ! Tomber d'un coup du pavois de l'enthousiasme dans la disgrâce et dans la haine.

HAINEAU entre brusquement.

CLAIRE

Toi, ici !

HAINEAU

Moi-même.

CLAIRE

Que veux-tu ?

HAINEAU

Tu ignores donc et mon discours au *Marché vieux* et mon attitude nouvelle ?

CLAIRE

Je ne sais rien.

HAINEAU

Je m'attendais à un accueil meilleur.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 94.

CLAIRE

Comment, toi ! son adversaire et son ennemi !

Elle désigne la chambre d'Hérénien.

Toi qui attises ces cris et ces tempêtes !

Elle désigne la rue.

HAINEAU

A cette heure, après ce qu'il doit savoir, Hérénien, m'agréerait mieux que toi, ma sœur et mon amie.

CLAIRE

Je ne comprends pas.

HAINEAU

Tu comprendras tout à l'heure. En attendant, dis-moi quelle fut son humeur pendant ces jours de vaine et misérable colère.

CLAIRE

Que t'importe !

HAINEAU

Voyons... parle... et ne boude point.

CLAIRE

Les premiers temps, j'avais beau épouser ses furies, l'entourer de ma ferveur, le servir mieux que jamais : il ressassait ses rancunes. Il s'excitait lui-même, il bondissait à la fenêtre, montrait le poing à la ville, criait de rage, et des larmes sautaient de ses yeux. C'était, dans toute sa violence, le formidable enfant que tu connais.

HAINEAU

Ah, s'il m'avait écouté, jamais nous n'aurions cessé de nous entendre. Depuis longtemps la Régence aurait vécu. Mais ton homme est indisciplinable, il n'a jamais su ce que c'était que vouloir, patiemment, tel que je l'entends, moi. Il agit par bonds et par rafales, comme les vents de son pays.

CLAIRE

Et qu'aurait-il dû faire ?

HAINEAU

Prolonger la révolte sur l'Aventin ; l'étendre au lieu de la réduire, accepter la lutte civile, exacerber la mi-

sère, s'emparer des banques, par la force ; des services publics, par la force ; du destin, par la force.

CLAIRE

C'était impossible.

HAINEAU

Tout était possible, dans l'état de fièvre où nous étions. Les femmes mêmes, les gamins mêmes eussent fait le coup. Il fallait un plan, une résolution froidement prise et suivie point par point. Il fallait organiser d'abord la résistance, c'était fait : — nous étions en grève, là-haut ; — ensuite l'attaque ; enfin le massacre. L'autorité eût été assassinée. On commençait à m'écouter, à partager mes vues, à suivre mes avis. L'opposition était plus bruyante que forte. Hérénien est arrivé sur l'Aventin en un moment de découragement. Les circonstances l'ont aidé. Il parle en tribun sentimental avec de grands gestes et de grands mots. Il hallucine ; mais il ne convainc pas. Ah ! quand j'y songe, ma haine me revient, tout entière.

CLAIRE

Comme tu t'illusionnes.

Clameurs dans la rue. — HAINEAU et CLAIRE n'y prennent garde.

HAINEAU

On dirait qu'Hérénien ne sait ce qu'il veut. Je ne le comprends jamais.

CLAIRE

Moi, je le comprends toujours.

HAINEAU

Il ne domine point les causes,

CLAIRE

Nul ne les domine.

HAINEAU

Ailons donc, la volonté et la raison dominent le monde. Hier, moi qui te parle, j'ai maîtrisé une assemblée, j'ai bridé les passions, j'ai plaidé pour Hérénien, j'ai obtenu des foules qu'on l'acclamât. Ma ténacité a

vaincu sa mauvaise fortune.

CLAIRE

Tu as fait cela, toi?

HAINEAU

Oui, moi.

CLAIRE

Mais alors, comment relies-tu ta conduite à tes idées!

HAINEAU

Ah, voilà! C'est que j'ai la guigne, c'est que j'échoue quand j'agis pour moi-même, c'est qu'on me trahit, c'est que Le Breux veut m'évincer ; c'est, qu'en fin de compte, Hérénien reste, malgré tout, le seul qui sauvera les choses au point où elles en sont. Il les a brouillées, qu'il les débrouille.

CLAIRE

Et tu l'as soutenu, toi?

HAINEAU

Certes, puisqu'il n'est plus possible de recommencer la révolte... Oh! c'est bien fini, et l'on devrait avoir le courage de disparaître ou de se tuer.

CLAIRE

Donc, tu ne soutiens Hérénien que par désespoir?

HAINEAU

Tout simplement.

CLAIRE

Tu n'es pas fier...

HAINEAU

Quand on s'est voué, corps et âme, à une idée, se demande-t-on jamais si l'on est fier ou pas fier? ces mots n'ont plus de sens.

CLAIRE, lui tendant la main.

Enfin, tu t'es improvisé le défenseur de mon homme: de toute mon âme je te remercie!

HAINEAU

Garde tes remerciements, ils pourraient te porter malheur.

Il prend son bâton et son chapeau et s'apprête à s'en aller.

Adieu, je reviendrai mettre fin à ces clameurs.

Il sort en désignant la rue.

CLAIRE

Le pauvre! Comme il s'en va, las et découragé!

Une nouvelle tempête de huées et de cris éclate, HÉRÉNIEN descend dans la chambre.

CLAIRE, à HÉRÉNIEN.

Elle indique la foule.

Faut-il que les hommes soient mauvais pour que les meilleurs deviennent si aisément féroces.

HÉRÉNIEN

Prends patience, va. Serais-je digne de moi-même, si le danger m'enlevait un élan de ma volonté. Il me trempe, j'en ai besoin. Je suis tenace comme ce paysan qui fut mon père. Hier, ces cris me poursuivaient à travers la maison close, ils battaient les murs de haut en bas, de la cave au grenier, partout, comme des tocsins. Ils me rompaient la tête, ils me cassaient le cœur. Je sentais la colère monter, j'aurais voulu les étouffer, les anéantir, les broyer. La haine m'enfiévrait. Je répondais par des insultes à ces rages anonymes.

CLAIRE

Et aujourd'hui ?

HÉRÉNIEN

Je me sens très ferme. Mon projet d'union aboutit. Hordain m'annonce

Il déplie une lettre

qu'on est à bout de tout, là-bas, comme ici; que le dénouement est à portée d'un coup de main; que mon rêve et le sien vont prendre corps, demain peut-être, en un résultat pacifique. C'est le grand but qui m'apparaît et qui s'approche.

Nouvelle rafale de cris: « A mort ! A bas !... »

CLAIRE

Mon ami !

HÉRÉNIEN

Laisse crier... Et puis, franchement, j'avais prévu que la Régence, même quand elle promet tout, même quand elle abandonne tout, retient la moitié dans ses manches comme les jongleurs et les forains. Seule l'audace de l'aventure m'a poussé vers l'Aventin.

CLAIRE

Comme te voilà raisonnable!

HÉRÉNIEN

M'a-t-il superbement berné ce Consul! Ai-je été assez enfant, assez naïf! Son intérêt après mon équipée, là-haut, était de me perdre ou de me gagner tout à fait. La Régence l'essaya. Ses gens chamarrés et nuls, jetant mon ambition dans la même petite balance que la leur, sont arrivés ici, m'offrir un bloc de sa puissance en ruine, — comme si des hommes pareils à moi se contentaient de restes et ne conquéraient point leur place, eux-mêmes, devant tous. Ils s'en sont allés par cette porte — des valets qu'on chasse — et depuis, ma perte les passionne plus que le salut. Ils n'ont plus que quelques jours à vivre et leur rage à m'abattre les distrait seule de leur agonie. Ah! si le peuple savait! J'ai contre moi toutes les apparences. Je me suis fié à quelque pauvre écrit, à quelque signature qu'on biffe de la même plume qu'on la trace. Plus la Régence a menti à ses promesses, plus j'ai paru mentir aux miennes. Plus elle était fourbe et hypocrite, plus je semblais rusé et traitre. Certes, on peut me croire complice et coupable.

CLAIRE

C'est le peuple qui l'est. Tu n'as pu le tromper qu'en te trompant toi-même. L'innocence de tout ce qui s'est fait, de tout ce que tu as fait, crève les yeux... Ah certes, j'ai mon idée. Les masses sont aussi méfiantes, aussi haineuses, aussi ingrates, aussi bêtes que ceux qui les dominent. Elles n'admettent jamais qu'on soit grand et pur, tout simplement.

HÉRÉNIEN

Je te défends de penser ainsi.

CLAIRE

Hier, tu le disais toi-même.

HÉRÉNIEN

Oh! moi, c'est différent!...

Un repos.

Le peuple m'aime et je l'aime, malgré tout, à travers tout. Ce qui se passe n'est qu'une brouille entre nous deux.

Une bande immense clame plus fort les toujours mêmes insultes.

CLAIRE

Ils sont là mille à nous mordre d'injures. Et ce sont ces bouches, les mêmes qui t'acclamaient, qui se tordent pour t'agonir de mots infâmes. Ah ! les lâches ! les vils ! les fous !

Nouveaux cris et nouvelles tempêtes.

HÉRÉNIEN

Vraiment, c'est à croire qu'ils ne m'ont jamais connu.

Allant, les deux poings levés, vers la fenêtre.

Oh ! ces brutes, ces brutes!...

Puis comme se ravisant, revient vers son bureau.

Pourtant hier, à l'assemblée du *Marché Vieux*, tous m'acclamèrent. Haineau lui-même. Les bonnes nouvelles m'arrivent de partout. Le Breux est accouru cette nuit-ci me rassurer comme jamais. On perce à jour la duplicité des Régents. Oppidomagne entière reflue vers son vrai maître. Mon heure est revenue.

A Claire.

Dis ?

Avec impatience.

Dis-le donc.

CLAIRE

Certes, il y a bel espoir.

HÉRÉNIEN

Il y a certitude.

Malgré ces cris têtus, malgré leur multitude,
Je distingue déjà comme un bouquet de mains
Qui se tèndront vers ma force, demain.
Mon grand passé revient à la mémoire
En un reflux de souvenirs
Et d'écumes de gloire ...

Comme se parlant à lui-même.

Je tiens en ces deux poings, captif, tout l'avenir :
Ceux qui me bravent,
Autant que ceux dont j'ai la foi
Au fond de leur conscience, le savent.
Le beau rêve qui s'est fait chair en moi
Plus que jamais me redemande à vivre ;
Voici les temps et les heures dont je suis ivre.
Que m'importent, et ces clameurs et ces grands cris
Et ces rafales terroristes :
Le futur seul, dans mon esprit,
Plus fort et plus réel que le présent, existe...

CLAIRE

S'ils te voyaient, certes, seraient-ils gagnés par ta confiance.

Elle désigne la rue.

Ami, tu fais de moi
La plus fière des femmes,
Et je m'abîme et je me brûle en ta grande âme
Et ce baiser que je te donne,
Prends-le et porte-le sur toi
Comme une arme ardente et claire,
Il est peu d'hommes sur la terre
Qui en reçussent
Jamais de plus profond et de plus beau !

Elle l'embrasse.

HÉRÉNIEN

Si j'étais abandonné de moi-même, je me retrouverais et me reprendrais en toi ! tellement ma force a passé dans ton cœur. — Mais je suis si calme de ma destinée que rien de ce qui se passe à cette heure ne me semble réel. — Je crois à la surprise, au hasard, à l'inconnu. J'ai foi dans le prodige et le miracle. Les hauts et les bas vallonnent la vie humaine. Qui sait à quelle

montée suprême, une descente brusque nous conduit.

Désignant la rue.

Qu'ils hurlent et hurlent encore ! ils préparent leur repentir.

Le tumulte reprend plus vaste. On entend des coups sourds donnés à la porte d'en bas.

HÉRÉNIEN

S'ils continuent à cogner, j'irai ouvrir. Jamais je ne les repoussai quand ils frappaient à mon seuil.

CLAIRE

Ce serait fou.

HÉRÉNIEN

Pourquoi ? A de certains moments, ma seule présence fut la victoire !

Hérénien court à la fenêtre, l'ouvre et s'y campe, bras croisés. Le tumulte devient plus timide. Il y a détente, puis silence. Tout à coup, au loin, d'autres cris se font entendre : A BAS LA RÉGENCE ! A BAS LES PROVOCATEURS ! VIVE HÉRÉNIEN !

HÉRÉNIEN

Enfin !... Voilà le vrai peuple. Mon cœur ne me trompait donc pas. Il entendait quand mes oreilles étaient sourdes encore.

Un remous se produit... une bousculade... des clameurs contradictoires... puis, lentement, l'apaisement.

CLAIRE, à la fenêtre.

Le Breux va parler. Ecoute.

HÉRÉNIEN, impatient.

Je veux parler moi-même.

LE BREUX, dans la rue.

Hérénien fut sincère et droit.

Murmures.

Vous êtes cinq cents à le huer, et, parmi vous, il n'est personne qu'il n'ait aidé.

Murmures.

Moi d'abord, il m'arracha aux griffes des juges consulaires. L'an dernier, il batailla pour délivrer Haineau. Et vous tous ? il vous sauva au temps des grèves...

HÉRÉNIEN, impatient et ne se maintenant plus.

Je n'ai pas besoin d'être défendu.

S'adressant à LE BREUX qui parle dans la rue.

Ce peuple, je veux le prendre ; je ne veux pas qu'on me le donne.

LA FOULE, contradictoire.

Laissez-le parler.
— A bas ! A mort !
— Laissez-le parler ! — C'est un traitre !
— Laissez-le parler ! — C'est un vendu !
— A mort ! A bas !...
— Silence !

Le calme se fait.

HAINEAU, de la rue.

Moi, Charles Haineau, j'ai suspecté Jacques Herénien. Il m'apparut un personnage louche, je l'ai combattu comme vous tous. Aujourd'hui, je le regrette.

LA FOULE, interruptions contradictoires.

Vive Hérénien ! A mort ! A bas !

HAINEAU

La Régence envoya parmi nous des excitateurs. N'en ai-je point surpris hier à l'assemblée du *Marché vieux* ? Ils conseillaient a d'autres misérables d'aller tuer, la nuit, Jacques Hérénien, de piller sa maison, de simuler une vengeance populaire.

LA FOULE, interruptions contradictoires.

A mort la Régence !
— Vive le peuple d'Oppidomagne !
— Vive Hérénien !
— Pourquoi recevait-il les messagers suspects ?
— Pourquoi délaissait-il nos assemblées?
— C'est un despote.
— C'est un martyr.
— Qu'il parle !
— Qu'il se défende !

— Qu'il nous pardonne !

HÉRÉNIEN

Vous pardonner, oui ; car on ne doute pas d'un homme tel que moi : car la Régence d'Oppidomagne trompe aussi aisément que je respire. Elle vous leurra tous, en me leurrant. Elle vous persuada, naïfs que vous êtes, que tous les griefs que vous avez contre elle, c'était contre moi qu'il les fallait diriger. Elle me substituait à elle dans la haine que vous lui jetez. Mais, cette fois, sa défaite est proche. Morceau par morceau, la façade de son autorité s'est effritée, loque à loque, le manteau de son pouvoir lui tomba des épaules. Elle m'appela voici quinze jours pour en recoudre les pièces. Elle me dépêcha sur l'Aventin, avec l'arrière-pensée, ou de me perdre, ou de m'accaparer. La mission était difficile, périlleuse, tentante. Je m'en suis acquitté comme d'un devoir. Et aujourd'hui, je ne suis ni perdu par vous, ni conquis par elle, je suis et je reste libre ; je mets, comme toujours, ma force au service de mon idée qui est ma vie et la vôtre !

On applaudit.

J'entendais crier tout à l'heure : *Vendu ! Vendu !*

HÉRÉNIEN se détourne et saisit une liasse de papiers sur son bureau.

« Vendu » ! Que n'a-t-on fait pour que je le fusse ! Dans cette poignée de lettres,

il la brandit

on me promet tout ce que l'infamie peut abandonner à un apostat et la corruption à un traître. Moins pour vous prouver ma sincérité que pour que vous touchiez des doigts le cynisme, l'astuce, la perfidie, la bassesse, l'aveuglement de la Régence, ces lettres, je vous les livre. Toutes elles furent accompagnées de démarches pressantes, toutes étaient le prologue des sollicitations plus ardentes, toutes ne renfermaient que l'ombre des infamies qu'éclairaient les démarches personnelles. Ce qu'on n'osait écrire, on le disait ; ce qu'on n'osait consigner, on le confiait ; ce qu'on n'osait formuler, on le sous-entendait. On revenait à la charge après chaque échec subi, on répondait aux refus par des offres plus

larges. A la fin, on abdiquait tout orgueil. Je n'aurais eu qu'à faire un geste pour serrer en cette main toute la puissance et personnifier, à moi seul, tout le passé. Et maintenant ces lettres, lisez-les vous-mêmes

Il les jette vers la foule.

Commentez-les, partagez-les, répandez-les aux quatre vents d'Oppidomagne. En vous les livrant, je mets toute ma sécurité dans l'imprudence folle de me désarmer ; je me perds à tout jamais, volontairement, joyeusement, aux yeux des Régents et des Consuls, je leur fais la plus terrible des injures. Je veux que par vous seuls je sois défendu ; je me réfugie en vous. Désormais, c'est vous tous qui me répondez de ma tête. Acceptez-vous ?

Explosions de cris et d'enthousiasme.

On peut me frapper, à droite, à gauche, devant, derrière. Ne suis-je pas la cible offerte à toutes les flèches, le front montré à toutes les pierres ? Je m'étonne chaque soir de vivre encore.

Jurez-moi donc : quelle que soit la calomnie qu'on répandra, quelle que soit la fable folle ou vraisemblable qu'on inventera, jurez-moi que vous me suivrez, les yeux aveugles mais le cœur clair.

On jure, on applaudit.

Il faut que j'aie votre confiance totale pour rester à la hauteur de mon devoir.

Acclamations.

Ce doit nous être une joie et une fierté d'être l'un à l'autre ! Je suis votre âme, soyez mes bras.

Après l'apaisement de ce triomphe, HÉRÉNIEN ajoute:

Je demande à Vincent Le Breux et à Charles Haineau de monter jusqu'ici. Je veux qu'entre nous tous ne subsiste aucune ambage.

Acclamations. HÉRÉNIEN se retournant et revenant vers CLAIRE qui l'embrasse.

Tu vois bien qu'il ne faut jamais désespérer du peuple.

LE BREUX et HAINEAU entrent.

LE BREUX

Il serre la main à HÉRÉNIEN.

C'est la victoire !

HAINEAU

Il serre la main à HÉRÉNIEN.

Oh ! vous êtes vraiment un maître, Quand je vous combats, je suis sans force ; j'en vaux mille, quand nous sommes d'accord.

HÉRÉNIEN, avec un sourire de réelle bonne humeur.

Enfin, cette fois du moins notre vieille et bonne Régence me paraît définitivement enterrée dans sa boue.

Il s'assied.

Malgré toutes ses promesses et ses serments, elle ne secourut aucun ménage de révolté. Elle assigna aux ouvriers compromis les besognes les plus dangereuses du siège. Les uns furent employés aux poudres, les autres aux explosifs. On dressa des listes de suspects et chacun des chefs militaires possède la sienne.

LE BREUX

Vous devez regretter d'être monté à l'Aventin.

HÉRÉNIEN

Je ne regrette jamais ce que j'accomplis.

S'adressant à HAINEAU.

Sais-tu, Charles Haineau, à quoi je travaillais pendant que tu poussais contre moi ces rafales et ces tempêtes ?

HAINEAU

Maître, croyez bien que mon rôle, croyez bien qu'en tout ceci...

HÉRÉNIEN

Ne t'excuse pas, n'interromps pas, puisque je suis d'humeur à ne me souvenir de rien. Oui, par-dessus la tête et les mille bras de l'émeute aujourd'hui vaincue, je réalisais le rêve le plus hardi de ma vie, le projet le plus grand et le plus beau du monde.

Se levant tout à coup.

Avant huit jours l'ennemi rentrera pacifiquement dans Oppidomagne et nous l'accueillerons.

HAINEAU

C'est impossible.

HÉRÉNIEN

Les hommes de la Régence n'ont cessé de me tenter. J'ai patiemment discuté avec eux, les interrogeant, les illusionnant, exigeant des garanties et des confidences, leur donnant et leur enlevant tour à tour l'espoir, soustrayant des secrets, opposant à leur tactique sénile ma brusquerie et ma colère. Je me suis joué d'eux avec une audace folle — et je sais à présent mieux que personne, mieux qu'eux-mêmes surtout, combien leur ruine est inévitable et proche. Leur trésor ? vidé. Leurs munitions ? épuisées. Leurs greniers ? pillés. Plus de pain pour le siège ; plus d'argent pour la défense. On se demande en quelles folies, en quels gaspillages, en quelles orgies, fortunes et vivres publics ont disparu. Nul ne le sait, chacun accuse tout le monde.

L'armée ? — Avant hier cinq bataillons refusèrent de marcher. On décida d'exécuter les meneurs. On les conduisit au supplice ; aucun soldat ne voulut les abattre ; ce furent les chefs qui les tuèrent.

Acclamations dans la rue : « Vive Hérénien! »

Les consuls se chamaillent au conseil. L'un propose-t-il un plan : son voisin le combat, détaille le sien, et veut qu'on l'adopte. Il y a huit jours les ministres décidèrent une sortie générale, par la porte de Rome. Ils parvinrent à la faire voter, mais aucun consul ne se mit à la tête des troupes.

Chaque régent m'a dépêché son émissaire secret. Même entre eux, ces vieillards ne s'entendent pas. Ils ressemblent à de pauvres chouettes en cage dont on ferait tourner les perchoirs. Ils s'affolent, crient, battent des ailes et leurs yeux se ferment devant l'incendie des jours. Ils ne savent plus ni arrêter, ni vouloir. Ils se rejettent les maladresses, les fautes, les crimes. Ils ont peur d'être responsables. Que faire ? — devient la devise de leur règne. Si je voulais, j'apparaîtrais ce soir, en maître, dans les palais d'Oppidomagne.

LE BREUX

Hé bien ?

HÉRÉNIEN

C'est plus haut que je vise.

Acclamations des gens qui passent dans la rue.

CLAIRE, entrant.

Le soldat est ici.

HÉRÉNIEN

Qu'il entre.

A HAINEAU.

Je vous ai montré la situation ici, chez nous, dans la ville ; vous allez juger ce qui se passe là-bas, chez l'ennemi. Après, vous comprendrez que la guerre n'est plus possible.

Au soldat, il désigne HAINEAU et LE BREUX.

Vous pouvez parler devant eux ; ils sont plus que moi-même anxieux de vous entendre.

A LE BREUX et à HAINEAU.

Et vous autres, écoutez.

HÉRÉNIEN se promène de long en large dans la chambre.

LE SOLDAT

Voici ce dont je suis sûr. Mardi dernier, la nuit, mon frère fut envoyé en reconnaissance aux avant-postes. Il poussa très loin, pour reconnaître si le retranchement que nous bombardions cédait enfin et permettrait une sortie générale par la porte de Rome.

HÉRÉNIEN, avec célérité.

C'est la sortie dont je vous parlais.

LE SOLDAT, continuant.

Dans le noir, brusquement, une voix l'interpelle, mais doucement, comme ayant crainte de l'effrayer ou de provoquer sa fuite. Quelques paroles s'échangent rapides et amies. On dépose les fusils et doucement encore, avec précaution, on demande si, vraiment, dans Oppidomagne, il n'est point quelques hommes de volonté qui en ont assez de la guerre et qui refusent de continuer ces méthodiques massacres.

HÉRÉNIEN, vivement.

Entendez-vous ! entendez-vous !

LE SOLDAT

Mon frère répond qu'Oppidomagne se défend, que la révolte contre cet égorgement de peuples doit partir, non des vaincus, mais des vainqueurs. Et d'autres soldats survenus pendant ce rapide colloque, attestent que toute l'armée assiégeante est lasse, que les désertions ne se comptent plus, que les chefs commencent à craindre leurs hommes, que des rébellions journalières éclatent, qu'on sera forcé de lever le siège, si l'épouvantable épidémie qui sévit depuis quinze jours ne cesse.

HÉRÉNIEN

Eh bien, n'y a-t-il pas de quoi exalter le cœur des pierres ? Après une telle affirmation de solidarité humaine, qui donc oserait dire que la conscience demeure immobile ? Oh ! les premières confidences, la nuit, au milieu de dangers, en dépit de toutes les lois de haine et de guerre, ces premières confessions de l'âme humaine enfin triomphante, les étoiles, là-haut, ont dû les entendre.

HAINEAU

Vraiment, je vous admire ! A la moindre lueur qui vous arrive de derrière une porte, vous concluez à la présence énorme du soleil. Depuis qu'Oppidomagne est bloquée, il ne s'est point passé un jour, sans que des pièges ne vous aient été tendus. Mensonges, tromperies, trahisons ! Qui vous garantit la sincérité et les paroles de ces soldats ? Qui vous dit que ceux d'Oppidomagne voudront ouvrir leur ville, même à des ennemis désarmés ? A l'aveuglette, vous croyez tout. La force qui vous anime est aussi folle qu'elle est ardente !

HÉRÉNIEN

C'est la bonne celle-là, c'est la vraie c'est peut-être l'unique. Etre au service des circonstances, se tenir à la merci de l'immense espoir qui traverse, à cette heure, le monde !

HAINEAU

Vous croyez donc que l'ennemi abdiquera la victoire, qu'il fera une paix sans profit ?

HÉRÉNIEN

Vous raisonnez sans savoir ce que je sais. Les vagabonds et les paysans, qu'au début du siège on rejeta vers la campagne et qui vivent, Dieu sait comme, entre les assiégeants et nous, ont été mes émissaires. Le bombardement a dû cesser. L'épidémie qui mange le camp, sévit à tel point, que vingt mille hommes sont morts. Les fossés des retranchements sont pleins de cadavres, plusieurs chefs ont péri. L'officier Hordain, mon ami et mon disciple, m'écrit et me renseigne jour à jour sur leur débâcle. La panique gagne toute l'armée, des affres ravagent les esprits et les âmes. Un général fut tué hier, par un soldat, devenu fou tout à coup. Les inférieurs se liguent entre eux pour détruire les travaux du siège. On encloue les canons; on jette au fleuve des balles et de la poudre. C'est donc de la nécessité de la misère extrême, de la détresse inouïe, des angoisses, des pleurs, des rages, des terreurs universelles que naissent ces espoirs d'entente, ces cris profonds et fraternels. La force même des choses est d'accord avec la nôtre.

LE BREUX

Vous êtes admirable ! On vous croyait abattu et vous vous êtes dressé pour une œuvre géante.

HÉRÉNIEN

Je poursuis mon idée à travers la mauvaise et l'heureuse fortune; je dépense mon être violemment, je le répands, je l'expose, je l'exalte. Je ne le contrarie jamais.

HAINEAU

Assurément cela paraît très noble, mais votre cause est désormais liée à la nôtre; votre...

HÉRÉNIEN

Ma cause, c'est moi-même. J'ai une foi capable de se communiquer, sans s'épuiser, au monde entier. Je me vois, je me sens, je me multiplie dans les autres. Je me les assimile. Qu'importe l'ancienne sagesse, prudente, systématique, consignée en des livres. Elle fait partie de la petite humanité d'hier, la mienne date d'aujourd'hui.

Au Soldat.

Va dire aux soldats qui s'en iront ce soir aux avant-postes, que je serai des leurs.

Dans la rue, acclamations toujours plus larges et plus nombreuses.

LE SOLDAT

On vous attendra.

Il sort.

HÉRÉNIEN, à HAINEAU et à LE BREUX.

M'accompagnerez-vous? Voyons, dites vite.

LE BREUX

Certes.

HÉRÉNIEN, à HAINEAU.

Et vous?

HAINEAU

Aussi longtemps que les chefs vivront, ils pourront nuire. Aussi longtemps qu'ils auront des armes, ils tueront. Supprimons-les d'abord.

HÉRÉNIEN

Ils sont la défaite. Ils supplieront, ils ne tueront pas.

HAINEAU

Ils seront la réaction qui suivra la révolte.

HÉRÉNIEN

Ils seront le passé alors, comme aujourd'hui. Ils seront l'impuissance et le néant. Voyons, m'accompagnerez-vous?

HAINEAU

Non.

HÉRÉNIEN

C'est bien, nous ferons les grandes choses sans vous.

Acclamations nouvelles dans la rue. HÉRÉNIEN paraît à la fenêtre.

Ne m'acclamez point seul. Acclamez Oppidomagne tout entière. Mutuellement, nous nous sommes reconquis.

LE BREUX, à HAINEAU.

Oh l'étonnant prodige! Comme il vous pousse devant lui dans le tourbillon de sa propre tempête. Il voit l'obstacle, comme toi et moi; mais il compte sur on ne

sait quoi, fût-ce sur la foudre pour le réduire. L'important, c'est qu'il marche, c'est qu'il s'agite, c'est qu'il parte, c'est qu'il se dépense toujours, lui qui ne se ruine jamais.

HAINEAU, à part.

Cet homme a pour lui la force aveugle de la vie.

Rêveur, à part lui.

J'accompagnerai quand même.

DEUXIÈME SCÈNE

La scène se passe la nuit. D'un côté : des buttes et des retranchements ; de l'autre : l'enceinte lointaine d'Oppidomagne vaguement éclairée. Le Breux entouré d'hommes est assis dans une maison en ruines. Devant lui ont pris place un officier ennemi et des soldats. On arrive par groupes silencieux.

LE BREUX

A Oppidomagne, régents, juges, notables, tous sont à la merci du peuple. Ils attendent le coup d'audace ou plutôt le coup de grâce.

L'OFFICIER

Nos campements sont des nids à émeutes journalières. On n'ose plus punir. Dire qu'après dix mois de campagne, après six provinces prises, après vingt places fortes emportées, nous échouons impuissants et fous nous-mêmes, devant votre capitale inerte et affolée.

LE BREUX

Vos chefs sont débordés ; ils ne sont plus même assez unis ni assez forts pour imposer la paix.

L'OFFICIER

Aussi la ferons-nous à notre manière.

LE BREUX

Hordain viendra-t-il ?

L'OFFICIER

Je l'attends d'un moment à l'autre, c'est lui qui tient notre sort dans sa tête.

LE BREUX

Hérénien et lui se sont écrit.

L'OFFICIER

Chaque nuit, des mendiants et des soldats se chargeaient de leurs lettres. Hordain écrivait le soir et recevait réponse le matin.

LE BREUX

Hordain n'emploie sa force qu'à ruiner l'idée qu'il semble servir. Il a cinquante ans, il n'est qu'officier. Pendant les mornes et violents hivers de nos pays de glaces, dans les ennuis neigeux et gris d'une petite ville de garnison il me conquit à sa volonté et à sa foi. Il s'asseyait la nuit, au coin de mon feu, sous ma lampe. Les œuvres d'Hérénien l'avaient éclairé, ils furent ma lumière. Hordain les expliquait, les commentait, les exaltait avec une conviction si haute que rien ne nous semblait plus lucide dans la pensée et la justice humaines. Ah ! ces veillées amicales et ardentes! Vous ne saurez jamais vous autres gens d'Oppidomagne, combien un livre peut opérer de miracles sur les âmes graves, frustres et profondes des contrées d'ombre et de solitude, là-bas !

HORDAIN et HÉRÉNIEN arrivent en même temps chacun de son côté.

HORDAIN

Je viens à vous, fier de vous connaître. Il n'est guère d'idée qui ne nous soit commune. Nous servons les mêmes causes; vous êtes celui qui parlez; je suis de ceux qui écoutent.

HÉRÉNIEN

J'ai bien senti par vos lettres que je pouvais placer en vous tout mon espoir. Nous avons mêmes ardeurs, même énergie, même confiance. Nous courrons mêmes périls : tous les deux, nous jouons notre vie, tous les deux, nous appuyons de tout notre poids sur la balance, pour faire pencher, vers la justice, l'universelle idée humaine.

Nous devenons ce qu'on nomme des traîtres
Et néanmoins, jamais nous ne nous sommes sentis
Plus fiers, plus nets, plus maîtres.
Dites, regardons-nous
Hardis et clairs, et face à face

Car nous pacifions deux races
Car nous faisons le bien, avec des mains rebelles.
Et nos consciences sont belles !

HORDAIN

Jamais mon cœur et mon cerveau n'ont été aussi intimement d'accord.

HÉRÉNIEN

S'il fallait des miracles, ils surgiraient d'entre nos mains. L'air que l'on respire, les horizons que l'on regarde, la fièvre qui nous bat les tempes, l'embrasement total dont chacun de nous n'est qu'une flamme annoncent on ne sait quoi de décisif et de merveilleux. L'heure est mûre pour la délivrance du monde.

HORDAIN

Ma propagande fut incessante. D'abord absolument secrète. Plus tard, la surveillance s'est à ce point relâchée, que ma prudence devenait un luxe. Nos soldats se doutent vaguement de ce qui se trame, sans savoir rien de précis. L'ordre le plus extraordinaire ne les étonnera pas. Ils s'en iront vers Oppidomagne, les uns la crosse en l'air, les autres sans armes, joyeux et fraternels. Un grand nombre de généraux sont morts. L'épidémie s'est acharnée sur eux. Ils ont été remplacés à la hâte les uns, par des capitaines, les autres par des officiers qui tous sont nôtres. Seuls quelques chefs séniles nous sont hostiles. Ils seraient un danger, si nous n'agissions sans retard, brusquement, demain.

HAINEAU

Comment demain ?

HÉRÉNIEN

Oui demain, et pourquoi pas !

HAINEAU

Mais le temps de se préparer...

HÉRÉNIEN

Allons donc, il faut agir en coup de foudre.

HAINEAU

Mais encore, est-il urgent qu'Oppidomagne sache ce que nous voulons.

HÉRÉNIEN

Nous seuls devons le savoir.

HAINEAU

Mais on n'ébranle point des milliers d'hommes, on n'ouvre point les portes d'une ville, sans prendre des mesures et s'entourer de toutes les chances de réussite.

HÉRÉNIEN

Les hommes marcheront et les portes s'ouvriront à l'heure dite, au seul geste de cette main.

Il étend la main.

Vous n'avez pas la foi, vous avez peur d'avoir confiance.

HORDAIN

Je propose donc que demain, dès la nuit tombée, à sept heures, ceux qui sont ici et tous nos amis donnent l'ordre à leurs hommes de marcher pacifiquement vers Oppidomagne. A cet instant, ce qui nous reste de généraux sera réuni au banquet commémoratif de leur première victoire. Mon frère, avec trois bataillons absolument acquis fera la garde autour de leur débauche. Le mouvement des troupes, qui partira de l'Est, se dirigera en même temps vers les portes de Rome et de Babylone : il y aboutira une heure après.

HÉRÉNIEN

La porte de Rome est trop proche du Palais de la Régence. Les premières troupes devront entrer par celle de Babylone et se répandre dans les quartiers plébéiens. Vous verrez quel peuple admirable est le nôtre, comme il vous recevra, vous acclamera, vous soufflera son âme orageuse et superbe. Vous rencontrerez sur votre chemin deux casernes dont les soldats se joindront aux vôtres. Ainsi le cœur de la ville sera déjà occupé par vos hommes, que la Régence sera sourde et sommeillante encore.

Alors seulement, vous vous présenterez à la porte de Rome. L'affolement de nos maîtres et de leurs partisans nous servira. Seules les cinq cents gardes consulaires leur resteront fidèles. Toutes les autres troupes casernées au *Palais* vous accueilleront d'enthousiasme. Si un combat s'engage entre les gardes et

nous, laissez aux nôtres le soin de régler l'affaire. Restez en dehors de toute querelle. Il ne faut pas que vous tiriez un seul coup de fusil.

HAINEAU

Nous ferons ce que vous conseillez.

HÉRÉNIEN

Vous seuls, comme vainqueurs, pouvez réaliser notre rêve. Toujours les révolutions commencent par l'abdication d'un privilège. Vous renoncerez à la victoire.

L'OFFICIER

Nous avons honte de marcher contre Oppidomagne...

UN AUTRE

Nous fîmes la guerre malgré nous...

UN AUTRE

J'en sais qui espéraient la défaite...

HORDAIN

Une dernière fois, précisons les rôles. Mon frère s'assurera de nos chefs. A huit heures, trois mille hommes pénétreront dans la ville par la porte de Babylone. La *porte de Rome* s'ouvrira ensuite pour livrer passage aux autres bataillons. Il n'y aura ni clairons, ni drapeaux. Aucun coup de feu. Aucun chant. L'entrée se fera soudaine et pacifique et silencieuse. Je réponds de tout ceci.

HÉRÉNIEN

Le reste nous regarde. Il ne faudra point une heure pour que la ville entière soit à nous. La contagion de délivrance et de joie circulera violente. L'élan sera aussi impétueux chez nous que la stupéfaction, la déroute seront totales chez nos ennemis.

Et maintenant, séparons-nous; ne donnons pas le temps aux objections de se produire... Elles amollissent et elles énervent. Toute notre tactique doit consister dans notre promptitude et notre audace. Au revoir!

On se sépare en se donnant la main.

Le Rideau tombe

ACTE IV

PREMIÈRE SCÈNE

Appartement d'Hérénien. Même décor qu'aux premier et deuxième actes. L'enfant joue.

L'ENFANT

Quelle veste mettrai-je à Polichinelle ?

CLAIRE

Mets-lui ses plus beaux habits.

L'ENFANT

C'est fête ?

CLAIRE

La plus belle qui soit.

L'ENFANT

Celle de Noël ?

CLAIRE

Celle de Pâques, de la vraie Pâques. C'est la première fois que le monde la célèbre.

L'ENFANT

Où est père ?

CLAIRE

Il reviendra bientôt.

Elle va sans cesse à la fenêtre.
Elle est anxieuse.

L'ENFANT

Pourrais-je y aller, à la fête?

CLAIRE

C'est une fête pour grandes personnes, que les enfants ne comprennent pas.

L'ENFANT

Dis-moi ce que c'est.

CLAIRE

Tu le sauras, un jour. Tu pourras dire que c'est ton père, ton père à toi, qui l'a préparée.

L'ENFANT

Y aura-t-il beaucoup de drapeaux?

CLAIRE

Beaucoup.

L'ENFANT

Alors, pourquoi dis-tu que je ne comprendrai pas ? Quand il y a des drapeaux, je comprends toujours.

CLAIRE, de la fenêtre.

Enfin, le voici !

HÉRÉNIEN entre, les habits couverts de poussière et en désordre, CLAIRE se précipite vers lui.

HÉRÉNIEN

Il l'embrasse violemment.

Tu sais tout ?

CLAIRE

Oui, mais redis-le. Jamais homme ne me le racontera mieux. Dois tu être heureux et fier !

HÉRÉNIEN

Comme jamais ! je ne puis croire à un tel miracle. J'en doute aujourd'hui que tout est accompli, patent, irréfragable, plus que je n'en doutais, hier.

CLAIRE

Dis, mon ami, dis.

HÉRÉNIEN

Les choses ne se passent jamais comme on se les imagine. J'étais convaincu qu'aucun de nos chefs n'aurait paru à la *porte de Babylone*. Ils n'y viennent jamais. Hier au soir, presque tous s'y attardaient. A voir déboucher l'ennemi ils crurent d'abord à quelque acte de folie. Ce n'étaient pas des assaillants : l'allure des troupes, le défaut de commandement, l'absence d'organisation le prouvaient. Ce n'étaient pas des parlementaires : leur nombre était trop fort. Alors quoi ? Quand les troupes furent à cent pas, on les vit, les unes jeter les armes ; les autres, lever les crosses. Sans rien dire, quelques-uns des nôtres coururent ouvrir les portes. Nos chefs se démenaient, injuriaient et criaient tous ensemble. Personne ne voulut comprendre ni leurs insultes, ni leurs ordres. Certes, à cet instant, un drame terrible révolutionna leur cœur. Tous les pressentiments qu'ils avaient éprouvés, toutes les craintes de défection, de trahison,

d'abandon qu'ils n'osaient admettre, durent les lancinер, les torturer, les abattre. A coups d'éclairs, ils ont vu que tout était fini et qu'ils allaient mourir. On les cerna. Trois d'entre eux se sont tués, c'étaient des braves. Les autres ont essayé de fuir; ils n'ont pu. Ils voyaient l'ennemi entrer dans Oppidomagne; ils croyaient à la défaite, à la honte de l'humiliation dernière. Quelques-uns pleuraient. Nos hommes se précipitèrent aux bras des assiégeants. On se serrait les mains, on s'embrassait. Une joie inouïe, soudaine, folle, aimanta l'âme de tous. On jetait les sabres, les cartouches, les sacs, les képis. L'ennemi dont les gourdes étaient pleines offrait à boire. Et le flot toujours envahissant se dégorgeait déjà vers la ville et la *place des Nations*, que nos chefs étaient toujours là, pâles, muets, inutiles, mais surtout incrédules. « C'est la fin de la guerre, — cria Le Breux à l'oreille d'un commandant, — ce ne sont pas des vainqueurs qui entrent dans Oppidomagne, ce sont simplement des hommes qui viennent au-devant d'autres hommes, en amis. Il n'y a ni victoire, ni débâcle, il y a fête. » Alors cette brute se mit à jurer comme un cocher, fou de colère, n'en pouvant plus, frappant de son sabre à droite, à gauche, blessant son cheval. Deux de ses voisins profitant du désarroi s'enfuirent. Ils se sont dirigés vers la Régence. Ils organiseront peut-être un semblant de résistance et la garde consulaire les secondera. Déjà j'ai vu rôder ci et là leurs uniformes verts.

CLAIRE

Mais les généraux ennemis?

HÉRÉNIEN

Oh, ceux-là sont les prisonniers de leur armée. Hier, voyant les troupes réduites de moitié par la maladie et la désertion, ils voulurent — coup de désespoir — donner l'assaut suprême. Les soldats refusèrent d'avancer. Quelques-uns tirèrent sur leurs chefs. Ce fut la débâcle.

CLAIRE

J'ai entendu des bandes s'engouffrer dans Oppidomagne; on aurait dit un bruit d'océan. Jamais je ne fus à la fois ni plus heureuse, ni plus tremblante.

HÉRÉNIEN

Vingt mille hommes sont, à cette heure, chez nous. On dresse des tables sur les places. Tous ceux qui, en vue du siège, avaient serré des vivres dans leurs caves les offrent aux passants. A part quelques boutiquiers tenaces, ils n'exigent point d'argent. Haineau disait : « Jamais Oppidomagne ne s'abaissera jusqu'à recevoir ses ennemis ; jamais Oppidomagne ne leur permettra de circuler dans ses rues et sur ses places. Jamais les préjugés d'Oppidomagne humiliée ne s'effaceront. » On raisonne ainsi en temps normal, mais aujourd'hui ! Allez donc voir comment les faits, les fameux faits qu'Haineau invoque toujours lui donnent tort. Une telle confusion règne dans les idées reçues que l'on pourrait, si les temps s'y prêtaient encore, fonder des religions nouvelles et proclamer des croyances inconnues. Voyez, là-bas, sur les hauteurs, le Capitole flambe ! On brûle les palais de l'Artillerie et de la Marine. Avant ce soir, on aura partagé toutes les réserves d'armes et de munitions.

Pendant le siège, justice se fit des banques, des bourses et des églises. L'heure de faire justice de l'injustice fondamentale : la guerre ! est venue à son tour. Avec elle seule, disparaîtront les autres : haines des campagnes contre les villes, des misères contre l'or, des détresses contre la force. On a frappé au cœur l'organisation du mal. Ecoute : (on entend des hourras dans la rue). C'est l'universelle fête humaine qui déborde et qui chante.

CLAIRE et HÉRÉNIEN s'approchent de la fenêtre et longuement s'embrassent. Tout à coup HÉRÉNIEN se dégage avec brusquerie.

HÉRÉNIEN

Habille l'enfant ; je suis venu le chercher pour qu' i voie ce que fit son père.

CLAIRE

L'enfant ? Mais il ne comprend pas.

HÉRÉNIEN

Habille-le quand même, je lui dirai, en présence de la mort d'un monde, de telles paroles, qu'il ne les oubliera jamais. Habille-le, que je l'emmène.

CLAIRE

Et moi ?

HÉRÉNIEN

Ton frère Haineau viendra te prendre.

CLAIRE

Pourquoi ne point nous en aller ensemble ?

HÉRÉNIEN

Habille l'enfant, te dis-je, et dépêche-toi.

CLAIRE sort. HERENIEN inspecte son bureau, met quelques liasses en poche, puis s'accoude à la fenêtre, d'où il harangua le peuple.

HÉRÉNIEN

Oh l'âpre vie éclatante et rebelle
Que j'ai vécue et soufferte, comme elle
M'est aujourd'hui : repos, gloire, clarté !
Comme je me sens grand sur ce monde dompté
Et ressurgi par mes seules forces humaines.
Dire qu'il a fallu qu'un métayer des plaines
Naquît, pour procréer un enfant — moi —
Qui largement, avec ses mains, avec ses doigts,
Avec ses dents, saisit à la gorge les lois
Et terrassa le vieil orgueil des pouvoirs rouges.
Les campagnes, et ferme à ferme, et bouge à bouge
Mouraient. Dans les villes où j'entrai
L'universel effort
Avait dégénéré
En carnage moral ; — le vol, le rut et l'or
Hurlaient et s'étouffaient en des mêlées
Monstrueuses de violences accumulées ;
Tous les instincts s'entretuaient dans les champs clos
De la banque, de la bourse ou des tripots.
L'autorité formidable et complice
Puisait pour se nourrir et pour fleurir
Toute sa sève en ces fumiers de vices
Et se tuméfiait d'excès et de bien-être.....
Je fus la foudre éclairant la fenêtre,
D'où quelques-uns inspectaient l'horizon
Et moins par mes calculs et moins par ma raison
Que par on se sait quel amour suprême et fou
Du monde entier,

Que je confonds avec moi-même,
Je fis lever l'écrou
Qui maintenait l'entente humaine
Au bagne,
J'ai terrassé sous moi la vieille Oppidomagne
— Chartes, abus, faveurs, dogmes et souvenirs —
Et la voici, celle de l'avenir
Forgée à coups d'éclairs et mienne enfin,
Qui met le feu de ma pensée
Et sa folie et son ardeur réalisées
Superbement dans les yeux fixes du Destin !

On entend des coups de fusil qui se rapprochent.

CLAIRE

Hérénien, les soldats de la Régence débouchent dans la rue.

HÉRÉNIEN, n'entendant pas et continuant.

J'ai façonné, d'après mon plan, le monde ;
J'ai soulevé la foule et ses forces fécondes
Des bas-fonds de l'instinct jusques au seuil
Immense et radieux de mon orgueil...

CLAIRE

Hérénien ! Hérénien ! Des gens armés surveillent la maison. Ils attendent. Ils te tueront, si tu sors.

HÉRÉNIEN

Allons donc ! Habille l'enfant.

CLAIRE, paraissant.

Les coups de feu s'entrecroisent au carrefour.

Nouvelle fusillade.

HÉRÉNIEN

Habille l'enfant.

L'enfant paraît, CLAIRE le prend dans ses bras

CLAIRE, à HÉRÉNIEN.

Mon ami, je t'en supplie, ne te hasarde pas ; attends qu'ils soient passés.

HÉRÉNIEN

Je n'ai pas le temps d'attendre. Je n'ai peur aujourd'hui, ni des autres, ni de moi-même. Je suis monté à ce point de force humaine que la mort même n'oserait m'approcher.

CLAIRE

Alors, va-t'en seul et laisse-moi le petit.

HÉRÉNIEN, tout à coup violent.

Je veux l'enfant, te dis-je. Je le veux là-bas, près de moi.

CLAIRE

Il viendra tout à l'heure... Haineau l'amènera.

HÉRÉNIEN

Il faut qu'on l'acclame avec son père. Donne-le... voyons, donne-le.

CLAIRE

Je ne t'ai jamais résisté. Je t'obéis comme une servante, mais aujourd'hui je t'en conjure...

HÉRÉNIEN

Donne-le, te dis-je.

CLAIRE

Mon ami ! mon ami !

Hérénien arrache l'enfant aux étreintes de Claire, la repousse violemment et s'enfuit avec lui.

Oh cette folie ! Toujours cette pauvre et colossale folie !

Un bruit immédiat de fusillade l'arrête, clouée sur place. Après un instant d'angoisse folle, elle s'élance vers la fenêtre et s'y penche.

Mon fils ! Mon fils !

L'ENFANT

Mère ! Mère !

Claire se précipite dans la rue. Bruits de chevaux qui s'éloignent au galop. Tumulte. Clameurs. Un silence. Puis dominant toutes les autres,

UNE VOIX

On vient d'assassiner Jacques Hérénien !

DEUXIÈME SCÈNE

Le Matin. — Place du Peuple, construite tout entière en terrasses. Au fond on aperçoit le panorama d'Oppidomagne, plein de fumées d'incendies. A droite s'élève la statue de la

Régence. Des bourgeois se montrent aux fenêtres et pavoisent ; des gens saouls passent. A gauche, le palais de la guerre se consume. Une fébrilité règne partout. Des rondes folles traversent la scène. Les bandes succèdent aux bandes On entend de toutes parts des chants. Des gamins jettent des pierres vers la statue de la Régence debout et très en vue sur un des côtés de la scène.

UN MENDIANT

Eh ! la marmaille, prenez donc garde; on va vous tirer les oreilles.

UN GAMIN

Nous lapidons la Régence qui est morte.

UN AUTRE, jetant une pierre.

Voilà pour le sceptre.

UN AUTRE, jetant une pierre.

Voilà pour la couronne.

DES BANDES, entourent la statue et chantent des rondes.

Et comptons quatre et comptons trois
Les vrais gaillards étaient ceux-là
Qui refusaient d'être soldats
Pour ameuter et soulever leurs droits
En tempête, contre la loi.

Et comptons trois et comptons deux
Les vrais gaillards ce sont ceux-là
Qui s'exaltent au son des glas,
Quand les villes en or, en fièvre, en feu,
Ensanglantent le ciel de Dieu.

Et comptons deux et comptons un
Les vrais gaillards ce sont ceux-là
Qui d'un seul bond broyeront le tas
Des vieux espoirs et des pouvoirs défunts
Devant l'orgueil de leur tribun...

UN PAYSAN

Qu'on me pende si je croyais revoir Oppidomagne !

UN GROUPE DE MENDIANTS

Je me suis terré dans un trou, comme une bête, et j'ai vécu comme elle.

— Je fus tour à tour au service des deux partis. Ceux d'Oppidomagne m'appelaient la taupe : je les instrui-

sais sur les projets de l'ennemi, et l'ennemi me croyait subtil comme la fumée : je le renseignais sur les choses d'Oppidomagne.

— Nous fîmes tous de même. J'opérais au Nord.

— Moi, à l'Ouest.

— Tous les deux, nous trompions et nous servions.

— Et trahissant les uns, et trahissant les autres, nous avons fini par les mettre d'accord.

Ironique.

— Nous avons conclu la paix.

UN BOHÈME, chapeau défoncé, redingote en loques.

Il arrive toujours un moment où ce qu'on appelle crime devient vertu.

LE MENDIANT

Est-il vrai qu'Hérénien soit mort ?

LE BOHÈME

Lui ! allons donc ; il est aujourd'hui le maître et le roi. On ne meurt pas quand on est si grand.

LE MENDIANT

On l'aurait tué sur le seuil de sa porte.

LE BOHÈME

Qui ça ?

LE MENDIANT

Les consulaires.

LE BOHÈME

C'est impossible.

LE MENDIANT

Doivent-ils lui en vouloir ! Jamais homme n'accomplit si grande œuvre.

LE BOHÈME

C'est pas un homme, c'est nous tous qui l'avons accomplie.

LE MENDIANT

Enfin, nous allons pouvoir vivre !

LE BOHÈME

Nous ! Allons donc !... Il faudrait que le sol humain fût autrement remué pour que la lumière arrivât jusqu'en nos caves. Paix ou guerre.

Nous demeurons la misère immobile,
Que ne dérangent point le va et vient futile
De l'heur ou du malheur.
Qu'Oppidomagne, avec des lois nouvelles
Affranchisse, ce jour, ses peuples en tutelle,
Nous seuls, nous resterons, Dieu sait jusques à quand
Les carnassiers et les vaguants
Qui dépècent, à coups de vol, la terre avare,
Comme autant de corbeaux que l'on effare,
Que l'on chasse, de son verger et de son seuil,
Alors déjà qu'on y accueille
Le peuple entier des autres oiseaux libres.

LE MENDIANT

Vous parlez comme si la Régence était encore debout.

LE BOHÈME

Heureusement! tout n'est qu'acheminement vers tout, et demain sera toujours mécontent d'aujourd'hui.

Une troupe de femmes saoules traversent la scène, avec des torches. Elles crient : « Aux églises, aux églises, nous allons brûler le bon Dieu. »

Au mendiant.

Tenez, regardez-bien, voilà nos auxiliaires ! Quand vous et vos amis vous vous serez décidés à être des hommes, vous viendrez me trouver comme d'autres sont venus trouver Hérénien.

Des ouvriers viennent dresser à la hâte l'estrade pour le cadavre d'Hérénien. On apporte le drap noir. Ils se parlent.

GROUPE D'OUVRIERS

C'est un malheur comme jamais il n'en arriva.

— Il a reçu deux balles, l'une au cœur, l'autre, à la tête.

— Son fils a-t-il été tué ?

— Non.

— On ne sait quels gardes furent les assassins. Ils ont fui. Peut-être ignorera-t-on toujours l'abominable lâche qui tua Jacques Hérénien.

UN MENDIANT

Haineau, dit-on, a fait le coup.

UN OUVRIER

Haineau ! Mais tu ne sais donc pas ce que tu dis ! Haineau qui à cette heure se désespère et pleure comme un enfant.

UN MENDIANT

C'était son ennemi.

L'OUVRIER

Tais-toi, tu mens par toutes les dents de ta mâchoire.

LE MENDIANT

Je dis ce qu'on m'a dit.

L'OUVRIER

C'est par des gens comme toi que se créent les légendes infâmes. Va-t'en d'ici.

Des soldats défilent bras dessus bras dessous. Ceux d'Oppidomagne et ceux de l'ennemi se massent sur la terrasse et sur les gradins.

LA FOULE

La fête aura-t-elle lieu ?

— Pourquoi pas, ? Jamais autant que dans la mort, Hérénien n'apparaît grand.

— Ce sont les nouveaux chefs d'Oppidomagne qui l'ont ordonné.

— Qui sont-ils ?

— On n'en sait rien encore.

GROUPE DE PASSANTS

On porte Hérénien mort en triomphe par toute la ville.

— Je l'ai vu traverser le *carrefour des Marbres*. Sa blessure rouge barrait son visage.

— Moi, je l'ai vu passer au *pont des Havres* ;
Les bras levés des mères
Tendaient vers lui leurs enfants clairs
Si bien que tout ce que la vie
Offre de jeune et de joyeux,
Avec ses mains, avec ses yeux,
Planait et se penchait sur son cadavre.

— Il passe environné de fleurs qu'on lui dédie,
L'écarlate linceul le drape d'incendie,
Son corps,

Un colossal amour pareil aux houles
L'érige et le maintient au-dessus de la foule.
Jamais un roi éclatant d'or
De sang, de meurtre et de batailles
N'eut à sa mort
D'aussi larges et violentes funérailles.

— Aux Colonnades, un jeune homme s'est fait un chemin jusqu'à la civière. Il trempa son mouchoir dans le sang qui maculait les joues et longuement, ardemment, comme s'il communiait, il l'approcha de ses lèvres.

UN OUVRIER, qui a écouté les passants.

On exposera Jacques Hérénien, ici même, sur cette estrade, en pleine foule, en pleine gloire.

UN PAYSAN

Il est bon que le soleil le voie.

GROUPE DE PASSANTS

Des fleurs, des chants, des danses, du sang, de l'incendie ; tous les contraires brûlent dans l'air.

— C'est l'atmosphère qu'il faut lorsque se créent des mondes.

— On dit qu'Haineau succède à Hérénien et qu'Oppidomagne a de nouveaux consuls.

— Quand donc nous délivrera-t-on des consuls ?

— C'est ce qu'on ne voit pas — c'est l'âme qu'il faut révolutionner. Que les hommes cherchent l'autorité en eux-mêmes et renient celle qui leur vient d'ailleurs !

Une immense poussée se produit. Le Breux suivi de soldats et d'ouvriers pénètre sur la scène. il monte à la hâte sur le perron d'un hôtel et fait signe qu'il veut parler. Le silence se fait.

LE BREUX

Citoyens, dans quelques instants, sur cette place d'Oppidomagne, dédiée au Peuple, le corps de Jacques Hérénien va apparaître. Recevez-le comme un vainqueur. Les balles ont pu lui fermer les yeux, raidir les bras, immobiliser le visage, mais le tuer, non pas. — Jacques Hérénien vit encore dans ses paroles, dans ses actes, dans sa pensée, dans ses livres ; il est la force qui, à cet instant même nous exalte — il veut, pense, espère

agit en nous. Ce ne sont pas ses funérailles, c'est son triomphe que nous célébrons; ce ne sont pas ses obsèques, c'est sa victoire dernière.

Le cortège approche. On le regarde arriver de loin. Des enfants grimpent aux épaules de leurs pères. Une anxiété énorme règne dans tous les groupes. Quelques-uns montent aux fenêtres. D'autres escaladent des colonnes. On voit des curieux sur les toits.

GROUPE DIVERS SUR LES GRADINS

Quelle foule ! Jamais cette place ne la contiendra.

— Comme il était aimé ! Des gens pareils ne devraient pas mourir.

UNE FEMME

Sa femme suit le corps.

UNE AUTRE

C'est elle qui porte son fils.

QUELQU'UN

Elle était douce et dévouée, la voici forte.

— Une chrétienne !

— Une romaine !

UNE FEMME

Taisons-nous. Voici le corps.

La civière apparaît la première, suivie d'une foule énorme : elle fait le tour de la scène, des gens pleurent, d'autres acclament, d'autres tombent à genoux — quelques femmes font le signe de la croix. — Sur les gradins, des grappes humaines se forment pour mieux voir.

GROUPE DES JEUNES

Avec prière, avec exaltation, et se portant au devant du corps qui passe.

Hérénien, Hérénien, tu fus notre seul maître !

— Je ne sais pas un feu de ma pensée
Que ton ardeur comme un grand vent n'ait attisé !

— Hérénien, Hérénien, nous sommes ta survie ?
Nous te vouons et nous t'offrons
Tout ce qu'un jour, l'effort
De notre âme fera de beau, de clair, de fort
Et de pur dans la vie !

— Hérénien, Hérénien, ton souvenir
Sera le battement de cœur de l'avenir !

— Hérénien, Hérénien, exalte-nous
Que nous soyions toujours ces violents, ces fous
Qu'aux temps mauvais,
Jadis, ton geste emportait
Malgré nos forces désunies
Dans l'orage de ton génie !

LE VOYANT

Debout sur un gradin et dominant la foule. Pendant ce temps, le cadavre est déposé sur l'estrade, des femmes couvrent avec des fleurs le drap noir qui disparaît.

Ce n'est plus l'heure
Où j'écoute ceux qui pleurent,
C'est l'heure enfin venue
De la foudre, fatale aux anciens dieux,
Qui les abat hagards et vieux
Devant la vérité soudaine et reconnue.

L'espoir humain s'est à nouveau fait chair
Le vieux désir vêtu de fleurs et de jeunesse
S'est répandu : les yeux sont beaux, les cœurs renaissent,
Des aimants inconnus s'entrecroisent dans l'air.

La vie intense est prête et frappe au seuil.
— Ouvrez, vous qui dormiez sans plus oser sur terre
Pour conquérir le mieux assaillir le mystère.
Ouvrez, la vie est prête et vous ceindra d'orgueil.

Désignant le catafalque.

Et maintenant qu'on voile avec des palmes claires
Cet appareil en noir de crêpes mortuaires
Et qu'on ait peur de profaner
Le culte et la victoire
D'une aussi grande et vivante mémoire,
Car ce mort-là doit rayonner.

Il fut d'accord avec les renouveaux
Du monde, avec le temps, avec les astres.
Il a mué en joie un crime et un désastre,
Il a vaincu, broyé, fini l'un des fléaux !

HORDAIN se lève — agitation — houle. Toute la foule le désigne et l'acclame. Des gens se lèvent et se renseignent l'un l'autre.

LA FOULE

C'est lui qui refusa d'abattre Oppidomagne.
— C'est lui qui convertit les ennemis.
— Il est aussi grand qu'Hérénien.

HORDAIN, désignant le cadavre.

Je fus son élève et son ami inconnu. Ses livres ont remplacé ma bible. Ce sont des hommes pareils à lui qui font naître des hommes tels que moi, humbles, dévoués, longtemps obscurs, mais auxquels la fortune permet de réaliser, en une heure foudroyante, ce qui fut le rêve suprême de leur maître. Si les patries sont belles, douces au cœur, vivantes à la mémoire, les nations armées de frontières sont tragiques et néfastes. Et le monde entier reste encore hérissé de nations. C'est en face d'elles que notre accord se dresse comme un exemple. Elles comprendront un jour ce qui fut accompli d'immortel, ici, dans cette Oppidomagne illustre d'où les plus hautes idées humaines se sont, à travers les âges, l'une après l'autre envolées. Pour la première fois, depuis l'origine de la force, depuis que les cerveaux se sont mis à compter le temps, deux races, l'une abdiquant sa victoire, l'autre son orgueil humilié, se sont fondues en une étreinte. Toute la terre a dû tressaillir, tout le sang, toute la sève a dû refluer vers le cœur des choses. L'accord et l'entente ont eu raison des haines. La lutte humaine, en sa forme sanglante, a été biffée de l'histoire, non par la science, mais par la vie ! Un phare brûle désormais à l'horizon des tempêtes futures. Sa fixité éblouira les yeux, obsédera les cerveaux, hallucinera les désirs. Il faudra bien un jour, qu'à bout d'épreuves et de deuils, on aborde définitivement au port, dont il indique l'entrée et dont il dore les mâts et les barques tranquilles !

Enthousiasme total : on crie, on s'embrasse. Tous les ennemis (uniformes rouges) se lèvent et entourent HORDAIN. Ceux d'Oppidomagne (uniformes verts) lui tendent les mains de loin. Il se dégage des étreintes et dépose des palmes aux pieds d'HÉRÉNIEN. Puis se tournant vers la veuve :

Au nom de la vie et de son triomphe, je vous demande, Madame, de présenter à ces deux peuples exaltés celui qui nous semble être Jacques Hérénien lui-même : son fils !

CLAIRE

Je veux en avoir la force moi-même.

CLAIRE se lève.

Au cœur même d'Oppidomagne,
A cette heure d'espoir immense
Au seuil des jours nouveaux, qui recommencent,
Pour deux races, l'humanité ;
Séchant mes pleurs, dressant ma volonté,

elle désigne la foule

Je vous confie, à vous, cet enfant de ma chair,
Je le voue au devoir tragique, au devoir fier,
A l'éclatante et divine chimère
Que chevauchait et que domptait son père.
Je l'offre à l'Avenir qui chante, en ce décor
De fête et de révolte auréolées,
En ce décor de joie et de douleurs mêlées,
Ici même, devant vous tous, aux pieds du corps
Encore sanglant d'Hérénien mort !

CLAIRE tient quelque temps l'enfant levé au milieu des acclamations et des bras qui se tendent, puis elle le passe aux mains de HORDAIN. Alors, à bout de forces, elle s'affaisse, sanglotante, sur le cadavre. Le silence, lentement, se fait.

LE BREUX

Cette heure est trop grande et trop belle, elle nous lie trop intimement, trop fortement, trop éternellement les uns aux autres, pour que nous songions soit à n'importe quel pacte, soit à n'importe quel serment ! En pleine liberté, en face de tout ce qui demeure de sacré et d'inviolable, en face d'un homme de génie, dont le corps assassiné et l'âme immortelle nous enfièvrent et nous inspirent, nous nous donnons les uns aux autres, à jamais.

HORDAIN

Quand hier, les mains franches et les yeux clairs, nous sommes entrés dans la ville, je m'étonnais que

celui qui, plus que nous tous, travailla à notre œuvre, pût assister vivant à son triomphe. Une telle conquête humaine exigeait une telle victime. Si vous songez en quelles circonstances étranges, Hérénien sans escorte, sans amis, sans défense, s'offrit de lui-même, peut-être, à la dernière balle qui fut tirée, vous croirez, comme moi, que sa mort est liée au mystère des forces énormes et souveraines.

HAINEAU

Il a broyé sous lui la Régence dont voici l'emblème encore debout.

Il désigne la statue — immédiatement des huées sont poussées ; on crie : « Abattez-la, abattez-la ! » Des ouvriers montent sur le piédestal et saisissent des barres pour la faire chavirer.

Il a vaincu sa pourriture : ses consuls lâches, son armée à gages, ses lois bâtardes, ses coutumes honteuses.

LA FOULE

Abattez-la ! Abattez-la !

HAINEAU

Il a nettoyé ses banques voleuses, son trésor, ses parlements et ses conseils : il a tué tous les antagonismes que cette image concentrait.

Il désigne la statue.

LA FOULE

Oh l'antique canaille !
— La sinistre poupée !
— La formidable gouge !

DE TOUTES PARTS

Abattez-la ! Abattez la !

LA FOULE

Qu'on la traîne aux égouts.
— Qu'on la casse et qu'on la broie !
— Abattez-la ! Abattez-la !

QUELQU'UN DES CHAMPS

C'est elle qui nous mangea !

QUELQU'UN DES VILLES

C'est elle qui nous flétrit !

QUELQU'UN DES GHAMPS

C'est elle qui fut la mort!

QUELQU'UN DES VILLES

C'est elle qui fut le crime !

DE TOUTES PARTS

Abattez-la ! Abattez-la !

UN OUVRIER, du haut du piédestal à ceux qui l'entourent.

Sauvez-vous : elle va tomber !... elle va tomber !...

Au milieu des cris de haine l'énorme statue dégringole. Le silence se fait, sitôt qu'elle mesure la terre. Tout à coup HAINEAU saisit la tête restée entière, la soulève et, titubant sous son poids colossal, la projette et la brise sans rien dire aux pieds d'HÉRÉNIEN.

LE VOYANT, au devant de la scène.

Et maintenant, que les Aubes se lèvent !

EMILE VERHAEREN.

FIN

Reproduction interdite.

LES SUPPLIANTS

LES PIERRES QUI PLEURENT

(*Suite*[1])

—

INTERMÈDE

I

LES DEUX VOYAGES

Par la pureté des lointains, sous la lumière apaisée du soir, par les tiédeurs de l'air et ses odeurs, par les voix très douces de la campagne qui redisent au foyer du couchant toutes les joies du jour, la vie se révèle bienfaisante. Au pas somnolent du cheval la voiture gravit lentement la côte.

Kerguelvan: — Il me semble que je m'éveille; je ne suis plus moi-même depuis ce matin ; en vérité, on dirait que ce voyage doit renouveler mon existence... j'ai comme un pressentiment de bonheur... ce château du Pouldu, cette vision de mon imagination d'enfant aux récits d'Emilie Gerboix, s'élevant parmi mes rêveries d'avant-dormir, quel charme !... comme je suis jeune encore ! ce voyage !... pourquoi Kerpenhir m'a-t il écrit cette lettre ?... Je ne veux plus de douleur... Oh ! donnez-moi de la joie !

Il relit la lettre de l'Abbé de Kerpenhir:

« ... Les horizons sont prometteurs, et derrière » tous les âges, un âge d'or luit, baigné dans l'air

(1) Voy. *Mercure de France* N° 93 et 94.

» bleu du temps... Les âmes sont inconnues et » lointaines, derrière tous les yeux se lève un » monde de rêve. Les routes de la terre et celles » de l'amour sont peuplées de gens qui passent.

» Sans doute, mon cher fils,

» Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage !

» Le poète s'assied au bord des routes, à regar- » der vers l'horizon, à regarder vers l'âge d'or, à » regarder vers les âmes et vers les yeux ; les pas- » sants s'écoulent interminablement, il se mêle aux » passants, puis les quitte. — Il marche à tra- » vers la plaine ; où va-t-il ? il ne sait... vers l'es- » pace qui garde un « là-bas » inconnu... Mais » dans son cœur s'ouvre l'illusion de tous les » clairs et joyeux pélerinages... ceux qui aiment » et ceux qui partent pour aimer, il se retourne à » longtemps les regarder... et voici qu'ils se per- » dent au loin et disparaissent aux détours... Il » erre, semblable à un égaré ; ses pieds saignent... » chacun de ses pas le mène-t-il vers la terre qui » lui fut promise ? — La plaine est mouvante » comme un désert, la solitude est hantée de cris » et de plaintes ; l'angoisse le pousse, le retient... » mais, va, car tous les chemins de la plaine mè- » nent vers l'Hespérie merveilleuse !

» La douleur est un plus beau voyage que » l'amour ; la douleur, mon cher fils, est le plus » beau voyage !... »

Comme ils dépassent le sommet de la côte, Pierre le Chouan interpelle le cheval : — Allons, Dimeur, allons, eh ! oh ! nous arrivons !

Et s'adressant à son maître, il ajoute : — Voici Splann-enn-ev !

Kerguelvan relève la tête ; en bas, assez loin encore, autour d'un mince clocher roman qui pointe dans le ciel, s'étagent, aux flancs d'une colline, parmi des masses de verdure, les toits de la petite

ville, illuminés de soleil ; et toute la campagne garde un sentiment très aimant et très reconnaissant de la vie, sous la rêverie naïve des nuages roses...

Kerguelvan songe : — Pourtant l'amour ! Et les pays où ils vont tous ?

II

L'AUBERGE

Les vieilles femmes, assises sur le pas des portes à coudre ou à filer, immobiles comme des statues, sans tourner la tête, suivent la voiture d'un mouvement d'yeux.

HOTEL DU TERTRE NOIR

Une maison de bois, au toit aigu, flanqué de deux tourelles ; le premier étage surplombant le rez-de-chaussée, soutenu par deux poutres sculptées et peintes en blanc, forme arcade devant l'entrée ; des capucines enguirlandent les fenêtres. Un ostensoir de cuivre, auréolé de sept cercles de clous, orne la porte de chêne ; une vierge en faïence niche au dessus du linteau.

Une femme, grande et sèche, très vieille, à figure aiguë, aux yeux perçants sous l'ombre de sa coiffe, paraît sur le seuil ; d'un regard rapide, elle dévisage Kerguelvan et Pierre.

Les rayons rouges du soleil couchant s'endorment aux rideaux de percale à fleurs ; au fond de la salle, luisent des cuivres rouges.

La vieille femme a demandé : « Pour le souper ? » Et elle cherche une clef dans un tiroir.

En attendant le verre de cidre, René de Kerguelvan et Pierre le Chouan s'accoudent à la table, qui est de chêne noir comme la porte, comme les pou-

tres du plafond, comme les escabeaux et les bahuts, les armoires et la panetière...

Kerguelvan : — Pourquoi es-tu triste, Pierre ?

Ils ont dîné l'un en face de l'autre, sur la grande table. — Pierre le Chouan, élevé jadis au château, a conservé les manières d'un gentilhomme d'autrefois ; René le traite en ami. N'est-il pas comme son dernier parent, dans le vide qui s'est fait autour de lui, ce vieillard qui sait tout, et du passé de sa famille, et de son présent à lui ? — Pierre vénère son maître, il l'aime héroïquement, comme il y eut des chouans qui aimèrent leurs seigneurs.

Les chandelles de résine, piquées sur des branches de fer, se consument en brésillant.

L'aubergiste a quitté la salle.

— Voilà, pourtant, dit Pierre, celle que j'avais rêvé d'épouser dans ma jeunesse... Il y a bien longtemps, Monsieur René, vous n'étiez pas de ce monde, ni vous, ni feu M. le Comte votre père... elle ne voulut pas de moi !

Kerguelvan : — Vois comme rien n'est rien : tu as souffert alors ? maintenant c'est l'indifférence...

Pierre : — Je voudrais savoir si elle m'a reconnu....

III

LA RUMEUR

Le fracas de la voiture a cessé de retentir. La petite rue a repris son silence... une chanson de berceau tourne au bord d'une fenêtre, des enfants rient au loin, les hirondelles crient dans le ciel ; les chats, un à un, sortent des caves et reviennent s'asseoir au bord des fenêtres ; les fileuses n'ont

pas encore bougé. L'aubergiste, adossée au mur de sa maison, regarde encore vers la place où la voiture a tourné; soudain sa voix lente et grave s'élève :

— Maudit que tu es !... Est-il bien le fils de son père! ah! tous les seigneurs aux yeux d'or! le comte Jean vit toujours dans leur âme! Vous savez ce que je dis, vous autres? vous l'avez bien reconnu?

— Est-il pas né d'un coup de pied dans le ventre de sa mère, répond une voisine?

Peu à peu les fileuses se lèvent et se rassemblent :

— On disait pourtant que Mlle Emilie l'avait délivré du mal, et aussi M. l'abbé de Kerpenhir (le saint homme!) mais ils ne lui ont pas changé son œil!

— On le voit toujours errer aux heures mauvaises sur la *Colline des Pierres qui pleurent;* la Janic dit que son homme l'a entendu parler, la nuit, tout seul en apparence, dans la forêt de Tréguenne...

— Il a le sang de son père.

— Bon chien chasse de race.

— Je vous dis qu'y a qu'à le regarder avec son œil crevé et son œil de hibou, s'écrie de loin une très vieille qui est restée assise sur sa porte ; il n'a que la *demi vie* ; on sait bien qu'il est mort avant son heure... il faut aller chercher le *prêtre de la terre...*

— Et le beau Pierre, il a donc oublié les cornes que son père lui a faites? et le pucelage de sa fille, on lui a dru payé, faut croire...

— Pourtant ceux de Tréguenne et de Kerguelvan l'aiment... on dit qu'il allait avec Mamzelle Emilie soigner les malades et qu'il donne bien de l'argent.

— C'est un mécréant qui fait du mal à tout ce

qui l'approche. Mademoiselle Jeanne a disparu dès qu'il est revenu; on dit qu'elle est morte à l'étranger où *son jeune homme à lui* l'avait emmenée... Qui c'était y donc que ce jeune homme là ? On n'a jamais su... Qu'est-il venu faire par ici ?... S'est-il pas tué lui-même après qu'il est revenu tout seul à Tréguenne ?

— Vrai ; et le petit qu'il avait rapporté (qui était peut-être bien né, lui aussi, d'un coup de pied dans le ventre de sa mère) n'a pas vécu longtemps... Et Mamzelle Emilie ?

— Puisque je vous dis qu'il n'a que la *demi vie* ah ! vous n'avez pas peur, vous autres !... mais son heure sera bientôt venue... il faudrait aller chercher un prêtre qui soit *prêtre jusqu'à la terre...*

—Qu'il ait voulu faire le bien je ne dis pas non ; mais ne le fait pas qui veut ! le diable aurait peut-être bien voulu être le Bon Dieu, n'empêche qu'il est le diable !... on peut faire le bien et être mauvais de sa nature, le tout n'est pas de faire, c'est d'être : on est ce qu'on est !

— Ils vont au Pouldu... encore un repaire où il sera bien niché.

Depuis longtemps la nuit est tombée, le nom de Kerguelvan s'échange encore d'une porte à l'autre, et, chacune des fileuses jetant ça et là une parole, toute la rue se répète la légende du comte Jean l'ancêtre de René.

IV

LE VIEUX CHATEAU

Dans l'obscurité de plus en plus épaisse, les chênes têtards, de plus en plus, s'inclinent vers la route. Malgré la vitesse de leur course, ils perçoi-

vent à peine la caresse de l'air chaud, la terre desséchée n'exhale aucune odeur.

Seul, le trop du cheval évoque encore l'idée de temps, découpant des instants dans l'harmonie indéfinie tendue sur la campagne comme une éternité.

Pierre s'est endormi. Pour la première fois depuis qu'ils ont quitté l'auberge du *Tertre noir*, René de Kerguelvan rompt le silence :

— Quelle nuit ! on n'y voit rien sur cette maudite route...

Pierre : — Il fait noir comme à la bouche d'un four, monseigneur ; il y a si lourd de nuages qu'on ne sait plus même où est le ciel...

— Nous avons dû nous égarer, on nous avait dit : « Dans une heure », en voici bientôt deux que nous sommes partis, et du train dont nous marchons... veille au prochain carrefour...

Le cheval bondit et s'emporte en un galop fou.

Pierre : — Sciez-lui la bouche, monseigneur, on ne sait où on va... s'il faisait jour, on lui laisserait prendre une bonne suée, mais... là, est-ce qu'il tient le mors aux dents ?

— Parle-lui, il connait mieux ta voix que la mienne.

— Là, là, là, ho... mon vieux Dimeur, là, mon bonhomme ! ho ! ho !

— Que diable a-t-il vu ?

— Sait-on ce que les bêtes voient ?

— Nous sommes sous bois... il me semble... n'as-tu rien vu à la tête du cheval ?

— Un loup ? Ce n'est guère la saison, Monsieur René !

— Comme il pointe les oreilles ! on dirait un cheval fantastique...

— Nous ne sommes plus sous bois, j'ai senti l'odeur des marais... Ecoutez... le battoir des lavandières !.. Voyez-vous les blancheurs de buées ?...

— Ah ! la lune !
— J'ai vu luire de l'eau là...
— Oui, j'ai vu le reflet des nuages roux.
— Attention !
Une énorme muraille s'est dressée devant eux.

. . . . . .

La Cour d'un château : par miracle étourdi seulement, Kerguelvan se relève, il appelle : — Pierre, Pierre ! — Aucune voix ne répond ; une fenêtre s'ouvre : Kerguelvan appelle encore ; quelqu'un crie : — Qu'y a-t-il ?

Kerguelvan : — Au secours !

Kerguelvan court au-devant d'un homme qui approche ; c'est un moine. — D'autres moines viennent avec des lanternes.

Les deux jambes de devant brisées, le cheval gît contre une petite construction de forme bizarre, placée juste au milieu du Porche...

Un moine dit :

— C'est le *bûcher*.

A quelques pas, Pierre évanoui.

Etendu sur un lit, Pierre dit, la voix tremblante encore :

— Cela va mieux, Monsieur René, mais quel coup ! je suis solide tout de même !... là, ce ne sera rien ! mais vous ? quel miracle, Sainte Vierge !

Kerguelvan : — Mon pauvre vieux Pierre !

— Vous pouvez être rassuré, dit le moine qui a soigné Pierre, la parole est libre, la connaissance parfaite ...Dom Bertrand, vous devriez aller prévenir Monsieur le Marquis...

— C'est fait, répond un des moines qui entourent le lit, il vient...

Kerguelvan : — Mais je vais aller moi-même le trouver ; voulez-vous avoir la bonté de me faire conduire ?

Avant de sortir, Kerguelvan pose doucement la main sur le front de Pierre : Adieu Pierre, mon bon vieux Pierre...

Sans accorder une seconde à l'étonnement que lui cause le costume Louis XVI de son hôte inconnu, dès les premières marches du perron, Kerguelvan s'écrie : — Mille pardons, Monsieur, vous me voyez consterné de vous donner tant d'ennuis... je ne sais vraiment comment je suis entré chez vous... Je m'étais égaré,... mon cheval s'est emballé et abattu à votre porte, et me voici obligé de vous demander l'hospitalité...

Le marquis descend, d'une main portant un flambeau, de l'autre esquissant le geste du plus gracieux accueil, tandis que le jeu de sa physionomie exprime les sentiments les plus cordiaux et les plus condoléants; mais il ne prononce aucune parole.

Kerguelvan balbutie, dans sa surprise, quelque nouvelle excuse. Son hôte, toujours muet, l'introduit, de nouveau lui serre expressivement la main, et tournant sur ses talons disparaît derrière une tenture de soie rose.

Suspendue à raser la pointe d'un menhir qui se dresse au centre de la salle, une petite lampe d'église veille au milieu de l'espace noir. Dans la faible lueur, des armures de chevalier apparaissent, rangées contre les murailles, la lance ou le fanion au poing; au-dessus de leurs têtes, des étendards brodés d'armoiries tranchent l'ombre de leurs plis droits. Entre leurs pieds, des mâchoires de chevaux posées sur de petites stèles serrent d'énormes freins d'acier où pendent encore les harnais lourds de boucles et de mailles... Les murailles de pierre noire, branchues de ramures de cerfs, étincellent d'armes; les fourches, les crois-

sants et les flammes des lames, l'or et les pierreries des manches et des crosses y répercutent jusqu'à la voûte les reflets rouges de la lampe d'église. Aux deux extrémités de la salle, les hautes tentures se balancent au vent qui souffle par-dessous les portes.

Kerguelvan : — L'aventure qui m'a amené dans ce château inconnu, la réception muette de ce marquis à perruque et à jabot de dentelle, sa disparition subite et... il me semble qu'il est en deuil, je crois avoir remarqué des pleureuses aux manches de son habit... vraiment tout cela garde une bizarrerie tragi-comique que complète bien ce fantastique décor...

Et René ne peut s'empêcher de sourire, bien que réellement, il aime ce menhir sous la lampe mystique, ces murs noirs, ces portes monumentales, ces mâchoires de chevaux, ces ramures de cerfs, ces armures, ces étendards, tout cet outillage pour les tueries de jadis, et les lents mouvements des tentures roses...

Et, ne songeant nullement au diable, il se demande : — Chez qui diable suis-je ?

Ses yeux s'habituant à l'obscurité, il croit reconnaître quelques-unes des armoiries brodées sur les étendards, mais il ne retrouve aucun nom dans sa mémoire.

Accrochés aux flancs du menhir, un casque d'or, une épée de bronze et une hache de pierre attirent son attention ... au-dessous, rangés sur une tablette, des pointes de flèches, quelques médailles, des fragments de poterie.... Le casque d'or lui rappelle quelque chose, et il se répète : — Un casque d'or ?

Puis une autre souvenance lui vient, évoquée par toute cette archéologie, une curieuse heure de son enfance : C'est un dimanche, il sort d'une vieille chappelle gothique transformée en musée...

tout à coup, après le silence, comme enveloppé et appesanti du temps inconnu accumulé aux débris recueillis là, et comme cloîtré en lui-même par le clair obscur, par l'air mort et moisissant de l'ancien sanctuaire, tout à coup, les brises tièdes du dehors, le soleil étincelant, le vieux soleil, plus vieux que tout!... alors son moi indéfini, déjà s'épandant au ciel bleu... et puis, sous ses yeux, la réalité des choses humaines, actuelles et vivantes : les grands ormeaux d'un cours, et, par-dessus leurs cimes, les tours, les clochetons et les contreforts déliés de la cathédrale grise.... Dans la rue, la traînante promenade des gens endimanchés, les enfants courant au cerceau sur le cours, les soldats en gants blancs, puis le bourdon grave des cloches de la ville, et loin, sous les arbres, par un orchestre militaire, la valse de Faust, que tout à coup perça un sifflet de locomotive. — Oh ! les vestiges accumulés de ses désirs et de ses souffrances qui s'étalent, toujours les mêmes, aux regards de ses continuelles promenades intérieures!... Ce soleil jeune et ce plein air d'enfance!...

Le marquis se tient là, près de lui, revenu sans qu'il l'ait vu, toujours souriant et silencieux, et d'un geste, le plus gracieux du monde toujours, lui faisant signe de le suivre.

V

LES AIEULES

Une vaste salle rectangulaire, que quatre flambeaux et quatre appliques éclairent à peine... Peu de meubles : une console au milieu de chaque panneau, au centre une grande table ; entre la table et la cheminée, des fauteuils ; une vingtaine de portraits anciens pendus sur un seul rang, font

le tour des quatre grands murs... De profondes embrasures de fenêtre, les portes très hautes, la cheminée monumentale.

Une petite dame, vieillotte et clopinante, toute petite, à nez crochu, à figure ridée, avec d'assez apparentes moustaches grises, fort simplement vêtue d'une robe à tablier et coiffée d'un bonnet de dentelles noires, menu-trotte au devant de Kerguelvan ; avant qu'il ait eu le temps d'être présenté, ou même de prononcer une seule parole, elle lui prodigue les phrases de bienvenue.

Derrière la table, une autre vieille dame, mais bien plus vieille que la première, beaucoup plus ridée et toute blanche, emmitouflée de dentelles et de couvertures de soie mauve, disparaît dans un fauteuil creux ; une perpétuelle oscillation agite sa tête penchée, elle paraît sommeiller.

Au moment où Kerguelvan s'incline devant elle, elle se met à radoter d'une voix dansante :

— Château de malheur, va, château de malheur ! on s'y tue ou on y devient fou... Quand on ne tombe pas dans l'étang, on s'écrase contre le bûcher, on se jette du haut de la tour.

Kerguelvan : — Le bûcher ?

— Château de malheur, va, château de malheur ! ah ! oui, oui, oui, château de malheur, on peut le dire ! le pauvre Antoine ! le pauvre Gaston... c'était mon petit-fils, Monsieur, cela lui est arrivé comme à vous, Monsieur, pas mon petit-fils, mon petit, petit, mon arrière arrière petit-fils... mais il s'est tué, lui !... il s'est tué contre le bûcher, c'était en rentrant de la chasse.

— Le bûcher, le bûcher ?

— Oui, oui, ah ! oui, oui, le pauvre Antoine ! c'est bien fâcheux, Monsieur, que vous vous soyez égaré par ici.

— Bien fâcheux ! répètent en même temps quatre ou cinq personnes qui viennent d'entrer : une

autre petite vieille à moustaches, toute semblable à la première, près de laquelle elle se tient, un peu plus petite seulement et légèrement bossue, une dame, très grande dame, d'un certain âge et belle encore, vêtue de deuil à la mode du siècle dernier; puis une jeune fille dans une toilette printanière, semblable à un souffle de plein air dans cette demeure sépulcrale, à un rayon au milieu de tout ce noir : avec sa coiffure poudrée, sa figure rose aux lèvres sourieuses et aux yeux étonnés, la mouche de sa gorge à la nudité claire parmi la gaze feuilles naissantes de son corsage, sa robe à petits paniers, aux élytres mousse sur sa jupe rayée amaryllis et rose, la taille pincée, penchée, curieuse derrière les autres, comme prête à rire ou à sauter, évidemment très amusée de l'étranger, elle a l'air d'être là pour poser un Watteau ou pour jouer le *Jeu de l'amour et du hasard.*

— Mais, Monsieur, s'écrie la dame d'un certain âge et belle encore, comment donc avez-vous fait pour vous égarer et pour parvenir jusqu'ici? Car nos terres sont entourées de murs, et l'unique portail qui donne accès dans le bois est toujours fermé. Il faut donc que quelque fermier l'ait laissé ouvert ? Alain (elle s'adresse au marquis) vous ferez bien de veiller à cela... Et je vois, Monsieur, que vous n'avez aucun mal ? Dieu en soit loué ! Mais on dit que votre domestique est blessé? Que c'est donc fâcheux cet accident ? Enfin, on le soignera bien, croyez-le, notre supérieur est un médecin fort savant.

Tous : — Oh ! fort savant !

Kerguelvan : — Vraiment, Madame, je ne sais...

— Mais ou donc alliez-vous, Monsieur ?

— J'allais à un château qui ne doit pas être bien loin d'ici, j'allais au Pouldu...

— Au Pouldu ?

— Au Pouldu.

— Mais, Monsieur, vous y êtes !

— Mais vous y êtes, Monsieur. répète toute l'assistance, excepté le marquis qui ne dit rien et lève les bras au ciel en signe d'étonnement. Et la jeune fille sourieuse regarde Kerguelvan d'un air qui signifie : Qu'est-ce que vous pouvez bien venir faire ici ?

Alors s'adressant au marquis, Kerguelvan dit :

— Je suis votre cousin, René de Kerguelvan.

Et c'est une nouvelle exclamation générale ; on s'amuse beaucoup de l'aventure... la politesse des attitudes et des voix fait aussitôt place aux plus affectueuses démonstrations. Seul le marquis paraît plus froid.

— Château de malheur, va, château de malheur, radote encore la vieille à la tête branlante.

— Et comment M. de Kerguelvan a-t-il eu l'idée de venir ? Comment s'est-il souvenu de ses cousins Brenn du Pouldu ? Depuis si longtemps les deux familles sont étrangères l'une à l'autre !

Kerguelvan : — Votre nom, retrouvé sur un saint François d'Assise ; d'ailleurs, lié à certaine histoire de hantise dont on amusa ma première enfance, il était resté vivant dans ma mémoire ...

Au subit changement des physionomies, Kerguelvan croit que l'allusion n'a pas été comprise, et il précise : — La fameuse *dame verte*.

A peine a-t-il prononcé ce nom, que la petite vieille trotte-menu, à moustaches et à nez crochu, tombe à la renverse, et que la très vieille, du fond de son fauteuil exhale un long gémissement.

— Qu'avez-vous fait ! s'écrie la marquise du Pouldu.

Le marquis ouvre la bouche en o et lève encore les bras.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! soupirent la jeune fille et l'autre petite vieille, celle qui est bossue.

On s'empresse autour des deux victimes de

Kerguelvan, qui ne donnent plus signe de vie.

Elles sont revenues à elles, Kerguelvan a pris le marquis du Pouldu à part :

— Quelque tragique aventure est donc liée à cette légende ? — La terreur que je vois répandue ici lui prête une réalité qui me trouble, je vous avoue... Vous savez que je suis venu avec l'intention d'aller passer une nuit dans la tour de l'Ouest?

Le marquis du Pouldu regarde Kerguelvan avec une tristesse profonde, mais, comme toujours, ne répond pas.

— Mon mari est muet, mon cousin, vient dire la marquise du Pouldu, et c'est précisément à la suite d'une frayeur causée par cette... chose, qu'il fut atteint de ce mal. Hélas ! ce n'est pas le seul malheur que nous ayons eu à déplorer ! Aussi comprendrez-vous, je l'espère qu'il nous soit impossible de vous laisser tenter une aventure qui a été funeste à tant de gens... Au reste, vous verrez, quand je vous aurai conté *tout cela*, si vous persistez dans votre désir... En attendant (ici la marquise du Pouldu prend *avec une grâce charmante* le bras de Kerguelvan) en attendant, mon cher cousin, venez vous réconforter ; nous avons fait improviser un souper avec les reliefs de notre dîner... Et surtout, n'est-ce pas, plus un mot sur ce sujet, devant nos chères grand'mères ?

VI

CASQUE D'OR ET CONFITURES DE ROSES

Kerguelvan : — Ah ! le casque d'or ! je sais maintenant !... Ces armoiries peintes au-dessus de la porte...

Marquise du Pouldu : — Ce sont les nôtres...

— De Sinople au casque d'or, accompagné de

six besans d'hermine, trois en chef et trois en pointe, formule la petite vieille à moustaches qui s'est évanouie.

Kerguelvan : — Dans le vestibule, à Kerguelvan, sur les panneaux d'un vieux carosse, elles étaient peintes accolées aux nôtres ; dans ma toute enfance, on me montrait le casque d'or, c'est un souvenir de mes yeux d'enfant. Aussi, lorsque j'ai vu le casque d'or, tout à l'heure, avec la hache de jaspe et l'épée de bronze suspendues au menhir, je me suis répété : Un casque d'or ? Un casque d'or ?... mais je ne savais plus...

— Le comte René de Kerguelvan, votre trisaïeul, avait épousé la demoiselle Anne Adèle Brenn du Pouldu, sœur de la bisaïeule de mon mari ; vous venez de la voir dans son fauteuil...

— Comment, elle vit encore ?... ce carrosse a été vendu avec le mobilier, après la mort de mon père. Je n'ai pu racheter que le château vide.

Marquise du Pouldu : — Ah ! vraiment ?

Elle reprend après une pose : — Et vous connaissez sans doute la légende ?... Reprenez-donc de ce pâté de carpe à l'Espagnole, si vous le trouvez de votre goût ? Notre cuisine doit vous sembler étrange ? Elle n'a guère de rapport avec celle de votre temps ?

— Je la trouve délicieuse, marquise... cette légende ?...

— D'après la légende, les Brenn du Pouldu descendaient du chef d'une tribu Celte, d'un Brenn, établie ici avant même la conquête romaine. — On affirmait que ce Brenn avait été inhumé sous un menhir, à l'extrémité Ouest de l'étang, avec un casque d'or, une hache et une épée. — On le savait, ceux qui l'avaient vu l'avaient redit aux autres, et cela s'était transmis de père en fils. — Lorsque les Brenn du Pouldu partirent pour la Croisade, ils prirent, dit-on, pour signe, le casque d'or,

sur leur bannière... Mais personne n'avait osé s'assurer si le fameux casque et l'épée étaient bien sous le menhir (une superstition entourait cette pierre d'une telle terreur !...) Mon mari fut plus hardi que ses ancêtres ; il fit faire des fouilles, et on trouva le casque, la hache et l'épée, avec quelques autres objets, fort curieux, paraît-il. Ce qui prouve, d'une sorte irréfutable, n'est-ce pas, la descendance des Brenn du Pouldu (qui se disait Brenn-Euzar-Pouldu, on a traduit Euzar au siècle dernier) et nous avons fait dresser le menhir dans la salle d'armes...

Kerguelvan : — J'ignorais cette tradition, qui vous fait plus vieux que les plus vieux de ce pays, et me rend encore plus fier d'être votre cousin, Madame... Vraiment, depuis que je suis arrivé chez vous, j'y ai vécu de bien curieux moments... j'oublierais ce qui est, peut-être, à vivre cette vie si remplie de ce qui n'est plus ; ce me serait un grand bien d'oublier ce qui est !

Marquise du Pouldu : — Vous avez eu de grands chagrins ?

Kerguelvan : — Oh ! ne parlons pas de moi ! je jouirai quelques jours du charme de votre existence, puis... mais vraiment, depuis la toilette de ma jeune cousine en Watteau jusqu'à ce singulier entremets...

Marquise du Pouldu : — Estelle est notre seule joie.

Kerguelvan : — Estelle ?

Marquise du Pouldu : — Elle s'appelle Estelle ; cela vous étonne ?

Kerguelvan : — J'ai connu autrefois une jeune fille qui s'appelait Stelle.

Marquise du Pouldu : — Ah ?... Estelle est le sourire de ce château... tout le monde l'aime et lui obéit, même notre supérieur, le Révérend père Félix ! Alain la veut toujours en toilette ; d'ailleurs,

son plaisir est d'être parée... Pour elle seule, la consigne du deuil est levée (car nous portons tous le deuil du passé, et comme vous le voyez, nos costumes sont de ce temps que nous aimons toujours...) mon mari défend que rien de ce siècle ne pénètre ici ; aucun de nous ne doit sortir des murs. Cela est dur parfois, mais c'est fidèle... Pour moi, j'y suis faite, j'ai oublié ce que j'ai connu et même ce que j'ai aimé jadis... sincèrement, je ne regrette pas le monde... Une seule chose m'inquiète : l'avenir de mes enfants. Qui viendra les chercher ici ? Antoinette, ma fille aînée, se consume d'ennui ; tout ce que nous pouvons inventer est impuissant à la distraire. Son frère seul parvient à l'éveiller de sa langueur... Ils habitent tous les deux dans l'Ile, vous irez les voir demain...

— Estelle, offre donc de cette confiture de roses à M. de Kerguelvan, disent en même temps les deux petites vieilles à moustaches.

Le marquis du Pouldu paraît sombre ; sa bouche garde un pli de sévérité amère.

La jeune fille s'avance vers Kerguelvan, souriante, un drageoir de chaque main : — Mon cousin, quelques-unes de ces fleurs de jasmin ou quelques roses ? Ce sont des confiseries de ma confection, je dois même en fabriquer d'autres demain, vous m'aiderez à la cueillette, si le cœur vous en dit ? dès le jour venu, avant que la rosée ne se soit évaporée...

VII

OUTRE-TOMBE

Marquise du Pouldu.— Mais peut-être jouez-vous les échecs ? Vous savez que ma tante Jeanne est très forte...

Les deux petites vieilles à moustaches s'avan-

cent en même temps vers Kerguelvan et exécutent une commune révérence :

— Si vous voulez, Monsieur de Kerguelvan, que nous nous fassions la guerre ? Je serai peut-être digne de briser quelques lances avec vous...

Le marquis du Pouldu, la marquise et Estelle font un whist.

Affectant des tours et un ton de très galant gentilhomme, de temps à autre la partenaire de Kerguelvan le prévient des coups qu'elle lui porte : « Prenez garde à votre reine, Monsieur, mon très peu chevaleresque chevalier la menace. » Ou bien : « Je crois que votre fou est navré à mort.»

Ces paroles, les réponses semblables de Kerguelvan, les mots épars échappés aux rêves séniles de la très vieille enfouie dans son fauteuil, et aussi les ronflements de son sommeil chronique, harmonisent le silence qui s'est établi autour d'eux.

Onze heures sonnent : Kerguelvan vient de perdre la partie ; la petite vieille se lève, s'incline en une nouvelle révérence très surannee, et se retire, aussitôt imitée et suivie par sa sœur jumelle.

Le marquis et sa fille quittent la table de whist et roulent dans son fauteuil l'aïeule impotente hors du salon.

— Monsieur, je vais maintenant pouvoir vous parler de notre fantôme, dit le marquis du Pouldu.

Le marquis du Pouldu rentre : il se dirige tout droit vers l'autre bout de la salle où il disparaît dans l'obscurité ; car, chacune de ces dames ayant emporté un flambeau, un seul est resté sur la table, et les chandelles ont achevé de se consumer dans les appliques. Le marquis revient, puis s'en retourne... Le bruit monotone de sa lente promenade rend le vide de l'oreille et de la pensée de plus en plus solennel.

La marquise du Pouldu se tait, Kerguelvan ne

peut rompre le silence enveloppant où sa volonté se paralyse ; il écoute, malgré lui, le pas qui s'éloigne et qui se rapproche et il suit la silhouette du marquis du Pouldu, qui, après s'être perdue dans l'ombre, émerge peu à peu, à chaque retour, dans la zone de lumière répandue par le flambeau. Bientôt ses pensées se balancent en d'étranges et changeantes songeries sur lesquelles il perd tout pouvoir et ses paupières appesanties se ferment.., cependant il lui semble continuer de voir, la coiffure de la marquise, une petite frégate en filigrane d'argent, souvenir de la *Belle-Poule* sans doute, navigue sur les flots et les remous de ses cheveux poudrés ; d'autres têtes semblables se forment autour de la sienne, toutes se mettent à tourner ; c'est un bal, et la musique en est très lointaine... Voici que la marquise du Pouldu se penche vers lui ; elle lui parle à l'oreille : il est question de la cour, des événements de la journée : un jeune chevalier est arrivé avant le roi à l'hallali... une voix prononce : « Combourg, Combourg ! » « outre-tombe, outre-tombe ». A la sonorité grave de ces mots, tout s'enveloppe de noir. Une femme très grande dit : « Ma fille est morte ! ». Une jeune fille parée de guirlandes et vêtue de rose, de vert et d'or, joue du clavecin ; ses mains courent, très légères, sur les touches, mais n'en tirent aucun son...

Tout à coup, Kerguelvan sursaute : — Mon cher cousin, dit le marquis en s'asseyant près de lui, et sans autre préambule, la parole m'est revenue...

— Oui, mon cousin, dit la marquise du Pouldu, d'une voix tranquillement triste, mon mari est muet, mais son mutisme n'est pas continu. Après plusieurs mois de silence, il arrive que la parole lui soit rendue pour quelques heures, pour quelques jours même... la première fois qu'il put parler, ce fut le jour de sa fête il y a dix ans.

— Oui, affirme le marquis.

Kerguelvan : — Je vous assure que je ne sais plus si je rêve ou si je suis éveillé, et vivant de la vie ordinaire...

— Oui, affirme une deuxième fois le marquis, oui, le jour de ma fête. — Eh bien, mon cher, je vais pouvoir décharger ma femme de la promesse qu'elle vous a faite et que je sais lui être fort pénible à tenir ; je vais vous mettre moi-même au courant des faits... Peut-être serait-il plus sage de vous en aller dormir, mais je tiens à profiter du répit que Dieu m'envoie dans ma souffrance (et peut-être à dessein) pour vous convaincre de l'inutilité et du danger...

Kerguelvan : — A vrai dire, je ne songeais déjà plus à ce fantôme... en venant ici, je désirais surtout voir la réalité d'un lieu tant de fois évoqué par mon âme d'enfant, naïve alors et inconsciente du destin qui m'était réservé... cette réalité, au lieu d'être décevante, se pare de tous les charmes de mes rêveries ; les événements qui accompagnent mon voyage semblent se former au loisir d'un conte intérieur... la dame verte, qui fut, par son retour dans ma mémoire, la cause immédiate de ma visite au Pouldu, s'était effacée de nouveau, comme au grand jour, parmi les impressions directes des choses... J'ai insisté d'abord, dans la première surprise d'être ici, pour l'aller attendre à l'endroit qu'elle hante, mais je l'aurais tout à fait oubliée à savourer la précieuse paramnésie, qui, féeriquement, soude à mon présent le bonheur des années perdues, sans votre persistance à parler d'*Elle*, et sans la terreur de tous, dont j'ai ressenti, je vous l'avoue, le contagieux frisson. Or, mon cher cousin, je suis maintenant tout à fait résolu à l'aller voir, d'autant plus résolu que vous paraissez plus effrayé.

Le marquis du Pouldu : — Une de mes arrière-

grand'mères, la neuvième en remontant à partir de ma bisaïeule (il indique la place ou était le fauteuil roulant), elle naquit sous Charles VIII, et mourut vers le milieu du règne de François 1er... tenez voici son portrait...

Le marquis prend le flambeau et emmène Kerguelvan devant le portrait d'un chevalier masqué et armé :

— Adélaïde, Marie, Henriette du Pouldu...

Mais Kerguelvan n'aperçoit aucun portrait de femme.

— Je vous montre cette peinture, parce que c'est dans cette même toilette verte...

Ils sont toujours devant le chevalier ! Kerguelvan examine avec la plus grande attention les portraits que la clarté du flambeau permet de reconnaître : non, décidément non, il ne reconnaît pas madame Adélaïde, Marie, Henriette du Pouldu, en robe verte.

Alors, il comprend soudain que le marquis du Pouldu est fou et que tous ceux qui habitent le château sont fous aussi, et la peur le fait pâlir ; non la peur des fous, mais la peur de la folie, la terrible folie dont il a toujours peur, parce qu'il sent qu'il s'est trop laissé pénétrer par les influences émanées de tous ces êtres.

Il se cache la figure dans les mains, roidit sa volonté, afin de se replacer au temps qui a précédé sa venue... Lorsqu'il relève la tête, le marquis, immobile devant le portrait qu'il éclaire en élevant le flambeau au-dessus de sa tête, semble subjugué par sa fascination.

— Hélas ! gémit la marquise, qui est restée assise au fond de la salle.

Kerguelvan jette les yeux où le « fou » tient fixés les siens : à travers l'éblouissement de la lumière placée entre lui et le chevalier, à la place de ce dernier, il aperçoit une image verte...

Il subit donc irrésistiblement l'influence suggestive de la folie ! — De nouveau, il tend sa volonté et s'approche.... Mais *elle* est là, *elle* est bien là, il lui est impossible de cesser de la voir ! Alors il ne lutte plus, il se laisse aller à contempler la vision.

Les épaules et les seins nus, à la mode anglaise du temps de Henri VIII, comme une hamadryade émergeant d'un buisson du printemps elle s'épanouit hors de son corsage de soie et de mousseline verte..... Elle ressemble à la jeune fille, lorsqu'elle lui offrit des fleurs de jasmin : « Demain, si le cœur vous en dit, vous m'aiderez à la cueillette ? » Elle souriait ainsi... Cependant cette figure-ci ne sourit pas ; combien elle paraît triste, au contraire ! mais cette ombre d'ironie à la commissure des lèvres, que c'est bien la même moqueuse bouche ! et ce contradicteur regard qui exprime tant de bonté ! une bonté sévère même ! Pourtant il est attirant certainement, humide, sensuel même ! Ne contient-il pas tout un amour inassouvi ? Le front lisse, poli et petit, couronne son visage de chasteté et de simplicité, même de naïveté... mais si on le regarde longtemps, il contient tout un mystère, il ressemble au marbre d'une tombe.... On aurait envie d'y frapper du doigt.... que penser de cette femme ? Fut-elle triste ou gaie ? Chaste ou sensuelle ? Sévère, légère, profonde ? Les impressions circulent des yeux à la bouche et de la bouche au front si incessamment que c'est la vie même !

— Telle était la marquise Adelaïde du Pouldu. telle vous la verrez.

Ce disant, le marquis du Pouldu saisit une petite boule dorée qui pend en haut du cadre, et abaisse sur la vision merveilleuse le portrait du chevalier : — Nous avons pris cette précaution, afin de dérober la vue de cette figure à la grand'mère de ma

femme et à ma bisaïeule. La toile s'enroule autour d'un cylindre de bois dissimulé derrière le cadre ; cela fonctionne au moyen d'un ressort, vous voyez ? Il suffit de presser ce bouton... Votre serviteur est l'auteur de cette invention-là...

Le marquis a accompagné d'un léger salut la fatuité affectée de ses dernières paroles et, prenant le bras de Kerguelvan, il le ramène vers la grande cheminée :

— Vers minuit...

La marquise du Pouldu fait appeler un domestique et se retire dans ses appartements.

Kerguelvan sourit.

— Est-ce que par hasard vous seriez sceptique ? demande le marquis.

— Non, vraiment, mais la joie de me retrouver moi-même après une crainte affreuse... je viens de me croire fou !

Une porte s'ouvre, Kerguelvan reconnaît le moine qui a soigné Pierre.

— Le père Félix ! s'écrie le marquis du Pouldu ; figurez-vous, mon père, que mon jeune cousin prétend commettre l'imprudence de passer une nuit dans la tour de l'Ouest.

Le moine : — Vraiment, Monsieur, je ne vous y engage pas... Je venais vous dire que votre vieux serviteur s'est endormi d'un très bon sommeil...

Le marquis : — Je m'efforçais de l'en détourner, et j'allais lui faire le récit de tous les malheurs que nous avons eu à déplorer, lorsque vous êtes entré. Je suis heureux de votre présence, l'autorité de votre parole soutiendra la prudence de mes avis.

Le moine : — Mais que Monsieur de Kerguelvan se contente donc de contempler son portrait.

Kerguelvan : — Je l'ai vu, c'est une œuvre admirable !

Le moine : — C'est une œuvre bien étrange, si étrange que c'est un miracle qu'elle n'ait pas

été brûlée en même temps que Madame Adélaïde, car nous avons les pièces du procès qui condamnaient aussi le portrait aux flammes. Et j'avoue que je suis infiniment troublé de ce fait : à tous ceux qui l'ont vue, elle est apparue exactement comme elle est représentée sur cette toile.

Kerguelvan : — Vraiment ?

Le marquis : — Exactement : même pose, même toilette, même figure, même...

Kerguelvan — Et le bas du corps, qui n'existe pas dans le portrait, le voit-on ?

Le moine : — Cela dépend... Quelques-uns l'ont vu, d'autres ne l'ont pas vu ; et parmi les premiers tous ne s'accordent pas dans leurs témoignages ; pour ceux-ci, il était nu et s'offrait à leurs yeux dans des poses impudiques ; pour ceux-là, il était voilé d'une gaze verte.

Kerguelvan : — Cette remarque est précieuse.

Le père Félix contemple Kerguelvan avec un sourire tranquille ; le marquis du Pouldu opine de la tête.

— M. de Kerguelvan connaît l'histoire de Madame Adélaïde ? demande le moine.

Kerguelvan : — Je serais heureux de la réentendre.

. . . . . .

Le marquis du Pouldu a terminé son récit ; une longue discussion s'est élevée entre le Père Félix et René de Kerguelvan.

— Vraiment, dit le moine, les prétentions de ce siècle sont sans limite ! Je m'étonne que vous qui savez penser (car je vous connais de longue date, Monsieur), vous puissiez, comme vos contemporains, prendre un mot pour une explication. Laissez donc là votre suggestion et votre auto-suggestion ; vous n'admettez pas que l'esprit des morts ait une forme visible, mais vous admettez que l'esprit des vivants erre, visible, hors des corps vivants ?

— Je suis, mon père, aussi superficiel, ce soir, qu'aucun des raisonneurs de ce temps...

— Qu'est-ce que voir avec les yeux du corps ?... Qu'est-ce que voir avec les yeux des esprits ?... Ne se peut-il pas qu'on parvienne à voir ce que vous appelez l'immatériel, selon la loi des formes dites matérielles ? D'abord, pouvez-vous me dire ce que c'est que la matière ?

— Qu'est-ce que la matière ? Oui, y a-t-il de la matière ? répète Kerguelvan. Ensuite il demeure silencieux. La discussion paraît close ; le marquis du Pouldu considère les ciselures de sa tabatière avec une attention profonde.

— *Videtur... sed contra est*, murmure le moine.

VIII

LE MATIN ET LE JASMIN

Bien que le soleil soit déjà haut, les brumes à l'Orient gardent encore des roseurs d'aurore ; l'air rafraîchissant se parfume d'héliotrope et de rose, la rosée diamante les fleurs. Au milieu du bassin encore à l'ombre du château, un jet d'eau monte s'épanouir au soleil en un panache d'argent ; les statues mythologiques émergeant des plates-bandes, au sortir des buées nocturnes, dans la pudeur du jour, paraissent songer à leur nudité. Au fond du parc limité par un bois, les ormeaux d'une avenue ouverte sur le lac, détachent dans le ciel, en forme de portique, leurs silhouettes harmonieusement drapées.

Kerguelvan vient d'ouvrir la fenêtre de sa chambre, il s'adosse au balcon : — L'odeur de ces tentures, ces bibelots en porcelaine de Chine, ces menues boîtes de laque et d'ivoire ouvragé, cette commode plaquée d'ébène et de citronnier, ces objets de toilette et ces bijoux oubliés dans une

coupe... ce doit être la chambre d'une femme? Pourtant à l'inquiétude sensuelle qui plane ici, se mêle je ne sais quoi d'enfantin...

— Eh! bien, monsieur mon cousin, vous n'êtes pas matinal!

Kerguelvan se retourne vers le parc: C'est Estelle dans sa gaie toilette de la veille. Vêtu d'une courte veste et d'un pantalon taillés dans la même étoffe que la joyeuse robe, un jeune garçon se tient près d'elle, les cheveux longs et blonds, coiffé d'un large chapeau de jonc où se marient des rubans verts et roses.

— Je vous ai attendu une demi-heure pour prendre le thé, continue la jeune fille, ne vous avais-je pas dit qu'il faudrait cueillir nos fleurs avant que la rosée ne se soit envolée? Dépêchez-vous! Némorin va vous conduire au thé. (Elle pousse le jeune garçon par les épaules) : — Va vite, Némorin!

Et comme il est déjà loin, elle lui crie : — Apporte deux corbeilles. — Elle ajoute en se tournant vers Kerguelvan : — Je me sens ce matin d'une humeur de bergère, il fait si beau!... Venez vite mon cousin.

— Que faites-vous, grands dieux! les laides habitudes que vous avez là! On fume donc maintenant dans votre siècle?

Tandis qu'ils marchent par les allées étroites, entre les plates-bandes, elle bavarde au hasard des mots : « Vous savez que c'est la chambre de ma sœur qu'on vous a donnée... si vous voulez, nous irons la voir tantôt, dans l'île, Némorin ramera... Némorin, ce serait délicieux de t'entendre chanter un air champêtre! Va chercher tes pipeaux; tout aujourd'hui, appelle-moi : « Ma bergère. » Si tu joues bien, je te permettrai de baiser le bas de ma robe... C'est mon filleul ; un ravissant petit berger

que j'ai là ! c'est moi qui l'ai élevé, il a seize ans; il est vrai que je n'en ai que vingt, mais vraiment, à partir de dix ans c'est bien moi qui l'ai tout à fait élevé. Je lui ai appris à faire les vers, et il chante à ravir l'âme les chansons de Florian... Tenez, mon cousin, voici le berceau de jasmin, nous allons commencer la cueillette, ...Vous tiendrez la corbeille et me la tendrez ; je vais monter sur ce banc... n'ayez crainte ; il faut que ce soit moi qui les cueille, nulle main profane ne doit les flétrir... Vous tiendrez la corbeille par le fond, c'est cela...

Kerguelvan pense : Stelle, Estelle, le même nom ! deux visages, deux âmes...

Estelle secoue la rosée des branches, dont Kerguelvan est inondé. Elle rit beaucoup : — Eh ! mon Dieu, que vous faites piteuse mine ! votre barbe est toute emperlée de gouttes, si elle était blanche, je vous appellerais Neptune, mais comme elle est noire... ma foi, je ne connais pas de dieu qui ait la barbe noire et de l'eau dans la barbe, et vous ? Mettons que vous êtes un Sylvain !

Elle jette les fleurs dans la corbeille, les épluchant d'abord et les choisissant.

Kerguelvan s'amuse de cette cueillette. Le parfum du berceau de jasmin, la jeunesse de ce beau jour et le léger bavardage coupé d'exclamations aux plus belles fleurs, le rendent à une inconscience heureuse. Il goûte un renouveau à toutes ces insignifiances qui l'eussent autrefois exaspéré. Et puis, ce costume, et ces manières d'un autre temps ! — Ainsi qu'aux Champs-Elysées, voici qu'il revoit, par une matinée bleue et rose au bord de la Lande, la silhouette blanche de Stelle de Saint-Ilan ; et il réentend le dialogue :

« — Je suis laide, René, et la beauté remplit vos » yeux de son mirage !

» — Je vous aimerai dans l'espérance de votre » beauté éternelle.

» — Ce serait un rêve vite achevé.

» — Vous semblez m'être apparue pour me sau-» ver d'un supplice... J'ai le pressentiment de mon » avenir... je souffrirai jusqu'à devenir fou... je » vous aime superstitieusement !

» — ... Conservez dans votre cœur un sourire » semblable à cette matinée... la vie se lève et » meurt comme les jours... l'adolescence est l'aube » du cœur ?... vos sentiments sont semblables à » ces arbres encore voilés dans les brumes ro-» ses... »

Estelle s'écrie : — Ah ! voici Némorin qui joue, écoutez !

Quand le petit berger a terminé sa ritournelle, elle se met à chanter :

Ah ! s'il est dans votre village
Un berger sensible et charmant
Qu'on chérisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage,
C'est mon ami, rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi...

Du fond du bosquet, Némorin répond :

Ah ! vous dont l'inconstance égale la beauté,
Vous qui comptez pour rien mes serments et ma vie !
Vous ordonnez qu'elle me soit ravie,
Elle est à vous comme ma liberté.

Kerguelvan : — Dans ce clair et parfumé matin, la lumière et la chanson des mouches, la joie des papillons parés pour la fête de vivre et la jeunesse des fleurs ! J'adore cette florianerie... Oh ! la délicieuse inconscience !

Estelle : — Bravo, mon Némorin, tu baiseras le bout de mes doigts.

Némorin rougit lorsqu'il prend la récompense promise, et si douloureusement ses yeux expriment leur reconnaissance, que Kerguelvan en ressent lui-même une piqûre au cœur.

Estelle : — Allons maintenant cueillir des roses !

IX

AME CELTE

Le marquis coupe nerveusement du bout de sa canne les plus hauts œillets des bordures. — Il dit à son fils : — Sachez, Alain, que les fils des croisés ne sont plus aujourd'hui que des soudards au service d'une république athée. — Et, se retournant vers Kerguelvan : — Oui, mon cher, nous remontons plus loin que Charlemagne, la légende est certaine... La vérité, c'est que Bretagne n'est pas France, et que la race dont nous sommes n'eût jamais dû se commettre avec ces bâtards de tous les peuples que sont les Français. Cette France, aujourd'hui, je la méprise, depuis le premier de ses rois, jusqu'au dernier valet de sa République ! Nous ne devons pas oublier qu'une trahison a fait de nous une province de France ! D'ailleurs, ses rois ont tout fait, d'eux-mêmes, pour que jamais nous ne puissions l'oublier. Mon grand-père, qui fut votre grand-oncle, mourut en Chevalier pour la défense de son souverain... mais cette race sans cœur et sans âme oublia notre dernière Croisade... Ce Louis XVIII garda l'attitude d'un homme arrivé, et ce Louis-Philippe !... dites-moi, je vous prie, d'où sortait ce parvenu ?

Kerguelvan raconte les aventures du *prince Gamelle*, le marquis du Pouldu en rit aux larmes. Il reprend : — Non, voyez-vous, j'ai muré cette terre, j'ai fermé mes portes... tout ce qui vient de là-bas ne doit plus pénétrer ici. J'abattrai mes murs, lorsque Bretagne sera redevenue Bretagne, libre et lavée de la souillure d'être un morceau de cette France que nous avons trop aimée... Car elle n'est plus la France des Croisades, cette France d'aujourd'hui, gouailleuse et athée, ripailleuse et paillarde... Elle qui eût pu être si belle !... Alors

nos forêts repousseront, les hommes qui labourent la terre, fidèles et fiers comme des gentilshommes, nous béniront, car nous savons être aimés de nos vassaux. Les hommes de la mer iront au bout du monde porter la parole de Dieu ! La voix des prêtres sera de nouveau écoutée, les tombes reviendront autour des églises, et les jeunes hommes, guéris du mal qui les souille aujourd'hui, recommenceront à rêver par delà la mort et parleront du ciel à leur fiancée... les vieillards raconteront au foyer les génies de la lande et de la mer... Alors Bretagne vivra et aimera !... Le croiriez-vous ? J'ai appris que ces canailles, pour gagner des voix à leur République, envoyaient ici prêcher le protestantisme !... ils veulent détruire nos superstitions ! Voyez-vous la grossièreté de ces marauds ! Ah ! les sans-culotte, les lâches !

Le marquis du Pouldu s'est tout à fait emporté. Le voici tout à coup calmé :

— Ce deuil que vous me voyez porter, n'est pas le deuil de leur malheureux dernier roi, c'est le deuil d'un principe, et surtout d'une illusion ! Puis sautant à une autre idée : — Et croiriez-vous encore ceci : je trouvai les œuvres de Monsieur de Voltaire et de Monsieur Rousseau dans la bibliothèque de ce château... et un tas d'autres faquins de ce genre !,.. Vous parliez de mes filles, mes filles, Monsieur, leur frère quand il en aura l'âge, ira leur chercher un mari parmi ceux de Bretagne et se choisira une femme... Elles ! elles pourront s'en aller, elles sont femmes ! mais lui, Alain ? en vrai Brenn du Pouldu, il demeurera ici et comme moi-même, après ma mort, s'enfermera derrière ces murs.

— Oui, père, dit le jeune homme.

Kerguelvan : — Mais la conscription ?

A ce mot, le marquis pâlit ; il répond, la voix pleine de colère : Mon fils n'est pas inscrit sur

leurs registres, et connut-on son existence, qu'on n'oserait, je pense, venir le prendre ici. Nous sommes armés, on le sait : il en coûterait trop de sang pour un conscrit de plus. Lorsque ces religieux que vous avez vus furent expulsés, ils vinrent ici se réfugier ; si on eût voulu les y traquer, j'eusse fait mettre mes vieilles couleuvrines en batterie sur la chaussée, et croyez que j'eusse fait sauter ce château plutôt que de livrer ces hommes et moi-même à de pareils bandits. Je n'ignore pas, mon cousin, qu'il y a quelque ridicule à parler de la sorte, pour vous qui êtes de votre siècle probablement ?...

— Je souris de tristesse, mon cousin, et non pas d'ironie, à voir votre héroïque fidélité aussi surannée que le costume que vous portez. Mais peut-être aurais-je les mêmes colères et les mêmes révoltes que vous si... des murailles plus solides et plus hautes encore que les vôtres ne m'eussent tenu séparé de ce monde que j'apprécie aussi moi pour ce qu'il vaut.

— Vous aussi des murailles !

— Oui, d'une autre sorte, mais des murailles... et plus infranchissables encore que des murailles de pierre.

— Oh ! n'est-ce pas que nous sommes bien de même race ?

— Je n'ai que moins de colère et plus de pitié que vous.

— Comte René de Kerguelvan, quand il vous plaira... Voici la clef du portail que vous avez par hasard trouvé ouvert, aussi souvent et aussi longtemps que vous le désirerez ce château sera vôtre!

X

LE SATYRE A LA FONTAINE

— Ecoutez-moi, mon Némorin, vous allez dire à la Madelon qu'elle m'apporte ici ma camisole en colinette et mon fichu de Linon... ou... preférez-vous mon fichu à collerette garni de deux rubans noirs à la jeannette ?

— Je ne sais pas, maîtresse.

— Je vous ai dit, mon Némorin, que je voulais tout aujourd'hui que vous m'appeliez ma bergère.

— Oui, ma bergère!

Némorin rougit, comme il a rougi le matin en lui baisant les doigts. *Oui, ma bergère,* à la fois timide et audacieux, sa voix tremble de tendresse, il la caresse, il la prend dans ses bras avec ces mots là. Lorsqu'il a dit : Oui, ma bergère, elle a baissé les yeux, faisant mine de s'abandonner à une imaginaire étreinte. Elle reprend : — Ecoutez-moi encore, mon berger, vous direz à la Madelon, qu'elle m'apporte aussi mon bonnet de gaze d'Italie et une chemise lilas tendre de taffetas des Indes... à moins... préférez-vous ma chemise à jabot qui a un nœud queue de serin ?

— Je ne sais pas, ma bergère.

— Vous êtes plus niais qu'il ne sied.

— Je préfère la chemise tendre, ma bergère.

— Courez vite, Némorin ! attendez, je vous permets de pénétrer dans ma chambre, vous prendrez sur mon « bonheur » mes boucles d'oreille à pois de Mirza.

Le jeune garçon s'élance, léger comme le chevreuil qui a fui lorsqu'ils sont arrivés là.

Les pendulines et les citelles sifflent dans les hautes branches, le roitelet et le rouge-gorge guerroient pour la possession de leur royaume de mousse.

Estelle et René se sont assis sur les fauteuils d'un boudoir de rocailles ; depuis une heure, René, admis comme familier, écoute là sa cousine jouer à l'amour avec son berger. Tout près d'eux, penchée sur une fontaine, une nymphe de marbre rose se dévêt en se mirant, tandis qu'un Faune accroupi derrière la margelle en rit d'attendre.

— Ce satyre est affreux, dit Estelle, à peine Némorin parti ; voyez, mon cousin, comme son rire est cruel.

— Je ne sais vraiment quel est le plus cruel des deux, du Satyre qui rit ou de la Nymphe qui se mire et se dévêt lentement.

— Mon cousin, quelle suppositon votre esprit va-t-il chercher là ! Ne voyez-vous pas que la douce pureté ignore le monstre qui est là, et que, toute innocente, elle offre la tendre chair de ses épaules à la férocité de ses yeux dévorants ?

— Ou qu'elle feint d'ignorer ?

— Que vous êtes déshonnête ! je gage qu'elle ignore... Voyez, il est certain que ces épaules-là n'en savent rien.

— Je gage qu'elle n'ignore pas ! Ne l'eût-elle pas vu, qu'elle le pressentirait. Cette nymphe, ma cousine, n'ignore pas plus le Faune caché derrière cette fontaine qu'aucune femme n'ignore le Satyre douloureux que tout homme cache derrière la fontaine de ses yeux où en se dévêtant elle se mire...

— Que l'homme est d'un esprit grossier ! ah ! voici mon Némorin avec la Madelon ; souffrez que je vous exile le temps de revêtir ma camisole !

— Mon Némorin, tu serais le plus gentil berger, si tu allais quérir le mouton le plus blanc de ton troupeau.

Estelle a revêtu sa nouvelle toilette, elle se regarde au miroir que lui présente Madelon.

Kerguelvan revient s'asseoir, elle congédie la chambrière.

Tandis qu'elle caresse la toison frisée du mouton et qu'elle l'enrubanne, Némorin, debout devant elle, lui présente sur le doigt une tourterelle :

— Voici ma bergère, l'oiseau des amours que j'ai élevé pour vous... n'est-ce pas aujourd'hui votre fête ?

— Vraiment, mon berger ! l'attention délicate ! je te donnerais bien à baiser ma main, mais ce serait la seconde fois aujourd'hui... Ce sera pour l'an prochain.

— Oh ! ma bergère, cette fois encore !

— Courez au prochain village, vous nous rapporterez des rafraîchissements... vous savez ce que j'aime ?

Mais au lieu de courir, Némorin reste là, des larmes s'écoulant de ses yeux.

— La nymphe à la Fontaine, dit Kerguelvan.

Estelle rit à la tourterelle, Némorin s'enfuit.

XI

LES RECETTES

Kerguelvan vient de gronder Estelle, il la regarde maintenant verser de très chaudes larmes. Elle dit parmi ses sanglots : — Que voulez-vous, je n'avais que lui, pour me distraire.

Très simplement maintenant, ne jouant plus aucun jeu, très sérieuse et très bonne, comme un enfant à qui on a pardonné et qui songe à bien faire désormais afin qu'on oublie sa faute, elle explique : — Le Rosolis ? Vous prenez une pinte de bonne eau-de-vie et vous la mettez dans une bouteille avec deux clous de girofle, trois brins de poivre long, un peu d'anis vert et un peu de co-

riandre cassée... vous laissez tremper le tout environ deux heures et vous le passez dans un linge, ensuite vous faites cuire du sucre à souffle, vous l'ôtez de dessus le feu et y versez votre eau-de-vie ; remuez bien avec votre spatule, puis le passez dans une chausse comme l'hypocras... et d'abord, vous mettez au fond de la chausse une douzaine d'amandes. Si vous le voulez meilleur, vous y ajoutez quatre grains de musc et six grains d'ambre gris... Pour mon eau de jasmin, je prends deux poignées de fleurs que je mets dans une aiguière avec une pinte d'eau fraîche et environ un quarteron de sucre, je laisse le tout reposer demi-heure ; ensuite je verse jusqu'à ce qu'elle ait pris le goût de la fleur, d'une aiguière dans l'autre... Tenez, je vais la mettre à rafraîchir dans la fontaine, vous verrez que vous la trouverez délicieuse!

Et revenant de la fontaine : — Que dites-vous de mes pralines de genêt? Goûtez de cette confiture de violette...

Kerguelvan la pousse à parler de ces choses insignifiantes, feignant de s'y intéresser, et peut-être s'y intéressant en réalité, du moins s'y distrayant :

— Les femmes, pense t-il, ne devraient jamais s'entretenir d'autre chose. — Vraiment, il lui trouve une séduction tout à fait inexplicable lorsqu'elle parle de ses recettes, au lieu que si elle abordait un sujet sérieux, il souffrirait aussitôt de sa sottise. N'a-t-il pas lu dans Homère quelque scène d'un semblable charme?... Il ne sait plus... Ne serait-ce pas un bas-relief dont il a gardé le souvenir? Une femme levant une amphore pour remplir la coupe d'un héros ou d'un dieu?... cette vision, peut-être existe-t-elle en lui depuis toujours?... C'est ainsi que toujours il s'est imaginé la femme sans doute?

Il veut tenter l'expérience d'une conversation

plus grave, il lui dit : — Alors, n'ayant que Némorin, vous lui avez fait souffrir tout le mal que vous eussiez distribué à tous les hommes rencontrés dans le monde ? Ce n'est encore qu'un enfant, mais il est temps, croyez-moi, que vous vous appliquiez à le guérir.

Elle l'écoute docilement, tout à fait changée, comme si elle avait très bien compris, et très repentante.

Alors ils parlent de sa vie à elle, de ses occupations, de son avenir, de ce monde moderne qu'elle ne connaît pas, cloîtrée par la volonté paternelle... puis de l'amour. Elle fait à ce propos de très profondes réflexions. — Kerguelvan s'en étonne, presque joyeux ; d'ailleurs il est heureux d'avoir mis fin au jeu cruel : — Qu'il était charmant, cet enfant, dans sa naïve souffrance ! et le cœur de cette jeune fille n'a jamais battu pour lui, il n'a été qu'un joujou au bout de ses doigts ! navrante incompréhension de l'adolescence !... Durant notre causerie, ma voix s'est souvent émue et il me semble qu'elle s'en est troublée ! Ma parole, j'ai l'air de lui faire la cour ! moi ? moi ?

XII

LA BELLE A L'ILE DORMANT

Elle s'écrie : — Voulez-vous que nous allions voir la belle à l'Ile dormant ?

Ils gagnent l'avenue qui mène du parc au lac. Entre deux terrasses de magnolias en quinconces, un perron de marbre descend jusqu'à l'eau, une pirogue est amarrée à la dernière marche.

Elle demande : — Saurez-vous bien nous conduire ? bah ! en dix coups de rame nous y serons !

Dans l'air chaud et stagnant, le parfum des magnolias s'appesantit à la surface de l'eau... A me-

sure qu'ils approchent de l'île, des odeurs d'une différente harmonie les enveloppent : à la langueur des magnolias succèdent, mariés à d'excitant parfums aromatiques, des effluves d'outremer plus languissants encore. — Un nègre nage au-devant d'eux, et les guide entre les rochers ; ils débarquent sur le sable au fond d'une crique minuscule.

Une île, juste grande assez pour contenir une forêt vierge en miniature autour d'une habitation de bambous et de roseaux nattés.

Sous les lourds écheveaux de sa chevelure noire, son visage nuancé de violets et de bleus nocturnes, luit mystérieusement. Ses traits fondus ne la révèlent qu'immatériellement, par lumières et par ombres, pour la vue seulement. Ses lèvres d'un rouge sombre semblent teintes par un baiser sanglant, et sur ses yeux voilés de rêverie, ses paupières palpitent comme des ailes lourdes de phalène.

— La belle à l'Ile dormant, dit Estelle ; ma sœur, je vous présente notre cousin de Kerguelvan.

— Je savais, mon cousin, que vous viendriez, mon frère vous avait annoncé.

Kerguelvan s'incline ; il dit peu après : — Ma cousine, votre sœur Estelle est une aurore, mais vous êtes semblable à une belle nuit d'été.

— Votre langage me rappelle les lointains pays où j'eusse aimé à vivre. J'ai l'obscur amour des terres que mon grand-père et ma grand-mère ont contemplées, et j'en ai comme un souvenir en moi.

La conversation se continue de la sorte.

Des palmiers mêlés aux hêtres et aux chênes, retombent en festons brodés, les lianes des terres chaudes aux larges et éclatantes fleurs. Un étroit canal, ouvert au bord du lac, apporte jusqu'au

berceau des arbres, sa corbeille de nénufars roses et de sagittaires bleues.

Au pied du hamac où la jeune fille abandonne son nonchaloir, une négresse s'accroupit, riant de ses dents blanches ; de petits singes dorés et des perruches versicolores se balancent au bout des branches. Au sommet d'une roche, un paon se tient à l'écart, orgueilleux et resplendissant. Et de là, après avoir glissé sur l'eau, la vue s'endort sur la rive, au bercement d'une prairie longue et vallonnée.

Le parler lent et ennuyé, après le premier effort de l'accueil souriant, la « belle Ténébreuse » est retombée dans son languissement. Elle commande cent choses diverses à sa négresse, elle accable son frère d'affectueuses remontrances. Son père et sa mère l'ont fait inviter pour le soir à dîner : elle hésite, promet d'y aller, se reprend, promet encore... Par moments son regard se creuse d'un désir fixe. Le jeune Alain prend autour d'elle des gestes lents et difficiles ; on dirait que chacun de ses mouvements s'alourdit aux plis d'un manteau. Et Kerguelvan le voit distinctement sur les épaules du jeune homme, le manteau de regards dont elle a collé un fil à chaque minute des mois et des mois qui ont dû s'écouler.

Estelle et Kerguelvan s'en reviennent par le parc. Devant le château, comme ils franchissent les premières marches du perron, Kerguelvan s'arrête à contempler les ormeaux de l'avenue drapés sur le ciel rose, il murmure : — Le soleil s'est couché derrière les grands arbres.

— Eh bien ? demande Estelle en souriant.

René ne répond pas ; cette phrase que lui rappelle-t-elle ?

XIII

LE MENUET DE LA REINE

En attendant l'heure du dîner, dans la grande salle, il se trouve seule avec la très vieille, celle qui a radoté : « Château de malheur, va, château de malheur ! » Elle parle, elle parle... mais quel charme dans son bavardage de souvenirs fragiles !

— Oh ! mon premier menuet à la cour ! je le dansai avec votre trisaïeul... ce fut un bien charmant et galant homme... il m'avait en affection particulière... La princesse de Lamballe nous faisait vis-à-vis... je la vois encore, me guidant des yeux pour les révérences ; j'étais si jeune et si intimidée que je m'embrouillais : je saluais à droite quand il fallait saluer à gauche... ah ! ah ! ah !... la reine nous regardait... la délicieuse femme ! Il y en avait un qu'elle adorait et qu'on ne dansait pas, on l'écoutait ; il se jouait avec la flûte et les violons... jamais depuis je ne pus le réentendre... ma fille et mes petites filles ne le connaissent pas et je ne me rappelle plus qui l'avait composé... mes vieilles mains, il y a quelques années, pouvaient aller jusqu'à la troisième mesure, mais maintenant je ne puis plus du tout ; songez donc, c'est que ce n'est pas d'hier ! songez donc, c'est que j'ai cent quinze ans.

Elle essaie de fredonner son air.

Ah ! je ne sais plus, je ne peux plus ! cent quinze ans, c'est bien vieux pour chanter !... Ah ! ce n'est pas d'hier ! ce n'est pas d'hier !

Kerguelvan esquisse au clavecin plusieurs menuets ; mais la vieille marquise du Pouldu a laissé retomber ses paupières, elle paraît dormir.

Tout à coup elle s'écrie : — C'est celui-ci ! jouez-le ! mon cher neveu, jouez-le ! mais vous êtes donc

musicien ? De mon temps les hommes de qualité n'étaient pas musiciens... jouez-le, jouez-le !

La voix rajeunie, elle sourit, et, dressée dans son fauteuil hors de ses couvertures et de ses dentelles, ses mains, petites et pâles, mais nouées par l'âge et sillonnées de grosses veines, se balancent en cadence, se tendant comme vers d'autres mains

— Ah ! mon neveu, vous le jouez à ravir ! vous le jouez... comme je le réentends, vous le jouez comme en souvenir.

Kerguelvan : — C'est une page inconnue de Mozart; je l'ai trouvée, parmi de vieilles lettres, copiée de la main de ma grand'mère.

— La reine l'adorait... oh ! la charmante femme ! quand je pense qu'ils l'ont guillotinée... il y en avait aussi un autre... et puis une gavotte...

Sa voix s'éteint, elle prononce encore : — Ce n'est pas d'hier, ce n'est pas d'hier... songez donc qu'il y a plus de cent ans... Ah ! que vous m'avez fait de plaisir !

— Vous m'en faites à moi-même, marquise, en me donnant l'heur d'évoquer vos minutes heureuses... Et n'est-ce pas, que les joies passées sont les plus exquises ?

— Marquise ! mais je suis votre tante, mon neveu ; votre trisaïeul était mon cousin... Vous ne devez plus danser maintenant dans votre monde ? Dites-moi, qu'est le monde maintenant ?

Kerguelvan : — Qu'est le monde maintenant ? La question tiendrait dans une bonbonnière ; mais la réponse ?... Le monde d'aujourd'hui, marquise...

Mais Madame du Pouldu s'est rendormie.

XIV

NOCTURNE

Alain a cessé le mouvement des rames, la barque suspendue sur le mirage du ciel glisse à la dérive

des nuages roux ; la symphonie de l'éternité plane sur la nuit.

Kerguelvan s'est tu. Alain demande encore : — Alors ce monde... ce monde est ainsi ?... mais je suis fort, mais je suis jeune ; si j'allais leur dire ce que je pense à tous ! Je me sens une énergie à remuer des peuples ! rester inerte ! ah ! quand je serai libre, quand je paraîtrai au milieu de cette foule ! Il y a encore des générosités qui viendraient à moi ?

Kerguelvan : — C'est ainsi qu'on parle quand on est jeune ; on brandit la flamboyante épée de son enthousiasme ; mais bientôt on la laisse retomber !... Au reste, le temps suffit à tout : l'ivrogne s'empoisonne...

Alain : — Je ne puis parler qu'à vous ; il faut que je vous dise tout : sur nous tous pèse une fatalité, ici ; ma sœur Antoinette m'aime...

— Je le sais, et vous ?

— Je ne l'aime pas, mais elle me fait tant de pitié que parfois, lorsque je consens, pour lui donner un peu de joie à rêver avec elle, je suis moi-même troublé.

— La pitié est si voisine de l'amour !

— Aidez-moi à quitter ce cauchemar ; délivrez-nous ; emmenez-moi ; persuadez mon père !... mais si je m'en vais, elle en mourra peut-être ?

— Le siècle a commencé par René de Chateaubriand ; vous recommencez le siècle... et il finit par moi ! Oui, il faudrait nous sauver tous ! mais quelque chose doit s'accomplir que nous ne pouvons empêcher. Notre douleur à nous est la puissance qui sauvera les autres... et cela même est peut-être encore une illusion ? Ah ! vivre heureux et libre, la précieuse vie, Alain !

Alain : — Voici la tour de l'Ouest, c'est bientôt qu'apparaît le fantôme. Voyez, la lune atteint le sommet du peuplier.

Alain : — C'est ici.

Kerguelvan : — Trois cent soixante-douze marches !

Alain : — Vous pourrez peut-être vous asseoir sur cette chaise... elle n'a pas l'air très solide... prenez garde...

Kerguelvan : — Ce christ est curieux !

Alain : — Il est là, paraît-il, depuis deux siècles.

Kerguelvan : — Qui l'entretient de rameaux bénis?

Alain : — Ce sont les pères... Préférez-vous que je reste ?

Kerguelvan : — Non, non, retirez-vous... Voyez les jeux de lumière dans la charpente !... Quel est ce bruit?

Alain : — Quel bruit ?

Kerguelvan : — On dirait qu'on remonte plusieurs montres au-dessus de nos têtes.

Alain : — Ce sont les vers de bois.

Kerguelvan : — La table est couverte de petits tas de poussière blanche.

Alain : — Ce sont les vers de bois...

Kerguelvan : — Le parquet fléchit... à quoi peut bien servir cet énorme crochet de fer à l'entrecroisement des poutres ?

Alain : — Je ne l'avais pas vu... je ne sais pas...

Kerguelvan : — Retirez-vous... adieu...

Alain : — Vraiment, vous restez seul ?

Kerguelvan : — Allez, allez-vous-en, Alain, il vaut mieux que je sois seul...

Alain : — Alors adieu, car voici l'heure.

Kerguelvan : — Adieu !

Kerguelvan recule devant le vertige : sous sa poussée, le panneau de bois qui fermait la fenêtre, s'est violemment ouvert ; il n'y a pas de garde-fou, le vent éteint la chandelle...

— Comme la lune étonne le ciel ! Le château et les arbres projettent de belles ombres noires sur la

terre blanche... et toujours la *symphonie éternelle*!... Tous les moments de notre vie s'enchaînent, chacun d'eux est l'effet de celui qui le précède et la cause de celui qui le suit; où aboutira tout ce voyage?... Le clocher roman, dans le ciel de la petite ville... Splann-enn-ev! Splann-enn-ev!... les toits illuminés, parmi les arbres, aux flancs de la colline!... *toute la campagne gardait un sentiment très aimant et très reconnaissant de la vie, sous la naïve rêverie des gracieux nuages!...* l'accident, le conte perdu, la causerie avec Estelle, l'Ile... Tout à l'heure sur le lac quel regret ai-je eu : *Vivre heureux et libre, la précieuse vie, Alain!* folie! folie!

Sous ses pieds une résonnance rauque de carapaces entrechoquées; René s'interrompt pour prêter l'oreille, il n'entend plus que la chute d'une petite pierre dans l'épaisseur de la maçonnerie; cependant il lui semble avoir reconnu un son métallique.

Derrière lui, en se retournant, une forme verte sur le mur blanc! c'est un rayon de la lune qui se colore au fragment de vitrail encore enchâssé dans l'ogive de la fenêtre.

— Certes, un cerveau moins éprouvé se fût peut-être halluciné! voilà donc ce fantôme! « Son apparition, a dit mon aimable cousin, coïncide avec les phases de la lune »...

René revient au bord de la fenêtre.

— Comme la sagesse de l'âge change les aspects des choses! Autrefois, cette jeune fille m'eût irrité par sa mièvrerie et son inconsciente cruauté. Or, j'ai eu pitié d'elle, et je découvre tout un bonheur dans cette pitié. L'ambition des premiers élans de mon âme, mes colères, tout mon affolement d'amour aurait-il pour conclusion la pitié? Ainsi, moi qui n'ai pu me réfugier en aucun être, je me répandrais en tous par la charité!... pour-

tant un peu de cette joie ! de cette joie !... de l'amour !... mais ce qui est ne peut plus ne pas être !

Un imperceptible frôlement, un pressentiment plutôt qu'un bruit : cette fois son cœur se serre ; comme devant le portrait il tend sa volonté pour ne pas la voir, mais *Elle* est bien là.

Courageux contre lui-même, il s'élance, un éclat de rire l'arrête. — Dans le désordre de la secousse cérébrale, pouvant à peine réprimer un mouvement de colère, théâtralement galantin, il s'écrie : — Là, ma cousine, l'aventure est romanesque et même romantique ! seriez-vous de votre siècle sans le savoir, ou quelque Georges Sand aurait-il passé les murs du Pouldu ?

Estelle : — Tout juste, mon cousin, je viens de lire *Mont Revêche*.

Elle a dit cela d'un certain petit air, qui eût pu se traduire ainsi : « Les femmes sont plus fines que les hommes ne le croient, mon cousin. »

Kerguelvan : — C'est bien démodé !

— Il est vrai qu'ici, nous ne savons rien de ce qui se fait et rien de ce qui se doit priser.

— Puissiez-vous ignorer toujours tout ce qui s'est fait et tout ce qui s'est dit.

— J'ai déjà remarqué plusieurs fois, mon cousin, qu'on ne savait si vous plaisantiez ou si vous étiez sérieux : votre siècle doit être bien ennuyeux à force d'être spirituel.

— Croyez que je suis très sérieux : puissiez-vous ne rien savoir de tout ce qui s'est fait et de tout ce qui s'est dit depuis que le monde est monde... car les femmes retiennent juste des actes et des propos des hommes les plus mauvais et les plus faux, et pour leur plaire, les hommes font et pensent de plus en plus mal.

— Que vous êtes galant mon cousin !

— Je ne suis que misanthrope !

— Fi ! Alceste ! et un peu plus que mon père !

— Pourquoi vous efforcez-vous d'être piquante? Voyons, asseyez-vous là, sur cette chaise, et causons sérieusement comme tantôt...

— Oh ! que non point ! adieu, mon philosophe !

— Un mot encore : Pourquoi êtes-vous venue?

— Pourquoi ? Ecoutez ! quel est ce bruit ?

— Je l'ai entendu déjà ; sans doute ce sont les bruits dont on parle... et voici la dame verte...

Estelle avec un geste plein de grâce :

— Oh ! Dieu que vous m'avez fait peur !

Kerguelvan : — Pensiez-vous que je vous ferais la cour ? Et vouliez-vous savoir si je connaissais la carte du tendre ?

— Je voulais savoir si, dans votre siècle de couardise, mon très noble cousin, un gentilhomme, était encore brave.

— Et vous fûtes vous-même brave en venant ici ! Voyez, la femme a peur quand il sied à sa coquetterie d'avoir peur, et sait avoir du courage s'il lui en faut pour plaire... Comédie du bien et comédie du mal, comédie des rires et des larmes, comédie des sentiments et comédie de la pensée ! comédienne en tous les airs qu'elle se donne, marionnette inconsciente aux mains de je ne sais quel *Deus ex machina*, qui veut occuper l'homme aux mystères de cette poupée, afin qu'il oublie l'autre mystère, et afin que, voyant des larmes qui rient et des rires qui pleurent, il ne sache plus ni vraiment rire ni vraiment pleurer !

— C'est presque du Shakespeare ! je vous écoute !

— Quoi ? vous avez aussi lu ce faquin ?

— Comme dit monsieur de Voltaire ! mais je ne l'ai pas compris.

— Et vous vous moquez sans comprendre qu'en cette moquerie même vous continuez votre rôle, tandis que votre *Deus*, l'immuable instinct, tire les ficelles de vos pensées... ou plutôt de votre

langue... mais pardon ! Vraiment je ne sais pourquoi je vous tiens de pareils discours ? ...Oh ! ce n'est certes pas que je songe à prendre ma revanche de quelque mal souffert jadis... je n'ai eu à souffrir de nulle *impitoyable*... mon mal fut autre... Mais vous voyant jouer ici votre rôle, j'interroge une fois de plus en vous, la femme : Fûtes-vous donnée à l'homme, afin que celui d'entre les hommes qui pense, connût mieux sa solitude et, insatisfait, tournât ses regards vers le ciel ? Ou bien, au contraire, afin qu'il oubliât de songer au mystère et que, somnambule, il pût, sans trembler, côtoyer les abîmes de l'être avec votre main pour appui. Mais alors pourquoi provocatrice d'effroyables réveils, au lieu d'être l'endormeuse ?... Peut-être le poète n'est-il pas un homme ?... A celui qui pense, l'amour est interdit sans la foi... Notre intelligence est une fugue à cent voix ; nous varions les rythmes, nous combinons les sujets, mais, comme si nous avions perdu le secret de l'harmonie, nous ne pouvons trouver l'accord final. Ainsi nos pensées, ne s'arrêtant plus, chevauchent en rythmes fous, chantent, crient, et interminablement se déroulent ; elles ne peuvent plus s'unir en une réponse finale contenant toutes les réponses à toutes les interrogations, depuis que, musiciens incohérents, nous avons perdu la signification des cinq lettres *J é s u s* !... La mort ferme-t-elle nos oreilles pour toujours ou bien les remplit-elle de l'harmonie divine qui donne le calme ? Mais cette interrogation est encore une mesure de la fugue !...

Estelle : — Cela l'a rendu fou, sans doute ! René, mon cousin René, écoutez-moi ! ce n'était rien... n'y songez plus... Mon Dieu !... vous l'avez vue... vous ne la verrez plus ! c'était moi, c'était la lune... ah ! vous me faites peur, reprenez vos esprits !

Kerguelvan : — L'horrible mystère !

Estelle, défaillante : — Au secours ! venez à mon secours !

Elle s'appuie chancelante contre la table. Kerguelvan s'empresse à la soutenir et à la rassurer, la voix très douce maintenant, repris par la pitié. Il l'a fait asseoir au coin de la fenêtre, afin que l'air de la nuit la ranime.

En pleins rayons de lune, la molle clarté fondant le modelé de sa tête imprécise, la blancheur de ses épaules nues semble une vapeur prête à s'exhaler de son corsage mousse et rose ; les nuances éteintes de sa robe ne luisant qu'aux cassures de la soie, la revêtent de reflets.

... Et la lune ne lui paraît plus, à lui, comme tout à l'heure, un étonnement, mais, ironique et désolée, une grimace du ciel, car elle regarde, s'en moquant, la rêverie de ses rayons sur la terre, et, passant parmi les chœurs des saintes étoiles, répand, sinistrement cocasse, au milieu des suppliantes harmonies d'ici-bas, comme le rire d'une voix blanche.

Estelle : — A quoi songez-vous, mon cousin ?

Kerguelvan : — Si je vous le disais, vous en ririez, comme elle.

— Elle?... vous êtes énigmatique... mais voyons, me composiez-vous un sonnet dont j'étais la Laure ?

— Ecoutez les voix qui remplissent le monde. Il n'est aucun lieu dans l'espace et aucune matière, et pourtant, ici et là, des corps qui s'aiment, partout la vie étonnée qui chante et la substance qui se meut. Comprenez-vous le verbe du Mystère en ces sons qui extasient nos âmes, en ces planètes qui poudroient l'infini, en cette lumière qui nous révèle le symbolisme des formes? Comprenez-vous la prière qui monte d'en bas ? prière inconsciente des brises qui balancent les arbres, des êtres qui unissent leurs voix dans l'interminable

rêve !... inconscience qui se voudrait savoir... vie qui voudrait mourir, monde pris de vertige à voir les lumières des mondes et à sentir passer les chaleurs de l'air, monde qui, suspendu entre le « se sentir être » et le néant de n'être pas, appelle l'amour, et pour son grandissement de conscience et pour son nirvana...

Estelle : — Dites-moi, quel accident vous a privé d'un œil? Vous avez dû bien souffrir ?

Kerguelvan : — Pourquoi je suis borgne ? un accident, oui, un accident.

Estelle : — Encore ce bruit !

— Ce bruit ? Ce sont les quarantes chevaliers venus pour sauver madame Adélaïde, et dont on n'entendit plus jamais parler. Le temps ronge leurs armures qui se tassent, et le fantôme n'est que la flamme de leurs os...

Kerguelvan reprend toujours calme :

— Au penseur lassé, mon fantôme, l'amour apparaît le repos, au cœur désolé l'oubli, au poète l'hymen de son âme effrayée d'être seule à subir l'infini... En nulle âme de femme je n'ai pu reposer la mienne, lors j'ai aimé... je me suis fait l'amant des heures et des jours... il est de certaines nuits, idéales amantes, dont j'ai senti l'âme bercer la mienne, des aurores qui m'ont rendu la fraîcheur d'un enfant... si vous vouliez, mon fantôme, vous seriez l'aurore de la triste nuit de mon existence ?

Estelle : — Eh mais ! Savez-vous que vous me faites tout à fait la cour, et ce n'est pas si mal pour un Alceste !

Kerguelvan : — Hélas ! je savais bien que vous parleriez ainsi ! pourtant, un instant, j'avais oublié que vous fussiez réelle.

Il s'accoude de nouveau dans l'embrasure de la fenêtre, et souriant, il dit : « Comme elle, ma cousine, vous vous êtes moqué de la rêverie de vos

rayons... Allons-nous-en dormir... Aussi bien, madame Adélaïde ne viendra-t-elle pas ce soir, elle doit s'être attardée sur le toit à rêver du roi.

Kerguelvan offre à la jeune fille la main pour sortir ; elle la prend, aimable et gracieuse ainsi qu'à un menuet, et ils se dirigent vers la porte.

Sur le seuil, Kerguelvan presse plus fort la main de sa cousine ; il dit : — J'oublierais la solitude de moi-même, mon ambition, mon chagrin et tous mes morts ! je ne demanderais pas à votre âme d'épouser la mienne ; vous seriez le repos, parce que vous seriez une réalité parmi mes rêves ! vous seriez rieuse ou silencieuse, capricieuse, qu'importe !... je vous conterais ma vie... Ensemble nous pleurerions sur ce que je fus... ou vous en ririez si cela vous plaisait d'en rire. Vers vous qui détenez l'oubli, tout mon génie monterait, par vous je dormirais et je vivrais ; par vous la lumière redeviendrait toute neuve ! Oh ! le vieux soleil plus vieux que tout et toujours jeune !... mon âme, comme en adolescence, se perdrait encore au bleu du ciel : ce serait une renaissance ! A nous deux nous inventerions le bonheur ! Vous créeriez de la joie, je serais le martyr sauvé, le démon pardonné, vous seriez la rédemptrice de ma damnation, la fée de ma vie ! vous m'aimeriez de charité, car je serais le malade soigné et guéri par vos mains ; vous m'aimeriez d'amour, car je vous envelopperais tout entière de moi et je vous emporterais au fond des nuits radieuses qui donnent l'illusion de l'immortalité ! Vous vous taisez ? Répondez-moi, par pitié ! ma vie fut si douloureuse !... voyez, ma volonté a faibli dans la solitude, et j'ai mis tout mon orgueil à vos pieds !

Mais elle, fière, la tête haute, impérative maintenant : — Laissez-moi, Monsieur, je vous commande de me laisser !...

— Ah ! alors ?...

Il la retient encore ; elle jette un cri ; il ouvre les mains ; elle s'enfuit. — Alors, penché à la regarder disparaître dans la spirale de l'escalier et à écouter le dernier bruit de sa fuite, à voix basse, il profère : — La femme !

Et il reste longtemps le front appuyé contre le mur, répétant, ainsi que des leitmotivs de sa douleur des phrases éparses : « ... La vie se lève et meurt comme les jours ! » ...« Il me semble me ressouvenir d'une existence divine ! » ... « L'amour est un élan vers la sérénité ; la beauté la promet, on la dirait le symbole des joies perdues ! »... Ah ! pourquoi Stelle de Saint-Ilan fut-elle si laide que je n'osai plus la regarder après qu'elle m'eût parlé sur la Lande ? Elle avait l'âme sérieuse et la pensée lointaine d'un jeune homme ! pourquoi n'eut-elle pas les yeux, et le front, et les lèvres de son âme ?... As-tu jamais rêvé d'âmes devant les figures adorables de ton frère Sanzio, as-tu rêvé de figures en écoutant chanter Mozart et Beethoven ?... Raphaël ! Raphaël !

Une voix sérieuse et douce lui redit : « Je voudrais, mais je ne puis pas exprimer ce qui me pousse à vous parler... je ne sais... »

René écoute plus attentivement en lui-même : « J'ai pour vous de l'affection et de la pitié... pardonnez-moi de vous parler ainsi... il fallait que je vous le dise et aussi combien j'admire votre génie... quelle œuvre ferez-vous ?... »

Alors Kerguelvan murmure : — Hoël Brennilis !

Juste à ce moment, il s'entend appeler ; quelqu'un monte, il s'élance sur les premières marches ; le père Félix paraît et il dit :

— Venez, votre vieux Pierre est mort !

Fin de l'intermède.

EPISODE VI

CONFESSION

Pendant l'été, Brennilis s'est lié avec Madame Romance chez Spiller ; en « femme sensible et bonne » elle s'est intéressée à « son air triste », devinant, sous la fragilité de son sourire, quelque mésaventure d'amour. Indiscrète par sensualité, sous le couvert de la commisération, elle a essayé de le confesser. A force de petites bontés elle l'a attiré chez elle, le plaignant, encore qu'il ne voulût point dire son mal. Et revêtant de maternité ses paroles d'amour, sa voix charitable et douce et simple (car dans leur tête à tête Madame Romance fut d'une simplicité adorable) prêta aux moindres mots tombés de ses lèvres le charme de l'amitié.

Encore presque un enfant, abandonné au milieu de la vie, cette intimité fut d'un irrésistable attrait pour Brennilis ; près de cette femme il s'est senti comme sauvé de toute crainte et de toute tristesse.

Or voici tombér l'hiver, l'âpreté de l'air donne plus de prix encore à cette tiédeur sentimentale à laquelle, déjà, par de certaines soirées froides, la chaleur du foyer s'est jointe. Mais brusquement, Brennilis s'est décidé à rompre ; depuis trois jours il n'est pas allé voir son amie. Un billet discrètement parfumé de violette et d'indulgence vient de lui apporter les plus gracieux et mélancoliques reproches.

Retournera-t-il vers elle ? Ce seront des heures et des heures perdues, enveloppées de paresse, tuantes !..... puis cette habitude maintenant de prendre là ses repas ? — « Il faut absolement rompre ! mais bah ! laissons ce remords puéril ! » — Devant son mal actuel il est tout à fait lâche.

Son premier trouble au duo de Boïto il a main-

tes fois recherché l'occasion d'en renouveler la jouissance, son plaisir est malsain (mais qu'importe?) d'entendre la voix de Janine au timbre si charmeur par son indécision..... cette voix le possède ainsi qu'une caresse savante, il faut qu'il en jouisse encore. Et celle de Madame Claire si lointainement sentimentale!

— Non, j'irai demander conseil à l'abbé de Kerpenhir, il faut que je me confesse à lui.

Près du Luxembourg, Brennilis a rencontré Spiller. Le virtuose l'a entraîné au jardin, ils s'entretiennent à pas lents parmi la foule sortie dans le soleil d'octobre; c'est un jour aussi doux qu'un jour de mai.

Brennilis dit: — Si encore ta sérénité te venait d'une haute philosophie! mais non, tu me dis: «Je n'ai jamais rien éprouvé de semblable, tout cela est absurde!» et tu passes!... Mon cher, je planais sur la mer des aventures miraculeuses, en vigie à la pointe du grand mât de mon vaisseau, remplissant mes yeux de ciel et de lumière, tandis que montait la voix des passagers, mes rêves, des héros, tous des héros! et là-bas là-bas, nous partions vers le bonheur, du bleu, du soleil, et des rythmes de flots avec des brises vives; ce devait être un voyage éternel! je ne savais où nous allions, mais la joie m'emplissait toute l'âme... n'est-ce pas étrange que mon rêve ait toujours pris la forme d'un vaisseau?..... O soleil, ô grand barnum cher aux caricaturistes! regarde-moi ce vieux gros homme aux yeux opaques et congestionnés de bête grasse, reluqueur de filles, étalant son ventre et son mufle gélatineux, avec son petit chien et sa femme! et ce long nègre mou, s'infléchissant sur la balustrade! on dirait une majuscule de mauvais goût, un grand J de catin ou de sergent major: — joli, joli! joujou d'acajou je t'aime! — avec son long pardessus

gris, son chapeau à huit reflets, son faux col et sa main gantée de jaune étalée sur le cœur.

— Mais tu deviens toqué!

— Et ce sous-off, qui a l'air d'un P! si tu veux, nous allons former des mots: avec les vieillards, nous écrirons « gaga libidineux », avec les jeunes gens « bêtes brutes ». Tous ces êtres sont la lettre de l'esprit de la contemporaineté! l'amusante écriture! et avec les femmes, filles publiques ou privées, toutes lettres des mêmes mots, on écrirait sûrement: « A vendre ou à louer», « plume d'autruche, bêtise de poule et prétention d'oie »!..... Vraiment, la sale écriture! regarde-les! Les fioritures du désir de plaire et de la vanité, les crochets de l'égoïsme, les raideurs de l'insensibilité, les mollesses de la sensualité; dans l'accent, la barre et le paraphe des gestes, l'ambition et la rapacité méticuleuse! Très chique, ma graphologie sociale! O soleil, ô grand barnum cher au poète!

— Tu es d'un saugrenu, vraiment!

— Vive la saugrenuité mon cher, c'est elle qui me sauve la vie et la raison: si je n'inventais pas des folies pour rire et si je croyais à la raison de mes semblables, je deviendrais fou à force de me répéter que rien ne me ressemble moins que mes semblables doués de raison! comprends-tu cela, toi, ô artiste sage?

— Là, là, enfin, si cela t'amuse.....

— Soyons sérieux alors: tiens, vois-tu ces petites femmes en robe courte? regarde-les jouer avec les petits hommes..... impératives avant que d'être rusées... peu à peu leur véritable caractère se voilera sous une feinte douceur, et leur faiblesse faisant leur force...

Brennilis s'interrompt, subitement taciturne.

Au bout de quelques minutes, il s'aperçoit que Spiller lui parle; distraitement il écoute son bavardage cynique:

— Six semaines de chasteté mon cher, six semaines! je n'en puis plus, je grimpe péniblement l'échelle... je suis très mystique ces temps-ci... et me voilà encore brouillé avec Claire Romance... oh! Kerpenhir m'a dit une chose extraordinaire avant-hier! Je lui faisais ma confession, il m'a répondu: « Je connais quelqu'un qui a lutté toute sa vie et qui lutte encore »... ce doit être lui-même! il avait un air si bizarre... encore un qui a dû passer par là...

— Oh!

— Mais quel saint homme! oh! cette petite femme, vois donc cette petite femme! et ces deux jeunes gens bras dessus bras dessous, à gauche... ceux-là! mon cher, je ne vois qu'amour autour de moi; tous les êtres que je connais couchent ensemble ou se désirent... c'est effrayant! Je ne sais qui me parlait l'autre jour des hypothèses de Laplace et de Newton sur la formation et l'équilibre des planètes, tu sais..... des vapeurs d'un même soleil semées dans l'espace puis condensées et s'attirant entre elles..... nous sommes tous formés des mêmes vapeurs et nous finirons par tomber les uns sur les autres.

— Peut-être ne serait-il pas absurde de prétendre que l'amour fait partie de la gravitation universelle... l'amour n'est-il pas pour les êtres ce que l'affinité est pour les corps inertes? la physique, l'astronomie et la chimie sont la psychologie de la matière. Oui, si la fin des mondes est une chute des planètes les unes sur les autres et l'embrasement... la fin des cités m'apparaît bien la chute des êtres les uns sur les autres et l'embrasement par l'amour..... Sodome et Gomorrhe.....

— Oh! ces fins de cité! je m'imagine ce chaos érotique! la pensée m'en fait tressaillir! ce doit être effrayant, effrayant! Dieu que cette femme est excitante et que ce cheval a la croupe voluptueuse!...

oui, ce qui finira le monde, vois-tu, ce ne sera pas la haine et la guerre, ce sera l'amour! et je te le dis, tu es absurde de résister, tu es vaincu d'avance! et puis quoi? j'admirerais ta vertu si elle était réelle, mais au fond, ton idéalité, ce n'est que de la sensualité transformée...

— Ce n'est pas mal pour toi, Spiller, mais, revenons à Kerguelvan, alors que sais-tu?

— Mais rien, je t'affirme; rien, sinon que c'est une espèce de fou et que tu feras bien de ne pas te laisser influencer par lui... toi surtout!..... je l'ai beaucoup connu autrefois, mais je l'avais perdu de vue depuis fort longtemps...

— Et toi, est-ce que tu n'es pas un peu fou aussi?

— C'est bien possible.

— Seulement, tu l'es par les reins...

— Vous l'êtes tous fous, toi aussi, et tous les artistes que vous aimez!... Ah! le docteur Nordau a bien raison.

— Oui, parce que Pascal (qui était aussi un fou) a dit: « L'homme est un animal qui est devenu fou. » Ton Nordau en est un qui ne l'est pas encore devenu!...

. . . . . .

Portant autour de lui la vision du Luxembourg avec la grotesque exhibition humaine dans le soleil des terrasses, Brennilis s'en est allé, l'ironie de sa causerie avec Spiller lui laissant un sourire immobile aux lèvres.

Au bruit du lavage des tonneaux il a reconnu la demeure de l'abbé de Kerpenhir. Il va pénétrer dans la cour du vieil hôtel quand le prêtre apparaît sous le porche; sans proférer aucune parole, comme s'étant attendu à se rencontrer et leurs regards s'étant avertis de leur causerie de tout à l'heure, ils sortent ensemble.

Ils marchent longtemps, échangeant à peine

quelques banales remarques sur la beauté du jour. Les haleines chaudes de l'air passent ainsi que des élans de confiance. A un moment, Brennilis touche du bout des doigts le bras de l'abbé de Kerpenhir, — combien il a besoin de parler de lui-même !

Le prêtre a compris que sa main fiévreuse demandait la charité, et, levant le front, sa face s'éclaire, ses yeux regardent au loin... mais soudain, triste, il incline de nouveau la tête : le doute, avec l'espérance, l'amour et la pitié se disputent la lumière sur son visage... là-bas, Brennilis a vu sur des étangs glisser des frissons de vent et l'ombre des nuages. — Le regard bleu s'est éteint, Brennilis se tait : le vieillard paraît si accablé, comment oserait-il maintenant lui parler de lui-même ?

La brutalité des coudoiements, la violence des marches hâtées et coléreuses, les cris d'hommes et de bêtes, la clameur des roues et des fers broyant le pavé, l'engrenage social tournoie. — L'haleine absinthée des bars, les odeurs infâmes d'ordure et d'eaux de toilette jetées au ruisseau... Brennilis songe à la foule qui le broiera, qui déjà l'étouffe de ses idées infectées, malgré l'héroïsme de sa poitrine à respirer l'air mortel ! — Une vision caricaturale lui survient du monstre humanité ; ensuite sa pensée effarée retombe inerte, ses yeux s'amusent aux devantures des boutiques, aux inscriptions dorées des murailles et des balcons, aux affiches ; des milliers de regards le touchent, se collent à lui, suçant sa jeunesse et sa beauté... Il se révolte contre lui-même, voyant dans le trouble de sa propre chair un *tout le monde* ignoble.

Un individu, à tête d'huissier ou de magistrat vient à sa rencontre, les yeux avides... Brennilis s'arrête, irrité, la main levée prête au soufflet, l'autre passe en courbant l'échine ; un cheval s'abat...

— Quoi ? Il s'indigne ? si cet être ignoble eût été jeune et beau, qui sait s'il n'eût pas aimé son regard, qui sait ? nous prenons nos antipathies pour des principes de morale, nous érigeons en jugements nos aversions et nos haines...

— C'est de la pitié, et non de la colère, qu'il faut en ce monde, dit doucement l'abbé de Kerpenhir.

Brennilis rougit ; maintenant que le prêtre a compris son geste d'injustice, comment osera-t-il se confesser à lui ?

En sortant de chez Spiller, lorsqu'il a été accosté par une fille au coin du boulevard Port-Royal, il est revenu vers elle et lui a dit : « Pardon, pauvre femme. » Il voudrait retrouver cet homme, il s'arrête.

— Eh bien, qu'avez-vous ? demande l'abbé de Kerpenhir.

Les rues sont plus larges, le courant humain et les bruits se calment. Les voici place de la République :

— Je vais faubourg du Temple, voir un malade, dit l'abbé de Kerpenhir, attendez-moi près de la statue.

Brennilis se prend à douter de tout et à craindre l'avenir. — Le problème du bien et du mal remplit sa conscience d'une grande tristesse : Comment juger et comment agir ? aimer ou détester l'humanité ? Oh ! l'affreuse besogne de mineur ! creuser les galeries souterraines de soi-même, au lieu de chanter son inconscience au grand soleil...il ne pourra plus maintenant vivre de ses extases, il faut qu'il apprenne à se guider dans ses propres ténèbres. — Les songeries lumineuses, désormais, ne seront que le souvenir des belles heures passées, et ses poèmes, chants d'aveugle, les cris douloureux de son âme vers la lumière...

Il pense longtemps à ces choses.

Une main se pose sur son épaule, l'abbé de Kerpenhir est revenu :

— Je ne vous ai pas fait trop longtemps attendre?

— Je ne sais pas... vous aviez raison, mon père, c'est de la pitié et non de la colère qu'il faut en ce monde; mon geste fut d'autant plus injuste tout à l'heure, que j'ai moi-même grand besoin de pitié...

— Je sais, mon enfant, que votre âme est troublée; parlez, je suis l'ami et le prêtre; Dieu me donnera peut-être le bonheur de vous guider vers le bien...

— Depuis un an... j'étais fier, je savais par mes lectures combien la chair est douloureuse et combien l'âme en s'y mêlant souffre de langueurs; mais je me croyais affranchi de ce mal, et tranquillement, orgueilleusement, je défiais l'occasion, quand... vous souvenez-vous de cette jeune fille, en rouge, qui s'accoudait au balcon?... je crois qu'elle y était encore lorsque vous arrivâtes avec M. de Kerguelvan? Oui, vous avez dû la voir, elle resta toute la nuit sur le balcon... Le lendemain, je retournai chez Spiller, elle vint avec sa mère; elles chantèrent un duo; leurs voix et leurs attitudes... j'éprouvai des sensations que je n'avais encore jamais éprouvées... quoique je les eusse pressenties...

— Vous n'aviez encore jamais aimé, ou désiré...

— J'avais aimé, à quinze ans... un ami, un petit de là-bas, et j'aime encore son exquis souvenir... il m'aimait aussi lui, mais...

— Vous l'êtes-vous dit l'un à l'autre?

— Un jour, nous nous sommes embrassés; mais ma chair était encore vierge de désirs... bien que troublée déjà... je ne savais pas... nous nous aimions sans comprendre. Depuis, même avant d'avoir connu madame Romance, j'ai su ce que j'ignorais alors... mais par mes rêves seulement,

car mes veilles avaient toujours été pures... Ce jour-là, en sortant de chez Spiller, il me sembla que quelque chose était mort en moi... et cependant un être venait d'y naître : tantôt j'étais cet être, tantôt j'étais moi, il m'aimait et je l'aimais, je m'aimais moi-même et (pardonnez-moi ce détail ridicule) je me trouvais si beau et si bon que, dans mon trouble, je m'offrais avec un bonheur de générosité au toucher des yeux de ceux et de celles qui passaient. La vie me parut si merveilleuse, qu'il me semblait ne l'avoir encore jamais regardée ; j'avais des joies de convalescent, l'air m'enivrait, je rêvais d'héroïsmes et d'amour universel...

— Votre corps était toujours pur ?

— Oui, mon père...

— Hélas !

— Je crois que je ne vous ai pas encore dit vers qui mon vertige m'attirait ? Ce n'était ni vers madame Romance, ni vers sa fille ; c'était vers toutes les deux, vers leur groupe chantant ; je mêlais intérieurement ma voix à leurs deux voix, et de même, je mêlais mon corps à leurs deux corps... mais... c'est étrange, cette jeune fille n'est pas une jeune fille pour moi ; elle m'attire par ce qu'il y a de mâle en elle ; sa voix, sa violence sensuelle... Une nuit, en rêve, elle m'a baisé sur les lèvres, elle me dominait.

— Voyons, où en êtes-vous ?

— Rien de plus, mais j'ai perdu mon ancienne pureté... cette jeune fille me hante, ses attitudes, ses regards ont pénétré en moi, doués d'un pouvoir auquel je ne puis plus me soustraire. Et sa mère, son charme automnal, son alanguissement, la mélancolie de sa voix usée !... près d'elle j'ai été amoureux de ma propre jeunesse : sentir ce corps s'émouvoir par moi, lui donner ses dernières extases avant que la vieillesse ne l'ait à jamais glacé !...

il me semble que son âme délaissée vibrerait par mon souffle de cette même poésie qui chante dans sa voix?

— Seigneur! tant de poésie pour parer tant de laideur! c'est une femme vieillie qui a vu l'homme s'éloigner d'elle et à toute force veut assouvir sa passion par un être jeune et fort; elle vous prend, n'en ayant pas d'autre, et pour votre jeunesse, non pour votre beauté, non pour la poésie de votre âme! Sa sentimentalité n'est qu'un mensonge... elle se ment à elle-même! elle vous préférerait un bellâtre quelconque plus viril que vous; votre pureté est un excitant pour son hystérie, votre âme palpitante, une proie pour son âme cruelle! Ne la connaissez-vous donc pas? Ignorez-vous son passé et son présent?

— Je sais tout.

— Comment ne la détestez-vous pas? C'est une prostituée vulgaire qui se déguise en Romance sentimentale (le jeu de mots, vraiment, est presque obligatoire).

— Oui, sans doute; mais ce que j'aime en elle, c'est mon illusion, bien que je convienne que c'est une illusion. Puis, qui sait si elle ne contient pas, malgré sa laideur, un peu de l'idéal que je lui prête? réelle ou irréelle, qu'importe, si cette sentimentalité elle peut la refléter?

— Habituez-vous à abstraire vos rêveries, au lieu de les concréter en une créature...

— Mon père, que faire, afin que j'oublie ce trouble?... pourquoi ce vertige et pourquoi ne puis-je l'oublier?

— Votre tourment vous vient d'excessifs scrupules et d'une excessive sensibilité: il ne faut pas trop regarder au fond de soi-même, ni trop soumettre sa vertu à des épreuves imaginaires; il vaut mieux s'oublier que de contempler le mal que l'on pourrait faire; l'âme prend trop conscience de se

faiblesse à trop s'examiner, elle perd le pouvoir de résister au péché finissant par le croire fatal. Ne retournez jamais chez ces femmes et cessez de craindre.

— Oh ! qu'importe, maintenant que le mal est fait? Désormais je serai troublé par bien d'autres êtres !

— Que de douleurs ! Et vous aussi, d'une si exquise nature ? j'ai déjà vu un être admirable se perdre par l'ambition de son génie; vous verrai-je aussi vous perdre...

— Qui donc ?

— Un homme qui a cherché l'absolu en amour, comme il a cherché l'absolu dans l'idée... et il n'a trouvé que la douleur !

— Kerguelvan ?

— Mon enfant, votre âme trop vibrante voudra vivre toutes les émotions et connaître les doubles joies de l'amour... ce qu'il faut que vous fassiez ?... Croyez-vous au Christ ?

— Dans mon enfance, je lui parlais en moi-même, j'évoquais son image, et je voyais ses lèvres remuer, j'entendais sa voix me répondre et ses yeux me regardaient.

— Jadis, j'ai cru moi aussi qu'il me parlait et j'ai pensé devenir un saint ; mais, graduellement, sa voix s'est éteinte et les adorables dialogues sont devenus la prière que chaque jour je redis ; je n'entends plus en moi-même que ma propre voix !

— Parfois, je l'entends encore et je le vois ; mais je sais que c'est moi qui crée cette voix et cette image.

— Mon Dieu me permettras-tu de guider cette âme ? Notre perversité provient du sentiment de notre imperfection ; vous êtes impuissant à vous manisfester par le Verbe et vous voulez quitter votre corps, vous désirez vivre en la chair d'une autre créature... Un de ces hommes qui s'intitu-

lent psychologues vous dirait : prenez une maîtresse ; moi je vous dis : souffrez et offrez votre souffrance à Dieu ; devenez puissant par votre volonté d'accepter la douleur... oui, mon cher enfant, souffrez, c'est la vraie grandeur de l'homme, toute sa gloire future est dans son mal actuel. Mais ne dramatisez pas vos pensées, gardez votre âme sereine, le drame intérieur est voisin des sacrilèges révoltes.

Brennilis demeure la tête baissée, songeur : le vaisseau sur la mer, le voyage... des parfums passent, le temps sommeille... les ruines d'Athènes... les étés anciens, le repos vermeil, la jeunesse éternelle... Les extases, dangeureuses ! s'enfermer en soi-même ! le mystère de vivre, cesser de l'adorer...

Soudain, lui apparaissent les femmes au tas d'ordures :

— Evangéliser le monde, oh ! l'humanité atroce !

Son pied glisse sur le pavé visqueux : ils ont quitté la place de la République, ce sont les boulevards. Les réverbères, les lanternes des voitures et les lumières des boutiques rosissent la brume qui tombe ; un émoi se répand dans l'atmosphère, Paris semble s'éveiller. Les trottoirs se peuplent de passants aux lenteurs ou aux hâtes étranges, des gestes bizarres agitent la pénombre, la rumeur s'énerve, un frisson de sensualité parcourt la foule. Brennilis entendrait sans surprise des rugissements de bêtes fauves ou un immense rire de démon éclater dans l'air.

Une grande fille en cheveux, débraillée, passe en courant, elle crie à quelqu'un :

— Ah ! ah ! ce que je m'en fous !

— C'est le mot qui est dans l'air, dit Kerpenhir.

. . . . . .

Ils viennent de se dire adieu ; mais l'abbé de Kerpenhir a posé la main sur l'épaule de Brennilis et ne la retire pas ; tous deux demeurent silencieux

dans la cour de l'ancien hôtel à écouter le balancement creux des tonneaux qu'on lave, et à regarder la lampe rouge au fond du sous-sol.

Kerpenhir : — René me donne de l'inquiétude, j'ai reçu de lui, ces jours-ci, quelques lettres... montez-donc.

. . . . . .

— Je voudrais l'arracher à cette solitude, dit l'abbé de Kerpenhir, en achevant sa lecture, je l'ai supplié de venir, mais il ne veut pas...

— Voulez-vous que j'aille là-bas ?

— Quelle folie d'être retourné habiter Tréguenne ! Non, vous ne pouvez pas y aller... pauvre René... ce projet d'amour... oh ! si je pouvais vous dire sa vie ! que tout cela est douloureux !

Brennilis pense : Qu'est-ce donc que Tréguenne ? et ce Raphaël dont le souvenir remplit toutes ces lettres ? — Et il murmure : — Raphaël ? Raphaël ?...

Mais le prêtre ne répond pas ; et Brennilis n'ose directement l'interroger. Il se lève pour partir, Kerpenhir lui dit distraitement adieu ; il ne le reconduit pas, demeurant debout, appuyé des deux mains à son bureau, la tête penchée vers les lettres étalées devant lui. Brennilis s'arrête sur le pas de la porte à contempler sa figure douloureuse... le prêtre murmure :

— Cette fois, il en deviendra peut-être fou ! pourquoi avoir été ressusciter tout le passé ? Hélas !... Ah ! vous êtes encore là, Brennilis ? pardon... adieu, mon enfant... et... merci...

— Merci ?

— Je veux dire,... adieu, mon enfant, adieu.

ÉPISODE VII

UN SOIR

Depuis sa confession, Brennilis n'est pas retourné chez Madame Romance. L'hiver s'achève ;

il a passé ces quatre mois presque enfermé chez lui. Il s'est efforcé de travailler, mais à peine a-t-il pu écrire quelques vers ; la solitude lui est devenue insupportable. Seul dans sa chambre il va et vient d'un mur à l'autre :

— Je suis impuissant même à rêver une œuvre, même à jouir du beau, et je n'espère plus aucune joie ! quel est ce vertige ? Quel vide s'est fait en moi ? qu'est-ce que je cherche ?... je ne comprends plus rien !... Kerguelvan ? Kelguelvan ! je m'extasiais de vivre, maintenant je suis désolé d'être, ne pouvant être davantage... il me semble que je n'existe pas complètement ! Oh ! je voudrais d'une secousse de ma volonté briser ce qui m'enveloppe ! Si ma pensée avait pu s'envoler, libre, et se répandre dans tout l'espace !... j'ai rêvé des poèmes, mais que signifient ces poèmes ?... L'art, prétendiez-vous, est le verbe de l'au-delà ?... l'art ne fait qu'exprimer l'incohérence du rêve vital ; il doit y avoir un autre verbe... Est-ce l'amour ? Ne prétendez-vous pas aussi que l'art n'est qu'une forme de l'amour ? — Serait-ce une compréhension supérieure de Dieu ?... Art, Amour, Religion ?... Mais je ne comprends plus rien ! assez ! assez !... Vous qui êtes un révolté, qu'avez-vous vaincu ? Il vous aurait fallu renverser votre propre raison qui est le mur de votre intelligence : faire sauter cette muraille, voilà la véritable anarchie ! Devenir fou, c'est être libre, c'est être maître ! vous auriez dû tendre toute votre volonté pour devenir fou !... Autrefois, je désirais chanter toute mon âme, il me semblait que ce serait le bonheur ! maintenant, je voudrais dormir tout à fait ou posséder la conscience d'un Dieu !... Vous avez cherché l'idée philosophale ? et qu'avez-vous demandé à l'amour ? quelle illusion, quel élan ? ou quel anéantissement de vous-même ?... Qu'est-ce que Raphaël et pourquoi s'est-il tué ?..... Oui, si

j'avais été vous, j'aurais pensé jusqu'à devenir fou, ou je me serais cassé la tête, ou j'aurais erré sur les routes comme Lazare : Votre douleur et votre orgueil pouvaient encore se draper dans l'indifférence stoïcienne !... Pourquoi m'avez-vous entraîné au bord de votre gouffre ? alors, vous deviez me donner la sagesse, et si vous êtes trop faible pour la donner, il fallait vous taire !... Pourquoi m'avez-vous parlé et pourquoi m'avez-vous regardé ? Depuis que j'ai compris votre regard, il m'est impossible de penser sans vertige !... Je viens de voir si loin au delà des œuvres possibles qu'aucune œuvre ne me tente plus. Alors je n'ai plus de raison d'être !... je me tuerai peut-être ?... Ah ! sortons ! tant pis, je vais chez *elle*, j'y vais ! là, au moins, je cesse de penser !...

Mais quoi ? il va retourner chez madame Romance ?... déjà il subit l'ennui des journées perdues à écouter d'insignifiantes lectures ou à ne rien faire pendant qu'elles deux (madame Romance et Janine) se livreront en commun à de menus travaux d'art ; il les revoit, confectionnant des bibelots quelconques, des costumes... il dira son goût, on discutera, il dévidera des écheveaux... Cette fois ne va-t-il pas s'anéantir tout à fait dans la paresse sensuelle ? — « Ah ! tant pis, j'y vais, au moins je cesserai de penser ! » — Puisqu'il n'a plus de raison d'être, c'est une manière de se tuer, après tout !

Ce jour-là, un des derniers jours du mois de février, sous la neige encore, déjà s'émeut du printemps. Madame Romance s'accoude au balcon : cette fenêtre ouverte dans un rayon de soleil, avec le feu d'hiver encore dans la cheminée, combien cela lui suggère de doux souvenirs ! oh ! bien doux, dans son âge de sagesse, maintenant !

C'est ainsi qu'elle reçoit Brennilis, laissant sur

les ailes d'un mélancolique sourire, ses paroles voler doucement vers lui, et Brennilis s'est arrêté au milieu du salon, leur tendant pour qu'elles s'y posent, l'épaule et la lèvre, comme à des colombes.

Claire Romance ferme la fenêtre, et dans l'air refroidi, avec la volupté d'un frisson par tout le corps, ils vont s'asseoir près du feu, très voisins l'un de l'autre.

Ils gardent longtemps le silence ; elle se met à parler de l'amour et de l'ennui de vivre. Elle en vient peu à peu aux confidences : elle dit ce qu'elle eût désiré, quel être elle eût aimé et que jamais elle n'a rencontré. Elle aima, cependant, une fois :

— Oh ! bien profondément, mais j'étais toute jeune, et lui si jeune aussi ! il était beau !... tiens, comme toi, Hoël ; il te ressemblait même, il avait, ainsi que toi, de beaux cheveux d'or et cette distinction... il est mort si vite !...

Elle attire Brennilis sur son sein :

— Toi qui me le rappelles !

Elle le baise au front : — C'est cette ressemblance sans doute, oh ! certainement, elle le comprend bien aujourd'hui, elle n'y avait pas réfléchi, encore, mais aujourd'hui elle le comprend clairement, qui a été la cause de sa soudaine affection pour Brennilis.

Pour la centième fois (mais il a toujours su éluder la question) elle lui demande s'il a aimé. — Il répond que non. — Elle imagine mille détours pour savoir s'il connaît la femme ; elle affirme, par exemple :

— Tu verras (ce tutoiement lui est venu comme cela, le plus naturellement du monde, en causant) tu verras, quand tu connaîtras la femme ! cela te révélera bien des sentiments...

Elle s'attendait à une protestation de vanité, mais Brennilis se tait, elle reprend :

— Je n'oublierai jamais la première impression

que m'a laissée l'amour... j'étais d'une innocence!... je ne sais pas, mais... oh ! vous autres, hommes, vous n'éprouvez pas une émotion semblable, la première fois, n'est-ce pas ?

Brennilis balbutie : — Je ne sais pas.

— Tu ne sais pas ? Tu n'as donc jamais... dis, petit Hoël ?

Rougissante, elle le serre contre elle. — Brennilis, nerveux, laisse imperceptiblement paraître son irritation, elle relâche son étreinte.

Après une câlinerie maternelle longue et silencieuse, le croyant troublé, elle renouvelle sa tentative ; mais il se dégage, presque avec violence ; alors elle prend un air sage et résigné. — Elle se lève et va vers un métier à tapisserie ; devant un miroir elle s'arrête à lisser ses bandeaux où brillent des cheveux blancs, montrant bien qu'elle les voit, ces cheveux blancs.

Elle s'est assise à broder ; de ses yeux baissés deux larmes tombent sur l'ouvrage ; elle dit, implorant un pardon :

— J'avais oublié mon âge et le tien... pauvre enfant! sans doute une créature jeune, seule, a droit à ce bonheur d'être aimée de toi !

Que seulement il ne lui en veuille pas et reste toujours son enfant, son grand enfant, un peu heureux tout de même de l'amour qu'il lui a inspiré ! désormais elle ne le baisera plus qu'au front, et si chastement !

Puis elle parle de son premier mariage, et la conversation s'anime des détails les plus ordinaires de la vie.

Vers l'heure du dîner, la mère de madame Romance, la vieille femme aux yeux glauques et au profil dantesque, se joint à eux ; elle vient de se lever. — Ensuite, c'est Janine qui rentre.

Sous la lampe, tous quatre causent familière-

ment : entre elle et lui rien ne s'est passé ! ou qui le dirait? Ils sont là, tous, les plus ordinaires gens du monde. — Dans le petit salon, malgré la bizarrerie d'une bibeloterie un peu excessive et exotique, l'abat-jour rose verse un rayonnement tranquille et vertueux.

. . . . . .

Après le dîner, Madame Romance doit aller chez un poète célèbre répéter un drame, où elle a, par complaisance, accepte un rôle.

Pendant qu'elle s'habille dans la chambre voisine, sa mère lui donnant la réplique, elle déclame :

. . . . . Je suis la vierge sainte,
Je suis la vierge élue...

— La vieille au profil dantesque, de sa voix masculine répond :

. . . . . O femme entends ma plainte :
Sur cet âpre sentier mes pieds se sont meurtris,
Vois-les ! et vois la route où la pierre a fleuri
Du sang de mon passage ; ô jeunesse lointaine !
Regarde, de ce tertre aux confins de la plaine
Où mon front se nimba des radieux matins...
Mais se plaindre... à quoi bon ? las ! tel fut mon destin !

Claire Romance :

Je suis la femme élue entre les saintes femmes...

Janine : — Non, allonge davantage :

Je suis la femme élue entre les saintes femmes...

Claire Romance :

Je suis la femme élue entre les saintes femmes...

Hâtivement elle s'élance : — Neuf heures ! et ce Spiller qui ne vient pas, allez le sonner !

Sur l'escalier, elle s'écrie : — Tu m'attends, Brennilis ?

La voix de Spiller s'élève, moqueuse :

— Bonsoir, Hoël !

En descendant, madame Romance déclame encore :

Je suis la femme élue entre les saintes femmes...

. . . . . .

Après le départ de madame Romance, Brennilis et Janine restent près d'une heure, muets, en face l'un de l'autre, la jeune fille, à travers les paupières de son indifférence, guettant Hoël comme une proie, et lui se tenant sur la défensive.

Puis Janine prie Brennilis de lui accompagner de vieux airs d'église qu'elle apprend pour chanter à la grand'messe de Pâques. Ayant compris le pouvoir de sa voix, elle a imaginé cette ruse pour le fasciner... Dès les premières mesures, Brennilis se livre au dangereux plaisir.

Comme elle achève un air de Palestrina, il se retourne, lui serrant les mains, très vibrant : — Recommençons, recommençons !

Le plaisir lui passe en frissons à fleur de peau, il est enveloppé de son plaisir. — Après ces quatre mois d'affaissement et de cécité spirituelle il est si heureux de retrouver une minute d'enthousiasme !

A la fin de la seconde reprise, il quitte le piano, pour aller dans un coin obscur du salon approfondir sa jouissance en quelques minutes silencieuses ; mais Janine ouvrant d'un geste rapide sa toge, le saisit au passage et le presse contre son corps nu. — Hoël, pâlissant, ferme les yeux, la volonté captive, renversé sur le bras fort de la jeune fille ; sa démoniaque meurtrière lui scelle la bouche d'un baiser de triomphe.

Une exclamation douloureuse au fond du salon : Janine se retourne, Brennilis bondit en arrière ; la grand'mère, surgit de derrière un paravent, elle s'avance en titubant, pousse un second « ah ! » de sa voix sinistrement masculine et s'affaisse.

Brennilis s'est élancé vers elle ; avec l'aide de

Janine, il la porte sur une chaise longue. — A la place où elle est tombée, le parquet taché de sang...

Elle vient de reprendre connaissance, ses yeux égarés regardent de tous côtés ; Janine lave avec une serviette la tache du parquet. Tout à coup, la porte s'ouvre, Claire Romance paraît. Apercevant le linge sanglant et sa mère blanche encore de son évanouissement, les traits serrés et algus, muette, elle blémit, car elle sait pourquoi *cela* arrive toujours.

Janine, cynique, sourit :

— Rassurez-vous, ma mère, pas plus moi que vous.

Elles éclatent de rire. — Brennilis s'enfuit, pris de terreur.

. . . . . .

Chez lui, pour oublier, il veut lire. Le livre qu'il a choisi est un Platon... Lysis répond : « Oui Socrate... oui Socrate... » avec la voix de Janine.

Brennilis rejette le livre... Il finit par s'endormir...

Dans son rêve, Claire Romance et sa fille entrelacées, tandis que râle la vieille sinistre, gémissent en un horrible duo.

ÉPISODE VIII

LES ILLUSIONS PERDUES

Kerguelvan est revenu au château d'Estelle ; avant de pénétrer dans l'Ile, il s'est arrêté au bord du lac : il s'adosse au tronc d'un chêne tenant encore à la main la clef du parc que le marquis du Pouldu lui donna.

A travers les terres étincelantes, les eaux vivantes du printemps s'écoulent en chantant ; chansons gaies, chansons mélancoliques. Le lac bleu, changeant comme le regard d'un enfant celte et

rempli de rayonnements, rêve aux confidences des sources et les nuages blancs qui voguent là-haut, les troupes de nuages-cygnes, flottant au bleu-ciel à la dérive des brises, passent en lui comme des songes. — Déjà l'androgyne enchanteur a voilé le squelette de l'hiver de sa robe verte d'illusion.

Kerguelvan : — Il y a comme une allégorie dans l'air !

Les vieux arbres aux gestes tristes, oublieux de la mort, se parent pour une vie éternelle ; les primevères ont brodé les rayons du soleil à la lisière des bois, et les hyacinthes sauvages répandues sur les prairies lointaines, semblent un peu de l'air du ciel descendu sur la terre.

Parmi les harmonies des eaux, quelques notes menues et claires et timides encore des premiers chants, s'interrogent entre elles : partout des appels et les cris furtifs des amoureuses tendresses. Les échos des bois se peuplent de rires étranges, de temps en temps l'air a des haleines tièdes et mystérieuses où passent des voix douces comme des caresses ; sur toutes les haies flotte le rêve adolescent des floraisons blanches.

Les peupliers se bercent au gré de leur rêverie ; les platanes, hauts et droits, déjà tendent au souffle incertain des brises la large voilure de leur feuillage gris.

Le monde semble, pris d'une soudaine espérance, couronné de fleurs et chantant comme aux départs antiques, appareiller pour le long voyage, vers la terre inconnue et promise que cherche toujours le monde.

Kerguelvan : — Dans quel fol espoir d'une vie nouvelle suis-je venu ici ?

Or, voici qu'à cette extrémité de sa destinée actuelle, au lieu de revoir de sa vie passée les êtres et les faits importants, il n'en aperçoit plus que les infimes détails : il se souvient d'avoir ramassé une

pierre, un certain jour, et de l'avoir jetée dans un puits; d'avoir sauvé la vie à une abeille qui se noyait dans une fontaine; d'avoir dansé une ronde un soir de son enfance, il ne sait plus où... d'avoir brisé un lis dans un parterre... puis de livres d'images, puis d'un cerceau cassé, puis d'un Italien qui joua du violon, un dimanche, sur la place de l'Eglise, à Trèguenne.

D'un geste de silence, il croit recommander aux choses de ne point troubler sa rêverie, charmé de trouver tout ce *lui-même* depuis si longtemps oublié. Et voici qu'il se met à marcher enveloppé de ce passé simple qui le fait tout autre; et ne se souvenant plus d'avoir déjà si cruellement vécu, il s'avance sur la chaussée qui mène à l'Ile où le vieux château du Pouldu dresse ses tours noires derrière les murailles vêtues de lierre.

Mais, soudain, une destruction se fait en lui, son espérance expire sur un monceau de ruines.

— Tout bonheur n'est qu'un rêve pour qui a connu certaine douleur !

Il revient s'accouder au tronc du chêne; il y demeure le reste du jour.

Puis vient le soir: le ciel s'est voilé de nuages violets et mauves, les foulques s'appellent sur les rives du lac; des oiseaux voyageurs venus de l'horizon clair ou s'élevant des bois, se perdent au fond de l'air; des voix humaines chantent, une barque passe, c'est Némorin couronné de primevères qui la mène: Alain debout à l'arrière; à ses pieds Estelle étendue sur des châles laisse pendre sa main dans l'eau; près d'elle un jeune homme que René ne connaît pas.... Ensemble, tous les quatre chantent un vieil air berceur; la barque s'éloigne...

Kerguelvan reste longtemps encore au bord du lac.

★

Assis sur son matelas, les yeux vagues, serrant une plume entre ses doigts, Brennilis songe. La feuille de papier où il a tracé ces seuls mots : « Le livre des adieux » a glissé du carton posé sur ses genoux. Il songe :

... A bord d'un navire, c'est à bord, seul sur le gaillard d'arrière, il se penche à regarder grandir la mer et sur le rivage enfui, défiler lentement, dans une psalmodie de voix sourdes et suppliantes, un à un, couple à couple, la théorie des hommes tristes... Quelqu'un s'élance sur la proue de son rêve, ouvrant les bras vers le soleil à la toison d'or ; dans l'air passe le bonheur des aventures lointaines et merveilleuses... Cependant il ne cesse d'entendre, bercées au rythme du vaisseau, les prières perdues qui s'élèvent de la terre. — L'un des passagers lui tend un rameau de laurier d'or ; il le trempe dans la mer, et, vers ceux du rivage lance le signe du Dieu mort. Ses compagnons, prosternés, bénissent et glorifient la Croix vivante de l'homme sur la proue. A ce moment, la clameur des prières s'élève plus frémissante ; au sommet d'un rocher, une croix immense, formée de corps humains entrelacés, se dresse. Il voudrait retourner vers les hommes tristes, mais le vaisseau ne peut revenir en arrière...

Voici qu'un matinal horizon bleu, sur la mer bleue, étincelle de cercles et de serpents d'or ; une pluie de roses tombe sur le pont ; à bord, l'hymne de gloire s'ouvre, libre, vaste, comme la mer. Dans le crépuscule de la terre la croix humaine flamboie, ainsi qu'un supplice d'enfer. . . . .

Brennilis se redresse, se frotte les yeux, respire largement... Les vitres larmoient, il a pluviné tout le jour. Alors il dit :

— Tiens, comme il fait sombre !

Il entr'ouvre la fenêtre, pour voir l'heure à l'horloge éclairée d'une usine.

— Cinq heures, déjà !

Il marche dans la chambre, s'arrête et de nouveau fixe son regard, les bras croisés, avec un sourire vague aux lèvres :

— Miz-du, Miz-Ker-du, mois noirs, mois très noir, novembre, décembre !

Dans son imigination, il croit voir le Paris grouillant du soir illuminant ses ruisseaux et ses flaques ; parmi les premiers frissons de neige, les passants qui s'en vont dans ce miroitement, les uns placides et repus, les autres gesticulant, chantant ou riant, ou, sinistres, poursuivant on ne sait quelle chimère, lui apparaissent tous, effrayants, comme ressucités avant que d'être morts, fantômes anachroniques, exodes anticipées des prochains cimetières.

Mais Brennilis continue de sourire imperceptiblement, parce que, au-dessus de cette vision et comme dans son ciel, plane toujours la gloire dont ses yeux se sont émerveillés tout le jour, et il dit :

— Ce serait une suite de poèmes, tantôt lyriques, tantôt méditatifs : les élans de l'âme vers un idéal nouveau, les cris vers le bonheur, les douleurs et les joies du départ... Le vaisseau, détaché de sa métroplanète, navigue sur l'Océan de l'espace ; le poète redit, à mesure qu'ils passent, les lieux occupés par la terre quand naquirent et moururent les espérances diverses des hommes : ici, elle était quand Jésus vint au monde, quand il murmura : — « Lazare, lève-toi et sors du tombeau ! » — quand il cria : « Eli, Eli, lamma sabacthani ! »

Et la voix est demeurée dans l'espace... Tous se penchent pour l'écouter... on entend le cri au loin : « Eli, Eli, lamma sabacthani ! »

La Croix flamboyante de la terre a disparu, sur la proue du vaisseau la Croix vivante du héros aux bras ouverts se dresse toujours.... et tandis que le poète chante l'espérance de ses compagnons, ceux-ci s'interrogent les uns les autres; car ils ne savent au juste quelle est leur espérance.

Le merveilleux poème, si je pouvais le réaliser! Etre l'Orphée des prochains argonautes!.... En attendant, je n'ai pas même un lit pour reposer mon corps!. — Sois donc philosophe!... — Si seulement on pouvait encore faire son Diogène! Etre condamné à vivre la vie sociale, pour ne pas crever de faim!.. Ah! ce Lazare est un grand homme! — Fais-toi berger! — Mais mon œuvre? Il ne s'agit pas pour moi de vivre, il s'agit de formuler mon étonnement de vivre... les renoncements d'un égoïsme mystique ne suffiraient pas.

Brennilis songe ainsi longtemps. La nuit est tout à fait tombée, il a faim et il a froid ; il se couche sur son matelas et finit par s'endormir.

ÉPISODE IX

ANGELUS

. . . . . .

Brennilis : — Toutes ses paroles sont en moi comme la voix d'un songe que je ne puis cesser d'entendre..... Je contiens toute sa douleur; sa figure domine mon intelligence, elle ressemble au symbole de ma vie prochaine... autour d'elle s'agite le drame incohérent que vos propos et ceux de Lazare m'ont à demi révélé; ce drame inconnu m'oppresse comme un pressentiment; je crois le comprendre et pourtant je ne sais rien... La vérité, dites-la-moi; elle contient la solution de ma propre existence, peut-être?...

Kerpenhir : — Mon pauvre enfant, je ne puis pas parler.

— J'avais rêvé des poèmes, j'oublie jusqu'à mes plus beaux rêves!... *Il* se tient au premier rang de mon intelligence, son regard m'interroge, il guette une pensée dans mon âme; il y a des nuits, mon père, où son regard m'affole!... je suis un malade, soignez-moi..... ne suis-je donc plus moi-même et à moi-même? désormais, mon imagination ne sera-t-elle plus qu'un espace vide où erreront les corps que désire mon corps ou les paroles et les figures que craint mon esprit?

— Je ne puis pas parler.

— Je ne suis plus mon maître!

— Je n'ai reçu aucune réponse à mes dernières lettres; je vais partir pour la Bretagne; je lui ferai part de votre détresse; il vous écrira lui-même.

— Il a aimé une jeune fille, mademoiselle Jeanne de Tréguenne?

— Oh! ce fut une joie dans sa vie!..... oui, cela aurait pu être!..... il venait de tomber malade, il avait vingt ans..... ses lettres de convalescence! c'est un cantique à la vie et au bonheur: « Voici, » disait-il, que je revis avec des sens tout neufs et » une pleine conscience de moi-même, protégé par » la pitié de leurs mains et de leurs visages (Émilie » Gerboix et ma cousine Jeanne), l'une vieille et » sourieuse comme la bonne Espérance, l'autre » jeune et lumineuse comme un ange d'éternité. »

La voix de cette jeune fille le rafraîchissait, en sorte que dans son délire, il croyait boire à la source la plus limpide quand elle lui parlait... Il la retenait à son chevet des heures entières: « Je lui « dis, m'écrivait-il : A boire, à boire encore! cela » veut dire: Parle-moi. » Mais ma mémoire est vieille, je ne saurais vous redire tout le lyrisme de sa joie... je vais vous lire quelques-unes de ses lettres d'alors.

L'abbé de Kerpenhir a ouvert le coffret d'ébène;

la première lettre commençait par ces mots : « Raphaël est arrivé hier soir, quel être exquis! son » âme est aussi belle que sa figure, aussi mysté- » rieusement belle! il a joué la sonate en *fa,* cette » autre forme de lui-même, il a chanté du Mozart » avec Jeanne... »

Mais Kerpenhir a parcouru silencieusement la fin de la lettre; ensuite il s'est reposé dans son fauteuil; il ne lit plus et ne parle plus.

— Pourquoi donc, demande encore Brennilis, n'a-t-il pas épousé cette jeune fille?

— Son malheur fut d'avoir deviné l'énigme du *sphinx moderne.*

Et, comme, absorbé par sa méditation, Kerpenhir semble avoir oublié la présence de Brennilis, celui-ci se retire, discrètement, sur la pointe des pieds.

Il vient à peine de sortir, qu'il rentre précipitamment, criant à voix basse : — Le voici, mon père!

Kerpenhir se dresse; sur le seuil, Kerguelvan paraît : très pâle, la face amaigrie, sa barbe a crû inculte, son œil paraît plus largement ouvert et brille d'un éclat plus étonné.

Kerpenhir : — J'étais inquiet de vous, René, vous faites bien de venir..... Y a-t-il longtemps que vous êtes à Paris?... vous serez satisfait de votre séjour; il y a beaucoup à voir ici pour vous, en ce moment..... d'abord, vous pourrez constater que vous avez parlé en prophète l'an dernier, le peintre de *La chair et l'esprit* (1).

Kerpenhir relève de la main les cheveux de Kerguelvan et le baise au front.

Kerguelvan : — Vous parliez de moi?

Kerpenhir : — Nous regrettions votre refus de venir..... voici un jeune homme qui est encore sous l'impression de votre pensée et qui, de loin, est devenu votre ami, comme vous le savez, d'ail-

(1) Jean Delville.

leurs, si vous avez reçu nos lettres?..... Souvent nous nous entretenons de vous; votre parole tomberait en bon terrain, il en pousserait dans son intelligence une riche moisson d'idées... vous nous resterez un peu, n'est-ce pas?

Kerguelvan : — Oui, je ne me trompais pas, ses œuvres sont plus calmes et voici que déjà s'établit l'équilibre entre la forme et l'idée.

Brennilis : — Comme ils paraissent troublés! Pourquoi parler de ce peintre quand ils ont tant d'autres choses à se dire?

Kerpenhir : — Sauf dans *Un baiser d'âme*... je crois?..... mais, enveloppée d'un air bleu de mélancolie, et diaphanéisée par la mort plutôt que pâlie, cette tête d'Orphée qui dort sur la lyre son sommeil éternel, bercée, au bord des grèves, par les flots extasiés..... Vraiment, autant cette autre tête décolée de la *Fin d'un Règne* est dramatique et sinistre, autant celle-ci est calme et plastiquement belle.....

Brennilis :—Il créera aussi, lui, *selon les rythmes et les formes qui contiennent un peu du songe infini que l'humanité ne termine jamais.*

Kerguelvan : — Oui, *il ne brise plus son verbe...*

Kerpenhir : — Sans doute, il a dû retrouver la foi momentanément perdue...

Brennilis : — J'ai gardé le souvenir fidèle de notre causerie chez Spiller... vous rappelez-vous? Il me semble que j'entends encore M. de Kerpenhir : « Que l'artiste affolé par l'idéal retrouve sa foi » perdue, que son pressentiment de Dieu s'élève » jusqu'à la croyance, que le mystère qu'il a senti » au delà du verbe s'illumine jusqu'à irradier l'Es- » poir: son âme troublée s'apaisera, les brumes » hallucinantes qui l'obscurcissaient se lèveront, » il fera clair en lui... dans sa bouche et sous sa » main, la parole et la forme redeviendront har- » monie. »

Kerguelvan : — Oui, vous avez gardé ce souve-

nir?..... j'ai reçu votre lettre et je vous en remercie... Et il en est ainsi de l'amour : que les horizons charmeurs réapparaissent aux lointains des pensées éternelles, le tourment d'insatisfaction s'ira perdre dans l'infini et pour contenter ses aspirations vers la beauté, pour accomplir l'hymen de son âme, le poète n'aura plus qu'à contempler le ciel de ses rêves et dans son cœur amour redeviendra harmonie...

Brennilis : — Et vous nous dites alors : « *En ce temps-ci, qui pourrait naître sans affolement à la compréhension de la vie?...*

Kerguelvan : — Ma pensée est restée si vivante dans votre mémoire? car c'est bien cela, oui, ce sont bien les mots dont je me suis servi !...

Dans l'éclair de son émotion très vive, Kerguelvan laisse la joie rayonner sur son visage ; mais une crainte soudaine ou quelque poignant souvenir, fixe de nouveau son regard, et, douloureuses, ses lèvres demeurent closes.

Kerpenhir hâtivement : — Avez-vous examiné aussi les tableaux d'Amhéol? il me semble qu'il n'est pas encore parvenu à révéler la *Forme de l'invisible* sous les formes matérielles dont il symbolise ses états d'âme... Ainsi *Méditation* et *Crépuscule*...

Kerguelvan : — Oui, je pense tout à fait comme vous... mais, d'abord, si vous le voulez bien, nous socratiserons un peu : Brennilis, qu'entendez-vous par état d'âme?

Or, en ce moment Brennilis songe : — Cette causerie d'art, dès son arrivée, et toute frémissante de l'émotion qu'elle veut dissimuler, que c'est douloureux !... Comme sa voix est calme malgré sa figure suppliciée ! où allons-nous ? cela ressemble à une course à l'abîme...

Et Kerguelvan répète : — Qu'entendez-vous par état d'âme?

Alors Brennilis : — Ce que j'entends par état d'âme? peut-être pourrait-on définir l'état d'âme : l'extase intérieure qui précède la procréation de l'idée?...

Kerguelvan : — Très bien, ô Brennilis. Et l'Idée?

Brennilis : — Vous l'avez définie avec Hermès Trismégiste : *la forme de l'invisible.*

Kerguelvan : — Mais par rapport à l'âme?

Brennilis : — Une créature.

Kerguelvan : — Et par rapport au mot?

Brennilis : — Une âme.

Kerguelvan : — Le mot est donc le corps de l'idée et l'idée l'enfant de l'âme. Mais d'où vient l'état d'âme?

Brennilis : — De l'incitation du monde extérieur il me semble.

Kerguelvan : — Ainsi l'état d'âme est un *rapport* entre l'être pensant et le monde. — L'âme, disons-nous, est mère de l'idée ? mais quel est son père? ce ne peut être la sensation puisqu'elle ne joue que le rôle d'incitatrice.

Brennilis : — Il me paraît, en effet, qu'un principe actif intervient ici pour féconder l'âme passive.

Kerguelvan : — Cet autre principe ne serait-il pas celui que nous dénommons *Esprit*?

Brennilis : — Je le crois.

Kerguelvan : — Et pourquoi le croyez-vous?

Brennilis : — Parce que je le sens. Je suis certain qu'il y a en moi deux principes : l'un actif, l'autre passif; il suffit de convenir que nous appelons le principe actif *esprit* pour que nous soyons d'accord.

Kerguelvan : — Ainsi votre entité est triple : Esprit, Ame et Verbe ; — et l'Esprit définit l'extase imprécise de l'âme, il donne la forme à l'invisible. Mais l'*idée* n'est visible qu'aux yeux de l'esprit, par conséquent elle est incommunicable. Nous ne pouvons, en effet, communiquer avec notre prochain que par l'intermédiaire de nos organes cor-

porels. Le véhicule matériel de l'idée, le mot, son corps, d'où vient-il ? nous ne parlons, n'est-ce pas, que du mot abstrait.

Brennilis : — Si l'état d'âme est un rapport entre l'être pensant et le monde, et si le visible spirituel ne peut se communiquer que par le visible matériel, la forme matérielle de ce visible spirituel a dû être originairement une périphrase rappelant l'occasion de l'état d'âme? Ainsi des hommes éprouvèrent un jour de la terreur à l'aspect d'une forêt; voulant, à quelque temps de là, se communiquer l'idée de Terreur, ils évoquèrent le souvenir de leur impression commune et se dirent les uns aux autres : *je suis dans la forêt* ! Puis, cette phrase se synthétisant, *forêt* devint synonyme de *terreur* : en breton, *Hoez* ou *Euz*, qui exprime terreur n'est qu'une contraction du mot *goez* qui exprime forêt.

Kerpenhir : — L'examen approfondi des langues primitives dévoilerait de splendides mystères !... Ainsi l'idée naît de l'action du monde extérieur sur l'âme, puis de l'âme sur l'esprit, et de la réaction de l'esprit sur l'âme. Eh bien, nous avons tout simplement retrouvé que la loi de notre langage était *l'Analogie*, je dis retrouvé, car les mots eux-mêmes nous le disaient : λογος, en effet, qui signifie verbe, signifie aussi *rapport* et *analogie*, ne fait que préciser le sens général du mot *verbe*.

Kerguelvan : — Mais l'idée, qui est l'enfant de l'esprit et de l'âme et qui a été conçue dans l'extase intérieure, contient-elle toute cette extase ?

Brennilis : — Non, pas plus qu'un enfant ne contient toute l'âme de son père et de sa mère.

Kerguevan : — Et l'enfant ne rappelle point aux autres hommes l'amour qui unit son père et sa mère; il n'est que pour eux seuls le souvenir vivant de leur extase. Encore, ce qu'ils aiment le mieux en lui est-ce son âme, car c'est elle qui contient le plus d'eux-mêmes et ils peuvent confondre en cet

invisible tout l'au-delà de leur amour ; au lieu que le corps de leur enfant est formé de matériaux étrangers, et que rarement ils peuvent reconnaître leur rêve aux traits de son visage.

Brennilis : — L'âme du verbe, l'idée, fille de l'âme et de l'esprit, contient donc un au delà qui n'est visible que pour nous-mêmes qui l'avons conçue!

Kerpenhir : — N'est-ce pas cet au-delà que l'Art s'efforce d'exprimer? René, n'avez-vous pas défini l'Art, si je me le rappelle bien : *un instinct de l'âme qui anticipe sur la mort.* N'est-ce pas à dire que l'art provient du sentiment de notre inconnu et du besoin de révéler, dès cette vie, le moi mystérieux qui ne peut être communiqué dans son intégrité qu'après la mort, quand les âmes se connaissent les unes les autres par le seul approchement?

Kerguelvan : — En quoi l'Art n'est qu'une forme de l'amour ! (Il sort sur la terrasse.)

Brennilis : — Cette conversation m'effraie, je ne sais pourquoi... la sérénité de ses idées, le calme de sa voix contrastent si douloureusement avec sa figure !...

Kerpenhir : — Ne gardons pas le silence !

Kerguelvan rentre.

Kerpenhir, avec hâte : — Ainsi l'Art est un verbe expressif de l'au-delà de notre verbe commun. Or, la loi de notre verbe commun est aussi la loi de ce verbe plus subtil, parce que, quoique plus subtil, il est toujours soumis aux lois de notre intellect : ανα-λογος....

Brennilis : — Et συμβαλλω, je compare! Le symbole est donc la loi de l'art comme l'analogie est la loi du langage!

Kerguelvan : — Il nous reste à déterminer comment l'art doit symboliser; si le mot abstrait représentatif de l'état d'âme est l'expression synthétique d'un rapport entre l'être pensant et le monde,

l'œuvre qui veut exprimer l'au-delà spirituel de ce rapport doit d'abord en donner les deux termes : l'être pensant, puis le monde ou l'ambiance. L'artiste doit calculer son « ambiance » de manière à provoquer un état d'âme analogue à celui dont il veut exprimer l'indicible. Mais c'est la physionomie de l'être pensant, qui, pour le peintre, est le signe, la forme de cet indicible ; c'est elle qui exprime l'au-delà de l'idée, parce que : lorsque je pense je me conçois pensant et j'ai une figure intérieure qui préside à la procréation de mon idée. Cette figure intérieure exprime le rapport : l'homme devant la pensée, ou l'esprit contemplant l'absolu. Ainsi toute œuvre devra contenir deux rapports ou symboles : l'âme devant l'ambiance et l'esprit devant la pensée; elle contiendra aussi le rapport des objets extérieurs entre eux...

Brennilis : — La philosophie par l'art! oui, je comprends...

Kerguelvan : — Cette vision intérieure du moi exige le plus haut degré de *conscience* ou connaissance de soi-même !... ce nous ramène, Brennilis, à la grande maxime que vous rappeliez l'an dernier : γνωθι σεαυτον. Elle est vraie à la fois en morale, en philosphie et en art.

Kerpenhir : — Villiers de l'Ile-Adam dit dans le même sens : Nul n'est initié que par soi-même...

Kerguelvan : — Et le simple mot *réflexion*, signifie : *réaction de l'intelligence sur elle-même.* Ainsi nous pouvons définir le génie de l'artiste : la puissance de se voir et s'extériorer.

Brennilis : — Particulièrement le génie du peintre est le pouvoir de contempler et de reproduire ses physionomies intérieures ; mais le musicien?...

Kerguelvan : — Les uns écoutent des harmonies et des rythmes, les autres voient des figures et des formes, mais ce sont toujours des physiono-

mies intérieures de la pensée... voir signifie connaître !

Un long silence, puis Brennilis murmure :

— *L'œuvre n'est grande qu'à la condition de refléter l'homme penché sur son mystère.*

Kerguelvan : — Il est vrai que j'ai conclu l'année dernière à ce que je vous dis cette année... et ces pensées elles-mêmes sont la conclusion de combien d'autres !...

Kerpenhir : — Il vous faudra reprendre cette causerie ce soir ; il fait beau, nous pourrons nous asseoir au balcon de mon jardin, nous examinerons à loisir l'analogie dans la formation des mots concrets, les différentes manières de symboliser, d'où vient le sens des attributs symboliques, l'expression de l'individualité de l'artiste dans son œuvre, ce que c'est que la beauté... et une foule d'autres questions que vous avez dû entrevoir comme moi, mais que nous n'avons pas abordées parce qu'elles nous eussent entraînés trop loin...

Kerguelvan : — Notre entretien durerait depuis que le monde est monde, qu'il nous resterait encore à nous entretenir jusqu'à la fin du monde.

Kerpenhir : — Et demain Brennilis reviendra ; je vous promets, mon cher René, un séjour plein de très douces joies.

De nouveau un long silence.

L'abbé de Kerpenhir : — Eh bien, pour revenir à Amhéol, il me semble, n'est-ce pas, qu'il n'est pas encore parvenu à extérioriser ses visages intérieurs ? Cependant il a peut-être compris que la physionomie humaine était par excellence le verbe de l'au-delà ; mais ses tableaux ne sont encore que des fonds pour une œuvre future... Malgré soi, on songe en les regardant à quelque chose qui n'y est pas encore... Ils vous laissent comme le pressentiment d'un art à venir... *Méditation*,

Crépuscule, Les Adieux du jour, vraiment c'est bien incomplet... Cet artiste-là me fait l'effet d'un muet qui m'indiquerait du geste un paysage afin de me faire comprendre ce qu'il voudrait me dire. Sans doute, le geste serait beau, encore faudrait-il le peindre. L'artiste n'a pas le droit de s'exprimer à la façon du muet ; s'il le fait, son œuvre n'est pas une œuvre, il n'a rien créé ; il a perçu une sensation, et comme un être trop faible pour intellectualiser son verbe, il me mène par la main devant une sensation semblable. — C'est, il me semble, l'erreur commune à tous ces jeunes poètes, qui évoquent eux aussi une ambiance, afin de provoquer en vous un état, ou mieux une stase d'âme, mais qui semblent n'avoir jamais vu leur esprit devant LA PENSÉE. Sans doute, leur art est très charmeur, mais ils ne conçoivent jamais la forme de l'invisible ; ils en restent à l'extase et leur extase est inféconde ; leurs âmes...

L'abbé de Kerpenhir hésite, puis, appuyant sur les mots, pour montrer qu'il ne les craint pas : — Leurs âmes sont des « *femmes damnées* », anéanties dans l'énervement de leur jouissance stérile... pour quoi, d'ailleurs, ils jettent tous un perpétuel adieu au soleil ; c'est que les automnes et les soirs ressemblent à l'abandon où erre leur esprit en proie aux mélancolies des vagues regrets et des vagues remords : c'est que les soleils couchants qui illuminent les marches des perrons et les flots de la mer, la saison qui répand des couleurs d'aurore sur les campagnes, charment leur lassitude et leur passivité du ressouvenir des heures dorées aux matins et aux printemps purs et jeunes. Ils se contemplent eux-mêmes en contemplant octobre, cette mémoire de la nature, et leurs rêves s'invitent à de lointains voyages vers les îles d'amour où s'en va toute vie avec la chaleur et avec la lumière, tandis qu'autour d'eux, les fleurs rougis-

santes se pâment sous les baisers parfumés et tièdes des derniers beaux jours, semblant, elles aussi, comme leur âme hystérique, jouir d'une agonie voluptueuse...

Brennilis : — Mais ils souffrent, ils souffrent !

Kerguelvan : — Ils mentent.

Kerpenhir : — Ils ne mentent pas absolument, ils souffrent peut-être, mais superficiellement ; ils n'ont ni la force ni le courage de penser !

Brennilis : — Alors, mon père, vous critiquez aussi Baudelaire ? *Harmonies du soir...*

Kerguelvan : — Baudelaire contient toujours le double symbole ; sur l'ambiance évoquée, toujours peint la vision de l'être intérieur se contemplant soi-même et contemplant la Pensée :

Voici venir les temps où vibrant sur sa tige
Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir ;
Les sons et les parfums tournent dans l'air du soir ;
Valse mélancolique et douloureux vertige.

Chaque fleur s'évapore ainsi qu'un encensoir
Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige ;
Valse mélancolique et langoureux vertige !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir !

Le violon frémit comme un cœur qu'on afflige,
Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir !
Le ciel est triste et beau comme un grand reposoir !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige.

Un cœur tendre qui hait le néant vaste et noir,
Du passé lumineux recueille tout vestige !
Le soleil s'est noyé dans son sang qui se fige...

Kerguelvan interrompt subitement le chant de sa voix, et, la parole nerveuse : — Le monde ambiant : montée des parfums, bercement des sons, ensanglantement de la lumière, le ciel vaste triste et beau !... mon âme extasiée aime et se prosterne ; mais voici que l'esprit se contemple et médite : « Sacrifice divin qui as répandu sur le monde le

sang rédempteur ! ô monde, temple des amours et des morts ! ô tristesses ! ô joies !... mais je suis moi-même un sanctuaire ! je suis aussi le prêtre qui prononce les paroles sacrées ! je suis le prêtre et je suis l'autel ! je suis le temple et la voix du temple ! grand temple du monde, je suis un petit monde ! sur l'autel de mon cœur un souvenir, vase sacré de mes douleurs et de mes joies resplendit ! ô souvenir ! soleil de mes pensées ! ô soleil, souvenir des souvenirs ! je te porte en moi, vase resplendissant du sang de mon âme ! lors, il formule :

« Ton souvenir en moi luit comme un Ostensoir. »

Voilà le symbole, voilà la synthèse qui contient à la fois toute l'extase de l'âme et tout l'au-delà de la pensée ! l'indicible a pris forme, un verbe a été créé.

Et Kerguelvan répète à voix basse :

« Son souvenir en moi luit comme un Ostensoir. »

L'abbé de Kerpenhir et Brennilis échangent un regard angoissé car ils sentent venir un moment qu'ils voulaient éviter ; harcelés par leur crainte, ils n'ont plus aucune idée présente : l'exaltation de Kerguelvan les domine, elle va croître...

Mais leurs nerfs soudain se détendent, Kerguelvan a repris, de lui-même, la causerie impersonnelle sur de nouvelles considérations de philosophie et d'art ; redevenu très calme, il dit :

— Le sens de la poésie n'est que le sens de l'intégral dans le monde physique et dans le monde moral : le mystère du continu, de l'irréductible, du Tout... Cette extase de l'âme qui précède la procréation de l'idée, Leibnitz, devançant de deux siècles la subtilité des artistes modernes, en avait déjà donné la formule : « *L'idée naît de la continuité des perceptions insensibles.* » Une philoso-

phie nouvelle doit naître de l'art de Beethoven et de l'art de Baudelaire. De même que les sons, les couleurs et les formes sont les apparences sous lesquelles nous prenons connaissance des sommes de *vibrations insensibles* émanées des corps, de même l'*Idée* n'est que la forme sous laquelle l'Esprit voit la somme des vibrations insensibles de l'âme. Or, chaque œuvre est une synthèse de cet indéfini et chacune de ces synthèses est à son tour un centre de vibrations nouvelles ; il doit se former, un jour, une œuvre qui sera l'œuvre des œuvres et qui synthétisera toutes les ondes de l'intelligence : ce sera la lumière spirituelle. A ce titre, mon père, toute poésie est précieuse, qui révèle quelque étonnement intérieur ou quelque extase. De tous les rêves de l'humanité, depuis l'idéal jardin des Hespérides jusqu'à la dernière solitude de de Régnier, il se formera une conscience plus profonde de notre inconnu. Un être viendra en qui se concentreront les douleurs et les postulations humaines de tous les siècles. Le Jésus d'autrefois fut le verbe du cœur, il fut la justice et la charité ; le sauveur de demain sera l'artiste suprême ; le prochain messie parlera la langue des rythmes et des formes, il sera l'incarnation du verbe des chefs-d'œuvre. Ce ne sera pas une fin encore, car l'inconnu de l'homme grandira avec son génie même, comme il a grandi déjà, depuis le Christ, avec son besoin d'amour. L'effort vers l'absolu se perpétuera jusqu'à la fin des siècles, car, ici encore, domine la loi effarante de continuité et d'infini, car Dieu est comme le cercle spirituel vers lequel tend, sans jamais pouvoir l'atteindre, l'intelligence humaine dont les douleurs sont multipliées indéfiniment... Oh ! si j'avais pu concentrer toute ma volonté ! je me suis senti si près, parfois, de comprendre ! mais quel amour a brisé ma force ! à chaque élan nouveau,

quelle douleur nouvelle est venue me rejeter à terre !... comme si tous les supplices étaient postés à la lisière de la *Forêt de Symboles* où dort l'*Idée philosophale* !... Pourtant n'ai-je pas été formé au creuset de ce siècle par les flammes des esprits et par le sang des âmes ?

Kerpenhir : — Mon fils, celui dont vous parlez est attendu...

Kerguelvan : — Mais celui-là devra être exempt de tout vertige, et, complet par lui-même, n'avoir besoin du contact d'aucune forme et d'aucune âme !

Puis, regardant Brennilis et baissant la voix, Kerguelvan murmure :

— Oui, l'amour, le *besoin de sortir de soi ! marier son âme !...* et *la poésie est une prostitution...*

Brennilis : — *Le poète cherche dans les foules un amant spirituel.*

Un instant ils dialoguent ainsi, en réminiscences :

Kerguelvan : — *Une oblation de son âme, dans ce qu'elle a de plus intime et de plus mystérieux.*

Brennilis : — *Car le poète se sent seul en ce néant de la vie, et il ne peut rester seul devant l'infini où sans cesse il se penche.*

Kerguelvan : — Et la femme n'est rien, nous restons toujours seul !... L'amour ressemble à un châtiment dont la femme est l'ironie !

Brennilis : — Oui, je comprends le vertige d'une âme ! mais l'amour sensuel comment le comprendre ?

Kerguelvan : — Je suis conscient de moi-même, mais je ne me connais pas ; quelle est ma forme ? car je contiens une forme idéale et je ne puis la voir... Or, voici un être dont l'harmonie corporelle me révèle cette beauté ; par lui ma conscience sera complète ; je me pressentais, je me connaîtrai. Aussitôt je veux faire mienne cette forme ; je vou-

drais habiter en elle, devenir sa conscience même, ou m'ouvrir et la loger en moi-même, la déposer lumineuse, au milieu de mon obscurité. Or, par les yeux, je prends contact avec elle, mais la vue ne me donne qu'une émanation de l'être qui se tient là, toujours en dehors de moi, insaisissable et pourtant s'offrant à la perception de mes autres sens ; je l'enfermerai d'autant plus en moi-même que je l'aurai plus perçu ; je veux le toucher, entendre sa voix, flairer son odeur, sentir la chaleur de son sang, vivre de sa vie même ! je rêve de nouveaux sens pour le mieux posséder ! lors, je chercherai avec lui l'union la plus intime et cette émotion des nerfs qui donne l'illusion de l'enveloppement complet !... La beauté est dangereuse à qui se cherche, contempler et admirer c'est déjà de l'amour ! — Et si, de plus, je subis la crainte d'une mort anéantissante ?... cette voix que je désirais entendre était charmeuse, et c'était une âme extasiée, c'était un cœur en fleur dont l'amour s'évaporait comme un parfum, alors... il avait seize ans lorsque nous nous connûmes... après cela plus rien ne me fut possible !...

Kerpenhir, avec hâte : — Mon fils, pourquoi évoquer ces souvenirs ? laissez au passé ce dont il a fait sa proie.

Kerguelvan : — Ce qui est passé ressuscite et c'est moi qui suis la proie du passé ! Je suis la proie du souvenir comme on l'est du remords ! tout revit ! tout ! je les revois, mes morts, non pas en moi-même, hors de moi ! ce sont de réelles formes qui passent sous mes yeux si je les fixe là où je les fixais alors... Émilie Gerboix, Raphaël et Jeanne ! Des domestiques même ont traversé les chambres... j'ai cru voir des lettres sur une table et il n'y avait rien, un portrait, des gants, et il n'y avait rien... Et moi-même ! car ma propre image m'est apparue, tantôt défigurée par la douleur et

la colère, tantôt calme... Son violon, dans le salon des Naïades, je l'ai réentendu chanter ! puis des cris, des appels dans les bois et dans les jardins, et jusqu'aux voix joyeuses des hirondelles du soir, et pourtant elles n'étaient pas encore revenues. J'ai ouvert un tiroir et des mélodies d'autrefois s'en sont échappées ; partout j'aperçois un regard qui me regarde, deux mains qui se serrent... et cette vision que mes yeux ont projetée jadis à chaque place où ils se sont posés : Jeanne et Raphaël enlacés l'un à l'autre, confondus presque, la bouche à la bouche... cela me torture encore !... oh ! cette âme que j'avais faite mienne ! car c'est moi qui l'avais formée, elle contenait toutes mes souffrances, toutes mes joies et tous mes rêves ; cette âme-là se donnant à un être autre et vibrant d'émotions auxquelles j'étais étranger !... et l'ironie de cette malheureuse jeune fille m'en voulant de ne pas l'avoir aimée ! cette haine de femme, se jouant au milieu de tant d'amour et de douleur... tout revit, tout ! Mon père, vous qui connaissez mon cœur tout entier et mes actes, mes fautes et mes luttes, mes supplices et tous mes courages...

Kerpenhir : — Oui, mon fils, mais vos courages ressemblaient à des défis... il y eut un blasphème dans le drame de votre douleur ; au lieu de vous résigner, votre ambition prit sur votre mal un élan nouveau, vous avez joui de l'orgueil du sacrifice !

Kerguelvan : — Pourtant combien je redevins simple et bon et pur, près d'Emilie Gerboix... Et n'était-ce donc pas assez encore ?... il a fallu tout ce malheur là où j'avais espéré créer du bonheur ! toutes ces morts successives !... Les cinq années enfermé dans cette chambre, près d'Emilie Gerboix, à écouter la désagrégation de sa pensée ! L'enfant de Raphaël, ce tout petit à la vie duquel j'appuyais déjà ma vie, lui qui était comme l'enfant de ma

beauté idéale et de mon désespoir, pourquoi mourut-il!... peut-être est-ce que j'expie un réel crime? Il me revient un détail que j'avais oublié : j'ai voulu créer du bonheur, mais j'avais prédit le malheur ; peut-être ai-je fait le mal en le prédisant?... Lorsque je les fiançai, je lui dis : « Tu souffriras par elle ; tu t'apercevras un jour, après avoir cru contempler les merveilles d'une âme, que tu n'as fait que rêver devant un miroir incapable de conserver même le souvenir de ton reflet ; et elle, découragée de ton insatisfaction, te trompera. » Or, le jour où il s'est tué, il m'a reproché ces paroles; ce que j'avais prédit, disait-il, était arrivé parce que je l'avais prédit... Ainsi je suis peut-être son meurtrier?... Et après tout cela je viens d'avoir la honteuse faiblesse d'espérer renouveler ma vie par l'amour d'une femme?... Cet agenouillement dans la tour du Pouldu, aux pieds de la féminité haineuse et vaine, fut le commencement de mon agonie ; je n'avais plus que ma volonté et mon orgueil, je les ai perdus !

Kerpenhir : — Comme votre âme est troublée, mon pauvre enfant !

Kerguelvan : — Savez-vous ce que c'est, la folie? la raison, la vie?... Si la force attractive des esprits substantiels venait à s'anéantir, cette illusion de nos sens qu'est la matière disparaîtrait : plus de formes ; il n'existerait plus que des puissances, de la matière latente... et notre esprit ne percevrait plus que la volonté de Dieu et les autres volontés, seules impénétrables à lui-même... L'attraction est la raison d'état de la matière, de même, il y a en nous une force qui est la raison d'état de notre intelligence ; c'est par elle que nos idées sont reliées entre elles : un raisonnement, c'est de la matière spirituelle ! chaque intelligence est un système d'idées maintenu par la suprême attraction idéale que nous appelons Dieu. Les idées évoluent selon

les lois du nombre, elles s'éloignent, se rapprochent, s'attirent, se repoussent, s'éclipsent, décrivent des cercles, des ellipses, et des paraboles... il y a des idées comètes, nébuleuses qui paraissent un jour et s'enfuient, vagabondes et parabolantes pour ne plus jamais revenir... et toutes tombent en spirale dans l'infini intellectuel jusqu'à ce que la force qui les maintenait en équilibre venant à disparaître... c'est la folie ou la mort ! ... Or je sens cette désagrégation se produire en moi, c'est dans mon âme comme l'horreur d'une fin du monde ! mais ma volonté remplace l'inconsciente attraction entre mes idées, je les retiens en ordre !... car on ne raisonne pas pour vouloir, on veut pour raisonner ! la volonté est l'essence de l'être !... Un jour qu'elle allait m'échapper je me suis crevé l'œil pour la reconquérir, j'ai tué la douleur morale par la douleur physique... et maintenant... faudrait-il donc que je devienne aveugle pour ne pas devenir fou ?

Kerguelvan, subitement s'interrompt, il se palpe le front et se penche, comme cherchant du regard, à terre, quelque chose qu'il eût laissé choir.

L'abbé de Kerpenhir lève la main droite et l'index; il semble qu'il va parler et cependant il ne prononce aucune parole.

Brennilis, très pâle, s'incline vers lui et à voix basse : — Cette scène est terrible !... que faire, que dire?

Kerguelvan : — Je contenais la synthèse de toutes les pensées des hommes, mais j'ai dédaigné de créer avec le génie ordinaire des hommes... j'ai subi l'obsession d'une forme et le vertige d'une âme et tous les tourments de la vie; mais je n'ai pas cessé mon effort, j'ai continué de chercher au delà de l'intelligence humaine et me voici devenir fou! entendez-moi bien, je vais être fou! ma raison n'est plus qu'une raison artificielle; je vous le dis, ma

volonté seule tient encore mes pensées cohérentes, la gravitation naturelle de mon intelligence est détruite... si je lâchais mes idées, je sais qu'elles fuiraient toutes et que le néant se ferait en moi! Je suis désormais la seule loi de moi-même! Je suis abandonné des lois de la nature, je suis la seule loi de moi-même. — A la fois volonté et passivité, raison et incohérence, quel est donc mon moi? est-ce le moi qui veut ou le moi qui se désagrège? Voudrai-je encore dans le tourbillon prochain de mes idées? Suis-je donc au delà de moi-même et différent de mon intelligence? suis-je volonté ou suis-je raison et souvenance? je ne suis ni ma science, ni mon intelligence, je suis le vouloir savoir et le vouloir comprendre; mon moi n'est qu'une volonté d'être et de connaître. Ah! la folie et la mort, je tiens votre secret, vous n'êtes qu'un miroir qui se brise : au fond du fou veille toujours le vouloir comprendre, au delà du mort l'être qui veut être!... Et moi qui raisonne encore, volonté de connaître, je maintiens en cette désagrégation de mon intelligence le Kosmos de mes idées! j'ai découvert le principe de l'être derrière les voiles de la raison, je sais ce qui est immortel en moi, car je sais que je veux et que je voudrai toujours dans l'anéantissement de mon pouvoir!

Kerpenhir : — Arrêtez, mon fils, ne cherchez pas à dérober au ciel le secret de l'absolu, nous n'y pouvons atteindre.

Mais Kerguelvan continue de parler :

— Car si notre esprit était remplacé à la racine de nos nerfs par de petites machines, elles enregistreraient de bizarres dessins, comme ceci ou comme cela, au lieu que, sous le soleil d'or du ciel bleu, la nature multicolore et les harmonies resplendissent dans notre âme! tout est idéal, car nous sommes esprits et nés de l'esprit! les formes mêmes que nous voyons ne sont que des formes de l'in-

visible, le monde n'est qu'une idée..... il n'y a qu'une idée, c'est le monde!..... Si aux mains d'un aveugle vous mettiez un aimant et que vous lui disiez de l'approcher d'un aimant semblable, il croirait toucher un corps élastique, pourtant il n'y aurait rien là, qu'une force; ôtez-lui l'aimant des mains, l'illusion disparaît... nos organes et notre cerveau ne sont que des intermédiaires...

L'abbé de Kerpenhir a répété plusieurs fois : — Mon fils, il ne faut pas chercher à dérober au ciel le secret de l'absolu.

Il reprend avec plus d'autorité :

— Ne cherchez pas à dérober au ciel le secret de l'absolu.

Alors Kerguelvan se tait.

Kerpenhir : — Les philosophes sont des fous qui prétendent remonter à la source d'eux-mêmes, la religion seule est vraie. La croyance est la vertu du vrai sage. Vous le savez bien, vous qui avez erré au désert des philosophies... Ecoutez-moi, vous avez défini la religion : une forme espérante de la douleur; je vous répondrai en définissant l'art : une forme douloureuse de l'espérance. — Croyez donc à ce que l'Eglise vous enseigne, vous, artiste, et créez des chefs-d'œuvre en qui soient contenues d'éternelles prières — car tous vos doutes ne font pas que votre âme ne prie malgré vous! — Que votre raison se taise, écoutez la voix mystérieuse qui est en vous; cessez de vous élancer sur les ailes du démon à l'assaut du trône divin; ayez la foi, l'espérance et la charité; prosternez-vous et adorez, ouvrez votre cœur à la confiance, appuyez votre front au giron de la mère éternellement douce et miséricordieuse à ceux qui souffrent... mon fils, reposez-vous en moi que vous appelez votre père; je représente le pardon, la calme humilité, l'éternité sereine; venez à moi, asseyez-vous là, près de moi, à terre, posez votre tête sur mes genoux; souvenez-

vous de la bienheureuse simplicité que vous retrouviez près d'Emilie Gerboix; cessez de penser et quittez tout souvenir, endormez-vous...

Suivant la dégradation progressive et le rythme peu à peu ralenti de la voix du prêtre, lentement Kerguelvan s'agenouille. Soudain sa figure se crispe, Brennilis s'élance croyant avoir à le soutenir; un son rauque sort de sa gorge, dans le spasme d'un sanglot il se courbe et son front tombe sur les genoux de l'abbé de Kerpenhir. Celui-ci lui pose une main sur la tête et lui caresse les cheveux... Brennilis pleure.

Kerguelvan : — Oui, comme Emilie Gerboix!

Peu après il dit : — Renouveler ma vie, j'ai été assez fou pour oser espérer une vie nouvelle, j'ai osé croire à l'amour!...

Kerpenhir : — La miséricorde de Dieu est infinie, mon fils, ne vous inquiétez pas de demain; vous avez peut-être à vivre de longs jours encore. Si vous le voulez, à partir d'aujourd'hui, vous serez sauvé de l'angoisse. Il suffit que vous le vouliez. Souvenez-vous de cette belle parole du Père Faber : « Le parfum tarde à s'éloigner de la fleur fanée; c'est l'ange de la joie qui ne peut se résoudre à quitter la terre »... Soyez comme la fleur fanée et votre ange de joie s'inclinera sur vous avant que tous deux vous ne repreniez votre essor vers le Ciel... Ecrivez un beau livre, qui soit comme le parfum de votre résignation.

Kerguelvan : — Mon ange de joie! mon ange de joie! oh! mon père! mon ange de joie..... ce fut toute ma douleur... Ecrire un beau livre!..... Pourtant, aurais-je passé dans ce monde sans que ce monde le sache? Personne ne me connaîtrait jamais : nul ne se souviendrait de ma douleur! Brennilis, vous qui êtes venu vers moi, à cette heure extrême de ma vie, vous, dont la charité a aimé ma souffrance et qui n'avez eu peur ni de ma pensée, ni

de mon désespoir, je me recommande à vous! car je ne sais ce qui va arriver... que va-t-il advenir? Essayez de me redire aux hommes. Vous trouverez un cahier relié, aux couleurs de mes armes, *de sable à la fasce d'or* ; ce sont des notes éparses jetées là au courant de ma vie, des pensées, des souvenirs, des projets... dans quel désordre! mais l'abbé de Kerpenhir vous dira ce qu'il faut que vous sachiez, et vous comprendrez.

Kerguelvan se redresse, la voix ferme et précise, retrouvant toute son énergie devant une question d'art : — Vinci disait : « Il faut peindre les objets de manière que l'œil puisse en faire le tour. » Essayez de me peindre, de manière que l'œil de l'esprit puisse faire le tour de mon âme. Shakespeare a fait dans son art une révolution semblable à celle du Vinci; étudiez-le, vous y trouverez à chaque instant les clairs et les ombres qui laissent le regard circuler autour des âmes. Inspirez-vous aussi de Baudelaire et de Beethoven... Souvenez-vous des quelques idées que nous avons échangées, et, mieux, cherchez-moi en vous-même car je dois y être obscurément..... Il est un degré d'extrême souffrance et d'extrême subtilité où l'homme ne subit plus les lois de l'instinct et crée ses désirs selon d'irréalisables conceptions. Je voudrais vous dire toute cette recherche de l'absolu en Art; mais je n'en ai plus ni la force ni le courage! faites ce que je vous demande, Brennilis, faites-le par charité : il faut que ceux de l'avenir entendent les cris que j'ai jetés en moi-même.

Brennilis : — Mais aujourd'hui, n'êtes-vous pas sauvé?

Kerguelvan : — Non, je vous le dis, c'est la fin, écoutez encore...

Kerpenhir : — Mon fils, hélas!

Kerguelvan : — Avant-hier (et c'est pour cela que je me suis enfui de Tréguenne)...

Kerpenhir, avec hâte : — Alors, vous aimez cet Orphée de Delville?

Kerguelvan : — La tête tranchée, illuminée par la vie éternelle! sous ses yeux clos se procréent toujours les impérissables choses...

La voix de Kerguelvan s'est éteinte, si musicale et si résignée, dans la lumière amollie du crépuscule les choses prennent des apparences si vagues que toute terreur et toute douleur semblent s'être envolées par la fenêtre ouverte vers le ciel pâle.

Kerpenhir dit :

— Si vous le vouliez, René, vous viendriez habiter ici, au printemps, et j'irais près de vous en Bretagne, jusqu'à la fin de l'automne.

Kerguelvan : — Oui... c'est un projet, votre sérénité...

Kerpenhir : — Et je commence à me faire très vieux; vous m'aideriez à passer mes dernières années en ce monde... Je vous ferais mettre un lit ici.

Kerguelvan : — Vous prendriez la chambre d'Emilie Gerboix à Tréguenne.

Kerpenhir : — Hoël Brennilis serait notre enfant; il souffre aussi, lui, nous lui donnerions la force et le courage..... c'est une âme héroïque, la misère l'a déjà éprouvé...

Kerguelvan : — Vraiment? Pourquoi ne pas me l'avoir dit? je suis riche, cela du moins vous sera désormais épargné.

Brennilis : — La misère est belle, vous ferez mieux peut-être de me laisser souffrir.

Ils s'entretiennent longtemps, comme des gens que la fuite du temps n'inquiète pas, qui aiment ce que tout le monde aime et qui pensent comme tout le monde pense.

Puis ils demeurent silencieux, ayant épuisé les détails heureux de leur existence prochaine.

. . . . . .

Voici l'heure de l'Angelus dit l'abbé de Kerpenhir, montons au jardin, si les bruits de la ville le permettent, nous entendrons sonner les cloches... et nous ferons en commun la prière pour clore ce jour...

L'abbé de Kerpenhir et Brennilis se sont accoudés au balcon du toit ; derrière eux Kerguelvan reste adossé à la fenêtre ; il dit encore à Brennilis ;

— Promettez-moi de faire ce que je vous ai demandé.

Brennilis le lui promet de nouveau.

— Voyez, dit l'abbé de Kerpenhir, en étendant la main vers Notre-Dame, les ramiers et les corneilles s'envolent des tours, on sonne l'Angelus, mais nous ne l'entendons pas...

Il prie :

— Seigneur, ta créature souffre de ne pas te connaître, elle souffre de n'avoir pu reposer son front depuis qu'elle pense : elle souffre d'avoir trop aimé et de n'avoir pu aimer ; elle souffre d'être en elle-même ; elle souffre d'être née de Celui que tu as chassé du séjour de bonheur. Or celui-ci a pleuré à genoux, voici l'heure de la paix, toi qui as voulu que le soleil se couche, toi qui as donné le sommeil à tous les vivants, permets qu'*il* goûte au repos universel ; éteins sa douleur d'aujourd'hui, donne-lui pour demain l'aurore heureuse aux deux soleils d'Espérance et de Foi.... Seigneur, protège tes suppliciés et tes suppliants ! aie pitié de la matière même, bénis jusqu'à Satan, car nous souffrons qu'il souffre !...

L'abbé de Kerpenhir demeure longtemps tourné vers Notre-Dame ; Brennilis répète mentalement sa prière : « Protège tes suppliciées et tes suppliants... bénis jusqu'à Satan, car nous souffrons qu'il souffre ! »

— Soudain la voix angoissée du prêtre l'arrache à sa rêverie :

René ! où est René?... Brennilis ! où est-il ? Se serait-il jeté.... là dans la petite cour ? Vous ne voyez rien ?..... ne vous penchez pas tant....

Brennilis : — Je ne vois rien.

HENRY BOURGEREL.

(*A suivre.*)

Reproduction interdite.

REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

La robe. — Hoche et l'idéalisme historique. — Le Machinisme. — L'homme du Pôle. — Bourbaki. — Mines d'or. — La Vie de Bohême. — Maupassant. — Délicatesse de jugement d'un Dominicain. — Avantages du Despotisme.

La Robe. — On a lu plus haut les pages où est dite l'impression que faisait, hier encore, l'abbé Victor Charbonnel, à un passant et à beaucoup de passants, peut-être. La résolution qu'il a prise de quitter sa robe modifiera-t-elle l'opinion à son égard ? Il a déjà eu l'approbation préventive de M. Henry Bérenger ; il est à craindre qu'il n'ait à en subir de plus douloureuses encore, maintenant que son acte est connu et irréparable. A quelques-uns il a causé du chagrin ; à d'autres, de la surprise ; à tous, du regret. C'est le premier mouvement : on supporte mal qu'un homme de valeur se diminue volontairement, non pas dans l'estime, mais dans la croyance des hommes ; un coup de vent brise une maîtresse branche: il semble que la nature ne pourra jamais réparer le mal ; nous voyons ce qui est fait, sans songer à ce qui se fera. Ayons, avant de juger, la patience d'attendre l'œuvre rénovatrice du soleil et des saisons.

M. Charbonnel, en dehors de son mérite personnel, a bénéficié jusqu'ici de la joie subversive que nous éprouvons à pouvoir unir, en sécurité de logique, deux idées contradictoires : à la chute d'une de ces idées, celle qui demeure perd de sa force : d'un prêtre libéral et hardi, l'abdication du prêtre va-t-elle faire un philosophe timide et modéré ? C'est la dernière conséquence de l'idéalisme : nous ne sommes parfaitement nous-mêmes que si notre vérité concorde avec le reflet que nous dessinons dans le miroir des autres hommes ; pour que l'image redevienne juste dans ce miroir impitoyable, il faut donc que M. Charbonnel accentue, en un sens ou dans l'autre, les tendances de son esprit. Je parle selon l'Opinion qui le verrait avec complaisance,

maintenant, penser comme Hello, n'étant plus catholique, puisque, étant prêtre, il pensait comme Renan.

La Révolution française sans le faire exprès, a créé deux choses : le militarisme et l'aristocratie de l'argent ; elle en a restauré une : la religion. Pendant tout le dix-huitième siècle, nul moine, nul prêtre n'eut besoin de jeter sa robe par la fenêtre ; l'état de bénédictin était compatible avec celui d'aventurier et celui d'ecclésiastique avec celui de libertin. Nul n'était choqué que le cardinal de Bernis, en plein conclave, envoyât à Voltaire ses impressions sur l'impuissance du Saint-Esprit ; un prédicateur alors célèbre gagna sa vie, pendant trente ans, en prêchant dans les églises de Paris, sans jamais prononcer le nom de Jésus-Christ ; et comme ceux qui fréquentaient les sermons ne le faisaient que par bienséance, on ne croit pas qu'ils s'en soient jamais aperçus. Quel progrès a donc fait l'idée religieuse, puisqu'un prêtre sort de l'Eglise dès qu'il n'est plus croyant, et puisque ce cas est si rare qu'on en est troublé ! Voit-on aujourd'hui un abbé Goujet dire le matin sa messe à Saint-Sulpice et faire danser le soir un ballet à l'Opéra? Aujourd'hui la fonction du prêtre semble incompatible avec tout autre ; nous sommes sévères pour ses mœurs avec une exagération qui, par hasard, n'est pas hypocrite ; nous lui demandons des vertus particulières et nous ne lui comptons pas les vertus communes ; ambitieux, nous le méprisons ; modeste, nous le dédaignons. C'est un état où il faut de l'héroïsme, si l'intelligence n'y est pas nécessaire : le clergé, lui aussi, a été militarisé, et comme dans l'armée, la personne y est confondue avec la fonction.

Le public exige beaucoup du commun des ecclésiastiques ; leurs supérieurs ne leur demandent guère qu'une chose, toujours comme dans l'armée, l'obéissance. Le clergé est obéissant : c'est pourquoi son action est à peu près nulle. Il n'est d'influence sérieuse que celle qui est volontaire et née de l'initiative personnelle ; l'influence du devoir est comme la chaleur électrique : elle ne rayonne pas.

On conçoit très bien qu'une sujétion aussi étroite ait exaspéré M. Charbonnel et qu'il ait voulu, comme tout homme fait pour la liberté, jouir de la liberté, et, en

définitive, si on ne peut le blâmer d'être devenu incroyant, accident arrivé à plus d'un, on ne peut davantage le blâmer d'avoir avoué son incroyance. C'est à lui, à cette heure, de prouver par l'usage qu'il fera de sa liberté conquise, que cela valait la peine de la conquérir.

Hoche et l'idéalisme historique.—Concussionnaire, délateur et traître à sa parole, Hoche n'en est pas moins vénéré. On lui tient compte, sans doute, d'avoir vécu à une époque sur laquelle nous sommes assez documentés pour pouvoir ruiner toutes les réputations. Il était à prévoir que soldat heureux, favori de tous les gouvernements, il avait eu le genre de vertus nécessaires à son état : de la bravoure et aucun scrupule. Les archives ont parlé. C'est le malheur des héros récents que les archives parlent ; malheur modéré, puisque la parole des archives n'a aucune influence sur l'opinion publique. L'histoire des savants est faite de notions compilées au hasard des découvertes ; elle est dans un devenir perpétuel, à la merci d'un morceau de parchemin trouvé dans une reliure. L'histoire populaire, beaucoup plus solide, est un bloc de bois si serré qu'il est très difficile d'y faire entrer un clou .Contrairement à la consolante croyance, la vérité ne se fait jamais jour ; une erreur entrée dans le domaine public n'en sort jamais ; les opinions se transmettent, héréditairement, comme des terrains : on y bâtit : cela finit par faire une ville ; cela finit par faire l'histoire. Les réhabilitations sont aussi inutiles que les diffamations posthumes. En somme, l'histoire est une construction à priori, purement idéaliste, où la vérité n'entre que par accident ; et cela se comprend fort bien, car, hormis dans le domaine pratique, il importe peu à l'homme que ses notions soient vraies ou fausses ; il a besoin de notions, mais non de notions déterminées. Que Néron ait été un souverain paternel ou un vrai monstre (ou quelque chose entre les deux), cela n'intéresse vraiment la vitalité d'aucune conscience ; et que saint Patrice soit né d'une faute de copiste ou qu'il ait été un grand saint, croit-on que l'Irlande n'ait pas là-dessus son opinion faite ? Le peuple est moins bête que les littérateurs écrivant sous un titre : histoire vraie, roman vécu et autres niaiseries qui prouvent seulement l'infirmité

d'un esprit persuadé qu'une chose est intéressante parce qu'elle est arrivée : comme si tout n'arrivait pas ! comme si tout fait, petit ou grand, vrai ou imaginé, n'avait pas exactement la même importance en soi ! L'église catholique honore plusieurs saints qui furent des bandits, et plusieurs autres qui n'existèrent jamais, tel que saint Almanach (il n'en est pas moins vénérable) et un autre qui fonda une religion différente, saint Josaphat, nom occidental de Cakya-Mouni. Cela est charmant et bien fait pour nous amener tout doucement à ce degré supérieur de l'ironie, qui est l'indulgence : car si des bandits furent canonisés, des saints furent pendus, dont la réputation posthume a ainsi été compromise. Il faut donc laisser Hoche en possession de sa renommée : si elle est fausse, elle ne s'accorde que mieux avec le ton général de l'histoire.

Le Machinisme. — Pour vanter une machine nouvelle à l'usage des gares, un chroniqueur scientifique, ivre de progrès, proclame : « Tout un arsenal de casiers, toute une armée d'employés, sans parler du reste, sont avantageusement remplacés par...» Et voilà, n'est-ce pas ? un motif de joie bien humain que « toute une armée d'employés» se voie réduite à l'asile de nuit et au bureau de bienfaisance. Toute une armée ! Est-ce assez agréable, la vue de ces pauvres gens qui touchent leur dernier salaire en tendant vers la caisse la main que l'imbécile machine rend inutile à la société et odieuse aux capitalistes qui l'ont payée trop longtemps ! Toute une armée d'employés, Monsieur, comme je vous le dis ! C'est très drôle : les femmes ont déjà vendu leurs bagues...

L'Homme du Pôle — M. Nansen plaît. Il s'est approché du pôle un peu plus près, par curiosité, qu'un baleinier, par nécessité. Le baleinier n'en retire que de rares barils d'huile : M. Nansen a déjà gagné des millions en gageant à des libraires une prose quelconque toute pareille à tous les récits de pareils voyages. Et voilà que, comme une comédienne à diamants, il va s'exhiber dans les conférences américaines. Le barnum lui garantit 260.000 couronnes (des francs à un centième près) et une part notable sur les bénéfices. Voilà un homme qui sait tirer parti d'un attelage de chiens ! Quant au

Pôle, il y a longtemps que le capitaine Hatteras y a planté son drapeau. M. Jules Verne, — c'était une des premières audaces de son génie — a conté cette histoire.

Bourbaki· — On croit avoir fait l'éloge d'un général par le mot : bravoure. Cela dirait beaucoup pour un soldat, pour un colonel ; cela n'est rien pour un commandant d'armée. La bravoure (mépris du danger) est le mérite des gens qui n'ont pas d'autre mérite : la plupart des animaux sont braves parce qu'ils sont inintelligents ; les bêtes stupides ne reculent jamais ; les bêtes frottées à l'homme cèdent et fuient dès qu'elles sentent leur infériorité. L'homme moyen d'aujourd'hui, et même le plus humble, a trop de nervosité pour être naturellement brave ; alors, le sentiment surmonté, la bravoure lui sera un mérite. Mais le général en chef a un autre devoir : l'intelligence, — et, ici, précisée : le coup d'œil, la décision, l'autorité. Bourbaki, brave colonel, fut un général misérable comme tous ses contemporains. Faut-il dire puisqu'il fût battu ? Presque, car la seule utilité sociale d'un général est d'être vainqueur. Les Romains, durs et logiques, dégradaient le général vaincu ; les Hollandais pendirent un amiral qui s'était laissé battre. Bourbaki, d'ailleurs, essaya de se tuer. L'intention était bonne, — quoiqu'il eût mieux fait de tuer ses adversaires. On a vraiment abusé du noble *gloria victis*, de cette parole suprême qu'on n'a peut-être pas eu le droit de prononcer plus de trois ou quatre fois depuis le commencement de l'histoire. Proférée à propos des défaites de 1870, elle signifie simplement : gloire à l'incapacité.

Qui fera l'anthologie des sottises proférées sur ce sujet depuis plus de vingt-cinq ans ? A quelles niaiseries, à quelles pauvretés verrait-on alors toujours accolée l'idée de patrie ! Il est incompréhensible que ce mot ne puisse jamais s'avancer seul, dans sa nudité significative. Je lisais hier « En dehors de l'église, l'armée est le seul endroit où l'on parle encore de ces choses démodées qu'on appelle le dévouement, le désintéressement, l'abnégation, l'esprit de subordination et de sacrifice, où l'on apprend à un misérable qui n'a souvent ni feu ni lieu qu'il doit se faire tuer pour ceux qui possèdent, dans une soumission sublime à l'entité idéale intangible,

qu'il ne comprend pas et qui s'appelle: patrie. » Cynisme? Non. L'auteur de ces lignes est un publiciste catholique, honorable, estimé, M. A. de Ganniers, et l'opinion qu'il expose est très répandue. La phrase est anthologique ; j'espère qu'elle sera recueillie par les journaux populaires.

Mines d'or. — Si vous êtes tenté de situer dans le vaste monde les fabuleuses mines du Youkon, passez ensuite une heure sur ce continent Nord-Américain — à défaut d'une carte très détaillée, la feuille 56 de l'Atlas Schrader peut servir — et lisez avec soin toute cette minuscule italique répandue autour des lacs et le long des rivières. Pays anglais, — mais quelle singularité qu'à peu près tous ces noms soient français, et d'un français populaire de voyageur, de trafiquant, de chasseur, et de coureur des bois! De la Rigoulette, dans le Labrador, en face la pointe du Groënland, à la Cache de la Tête jaune dans les Montagnes Rocheuses et tout au nord au delà du Cercle Polaire, à la Rivière du Porc-Epic, il semble qu'on lise une carte de France, la vieille carte de Cassini. Cela donne un triangle de plus de mille lieues de tour ; j'y relève méthodiquement ces noms :

Rivières : des petits poissons, des gros poissons, des Peaux de Lièvres, aux Truites, aux Liards, des Baleines, aux Foins, Moisie, Outarde, Souris, Bourbeuse, Terre blanche, la Biche, des Boucanes, à la Bataille, aux Lièvres, à Jacques, des Moines, des Arcs, au Lait, etc.

Lacs : Artillerie, du Rhum, la Martre, Vatimesnil, Maunoir, Poisson blanc, Canard, au Mâle, la Sonde, du Bœuf, Clair, la Plonge, Huile d'Ours, des Bouleaux, Bois-brûlé, aux Cygnes, aux Oies, de Dieu, Saint, aux brochets, aux Roseaux, la Hache, Seul, Dauphin, la Ronge, Chandelle, Quesnelle, la Pluie, Pend d'Oreille, Cœur d'Alène, etc.

Forts, villes, stations : Portage de la Prairie, Portage du Rat, Marinette, Babine, La Fourche, Cache de la Tête jaune, Qu'appelle, La Ramie, etc.

Le Territoire des Etats-Unis n'est pas beaucoup moins rédigé en français; il est difficile de supposer que les villes appellées La Crosse, Bâton-Rouge ou Fond du

Lac furent baptisées par des Anglo-Saxons. Tout cela est un peu mélancolique, un peu énervant.

La Vie de Bohême. — Les Journaux ont entassé tant de sottises sur René Leclerc, qui écrivit, rarement, sous le nom de La Villoyo, qu'il faut, en dix lignes, rétablir les faits. Il y a à Paris, en Province et en Belgique, une dizaine, au moins de revues, qui, lues du public lettré, les unes beaucoup, les autres un peu, suffisent à faire connaître un écrivain de quelque talent. Si René Leclerc avait eu ce « quelque talent », toutes ces revues lui auraient été ouvertes, et même celles qui passent pour les moins abordables. Il ne faut pas nous chanter la romance du jeune poète à qui toute porte est fermée ; ce temps est loin. René Leclerc a eu exactement les mêmes moyens de se faire connaître que Henri de Régnier ou Albert Samain, — ou, pour citer deux noms de tout jeunes poètes, hier ignorés — que Maurice Magre ou Marc Lafargue. Il n'y a pas sur la question un seul mot de plus qui vaille la peine d'être écrit.

On en aurait moins dit si cette banale quoique triste aventure n'avait coïncidé avec un ressemelage de vieilles bottes cousues jadis par Murger, des bottes à glands à l'usage des cocottes de l'an 1850. Cette littérature de cordonnier galant a ravi les chroniqueurs ; l'un d'eux avoua que la pièce était reprise, non pour Murger, mais contre Ibsen ! Murger contre Ibsen, Meilhac contre Shakespeare ! Ainsi parle le Boulevard : ça n'a pas d'importance. Néanmoins, il a fallu, pour bien comprendre le degré d'avilissement où, en haine des œuvres originales, M. Claretie abaisse le public, relire le célèbre tome. C'est assez curieux. Je crois que tous les exemples imaginables du « mal écrire » et du pompiérisme sont réunis en ces quatre cents pages. Des calembours de vieux bureaucrate alternent avec des plaisanteries de peintre d'enseignes, avec le sentimentalisme d'un coiffeur de théâtre. On y parle généralement de la charcuterie, des ailes de la muse et de la fumée des pipes. Le homard joue aussi un grand rôle en ces histoires ; il est appelé tantôt : cet amphibie, et tantôt : ce reptile (pages 186 et 228). Bref, un livre idiot.

Maupassant. — M. de Maupassant fut un écrivain fécond ; amusant, quoique monocorde ; agréable, malgré de l'amertume et une ironie très froide. Son style simple, clair, sage, fluide, ne surprit jamais ni ne découragea personne. On a lu ses romans ; peut-être relira-t-on quelques uns de ses contes : il y en a de parfaits, dans leur forme soigneusement traditionnelle, perpétuellement voltairienne. *Boule-de-suif* a longtemps passé pour un chef-d'œuvre ; c'est une pièce fort adroitement montée et qui fait encore l'admiration des connaisseurs; le vrai Maupassant était tout spontané : dès qu'il n'eut plus peur de Flaubert, il se laissa aller selon son génie, qui lui déconseillait les labeurs trop médités, les écritures trop volontaires. Il fit bien. Il faut toujours suivre son génie. Doué d'une faculté unique : conter, il conta, sans jamais s'arreter pour réfléchir. Nul talent ne fut plus mécanique, plus fatal, ne se renouvela si peu. Il y a quelque chose d'attristant dans ce toujours la même chose, et on se demande si l'intelligence assume vraiment en de pareils hommes un rôle différent de celui qu'elle joue, pour nous confondre, en diverses manifestations zoologiques d'un illogisme indéchiffrable. M. de Maupassant fut un Jeu de la Nature, un des phénomènes de l'Inconscient les plus curieux de ce temps. Une femme rêve...

Délicatesse de jugement d'un Dominicain. — Une dame, que le père Olivier guide dans le choix de ses lectures, quand elle lui demanda si elle pouvait lire le *Mannequin d'osier,* d'Anatole France, reçut du dominicain cette réponse :

— Si vous voulez ; mais c'est assommant.

Avantages du Despotisme.— En voyant les journaux tout remplis des discours d'un certain Monsieur Mesureur, je songe, quoique je le haïsse, aux bienfaits du Despotisme, et j'insère, dans la correspondance de Napoléon, ce billet :

« A M. Fouché. — Avertissez le sieur Mesureur qu'il ait à se taire. — N. »

Et Mesureur se tait. Ça, c'est un avantage.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Richard Ledent : *Le Petit Paroissien*, Bruxelles, Lacomblez. — Gérard de Nerval : *Les Chimères et les Cydalises*, préface de Remy de Gourmont, « Mercure de France », 2.50. — Adolphe Retté : *Œuvres complètes*, tome I. Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — Eugène Soubeyre : *Anxius*, Edmond Girard.

C'est aux légères chansons qui ouvrent le volume de M. Richard Ledent qu'on revient tout de même quand on a terminé son **Petit Paroissien** *où il est parlé du vent, des arbres et du bel amour*, non que les autres parties ne contiennent d'agréables poèmes légendaires et sentimentaux qui méritent d'arrêter l'attention mais ils n'ont pas l'aisance de langue et de rythme de ces délicates esquisses où chantent des motifs populaires en strophes charmantes, vives, musicales.

§

M. Remy de Gourmont a eu l'heureuse idée d'imprimer en une élégante plaquette les célèbres sonnets où Gérard de Nerval a condensé la substance même de son génie poétique. Jusqu'alors il fallait, pour relire ces chefs d'œuvre, les chercher dans un recueil de poésies complètes dont le fatras environnant nuisait à ces précieux textes. Il semble que maintenant, extraits et à l'écart en un lieu propice, ils soient plus près de la pensée. On peut les écouter à l'aise murmurer à mi-voix leur chant sybillin. On peut manier une à une leurs pierreries châtoyantes. C'est la couronne de Gérard de Nerval, diadème de mage de cet âme merveilleuse, rhénane et orientale, une des plus délicieusement nuancées qui fut jamais, faite de brumes et de mirages.

Les **Chimères** ont eu un sort singulier. Leur contagieuse beauté hanta des rêves fraternels. Je croirais bien que M. Stéphane Mallarmé l'a ressentie profondément. Baudelaire en connut le frisson jumeau. Nerval n'eut-il pas « le goût de cacher un sens mystérieux sous d'humbles mots. » Et nous répéterons avec M. de Gourmont : « Par quel miracle un poete ne peut-il lire sans émotion ces vers aux syllabes les plus simples. Peut-être parce qu'elles disent l'ineffable. »

Quoi qu'il en soit ces vers, avec quelque chose de suprême et d'inachevé en leur sens comme en leur forme, s'apparentent à ce que la poésie a de plus secret et de plus beau et l'on désire moins scruter leur énigme qu'obéir au charme inexplicable de leur harmonieuse incantation.

§

La Bibliothèque de la Plume publie les **Œuvres complètes** de M. Adolphe Retté. Voilà donc une excellente occasion

de relire, à mesure que les volumes se succèderont, l'ensemble de ces écrits dont les deux poèmes *Cloches dans la Nuit* et *Une Belle Dame passa* forment le premier tome.

D'autant mieux que cette mention d'œuvres complètes, par sa gravité même, invite à une vue critique impartiale et déjà comme à distance. M. Retté, d'ailleurs, s'il n'est pas un critique très sûr a du moins la franchise de ses artis pris et ne craint point de les pousser jusqu'à l'injustice et l'erreur. Sans l'imiter à ce point il ne saurait s'étonner qu'on use à son égard de quelque liberté de jugement et qu'on dise tout cru ce qu'on pense de lui.

Il y a en critique tout un appareil de dissertation et d'examen qui sert d'ordinaire à justifier aux yeux du lecteur l'opinion qu'on a d'un livre. On cite, on compare, on ergote, on discute. Tout cela est d'une minutie bien fastidieuse et ces analyses littéraires semblent être bien plutôt un travail de cabinet, une sorte d'enquête préparatoire qu'on doit à sa probité mais dont il est inutile de faire part au public.

Dire sommairement sa pensée, quitte à être approuvé ou contredit, vaut mieux que de tâcher d'amener à son sentiment par une sorte de chicane et d'argumentation ceux qu'on voudrait convaincre. Cette démonstration a je ne sais quoi d'indiscret et de judiciaire. Il appartient à chacun de vérifier nos assertions pour son compte, d'en rectifier l'exactitude ou d'en discuter les raisons.

J'aurais pu étudier de fort près les *Cloches dans la Nuit*, mais il est vraiment plus simple de dire, ce qui apparaît de suite en feuilletant ces vers de M. Retté, qu'ils sont du plus beau galimatias au point de ne le céder en rien à celui de M. Kahn, dont ces poèmes rappellent plus d'une fois la versification incohérente et l'impropriété verbale. C'est un amas à peu près informe de strophes enflées et creuses, de boursouflure et de platitude. Cela ressemble assez au frontispice de M. Gausson.

Dans *Une Belle Dame passa*, le progrès réalisé par M. Retté, est notable. La langue s'est éclaircie, la pensée a pris corps. Le poème à une structure, souvent une arabesque gracieuse, parfois une volute élégante. De beaux vers épars éclatent de pièce en pièce. Il y a là une certaine éloquence lyrique, quelque mouvement, de la couleur. M. Retté a écrit *Soir Trinitaire*, M. Retté est un poète.

Oui, mais avec des dons réels, d'heureuses rencontres, des trouvailles intermittentes, il n'a pas de personnalité. Je veux dire que M. Retté n'a pas su se créer un style à lui, une manière. Ses écrits figureront honorablement parmi ceux de l'époque. Ils plaisent parfois quand on les lit et on les oublie aussitôt. Ce manque de personnalité est si complet que

M. Retté échappe à l'imitation. On peut faire du Mallarmé, du Verlaine, du Verhaeren, du Vielé-Griffin, du Maeterlinck, du Gide, du Francis Jammes. Comment ferait-on du Retté? Quel trait marquant de son style reproduire? Il fait des vers « où il y a des choses bien » et c'est tout. Aussi n'a-t-il jamais écrit une œuvre typique.

Je crois que M. Retté a ressenti vivement ce défaut de sa nature. Aussi s'est-il cherché furieusement une individualité. Il est intéressant par ce souci, et cette inquiétude est ce qu'il y a de meilleur en lui. Il est poursuivi d'une sorte d'agitation intérieure qui le pousse à de brusques sautes d'esprit. Il est le véritable anarchiste car il ne se possède pas lui-même. Se trouvera-t-il? Je l'espère.

M. Retté a cru découvrir la vie. Il s'est fait le poète de la vie, il s'est épris de simplicité et de naturel. Il s'est voulu rustique et naïf mais la volonté ne suffit pas. Et ses vers ont perdu les quelques qualités qu'ils avaient sans regagner ailleurs ce qu'ils avaient perdu. La nature est secrète et ne se livre point ainsi tout à coup. Verrons-nous jamais à M. Retté la perspicacité patiente d'un Francis Jammes, l'exaltation sensuelle d'un Gide? Certes le mouvement où M. Retté s'est précipité à l'aveugle, existe. Il produira des œuvres mais je ne crois pas que M. Retté écrive jamais le « beau poème » naturiste, de même qu'il n'a pas écrit le « beau poème » symboliste. Je sais bien qu'il lui reste les *Idylles diaboliques*, les *Promenades subsersives* et les *Aspects*, mais M. Retté a encore trop de talent tout de même pour se contenter de tout cela, et je ne crois pas qu'au fond il se satisfasse complètement d'avoir appelé M. Stéphane Mallarmé « l'homme à l'aurore gourde » et d'avoir plaisanté un noble écrivain et un grand poète.

§

L'**Anxius** de M. Eugène Soubeyre est un curieux livre, moitié poème, moitié drame, descriptif, lyrique et dialogué, que rappelle parfois la *Coupe et les Lèvres* d'Alfred de Musset. C'est d'une intéressante conception plutôt romantique que symbolique, développée en épisodes souvent d'une invention heureuse. Le thème général est la recherche de soi. Anxius et Humilis, sa conscience, se promènent à travers la vie et l'action. Parti de la maison solitaire Anxius y revient; l'âme renforcée par l'expérience est digne de la méditation et le sens du livre serait sans doute qu'il faut mériter sa solitude. Un tel poème présentait de grandes difficultés. Il n'est point parfait mais fait honneur à l'auteur qui n'en a pas craint l'entreprise; il y a mêlé du lyrisme et de la satire; sa satire a de la griffe, son lyrisme a de l'aile.

Henri de Régnier.

LES ROMANS

Henri de Régnier : *La Canne de Jaspe*, « Mercure de France », 3.50, — Gaston Danville : *Les Reflets du Miroir*, « Mercure de France, ». 3.50. — Paul Adam : *Lettres de Malaisie*, « Revue Blanche », 3.50. — Brada : *Lettres d'une Amoureuse*, Calmann Lévy, 3.50. — Louis Dollivet : *Sale Juif*, Armand Colin, 3.50. — Jean Morgan : *En Genese*, Plon, 3.50. — Mme Georges Duhamel : *Mon Voyage de noces*, Société Libre d'édition, 3.50. — Enacryos : *La Flûte de Pan*, Collection Guillaume illustrée, librairie Borel, 1 fr. — Georges Lebacq : *Nuits subversives*, Bruxelles, Janssens.

La Canne de Jaspe, par Henri de Régnier. Le don, par excellence, chez un poète est de savoir écrire en prose. C'est dans la prose que le poète, se dégageant de ses formules et de certains procédés qui le font connaître comme chef de telle école ou sorti de telles lectures, redevient homme simplement pensant devant la vie. Les rimes sont des romances, souvent si charmeuses qu'elles en font oublier les paroles, et les paroles du poète digne de ce nom ne doivent point passer. C'est par la prose que les poètes atteignent le mieux la foule, semblent le plus chanter aux oreilles ravies des simples qui ne savent pas chanter. Sans la prose de Victor Hugo, des peuples entiers n'auraient pas eu le vertige de sa grandeur.

Henri de Régnier sait écrire en prose.

Je ne peux pas dire plus de louanges en moins de mots.

Voici des contes : «... Il y a là des épées et des miroirs, des bijoux, des robes, des coupes de cristal et des lampes avec, parfois, au dehors, le murmure de la mer et le souffle des forêts. Ecoute aussi chanter les fontaines. Elles sont intermittentes on continues ; les jardins qu'elles animent sont symétriques. La statue y est de marbre ou de bronze ; l'if taillé. L'amère odeur du buis y parfume le silence, la rose y fleurit au cyprès. L'amour et la mort s'y baisent à la bouche... »

Ces quelques phrases sont le programme complet de la fiction que représente le théâtre d'Henri de Régnier. Il ne se sert pas d'autres accessoires que des objets ordinairement employés par tous ceux qui cherchent la beauté des lignes, mais, c'est avec le sincère génie de notre langue qu'il en ordonne la disposition.

Trop d'articles et trop de critiques ont été faits sur l'auteur de la *Canne de Jaspe*, depuis tantôt dix années, pour que j'aie la prétention de découvrir un éloge neuf ou une attaque plus subtile, au sujet de sa manière. J'éprouve seulement le désir, moi qui ne suis ni critique ni chef d'école, de restituer à Henri de Régnier un titre qu'il me semble mériter très absolument : celui de poète français entre tous.

On l'a sacré *symboliste*, sans se douter que ce que l'on entendait ironiquement ou respectueusement par ce vocable, devenu locution vicieuse sous la plume des journalistes, était bien

plus une injure adressée à tous les autres poètes qu'une palme qu'on lui décernait. Je crois (ô vérité première) qu'être *symboliste* c'est fort naturellement donner des ordres de préséance à ses pensées et les classer logiquement, pour en faire jaillir les différentes images propres à témoigner de leurs différentes faces Si, par impossible, un poète, ou même un prosateur, ne possédant pas l'aristocratie de la rime, n'est pas d'abord symboliste, c'est-à-dire s'il ne tourne pas sept fois sa pensée dans son âme avant de la poser sur le papier, c'est qu'il n'est pas du tout un écrivain. Alors, traiter exceptionnellement Henri de Régnier de *symboliste*, c'est admettre que d'ordinaire les poètes français ne sauraient pas écrire en français pur.

La langue d'Henri de Régnier est pure. Elle peut paraître surannée à certains moments comme, du haut d'une cathèdre, une dame pâle, en lourde robe fleurie de lourdes gemmes, paraît sourire tristement et se mourir d'avoir trop de race, mais il ne faut pas s'y fier : son ancienneté fait sa force. L'héraldisme est une chose puissante, même finissant, et on s'y attache d'autant plus qu'on a peur d'en perdre le goût. J'aimerais qu'on dise : *héraldisme* pour *symbolisme*, car le blason c'est le symbole en essence, et ce serait là une école que bien peu auraient l'énergie de faire dominer dans nos temps pourris de démocraties écrites ou vécues, cependant toujours éprises de panache, de la licorne et toujours prêtes à pousser le char de l'Empereur en visite. Le poète fut chevalier à toutes les époques. Il sort de la *Table Ronde* et des romans de la Rose. Il est *Amadis* et ne daigne entrer en lice qu'avec, sur sa cuirasse, les écailles d'or des chimères de la légende. C'est, en France, Mélusine qui détient toute la poésie française. Si demain il n'y a plus de chevaliers et que Mélusine cesse, du haut du donjon, de tordre, sur nous, ses bras et ses cheveux, c'est que, demain, le fil électrique l'emportant décidément sur les chaînes de la beauté, il n'y aura plus de poésie. Tous ceux qui ont chanté les tours Eiffel et les cheminées d'usine au lieu des tours d'ivoire ou des clochers ont fait grotesque. Est-ce parce qu'ils n'avaient pas de génie ? Je crois, inclinée à l'indulgence, que c'est surtout parce qu'il n'ont pas consenti à revêtir les choses nues d'à présent de l'antique écaille du dragon mystérieux. Ils y consentiront le jour où ils voudront avoir du génie. Ce sera peut-être trop tard.

Je vais m'expliquer en me contentant de paraphraser.

« Il y a là des épées et des miroirs... »

La vieille poigne de France : l'épée, et, sur le tranchant étincelant, le reflet de la femme qui passe. Ce n'est ni germanique ni nébuleux. C'est toutes les cours d'amour.

« Des bijoux, des robes, des coupes de cristal et des lampes... »

Suivez la joliesse de cette ligne : par toutes les associations d'idées, la femme, dont le visage se mire aux lames guerrières, soulève, en passant, le flot de ses dentelles, et l'on évoque, après la bataille pour le sang, la lutte pour la sève, les coupes qui se heurtent le long des rayons rouges ou roses des lampes agonisantes.

« Avec, parfois, au dehors, le murmure de la mer ou le souffle des forêts. »

Toutes les mélancolies des après-fêtes.

« Ecoute aussi chanter les fontaines... intermittentes ou continues, les jardins qu'elles animent sont symétriques. »

Là est l'aveu de l'ordre. Il n'y a ni flou, ni incohérence dans la vision du poète. Il sait ce qu'il veut avec toute la courtoisie de la syntaxe. Ses jardins sont ceux de Versailles, et ce sont aussi nos Bois de Boulogne. Il est symétrique parce qu'il met le soin le plus minitieux à composer un apparent désordre d'art. La langue française, je parle de la belle, est symétrique, toujours ; qu'elle jaillisse spontanément droite ou qu'on l'assouplisse à des jeux d'esprit, elle ne laisse jamais rien au hasard. Corneille, l'homme en bois, Hugo, l'homme en granit, et Henri de Régnier, l'homme en cristal... de vieille roche, figures si différentes et à cent mille lieues les unes des autres, ne savent pas se tracer autrement que par des architectures symétriques.

« ... La statue est de marbre ou de bronze ; l'if taillé. »

Il n'y a point de plâtre, chez lui, ce n'est pas durable, et ses arbres ont, de l'émondage, ce qu'il faut pour que leurs branches n'y éborgnent point.

« ... L'amère odeur du buis y parfume le silence, la rose y fleurit au cyprès, l'amour et la mort s'y baisent à la bouche. »

... Car Baudelaire a empoisonné les sources, pour la plus grande joie de Mélusine qui, du bout de ses cheveux, pêche, en les étangs obscurs les chevaliers morts de l'avoir trop aimée.

J'ai préféré faire dire à l'auteur de la *Canne de Jaspe* (une malice encore bien française, ce titre !) ce que je pensais de lui. *Monsieur d'Amercœur* ajoutera ce qu'il faut penser de son habileté à mettre en scène des idées sous des masques. Dans le conte où l'en entend sonner les sabots d'un *centaure*, il faut admirer la profonde magie de transformations que possède l'écrivain qui a su, d'un paysage aux coloris étonnamment gradués, amener son lecteur à trouver tout naturel l'introduction d'un personnage tel qu'un centaure.

Maintenant, il y a des endroits sombres en ces jardins symétriques, mais, en tous les jardins remplis de soleil il y a des coins humides, inexplicablement, où la mousse pousse

et procure une fraîcheur inquiétante aux pieds des passants étourdis.

Soit le voisinage d'une statue trop élevée, soit quelque tombe qui moisit, en dessous... ou, simple cruauté de la nature.

Il n'y faut point aller, peut-être.

La muse française d'Henri de Régnier n'aurait-elle pas, comme celle du lointain et rigide Corneille, une parenté avec le pays du Cid ? Et doit-on lui en vouloir si, un peu hautain malgré lui, son style, Grand d'Espagne, s'enveloppe et se couvre parfois devant la vulgarité du roi Public d'aujourd'hui ?

Les Reflets du Miroir, par Gaston Danville. Bjœrnstjerne Bjœrnson a écrit, en tête de ce livre, d'affectueuses paroles parce qu'il a compris que Gaston Danville était un tendre, noblement ému de la vie, et non un révolté qui verse la causticité de ses larmes à la surface de son encre. Du fumier des luxures, l'auteur des *Infinis de la chair* aime à faire naître des fleurs. Il choisit les plus irisées, les plus parfumées, les plus délicates et les offre, en gerbe étroitement liée par sa volonté de les offrir suaves, presque candides. Il a vu, en rêve, un idéal de femme que son âme reflète ; non, je pense, parce que cet idéal peut exister, mais parce que son âme est un miroir d'une pure sensibilité sur lequel n'ont pas prise les images grossières. Et il cherche Phyllis sans oser la trouver. Il se trompe souvent d'adresse. Le reflet est de plus en plus insaisissable et si les cheveux de celle qui ressemble à son idole sont bien de la même nuance, il n'a pas toujours confiance en la couleur de ses idées. La Phyllis, plus positive, existe, cependant, et il lui suffirait, pour la compléter, d'ajouter, aux reflets du miroir, son âme à lui qui la dorera de toute la poésie désirable. Cette âme en glace me fait un peu peur. Au travers, les nuances de la passion se décolorent quelquefois. Elles deviennent si ténues et si fines qu'il est à craindre que l'auteur abîme la force de certains de ses raisonnements dans ce que l'on a dénommé, pour Catulle Mendès, « le fin du fin, en littérature ». Pourtant, tout s'achève bien ; il ose compléter Phyllis. Et la complétant il a dû la trouver, certes, doublement plus belle que son rêve. De jolis paysages, une étonnante fraîcheur de pastel dans les portraits de femmes et, de temps en temps, une amusante conversation mondaine. Une remarque, histoire de taquiner Gaston Danville. Son inconnu dit : « Je ne vends pas mes pensées, je les donne... » Heureusement que le *Mercure* les vend, lui ! Ah ! ces poètes !... Ce qu'ils sont dans les nuages !

Lettres de Malaisie, par Paul Adam. Après le chef-d'œuvre de la *Bataille d'Uhde* on pouvait se reposer, mais notre intrépide camarade ne s'arrête jamais. Je me demande

comment il a pu prendre le loisir de se marier?) Voici un vrai feu d'artifice des fantaisies les plus folles et les mieux déduites. Cette création d'une société libre, éprise de tous les luxes... et de toutes les luxures, donne l'impression d'un roman de Jules Verne pensé par un Villiers. Réduire l'amour à la simple pratique de politesses sexuelles, en exclure le tragique et le pittoresque pour les remplacer par une condescendance qui n'est ni la prostitution ni la morale, c'est le songe de l'auteur, ou, mieux, du diplomate quelque peu sensuel qui écrit de Malaisie les lettres ironiquement naïves que l'on a eu déjà le plaisir de lire dans la *Revue Blanche*, et puis toute une réforme des lois et de l'éducation devait s'en suivre. Rien d'original comme la façon dont un inventeur philosophe découvre des choses par l'aspiration des fluides amoureux d'un groupe d'érotomanes. Je crois qu'on peut tirer le... rideau après celle-là. Les *Lettres de Malaisie* inaugurent la première série d'éditions de la *Revue Blanche*. Adorné d'un brin de myrthe ou de laurier, la couverture, sévèrement blanche et noire, tout à fait en habit, un peu *clown anglais*, de ce volume, donne une bonne opinion de la nouvelle librairie à laquelle nous souhaitons, ici, les meilleurs succès.

Lettres d'une Amoureuse, par Brada. Je dois confesser humblement que connaissant la réputation *élégante* de Brada, je n'avais jamais lu un de ses livres. Je me défie des livres des femmes qui sont des grandes dames. C'est d'ailleurs idiot de ma part puisque le dix-huitième siècle est plein de grandes dames qui savent mieux écrire que les hommes d'aujourd'hui. Enfin, j'ai lu les *Lettres d'une Amourense* avec des terreurs ridicules et je suis revenue, charmée, à de meilleurs sentiments pour les femmes de réputation *élégante*. C'est joli, plus que joli, bien fait, dans une ligne de tendresse pure mais profonde. La pudeur n'y est inscrite que pour mieux relever la passion, la rendre plus vraie. Les détails sont très sincères et, sous la transparence de certains voiles, les frissons du corps humain ont une exquise poésie qui ne fatigue pas. Il faut beaucoup de tact pour écrire une lettre d'amour *non vécue*. Il faut beaucoup d'esprit pour oser écrire une vraie lettre d'amour. Et peut-être n'y avait-il qu'une femme pour savoir donner l'illusion que ces deux choses rares, l'amour et l'esprit, sont réunies dans ces fictives *Lettres d'une Amoureuse*.

Sale Juif ! par Louis Dollivet. L'auteur, modestement, demande l'indulgence pour une œuvre qu'il a essayé de rendre intéressante et consciencieuse. Nous la lui devons, avec en plus des compliments pour sa manière point trop *thèse* d'exposer la grande querelle. Nous sommes de son avis ; les juifs ne sont

pas plus sales que les autres individus faisant partie de l'humanité, seulement, autant... quoique de différentes façons qui paraissent plus irrémédiables au premier abord. Ils ne sont jamais coupables que lorsqu'ils se croient, justement, en dehors de l'humanité. Alors, ou ils oublient cette humanité et trouvent très *Jéhovah* de lui passer sur le ventre, ou ils tombent dans une peur nerveuse de cette même humanité, ce qui les prive de toute espèce de puissance individuelle. S'il n'y avait qu'un juif qui fut juif, ce serait admirable et terrible. Nous le ferions roi tout de suite. Mais ils sont légions et sont moins intéressants, moins redoutables, j'en suis persuadée. Ils ont, du reste, une telle âpreté à dire du mal les uns des autres que nous serions bien sots de les aider à se dévorer entre eux. Courtoisement, on ne peut traiter de *sale juif* que les catholiques qui les défendent et sont payés pour cela, car il y a du véritable *judaïsme* a le faire dans de pareilles conditions.

En Genèse, par Jean Morgan. Une histoire d'esthète. Tout en voulant conspuer les cénacles, où s'élaborent toutes les esthétiques, l'auteur ne voit pas qu'il joue lui-même le rôle de Monsieur prétentieux. Sans trop préciser, il fulmine contre des écrivains qu'il n'a pas l'air d'avoir lu. Il est à la fois moraliste néo-chrétien, mystique, symboliste et j'en passe. Il fait partie d'une « *élite restreinte souffrant d'une déconcertante complexité d'âme* ». Tout cela est un peu énervant, fort bien écrit fort bien pensé, mais ça finit comme ça doit finir : dans le lit d'une femme ! Alors, fallait commencer par là et l'*ascétisme vicieux* des symbolistes (il leur en veut !) n'a qu'à gagner devant cette pénible constatation. Enfin ce livre, comme son titre l'indique, est une préface.

Mon Voyage de Noces, par Mme Georges Duhamel. Ah ! chère Madame, que n'avez vous tout raconté !

La Flûte de Pan, par Enacryos. Un lotus alba qui est bleu sur la couverture. Très jolie, charmante soirée païenne : « où tous les astres touchaient à la cime des arbres. » C'est avec une jeune nymphe pudique et changée en roseau que le dieu Pan fit sa flûte ! Qui le croirait ? Mais les dieux sont si malins...

Nuits Subversives, par Georges Lebacq. Hélas, Monsieur, ces choses sont un peu violentes pour oser les dire autrement qu'en vers, et encore... quand ce sont les Anglais qui les signent. Cependant, l'auteur des *Hors nature* n'a pas le droit de vous blâmer.

RACHILDE.

THÉATRE

Catulle Mendès : *L'Art au théâtre* (deuxième année, 1896), Fasquelle, 3.50. — Edmond Stoullig : *Les Annales du théâtre et de la musique*, 22e année, Ollendorff, 3.50. — Hugues Rebell : *La Clef de Saint-Pierre*, ballet en 5 actes et 8 tableaux, frontispice d'Armand Rassenfosse, illustrations de Henry Detouche, Andhré des Gachons, Joseph Sattler et Ulm, Bibl. artistique et littéraire, 4 fr. — Charles Bernard : *Lucanie*, petit drame en vers, Anvers, s. éd. — André Veidaux : *La Chose filiale*, pièce en 5 actes, 1re partie de *La Famille*, Bibl. artistique et littéraire, 3.50. — *Revue d'Art dramatique*.

« Qu'en dit Mendès ? » tend de plus en plus à remplacer le « qu'en dit Sarcey ? » qu'ont connu, exclusivement, tant de générations d'auteurs et d'acteurs. Ce n'est plus seulement dans les cénacles, chez les jeunes, derrière les portants de quelques scènes exceptionnelles ou à l'Odéon, les soirs où on a joué une œuvre hardie, c'est partout, jusque dans les coulisses les plus réfractaires à l'art comme au bon sens, que la critique de M. Mendès préoccupe. Tels cabinets directoriaux où, il n'y a pas longtemps encore, on affectait de tenir cette critique pour quantité négligeable ne sont pas loin aujourd'hui de s'affoler, lorsqu'au lendemain de quelque première peu probe l'article vengeur du *Journal* vient leur rappeler qu'il existe au moins un juge... à Paris. Un juge ? Mieux que cela : une opinion publique. Plusieurs exemples, et de tout récents encore, ont en effet surabondamment prouvé que M. Mendès possède actuellement une justesse de vue, une sûreté de pronostic au moins égale à celle de tel arbitre qui semblait jusqu'ici en détenir le monopole. N'a-t-on pas vu la presse entière, y compris celle du lundi, partir d'enthousiasme sur une mauvaise pièce dont Mendès seul faisait justice ? Une salle de première bien composée, convenablement chauffée avait suffi à donner le change à l'aréopage théâtral : quatre ou cinq jours plus tard, le « grand succès » n'apparaissait plus que comme un lamentable désastre, et le tableau des recettes donnait officiellement raison à Mendès contre celui même qui a toujours fait profession de ne tenir justement compte que de ce fameux tableau des recettes. Ceci ne s'est pas vu une fois, mais vingt fois. Aussi maintenant, lorsque Mendès est mal disposé, a-t-on de sérieux motifs d'être inquiet. M. Mendès a acquis en trois ans de campagne une autorité aujourd'hui indiscutée. Je ne sais si un « bon Mendès », comme la légende le veut d'un « bon Sarcey », vaut dix recettes. L'expérience ne saurait être faite pour la bonne raison que M. Mendès ne s' « emballe » guère à faux et que, pour les pièces faciles, vaudevilles ou opérettes, il incline à être sévère. Pour ma part, je crois que si la presse est capable d'entraver le succès d'une œuvre intéressante elle ne peut plus — car sa puissance, au moins en matière de goût public,

est aujourd'hui bien déchue — galvaniser une pièce mauvaise. Au théâtre, la presse n'impose plus rien. On peut encore en imposer au public, mais par d'autres moyens que par la presse. Le public est devenu défiant, et il ne va plus au théâtre sur le conseil de son journal. Cependant, M. Catulle Mendès a le public, ou tout au moins un public derrière lui. C'est qu'en sa compagnie on n'est jamais trompé. Il a pu lui arriver, et c'est à son honneur, de décourager de spectacles oiseux et cependant aimables ; jamais il n'a pactisé avec le faux talent, et, phénomène unique, il a dit ce qu'il pensait.

Unique, non : M. Sarcey dit également ce qu'il pense ; M. Faguet aussi, mais si mal, et avec tant d'incompétence et cette logique de Carpentras ! Mais M. Sarcey ne sent pas une partie des aspirations du public moderne ; il en est resté aux succès d'antan et croit que ceux d'aujourd'hui ne peuvent être obtenus que par les mêmes moyens. « Faites rire et faites pleurer », dit-il avec raison. Fort bien, mais on ne rit pas et on ne pleure pas des mêmes choses que jadis. Aussi M. Sarcey est-il souvent étonné que telles pièces qu'il juge bien faites ne portent pas, et étonné encore bien plus de certains succès dont il est incapable de démêler les vraies causes. Là où il comprend, M. Sarcey est resté le maître en critique, et nul mieux que lui ne sait éplucher une situation ou vider un scénario. Malheureusement, M. Sarcey comprend de moins en moins, et lorsqu'il ne comprend plus du tout, comme il ne peut pourtant pas avouer, sinon par boutade, qu'il ne comprend pas, il en arrive fatalement à être de mauvaise foi. Il ne demanderait pas mieux que de dire ce qu'il pense, mais comme il ne pense rien et qu'il lui faut cependant dire quelque chose, il prend volontiers sa revanche sur le dos de fantoches créés par lui de toutes pièces et qu'il s'amuse à rosser pour l'amusement de la galerie. Avec M. Mendès de pareilles trahisons ne sont pas possibles. Il est prodigieusement intelligent, il comprend tout, même ce qu'il n'admet pas. En outre, car il faut également le distinguer de M. Lemaître, qui est aussi intelligent que lui, il est d'une sensibilité, d'une jeunesse d'esprit, d'une vivacité et d'une fougue d'impression qui font de lui le véritable camarade, le frère aîné de cette foule qui va au théâtre pour vibrer, pour frissonner, pour s'émouvoir ou s'ébaudir. La foule et lui sont en communion intime, et par la foule, j'entends non la médiocrité du nombre, mais au contraire et spécialement la salle de théâtre, qui, composée de gens venus de n'importe où, une fois dans l'attente et sous le coup d'un spectacle, est toujours en puissance de beauté. Ce rôle de compagnon, tout ensemble directeur et traducteur des sentiments de la foule, un poète seul pouvait le remplir. Victor Hugo en avait déjà

donné quelques retentissantes répliques ; Théophile Gautier l'avait tenu, mais en un temps où il n'eût point été nécessaire, tant cela allait de soi, de brandir comme un drapeau ce titre, l'**Art au théâtre** : il était réservé à M. Catulle Mendès de démontrer péremptoirement que la première qualité du critique, la seule peut-être, c'est, dans le rayonnement de l'intelligence, la noble et belle illumination de l'enthousiasme.

Les **Annales du théâtre et de la musique**, par M. Edmond Stoullig, qui en sont à leur vingt-deuxième année (les 21 premiers volumes, à partir de 1875, en collaboration avec M. Edouard Noël) ne visent pas à la grande critique. Mais on les consultera, sans doute, longtemps après que cette grande critique sera morte et ses querelles apaisées. C'est l'histoire méthodique des théâtres de Paris, et ce recueil contient le catalogue de toutes les pièces jouées, avec les documents qui s'y rapportent. Ce qui tendrait à gâter cette utile publication, c'est précisément çà et là un fâcheux souci de critique, dont on se passerait d'autant mieux qu'on se préoccupe fort peu de l'opinion de M. Edmond Stoullig, auquel on ne demande que d'être un annaliste précis, complet et véridique. Le volume est précédé d'une assez insignifiante préface de M. A. Claveau sur l'*Education du comédien.*

§

Païen toujours, à la manière dont on l'était au siècle dernier, M. Hugues Rebell, entre deux gros romans, vient de se donner et de nous offrir le divertissement d'un court ballet licencieux et impie : **La Clef de Saint-Pierre**. On y voit un Diable joyeux et paillard qui veut absolument dérober la clef du Paradis pour aller visiter les belles filles qui s'y trouvent, un saint Pierre imbécile et vieille ganache, une avenante Rosine, dont le Malin est amoureux, un juif brocanteur et qui parle à saint Pierre avec l'accent allemand, un trio d'archanges falots et toute une figuration d'opérette à la Hervé, le tout agrémenté d'illustrations plus que vives, parmi lesquelles se recommande une certaine entrée des sept péchés capitaux, souvenir, femmes et décor, de quelle maison Tellier de Marseille ou d'Anvers ? Pour rester à peu près sérieux, M. Rebell a fait précéder ce peu mélancolique livret d'une préface sur le ballet, où il dit, entre autres choses sages, ceci : « La danse est un art tout spécial, qui a sont but en lui-même et ne doit pas servir à figurer des sentiments précis ; tout son charme alors disparaîtrait... Cette habitude de faire servir la danse à d'autres fins que les siennes est, je crois, l'une des raisons qui ont rendu suspect chez nous ce genre charmant du ballet. Les Parisiens ont trop le goût du réalisme au théâtre pour

admettre ces danses figuratives où la mimique tient une si grande place : au contraire, le succès qu'ils ont fait à la Cornalba, à la Loïe Fuller, aux Martinetti et, dernièrement, à Séverin, prouve bien au contraire qu'en laissant à chacun de ces arts (danse et mimique) son caractère, on les réhabiliterait tous les deux ». Et, en train de préfacer, il tente d'expliquer sa funambulesque œuvrette par les lignes suivantes : « L'idée que je me suis plu à y mettre est celle du triomphe du Diable. Le Diable, ici, représente l'humanité avec tous ses instincts bons et mauvais, instincts parmi lesquels se trouvent l'amour et le désir de l'absolu, symbolisé par le Paradis. Ce qu'on appelle mal est ce conflit d'instincts divers que nécessite l'existence. Dès qu'à l'action vitale succède la contemplation, fatalement le mal disparaît, l'enfer n'existe plus. » Qu'on prenne de l'explication ce qu'on voudra.

De M. Charles Bernard, un petit drame en vers, **Lucanie**, vaut plus par le joli sentiment d'une poésie mystérieuse et lunaire que par le sujet, resté vague, ou l'idée, indécise comme le tissu soyeux d'un fin brouillard du nord :

Prends-moi ; voici mon corps comme un cristal pâli,
Mon corps pâle est un vase où coule un peu de lune,
O ! baise mon corps blanc pour y boire la nuit...

Prends-moi ; par mes cheveux la lune s'est tissée,
Elle a par mes cheveux filé de sa lumière,
Viens laver ton front clair au clair de mes cheveux.

M. Lugné-Poe avait inscrit, sur ses programmes **La Chose filiale**, de M. André Veidaux. Il a, paraît-il, renoncé à l'idée de donner cette pièce. Je le regrette. Cela nous eût valu une soirée pour le moins houleuse. En attendant cette représentation problématique, que le directeur de l'Œuvre remplaça par un copieux article de son feuilleton de la *Presse*. M. André Veidaux publie la *Chose filiale*, pièce en cinq actes, en prose, première partie de la *Famille*, tétralogie sociale, dont les autres parties porteront les titres de la *Chose dramatique*, la *Chose inavouable* et la *Chose libre*. Tout ceci indique suffisamment que l'auteur est un philosophe et un anarchiste. L'un et l'autre rôle sont difficiles à tenir au théâtre, où l'on ne peut s'occuper, sous peine de lasser l'attention et de tarir le plaisir, que d'exprimer la vie le moins mal possible, et où la critique des mœurs elle-même ne doit point sortir du cadre strict de la satire et aborder la théorie, ce qui la rend tout à fait insupportable et risque de détruire l'effet, que la simple observation, grossie ou non, était déjà suffisante à obtenir. M. Veidaux qui accumule ainsi, avec une belle inconscience, toutes les difficultés, ne se flatte d'ailleurs

point trop d'avoir réussi : « Vaut-il mieux, se demandait-il dans son introduction, s'engager dans des faits plutôt que dans la dissertation des mobiles, à l'effet de tirer d'une pièce le maximum d'intérêt possible ? L'action est-elle préférable au discours? Oui et oui en théorie. Cependant, est-ce que le théâtre d'idées peut se borner rien qu'au moment physique? Est-ce que le mouvement psychique au théâtre ne s'est pas affirmé, à coups d'œuvres mémorables, est-ce que certains langages prolixes, certains « bavardages » outre qu'ils sont substantiels, ne sont pas éminemment dramatiques ?... Où s'arrête le discours, où commence l'action ? Où s'arrête la phrase intellectuelle, où commence la réalisation matérielle ? Eh bien, dans la *Chose filiale*, j'espère que la dissertation ne nuira pas au fait... Car si bâtir une maison de cinq étages est laborieux sans le concours de l'exercice que possèdent les vétérans d'un métier complexe, j'ose croire que ces derniers ne marchanderont pas un sourire d'encouragement à l'artisan novice dont les fautes naïves dénoncent l'inexpérience de l'âge et dont les gaucheries touchantes dissimulent peut-être des promesses sincères. » Je ne cacherai donc pas à M. Veidaux que son introduction et les idées qu'il y développe me semblent plus heureuses que sa pièce elle-même. Celle-ci offusque souvent, sans parvenir à convaincre. Ses horribles bourgeois d'une part, de l'autre son héros libertaire, par trop prolixe dans l'insulte et dans la propagande, ressemblent plus à des fantoches agités pour le besoin de la cause qu'à des êtres vivants. Mais rien n'empêche, de par l'énergie, la conviction et la sauvage rudesse de cette première œuvre, d'en rester, non sans confiance, sur les « promesses sincères » que nous fait l'auteur.

§

Dans la **Revue d'art dramatique** d'octobre : la suite d'une intéressante étude de M. A. Ehrhard sur *Louis Anzengruber* et le théâtre populaire en Autriche; le *Voyage de Sganarelle au pays de philosophie*. Comédie en un acte, d'après une vieille pièce de Ludwig Holberg, traduite et adaptée par MM. Auguste Monnier et Georges Montignac, et précédée d'une notice. Holberg naquit à Bergen en 1684; fixé à Copenhague vers l'an 1720, il fut le créateur du théâtre national en Danemark. « Par sa spirituelle gaîté et son bon sens, Holberg se range parmi les grands poètes comiques : il fit de fréquents emprunts à Aristophane, à Plaute, à Térence, à Molière, et même à Marivaux. Chez lui, la fable et l'action sont très simples; sa force est surtout dans la conception des caractères, dans les situations comiques et dans le dialogue. Là il créa une langue et une littérature entière dont, avant

lui, il n'existait que des rudiments disparates... Il créa une nouvelle société en répandant la lumière dans les classes moyennes, en faisant une guerre continue au pédantisme, aux sottises, aux préjugés et aux superstitions du temps. »

Louis Dumur.

LITTÉRATURE

Victor Charbonnel : *La Volonté de Vivre*, Armand Colin, 3.50. — Gustave Geffroy : *Pays d'Ouest*, Fasquelle, 3.50. — Teodor de Wyzewa. — *Ecrivains Etrangers, deuxième série*, Perrin, 3.50.

Par une lettre, triste et hautaine, adressée au Cardinal Richard, archevêque de Paris, l'abbé Charbonnel « croit devoir déclarer qu'il n'est plus du clergé, qu'il n'est plus de l'Eglise ». Au temps des Evangiles et de la gnose, alors que les Juifs hellénisants et platoniciens aimaient à traduire en paraboles leurs conceptions métaphysiques ou morales, ils eussent imaginé peut-être quelque *baggada* comme celle-ci : Samson avait un frere dont ne parle point le *Livre des Juges* et qui dès son enfance émerveillait les hommes de son village par sa force et par sa beauté ; et voici que, craignant sans doute sa propre vigueur, l'enfant se lia les bras et les jambes avec des chaînes de fer qu'il fit solidement river à ses poignets et à ses chevilles et quand il vint à grandir les chaînes trop étroites lui meurtrirent la chair, sans que par une sorte d'orgueil qu'il mettait à souffrir il cherchât d'abord à les briser ; un soir de bataille cependant, resté seul parmi les maisons désertées, il tenta un effort suprême et délivra ses mains captives ; mais toutes ses forces s'étaient épuisées en luttes vaines contre les liens presque infrangibles : trop lourde désormais, l'épée lui faillit, lorsqu'il voulut la saisir ; il ne put se défendre contre ceux qui l'assaillaient et tomba, abandonné de tous, à l'heure où dans la nuit montait la première étoile.

Tel apparaît, lamentablement tragique, le destin des âmes vigoureuses et loyales qui ont accepté les chaînes de la discipline catholique et douloureusement s'évadent, lasses à jamais d'avoir usé tant d'énergie pour la délivrance, et presque toujours désarmées en face de l'action future. L'acte où s'est décidé M. Victor Charbonnel, bien que prévu et nécessaire, s'il voulait conformer sa vie à ses idées, n'en comporte pas moins l'un des plus rares courages qui soit ; il implique, en effet, le renoncement à des doctrines jugées vraies autrefois et reconnues telles par une sorte de contrat solennel, et son auteur instruit par l'exemple de Lamennais et d'autres pensées supérieures qui renièrent l'Eglise, se voue délibérément aux clameurs féroces, à la haine tenace et maligne de la meute et à la goujaterie tumultueuse de certaines appro-

bations. L'attitude est belle, émouvante et pathétique ; elle commande la sympathie fraternelle, un peu anxieuse, de quiconque cherche, fût-ce par des voies toutes différentes, la vérité et la justice.

Le livre qui a motivé immédiatement la retraite de M. Victor Charbonnel, **La Volonté de Vivre**, témoigne d'un véhément effort vers la libération intellectuelle et si ses conclusions demeurent encore assez confuses et contradictoires, les prémisses formulées trouveront tôt ou tard dans cet esprit sincère et probe leurs véritables conséquences logiques.

Dès les premières pages, M. Victor Charbonnel pose très lucidement le principe de toute dignité humaine : vivre sa vie en soi même et par soi-même, l'affranchir des habitudes héréditaires ou traditionnelles, courir le beau péril de la liberté. Mais presque aussitôt, il hésite, abandonne le rêve d'une complète autonomie et après avoir presque dit avec M. Guyau : « Il n'y a plus de Christ : que chacun de nous soit son Christ à soi-même » (1) restitue en dehors et au-dessus de l'homme l'autorité étrangère et démesurée du Dieu personnel qui dicte sa loi ; ainsi les esclaves que nous sommes ne connaîtraient que la joie fictive de brèves saturnales et se créeraient gratuitement un nouveau maître identique à l'ancien. Je sais que çà et là certaines phrases laisseraient penser que M. Victor Charbonnel conçoit et affirmera peut-être bientôt une autre doctrine purement humaine : « Les désirs de tous les hommes sont de justes désirs. Les volontés de tous les hommes ont une part de bonté. » Pourquoi faut-il qu'il ajoute : « C'est toi qui vis en eux », sacrifiant au dieu imaginaire l'homme, seul dieu réel ?

Presque partout, précisément en vertu de l'habitude et de la tradition, les affirmations virtuelles où l'amènerait le progrès logique de son raisonnement sont contredites par des affirmations tout opposées. Ainsi, dans un très beau chapitre sur « la Religion », il en montre les très humbles origines et comment elle a été constituée par le fétichisme primitif, par le sentiment obscur d'une dépendance physique absolue à l'égard des choses ; et dans son analyse, il emploie presque textuellement les mêmes termes que Michel Bakounine (2). Puis oubliant tout à coup le mirage psychologique, le caractère hallucinatoire de la croyance qui projette dans le monde une volonté analogue à la nôtre et modelée à l'image de la nôtre, il superpose à l'ensemble cosmique un être extérieur, omnipotent et omniscient. De même, par ailleurs, il indique bien la douleur comme le principal motif sentimental qui

(1) *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, seconde édition, page 169.

(2) *Œuvres*, édition Tresse et Stock, page 98 et passim.

suggère l'idée de l'âme immortelle et de Dieu ; mais il n'en admet pas moins qu'à cette idée dont il vient de montrer la très simple genèse correspond une réalité vivante, à la façon d'un enfant adroit et naïf qui aurait démonté quelque automate, en aurait discerné les rouages élémentaires et s'obstinerait encore à proclamer véritable l'existence apparente et prestigieuse du pantin.

Le regret exprimé ici que M. Victor Charbonnel ne soit point allé jusqu'aux extrêmes limites de sa propre pensée n'enlève rien à la très haute estime qu'inspire sa tentative d'aventureuse recherche et je ne saurais assez louer la sincérité sans réticence de son œuvre : au moins y signalerai-je entre toutes quelques excellentes pages sur la canaillerie « des honnêtes gens », qui valent en leur genre les véhémentes ironies de M. Octave Mirbeau et les cruelles études criminologiques de M. Manouvrier.

Peu d'écrivains, au contraire, sont au même point que M. Gustave Geffroy détachés de la fâcheuse hypothèse théologique et comprennent aussi consciemment l'étroite solidarité de l'homme et du monde. Mais comme il s'abstint en général d'exprimer sous forme d'axiomes abstraits l'idée qu'il se fait de la vie, comme aussi il défendit contre les faciles railleries de jadis les peintres impressionnistes, on se croit quitte envers lui en reconnaissant qu'il observe bien les aspects superficiels des êtres, qu'il excelle à saisir, et à fixer avec des mots, les fugitives colorations de la mer et du ciel et les silhouettes banales des hommes. M. Camille Mauclair et moi-même précédemment avions cru cependant apercevoir dans l'*Enfermé* une minutieuse et sagace psychologie et même y découvrir, entre les lignes, une belle et noble théorie de l'énergie contemplative. Il paraît que nous nous étions trompés et M. Gaston Deschamps, dans un article d'intentions élogieuses, félicite surtout, à propos de **Pays d'Ouest,** M. Gustave Geffroy d'avoir introduit dans les lettres la technique de l'impressionnisme; il pousse le parallèle plus loin et donne à entendre que l'écrivain emprunte aux peintres comme Raffaelli leur vision caricaturale et dépréciative des médiocrités humaines.

Outre que l'assimilation de deux arts tout à fait distincts semble un procédé de critique peu sûr, je crains que l'on ne fasse tort à l'intelligence du peintre et de l'essayiste, en se figurant qu'ils notent au hasard et sans arrière-pensée un moment quelconque de la durée. Que si M. Gustave Geffroy décrit telle vague de l'Atlantique, tel émiettement d'un village rongé par les insectes et qui retourne peu à peu à la terre et à la poussière, telles paysannes bretonnes chantant des cantiques ou matelots demi-ivres emportant dans leur

barque, un soir de tel gros temps, la patronne rapace, fainéante et peureuse qui les gruge et les injurie, il choisit et arrête des minutes spéciales et caractéristiques qui révèlent et expliquent la physionomie des pays et des hommes, en découvrent l'âme latente et renseignent en même temps sur la cervelle particulière qui les a perçues de préférence à tout autres.

S'il voit par exemple que « le wagon est tout empli de lumière verdâtre pendant la traversée des bois qui commencent à Saint-Michel et à Brétigny et vont jusqu'à Etampes », ce n'est point remarque vaine, mais signe d'un esprit qui s'intéresse aux manifestations de la vie élémentaire et qui s'enrichit de sensations nombreuses, par une patiente volonté de saisir les différences, à quoi au fond se réduit le fait de comprendre.

Quant à l'image de l'humanité qu'il s'est élaborée, elle n'apparaît pas si méprisante ni dessinée par une main cruelle qui ne trembla jamais de tendresse ou de pitié. J'aime à la trouver dans la nouvelle presque allégorique qui clôt le livre, le *Sous-sol* : une nuit, le vieillard solitaire qui habite, parmi ses livres, une ancienne et haute demeure, est troublé au milieu de sa lecture par la lumière venue du sous-sol ; il descend de la galerie où il vit et par la porte entre-bâillée de la cuisine voit la brutale orgie des domestiques, le rut forcené, la goinfrerie « d'ivrognes frénétiques à laquelle assistait la petite bergère de huit ans et le vieux ramasseur de bois mort, « souriant et bavant ». Le vieillard regarde, ne dit rien : « il referma doucement la porte — et il remonta. » Il semble que M. Gustave Geffroy soit un peu parent de ce vieillard et qu'il ait pris pour soi la vieille maxime stoïcienne, ne s'étonner de rien ; mais cette apparente indifférence, nécessaire pour bien observer, recèle, à notre sens, un amour de l'humanité beaucoup plus conscient que les basses pleurnicheries d'aucuns et les sermons des moralistes élégiaques.

M. Téodor de Wyzewa dans sa deuxième série d'**Ecrivains étrangers** définit, comme il suit, l'âme russe : « De cette émotion ininterrompue jointe à la vision précise des choses naît la qualité fondamentale de l'esprit slave : l'ironie. Ils perçoivent l'image exacte de ce qui les entoure : mais ne pouvant y rester indifférents, ils donnent à leur perception une forme railleuse. » Il ne serait pas surprenant qu'il eût défini de la sorte son propre esprit, l'un des plus énigmatiques et protéiformes qui soient et par là d'une séduction inquiétante. Souvent cette ironie prend la forme de l'éloge, quand par exemple, ayant montré M. Melchior de Vogüé, « très noble et très délicat gentilhomme français qui vivait dans un train rapide entre Saint-Pétersbourg et Paris et lisait des

romans russes pour se distraire de l'ennui du voyage », il qualifie à plusieurs reprises, d'« admirables » les pièces études de ce gentilhomme sur Tolstoï, Dostoiewsky et Tourgeneff, ou bien encore quand il exalte « la finesse et la pénétration » de M. Victor Cherbuliez ; l'antiphrase est aussi exquise que celle qui fit appeler Philadelphe l'un des Ptolémées, à cause du soin qu'il mettait à faire égorger ses frères.

D'autres fois, M. de Wyzewa, se complaît à présenter en des postures ridicules tels personnages considérables et solennels, comme le vieux Klopstock « enveloppé d'un nuage de fumée, une longue pipe à la bouche » ou F. Creuzer composant pour Caroline de Günderode, éperdument amoureuse de lui, « de petites versions latines qu'il lui conseillait de traduire ». Son goût pour l'ironie est si vif qu'il la tourne volontiers contre lui-même et que, venant à parler du christianisme, il indique en passant ce qu'il peut y avoir de mode et de caprice dans l'âme de quelques néo-chrétiens : « Chez nous, à Paris, il est plutôt de mode de se proclamer les amis de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Aussi bien, à tout dire, l'intelligence de M. de Wyzewa est-elle un composé extraordinaire d'antinomies qui coexistent par une sorte de miracle mental ; cet esprit corrosif et dissolvant vante les bienfaits de la tradition en art et en esthétique ; ce Wagnérien des premiers jours n'est pas loin de priser le genre national de l'opéra-comique ; cet homme instruit et averti des lettres anciennes et des lettres étrangères, apte à comprendre les métaphysiques et à mettre en valeur l'importance d'un menu détail historique manifeste, à l'égard de la science, le plus souverain dégoût. Mais comme il se dément soi-même, comme il trahit sa véritable nature par le souci d'être exact et par la ferveur pour la vérité qui éclate, malgré tout, dans son étude, admirable celle-là, sans antiphrase, sur *les amis de Spinoza*, où l'on voit bien, quoiqu'il la dise vaine, qu'il sait goûter « l'ivresse naïve et grave » de la pensée !

PIERRE QUILLARD.

HISTOIRE. SOCIOLOGIE

Varsili Verestchagin : *Napoléon Ier en Russie*, librairie Pilson, 3.50. — O.-G. de Heidenstam : *Une sœur du Grand Frédéric, Louise Ulrique, reine de Suède*, avec introduction de M. René Millet, Plon et Nourrit, 7. 50. — William Lawrence : *Mémoires d'un Grenadier anglais*, traduits par Henri Gauthier-Villars, Plon et Nourrit, 3, 50.

Vassili Verestchagin. — **Napoléon Ier en Russie**. — Un amusant dessin d'Hermann Paul représente M. Félix Faure épanoui, débordant, saluant par-dessus bord du landau qui

le ramène à travers les ovations, et disant au ministre rencogné qui l'accompagne : « Hein ! Méline, Napoléon n'est pas rentré comme cela ! ».

En effet, de par les jeux de la politique, deux peuples, que leur situation géographique comme leur dissemblance ethnique destinaient à se rester indifférents aussi bien qu'ils étaient et sont encore inconnus l'un à l'autre, devinrent ou se crurent, en moins d'un siècle, ennemis acharnés et alliés fraternels. Le livre de M. Verestchagin oblige à se souvenir de la première de ces attitudes. C'est moins un livre qu'une série de documents, réunis par le peintre philosophe pour sa campagne peinte contre la guerre. Ces documents gagneraient à être présentés avec plus de méthode, et une indication plus précise des sources. Ils intéressent toutefois par leur grande diversité de ton et par l'impression unique qui pourtant s'en dégage. Ces témoignages peuvent rectifier utilement certains préjugés encore répandus en France sur la campagne de Russie. L'histoire traditionnelle nous l'a longtemps montrée comme un drame en deux actes. Dans le premier, l'expédition préparée par son chef avec une sûreté et une prévoyance admirable, réussit de point en point, une série de victoires, terminée par le coup de tonnerre de la Moskowa, amène à Moscou l'invincible empereur. Au second acte, revirement de fortune aussi subit qu'inattendu, et impossible à prévoir, parce qu'il naît de circonstances extérieures et fortuites : incendie de Moscou, hiver prématuré et d'une rigueur insolite. Les désastres de la retraite ne sont dûs qu'au climat, et l'armée russe n'y est pour rien. En réalité, les choses se sont passées tout autrement. Dès les premiers jours de l'expédition, des signes de lassitude, d'épuisement, se manifestent dans l'armée envahissante. Les effectifs fondent. Rien n'arrive comme Napoléon l'avait prévu, sans cesse il hésite et tâtonne, dès le mois de juin, une nuit de glaciale tourmente à fait périr dix mille chevaux, l'activité brouillonne et stérile de Murat met les autres sur le flanc, Napoléon perd le contact des armées russes qui se dérobent, se rejoignent malgré lui, refusent la bataille qu'il cherche. Dès lors, il est anxieux, change sans cesse de plan. Il voudrait la paix, et s'aperçoit avec une terreur inavouée que les Russes n'en veulent plus. Il faut aller jusqu'au bout de sa conquête. A Vitebsk, il a sa dernière inspiration raisonnable : s'arrêter, remettre au printemps prochain la suite de la campagne. Mais huit mois d'arrêt, des quartiers d'hiver pris au mois de juillet, que dira l'Europe ? Et il repart, sentant qu'il s'enfonce dans un inconnu plein de péril, en proie à un malaise qui gagne son armée tout entière. L'effroyable victoire de Borodino les aisse sans joie. Elle a vraiment trop coûté. D'ailleurs, on

sait que les Russes se disent vainqueurs, et malgré qu'on en rie, malgré qu'ils aient cédé le champ de bataille, on ne sait pas jusqu'à quel point ils n'ont pas raison. L'empereur a refusé à Davout l'autorisation de tourner leur armée que le maréchal se faisait fort d'anéantir, et voici que Koutourow vire autour de Moscou, s'évanouit, disparaît. Que l'armée coalisée portait en elle depuis longtemps des germes de perdition et de mort, c'est prouvé par l'incroyable rapidité avec laquelle elle se décompose et se désorganise, aussitôt entrée dans Moscou. Dans la ville à demi déserte, à la lueur des flammes, commence un carnaval sinistre. Brusquement toute discipline disparaît. Le pillage et l'ivresse partout, chefs et soldats, sur les uniformes, portent des défroques orientales et des vêtements de femmes.

Aucune mesure n'est prise pour sauver ce que l'on pouvait trouver d'approvisionnements, pour former des réserves et assurer les subsistances. Et vraiment, ceux qui nous présentent Napoléon comme professeur d'énergie, doivent admettre qu'à ce moment, il avait dépensé la sienne tout entière; car il est impossible, dans une situation critique, de montrer moins de prévoyance, de fermeté et de décision. Il s'amuse à des propositions de paix, sans voir ce qui est évident, à savoir que le sacrifice de leur capitale, prémédité ou non, étant chose accomplie, les Russes ont tout à gagner et rien à perdre à continuer la lutte. Il ne sait ni partir quand il est temps encore, ni demeurer, quand Daru lui montre que c'est le seul parti qui reste à prendre. Comme un enfant il s'emporte contre les choses, et quittant le Kremlin, il ordonne de le faire sauter. Il se console de sa retraite en déclarant : « Que le Kremlin est détruit, que désormais Moskou n'est plus qu'un amas de décombres, qu'un cloaque impur et malsain, sans importance politique ni militaire. » Il ment à la France dans tous ses bulletins : c'est une tradition que tous les gouvernements se transmettent avec fidélité; mais ici vraiment, l'invraisemblance est trop choquante, et devait augmenter encore le découragement de ceux qui voyaient les choses. Il retrouve un peu de vigueur à Krasnoë; à la Bérésina, où il devait être pris avec les derniers débris de son armée, il passe grâce à un stratagème qui réussit par l'inconcevable incurie de Tchitchagoff. Enfin, à Smorgoni, après avoir lancé le dernier bulletin où il conclut en disant que sa santé n'a jamais été meilleure, il part pour Paris :

« Une heure après la fuite de l'empereur, dit René Bourgeois, je m'approchai d'un bivouac de la Garde. Un chef de bataillon de grenadiers abordant un officier supérieur lui dit à haute voix : « Eh bien ! le brigand est donc parti ? » — Il

vient de passer à l'instant, répondit son compagnon d'armes et de malheur, il nous a fait comme en Egypte.»

On ne peut, en lisant ces documents, s'empêcher de songer au chef-d'œuvre de Tolstoï. L'inoubliable récit que l'auteur de *La Guerre et la Paix* a tracé de cette triste aventure paraît plus saisissant encore de vérité et de netteté quand on relit les dépositions des témoins. Le Koutouzow de l'histoire est bien celui, si particulier, qu'il a dessiné. Peut-être lui a-t-il prêté trop de désintéressement, en supposant qu'il ne voulait pas prendre Napoléon, et seulement le reconduire aux frontières de la Russie. Sans l'ineptie de Tchitchagoff, Napoléon tombait aux mains des Russes. Dans la nuit tragique qui précéda le passage de la Bérésina, Duroc et Daru causaient devant l'empereur qu'ils croyaient endormi et prononcèrent le mot de prisonnier d'Etat. Napoléon se récria. S'il eut été prisonnier d'Etat en 1812, la postérité n'aurait rien perdu pour avoir, au lieu du Mémorial de Sainte-Hélène, le Mémorial de Tosmk ou d'Irkoust: la France et l'Europe y eussent gagné d'éviter Dresde, Leipsick et Waterloo. Mais l'étonnement de l'empereur à cette idée, étonnement manifestement sincère, est la plus significative révélation de son caractère : « Ils n'oseraient! » dit-il. Le duc d'Enghien à Vincennes, Toussaint Louverture à Joux, Ferdinand VII à Valençay, Pie VII à Fontainebleau, n'étaient pas des exemples suffisants. Il se flattait d'avoir un prestige qui en imposerait encore, après la disparition de la force materielle. « Et la France? » demandait-il. Il s'imaginait que la France, épuisée, saignée à blanc, cette France dont il ne pourrait pas, en armant les boiteux et les enfants de seize ans, tirer plus de deux cent mille hommes, se soulèverait d'elle-même pour le reconquérir. Daru lui fit entendre quelques paroles de bon sens.

§

Un historien suédois, M. de Heidenstam, a écrit en français la vie de Louise Ulrique, sœur du grand Frédéric et femme d'Adolphe Frédéric roi de Suède. M. Réné Millet, ancien ministre de France à Stokholm présente au public l'auteur et l'héroïne, dans une introduction tant soit peu prudhomesque. M. Millet tient en assez mince estime la curiosité historique du lecteur français : une reine de Suède qui ne s'appellé point Christine et n'a fait tuer personne à Fontainebleau, c'est de quoi, pense-t-il, le déconcerter : il faut, pour qu'il se retrouve chez lui, lui parler d'anarchie parlementaire et de concentration du pouvoir. Il est pourtant des esprits qui prennent plus de plaisir à suivre le développement des caractères individuels, que l'évolution toujours analogue des faits politiques. Le trait dominant de Louise Ulrique fut l'or-

gueil et l'amour du pouvoir. Dès son mariage elle prend un ascendant complet sur son mari alors prince héritier : on peut compter qu'elle gouvernera à sa place. Le malheur, c'est que depuis 1720, le roi de Suède ne gouverne plus ; la réalité du pouvoir appartient à la Diète, et en fait à la noblesse qui y domine. Toute sa vie Louise Ulrique rêva de rétablir le pouvoir absolu ; mais les tentatives qu'elle fit du vivant de son mari échouèrent assez piteusement : un essai de complot coûte la vie à quelques jeunes seigneurs qui s'y lancent à l'étourdie. Le dénouement de l'aventure n'est pas aussi tragique pour la reine, mais il est aussi humiliant : pour acheter des adhésions parmi les membres de la Diète, elle a fait argent de tout, et mis en gage les pierreries de la couronne : trahie par l'indiscrétion d'une suivante, elle se trouve dans la position la plus fausse. Cette histoire de bijoux fait penser à Marie Antoinette, dont Louise Ulrique avait la hauteur et l'orgueil, mais non la grâce légère et la séduction. En luttant contre la révolution, la reine de France ne faisait que défendre les prérogatives traditionnelles de la couronne qu'elle avait été appelée à porter : la reine de Suède en voulait acquérir de toutes nouvelles.

Cette révolution politique qui avait été le rêve de toute la vie de la souveraine, son fils Gustave III, l'accomplit en 1772 sans coup férir. Il rendit au pouvoir royal le caractère quasi absolu qu'il avait sous Gustave Adolphe. Louise Ulrique applaudit au succès de son fils avec lequel elle vivait en mauvaise intelligence, mais elle ne put se consoler de ne pas exercer elle-même le pouvoir ainsi conquis.

La fin de sa vie fut misérable, Gustave III, après avoir vécu dix ans étranger à sa femme Sophie-Madeleine de Danemarck qu'il appelait la « vierge couronnée » eut l'idée tardive d'en avoir un héritier. Il s'en ouvrit à un écuyer, Munck, qui négocia le rapprochement entre les deux époux. La reine eut un fils. Le frère de Gustave III, le prince Charles, dont cette naissance ruinait les espérances de succession, s'avisa d'accuser Munck, dont le rôle avaît été au moins bizarre, d'être le père réel de l'héritier présomptif. Il sut faire accepter cette calomnie à la reine mère, et Louise Ulrique parla. On juge de l'esclandre : le prince Charles rejeta sur sa mère tout l'odieux de l'invention, et Louise Ulrique fut exilée pour le reste de sa vie.

Son caractère se révèle surtout dans ses nombreuses lettres à ses frères et sœurs de Prusse : écrites avec cet abandon, cette affection familiale un peu redondante qui était de tradition chez les princesses allemandes, et dont les lettres de la duchesse d'Orléans offrent un si complet exemple.

M. René Millet déclare que cette femme orgueilleuse mais

droite, n'eût à se reprocher *aucune faute sérieuse dans l'ordre moral*, et qu'elle a dû mourir sans rien comprendre aux causes de son infortune. Je ne sais pas bien quelles sont les limites de l'*ordre moral*, mais il me semble que se faire, sans l'ombre d'une preuve, le porte parole d'une accusation qui devait avoir pour triple résultat de convaincre son fils d'imposture, sa bru d'adultère, et son petit-fils de bâtardise, c'est une inconséquence qui mérite le titre de faute grave, et suffit pour motiver l'infortune, si, comme le pense classiquement M. Millet, notre infortune résulte de nos fautes.

§

Le rapprochement entre les **Mémoires du Grenadier anglais** Lawrence et les cahiers du capitaine Coignet s'imposait, et le traducteur, M. Gauthier Villars, ne manque pas de l'indiquer, mais uniquement pour faire ressortir la simplicité de l'Anglais et l'emphase du Français. Tous deux sont nés paysans, à peu d'années d'intervalle, tous deux, enfants, furent valets de ferme, gardeurs de bestiaux : mais Lawrence mis en apprentissage et battu par son maitre, s'engagea : Coignet, très bien traité par le sien, fut happé par le recrutement, et partit d'ailleurs avec joie. Tous deux étaient braves, disciplinés, durs. à la fatigue, et quasi illettrés. Mais on retrouve dans Coignet l'écho des proclamations solennelles si à la mode en France à cette époque et cette hantise perpétuelle de gloire guerrière qui avait faussé l'esprit de la nation.

Lawrence, pour sa prime d'engagement et sa soide a accepté le métier militaire ; il accomplit le pacte avec une exemplaire ponctualité. Il endure fatigues, privations, blessures, péril de mort, comme il accepterait les obligations pénibles de toute autre profession. A aucun moment il ne songe à tirer vanité de sa vaillance ou même à la remarquer. Cependant il n'aime pas les lâches, et il apprécie le courage de ses adversaires français, il semble même qu'il aime mieux avoir affaire à eux qu'aux Espagnols qui lâchent pied à la première décharge : c'est par un goût naturel de « l'ouvrage bien faite. » Il a conscience de ses droits et les défend posément. Il n'est pas sanguinaire et ne tue que par nécessité. Coignet au contraire ne se rappelle pas sans une certaine sensualité féroce les sept Hongrois, que, pour un coup d'essai, il embrocha à Montebello. Ce sont des âmes comme la sienne que reflètent naïvement ces deux vers de la chanson célèbre :

On va leur percer le flanc :
Que nous allons rire !

Tous deux sont maraudeurs, et en pays ami comme ennemi, font volontiers main basse sur tout ce qui est bon à manger.

C'est la conséquence naturelle des privations ordinaires, et dans les deux armées, les chefs font semblant de ne pas voir. L'Anglais et ses camarades poussent souvent le vol au delà des comestibles. Car Lawrence sait compter : quand il est promu caporal ou sergent, il pense de suite à l'augmentation de solde : Coignet ne voit que les galons, le droit de porter l'épée. Par un phénomène assez remarquable, ce paysan de France a oublié la valeur de l'argent ; tant qu'il sera au service, il le laissera couler entre ses doigts.

Tous deux finissent à peu près de même, l'un simple sergent retraité avec neuf pence par jour de pension, devient cabaretier; l'autre capitaine et officier de la Légion d'honneur, est réduit par le changement de régime à tenir un commerce d'épicerie : l'instinct sanguinaire se rendort chez lui aussi facilement qu'il s'était éveillé ; tous deux sont mariés, aiment leurs femmes, sont satisfaits de leur sort. Ils représentent bien la moyenne des deux armées : c'est par le moyen de centaines de milliers de braves gens comme eux, faits pour la vie la plus simple, qu'on peut accomplir les actions les plus étranges et les plus contraires à la nature.

MARCEL COLLIÈRE.

SCIENCE SOCIALE

Le Congrès international de sociologie de Paris, juillet 1897. — La thèse de l'organisme social. — *Conscience et volonté*, par Novicow. — *La Pathologie sociale*, par Paul de Lilienfeld. — *Organisme et société*, par René Worms. — Les rapports de la sociologie avec la biologie, la psychologie et la théologie.

La précédente chronique annonçait une discussion de la thèse de l'organisme social. La question est tout à fait d'actualité puisqu'elle a été à l'ordre du jour du Congrès de sociologie tenu à la Sorbonne en juillet dernier. Plusieurs mémoires y furent consacrés et plusieurs séances employées à la débattre (1). Ce n'est pas trop, car fut-elle inexacte, la théorie, soit par son allure brillante et spécieuse, soit par sa connexion avec le système transformiste, soit enfin par le grand mouvement d'esprit qu'elle a occasionné dans le camp sociologique, serait encore de celles qui méritent attention.

Car il ne suffirait vraiment pas d'opposer à l'assimilation de l'organisme et de la société une de ces fins de non-recevoir dont sont coutumiers les gens d'esprit et même les autres. Les plaisanteries sur l'origine simienne de l'homme n'ont que faiblement nui en somme au darwinisme ; de même les sou-

(1) Séances des 22, 23, 24 juillet 1897. Communications de MM. de Lilienfeld, Novicow, Tarde, Worms, Stein, de Kranz, Espinas, Garofalo, Steinmetz, Stauke, Limousin, etc.

rires que font naître certains rapprochements entre le clergé, je suppose, et un tissu nerveux qui serait devenu adipeux, (je crois bien que l'idée est de M. Giard) ne doivent pas faire condamner d'avance une théorie qui peut se réclamer de quelques-uns des plus grands noms de la science contemporaine. Ces savants ont vu, aussi bien que leurs ironiques appréciateurs, qu'un groupe d'hommes était tout autre chose qu'un homme ou qu'une amibe. D'autre part une simple phrase comme celle de Huxley : « l'éponge est une cité aquatique où les gens sont disposés le long des rues et des routes de manière que chacun peut aisément prendre sa nourriture dans l'eau dont le courant les baigne » devrait suffire à faire réfléchir, et aussi à faire exiger que la thèse de l'organisme social, si elle doit être définitivement rejetée, le soit en connaissance de cause.

Cette thèse a ses quartiers de noblesse, puisqu'on peut la faire remonter à Aristote et à Platon, et sa descendance établie puisqu'on la retrouve au cours des temps chez plusieurs penseurs, Bacon, Pascal, Hobbes et bien d'autres encore. Mais c'est surtout de notre temps qu'elle a fait fortune, et ceci ne doit pas surprendre. Les grandes découvertes physiologiques dues au microscope, la fondation de la biologie générale, l'effervescence scientifique développée par le transformisme, toutes ces causes devaient avoir pour effet de faire considérer la vie comme le centre du cosmos, et de souder, suivant le mot de Taine, les sciences sociales aux sciences naturelles. Le fondateur, ou tout au moins le parrain, de la sociologie, Auguste Comte, génie puissamment synthétique, avait employé l'expression d'organisme social et posé que les phénomènes biologiques et les phénomènes sociaux, s'ils ne sont point identiques sont certainement homogènes. Après lui, Herbert Spencer, avec sa richesse de documentation et son ingéniosité habituelles, avait dans la seconde partie de ses *Principes de sociologie* longuement développé l'assimilation des sociétés aux organismes : « La société, disait-il, présente une croissance continue ; à mesure qu'elle croît, ses parties deviennent dissemblables ; leur structure devient plus compliquée, les parties dissemblables prennent des fonctions dissemblables : ces fonctions ne sont pas seulement différentes mais leurs différences sont unies par des rapports qui le rendent possible les unes par les autres ; l'assistance mutuelle qu'elles se prêtent amène une dépendance mutuelle des parties ; enfin les parties unies par ce lien de dépendance mutuelle vivant l'une par l'autre et l'une pour l'autre, composent un agrégat constitué sur le même principe général qu'un organisme individuel. L'analogie d'une société avec un organisme devient encore plus frappante quand on voit que tout organisme d'un volume appréciable est une société

et quand on apprend ensuite que dans l'un comme dans l'autre la vie des unités continue pendant quelque temps quand la vie de l'agrégat est subitement arrêtée, tandis que si l'agrégat n'est pas détruit par violence, sa vie dépasse de beaucoup par sa durée celle de ses unités. »

Malgré son désir de rattacher aussi étroitement que possible les sciences sociales aux sciences naturelles, Herbert Spencer n'avait d'ailleurs parlé que d'analogie, et même il avait loyalement indiqué les points de différenciation ; il avait bien vu notamment (comment aurait-il pu ne pas le voir ?) que dans l'organisme la conscience réside dans l'agrégat, alors que dans la société elle n'existe que dans les éléments de l'agrégat, dans les individus, et de ceci il avait déduit, conséquence de la plus haute importance, qu'en l'absence d'un sensorium social, ce n'était pas le bien-être de l'agrégat considéré en dehors de ces unités qu'il fallait chercher, ce qui confirmait son individualisme favori. Ceux qui après lui s'étaient le plus fervemment ralliés à la thèse de l'organisme social n'en avaient pas moins fait de fondamentales réserves. M. Alfred Fouillée qui, logicien rigoureux, l'avait poussée plus loin que lui, avait changé sa physionomie en la combinant avec la théorie du contrat social, téléologique sinon originaire : l'organisme contractuel qu'il concevait était tout autre chose que l'organisme social de certains transformistes. M. Schæffle de son côté, tout en admettant que la société était un être vivant, un être organisé, lui refusait pourtant le nom d'organisme. Enfin Taine, bien qu'adoptant les idées nouvelles, avait en psychologue, essentiel qu'il était, maintenu à la science sociale son domaine propre, d'où ses vues autrement larges que celles d'Herbert Spencer. En somme, la conception biologique du groupe humain n'avait été admise sans restrictions que par des naturalistes, M. Perrier, M. Espinas, M. Bordier, quand M. de Lilienfeld et tout récemment M. Worms s'appliquèrent à « édifier dans son ensemble » la théorie de l'organisme social, et rendirent en effet, mais non dans le sens qu'ils auraient voulu, un service très réel à la sociologie (1). En effet, malgré toute leur

(1) Aug. Comte : *Cours de philosophie positive*, leçon 50e. Herbert Spencer : *Principes de sociologie, II.* Alfred Fouillée : *La Science sociale contemporaine.* Schæffle : *Structure et vie du corps social.* Taine : *Origines de la France contemporaine*, passim. Edmond Perrier : *Les Colonies animales.* A. Espinas : *les Sociétés animales.* Dr Bordier : *La Vie des sociétés.* Novicow : *Conscience et volonté sociales.* Paul de Lilienfeld : *la Société humaine considérée comme organisme réel.* — *La Pathologie sociale.* René Worms : *Organisme et Société.* On pourra consulter aussi la *Revue de Philosophie*, juin 1896, la *Revue de Métaphysique*, juillet 1897, la *Revue de Sociologie*, août et septembre 1897.

bonne volonté, ces auteurs ne purent pas pousser la théorie beaucoup plus loin que MM. Herbert Spencer et Alfred Fouillée qui semblent d'ailleurs l'avoir abandonnée à cette heure (1). M. de Lilienfeld, si j'en crois son continuateur, dans la première moitié de son livre, ne sort pas des généralités qu'il se borne parfois à affirmer, et dans la seconde tente des assimilations plus ingénieuses que sûres, plus piquantes que décisives : et M. Worms, à son tour, d'une part tout en accumulant avec beaucoup d'ingéniosité le plus possible d'analogies de détail qu'il considère comme « la meilleure preuve qu'il y ait à donner de l'analogie générale des sociétés et des organismes » reconnaît que plusieurs de ces ressemblances sont « plus curieuses qu'instructives » et veut que l'analogie « ne s'exagère pas sa propre portée » ; et d'autre part finit par conclure que la société n'est pas un organisme, mais « un supra-organisme, un organisme avec quelque chose d'essentiel en plus », ce qui ôte bien tout intérêt à la thèse, car si la société n'est pas un organisme, à quoi bon l'étudier à travers la science de l'organique ?

Il est juste toutefois, puisque la théorie a dû à son apparence scientifique, une vogue encore subsistante, de l'examiner de plus près, et de voir pourquoi il faut la rejeter. Nous avons dit qu'Herbert Spencer ne s'était pas déguisé la gravité d'une des différences entre l'organisme et la société, la conscience qui réside dans l'agrégat organique et ne réside pas dans l'agrégat social ; les efforts faits par les récents défenseurs de la théorie pour prouver que les cellules de l'organisme ont peut-être une conscience rudimentaire et une liberté rudimentaire sont vains, car vraiment du moment que nous n'avons d'autre critère de la conscience que notre propre conscience, nous ne pouvons admettre scientifiquement une hypothèse impossible à démontrer. Et d'ailleurs quand bien même on admettrait que les cellules sont aussi conscientes et aussi libres ou aussi peu libres (heureusement nous n'avons pas à nous engager dans le fourré déterministe) que les hommes, il resterait à prouver que la société, elle, est aussi consciente et libre que l'homme. Ce serait le cas de modifier à peine le mot de Joseph de Maistre : la société, quelle est donc cette femme ?

Une autre différence d'ensemble est la continuité des cellules et la discontinuité des hommes ; je ne dis pas la contiguité, l'espace étant une chose relative ; on pourrait en

(1) « Il ne faut pas non plus absorber la sociologie dans la biologie. » A. Fouillée : *Le Mouvement positiviste et la conception sociologique du monde*, p. 235, Paris, 1896. G. Herbert Spencer : *The Relations of biology, psychology, and sociology (Appleton's Popular science monthly*, déc. 1896).

effet supposer, comme M. Novicow s'amuse à le faire, un homme un million de fois plus gros que nous et dans lequel les cellules ne seraient pas plus éloignées que les habitants d'une ville, mais la nature du lien cellulaire n'en resterait pas moins tout autre que celle du lien social, c'est ce qu'on veut dire quand on parle de continuité ; cette différence, Herbert Spencer l'avait déjà notée en opposant le concret de l'organisme au discret de la société, et il avait essayé, très subtilement, de répondre à l'objection en considérant le sol et l'air comme un tissu intercellulaire analogue au protoplasme dans lequel baignent les cellules. Mais cette explication est abandonnée par le dernier et le plus décidé avocat de l'organicisme, et avec raison ; le lien social ne peut être que psychologique puisque c'est toujours un consentement exprès, tacite ou forcé, mais alors il n'a rien de commun avec le lien biologique des cellules, le protoplasme.

Troisième différence, non moins fondamentale, et que M. Saint-Marc a mis en lumière. Une cellule ne peut appartenir qu'à un seul organisme, un homme peut faire partie de plusieurs sociétés, et dans chaque ordre d'association, il peut faire partie de plusieurs groupements ; de combien de compagnies commerciales ou artistiques ne puis-je être membre ? même les sociétés les plus jalouses ne le sont qu'artificiellement ; sans le Code qui interdit dans un but pratique le cumul de nationalités et on pourrait appartenir psychologiquement, à plusieurs peuples, et comme la religion la plus exclusive est toujours complexe, un catholique, par exemple, peut se considérer à la fois comme appartenant à trois religions, la juive, l'hellénique et la chrétienne. En tout cas, un homme peut toujours faire partie à la fois de la grande société humaine, d'une civilisation, d'une église, d'une nation, etc.

Quatrième différence, dont nous aurons occasion de voir plusieurs exemples ; les analogies qu'on établit à grand peine suivent une marche inverse en biologie et en sociologie suivant que le type s'élève ; l'être social ne se perfectionne qu'en se différenciant de l'être vivant. C'est que la vie sociale n'a vraiment de commun que le nom avec la vie organique. Comme l'a montré M. Tarde dont les idées ont ici révolutionné la science, la société, concept ou état résultant d'un concept, ne peut être rapprochée que de l'organisme spécial qui conçoit, du cerveau ; or c'est justement l'organe où le rôle des éléments biologiques est le plus obscur, et dont l'activité propre est la plus indépendante des cellules ; encore y a-t-il un lien entre elles, mais entre la sociologie et la psychologie, même la psycho-physiologie, y a-t-il bien un lien ? Sans doute l'une étudie des rapports naissant d'idées qu'étudie l'autre, sans doute la santé sociale dépend de la santé cérébrale de

ses membres, mais elle dépend aussi de la la santé corporelle et des conditions cosmiques. En réalité ce n'est pas par sa face physiologie que la psychologie se rapproche de la sociologie, c'est par sa face idéologie, mais alors l'anatomie du cerveau, lès lobes de Broca, les substances blanches et grises, tout cela devient inutile pour le sociologue et peut-être même dangereux par la tendance à l'aiguiller sur la voie biologique.

Quand aux analogies de détail, elles sont bien souvent de pure illusion, et plus ingénieuses que sûres comme celles de M. de Lilienfeld, ou plus curieuses qu'instructives comme celles de M. Worms. Il est certainement licite — et inoffensif — d'emprunter des étiquettes aux sciences naturelles, et de parler d'anatomie sociale, de physiologie sociale, de pathologie, d'hygiène, de thérapeutique toujours sociales, d'embryologie, de paléontologie et de taxonomie, et « d'autres technologies qui ne forment pas encore de science ayant reçu un nom spécial ». Plus décisif serait d'établir une assimilation entre telle fonction biologique et telle fonction sociale.

Qu'est-ce qui correspond par exemple à la nutrition, en matière de société ? Où voit-on un peuple saisir, broyer et avaler des éléments étrangers ? dans le cas de conquête, si l'on veut, et c'est bien ainsi que M. Gumplowicz entend la nutrition sociale. Mais alors elle n'est point nécessaire, comme la nutrition vivante, puisqu'elle est heureusement si accidentelle, de plus en plus rare, et parfois vaine ou même nuisible : qui ne se rappelle les nombreux cas où une déglutition de ce genre a été moins néfaste à l'avalé qu'à l'avaleur, obligé peu après de rendre sa proie ? Ce qui importe à une société ce n'est pas la conquête de membres nouveaux, c'est leur assimilation, fait psychologique et non biologique. Que si le démon de l'analogie veut jusqu'ici rapprocher cette assimilation des cœurs de la digestion des aliments, il restera encore à rappeler que les sociétés qui se sont nourries d'éléments étrangers, annexion brutale ou même immigration ont toujours été exceptionnelles, que même aujourd'hui les plus pacifiquement hospitalières font un choix de leurs aliments psychologiques, puisque les Etats-Unis et l'Australie prohibent l'entrée des hommes de race jaune ; la règle des sociétés continue à être le développement intérieur, par la natalité nationale où il n'y a vraiment ni déglutition, ni digestion. D'ailleurs, plus le lien social se fortifie et plus ces préhensions d'étrangers se raréfient, les sociétés religieuses sont moins ouvertes que les sociétés civiles, et les sociétés nationales moins ouvertes que les sociétés religieuses. On pourrait ajouter, en outre, que les sociétés présentent des phénomènes d'assimilation mutuelle inconnus aux organismes ; même dans le cas de tissus parasites, il y a, comme on l'a finement

remarqué, entre exploitation, mais non entre organisation, comme au cas de deux sociétés s'influençant réciproquement.

Et la génération, cette vie de la vie, où en trouvera-t-on l'équivalent dans la société ? parlera-t-on de sexualité sociale, de gestation et d'obstétrique sociales ? Quel est chez les gallo-romains ou les anglo-normands l'élément mâle et l'élément femelle ? il serait d'autant plus difficile de le dire que nul peuple n'est le produit de deux facteurs seulement : à côté des angles et des normands, par exemple, il y a des saxons, des danois, des romains, des bretons, sans parler des peuples préhistoriques ; il faut laisser cette recherche aux patriotes qui réservent, bien entendu, à leur pays le rôle mâle ; pour M. de Bismarck la France ne peut être que la femelle dans le produit civilisation. On ne peut même pas rapprocher la scissiparité de la colonisation, car l'une est le fait des organismes inférieurs, l'autre est le fait des sociétés supérieures ; en réalité la fonction génératrice nécessaire à la vie, est absente de presque toutes les sociétés.

Arbitraires donc sont les rapprochements entre la génération et les colonies, la nutrition et la conquête, la digestion et l'assimilation (irait-on jusqu'à comparer aux excréments les dissidents que les sociétés nationales expulsent parfois comme non assimilables, hébreux, protestants, aristocrates, etc. ?) et arbitraires aussi les analogies qu'on a voulu voir entre la circulation du sang ou de la sève et celle des voyageurs et des marchandises, entre le réseau nerveux et le réseau télégraphique. La circulation sociale peut se ralentir ou même cesser sans que la vie sociale s'interrompe : quel déplacement d'objets ou de personnes voit-on, par exemple, dans une congrégation religieuse, dans un couvent ? Et quant au réseau nerveux, si à la rigueur on peut rapprocher des cellules contiguës qui le forment les individus qui « font la chaîne » comme dans les incendies de village ou dans certaines sociétés tout à fait barbares, chacun voit que ce caractère ne va certes pas en s'accentuant dans les sociétés comme dans les organismes au fur et à mesure de leur développement, et qu'en réalité il n'y a rien de commun entre les communications psychologiques des soi-disant cellules sociales et les ordres que le cerveau transmet aux tissus organiques. D'ailleurs où trouverait-on l'équivalent social du cerveau ? On l'a cherché un peu partout, et en dépit des divergences chacun ne le trouve bien qu'en soi-même ; les hommes d'action politique voient le cerveau social dans le gouvernement qu'ils cherchent à conquérir, les hommes de science dans l'élite intellectuelle qu'ils prétendent représenter, les militaires, avec beaucoup plus de raison, dans leur général en chef auquel ils collaborent ; cela prouve bien que le cerveau social n'est qu'un fan-

tôme créé par le cerveau d'un chacun. Voudra-t-on, en jouant sur les mots, dire avec MM. Novicow et Worms que la « conscience sociale réside dans les chefs de la collectivité » héros, génies, tribuns ? ce sera vrai, mais d'une vérité psychologique et non plus biologique, car alors demanderions-nous où l'on trouverait dans un organisme l'équivalent de cette conscience sociale qui peut parfois faire défaut, et qui, d'après certains, fait d'autant plus défaut (les peuples heureux n'ont pas d'histoire) que le corps social est plus sain ?

Et la pathologie sociale à laquelle M. de Lilienfeld a consacré un volume, que donnera-t-elle ? des mots, des mots, diathèse religieuse, fièvre obsidionale, hystérie révolutionnaire, amnésie d'émigrés, et puis ? où trouvera-t-on les dépuratifs de la dévotion, les brômures de l'anarchisme, le quinquina de l'état de siège ? les chapitres consacrés par les spécialistes à la thérapeutique et à l'hygiène sociale, sont singulièrement vides ; c'est qu'il ne peut y avoir là qu'analogies parfois curieuses : Quand Thibaudeau disait au Premier Consul : « L'émigration est une maladie de peau, le jacobinisme est une maladie de l'intérieur » il ne faisait qu'un mot d'esprit et de bon sens ; il est vrai que c'est déjà beaucoup. Ici encore, d'ailleurs, les moins forcés de ces rapprochements sont empruntés à la psychiâtrie, c'est donc que la nature des maladies sociales n'est pas précisément organique : il y a une folie collective comme il y a une folie individuelle, mais elles ressortent de la psychologie telle que l'ont établie Taine et M. Ribot, et non de la biologie sociale que voudraient instaurer les organicistes.

A la psychologie encore faudrait-il recourir pour trouver l'équivalent des bacilles et des microbes ; ce sont des idées, et des sentiments qui peuvent bouleverser des sociétés, fonder des religions, dissocier ou renforcer des fédéralismes ; ces ferments sociaux toutefois présentent cette différence essentielle d'avec les microbes pathologiques qu'on ne sait jamais bien s'ils sont toxiques ou salutaires ; tous les principes vivificateurs des sociétés ont commencé par paraître dangereux. La santé sociale doit fort différer de la santé corporelle, car les peuples ne savent jamais s'ils sont malades ou bien portants ; sur dix français cultivés, cinq prétendent que leur patrie va de mieux en mieux, surtout depuis 1789, cinq qu'elle va de pis en pis, surtout depuis 1789 ; ce n'est même que depuis Pascal, trois siècles à peine, que l'humanité se fait un concept optimiste de la civilisation. Mieux encore, on ne sait pas quand certaines sociétés naissent ou meurent, les nationalités par exemple, on ne sait même pas si elles sont vivantes ou mortes ; où trouve-t-on dans tout l'empire organique le pendant du phénomène polonais que présente « l'empire supra-orga

nique » un « mystère de la trinité » vraiment incompréhensible aux biologistes ?

Peut-être ceci semblera-t-il suffisant au lecteur pour trancher le débat. J'aurais bien pourtant quelques considérations générales à ajouter mais elles allongeraient à l'excés ma chronique déjà copieuse et je demande la permission de les renvoyer au mois prochain.

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Humanité d'Eglise, d'après Anatole France.

Il y a, dans *l'Orme du Mail* et dans *le Mannequin d'Osier*, une bien jolie humanité d'Eglise. Une humanité ineffablement drôle, sans qu'elle puisse être méchante.

Quelles risibles et braves gens que :

Monseigneur Charlot ;

M. l'abbé Lantaigne, supérieur du grand séminaire ;

M. l'abbé Guitrel, professeur d'éloquence sacrée !

§

Monseigneur retrousse sa soutane sur ses bas violets, chauffe au feu ses jambes courtes et fermes, et dicte à son vicaire général un mandement. Il recommande surtout la prudence à l'égard des pouvoirs établis : car M. le préfet Worms-Clavelin, juif et républicain, ne se montre point hostile aux écoles et aux œuvres de l'Eglise.

La dissimulation est coutumière au bon prélat qui veut se concilier l'opinion de tous. Il se garde de marquer ses préférences, quand M. l'abbé Lantaigne et M. l'abbé Guitrel prétendent à l'épiscopat avec une égale ardeur. Si on voulait lui infliger l'embarras d'un coadjuteur, il aurait horreur de l'un comme de l'autre.

Avec quelle malice très ecclésiastique il conte à l'excellent Lantaigne, qui précisément vient lui demander conseil à propos d'épiscopat, l'histoire d'un pendu qu'on aurait trouvé dans l'Eglise Saint-Exupère ! Si bien que l'abbé s'égare dans une savante et longue casuistique pour le cas de ce pendu et qu'il est doucement renvoyé sans qu'il ait pu avoir l'avis de Monseigneur.

Une demoiselle Deniseau, inspirée par sainte Radegonde, prophétise contre la République. Monseigneur considère d'abord que l'affluence des curieux auprès de cette fille sera un témoignage du grand besoin de croire qui tourmente les âmes. Puis, le préfet ayant trouvé que sainte Radegonde ne pouvait ressusciter pour faire un miracle anticoncordataire et pour embêter le gouvernement, Monseigneur se hâte de désavouer la prophétesse.

Et tout ça avec des airs de bonne finesse vaguement répandue sur sa face carrée, que l'âge avait amollie.

Ce Monseigneur est délicieux.

Nous le connaissons bien, pour en avoir vu nombre de copies fidèles dans la vulgaire réalité de l'Eglise.

§

L'abbé Lantaigne est un prêtre de haute taille et de vaste corpulence, grave, très simple, le regard en dedans. Le regard en dedans ! Il est supérieur du grand séminaire, fort théologien, fort casuiste, d'une doctrine très sûre, et ennemi jaloux et perfide de M. l'abbé Guitrel, professeur d'éloquence sacrée et comme lui candidat à un siège épiscopal.

Il est pour « l'unité de la foi » et « l'esprit théologique », et sérieusement il prie Dieu de lui donner la force de renvoyer du séminaire un pauvre diable de séminariste qui paraît n'avoir pas « l'unité de la foi » et pas « l'esprit théologique », simplement pour avoir formé un cahier de « diverses poésies érotiques composées par Leconte de Lisle et Paul Verlaine ».

Dans un rapport au cardinal-archevêque, Lantaigne dénonce Guitrel pour sa littérature libidineuse, pour son amitié avec madame Worms-Clavelin, la préfète, et pour le gâteau suspect que chaque jour il achète chez la pâtissière à l'intention de sa servante.

Il disserte et discute avec M. Bergeret, maître de conférences à la Faculté des Lettres, sur Jeanne d'Arc. « Mission de Dieu, apparition de sainte Catherine ? objecte le maître de conférences. Mais si sainte Catherine d'Alexandrie n'a jamais existé que dans un mauvais roman grec ? » Et le théologien de répondre que, « dût-on faire la preuve historique que Jeanne d'Arc n'a jamais existé, cette preuve tomberait devant la preuve théologique du contraire, résultant des apparitions miraculeuses de cette sainte constatées par l'Ordinaire et solennellement reconnues par le pape ». Il a une façon à lui de ne pas entendre, lorsque M. Bergeret traite irrespectueusement la Pucelle de « mascotte ». Il est impayable.

Et la politique de l'abbé Lantaigne ! Il est républicain comme le pape, c'est-à-dire qu'il est en paix avec la République, mais qu'il ne l'aime pas. La République est mauvaise, parce qu'elle est la diversité. Tous les maux de la France, jusqu'au divorce et au malthusianisme, sortent naturellement de la République. L'Eglise en a reçu plusieurs plaies, dont « la plus envenimée fut faite en introduisant dans l'épiscopat des prêtres imbéciles d'esprit ou de caractère ». La République est un châtiment.

M Lantaigne jugé les gens du siècle peu propres à soute-

nir une discussion théologique. Il dédaigne de s'engager avec eux en des controverses inutiles. Pourtant il est amené à entendre parler et à parler lui-même de l'incendie du Bazar. Vous devinez bien qu'il est pour la théologie du Père Ollivier. Il trouve que Dieu accorde une grande faveur à des femmes dont « il fit, en sa miséricorde, les hosties et les images de la Victime sans tache ». Ayant dit ainsi, gravement et la main droite levée, il s'éloigne d'une ferme et roide allure.

Il est la bonhomie et la malignité, la sainteté dévote et la roublardise canaille, la simplicité et l'ambition, la niaiserie ou l'esprit faux, mais avec l'abondant apparat de la culture scolastique.

Le magnifique théologien et le superbe prêtre de séminaire ou de sacristie !

Celui-là encore est bien de l'Eglise. Il est l'Eglise même, pontifiante et puissante dans le monde, par le prestige sacré des formules vides, théologiques, inhumaines.

§

L'abbé Guitrel est l'ami du préfet Worms-Clavelin, parce qu'il fournit la préfète de vieilles chapes, de vieilles chasubles, de brocarts et dentelles d'église.

Il a l'âme, la figure et presque le sexe de madame Vacherie, marchande à la toilette que madame Worms-Clavelin avait connue au quartier Bréda, vers le temps de sa jeunesse miséreuse. Il est sceptique, accommodant, ambitieux. Lui aussi rêve de mitre et de crosse. Le préfet a promis de faire quelque chose pour lui. Et Guitrel est le candidat de madame Worms-Clavelin. Mais il se promet, au jour où il tiendrait la mitre et la crosse, de batailler ferme contre le gouvernement civil et les francs-maçons.

Car l'ecclésiasticisme forme comme un vêtement moral autour de sa première nature. Il parle, par convention, le langage d'un brave prêtre bien crédule et, sans trop savoir pourquoi, il admet le miracle. Il ne croit pas à l'inspiration de mademoiselle Deniseau, mais il croit à la légende de sainte Radegonde. C'est cette crédulité factice qu'il défendra, une fois nommé.

M. l'abbé Guitrel, professeur d'éloquence sacrée et candidat au siège épiscopal de Tourcoing, est merveilleux lorsqu'il va, dans le déguisement bouffon d'une longue et austère redingote et d'un chapeau claque en drap roussi, d'une hauteur extraordinaire, étudier les intonations, la démarche, les jeux de physionomie des comédiens de la Comédie Française. Il compte bien en profiter pour les accents pathétiques et les mouvements nobles de la chaire, dès qu'il sera évêque.

Car évêque, il est bien sûr de l'être. Sa servante Joséphine lui annonce cette fortune à table. « Quand mon maître sera évêque, dit-elle, on lui servira ses omelettes dans un plat d'argent. » Et cela le fait se gonfler d'aise et faussement protester. Mais il y a contre lui des histoires, justement à propos de la servante. Elles courent la ville, sans que personne y donne quelque crédit. Seul M. Lantaigne, son rival, les tient pour vraies et les exploite avec une conviction intéressée. Par retour, M. Guitrel a grand plaisir, en passant devant la boucherie du boucher Lafolie, à songer que M. Lantaigne doit au boucher du séminaire dix mille deux cent trente-et-un francs et que cet embarras financier le fera tenir pour un mauvais administrateur et l'empêchera d'être évêque. Car un évêché est une administration.

Que voilà bien un monde d'Eglise peu gêné par la religion et disposé à ne voir là qu'une affaire !

M. l'abbé Guitrel est l'intrigant ecclésiastique, le bon et gros et naïf intrigant, poussé jusqu'à la grandeur du type. On le rencontre assez souvent, qui erre sur les chemins des préfectures ou des ministères, et dont le visage s'élargit en un rayonnement de reconnaissance quand un préfet lui dit : « Ma femme est pour vous. Et ma femme est de force à faire un évêque. »

§

Parmi les critiques, c'est à qui reconnaîtra le plus abondamment à l'auteur de l'*Orme du Mail* et du *Mannequin d'Osier* la grâce, la légèreté, la pureté littéraire, l'art et la fantaisie, l'ironie, la subtile rhétorique, une incertitude charmante entre le plaisant et le sérieux, et jusqu'à l'indulgente bonté qui se jouerait, par une sorte de pudeur, à travers l'ondoyance et la diversité des paradoxes.

Ce qu'on ne lui a point assez reconnu, c'est la vérité : non pas une vérité d'exactitude et de réalisme, mais une vérité que force et exagère un rien de charge, un trait de fine et à peine saisissable caricature, un grossissement trés intelligent et mesuré des ridicules. Et cette vérité, semble-t-il, devient plus vraie que nature.

L'humanité d'Eglise d'Anatole France, observée avec une prodigieuse acuité de pénétration et merveilleusement figurée, est plus ecclésiastique que l'ecclésiaticisme même avec tous ses vices et travers.

§

Imaginez donc qu'un jour, devant cette humanité singulière — devant monseigneur Charlot, M. l'abbé Lantaigne et M. l'abbé Guitrel — quelque naïf et ardent apôtre sur-

gisse qui parle de religion, d'une rénovation de la conscience religieuse, d'un idéalisme plus pur et plus généreux qui pénétrerait les formes religieuses, d'un élan fraternel des âmes qui emporterait toutes les haines du confessionnalisme religieux, d'une nouvelle et plus profonde compréhension de l'Evangile, d'une progressive transformation qui modifierait l'héritage religieux et moral du Christ suivant les besoins de l'âme moderne, enfin d'un noble effort de libéralisme qui, sans rien renoncer d'une tradition glorieuse, d'une indéniable beauté cultuelle, d'une douce et poétique simplicité, plierait la vieille Eglise autoritaire aux conditions de liberté désormais acceptées par tous dans la vie présente.

Oui, mes amis, imaginez cette aventure pleine d'illusions, de désillusions, et de sombres douleurs.

Hélas !

VICTOR CHARBONNEL.

ROMANIA, FOLKLORE

I Fioretti. Les Petites Fleurs de la vie du petit pauvre de Jésus-Christ, saint François d'Assise, traduction d'Arnold Goffin, Bruxelles, Société Belge de Librairie, 1 25. — *Les Classiques comparés et le R. P. Verest*, par l'abbé Guillaume, Bruxelles, même librairie. — *Dies Irae et Libera* traduits en vers par l'abbé P. Fassotte, Bruxelles, Office de publicité, 0,75. — Memento.

Malgré ce qu'il y a de mièvre et d'enfantin en ces petits récits, et peut-être pour cela, les **Fioretti** ont gardé leur parfum de fleurs ombriennes. Il n'est pas bien certain que François d'Assise n'ait été que le simple et le candide dont les légendes ont conservé le souvenir. C'était aussi un homme d'une volonté admirable et d'une originalité farouche ; il n'y a peut-être pas eu une autre créature humaine aussi personnelle, aussi différente du troupeau que ce saint qui, méprisant tout ce qui n'était pas l'amour pur et la charité absolue, vécut tel qu'un pauvre pour vivre libre. Le jour où François, fils d'un riche marchand, se mit tout nu sur la place d'Assise, résolu à ne garder rien de la fortune paternelle, pas même un lambeau d'étoffe, à ne plus vivre que du travail et pour la charité, en ce jour-là, mémorable parmi les grands jours de l'humanité, il dut y avoir quelque rumeur dans les régions de la Logique : un homme mettait d'accord, jusqu'à l'extrême, jusqu'à l'absurde, sa vie et sa croyance. Quelle leçon et comme cela apprend à sourire des gens qui s'apitoient confortablement sur la misère du peuple, des journalistes qui pleurent sur les pauvres, à trente sous la ligne, et des romanciers qui, du fond d'un château, annoncent aux reporters à genoux l'avènement de la justice sociale !

L'épisode du loup de Gubbio donne bien la réelle physio-

nomie de saint François dont la douceur était profonde, quelques fois ironique à force de bonté et de sincérité. Il y avait une fois un loup gros et cruel qui ravageait la contrée, égorgeait les agneaux et les chevrettes. François, que le peuple vint consulter, prit son bâton et entra dans la forêt. Il rencontra le loup et lui dit : « Viens ici, frère Loup, je te commande de la part du Christ que tu ne fasses mal à moi ni à personne. » Le loup le suivit, se coucha à ses pieds, devant tout le peuple, et François dit encore : « Frère Loup, tu fais beaucoup de dommages de ces côtés, et tout le monde crie et murmure contre toi ; il faut faire la paix ; tu n'offenseras plus les hommes et les hommes te pardonneront. » Le Loup fit des signes de soumission et François dit encore : « Frère Loup, puisqu'il te plaît de faire et de tenir cette paix, je te promets que je te ferai donner des aliments, de sorte que tu ne pâtiras plus de la faim : parce que je sais bien que c'est pour la faim que tu as fait tout ce mal. » Et il est convenu que le Loup bien nourri ne fera plus aucun mal et qu'il vivra comme un ami parmi les hommes. Cet apologue est admirable. Il semble la traduction de faits véritables : François, aux environs du couvent de Monte-Casale, faisait porter des vivres aux brigands pour leur éviter le péché de vol et de pillage, car, disait-il, s'ils avaient de quoi manger et passer la vie, ils ne songeraient point à se faire voleurs. C'est tout à fait injustement qu'on a identifié pour la règle et pour les mœurs les premiers disciples de saint François avec les frères mendiants (des quatre obédiences — les quatre mendiants) qui plus tard pullulèrent. Saint François ordonna au contraire à chacun de vivre du travail de ses mains, mais de n'accepter en échange d'un labeur que la stricte nourriture, le lit le plus humble, et jamais d'argent ; la quête, c'était la part des pauvres.

Dans les *Fioretti*, si parfaitement retraduits par M. Arnold Goffin, on ne trouvera que la vie légendaire de François d'Assise et de ses disciples ; elle est charmante, mais bien moins belle que leur vie réelle, qui ne fut pas seulement de rêves et d'extases, mais de luttes même sociales et de charité héroïque. Cette vie, il faut la chercher dans le livre admirable que publia, il y a trois ans, M. Paul Sabatier (1).

Bien que de confession protestante, M. Sabatier a compris saint François et il l'a aimé. On peut même dire qu'il l'a fait connaître, bien que, en définitive, le saint François historique ne diffère que par l'intensité du saint François légendaire. Le petit pauvre qui mourut sur la cendre en se faisant chanter le Cantique du Soleil

(1) *Vie de Saint François d'Assise*, Paris, librairie Fischbacher, 1894, in-8.

Laudato sie, mi signore, cum tucte le tue creature
Spetialmente messor lo frate Sole...

pendant qu'un volier d'alouettes venait se poser sur le chaume de sa cellule, apparaît certainement tel qu'une des figures originales de l'humanité. C'était l'opinion de Renan qu'il fut après Jésus la plus pure incarnation du Divin. Un biographe très sévère ne relèverait pas une tache dans cette vie si commentée, pourtant, et si souvent travestie. Les Protestants de la Renaissance qui voulurent le ridiculiser ne purent le salir : et c'est un des leurs qui, vaincu par la grâce de ce génie, a écrit son panégyrique en écrivant son histoire.

Les **Classiques comparés** sont un bon document pour l'histoire de la querelle qui sévit en Belgique entre partisans du latin synthétique (les Jésuites, principalement) et les partisans du latin analytique, qui semblent les plus sensés. Déjà Cicéron se lamentait sur la décadence de la langue latine, attribuant la plus haute valeur au latin de Scipion et de Laelius, confondant l'idée de disparité avec l'idée de « médiocrité ». On ne voit pas bien en quoi une langue peut-être plus ou moins *bonne* selon des époques ; une langue littéraire n'existe pas en soi: elle n'existe que selon les écrivains qui la manient. La question revient donc à ceci : Prudence est-il inférieur à Tibulle, ou : Phèdre a-t-il plus de talent que Fortunat ? Au point de vue syntaxique, le latin moins ancien est plus clair, plus vivant, plus pensé selon notre mode de penser: il est donc plus agréable et plus profitable à lire. Au point de vue phonétique pur, plus le latin est récent (il s'agit de la période où il fut parlé par le peuple), plus sa connaissance est utile pour l'étude du français et des autres langues novo-latines.

Le **Dies Irae** de M. l'abbé Fassotte est très mauvais, et aussi son **Libera.** Pour le consoler, on peut lui dire que la traduction du *Dies Irae* est à peu près impossible. Cette prose qui a la concision de l'éclair et la monotonie du tonnerre échappe à toutes les adaptations.

Memento. — *La Revue des Traditions populaires* (Août-Sept.) commence une nouvelle enquête : *Blason populaire de la Basse-Bretagne.* — *Echo de Paris* (3 sept.) : M. J. Jullien cite dans un conte deux formulettes : « *Picure.* Faite seigneur que ma picure ne batte non plus que vos cinq plaies n'ont battu. » — « *Brulure.* Feu de Dieu retire ta chaleur comme Judas a perdi sa couleure dans le jardins des Olives en traissant notre Seigneur. » — Le *Figaro* (21 sept.) : La *Fête de saint Janvier à Naples*, par Georges Laîné. Excellente contribution à l'étude des religions populaires. — Le *Temps* (23, 24 sept., 6 oct., etc.) : Dans son récit, *Au pays rouge*, M. Jean Carol donne des no-

tions abondantes et originales de folklore Malgache : la Naissance, l'Adoption, le Mariage, avec ses préléminaires et ses fêtes, etc.

J. Drexelius.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

L'Esprit d'association et l'Université. — Le Surmenage. — Le Baccalauréat. — Les Idées de M. J. Payot. — Un Victor Hugo classique. — A propos d'un livre à l'Index.

Régulièrement, désormais, les lecteurs du *Mercure* seront renseignés à cette place sur les faits importants ou menus de la vie universitaire lorsqu'ils paraîtront instructifs et l'on tâchera de noter la leçon qui s'en dégage et l'idée générale qu'ils expriment.

Il est assurément superflu de montrer l'utilité de cette rubrique spéciale, et même d'en préciser l'objet : tout ce qui regarde l'enseignement et son organisation à ses divers degrés, voilà proprement notre domaine. Les publications classiques ou pédagogiques seront suivies avec une attention particulière ; on les signalera, on les discutera au besoin, et l'on dira quelques mots des questions générales qu'elles soulèvent, sans parti pris aucun d'apologie ou de dénigrement, en pleine indépendance.

§

L'esprit d'association et l'Université. — Le fédéralisme a, rue de Grenelle, une déplorable réputation, l'esprit d'association y est synonyme d'esprit frondeur, et le Grand Maître s'acharne à en détruire les moindres vestiges. Les journaux sont pleins du bruit de ses exécutions. Le massacre a commencé par la corporation des maîtres-répétiteurs, subversive, paraît-il, du respect hiérarchique et de la bonne administration. Puis ce sont les sociétés d'élèves qu'on a exterminées ; plus de *taupins*, de *cornichons* ni de *cagneux* : les inoffensifs potaches ont dû s'engager par de terribles serments à n'accepter aucune affiliation, ainsi le prescrivait une circulaire confidentielle qui a fait sourire tout le monde. Aujourd'hui c'est le tour des professeurs, et M. Rambaud fait rentrer dans le néant une « association régionale d'études littéraires, scientifiques et pédagogiques ». — « Le gouvernement entend n'autoriser que les associations amicales entre professeurs d'un même établissement, en leur laissant toutefois la faculté de se mettre en rapport avec les Associations similaires autorisées du ressort académique, à l'exclusion des Associations des autres académies. Il ne saurait être fait exception à cette règle pour la fondation d'une Associa-

tion régionale embrassant deux ou plusieurs académies que si cette association avait un caractère, bien déterminé et exclusif, d'assistance et de secours mutuel. »

Cet esprit de méfiance ombrageuse et tracassière à l'égard de tout ce qui est groupement spontané peut se légitimer par des raisons assez plausibles, il faut le reconnaître, mais une politique plus libérale se défendrait mieux encore. Quoi qu'il en soit voilà un bon exemple du jacobinisme administratif qui est d'un usage si courant dans notre pays.

Le Surmenage. — La question du surmenage nous revient par des voies détournées. M. Ebbinghaus (Revue Scientifique, 2 Octobre) l'examine à l'aide des procédés les plus récents et les plus ingénieux de la psychologie expérimentale, comme dirait M. Paul Bourget. Beaucoup de tableaux, des colonnes de chiffres trop précis, peu de conclusions, et des conclusions vagues. La fatigue mentale est-elle un mal ? Est-elle utile ? M. Ebbinghaus se le demande, mais il se borne à hocher prudemment la tête sans dire oui ni non. Il est ferme sur un seul point, c'est à savoir que l'enseignement des langues mortes fatigue moins les enfants que les autres enseignements. Voilà pourquoi sans doute l'étude du latin commence à se glisser sournoisement dans les pratiques de l'enseignement moderne. « Qu'étudiez-vous en ce moment, demandait-on l'autre jour à un grand garçon qui suit au Collège Chaptal les cours de l'enseignement moderne. — Nous venons de commencer le latin ; nous apprenons *rosa*, la rose. » (N. B. Je rappelle que l'enseignement secondaire donné dans les lycées est de deux sortes : le classique, qui comporte l'étude du grec et du latin, et le moderne, d'où sont exclues les langues mortes.)

Le Baccalauréat. — La session d'automne a commencé le 26 octobre. A cette occasion M. Emile Gebhart a donné son coup de pioche annuel au monument barbare, incommode, disgracieux, malfaisant, indestructible, qu'est le baccalauréat. Le brillant professeur a exécuté son attaque avec l'entrain spirituel qu'on lui connaît. Il faut nécessairement que ce malheureux bachot soit un élément organique essentiel à notre constitution, car il ne se laisse pas entamer. Toutes les tentatives en vue de l'améliorer demeurent vaines. En 1890, on avait fait la dépense d'un grand effort pour accorder les études et les examens avec la psychologie et avec le bon sens. On avait élagué les programmes, accompli d'heureuses suppressions. En dépit de ce sarclage, toute la végétation nuisible a repoussé avec luxuriance, comme du chiendent. Les programmes, réduits, étaient encore trop chargés : on les surchage ; ils embrassent actuellement les littératures anciennes et la littérature française, et comme aggravation,

comportent l'étude détaillée non plus de quelques auteurs choisis, mais de tous les auteurs.

Il est matériellement impossible que les candidats arrivent à parcourir ce gigantesque programme. « Au moins comme cela, déclarait avec satisfaction l'un des complices de cette réforme, nous sommes assurés que les candidats ne pourront se contenter d'une préparation hâtive par les manuels. Nous pourrons maintenant vérifier s'ils possèdent une culture générale suffisante, et nous n'accorderont le diplôme qu'à bon escient. »

La situation en d'autres termes, peut se résumer ainsi ; « Dans l'ancien système les candidats savaient peu de chose, et le savaient mal ; grâce à notre merveilleuse réforme, désormais il ne sauront plus rien du tout, ce qui nous permettra bien mieux de discerner les méritants et les indignes. »

Il faut que M. Gebhart en prenne son parti : l'ironie et le persiflage sont des instruments de démolition peu efficaces en la matière. Avant tout et foncièrement les esprits raisonnables sont des conservateurs, modérés et timorés. Ils répugnent à jeter bas la moindre masure ; leur audace la plus grande ne va jamais plus loin qu'à l'étayer, l'aménager et la rendre moins inhabitable, par des compromis et des demi-mesures ; c'est là proprement leur fonction, ils y excellent et n'en ont pas d'autre. Les bouleversements nécessaires veulent d'autres ouvriers. Vienne un ministre, un bon sectaire têtu, de vue courte et d'esprit étroit, en un clin d'œil la chose sera faite. On entendra une belle clameur, car chez nous on est pris de vertige à la pensée du plus petit changement dans la routine ; mais comme on est en même temps doué d'une facilité incroyable à accepter l'événement accompli, on se calmera vite, et ceux à qui la suppression du baccalauréat apparaissait comme une panacée, verront avec étonnement que leur panacée ne valaient rien, que les choses continuent à se passer le lendemain comme elles étaient la veille, et que la seule réforme indispensable est celle des procédés pédagogiques. Mais comment l'accomplir ?

Les Idées de M. J. Payot. — « Dès le degré le plus bas de l'école le goût de l'étude est si fortement contrarié, qu'on développe chez une bonne partie de notre peuple non point la passion de savoir, mais sa forme la plus vide, *la curiosité niaise*, la disposition à se contenter des circonstances purement extérieures, et par suite absolument incomplètes, et à diriger son attention sur des objets perpétuellement renouvelés. » Ces paroles sévères ne s'adressent pas à des Français, comme on pourrait le croire ; elles ont été dites à des Allemands, par le célèbre Virchow, et montrent assez clairement que Français et Allemands en sont à cet égard exactement au même point.

M. Jules Payot s'est voué à la tâche de répandre chez nous le goût et l'usage de principes plus justes et plus naturels. M. Payot est un psychologie avisé, de la bonne école, à qui l'on doit déjà un volume sur l'*Education de la Volonté* où se trouvent d'excellentes idées. Comme il est inspecteur d'Académie, il lui est possible d'exercer une action directe dans un cercle relativement étendu. La *Revue Universitaire* a récemment publié une série d'articles où M. Payot expose ses vues sur l'éducation de la faculté imaginative. Ce ne sont pas des considérations générales et vagues, mais des conseils tout pratiques. Ces études devant faire partie d'un volume prêt à paraître, nous attendrons d'avoir en mains l'œuvre intégrale pour la juger plus amplement et complètement.

Un Victor Hugo classique. — M. Jules Steeg a extrait des œuvres en prose de Victor Hugo les morceaux les plus significatifs et les plus importants. Ces *Morceaux choisis* sont édités par la maison Delagrave.

A propos d'un livre à l'Index. — La congrégation de l'Index a condamné un petit ouvrage classique dû à la collaboration de deux Universitaires, historiens connus et appréciés. Ce petit événement a provoqué quelques chroniques et quelques interviews; il me semble bien qu'on a oublié pour une fois d'interroger M. Zola...

L'un des deux auteurs a fait l'innocent, et affirmé sans rire que leur travail était un monument d'impartialité. M. Debidour aime à mystifier son monde. — N'est-ce pas lui qui pour se venger autrefois de son Directeur à l'Ecole Normale imagina de faire annoncer sa mort dans la *République Française* en ces termes conçis: « M. F. B..., dont les facultés mentales étaient considérablement amoindries depuis quelques années déjà vient de s'éteindre après une courte maladie. » Le défunt par persuasion était d'un naturel assez rageur ; il fut outré, s'indigna, protesta. Sur quoi le journal rectifia de la même encre : « C'est à tort que nous avons annoncé la mort de M. F. B... Le *dernier des Cartésiens* jouit d'une santé aussi bonne que possible. Par malheur il n'a pas recouvré l'usage de sa belle intelligence, et de ce côté, on conserve peu d'espoir d'une amélioration. »

L. Bélugou.

LES REVUES

La Revue des Deux-Mondes (1er oct.). — *La Revue des Deux-Frances* (octobre). — *La Revue blanche* (1er octobre). — *L'Hermitage* (oct.). — *L'Eveil* (10 oct.). — *La Revue du Palais* (oct.) — Memento.

M. Sully Prudhomme semble avoir entrepris toute une campagne pour et contre la poésie. Pour la sienne, contre la

nôtre. Il y apporte un infini scrupule et l'on y gagne dans les généralités sentimentales bien des développements délicats qui ne nous découvrent rien, mais nous rappellent d'une voix douce quelques harmonieuses vérités.

Il croit utile de se demander dans la **Revue des Deux-Mondes** (1er octobre) *Qu'est-ce que la Poésie ?* La crise que traverse la poésie engendre suivant lui une confusion qu'il est nécessaire de dissiper. On aurait pu croire que M. Sully Prudhomme se serait attaché à éclaircir certains points de contact entre la poésie et l'éloquence (très mal compris encore), à déblayer de nos poussières lyriques la régulière construction du poème, etc. Il n'en est rien. M. Sully Prudhomme disserte dans l'abstraction. Or s'il n'est de critique valable qu'appuyée sur des faits, il n'est jamais assez de faits c'est-à-dire d'œuvres pour appuyer la critique d'art, littéraire ou autres. M. Sully Prudhomme se contente d'établir un classement avec cotes d'estime des différents *genres* poétiques et de conclure par cette dernière phrase :

« La versification la plus habile, la plus savante, ne suffit donc pas, quelle qu'en soit la vertu, à constituer la poésie proprement dite ; c'est la beauté du sujet, beauté dont j'ai essayé de dégager le principe, qui seule y fait frissonner le souffle du large et des cimes. »

Je ne sais si cette distinction était bien urgente à établir. Pourtant on peut, après la lecture de l'article, garder en mémoire deux idées qui si elles ne sont pas neuves sont importantes. M. Sully Prudhomme constate que le but de la poésie n'est pas tant de satisfaire notre sensibilité que de permettre à l'homme de concevoir la vie. « Hélas ! il n'y réussit pas, mais du moins il l'imagine et la rêve. Ce rêve par lequel il y aspire est proprement l'essence de la poésie et sa raison d'être. Elle a pour mission de susciter et de favoriser l'aspiration au moyen d'un verbe qui fait d'elle un art. »

Ayant aussi rappelé incidemment l'union ancienne de la poésie et de la musique, il montre que le perfectionnement des deux arts rend désormais cette union impossible, que dans la parole chantée, il y a non pas union, mais substitution d'un art à un autre, traduction passionnée où presque rien ne demeure de l'élément même musical de l'expression poétique.

Mais c'est par ses *Vues générales sur le mouvement poétique en France* exposées dans le premier numéro d'une publication franco-canadienne, **La Revue des Deux-Frances** (octobre), que M. Sully Prudhomme attaque le côté *national* de la crise. Il trouve qu'il est regrettable pour « l'honneur de la patrie » que « plusieurs des mieux bâtis pour atteindre à la palme s'attarde sur l'échelle de la gloire à quelque échelon moyen dans le décevant plaisir de s'en faire un trapèze... »

M. Sully Prudhomme ne s'aperçoit point que toute sa critique reste nouée par ces deux phrases :

« Nous avons besoin, avoue-t-il, de recrues pour lutter contre les entreprises des novateurs qui menacent l'intégrité, l'essence même de la versification française. »

Il dit ailleurs :

« Quand je lis certains ouvrages de la muse récente (qui n'est pas sans modèle, à vrai dire, chez ses aînées) je m'étonne de mon peu d'ouverture d'esprit au sens et à la beauté qu'ils recèlent, j'y suis totalement bouché, mais j'ai la fatuité de ne pas m'en alarmer pour moi-même. »

Alors ? — De cette constatation de vitalité à cette constatation, quoique ironique, d'impuissance n'est-il pas facile de tirer la conclusion qu'il convient ?

— Autrement substantiel est l'*Entretien sur le vers libre et sur Gustave Kahn* de M. Remy de Gourmont dans la **Revue Blanche** du 1er octobre.

Il a mis le doigt sur le point juste de cette question ridiculement interminable. Il se demande si le « vers libre » est le vers définitif ; si un vers basé sur des principes tout différents, le « vers rythmique », ne serait pas possible, et même désirable... » C'est en effet de l'*alliance* du « vers libre » et du « vers rythmique » que dépend, suivant nous, la multiplicité des nouvelles ressources. M. de Gourmont peut constater en effet que toutes mes tentatives ont entrepris de la résoudre et j'espère lui réserver encore en dehors des seules formes probantes qui sont les poèmes, quelques études. Mais je n'entrerai pas dans le détail de l'*Entretien* ; ce sont matières qui ne prennent de valeur que par une analyse méticuleuse ; je tiens à me garder du facile verbalisme si fréquent à ce sujet, à y apporter ce scrupule particulier que mettaient les peintres de la Renaissance, sans penser déchoir, au broyage de leurs couleurs.

Toutefois, il me semble utile de dire tout de suite que M. de Gourmont me paraît, en partie, se tromper dans les pages principales où il étudie le rôle de l'*e muet*. Il pousse à ses dernières conséquences (et même plus loin qu'eux (1)) l'absolutisme des phonétistes dont la capitale erreur est de ne pas tenir un compte suffisant des phénomènes de mouvement et des tendances aussi fortes, dans le langage le plus familier, à l'épenthèse qu'à l'apocope. Nous entendons les personnes les plus cultivées dire à chaque instant par exemple : — Félixe Faur', — parce que l'euphonie française ne supporte pas aisément le saut brusque entre deux syllabes très accentuées, à

(1) Comme par exemple dans cette affirmation que les monosyllabes *de, ne, se,* etc. ne se prononcent que « s'ils précèdent ou suivent une voyelle atone. »

moins, comme il peut se produire dans toutes figures de mouvement, que la place des accents ne diminue la solution de continuité en reportant plus loin le temps fort principal. C'est donc moins une question de mots qu'une question de rythme. Si l'*e* muet avait suivi exactement la marche que lui prêtent les phonétistes, le français aurait depuis plusieurs siècles déjà subi les formes contractives de l'anglais. M. de Gourmont n'a pas accordé à l'accent l'importance prépondérante qu'il a, par rapport surtout à la valeur de l'*e* muet, *dès qu'on compose des figures avec le mouvement.* Aussi est-il difficile d'accepter plusieurs des alexandrins qu'il a cités comme faux. Ici même (janvier 1895), dans un article qui doit être, il est vrai, complété, j'ai examiné tous ces points.

— De la poésie aux poètes, il y a quelquefois plus loin qu'on ne le pense, mais ce ne fut pas le cas d'Emile Besnus. J'avais eu à plusieurs reprises l'occasion de causer longuement avec lui, c était certainement une des âmes les plus délicates qu'il m'ait été donné d'approcher. M. Charles Vellay **L'Ermitage** (octobre) consacre sa mémoire en quelques pages tendres et justes. Il rappelle sa noblesse, son indépendance, sa modestie trop écartée, sa direction féconde de *l'Idée libre*, son talent qu'il ne voulait pas répandre encore, si nuancé et précis. Il mentionne avec raison : « Cette phrase des *Petites moralités déjà dites* : « Un poète ne doit écrire ses sentiments que presque devenus des idées » nous révèle tout le principe de la vie d'Emile Besnus. » Nous sommes à un moment où ce n'est pas seulement en souvenir du jeune compagnon disparu qu'il faut retenir cette pensée.

— **L'Eveil** (10 octobre) toujours vraiment généreux, s'indigne avec justice du ton de la presse, en général, à propos du suicide de René Leclerc. Hélas ! Je ne connaissais pas du tout ce pauvre poète. Les extraits qu'on a donnés de ses vers valaient certes beaucoup de ceux que nous louons. Espérons rencontrer bientôt sous la plume des camarades qui l'ont connu l'hommage que nous devons à nos frères, aux victimes de notre route douloureuse, et que nul n'a le droit de juger.

« Son épitaphe ? dit l'*Eveil*, encadrons-la.

« *Un poète se tue et, faute d'un peu d'or,*
« *Renonce pour jamais à la lutte, à l'effort,*
« *Pourquoi, jeune rimeur, n'as-tu pas sur ta lyre*
« *Chanté le Congo fin ? Vaissier est si bon sire !*

« N'est-il point symbolique ce quatrain qu'un impitoyable réclamier publiait le lendemain de sa mort ? Ne montre-t-il point toute l'abjection de notre état actuel ? »

— Il ne me reste plus de place pour parler de la seconde partie de l'article sur l'*Imagination* (**Revue du Palais**

(octobre), de M. Léon Daudet. Mais il m'apparaît de plus en plus comme une étude de premier ordre. Il y a d'excellentes analyses de la musique et particulièrement de Wagner.

Memento. — **Durendal** (août). Encore à propos du numéro belge de la *Revue encyclopédique*, ces oppositions savoureuses de M. Firmin van den Bosch :

» Et dans un genre plus d'imagination ne seyait-il point de citer tout au moins les *Contes Hétéroclytes* de Carton de Wiart et l'*Ame Princesse* de Pol Demade ? M. Ruyters — un poète dont la *Revue Encyclopédique* publie le portrait — a du talent certes, mais les *Ballades Russes* de l'abbé Hoornaert perdent-elles par là toute valeur ?

» Et M. Léon de Monge cesse-t-il d'avoir été un critique de grand mérite parce qu'il répugnait aux conceptions de l'*Art Moderne* ? Dans l'art musical d'autre part, à côté de Peter Benoît, sinon au-dessus, n'eût-il pas fallu placer Tinel ? »

L'Art Moderne (19 septembre). — *Le don devinatoire de l'artiste*, à propos des Criminels dans l'Art et la Littérature par Enrico Ferri :

« Ingénieuse et saisissante est, en effet, l'analyse par laquelle ce juriste-sociologue démontre (et ceci est fait pour dérouter les idées séculairement routinières des professionnels) que le dépouillement attentif des œuvres d'art révèle avec quelle sécurité, quelle pénétration et quelle justesse, en maintes conjonctures, leurs auteurs ont, instinctivement, par une devination merveilleuse, solutionné des problèmes absurdement résolus par la science de leur temps, laquelle agissait vraiment à rebours, et ont ainsi annoncé, devancé des découvertes que plus tard, presque toujours longtemps plus tard, les savants de Sorbonne ont dû, malgré eux, bien malgré eux (car quel crève-cœur d'être contraint d'avouer que l'homme de métier a été fait quinaut par le profane amateur !) reconnaître finalement incontestables. »

— (26 septembre) — A propos de Gladstone :

« Une revue anglaise nous apprend que rien, dans sa jeunesse, ne semblait le destiner, le futur *great old man* à la direction des affaires de son pays. Ses goûts personnels ne le portaient que vers la littérature, surtout vers le théâtre, à telles enseignes qu'au sortir de l'Université il songea d'abord à se faire comédien.

« Les professeurs de déclamation auxquels il fut demander des leçons l'écoutèrent attentivement, lui donnèrent des conseils et finirent par le congédier en lui déclarant qu'il manquait de toutes les qualités nécessaires « à ceux qui doivent prendre la parole en public ».

La Quinzaine (16 sept.) — *Ce qu'un Aveugle voit en voyage*,

par Maurice de la Sizeranne. — En des notes prises en chemin de fer avec sa « réglette de poche » aussi facilement que s'il était chez lui (ce qui est déjà un avantage sur les voyants) M. de la Sizeranne note non seulement combien il est aisé à un aveugle de circuler, mais que de délicatesses l'impressionnent qui nous échappent. — Mais à signaler particulièrement les impressions de Bayreuth :

« Le 12 Août, le silence et le respect étaient tels parmi les 1.364 auditeurs que je me serai cru seul à écouter l'ensemble idéal formé par le gigantesque orchestre, les chœurs et les solistes.

» Tout était si bien fondu, si bien coulé d'un seul bloc qu'on eût dit une voix unique, immense autant que douce et variée dans ses sonorités, qui chantait d'abord sous les arceaux des grands arbres de la forêt, ensuite aux profondeurs du temple de Montsalvat, la gloire du Graal...

» Toutefois, je signalerai quelques *desiderata* concernant ce que j'appellerai le décor auditif, la mise *en scène auditive*. A Bayreuth, cette partie est infiniment plus soignée que dans les autres théâtres où l'on demande à l'oreille des complaisances sans nombre, parce que, probablement, celui que distraient les yeux les accorde volontiers. Les aveugles sont moins accommodants. Justesse d'expression, *âge des voix*, exactitude du point de départ des sons, voilà autant de choses pour lesquelles nous sommes très exigeants.

» Les effets de processions, de cortèges qui arrivent en chantant sont rarement assez gradués; ceux de lointain, d'écho manquent presque toujours d'horizon sonore. C'est trop mat : on sent trop que l'instrument ou la voix est dans une coulisse étroite et rapprochée. Constamment, des femmes de trente ans et plus jouent des rôles de jeunes filles. Il paraît que, grâce au maquillage et à l'éloignement, la substitution est très acceptable pour l'œil. Mais, hélas ! on ne maquille pas la voix, et chaque note, chaque parole de l'actrice porte l'empreinte de son âge qui pèse sur tout son rôle et produit une sorte d'anachronisme auditif. C'est très pénible pour l'imagination qui n'est excitée que par l'oreille.

» Dans *Tristan*, le spectateur qui n'est qu'auditeur aimerait à entendre chanter par une voix plus jeune la chanson du mousse au premier acte. Il souhaiterait aussi que cette voix descendit du haut de l'édifice où l'on suppose les mâts et les cordages. — Le deuxième et le troisième acte se passent en plein air : or, l'impression auditive du plein air manque beaucoup. Le chalumeau si poignant du troisième acte qui doit être entendu d'un peu loin joue seulement du fond de la scène. Les yeux ne le voient pas, c'est possible, mais l'oreille le voit, là, tout près. »

La Revue hebdomadaire (25 sept.) — *Un Russe à la recherche de Verlaine*, par Michel Deline, très amusante silhouette du poète, prise trois mois avant sa mort dans ses petites chambres de la rue Descartes.

La Lutte (sept.) — Extrait de sa *Glane du mois* :

« Ce serait un pauvre critique que celui qui se déclarerait un critique national et qui arrêterait les chefs-d'œuvre de l'intelligence étrangère à ces douanes mesquines de la pensée.

» Les Arts n'ont pas de frontières et ne connaissent pas de drapeaux.

» Ce qu'on pense de beau à Rome, à Londres, ou à Pékin, grandit l'humanité pensante à Paris.

» Le premier devoir du critique est de s'élever au-dessus des amours propres, des préjugés, des fanatismes nationaux.

» A. de Lamartine. »

La Revue de Paris (15 sept.) Nobles *Lettres à une Puritaine* d'Alfred de Vigny. Par le temps qui court, comme elles sont réconfortantes ces lettres, et que d'enseignements de toutes sortes à retenir !

« J'ai reproché à quelques-uns de mes illustres amis les compliments par lesquels ils enivraient et égaraient des jeunes gens dont ils n'avaient pas même lu les œuvres. Je n'ai jamais oublié Escousse. Cet enfant gâté fut vraiment asphyxié par des éloges insensés qui le plaçaient auprès de Shakespeare, si ce n'est un peu plus haut. Lorsque son second ouvrage tomba, croyant qu'il n'avait plus qu'à mourir, il se tua comme vous savez en compagnie d'un autre enfant perdu par le compliment parisien. » (22 septembre 1850)

— (1er oct.) *La Peinture et le public* par André Chevrillon et Emile Hovelacque.

Revue des Revues (1er oct.) M. Jean Finot, le directeur de la revue, propose d'ériger pour l'Exposition de 1900 : *Un Panthéon des Journaux et des journalistes* qui consisterait en un gigantesque ouvrage historique et universel rassemblant tous les renseignements touchant la question, permettant à la presse de prendre une exacte conscience d'elle-même et de mieux développer ses forces.

Robert de Souza.

LES JOURNAUX

Shakespeare remis au point, par T. de Wyzewa (*Le Temps*, 6 oct.). — *Terme franco-russe*, par Zo d'Axa (*La feuille*, 6 oct.). — *La Vie de Bohème*, par Auguste Imbert (*La Bretagne*, 12 oct.). — Memento.

Ce qui peut faire la matière de cette chronique, c'est surtout ce qu'on appelle encore dans les journaux de province

les « Variétés », c'est-à-dire l'article qui de science, de littérature, de curiosité, n'est pas tenu d'être un écho ou un commentaire des faits du jour. Or la plupart des journaux de Paris, figés dans une collaboration immuable, qui fonctionne avec la certitude et la monotonie du calendrier, ne publient pas de Variétés ; c'est pourquoi on ne sera pas surpris de voir surtout mentionnés ici, en même temps que « la petite presse », les deux ou trois grands journaux qui ont conservé l'usage d'informer leurs lecteurs d'autres matières que la politique, le fait divers et le potin du boulevard. Resterait la littérature, mais si séduisants que soient les deux contes hebdomadaires de Hylas (l'un, hilare et l'autre, rococo) ou les quatorze feuilletons d'Elore (sept où le métier est déploré et sept où il est pratiqué — avec quelle rouerie !), on ne sera pas surpris que nous lisions de préférence les pages où il n'est pas absolument certain que nous ne trouverons rien de nouveau.

A propos de *Deux Adaptations anglaises du Roi Lear*, étudiées dans le « Volume annuel des Shakespeariens allemands », M. de Wyzewa présente des observations qui, bien comprises, pourraient avoir une influence utile. Donc, en 1681, un certain Nahum Tate remania le *Roi Lear*, le remit au goût du jour ; son exemple fut suivi : on a trouvé une seconde adaptation de la même pièce ; il y en eut sans doute plusieurs autres. Voici les observations de M. de Wyzewa :

« Non seulement, les deux adaptations que nous présente M. Erzgræber sont, en elles-mêmes, des plus intéressantes, mais elles nous permettent de nous rendre compte de la façon dont l'œuvre du grand poète a pu, dans son pays, rester populaire à travers les changements du goût et de la mode, moyennant d'incessantes remises au point qui, au premier abord, pourront sembler monstrueuses, mais qui n'en ont pas moins permis à la beauté essentielle des drames Shakespeariens de se maintenir intacte, trois siècles durant, dans les cœurs anglais. Instructive, précieuse leçon, et dont il serait bien à souhaiter que nous pussions enfin profiter ! Combien de chefs-d'œuvre nous avons chassés de nos théâtres, de nos scènes lyriques, de nos concerts, faute de nous résigner à les adapter, à les remettre au point de nos goûts d'à présent, ne serait-ce qu'en y pratiquant de fortes coupures ! Je n'oublierai jamais, par exemple, l'impression vraiment unique de pureté et de sublimité qu'il m'a été donné d'éprouver, il y a quelques années, à Mayence, en assistant à l'exécution de deux oratorios de Haendel. L'orchestre était excellent, les chœurs marchaient avec un ensemble parfait ; mais surtout les deux oratorios avaient été remaniés, — ou si l'on veut « tripatouillés » — par M. Chrysander, le

seul homme en Europe qui connaisse et comprenne le génie de Haendel : et cet homme admirable en avait coupé une bonne moitié, de façon que l'autre moitié nous apparaissait toute frémissante de vie, de mouvement et de jeune, fraîche, éternelle beauté. Ah ! béni sera celui qui ramènera en honneur parmi nous, le vieil art des coupures et des adaptations nous délivrant enfin de ce superstitieux respect du « texte », qui ne sert qu'à nous empêcher de sentir l'esprit des chefs-d'œuvre ! Ou plutôt béni sera celui qui s'apercevra que l'art des coupures et des adaptations est un art véritable, l'un des plus précieux, mais à coup sûr le plus difficile de tous, et que ce n'est point rendre service à un opéra de Mozart, par exemple, que d'y conserver une foule d'airs tout de circonstance, et qui d'ailleurs jamais n'ont été chantés le même soir, — pour en ôter les scènes les plus vivantes et du développement musicale le plus accentué. Chaque temps a ses goûts, ses manières de sentir et de comprendre : et il y a dans les chefs-d'œuvre de quoi y convenir indéfiniment, à la condition qu'on prenne d'abord la peine de connaître les chefs-d'œuvre eux-mêmes, et ensuite de connaître le temps où l'on vit. »

Je crois que c'est presque ainsi qu'il faut penser. Ni restauration, ni refonte, ni ce qui semble un peu gros, adaptation (le mot a mauvaise renommée), mais : coupure, — rajeunissement, comme on rajeunit un arbre en le délivrant d'une surabondance de branches ; ensuite, on cicatrise la blessure. L'opération est même moins grave pour un drame que pour un arbre. Que d'arbres et que de charmants arbustes pourraient reverdir si on les retaillait un peu ! Pourquoi ne la tenterait-on pas sur tel excellent poète du dix-septième siècle, sur Tristan, sur Théophile, sur Maynard, Colletet ou Pierre Le Moyne ? L'objection serait qu'il n'est peut-être pas nécessaire de ressusciter les morts. Nécessaire, non : mais plus agréable que d'enterrer les vivants.

M. d'Axa annonce ainsi le journal très original qu'il vient de fonder :

« *On se retrouve* : ceux de l'*En-dehors* de jadis. Et d'autres viennent hardis et neufs. On reprend la route. Voici *la feuille*. Elle inscrira ses notes brèves au verso de l'histoire de ce temps. Mieux qu'hebdomadaire lointain, plus spontané qu'un quotidien, sous un titre toujours nouveau, c'est le cri, le placard, l'affiche. Et c'est une arme. »

La Feuille serait ce qu'on appelle un placard, si on ne la retournait pas pour méditer un peu sur un dessin violent de Steinlen : une expulsion de pauvres gens par la police, pendant que leur innocent môme joue avec deux petits drapeaux franco-russes. Quant à M. d'Axa, il propose que, pour fêter

l'Alliance, les propriétaires oublient de toucher le terme d'octobre. Bonne idée ! Mais l'ancien directeur de l'*En-dehors* en a une autre, plus sérieuse et qu'il faut dire : celle d'un journal fait uniquement d'un article, d'un dessin et de quelques échos. N'y a-t-il pas au moins trois journaux à Paris, l'*Intransigeant*, la *Libre Parole*, l'*Autorité*, qui se vendent surtout pour l'article de tête ? Est-ce que, la page tournée, tous les journaux à un sou ne sont pas identiques ? On verrait assez bien ainsi la Presse de demain : un journal unique donnant sans critique toutes les nouvelles, et rien que les nouvelles ; à côté une multitude de petits journaux ne donnant aucune nouvelles, faits d'un article ou de plusieurs petits articles. Cela sera possible quand on aura, comme le demande M. Michelin, frappé les demi-sous.

On lit dans **La Bretagne**, journal qui se manipule à Brest :

« Une lettre de faire-part adressée à *La Bretagne* par le *Mercure de France*, m'a appris la mort d'un de ses meilleurs collaborateurs, le poète René Leclercq qui vient de se suicider à Paris. Vous savez ce qu'est le *Mercure*, ainsi qu'on l'appelle couramment au boulevard : une publication mensuelle qui tient la première place parmi les jeunes revues. C'est M. Alfred Vallette qui la dirige depuis que M. Henri Mazel, son prédécesseur, a lâché le culte de la Vénus d'Arles et des dieux grecs pour celui de l'Etat-major au ministère de la marine. »

Ce n'est pas dans l'intention de le rectifier que je cite ce passage ; mais comme spécimen d'un « état de cervelle » assez curieux, comme représentatif du passant « bien renseigné ». On peut faire cette observation que si on lit la relation d'un fait dont on a été témoin, on juge *toujours* que cette relation est fausse. Toutes les notions qui nous arrivent à travers un autre esprit sont déformées au passage, c'est-à-dire qu'elles sont différentes de la notion que nous nous serions faite par un contact direct avce l'événement. Cependant, il y a une vérité moyenne, qui est la quasi-exactitude et tous les esprits ne sont pas aussi enclins au pêle-mêle et au margouillis que celui du signataire de ladite chronique. Elle est tout entière dans le même ton de précision ; c'est un vrai document psychologique. René Leclercq pauvre diable vaniteux, calembouresque et de médiocre talent y est présenté tel que « un frère malheureux de l'héroïne païenne de M. Pierre Louys ; et M. Henry Fouquier, Athénien des Batignolles, peut inscrire demain sur les deux tombeaux l'épitaphe : « Morts pour la Beauté ! » Plus loin : « L'âme du poète qui connut le désespoir et la faim a troublé un instant l'hospitalité fastueuse qu'accordent à notre jeune littérature les doux Mècène de Saint-Marc ». Ensuite le cri d'agonie du poète (toujours le même) est comparé à l'appel annonciateur

de la Walkyrie ! Il faut constater, pour rendre moins ridicule M. Auguste Imbert (dont les intentions sont pures), que les chroniqueurs boulevardiers n'ont guère, à ce propos, été plus exacts et que, d'autre part, il y a dans son article une remarque juste, c'est que les journaux de Paris sont vraiment peu accueillants et qu'ils devraient rédiger, pour ceux auxquels ils demeurèrent clos, de moins pompeuses oraisons funèbres. Hypocritsie bien humaine, mais pas très honorable : à Paris, l'homme de lettres qui vient de mourir a toujours du talent, et, si c'est de faim, du génie. Que les jeunes gens méditent la carrière de M. Claretie, et sa devise (que je devine) : « Avec du travail et de la réclame, on arrive à tout. » En somme, il est plus élégant d'arriver que de se crever la tempe.

Memento. — **L'Etat Naturel et la part du prolétaire dans la Civilisation** (juillet-août, paru en septembre). — C'est l'organe, non des Naturistes, mais des Naturiens. D'abord une série de citations pleines de menaces où M. Brulat figure à côté de Châteaubriand et un certain Lesbazeilles qui ne dit pas une sottise en conseillant le reboisement en masse. Le Naturien aime les futaies, comme M. Theuriet ; il hait la civilisation ; il prétend nous faire vivre nus dans les forêts ; il préconise la hache en silex, le couteau d'obsidienne et une tenue générale qui rappelle assez bien celle du légendaire homme des bois. Bref une idée juste qui dégénère en folie innocente.

Le Salut Public (Lyon 19 sept.). — *Les Jeunes du Mercure de France*, par Oscar Havard. — A mesure qu'il a mieux connu les écrivains nouveaux, M. Havard, est arrivé à les différencier les uns des autres, en même temps qu'il dit la légitimité de leurs Tendances personnelles d'art et de pensée : « Chaque génération qui voit surgir un art nouveau s'effare, ainsi que les maîtres-chanteurs de Neurembourg. De quelles clameurs Victor Hugo fut-il salué au camp des Viennet, des Baour-Lormian et des Népomucène Lemercier ! On n'a guère mieux traité la brillante pléïade qui délaissa le passage Choiseul pour la rue de l'Echaudé-Saint-Germain. »

Le Figaro (23 sept.). — *Bourbaki*, par Saint-Genest : « Peu à peu l'armée avait pris cet aspect indéfinissable que l'on aperçoit dans les tableaux de la retraite de Russie. Peu à peu les uniformes avaient disparu sous des choses sans nom : couvertures de laine, jupes de femme, lambeaux de toutes sortes... et cent mille hommes s'écoulaient ainsi en silence, comme les glaçons qu'un fleuve charrie... C'est alors que j'ai aperçu le général sur les hauteurs de Montfaucon. Il était là qui regardait... Il regardait ce qui avait été son armée...Mobiles et mobilisés en pantalons de toile, presque

nus, sans vivres, sans forces, sans courage ; Vengeurs de la Mort, Ours des Pyrénées, Eclaireurs de la République, à qui il restait quelques lambeaux de leurs costumes pourpre et or, qui se traînaient misérablement sur les routes, pendant que les outranciers continuaient à hurler : Une trouée ! une trouée !... Tout le long du ravin, les chevaux tordus dans l'agonie de la faim, rongeant l'écorce des arbres, rongeant les roues des caissons, puis se dévorant eux-mêmes, avant de mourir, tandis qu'au fond de la vallée des troupeaux de bœufs tombaient frappés du typhus, les mourants roulant inanimés sur les morts... »

Le Temps (25 sept.). — *Un Allemand en France,* par T. de Wysewa. — Cet allemand est M. Hayen, savant romaniste qui voulut, l'an passé, voyager en France à pied pour étudier les patois. Une « prière d'insérer » en français nous apprend que « l'auteur ne perd jamais son bon humeur véritablement allemand » et que « le livre fait, du commencement à la fin, l'impression dont l'âme est remplie dans la vue d'un beau jour de voyage dans un pays plein de soleil, comme les vallées et les montagnes à travers lesquelles l'auteur est voyagé. » Et voilà le français écrit par un savant allemand qui étudie notre langue jusque dans ses profondeurs ! M. de Wysewa a raison : le voyageur aurait mieux fait de taire sa profession de philologue, pour ne pas ruiner l'estime où nous tenons ceux de ses collègues qui analysent avec tant d'aplomb les imperceptibles menaces de notre syntaxe et de notre phonétique. Cette estime a d'ailleurs beaucoup diminué : la philologie allemande commence à nous en imposer moins. M. Hayen écrit : Je vous souhaite, pour : je vous félicite ; mariez-la, pour : épousez-la, — ce qui ne l'empêche pas de se livrer avec succès à la critique de nos anciens textes et de rétablir, avec quelle certitude ! les mots et les phrases mangés par les souris. — (29 sept.) *Une colonie anarchiste en Angleterre.* C'est Clousden-Hill, près de Newcastle-on-Tyne. Des anarchistes, grâce à l'activité et à l'intelligence d'un compagnon nommé Kapr, ouvrier tailleur, ont pu organiser une ferme où ils se livrent avec succès à la culture intensive. En moins de deux ans ils se sont mis en mesure de rembourser à M. William Key, philanthrope original, d'importantes avances et leur prospérité est telle qu'elle a vaincu l'hostilité des bourgeois et des paysans. Cependant il faut reconnaître que si la colonie est bien une association libre, si nul n'y commande, elle a eu un fondateur et un seul, Kapr, un organisateur et un seul, Kapr. En toutes autres conditions, un homme tel que ce Kapr aurait encore réussi. C'est un homme fort intelligent et qui a réfléchi. Voici sa profession de foi :

« Voyez-vous, monsieur, ajoute le compagnon Kapr, la pro-

pagande par le fait est mauvaise lorsqu'elle s'exerce au moyen de l'explosif et du meurtre. On n'est jamais excusable d'employer, même contre un bandit politique, même pour punir un scélérat, un moyen qu'en conscience on ne peut justifier. Moi qui vous parle, j'ai cru à la bombe, au couteau et au revolver. Je n'ai jamais poussé personne à en faire usage parce qu'au fond je ne me suis jamais senti disposé moi-même à « faire un coup ». Avec le temps, avec l'étude j'ai compris qu'il y aurait possibilité d'améliorer la condition du prolétaire en introduisant dans l'organisation sociale actuelle tout ce qu'on y peut introduire d'anarchie sans violence, par persuation, par la contagion de l'exemple et du succès. C'est cela que nous essayons de faire à Forest-Hall. Nous ne demandons qu'une chose, c'est qu'on vienne nous voir à l'œuvre comme vous l'avez fait, et qu'on nous imite où on le pourra. Nous demandons aussi le plus grand nombre possible de colons anarchistes. Si vous en connaissez, dites leur de venir. Clousden-Hill peut nourrir facilement quatre à cinq cents personnes, sans que nous y manquions de rien. Il ne s'agit que de savoir obtenir de la terre ce qu'elle peut et doit donner. »

Malheureusement, quand cette ferme n'appartiendra plus nominalement à M. Key, il faudra que Kapr ou un de ses compagnons accepte vis-à-vis de la loi le rôle de propriétaire, et ces braves gens sont navrés : mais la loi, même Anglaise, n'admet pas le *res nullius*.

La Libre Parole. (26 sept., 10 oct.). — *Pathologie Juive. I. Les Maladies de l'âme. II. La Mentalité*, par le Dr Fr d'Aslonnes. — Il est difficile de résumer ces études dont le thème, indiscutable, est que, d'une race à une autre, il y a des différences psycho-physiologiques et qu'on ne peut, par exemple, mesurer la moralité d'un Sémite d'après l'étalon qui sert à mesurer la moralité d'un Aryen. Mais l'auteur ne semble pas avoir tenu compte du phénomène de l'acclimatation. Le milieu, qui ne détermine pas les individus, influence les races : les Berbères sont devenus presque aussi arabes que les Arabes. Si sévère (on s'en doute) que soit M. d'Aslonnes, il ne l'est pas plus que le Dr Richet ou le Dr Le Bon, lequel a écrit : « Les Juifs n'ont possédé ni arts, ni sciences, ni industrie, ni rien de ce qui constitue une civilisation. Ils n'ont jamais apporté la plus faible contribution à l'édification des connaissances humaines. » Pourtant ils ont eu dans l'histoire un rôle et ils en ont encore un dans la vie moderne ? « La réponse à cette question n'est pas difficile, répond le Dr d'Aslonnes, le Juif est un parasite. » Les explications de ce genre n'expliquent rien. — (12 oct.). *Les Sciences occultes et la physiologie psychique*, par Edouard Drumont. — C'est la préface écrite pour le livre que publie sous le

même titre le Dr Dupouy. M. Drumont, d'après l'auteur, parle du corps astral ou corps psychique, le troisième élément humain : « Les auréoles qui, dès l'origine de l'Eglise, entouraient la tête du Christ et des Saints, n'auraient été que la représentation objective de ce corps psychique que seuls les fidèles pouvaient apercevoir, parce que seuls la Foi et l'idéalisme qu'elle inspire les dématérialisaient et les transformaient en voyants. » L'explication n'est pas mauvaise. *La Vie des Saints* est pleine de faits absoluments pareils à ceux qu'a étudiés M. de Rochas : il est possible qu'un analogue état d'esprit, poussé au paroxysme, produise les mêmes phénomènes. Nous sommes en l'état moléculaire d'un fer froid qui nierait les propriétés d'un fer rouge...

Lutèce (1er oct.). — Suites de petites « physiologies » des *Bibliothèques de Paris*, par G. de Lacaze-Duthiers. Voici *Sainte Geneviève* dont les habitués n'ont qu'une occupation : détériorer les livres. Ces livres devenus immondes, déchirés, illisibles, on ne les remplace jamais. Si on organisait des chauffoirs ou, l'été, des pelouses, des « couchoirs » à l'ombre, les bibliothèques se videraient comme par enchantement. Il n'y a pas dans ces asiles un lecteur sérieux sur dix. A la salle publique, rue Colbert, tout livre demandé est invariablement attribué par le requérant à Paul de Kock, Victor Hugo, ou Jules Verne, seuls auteurs dont le nom se transmette oralement. Le livre populaire par excellence est un roman de M. Jules Verne, dont le titre est *toujours* ainsi libellé : *Vingt mille lieues dans la m....*

Le Gaulois (5 oct.). — *Paul Déroulède*, par Jules Delafosse : « Ce n'est pas du tout un esthète... Sa poétique dérive d'Emile Augier qui fut son oncle et son maître... Ses vers marchent posément sur leurs douze pieds avec la césure classique à l'hémistiche et riment simplement comme rimaient les aïeux... Rien ne lui paraît plus vain que l'art pour l'art... lisez les *Chants du Soldat* :

Et la chanson dit vrai, — tant pis pour qui la raille !
Mourir pour la patrie est le sort le plus beau !

« Il n'y a pas le moindre raffinement d'art en tout cela. »

L'éloge est donc complet et sans réserve. M. Delafosse continue par une anecdote ingénue. Il s'agit d'un examen pour le baccalauréat à la Sorbonne. On interroge le candidat sur la guerre de 1870.

« Le candidat ne répond rien. La cause de la guerre ? Rien. Les opérations militaires ? Rien. Du moins les noms de quelques batailles ? Rien. Il ne connaissait même pas le nom de Bazaine !... »

Journal des Débats (14 oct.). — *L'Évolution régressive*,

par Henry de Varigny : « Un premier fait à signaler, c'est l'universalité de la régression... Le progrès implique le plus souvent quelques degrés de regrès. Pour créer, il faut généralement détruire quelque chose qui existait auparavant ; pour transformer, il faut éliminer certains éléments ; et chez les plantes ou les bêtes, il est rare que quelque partie se développe sans que quelque autre partie s'atrophie dans une certaine mesure. Progrès et regrès au sens strict de création ou développement, opposés à atrophie ou diminution, sans avoir égard au caractère utile ou nuisible de ces changements — progrès et regrès se tiennent, s'enchaînent, se pénètrent mutuellement de façon à peu près inextricable : l'un implique l'autre presque nécessairement. » Ecrit à propos du livre de MM. Demoor, Massart et Vandervelde, *L'Evolution régressive en biologie et en sociologie.*

Le Temps (15 oct.) annonce que M. l'abbé Victor Charbonnel quitte l'Eglise catholique : « De même, a-t-il dit, que je ne suis plus prêtre, je ne suis plus catholique. En renonçant à mes fonctions sacerdotales, j'abandonne définitivement les croyances qui ne sont plus les miennes. J'accomplis simplement un acte de foi puisque je suis et je reste chrétien. »

Gazette de France (18 oct.). — *Le Roi de Rome* par Edmond Biré. — L'auteur, qui connaît, particulièrement cette période de l'histoire anecdotique complète le travail de M. Welschinger paru naguère en un volume. Il cite notamment des extraits d'une brochure curieuse *Rêve ou vision de Buonaparte le lendemain de l'accouchement de l'Impératrice Marie-Louise, confidence qu'il en fait à D*** et à S**** (Duroc et Savary.)

Gil Blas (21 oct.). — Notice sur le poème épique, *L'empire, c'est la paix !* que vient de publier le général de Bellemare. On nous représente ce vieux brave tel qu'un tenant de la vieille école sous prétexte qu'il fait rimer ensemble *Reggio* et *Bateaux* : c'est une erreur ; M. de Bellemare appartient aux écoles les plus récentes, aux *bateaux* les plus nouveaux. A notre avis c'est un élève de Francis Jammes,

Et s'il n'est Symboliste, il est au moins Jammiste :

Qu'on en juge :

L'Empereur termina, disant au commandant
De lui faire un rapport complet et concluant.
Puis, pour le déjeuner, il le fit mettre à table
Près de l'Impératrice : elle fut très affable...

Maupassant et la Presse. — Tous les journaux, les 23, 24, 25 oct., contiennent d'abondantes anecdotes sur cet écrivain dont on inaugurait le monument au Parc Monceau. Rien que des anecdotes, d'ailleurs ; pas un jugement motivé, pas

un éloge qui ne puisse également s'appliquer à Bossuet, à Théophile Gautier ou à M. Zola. Après avoir bien cherché le mot qui qualifie Guy de Maupasant, M. Alexis trouve : « Génie éclatant ! » (*Figaro*, 24 oct.) ; M. Claretie (*Ibid*, 23 oct.) ne trouve rien du tout. M. Descaves (*Echo de Paris*, 24 oct.) se découvre tout à coup, pour l'illustre mort, un amour immodéré qu'il avoue, du reste, ne ressentir que depuis peu ; les autres amis posthumes du défunt manœuvrèrent l'encensoir selon le rite.

Le Journal (23 oct.) — *Emile Zola*, par Paul Bourget : « L'originalité des romans de M. Emile Zola réside en ceci qu'il a le premier aperçu et dégagé l'élément de beauté qu'enveloppe une énergie collective. »

Le Temps (24 oct). — *La Vie littéraire*, par Gaston Deschamps. — L'auteur cite les poètes nouveaux qui sont : MM. Samain, Plessis, Depont, Mercier, Rouger, Hély, Potez, Legrand, Rouquès, Bellessort, et déclare ne savoir les différencier les uns des autres. A tout hasard, il commence par M. Samain et l'inévitable Frédéric Plessis, le revers de médaille, le frère-il-faut-mourir de toute étude sur un poète véritable.

R. de Bury.

LES THÉATRES

Boubouroche. — Blanchette. — Les Trois filles de M. Dupont. — Les Menottes. — Petites folles. — Service secret. — La Mort de Hoche. — Richelieu.

Il est devenu banal d'affirmer que **Boubouroche** est un chef-d'œuvre. Quand la comédie de M. Georges Courteline fut jouée au Théâtre Libre, il ne vint à personne l'idée d'en contester l'excellence ; et quand, quelques mois après, elle fut reprise au théâtre Cluny, le public ne cessa pas de l'applaudir, pendant de nombreux soirs. Voici que M. Antoine l'a choisie pour son premier spectacle : et elle retrouve encore tout son succès. Je ne crois pas que le succès de *Boubouroche* soit près de finir : c'est, sous son apparence de farce, une pièce profondément humaine, où le moindre personnage est animé d'une vie intense et vraie, et la composition en est toute classique. S'il n'y avait quelque témérité à faire des prédictions, je dirais qu'un jour, — et prochain peut-être — *Boubouroche* s'introduira, comme s'y sont introduits *Georges Dandin* et le *Malade imaginaire*, dans un de ces recueils qu'on donne aux écoliers pour qu'ils y apprennent la rigueur du style, l'harmonie de la composition, et les curieux mouvements des passions humaines.

Au Théâtre Antoine, comme, jadis, au Théâtre Libre, *Boubouroche* est parfaitement joué et mis en scène. M. Pons-

Arlès est Boubouroche même; M. Gémier incarne fort bien André; Mlle Irma Perrot est cruellement triomphante dans le rôle de la perfide Adèle; enfin, M. Antoine dit excellemment les couplets du vieux Monsieur qui éprouve le besoin de se mêler de ce qui le regarde si peu.

En même temps que *Boubouroche*, M. Antoine a repris **Blanchette**, la seconde pièce que M. Brieux ait fait jouer au Théâtre Libre et la première qui lui ait donné quelque renom. *Blanchette* est pourtant loin d'être une bonne comédie; la thèse en est déplaisante, le style quelconque, l'observation sans grâce ni finesse. Encore, autrefois, le dénouement en était-il assez amusant; mais, à une conclusion gaiement rosse, M. Brieux a, pour cette reprise, substitué une conclusion niaisement idyllique. Et, si *Blanchette* n'était pas merveilleusement jouée par MM. Antoine, Gémier, Arquillière, par Mmes Mellot, Burny, Clem, je crois qu'elle ne serait pas applaudie comme elle est.

Ce n'est pas que M. Brieux ne soit capable d'écrire des pièces interessantes : **Les Trois filles de M. Dupont**, que le Gymnase vient de représenter, en sont la meilleure preuve. Dans cette comédie, M. Brieux manifeste une vigueur et une hardiesse que *Blanchette* ni *Les Bienfaiteurs*, pas plus que *l'Evasion* ni *l'Engrenage* ne permettaient de lui soupçonner. Il y fait, en somme, le procès de la conduite que tient la société bourgeoise à l'égard de la femme : si la femme est mariée, elle perd toute indépendance; le mari peut même refuser, à celle qui y aspire, la joie de la maternité (M. Brieux est, me semble-t-il, le premier qui ait osé songer à cela). Si la femme s'émancipe, elle est méprisée, elle doit vivre, pour ainsi dire, hors du monde; on ne l'aime pas, on s'amuse avec elle. Si enfin elle se résigne à vivre sans amour, dans une obscure humilité, on la raille et personne ne la prend en pitié. Julie Dupont, mariée à Antonin Mairaut, pour des raisons d'argent, et qui, bien vite, n'éprouve pour son mari qu'un dégoût moral et physique, ne peut s'affranchir; Angèle Dupont, que son père chassa, jadis, parce qu'elle était enceinte, et que, depuis lors, sa beauté a enrichie, pleure de ne se sentir aimée de personne; et Caroline Dupont, qui est restée vieille fille, et que la dévotion n'a pas consolée, pleure d'être, pour tous ses proches, celle qu'on raille impunément. Et Julie, malgré les velléités de révolte qu'elle a eues un instant, n'ose pas affronter le mépris des bourgeois ni leur raillerie; et, comme tant d'autres, elle se décide au mensonge, et l'aimable Lignol la consolera des duretés d'Antonin Mairaut.

Des trois héroïnes de la pièce, deux surtout sont remarquablement caractérisées : Julie, qui malgré ses désirs d'être franche et loyale, consent, pour se marier, à déguiser un peu son caractère et ses goûts, et qui, plus tard, dominée qu'elle est par l'éducation bourgeoise, n'ose braver le mépris de sa classe, et accepte de devenir pareille à tant d'autres ; et Caroline, la vieille fille, en qui tous les préjugés sont vivaces, dont la dure religion ignore toute indulgence, et qui souffre intimement de s'être résignée. Pour Angèle, M. Brieux en a moins heureusement dessiné le personnage ; il l'a fait plus conforme à des traditions.

Autour des trois femmes, M. Brieux a fort habilement groupé d'autres personnages : M. Dupont, bourgeois égoïste et retors, ni bon ni méchant, en somme ; Courthezon, inventeur timide ; Antonin Mairaut, homme d'affaires avant tout, fort de ses droits, dominé par les idées de son milieu, qu'il n'a jamais songé à discuter ; Mme Dupont, bonne personne, sans courage ; Mme Mairaut, femme cupide et sans aucune bonté ; M. Mairaut enfin, brave homme plus que timide, mais que M. Brieux aurait dû dédaigner de nous montrer après tant de vaudevillistes.

La pièce est fort bien conduite. Amusante et vivante, dans les deux premiers actes, elle devient assez puissante au troisième. La scène du retour d'Angèle est excellente ; et la discussion entre Antonin et Julie est d'une belle violence. Et il faut louer M. Brieux de s'y être souvenu, mieux que ne font d'ordinaire les auteurs dramatiques, que le mariage n'est pas seulement une union spirituelle.

Les Trois filles de M. Dupont sont fort bien jouées : M. Mayer est un des meilleurs acteurs qu'il y ait aujourd'hui, et il est un excellent Antonin ; M. Lérand est parfait dans le rôle de M. Dupont ; Mlle Cécile Caron est remarquable dans celui de Caroline, Mlle Duluc suffisante dans celui de Julie et Mlle Mégard forte, belle et merveilleusement habillée dans celui d'Angèle.

Les drames de M. Maurice Beaubourg ne sont jamais indifférents. Dans *l'Image* qui fut tant applaudie, il y a quelques années déjà, par le public de l'Œuvre, le premier acte était d'une adresse incontestable, et le dernier d'une puissante émotion ; dans *La Vie muette*, qui réussit moins heureusement, de beaux passages forcèrent pourtant les spectateurs à applaudir ; et dans les **Menottes**, qui viennent d'être représentées à l'Odéon, il y a de belles scènes.

Le sujet des *Menottes* est des plus tragiques. C'est la lutte éternelle de l'homme contre la fatalité, à la fin victorieuse. Debienne veut se libérer des préjugés vulgaires ; il veut, à la

face de tous, affirmer son idéal d'amour et de bonté, et vivre entièrement et librement pour Hélène de Treilles, la noble amante en qui il a une foi absolue. Mais contre lui se dressent tous ceux qui, par éducation ou par intérêt, maintiennent les croyances communes : c'est Duveyrier, l'ancien ministre, dont il va compromettre, par la hardiesse de son attitude, la fortune politique; et ce sont ses deux sœurs, dont il choque l'intelligence étroite et les mœurs rigoureuses. Debienne, d'abord, triomphe de ceux qui l'entourent, et n'hésite pas à proclamer son libre amour pour Hélène de Treilles. Mais les calomniateurs agissent; Debienne cesse d'avoir foi en les paroles d'Hélène; il ne croit plus en l'amour de l'adorée; il ne peut plus lutter contre le monde, et, douloureusement, il se sépare de celle qui était son inspiratrice. Il n'est plus qu'un misérable vaincu.

Ici, les critiques de détail messiéraient. En dépit de l'accueil que leur a fait le public, *Les Menottes* sont une œuvre courageuse, hautement pensée et solidement écrite; et deux scènes surtout y sont à louer : celle où Debienne, devant tous, affirme son amour pour Hélène, et celle qui clôt le drame, et où les amants, avec tant de tristesse, s'éloignent l'un de l'autre.

Dans *Les Menottes*, qui furent déplorablement mises en scène et, dans l'ensemble, mal jouées, trois rôles ont été tenus comme il convenait, par Mme Segond-Weber, et par MM. Philippe Garnier et Rameau.

M. Alfred Capus est un humoriste charmant. Il y a de bien jolis détails dans **Petites folles**, le vaudeville qu'il vient de donner aux Nouveautés. Car *Petites folles* n'est, en somme, qu'un vaudeville, mais c'est un vaudeville où il y a de l'esprit et quelque finesse d'observation. Le caractère de Leverquin, mari sceptique et joyeux, est aimablement dessiné, comme celui de Lucienne Bridel, et il y a, au second acte, une scène très amusante, d'une psychologie subtile, et pourtant exagérée, comme il sied en un vaudeville. Bridel a traité de goujat le baron d'Encolure; le baron ne peut se dispenser d'envoyer des témoins, mais il est convenu que le mot offensant sera retiré, et qu'il n'y aura pas de rencontre. Tout irait bien si Denoiseau, un des témoins de Bridel, ne reconnaissait en un des témoins du baron, le jeune homme qui, quelques soirs auparavant, a soupé avec sa maîtresse. Denoiseau, furieux, refuse toute espèce d'excuses; les témoins du baron, d'ailleurs, n'en accepteraient plus aucune; et le pauvre Bridel est forcé de se battre avec d'Encolure parce qu'un témoin d'Encolure a soupé avec Antonia, maîtresse de Denoiseau, son témoin.

Il est dommage, que cette agréable pièce soit médiocrement jouée, sauf par M. Tarride.

Service Secret est une pièce américaine. Etait-il bien nécessaire de la traduire en français, et de la jouer au théâtre de la Renaissance ? Je ne le crois pas. On aurait pu, avec plus de raison, peut-être, y supprimer les rares répliques qu'on y échange, y rendre visibles les régiments qu'on y entend défiler, et un mélodrame puéril serait devenu une pantomime brillante, qui, jouée dans quelque cirque, aurait longtemps amusé les enfants. Il faut avouer pourtant que *Service Secret* n'ennuie pas; puis M. William Gillette, l'auteur américain, aime sans doute le paradoxe : car on retrouve bien dans sa pièce les personnages indispensables à tout mélodrame, mais c'est le traître qui agit en héros, et, du fait, devient sympathique, et le policier sauveur est odieux et ridicule.

Service secret est bien joué par MM. Courtès et Luguet, par Mmes Berthe Cerny et Antonia Laurent, et M. Guitry trouve moyen d'y être excellent. Quant aux bruits de coulisses qu'on y entend, ce sont les plus beaux qu'on ait entendus à Paris.

La figure de M. Déroulède sera sans doute immortelle, Tolstoï l'ayant décrite dans son admirable livre, *le Patriotisme et l'Esprit chrétien*. Malheureusement, il ne nomme pas celui qu'il décrit, et un jour viendra où les lecteurs de Tolstoï ne sauront plus qui était cet homme à longue redingote qui, dans les champs, annonçait aux paysans russes les bienfaits de la future alliance. Et le nom de Déroulède sera oublié : car je ne crois pas que les œuvres dramatiques de celui qui le porte — pas plus d'ailleurs que ses œuvres lyriques, — fassent vivre bien longtemps ce nom.

La Mort de Hoche n'est même pas un drame ridicule : c'est quelque chose d'insignifiant. Des fantoches, affublés, on ne sait pourquoi, de noms historiques, tels que Hoche, Charette, Saint-Just, débitent, pendant de longues heures, des lieux communs; et M. Déroulède croit que cela suffit pour faire un drame. Pas une situation n'est intéressante; pas un détail pittoresque ne suggère qu'on est au temps de la Révolution. M. Déroulède, dont le héros etait un général, et qui nous transportait à Wissembourg, presque pendant la bataille, aurait pu, tout au moins, mettre une charge de cavalerie sur la scène : et il n'y a même pas, dans *La Mort de Hoche*, quelques-uns de ces excellents bruits de coulisses tant prodigués dans *Service secret*.

On peut, en somme, être neveu d'Emile Augier, ancien président de la ligue des patriotes, ancien ami du général

Boulanger et ancien député d'Angoulême, et n'avoir aucun génie dramatique.

La Mort de Hoche est d'ailleurs convenablement jouée par MM. Desjardins, Jean Coquelin, Gravier, Volny, Castillan et Mmes Esquilar et Méa.

Dans le **Richelieu**, de Bulwer-Lytton, que M. Charles Samson a adapté pour l'Odéon, il y a une belle scène et un beau monologue. Il semble que parfois Bulwer-Lytton, quand il fait agir ou parler son héros, songe à Mazarin plutôt qu'à Richelieu ; et le personnage dont le caractère est encore le mieux dessiné est Louis XIII. La pièce, en somme, n'est guère qu'un mélodrame, assez peu clair, souvent malhabile, et elle rappelle *Les Trois Mousquetaires* plus souvent que *La Maréchale d'Ancre*.

L'interprétation de *Richelieu* a, du reste, été des plus médiocres : M. Candé est désespérément monotone, et je ne vois guère à louer, parmi les interprètes du drame, que M. Rameau et Mlle Laparcerie.

Memento. — *Folies-Dramatiques* (28 septembre) : Reprise de **Mam'zelle Nitouche**, opérette en quatre actes, de Henri Meilhac et Albert Millaud, musique d'Hervé (M. Baron ; Mlle Jane Pierny).

Théâtre Antoine (30 septembre, ouverture) : Reprise de *Blanchette*, comédie en trois actes, de M. Brieux. — Reprise de *Boubouroche*, comédie en deux actes, de M. Georges Courteline.

Odéon (1er octobre, réouverture) : **Alcyoné**, pièce en un acte, en vers libres, de M. Guérin (MM. Ravet, Siblot ; Mlles Marcya, Chapelas). — *Les Menottes*, pièce en trois actes, en prose, de M. Maurice Beaubourg. — **L'Equilibre**, comédie en deux actes, en prose, de M. Pierre Soulaine (MM. Coste, Garbagni ; Mmes Marianne Chassaing, Jeanne Béryl).

Renaissance (2 octobre, réouverture) : *Service secret*, pièce en quatre actes, d'après l'original américain M. William Gillette, par M. Pierre Decourcelle.

Vaudeville (4 octobre) : **Jalouse**, comédie en trois actes, de MM. Alexandre Bisson et Leclercq (MM. Boisselot, Noblet ; Mmes Yahne, Daynes-Grassot, S. Carlix, Henriot).

Porte-Saint-Martin (5 octobre réouverture) : *La Mort de Hoche*, drame historique en prose, en cinq actes et neuf tableaux, de M. Paul Déroulède.

Gymnase (8 octobre) : *Les trois filles de M. Dupont*, comédie en quatre actes, de M. Brieux.

Théâtre populaire (10 octobre) : **Mariage libre**, pièce en trois actes, de M. Georges Alexandre.

Bouffes (11 octobre, réouverture) : **Les Petites Femmes**, opérette en quatre actes, de M. Sylvane, musique de M. Edmond Audran (M. Dembrine ; Mlles Laporte, Alice Bonheur, Bréval).

Nouveautés (13 octobre) : *Petites folles*, pièce en trois actes, de M. Alfred Capus.

Odéon (14 octobre) : *Richelieu*, drame en cinq actes et neuf tableaux, d'après Bulwer-Lytton, par M. Charles Samson.

A.-Ferdinand Herold.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Je réunirai chaque mois quelques notes sur les noctambulismes. Je pense que les noctambulismes sont d'admirables procédés d'émotion.

D'abord, dans les « lieux de plaisir », les sensibilités, attendries au soir par la journée d'intimités (travail ou rêverie, solitude ou mondanités, parfois amour), doivent brusquement accueillir l'éclat des lumières, le fracas ou le chatouillement des musiques, l'énervement des rires, le trouble presque toujours sensuel des spectacles, le frôlement des femmes plus ou moins faciles, violemment parées, musquées, et qui sont là dans l'intention de plaire. — Si l'on ajoute à ces éléments décoratifs l'influence berceuse des alcools bus et des cigarettes grillées, on concevra aisément comment les sensations s'exagèrent, et quelle griserie de contrastes peut trouver dans les « lieux de plaisir », au prix de quelque lassitude, celui-là même qui vient par hasard, un soir de désœuvrement, promener au bras d'un ami une causerie lente et interrompue parmi cette exubérance. Il se sentira, dès l'entrée, pénétré d'une lucidité particulière et un peu douloureuse. S'il sait résister au dégoût passager qui donne envie d'aller prendre son vestiaire — peu à peu de ce clinquant il sentira se dégager un optimisme vague et désespéré, tout enveloppé d'un ennui délicat et fatigué, serrant les tempes doucement comme une caresse...

Mais, lorsque dans le noctambulisme l'habitude s'installe, bientôt les émotions, qui avaient plu d'abord par leur facilité un peu brutale, se dispersent, et deviennent infiniment complexes... l'analyse s'y attache et y découvre de nouvelles beautés chaque jour — la sensation de fatigue si pénible aux « débutants » s'atténue à mesure que les curiosités augmentent, le noctambule *se passionne* — et aime minutieusement en lui-même une sensibilité *spéciale* et un dilettantisme excessif. —

Je ne saurais mieux m'expliquer que par un exemple très simple.

Lorsque je suis revenu à Paris, cet automne, j'ai choisi, pour y passer ma première soirée, un *Bal* clair et bruyant... Tous les jeunes gens souriaient et toutes les femmes riaient... L'orchestre (comme il convenait) jouait la *Valse des Cambrioleurs*... et je me souviens fort bien que je venais de citer à l'ami qui m'accompagnait ce vers :

Le front pâle et charmant d'Astyanax qui dort

lorsque je vis devant moi, à quelques pas, dans une jolie toilette sans faute de goût (très rare !) une figure de femme un peu mélancolique me sourire — plus séduisante par la personnalité du sourire entouré de dentelles que belle... gracieuse d'une expression enfantine et usée. Elle était au bras d'un jeune homme très bien... qu'elle eût quitté... Je demandai à mon ami : « Voulez-vous que nous la suivions... *seulement.* » — Il me blagua un peu — pas trop. — Je lui expliquai que j'avais bien le droit de voir en cette enfant au-sourire-dont-on-pouvait se-souvenir l'allégorie gentille de ma sensibilité pour la saison 97-98..! Il me blagua encore un peu — très peu — parce qu'il sait comprendre ces choses... (Un autre m'eût dit : « Faut t' l'envoyer si tu la gobes ! »... c'eût été sans délicatesse.) Il me plaisait laisser un peu de gracieux mystère... (suis-je ridicule ? « mystère » est-il un bien grand mot ? — on prend le mystère où on le trouve)... laisser un peu de mystérieuse grâce à l'apparition de ma première nuit de noctambule...

Il faut savoir effleurer *ainsi* toutes ces émotions artificielles et sans calme, pas naturistes du tout, fleurs du soir, doucement de peur qu'elles ne s'effeuillent ; il faut savoir être, sans fausse honte, très lyrique et très sentimental pour des choses en apparence très frivoles et cependant poignantes. Si quelques-uns vous en blâment sans indulgence...

§

Depuis le temps où M. Louis Veuillot, préoccupé du « *débraillement social* » s'indignait des premiers cafés-concerts dont il trouvait les étoiles « *vêtues sans aucune simplicité* », depuis le temps où Thérésa chantait *La Femme à barbe* et autres compositions dont le même Louis Veuillot, commettant l'erreur commune et grossière d'apporter où ils n'ont que faire des procédés de critique littéraire classique, écrivait : « *Il faut être parisien raffiné pour en savourer la profonde et parfaite inepti*e » (nous avons des « inepties » plus délicieuses encore aujourd'hui, n'est-ce pas Polin et Sulbac ?) — depuis le temps où les premiers cirques inspiraient excellemment Hugo

... Vers le cirque où l'on voit, aux accords de la lyre,
S'unir les prestiges de l'art

les « Lieux de plaisirs » se sont singulièrement développés. Aujourd'hui la liste des prétextes à noctambulisme est longue.

Trois ou quatre *Cirques*, autant de *Bals*, une douzaine de *Cafés-Concerts*, quelques douzaines de *Boîtes à Musique*, deux *Skatings*, puis, lorsque la soirée s'achève, les restaurants de nuit et les bars (tziganes femmes et kummel) et au petit jour (quelquefois) le Pré Catelan et une tasse de lait frais dans la fraîcheur de l'aube, voilà ce dont j'aurai d'abord à vous parler. Mais nous visiterons aussi des endroits plus « excentriques ». Les *caveaux* des Halles où des débardeurs à la poitrine sonore hurlent des chansons de marche. Les *bals* où des saladiers de vin chaud offert par les gigolettes frisées remplacent les liqueurs de Wynand Focking ou de Bols. Les *music halls* « de quartier » nous réservent d'étonnantes « Opérettes » et nous verrons de braves dames obèses et naïves y amener leur carlin assister aux exercices des *chiens savants* de quelque « Miss Aurélia » ; les divertissements patriotiques surtout sont admirables.

Nous irons du *Palais de glace* à *Bobino*, de chez *Maxim's* et *Durand* à *Bullier* et aux *Bals-musette*... nous irons des endroits « chics », où des mondaines un peu excitées et des demi-mondaines plus correctes touchent à des glaces ou boivent un peu de thé, aux endroits gais où de petites modistes acceptent les menthes vertes offertes par des employés à « La Samaritaine ». Nous recueillerons (j'espère) de précieuses légendes pour d'imaginaires dessins de Forain, de Toulouse-Lautrec ou d'Ibels sur les lèvres de jeunes gens impeccablement cravatés de batiste ou plus négligemment cravatés de surah rose. Nous verrons, après des ballets, des rixes. Nous passerons de la splendide hideur de *Little Tich*' aux chatoyantes féeries des danseuses serpentines perfectionnées, et la grâce gazouillante ingénieusement quintuplée des *Sisters* nous consolera peut-être du « talent » de MM. les poètes chansonniers. Nous irons même au *Concert de la Pépinière*, parce qu'on lit dans *Paris Parisien* : « *Le public se compose de gens de maison* (*jolies bonnes*) ». Nous assisterons à d'innombrables *couchers d'Yvette* ; diverses jeunes personnes y seront vêtues (si j'ose dire) uniquement d'« entre-deux » comme la jeune reine Bérénice elle-même. Nous verrons près de beaux athlètes bien luisants (46 centimètres de tour de bras), des Japonais fins jongler avec le vent d'un éventail ; Footit vexera Chocolat ; les acrobates fuselés souriront ; les petites filles serreront les lèvres en glissant sur les fils de fer balancés ; les patineurs croiseront l'allongement tournoyant et penché des souplesses ; Sulbac aura du génie et Mademoiselle Guilbert récitera du Rimbaud avec un succès bien mérité...

En voulez-vous des contrastes? Voilà le programme de la saison. On commence!

§

MEMENTO. Nous avons eu ce mois-ci la réouverture du **Palais de Glace** et du **Pôle Nord**. — Au **Casino de Paris** le succès du *Biographe*. — *Sardanapale* à l'**Olympia**. — Aux **Folies-Bergères** rentrée de *La Loïe Fuller* dans ses admirables *Danse du Feu* et *Danse du Lys*. — Au **Nouveau Cirque** : *Au Texas*, scènes équestres et nautiques de la vie des cowboys du Far West... avec *les chevaux plongeurs*. — *Bals* à **Bullier** et au **Moulin Rouge**. — Dans tous les Cafés concerts les *Revues* sont centenaires ou le deviendront. — MM. *les Poètes Chansonniers*... s'ils continuent à toujours chanter les mêmes chansons sur les mêmes airs, on sera bientôt las des meilleurs.

Je parlerai la prochaine fois de la *Loïe Fuller* — de quelques acrobates — et de la psychologie des fourrures.

JEAN DE TINAN.

ART ANCIEN

Le plateau de Wenzel Jamitzer. — Memento.

Grâce à M. Molinier, les collections du Louvre vont s'enrichir d'une pièce d'art de haut intérêt qui va exciter la curiosité de nos voisins d'outre-Rhin : l'érudit conservateur vient de découvrir, dans la poussière d'un magasin du musée, une œuvre authentique de Wenzel Jamitzer, l'orfèvre des empereurs d'Allemagne, de Charles-Quint à Rodolphe II.

Jamitzer est un des artistes de la Renaissance allemande que convoitent le plus ardemment les collectionneurs, de Berlin à Vienne. C'est, pour eux, le maître des maîtres de l'Ecole allemande du XVI^e^ siècle(1), et ses œuvres, très rares, se payent des prix fous. Elles se répartissent entre Dresde, Nuremberg, Augsbourg, Munich, Vienne, Berlin et Paris. Il n'en figurait aucune dans la collection Spitzer. A Dresde, il y a un coffret avec une figure nue sur le couvercle; au Trésor impérial de Vienne, le surtout de l'empereur Rodolphe; à Munich, une cassette (les Travaux d'Hercule); à Paris, dans la collection du baron Henri de Rothschild, une de ses œuvres les plus importantes : un bassin lobé, au centre duquel est une petite urne fleurie, que soutient une femme légèrement drapée. Cette œuvre passa chez M. Henri de Rothschild, après le par-

(1) Il suffit pour s'en convaincre de lire : Wenzel Jamitzer's, *Entwurfe zu Prachtfassen in Gold und Sieber Herausgegeben*, von R. Bergau (Berlin, P. Bette.)

tage du Trésor du baron Karl, de Francfort, qui l'avait payée beaucoup plus de 500.000 francs. On voit de quelle importance est le plateau découvert par M. Molinier.

Dans la « *Copie des Provisions* du S^r du Metz, intendant et contrôleur général des Meubles de la Couronne » dressée le 31 décembre 1663 par ordre du roi, — qui disait fort justement dans le préambule de l'inventaire « qu'il ne suffit pas de rien épargner pour faire amas de belles choses, et que l'expérience du dernier siècle dans lequel il s'est fait une dissipation prodigieuse de tout ce qu'il y avoit de plus beau et de plus rare dans nos garde-meubles, nous apprend qu'il faut aussi pourveoir à la seureté et à la conservation... » déclaration qui a de quoi surprendre dans la bouche de Louis XIV, — il y a au chapitre « Diverses pièces et Vases d'Agathes : cette indication :

220. Un bassin d'argent. Vermeil doré, ciselé autour du bord d'ornemens crotesques et de cartouches dans lesquelz il y a de petits morceaux d'argent damasquinez fonds noir, et dans le milieu du dit bassin il y a une manière de terrasse dans laquelle sont trois rochers et tortues, et autour il y a des escrevisses, grenouilles, anguilles, herbes et autres, le tout esmaillé au naturel, de diamètre de 16 pouces.

221. Un vaze d'argent vermeil assortissant audit bassin, enrichi de scorpions, lézards, escrevisses, anguilles et tortues, et ses festons de fleurs et de fruits, avec son anse en serpent haut de 14 pouces 1/2.

Nota. — Qu'il manque quelques feuilles.

En rapprochant ceci de la cote suivante, extraite de « L'Inventaire des Diamants de la Couronne, perles, pierres, etc... *fait en comformité des Décrets de l'Assemblée-Nationale-Constituante, des 26, 27 Mai et 22 Juin 1897* :

37. Aiguière d'argent doré, ayant pour anse une couleuvre ; le corps est orné d'une tête placée entre deux cornes d'abondance, de tortues, d'écrevisses, de lézards, de scorpions et de serpens en relief, ainsi que de guirlandes composées de feuilles, de fleurs et de fruits colorés ; son plateau ou bassin est porté sur un pied rond ; l'intérieur de ce plateau est chargé de grenouilles, d'écrevisses, de serpens, de tortues, de feuille et de fleurs colorées, le rebord extérieur du plateau offre des coquilles en relief et six espèces d'amandes d'argent damasquiné ; la sculpture est d'un mauvais goût. Cette aiguière a 14 pouces de haut et son plateau 17 pouces de diamètre, pesant ensemble 28 marcs, estimée douze mille livres.

On pouvait se convaincre facilement que ces deux descriptions se rapportaient aux mêmes objets. Cela permit de les

suivre jusqu'à ce jour. L'aiguière portée seule aux Tuileries, disparut dans l'incendie ; le plateau nous reste.

En détaillant cette pièce rarissime, qui porte sous le pied près de l'N de Nuremberg le poinçon du maître, — une tête de lion, — on a la certitude de se trouver devant une pièce très intéressante, mais qui manque absolument de charme, de grâce et de légèreté. Tout est lourd ; l'ensemble, les détails sont d'un style menu, précieux, déchiqueté, maladroit ; l'exécution, prodigieuse de fini, lasse l'œil par son manque d'originalité. Il s'en faut de beaucoup que Jamitzer soit un grand artiste. Nous ne comprenons pas l'entêtement de nos voisins, à en vouloir faire le Cellini de cette école de Nuremberg qui dota l'orfèvrerie allemande de la fin du XVI^e^ siècle des plus remarquables pièces. Rien ne justifie moins semblable choix. Aucune des œuvres de Wenzel ne peut se mettre à côté de celles de Hans Petzold ou des créations de Hans Pezard, pour ne citer que ces deux maîtres. Chez le premier les proportions sont plus justes, le style plus haut, le dessin plus élégant. La *Coupe en coquille* du Trésor des princes Esterhâzy est là pour l'attester, ou encore le *Bocal en Vermeil* qui est, sans conteste, la plus somptueuse pièce que produisit l'orfèvrerie nurembergeoise de cette époque et dont la figure de femme qui surmonte le couvercle est une pure merveille : peut-on rapprocher ce chef-d'œuvre du *Grosser Pokal*, de la collection du baron Karl ?... De même il n'atteindra jamais la délicate entente de l'ornementation ni la gracilité des figures en ronde-bosse de Hans Pezard. Non, c'est un copiste embarrassé, qui apparaît, en ce Nuremberg si bouillonnant du XVI^e^ siècle, comme effrayé et pris entre ces autres maîtres qu'il coudoyait, si grands ceux-là et si personnels, Wohlgemuth, Durer, Adam Krafft, Pierre Vischer, Veit Stoss, — incapable d'être soi, se préoccupant gauchement des étrangers, des divins italiens, de nous, de nous surtout, de notre Palissy, et n'arrivant qu'à être un très ordinaire et plat exécutant, sans idées personnelles, sans grâce, sans imprévu.

Des *rustiques figulines* que lui apporte Palissy, si chatoyantes, si grasses, disposées avec un bonheur et une entente de la décoration qui n'ont jamais été égalés, Jamitzer fait de sèches et dures choses, symétriquement posées dans le fond du plateau et enserrées dans un marli très large, d'un dessin monotone et trop venu. Vous souvenez-vous du plat ovale de la collection Spitzer ? Au centre une île, avec des coquillages et des grenouilles vertes, autour une rivière bleue où se jouent des poissons énormes et sur le bord, parmi les fraisiers et les ronces, des lézards mordorés et des écrevisses, — et c'était merveilleux de fraîcheur, de limpidité, de lignes...

Il y a tout cela dans ce plateau de Wenzel Jamitzer, et

c'est lourd et froid. Les émaux violents sont trop sombres, les animaux ne sont pas jetés, mais disposés là avec une désespérante symétrie, et tout est sacrifié au désir de faire riche, d'ornementer, de relever en bosse. Comme Palissy, avec cette ingénuité des gens de la Renaissance, le maître de Nuremberg moulait sur nature ses animaux et ses feuillages ; mais, il en surchargeait ses pièces jusqu'à l'écrasement, avec une ténacité bien caractéristique, n'ayant vu chez les Florentins et les Limousins que les bandes, les frises et les jeux de fond.

Memento. — Une mauvaise nouvelle nous arrive de Hollande. M. de Rothschild, de Londres, vient d'acquérir pour un million de florins, trois toiles de la Collection Six van Hillegom : *La Leçon de Musique* de Ter Borch, la *Jeune femme à la fenêtre* de Gérard Dow et la *Vue de la Merwede, près Dordrecht* de Cuyp. Cela est profondément affligeant de voir que l'on ose toucher à la merveilleuse collection de la petite maison du Heerengracht. Nous nous étonnons que le gouvernement hollandais n'intervienne pas pour prendre jalousement la garde de ce patrimoine national.

— On vient de découvrir dans le Trésor de l'abbaye de Roncevaux une statue de la Vierge, en argent, qui date du commencement du XIV^e^ siècle et qui est l'ouvrage des orfèvres de Toulouse, ainsi que l'indique une inscription du socle. La plupart des œuvres de nos orfèvres du Moyen Age ont disparu, et cette Vierge est, avec celle que donna Jeanne d'Evreux à l'abbaye de Saint-Denis et qui est conservée au Louvre, une des seules de son espèce. Mais elle est, par son type, plus proche que celle du Louvre des belles œuvres d'ivoire et de bois de son temps. Elle est à placer à côté de la Vierge d'ivoire de l'ancienne collection Soltykoff, aujourd'hui au Louvre, et de la Vierge de bois de la collection Bossy.

Virgile Josz.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Un bon temps pour les architectes et les statuaires au décoratif pays de Brabant.

On n'entend parler que de restaurations, de reconstructions et d'embellissements. Ne nous en plaignons point. Si beaucoup de subsides et de commandes vont fatalement à des piliers d'antichambres ministérielles ou provoquent des officielleries aussi plates qu'encombrantes, par contre l'argent pris dans les coffres de l'Etat ou de la ville se trouve souvent affecté à des œuvres notables.

Bruxelles a inauguré récemment sur la place de Brouckère,

ce carrefour si moderne de style et de mouvement, une fontaine d'un ensemble assez hétéroclite mais amusante, agréable, par maints éléments dont le principal consiste en la fraîcheur et la gaîté des cascades et des jeux d'eau.

Le caractère décousu et incohérent du monument s'explique si l'on songe que les plans en sont dus à une demi-douzaine au moins d'architectes et de sculpteurs. Dans ces conditions, il était assez difficile de préserver l'homogénéité de cette composition destinée à honorer la mémoire de M. Jules Anspach, le Haussmann du nouveau Bruxelles, homme à la fois populaire et politique, à qui la capitale doit en grande partie sa coquetterie, sa salubrité et de remarquables écoles primaires.

Le monument consiste en une sorte d'obélisque de marbre rouge tronqué par un assez mesquin et puéril Saint-Michel doré. La face de devant de l'obélisque présente le buste du « mayor » ou maire en question. La stèle est flanquée de deux figures allégoriques, d'une ligne sobre et élégante, dues au sculpteur Julien Dillens. Dans le soubassement, sous le médaillon, un bas-relief de marbre blanc représente la Nymphe de la Senne ; une douce et gracieuse jeune fille, au galbe pudique et frileux, la dernière œuvre de Paul de Vigne qu'un mal inexorable arrache pour toujours, je le crains, à son art. Plus bas, des masques de « cracheurs » projettent l'eau dans une vasque d'où les ondes cascadent impétueusement dans un bassin plus grand garni de monstres qui lancent des fusées liquides. Ces monstres manquent de fantaisie ; ils semblent engourdis, ankylosés et malades comme de simples animaux réels. Ni leurs formes, ni leurs mouvements n'attestent chez celui qui les modela, cette imagination adorablement bizarre et drôlatique des sculpteurs de guivres, de tarasques et de chimères ornant les cathédrales gothiques. On dirait des monstres empaillés et académiques.

Les statues dont feu le ministre des Beaux-Arts, M. Jules de Burlet, eut le bon esprit d'animer le Jardin Botanique, sont toutes placées aujourd'hui et s'accordent harmonieusement avec les lignes et les perspectives de ce joli parc d'un classicisme à la Le Nôtre mâtiné d'un peu de caprice italien de la Renaissance. Ce peuple de statues de bronze complète la parure du jardin. Si toutes ne sont pas d'un galbe ou d'une invention très relevée, aucune, au moins, ne dépare l'ensemble. Quelques-unes, prises à part, représentent de très beaux morceaux de sculpture. Un *Semeur* et surtout un *Faucheur* de Constantin Meunier, et une *Lionne* et un *Tigre*, admirables de nervosité et d'élasticité félines, de Gaspar, un des meilleurs élèves de Lambeaux; deux fauves qui font songer à votre grand Barye. Ajoutons à ces œuvres de premier ordre un *Homme au Sanglier* d'un autre jeune sculpteur, M. Charlier.

Dans mon avant-dernière lettre je louais la reconstruction à peu près achevée de ce prestigieux Grand Marché de Bruxelles que les bombes du maréchal de Villeroy avaient mis à mal en 1695. Le mayor Buls à qui l'on doit l'initiative de ces réédifications ferventes et absolument artistiques n'ayant rien de commun avec ces restaurations ou nettoyages sacrilèges contre lesquels le *Mercure* pestait à si juste titre dans son numéro d'octobre, M. Buls, donc, s'est piqué au jeu, et il n'aura de repos avant d'avoir restitué ou conservé au vieux Bruxelles quelques-uns de ses monuments détruits par l'iconoclasme des hommes ou ruinés par le vandalisme des siècles et du climat. Ainsi on rebâtira complètement cette ancienne hôtellerie du *Cheval marin* dont la façade, un rare spécimen de l'architecture du XVII^e^ siècle, concentre tout le charme et le ragoût de la perspective des vieux quais dans le quartier maritime de Bruxelles. C'est de cette auberge que partait au siècle dernier, une fois par semaine, la barge ou le coche se rendant de Bruxelles à Anvers par le canal de Willebroeck.

C'est M. l'architecte Saintenoy, celui-là même qui ressuscita dernièrement, pour la durée de l'Exposition, le palais de Nassau dont je vous parlais l'autre jour, qui sera chargé avec son collègue M. Samyn, de remettre en son état primitif cette avenante auberge évocatrice de scènes à la Teniers ou à la Jan Steen.

M. Saintenoy entreprend aussi la restauration de la flèche de l'église de la Chapelle, ce temple d'un style gothique si pur et dont le couronnement bulbeux jette une note imprévue et cordiale dans ce panorama du vieux Bruxelles que l'on savoure du plateau s'étendant devant le Palais de Justice. La présence de cette église au cœur du quartier de la rue Haute la cité populeuse par excellence n'est pas étrangère au cachet de bonhomie, de solidité et de rondeur qu'elle m'a toujours semblé arborer. Si Sainte-Gudule est la collégiale du monde huppé et des fournisseurs élégants du centre de la ville, Notre-Dame de la Chapelle, avec son clocher renflé comme la tête joufflue d'une appétissante luronne du bas peuple, me semble être le temple de toute cette exubérante et prolifique gent de peine ou de baguenaude, boutiquiers, détaillants, colporteurs, maraudeurs : la cathédrale des marolliens.

Circonstance charmante et bien en corrélation avec la physionomie du grouilleux quartier et la silhouette à la fois familière et imposante de l'édifice : Celui-ci renferme le tombeau de Breughel de Velours, un de ces génies aussi ccasses que fantastiques, pétris de merveilleux et de matérialité, au diabolisme encore plus exubérant que terrifiant, en lesquels se magnifie l'esprit du terroir brabançon. C'est bien

dans cette église hantée par les humouristes débridés et falots que recèle la Marollie, que devaient reposer les reliques de Breughel de Velours. Ainsi j'ai vu se nouer en temps de kermesse des rondes de faunes et de bacchantes modernes, au village mi-hollandais, mi-belge de Putte, non loin de la tombe de Jacques Jordaens et autour du buste de ce peintre dionysiaque et orphique.

Puisque le nom de Jordaens s'amène sous ma plume, je dirai à l'éloge de notre commission des achats pour le musée qu'elle est en train de réunir une sélection vraiment remarquable d'œuvres de ce maître. Je ne crois même pas qu'un autre musée au monde possède des tableaux aussi variés et aussi parfaits dans leur genre, de ce peintre à l'art duquel mieux qu'à celui de Rubens, s'applique la subtile définition que me donnait André Gide : la joie douloureuse et pathétique de la chair.

Pour en finir avec le chapitre des travaux d'architecture esthétiques entrepris ici sous l'inspiration et de par l'esprit bellement communier du bourgmestre Buls, je dirai qu'on dégage aussi une partie de Sainte Gudale, des annexes hybrides et disparates dont on l'avait profanée.

Et pour ne pas négliger non plus les intelligentes restaurations en voie d'achèvement en dehors de Bruxelles, je vous signalerai celle de la sublime abbaye de Villers confiée à l'archéologue et architecte Licot qui s'y adonne, qui s'y voue entièrement, à l'exclusion de tout autre objectif depuis plus de vingt-cinq ans. Il s'agit ici d'une véritable reconstruction. Il a même fallu établir de nouvelles assises pour empêcher un effondrement total. Le jour n'est pas loin où le monument se dressera dans sa gloire primitive.

En fait de peinture l'ère des salonnets s'est réouverte par celui du *Sillon*, un groupe de jeunes peintres habiles, oh! très habiles, pourris de talent, presque aussi forts et peut-être même plus forts les uns et les autres que tel maître reconnu de la génération qui les précède. Peu ou point d'orientation personnelle et de sincérité dans ces déconcertantes pastiches. C'est assez vous dire que ce *Sillon* trop sage, voire trop roublard, m'inspire plutôt une sympathie négative. L'habileté simiesque de ces soi-disant jeunes me remet en mémoire l'anecdote de ce monsieur qui imitait si bien les billets de banque qu'un jour lui-même les crut véritables et les mit en circulation. Terrible talent! Il sévit au *Sillon* de faux Verwée qui, sans la signature, passeraient pour des Verwée authentiques et des Gilsoul ou des Laermans signés Tartenpion qui semblent calqués sur les toiles des jeunes chefs de file. C'est égal. Tristes symptômes! Quel bien augurer de l'avenir de ces jeunes crocheteurs des talents aînés ou voisins!

A faire exception pour MM. Bastien, Janssens et le sculpteur Mascré.

Les théâtres se montrent assez chiches de soirées valant qu'on sorte de chez soi. A part les représentations que Réjane est venue donner au « Parc », notamment la *Douloureuse* de Maurice Donnay, où elle fut interprète inoubliable, il n'y a rien qui mérite d'être cité.

Aux Concerts Populaires, Saint Saëns a dirigé une *Symphonie* de sa composition, très joliment écrite et pour ainsi dire joaillée mais contenant des pages supérieures, comme portée et comme émotion, à ce que cet habilissime commet d'ordinaire, pour ne citer qu'un *adagio* presque poignant et un luxuriant finale très voisin du grandiose.

Voilà pour les manifestations artistiques.

J'ai vanté comme ils le méritent les promoteurs des « restitutions » et « réfections » de nos monuments ou quartiers historiques. Il y aurait lieu de critiquer des démolitions assez inopportunes qui se font dans le même Bruxelles, inopportunes au point de vue sinon esthétique du moins physionomique de la ville demeurée encore si copieusement autochtone.

Bruxelles sans sa rue Haute, sans sa rue de Flandre, et leurs impasses latérales, ne serait incontestablement plus Bruxelles. Dernièrement je vaguais au cœur d'un de ces labyrinthes; déchiffrant les noms des ruelles, les enseignes des estaminets et boutiques. Le hasard m'amena rue de la Philantropie. Avez-vous remarqué l'ironie de la plupart des noms de venelles abritant les humbles et les pauvres diables ? Je fus requis par un cabaret suggestivement intitulé : *Arènes Populaires.*

Au fond d'un couloir était ménagé un hangar où, en de courtoises gageures, les jeunes gens du voisinage viennent soulever des poids et des haltères, essayer leurs membres et arrondir leurs biceps aux exercices du trapèze. Gymnase populaire, pépinière de futurs acrobates de carrefour et d'athlètes de Kermesse. Les amateurs d'exercices physiques, les batailleurs dans les waterloos livrés contre les faubouriens de Molenbeek et de Saint-Gilles, les « terreurs » de la police, font ici leurs premières armes et s'y trouvent dans un milieu favorable à leur entraînement et à leurs expansions musculaires. Que de curieux et particuliers modèles pour l'observateur que ces alcides du trottoir; lutteurs professionnels ou pugilistes de cabaret ! C'est dans ces régions que se synthétisent la rue, l'intérieur et le type du pur Bruxellois!

Un de ces dédales va disparaître pour le plus grand chagrin du flâneur. Il valait moins, je l'accorde, par le style tortillé de ses architectures indigentes et sommaires que par l'extrême

fantaisie ayant présidé au tracé de ces venelles zigzaguantes et sinueuses.

Une population remuante et impulsive, au cachet bruxellois très prononcé y grouillait et y fermentait d'une vie spéciale enchérissant encore sur les mœurs tranchées et autonomes de ses voisins de la rue de Flandre ou de ses congénères, les Marolliens de la rue Haute.

Cependant si, d'aventure, il arrivait à un étranger, à un homme du dehors, de se risquer dans l'un ou l'autre établissement fréquenté par la rude engeance de cette paroisse essentiellement populaire, n'allez pas croire qu'il y fût honni ou molesté; bien au contraire, pour peu que le visiteur se montrât discret et courtois, qu'il ne fît pas intrusion dans cette harmonieuse assemblée de bons drilles que avec esbrouffes de monsieur dégoûté et supérieur, on lui faisait même mine très hospitalière, et, sûres de l'acquiescement de leurs galants coiffés du *Klipson* (la casquette marine) et culottés de pantalons à pied d'éléphant, les sanguines danseuses aux formes rubéniennes, ne lui auraient pas refusé un tour de valse ou une figure de quadrille.

Combien de fois ne me suis-je étourdi, confiant, rassuré, — bercé aux lourds chahuts des danseurs, aux musiques cuivrées des orchestrions, aux éclats de rire et aux jurons bon enfant, et même aux passagers hourvaris — aux disputes, non rancunières, qui dramatisaient de temps en temps les soirées de chômage, de sauteries et de libations dans les bons coins de ce « Coin du Diable ».

Les fumets des mangeailles colportées de table en table par les vendeurs réjouis au bagou tenant tête aux marchandages des loustics, n'étaient point faits pour me déplaire.

Les dimanches surtout, aux heures où une race d'endimanchés, de *dominicaux* particulièrement encombrante, se prélasse sur le boulevard, avec des airs de dignité et d'importance hebdomadaires, ce m'était un délice, je l'avoue, d'aller retrouver le naturel, la vie à la bonne franquette, l'insouciance du populaire au centre de ses habitacles de dilection.

Aussi, n'est-ce pas sans tristesse que j'assiste, et beaucoup d'autres avec moi, à la disparition de ce « Coin du Diable », dans lequel une de ces larges et droites artères, une de ces grand'rues bêtes à... tracer au cordeau, mais chères à certaine « esthétique des villes » a pratiqué une coupe sombre.

Vrai, j'assiste avec une véritable désolation à l'équarissage de tout un quartier de naturels, d'indigènes bruxellois, s'il en fût; à cette mise en fourrière d'un vaste agglomérat de bicoques où se perpétuait le meilleur des mœurs, des coutumes, des drôleries, des traditions, du rire, de la mélancolie, de la passion des âmes frustes ou plutôt primesautières.

Cette démolition de leur cité aura évidemment pour résultat, la dispersion de tous les aborigènes, leur exode loin de la ville, leur exil pourrait-on dire.

En se plaçant à un point de vue plus élevé, n'est-il point tout au moins anormal de proscrire de nos grandes villes modernisées, de refluer vers la banlieue les humbles, les petits, le populaire, précisément cette prolifique humanité urbaine, où se retrouvent, c'est le cas pour Bruxelles, les éléments constitutifs du *Ketje*, du véritable Bruxellois ?

C'est bien, rebâtir les monuments, le décor du vieux-Bruxelles, mais pour Dieu, préservez aussi, autant que possible, des échantillons du vieux Bruxellois, sinon malgré vos belles « restaurations » archaïques, vous aurez bientôt créé une cité sans âme, sans sources d'existence autochtone, une capitale dépourvue de toute personnalité !

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Robert Louis Stevenson : *The Suicide Club and the Rajah's Diamond*, London, Chatto and Windus, in-8°, 3 s 6 d. — Walter Thornbury : *Life and Correspondence of J. M. W. Turner*, London, Chatto and Windus, in-8°, 3 s 6 d. — H. G. Wells : *The War of The Worlds*, London. Wm Heinemann, in-8° 6 s. — Hall Caine : *The Christian*, London Wm Heinemann, in-8° 6 s. — Spenser : *Faerie Queene* with illustrations by Walter Crane, edited from the original editions by Thomas J. Wise on Unbleached Hand-made paper, in 19 parts, large post 4°, 1 9 l. 19 s. 6 d, or in 6 volumes cloth gilt extra 10 l. 15 s. — REVUES : *The Spectator*. — *The Saturday Review*. — *The Review of Reviews*. — *The Bookman*. — *The New Review*. — *The University Magazine*. — *The New Century Review*. — *The Fortnightly Review*. — *Cosmopolis*. — *The Chap Book* (Chicago). — *The Literary Review* (Boston). — *The Musical Courrier* (New-York).

Il serait fort difficile de dire pourquoi le lecteur, quel qu'il soit, subit inévitablement le charme et cède à la séduction des livres de R. L. Stevenson. Quels contrastes, quelle diversité, quelles contradictions même, dans ses œuvres. Quelle multiple et complexe personnalité il fut. Ecossais de nationalité, Parisien et boulevardier, Londonien et Américain du Far West, Provençal, cosmopolite, il passe les dernières années de sa vie dans les îles Samoa en plein Pacifique. Il a vu tous les pays dont il parle, tous les endroits qu'il décrit ; son imagination extraordinaire les anime et les peuple de merveilleux personnages ; il séduit, il captive, il entraîne; un peu sceptique, souvent railleur, se jouant du lecteur; éveillant l'intérêt, même la sympathie, pour de louches et équivoques personnages; montrant des gens vertueux, sans jamais recourir au sentimental ou à des moralités banales et faciles. Il a un tel brillant et une telle sou-

plesse que l'esprit se soumet, tenu en haleine, anxieux et impatient de connaître encore, de savoir plus loin, incapable de deviner, et déconcerté par les tours de force et les inattendus subterfuges d'une imagination délirante. Et malgré cela, aucune des œuvres de R. L. Stevenson n'est complètement factice. Il s'y entremêle habilement des questions hardies, des problèmes difficiles. L'auteur, avec lui, préoccupe son lecteur de sanction morale, de responsabilités et d'obligations sociales; il touche à des théories et des discussions philosophiques, scientifiques rarement; et au milieu de tout cela, il déconcerte et attache par son goût du fantastique, ses tendances au surnaturel, sa gaîté un peu amère et perpétuellement un air de spirituel scepticisme, sans désenchantement, comme si l'écrivain se moquait aussi quelque peu de lui-même.

Après avoir écrit pour les tout jeunes de délicieuses fantaisies, R. L. Stevenson essaya sur les grands et les sérieux, la tentation du fantastique et du féerique. Sous le titre de *Nouvelles Mille et une Nuits*, il transporte en Europe et modernise les aventures des contes arabes. Avec humour et avec comme de la négligence, il narre les aventures du bon prince Florizel et de son fidèle colonel Géraldine poursuivant la destruction du *Suicide Club*; ou mêlés aux fortunes diverses du *Diamant du Rajah*. Et sous ce mince drame, sous le déguisement de ces personnages, il y a la nature humaine de partout et de tous les jours. Quand, à la fin, le prince Florizel, détrôné par une révolution, vient finir *tobacconist* dans Rupert Street, et avec une philosophie trop drôle pour être grotesque, vend dignement et sérieusement des cigares, on sent sous cette désinvolte fantaisie que l'auteur se moque de ses héros autant que de ses lecteurs et de lui-même. Ses personnages sont des prétextes et des marionnettes; c'est au lecteur à comprendre, au delà du plaisir qu'ils leur donnent, leurs paroles et leurs gestes. Et toujours ce style impeccable, avec ses mêmes qualités de concision, de simplicité, de clarté et de souplesse incisive. C'est de ce dernier livre — d'abord publié sous le titre de *New Arabian Nights* — que les éditeurs Chatto and Windus, viennent de donner une nouvelle édition, sous le titre de : **The Suicid Club and The Rajah's Diamond**. Huit illustrations de W. J. Hennessy ajoutent un charme de plus à cette belle édition, avec une impression très claire et très nette, suffisamment interlignée, et de larges marges (1).

(1) Un comité d'écrivains célèbres et d'hommes politiques s'est formé en Angleterre pour élever un monument commémoratif à R. L. Stevenson. Les admirateurs français qui désireraient contribuer à cet hommage peuvent adresser leurs souscriptions soit directement,

Les mêmes éditeurs viennent de donner aussi une nouvelle édition de **La Vie et la Correspondance de J. M. W. Turner** par Walter Thornbury. Il y a plus de vingt ans que parut la première édition de cet ouvrage ; mais sa réputation n'a pas diminué. L'énorme travail de M. W. Thornbury, la richesse des documents, l'intérêt de la correspondance et les détails de la vie excentrique du grand peintre font, de ce volume, une œuvre indispensable à l'étudiant d'art, à l'artiste et à l'érudit. L'ouvrage est divisé en quarante-huit chapitres, judicieusement disposés, et contient de plus un appendice précieux, formant un catalogue complet de toutes les œuvres, peintures, gravures, dessins, aquarelles de J. M. W. Turner, leurs dimensions, leurs prix de vente, leurs divers possesseurs, etc. Bien que ce soit surtout un livre à consulter, la lecture en est supportable et certains chapitres, à cause de la bizarrerie et des fantaisies de Turner, présentent un très vif intérêt. Une dizaine de reproductions en couleurs, assez mauvaises d'ailleurs, complètent ce livre.

M. H. G. Wells, avec le récit d'une invasion de la terre par les habitants de Mars, continue à appliquer heureusement à la fiction l'imagination scientifique. Un certain nombre d'habitants de Mars atterrissent aux environs de Londres. Leur intelligence et leurs facultés sont bien supérieures à l'intelligence et aux facultés humaines : ils possèdent, de plus, un armement scientifique, offensif et défensif, qui les rend absolument et pratiquement invincibles. Ils se servent de machines projetant des rayons torréfiants qui enflamment tout dans un vaste rayon ; d'autres se meuvent dans toutes les directions renversant, broyant et détruisant tout au moyen de formidables appendices ; aucun des moyens humains de défense ne peut résister à de pareils engins ni même arrêter un instant la marche des terribles êtres. Tout est à leur merci. Londres s'effare, s'affole. Une immense panique s'empare des habitants et M. Wells raconte admirablement leur fuite épouvantée ; les luttes horribles pour se procurer des véhicules de toute sorte, les trains étant tous bondés. Des millions de gens, surpris en pleine sécurité, que la soudaineté de l'attaque et la rapidité de la marche de l'ennemi a empêchés de se pourvoir de quoi que ce soit, se trouvent bientôt dans un état affreux de dénûment, de faim, de soif, dans un pays terrifié et abandonné. Ces quelques chapitres sont puissamment dramatiques. Les aventures personnelles du conteur sont toujours intéressantes et particulièrement son séjour dans la maison en ruines près d'un projectile tombé de Mars. Enfin la description de Londres, mort, vide, plein de silence

à J. H. Napier, Solicitor. Edimburg : soit au secrétaire de *Cosmopolis*, 5, rue de Mézières, Paris.

et d'abandon produit un grand effet. Mais peu à peu la vigueur des Martiens diminue. Leurs formidables machines s'arrêtent. Ils semblent avoir disparu. C'est que peu à peu et en quelques jours l'atmosphère terrestre, viciée, empoisonnée a détruit rapidement leur organisme. C'est avec cet ingénieux dénouement que prend fin le récit de la terrible invasion. Mais une objection peut être faite : Comment se fait-il que les Martiens infiniment supérieurs en culture scientifique et en applications pratiques de leur science, s'adonnent, immédiatement arrivés ici, à une destruction systématique et injustifiable en somme ? San doute, M. Wells nous dit qu'ils sont venus avec l'intention bien arrêtée de tout détruire pour être mieux les maîtres. Mais puisqu'ils voient et semblent se rendre compte de ce qu'ils voient, ils faut que leur dédain de notre pauvre civilisation soit bien puissant pour étouffer chez eux toute curiosité. Il faut accepter la donnée telle que l'auteur l'a imaginée, car elle est logique quand même d'un bout à l'autre, et l'horreur que nous inspirent les Martiens, n'empêchent que nous n'admirions l'imagination et l'habileté de M. Wells. Curieux livre et original ; supérieur aux fantaisies de Jules Verne ; avec les qualités brillantes et les préoccupations sérieuses de R. L. Stevenson ; avec dans le bizarre et le terrible quelquefois des aspects d'Edgar Poe ; mais qu'on voudrait d'un style un peu moins hâtif et moins négligé. Il faudrait que M. Wells, se résolvant à une production moins abondante et moins fréquente, se décidât à parfaire une œuvre, ce dont il est capable, au lieu de se borner à des intentions, à des indications, submergées dans une surabondance de choses.

Le dernier roman de M. Hall Caine fut annoncé à grand renfort de réclame et d'interviews. Les deux premières éditions furent de cinquante mille et de vingt-cinq mille exemplaires. Le public, gobeur béat, se laisse prendre au tapage. Et cependant **The Christian** n'a rien de bien surprenant et ne peut même raisonnablement prétendre à être une œuvre littéraire. C'est une masse confuse de choses, d'indigestes entassements, où l'on sent une peine énorme à vouloir donner une signification, et un effort fatigant à édifier un massif monument. M. Zola nous a habitués et lassés de pareilles tentatives et M. Hall Caine n'a ni son talent, ni sa puissance. Il y a là dessous des amas de documents, de dossiers, de pieces, de photographies péniblement reliés et assortis. M. Hall Caine a voulu peindre le Londres d'aujourd'hui tel qu'il est. Le sujet est vaste et menaçait d'écraser sous le poids l'imprudent qui s'y essaierait. C'est ce qui est à peu près arrivé et M. Hall Caine a cependant négligé tant de choses dans son tableau. Il nous mène chez le premier ministre, chez un agent théâtral, dans des

salons, des clubs élégants et des tripots, des intérieurs luxueux et des réduits de malheureux. Il a, dans sa façon de voir et d'exprimer, une certaine vivacité et une assez exacte réalité ; mais tout cela est bien incomplet. Et à toute occasion il prêche le droit et la justice. Continuellement, il clame avec véhémence que la conditon des femmes dans la société actuelle est une honte pour l'homme. Il condamne les amusements et les divertissements publics, théâtres et music-halls, comme indignes d'une civilisation chrétienne. Il est vrai que son principal personnage est un clergyman, the Rev. John Storm. Il proteste aussi avec colère contre le douloureux spectacle de la condition des riches et de celle des pauvres, du luxe et de la misere. Et pour remédier à tout cela, il fait appel aux Eglises, les conjurant de faire agir et vivre l'Evangile parmi les hommes. M. Hall Caine a voulu faire du révérend John Storm un apôtre. Malheureusement une violente déception d'amour le gâte quelque peu ; il devient un fanatique, bien peu clairvoyant, qui veut réaliser au XIX^e^ siècle, la fraternité en Christ qui échoua au premier siècle. En somme « The Christian » est une tentative manquée. La thèse qu'il présente était intéressante ; mais elle est mal conçue, mal présentée, mal traitée, et ne pouvait se développer à l'aise dans les étroites limites d'un roman. Il n'y a aucune conclusion parce qu'il pourrait y en avoir de nombreuses.

Encore une édition de **Faerie Queene**. Mais celle-ci, que publie l'éditeur George Allen, au prix de 270 francs est une veritable merveille. Le texte a été revu sur les éditions originales par M. Thomas Wise, qui a augmenté la valeur de l'édition par une préface soigneusement renseignée à laquelle il a ajouté de très curieux documents. Mais l'intérêt spécial de cette nouvelle édition d'un si vieil ouvrage, sont les illustrations de M. Walter Crane. Nul mieux que lui n'était qualifié pour une telle œuvre ; il a l'imagination inventive et abondante ; une étroite sympathie pour les époques médiévales et les allégories chevaleresques de Spenser ; il est un maître dans la décoration et l'ornementation des livres et la plupart de ces dessins sont au-dessus de toute appréciation. En plus des fac-simile des titres et autres gravures des éditions de 1590, 1596, 1609 et 1611, les six volumes contiennent 98 hors textes et 133 autres illustrations, initiales et culs de lampe, dûs à M. Walter Crane, et obligeant à admirer une fois de plus le merveilleux artiste.

§

The Spectator (25 septembre). — Un poème de M. Stephen Phillips et un article sur quelques livres français récents.

The Saturday Review (18 septembre). Par P. Chalmers Mitchell, *Through the Médoc*. (25 septembre.) Quelques articles politiques et des *Notes* très intéressantes sur les évènements. (2 octobre) *The Ipané* par R. B. Cunninghame Graham, et une belle critique d'Hamlet par George Bernard Shaw (9 octobre). Un mordant et spirituel article sur M. Pennell.

The Review of Reviews (15 septembre).—D'intéressants renseignements sur les mines d'or de Klondyke récemment découvertes, et une longue dissertation sur le dernier livre de M. Hall Caine.

The Bookman (octobre). — Une courte étude sur Mrs Humphry Ward. M. Clement K. Shorter dresse une liste des cent volumes qui doivent composer une bibliothèque de village; il y inscrit trois auteurs français : Taine, avec *La Révolution Française*; Balzac, avec *Le Père Goriot*; Dumas, avec *Monte-Christo*.

The New Review (octobre). — Un portrait de Rudyard Kipling par W. Nicholson, comme frontispice. Le contenu de ce numéro est fort peu intéressant; deux ou trois articles y sont inutiles et déplacés; on n'y peut guère lire qu'une dure critique de M. Le Gallienne par John Dalgleish.

The University Magazine (octobre). — La première partie d'une étude sur *Cent ans de Malthusianisme* par John. M. Robertson; quelques pages sur *Charlotte Bronte* d'Hector Munro; un article sur : *L'erreur de la théorie de la valeur, de Marx*, par Fréderick Rockell, rendent ce numéro remarquablement intéressant.

The New Century Review (octobre). — Quelques judicieuses réflexions de Mrs Mona Caird sur l'affranchissement politique des femmes.

Cosmopolis (octobre). — Un article de I. Zangwill : *Dreamers of the Ghetto in Congress* à l'occasion du récent congrès des Sionistes à Bâle. M. I. Zangwill s'étant fait une spécialité des questions juives, prenant ses coreligionnaires pour personnages de ses romans, renseigné plus que personne sur la race sémite, ses quelques pages sont importantes.

The Fortnightly Review : Mr. Charles Whibley, à propos de lettres récemment publiées, disserte brillamment sur les haines de Napoléon. Cette série de lettres dépasse toute brutalité : « Napoléon, dit M. Whibley, est un magnifique et profond égoïste, ne connaissant d'autre loi que la tyrannie et le triomphe... c'est Machiavel en action... Sa correspondance contient un véritable évangile de haine. »

The Nineteenth Century (octobre). — A. C. Sivinburne publie un longue et curieuse étude sur *John Day*; un article très documenté de Herbert Bentwich : *Philo-Zionists and anti-Semites*.

The Chap Book (1 et 15 septembre). — Cette *Revue de Belles-Lettres* s'est affirmée cette année encore comme une des plus intéressantes publications littéraires d'Amérique. Elle publie beaucoup de vers, et de bons; des récits, des nouvelles, des romans. Un peu trop peut-être de collaborations anglaises, mais bien choisies.

The Literary Review, *journal de Belles-Lettres* essaye de faire à Boston ce que le *Chap-Book* a réussi à Chicago. Mais la vie artistique et littéraire est encore peu importante dans ces milieux dipersés et les revues sont obligées de trop s'occuper de choses anglaises.

The Musical Courrier : Depuis quelque temps déjà ce journal, essentiellement musical, publie un supplément littéraire et dramatique d'un réel intérêt. Les pièces nouvelles, jouées à Paris, Londres, Vienne, Berlin, y sont analysées : on y trouve de nombreux renseignements, des anecdotes, des mots méchants recueillis un peu partout sur des personnages célèbres de tous les pays. C'est une publication d'un cosmopolitisme étonnant.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES TCHÈQUES

Coup d'œil sur la jeune littérature tchèque. - *Moderni Revue.* — *Literarni Listy.* — *Sbornik pro filosofii, mystiku a okkultismus.* — *Novy Kult.*

Ce premier bulletin du mouvement littéraire actuel en Bohême n'est guère qu'une nomenclature. Nous nous réservons de revenir plus tard avec quelques détails sur plusieurs des écrivains que nous ne faisons aujourd'hui que signaler.

La plupart des jeunes poètes et littérateurs tchèques sont groupés dans la **Moderni Revue** qui paraît à Prague, le huit de chaque mois en livraisons d'une trentaine de pages. Le rédacteur en chef de cet intéressant recueil est M. Arnost Prochazka. Cette année, qui est la troisième de son existence, la *Moderni Revue* a publié des romans, un grand nombre de poèmes en tchèque, en allemand et en français, des critiques sur l'art, la littérature, le théâtre et des études socialés. Parmi les poètes, il faut citer les noms de MM. Georges Karasek, Charles Kaminek, Boh. Knœsl, St. Ch. Neumann, Otokar Brezina, Antoine Sova. M. Georges Karasek est également un prosateur distingué et sa *Légende du Prince mélancolique* a obtenu un légitime succès. La critique, à la *Moderni Revue*, est généralement faite par MM. G. Karasek, Ar: Prochazka et St. Ch. Neumann, pour la littérature, et Charles Hlavacek pour la peinture. On s'y occupe beaucoup du mouvement étranger, et les idées les plus nouvelles y sont

discutées avec passion, le socialisme, l'anarchie, le mysticisme, l'occultisme y jouant un rôle presque aussi grand que la littérature proprement dite. C'est ainsi qu'on y a publié des articles sur Jean Grave, Léon Riotor, Adolphe Retté, Jules Delassus, Tarrida del Marmol, R. Dehemel, Louis Fiaux, G. Rossi, R. Strauss, Fr. Vielé-Griffin, M. Maeterlinck, etc. L'un des plus remarqués a été une étude par M. Ar. Prochazka sur *Aphrodite* de Pierre Louys, étude qui était intitulée : « La Renaissance du paganisme », et qui se terminait ainsi : « Aujourd'hui, il s'agit de vaincre le christianisme. Mais cela n'est pas possible par le vieux paganisme, son adversaire mort. C'est une autre route qui conduit à la victoire : celle où brille l'éternel Zarathustra, celle que montrent et désignent les martyrs de l'Anarchie. » Quand j'aurai ajouté que le recueil a publié des traductions de J.-K Huysmans (*A Rebours*), Pierre Louys (fragments des *Chansons de Bilitis*), lord Alfred Douglas, Louis Fiaux (*La Commune*), G.- Albert Aurier, on se rendra suffisamment compte du ton qui règne à la *Moderni Revue*.

Les **Literarni Listy** (Feuilles Littéraires) paraissent le premier et le 16 de chaque mois. Le dernier numéro comportait une étude sur le drame moderne en Allemagne, par Fr. X. Salda ; un bon article sur Maurice Maeterlinck, par Sig. Bouska, collaborateur de la revue catholique *Novy Zivot* (la Nouvelle Vie) ; une nouvelle de E. Jerlicz ; des études critiques sur le *Jardin de Bérénice*, de Maurice Barrès, traduit par Ar. Prochazka, sur *Une nouvelle terre*, de K. Hamsun, et sur *Aglavaine et Sélysette*, de M. Maeterlinck, traduit par M. Kalasova : ... « Cette œuvre fait l'effet d'un profond palais d'idées, et nous la préférons à toutes les productions antérieures de cet auteur. Celui-ci n'avait pas encore montré tant d'intensité, de force et, malgré toute son abstraction dans l'amour, tant de plénitude plastique. *Aglavaine et Sélysette* se rapproche de deux ouvrages de G. Hauptmann : *La Cloche engloutie* et *Ames solitaires*. Maeterlinck a exprimé ici la grande aspiration de l'homme moderne à une vie plus pure, plus haute, plus intense, mais aussi son impuissance à la réaliser. »

Le **Sbornik pro filosofii, mystiku a okkultismus**, s'occupe spécialement, comme son titre l'indique, de « philosophie, de mystique et d'occultisme ». Il publie actuellement des traductions de Maeterlinck, par M. Kalasova, et de Hello.

Annonçons le premier numéro de **Novy Kult**, qui s'ouvre par une *Prière à Satan*, d'Antonin Sova, continue par une étude sur le Satanisme, de Stanislaw Przybyszewski, poursuit par un morceau intitulé : *La Charlatanerie patriotisme*, signé ***, donne le portrait de Zo d'Axa, agrémenté de quel-

ques pages du même, et clôture sur un article d'Hamon, daté de Londres. — On est très avancé, à Prague !

JEAN ROWALSKI.

PUBLICATIONS RÉCENTES

HISTOIRE, DOCUMENTS. — G. Bertin : *La Campagne de 1814, d'après des témoins oculaires ;* Flammarion, 6 fr. — Duc de Broglie : *L'Alliance autrichienne,* Calmann-Lévy, 3.50. — E. Cais de Pierlas : *La Ville de Nice pendant le premier siècle de la domination des princes de Savoie ;* Le Soudier, 24 fr. — H. Carré : *La Révolution au parc de Blossaco 1790-1798 ;* Lechevallier, 1.50. — Commandant Grandin : *Le général Bourbaki,* avec portrait et autographe ; Berger-Levrault, 5 fr. — Dom Guéranger, abbé de Solesmes : *Sainte-Cécile et la Société Romaine aux deux premiers siècles ;* Retaux, 7.50. — O. G. de Heidenstam : *Une Sœur du Grand Frédéric, Louise Ulrique, reine de Suède ;* Plon, 7.50. — E. Hubert : *La Torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le* XVIII^e *siècle ;* Lebègue, 5 fr. — V. Ménard : *Histoire religieuse, civile et militaire de Saint-James de Beuvron, depuis sa fondation jusqu'à nos jours, d'après les documents d'archives, avec le plan de la ville et du château au moyen-âge ;* Lechevallier, 7.50. — Léon-G. Pélissier : *Le Registre de l'Ile d'Elbe ; Lettres et Ordres inédits de Napoléon I^er (28 mai 1814-22 février 1815),* avec un portrait de Napoléon dessiné à l'Ile d'Elbe ; Fontemoing, 3.50.

LITTÉRATURE, CRITIQUE. — Jules Case : *A propos de la Vassale. Lettre à M. Jules Lemaître ;* Ollendorff, 1 fr. — Victor Charbonnel : *La Volonté de vivre* ; A. Colin, 3.50. — Eugène Demolder : *Sous la Robe, notes d'audience, de palais et d'ailleurs,* avec une couverture et 16 ornementations d'Etienne Moranne, « Mercure de France », 3.50. — Gabriel Joret-Desclosières : *Un Ecrivain National au* XV^e *siècle : Alain Chartier* ; Fontemoing. — René Doumic : *Etudes sur la littérature française,* 2^e série ; Perrin, 3.50. — Mgr A. Fabre : *Les Ennemis de Chapelain* (Etudes littéraires sur le XVII^e siècle) ; Fontemoing, 2 vol., 5 fr. — A. Dumas : *Pages choisies,* avec introduction de H. Parigot ; Calmann-Lévy, 3.50. — D^r A. Kums : *Les Choses naturelles dans Homère* ; Alcan, 5 fr. — Paul Lafond : *Alfred de Vigny en Béarn,* avec portraits à l'eau-forte et dessins ; Charles. — J. Michelet : *La Bible de l'Humanité. Une année au Collège de France,* 2 ouvrages en un vol. ; Flammarion, 7.50. — E. Stoullig : *Les Annales du Théâtre et de la Musique,* 22^e année, 1896 ; préface de A. Claveau ; Ollendorff, 3.50.

POÉSIE. — Victor Hugo : *Œuvres posthumes. Toute la Lyre.*

Tome I.; Hetzel, 2 fr. — Gustave Kahn : *Le Livre d'Images* ; « Mercure de France », 3.50. — Richard Ledent : *Le Petit Paroissien, où il est parlé du vent, des arbres et du bel amour;* Bruxelles, Lacomblez. — Stuart Merril : *Poèmes 1887-1897* ; « Mercure de France », 3.50. — Gérard de Nerval : *Les Chimères et les Cydalises*, préface de Remy de Gourmont, portrait de Gérard de Nerval par F. Vallotton; « Mercure de France », 2.50.

Publications d'art. — P. Gélis-Didot : *La Peinture décorative en France du* XVI^e^ *au* XVIII^e^ *siècle*, 1^re^ série, 30 pl.; Schmid, 1 fr. — P. Mantz : *La Peinture française du* IX^e^ *au* XVI^e^ *siècle*, (Bibl. de l'enseign. des Beaux-Arts); Soc. fr. d'Edit. d'Art, 3.50.

Roman. — Paul Adam : *Lettres de Malaisie*; « Revue Blanche, » 3.50. — P. d'Aigremont : *Reine-Marie* (*Portes closes*); Montgredien 3.50. — Brada : *Lettres d'une amouseuse;* Calmann-Lévy, 3.50. — Jules Bouvattier : *Amours de Sous-Préfet* : Plon, 3.50. — Jean de la Brète : *L'Imagination fait le reste...* ; Plon, 3.50. — Cat : *Au sortir du Couvent*; Perrin 3,.50. — René Boylesve : *Sainte-Marie-des-Fleurs*; Ollendorff, 3.50. — G. Courteline : *Le Train de 8 h. 47* (ill. d'Albert Guillaume); Flammarion, 3.50. — G. Courteline : *Monsieur Badin, scènes de la vie de bureau* ; Ollendorff, 1 fr. — Louis Dollivet: *Sale Juif!*; Armand Colin, 3.50. — A.Dubarry : *Les Déséquilibrés de l'amour* : *Coupeur de nattes;* Chamuel, 3.50. — Anatole France : *Histoire contemporaine* : *Le Mannequin d'Osier;* Calmann-Lévy, 3.50. — Dubut de Laforest : *Amours de jadis et d'aujourd'hui* (illustré); Dentu, 3.50. — Georges Eekhoud : *Mes communions* ; « Mercure de France », 3.50. — H. Fèvre : *Galafieu;* P.-V. Stock, 3.50. — C. Fuster : *Par le Bonheur*, roman de deux âmes; Fischbacher, 3 fr. — D. Le Roux : *Les Amants byzantins;* Calmann-Lévy, 3.50. — Max Lyan : *Cœur d'Enfant*; Société Libre d'Edition, 3.50. — Pierre Maël : *Ce que femme peut;* Ollendorff, 3.50. — Maurice Pottecher : *Le Chemin du Mensonge;* Ollendorff, 3.50. — Jean Psichari : *Le Rêve de Yanniri;* Calmann-Lévy, 3.50. — Reepmaker : *Calvaire;* P.-V. Stock, 3.50. — Comtesse L. Rostopchine : *Rastaquouéropolis*; Oudin, 3.50. — Remy Saint-Maurice : *Temple d'Amour* ; Lemerre, 3.50. — Stéphane-Pol : *Double-Vierge*; Société Libre d'Edition, 1.50. — Marcelle Tynayre : *Avant l'amour* ; « Mercure de France », 3.50.

Sciences. — P. Mautegazza : *La Physiologie de la Femme*; Montgrédien, 3.50. — J. Roubinovitch et Ed. Toulouse : *La Mélancolie*, ouvrage cour. par l'Académie de médecine, avec figures et tracés dans le texte; Masson, 4 fr.

Sociologie. — Amo : *Le Congrès de l'Humanité*, articles grou-

pés et annotés par Marius Decrespe; Chamuel, 3.50. — G. Audiffrent : *Auguste Comte et l'Académie des Sciences; Réponse à M. J. Bertrand*; Vigot, 1.50. — A. Comte : *Deux lettres philosophiques composées par Mme Clotilde de Vaux;* Vigot, 1 fr. — J.-A. Cree : *La Mission de la Femme, d'après Auguste Comte* ; Vigot frères 1 fr. — Raoul de la Grasserie : *L'Etat fédératif, Législation comparée et Sociologie* ; Fontemoing, 5 fr. — M. Lambert : *Le Féminisme ;* A. Pedone, 1.50. — Pierre Leroux : *Malthus et les Economistes ou : Y aura-t-il toujours des pauvres ?* Biblioth. Nationale, 2 vol. 0.50, — N. Mikailhowsky : *Qu'est-ce que le Progrès ? Examen des idées de M. Herbert Spencer ;* Alcan, 2.50.

THEATRE. — Maurice Beaubourg : *Les Menottes*, pièce en 3 actes; Ollendorff, 3.50. — J. Chancel : *L'Erreur*, comédie en 1 acte; Ollendorff, 1 fr. — J. Chancel et Ed. Sée : *Son Professeur*, comédie en 1 acte; Ollendorff, 1 fr. — Paul Déroulède : *La mort de Hoche*, Calmann-Lévy, 3.50. — Remy de Gourmont : *Le Vieux Roi*, tragédie nouvelle; « Mercure de France », 5 fr. — Alfred Jarry et Claude Terrasse : *Ubu Roi*, texte et musique, fac-similé autographique; « Mercure de France », 5 fr. — Alexandre Meunier : *Ghislaine;* Vanier.

VOYAGES. — André Chevillon : Terres mortes : Thébaïde, Judée ; Hachette, 3.50.

DIVERS. — *Almanach Guillaume, 1898* ; Simonis Empis, 0.50. — L. Amiable : *Une loge maçonnique avant 1789 (La R.·. L.·. Les neuf sœurs)*; F. Alcan, 6 fr. — A. P.: *Stratégie napoléonienne. Maximes de guerre de Napoléon Ier ;* Nouv. édition, avec cartes et croquis; Baudoin, 7.50. — Philibert Audebrand : *Napoléon a-t-il été un homme heureux ?* ; Calmann-Lévy, 3.50. — F. Bonnal : *Apothéose de la femme*, fascicule n° 1 ; Vanier, 0.60. — R. des Chernais : *En Felouque sur le Nil;* Le Soudier, 10 fr. — F. Digonnet : *Le Théâtre antique d'Orange*, par y Goudareau, orné de 4 pl.; Lechevallier, 1.50. — Y. Guyot : *Les Travaux Publics;* Flammarion, 3.50. — H. Imbert : *Charles Gounod, les Mémoires d'un artiste et l'autobiographie ;* Fischbacher, 2 fr. — P. Leroy-Beaulieu : *L'Algérie et la Tunisie;* Challamel, 9 fr. — Albert Savine : *La Question Cubaine et les intérets français ;* Librairie de l'Art Social, 0.50.

PÉRIODIQUES NOUVEAUX. — *La Feuille*, placard de 2 pages, paraît à toute occasion; rédacteur : Zo d'Axa, 25, rue de Navarin, 0.05. — *Matines*, revue de littérature et d'art; rédacteur en chef : Serge Basset; Vanier, 1 fr.

§

LITTÉRATURE ETRANGÈRE. — George Egerton : *Symphonies*; London, John Lane, 6 s. — Ludwig Jacobowski : *Der Kluge*

Scheikh, ein Sittenbild aus Nordafrika; Breslau, Schottlaender, 1 m. — George Meredith : *Selected Poems;* London, Arch. Constable, 6 s. — William Morris : *The Water of the Wondrous Isles*; London-Longman et Cᵉ, 7 s. 6 d. — John M. Robertson : *New Essays Towards a Critical Method;* London, John Lane, 6 s. — Dante Gabriel Rossetti : *Letters to William Allingham 1854-1870;* London, Fisher Unwin, 12 s. — H. G. Wells : *The War of the Woslds;* London, W. Heineman, 6 s. — W. B. Worsfold : *The Principles of Criticism*; London, George Allen, 10. s, 6 d.

Traductions. — Peter Nansen : *Marie*, roman traduit du danois par Gaudard de Vinci, dessins de Pierre Bonnard; « Revue Blanche », 3.50.

Périodiques nouveaux. — *Anthologie. — Revue de France et d'Italie*, recueil mensuel de littérature et d'art; direction et rédaction à Milan, 19, via Pontaccio, 0.50.

ÉCHOS

Les Samedis populaires de Poésie ancienne et moderne à l'Odéon. — La *Revue Blanche* éditeur. — Une Enquête. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Représentations privées des *Miroirs*. — La *Revue de France*.

Les Samedis populaires de Poésie ancienne et moderne vont être repris à l'Odéon, qui adresse aux poètes la lettre suivante :

« Monsieur,

» Nous vous serions infiniment reconnaissants si vous vouliez bien nous désigner ceux de vos poèmes qui, plus particulièrement, vous paraissent de nature à être lus en public à nos Samedis populaires de Poésie ancienne et moderne.

» Croyez, etc.

» Le secrétaire,

» Paul Franck.

» Faire parvenir les réponses à cette adresse : Samedis populaires de Poésie, au théâtre de l'Odéon. »

Le premier Samedi de poésie sera celui du 6 novembre.

Pour obvier, autant que possible, au trafic des marchands de billets, l'Odéon a créé des abonnements par séries de douze samedis. Les prix d'abonnement aux douze premiers samedis sont ainsi fixés : Loges et avant-scènes (places détaillées) : 24 fr. la place; fauteuils d'orchestre et de balcon : 12 fr. ; toutes les autres places : 6 fr. — *Nota* : les cartes, d'abonnement seront nominatives, mais il pourra y être inscrit deux noms.

§

La « Revue Blanche » éditeur. — La *Revue Blanche*, qui jusqu'à présent, publiait de loin en loin quelque ouvrage d'un de ses collaborateurs, devient éditeur pour de bon. Elle

annonce une belle suite de publications, et a donné déjà les *Lettres de Malaisie*, de Paul Adam, et une traduction du danois : *Marie*, de Peter Nansen. Nous félicitons nos confrères de la *Revue Blanche* et nous leurs souhaitons le succès.

§

Une Enquête. — Nous publierons dans notre prochaine livraison les nombreuses réponses à notre enquête sur ce sujet : *L'Alsace-Lorraine et l'état actuel des esprits.*

§

Vient de Paraître au *Mercure de France* :

Collection gr. in-18, à 3.50 le volume :

Le Livre d'Images, par Gustave Kahn. — Mes Communions, par Georges Eekhoud. — Avant l'Amour, roman, par Marcelle Tinayre

Formats et prix divers :

Sources vers le Fleuve, par Robert de Souza. — Sous la Robe, par Eugène Demolder. — Versiculets, par Alfred Poussin.

(Voy. page 4 des annonces pour formats, tirages et prix.)

§

Les Représentations privées des « Miroirs ». — On annonce pour fin novembre les représentations privées des *Miroirs*, moralité lyrique de P.-N. Roinard, que répètent actuellement Mlle Eugénie Nau et M. Emile Raymond, chargés des principaux rôles. Nous rappelons qu'il a été créé, pour couvrir les frais de ces représentations, 125 parts de participation de 100 fr. chacune, la part donnant droit à douze places, savoir : quatre fauteuils pour la répétition générale, quatre fauteuils pour chaque représentation. Tout titulaire d'une de ces parts recevra, quinze jours avant la répétition générale, ses douze invitations en coupons détachés, de sorte, on le voit, qu'une entente entre douze personnes permet à chacune d'elles de s'assurer un fauteuil moyennant 8 fr. environ. Nul ne devant entrer sans invitation nominative, le *Mercure de France*, titulaire de plusieurs parts, tient des places à la disposition des personnes qui ne se seraient point groupées. (Bureau ouvert le matin de 9 à 11 heures, et l'après-midi de 3 à 5 heures).

§

La « Revue de France » annonce un numéro spécial exclusivement composé d'œuvres de femmes. Les textes seront publiés avec la signature autographe des auteurs. La livraison aura plus de 200 pages.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette

Paris. — Imprimerie du Mercvre de France, Lucien Marpon. 128, rue d'Alésia.

GEORGES D'ESPAGNAT.

L'ALSACE-LORRAINE

ET L'ÉTAT ACTUEL DES ESPRITS

—

Nous avons adressé à un certain nombre de personnes, de condition et d'âge très différents, la circulaire ci-dessous reproduite. Nous avons classé les réponses dans l'ordre de réception. Une table alphabétique par noms de signataires des lettres a été placée à la fin de la consultation.

« Le 22 juillet dernier, dans le *Journal*, en note à sa chronique du jeudi, M. François Coppée écrivait :

« *P. S.* — Il est difficile de faire le bien.

» La pensée — dont je me suis fait l'interprète — d'envoyer un souvenir à l'Alsace éprouvée par les récents orages, n'a pas éveillé dans l'opinion un suffisant écho. Bien qu'avec un profond regret, je n'ose donc recommander davantage une manifestation qui n'aurait eu son plein effet qu'à la condition d'être imposante.

» Avec des témoignages de sympathie qui me sont infiniment précieux, j'ai déjà reçu quelques offrandes pour une souscription qui n'était même pas ouverte.

» Je vais les rendre sans délai aux personnes dont j'ai l'adresse; quant à celles qui m'ont envoyé directement des dons anonymes, je ne peux que les prier de me mettre à même de les leur faire parvenir. »

» En effet, le jeudi précédent, M. Coppée avait publié à ce sujet un article émouvant, qui faisait appel avec éloquence à la pitié non moins qu'au

patriotisme. Les plus sceptiques, sachant la légitime influence de M. Coppée sur les esprits, craignaient un excès d'enthousiasme, une de ces manifestations dont le bruit, parfois mal à propos, retentit au delà des frontières.

» Il n'en fut rien. La note de M. Coppée le constate avec tristesse, — mais sans l'expliquer.

» C'est cette explication que nous demandons à des Français de tout âge, de toute condition, de toute opinion.

» I. — *Un apaisement s'est-il fait dans nos esprits au sujet du Traité de Francfort ?*

» II. — *Pense-t-on moins à l'Alsace-Lorraine, quoique, prenant à rebours le conseil de Gambetta, on en parle toujours autant ?*

» III. — *Prévoit-on un moment où l'on ne considérerait plus la guerre de 1870-1871 que comme un événement purement historique ?*

» IV. — *Si une guerre venait à surgir entre les deux nations, trouverait-elle aujourd'hui, en France, un accueil favorable ?*

» Nous vous serions reconnaissants de vouloir bien nous donner, en quelques lignes, sur ces questions :

» 1° Votre opinion personnelle ;

» 2° Selon vous, l'opinion de la jeunesse ;

» 3° Selon vous, l'opinion moyenne du pays. »

Voici les réponses que nous avons reçues :

★

M. Alfred Mézières

de l'Académie Française, Député de Meurthe-et-Moselle, Président de la commission de l'Armée.

Je suis enfant de Metz. C'est vous dire d'avance le sens de ma réponse. A Metz, vieille cité gauloise, dont toutes les archives et toutes les œuvres intellectuelles sont écrites en français, où personne ne parlait allemand avant la guerre, comment voulez-vous qu'on

accepte un jour, une minute, le droit de conquête?

Les vainqueurs ont pu s'emparer de la ville. Ils ne peuvent faire qu'elle ait le moindre rapport, la moindre affinité avec le monde germanique.

Le principe le plus incontestable du droit moderne, c'est qu'il n'est permis à personne de disposer d'une population sans son assentiment. Depuis 1815, il n'y a pas une parcelle de terre française qui ne soit volontairement française. La Savoie et Nice se sont données librement à nous.

Tant qu'on ne consultera pas les populations d'Alsace-Lorraine sur la nationalité qu'elles veulent choisir, elles protesteront au nom du droit moderne contre le droit de conquête, vieux legs du moyen âge, réputé, aujourd'hui, par tous les esprits généreux, comme un outrage à la civilisation.

★

MM. Paul et Victor Margueritte

Nous recevons, depuis la publication du *Désastre*, le roman que nous avons consacré à la guerre de 1870, trop de lettres toutes vibrantes encore pour croire que l'apaisement définitif se soit fait.

Nous ne le concevons comme possible que lorsque les derniers survivants de l'année terrible auront disparu. Il faut, certes, plus d'une génération pour que l'exemple légué à leurs fils ait perdu toute vertu.

Mais rien n'émeut, au fond, que l'émotion individuelle. Vivace donc chez ceux qui ont vécu ces heures de fièvre, le souvenir sanglant s'atténuera ; et l'on peut à coup sûr prévoir le moment où Sedan et Metz ne toucheront les esprits qu'à l'égal d'événements historiques tels que Waterloo ou Paris aux mains des Alliés.

Pour nous, que réjouirait seul un triomphe pacifique, — revanche d'idées plus que de fait, — nous ne pensons pas qu'une guerre éclatant entre les deux pays trouve en France un accueil favorable, réserve faite, bien entendu, de ces élans irréfléchis qui bouleversent l'âme d'un peuple.

★

M. A.-Ferdinand Herold

On parle beaucoup de l'Alsace-Lorraine ; on considère comme toujours éventuelle une guerre franco-alle-

mande : il faut bien que la classe bourgeoise ait un prétexte pour entretenir une armée permanente. L'armée est, en effet, son meilleur moyen de domination et sa sauvegarde la plus sûre. Mais si l'on avait le courage d'être sincère, on avouerait que le traité de Francfort semble presque aussi lointain que le traité d'Utrecht, et que la guerre de 1870 est un événement aussi purement historique que la guerre de Crimée ou la guerre de la succession d'Espagne. On pense si peu à l'Alsace qu'on acclame l'alliance franco-russe, parce qu'elle garantit, dit-on, le statu quo.

Si le gouvernement français osait déclarer la guerre à Guillaume II, personne, en France, n'accueillerait bien la nouvelle. Leur patriotisme n'empêche pas les banquiers parisiens de correspondre avec les banquiers berlinois, et l'ouvrier français sait très bien que sa cause est la même que la cause de l'ouvrier allemand. Il faudrait, pour qu'éclatât une guerre franco-allemande, que quelque fait peu vraisemblable se produisit : que, par exemple, les Alsaciens-Lorrains, d'eux-mêmes, se soulevassent contre l'Empereur ; et comment, en ce cas, le gouvernement français pourrait-il, logiquement, intervenir, ou laisser intervenir, en leur faveur, lui qui soutient Abd-ul-Hamid en Arménie et la Régente d'Espagne à Cuba? Une guerre franco-allemande semble bien impossible, comme d'ailleurs toute guerre entre les grandes nations européennes.

Je ne veux pas dire par là que nous soyons entrés dans une ère de paix universelle : je crois finie la lutte des peuples ; mais il reste la lutte des classes.

*

M. Charles Henry

Chef de laboratoire à la Sorbonne, Bibliothécaire de l'Université.

Je serais disposé à craindre que l'insuccès de la démarche de M. François Coppée ne soit une réponse claire aux questions que vous me faites l'honneur de m'adresser.

Pour ce qui me concerne, je préfère n'émettre aucun avis et je souhaite que vos correspondants fassent de même.

Une réponse concluant à un apaisement est un argu-

ment qui sera tôt ou tard exploité contre la France autour de quelque tapis vert de chancellerie et avec d'autant plus d'autorité que vous aurez mis plus d'intelligence et plus de zèle à diriger votre consultation.

Une réponse concluant dans le sens contraire sera toujours taxée de chauvinisme et soupçonnée d'être peu sincère.

Dans les deux cas les résultats de votre enquête sont nuisibles peut-être, inutiles à coup sûr.

★

M. Camille Saint-Saëns

de l'Institut.

A mon sens, tout homme qui peut penser sans révolte au traité de Francfort; qui se console plus ou moins de la perte de l'Alsace-Lorraine; qui considère la guerre de 70-71 comme un événement « purement historique »; qui n'est pas disposé à prendre les armes pour reconquérir les provinces perdues, — est indigne du nom de Français.

Telle est mon opinion personnelle. Quant à celle des autres, je l'ignore et ne saurais en parler.

★

M. Francis Jammes

I. — *Un apaisement s'est-il fait dans nos esprits au sujet du traité de Francfort ?*

A. — Apaisement chez le paysan.

Je crois qu'il n'y a pas un paysan français qui songe à reconquérir l'Alsace, pas plus que, si les rôles étaient intervertis, il n'y aurait un paysan allemand qui la voulût reprendre. La Patrie du paysan n'est pas la France ni l'Allemagne. C'est sa maison, son champ, ses bœufs, sa femme. Son véritable patriotisme est l'acte par lequel il passe en Cour d'Assises pour avoir fusillé celui qui escalada sa maison, glana en son champ, vola ses bœufs, prit sa femme. Ce sont là ses quatre provinces. Il n'en connaît pas d'autres. Donc, il pense d'autant moins à l'Alsace qu'elle ne lui appartient pas. Il est paisible.

B. — Apaisement chez le bourgeois.

Par généralisation du type paysan, nous arrivons au type bourgeois (qui est le même en tout pays). Par

sélection sexuelle (je ne plaisante pas), c'est-à-dire par un phénomène analogue à celui qui s'est produit dans la queue du paon mâle afin qu'il puisse rouer devant la femelle, le bourgeois roule de gros *yeux* blancs lorsqu'il parle de guerre. Au fond, il n'a pas envie de se battre. Il est paisible pour les mêmes raisons que le paysan. Chez les bourgeois qui appartiennent aux classes territoriale ou de réserve et, pendant 13 ou 28 jours par année, au moment où la jambe revêt une couleur garance, on a observé un certain courage par sélection sexuelle, surtout chez les mâles mariés.

C. — Apaisement dans la noblesse.

... Ses fils eussent été des militaires professionnels et auraient collaboré au maintien de la guerre, c'est-à-dire au non-apaisement, s'ils eussent joui des anciens privilèges et passe-droits. Mais Saint-Cyr est là. Et il semble que les couches populaires, moins épuisées, plus travailleuses, y entrent, par cela, plus facilement, et éliminent peu à peu la noblesse qui s'apaise en devenant bourgeoise.

D. — Apaisement chez les sculpteurs, les poètes, les savants, etc.

La guerre les dérangerait. Leur égoïsme est tel qu'ils seraient furieux d'être enlevés par l'armée à l'achèvement d'une statue ou de poèmes, *et même à l'invention d'un canon ou d'une poudre de guerre*. Leurs œuvres sont les seules provinces qu'ils connaissent. D'où : ils sont paisibles, en dehors d'eux.

E. — Non-apaisement dans le peuple.

Le peuple qui risque sa peau au milieu des dents des machines, des coups de grisou, des nécroses mercurielles et phosphoriques — quels biens a-t-il à défendre? Celui-là seul partirait volontiers pour reconquérir l'Alsace — qui, lesté d'iodure, de misère et d'alcool, plâtreux, cardiaque, tuberculeux, se dirige dès l'aube froide vers les chantiers blafards où l'attendent les jurons des contremaîtres, les exigences des patrons, les chutes d'échelles.

Celui-là, si, au moment qu'il va *rentrer au travail*, il entend une musique militaire, il se dit qu'il préférerait

Partir c'est le grand mot des exilés, de tous les nostalgiques de la Mort ou du Repos.

Et, parfois, le soir venu, il s'exalte en lui-même ou avec un compagnon.

Mais il est complexe et bien douloureux le patriotisme qui le fait s'écrier parfois :

« On s'emmerde! La guerre, nom de Dieu ! »

F. — Non-apaisement dans l'armée.

La guerre est la province des militaires professionnels.

II. — *Pense-t-on moins à l'Alsace-Lorraine, quoique, prenant à rebours le conseil de Gambetta, on en parle toujours autant?*

On y pense moins parce que :

1° Toutes les humiliations, avec le temps, s'atténuent.

2° Les gens *immédiatement* en deuil par le fait de la guerre sont morts, résignés ou vieillis.

3° Les militaires qui y prirent part n'ont plus d'espoir d'avancement, sont à la retraite ou morts.

III. — *Prévoit-on un moment où l'on ne considérerait plus la guerre de 1870-1871 que comme un événement purement historique ?*

Certainement, ce moment est à prévoir. Le contraire serait à l'encontre des lois naturelles. Les circonstances s'affaiblissent comme les organismes. Que deviendrait le monde si toutes les guerres qui ont eu lieu étaient considérées autrement que comme des événements historiques? Nous aurions, peut-être, en ce cas, le droit de revendiquer la Chine. Et qui sait si, par une loi de périodicité qui nous échappe, les guerres ne sont pas soumises à des trajectoires de haines perdues dans la nuit des temps, et qui se réembrasent à tous leurs points, consécutivement, comme de siècles en siècles les points des trajectoires renouvelées par les comètes? La *Guerre de l'opium* correspondit, peut-être, à la lutte de deux espèces préhistoriques au sujet d'un champ de fucus, ou la trahison d'un seul se rapporte à l'atavisme d'un tartare-mongol *isolé* parmi les mercenaires de Bajazet, et venu accidentellement en Europe.

IV. — *Si une guerre venait à surgir entre les deux nations, trouverait-elle aujourd'hui, en France, un accueil favorable ?*

On se battrait. Mais personne, *en général*, ne la désire ici, non plus qu'en Allemagne. La jeunesse intellectuelle avoue hautement cette opinion, ce qui prouve son amour du prochain. Il y a plus de courage à avouer cela, ou plus d'orgueil, qu'à pérorer au sujet de la revanche, devant deux pioles, par sélection sexuelle.

Quant à l'appel de François Coppée, je le trouve excellent, parce que je pense qu'il faut s'employer à secourir les malheureux quels qu'ils soient et d'où qu'ils soient. Mais si ces aumônes avaient été suffisantes, il eût fallu qu'elles parvinssent aux sinistrés, sans manifesté et sans ostentation, de crainte que les orages que peut causer un bienfait ne soient plus terribles que les autres orages. Je crois, cette fois, que l'absence des charités n'est pas provenue du désintéressement français vis-à-vis de l'Alsace malheureuse, mais du désir de la paix et, urtout, de l'avarice, de l'égoïsme et de la gène.

★

M. Léon Bloy

« Il est difficile de faire le bien. » Voilà, en effet, une de ces hautes et mélancoliques affirmations dont s'honore périodiquement la caducité sympathique du grand écrivain. Difficile! A qui le dit-on ? Il est vrai qu'il est aussi difficile de faire le mal, car tout est difficile sous le soleil, tout est vanité et affliction de l'esprit, et M. François Coppée, qui continue l'*Ecclésiaste* sans effort, ne le sait que trop.

La consultation du *Mercure* me paraît singulièrement oiseuse. La réponse ne jaillit-elle pas de la question ? Si l'article insuffisamment qualifié d'« émouvant » de M. Coppée n'a pu produire l'« excès d'enthousiasme » qu'il était si raisonnable d'en espérer, c'est qu'il n'y a rien à faire. Nous sommes un peuple chiche, une nation qui crève et voilà tout. Pourquoi voudrait-on que l'éloquent valétudinaire eût expliqué l'insuccès de sa tentative ? Il ne pouvait nous offrir, avec ses larmes silencieuses, que le bulletin hebdomadaire de son impotence.

Généreux et cher vieillard ! Je le vois dans son lit mécanique entouré d'« êtres chéris », continuellement réparé par l'infatigable chirurgien qui lui « sauve la vie » tous les quinze jours, et « rêvant d'innocence immortelle » entre les fioles et les vases. Depuis tant de mois qu'il souffre, nous a-t-il privés, une seule fois, du récit de ses douleurs ? Quelqu'un a-t-il le droit d'ignorer les vicissitudes cruelles de sa digestion ou les poignantes péripéties de son urétère ? En même temps, ce moribond sans cesse ajourné trouve la force de nous consoler et de nous instruire.

Et quelle surprenante, juvénile et délicieuse fantaisie ! Quelle liquidité de style, quelle transparence, quelle fluidité de pensée ! Quelle lecture pour les familles ! Un jour il s'attendrit sur une vieille malle ; un autre, il se compare lui-même à une source pure, souillée bientôt par les blanchisseuses, et devenue plus tard un vaste fleuve qui reçoit dans ses ondes les désespérés et les charognes ; un autre encore, il protège la religion et nous propose comme un des derniers pilastres de la Foi le si digne prêtre qui a nom Victor Charbonnel. Tout dernièrement, lorsqu'il dut vendre *La Fraizière* où « un peu de son âme restée dans les fleurs qu'il avait aimées » allait être acquis, — à vil prix sans doute — par quelque inconnu, avec quel art ne sut-il pas, en nous donnant l'adresse du notaire, étaler aux *petites bougies* son cœur désolé ! Ces pages sont dans toutes les mémoires.

Mais l'élégie patriotique est son triomphe et il l'a bien montré le jour où il sollicita des offrandes pour les Alsaciens-Allemands. Que cet appel n'ait pas été entendu, c'est à décourager de tout. Je suis donc tout à fait sans force pour exprimer une opinion quelconque ou pour tenter l'explication de quoi que ce soit, et c'est avec un respect sans bornes que je supplie M. Coppée de vouloir bien appliquer au soulagement de quelque infortune patagone ou moldovalaque les cinquante mille francs anonymes que j'avais spontanément prélevés, pour sa souscription, sur les droits d'auteur de la *Femme pauvre*.

Mme Rachilde

Pour tout résumer, vous nous demandez si le temps efface les cicatrices ?

Je le crois volontiers, mais il y a, en chirurgie, une vérité tout aussi incontestable : les cicatrices s'effacent plus difficilement sur les peaux dures que sur les peaux tendres.

Le jeune Français d'aujourd'hui a la peau tendre de presque tous les dégénérés, *il a peur des pointes*, et je ne m'étonne pas qu'il soit fort disposé à considérer la guerre de 70 comme un événement *purement historique*.

Alors, je réclame la permission d'être *un jeune Français d'autrefois*, et comme c'est à moi, non à eux, qu'on a pris l'*Alsace et la Lorraine*, je déclare, l'occasion s'en présentant, que, si je le pouvais, je reprendrais l'*Alsace et la Lorraine* avec mes dents... histoire de conserver l'estime de mes ennemis.

★

M. André Lebey

Selon moi, il s'est certes fait un apaisement dans nos esprits au sujet du traité de Francfort. Et à cela je vois deux causes : 1° — la plus importante — le Temps ; 2° le raisonnement. On ne se révolte pas contre du passé. On ne répand pas le deuil sur tout son pays simplement par vengeance. Puisque nous étions battus — et après avoir nous-mêmes déclaré la guerre — nous n'avions qu'à accepter les conditions de notre vainqueur. On répond à un soufflet tout de suite. Deux jours après, il est trop tard. Nous pensons toujours à l'Alsace ; nous la plaignons même ; au dessert, les familles lèvent volontiers en son honneur l'éloquence d'un verre de champagne ; aux réunions athlétiques, on casque des rubans noirs de son bonnet la grosse caisse lyrique du discours. Mais l'éventualité d'une revanche possible sourit à très peu de monde. Les derniers événements en font foi. On cherche de part et d'autre à maintenir la paix à tout prix. Toutefois le choc est menaçant. L'épée fatale oscille au-dessus de nos têtes. L'Europe peut à peine continuer à supporter l'état d'armement où elle est obligée de se maintenir. Or, plus on ira, plus cet armement nécessitera de nouveaux impôts. Et le

fameux « progrès » n'y pourra rien. Tous en auront assez. Je sais bien que de braves cœurs espèrent une pacification générale. Hélas ! devons-nous y compter ? En tout cas elle n'aura pas lieu sans lutte. Il semble malheureusement qu'à certaines minutes de l'humanité une rosée de sang soit propice pour fraîchir l'éclosion des moissons nouvelles. Seulement une question se pose : La guerre naîtra-t-elle par l'effet du patriotisme ou d'une révolution ? De ces deux maux, j'ose espérer le dernier comme plus profitable, malgré son horreur. Ce qu'il peut arriver, c'est que cette révolution prenne naissance de la guerre même où s'aventureront la France et l'Allemagne. Des deux côtés montera un cri de dégoût devant la boucherie, et la rage meurtrière des peuples se tournera vers ceux qui l'auront suscitée. C'est que plus on va, plus l'idée de patriotisme apparaît dans toute sa mesquinerie. Un jour peut-être — ah ! de quelle force, de quelle ardeur le souhaitons-nous, ce jour merveilleux et sacré ! — elle apparaîtra inutile et barbare. La guerre de 1870-71 prendra l'apparence d'une dernière folie. Ceux qui en auront souffert ne seront plus là pour jeter leur bûche retardataire dans le feu de la revanche. Seuls quelques vieux députés, désireux de conquérir des provinciaux, souffleront encore dans la trompette patriotique. Tous se seront pénétrés du mot de Stendhal : *Dans l'Europe moderne, le patriotisme est le ridicule le plus sot.* Un drapeau blanc, où palpitera sous le soleil comme un reflet lointain des fleurs de lys, claquera nonchalamment sur le vieux monde.

Quant à la jeunesse contemporaine — à part quelques exceptions très disséminées — elle songe au sport, aux airs à se donner, aux potins, et — très grossièrement, d'ailleurs — aux femmes. Elle se fiche de la France comme elle se fiche de tout ce qui est trop grand et trop beau pour cadrer avec sa lâcheté et sa sottise.

Quant à la bourgeoisie...

*

M. Jossot

Je vis très solitaire, je travaille, et je pense à d'autres choses...

Aussi m'est-il difficile de répondre aux questions que

vous me posez. Je ne puis que vous donner mon opinion personnelle :

« L'Alsace ! — la Revanche ! — La Lorraine ! — la Patrie ! ...ça existe toujours ?... ça doit pourtant être bien vieux, bien démodé ! Il n'y a donc plus de place au musée de Cluny ?...

★

M. Paul Léautaud

L'insuccès que M. Coppée a rencontré s'explique par l'indifférence où la question de l'Alsace-Lorraine laisse les esprits français. Cette indifférence elle-même est motivée. Sans doute, dans la famille d'abord, à l'école ensuite, et parfois parmi les hommes, le patriotique devoir de la revanche est prêché ; mais nos divers gouvernements, par leurs actes, toujours se sont efforcés, non-seulement de retarder cette revanche, mais aussi d'en étouffer, dans le pays, le sentiment. Enseigné par des paroles, combattu par des faits, ceux-ci ayant plus de poids que celles-là, il est naturel que ce sentiment partout s'anémie. D'autre part, la guerre de 1870 et ses conséquences sont trop loin de ceux-là qui atteignent aujourd'hui à leur majorité ; avec raison, ces jeunes hommes jugent que leur vie, leur avenir, leur bonheur propres sont plus sérieux que cette espérance d'une tuerie nullement justicière ; et s'il n'est survenu déjà, le moment est proche où cette époque de 1870 ne sera plus qu'une page de l'Histoire de France à l'usage des écoliers. Cependant, il me paraît difficile de prévoir la nature de l'opinion au cas d'une nouvelle guerre franco-allemande ; jusqu'ici, j'ai entendu ne parler que des individus qui réfléchissent un peu ; les autres, l'esclave troupeau dénommé peuple, tout *ça* n'a d'opinion, de volonté, et d'action que celles qui lui sont imposées, et peut-être une telle guerre réveillerait chez cette tourbe ces instincts sanguinaires et qui font les héros.

Pour moi, ces choses ne m'intéressent pas. J'ai le plaisir d'avoir un père qui est patriote : c'est de son âge ; à défaut de motifs personnels, la médiocrité des arguments dont il soutient son patriotisme aurait suffi pour me dégoûter de cet enthousiasme. Souvent, je le lui ai dit : « Le patriotisme, c'est surtout la peur dont sont pris les propriétaires. Il ne me gêne pas. Tu pos-

sèdes; si cela t'amuse, tu défendras ton bien, moi qui n'ai rien, je m'efforcerai de rester calme. » Ce raisonnement, un peu intime, mais logique, est peut-être plus général qu'on ne croit; seulement, le dédain nécessaire pour l'exprimer manque à beaucoup. Et puis, je ne reconnais que l'intelligence; elle ne subit pas de frontières, et volontiers je sacrifierais la vie de cent imbéciles français à celle d'un intelligent de n'importe où. L'intégrité du sol ne me préoccupe pas; le coin où je médite me suffit; on peut conquérir le territoire qui l'environne; jamais on n'attentera à ma pensée, et je ne bougerai pas. Même, dans ces conquêtes je trouverais un avantage appréciable : j'ai peu de fortune, je n'aime pas les chemins de fer; un rapprochement de la frontière me permettrait de plus facilement voyager à *l'étranger*.

Je terminerai en écrivant que je ne prétends pas avoir ici énoncé des vérités; je répugne à toute conviction : demain est plein de trop d'inconnu. Je sais qu'il est une autre définition du patriotisme : la sauvegarde de la tradition et du cerveau nationaux; mais ce sentiment, que j'estime, ne participe en rien au patriotisme courant.

*

M. Alfred Jarry

I. — C'est la première fois que je lis le mot « traité de Francfort ».

II. — Le peuple parle toujours autant de l'Alsace-Lorraine, mais il n'en pense probablement rien.

III. — Etant né en 1873, la guerre de 1870 est dans mon souvenir trois ans au-dessous de l'oubli absolu. Il me paraît vraisemblable que cet événement n'a jamais eu lieu, simple invention pédagogique en vue de favoriser les bataillons scolaires.

IV. — Je demande la guerre, la guerre immédiate (je ne suis point soldat). Mais 1° pour des raisons nombreuses elle n'aura pas lieu ; 2° si elle imminait, ceux-là seuls désirant la restitution de l'Alsace et de la Lorraine qui, propriétaires là-bas, ne peuvent rentrer en France qu'après vente (à perte, craignent-ils) de leurs terres, un terme simple à leurs réclamations serait sinon leur massacre général, au moins la confiscation de leurs biens.

Quant à l'opinion de la jeunesse et du pays, je crois que cette question ne les intéresse pas, moi non plus d'ailleurs, ni la question ni celle de savoir ce qu'ils en pensent.

*

M. Hugues Lapaire

Le Berri se souvient.

C'était pour la Saint-Vincent, la fête des vignerons. Les berriauds s'ébattaient dans le soleil au son clair des vielles et des cornemuses. Leurs blouses bleues, leurs chapeaux clabauds se confondaient, pendant la bourrée, aux jupes ramagées, aux petites coiffes des gentes filles.

La joie sonnait sa folle fanfare.

Tout à coup, la musique, les danses s'arrêtèrent et je vis, d'un geste gauche, s'abaisser les chapeaux clabauds, et les petites coiffes se pencher comme sur le passage d'un cercueil...

Or, j'aperçus, traversant la fête, le ruban noir d'une Alsacienne !

*

M. Joseph Reinach

Député des Basses-Alpes.

I. — Je pense toujours que la France ne restera pas moins mutilée dans son âme que dans sa chair tant qu'elle n'aura point repris les provinces perdues. Il ne faut pas en vouloir aux générations nouvelles qui n'ont pas vu la guerre de parler du traité de Francfort comme nous-mêmes nous parlons, d'ailleurs à tort, des traités de Vienne. L'opinion moyenne du pays est ce qu'elle a toujours été, partout, en tout temps, hostile à la guerre.

II. — J'y pense plus que jamais, puisque j'écris l'histoire de la guerre de 1870 sous ce titre : *Histoire de la perte de l'Alsace-Lorraine*. La jeunesse y pensera ardemment, exclusivement, quand il lui aura été démontré que les longues paix sont un acheminement certain vers la décadence, même de la poésie, même de l'art. Le pays travaille et n'a point de pensées d'avenir.

III. — Je suis certain que les scènes honteuses de 1870 ne se renouvelleraient pas — j'entends les démonstrations bruyantes et niaises — et que la France tout entière fera son devoir, sérieusement, gravement, comme il

convient. La jeunesse ne serait plus la jeunesse si elle n'éprouvait alors une joie virile à effacer les conséquences, tous les jours plus douloureuses, de la faute que l'assemblée de Bordeaux a commise en ne continuant pas la guerre à outrance. Le pays accepterait la guerre avec la volonté de vaincre et d'en finir avec une paix armée dont il comprendrait ce jour-là qu'elle est plus ruineuse que la guerre.

★

M. Henry Maret

Député du Cher.

Aux questions que vous me posez, vous devinez facilement ce que peut répondre un vieux combattant lâchement abandonné et livré par ses compagnons d'armes.

Nul n'a plus que moi cru à la revanche, nul n'a fait de plus patriotiques campagnes, nul n'a plus aimé la France. A cette heure je ne crois plus à rien ni à personne.

L'avachissement est universel. La lâcheté est partout. Un gouvernement, dont la pusillanimité égale l'imbécillité, trouve pour lui obéir une nation molle, que rien n'agite ni n'émeut. Nulle part trace d'une passion quelconque. Partout le souci d'intérêts misérables et mesquins. Il n'y a pas à nous le dissimuler. Nous sommes réveillés d'un beau rêve. Ce peuple est fini.

Donc voici ma réponse :

Pour l'immense majorité, l'Alsace-Lorraine est une gêneuse. Cette question est une vieille guitare. On veut la paix à tout prix, et l'on a fini par considérer la honte comme un bon oreiller pour y dormir. Encore quelques années, quelques mois peut-être, et nous trinquerons avec les Allemands.

Y a-t-il une jeunesse? je l'ignore. Je vois bien encore des anciens s'enthousiasmer ou frémir, mais les rares jeunes gens que je connais sont plus sérieux et ne se préoccupent guère que de lutter pour leur vie, comme on dit aujourd'hui.

Au demeurant, faut-il les en blâmer? Peut-être ont-ils raison. Ceux d'entre eux qui seraient assez bêtes pour se dévouer à un idéal n'en seraient récompensés que

par les flétrissures et les huées. Ils préfèrent la bonne prose pratique, qui mène aux honneurs et à la fortune, au poétique héroïsme, qui ne conduit guère qu'à la misère et à la mort. Ce sont des sages.

*

M. Georges Pioch

L'apaisement certain qui s'est fait dans nos esprits au sujet du traité de Francfort n'issit pas, à mon humble avis, de l'indifférence, toujours incriminable, mais d'un conscient et généreux vouloir d'oublier : tout ce qui insinue ou impose de la haine ; tout, fors l'Amour : la Vie. Nous sommes bien quelques-uns, très jeunes, que la puissance ethnique n'exalte que jusqu'au rêve d'user de la langue nationale pour l'édification d'une œuvre, et qui ne nous voulons que les hérauts des bras toujours tendus, des lèvres toujours offertes, les prêcheurs de tous les pardons, les enthousiastes de tous les oublis bienfaisants. Neuves et saines, des influences du Nord ont étouffé en nous le sentiment de discipline pompeuse qui infirma toujours l'esprit latin. Ce qui n'apparut longtemps qu'un rêve lustral d'idéologues se propose à nous, dans le futur, en réalité édénique. Des gestes de justice s'imposèrent : ceux d'une aurore. Délimiter des frontières, c'est, pour nous, ravaler la Vie à la plus rampante végétation. Ces convictions énoncées, inutile de vous dire que la guerre de 1870-71 ne m'intérese que comme un événement purement historique, et d'insister sur tels axiomes de lâcheté et d'hypocrisie conséquents de la question de l'Alsace-Lorraine.

Cette opinion personnelle, je la crois expressive de celle de la jeunesse et de l'opinion moyenne du pays. Une récente année de stagnation en la fiente des casernes ne m'y a point révélé d'énergies latentes aspirant à la *revanche* (le vilain mot !). Si, dans la végétation civile, on parle un peu plus des provinces ravies, il n'apparaît point qu'on y songe davantage. Les cérémonies Commémoratives se raréfient. C'est sans éveiller d'efficaces échos que, çà et là, la dominicale procession de sociétés de gymnastique colporte de 'chand de vins en 'chand de vins de vagues chants du soldat. Je ne crois pas qu'une guerre surgissant entre la France

et l'Allemagne serait favorablement accueillie, non plus qu'une autre guerre, d'ailleurs. Certes, elle ne provoquerait pas plus de désertions qu'autrefois : c'est le fait des troupeaux de marcher, en ruant, en renâclant, mais de marcher quand même. Cette guerre, les certitudes de la mécanique moderne la dénoncent exempte d'héroïsmes même anonymes, de superbes explosions d'animalité; et nous savons trop qu'elle imposera toujours aux deux nations, quelle qu'en soit l'issue, la même oppression budgétaire qui nous anémie. Et puis on commence à découvrir que c'est la honte suprême de s'abêtir dans la chiourme militaire, pour la défense de forces malfaisantes ou d'inertie, et de s'y préparer à se faire tuer, un jour qu'on ne rêva pas, sans savoir pourquoi. Sollicitant nos énergies, de plus conscientes luttes imminent; le geste qui, triomphal, y fulgurera n'est pas le geste qu'infligea Napoléon et qui, pour un siècle a semé la haine et avili la Gloire; mais celui que prescrit Bakounine et qui instaurera un monde meilleur, où toute ambition s'accusera ce qu'elle est : une sottise illustrée, où l'unique grandeur ne sera pas de mener les hommes, mais de les aimer.

★

M. Albert Vandal

de l'Académie Française.

Ire et IIe question.

Devant le traité de Francfort, l'apaisement serait une capitulation d'âme, pire que toutes les autres. Parce que nous avons trouvé des amis, est-ce une raison pour oublier que nous avons perdu des frères?

IIIe question.

Pour mes aînés et même pour beaucoup d'hommes de ma génération, tout date d'avant ou d'après la guerre : les événements de 1870 ont si complètement transformé la destinée de ces hommes, leurs sentiments, leurs idées, que pour eux la grande coupure qui a séparé le passé du présent restera toujours ouverte et saignante.

Que les jeunes pensent un peu différemment, je le comprends et l'admets : ils n'ont pas ressenti directement la blessure. Je les vois avec bonheur s'élancer à des

occupations et à des entreprises nouvelles; c'est par eux surtout que la France doit vivre et agir, et le meilleur remède à la souffrance morale, c'est l'action. Sachons toutefois leur rappeler que la France, au milieu même de ses succès et de ses joies les plus légitimes, doit conserver un souvenir et une larme pour les absents.

IVe question.

Il n'est tâche plus difficile que de discerner au juste l'état d'esprit et l'opinion moyenne d'un peuple. On dit la France enlisée dans la préoccupation des intérêts matériels. De fait, le Français, qui fut toujours économe, me parait devenu par trop économiste. Mais n'oublions pas que notre pays fut aussi de tout temps celui des réveils inattendus et des vibrations soudaines. Vienne un événement qui rende l'essor à de plus hauts espoirs, vienne peut-être un homme, on verra l'étoile obscurcie se dégager des nuages : on la verra scintiller, resplendir, et notre France, résolument, unanimement, marchera du même pas à l'étoile.

★

M. Maurice Le Blond

Le traité de Francfort! l'Alsace et la Lorraine! il est bien certain que ces questions intéressent de moins en moins l'opinion de la nation. Sommes-nous résignés? aurions-nous oublié les désastres? Je ne sais au juste, mais l'essentiel, c'est que le fait existe. Et chez la jeunesse de vingt ans, au surplus, le sentiment de la Revanche a presque totalement disparu.

Pour ma part, et c'est là une opinion toute personnelle, je considère la guerre de 70-71 comme une date historique, et comme une date plutôt heureuse. A cette époque, la France en décadence avait besoin d'une défaite; une commotion était nécessaire afin de la régénérer, une crise devait survenir à la suite de quoi elle pût reprendre une vie nouvelle. La thérapeutique des Nations n'est pas un vain mot, et peut-être les événements de 70 ont-ils été pour la France une médecine excellente, qui lui a épargné des calamités, des maux et des afflictions mille fois plus terribles que les déroutes guerrières et l'écroulement de nos vanités militaires.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que les idées d'internationalisme, les utopies de fraternité universelle et de l'union des peuples soient en quelque façon partagées par le public. Les théories des *Sans-Patrie* ne subiront toujours chez nous que des échecs, et, comme le constatait excellemment, il y a quelques mois, M. Maurice Barrès, si les socialistes français ne s'étaient pas réclamés des idées internationales, ils eussent obtenu dans le pays des succès beaucoup plus rapides.

Chez la jeunesse contemporaine, il semble que refleurisse le sens des races. D'admirables instincts ethniques émeuvent obscurément les jeunes hommes. Ils sentent frémir en eux le riche sang de leur terre natale. Mais leurs sentiments à l'égard de la nation n'a rien de commun avec l'ancien patriotisme. Il faut tenir compte de l'évolution qu'a subie dans leurs cerveaux l'idée de la patrie elle-même. Cela surtout mérite l'attention. Désormais notre patriotisme ne tirera plus sa vanité des parades et des exploits militaires, des accroissements territoriaux. Ce fut une conception de la gloire nationale aussi basse que misérable. Il est honteux que, pendant vingt ans, la France n'ait eu qu'un but, qu'une seule raison d'exister, qu'un unique prétexte de vivre : la haine de l'Allemagne, l'espoir en la Revanche. Pour satisfaire ses basses passions, sa vile envie de la vengeance, elle oublia donc ses traditions, elle abandonna la mission morale, intellectuelle et humaine qu'elle doit remplir dans le monde, les grands principes qu'il lui faut imposer à l'univers. Aussi nos jeunes patriotes nourrissent-ils pour elle des ambitions plus hautes!

Ajoutons enfin que cette animosité persistante continuelle, sans répit nous fut extrêmement préjudiciable, et interdit tout apaisement; son seul résultat fut d'irriter les esprits d'Outre-Rhin et de retarder pour ce motif la solution de cette affaire lorraine, qui ne peut avoir lieu que pacifiquement, par un arrangement à l'amiable.

Dans l'hypothèse d'une guerre entre les deux nations, quel serait le sentiment général, demandez-vous encore? On peut répondre moins aisément à cette dernière question. Il est si facile, pour des gouvernants, de déterminer un mouvement populaire. Mais si cette guerre, toute-

fois, était mal accueillie, ce serait bien plus par amour du repos, que par amitié pour l'Empereur Guillaume.

★

M. René Philipon

Monsieur Coppée a vraiment tort de regretter l'affaiblissement du sentiment patriotique en France. Il devrait plutôt s'en réjouir. Il est certain que c'est l'Allemagne qui a pris sa revanche en 1870, en ramenant à elle un territoire perdu sous Louis XIV, et qui lui appartenait si naturellement, qu'après deux siècles d'annexion à la France, il est avéré que les Alsaciens continuaient de parler allemand plutôt que français et de fumer leur pipe en buvant de la bière et en mangeant de la choucroute.

A part l'infime minorité, malheureusement si bruyante, de quelques meneurs à tête faible mais exaltée, ni les intellectuels, ni les pères ni les mères de famille, ni les commerçants, ni les rentiers, ni les cultivateurs ne verraient d'un bon œil une guerre de ce genre (individuellement consultés, car en masse leur avis réfléchirait celui d'un meneur — voyez le cas du général Boulanger).

Seuls, quelques rares boursiers et autres pêcheurs en eau trouble y verraient peut-être l'occasion d'une bonne aubaine, de même aussi que les militaires, toujours, charitablement, en expectative d'avancement.

P.-S. — Il est bien entendu qu'il y a toujours des exceptions servant à confirmer les règles.

★

M. Paul-Armand Hirsch

Il est nécessaire d'envisager la question d'Alsace-Lorraine autrement que ne le font les classes appelées dirigeantes. Celles-ci seules ont intérêt à l'exploiter. La grande majorité de nos concitoyens est absolument indifférente à la germanisation de ces deux anciennes provinces françaises, et il importe moins aux prolétaires ou paysans d'Alsace-Lorraine d'être pressurés par des capitalistes allemands ou par des capitalistes français que de ne plus être à la merci des capitalistes. La guerre de 1870-1871 peut donc être considérée comme un événement purement historique. Quant à une guerre

prochaine entre la France et l'Allemagne, nos gouvernants n'oseraient, malgré leur cynisme, en assumer la responsabilité; nous la croyons improbable, en tant que guerre dite de revanche, tellement elle serait impopulaire chez les deux peuples. Du reste, l'honneur national a depuis longtemps fait place aux intérêts de caisse et de grosse caisse.

★

M. Lugné-Poe

Directeur du théâtre de l'Œuvre.

Je n'ai aucune opinion sur ces questions et ceux qui m'entourent sont dans le même cas. — C'est vous dire que je suivrai toujours les minorités.

★

M. Aurélien Scholl

J'ai rencontré souvent dans un restaurant à la mode quelques jeunes gens appartenant à des corps de cavalerie en garnison dans les petites villes de Seine-et-Oise. Tous appartiennent à des familles titrées, faisant partie naguère des classes dirigeantes — par droit de naissance. Les aïeux servaient le roi, les grands-pères servaient l'empereur. Le second empire leur avait rendu quelques illusions et quelques espérances, du haut desquelles ils sont tombés au lendemain de Sedan. Certains luttèrent mollement contre le régime nouveau; quelques autres se raccrochaient aux branches, branches pourries qui cédaient sous le poids et les laissaient retomber sur le sol. Les jeunes m'ont paru avoir pris leur parti de la situation, et pour ne pas déroger, ils se sont réfugiés dans l'armée. J'interrogeai l'un d'eux pour me rendre compte de l'état d'esprit de cette jeunesse et de la sincérité de sa résignation. « Que voulez-vous? me dit-il, nous sommes tous nés sous la république et nous ne connaissons d'autres régimes que par ouï-dire. On ne peut regretter ce qu'on n'a pas connu. Nos pères montaient dans les carrosses du roi, on les a remplacés par des tramways. Les châteaux ont été, pour la plupart, achetés par des spéculateurs enrichis et il n'est plus de donjon qui soit en état de soutenir un siège. Que faire? S'expatrier, changer de nationalité, nous disperser comme les Juifs? Nous avons pris le meilleur parti: rester Français et faire comme les autres... »

Ainsi la monarchie n'est plus qu'un souvenir parce qu'une idée de justice a calmé les colères. Il n'en saurait être ainsi du morcellement de la patrie; c'est le peuple tout entier qui souffre d'une blessure qu'un siècle ne pourrait fermer. Il serait imprudent néanmoins de laisser trop longtemps pousser l'herbe sur les sillons où reposent nos morts.

Le jour où la guerre de 1870-71 sera considéré comme un événement purement historique est, je crois, loin de nous. Si on parle toujours de l'Alsace-Lorraine, c'est par l'impuissance où l'on est d'agir, et si on en parle c'est qu'on n'a pas cessé d'y penser. Un homme amputé disait longtemps après l'opération : « Je souffre horriblement de ma jambe droite », celle qu'il n'avait plus. Pourquoi l'enthousiasme soulevé par l'alliance russe? La Russie a eu besoin de nous pour ses emprunts qui lui ont permis de créer de vastes réseaux de chemins de fer, d'augmenter sa flotte, d'acheter des canons. Et qu'avons-nous besoin de la Russie, si nous devons rester les vaincus de l'Europe ? Peut-elle quelque chose pour nous à Madagascar, au Dahomey, au Tonkin ? Non. Les poitrines n'ont battu que sur l'idée de rentrer en possession de notre territoire volé par des chauffeurs armés. Dans un rêve étoilé, on voyait l'Allemagne occupée à la frontière du Nord pendant que nos armées se portaient à la frontière du Sud. Les hurrahs signifiaient : Nous allons donc pouvoir nous battre un contre un, contre deux s'il le faut, mais il n'y aura plus contre nous l'accablante supériorité du nombre.

Quant à une guerre qui nous retrouverait isolés, sans une alliance effective, elle serait repoussée par l'opinion tout entière du pays. La République ne peut jouer le tout pour le tout. La leçon est trop récente, nous savons ce qu'il en coûte d'une imprudence et le pays craindrait, après avoir perdu deux provinces, de perdre encore ses libertés. Chaque expédition en Asie ou en Afrique est accueillie avec une défaveur qui ressemble à la réprobation. Chacun pense que le principal est à faire sur le continent et regrette de voir nos forces s'éparpiller au loin. Le peuple consulté abandonnerait volontiers toutes nos conquêtes d'outremer en échange du morceau de la patrie que nous a arraché le

traité de Francfort. L'opinion de la jeunesse ? Tout porte à croire que les enfants de la défaite seraient fiers de devenir les enfants de la victoire. Et cependant, dans une ville qui possède un capitole, un jeune homme m'a dit dernièrement : Qu'importent quelques kilomètres du Rhin ? On n'a pas besoin du Rhin quand on a la Garonne.

★

M. Gabriel Trarieux

Je pense que deux générations peuvent être solidaires l'une de l'autre, et, toutefois, sentir différemment. La sensation du désastre de 1870, l'horreur physique de l'invasion ne peuvent plus être vivantes chez nous au même degré que chez nos pères : ni la *Débâcle* de M. Zola, ni les articles de M. Coppée ne sauraient valoir la vision des uniformes et le bruit du canon. Paul Déroulède lui-même en tomberait d'accord. Il ne s'ensuit pas que l'Idée de la Revanche soit moins profonde chez nous aujourd'hui qu'hier. Une idée de ce genre ne meurt pas. — La question de l'Alsace-Lorraine n'est pas seulement franco-allemande, elle intéresse l'Europe et l'humanité. Il s'agit de savoir si le crime d'imposer une patrie à des milliers d'hommes est moins monstrueux que celui, par exemple, de leur imposer une religion. L'avenir en décidera. Pareille question ne peut être résolue que par un vote libre des opprimés : ce vote, par la paix ou la guerre, deviendra possible. La France perdrait plus que deux provinces, elle perdrait sa raison d'être si elle cessait d'affirmer cela. — Quelques jeunes gens sentent ainsi, et j'espère que, même sans le savoir, ce pays pense de même. J'estime d'ailleurs qu'en attendant le mot de Gambetta est plus que jamais de rigueur : « Y penser et n'en point parler, — avant d'agir. »

★

M. Georges Gourdon

Rédacteur en chef des *Tablettes des Deux Charentes*.

I. — Un apaisement relatif, oui, surtout chez les jeunes gens qui n'ont pas vu la guerre ; mais chez ceux qui en ont souffert, et chez les hommes de notre génération, qui étaient alors au collège les angoisses de l'année

terrible ont laissé une si forte empreinte, qu'il suffit d'un rien pour les réveiller.

II. — Chaque élection qui a lieu dans les provinces annexées démontre que nos chers et malheureux frères pensent à nous, — peut-être plus que la majorité des Français n'y pense elle-même.

III. — Ce jour viendrait si, au fur et à mesure que nos aînés disparaissent, on s'appliquait à endormir la jeunesse dans l'oubli de nos rêves. Tel n'est point le but de l'éducation nationale, Dieu merci, car si elle est *neutre* en matière religieuse, c'est-à-dire athée (ce que je regarde comme un malheur), elle enseigne toujours le culte de la Patrie. Cependant il pourrait se faire que les événements politiques rapprochassent de l'Allemagne la France et la Russie unies; en l'état actuel de l'Europe, cette éventualité n'est pas improbable. L'opinion publique est généralement hostile à cette alliance, et elle exigerait évidemment une compensation, telle que la neutralisation de l'Alsace-Lorraine, par exemple.

IV. — Je ne crois pas, je le répète, la France disposée à tirer spontanément l'épée; le choc serait si formidable que les plus chauvins hésitent; mais si elle était provoquée, elle relèverait le défi, et tous les cœurs battraient à l'unisson, de Paris à Saint-Pétersbourg !

Dans tous les cas il faut penser à la guerre et s'y préparer...

Shylock nous prit au cœur une livre de chair,
Quoi qu'on dise ou qu'il fasse, il devra nous la rendre :
Laisserons-nous toujours Metz et Strasbourg attendre,
Et prisonniers Drouot, Kellermann et Kléber ?

Le cœur des exilés tressaille d'espérance,
L'Alsace et la Lorraine ont foi dans le retour,
Et si nous trahissions leur invincible amour,
La France, sans honneur, ne serait plus la France !

★

M. Jules Valadon

J'aime trop l'humanité pour vouloir la guerre.

M. G. Tarde

Chef de la statistique au ministère de la Justice.

Hélas ! que me demandez-vous ? Et comment voulez-vous que j'ose dire ce que je pense, douloureusement, au fond de mon cœur, sur ce sujet lamentable ! Et cependant j'ai espoir, malgré tout, que nos découragements peut-être nous abusent, et qu'avec une nation de cœur, une vieille et traditionnelle nation, telle que la France, si oublieuse parfois qu'elle puisse paraître à la surface. il faut toujours compter sur des résurrections bruques et éclatantes de souvenirs en apparence éteints — au moment voulu.

Mais n'insérez pas ce bout de lettre, je vous prie. Je tenais seulement à ce que mon silence n'eût pas lieu de vous étonner de la part d'un des lecteurs les plus intéressés de votre Revue et les plus sympathiques à vos essais, à vos travaux.

★

M. Adrien Veber.

Avocat à la Cour d'Appel, Conseiller municipal de Paris.

I. — Evidemment oui, les douleurs nationales étant soumises aux mêmes lois psychologiques que les douleurs privées.

II. — Oui encore, car les souvenirs les plus chers finissent par s'estomper.

III. — Non. Un sentiment peut s'adoucir, une souffrance devenir moins vive ; mais une conviction juridique ne peut s'altérer. Et tout Français persiste à penser que la justice et le droit ont été violés par l'Allemagne en 1871, et continue à attendre une réparation rationnelle.

IV. — Cette réparation est plutôt espérée de la justice immanente des choses, et peut-être de la raison à venir des hommes.

Une guerre offensive, personne ne la veut. A part quelques fous ou saltimbanques, tout le monde la critiquerait, soit franchement et ouvertement, soit hypocritement et dans les tuyaux d'oreilles. Les officiers supérieurs se conduiraient sans doute mieux qu'en 1870-1871, et les soldats aussi bien ; mais dans la masse, il ne faudrait pas escompter d'enthousiasme véritable et profond, du moins au début.

Si au contraire la guerre était défensive, ce serait de toutes parts une explosion inlassable d'enthousiasmes et d'héroïsmes, et, comme récompense de ce merveilleux entraînement, la victoire certaine pour la France.

★

M. Charles Léandre

Je réponds avec plaisir à votre lettre. Je crois qu'il n'est jamais inutile de dire sincèrement sa pensée.

J'admets que ceux qui ont vu la guerre de 70 et supporté les horreurs en aient conservé un pénible souvenir. Mais ce que je ne comprends pas, c'est la haine réciproque des peuples vainqueurs ou vaincus, pour cette raison que tous ces malheureux qui se battent ne savent généralement pas pourquoi et n'ont aucune raison de s'en vouloir.

Les nouvelles générations regardent déjà la guerre de 70 comme un événement historique ; elles peuvent le déplorer, mais elles pensent justement qu'il y a mieux à faire aujourd'hui que de songer à la revanche ; à la vérité, on pense moins à l'Alsace et on en parle peu.

Cette guerre est loin. Ceux qui l'ont faite et voulue sont déjà de vieux morts... même les vivants!

Si une guerre éclatait, tous ces braves gars, que chaque jour dans les casernes on exerce au carnage avec beaucoup de formes, partiraient courageusement comme autrefois, car ce serait pour eux moins monotone que la caserne, et puis, aûssi, par atavisme, car nos pères furent braves et belliqueux.

Quant à l'enthousiasme de la nation pour la guerre, je n'y crois pas, cependant les chauvins-braillards de la presse ont une telle action.....

Un certain scepticisme gagne les classes et les éloigne des choses de la politique, et, comme la guerre n'est que le résultat de la politique, elle est détestable.

★

M. Paulin-Méry

Député de Paris.

Les questions que vous posez sont bien troublantes et bien difficiles à élucider en quelques lignes!

Non, il ne s'est pas fait le moindre apaisement dans les esprits au sujet du traité de Francfort.

Le souvenir de l'Alsace-Lorraine, ainsi que la haine de l'Allemand, sont restés aussi vivaces dans les cœurs français et ce n'est pas demain que la guerre de 1870 pourra être considérée comme un événement purement historique. Cela ne sera possible que par le retour de l'Alsace-Lorraine à la France ou l'anéantissement définitif de la Patrie.

La guerre, personne n'ose la souhaiter en raison de l'horreur qu'elle inspire, mais le Français n'existe pas qui marchanderait son concours pour la reprise des provinces perdues.

Voilà pour mon opinion personnelle.

L'opinion de la jeunesse, je la sens mal, elle me paraît difficile à saisir. La peur et le dégoût d'un service militaire qui paraît sans but et sans raison, joints à une diminution des sentiments du devoir, donnent aux jeunes l'apparence d'un scepticisme qui cède vite devant l'âge et la réflexion. L'opinion moyenne du pays, je la vois dans l'opinion que je fais mienne. Peut-être je subis l'influence d'une conviction profonde, mais il me semble être dans le vrai absolu en disant que le pays a conscience des sacrifices que peuvent lui demander un jour sa dignité et son intérêt associés et fait, dès maintenant, regarder en face les éventualités les plus graves. Il ne faut pas confondre le pays avec les hommes qui le gouvernent : il vaut beaucoup mieux qu'eux.

★

M. Edmond Char

Les questions que vous voulez bien me poser sont venues me surprendre. Vous avouerai-je que le problème franco-allemand a peu hanté mes veilles? Je me sens plus vivement sollicité par le désir de garder ma place dans la lutte pour la vie et pour l'art parmi les nombreux combattants d'où qu'ils soient.

Quant à la jeunesse, celle que je connais ne chante aucun des couplets de la Revanche et je ne l'ai point encore vue pleurer sur les malheurs des Alsaciens qui semblent s'accommoder fort bien de leur nouvelle patrie dans laquelle ils ont l'air d'être comme en un pays d'origine. Je doute que jamais cette jeunesse-là aille d'enthousiasme se faire trouer la peau, en cas de conflit international, même s'il s'agit de démontrer la valeur

de l'Union franco-russe. Les idées au nom desquelles elle combat et combattrait volontiers lui semblent de plus nobles causes.

Pour ce qui est de l'opinion du pays, il me paraît difficile de se prononcer : la botte d'un soudard ou la langue d'un tribun les déplacent si facilement !

Excusez ma franchise, sans doute abominable pour d'aucuns qui ne demanderaient pas mieux que de penser comme moi, n'était leur esprit timoré.

★

M. Jean de Tinan

I. — La Lorraine est un pays parfaitement français et son intégrité est indispensable à l'évolution de notre race.

Quant à la tribu alsacienne, — (tant pis !...) — il me semble qu'elle n'a jamais été assez assimilée — ni assimilable — pour que son annexion doive être considérée autrement que comme un « *événement historique* ».

(Je conseille vivement de se rapporter aux collections de journaux satiriques d'avant la guerre : vrais miroirs de l' *opinion*.) Ces Alsaciens, faux allemands, simili français, wurtembergeois peut-être, ou suisses, et plus vraisemblablement d'âme belge, ont joué depuis vingt-cinq ans le vieux rôle de Polonais-martyr jusqu'à nous excéder... Et puis (pardon de l'anecdote) je ne puis séparer l'idée alsacienne d'un souvenir de ma toute petite enfance, le souvenir d'un digne homme qui, après avoir chanté quelques romances dans les cours, prononçait avec un accent marseillais effroyable : « Ayez pitié d'un pauvre Alsacien qui a opté pour la France ! » — il faisait de fort belles recettes... La nationalité alsacienne est trop compliquée et pas assez sincère pour moi.

II. — La question étant ainsi réduite à la Lorraine, je déclare que je souhaite ardemment son retour à la patrie française. Je crois sincèrement, et j'espère, que la majorité des Français souhaite ce retour aussi ardemment que moi — y pense — et en parle.

III. — Mais on se fatigue, (même en France), de tout enthousiasme éternel, et les parades bruyantes et inefficaces (quelquefois dangereuses) que de braves garçons organisèrent autrefois nous semblent maintenant un peu sottes. L' « *opinion* », avec plus de dignité, examine

ici et examine « outre-rhin » les solutions pacifiques — avec le plus loyal désir de succès.

Car ce qui s'est *apaisé* depuis vingt ans, c'est la haine : déjà les générations qui lisent ne se la transmettent pas, (préférant même de faciles exagérations contraires), et deux générations ensuite éteignent la colère instinctive des simples.

IV.— Mais on demeure l'arme au pied ; et cependant il n'est pas un homme informé et sans fanatisme pour envisager sans terreur l'aventure d'une guerre, la cohue d'une mobilisation, l'incapacité des intendances. Sans doute la nécessité indiscutable d'avoir des baïonnettes prêtes à arrêter l'élan peut-être prochain des bandes socialistes légitime le maintien des armements — mais le « *traité de Francfort* » brutal, maladroit, inacceptable, doit être considéré comme un *événement historique* d'une importance désastreuse, ayant déplorablement embarrassé le grand mouvement de progrès scientifique de l'Europe d'aujourd'hui — sans que l'on puisse prévoir quand et comment tombera cette entrave.

V. — (Je tiens à ajouter que je ne me considère pas comme engagé pour ma vie durant par cette *opinion* de mes vingt-trois ans... et je serais peut-être plus sincères en demandant violemment « *l'appel au sabre* »; on irait — peut-être sans chanter — *en finir*.)

*

M. Adolphe Retté

Il est assez difficile de répondre succinctement aux questions posées par le *Mercure de France*. En effet, si je sais très bien ce que je pense de ces questions et s'il m'est possible d'exposer mon sentiment en quelques lignes, il m'est moins commode, sans apporter des exemples et des développements à l'appui de mon dire, de donner le résultat de mes observations touchant la manière de voir de la jeunesse et ce que vous voulez bien appeler « l'opinion moyenne du pays ».

Mais comme, après tout, vos quatre demandes préliminaires se ramènent à celle-ci : « Quel est, selon vous, l'état actuel de l'idée de patrie en France ? » je tâcherai de vous répondre en peu de mots, vous laissant le soin de tirer une conclusion des quelques données que je vous soumets.

Donc : 1° — Je classe les artistes et les philosophes non au point de vue de leur terroir originaire, mais selon l'admiration qu'ils provoquèrent en moi et selon le bénéfice que je retirai de la lecture de leurs œuvres. A ce titre, je me sens tout à fait le compatriote de Goethe, de Heine, de Wagner, de Schopenhauer et de Nietszche, tandis que je ne puis m'empêcher de considérer comme des ennemis MM. Coppée et Déroulède parce qu'ils expriment quotidiennement, en un patois déplorable, des sentiments que je juge inférieurs.

Exemple : M. Déroulède, sous prétexte d'un hommage à Lazare Hoche, au nom d'un patriotisme que les *reporters* nous affirment être fougueux, fait appel à quelque Sauveur-à-Sabre. Agissant de la sorte, il montre du penchant pour les chefs d'armée, c'est-à-dire pour un ordre d'individus chez qui l'amour du meurtre et du pillage est considéré par lui comme glorieux.

C'est peut-être là un état d'esprit concevable chez un anthropoïde du temps de la pierre polie — ce n'est pas le mien.

M. Coppée estime que, pour s'élever l'âme, il est bon de tomber en extase devant les vieux képis du duc d'Aumale et du maréchal Bugeaud. Ce fétichisme serait curieux à étudier chez un indigène des îles Pomotou. Quant à moi, je le goûte peu et je le trouve bizarre chez une personne qui doit, certainement, se croire civilisée.

2° — Parmi la jeunesse, j'ai fréquenté des membres de sociétés de gymnastique, des locataires de la Tour d'Ivoire et des révolutionnaires.

Les premiers aiment à s'affubler de couleurs voyantes, à souffler dans des trompettes, à chanter de mauvais vers, à vociférer des menaces contre les Prussiens — qu'il ne connaissent, d'ailleurs pas — et à inaugurer des monuments commémoratifs partout où leurs pères furent vaincus. Ce sont de petits sauvages qui s'exaltent au bruit du tam-tam et aux pétarades de la poudre. Peu susceptibles de réflexion, ils marchent sous le drapeau tricolore comme ils marcheraient sous le drapeau blanc ou sous le drapeau rouge si l'un de ces emblèmes était adopté par la nation. Crier et se démener en grand nombre leur suffit pour être satisfaits. Ceux

qui les haranguent n'ont besoin de donner aucun sens précis à leurs discours. Pourvu qu'ils soient doués d'une voix forte, pourvu qu'ils sachent faire rouler les R, les éphèbes gymnasiarques les acclament, les suivent et tapent sur tout ce qu'on veut.

Les seconds tiennent les préoccupations sociales pour de vaines contingences auxquelles ne sauraient s'abaisser les tenants du Grand Art. Ne leur parlez ni de patrie, ni d'humanité, ils vous répondraient par le sourire hautain des solitudes. Vivant sur leur propre substance, uniquement préoccupés de décrire les trémoussements des fantômes qui hantent le froid désert de leur imagination, ils gardent, pour eux-mêmes, devant les douceurs et les cruautés de la vie, l'attitude d'un aveugle devant un paysage. Ou s'ils essayent de traduire leurs émotions, c'est par une suite de cris saccadés et peu rythmiques qu'ils prennent pour des vers. Le néant de leur philosophie se dissimule sous des affirmations pompeuses et nébuleuses. S'ils ne préconisent point le patois patriotique, ils goûtent fort le pathos, et ils le vénèrent surtout chez ceux dont la stérilité mystérieuse leur apparaît comme un absolu de beauté. — Ils ne savent ni aimer, ni haïr, ni s'enthousiasmer, ni raisonner, ni discuter. Ils s'admirent et ils dédaignent l'univers — et cela leur suffit. Ces personnages donneraient à rire s'ils n'étaient aussi cruellement ennuyeux.

Les troisièmes pensent que toutes les forces qui combattent ou s'associent autour de nous et en nous méritent qu'on s'y intéresse. Ils pensent encore que « rien de ce qui est humain ne doit leur rester étranger ». Estimant que, dans l'état actuel de la philosophie et de la science, l'idée de patrie est un concept révolu, propre, seulement, à entraver le développement de l'intelligence générale, ils s'efforcent de faire prévaloir la notion de l'intérêt de l'espèce sur celle du particularisme national. Ils sont peu; ils ont le tort de raisonner selon la logique expérimentale — c'est pourquoi le grand nombre, ignorant et dupé, les politiciens, les journalistes officiels et ceux de la Tour d'Ivoire les considèrent comme des fous... Je crois qu'ils s'en consolent sans peine.

3° — « L'opinion moyenne du pays », à proprement parler, cela n'existe pas. Selon les besoins du moment, les préposés au pouvoir chargent les gens de presse d'en fabriquer une, quitte à la modifier tous les dix ans, ou plus souvent, si cela devient nécessaire. Hier, l'opinion moyenne acclamait les promoteurs du Panama; elle vidait ses poches et ses bas de laine entre leurs mains. Aujourd'hui, elle adore un certain Nicolas Romanoff, chef de Tartares. Demain, si l'on sait s'y prendre, elle s'agenouillera devant M. Chulalongkorn : c'est une simple question de subventions aux journaux.

Toutefois — si l'on veut admettre ce que je vais dire comme un renseignement sur l'« opinion moyenne » — je puis avancer que, vivant avec les paysans et comme eux depuis plusieurs années — ce qui est l'unique moyen de les connaître — j'ai été à même de démêler leurs sentiments à l'égard de la patrie.

Eh bien, la patrie les laisse tout à fait indifférents. N'étant pas dépourvus de finesse, ils ont remarqué ceci : tout candidat à la députation qui sollicite leurs suffrages leur affirme que, s'ils ne le nomment point, la patrie marchera très vite à sa ruine. Néanmoins, quel que soit le résultat du vote, le pays ne cesse pas de végéter comme devant — et les pots-de-vin de fructifier.

Les paysans considèrent donc que la patrie leur vaut des impôts très lourds et des percepteurs exigeants et que, grâce au service obligatoire, elle prend leurs fils dans la force de la jeunesse, pour les leur rendre, trop souvent, alcooliques, syphilitiques et paresseux.

« Nous voudrions bien, disent-ils, cultiver nos champs en paix. Si l'on ne nous demandait pas autant d'argent, si les gros propriétaires n'accaparaient pas, peu à peu, toute la terre, s'ils ne nous faisaient pas tirer des coups de fusil par leurs gardes, les choses n'en iraient que mieux. Les collecteurs d'impôts, les marchands de pain cher, les gendarmes et les gens des châteaux, voilà nos vrais ennemis. Quant aux Prussiens, ils nous ont causé du tort en 1870 — nous leur en avions fait autrefois. Cela ne serait pas arrivé si, pour des intérêts que nous ignorons, on ne nous avait pas excités les uns contre les autres. Qu'on nous laisse donc tranquilles ; nous

ne croyons ni aux frontières, ni aux races ennemies ; mais si l'on vient attaquer le village, nous saurons bien le défendre. »

Certes, ces propos — authentiques — ne correspondent guère aux surprenants discours de M. Jaurès et de M. Deschanel sur l'opinion des campagnes... Mais qu'y faire ?

Pour conclure, je vous propose, à mon tour, trois questions, sans grand espoir d'une réponse.

I. — Haïr des hommes parce qu'ils habitent de l'autre côté de la montagne ou de la rivière et parce qu'ils ne parlent pas le même langage que nous, c'est l'indice d'une mentalité rudimentaire. Tout le monde en convient volontiers. — Dès lors, que penser de ceux qui cultivent cet état d'esprit ?

II. — Lorsque les Banquiers et les Industriels tâchent de conclure une affaire, ils s'inquiètent peu de savoir si les clients qu'ils sollicitent appartiennent à la même nationalité qu'eux. Ils recherchent un avantage et rien de plus. — Dès lors, pourquoi leurs porte-paroles veulent-ils que, sous prétexte de patrie, on développe l'instinct de meurtre chez ceux qui, n'étant ni industriels, ni banquiers, n'ont pas intérêt à défendre des biens où ils n'ont aucune part ?

III. — Les Gros-Mangeurs que sont les Banquiers et les Industriels ne favoriseraient-ils point, par hasard, l'excitation au meurtre parmi le grand nombre parce que : toutes les guerres contemporaines ayant des causes économiques, lorsqu'ils n'arrivent pas à s'entendre dans leurs transactions ou lorsqu'ils jugent à propos d'imposer leurs produits et leurs papiers de Bourse au voisin, ils ont besoin d'armées pour assurer leur primauté sur leurs concurrents ?

Mais, dans ce cas, pourquoi serait-il plus glorieux de tuer et de mourir pour le triomphe de la tannerie française, de M. de Rothschild et des Bons ottomans que pour la suprématie des cotonnades allemandes ou des aciers britanniques ?

★

M. le marquis de Chauvelin

Il me paraît difficile de répondre en quelques lignes à quatre questions, envisagées à quatre points de vue

différents. Je me contenterai donc, pour simplifier, de donner ici mon opinion personnelle, sur le fond même de ces questions.

L'insuccès de l'idée émise par M. Coppée s'explique par ce fait qu'elle a eu peu de retentissement, la presse n'ayant guère reproduit l'appel de l'éloquent académicien. La malheureuse année que nous venons de traverser eût d'ailleurs empêché la souscription proposée d'atteindre un chiffre « imposant », et tel est sans doute le motif très naturel du silence des journaux.

Il n'y a par conséquent dans cet insuccès rien qui autorise à supposer l'oubli par la France de l'Alsace-Lorraine et de la guerre de 1870.

La tempête soulevée par le *Figaro*, à propos de la venue annoncée par lui de l'Empereur Allemand en 1900, prouve que cette supposition n'est pas fondée. Si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise ! elle devait être fondée, il n'y aurait alors plus de France, car il n'y aurait plus de Français ! De la République, nous passerions d'un seul coup à l'Internationale...

Telle est mon opinion personnelle ; mais j'ai pleine confiance que telle est aussi l'opinion de la majorité de nos concitoyens.

★

M. Robert de Bonnières

Oui, vous avez raison de dire, qu'au rebours du mot célèbre, on parle plus de l'Alsace-Lorraine qu'on n'y pense. Sans compter les travaux journaliers auxquels chacun s'emploie, la peine qu'on se donne pour vivre en son privé, les espérances, les déboires, mille autres préoccupations d'ordre général ont encore contribué, bientôt depuis trente ans, à distraire la majorité des Français du but unique où vos questions ramènent. Une idée d'ailleurs à laquelle l'occasion se refuse et que les faits ne sollicitent point ne peut absorber la volonté et fixer la pensée de quarante millions d'hommes pendant un aussi long temps. Le contraire serait néfaste. L'énergie s'use à désirer, quand l'effet ne suit point immédiatement le désir. On s'énerve inutilement. Il y a temps pour tout. Mieux vaut n'y plus penser.

Mais, qu'on en parle ou non, il suffit que quelques-uns y pensent. Quand ceux-ci agiront ou seront contraints d'agir, soyez sûr qu'ils entraîneront le reste. Ce sont les minorités qui mènent, qui commandent. Si le sol s'ébranle, la source aussi jaillira. L'indifférence, l'oubli se feront enthousiastes. La lâcheté même ne sera pas la moins bruyante — ni peut-être même la moins brave. Car, comme dit l'autre, si les hommes sont braves ce n'est point toujours par bravoure.

Quoi qu'on puisse dire ou faire, l'idée patriotique n'est pas prête à mourir en France. Oserais-je même dire que le patriotisme est la seule idée commune sur laquelle on se puisse encore fonder et réunir. Envers et contre tout, c'est cette seule idée qui retient et rapproche en France tant d'esprits et de volontés disparates. M. Henri Rochefort et l'archevêque de Paris, M. Déroulède et M. Clemenceau, et, pour rentrer dans le cercle de vos préoccupations littéraires, jusqu'à M. Sarcey et aux ibséniens. Oui, l'idée de patrie est la seule idée commune qui nous reste. C'est ce regard jeté au dehors qui nous contient au milieu des discordes civiles. Oserais-je proposer et soutenir cet apparent paradoxe que, rendue ou reprise, l'Alsace-Lorraine nous disperserait, qu'elle romprait le lien qui nous unit encore? Il est évident pour moi, que l'accord intermittent que cette question ne manque jamais à provoquer nous aide, plus que toute autre chose, à ne point tomber dans l'entier désordre. Cette entente et ces yeux tout à coup ramenés sur Metz et sur Strasbourg nous sauvent. Sans l'Alsace-Lorraine, il est certain que la France vaudrait moins qu'elle ne vaut. C'est en restant allemande et en souffrant pour nous que l'Alsace-Lorraine nous rend hélas! les services les plus efficaces. Nous vivons de ce membre retranché, si je puis dire. L'amputation a été notre salut!

Vous me demandez ensuite, mon cher confrère, si la guerre en France serait populaire? Oui, une fois déclarée, pas avant. Les peuples n'aiment plus la guerre. Mais forcé d'agir on agirait. L'élan certainement serait grand et sincère en foi de la bonne cause et en parfait accord avec le sentiment profond de l'iniquité autrefois commise, et que l'injuste agression ou l'injuste que-

relle ramènerait du fond des cœurs. C'est ainsi qu'au moment de l'affaire Schnæbele, la petite injustice rouvrit les blessures mal guéries qu'avait faites la grande. On ne voulait pas, on n'eût point voulu la guerre. Offerte, on l'eût acceptée avec un meilleur courage et un entrain meilleur que n'en auraient eu les masses obéissantes que la politique du chancelier eût précipitées.

Ce qui ne serait point populaire, par exemple, c'est la réalisation du rêve insensé que font quelques-uns. On ferait de l'Alsace-Lorraine un état neutre. On l'échangerait contre quelques-unes de nos colonies, etc... Non point. Car, croyez-le bien, cette restitution, sans combat, serait la guerre imminente, prochaine. Les générosités trop tardives humilient. La reconnaissance serait trop lourde. L'ingratitude serait noble. Les imbéciles croiraient que l'Empereur d'Allemagne a peur, les moins sots que l'affaire lui est trop avantageuse, et les sages, que l'amour-propre d'une grande nation ne peut se contenter de la restitution bénévole. Ce retour sans frais nous serait piteux. Echangée ou rendue dans de telles conditions, qui oserait illuminer dans Paris? Qui, joncher les rues de fleurs ? Qui, arborer les drapeaux ?

Je le répète, cette restitution ce serait la guerre, la guerre à brève échéance,

Non point — et pour répondre à votre dernière question — non point que le sentiment public soit fort animé contre l'Allemand. Il n'y a au fond que l'Anglais que nous n'aimions pas en France. Non, nous ne détestons pas l'Allemand. Et tout d'abord nous distinguons fort bien les différentes sortes d'Allemands qui composent l'Empire. Rhénans, Saxons, Wurtembergeois, Bavarois sont loin d'être antipathiques. Leurs bières, leurs savants, leurs chefs d'orchestre circulent parmi nous avec applaudissements et honneur. Et tout en sachant fort bien que le particularisme n'est pas une pièce d'exportation et que l'union nécessaire est assez forte chez eux pour les empêcher désormais de se dérober à une action commune, notre humeur facile ne nous détourne point d'eux. Je ne sais pas même si le Prussien si antipathique à toute l'Allemagne ne l'est pas plus chez eux que chez nous. Il est certain que leur Empereur ne déplaît pas ici aussi communément qu'on suppose. Les

prime-sauts et les généreux élans de ce puissant touche-à-tout qui, souvent, inquiéta ses sujets sans nous rassurer davantage, ont cependant un je ne sais quoi de hardi et de loyal qui intéresse, ici, attache et entraîne. Et malgré la gêne qu'elle nous cause, pourrions-nous dire qu'à une vive curiosité une véritable sympathie se mêle qui vient de notre fond même — tout désintéressé. En tout cas la légende qui se forme autour de lui lui est plutôt favorable. Qui sait même si, comme les héros de Wagner, il ne se fera pas un jour applaudir à Paris?

Il y a d'ailleurs des raisons profondes à notre manque d'antipathie pour l'Allemagne. C'est une raison d'amour-propre et en grande partie justifiée. Le Russe, le vrai Russe déteste l'Allemand parce qu'il a presque tout appris de l'Allemand, que par l'infiltration l'Allemand depuis deux siècles s'est logé chez lui, a fait son armée et dirigé son administration. L'Allemand au contraire a pendant plusieurs siècles tout appris de nous. Personne n'a été plus français d'intelligence que le grand Frédéric, ni aucun souverain n'a fait autant effort pour marquer son peuple à notre sceau. Depuis cent ans, il est vrai, l'Allemagne nous a rendu des philosophes. Nous avons à notre tour subi son influence tout en la modifiant. Mais ont-ils cependant tant appris de nous, que c'est encore à l'étude des batailles du premier empire qu'ils ont dû leurs victoires et qu'ils se font honneur d'avoir imité Napoléon. Les peuples n'en veulent véritablement qu'à leurs maîtres spirituels, et leurs maîtres ne sont pas toujours les conquérants. Les Grecs n'en voulurent pas aux Romains, ni les Romains de la décadence aux barbares. Il y a un *quant-à-soi* que les peuples vaincus gardent envers leurs vainqueurs, et, que — nous aussi — nous gardons.

★

M. André Veidaux

En vérité, il n'est guère plus que les archéologues comme M. Paul Déroulède qui s'occupent encore de la question d'Alsace-Lorraine.

Je ne vois pas pourquoi les esprits français modernes seraient plus légitimement passionnés pour l'Alsace que les esprits allemands du XVII^e^ siècle, lorsque Richelieu

les expropria de la même Alsace, ou que les esprits kroumirs, tonkinois, dahoméens et malgaches, lorsque les patriotes français leur arrachèrent autant d'Alsaces et de Lorraines?

Les chauvins demeurent, il est vrai, toujours intrigants et revanchards. Etre Alsacien, c'est une profession si libérale; être sculpteur hebdomadaire pour machines patriotiques, c'est une si douce consolation de ne pouvoir atteindre à l'art; être orateur commémoratif, c'est un appel si éloquent à la décoration; être politicien, c'est d'une jouissance si théologienne!

Mais les marchands d'imposture légale et de sujétion individuelle ont sevré le public, et, aujourd'hui, que celui-ci soit français ou allemand, les choses sociales de liberté, de justice et de bien-être l'intéressent autrement plus que la vanité sanglante des frontières.

Quant à cette éventualité d'une guerre franco-allemande, si elle trouverait, ici, un accueil favorable? je pense que — oui, chez les politiciens marrons, les officiers, les fournisseurs d'armée, les banquiers, les économistes, les journalistes ténébreux et les enfants au-dessous de 10 ans, — non, chez les travailleurs quels qu'ils soient, les savants, les artistes, les sociologues et révolutionnaires, les soldats et les mères.

La Politique organise sa banqueroute frauduleuse. Elle y réussit avec succès.

★

M. Yvanhoé Rambosson

Je suis persuadé qu'au fond de soi, presque tout le monde craint la guerre, mais que dans le cas d'un conflit la nation tout entière se lèverait encore pour crier : à Berlin!

Quant à mes réflexions sur vos questions qui semblent destinées à rester toujours d'une si palpitante actualité, elles m'ont conduit à ceci :

Puisque la société moderne ne peut vivre sans la guerre et la peine de mort, tâchons d'utiliser ces deux fléaux et de les amoindrir l'un par l'autre. Je voudrais voir élaborer quelque convention internationale de ce genre:

1° Les condamnations à mort subsistent, mais les exécutions sont supprimées ;

2° Les condamnés à mort seront gardés à la disposition de leurs gouvernements respectifs;

3° Les conflits entre nations se résoudront par des combats, à nombre égal de part et d'autre, de condamnés à mort;

4° Le combat ne cessant qu'avec l'extermination complète d'une des parties, on obtiendra de ces bataillons de criminels le summum de courage patriotique que leur donnera la peur de mourir.

Nous arrivons avec ce système à supprimer les armées permanentes dans le monde entier et les assassins dans les nations vaincues. C'est assez avantageux. Et en somme, sans vouloir, en aucune façon, médire de notre vaillante armée, n'est-il pas plus convenable, puisque la chose est possible, de faire faire la guerre par les assassins dont c'est évidemment le rôle?

★

Mme Marie-Anne de Bovet

Mon opinion personnelle?... Si ce siècle était moins vieux, je dirais ceci :

Nous avons fait la guerre à une nation voisine. La fortune des armes nous a été contraire. Quand on a fait son devoir, l'honneur est sauf, et nous étions assez riches en gloire militaire pour qu'un revers ne nous en ait pas absolument appauvris. La lutte avait été régulière et loyale — loyalement et régulièrement la France a apposé sa signature au bas d'un traité qui payait sa défaite d'un morceau de territoire. C'est cruel — je le sais, puisque j'appartiens au sol perdu, Lorraine de race, et née à Metz, jusqu'alors la Ville Pucelle. Mais c'est la loi de la guerre. Si l'on ne veut risquer ni sa peau, ni son bien, il ne faut pas se battre.

Les choses de la guerre tiennent du jeu et du duel. L'épée rentrée au fourreau, des adversaires parfois continuent à se haïr, parce que c'est à cause d'une injure qu'ils ont croisé le fer et que certaines injures demeurent ineffaçables au fond des cœurs. Pourtant ils ne s'en témoignent rien : l'affaire est close. Entre nations, la haine est sans motifs, car c'est pour un différend qu'on s'est battu, non pour une insulte: partie jouée — partie sanglante — et, dès qu'elle a pris fin, gagnant et perdant

n'ont plus qu'à remettre leurs rapports sur le pied de courtoisie réciproque. Insulter celui qu'on a vaincu serait une abominable lâcheté; injurier son vainqueur est une puérile sottise. Cependant, alors qu'un duel ne se recommence pas, une partie peut se reprendre. Non vengeance, mais revanche. Patiemment, tranquillement, sans bruit, sans paroles vaines, on s'y prépare, et le jour où l'on se croit assez fort, on jette le gant et on s'efforce de reprendre ce qui vous avait été pris. Après quoi la paix se refait, et dure ce qu'il plaît à Dieu.

Fille et petite-fille de soldats, je sais que c'est ainsi qu'ils comprennent la guerre. Et ils s'y connaissent, puisque c'est eux qui la font. Tout le monde la fera désormais? Soit : alors que tout le monde pense en soldat.

Mais ce n'est pas d'en porter l'uniforme qui suffit à en donner l'esprit. Aussi, ce que j'aurais dit si le siècle avait vingt-cinq ans de moins n'est plus aujourd'hui de mise. Vous me demandez mon sentiment sur l'opinion du pays. Mais il a répondu pour moi, et sa réponse rend la mienne oiseuse. Ai-je rêvé les manifestations d'enthousiasme délirant, pour ne pas dire frénétique, avec lesquelles la France s'est jetée dans les bras de la Russie? Eh bien! cette alliance, n'est-ce point la paix? Nous l'avons assez vu, nous l'avons assez entendu : *Pax* sur les écussons de carton, Paix dans les toasts, autant en carton que les écussons. Et qu'est-ce donc que cette affirmation de la paix, sinon la renonciation à toute revanche, la confirmation morale du traité de Francfort? Il n'est pas question de nous prêter main-forte dans une guerre offensive, mais au contraire de s'opposer à toute agression. Ce n'est pas l'Allemagne victorieuse, heureuse, puissante, et très pacifique aussi, puisqu'elle est essentiellement trafiquante, qui va nous chercher querelle. Le germe belliqueux, c'est chez nous qu'il était. Il n'y est plus. La paix, c'est contre nous que l'Europe la souhaite. Et nous pensons comme l'Europe, puisque, de la façon la plus éclatante, quoique indirecte, nous avons ratifié les faits accomplis.

Cela me semble résoudre du même coup la question de l'accueil que l'opinion ferait à une guerre.

Quant à ce qu'en pense la jeunesse, si je disais qu'elle

en a peur, elle se révolterait contre une injure imméritée, je l'espère. Seulement c'est nous qui devons avoir peur de la guerre faite par elle. Brave, j'en suis persuadée, jusqu'à preuve du contraire. Mais ce n'est pas le courage seul qui gagne les batailles : c'est, bien davantage, l'endurance, l'abnégation, la discipline, non pas uniquement matérielle mais morale, la belle humeur — oui, elle a son prix — la fermeté d'âme, le sentiment profond et simple, ah ! simple surtout, du devoir sans phrases et sans psychologie, toutes choses extrêmement malades dans ma génération.

Alors ?... Alors, c'est peut-être bien le pays qui est sage, tristement sage en criant ce qui est la traduction de toutes les clameurs populaires poussées depuis deux ans, c'est-à-dire : « Vive la paix ! »

Et pourtant, tout sage que soit ce mot, je désire qu'il ne soit pas directement au-dessus de ma signature.

*

M. Charles Andler

Maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure.

Je ne suis compétent que pour vous donner une réponse alsacienne. Nécessairement elle s'éloigne beaucoup de votre questionnaire. Pour nous, il ne s'agit pas tant de ce que les Français *veulent*, que de ce que les Alsaciens-Lorrains *peuvent*, et je dis non seulement ceux qui demeurent au pays pour garder le territoire, mais nous tous émigrés de France, d'Algérie, d'Amérique et d'Australie. Car nous sommes 600.000 exilés qui nous souvenons de l'injustice de 1871.

L'injustice ne fut pas politique seulement, mais sociale. Le *droit d'option*, par où l'on remplaça le plébiscite sur la nationalité, ne fut que le *droit d'émigrer*, qui entraînait l'*obligation* d'émigrer dans un délai bref. Mais un peuple moderne émigre-t-il, comme au temps des barbares, laissant ses champs, ses ateliers, ses demeures ? — Vous pouvez les vendre, nous dirent les Allemands. — A qui vendre 15.000 kilomètres carrés, riches de moissons, couverts d'usines ? — Un seul acheteur eût pu se trouver : l'Empire allemand. Le vainqueur se devait d'offrir le rachat en bloc des biens de ceux qu'il invitait à partir. Cette offre n'a pas été faite. Ainsi

1° l'Allemagne a exproprié les optants, qui ne purent vendre qu'à vil prix : — et 2°, puisque la plupart, les paysans surtout, attachés au lopin de terre dont ils vivaient, ne purent opter, on voit que l'Allemagne a fait d'une nécessité économique l'instrument de l'oppression d'une nationalité.

Ces choses, quand elles adviennent à un peuple qui a pratiqué depuis un siècle le code français de la propriété et le droit français de délibérer sur son mode d'existence politique, sont inoubliables. Voilà pourquoi la rancune en persiste dans la jeunesse née depuis et qui ne les a point vues.

Ce que pense de l'avenir cette jeunesse ? Je lui crois deux pensées : 1° Un jour peut-être, quand sera achevée une transformation du droit qui déjà s'esquisse, l'Allemagne cessera de sanctionner l'expropriation accomplie et l'oppression qui dure. Elle autorisera la libre consultation nationale et indemnisera ceux qui, vaincus dans ce plébiscite, voudraient alors émigrer. C'est l'opinion surtout de la jeunesse alsacienne établie en France. — 2° Mais puisque cette justice peut tarder, un parti de jeunes Alsaciens d'Amérique estime qu'un petit nombre d'hommes résolus et capables d'utiliser les plus récents progrès de la technologie chimique suffiraient à rendre le territoire alsacien-lorrain intenable pour l'armée allemande qui y campe. Un *fénianisme* alsacien-lorrain, irréconciliable comme celui d'Irlande, mais plus circonspect et scientifique, est né aux Etats-Unis. Il faut craindre qu'il n'en débarque tôt ou tard, redoutablement armé.

Ces deux solutions sont, je pense, imprévues pour l'opinion française moyenne. Il va de soi que je préfère la première. Mais la seconde sera peut-être imposée par les faits : et il n'est au pouvoir de personne d'empêcher qu'elle ne soit essayée par quelques audacieux.

★

M. Camille Mauclair

I. — Je crois que toutes les opinions sont d'accord sur l'apaisement.

II. — La pusillanimité des gouvernants français touchant la préparation de la revanche a créé une lassi-

tude chez les contemporains de la guerre, une indifférence chez les générations suivantes. L'excitation au départ, tempérée d'ailleurs par des reculades diplomatiques trop fréquentes, s'est révélée à tous ce qu'elle était; une plate-forme électorale, déconsidérée encore par l'élan raté du boulangisme, par l'incurie des fonctionnaires, l'incapacité des dirigeants, le défaut d'autorité des chefs militaires. J'ajoute, quant à nous autres écrivains, par la plus stupide littérature que le chauvinisme ait engendrée. Pour Tourville M. Duperré, pour Condé M. Saussier, pour Gambetta M. Hanotaux, et pour Tyrtée M. Déroulède, c'est décourageant.

Et puis, on pense moins à l'Alsace-Lorraine, tout simplement parce que, depuis la guerre, d'autres questions aussi urgentes et aussi graves se sont imposées à nos préoccupations nationales.

III. — Il est bien difficile de répondre. Cela dépend des volontes du tsar, qui nous mène, des nouvelles platitudes que peut méditer M. Hanotaux, des projets de Guillaume II. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'on ne saurait prétendre hypnotiser éternellement un organisme social sur un fait, même considérable ; l'envisagement de la guerre de 1870 en tant qu'événement purement historique s'accomplit chaque jour un peu plus, et si la revanche se fait trop attendre, elle n'intéressera plus des générations dont l'idéal est absolument modifié. D'ailleurs, que met-on sous ce terme de revanche? La reprise fructueuse de territoires? Cela suppose une revanche allemande, et ainsi de suite. Une satisfaction d'orgueil? On n'efface pas un fait, moralement; on peut se guérir d'une blessure, on ne peut faire qu'elle n'ait pas été, et je ne comprends pas bien un orgueil national rétrospectif.

Il y a des moments où je me demande si tout ne restera pas dans l'état, par veulerie. Je ne crois nullement à une haine de races que toute l'histoire dément, et les surprises du genre de la dépêche d'Ems ne se refont pas, elles coûtent trop cher aux deux partis. Reste l'intérêt politique; jusqu'ici, nous n'y trouvons aucun conseil d'hostilité, et l'Allemagne encore moins.

IV. — Je pense que les deux nations ont une peur visible l'une de l'autre; que le seul ennemi des masses,

c'est le patronat; que nos gouvernants ne sont pas pressés de montrer leur incapacité, leurs concussions, leurs mensongères manœuvres; qu'en France, la bourgeoisie chauvine s'est suicidée le jour ou elle a voté le service triennal obligatoire pour tous ses fils; que les industriels enverraient bien le patriotisme sabreur au diable; que l'armée est un ulcère abominable, une calamité matérielle et morale pour tous, qu'ils l'avouent ou le nient; qu'on ne marcherait, dans le public, que par contrainte, par esprit moutonnier ou par forfanterie; que la conception actuelle de la solidarité sociale et patriotique est inintelligible ou caduque telle que la classe possédante la prêche aux masses; et qu'enfin l'Europe occidentale s'unifie instinctivement dans un internationalisme sociologique pour faire face à son ennemi futur, le vrai destructeur des races latines, celui-là, le Jaune, en attendant les Nègres. Les haines partielles entre Aryens se tairont bientôt devant ce péril.

Pour l'instant, la lâcheté, le désir du lucre, l'intuition que les gouvernants sont nuls, dissuadent plus de la guerre que n'y engagent les déclamations; mais soyons assurés que s'il y a une pleutrerie ou une « gaffe » nouvelle à commettre, nos politiciens n'y failliront pas. De ceux de 1870, il n'y a que les noms changés.

*

M. Henri Mazel

De quel apaisement parle-t-on? Si la guerre est une œuvre de haine, et si cette haine s'efface des âmes, mille fois tant mieux! Mais si la guerre crée un état injuste, et si le sentiment de cette injustice disparaît aussi des âmes, mille fois tant pis! Quant aux questions posées, il n'est point possible d'y répondre pour les autres, et il serait plus délicat de n'y pas répondre pour soi-même. En matière douloureuse, le silence est une opinion, il devrait être la seule. Le sentiment exquis de la pudeur s'en va. Malheur à celles, femmes ou nations, qui le perdent! je tremble qu'il ne soit trop de fois blessé au cours de cette enquête. En vérité, il aurait alors mieux valu ne pas répondre à ces questions, il aurait mieux valu même ne pas les poser.

★

Princesse de Cystria, née Trévise

Ceux qui restent indifférents à la question d'Alsace-Lorraine ne méritent pas le nom de Français.

★

M. A. Hamon

Rédacteur en chef de l'*Humanité Nouvelle*.

I. — Pour moi, un apaisement s'est fait dans nos esprits au sujet du traité de Francfort, aussi bien dans la jeunesse que dans le pays en général. Cependant peut-être dans l'Est la majorité des esprits a-t-elle un peu moins oublié.

II. — On pense beaucoup moins à l'Alsace-Lorraine, surtout parmi la jeunesse. Ce n'est guère que dans les journaux qu'on en parle.

III. — Je crois que déjà est arrivé pour tous ceux nés depuis 1870 le moment où l'on considérera cette guerre comme un événement purement historique. Actuellement l'opinion moyenne du pays ne la considère pas comme telle ; mais dans un quart de siècle ce sera certainement l'opinion générale ; d'autant plus certainement que tout fait prévoir que l'ère des guerres européennes entre voisins est close.

IV. — Non, il suffit de voir tant soit peu le monde ouvrier et le monde paysan pour reconnaître qu'ils n'ont nul désir d'une guerre, même s'ils avaient la certitude d'être victorieux : on commence à ne plus vouloir se faire tuer dans l'intérêt de quelques dirigeants. C'est surtout parmi la jeunesse que ces sentiments sont le plus prononcés. Quant à la bourgeoisie, elle ferait un accueil favorable à la guerre, si elle croyait que cela serait utile à ses intérêts commerciaux et industriels. D'ailleurs la jeunesse bourgeoise est très peu guerrière.

★

M. Louis Besse

Secrétaire de la rédaction de la *Presse*.

La France peut regretter provinces et milliards, la guerre est trop horrible et trop infâme pour être digne de la France.

Revanche n'est pas rédemption. Il y eut déjà trop de sang versé. Je souhaite que mon pays ne soit plus jamais l'agresseur.

Pour défendre la nation attaquée, je crois que la jeunesse, cependant si indifférente, trouverait le courage nécessaire. Les obligations de la discipline compenseraient, au surplus, ce qui pourrait manquer de *furia*.

Le pays, en majorité, désire, je suppose, la paix.

J'espère que le socialisme allemand nous vengera de l'Alsace-Lorraine annexée et rendra à César les pendules qui appartiennent à César.

★

M. Charles Ténib

Que les questions posées par le *Mercure de France* ne paraissent point puériles à de bons esprits, et que les réponses attendues puissent influencer utilement des générations postérieures aux encyclopédistes, le beau thème vraiment pour ceux à qui Baudelaire légua le scepticisme d'Edgar Poe !

Par un obscur pertuis, hagards, les mains tâtonnantes, le cœur trébuchant et le souffle court, nous allons vers la lueur d'un autre ciel, vers la rumeur d'un autre monde, vers les joies hautes et tranquilles d'une nouvelle et puissante beauté. — Et pour un combat de larves aveugles, pour un éboulis de salpêtre, pour toutes les ironies de l'écho, pour une viscosité de sang sur le mur, nous nous effrayons et reculons d'un siècle.

Pour nous d'abord depuis longtemps, et déjà un peu pour la multitude, la politique gouvernementale est indifférente comme une chose qui va mourir. Nous séparons les peuples de leurs maîtres. Bismarck lançant sur notre territoire ces bandes articulées d'hoplites de Nuremberg qui, du revers d'un poing armé, arrêtèrent nos pendules sur une mauvaise heure, ne nous paraît pas plus recommandable que le bon Turenne du Palatinat, chef avunculaire d'escarpes. Jadis, Robert Macaire, mantelé de pourpre, a donné du sceptre sur le crâne de Cartouche diadumène. C'est bien. La rafle est faite. Ils sont au même Malebolge, sous l'œil des gardes-chiourmes de Dieu.

Un jour, indifférentes aux anciennes escroqueries de

droit divin, et aux rapts de peuples à main armée, les races souriront de leurs fastes militaires.

Et alors qu'importera à ces nations sœurs dans les États-Unis terrestres, l'Allemagne et la France, que l'Alsace reste allemande et que la Lorraine redevienne française !

Nous reprendrons certes ces provinces que nous aimons et qui nous aiment. A qui ? A l'Allemagne ? — Non. Mais, de concert avec le peuple allemand, à son empereur.

★

M. Jules Claretie

de l'Académie Française, Administrateur général de la Comédie-Française.

I. — Il est certain que le temps est un grand maître, un grand endormeur ou pacificateur, comme on voudra, et que la plaie est moins vive. Mais elle est douloureuse toujours. Elle le sera éternellement.

II. — Non, on n'en parle pas autant que jadis. Mais ceux *qui pensent* y songent encore, y penseront toujours et l'opinion seule de ceux-là compte, même en un pays de suffrage universel. L'opinion de l'élite est le moteur de l'opinion moyenne.

III. — Pourrait-on me dire le moment où un amputé considère comme purement *historique* l'heure où on lui a coupé un bras? Oui, ce moment arrive : le moment de la mort.

IV. — Comment une guerre, — variété du meurtre — pourrait-elle jamais trouver, chez des civilisés, un *accueil favorable?* Des barbares seuls lui donneraient une telle épithète. Mais pour être regardée en face et sans peur, si un ennemi la rendait inévitable, je le crois. Et cela va sans dire.

L'opinion de la jeunesse? — A la jeunesse de répondre.

★

M. P. Delesalle

Ouvrier mécanicien.

Rien d'étonnant à ce que, malgré la notoriété incontestable de M. Coppée, l'on ait peu ou pas répondu à

son appel en faveur des Alsaciens éprouvés par l'orage. La corde de moins en moins sensible du patriotisme est en effet très peu faite pour attirer de l'argent.

Dans la classe ouvrière, à laquelle j'appartiens, de plus en plus l'on s'aperçoit, avec juste raison, que les intérêts de l'ouvrier sont identiquement les mêmes en deçà et au delà du Rhin, comme du reste de toutes les frontières. L'exploitation humaine n'a pas de patrie, c'est là un fait incontestable ; il est donc naturel que les exploités perdent la notion de celle-ci qui, du reste, n'a été créée par nos maîtres que pour pouvoir nous asservir plus à leur aise.

La meilleure preuve c'est que, comme on le répète souvent, « le capital n'a pas de patrie ». En effet, qu'un industriel, un commerçant quelconque trouve avantage à se fournir à ce qu'il est convenu d'appeler l'étranger, il n'hésite pas un instant. Quant à l'opinion de la jeunesse, et j'en suis, je vous conseille simplement d'aller demander leur avis aux jeunes gens qui vont partir au régiment dans quelques jours. Le traité de Francfort, l'Alsace-Lorraine, ils s'en f..... moquent.

Votre troisième question est ma foi plus embarrassante : elle dépend en effet des politiciens qui nous gouvernent et des intérêts de la classe bourgeoise ; mais les ouvriers classeraient volontiers la guerre franco-allemande dans les faits historiques.

Une guerre entre les deux nations ? A part le grand escogriffe de la ligue patriotarde et son copain Millevoye, personne, surtout dans la classe ouvrière, ne peut souhaiter pareille infamie. Les guerres, quelles qu'elles soient, ne profitent qu'aux Rothschilds de toute espèce, eux seuls peuvent avoir intérêt à ces boucheries humaines; mais le peuple, —que ces gens-là s'en méfient, — commence sérieusement à comprendre ; et si ce n'était cette trop fameuse presse quotidienne au service de la bourgeoisie dont elle émane et qui la fait vivre, il y a longtemps qu'une guerre serait devenue un fait impossible.

★

Mme Marcelle Tinayre

J'entends des gens de cinquante ans, qui ont vu la guerre de 1870, condamner l'indifférence patriotique de

la jeunesse. Beaucoup d'entre eux se souviennent des fêtes militaires du Second Empire, et malgré les désastres, ils sont restés sensibles à cette poésie de la guerre qu'on essaie de ressusciter. Nous qui sommes nés après l'invasion et qu'on a élevés dans la haine des Prussiens, nous sommes pourtant moins chauvins que nos pères, car l'horreur de la guerre nous apparaît et surtout son absurdité monstrueuse. Tout en méprisant les victoires qui ne prouvent pas le droit, nous pensons qu'il est assez illogique de réclamer l'Alsace, au nom de la justice, quand on refuse aux Crétois la liberté de choisir leur nationalité! Enfin la propagande socialiste, la diffusion des idées humanitaires, l'oppression de l'argent ont ravivé le sens de la solidarité qui unit les hommes de tous les pays, égaux devant la misère et la douleur.

Néanmoins, l'idée de Patrie subsiste chez les jeunes Français. Elle n'est pas forcément liée au culte de la gloire militaire — mais si beaucoup de bravaches qui crient très fort en temps de paix partiraient de mauvaise grâce, par contre beaucoup de gens au patriotisme plus discret iraient très simplement défendre le sol, la langue et l'âme de la France. Les snobs mêmes, qui se disent internationalistes par mode, seraient entraînés.

Mais de tout cœur, nous souhaitons que l'Alsace-Lorraine revienne à la France par l'effet d'une entente à laquelle tous ceux qui pensent, parlent ou écrivent peuvent travailler dans la mesure de leurs forces. Pour moi, comme femme et comme mère, je haïrai toujours l'idée d'une guerre, fût-elle légitime en apparence, et je crois que la majorité des Françaises ont le même sentiment. Nous savons trop ce qu'il en coûte de transmettre la vie pour n'être pas, dans l'humanité, l'élément pacifique, et, Françaises ou Allemandes, nous sommes lasses d'enfanter pour la mort.

★

M. Laurent Savigny

Directeur de la *Province Nouvelle.*

I. — Indiscutablement l'apaisement est venu, profond et définitif, le tempérament français étant en réalité plus fait d'insouciance que de résignation.

II. — Non seulement on y pense moins, mais on n'en parle plus, à l'exception de certains politiciens et de gens qui font métier de patriotisme, comme M. Déroulède. En réalité la question de l'Alsace-Lorraine est — si j'ose dire — enterrée.

III. — Le moment est arrivé ! La guerre de 1870-71 me paraît être désormais un événement historique.

IV. — La Guerre ! Le gouvernement qui serait assez fou pour la déclarer, serait infailliblement écharpé ! Le jour où la masse a compris que c'est elle qui paie les violons, elle a vu quelle effroyable et dangereuse sottise est la guerre. Quant à l'élite, elle est fixée depuis longtemps.

En outre, la « frottée » formidable qui nous fut administrée par les Allemands nous a enlevé notre belle confiance d'antan.

L'enthousiasme avec lequel furent accueillis les premiers ordres de mobilisation en 1870 était fait de jactance, de vanité, de suffisance. On se croyait invincible. On en est bien revenu, trop même ! Et pour preuve, je rappellerai l'attitude de la France vis-à-vis de la Russie en Octobre 1896 et en Aout 1897.

J'ai résumé en ces quelques lignes et mon opinion personnelle et l'opinion moyenne de la région que j'habite.

Quant à celle de la jeunesse, elle se résume en trois mots : Records et Ricord, ce qui me dispense d'en dire davantage.

★

M. Paterne Berrichon

Le point de psychologie collective sur lequel vous me faites l'honneur de m'interroger ne me semble avoir aucune importance foncière.

Outre que l'esprit national — improprement dit « patriotique » — est factice, et haïssable pour ce, surtout, qu'il nous fait encourir la caserne des gouvernements démocratiques, plus que les autres et nécessairement tyranniques et dupeurs, on voit que tout ce qui, dans les sociétés, représente une puissance authentique et consciente d'économie et de progrès s'en éloigne, de cet esprit. Les industriels comme les savants

et les échangeurs n'éprouvent aucun scrupule à s'accoler par-dessus les frontières ; et, si, parfois, certains d'entre eux se surprennent à être « patriotes », c'est évidemment qu'ils se sont oubliés, ou bien que de méchants calculs d'un faux intérêt général les ont priés d'emboucher le mirliton émouvant la cordialité moutonnière des imbéciles parqués par la politique.

Mon opinion donc, au sujet de la question d'Alsace-Lorraine, est qu'au fond des raisonnables cœurs humains, elle n'existe pas, en dépit des boniments, encore échotés, du méridional dont le monument enlaidit la place du Carrousel. Elle fut, cette question, longtemps à la mode, populaire et bourgeoise, je le sais, et c'est incontestable ; le coffre-fort de monsieur Detaille en témoignerait ; mais elle ne fut qu'à la mode, rien de plus, et ça n'est pas sérieux !

Je n'oserais espérer que la jeunesse intelligente pensât ainsi.

Quant à ce que peut opiner la moyenne du pays, — peut-on, vraiment, sans déshonneur, s'y attacher ?

★

M. Jules Rais

Secrétaire de la rédaction de l'*Image*.

Sans doute les esprits se sont apaisés. Mais l'oubli n'est pas venu.

Un grand enthousiasme avait accueilli chez nous la philosophie et les méthodes allemandes avant 1870. Qu'après la guerre, qu'après les atrocités des envahisseurs et les mensonges des historiens et des juristes germains, la France pensante, déçue, ait connu, ait enseigné la haine, ce fut là l'effet d'une réaction fatale. Mais la haine n'est la condition d'aucune force. L'Allemagne que son Empereur prétend nourrir de haine et d'orgueil l'éprouvera quelque jour. Les jeunes Français d'à présent pouvaient s'efforcer de ne plus haïr. Ils y gagnèrent une vision plus claire de leur droit, une conscience plus nette de leur devoir.

L'Allemagne a violé par deux fois le traité de Francfort : donc qu'on ne nous l'objecte plus ! Elle a peuplé la « Terre d'Empire », comme une colonie malsaine, de juges prévaricateurs et de fonctionnaires rapaces. Il y

a eu des années de terreur où la politique *du glacis* jetait par delà les frontières des morceaux de familles à jamais brisées, des vieillards ruinés en un jour. Ce fut le régime du sabre et de la délation. L'Alsace a entendu, après vingt-cinq ans, *jouer* la canonnade, aux coteaux de Woerth, en signe de joyeux aniversaire ; les bouteilles de champagne avaient roulé ce matin-là entre les tertres, dans les champs. Bientôt après, encore en l'honneur des « jours glorieux », la cathédrale de Strasbourg, parmi les flammes de Bengale, perpétuait la vision du siège, du siège *qui dure toujours*. Est-ce qu'on peut oublier tout cela ? oublier que les tombes elles-mêmes n'ont pas pu rester françaises dans ce grand cimetiere d'Alsace ? Guillaume II nous l'a trop longtemps récité, son thème de l'épée, pour avoir laissé nos imaginations s'endormir dans un rêve de paix heureuse. Il n'y a pas que des cœurs de vieillards qui souffrent. Toute l'Alsace et toute la Lorraine protestent avec le jeune député de Colmar, M. Preiss, contre l'*occupation*, contre l'occupation PRUSSIENNE.

Le regret, l'amour des provinces livrées se sont si peu perdus qu'ils sont aujourd'hui le symbole du patriotisme, — qui est cependant une chose plus grande encore ; et si l'on veut trouver quelque part le lieu et l'image de ce sentiment, je ne pense pas qu'on le doive rencontrer devant la basilique de Jeanne d'Arc, décor prétentieux planté dans le plus humble et doux paysage qui soit, ni sous les voûtes du Sacré-Cœur, mais devant le culte spontané et les couronnes banales de la statue de Strasbourg.

La France désire la paix ; mais elle veut l'Alsace et la Lorraine qui l'appellent. Si ces vœux sont contradictoires, il faudra bien élire le plus cher qui n'est pas celui de paix. Ne croyez-vous pas que toutes les guerres sont toujours populaires ? Là n'est pas le souci. Mais il semble que nos aînés ne manifestent parfois qu'une faible confiance dans les jeunes gens cultivés qui passent dix mois aux armées. C'est probablement l'effet d'un malentendu. Par défaut d'une doctrine morale démocratique, il se pourrait que les régiments en temps de paix, dans leur fonction pour ainsi dire civile, forment des énergies médiocres : je ne doute cependant

pas qu'ils ne puissent constituer d'admirables armées de combat.

Reste une question : pourquoi l'appel de M. Coppée n'a-t-il pas été entendu comme il le souhaitait ? Peut-être est-ce en partie parce qu'un journal *littéraire* ne participe pas autant qu'il paraît à la vie morale des groupes sociaux où il pénètre ? Puis, tout émus qu'ils fussent par la généreuse entreprise de M. Coppée, certains se sont abstenus d'y participer sachant que ces secours seraient pour les assistés le prétexte de nouvelles persécutions.

★

M. Remy de Gourmont

I. — L'apaisement est évident. L'Allemand n'est plus un ennemi. La sottise d'appeler l'Allemagne « l'ennemi héréditaire » est, je crois, particulière aux journaux qui croient ainsi se concilier l'opinion. L'opinion ne participe plus. L'Allemagne n'est pas plus responsable de Bismarck que la France de Napoléon. Accidents grandioses ou brutaux. Les deux pays sont d'intelligence fraternelle ; il y a d'ici à là un échange perpétuel de lueurs. On peut cependant regretter que la frontière ne soit pas « linguistique » et que la Prusse ait eu le mauvais goût d'exiger des régions de langue française ; ces régions ont le droit que leur mot d'ordre social vienne du centre de leur langue ; la frontière linguistique, de Longwy à Sarrebourg, laisse toute une bande et Metz à la France : ceci sera-t-il compris un jour ? On a vu de pareilles transactions.

II. — Le conseil de Gambetta était d'une psychologie défectueuse : un peuple ne pense qu'aux questions dont il parle ; si on avait suivi ce conseil à la lettre, la question serait enterrée. Si elle ne l'est pas tout à fait, c'est grâce au bavardage national : il fut d'ailleurs inoffensif et commence à devenir ridicule.

III. — Ce moment arrivera pour la génération même qui a vu la guerre : l'égoïsme du vieillard oubliera ; il arrive pour la génération suivante ; pour la jeunesse, il est arrivé : un étudiant de mémoire douteuse peut très bien confondre Montmirail et Saint-Privat et même ignorer ces deux noms. Cela n'a d'ailleurs aucune im-

portance : Gambetta a bien pris un jour Bouvines pour une défaite française. Après ne s'être longtemps intéressé qu'au passé, l'esprit humain tend à ne plus s'intéresser qu'à l'avenir. Tout le passé se tasse sur un même plan.

IV. — Une guerre serait très mal accueillie; mais la France est si disciplinée qu'elle marcherait avec un enthousiasme feint. La servitude militaire est admirablement organisée dans toute l'Europe.

★

M. Henry-D. Davray

I. — Il n'y a qu'un apaisement apparent — à cause de préoccupations plus actuelles, sociales, politiques, économiques — de l'agitation et des colères violentes de jadis. S'il y avait quelque apaisement, il se serait produit depuis longtemps un rapprochement.

II. — On pense toujours à l'Alsace-Lorraine et on s'en occupe souvent. — Nous-mêmes maintenant. — Mais on se rend compte de la difficulté de la reprendre.

III. — Des événements plus récents sont devenus « purement historiques ». En général, à mesure que les témoins de grands événements disparaissent, ces événements sont du domaine de l'histoire. Napoléon III, Thiers, Mac-Mahon appartiennent à l'histoire : alors...?

IV. — Si une guerre franco-germaine survenait, tout le monde en France crierait : à Berlin ! refoulant les craintes actuelles évidentes de l'inconnu d'une guerre qui se ferait dans des conditions absolument nouvelles et aurait des conséquences terribles, irréparables pour les belligérants vainqueurs et vaincus. D'ailleurs une guerre de ce genre est fort improbable ; elle n'est pas possible politiquement, et maintenant, en France aussi bien qu'en Allemagne, on s'intéresse bien davantage aux luttes sociales qui sont universelles.

★

M. André Ibels

Le traite de Frankfurt, quoiqu'un peu moins éloigné (— guère, deux siècles ! —) de nous que le traité de Westphalie, est pourtant le même thème, à rebours, enregistré par l'Histoire.

Il sied aujourd'hui de ne plus parler d'Alsace-Lorraine et encore moins d'y penser. Monsieur Déroulède ayant tout dit, tout pensé et Judic ayant chanté ce *tout* à la *Scala*, en compagnie de la grosse Block. Au reste, les *malheureux* conviendront avec moi qu'ils ont gagné à *notre* perte, si l'on daigne examiner les places qu'ils occupent depuis 73 dans *nos* grandes administrations françaises. Malheur à qui n'est pas Alsacien ! (Jadis, mais il ne le faut pas dire, c'était : « Malheur à qui n'est pas Polonais ! »)

Aux besognes lucratives donc il faut encore ajouter les collectes annuelles, Erckmann et Chartrian, l'ami Fritz, les sociétés de gymnastique et le cœur de François Coppée, que sais-je !... « *O le petit sou de l'Alsacien*, voilà qui remonte le sang mieux qu'un coup de genièvre ou de rack. Qu'on ne nous rende point l'Alsace, nous n'avons hélas que trop d'Alsaciens ! Une nouvelle guerre franco-allemande n'aurait, je pense, de l'écho qu'à la Bourse, mais un peu moins, cependant, qu'un gros pétard, à effet sûr, en cet endroit, sur les 3 heures 1/2. *Ceux qui ne marchent* pas et qui n'ont rien à faire, ni à perdre, l'accueilleraient favorablement et ceux qui, raisonnant, l'accueilleraient mal, ne marcheraient peut-être plus.

A moins de voir une question de grammaire en jeu, je suis de ceux-là. Quelques personnes néanmoins, je dois le reconnaître, crieraient : « *A Berlin* ! » sous les fenêtres de M. Zola devenu député, mais ce ne seraient jamais que des Briards, des Picards, des Auvergnats, des paysans, des épiciers, des officiers et des calicots, gens de peu d'importance, faisant majorité comme ils feraient autre chose à l'occasion, et qui nous priveraient pendant l'éternité, à n'en pas douter, de ce bon vin *de Champagne*, si cher aux boyards russes.

Cette province dorée perdue, on ne regretterait plus l'Alsace et la Lorraine — et cela changerait.

L'opinion de la Jeunesse ?

De laquelle ?

De celle en maillot ? Elle aurait peut-être à se plaindre du lait de la nounou aux rubans en aile de corbeau. De la Jeunesse de 10 à 15 ans ? Elle donne le sou en attendant qu'elle aille manifester dans des brasseries,

modèle allemand, son patriotisme en buvant de la bière « française » de Munich. De celle qui sert la Patrie?... N'interrogeons pas trop. De celle qui pense? Ah! la Jeunesse pensive, pensante! A part MM. Auguste Dorchain et Maurice Barrès, je crois qu'elle assiste indifférente aux manifestations burlesque des « Revancheurs ». Elle se contente d'aimer et d'admirer un pays qui produisit Gœthe, Schumann, Beethoven, Wagner, etc., et, quelquefois, de lire le sage Hegel.

Quant à l'opinion du Pays?

Renan, englobant les politiciens et le suffrage universel dans un identique mépris, n'a-t-il pas écrit : « Honte à celui qui fait appel aux foules, sachant qu'il ne fait appel qu'à l'imbécillité? »

*

M. Marcel Batilliat

Certes la question d'Alsace-Lorraine n'est plus la même qu'au lendemain du traité de Francfort. Ceux qui ont pris part à la guerre de 70, qui y ont souffert et qui ont été humiliés de leur défaite ont gardé, avec leur espoir de revanche du premier jour, une haine vivace à leur ennemi d'il y a trente ans. Mais la génération suivante, — la nôtre, — a appris, au collège, Wœrth et Frœschwiller, comme Fontenoy ou Waterloo; et, si elle considère surtout la guerre de 70 comme un douloureux événement historique, elle n'est pas plus à blâmer que ne le furent nos pères en considérant comme tel le désastre qui termina les guerres de l'empire, ou nos aïeux en renonçant à conquérir l'Inde et le Canada.

M. Jean Reibrach a écrit quelque part que le patriotisme est mort en France depuis que l'on a substitué le service obligatoire au militarisme professionnel; et il donne des raisons à l'appui. M. Jean Reibrach était alors capitaine d'infanterie, et par conséquent infiniment plus compétent que moi... Je crois aussi que les gens de tréteaux, MM. Paulus et Déroulède, ont causé le plus grand préjudice au patriotisme.

Néanmoins, je suis convaincu qu'en cas de guerre il y aurait fort peu d'insoumissions, et que presque tous les hommes mobilisables se rendraient au premier appel. Mais, malgré l'enthousiasme factice des faubourgs,

la guerre n'en serait pas moins accueillie avec une désolation immense. Pour le paysan comme pour l'ouvrier, le commerçant ou l'industriel, elle serait la ruine ou la misère. D'ailleurs, à quoi servirait-elle? La reprise de l'Alsace-Lorraine ne saurait être une solution ; le traité qui lui changerait son drapeau deviendrait bientôt la cause d'une guerre encore, — dont elle serait toujours la première victime.

Non, personne en France ne veut la guerre, — sauf ceux qui y trouveraient leur intérêt personnel. Et il faut bien convenir que nos contemporains s'y préparent infiniment moins qu'à l'exposition de 1900.

Telle est, je crois, l'opinion de la jeunesse, — conforme à l'opinion générale du pays. Quant à moi, j'estime que le plus sûr patriotisme est de souhaiter à la France d'être un jour dominée par le seul idéal qui fasse les nations éternellement glorieuses : l'adoration de la Beauté.

*

M. Jules Mary

C'est un bien grave problème que vous posez ainsi, de gaieté de cœur, car il ne s'agit de rien moins que de l'avenir. Le temps n'a pas effacé la douleur de la défaite et pourtant il en a embrumé le souvenir le plus aigu. C'était fatal et il a fait là son œuvre ordinaire, son œuvre divine d'apaisement, si ce n'est d'oubli. La question d'Alsace-Lorraine n'est plus, à nos esprits, ce qu'elle était autrefois, c'est-à-dire la blessure terrible qui torture, mais si la blessure n'est plus sanglante, sur ce moignon si quelque chose de factice a repoussé, elle a laissé infirme le corps auquel manquera éternellement un membre essentiel s'il ne veut pas vivre d'une vie boiteuse. Oui, certes, on pense encore à l'Alsace-Lorraine, mais non plus de la même façon. Jadis, après la blessure, nous aurions bien voulu rendre coup pour coup et la question sentimentale primait toutes les autres. Aujourd'hui, nous raisonnons notre douleur. Et il apparaît à tous, ce que nous n'avions pas vu en ce temps-là, qu'à cette question de l'Alsace-Lorraine est liée l'existence même de la Patrie. Qu'à cette heure l'on considère ou non la guerre de 1870 comme un événement

historique, à peu près comme ceux de mon âge considéraient Waterloo en 1870, il n'en est pas moins vrai que nous mourons de cet événement et que, tant que nous ne l'aurons pas effacé de notre histoire, nous végéterons dans la demi-obscurité *d'une nation de second ordre*. Certes, personne n'accepte, sans trembler, la pensée de l'effroyable boucherie que sera la prochaine collision de deux peuples, et pourtant qu'elle éclate, cette guerre, et vous verrez se lever, dans le *dernier* effort dont nous sommes encore capables, les cœurs des jeunes *qui n'ont pas vu*, en unisson avec ceux qui ont souffert et pleuré, il y a 27 ans.

Je ne pense pas que la guerre sera faite avec enthousiasme.

Ma conviction va plus haut.

Je crois, fermement, qu'elle serait livrée, cette suprême bataille, avec quelque chose qui est plus fort que l'enthousiasme, avec quelque chose de plus mâle et de plus sévère :

La foi!

*

M. Eugène Hollande

Qu'un apaisement se soit fait dans nos esprits, au sujet du traité de Francfort, cela n'est pas douteux. C'est une blessure dont nous avons moins de ressentiment, à mesure que nous en souffrons moins. Il est certain que le pays, atteint par ce traité, semblait-il, aux sources profondes de sa vie, a, cependant, par les seules énergies de sa vitalité, reconquis la plénitude de sa santé et de sa force. Plaie d'argent n'est pas mortelle : il y a paru une fois de plus.

Reste le fait autrement grave de la mutilation morale d'un peuple.

Comment et pourquoi ce peuple l'oublierait-il? Il ne cesserait d'y penser que lorsqu'il lui serait avéré que non seulement le territoire perdu, mais l'âme des populations annexées, lui est réellement aliénée. La question n'est pas que lui-même, par égoïsme, par lâche amour de son repos, se contente du vœu platonique d'une rétrocession dont l'espérance est, au fond, dans beaucoup de consciences françaises. Elle est exclusive-

ment dans la fidélité des Alsaciens-Lorrains à leur patrie de droit et leur refus de la nationalité de fait qu'ils subissent. Ce double état d'esprit constaté chez eux, leur souvenir s'imposera toujours à nous, ne fût-ce que comme un remords.

Il n'arriverait donc que la guerre de 1870-1871 ne fût plus considérée que comme un événement purement historique que si la conquête allemande s'achevait par la germanisation des provinces annexées, ce que je ne sache pas que rien fasse préjuger, ou si les sentiments internationalistes pénétraient décidément notre pays, pour la plus grande duperie des Français naïfs qui les propagent. Je ne crois pas qu'il y ait lieu de le craindre.

Pourtant je doute qu'une guerre surgissant entre l'Allemagne et la France trouve chez nous un accueil favorable. La majeure partie des Français appréhendent la guerre. Il y a de cela plusieurs raisons. La principale est peut-être le dégoût des choses militaires que le service obligatoire, en temps de paix, inspire aux jeunes gens et à leurs familles. Pour ce qui est de moi, si je savais que nous fussions prêts, j'appellerais de mes vœux la liquidation d'une situation dont nous pâtissons de toutes manières, la revendication du droit sur l'abus, l'affirmation, par le sacrifice des personnes, de la notion de patrie, observée dans son intégrité, avec tout ce qu'elle comporte d'oubli de soi en face d'une réalité supérieure, de dévouement à une destinée plus haute que celle des individus, de piété à l'égard d'un Être idéal fait de ce qu'il y eut et de ce qu'il y a encore de réellement et durablement existant, selon le mode ethnique qu'exprime le nom de Français, et qui périrait dans la désuétude, en France, du sentiment patriotique. Quant aux jeunes vies que la guerre faucherait, loin de moi de regarder légèrement les deuils qu'elles laisseraient après elles, mais j'ai des larmes aussi bien pour toutes les fatalités naturelles et sociales de l'humaine misère.

★

M. Edmond Fazy

1° Mon opinion personnelle :

I. — Non.

II. — Non.
III. — Non.
IV. — Non.

2° Selon moi, l'opinion de la jeunesse :
Zut !

3° Selon moi, l'opinion moyenne du pays :
Hélas !...

★

M. Jean Viollis

Je crois que la question d'Alsace-Lorraine n'est plus intéressante au point de vue allemand ou français, mais exclusivement au point de vue alsacien-lorrain. Quinze cent mille individus ont été réduits à une situation singulière par la fatalité des luttes de races : c'est cette situation qu'il faut examiner. Eh bien, elle est absolument injuste et anormale. Le traité de Francfort a *imposé* aux Alsaciens-Lorrains une nationalité nouvelle (avec le correctif d'un droit d'option individuel, illusoire dans la plupart des cas). Tous les plus récents traités consentis en Europe par la France — convention franco-sarde de 1860 annexant Nice et la Savoie, traité franco-suédois rétrocédant l'île de Saint-Barthélemy à la France, — réservent expressément le consentement des populations et sont ratifiés par un plébiscite des pays annexés. Or, le traité de Francfort a méconnu ce droit, pour une population de disposer collectivement d'elle-même. L'Allemagne a de plus soumis les provinces annexées à un régime spécial de vexations administratives. Voilà ce qui constitue le véritable intérêt de la question d'Alsace-Lorraine. Il y a là tout un petit peuple arbitrairement opprimé. Mais le soin d'obtenir sa réintégration à l'ordre commun est un pur soin d'*humanité*, et ne doit point revêtir la forme d'une haine de nation à nation. D'ailleurs, la France, qui vient de laisser massacrer trois cent mille Arméniens « au nom d'intérêts diplomatiques supérieurs », s'est dénié désormais le droit d'invoquer la justice internationale.

D'autre part, le grand souci, pour tous individus à quelque nationalité qu'ils appartiennent, doit être, à

l'heure actuelle, de lutter personnellement contre les contraintes sociales qui oppressent chaque pays. Or, les Alsaciens-Lorrains possèdent les mêmes moyens d'émancipation individuelle et collective que les nationaux des autres états. Et les vexations spéciales que leur a values l'annexion semblent assez légères si on les compare au poids d'iniquités sociales auquel elles sont venues s'ajouter, et qui pèse aussi bien sur un Russe, un Tchèque, un Italien, un Français. — M. Barrès, lui-même ! — a dit : « Chaque patrie, qu'elle soit l'Allemagne ou la France, exige de ses membres les mêmes charges en échange des mêmes avantages. Les patries, en Europe, ne diffèrent plus que par leur qualité morale, par l'idéal qu'elles proposent. » Or, la puissance rigoureuse, doctrinaire de cet idéal s'affaiblit, ou mieux se transforme chaque jour par l examen individuel que, de plus en plus, chaque citoyen lui fait subir; la tendance est universelle, et l'on peut déjà prévoir le jour où la « qualité morale » de toutes les nations d'Europe sera la même, celle de leurs nationaux devenant identique et ne se différenciant, dans le détail, selon tempéraments et caractères, que par son application économique.

Je crois bien qu'un notable apaisement s'est accompli dans les esprits, depuis vingt-sept ans, au sujet de la question d'Alsace. Si la jeunesse est disposée à aider de toutes ses forces l'émancipation intellectuelle et économique des Alsaciens-Lorrains, elle répugnerait avec non moins d'énergie à toute revendication exercée au moyen d'une guerre nationale, la guerre ne constituant enfin à ses yeux que la consécration par la violence du droit du plus brutal. Diplomatiquement, la question d'Alsace est encore écartée; il paraît prouvé que le renoncement officiel de la France à toute entreprise militaire, de ce côté, soit la base même de son alliance russe. Il faut croire, enfin, que les funèbres entreprises du Tonkin et de Madagascar auront un peu éloigné la masse française du goût, soigneusement entretenu, qu'elle eut pour les parades guerrières et les boucheries de canon. Le récent exemple des désastres grecs prouverait encore, s'il le fallait, combien, en dehors de toute considération morale, une guerre est ruineuse pour la

richesse nationale de l'Etat qui veut l'entreprendre; la Grèce a perdu en six mois la prospérité — relative — qu'elle avait lentement acquise depuis près de cent ans. Depuis vingt-sept ans, la France a, sans conflit mais seulement par sa perpétuelle menace, étouffé l'Europe sous le régime de la paix armée, retardé peut-être d'un siècle les progrès économiques et sociaux du continent, englouti pour sa part vingt-huit milliards, abîmé des générations entières aux casernes et gravement compromis le développement de son énergie nationale. Il serait temps qu'un tel état prît fin. Il me semble que le courant de l'opinion moyenne est en ce sens. Je ne crois pas exagérer, lorsque le *Figaro*, qui symbolise assez toute prudence politique, ose inviter Guillaume à visiter l'exposition prochaine, et félicite madame Réjane qui fut sourire aux Berlinois.

★

M. Saint-Georges de Bouhélier

Bien des gens se félicitent de voir diminuer le patriotisme chez la plupart de nos concitoyens. Néanmoins, il ne faut pas considérer sans inquiétude un peuple à qui l'étranger victorieux n'inspire plus ni haine, ni effroi, et pour lequel, bientôt, sans doute, il n'existera plus d'étrangers.

Je n'admets point que des hommes, rendus renommés et intéressants par les victoires de leur race, ne s'occupent plus, aujourd'hui, de la faire partout triompher; je n'admets point davantage, qu'un peuple, ennobli par tant de héros, ne prenne plus soin de leur gloire, et s'habitue à l'idée de ne plus compter dans le monde.

Convainquons-nous, fortement, de la beauté de la patrie. En défendant le sol, les rivières, les collines de son pays, un homme, également, défend les idées que ces beaux sites lui inspirent, c'est-à-dire, sa pensée propre et ses goûts d'individu.

★

M. J.-G. Prod'homme

Le questionnaire posé aujourd'hui par le *Mercure de France* et dont les réponses ne peuvent être qu'une confirmation de l'intéressante *Enquête franco-allemande*,

faite ici même voici deux ou trois ans, ce questionnaire, dis-je, serait susceptible de recevoir une infinie variété de solutions selon les milieux où évoluent les individus. Dans les milieux les plus cultivés, la solution ne me paraît pas douteuse, au moins en théorie, car en pratique il y a des mesures à observer, des intérêts ou des positions à sauvegarder ou à conserver : d'où toutes les lâchetés de la vie pratique.

Quant à la grosse majorité du pays, elle est guidée par les politiciens, qui savent toujours abriter derrière le mot *Patrie* leurs ambitions et leurs tripotages. Elle adore l'armée, salue le drapeau, s'enorgueillit des « chefs » galonnés qu'elle peut connaître, mais déteste la vie militaire à laquelle elle est contrainte, et pourtant « elle marcherait le jour où l'on aurait besoin d'elle » et se ferait aussi bien casser la tête pour le tzar ou pour le roi de Prusse que pour M. de Rothschild. Elle parle de l'Alsace-Lorraine comme d'une *terra incognita* quelconque, Tonkin ou Madagascar. Elle vit sur la légende de l'Allemand à barbe rousse ou blonde, fumeur de grosses pipes, buveur de chopes énormes, traîneur de bottes et de sabre ; elle s'enivre de vins frelatés, d'alcools ignobles en fumant le tabac de la régie ; et elle ne veut pas voir la brute galonnée identique sous le képi rouge ou sous la casquette bleue. Mais, au fond, il n'y a nulle conviction sincère et raisonnée. Une minorité seulement, qui se recrute surtout parmi les travailleurs des villes et des centres industriels, est fermement opposée à toute idée de guerre, car elle sait bien que, Allemands ou Français, les Alsaciens n'en seraient pas moins, comme devant, divisés en exploiteurs et en exploités. Elle se rend compte aussi que ce n'est pas la guerre, la conquête ou la perte de territoires, qui peut amener une amélioration quelconque à sa condition misérable, et elle se prépare à une lutte pour laquelle elle ne marchandera ni ses efforts, ni son sang.

La jeunesse, qui n'a plus guère d'illusions, perd le peu de patriotisme qu'elle peut avoir pendant les années de caserne ; les rengagés, les jeunes officiers font leur métier comme un autre, ou — la plupart du temps — beaucoup moins bien, sachant qu'on n'arrive dans la « carrière » que par protection et par ancienneté.

Cependant, on compte encore parmi les jeunes gens des patriotes ardents : ce sont les exemptés, les infirmes, les indisponibles ou non-disponibles, qui ne verront jamais le feu et n'auront pas même à apprendre le maniement d'un fusil ou d'un canon.

Ne parlons pas, si vous le voulez, de la jeunesse des Ecoles. Ceux-là, incapables de tout effort généreux, de toute idée haute, futurs notaires, avocats, professeurs, ingénieurs, juges, officiers, fonctionnaires en un mot, n'auront jamais d'idées subversives ; et l'abandon de l'Alsace-Lorraine en est une, je crois. Ils seront patriotes et même anti-sémites : *La France aux Français!* avant tout. Ne leur demandez pas de réflexion, de grâce ! Une fois les diplômes obtenus, ne leur parlez plus de leurs « chères études ». Ne leur demandez plus de s'intéresser aux sciences, aux arts, aux belles-lettres, à l'humanité. Ils gagnent de l'argent! Laissez-leur la paix et ne troublez pas leur digestion en leur parlant d'un monde futur où les hommes vivraient fraternellement sans luttes intérieures ou extérieures, pour le meilleur développement de leur individu.

Quoi qu'il en soit, à mon avis, il s'est évidemment fait un apaisement dans l'esprit des Français au sujet du traité de Francfort. Cet apaisement, nullement raisonné d'ailleurs, pourrait plutôt s'appeler apathie ou indifférence.

Conséquemment, l'Alsace-Lorraine sera bientôt oubliée, c'est-à-dire le jour où le dernier combattant de 70 sera mort, mettons dans un demi-siècle au plus tard, en admettant, bien entendu, qu'une nouvelle guerre ne survienne pas. Il faut compter aussi avec la légende qui a le don d'enflammer encore quelques imaginations juvéniles.

Alors seulement on ne considérera plus 1870-71 que comme un événement historique comparable à la guerre de Cent Ans, qui est autrement intéressante dans l'histoire de notre race.

Une guerre venant à surgir aujourd'hui trouverait un accueil assez froid, cela est évident ; mais la grande majorité « marcherait ». Il y aurait cependant un nombre considérable de réfractaires (*conscients :* en quoi ils différeraient de ceux de 1814-1815). Il en serait de

même dans tous les pays. On a vu les révoltes des femmes italiennes empêchant les troupes de partir en Abyssinie. Des faits analogues se sont produits en Espagne, récemment. En France, pas une mère n'a empêché son fils de partir *par ordre* (car il n'y eut que peu de volontaires, malgré les mensonges officiels) à Madagascar. On a pleuré et on a félicité le gouvernement. La comparaison n'est pas précisément à notre avantage.

*

M. Gény

Chef de rayon au Bon Marché.

I. — Opinion personnelle : 1° Non, il n'y a pas chez moi d'apaisement ; 2° je pense plus que jamais à l'Alsace-Lorraine ; 3° il m'est impossible de croire qu'un jour la guerre de 70-71 puisse être considérée comme un événement purement historique ; 4° oui, j'accueillerais aujourd'hui la guerre favorablement.

II. — Opinion de la jeunesse : Indifférente sur toutes les questions.

III. — Opinion du pays : 1° Un apaisement s'est fait ; 2° on pense moins à l'Alsace-Lorraine ; 3° on peut prévoir qu'un jour la guerre de 70-71 ne sera plus considérée que comme un événement purement historique ; 4° une guerre ne trouverait pas aujourd'hui, en France, un accueil favorable.

*

M. Albert Jounet

Correspondant de l'Alliance Universelle.

Je crois à la supériorité intellectuelle et morale du mouvement pacifique et de la Fédération universelle sur l'état de guerre ou de préparation à la guerre, et je travaille, autant que je peux, au triomphe de la Paix et de l'universelle Fédération. Le problème d'Alsace-Lorraine est un des plus douloureux obstacles à ce triomphe. Une revanche française, provocation de revanches allemandes futures, ne résoudrait pas le problème dans le vrai sens ; la meilleure solution pour les Alsa-

ciens-Lorrains, la France, le monde, serait *l'autonomie et la neutralité de l'Alsace-Lorraine*, sous la garantie Européenne. — Si l'Allemagne voulait prendre des précautions stratégiques (1), rien n'empêcherait, semble-t-il, de créer, à l'aide du Rhin, entre l'Allemagne et l'Etat Neutre, un lac artificiel, aussi large que le lac de Genève dans sa plus grande largeur, aussi long et profond qu'il serait nécessaire et facile à garder par des batteries côtières, des batteries flottantes et des torpilles.

— Ces principes posés, je pense que l'opinion actuelle, en France, ne leur serait pas contraire, qu'un apaisement s'est fait dans nos esprits et qu'une guerre franco-allemande ne serait pas favorablement accueillie par l'opinion, à moins d'être évidemment défensive et provoquée par une invasion. Je pense que, néanmoins, la jeunesse et la nation ne sont pas unanimes et qu'il existe des partisans de la revanche quand même. Mais la moyenne, la majorité ac pterait infiniment plus volontiers qu'une guerre *l'autonomie et la neutralité* de l'Alsace-Lorraine.

★

Mme Daniel Lesueur

J'ai hésité avant de répondre à votre lettre.

Je me faisais scrupule de donner une opinion que je constatais assez pessimiste, et qu'il me semblait douloureux et inutile d'exprimer, tout en me sentant incapable d'en atténuer la franchise.

Mais, puisque votre enquête sérieuse ose poser à nos consciences une interrogation si hardie, chacun de nous vous doit ce qu'il considère comme la vérité.

Sans reprendre votre question point par point, je crois que d'une façon générale notre sentiment sur l'Alsace-Lorraine s'est transformé depuis vingt-sept ans. Il a certainement perdu de sa force cuisante, mais il a gagné aussi un peu de cette puissance inconsciente que donnent aux idées qui durent la tradition, l'adhésion universelle d'une race et, plus tard, l'hérédité.

(1) Suppléant au fameux *glacis de l'Empire* qui est le prétexte militaire à l'occupation de l'Alsace.

Un Français à qui le sort de l'Alsace-Lorraine serait indifférent (il y en a, hélas !) n'oserait pas l'avouer ; il n'oserait pas prêcher cette indifférence à ses fils. C'est beaucoup pour une religion de n'avoir pas d'athées. Le respect extérieur d'une formule est comme une muraille qui l'enferme dans notre cœur, l'y maintient, lui donne des chances de s'y implanter fortement.

On n'oublie pas, on ne peut pas oublier l'Alsace-Lorraine en France. Pourtant ce souvenir, devenu traditionnel et platonique, suscite de moins en moins des idées de guerre, de conquête, de revanche.

Avez-vous remarqué que tous les vœux récents tournés vers les provinces perdues s'alliaient à des combinaisons pacifiques ?

Nous avons espéré que Frédéric III mourant nous rendrait l'Alsace et la Lorraine. Nous avons souhaité de l'alliance russe quelque intervention diplomatique, puis des guerres d'Orient quelque échange, qui nous restituât Strasbourg et Metz.

C'étaient des folies d'esprits chimériques, mais les seules folies dont notre douleur fût désormais capable.

Nous avons encore au cœur le deuil du cruel arrachement, mais nous n'en souffrons plus jusqu'à l'exaltation, jusqu'à la frénésie qui nous jetterait à une guerre.

L'Europe le sait. Car, après avoir craint chez nous cette crise pendant bien des années, elle se tranquillise.

Si elle reste en armes, c'est pour d'autres causes.

Il est à prévoir que notre regret de l'Alsace-Lorraine deviendra de plus en plus traditionnel et de convention.

Déjà, pour la jeunesse qui grandit, la guerre de 1870-71 n'apparaît plus que comme un événement purement historique.

Pourtant la blessure, si elle ne demeure pas saignante, reste sacrée.

C'est déjà beaucoup pour les changeantes générations humaines.

*

M. René Ghil

De toutes les conversations sincères, il est évident qu'en toutes les classes, les hommes d'âge mûr cons

cients de devoir assurer la vie sociale à eux-mêmes et aux leurs, et faire œuvre, — sans arrière-pensée demandent la paix... D'aucuns trouvent même que certains personnages, dont c'est le métier d'exciter à la haine internationale, devraient être poursuivis, comme dangereux pour cette vie sociale — assez inquiétante même avec la paix...

De la naissante Jeunesse, ne parlons pas. Mégalomane ou ricanante : celle dite « intellectuelle » n'a l'air de penser que lorsqu'elle plagie, — l'autre s'amuse, aussi péniblement. Ce peut être par lassitude (même de vivre ! assure-t-on) qu'elle désire la paix.

Mais, à un autre point de vue, hélas ! pas assez médité : il est des hommes pour songer que si, actuellement, en Alsace-Lorraine, quelqu'un se révélait avec des idées originales, sincères et nobles dans les Sciences ou les Arts, — l'Empereur Guillaume II s'intéresserait sûrement à ses travaux, l'aiderait probablement dans ses luttes... De ce côté-ci, l'on n'a point de soucis pareils...

★

M. Léon Riotor

I

§ 1. — Le traité de Francfort est celui que nous oublions le moins, car il est de tous les jours. Malgré l'emplâtre protectionniste, économique, nous avons l'irritation de ne pouvoir cicatriser la cuisante blessure de cette épine douloureuse plantée à notre flanc. Le 26 février 1871, le vainqueur nous enlevait, non seulement d'énormes contributions de guerre (complétant les 12 milliards que nous coûtait cette aventure), 1.689 communes d'une superficie de 1.447.466 hectares contenant 1.597.228 habitants et des cités magnifiques, mais il assurait encore le triomphe de son commerce sur notre sol. C'était la propriété française tuée dans l'œuf.

§ 2. — Pourtant, la plupart des jeunes générations ignorent le traité de Francfort et ses clauses spéciales. Pour elles, c'est l'argument historique de clôture, le traité infligé par le vainqueur. Hier, l'Allemand, demain nous. Ce le fut à d'autres époques. Le Français,

fier par calcul, n'a pas de rancune vaine. Montrer de la haine pour qui nous a battu, n'est-ce pas s'avouer inférieur ? La « revanche » viendra, tout le monde la souhaite, personne ne la provoquera : on compte sur les destinées, on attend, on écoute.

D'ailleurs il ne faudrait pas chercher une armée de revanche dans les classes qui discourent ou écrivent. L'intrépidité des peuples est différente : celle de l'Anglais, froideur et impassibilité, celle de l'Allemand, lourdeur et obéissance, celle du Français, nerf et enthousiasme. Rompez l'enthousiasme, vous ouvrez la porte aux paniques. C'est pourquoi de bons noyaux militaires ne se forment pas avec des raisonneurs.

Les jeunes gens qui remplacent l'enthousiasme par la violence, que nous appelons les fortes-têtes, qui ne craignent ni de donner un coup ni de le recevoir, et qui peuplent généralement les bataillons légers d'Afrique, feront de merveilleuses colonnes d'attaque, voire d'agression. — Ce sont eux qui ont pris le Tonkin, le Dahomey, Madagascar, et prendront n'importe quoi avec un verre d'eau-de-vie dans le ventre.

Derrière, ceux qui obéissent passivement, avec endurance, les robustes gas, illettrés, tenaces et soumis, composeront la barre de résistance. — Les armées mercenaires sont les meilleures.

Mais ne parlez pas de revanche, ni de traité de Francfort aux lauréats cultivés, à ceux qui prochainement joncheront la rue de leurs diplômes inutilisables. Pas même à ceux dont le métier spécial est de porter les armes, leur peau coûte trop cher pour la risquer bénévolement. Citerai-je des cas ? Le savant colonel d'artillerie R. végéta vingt ans dans les grades subalternes parce qu'en 1870 il se déclara malade et le devint — les uns disent que ce fut de peur — brisant l'essor de sa carrière où ses compagnons gagnaient leurs étoiles. Le jeune C... ingénieur civil, ancien élève de l'Ecole Polytechnique et de Fontainebleau, officier du génie militaire, auquel, l'ayant rencontré fortuitement, je montrai votre questionnaire, répondit : — « Mon opinion personnelle ? *Je m'en fous.* Celle de la jeunesse ? *Elle mange, elle dort, elle s'amuse.* — L'opinion moyenne du pays ? *La mienne...* Mais c'est à exprimer un peu plus

élégamment », ajouta-t-il. A quoi bon, s'il était sincère.

§ 3. — La Prusse brûlait de devenir grande. Elle érigea l'Empire par des attaques, des spoliations, sur les ruines du Danemarck, des États du Sud, de l'Autriche, de la France. Peut-elle s'étendre à l'infini, dépouillant ses voisins à main armée, englobant ici un duché, là une province ? Non, sous peine de la ligue fatale des jaloux, du démembrement soudain des agglomérations politiques. Puis le sort des armes est changeant, et ceux qu'il a trop enrichis en craignent le retour. L'esprit de l'Allemagne, malgré les harangues enflammées de son empereur, n'aspire qu'au statu quo de l'Europe. Peut-être souhaite-t-il un ou deux ports sur la mer du Nord, pour une expansion coloniale nécessaire, et c'est tout. — L'Allemagne n'est donc plus pour nous qu'une ennemie « d'occasion », avec l'Alsace-Lorraine pour brandon de discorde.

Tandis que l'ennemie permanente, par son existence même, nul n'ignore que c'est l'Angleterre. Elle allonge ses tentacules, toujours, en tous lieux. Qu'elle cesse, elle meurt. Les querelles continues de cette race de pirates feront oublier, mieux que toute dialectique, le traité de Francfort et ses néfastes conséquences.

II

§ 1. — Hors le déchirement spirituel de voir son Histoire violée, des soldats étrangers dans ses villes pleine de gloires françaises, l'Alsace m'a laissé l'impression d'une belle province où la vie locale a depuis longtemps repris son cours. Les relations, la langue, les gens y sont sensiblement les mêmes que dans les villes rhénanes du Grand-Duché de Bade.

Les Français y sont reçus en amis, en anciens compatriotes, mais le commerce passe avant tout. N'étaient les tracasseries des autorités militaires envers les Alsaciens qui ont fui leur joug, les Allemands immigrés ne m'ont pas paru ruminer ces intentions agressives qu'on signale sans cesse envers les Français. — Je ne juge il est vrai que par moi-même. — J'ai pu visiter l'enceinte militaire connue à Strasbourg sous le nom de Citadelle, sans le moindre pourparler. J'y ai assisté, plutôt insolemment, étendu dans une voiture, les pieds sur le

strapontin, un parapluie ouvert pour le soleil, à une revue de recrues par un état-major allemand. Personne ne broncha. Et je me rappelai alors l'étonnement d'Allemands à qui je défendis jadis le passage du quartier d'artillerie à Vincennes, en leur apprenant qu'il était interdit même aux promeneurs français.

La police locale s'est souvent rendue odieuse aux Strasbourgeois, mais le gouvernement impérial a tenté de les conquérir en amenant quantité de fonctionnaires et de soldats riches ou sociables, les jeunes gens du Schleswig et du Mecklembourg qui gaspillent l'argent, ont des maitresses, font des dettes et des enfants. Il a plus encore tenté d'enorgueillir Strasbourg en la doublant de merveilleux quartier neufs où les palais ne se comptent pas, en la dotant d'une Université, d'une gare hors pair, de vastes casernes, en lui donnant une position stratégique de premier ordre. Elle est en effet refoulée maintenant dans l'impasse formée par l'Ill, le canal et le Rhin, fortifications naturelles. Il est évident que malgré tout les Strasbourgeois « n'aiment pas ». Pourtant ils « supportent », et rien ne permet d'escompter leur soulèvement, à moins d'une aide puissante. — Dans la Lorraine, beaucoup plus française cependant, on est loin de la farouche aversion qu'on pourrait supposer. Le maire de Haumont-les-Lachaussée, à deux kilomètres des poteaux, chez nous, « vend ses chevaux d'élevage en Allemagne, et toute la région fait de même, — parce qu'on les paie plus cher ». Seul le pays messin semble couver le séparatisme. Le deuil lorrain est bien noir, mais celui d'Alsace n'est qu'une grisaille.

§ 2. — Pour ceux qui sont nés depuis 1871, ou peu avant, la question d'Alsace-Lorraine est d'ordre général, fréquemment importune. Ils ont lu et appris, ils savent qu'à la suite d'une guerre terrible le vainqueur enleva ces deux provinces au vaincu. Ils se sentent bien un peu émus d'appartenir au peuple sur lequel a sévi la loi du plus fort, mais les pages de l'Histoire, ou récentes ou lointaines, contiennent tant d'événements semblables ! Ils regrettent les Alsaciens — qu'ils n'ont pas connus — mais l'égoïsme leur suggère bien d'autres soucis !

Il y a des exceptions. Certains amis, en ce moment même, dépensent leur temps, leur argent, leur énergie à réveiller l'amour des provinces perdues. Réussiront-ils ?

§ 3. — L'opinion moyenne du pays flotte à tous vents, selon les relations commerciales, les incidents divers, selon les écrits et les discours. — Sans la presse et les agitateurs chauvins, l'Alsace deviendrait vite une province assez indifférente. Pris comme individu, l'Alsacien n'avait jamais rencontré, avant l'annexion, de vives sympathies chez le Franco-Latin. Les pays annexés contenaient près de 1.600.000 habitants. Des conventions mutuelles leur assurèrent le libre choix de leur nationalité future (traités des 26 février, 10 avril et 10 mai 1871; convention additionnelle du 11 décembre), l'Assemblée Nationale leur attribua les droits civils et politiques (19 juin 1871), une concession gratuite de 100.000 hectares des meilleures terres d'Algérie (21 juin), le transport, l'installation édilitaire, le campement gratuits (15 septembre), l'exemption d'impôts pendant 3 ans (décret du 16 octobre), etc. — Il y a lieu d'être surpris de l'infime proportion qui usa de ces facultés.

III

§ 1. — Le moment arrive où la guerre de 1870-1871 ne sera plus qu'un événement historique, car l'idée de revanche est inséparable de la vertu guerrière qui décroît sans cesse depuis la réalisation de la « nation armée ». Une impulsion de révolte domine l'Individu libre. G. M., écrivain énergique et loyal, amoureux d'émotions, de couleur et de vie, me déclara, au moment d'un défilé militaire, qu'il ne connaissait pas de spectacle plus horrible.

Le Passé est mort. Pour le Présent, il reflète l'antagoniste probable. Or la nation allemande ne suit nullement son jeune empereur dans ses rodomontades. Ses harangues agressives n'entraînent pas l'esprit général. Et il n'y a pas lieu de tenir rancune aux peuples d'événements qui furent le fait de commettants plus ou moins autorisés.

L'Allemand actuel rêve peut-être moins que nous de recommencer. Les utopies des périodiques d'Outre-

Rhin précisent les idées pacifiques des classes intellectuelles. Faut-il citer, avec noms à l'appui, les opinions de célèbres professeurs de Bonn ou d'Iéna? Sans le parti militaire qui là-bas est un parti politique (il est bien près de le devenir chez nous), l'apaisement serait un fait accompli. Dans un de mes poèmes qui eut quelque retentissement en Allemagne (*Le Sage Empereur*), mon héros Wilhem conquiert la sagesse en renvoyant aux champs son armée. Les commentateurs applaudirent, mais ajoutèrent : *Y renverrez-vous la vôtre?*

§ 2. — Le peuple français compte des champions convaincus et je crois que — hors peut-être les classes intellectuelles dont j'ai surtout apprécié la jeunesse — les défections seraient peu nombreuses en cas de conflit. Il est certain que la vengeance est une douce chose, mais, toute part faite à l'excitation germanophobe, il semble que le Français se battrait avec plaisir contre n'importe qui, l'Angleterre, hypocrite ennemie, ou l'Italie, noire d'ingratitude. Il se dessine une orientation politique indéniable pour l'union des puissances militaires contre l'Angleterre. La Russie a peut-être accepté l'alliance de la France pour rapprocher celle-ci de l'Allemagne qu'elle n'a aucune raison de s'aliéner. Il a fallu mettre de côté le haineux Bismarck. — Quelle est l'ennemie de la Russie? l'Angleterre; de l'Allemagne? encore l'Angleterre; de la France? toujours l'Angleterre. De nombreux hommes d'Etat, dont un en train de devenir très populaire, font chez nous le jeu de ce rapprochement.

§ 3. — La guerre n'est plus la conquête brutale de quelques arpents de sol pour y installer la tribu. Les peuples européens sont plus stables en leur forme définitive. C'est maintenant la lutte économique pour l'existence; des nations qui se sont entredéchirées ont besoin les unes des autres. Or l'Angleterre est l'antagoniste permanente, industrielle, commerciale, financière, minière, maritime, territoriale, politique, linguistique, etc. Elle cherche à nous battre et nous bat sur tout, tandis que les continentaux s'immobilisent en leur douloureuse posture de chiens hargneux. — Le pays souhaite des débouchés économiques, un com-

merce florissant, une vie ample : pour cela il reniera ses rancunes.

IV

§ 1. — Pas plus en France qu'en Allemagne, je le répète, une guerre ne trouverait aujourd'hui un accueil favorable.

Je n'abhorre pas la guerre, ayant un vieux fonds de nervosisme qui ne se calme que sous les années. Atavisme ? (Je puis additionner soixante-dix ans de services sur mes grand-père et arrière-grand-père.) J'aime l'existence du soldat en marche, en route, en campement, en manœuvres, — pas en caserne, par exemple. Je dois à de grands spectacles militaires les plus vives impressions de ma vie intérieure, de celles qui meublent les souvenirs, éternellement. J'aurais pu faire mon volontariat conditionnel, comme un bon petit jeune homme, avec les quinze cents francs qu'un ami, par esprit de principe, m'offrait généreusement dans ce but. Immergé dans une jeunesse horrifiée de cette obligation, je réagis en m'engageant pour cinq ans dans la pénible artillerie. Les médecins ne voulaient de moi à aucun prix, vu mon malheureux état de santé, et me prédirent moins de six mois de vie. Je peux donc croire que les rudes travaux du régiment, ce niveleur des intelligences et des imbécillités, m'ont sauvé l'existence. — D'où, volontaire, officier d'artillerie, ne craignant ni la mort ni les coups, en toute sincérité, s'il y a guerre je suis prêt. Mais avec n'importe qui. Je ne hais pas plus l'Allemagne qu'une autre.

Au point de vue public je ne pense plus de même. La guerre est une telle horreur, dans nos idées modernes, que rien ne l'excuse. C'est une calamité totale. Elle n'avait pas jadis cette importance. Pour le retour de l'Alsace-Lorraine à la patrie française je sacrifierais volontiers ma vie, parce que ce serait un rachat d'âmes et de richesses, — *mais tout moyen, même humiliant, serait préférable à la guerre...*

§ 2. — La jeunesse, que j'ai pu apprécier depuis quinze ans (et j'ai été des plus répandus), hait les armes et tout ce qui s'y rattache.

A l'appui : B., sculpteur de talent, élève de l'Ecole, a

jugé publiquement comme un bonheur d'avoir pu se faire réformer par le Conseil de révision; M., homme de lettres, a déserté après six mois de présence au corps ; E., poète et conteur, dont les récits épiques sont empreints de vertus guerrières qui font passer dans l'âme des plus timorés de ses lecteurs un enthousiasme farouche, n'a pas craint de s'abîmer la vue par des lorgnons défectueux pour être réformé (il n'obtint d'ailleurs que deux sursis d'un an); G., ouvrier typographe, a déserté après trois mois de présence ; la conduite de C., dont les histoires militaires, drôlatiques ou cruelles, ont un cachet indéniable de vérité et se vendent à trente mille exemplaires, est ainsi appréciée dans un livre de commentaires littéraires : « C. fit 13 mois de services militaires, 1 d'infirmerie et 12 d'hôpital. Dieu sait quelle opiniâtreté il dut déployer pour se faire réformer! Enfin il eut la chance d'y parvenir »; B., jeune écrivain qui avait réussi, à 19 ans, à publier un roman intéressant dans un grand quotidien, se fit sauter la cervelle *pour ne pas être soldat !* — A. T., homme de lettres réputé, énergique et robuste, qui ferait le coup de poing et « descendrait dans la rue » à la première barricade, se vit refuser l'admission qu'il sollicitait dans une société, pour avoir répondu à une interrogation d'usage : « Ce que je ferais s'il éclatait une guerre ? J'irais porter mes lares chez un peuple plus tranquille, et moins sot »... etc.

J'ai dit que l'intrépidité française était surtout faite d'enthousiasme. Or, jamais la jeunesse française n'a été moins enthousiaste qu'à présent. Elle est nerveuse, agressive, glorieuse d'elle, ondoyante et diverse, — en un mot féminine. — D'ailleurs à quoi bon le courage où la mort se distribue par des machines?

§ 3. — L'esprit féminin devient puissant en toutes provinces, dans toutes classes, et les femmes, qui adorent les soldats même s'ils sentent le crottin, ont horreur des tueries — excepté celles qui disent : « Débarrassez-nous des hommes pour faire place. » A la prochaine guerre, nous serons mangés par les femmes...

*

M. Jean Grave

Directeur des *Temps Nouveaux*.

C'est votre dernière question qui les résume toutes : pour mon compte personnel, je ne crois pas que, si elle était déclarée, la guerre serait accueillie favorablement.

Même les plus enragés chauvinards, si, lorsqu'ils parlent revanche, on les prenait au mot, et, leur mettant un fusil entre les mains, on les envoyait à la frontière, ils seraient fort désappointés.

La guerre n'est profitable qu'aux gouvernants, et si nous ne l'avons pas eue, jusqu'ici, c'est grâce à la somme d'inconnu qu'elle recèle et, aussi, que les gouvernants de tous pays sentent leurs armées leur échapper des mains.

Pour ce qui regarde plus spécialement l'Alsace-Lorraine, il y a une consultation qui n'a pas été faite, et qui serait instructive. Ce serait de demander aux Alsaciens-Lorrains eux-mêmes s'ils désirent le retour à la France.

Ce n'est pas ce qui se dégage des récits de ceux qui y sont allés.

L'opinion de la jeunesse, on pourrait l'avoir en consultant la liste des insoumis.

*

M. Marcel Réja

Tout sinistre a droit à notre commisération, comme l'auteur du sinistre à notre haine, d'autant plus qu'il nous attaque plus directement; mais les sinistres encombrent tellement l'existence qu'il apparaît impossible à la pauvre machine humaine de s'appesantir à jamais sur un seul, si considérable qu'il puisse être. Poliment les sinistres se coudoient : l'un chasse l'autre.

Des intérêts moins lointains accaparent désormais d'une façon plus vivace la population, et les nécessités de l'existence concentrent la lutte sur des griefs plus substantiels : l'or international suscite des hostilités précises, mais sur des motifs autres que de frontières,

et le bon entraînement d'une grève semble exciter sensiblement plus de passion dans le peuple que le départ pour le service militaire.

De plus, bien qu'il soit évidemment malséant dans les circontances actuelles de décrier le patriotisme, quel trophée dérisoire vis-à-vis de l'absolu ! et les inconvénients de sa supression — pas encore tout à fait possible, du reste — n'apparaissent que s'il est supprimé d'un seul côté, ce qui n'est pas en question.

Si donc le concept patrie doit avoir la destinée des concepts royauté de droit divin, religion révélée, et autres honorables métaphysiques, dès que son rôle d'émancipateur des peuples sera parachevé, il s'abolira de lui-même, et les archéologues futurs étudiant la préhistoire trouveront peut-être quelque intérêt à la reconstitution des mœurs du soldat des cavernes.

Mais, en attendant cette ère de lumière, le commerçant trafique plus que jamais d'objets teutons, le bourgeois voudrait bien applaudir Wagner — dommage que ce soit un Allemand ! — et le soldat, immuablement tourné vers la frontière, compte, méticuleux, les clous de ses souliers, afin qu'il n'en manque pas un, le jour de la Grande Affaire.

*

M. Eugène Montfort

Nous traversons une époque affreuse de bassesse et de laideur morale. On dirait que la France agonise. Toute la beauté, tout l'héroïsme a disparu, il ne reste plus rien que la lâcheté.

L'amour n'est donc pas éternel, ni la haine ! Il semble chaque jour que ce peuple se vide un peu plus de son sang. Rien ne l'émeut plus. Il a l'air de dormir.

Trouvez donc un mot aujourd'hui qui fasse frémir tous les Français ensemble. Il n'y en a plus. — Il n'y a plus de vie générale. La nation n'a plus d'âme.

La guerre de 70 ? Il y a longtemps que tout le monde l'a oubliée. Et quant à en faire une nouvelle — jamais ! Car *la Guerre arrête le Commerce*. Maintenant nous sommes un peuple de commerçants, parlez-nous de commerce, ne nous parlez pas de beauté.

Situation déplorable ! On nous répète tous les jours : « Cela va bien. Dans la paix nous prospérons, nous devenons une nation forte... etc. » Que l'on me permette de me réjouir de pouvoir le dire ici : ces paroles sont absurdes, et elles sont épouvantablement nuisibles. Ce n'est pas la richesse qui fait la force d'une nation, c'est son énergie intérieure. Croyez-vous qu'à l'étranger, la France ait de l'éclat ?... Non ! On sait qu'elle est riche, et pourtant on sent qu'une force lui manque, et on ne la respecte pas. Quand approche un homme dont l'âme est forte, vous le sentez tous. Je ne sais ce qui se dégage de lui qui vous avertit. Il en est de même pour les nations : elles projettent à l'extérieur une ombre légère, ou une ombre lourde ; celle de la France est trop légère, elle a si peu d'ombre qu'on ne sait plus même si elle a un corps.

La France est très malade. Nous souffrons tous de cette apathie générale. Vous demandez ce qu'on en pense dans la jeunesse. Il y a aujourd'hui deux jeunesses françaises ! Une jeunesse qui n'est plus tout à fait la jeunesse, qui arrive à la maturité, et dont l'existence a été pâle et vaine, — et une jeunesse plus jeune, une jeunesse qui est encore adolescente, qui est enthousiaste et pleine de vie. Je crois qu'elle sera très violente et qu'elle sera très belle. Ce qu'elle veut aujourd'hui, c'est que l'on sorte à tout prix de cette honteuse faiblesse. Elle veut une guérison, et elle la veut certaine. Une révolution, une catastrophe ou une guerre, peu importe ! des excès même, mais qui nous sauvent ! Ah, qu'un grand courant nous reprenne encore, qu'une fièvre profonde nous agite ! Espérons que quelque chose d'immense va éclater. Car ce peuple ne peut pas mourir ainsi : il faut qu'il donne encore de la beauté au monde. Il faut qu'il se soulève ou qu'il fasse la guerre, puisqu'il n'est pas encore assez grand pour savoir être beau dans la paix.

★

M. H. Hulot

Garçon boucher.

Un apaisement s'est-il fait au sujet du traité de Francfort ? — Oui.

Pense-t-on moins à l'Alsace-Lorraine ? — Oui.

Prévoit-on un moment où la guerre de 70-71 ne serait plus considérée que comme un événement historique ? — Oui.

Une guerre entre les deux nations trouverait-elle aujourd'hui en France un accueil favorable ? — C'est ce qu'on ne sait pas.

★

M. Pierre Quillard

I. — L'apaisement est incontestable : il progresse même dans les foules, beaucoup plus accessibles que les individus aux déchaînements de l'instinct. Lorsque M. Jules Grévy étant président, le roi d'Espagne, officier honoraire de uhlans, traversa Paris, des clameurs furieuses l'accueillirent. Depuis, notre flotte a collaboré avec la flotte allemande, en Extrême-Orient, à restreindre la victoire des Japonais ; nos navires sont allés à Kiel et j'ai vu, en Crète, officiers et matelots allemands et français entretenir quotidiennement des relations plus que courtoises ; les faits sont connus de tous et n'ont pas émus l'indifférence publique ; bien plus, quand l'empereur d'Allemagne, avec un sens supérieur de l'histrionisme, envoie des couronnes mortuaires à nos « braves maréchaux » ou « aux victimes de la charité », les badauds admirent, sans arrière-pensée, le superbe uniforme des cuirassiers blancs. Les contemporains de la guerre de 1870 s'aperçoivent que les haines nationales ne sont pas éternelles ; les hommes de trente ans, même ceux qui estiment, comme moi, le traité de Francfort une violation du droit et de la justice, conçoivent mal, autrement que sauvage et anormale, l'idée d'un « ennemi héréditaire » ; les enfants qui grandissent maintenant ne la comprendront plus du tout. Il serait délicat de distinguer les causes fort complexes de la pacification ; toutes ne sont pas peut-être des plus nobles et ce sentiment, qui, chez quelques-uns, équivaut au mépris réfléchi de la gloire militaire et des aventures sanglantes, cache chez beaucoup une inconsciente lâcheté.

II. — Sans doute, à certains anniversaires, on parle

de revanche comme autrefois ; symboliquement, les poings des patriotes se tendent vers une frontière chimérique ; mais les vociférations sonnent faux et pour trois ou quatre braves gens que hante la monomanie sincère des batailles, il y a des milliers de sosies qui braillent très fort afin de se donner le courage qu'ils n'ont pas. Quant à ces messieurs du gouvernement, ils savent parfaitement à quoi s'en tenir ; ils parlent de l'Alsace-Lorraine, mais en style de protocole ; c'est une formule vaine dont le sens est oublié, et toute leur politique aboutit à l'acceptation du fait accompli : l'alliance russe garantit avant tout le *statu quo* en Europe, et comme il ne faut pas manquer de lieux communs pour les discours ministériels et les articles de journaux, l'Egypte a été promue au rang d'Alsace-Lorraine de seconde classe. Sur les fonds secrets des affaires étrangères, la presse officieuse touche un quart de ses subsides pour exciter le peuple français à la haine de l'Angleterre, les trois autres quarts étant destinés à récompenser les dithyrambes en l'honneur de M. Gabriel Hanotaux. Oui, on parle toujours d'Alsace-Lorraine et de trouée des Vosges, parce qu'il faut bien justifier le gaspillage stupide et infécond du budget de la guerre et parce que, en France, comme en Russie et en Allemagne, la classe dirigeante et possédante a besoin d'une armée ; mais l'armée n'est une menace que pour l'ennemi intérieur et le premier essai du Lebel a été fait à Fourmies. Dans toutes les grèves, entre la poignée misérable des capitalistes et les masses irritées, s'interposent les baïonnettes, toujours tournées vers les poitrines ouvrières ; ou bien au travail libre, on substitue le travail obligatoire du soldat (grève des boulangers, militarisation des employés de chemins de fer). La véritable Alsace-Lorraine n'est point le pays situé entre les Vosges et le Rhin ; elle s'appelle *la caisse*.

III. — « Daniel Hœrtz est peut-être le type le plus complet de l'artisan allemand que le frottement quotidien de la vie française ne parvient pas à dénationaliser. Il pense en allemand, il écrit en allemand et espère que l'Alsace redeviendra quelque jour allemande. » Ainsi, en 1860, M. W. Martin, chargé d'une mission

littéraire en Allemagne par le ministre de l'Instruction publique, appréciait le tourneur-poète Daniel Hœrtz qui, du haut de la cathédrale de Strasbourg, s'écriait lyriquement en regardant les campagnes allemandes :

« Ah ! qu'un jour rattache encore à la même souche ce peuple et cette vallée, et l'on verra des flammes de joie resplendir sur le glorieux monument d'Erwin. »

D'autre part, dans les journaux français de l'époque et jusqu'à la veille de la guerre, l'Alsacien était représenté comme une sorte de jocrisse, ridicule et balourd. Les rôles sont intervertis maintenant ; les ineptes brutalités administratives des conquérants récents maintiennent et surexcitent en Alsace l'esprit de protestation ; mais vienne le temps et un régime moins féroce, là aussi, quand auront disparu les victimes immédiates de l'état de choses présent, l'apaisement se fera et l'entente déjà établie entre les gros industriels annexés et le gouvernement allemand s'établira de même entre les ouvriers autochtones et les ouvriers immigrés, et seuls demeureront en présence le capital et la misère, l'autorité et la révolution. Quant aux groupements futurs, ils se feront sans doute suivant les affinités naturelles et les besoins économiques, entre Badois et Alsaciens, entre Lorrains, Wallons et Champenois, après la dissolution probable des grandes patries centralisées.

IV. — Personne en France ne désire la guerre. On se rend compte que, fût-elle victorieuse, elle ne déciderait rien et que l'Alsace réintégrée par la force serait revendiquée plus tard par la force encore ; car le gouvernement français s'est interdit de faire appel au libre plébiscite des populations, depuis qu'il a refusé aux Crétois la liberté de disposer de leur territoire en faveur de la Grèce. C'est ainsi, à l'infini, le jeu barbare de l'épée, avec ses alternatives de chance et de déveine. Tous les intérêts particuliers souffriraient d'un arrêt momentané de la vie sociale, si imparfaite qu'elle soit, et tous les intéressés le comprennent, plus ou moins clairement. Cependant une crise paraît inévitable qui fera surgir les foules de leur torpeur et révélera les antagonismes latents et réels. Au lendemain de la première défaite, à Paris ou à Berlin, la guerre sociale se substi-

tuera à la guerre nationale; et le risque est tel que nul porte-sceptre héréditaire, comme Guillaume et Nicolas, ou autocrate provisoire, comme Félix Faure, ne se risquera à passer le fleuve rouge : les uns et les autres ont conscience qu'ils joueraient leur peau et que leur peau est représentative de toute la hiérarchie présente du pouvoir et de l'argent.

*

M. Gabriel Monod

Président de l'Ecole pratique des Hautes Études, Maître de conférences à l'Ecole Normale supérieure, Directeur de la *Revue Historique*.

Je crois qu'on ne peut répondre que par un *non* énergique à vos trois premières questions, et je crois que presque tous les Français, sinon tous, répondraient comme moi.

Quant à la quatrième question, il est impossible d'y répondre: l'accueil fait à une guerre par un pays dépend toujours des conditions dans lesquelles elle se produit.

*

M. Albert Fleury

Il est bien évident qu'une guerre venant à surgir nous trouverait tous prêts à marcher, d'abord parce que nous y serions forcés, ensuite parce qu'il y a toujours au fond de chacun de nous cet amour irraisonné des apothéoses qui nous fait tressaillir au rythme d'une Marseillaise quelconque. C'est dans l'esprit de notre race d'applaudir et de nous exalter. Nous sommes à peu près tous les avatars des petits gamins qui suivent les régiments dans la rue.

Dans tout cela, il n'est pas question de philosophie ni d'éthique, mais de sensibilité. Assurément, le fait de la guerre de 1870 nous est aussi indifférent à nous autres, qui n'avons que vingt ans et n'y avons point assisté, que celui de la guerre de Cent Ans. C'est une question d'heures ou de siècles. Et il est ridicule de chercher à nous émouvoir sur des choses que nous ignorons. C'est pour nous de la légende aussi bien que les combats de l'Iliade.

Seulement je pense que, le cas advenant, nous combattrions, non par pur patriotisme, mais par entraînement.

★

Mme Jane de la Vaudère

Sans doute les sentiments patriotiques des vieux Français n'ont pas changé au sujet de l'Alsace-Lorraine. Tous ceux qui, de près ou de loin, ont souffert de la terrible épreuve, ont gardé pour les victimes de la lutte la même affection, la même pitié et le même désir de revanche. Mais, si l'ardeur revendicatrice des aînés n'a point faibli, il faut bien reconnaître que la jeunesse ne vibre pas à l'unisson. Une guerre la trouverait désillusionnée ou sceptique. Chacun, certainement, ferait son devoir sans hésitation, mais, aussi, hélas ! sans enthousiasme.

★

M. Jules Case

Considérer, suivant l'expression du questionnaire du *Mercure de France*, la guerre de 1870 « comme un événement purement historique », serait s'engager à l'avance à accepter, sur le principe du fait acquis, quelque annexion future. Une guerre surgissant par impossible, du jour au lendemain, jetterait l'effroi dans le monde entier. Elle serait cependant préférée, ici, à l'apaisement, qui serait la capitulation suprême de notre race. Il ne s'agit pas de revanche, mais de revendication, c'est-à-dire de défense et de conservation. Cela suffit pour que nous établissions une différence entre Waterloo, qui fut une conclusion, un point final, et le traité de Francfort, qui a ouvert un procès. Tous, d'instinct ou par réflexion, pensent ainsi, et je n'imagine pas la statue de Strasbourg, de la Place de la Concorde, nuitamment débarrassée de ses drapeaux, de ses crêpes, de ses couronnes, paraissant, au matin, blanchie, remise à neuf, avec le nom de Nancy, par exemple, sur son piédestal.

★

M. Jules Renard

I. — Je n'ai jamais été fâché.

II. — Il faut bien que je pense à l'Alsace-Lorraine ; il faut bien que je pense à la lointaine guerre, et aux

vingt-huit et aux treize jours, puisque je suis soldat. Et j'ai le droit d'en parler, parce que je suis soldat. Mais M. François Coppée n'a pas ce droit, car il n'a jamais été soldat, et il n'a plus aucune chance de le devenir. De quoi se mêle-t-il ? Une loi devrait interdire toute manifestation patriotique aux pékins. Or M. François Coppée, poète illustre et bon journaliste, n'est qu'un pékin.

III. — J'espère que bientôt la guerre de 1870-1871 sera considérée comme un événement historique de moindre importance que l'apparition du *Cid* ou d'une fable de La Fontaine.

IV. — Non, non, si une guerre surgit, je ne promets pas de l'accueillir d'une façon charmante. Mais j'irai me battre, — si je suis encore soldat. Et, tout le long de la route, de braves gens, nos vieux maîtres de rhétorique nationale au premier rang, me regarderont passer et m'encourageront au devoir par leurs cris, leurs refrains et leurs chapeaux.

C'est avec ces braves gens-là que je me battrais de bon cœur, pour me faire la main.

★

M. Adolphe Aderer

Je ne sais si un apaisement s'est fait dans quelques esprits au sujet du traité de Francfort. — Pas dans le mien.

Qui parle de l'Alsace-Lorraine ? Qui y pense ? — Le conseil de Gambetta ne fut pas si bon. Dans un pays où beaucoup d'hommes ne pensent qu'en parlant, il ne serait pas mauvais qu'ils parlassent de l'Alsace-Lorraine : ils y penseraient.

Le moment « où la guerre de 1870 pourra être considérée comme un événement purement historique » ne pourra coïncider, selon moi, qu'avec un autre moment : celui où nos voisins se partageront notre pays. J'espère ne voir ni l'un ni l'autre de ces moments.

Si une guerre surgit entre les deux nations, sans se préoccuper si « l'opinion » des autres lui est favorable, j'irai faire mon devoir, au modeste poste de combat qui m'est assigné.

En attendant, je demande que, chaque matin, dans tous les collèges et dans toutes les écoles, le maître donne lecture à ses élèves, au début de la classe, du traité de Francfort et qu'il ajoute : « Ce traité n'a pas encore été *révisé*. »

★

M. Gaston Danville

Il est de notion banale que le chagrin causé par la perte d'une personne chère s'affaiblit avec le temps, et peut se transformer, sans pour cela parvenir à l'indifférence, en un sentiment plus effacé, une mélancolie plus douce, toute différente de la brutale douleur initiale.

J'estime donc qu'ici l'apaisement est survenu, si l'on entend par apaisement la substitution de la tristesse calme aux sanglots, et non l'oubli.

Quant à considérer la guerre de 1870-71, comme un événement purement historique, je pense que la chose est actuellement impossible, du moins pour tous les jeunes gens qui, comme moi, nés en Lorraine pendant la guerre, ne peuvent séparer la vision de leur pays natal des événements dont il avait gardé, et dont il garde encore le souvenir très apparent.

Pour la même raison, je crois que, dans l'Est, une guerre trouverait un accueil favorable, même auprès de ceux qui, s'il s'agissait d'un autre but, la condamneraient au nom de la raison, du progrès moral et de l'humanité.

★

Mme Berthe Danville

Demander à une femme si elle accueillerait favorablement une guerre n'équivaut-il pas à lui adresser cette question :

« Madame, êtes-vous un monstre ? »

Mais...

demander à une Française s'il convient de considérer la guerre de 1870-71 comme un événement historique, c'est lui poser cette autre interrogation :

« Madame enseignez ou enseignerez-vous la lâcheté à vos fils ? »

Au résumé, je considère comme également méprisables le bretteur et le monsieur qui n'exige pas une réparation ; le cas échéant, cependant, forcée de choisir entre les deux, mes sympathies iraient plutôt au bretteur.

★

M. Fernand Gregh

Je hais la guerre, et je n'aime pas ceux qui la font.

Et pourtant ce serait un beau jour où reviendrait de là-bas l'armée victorieuse !

Ce jour-là, et seulement ce jour-là, la France reprendrait conscience d'elle-même, et se sentirait à nouveau la grande nation. Ce jour-là, je crois que la France, à travers les malaises de sa politique intérieure et les sagesses de sa politique extérieure, le désire de toutes les forces de son âme innombrable, obscurément, obstinément.

Après les deux provinces reprises, après ce dernier crime de la guerre effacé, on pourra parler de désarmement et de paix éternelle.

Mais tant que nous ne les aurons pas reconquises, nous serons timides et tristes, parce que nous serons des vaincus. Voilà, je crois, le sentiment du pays sur l'Alsace-Lorraine et sur une guerre franco-allemande.

Pour l'insuccès de la souscription ouverte par la généreuse initiative de M. François Coppée, ne l'attribuez-vous pas simplement à la crainte que l'argent français ne s'égarât en d'autres mains que des mains alsaciennes-lorraines, en des mains d'Allemands immigrés en Alsace-Lorraine et victimes eux aussi des sinistres de juillet dernier? C'est peut-être cette crainte vague, informulée, mais réelle, qui a empêché la souscription de réussir. L'argent français s'est méfié.

★

M. Albert Lantoine

Le « four noir » que récolta auprès des âmes sensibles M. François Coppée faisant avec son bicorne le geste ingénu des quêteuses nous jeta dans un inexprimable ravissement. Ce « four » nous a prouvé que la

tourbe d'individus qui depuis vingt-sept ans jurent sur le zinc des mastroquets de reprendre l'Alsace et la Lorraine ont mis plus d'eau dans leur absinthe, et que leur fièvre chaude tend à décroître vers une température presque normale. C'est par atavisme qu'ils écoutent encore la *Marseillaise* avec quelque satisfaction, et les accents belliqueux du mirliton de M. Déroulède ne les entraînent que sur place. Ils parlent encore de la guerre, certes, mais sans casser les verres d'un poing exubérant : il y a moins d'ail dans leurs discours. Un jour viendra ou ils causeront de choses plus récentes et plus intéressantes.

La *furia francese*, l'ardeur belliqueuse des Gaulois sont à l'agonie. Réjouissons-nous ! Ceux qui depuis si longtemps reprennent tous les soirs les provinces rhénanes avec les cantatrices des sous-sols commencent à trouver la revanche superflue. Nous les approuvons, mais pour cette raison autre que la guerre amènerait infailliblement le triomphe des brutes. Une victoire donnerait de nouveau du prestige à cette armée qui est en train de se désagréger lentement au milieu de la risée des uns et de l'indifférence des autres ; le temps accomplit là une œuvre de salubrité publique qu'il serait vraiment dommage de compromettre par un chauvinisme de cabotin.

★

M. Charles Morice

Je le crois, le traité de Francfort et l'Alsace-Lorraine ont cessé de compter parmi les préoccupations aiguës du pays. La faillite boulangiste, d'abord, a énervé la France par une forte dépense de patriotisme restée vaine. Puis l'alliance franco-russe a donné à la vanité nationale une satisfaction, creuse, mais flatteuse, et le change.

— Nous ne sommes plus isolés!... Nous *serions* les plus forts !...

L'âge héroïque de la Grande Querelle est vécu. La guerre de sang ne sera pas. La guerre d'argent est déclarée depuis longtemps, — guerre lâche, plus dangereuse incomparablement que l'autre : résolue par la

défaite, ce serait la ruine sans relèvement possible; résolue par la victoire, elle produirait (et victoire « escomptée ! » — ne subissons-nous pas déjà cette tyrannie la plus odieuse de toutes ?) la dictature des agioteurs.

Avec de l'argent, nous avons acheté une alliance. — Avec de l'argent seulement ? N'avons-nous pas donné aussi beaucoup de nous-mêmes ? N'avons-nous pas sacrifié le sens réel de notre rôle social et toute notre belle attitude historique ? Nous sommes enchaînés à notre emplette. Notre politique, qui prend le ton et l'ordre à Pétersbourg, n'est plus française. Nous avons perdu notre liberté et notre logique, presque notre raison d'être. Car symboliquement et très clairement je puis dire que l'esprit de la vraie politique française se résume en ce cri : *Vive la Pologne !* cri « séditieux », n'est-ce pas, aujourd'hui. Et nous avons laissé massacrer les Arméniens.

Il est déjà venu — sauf en certains point de frontière où de quotidiens frottements entretiennent et risquent parfois d'envenimer la plaie ancienne — le moment où la guerre de 70 peut être considérée comme un événement purement historique.

Je m'en louerais si cette indifférence avait de hauts mobiles, si elle résultait d'une orientation nouvelle et noble des énergies, — d'une réforme profonde de l'éducation, par exemple, fondée sur des principes indépendants, individualistes, et de nature à préparer ceux qui se nomment encore des Français à devenir des Hommes, insoucieux de toutes vieilles frontières, passionnés uniquement de justice, de dignité, de perfection humaine, et fermant d'un geste calme et puissant l'ère barbare des revendications territoriales. — Ce n'est pas le cas. L'opinion est restée nationaliste; le renoncement, déguisé sous la livrée d'or et d'argent dont nous sommes, hélas ! si fiers, n'a donc pas d'excuse.

*

Mme Camille Bélilon

Membre de la Société d'Etudes philosophiques et sociales, Rédactrice au *Journal des Femmes*.

Première question : — Un apaisement ! oh ! non, mais un profond découragement causé par maintes blessu-

res cruelles infligées depuis au patriotisme français; par les persécutions, les calomnies dont furent abreuvés les bons et les grands Français; par d'insignes faiblesses telles que l'intervention gouvernementale pour faire représenter les pièces d'un ennemi de la France, malgré le sentiment national; l'interdiction, au contraire, des pièces patriotiques; l'ordre de dissoudre la Ligue des Patriotes; l'exposition d'œuvres d'art en Allemagne par des artistes français; le voyage à Kiel, etc. Un dégoût profond s'est emparé du cœur de tout vrai Français. Ce n'est pas de l'apaisement, c'est de l'écœurement.

Deuxième question : — On y pense toujours autant, mais on n'espère plus ! On n'espérera jamais avec un gouvernement qui a fait tout cela et qui, en fait d'autorité, n'a pas même celle d'interdire les courses de taureaux.

Troisième question : — Oui, car si aucun événement ne vient rendre l'espoir à notre patrie, celle-ci disparaîtra de la carte géographique, car l'Alsace-Lorraine redeviendra française ou la France ne sera plus.

Quatrième question : — Oui, si la France avait à sa tête une élite ayant le respect et l'amour de la patrie. Rappelons-nous la visite des Russes. L'ivresse qui s'était emparée de la population n'était autre chose que les vibrations de la fibre patriotique. Hélas ! nous sommes retombés dans un état de consomption morale. La Russie ne nous a assuré qu'une paix sans honneur et ne nous a donné qu'une joie sans lendemain.

Le cri généreux de M. François Coppée ne suffit pas pour nous guérir de notre découragement pour faire revivre notre foi et notre enthousiasme si souvent trompés.

On cherche la cause de la dépopulation ! ah ! c'est qu'aujourd'hui, par suite de cet état d'âme, la joie ne salue plus une naissance.

Telle est ma manière de voir et elle est, selon moi, l'opinion moyenne du pays.

Quant à la jeunesse, elle n'a pas d'opinion. Le pays est trop désagrégé. Ballottée en tous sens, elle cherche sa voie, ne la trouve point et n'apprend qu'à être égoïste et sceptique. L'état d'instabilité dans lequel nous

nous trouvons contribue encore à ce détachement de toute idée généreuse, de cet abandon de toute foi, de toute espérance.

Aussi notre époque est-elle le règne des intrigants !

★

M. Léon Bazalgette

Ancien directeur du *Magazine International.*

Au cours d'une récente chronique, M. Urbain Gohier écrivait les lignes suivantes :

« Après la catastrophe de 1870, les Français avaient le choix entre deux partis.

« Céder la place définitivement et dire : « Nous avons si souvent joué le jeu de la guerre et si souvent gagné, que nous pouvons bien perdre une fois. La guerre de 1859 nous a rapporté trois départements ; la guerre de 1870 nous en a coûté trois, ça se balance : restons-en là. Les temps héroïques sont finis pour nous. Sans arrière-pensée, sans regret de l'horrible gloire militaire, nous allons travailler en paix. »

« Ou bien imiter la Prusse vaincue, vouloir âprement la vengeance et la réparation, tendre vers ce but les forces morales et les ressources matérielles de la nation, tout subordonner, tout sacrifier à la revanche — et la prendre.

« *Nous n'avons pas su opter. Pendant un quart de siècle, nous avons brandi un sabre qui n'est jamais retombé.* »

Peu de paroles aussi justes ont été prononcées sur cette question. Il est évident que l'opinion publique, après ces vingt-cinq années d'ambiguïté et d'incertitude de la volonté nationale, est en voie de prendre le seul parti qui lui reste, celui d'oublier... Elle paraît de moins en moins goûter l'ineptie coupable des évocateurs d'une revanche, qui pourrait peut-être, — nos *Bruix* et nos « Ponts sur l'Adour » ne sont pas pour nous donner une haute opinion de nous-mêmes — se transformer en une défaite nouvelle, terriblement plus grave que la première.

En tous cas, les premiers à consulter seraient les annexés, sur le sort desquels nos patriotes de tables

d'hôte n'ont cessé de verser des larmes, et qui n'ont pas de raison pour jouir moins de la vie sous la domination allemande que sous le gouvernement de la France. La vérité, celle qui prime toutes les autres considérations, c'est que l'Alsace et la Lorraine n'exhalent, en aucune façon les plaintes déchirantes que lui prêtent tous nos comédiens du journalisme et de la politique.

Enfin, il s'agirait de savoir si l'intérêt et la gloire de rattacher à la France les provinces perdues priment la perte des cent mille hommes que cette revanche nous coûterait, perte qui serait suivie de longues années stériles et mélancoliques, au cours desquelles la France, privée de sang et de ressources, risquerait fort de conduire jusqu'au tombeau tout ce qui subsisterait de sa magnifique gloire passée.

★

M. Georges Deherme

Directeur de la *Coopération des Idées.*

Les questions que vous me posez sont troublantes pour les mensonges dont nous vivons. Elles sont des plus complexes aussi, et touchent à toute la psychologie sociale de ce temps.

Nos esprits ne sont pas apaisés, ils sont épuisés. Les sentiments collectifs ne passent plus le seuil des beuglants. Le piteux résultat de la tentative de M. François Coppée le dénote.

Je hais la guerre; mais je préférerais la folie furieuse — dont on peut guérir — d'un chauvinisme sincère au coma, qui est déjà la mort.

Je crois que cette opinion, la mienne, est aussi celle de la jeunesse saine et forte qui s'est donné la noble mission de réveiller l'énergie nationale.

Mais la violence n'est plus l'action. C'est la guerre moderne qui a usé la vigueur de notre race, c'est elle qui a corrompu les peuples. L'énergie profonde, c'est celle qui pénètre l'âme. Ce qui est fécond et durable vient du dedans. S'il y a aujourd'hui des lâchetés et des intérêts pour repousser la guerre, il y a aussi la conscience morale de l'humanité. Et c'est elle qui aura le dernier mot. C'est elle qui proclamera ce droit impres-

criptible des peuples comme des individus de disposer d'eux-mêmes. Ce sera la solution de la question d'Alsace-Lorraine comme de beaucoup d'autres par l'universelle fédération.

Quant à « l'opinion moyenne du pays », je l'ignore. C'est peut-être bien, avec autant de sincérité et de vaillance, celle de Mademoiselle Jeanne Block.

*

M. Ernest La Jeunesse

Les bataillons de marche s'étant convertis en unités de vieux marcheurs, les bataillons scolaires s'étant mués en sociétés de gymnastique, les sociétés de gymnastique s'étant commuées en fanfares et les fanfares en orphéons, les derniers francs-tireurs promus (à l'ancienneté) conseillers à la Cour de cassation, le jouet « Revanche » (espèce vulgaire) est devenu un laissé pour compte des grands batailleurs. Les Alsaciens-Lorrains que nous connaissons sont gardiens de prison, gardiens de la paix, bonnes à tout faire ou institutrices... allemandes : rêches, d'une honnêteté agressive, rogues, méchants, ils font tout pour nous faire oublier leur « petite patrie ». Et l'on n'aime pas y penser, pas plus qu'au traité de Francfort : c'est une cicatrice un peu syphilitique (retours chroniques, souffrances à chroniques). Nous ne considérons *déjà* la guerre de 1870-71 comme un événement historique qu'à la condition de tirer du destin et du futur, assez proche un événement historique similaire, à notre gloire. Et *la guerre* reste *la guerre*, plus qu'une date, une ère. La harpe béotienne du patriotisme, le service militaire nous faisant, exclusivement, marquer le pas a l'orée des carrières civiles, aux portes de la vie, nous faisant songer non aux combats mais à des décompositions de mouvements, les commentateurs de la théorie disant : « Le plus beau mouvement du soldat est l'immobilité », la guerre est désirée par ces hommes qui trouvent dans une guerre une occasion, une aventure, l'occasion de prendre Paris et d'être tyran. Mais à côté des professionnels usés, il y a les amateurs — et c'est nous, nous, la France entière. Qu'une guerre sur-

gisse : une association d'idées, simple, un atavisme, une férocité native nous poussent en avant, et, la gendarmerie nous mettant aux mains un fusil, nous marcherons avec une fermeté d'autant plus grande que nous aurons moins d'enthousiasme, le pli de la fatalité au front et l'âme sereine. Une guerre n'a jamais tué un génie, même en comptant Charles XII, Kœrner et Henri Regnault. Et nous ne défions pas le danger, mais s'il vient, nous serons deux, lui et nous. C'est mon sentiment et c'est, je crois, l'opinion moyenne et celle de la jeunesse.

★

Mme Clémence Royer

Sur cette question, encore brûlante, de l'Alsace et de la Lorraine, le moment paraît venu de prendre conseil moins de la passion que de l'histoire, cette expérience des peuples, qui leur est inutile, parce qu'ils ne la connaissent pas.

Job disait sur son fumier : — « Le Seigneur m'avait tout donné, il m'a tout ôté ; que son nom soit béni ! » — Le dieu des armées, comme celui de Job, est fort capricieux. Ce n'est pas à lui qu'il faut s'en remettre, quant aux questions de droit et de justice. C'est le dieu de Bismarck ; il ne connaît que la force ; il est toujours de l'avis des plus gros bataillons et des capitaines les moins scrupuleux.

L'Alsace et la Lorraine nous ont été reprises, comme nous les avions prises, en vertu du droit de la guerre, consacré par des traités et des contrats, à une époque où les peuples se troquaient, s'héritaient ou se volaient, comme des troupeaux ; et cette époque dure encore.

Nous les reprendrions ; on ferait en sorte de nous les reprendre : ce serait sans fin. Qu'y gagneraient-elles, sinon d'être encore deux fois saccagées par la guerre ?

Pour les revendiquer, pouvons-nous nous appuyer sur la communauté de race et de traditions ?

Depuis le temps des Romains, l'Alsace est terre germanique. Elle n'a même jamais été occupée par les Francs. Elle faisait partie, sous les Mérovingiens, de l'Allemanie ou de la Souabe, dont sa population a gardé le dialecte.

Dans le partage de l'empire de Charlemagne, de son chef duc d'Austrasie, comme arrière-petit-fils de Pépin d'Héristal, souche des Carlovingiens, sous Louis-le-Faible, ou le Dévot, l'Austrasie et l'Alsace, sous le nom de Lotharingie, furent comprises, avec le titre d'empereur, dans la part de Lothaire, fils aîné du successeur dégénéré de Charlemagne. Il en fut plusieurs fois dépossédé par son frère, Louis-le-Germanique, qui en disputa également la possession à son fils, Lothaire II, finalement réduit à ses possessions de Bourgogne et d'Italie.

A travers tout le moyen âge, l'Alsace et la Lorraine restèrent terres d'empire, fiefs ressortissant de la couronne impériale, transmis avec elles, quels qu'en fussent les titulaires, et furent longtemps réunies entre les mains des comtes d'Alsace.

A l'epoque des Croisades, la Lorraine passa dans la maison de Bouillon, souche de ces ducs de Lorraine dont l'influence fut si fatale à la France à l'époque des guerres de religion, et qui rêvèrent un moment de l'annexion de leur duché, d'accord avec Philippe II, quitte à en faire un fief de l'Espagne.

Pendant la guerre de trente ans, Richelieu, qui persécutait les protestants en France, les soutenait en Allemagne, mais pour les mieux trahir, *ad majorem dei gloriam*. Bernard de Saxe-Weimar, encouragé par lui, ayant conquis l'Alsace sur le Saint-Empire-Romain (car ainsi se dénommait-il), mais l'ayant reperdue à Nordlingen, la céda à la France contre la promesse, mal tenue, de quelques compagnies, arrivées trop tard. C'est ce contrat, léonin autant qu'hypocrite, dont on a osé louer Richelieu, qui fut sanctionné par les traités de Munster et d'Osnabruck, grâce aux victoires de Condé et de Turenne qui permettaient de l'exiger. Voilà la source des droits de la France sur l'Alsace.

Pendant le siècle qui suivit, la Lorraine, qui devait porter, avec le poids de ses ducs dégénérés, celui de ses trois évêques, lasse de ses discordes intérieures, réclamant un roi, le traité de Vienne la donna à Stanislas, roi dépossédé de Pologne, à titre viager. A sa mort, elle devait revenir à la France, comme dot de sa fille, qu'avait épousée Louis XV.

Tous ces titres de possession constituent-ils pour la France des droits imprescriptibles, qu'elle soit tenue, par honneur, de revendiquer à perpétuité ?... Non ! Le seul titre valable qu'elle puisse invoquer, c'est la volonté des populations de rester françaises. Là est toute la question.

L'Alsace et la Lorraine se sont-elles défendues ? Ont-elles donné l'exemple de ces résistances héroïques où tout devient arme pour un peuple résolu à donner son dernier homme pour le salut et la liberté de la patrie ? Ses populations ont-elles fui, emportant ou détruisant leurs richesses, pour ne laisser que le désert à l'ennemi ? Ont-elles seulement coupé les ponts, les tunnels, défoncé les routes ? Les Vosges ont-elles eu leurs Thermopyles ? Mais non. Il y a eu des actes de courage isolés. La masse s'est laissé conquérir, après s'être laissé défendre, passivement. Les plus patriotes, ou seulement les plus prudents, ont émigré. Ils sont venus conquérir Paris et la France qu'ils ont gouvernée quinze ans.

Pour reconquérir des populations si souples à changer de nationalité que depuis Charlemagne elles sont devenues indifféremment allemandes ou franques, faut-il risquer la vie des dix-huit millions d'hommes prêts à entrer en ligne au premier coup de canon et augmenter encore de vingt milliards le fardeau de la dette qui nous écrase ?

La perte de nos deux provinces est le juste châtiment de la France qui, en 1848, imbécile et apeurée, au lieu de garder la république, s'est vautrée aux pieds d'un fantoche, parce qu'il portait le nom de Napoléon... Ses défaites sont la rançon de son chauvinisme militaire. Le premier Bonaparte avait humilié tous les peuples sous son talon de conquérant sans scrupules ; sous le second, ils lui ont rendu humiliation pour humiliation. Peut-elle s'en plaindre ?

Veut-elle recommencer les mêmes fautes? Veut-elle redevenir provocatrice, parce qu'elle se sent un peu plus forte ? Est-il des esprits assez fous pour croire que l'alliance russe ait pour but de nous rendre la frontière du Rhin ?

Prenons-y garde, cette partie serait la dernière. Nous ne pourrions y gagner que peu de chose ; nous pourrions

tout y perdre. Le sort de la Pologne nous tenterait-il ? Est-ce que la France n'est pas l'objet de la défiance de toutes les dynasties ? Les souverains la tolèrent, mais la redoutent, et ceux qui la caressent le plus ne sont pas ses moindres ennemis.

La France a un autre rôle à remplir que de provoquer la guerre ; un rôle plus humain, plus digne d'elle et de ses grandes traditions émancipatrices : c'est de se faire résolument l'apôtre de la paix définitive, le champion résolu de la fédération européenne, de l'abandon de ce fatal système de la paix armée, qui dévore la chair et le sang des peuples autant que pourrait le faire une guerre perpétuelle, puisqu'elle coûte autant d'argent et immobilise autant d'hommes, enlevés au travail, producteur de bien-être. C'est au vieux droit de la guerre que la France doit faire la guerre, en proclamant le principe que les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes.

Le moment est grave pour l'humanité. Elle doit lutter contre assez de maux inévitables pour s'en imposer volontairement qu'elle peut éviter. A tous les fléaux sociaux que nous impose l'héritage fatal de la bêtise humaine, accumulé durant tant de siècles d'ignorance crédule, n'ajoutons plus celui de la guerre.

Nous venons de perdre un siècle à une politique de passion, de sentiment impulsif et aveugle ; il est grand temps de revenir à une politique de raison froide et de bon sens. Défaisant chaque jour ce que nous avons fait la veille ; risquant des bonds audacieux dans l'inconnu pour rétrograder ensuite à petits pas, en arrière du point d'où nous sommes partis ; alternant sans trève entre les rodomontades et les défaillances ; ne prenant l'essor vers les cimes que pour retomber vautrés dans les plus désillusionnantes réalités ; estimant l'homme tantôt trop haut, tantôt trop bas ; comptant sur la foule pour faire ce que peut seulement une rare élite intellectuelle ; n'ayant aujourd'hui peur de rien et demain peur de tout, nous donnons au monde un spectacle ridicule et la crainte de nous ressembler. On nous juge un peuple dont l'équilibre mental est troublé.

Sans persévérance dans nos desseins, toujours emballés pour ou contre quelque chose, nous lâchons le

but poursuivi avant qu'il soit atteint, pour en poursuivre d'autres, et nos adversaires savent n'avoir qu'à attendre pour triompher de nous.

Nous avons trop d'ennemis chez nous pour aller en chercher dehors. Le plus implacable n'est pas à Berlin, il est à Rome. Il n'a pas de soldats ; il a son armée internationale de prêtres. Si nous n'y prenons garde, le pape, sous son masque républicain, sera le cheval de Troie de notre république. Les Prussiens ne nous ont pris que deux provinces, le pape rêve de reconquérir la France ; peut-être de réaliser, avec des républiques théocratisées, le rêve d'hégémonie que Grégoire VII n'a pu réaliser avec des monarchies. Nos ennemis, ce sont ces évêques qui réclament un nouveau Clovis, pour le lancer contre les peuples protestants, comme leurs prédécesseurs ont lancé l'ancien Mérovingien contre les ariens. Notre ennemi séculaire, c'est ce clergé qui pénètre dans les familles, qui s'empare de l'esprit des femmes et, par elles, de leurs enfants.

Voilà l'ennemi qui arrête l'essor de la France depuis trois siècles, tandis que les peuples délivrés du joug de l'Eglise progressent rapidement.

Voilà la force occulte qui détruit nos desseins, qui stérilise nos révolutions, qui, pareille à la Pénélope antique, défait maille à maille, chaque nuit, la toile que nos plus vaillants tissent durant le jour. C'est à cet ennemi-là qu'il faut faire la guerre, toute chose cessante.

Voilà pourquoi il faut oublier nos divisions, remettre à d'autres temps tous les autres problèmes, pour nous atteler de toutes nos forces à celui-là, jusqu'au jour où cette hydre, aux têtes sans cesse renaissantes, de l'Eglise romaine, sera enfin vaincue et réduite à l'impuissance.

Depuis trop longtemps, la France est divisée contre elle-même par l'influence de ce parti qui la coupe en deux. Depuis trop longtemps, elle est la dupe de ses menées multiformes. Aujourd'hui qu'il se dit républicain, il n'en est que plus redoutable, puisque son but est de s'emparer de la république pour la gouverner à sa guise. Tous les moyens lui sont bons pour l'atteindre.

Depuis trente-cinq ans, il flatte, excite notre chauvinisme militaire, entretient l'idée de revanche ; c'est que rien n'aiderait autant à ses desseins qu'une guerre, qui,

jetant toute la population virile dans les camps, laisserait le prêtre, tout puissant, en face des vieillards, des femmes et des enfants.

Et si le hasard d'une victoire valait à un général heureux un de ces emballements de popularité auquels nous sommes si sujets, le Clovis réclamé par nos évêques serait trouvé. Le premier plébiscite l'élèverait sur le pavois et lui mettrait la France dans les mains. Voilà surtout pourquoi il ne faut pas vouloir la guerre.

Voilà pourquoi il ne faut plus parler de revanche, et, chaque fois que nous y pensons, nous frapper la poitrine en nous disant : *Nostrâ culpâ est.*

*

M. Charles Loignonnec

Représentant de commerce.

A notre avis, un apaisement s'est fait dans les esprits, au sujet du traité de Francfort. A part quelques journalistes qui ont érigé le patriotisme en profession et ont battu monnaie d'articles sensationnels destinés à provoquer une agitation factice, la jeunesse, et, on peut le dire, l'ensemble du pays, confiants en la destinée de la France relevée de ses désastres, ont mis leur idéal dans le développement pacifique des forces nationales.

Sans doute, on parle toujours de l'Alsace-Lorraine, non point au fond dans l'espoir sincère d'une revanche, mais cette question résumant pour tout Français les idées de patriotisme. Un temps viendra, lointain peut-être à cause de la rareté actuelle des grands faits de guerre, où la guerre de 1870-71 ne sera considérée que comme un événement historique.

Cette date ne se relie d'ailleurs aucunement à l'histoire *sociale* du pays, car elle ne marque pas un terme quelconque, ou un point de départ dans l'évolution. Telle est notre opinion et, croyons-nous, celle de la jeunesse et du pays.

Si une guerre venait à surgir entre les deux nations, elle trouverait en France un accueil défavorable, non point que la France d'aujourd'hui ne soit plus capable d'efforts héroïques, mais parce que les bienfaits de la paix sont liés à la vie même des peuples.

*

M. Albert Delacour

La question de l'Alsace-Lorraine, sur laquelle vous me demandez mon opinion, me semble fort simple. Et d'abord, à l'heure actuelle, il n'y a pas de question d'Alsace-Lorraine, mais une question du traité de Francfort. Le traité de Francfort a été la consécration d'un état de choses basé uniquement sur la force, et par là il constitue une monstruosité historique telle qu'il ne pourra devenir chose indifférente, je ne dis pas aux Français, mais à toute l'humanité, que lorsqu'il n'existera plus, — sinon à titre de souvenir dans les manuels de l'instruction publique. Qu'on abolisse d'abord le traité de Francfort, et après on verra à régler les autres questions. Notez bien que je n'appuie ce jugement ni sur le principe des nationalités qui est contestable, ni sur celui du consentement des intéressés, application du principe des majorités, cette effroyable injustice, ni même sur les droits réciproques des Etats, que la politique ne s'est jamais souciée de définir et encore moins de réaliser. Le principe que j'invoque est celui-ci : toute œuvre née de la force est impure, même lorsqu'elle est conforme au droit, comme une juste insurrection, parce qu'elle porte atteinte à l'intégrité des individus ; mais lorsque cette œuvre née de la force n'a d'autre raison d'être que la volonté capricieuse, brutale et tyrannique de celui qui l'accomplit, elle constitue un crime contre l'humanité ; un de ces actes abominables contre lesquels on a, non seulement le droit, mais le strict devoir de protester sans consentir à aucun accommodement. Prenons un exemple. Lorsque la révolution chrétienne eut renversé l'Empire Romain, ce chef-d'œuvre de la Force impure, elle apporta au monde la notion de la justice universelle. Les papes prétendirent réaliser cette notion, en s'imposant, par eux et par leurs légats, comme les arbitres universels. L'ambition respective des rois de France et d'Angleterre commença de brouiller l'Europe : les légistes de Philippe-le-Bel et d'Edouard-le-Grand inventèrent le droit du Roi, qui n'était que celui de la force brutale ; leurs conquêtes injustes, leurs traités hypocrites allumèrent les colères, déchaînèrent les haines,

promulguèrent la violence, le désordre et le désespoir. Le pontificat médiateur périt pour avoir voulu contraindre au repos ces misérables ferrailleurs, et alors on eut la Guerre de Cent Ans, la France désolée et mûre pour le pouvoir absolu, l'Angleterre ruinée et mûre pour la Guerre des Deux-Roses, l'Europe ébranlée par contre-coup et prête à recevoir Charles-Quint ; la féodalité corrompue par l'exemple et dégradée à l'indigne noblesse du XIVe siècle ; le peuple dégradé aussi, exaspéré, féroce : la Jacquerie ; un monde assez abruti pour préférer à la paix ensoleillée de Léon X le fanatisme grossier des Luther et des Calvin, l'histoire faussée pour dix siècles peut-être, plus de communes, plus de liberté, des Henri IV, des Louis XIV, des Napoléon, et pas un Saint Louis.

Le traité de Francfort nous a placés dans une situation analogue : voyez déjà comme l'œuvre de la violence se propage de continents en continents en la forme des entreprises coloniales ; sous des apparences de liberté, une recrudescence de l' « étatisme », au nom du salut public ; la concentration par l'impôt de toute la richesse populaire entre les mains des puissants ; le peuple qui hurle, se démène et n'est empêché de se révolter que par la haine que chacun de ses membres porte à d'autres misérables de son espèce. Et on voudrait que la base de cette œuvre de chaos, l'odieux traité de Francfort, devînt un pur document historique ! Il est au contraire du devoir de tout Français intelligent — et cela non parce qu'il est seulement Français, mais parce qu'il est homme (et ce devoir regarde les intelligences de l'Allemagne non moins que celles de tous les autres pays) — de se proposer, comme l'une des premières étapes du Rénovisme, l'abolition de cet acte criminel, le traité de Francfort. Par la guerre ? non pas ! Ce serait peut-être la Guerre de Cent ans, et, d'ailleurs, ce n'est pas par la force qu'on détruit l'œuvre de la force. Mais par une protestation obstinée, implacable, irréductible, nous autres, rénovistes de France, enfonçons au cerveau de l'Europe cette conviction que ni les hypocrisies des légistes ou des historiens, ni la prescription du temps, ne peuvent jamais sanctionner une œuvre accomplie par la force. Ne nous lassons jamais de pour

suivre de notre juste réprobation cette dynastie des Hohenzollern qui n'a d'autre raison d'être que la projection indéfinie dans l'avenir de son passé de gloire sanglante, et aussi cette féodalité prussienne, héritière des Teutoniques, et qui semble vouloir réaliser dans l'Europe du XX^e^ siècle le rêve odieux des Templiers. Et un jour viendra où l'Allemagne tout entière se lèvera contre les Barbares. Le traité de Francfort deviendra un document historique le jour où les Césars auront proclamé la paix universelle ; — sinon à la mort du dernier d'entre eux.

Vous me demandez aussi l'opinion de la jeunesse sur cette question. Je crois que la jeunesse se moque de la question du traité de Francfort comme de toutes les questions possibles. Il y a une certaine partie de la jeunesse actuelle qui est aux premiers rangs de l'évolution et sait exprimer elle-même ce qu'elle pense ; le reste ne paraît s'intéresser à rien du tout et ne mérite pas qu'on s'intéresse à lui. Quant à l'opinion publique, je ne sais pas ce que c'est. Il y a des gens plus ou moins nombreux qui ont des opinions utiles à leurs intérêts ou celles qui leur paraissent de bon goût, et ils s'efforcent de les imposer à des foules incapables, je ne dis pas seulement de se faire une opinion par elles-mêmes, mais de comprendre exactement l'opinion des autres. C'est là encore une application du principe des majorités et je n'y comprends rien moi-même. Il existe bien une pensée publique latente qui, préparée par les propagandes, éclate, tout à coup, aux heures de crises suprêmes ; mais celle-là, ce n'est qu'en ces heures suprêmes qu'on la connaît.

*

M. Maurice Magre

Un immense désir de justice et de solidarité anime les hommes à l'heure présente. Si la nationalité nous crée des devoirs, le premier devoir est bien d'apporter à nos compatriotes les secours moraux et matériels dont ils ont besoin. Il y a autour de nous trop de souffrances pour que nous ne nous employions pas de toutes nos ardeurs à les atténuer. Je ne vois pas, du reste,

qu'un courant dirige les forces contemporaines vers une guerre future. La jeunesse intellectuelle comme les classes populaires, c'est-à-dire les deux éléments vivants du pays, tendent à substituer à l'idéal patriotique de nos pères un idéal supérieur de bonté.

★

M. Henry Houssaye

de l'Académie Française,

Je n'ai jamais partagé cette opinion, que si la Prusse n'avait point exigé une cession de territoire, tout serait oublié. Parmi ceux qui ont été battus en personne, qui ont souffert effectivement et non par ouï-dire les humiliations de la défaite, beaucoup, je crois, pensent comme moi, Il y a des choses inoubliables. La revendication des provinces conquises, revendication que les Français jugent très légitime mais qui n'est que très naturelle, est donc surtout une expression de l'idée de revanche. La révision du traité de Francfort obtenue diplomatiquement — hypothèse chimérique s'il en fut — n'effacerait pas le souvenir du plus grand effondrement militaire que citera l'histoire. Aux armes de reprendre ce qui a été pris par les armes. Quand? Les Prussiens, malgré Leipzig, malgré l'invasion de 1814, malgré Waterloo, n'estimaient point qu'ils fussent suffisamment vengés d'Iéna. Ils ont pensé à cette revanche pendant plus d'un demi-siècle... jusqu'en 1870!

Les sentiments du pays, si impressionnable, si mobile, indifférent un jour et le lendemain secoué, grisé, soulevé par quelque idée ou par quelque accident, qui les connaît avec certitude? Il y a cependant des indices de notre haine toujours vivace contre l'Allemagne : l'impression produite par l'envoi de l'escadre à Kiel, la répugnance unanime à une visite de l'empereur Guillaume pendant l'exposition de 1900. Un autre symptôme encore, c'est l'accueil enthousiaste fait aux marins russes en 1894, au Czar en 1896, la fièvre de joie qui a transporté la France entière. On avait prodigué sur les écussons peints et les pilastres de carton-pâte l'inscripion : *Pax et Robur*. Mais le peuple, qui ne sait pas le latin, comprenait autre chose. Aujourd'hui encore, combien de gens persistent

à croire que l'alliance russe n'a pas pour unique objet, avec l'intégrité sacro-sainte de l'empire ottoman, le maintien d'un *statu quo* aussi pénible à la France qu'avantageux à l'Allemagne, et que les Allemands, par conséquent, n'avaient nulle intention de changer.

★

M. Albert Métin

Agrégé d'histoire, Professeur au Collège libre des Sciences sociales.

I. — Je crois que le traité de Francfort restera un douloureux souvenir pour ceux qu'il a touchés directement. La jeune génération, née depuis 1871, a le ressentiment moins vif.

II. — On ne pense pas moins à l'Alsace-Lorraine, on y pense autrement. A mesure que s'éclaircit le nombre des témoins de l'annexion, le dépit d'avoir perdu les provinces fait place à la protestation raisonnée du droit des peuples contre l'oppression des conquérants, et nous tendons à envisager la question d'Alsace-Lorraine comme celle de Crète, par exemple, ou d'Arménie, sans la troubler par une haine particulière contre les Allemands.

III. — Jusqu'après Wissembourg, on parlait sans cesse en France de reprendre la rive gauche du Rhin. Pourtant, les traités de 1815 étaient depuis longtemps considérés comme un événement historique.

IV. — L'accueil que rencontrerait une guerre à venir, je ne puis le prévoir; dans le présent, la paix armée paraît impopulaire, le service militaire universel semble tuer le militarisme en mettant les recrues de la classe intellectuelle à même d'exprimer ce que les autres sentent. Et puis la guerre actuelle, mobilisant tous les travailleurs de l'industrie et des champs, suspendant la production nationale, est devenue trop sérieuse pour que personne ose la désirer.

Puisque j'ai expliqué l'état des esprits par l'avènement d'une génération postérieure à 1871 et qui est aujourd'hui en plein épanouissement, je vous ai donné — d'après ma mesure — l'opinion de la jeunesse et celle de la moyenne du pays.

★

M. Gaston Moch

Ancien capitaine d'artillerie, Délégué du Bureau Français de la Paix.

« En quelques lignes ! » Voilà qui est malaisé ! J'essaierai pourtant.

Tout d'abord, il me semble que votre enquête procède d'une équivoque assez commune. De même que tant de gens ne sont pas encore parvenus à distinguer le patriotisme de l'esprit guerrier, on confond souvent, en effet, la guerre de 1870-71, *événement historique*, et la question d'Alsace-Lorraine, *problème pendant*, c'est-à-dire une cause et son effet.

Si l'on prévoit un moment où l'on ne considérerait plus la guerre de 1870 que comme un événement historique? Mais sans doute. Et même, ce moment est arrivé, et dépassé. La guerre de 1870 *est* un événement historique, depuis le 10 mai 1871, au même titre que la guerre de Cent ans ou la campagne de Russie. J'entends qu'elle a été un accident momentané dans l'histoire de deux nations civilisées, qui sont, entre toutes, des alliées prédestinées et indispensables l'une à l'autre, du moment où chacune aura bien voulu reconnaître à l'autre le droit à l'existence ;— accident voulu en 1870, non par ces nations, mais par quelques criminels qui ont abusé de leur confiance,

C'est une affaire entendue. Du 15 juillet 1870 au 10 mai 1871, les Allemands ont perdu 40.000 morts et 90.000 blessés, et les Français peut-être le triple ; on a pillé, brûlé des villes ; bref, deux armées ont fait tout ce qui constituait leur état. Mais voilà plus de vingt-six ans que ce petit jeu a cessé. Il y a bien là un événement historique, un fait accompli.

La question d'Alsace-Lorraine, au contraire, est pendante. Elle est, dans les relations franco-allemandes, une anomalie qui persiste depuis un quart de siècle, comme l'autre a duré moins d'une année. Reste à savoir si, résultant d'une guerre, elle doit, nécessairement ou vraisemblablement, engendrer une autre guerre.

Je réponds : non.

Et cela me mène à ce qui est véritablement le fond

de votre enquête : parlant toujours autant de l'Alsace Lorraine, y pense-t-on moins ?

Non, on n'y pense pas moins, mais on commence à y penser *autrement*. On commence à y penser comme, suivant moi, il convient d'y penser.

Depuis plus d'un siècle, les sentiments des Français vont se démocratisant ; et cette évolution, incontestablement plus avancée aujourd'hui qu'en 1871, ne semble pouvoir aller désormais qu'en s'accélérant. Il est clair qu'elle influe sur notre conception des relations internationales.

Or, quels sont, en pareille matière, les principes d'une démocratie ?

« L'autonomie de toute nation est inviolable.

» Il n'existe pas de droit de conquête.

» Les peuples ont le droit inaliénable et imprescriptible de disposer librement d'eux-mêmes. » (1)

D'où, conclusions pratiques :

1° On ne « possède » pas une population : elle s'appartient.

2° Ce que la France a été contrainte de « céder » en 1871 à l'Allemagne ne lui « appartenait » pas, et ne saurait « appartenir » davantage à l'Allemagne en vertu d'une telle cession.

3° Ni la France, ni l'Allemagne, mais les Alsaciens-Lorrains seuls ont donc droit sur l'Alsace-Lorraine.

4° Le tort qui a été fait aux Alsaciens-Lorrains doit donc être réparé ; ils doivent être rendus à eux-mêmes, c'est-à-dire laissés libres de devenir, à leur choix, Français, Allemands, ou indépendants, toutes précautions étant prises pour respecter les droits acquis des minorités.

Mais il ne s'agit pas seulement de l'Alsace-Lorraine. La question, en effet, n'est pas de savoir si ces 14.500 kilomètres carrés seront teintés en bleu ou en rouge sur la carte. La question, autrement élevée et intéressante, est de savoir si un million et demi d'hommes — Alsaciens-Lorrains ou autres, peu importe — peuvent être traités en ilotes sur la terre natale, et qui l'emportera

(1) Principes proclamés unanimement par les Congrès de la paix, comptant des représentants de *tous* les pays (1891 et 1896).

en plein cœur de l'Europe, le droit et la liberté, ou l'esprit de violence et d'absolutisme.

Demander dans quelle mesure ces idées sont admises en France, c'est demander dans quelle mesure la France est devenue démocratique. C'est demander aussi dans quelle mesure elle est fidèle à sa tradition populaire. Car c'est elle qui a proclamé ce futur *droit des peuples* : elle se doit à elle-même d'être l'espoir de tous les opprimés.

Et qu'on ne dise pas que c'est là une dangereuse politique de sentiments. Quelques succès momentanés que puisse remporter l'injustice, ce qui est juste est seul véritablement utile à la longue. La France a payé cher les défaillances qui l'ont amenée à abandonner parfois son rôle de protagoniste de la justice internationale : 1871 est la conséquence, sinon le châtiment du silence qu'elle a gardé quand le droit fut violé en 1864 à l'égard du Danemark.

Seulement, cette thèse doit-elle être propagée à coups de canon, et les Français songent-ils à le faire ?

Elle ne le doit pas, car il ne s'agit pas là d'un intérêt matériel à faire prédominer brutalement, ce à quoi se réduit toute la politique internationale à l'ancienne manière. Il s'agit d'une idée, c'est-à-dire de ce que la force est le plus impuissante à faire triompher. Il s'agit d'un mouvement d'opinion à déterminer en Europe, d'un mouvement analogue à ceux qui ont emporté l'esclavage, la torture, les religions d'Etat, et tant d'autres souvenirs du passé. La discussion de bonne foi entre Français et Allemands, directe ou par l'intermédiaire des neutres, peut seule mener au but. La violence, à supposer qu'elle n'entraîne pas la ruine définitive de notre patrie et de ses prétentions, ne ferait que substituer une autre question, d'autres revendications, à celles d'aujourd'hui.

C'est donc la puissance et le rayonnement de l'idée, le progrès de la pensée libre, la « justice immanente des choses », que nous devons invoquer.

Dès le premier jour, des Français ont osé parler ainsi ; il y fallait un rare courage. Au fort de la tourmente, en décembre 1870, le comte Agénor de Gasparin indiquait à la France son devoir et son salut, en

écrivant la *République neutre d'Alsace* ; peu après, il revenait à la charge avec ses *Trois paroles de paix*. Dès le lendemain de la guerre, la Ligue internationale de la Paix et de la Liberté, comprenant des Allemands aussi bien que des Français, affirmait à nouveau le droit des peuples. Et il serait vain d'incriminer à ce propos le radicalisme de cette Société : à la même époque, en 1872, M. Frédéric Passy défendait les mêmes idées dans une œuvre collective, l'*Offrande*, dont les autres parties étaient consacrées par leurs auteurs à l'idée de la revanche, et le procureur général Renouard prononçait son mémorable discours à la rentrée de la Cour de cassation.

Aujourd'hui, ceux qui raisonnent de même sont assez nombreux, dans le public où l'on pense, pour qu'il soit impossible d'énumérer seulement les plus considérables d'entre eux. Quant à la masse — interrogez donc Jacques Bonhomme en particulier, loin de ces réunions publiques où les braillards chauvins spéculent sur les préjugés et la fausse honte ; vous pouvez être certain qu'il répondra : « Charbonnier est maître chez lui ; les Alsaciens-Lorrains doivent l'être également. » Et il en est surtout ainsi des jeunes : auprès des hommes de moins de trente ans, la doctrine de « la paix par la justice, la justice par la paix » ne trouve pas de contradicteurs.

Cela posé, quel accueil, suivant votre demande, recevrait une guerre franco-allemande ?

— D'emblée de but en blanc ? Un accueil détestable, sans nul doute.

Mais il est également certain que les peuples ne sont pas encore assez maîtres d'eux-mêmes pour résister à une campagne savamment menée, et que ne manqueraient pas d'entreprendre, comme en 1870, les malfaiteurs publics qui voudraient les pousser à la guerre. Peu à peu, cela changera, et des indices certains montrent l'approche du jour où de semblables projets seraient irréalisables. Mais, pour le moment, le peuple, *et surtout la jeune génération*, ne veut pas la guerre, — et demain peut-être on la lui fera vouloir. En attendant, le salut est dans l'incertitude des résultats, la certitude des

désastres, et la crainte d'une telle responsabilité.

Une remarque, pour finir, un peu à côté, mais très utile : ce qui précède s'applique aux Allemands aussi bien qu'aux Français.

Eux aussi veulent la paix, et peuvent encore facilement se laisser induire à vouloir la guerre. Chez eux aussi, heureusement, il ne semble pas qu'*on* puisse oser vouloir la guerre.

Eux aussi, enfin, commencent à voir la question d'Alsace-Lorraine sous un autre angle qu'au début. Et cela répond à une objection que le lecteur n'a pu manquer de faire à ce qui est dit plus haut de l'évolution de l'opinion française. Cette évolution et sa conséquence nécessaire ont été caractérisées fort justement par M. Novicow : « Les Français ont fait la moitié du chemin : c'est maintenant aux Allemands à faire l'autre moitié ». Eh bien, les Allemands se mettent, lentement, timidement, mais enfin ils se mettent en route. Il y a des constatations de haut intérêt à faire sur ce mouvement qui débute. Mais ce serait trop long pour un article « de quelques lignes », et je compte y revenir sous peu.

★

M. Adrien Remacle

On met, ces jours, en question le principe de la guerre, théorème éternellement démontré, et du patriotisme, corollaire.

Une nation, considérée comme unité antagoniste d'autres unités, est une collection consciente d'individus habitant, eux et leurs intérêts, une région déterminée, circonscrite, parlant *les* mêmes langues, populaire et littéraire. Elle comprend un certain nombre d'honnêtes gens, ce mot au sens du grand siècle, lesquels voient les mêmes généralités sous le même angle, ont un sens-commun commun, répètent en balbutiant les mêmes proverbes. Quand cette nation existe réellement, elle a donné naissance à un art, à une littérature, choses uniques, précieuses infiniment, sorties de son essence même et de sa manière propre d'entendre et de s'assimiler l'art venu des divers étrangers. Pour durer, pour évoluer, pour vivre, un art national (il n'y

a point d'art cosmopolite) a besoin d'une langue qui dure, évolue, vive; et une langue ne peut vivre que protégée par la force que donne un territoire, par la vitalité que perpétue une défense guerrière. La banalité des exemples s'impose ici : il y a eu des arts persan, indou, égyptien, grec, etc.; il n'y en a plus qu'aux musées des livres et autres, fossiles. Si la Grèce a persisté quelque temps sous la conquête romaine, c'est qu'elle avait conquis intellectuellement son vainqueur, et le vainqueur n'eut point d'art, que grec.

Une province perdue, commencement de dénombrement, affaiblissement du foyer spirituel, diminution du nombre de ceux qui parlent la langue. Un apaisement s'est fait, sans doute : celui, naturel, du temps écoulé depuis le soufflet reçu. En dehors de l'imagerie patriotique, du hideux et politique métier patriotique, des gens pensent toujours avec la même intensité de regret à cette partie de nous-même et de notre art que nous avons perdue. Et ils assistent avec tristesse aux parades élégantes de l'anti-patriotisme lettré, *de bon goût*. Dans la jeunesse, et à tous les âges, les êtres ainsi pensants forment le noyau du pays.

La guerre, source abominable et exécrée de souffrances sans nombre, tous la redoutent, mais l'accepteraient demain avec toutes ses conséquences. Elle est comme une dette qu'on sait qu'on payera, qu'on veut payer, dont on recule toujours le règlement.

La guerre — ou le duel, même chose — est l'instigatrice d'énergie, d'énergie spirituelle et esthétique aussi, le Conservatoire de haine. Et la haine est vitale. Et la haine est la seule condition de l'exceptionnelle bonté. La Chine somnole depuis des siècles dans une cruauté pacifique. Le bourreau latent dans tout homme s'exerce faute de combats. Il faut conserver soigneusement la guerre et le duel, et l'on ne peut écrire cela sans tristement sourire, car, quoi qu'on dise et fasse, la guerre, étant la vie, vivra toute la Vie.

*

M. Fernand Vandérem

J'attribuerais à plusieurs causes d'ordre général l'échec de la généreuse tentative de mon très cher maître M. François Coppée.

1° Les sinistres purement agricoles frappent peu l'imagination des gens des villes et excitent donc peu leur pitié. On ne donne volontiers qu'aux victimes de certains cataclysmes connus : incendie, inondation, tremblement de terre, etc. ;

2° La souscription de M. Coppée ne bénéficia d'aucun lancement mondain. Personne parmi les mondains notoires ne s'étant dévoué à la soutenir, on devina rapidement que s'abstenir d'y donner ne constituait pas une erreur qui pût faire tort dans la bonne société ;

3° Ne réussissent que les souscriptions inaugurées par des offrandes considérables. Or, pour des motifs que je n'ai pas à apprécier, la haute banque et les gros capitalistes s'étant abstenus de « donner le mouvement » — fatalement le petit souscripteur devait manquer de l'entraînement nécessaire.

De cet échec faut-il conclure que l'esprit public — et par là j'entends la masse de la nation et non les esprits spéculatifs ou ironiques dont votre enquête même nous révélera les intéressants avis — faut-il conclure que l'esprit public s'est déshabitué des idées d'attachement à l'Alsace-Lorraine? Je ne le pense pas.

Que les mots « Alsace-Lorraine » n'excitent plus chez certains, au même degré qu'il y a vint-cinq ans, ce tressaillement douloureux et vindicatif, indice d'une blessure toute récente ; que la question Alsace-Lorraine soit moins souvent traitée par les auteurs de romances ou les dessinateurs de lithographies populaires ; que la sentimentalité publique soit moins friande des émotions procurées par de telles œuvres, voilà sur quoi insisteront quelques observateurs.

Mais une observation poussée plus avant établirait qu'en dépit de ces fait, les idées d'attachement à l'Alsace-Lorraine n'ont point disparu.

Elle suivrait à travers les années la lente transforma-

tion de ces idées. Elle signalerait les progrès continus par lesquels ces idées se sont défaites de leur caractère direct et objectif, pour prendre rang parmi les grands rouages de notre vie nationale. Elle les montrerait devenant peu à peu inconscientes et quasi-machinales comme l'est, en chacun de nous, l'idée du devoir elle-même.

Enfin elle saisirait sur le vif une preuve manifeste de cette métamorphose dans l'acceptation régulière et docile de notre lourd budget de la guerre.

Ce budget, on le sait, est un des plus énormes du monde civilisé.

Or, si l'on proteste ouvertement contre l'accroissement des impôts — sauf quelques fractions isolées du parti socialiste, personne ne s'avise de protester ouvertement contre l'extension continuelle dudit budget de la guerre.

Les crédits demandés par les rapporteurs de ce budget sont parmi ceux que les Chambres votent avec le plus de complaisance.

Sauf les exceptions ci-dessus mentionnées, il ne s'est jamais produit d'orateur pour réclamer une réduction de ces crédits ; il n'est pas un candidat politique qui ait osé inscrire cette réduction sur son programme électoral.

Alors, comment croire que le pays supporterait aussi patiemment de telles charges, si elles ne lui semblaient pas commandées par des obligations secrètes et supérieures? Comment ne pas présager que cette endurance diminuerait du jour où la question de l'Alsace-Lorraine serait définitivement réglée selon nos vœux? Comment enfin, d'après cela, ne pas découvrir la source intime où le pays puise cette endurance même?...

Concluons donc, d'accord avec les faits :

A l'heure actuelle, les idées d'attachement à l'Alsace-Lorraine n'ont fait que changer de forme. Elles ne paraissent moins vivaces que parce qu'elles sont moins conscientes. Elles subsistent toujours. Mais elles ont passé du sentiment à l'instinct.

Pour ce qui est de l'accueil que trouverait en France une déclaration de guerre entre les deux nations, je doute que l'historien puisse jamais être fixé sur ce point.

Il est probable que les sociétés patriotiques fourniraient, dans les villes et campagnes, un contingent d'enthousiastes assez important.

Mais quant à la masse de la nation, elle n'aurait guère le loisir de faire connaître son sentiment, occupée qu'elle serait à procéder aux derniers adieux, et à regagner en hâte ses postes de guerre.

★

M. Charles Merki

La guerre de 1870 a sa légende, et c'est bien ici la légende qui importe, car nous n'ignorons point que devant l'histore, même appuyée des témoinages les plus véridiques, c'est elle, quand même, *qui a raison*. — Aussi bien, tant que subsiste au même état social le peuple où elle s'est formée, elle est vivace et inattaquable ; elle ne disparaît que lorsque se transforme ce peuple, quand son orientation change, quand une époque succède à une époque. — Or, la guerre de 1870 demeure légendairement l'aventure fatale; dans la mémoire du peuple, c'est la Défaite, l'Invasion, le Siège et toutes les misères de l'Année terrible ; — et cela est presque indépendant en somme des considérations politiques ou sentimentales (indemnité, provinces perdues, l'Alsace qui nous tend les bras, etc.) dont les quotidiens ont tant tiré de copie. — Depuis 1870, les événements généraux n'ont pas été assez importants pour rompre la tradition. — Aussi, quand nous parlons d'apaisement, d'acceptation des faits, devons-nous prendre garde. Il peut y avoir oubli partiel, indifférence de beaucoup, *préoccupations différentes*. — Mais regardons encore. — En lisant aujourd'hui les ouvrages de 1870-71 et qui parlent de la ruine de l'Empire et de la conquête prussienne, nous sommes surpris, certes, de leur exagération ; leur ton déclamatoire, outrancier, les appels à la défense, et les prophéties, les grandes phrases patriotiques, les Barbares revenus, même la *France martyre* par M. de Lermina, nous semblent à peine excusables. L'acharnement des combattants, on peut dire, ne leur a pas survécu ; on a recherché plus paisiblement les causes du désastre, et nous avons vu défendre jusqu'à Napoléon III, ce que personne n'eût osé au lendemain de

sa chute. — Ce sont là, cependant, impressions et jeux de lettrés. La masse s'en tient à la légende, parce qu'elle suit *toujours* la *tradition orale*. — Que si nous objections la déconfiture de la littérature patriotique, si florissante naguère avec les pièces, romans, chansons, où le drapeau montrait ses trois couleurs quand même, et le petit monologue ou le franc-tireur était fusillé, il serait facile de répondre qu'on se lasse de tout, même de ces guitares. — Mais le sentiment persiste, à la merci d'un incident. Que l'Empereur Guillaume vienne à la grande foire de 1900, comme il en fut parlé, nous verrons se produire des manifestations autrement regrettables que le tapage mené par les douze mitrons de la boulangerie Déroulède au soir de Lohengrin. L'enthousiasme soulevé par l'alliance franco-russe ne s'explique que par la crainte de l'Allemagne, l'espoir vague de la fameuse revanche, en tous cas la joie de se sentir moins exposés aux coups. — Cela fit acheter les feuilles donnant le total des effectifs ; le bourgeois était content de voir s'aligner tant d'hommes et de canons. — L'affaire de l'Alsace, ainsi, est peut-être à l'arrière-plan. Je crois bien que cela n'est pas d'aujourd'hui. On en parle dans les journaux, — comme jadis dans les discours politiques ; mais il y a bien longtemps que nous n'en avons entendu parler ailleurs ; — et nous comprenons très bien de la sorte le récent mécompte de M. François Coppée.

Quant à savoir si tels sentiments se traduiraient en actes, et si une guerre avec l'Allemagne serait populaire, — nous pouvons hardiment répondre : non ! Aucune grande guerre, d'ailleurs, ne saurait être populaire dès à présent. Le heurt de deux peuples comme ceux de France et d'Allemagne comporte trop de risques, et pas grand chose en compensation. La *revanche*, on la prendra le plus tard possible, car il y faudra se faire casser la tête ; et les temps héroïques sont passés. Les jeunes gens sont trop positifs pour marcher sur une idée. Ceux qui veulent à toute force l'action trouvent à s'employer dans les expéditions coloniales. A la grande majorité, on a donné le dégoût des choses militaires par le militarisme ; la vie de caserne, avec sa stupidité inconcevable, avec tout ce qu'elle a d'abrutissant et de

dégradant pour l'homme, fait davantage chaque jour, pour l'idée de paix et de désarmement général, que des parlotes de congressistes, des traités d'alliance et des petits papiers de diplomates. — On a voulu que tout le monde fût soldat. Eh bien ! on finira par donner à tout le monde l'horreur d'être soldat. — A qui penserait qu'en fin de compte l'humanité n'a point pour unique but de se battre et se détruire, un tel résultat — inattendu — ne serait pas fait pour déplaire.

★

M. Aman-Jean

Puisque le temps fait son œuvre d'apaisement pour les douleurs les plus profondément intimes, il apaise également les douleurs du patriotisme; et quand sera disparue la génération qui, jeune, a vu l'envahisseur, le sens du mot revanche aura de moins en moins de signification pour la génération qui grandit. Personne, je crois, ne pensait en 1870 à venger les défaites de 1814?

Et si une guerre venait à surgir entre les deux nations, l'accueil serait tout de méfiance : parce que la tuerie à la machine est par trop stupide, que les esprits ne sont plus à ces choses, et surtout parce qu'il y a trop de raisons et d'exemples pour se méfier et douter de ceux qui auront les responsabilités de la défaite ou les chances de la victoire. L'État, qui fait tout, fera la guerre ; il la fera comme il fait toutes choses; il sera guerrier comme il est administrateur, financier, fabricant de cigares ou d'allumettes. A Madagascar, ne manquait-on pas de médicaments? Nos bateaux sont-ils bien faits pour aller sur l'eau? Tout se tient chez des êtres de même race. Il n'y a pas de raisons pour qu'une chose soit parfaite quand d'autres à côté sont défectueuses. L'État guerrier fera la guerre comme l'Etat tapissier fait des tapisseries aux Gobelins, ou l'Etat potier des vases de Sèvres. C'est inquiétant. Ces deux derniers produits s'écoulent comme cadeaux nationaux, allant au loin montrer notre génie ; fasse le ciel que nous n'ayons de sitôt à montrer notre gloire.

★

M. Arquillière

Du Théâtre Antoine.

I. — Oui. — La génération moyenne qui fut témoin de l'élaboration du traité de Francfort le qualifia de « malheur irréparable ». Pour elle, aujourd'hui, ce n'est plus qu'un « événement déplorable ». Le temps est proche ou l'adjectif « ennuyeux » lui suffira.

Pour la génération postérieure à la guerre, dont je fais partie, c'est une question de degré dans l'indifférence, laquelle dépend de la connaissance plus ou moins exacte que nous avons de ce traité.

II. — Oui. — Les survivants de l'année terrible trouvèrent une grande consolation dans l'espoir de la revanche. A force d'en parler, les mots perdirent leur valeur, ce qui nous amena la phrase : « y penser toujours, mais n'en parler jamais ». Le Tribun la voulait réactive; elle produisit l'effet contraire, car si l'on n'en parle plus, on n'y pense pas davantage.

Naguère, il fallait à tout prix que les provinces en deuil redevinssent françaises ; aujourd'hui, ne dit-on pas que l'empereur d'Allemagne serait notre hôte en 1900 s'il leur accordait seulement la neutralité?

La Jeunesse s'en occupe jusqu'à 18 ans, cela lui permet quelquefois d'avoir un uniforme et de sonner du clairon dans les rues. Dès que cette « Jeunesse » est sous les drapeaux, pour tout de bon, elle crie : « Vive la classe », et les malheureuses Alsace-Lorraine sont bien oubliées.

III. — Oui. — Cette heure sonnera, selon l'opinion moyenne, lorsque l'Allemagne aura modifié raisonnablement le traité de Francfort ; et selon la Jeunesse, lorsque ceux qui ont souffert directement de cette catastrophe auront tous disparu.

IV. — Non. — Tout le monde sait combien la guerre serait funeste au pays, même avec un résultat heureux. Non — parce que ceux qui subirent la défaite manquent de confiance, doutent d'eux-mêmes, autant qu'autrefois ils se croyaient invincibles.

Si la Jeunesse n'est pas sous cette influence pessimiste, elle ne se soucie guère d'aller se faire tuer, pour une cause qui ne l'intéresse que par contre-coup.

★

M. Maurice Curnonsky

L'aspect ouvertement russe de ma signature ne l'empêche pas d'être un pseudonyme, sous lequel se cache un Français, doublé d'un caporal bibliothécaire, pour qui le Fusil modèle 86 (modifié 93) n'a plus aujourd'hui de secrets.

Je vous répondrai donc avec sincérité (1).

Je suis un enfant *d'après le Siège*, c'est-à-dire que j'appartiens à cette génération à qui la précédente a retiré sa chaise...

Il me semble qu'entre nous, les jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans, et ceux qui nous préparèrent, en 1870, la tâche de réparer leurs fautes, il y a... toute l'eau qui a passé sous les ponts.

Les hommes à qui nous devons la retraite nous reprochent parfois de l'avoir oubliée; n'est-ce pas là une regrettable inconséquence?

Nos pères ont voulu être des gens positifs et pratiques — ce qui ne paraît pas leur avoir beaucoup réussi... Ils nous ont laissé une philosophie qui renie tout idéal; ils nous ont coupé les ailes; ils ont essayé de tuer en nous la Croyance et le Rêve. Ont-ils le droit de s'étonner que l'Idée de Patrie soit aujourd'hui discutée, comme ils ont discuté les Autres?

Après nous avoir démontré qu'aucune idée ne vaut la peine de se faire casser la figure, ne devraient-ils pas admirer au contraire que beaucoup d'entre nous aient su garder le respect et le culte des Idées pour lesquelles on meurt?

L'esprit bêtement égalitaire et anticlérical de nos législateurs est aussi pour beaucoup, je crois, dans l'état actuel des choses. Afin *d'embêter les curés*, on a introduit dans l'armée tous les *Intellectuels*, c'est-à-dire un élément destructif de scepticisme et d'ironie. Alors que

(1) Cet alexandrin discutable n'a pas même l'excuse d'être de M. Manuel (Ugène).

les étudiants allemands ne passent à la caserne que quelques heures par jour et y forment un petit groupe à part, nos artistes. nos savants, nos hommes de lettres et de pensée ont été incorporés brutalement et soumis à toutes les corvées, à tous les ennuis du métier militaire. On leur a fait voir l'envers des choses : ils ont regardé, ils ont compris... Or, un soldat ne doit jamais comprendre.

Et puis, je l'ai dit ailleurs, mais je ne sais pas pourquoi je ne le redirais pas ici : une armée nationale est une réunion de gens qui voudraient bien s'en aller. . .

. . . . . .

Un moment viendra, sans doute, où la guerre de 1870 ne sera plus considérée que comme un événement purement historique; tous les événements deviennent historiques quand leurs témoins ont disparu... Mais il reste encore en France beaucoup de vaincus qui nous disent chaque jour : *C'est nous qui sont l'histoire* ! et personnellement je serais bien heureux de reprendre l'Alsace pour ne plus en entendre parler. Il y a tant de grandes choses à accomplir! Et la question sociale n'est pas encore tout à fait résolue...

Vienne la guerre, je suis convaincu que tout le monde marcherait... et que notre esprit d'ironie et de blague nous permettrait de vaincre sans trop de brutalité et, au besoin, de mourir avec élégance...

Telle est mon opinion personnelle; c'est aussi, je crois, celle de plusieurs jeunes gens : quant à l'opinion moyenne du pays, je me flatte de l'ignorer.

★

M. Marcel Collière

L'idée se répand de plus en plus qu'aucune revendication territoriale ne saurait justifier une guerre. Ceux qui ne se résignent pas au fait accompli espèrent pour la plupart que le remaniement de la carte s'opérera d'une autre façon. Que les Alsaciens et les Lorrains se trouvent incorporés et retenus contre leur gré dans l'empire allemand, c'est regrettable, mais nombre d'autres peuples sont dans une situation analogue. Ce siècle a vu se former de grands états où se réalisa presque par-

tout l'unité du gouvernement et la centralisation du pouvoir : le va et vient de l'histoire fait supposer qu'au siècle prochain, par réaction, ces grands états se fractionneront en petits groupes plus ou moins fédérés : alors les habitants de l'Alsace et de la Lorraine pourraient trouver une condition plus conforme à leurs vœux. Mais ceci paraît certain : quoi qu'on dise à ce pays du traité de Francfort, de plus en plus rares se font ceux qui souhaitent de le déchirer par l'épée.

Plus les années s'écoulent et moins on conçoit le devoir de haïr un peuple parce qu'il vous vainquit à une époque de plus en plus lointaine. Parmi la jeunesse contemporaine, ceux-là ne sont plus bien jeunes, qui étaient enfants en 1870, et qui ressentirent personnellement l'amertume de la défaite et de l'invasion. Quand ils vinrent à l'âge d'homme, leurs rancunes coléreuses, nourries par les bruyantes réclames de leur éducation, s'apaisèrent graduellement, à mesure qu'ils concevaient la monstrueuse sottise des guerres.

Leurs cadets, nés après la guerre, ne voient en elle qu'un fait historique, et, à ce titre, ils l'ignorent, comme l'apprenti bachelier que cita M. Delafosse. Mais l'idée d'une guerre future leur est à charge, en tant que prétexte du militarisme qui les excède. Les plus clairvoyants s'aperçoivent en outre qu'en cette affaire, hommes politiques, presse, public, tout le monde est dupe et hableur à la fois : tous parlent de guerre, parce que chacun sait qu'il peut en parler sans conséquence : sur ce point, la discrète entente entre le pays et ses divers gouvernants fut, depuis vingt-six ans, merveilleuse. Les bras se tendent, menaçants, vers l'est, mais le geste évite de dépasser la frontière. Les populations limitrophes de l'Allemagne, qui seraient les premières victimes du choc, sont les seules à le souhaiter, d'un esprit sincèrement belliqueux : pour la masse du pays, la revanche est un devoir d'autant plus strict, que l'heure en est indéterminée, et ne dépend pas, à l'avis commun, de la volonté nationale.

Aussi beaucoup commencent à se lasser de cet immense appareil militaire, résolument employé à une politique pacifique. Ils se souviennent que le légendaire axiome latin fut invoqué surtout par ceux qui

préparaient la guerre : ceux qui veulent la paix se livreraient avec plus de fruits aux travaux de la paix. Avec un étonnement où se confondent l'indignation et la pitié, on fait le compte des énergies physiques et intellectuelles stérilisées, sève perdue de la jeunesse, de l'argent gaspillé, qui est à plaindre, car c'est le travail et la subsistance des pauvres. On songe que la seule chance de voir une guerre accueillie sans répugnance, c'est l'espoir que sa quelconque issue serait la fin des armements à outrance et du militarisme. Mais on sait qu'à l'est comme à l'ouest des Vosges, les gouvernements, sans désirer la guerre, ont besoin d'en perpétuer la menace, épouvantail permanent, pour conserver cet instrument de règne indispensable, les armées.

La solution est donc à remettre au moment où l'édifice social ne sera plus d'une architecture assez paradoxale pour exiger des millions de cariatides armées. Quant à l'Alsace-Lorraine, il semble que, pareille aux litanies dont le sens se perd, pour tant qu'on en ressasse les formules, nous en avons trop parlé, pour y penser encore.

★

M. Hugues Rebell

La France ne peut oublier les événements de 1870 qu'en perdant toute dignité nationale et en refusant de tenir sa place parmi les peuples. On a parlé d'arrangements diplomatiques : l'Alsace, qui est plutôt allemande, resterait à l'Empire; la Lorraine, qui est tout à fait française, nous retournerait. Mais la question de l'Alsace-Lorraine, si importante qu'elle soit, n'est pas la seule. Il y a des hontes sanglantes qui ne s'effacent que dans le sang : j'en suis bien fâché, mais c'est la loi naturelle. Sedan, l'invasion, les villes et les châteaux brûlés, le bombardement de Paris, pouvons-nous porter à présent d'un cœur allègre tout ce passé, quand l'Allemagne s'est rappelé près de deux siècles l'incendie du Palatinat? On a fabriqué, il est vrai, depuis quelques années, de petites morales à l'usage de prétendus dieux qui n'auraient rien d'humain si ce n'est la sénilité : le pardon des injures, le cocu battu et content, l'existence

sans lutte, sans rivalité, sans haine, fondée sur l'amour ou plutôt sur l'indifférence perpétuelle, sont assez à la mode aujourd'hui, au théâtre et ailleurs. Sans doute, certaines gens trouveraient tout à fait admirable, « intellectuelle » même, une France qui pardonnerait. Il y a déjà la ligue patriotique des dames pour le désarmement national ! Il y a aussi le mouvement socialiste et le mouvement individualiste, qui sont plus sérieux et plus redoutables. Nous nous garderons pourtant de les opposer au patriotisme.

Le socialisme, en effet, ne nous paraît qu'une lutte haineuse entre les classes et contre la hiérarchie naturelle ; l'individualisme, un égoïsme étroit et maladroit. Depuis que les réligions ont perdu une partie de leur empire, depuis que le pouvoir du prince et des aristocraties s'est affaibli, l'idée de patrie demeure la plus puissante pour réunir les forces humaines, les discipliner et les employer utilement. C'est d'ailleurs, dans les sociétés modernes, une idée trop nouvelle et trop bien acclimatée pour qu'on puisse la rejeter aujourd'hui. On peut dire qu'elle n'a point produit tous ses fruits, mais qu'elle en a donné déjà de magnifiques et de bien variés. C'est autour d'elle que l'Angleterre a fondé son vaste empire colonial ; c'est elle qui a inspiré l'œuvre d'art la plus féconde du siècle, celle qui, avant d'aller aux snobs, est restée longtemps le terrain de rencontre et d'entente de l'élite : le théâtre de Richard Wagner, si profondément allemand et national, du *Tanhœuser* à la *Tétralogie* et aux *Maîtres Chanteurs*.

J'espère donc que le patriotisme ne disparaîtra point de chez nous, car, à mon sens, les intérêts matériels aussi bien que les intérêts supérieurs des Français dépendent de la force avec laquelle ils conçoivent et éprouvent ce sentiment.

Par malheur, il faut le reconnaître, ce sentiment paraît s'être affaibli ou plutôt endormi. Cette somnolence vient moins de la faiblesse du sentiment lui-même et des mauvaises dispositions de la France, que des circonstances spéciales dans lesquelles se trouve actuellement notre pays.

D'abord, la France, qui, comme les autres peuples, a besoin d'un gouvernement, n'en possède plus en réalité.

Après la guerre, le parti conservateur aurait pu lui donner ce gouvernement qui lui manque, mais le parti conservateur, en France comme ailleurs, a toujours été le plus lâche et le plus abject des partis, sans unité, sans audace, sans action même, en proie aux plus misérables intrigues, gouverné par une petite morale de vieilles dévotes et de sacristains, laissant ses chefs de génie — il en a eu plus d'un! — aller seuls se faire casser la tête. C'est pourquoi la France se voit livrée à ce jeu de bascule des partis, à cette politique sans suite, à cette représentation de dénonciateurs et d'accusés, à ces laveurs de linge sale en public, au parlementarisme enfin dans sa splendeur, ou, pour dire mieux, à l'anarchie democratique, à cette république dont l'action d'éclat, le suprême triomphe, le nouvel Austerlitz est cette impudente farce de l'alliance franco-russe! Devant tant de désordre, de corruptions, de brigandages étalés au grand jour, quel amour la nation peut-elle avoir pour elle-même? Elle cherche en vain ses représentants; elle ne peut plus les reconnaître. Il est probable que si une guerre éclatait entre la France et l'Allemagne, les contradictions et les rivalités, inévitables dans un gouvernement sans chef, rendraient inutiles le courage et le savoir-faire de tant de braves Français, tandis que l'Allemagne aurait cet avantage incomparable de se trouver organisée sous le seul homme, peut-être, en Europe, qui ait encore souci de la grandeur, des droits et des obligations du pouvoir: l'Empereur d'Allemagne!

D'un gouvernement imbécile il faut attendre des lois absurdes: nous avons donc nos lois militaires. On a copié, servilement et mal, l'organisation de l'Allemagne, sans tenir compte des différences de caractère des deux nations, et, laissant l'Allemagne accorder des privilèges à ses soldats en échange de leur sacrifice, on s'est mis à traiter les Français non pas en citoyens qui viennent défendre leur pays, mais en esclaves que l'on peut soumettre, en toute liberté, à des tâches ridicules, incompréhensibles, et même tuer au besoin pour les préparer à la revanche. Jeter le désarroi dans le travail accoutumé, empêcher les hommes de culture supérieure de poursuivre en paix leurs études, encombrer d'un savoir inutile des êtres nés pour des conditions médiocres

et qui vont rechercher les plus hautes, parce que ce diplôme, qui n'a été pour eux qu'une exemption, leur y donne droit ; enfin rendre l'armée odieuse à tous les Français qui ne sont pas officiers : tel a été le résultat des lois militaires, les plus désastreuses, certes, qu'ait promulguées ce gouvernement abominable.

Par-dessus tout, l'esprit juif, l'esprit d'étrangers auxquels l'absence de hiérarchie, la débâcle d'une société ont laissé un rang et une influence prépondérante, a substitué une indifférence de voyageurs, de passants, à l'attachement simple et naturel des nationaux pour leur vieux pays. Un cosmopolitisme grotesque s'est installé chez nous ; un jargon ridicule a mêlé les langues. On a vu apparaître dans les revues où écrivent les israélites le style anglo-franco-germanique, un volapuk à l'usage des nouveaux intellectuels. Les traditions mêmes du pays ont été sur le point de disparaître. L'esprit « rosse », qui se moque de tout et n'aime rien, est une de nos dernières élégances, hélas ! et un cadeau de l'âme juive.

Cependant le sommeil n'est pas la mort. En 1870, la situation était presque pareille. Sous des costumes différents, le même libéralisme, le même socialisme humanitaire, vague, vide et prétentieux, étaient à la mode. Il y a eu pourtant un bel élan national qui, bien conduit, aurait pu avoir d'autres résultats. Aujourd'hui, à Paris, en province, il y a une jeunesse que ne connaissent point encore les chroniqueurs, une jeunesse ardente, pleine de foi, qui ne juge pas qu'un idéal est une jobardise et veut vivre en dehors du niais scepticisme et du mysticisme stérile de ses devanciers. Cette jeunesse-là a pris pour devise le vers du grand poète provençal Mistral : *Creire coundus à la Vitori.* Peut-être pourra-t-elle refaire de la France — ce que la République a laissé croire au monde qu'elle n'était déjà plus — une âme, une nation, une patrie.

★

M. J. F. Raffaëlli

Le sujet de votre enquête est en même temps délicat et grave, puisqu'il s'agit de l'état d'âme français vis-à-vis de nos frères perdus d'Alsace-Lorraine et vis-à-vis

de l'Allemagne. — Vous voulez bien me demander, à moi, artiste, mon opinion sur la question : la voici en toute simplicité, mais aussi avec toutes ses contingences.

Depuis un siècle, des inventions nombreuses ont tout bouleversé autour de nous, car nous avons conquis l'espace : l'éclair électrique porte notre pensée, porte les forces naturelles, la lumière, etc., et des bateaux et des chemins de fer nous portent, nous et nos marchandises, à l'autre bout du monde en quelques jours.

Enfin, au contact de cette accélération du mouvement, notre sensibilité s'est accrue, et cette sensibilité nous a donné de grands besoins de confort qu'il faut satisfaire.

Voilà donc décrit, en quelques lignes, un état d'âme nouveau. Voici que l'espace n'est plus un obstacle, alors que c'est vraiment l'espace qui établit le malentendu et fait que deux peuples sont étrangers l'un à l'autre. — En effet : plus un peuple est éloigné de nous et de notre sphère d'action, plus il nous est étranger. — Or, comme il n'y a plus de distances, il n'y a plus d'étranger à nous, et l'invention de la vapeur a plus fait pour la fraternité des peuples que tous les artistes, les philosophes et les politiques.

Voici donc, je le répète, qu'il n'y plus d'étranger autour de nous, ou du moins que les vieilles nations d'Europe, qui semblaient composer le monde depuis quelques siècles, ne sont plus qu'un assemblage de petits peuples ayant en face d'eux, pour la lutte pour la vie au jour le jour, non plus des Allemands, des Anglais et des Russes, mais bien des Américains du nord, et des Asiatiques.

Je vais mieux m'expliquer.

Une guerre énorme se livre autour de nous, sans que nous semblions nous en douter en France, un peu vieux que nous sommes.

Et, véritablement, les puissances en lutte ne sont plus la France, l'Allemagne, l'Angleterre ou la Russie, mais ce sont bien plutôt l'Europe, l'Amerique, et l'Asie! Or, que représentent ces trois facteurs, l'Europe, l'Amérique et l'Asie?

La vieille Europe représente la partie du monde en possession du pouvoir et de l'argent; l'Amérique représente la partie du monde particulièrement en possession de l'audace et d'un outillage génial; enfin l'Asie représente la partie du monde en possession de ce que j'appellerais un bétail humain innombrable, sans besoins autres qu'une pâture bestiale, c'est-à-dire capable d'accepter de travailler pour la plus maigre pitance.

Dans quel état, étant donné ces capacités diverses, l'Europe se trouve-t-elle ?

Eh bien, en face d'un pareil état des forces humaines et la question ainsi posée, il ne saurait plus être question de nos disputes de clochers. — Non ! mille fois non : il ne saurait plus être question que de l'état de notre vieille Europe devant les forces diverses et irréductibles, et toutes nos chicanes n'ont plus aucune signification, car la maison brûle !

Oui, dans une pareille situation je ne saurais plus voir qu'une solution, et indispensable, et prompte à prendre : *union des nations d'Europe, désarmement.* — Autrement, il n'y a plus à attendre pour nous, Européens, qu'une chose : *la mort.*

★

M. Adrien Yvon

Typographe

L'idée de Patrie est de celles qui renaissent toujours, parce qu'elles intéressent tous les esprits et que chacun les envisageant à un point de vue différent, elles donnent lieu a une inépuisable discussion ; mais elle offre ceci de particulier qu'elle souffre de cette discussion.

De nos jours, cette idée se présente généralement à nous sous trois aspects principaux.

Un *sentiment irraisonné* et une *nécessité*, source d'un noble égoïsme qui est le patriotisme.

Un *préjugé* gênant à la faillite duquel travaille l'internationalisme.

Quelquefois un désintéressement feint qui ne résiste pas au raisonnement; plus rarement une indifférence véritable.

Lequel de ces deux sentiments domine dans la France

de cette fin de siècle? toute la question est là, car le cas particulier de l'antagonisme franco-allemand n'a au fond de raison de nous arrêter que comme point de repère, étant trop récent pour que nous le puissions regarder avec les yeux impartiaux de l'Histoire.

Il est indiscutable que le domaine du patriotisme se soit déplacé, tout comme celui de l'honneur, et qu'il éveille moins la vision d'armées en marche, mais plus généralement l'idée plus philosophique de sociétés rivales, quelles que soient les causes de leur antagonisme. Si le patriotisme découlait uniquement de la perspective d'une guerre, pourquoi, dès lors que l'on agite cette question, l'hypothèse du désarmement s'imposerait-elle, et pourquoi aurions-nous choisi un système de gouvernement dont l'une des missions principales est précisément d'éloigner de nous l'éventualité d'un conflit en subordonnant la déclaration de guerre à l'assentiment de la masse? Les plaies de la guerre ne sont pas une excuse suffisante à l'abdication d'une prétention aussi noble que celle du rang du pays natal parmi les nations.

Le patriotisme, considéré comme sentiment inné, est ou n'est pas en nous; c'est celui que l'on cherche à développer chez l'enfant, et auquel on fait le plus volontiers appel; mais il en est un autre que chacun se crée des débris de celui-là révisé par la raison; le premier est un héritage, il sommeille après une longue fièvre chez ceux qui le possèdent; c'est le second qui vit. Ce dernier cas est le nôtre. Un long repos et, comme conséquence, un excès de civilisation ne nous ont-ils pas accoutumés à ne plus considérer comme aussi collective la conception de la mère-patrie, en réduisant cette conception au clocher, à la famille, à la propriété individuelle, et en reportant l'énergie qu'elle ne réclame plus sur une conception plus intellectuelle? Ce qui revient à dire que si nous aimons encore notre pays, nous sommes moins jaloux de sa force militaire que de sa prépondérance spirituelle, et le cas d'une province perdue diminuant d'importance, nous glissons sur une pente d'autant plus rapide que, la direction nouvelle de notre esprit s'accentuant davantage, une opinion acceptable se dresse, mettant en doute la légalité de la

conquête. Question beaucoup plus grave! que nous ne pouvons éluder sous le prétexte que nous en sommes victimes, puisque nous l'admettons quand les rôles sont renversés, en nous retranchant derrière la raison transparente de civilisation. Mais cette théorie comporte beaucoup trop d'honnêteté pour qu'une masse soit déjà capable de l'admettre, et l'importance du traité de Francfort, résidant pour nous surtout dans la perte de l'Alsace-Lorraine et le traité de commerce imposé, l'apaisement complet, c'est-à-dire l'oubli, est soumis exclusivement à la disparition de ces deux effets devenus causes. C'est d'ailleurs le seul sentiment qui puisse être absolument propre à la jeunesse qui, n'ayant pas vu la guerre, ne peut avoir qu'une opinion de raisonnement, dans laquelle n'entrent comme données tangibles que l'annexion du territoire et les effets du traité en tant que conséquences matérielles de la guerre. Car pour ce qui est de sa sympathie pour les ex-compatriotes, il faut compter avec le temps qui fait de ceux-ci des êtres de plus en plus étrangers, parlant moins notre langue et dont les sentiments se trouvent de plus en plus dénaturés par une ambiance habilement calculée.

Patriote, cette jeunesse l'est-elle ? Elle n'en sait rien et, croirait-elle l'être, elle ne devrait l'affirmer en toute conscience. Sur quoi reposerait une telle affirmation ; quelle raison valable la ferait opter entre ces deux hypothèses : ou bien l'ignorance des exigences de la guerre laisse inviolé le fond d'enthousiasme du caractère français et l'influence du maître d'école ; ou bien la jeune génération s'estime destinée à réparer le mal subi, auquel cas elle met en balance sa sécurité et sa bravoure. A cette question, elle ne peut ni ne doit répondre par des paroles, mais seulement par des actes, actes devant l'accomplissement desquels les plus fervents patriotes surtout hésitent, et reculeront *d'autant plus* qu'ils attendront davantage, jusqu'à ce qu'ils jugent disproportionnés le désir d'agir et les sacrifices à faire. C'est l'aveu tacite de cette disproportion qui grave le nom de l'événement sur les tables de l'Histoire. Ce phénomène est de chaque jour : c'est le deuil, les visites au tombeau s'espaçant, puis le seul anniversaire, parfois, le souvenir subtil, plus pâle, éclipsé en-

fin par de nouveaux incidents. Et les Français de moins de trente ans sont déjà plus prédisposés que les autres à envisager ainsi la guerre de 1870, parce qu'entre leur état d'âme et celui des gens qui firent la dernière campagne il y a le même rapport qu'entre la vue d'un fait et le récit que l'on en entend faire ; la même différence qu'entre le témoignage oculaire et la légende: demain, personne ne sera plus contemporain de cette guerre et chacun la jugera en dehors de tous souvenirs personnels.

Il n'est pas douteux, d'après ce principe, que la proposition d'une guerre trouverait aujourd'hui les premiers diversement impressionnés, mais ralliés, en vertu de leur souplesse plus grande, par le sentiment du devoir impérieux, et les seconds animés surtout d'une excusable rancune, en les supposant débarrassés complètement, — ce qui est impossible, — des influences extérieures plus nombreuses pour eux et de plus de prise. Mais on peut constater que le temps donne à ces influences des racines de plus en plus profondes, et la lutte sur la décision à prendre serait circonscrite entre la soif de vengeance et ces considérations pratiques, encouragées par les efforts des ligues pour les rapprochements internationaux, auxquels s'ajouteraient inconsciemment une naturelle inertie et un amollissement très réel, fruit de l'excès du bien-être dont l'apparition des lois somptuaires est un signe certain. Actuellement, le succès du premier sentiment est encore présumable, ses chances diminuent. Et jusqu'à ce que celles-ci soient nulles, le conflit devenu inévitable et ouvert trouverait toujours également ardents, mais pour des raisons diverses, partisans et adversaires.

Si, des raisons matérielles et philosophiques qui amèneront fatalement à faire rejeter tout projet de guerre, les secondes arrivent à dominer par la voie de l'arbitrage international, ce sera alors le triomphe de la Grande Cause, et ce que, dans l'échec de M. Coppée, il faudrait aujourd'hui regretter le plus, ce ne serait pas l'insuccès de l'appel sans écho et l'affaiblissement du patriotisme en lui-même, mais ce serait la perte de cette source de nobles illusions et d'héroïsmes, si, par ce fait même, nous ne nous acheminions vers le

suprême idéal, vers la Société rêvée, le règne de l'Humanité magnanime, appuyée sur l'union fraternelle de tous les hommes, par un sentiment mutuel de Confiance et de Bonne Foi.

★

M. Michel Corday

Je ne saurais donner une réponse plus sincère à votre questionnaire qu'en l'empruntant entièrement à mon volume *Confession d'un Enfant du Siège*, qui paraissait le jour même où vous expédiiez votre circulaire.

D'abord, il me semble qu'il ne peut y avoir d'opinion *moyenne* du pays, en ce sens que ce pays se partage en deux camps égaux en nombre : ceux qui ont vu consciemment la Guerre ; ceux qui ne l'ont pas vue.

« Ceux qui ont assisté, conscients, à ce grand drame, » n'en parlent aujourd'hui encore — après vingt-sept ans » — qu'avec une ardente émotion. Il a laissé dans leur vie » une trace profonde. Lorsqu'ils recherchent un incident » de leur propre existence, ils le rapportent tous à l'évé- » nement tragique, ils disent : « C'était avant la Guerre, » après la Guerre, avant le Siège, après le Siège... » » Pour s'exalter, ils n'ont qu'à se souvenir. Ils portent » tous une blessure d'orgueil que rouvre leur mé- » moire. » (*Page 12.*)

Quant à nous, au contraire, qui sommes nés aux environs de cette époque :

« L'effroyable tempête n'agite que notre berceau. Des » larmes tombèrent sur nos fronts : mais nous ne les » comprîmes pas... On nous conta ces souvenirs funes- » tes tandis que les ruines fumaient encore, que les » troupes allemandes quittaient à peine notre territoire : » mais nous ne les gardons pas devant les yeux... Cette » éducation inspira à notre enfance la haine de la » silhouette casquée : mais nous ne l'avons pas vue.

« En résumé, ce fut pour nous de l'histoire toute » fraîche, mais de l'histoire.

« Tel est le fossé que l'âge a creusé entre nos aînés » et nous. » (*Page 11.*)

« Les uns ont vu, ont souffert ; les autres ont entendu » raconter. Les premiers se souviennent avec leur cœur ; » les seconds s'indignent d'abord avec leur raison.

« Or, que leur dit la raison? Elle leur dit qu'adoptant » encore l'idée de Patrie, il ne faut rien souffrir qui » l'amoindrisse; que ce serait précisément l'amoindrir » que d'admettre un instant comme définitive l'an- » nexion allemande d'une terre qui fut française; peu » importe, à ce point de vue théorique, que les cita- » dins d'Alsace restent fidèles à leur ancien pays, » comme le disent les uns, ou que les ruraux l'oublient, » comme le prétendent les autres.

« Pour nous, qui n'avons pas connu ces territoires » français, qui n'avons pas vu l'Allemand vainqueur, » nous ne pouvons pas écouter nos souvenirs ; nous » ne pouvons écouter que le langage de la logique » et de l'équité ; je le répète, il nous dit que c'est amoin- » drir l'idée de patrie que de se résigner en pensée à » un abandon définitif.

« Mais de là à réclamer un conflit immédiat, dont » l'issue serait aussi incertaine, mais sûrement aussi » épouvantable que le choc de deux trains lancés l'un » contre l'autre, il y a tout un abîme. Et quel est donc » l'homme qui le franchirait s'il en avait le pouvoir, et » ferait s'entr'égorger, en mettant aux prises les deux » alliances, plus de quatorze millions d'hommes ! » (*pages 329-330*).

★

M. Th. Ruyssen

Professeur agrégé de l'Université, Président de l'Association de la Paix par le Droit.

Permettez-moi, dans la réponse que je vais tenter de faire à votre consultation, au sujet de la question d'Alsace-Lorraine, de ne pas distinguer, aussi nettement que vous le demandez, l'opinion du pays de celle de la jeunesse et de la mienne propre. Les masses ne savent guère diviser les problèmes et sur deux ou trois des quatre questions que vous posez, la majorité n'a sans doute que des idées confuses. Je voudrais simplement parler au nom des hommes de ma génération, nés à la veille ou au lendemain de la guerre, trop jeunes, en tout cas, pour en avoir conservé des souvenirs ou des ressentiments personnels.

1° *Un apaisement s'est-il produit dans nos esprits au*

sujet du traité de Francfort ? — Je vous l'ai dit, les hommes de mon âge n'ont pas vu la guerre; ils n'ont pas ressenti l'humiliation de la défaite et l'angoisse du démembrement. Ils n'ont pas connu l'Alsace-Lorraine terre française et je crois volontiers qu'ils éprouvent moins que leurs pères ces soubresauts fiévreux d'hommes outragés impatients de venger leur honneur. L'idée de « la revanche », au sens purement guerrier du mot, ne les déterminerait pas à quelque folle provocation. Une nouvelle « Ligue des Patriotes » ne rencontrerait pas auprès d'eux grand enthousiasme. Mais d'autre part ces hommes ont grandi au milieu des souvenirs vivants de la guerre et de ses atrocités et ils ont hérité d'une bonne part des colères, trop souvent même des haines de leurs pères. Il n'en est guère qui puissent parler de nos désastres avec sang-froid. La blessure ne saigne pas, mais elle demeure douloureusement irritable. Aussi une guerre avec l'Allemagne ne laisserait-elle aucun indifférent. Elle serait une guerre nationale, une revendication désespérée, elle pourrait, conduite par un chef populaire, susciter de formidables emballements et d'irrésistibles audaces.

2° *Pense-t-on moins à l'Alsace-Lorraine ?* — On y pense peut-être moins souvent, parce que la rupture de l'unité politique, l'amoindrissement des rapports commerciaux, la difficulté des voyages dressent comme un mur de silence autour du *Pays d'empire*. Mais on n'y pense jamais sans une émotion profonde. Peut-être même cette émotion est-elle plus pure, plus réfléchie que par le passé, parce qu'elle est moins faite de regrets ou de colère que de pitié. L'Alsace-Lorraine n'est plus seulement pour les jeunes un lambeau arraché de vive force à la France une et indivisible forgée par notre histoire, elle est avant tout l'opprimée, la prisonnière maintenue, en dépit de ses résistances, dans un système politique qu'elle répudie et soumise à un régime odieux d'exception et de persécution dont tous les actes ont eu dans la conscience française un écho indigné. Il n'est pas de souvenirs plus chers à nos écoliers que les noms de Ney et de Kléber, pas de conte qui les bouleverse davantage que la *dernière classe* de Daudet. J'ai, depuis dix ans, recueilli dans les

écoles nombre de souscriptions en faveur de l'Arbre-de-Noël des Alsaciens-Lorrains : jamais collectes n'ont été plus faciles ni plus fructueuses. Peut-être notre sentiment à l'égard de nos frères annexés trouve-t-il de moins fréquentes occasions de s'exprimer ; mais je ne crois pas qu'il ait rien perdu de sa profondeur, car il survit aux blessures de l'amour-propre national et demeure comme une vivante protestation contre le plus monstrueux déni de justice de cette fin de siècle.

3° *Prévoit-on le moment où la guerre de 1870 sera considérée comme un simple événement historique?* — Aussi la réponse à votre troisième question ne saurait-elle de longtemps échapper à la négative. Libre aux Allemands de répliquer purement et simplement : « Il n'y a pas de question d'Alsace-Lorraine. » La question existe si bien que l'intolérable situation militaire de l'Europe contemporaine y est tout entière suspendue, et nul ne saurait en prédire le terme.

4° *La France veut-elle la guerre avec l'Allemagne?* — Sans hésitation, et si contradictoire que cette réponse puisse sembler à la suite des précédentes, j'ose répondre *non*. Ni les souvenirs de la guerre, ni le désir secret de la revanche, ni le service militaire universel, ni le rajeunissement du prestige français grâce à l'alliance russe n'ont réveillé dans la majorité le désir de la guerre. Ce pays qui, pour reconstituer son armée et sa flotte, a subi, sans mot dire, les charges les plus écrasantes, où le service militaire s'accomplit avec une facilité et une bonne humeur incomparables, ce pays n'est plus désireux de faire l'épreuve de sa force reconquise. Prêt à se soulever tout entier au premier appel, capable de jouer, dans une bataille suprême, son dernier soldat et son dernier million, il ne souhaite pas la guerre, il la craint, même s'il la croit inévitable. Il accueillerait avec joie une solution qui lui permettrait de désarmer sans déshonneur, telle que la neutralisation de l'Alsace-Lorraine.

Ai-je traduit, sans les trahir, les sentiments de la majorité des hommes de mon âge? Je le crois. Je puis, en tous cas, garantir que, depuis quelque dix ans, ces sentiments se sont précisés et affermis dans une fraction de la jeunesse dont il n'est pas, je sup-

pose, sans intérêt de connaître ici l'opinion, je veux dire l'élément jeune du Parti pacifique français. Président d'une association qui compte surtout des jeunes gens, je crois pouvoir indiquer en une formule très simple l'attitude du groupe auquel j'appartiens au sujet des questions que vous posez :

La question d'Alsace-Lorraine est toujours actuelle, toujours vivante. Mais deux éléments en ont varié : les termes dans lesquels elle se pose et les moyens de la résoudre. La question n'est plus de savoir si la France veut recouvrer les provinces perdues et déchirer une page douloureuse de son histoire, mais *si les Alsaciens-Lorrains veulent encore rester français*, — et aucun indice ne nous permet encore d'affirmer le contraire. Il s'agit donc de rendre aux annexés la libre disposition d'eux-mêmes et non pas de les reconquérir par l'épée. La guerre ne répare jamais les maux de la guerre, et l'on n'ose calculer, pour la France, pour l'Allemagne, pour l'Europe entière les conséquences toujours problématiques, d'une guerre de revendication. Cette guerre, s'il le faut, nous la subirons comme les autres ; s'il faut se battre, nous ferons de notre mieux. Mais nous tenterons l'impossible pour prévenir pareille calamité. Ce n'est pas aux hommes de guerre, mais à la conscience humaine, à l'intervention juridique de l'Europe lassée et indignée que nous dénoncerons l'outrageuse situation faite aux Alsaciens-Lorrains ; c'est de la pression de l'opinion, de l'arbitrage et des autres procédés pacifiques de la justice internationale, que nous attendrons la révision d'un traité, dans la forme très régulier, moralement inique : *summum jus, summa injuria* ! (1)

Ce n'est pas le lieu de développer ce thème et de justifier cette espérance contre certains doutes faciles. Nous l'avons fait ailleurs et le ferons encore (2). J'ai simplement voulu résumer l'opinion d'un parti jeune et vigoureux qui a bien le droit de dire son mot sur une question qu'il a toujours étroitement associée à son programme : la solution des querelles nationales par la justice, *la Paix par le Droit !*

(1) Encore une fois, je ne parle ici qu'au nom des jeunes, sans me demander si, sur ce point, les groupes de jeunes gens pacifiques ne continuent pas la tradition inaugurée par leurs aînés.

(2) Voyez notre Revue mensuelle, *la Paix par le Droit*.

*

M. Gustave Larroumet

de l'Institut, Directeur honoraire des Beaux-Arts, Professeur à la Sorbonne.

Une réponse aux graves questions que vous posez ne peut être que très développée ou très brève. Vous ne vous étonnerez pas que je choisisse le second parti.

Je crois que la génération qui a fait ou vu la guerre de 1870-1871, c'est-à-dire pour les hommes qui, à cette date, avaient de seize à trente-cinq ans, le souvenir de la mutilation ne s'est pas affaibli. Ils auraient pu oublier la défaite, car nous avons assez de victoires dans notre passé pour qu'une campagne malheureuse n'entame pas notre honneur. Mais l'arrachement inutile de l'Alsace-Lorraine ne pouvait s'oublier. Tant que des Français regretteront d'avoir été séparés de la France par la force, la France est engagée envers eux.

Pour la jeunesse actuelle, je ne me reconnais pas le droit de parler en son nom. Elle a l'âge d'homme ; elle pense et écrit. Elle peut dire son sentiment.

J'estime que, à cette heure, la France, dans son ensemble, ne désire nullement la guerre, car elle comprend qu'une guerre serait formidable et décisive. Ce n'est la faute de personne, jeunes ou vieux, si jusqu'à ces derniers temps la France se trouvait à un contre trois et si, pour le moment, ses alliances ne peuvent être que défensives.

J'estime enfin que, si la guerre éclatait, jeunes et vieux iraient du même cœur et avec la même résolution, car alors il ne s'agirait plus de fierté nationale ni même d'intégrité territoriale, mais de vaincre pour continuer d'exister.

*

M. le docteur Albert Prieur

Secrétaire de la rédaction de la *Tribune médicale*.

Si l'on faisait au questionnaire que vous avez eu l'amabilité de m'adresser les réponses qui viennent immédiatement à l'esprit, on répondrait séance tenante *oui* aux trois premières questions et *non* à la quatrième... et ce faisant, on sacrifierait beaucoup aux apparences.

Il est, je crois, impossible de répondre d'une façon catégorique, dans un sens quelconque, à ces quatre questions, car elles évoquent un état particulier de la psychologie de notre pays catégoriquement indéfinissable, une époque trouble dans laquelle s'entremêlent une foule d'éléments disparates, — une forme nouvelle et encore mal conçue de l'*opinion*. En ce moment je comparerai volontiers cette dernière à un mélange de produits différents qui se trouvent en contact pour la première fois et dont les réactions réciproques donnent des précipités qui troublent l'ensemble et n'ont pu gagner encore le fond du récipient. *L'opinion d'aujourd'hui comprend trop de gens et englobe trop de choses* pour qu'on puisse encore exactement savoir sa véritable signification.

S'y efforcer, toutefois, ne manque pas d'intérêt.

A. — Je ne crois pas qu'un *apaisement réel* se soit fait dans nos esprits au sujet du traité de Francfort; ce qui donne le change, c'est qu'il s'est fait un apaisement dans la façon qu'on imagine aujourd'hui de le reviser. Une des réactions nouvelles qui se sont produites dans l'opinion est due à l'intervention de la *diplomatie populaire*. C'est un fait tout nouveau. Auparavant les peuples ne voyaient des grands événements que les résultats : ils cherchent maintenant à en comprendre les causes et à en découvrir les rouages : la presse a appris aux peuples les machinations — réelles ou non — des cabinets européens, et la guerre a perdu, du coup, son exclusif apanage de panacée universelle. L'opinion raisonne et croit savoir : la majorité du pays espère en l'*annulation pacifique* du traité de Francfort.

B. — C'est cette intervention rivale du *raisonnement* à côté du *sentiment* qui fait qu'une *guerre venant à surgir entre les deux nations ne trouverait pas un accueil favorable*. Ce n'est pas que l'idée de la paix universelle, qui fait certes des progrès, ait à ce point diminué les sentiments belliqueux de la France qu'elle redoute une guerre et ses massacres... non, mais on commence à se dire, sans trop chercher le comment, qu'une guerre pourrait être *inutile* pour arriver aux résultats dont il s'agit. Je crois le Français tout aussi *belliqueux*, mais je ne verrais pas la guerre aussi *facilement populaire*.

C. — Un grand nombre d'autres facteurs seraient à considérer dans la genèse de cette impopularité naissante et croissante de la guerre. Parmi eux le service obligatoire a été un des plus actifs *surtout en France*. Quand le métier de soldat devient *obligatoire*, la guerre en arrive vite à n'être qu'une *nécessité* : les nécessités sont toujours impopulaires.

Mais laissons de côté ce point de vue sur lequel on a beaucoup écrit, il en est un autre que je veux brièvement indiquer relatif à la disparition progressive des préoccupations guerrières. Il est certain que tandis que l'État demande à chacun une part plus active dans le métier des armes, *chacun arrive peu à peu à croire que sa participation individuelle est de moins en moins indispensable*, et cela est dû à l'importance grandissante des descriptions et des discussions de l'*engin*. L'opinion s'est tout d'abord seulement intéressée aux questions d'armement et aux découvertes scientifiques de l'industrie militaire : elle s'y est bientôt passionnée. Aussi, à mesure que grossissait à ses yeux l'importance des progrès réalisés — ou espérés — de l'engin, *à mesure diminuait dans la conscience de chacun l'idée de la coopération indispensable de son courage et de sa virilité*. La *chose* grandissant, l'*homme* se comprenait diminué : il marche par sa tiédeur à une sorte de passivité qu'il ne prévoit pas impossible.

D. — En résumé je crois qu'on pense toujours autant à l'Alsace, et que rien n'indique que le traité de Francfort soit en passe de devenir un événement purement historique. Seules les manifestations de ces préoccupations ont notablement changé, et c'est dans les modifications profondes qu'a subies l'opinion considérée en elle-même et vis-à-vis de la guerre en général, qu'il faut chercher la cause de ce changement et l'explication de ces apparences.

Il faudrait ici faire intervenir d'autres considérations sur l'influence des changements qui se sont produits concurremment dans l'opinion au delà du Rhin..... mais cette lettre est déjà beaucoup trop longue, beaucoup plus longue que je ne le voulais.

*

M. l'abbé L. Pichot

President de la Société de la Paix de Felletin.

Depuis que je m'occupe de l'œuvre de la Paix, j'ai réfléchi beaucoup à la question de *l'Alsace-Lorraine*; j'ai eu occasion d'en parler et d'en entendre parler. On sait que cette question est la cause de l'état de l'Europe depuis 25 ans, et à peu près le dernier obstacle à un désarmement, au moins partiel. Il convient donc de l'examiner et de l'étudier avec calme. Votre enquête aura cette conséquence.

Je suis convaincu qu'un apaisement réel s'est fait dans les esprits, et on peut prévoir très bien un moment, même prochain, où la guerre de 1870-1871 ne sera considérée que comme un événement purement historique.

On pense en réalité à *l'Alsace-Lorraine*, et on en parle moins, beaucoup moins qu'on n'en parlait au moment où Gambetta donnait le conseil « d'en parler moins et d'y penser davantage ». Il n'y a guère à y penser et à en parler que des hommes calmes et sans haine, et ils n'y pensent, ils n'en parlent que pour constater et déplorer les déplorables conséquences d'un événement qui a retardé la civilisation d'un demi-siècle.

Il reste bien encore quelques-uns de ces chauvins que les instituteurs ont élevés de 1870 à 1880. Mais leur chauvinisme est si artificiel, si peu sincère en général, qu'on ne les prend pas au sérieux quand ils parlent de « revanche » ou qu'ils transportent, sur une carte, la frontière de la France jusqu'au Rhin. Il faut en dire autant des hommes politiques, de plus en plus rares d'ailleurs, qui se faisaient de ces mots « la revanche », « nos frontières » tout un programme.

On a compris d'une façon pratique que la guerre ne résout rien, que les mêmes difficultés (sinon de plus grandes) subsisteraient après comme avant. On a compris que ce tribunal de la force est aveugle, ne prononce jamais en dernier ressort et que ses décisions peuvent indifféremment se contredire ou se confirmer. On a compris enfin qu'il fallait bien s'en rapporter à une dernière décision et que condamnés par la force nous n'avions d'autres recours que d'en appeler à la justice, à la raison. Nous n'avons pas osé encore prononcer ce mot mais il

est dans les cœurs. S'il s'est trouvé, il y a quelques années, des Parisiens à Paris pour insulter l'impératrice d'Allemagne, pour ne pas comprendre la haute délicatesse de l'empereur nous envoyant sa mère, il faut bien reconnaître que ce qui a pu se produire à Paris, où toutes les contradictions se rencontrent, n'aurait pu se produire et ne se serait pas produit ailleurs. Cela ne veut pas dire qu'on ne trouve plus de *vrai patriotisme*, de ce patriotisme que révolte l'injustice, mais auquel l'injustice répugne aussi bien quand elle est commise par la France que contre la France. Ce patriotisme éclairé, calme et sage qui consiste à aimer simplement son pays sans fanfaronnade, sans haïr l'étranger, existe encore, mais il s'est distingué du patriotisme barbare, aveugle et emporté que Tolstoï a pu appeler « *la pire des injustices* ». Et c'est à juste titre, c'est avec raison que nous devenons un peuple pacifique.

Une guerre, même avec l'Allemagne, serait très mal accueillie en France surtout dans le peuple et la jeunesse, cette jeunesse qui a séjourné trois ans dans la caserne. La jeunesse écolière, des lycées officiels et des maisons libres, est davantage imbue des idées anciennes; elle se ressent davantage des doctrines patriotiques qu'on a tenté de faire pénétrer dans l'école il y a vingt ans. Mais elle se modifie pendant le service militaire.

J'ai interrogé beaucoup de militaires de l'active et de la réserve, je n'en n'ai pas trouvé un seul admettant, un instant, la possibilité, l'utilité d'une guerre avec l'Allemagne. Aucun d'eux ne m'a jamais paru voir dans l'Allemagne « *l'Ennemi* ».

Il en est de même exactement dans le peuple. Tout le monde voit la possibilité de supprimer la guerre, de la remplacer par la justice, par des tribunaux d'arbitrage.

J'ai interrogé des ouvriers, *au hasard*, la réponse a été partout la même : « Il faut rendre la guerre aussi rare » que possible... il y a disproportion absolue entre les » bénéfices qu'on retire de la guerre et les sacrifices énor- » mes qu'elle coûte... Pourquoi nous faire battre ?... » La justice, la justice pour tous !... »—« Ah ! Monsieur, si j'étais ministre de la guerre ! » me disait un jour l'un d'eux. Il voulait dire que dans son bon sens il aurait bientôt trouvé et proposé une solution au mal qui ruine

en ce moment l'Europe. Il avait compris que cette organisation de la violence, de l'injustice, cette préparation de la guerre (pire que la guerre elle-même), que le militarisme et son auxiliaire, le faux patriotisme, sont la cause de tous les maux et désordres actuels. Il avait compris que « *les armées permanentes* » et « *la paix armée* » c'est « *la guerre permanente* ». Il m'exposa clairement des méthodes capables d'empêcher la guerre.

Je sais cependant que dans certains régiments *on fait du patriotisme.* On fait chanter, dans l'un d'eux qu'on m'a cité, des chants patriotiques où *l'Ennemi* est désigné par son nom ; on y proclame des ordres du jour dans le ton le plus guerrier. Je sais que la presse, comprenant à rebours son rôle, fait écho aux phrases sonores et vides. Sur ce point plus encore que sur d'autres la presse ne dirige pas, elle est dirigée, dirigée par l'opinion d'une infime minorité.

J'avoue que j'ai été scandalisé de la lâcheté de cette presse quand j'ai appris que le Rédacteur d'un journal indépendant ne voulait même pas se faire l'écho d'un vœu bien légitime réclamant la suppression des périodes, parfaitement inutiles, de l'aveu de tous, qu'on appelle « *les 28 jours* ».

Cela m'a prouvé que tout était possible et que si le gouvernement prenait sur lui de faire chanter la guerre par la presse qui est à son service, si, comme l'Empire, il envoyait au fond des provinces des « *camelots* » pour crier « à Berlin !!! » il arriverait encore à se faire une majorité suffisante avec les désœuvrés, les mécontents et les fous, qui crient toujours (1).

L'absolution qu'il obtiendrait de la sorte n'en serait pas moins extorquée et il pourrait en payer cher les conséquences.

La guerre est contraire aux intérêts de tous ; elle n'est dans les vœux d'aucun Français, s'il se souvient qu'il doit être premièrement *un homme.*

(1) Cela s'est vu lors de l'expédition de Madagascar. Je me souviens que le ministre d'alors disait à peu près ceci : Nous pouvons bien entreprendre cette campagne attendu qu'il y a longtemps que nous n'avons pas eu de guerre et que nous n'en avons pas en perspective avec les puissances de l'Europe. Or il sut trouver pour comprendre cette haute considération, une majorité dans la chambre et la presse. C'est cette même presse, dont l'enthousiasme lors du départ pour

★

M. Maurice Charnay

En remontant à dix-sept ans en arrière, je me rappelle qu'étant aux grandes manœuvres dans les environs de Montargis, à Ferrières, l'aubergiste qui nous donnait, suivant l'usage, place au feu pour faire cuire la soupe militaire, fut terrifiée à notre approche. Elle n'avait pas vu de soldats depuis l'envahissement de sa maison par les Prussiens et croyait que nous allions répéter leurs actes de violence.

Le souvenir de la bonne femme, à la réflexion, n'était d'ailleurs pas trop amer ; car, si ses hôtes avaient eu des exigences, ils s'étaient montrés généreux ; ils lui avaient laissé en partant plein son tablier, disait-elle, de pièces blanches, payant très cher et trompés sur la quantité comme sur la qualité de la marchandise.

Après avoir bien vite sondé notre maigre solde de troupiers guerroyant pour rire, elle nous témoigna quelque dédain, et plus d'ennui certainement qu'aux Prussiens, qui, du moins, avaient rempli son tablier. Tout le temps de notre court passage, nous sommes restés pour elle des ennemis, ni Français, ni Allemands, mais soldats, envahisseurs, capables d'exactions et de brutalité.

Il faudrait pouvoir demander a cette aubergiste, aujourd'hui, ce qu'elle pense de l'Alsace-Lorraine. Moi, je crois qu'elle n'en pense rien du tout, mais qu'elle a peur instinctivement de la guerre, de ceux qui la font et de toutes les causes d'où elle peut naître, si toutefois les préoccupations des gazetiers du boulevard ont jamais pénétré jusqu'à la campagne de Montargis.

Une autre fois, en Vendée, également pendant des manœuvres, je vis tout le long de la route les soldats voler des raisins, des pommes, des noix, des poules, tuer les chiens et les chats, sous l'œil complaisant des officiers. Une batterie campa dans un champ bordé de

Madagascar contrastait avec les douleurs que devait causer la perte de plusieurs milliers de nos soldats, c'est cette même presse qui s'apitoyait, il y a quelques mois, sur les victimes du bazar de la charité... Cela prouve encore une fois que tout est possible, que les hommes peuvent changer et surtout qu'ils peuvent agir contre leurs intérêts les plus évidents.

vignes : le lendemain, la récolte était faite. Les paysans nous regardaient, là et ailleurs, avec des yeux de colère, on sentait leur haine doublée d'impuissance devant ces inévitables excès.

Quelques années plus tôt, pendant la guerre qui devait diminuer la France de l'Alsace-Lorraine, je connaissais un jeune professeur de vingt-cinq ans, Alsacien de naissance. Il resta en province, très loin de la frontière, occupé à nous faire déchiffrer le grimoire, tandis que de beaucoup plus jeunes que lui, venus de tous les départements non envahis, luttaient contre les futurs conquérants de l'Alsace. Le jeune professeur a vingt-six ans de plus, comme nous tous ; il occupe un très bon emploi à Paris, et dernièrement on lui a donné la décoration, mais ce n'est pas pour faits de guerre. Il est d'ailleurs patriote, et le dit chaque fois qu'il en a l'occasion.

J'ai pour camarade un rédacteur de journaux chauvins, l'un de ceux qui s'acharnent le plus contre le malheureux capitaine Dreyfus, bien qu'il ignore comme vous ou moi les motifs de son effroyable condamnation. Le camarade en question n'est pas sûr de sa nationalité ; il est passé d'un pays à l'autre pour tâcher d'échapper au service militaire ; il y a réussi. Mais pendant la fureur boulangiste, il était garde du corps auprès du général qui devait rendre les provinces-sœurs à la France.

Par ces exemples, — on pourrait les multiplier, — j'essaye de me rendre compte de la réalité et de la sincérité des sentiments de revanche nationale ; n'ayant garde de généraliser, car rien n'est si vague et si mobile que l'esprit des collectivités ou des foules.

D'autres symptômes, dans le présent, sont de nature à tranquilliser les gens pacifiques sur les ardeurs guerrières du pays. C'est d'abord le soin avec lequel la bourgeoisie cherche à s'exonérer des charges militaires ; les jeunes bourgeois, pris individuellement, ont le point d'honneur très développé par l'éducation, ils sont capables de recevoir un coup d'épée au sujet de leurs maîtresses ; mais, pris en corps, ils sont essentiellement lâches, et plus pressés de jouir des richesses accumulées par leurs parents que de reconquérir l'Alsace-Lorraine.

Un seul danger, de ce côté, peut être à craindre ; dans

le cas où une guerre nationale devrait servir de diversion aux difficultés de la politique intérieure, pour assurer pendant une nouvelle période les rapines du monde capitaliste : alors, la guerre ne serait pas impossible, mais les bourgeois et leurs enfants s'arrangeraient pour la diriger de loin ; ils s'enrichiraient dans les fournitures de souliers de carton, et, la paix conclue, ils se distribueraient de formidables indemnités, comme en 1871.

Du côté du peuple de misère, on commence à avoir la nausée du patriotisme, de l'armée, de la presse subventionnée qui entretient les « grands courants » du dit patriotisme. On proteste avec plus d'énergie contre les violences des chefs militaires. Les fils d'ouvriers, au moins autant que les fils de bourgeois, redoutent les puanteurs de la vie de caserne ; ne pouvant se faire exempter, ils désertent. En temps de guerre, il se produirait certainement de nombreux vides dans les rangs, et c'est une autre guerre qui éclaterait par derrière ; cette considération est peut-être assez forte pour ajourner indéfiniment la revanche, malgré les patriotes de profession dont le nombre diminue tous les jours, malgré les gouvernants qui ne peuvent chercher la diversion extérieure sans s'exposer chez eux à de pénibles désagréments.

En résumé, les chances de paix paraissent être plus nombreuses que les chances de guerre, et toute idée de guerre se résume pour la France dans la revendication de l'Alsace-Lorraine, qui n'intéresse plus personne, à l'exception des plumitifs dont le métier est d'exciter la foule, des candidats qui en tirent de sûrs effets de tribune, des gouvernants qui se maintiennent à l'aide des crimes de haute trahison.

Je ne puis donner qu'une opinion personnelle, car je n'ai pas qualité pour interpréter celle du pays moyen, ou même de la jeunesse, si tant est qu'ils en aient une.

Je sais toutefois que, dans le parti socialiste et ouvrier, la revanche apparaît de plus en plus avec son véritable caractère de spéculation politique et d'attrape-nigauds. La mêlée qu'on y prépare mettra aux prises, non deux races, mais deux classes ; à ce moment, les bourgeois français seront les premiers à oublier l'Alsace-Lorraine,

pour faire alliance avec ceux de Prusse. Les travailleurs des deux pays auront une terrible revanche à prendre.

★

M. Firmin Roz

S'il n'est pas de torture dont l'acuité ne s'émousse à la longue, je crois à quelque apaisement chez nous au sujet du traité de Francfort. La vie continue, l'attention est détournée vers les tâches quotidiennes : de là l'illusion d'une détente. Mais le mal de l'Europe suffirait à nous rappeler notre propre mutilation, car il en est issu, comme une fièvre.

L'oubli dès lors me paraît difficile. En dehors même du sentiment, qui garde pourtant une singulière puissance chez tous ceux, je crois, dont les yeux d'enfant ont vu l'Alsace et la Lorraine sur les cartes de France, il reste assez de raisons de se souvenir. D'abord, on ne nous oublie pas, là-bas ; on n'accepte pas le fait accompli. Et puis la brèche est toujours ouverte et nous avons beau veiller : la paix armée entraîne des désastres pires peut-être que ceux de la guerre.

Dans ces conditions, il me semble que, même pour l'Europe (que sera-ce donc pour nous?) la guerre de 1870-1871 ne pourra jamais devenir, tant que seront maintenus ses résultats, un événement purement historique. Elle reste un fait encore agissant et une vivante leçon d'immoralité, inaugurée par une insulte à la vérité et close par une insulte au droit. La victoire est légitime, non l'égorgement.

Ai-je besoin de conclure? Rien ne doit paraître plus désirable, plus nécessaire que de reprendre nos provinces perdues. Souhaiter la guerre, dira sans doute M. Prudhomme, c'est risquer la défaite. Cela vaut encore mieux que de l'accepter.

Je n'ai pas de raison de croire que l'opinion de la jeunesse soit, aujourd'hui, très différente de la mienne, non plus que l'opinion moyenne du pays. La conscience nationale s'éveillerait bien vite dans une heure suprême. C'est déjà trop qu'elle sommeille. On l'endort avec des chansons nouvelles et de vieux refrains : fraternité, bonheur de tous, humanité, victoires pacifiques, pres-

tige intellectuel... Qu'elle y prenne garde. Le devoir de chaque nation est de faire servir au bien universel *sa propre grandeur*. Il faut donc d'abord qu'elle soit grande. Pour cela il ne suffit pas d'exporter des « romans parisiens » et de fournir Berlin de vaudevilles.

★

M. Edouard Dujardin

Je n'ai pas de haine contre l'Allemagne, et j'ignore si l'Alsace-Lorraine doit-être terre allemande ou terre française. La guerre de 1870-1871 a été un affreux malheur ; mais il n'y a pas à prendre de revanche. L'idée d'une guerre nouvelle ne peut inspirer que de l'horreur.

★

M. Henri de Régnier

Je crois que la question d'Alsace-Lorraine est devenue surtout une affaire de vanité nationale. L'annexion reste une marque de notre infériorité momentanée et c'est ce souvenir qui est pénible à notre orgueil. Ce serait donc, aussi bien qu'une rectification de territoire, toute autre compensation publique qui pourrait guérir cette rancune; elle provient peut-être moins d'un fait matériel que d'un sentiment qui y a son origine, mais existe assez en lui-même pour prendre fin à quelque satisfaction honorable qui lui serait donnée.

★

M. Jacques Dumas

Docteur en droit, ancien Président de l'Association de la Paix par le Droit.

Je ne crois pas qu'un apaisement se soit fait dans nos esprits, au sujet du traité de Francfort. Je ne crois pas qu'on pense moins à l'Alsace-Lorraine, de ce côté-ci du Rhin, qu'il y a 10 ou 20 ans. Je ne crois pas non plus qu'il faille prévoir un moment où la guerre de 1870-1871 n'apparaîtra plus que comme un événement historique. Mais j'espère du plus profond de mon âme, — et je crois — que si une guerre venait à surgir entre la France et l'Allemagne, elle ne trouverait pas chez nous un accueil favorable.

Cette dernière proposition n'est nullement en désaccord avec celles qui la précèdent. Ce qui serait illogique, au contraire, ce serait de prétendre qu'alors que tous les esprits sont encore pénétrés des conséquences funestes de la guerre, il puisse y avoir, dans les mêmes esprits, une tendance sérieuse à une guerre nouvelle.

Le sentiment du droit des peuples et de l'indépendance des nationalités, mis en éveil par la violation flagrante qui en a été faite en 1870, doit conduire à retenir éternellement le souvenir du traité de Francfort, comme celui de la plus monstrueuse iniquité de l'histoire d'Europe, et, en même temps, à proscrire définitivement le recours à la force qui ne peut aboutir qu'au demembrement du territoire et à l'asservissement des populations.

La haine de la guerre, prêchée par les philosophes de tous les siècles, n'a commencé à s'emparer réellement de la conscience nationale que depuis 1870. Aujourd'hui il n'y a plus de réunion publique où l'on n'entende affirmer quelque proposition de foi anti-guerrière. Tous les ministres affirment, à la Chambre comme au Sénat, que les préparatifs de guerre eux-mêmes ne sont faits que contre la guerre, et que la préoccupation de la Paix est l'unique inspiratrice des conventions internationales et des alliances politiques. Il y a déjà huit ans qu'on a combattu et battu le général Boulanger aux cris de « *Pas de Sedan* ». Depuis lors, les diplomates de carrière, tels que le baron de Courcel, ont adhéré au mouvement pacifique. Les littérateurs s'y associent quoiqu'ils n'aient pas l'honneur de la conduite. Il suffit de citer *Sur l'Eau* de Guy de Maupassant, la *Débâcle* de Zola et la *Douleur des autres* de Charles Epheyre. Et parmi la jeunesse, dans les milieux où les cœurs sont le plus ardents, et où naguère palpitait la fibre militaire, on sent monter une puissante aspiration à la Paix, un désir très conscient et nettement formulé de substituer l'émulation des luttes scientifiques à celle des champs de bataille. Les maîtres de l'université ont, sur ce point, donné l'exemple à leurs élèves. Qu'il suffise de rappeler les discours de M. Lavisse aux fêtes de Meudon, en 1889, et de Montpellier, en 1890 ; les déclarations de Pasteur à son Jubilé ; les

exhortations de M. Albert Sorel à la distribution des prix de l'école Alsacienne en 1895. Et quel symptôme aussi que les progrès toujours croissants des Sociétés dont le maintien et l'affermissement de la Paix sont l'objet principal. Tous ces indices ne prouvent-ils pas qu'une proposition de guerre rencontrerait en France le plus mauvais accueil ?

Mais, en même temps, ce qui prouve que la haine de la guerre n'implique ni la ratification du traité de Francfort, ni l'oubli des provinces perdues, c'est que les plus chauds partisans de la Paix sont des patriotes qui n'ont répudié les idées belliqueuses qu'à cause de l'impuissance de la guerre à faire respecter le droit, et dont toute l'ambition tend à faire prévaloir dans les affaires internationales l'application d'une justice impartiale et sereine. C'est Gambetta qui, le premier, dans son discours de Cherbourg en 1880, a dit en parlant de l'Alsace et de la Lorraine : « *Les grandes Réparations peuvent sortir du droit.* » Et depuis, l'unique but de ceux qui préfèrent la Paix à la Guerre a toujours été de faire résoudre les litiges internationaux, et surtout le grand litige qui reste saignant depuis 27 années, par des juges irrécusables dont la parole dominerait toutes les voix des canons. Demander la revanche à la force armée, ce serait, même en cas de victoire, s'exposer de la part de l'Allemagne au maintien de toutes les prétentions soutenues depuis 1870. Une guerre n'amènerait qu'une solution provisoire, et enfanterait pour le lendemain de nouvelles causes de guerre. Mais si une fois la voix du droit était écoutée, la réparation serait définitive. N'a-t-on pas le devoir d'attendre avec confiance l'heure certaine de l'immanente justice des choses? Telle est mon opinion personnelle. Je crois qu'elle est aussi celle de la Jeunesse et du Pays.

★

M. Jean Baffier

Ouvrier sculpteur.

Il fut un temps où je lisais seulement les mots écrits ; depuis je me suis adonné à lire entre les lignes. C'est plein d'intérêt et surtout très édifiant. Ainsi, après avoir lu votre lettre et le questionnaire que vous m'avez

fait l'honneur de m'adresser au sujet du traité de Francfort et de l'Alsace-Lorraine, je pensais au Bas-Empire. Croyez-vous que c'est étrange et mystérieux, étant donné l'homme que je suis !

Aussitôt j'eus l'idée de consulter le petit dictionnaire Larousse, et à l'article Bas-Empire, j'ai lu ceci : « *Au moment où Constantin Dragosès, le dernier successeur de Justinien, défendait courageusement la ville et les remparts, les moines de Byzance se livraient, âprement, à de petites discussions sur un point de discipline intérieure.*

Notre société actuelle doit donner à peu près, je pense, l'image de Byzance au temps de Constantin Dragosès.

Pendant que de rares caractères qui conservent, avec les vertus françaises, la grande âme celtique, luttent, peinent, souffrent et meurent pour défendre énergiquement les nobles traditions nationales et cette admirable religion du sol attaquée, désagrégée par l'esprit mauvais, dissolvant, des races cosmopolites, athées, matérialistes et mercantiles ; pendant que des hommes patients, abnègues et courageux travaillent en désespérés pour remettre dans leur axe les forces vives qui doivent conduire notre Nation à ses destinées rationnelles, vous autres, Maîtres et jeunes Maîtres, vous emplissez vos livres, vos journaux de questions oiseuses, de théories philosophiques, frivoles ou spécieuses. Vos salons et vos clubs, vos tribunes et vos chaires, vos académies et vos tripots ne retentissent que du bruit de rhétoriques verbeuses, de fariboles puériles, ou de sales affaires. Et tout cela agrémenté d'une idéologie étique, d'une religion de simagrées, d'une vague sociologie, tristes échantillons d'un état d'âme putride. Et le pire malheur, c'est que tous vos faits et dits sont portés jusqu'au fin fond de nos hameaux, par l'industrialisme outrancier et le mercantilisme abject, lesquels travaillent de concert, avec âpreté, pour déprimer tout ce qui reste de virilité saine, de vertu digne, de religion élevée et d'art noble sur notre belle Terre Celtique.

Vous voyez les dangers au delà du Rhin, de l'autre côté de la Manche, mais ils sont en vous, les plus redoutables de vos ennemis. C'est cette science matérialiste, analyste et fragmentaire, cet éclectisme émollient qui vous rongent les moelles, qui vous minent le sang, qui vous

amollissent le cœur, qui vous détrempent l'âme. C'est cet esprit d'irréligion et de turpitude qui détruit, chez vous, tout caractère, toute volonté, toute capacité synthétique. Et sans caractère, sans volonté, sans capacité synthétique, l'homme le mieux doué, fût-il un génie, ne peut rien édifier d'utile.

Vous êtes à tel point désemparés, aveuglés que vous avez perdu le sens commun. Vous n'apercevez même pas que cette corde vibrante que nous dénommons, nous autres, la religion du sol et que vous appelez le patriotisme, s'est rompue sous vos doigts insensibles. Depuis cent ans et plus que, de père en fils, vous la grattez à tout propos et hors de propos, cette corde, elle s'est usée, elle s'est cassée, et, au lieu de chercher à la renouer, vous grattez toujours la place sans vous rendre compte que rien n'est sous vos doigts, que rien ne vibre plus à vos sens engourdis, morts.

Et vous continuez de crier « Progrès », dans un pays démoralisé, aveuli, abîmé, anarchisé jusqu'aux moelles, bientôt stérile et endetté de quarante milliards. Vous chantez l'amour et la gloire sous un climat déréglé, et dénaturé par le saccage criminel du sol sur lequel on voit naître, en place des forêts grandioses, de belles végétations et des magistrales conceptions d'art autochtone, les usines, les bureaux de bienfaisance, les hospices et hôpitaux, les pénitenciers et les prisons, les casernes, les maisons de débauche et de turpitude, les hangars, les magasins et les tripots de la haute Banque cosmopolite, cette puissance formidablement destructive que nous subissons depuis plus de cent ans et qui est en train de nous réduire au plus honteux des servages.

Vous clamez la liberté à notre pauvre nation. Hélas ! elle n'aura bientôt plus ni un coin de terre, ni un homme qui, bon gré, mal gré, ne soient vendus ou à vendre.

Vous parlez de revanche à des armées constituées en troupeaux, que vous ne pourriez ni alimenter ni manœuvrer en temps de guerre, et je défie un vrai capitaine de me donner le démenti pour ce jugement.

Insensés ! vous ressemblez à ces fous qui s'imaginent se promener dans des palais magnifiques entourés de

jardins splendides. Ils ramassent des brassées de pierres et croient que c'est de l'or qu'ils étreignent en les pressant sur leur sein.

*

M. Victor Barrucand

Ouvrez le *Figaro* du 5 juillet 1870, vous y lirez un article de Francis Magnard qui semble avoir été écrit avec de l'eau-forte tant le trait en est encore mordant. Vous y verrez qu'on peut être conservateur et homme d'esprit sans être patriote comme M. Déroulède. Le scepticisme politique est, au dire de Magnard, « la seule opinion à laquelle puisse souscrire un homme sain d'esprit », et il ajoute, pour bien marquer qu'il n'a point en vue un quelconque badinage philosophique : « Le scepticisme est une opinion réfléchie qui ne songe pas plus à attaquer le gouvernement qu'elle ne le défendrait en cas de danger. »

Tout l'article serait à citer. Prenons au hasard :

« Rien n'est plus terrible, rien n'a fait plus de mal à l'humanité que les héros. — Non content d'être un héros, Barbès fut un martyr. Je crois sincèrement que, dans l'état actuel des esprits, les martyrs sont aussi inutiles que les héros. » — Tournez quelques feuillets, le mardi 12 juillet 1870, à la veille de la guerre, Francis Magnard écrit : « Le peuple qui paie de son sang les erreurs et les complications diplomatiques se console en pensant à cette fumée qui s'appelle la gloire. Quant aux journaux, ils se sont précipités avec une sorte de fièvre sur cette proie à nouvelles et à émotions. Au lieu de jouer un rôle de modérateur, au lieu de rechercher jusqu'à la dernière heure les possibilités d'arrangement, ils ont attisé le feu ; ils ont... j'hésite à prononcer le mot... ils ont sorti de l'armoire certains clichés d'un effet malheureusement infaillible — équilibre européen, patriotisme, honneur de la France, trône de Charles-Quint — et certainement ils ont une grosse part dans la rapidité menaçante avec laquelle ont marché les événements.

« Certes, je ne veux pas les comparer, ces journalistes guerriers, à ce rodomont de comédie qui portait des moustaches en temps de paix et des lunettes en temps

de guerre, mais enfin je suis obligé de faire remarquer à ces amis des luttes sanglantes, à ces vaillants qui brûlent de venger l'outrage quinquagénaire et mérité de Waterloo, que bien des mères, bien des femmes, bien des orphelins pleureront, tandis qu'ils célébreront après la bataille les bienfaits de la paix magnanime et qu'ils calmeront avec majesté l'opinion surexcitée par eux jusqu'à la fureur.

« Les hasards de la vie m'ayant fait naître dans un pays, grandir et vivre dans un autre, je suis malgré moi *citoyen du monde* et comme tel je me sens en bonne posture pour analyser un peu ces syllabes dont l'effet est tout puissant : pa-tri-o-tis-me. Cela est permis, je pense?... » Suit l'analyse qu'on peut encore recommander aujourd'hui aux journalistes guerriers.

Voulez-vous maintenant me permettre de citer encore, dans l'intérêt de votre enquête, qui n'est en somme qu'une enquête sur *l'évolution du patriotisme*, l'opinion d'Anacharsis Cloots, l'orateur du *genre humain*, le rêveur de la république universelle, que les internationalistes modernes ne désavoueront pas? Cela est pris dans une « Adresse d'Anacharsis Cloots aux Sans-culottes Bataves »:

« Sans l'intérêt particulier, il n'y a point d'intérêt public. Otez l'émulation individuelle et vous paralysez l'univers... Un peuple libre est un égoïste éclairé, dont toutes les démarches tendent à la plus grande félicité possible. Cet *égoïsme national* est la sauvegarde de tous les intérêts particuliers. »

1° J'estime qu'Anacharsis Cloots a bien défini le patriotisme et qu'on ne saurait — autrement qu'avec esprit — biffer d'un trait de plume l'*égoïsme national*.

2° Les jeunes ne se soucient d'aucun héritage moral. Sans cela l'histoire aurait plus de suite. Leur irritation contre le traité de Francfort ne vient qu'après beaucoup d'autres irritations, car les vingt-sept dernières années ont vu quelques faillites. Mais si les jeunes voulaient réparer toutes les fautes de leurs aînés, ils n'auraient plus le temps d'en commettre. D'ailleurs les jeunes sont généreux, ils spéculent beaucoup sur l'idéal et se désintéressent de l'action. Ils appellent cela *faire de la littérature*. C'est la dernière mode du suicide. La littérature ne s'en porte pas mieux.

3° L'opinion moyenne du pays, je l'ignore. On pourrait croire qu'il se désintéresse de l'Alsace-Lorraine quand on le voit applaudir à l'alliance franco-russe qui vise à *maintenir la paix* dont nous jouissions du reste sans alliance; et c'est peut-être le contraire. L'essai de plébiscite sur le nom de Boulanger n'était pas plus net. Le pays n'a pas d'opinion sur la guerre en temps de paix. Il y a la presse et la représentation législative, c'est-à-dire une parodie de toutes les opinions masquant de très réels syndicats d'intérêts.

*

M. Ch. Seignobos

Maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Je crains que la formule de votre enquête ne distingue pas assez nettement deux questions malheureusement confondues dans l'imagination du public français, la question de la guerre, la question de l'Alsace-Lorraine. Permettez-moi de répondre séparément sur ces deux points.

I. Je ne pense pas qu'*aucune* guerre ait *jamais* été désirée par la masse de la population en aucun pays, pas même en France, et je suis sûr qu'aujourd'hui la grande majorité des électeurs ne veut *en aucun cas* une guerre, même contre l'Allemagne. Cette répugnance a toujours été plus forte que tous les souvenirs de 1870 et tout le mécontentement du traité de Francfort. La bourgeoisie française, elle-même, la seule portion de la nation capable autrefois d'accepter la guerre d'un « cœur léger », en a la même horreur que le peuple, depuis que ses fils sont exposés à la faire. Quant au désir d'une « revanche », il s'est naturellement affaibli à mesure que s'éteignait la génération des vaincus de 1870 sans qu'elle soit parvenue à l'inoculer à la génération suivante. Du moins je n'entends plus les jeunes gens employer cette formule.

II. Par contre, je ne crois ni à « l'apaisement » ni à l'acceptation definitive du traité de Francfort de la part de quiconque en France a une opinion, ou même un sentiment sur les choses publiques; parce que personne ne reconnaît la légitimité de la domination impériale en

Alsace-Lorraine. La souveraineté du peuple exprimée par le suffrage universel est le fondement du droit public de toute l'Europe civilisée. En maintenant toute une population sous un régime qu'elle déclare ne pas accepter, le gouvernement allemand viole d'une façon permanente le principe fondamental de la civilisation contemporaine. Cette contradiction entre le fait et le droit entretient un malaise incurable que les dispositions les plus pacifiques ne peuvent dissiper. Si le public français n'aime pas à parler de l'Alsace-Lorraine, ce n'est pas qu'il ait cessé d'y penser, c'est qu'il lui est pénible de se poser une question à laquelle personne n'entrevoit de solution. Mais la question d'Alsace-Lorraine reste ouverte, comme la question d'Irlande, comme la question de Pologne, parce qu'il ne dépend de personne d'oublier qu'il est contraire au droit moderne d'imposer à un peuple un gouvernement dont il ne veut pas.

*

M. Edmond Potonié-Pierre

Président de la Ligue du Bien public.

Je crois que l'on n'envisage plus la question d'Alsace-Lorraine comme on la jugeait après le traité de Francfort. On commence à penser qu'il faut avoir en vue le bonheur de ces deux provinces et reléguer au second plan la question de patriotisme; que les Alsaciens-Lorrains soient autonomes, heureux tant qu'ils sauront se rendre par la sagesse de leurs institutions, tel est mon vœu personnel et, je crois, le vœu de beaucoup de mes concitoyens. Eloignons la guerre, cet horrible agent de la force, comme moyen de solution à la question; la guerre on n'en veut plus, les peuples n'en veulent plus entendre parler, la solution ne peut donc se trouver que dans l'indépendance complète de l'Alsace-Lorraine, dans sa libre disposition d'elle-même. Ce sera a elle à décider si elle veut faire retour à la France ou rester autonome; elle seule a le droit de disposer d'elle-même, je le répète. Ni l'Allemagne, ni nous n'avons le droit de lui imposer notre volonté. A mon avis, c'est là le point de vue élevé auquel nous devons nous placer pour juger sainement la question.

✶

Mme Eugénie Potonié-Pierre

Présidente de l'Union Internationale des Femmes.

I. — Le temps qui calme toutes les rancunes a, de plus, amené sur l'Europe un souffle de paix et une horreur de la guerre fondée sur la barbarie et la stupidité de cette façon de résoudre les conflits internationaux.

II. — On se demande, à propos de l'Alsace-Lorraine, simplement s'il ne serait pas mieux de comprendre une fois pour toutes que les peuples, n'appartenant qu'à eux-mêmes, ont seuls le droit de décider de leur sort. L'Alsace-Lorraine, autonome et neutre, serait un tampon international et une garantie de paix analogue à la neutralité de la Belgique et de la Suisse. Je crois que ces considérations préoccupent maintenant beaucoup d'esprits.

III. — A la troisième question, je reponds : oui, évidemment, car un jour viendra où, soit que l'Alsace-Lorraine soit déclarée autonome, soit qu'un démembrement se fasse en partie en faveur de l'Allemagne, en partie en faveur de la France, soit qu'à la France soit donné un autre territoire en compensation, soit enfin que les deux provinces se germanisent tout à fait, l'oubli et l'apaisement feront, en effet, considérer la guerre de 70-71 comme un événement purement historique, pourvu toutefois que l'ambition de l'Allemagne ne suscite plus de nouvelles difficultés.

IV. — Je crois que l'esprit français a cessé d'être belliqueux, et qu'une guerre surgissant serait, par la masse populaire, considérée comme un désastre et une calamité. Le progrès des engins de destruction a fait concevoir, par l'excès possible du massacre, l'horreur de la lutte fratricide des peuples, et puis l'on sent que les petits soldats qui risquent le plus sont ceux qui ont seulement à perdre.

De plus il y a la révolte des mères, des femmes, des sœurs, des fiancées.

Tout ceci est mon opinion personnelle, mais je crois y pouvoir comprendre en même temps ce qu'à mon avis pense la moyenne du pays, et aussi la jeunesse qui, malgré son éducation chauvine, est plus désireuse de vivre que de se battre.

★

Mme O. Gevin-Cassal

I. — Chez les *anciens*, non, l'apaisement ne s'est pas fait au sujet du traité de Francfort. Non seulement parce qu'ils ont souffert en 70, mais parce qu'étant d'une autre époque ils ont des idées patriotiques, il faut, hélas ! bien l'avouer, plus chaudes que les *modernes*.

Je parle, naturellement, au point de vue français ; quant au point de vue alsacien-lorrain, c'est une autre affaire. On est, dans nos chers pays perdus, dans la Haute-Alsace surtout, plus français que jamais.

II. — Non seulement on pense moins à l'Alsace-Lorraine, mais je crois qu'on n'y pense plus guère. Que de braves vieux Alsaciens-Lorrains se lamentent de cet état de choses et souffrent de la tiédeur de leurs compatriotes !

III. — Non, il reste aux expatriés trop de haine au cœur... ils sont fermement attachés au sol de leurs ancêtres, à ce paradis perdu, pour oublier. Ils élèvent leurs enfants avec l'idée de cette vengeance, avec tout l'entêtement propre à leur caractère.

IV. — Hélas, non, cette guerre ne trouverait pas un accueil favorable.

★

M. Marcel Prévost

En réponse à votre questionnaire, je voudrais simplement en poser un autre à vos lecteurs. Je ne leur demande pas de réponse écrite, mais seulement quelques instants de méditation.

I. — Ne croyez-vous pas qu'il serait aisé d'établir, historiquement, qu'un pays, lorsqu'il accepte sa mutilation, signe son acte de décès à terme ?

II. — Si l'Alsace-Lorraine était de nouveau réunie à la France, pensez-vous qu'il s'y trouverait, après, l'ombre même d'un parti protestataire allemand ?

III. — Croyez-vous qu'une guerre moderne puisse être accueillie favorablement dans un pays où tout le monde est soldat ? Mais la guerre de 1870 ne fût-elle pas, *en Allemagne*, très impopulaire ? et pourtant !...

*

Mlle de Sainte-Croix (Savioz)

Vouloir mesurer l'opinion de la jeunesse ou du pays me paraît chose difficile sinon impossible.

Permettez-moi donc de ne répondre à votre questionnaire qu'à mon point de vue absolument personnel:

Je crois que la question d'Alsace-Lorraine nous préoccupe de moins en moins. Un problème plus intéressant, plus terrible se dresse en face de nous et, devant l'inébranlable mêlée sociale qui se prépare, les politiciens et patriotes de profession sont seuls à parler sans trop y croire de la nécessité d'une revanche homicide et meurtrière.

Il me semble qu'un arbitrage réglant pacifiquement cette menace de guerre toujours suspendue sur nos têtes serait aussi bien reçue de ce côté-ci des Vosges que de l'autre.

*

M. Félix Lacaze

A votre questionnaire du 26 octobre je réponds avec d'autant plus de conviction que depuis quatre ans, préparant à ravers l'Etranger un roman sur la Triplice, je m'occupe activement des relations internationales et me préoccupe fort de celles de notre France avec l'Allemagne et ses alliés :

I. — Je crois qu'un apaisement s'est produit au sujet du traité de Francfort, surtout depuis les divulgations de M. de Bismarck sur la transmission écourtée de la dépêche d'Ems. Là seront quelque jour, j'espère, le motif et la base d'un arrangement, que nulle guerre ni nulle victoire ne pourrait obtenir ou établir durable.

II. — C'est pourquoi je crois aussi que ceux qui vraiment *pensent*, sont d'avis avec moi qu'il ne faut pas oublier l'Alsace et la Lorraine, mais que, *pour elles*, pour nous et pour l'Europe entière, on doit y songer sagement.

III. — De telle sorte qu'on ne puisse point prévoir un moment où, après des générations accumulées, le souvenir lié à ces provinces devrait chez nous, aux

yeux des descendants, devenir un événement historique susceptible à force d'avoir souvent, et peut-être sans résultat définitif encore alors, fait couler des mers de sang et des flots d'or, de devoir demeurer fatidique et, plus tard, abhorré.

IV. — Car nous aurions à craindre d'être sévèrement jugés par l'histoire si, plutôt que de chercher patriotiquement une solution de justice et de raison, sans réfléchir et à cause de notre alliance avec la puissante Russie, nous nous laissions aller à espérer dans le hasard d'une nouvelle lutte une victoire qui probablement, d'ailleurs, ne resterait pas longtemps sans nous être à nouveau et plus implacablement disputée.

Et alors, où irait avec nous l'Europe, à ce perpétuel jeu de hasard et de sang ? — Je crois donc encore qu'à cela il est urgent et patriotique de nous mettre tous à réfléchir. Un arrangement juste et raisonnable peut terminer le conflit. Une guerre et le gain des batailles ne le pourront jamais.

Telle est bien au fond, je sens, l'opinion des jeunes et de ceux en général qui veulent raisonner. Pourquoi tous ceux-là n'osent-ils pas le dire aux autres ? Pourquoi surtout quelques-uns parlent-ils autrement, égarant la masse ignorante ou irréfléchie ?

Par patriotisme ? Allons-donc ! Par intérêt ou par volontaire aveuglement, tandis que la Patrie doit aujourd'hui attendre de nous le contraire : la poursuite du Juste sur le terrain de la Raison.

*

M. L. Cumora

Ouvrier mécanicien.

I. — Les clauses du traité de Francfort étant ignorées ou très peu approfondies par la plupart des gens parmi lesquels j'évolue, il m'est donc aisé de dire que cet apaisement est certain dans les esprits et que les quelques rares critiques qui se produisent sur ce traité sont faites, en majeure partie, par des chauvins ou des gens victimes des clauses de ce traité.

Mon opinion personnelle est que l'oubli aura bientôt effacé même la date du traité de Francfort.

II. — La majorité des Français causent très peu de l'Alsace-Lorraine.

Les habitants du Nord et de l'Est en causent parfois, les uns avec regret, les autres avec amertume, mais tous sans colère. Ceux du Midi ou de l'Ouest n'en causent presque plus. Paris en parle parfois, mais par habitude et non par souvenir.

III. — Chez les intellectuels, chez les esprits raisonnés, chez ceux qui n'ont pas de parti pris, la guerre de 1870-1871 est considérée déjà comme un événement historique.

Chez la majorité des Français, le souvenir de cette guerre n'est pas encore complètement considéré comme événement historique grâce aux légendes, racontars, comptes rendus de ceux qui y ont assisté.

Ces derniers disparus, cette guerre entrera dans le domaine historique, telle est mon opinion personnelle.

IV. — Si la guerre venait à se déclarer entre l'Allemagne et la France, elle trouverait un accueil favorable : chez les ambitieux officiers de nos régiments, pour l'avancement, chez les rastaquouères capitalistes, pour s'enrichir sur les champs de bataille, et chez quelques victimes de 1870-1871, pour vengeance.

L'immense partie des Français ont la guerre en horreur et la dernière guerre gréco-turque n'a soulevé en France que de l'indignation et l'espoir de voir les guerres disparaître pour faire place à une civilisation juste et libérale.

La jeunesse par ambition, par fanfaronnade, par fausse éducation cause parfois de revanche : aussitôt arrivés au régiment, ces jeunes gens ne demandent qu'à s'en aller, s'apercevant que le patriotisme n'est considéré, par les officiers, que comme un métier.

Mon opinion personnelle est que si la guerre venait à se déclarer entre les deux nations, la Révolution éclaterait en France ou en Allemagne et donnerait le signal de la transformation des sociétés.

★

M. Henri Albert

Le mouvement en faveur de l'Alsace-Lorraine est un mouvement factice, entretenu en France par les Alsa-

ciens-Lorrains qui y sont fixés et par les personnes ayant besoin de ce tremplin politique.

L'insuccès des efforts de M. Coppée n'est nullement un symptôme pour la diminution de ce mouvement. L'article du *Journal* a été publié en été, alors que les esprits étaient surtout tournés vers des villégiatures prochaines. On ignorait encore tous les détails sur les ravages occasionnés par la grêle sur les limites du Bas-Rhin et de la Lorraine allemande, et les quotidiens, médiocrement informés, ne surent seconder, par une réclame efficace, la tentative de M. Coppée. Autrement les deux millions d'Alsaciens et d'alliés d'Alsaciens, qui habitent la France, auraient suffi pour faire une « manifestation », qui, si elle n'avait pas été unanime, n'en aurait pas moins été « imposante ».

Cependant la mésentente entre la France et l'Allemagne — et par conséquent le malaise de l'Europe — a de tout autres causes que l'annexion de deux provinces, en somme d'un intérêt fort médiocre. Les Français, peuple expansif et joyeux, ont besoin de la victoire pour être heureux. La grandeur politique donne seule à la nation son plein développement intellectuel. Quand elle ne le domine pas, elle se replie sur elle-même et devient inapte à la création. L'Allemand au contraire a besoin de s'humilier pour être grand. C'est à ses époques de plus profonde misère politique qu'il créa les plus belles choses. Victorieux et livré à lui-même, il ne sait plus que nous montrer sa grossièreté. Les idées étrangères, françaises ou anglaises, sont indispensables à son développement. Il se les assimile facilement, se transforme sous leur influence. Voyez l'Allemand à l'étranger : après deux générations il a perdu sa marque ; il devient un des représentants les plus typiques de la race où il s'est implanté et qu'il régénère.

Aussi rien n'est-il plus flottant que le caractère national allemand. Depuis deux siècles et demi que les pays germaniques (après la ruine de la guerre de Trente ans) essayent de se reconstituer, ils n'ont pas encore su se créer une « culture nationale ». Bien qu'ils aient inventé le mot, la chose leur manque encore totalement. Qu'y a-t-il de plus barbare qu'un Allemand qui n'a pas été en contact avec les idées du reste de l'Europe ?

Comment l'Allemagne saurait-elle donc donner à un autre peuple une empreinte qu'elle ne possède pas? La puissance de l'idée française en Alsace-Lorraine — pays allemand devenu français, tout comme Mayence fut latinisée en vingt ans, lors de la Révolution (non dans sa langue et ses mœurs, mais dans sa façon de penser) — cette grande idée héréditaire est si grande que, même des Allemands, immigrés après la guerre ou nés dans le pays depuis 1871, tendent à adopter le « genre » français, parlent la langue de l'ennemi héréditaire et font cause commune avec les Alsaciens-Lorrains dans leur opposition latente contre la prussianisation du pays.

Et n'oublions pas ce facteur important : l'Allemand se sent toujours « honoré », agrandi, lorsqu'un Français lui adresse la parole en français.

C'est en Allemagne qu'il faut chercher la solution de la question d'Alsace-Lorraine. Voici plus de vingt-cinq ans que l'Empire administre les deux provinces sans avoir réussi à se les attacher, il faut donc conclure que, pour le moment, il en est parfaitement incapable. Il envoie dans les pays conquis ses fonctionnaires *de mauvaise qualité*, tout comme il jette dans le monde ses marchandises *de mauvaise qualité*, restant fidèle à sa devise : « *billig und schlecht* » — bon marché et mauvais.

L'Alsace-Lorraine aspirera à être française tant que l'Allemagne n'aura pas à lui apporter une culture (c'est-à-dire du style et du goût dans toutes les manifestations de la vie), tant que demeurera exact ce mot d'un Allemand clairvoyant, qui, au retour d'un voyage à Paris, écrivait a un ami de Francfort : « *Hier j'ai quitté l'Europe pour retourner en Allemagne.* »

★

M. Edmond Haraucourt

Vous me demandez si je crois qu'un apaisement se soit fait depuis le traité de Francfort, et je crois que, depuis bien longtemps, il n'est même plus à faire ; si l'on pense à des réprésailles, et je crois qu'on y pense dans l'armée, où l'avancement est d'une déplorable lenteur ; si cette affaire est classée dans l'histoire, et je

crois qu'un siècle s'est écoulé depuis la chûte du second empire : le siècle de la Paix-Armée.

L'homme du vieux continent n'aime plus jouer aux soldats ; l'Europe entière trouve que ses fusils lui coûtent un peu trop, et toute l'Europe est mécontente, car à quoi servent les canons, quand les batailles se livrent à la Bourse ?

Si pourtant quelque empereur ou roi, pour assurer sa paix intérieure, suscitait la guerre au dehors, tout flamberait, et nous marcherions plus gaiment que personne : on se souviendrait de ce que l'on oublie, mais ce nous serait pour marcher un prétexte plus qu'une raison : la raison véritable serait notre âme aventureuse, l'imprescriptible atavisme de vingt siècles : de ce que le coq ne chante plus, il n'est pas mort. L'internationalisme des affaires ne l'a pas encore tué tout à fait.

*

M. Jean Dejamme

Ancien Auditeur au Conseil d'Etat, Juge au Tribunal civil de Bordeaux.

C'est, dites-vous, à l'occasion d'une chronique de M. François Coppée que vous avez ouvert cette enquête. Permettez-moi d'ajouter que le moment me semble, en outre, fort bien choisi. Un quart de siècle s'est écoulé depuis les événements : c'est peu dans la vie d'un peuple, c'est beaucoup dans la vie d'un homme, a dit récemment M. Mézières. Les faits n'ont plus autant d'actualité, on peut les juger plus froidement et plus sainement. La critique historique a déjà en grande partie pris la place des premières impressions des uns, des ouï-dire des autres.

Celui qui écrit ces lignes est âgé de trente-sept ans : il était donc bien jeune en 1870 ; mais il était déjà à un âge où on sait comprendre et se rendre compte. Au moment de la déclaration de guerre : « Nous serons victorieux », disais-je, avec toute ma naïveté d'enfant du second empire bercé dans la légende napoléonienne. Bien d'autres qui n'étaient pas des enfants en disaient autant. Mon père, qui, à raison de sa situation dans le haut commerce, était attaché au régime, plutôt d'ail

leurs pour la prospérité indéniable des affaires sous ce règne que par véritable conviction, éprouvait des doutes et des inquiétudes : la guerre, en outre, c'était l'arrêt immédiat des transactions. Mais je vous assure qu'il fallait les sinistres nouvelles de Forbach et de Reischoffen pour faire comprendre à ma jeune intelligence que le drapeau français, au lieu de marcher vers la victoire, pouvait reculer devant la défaite.

Je sentis vivement les malheurs de la patrie. La paix signée, je commençai les classes sérieuses ; les premières paroles de nos maîtres nous montraient la France en deuil, comptant sur ses enfants pour la refaire ; la nouvelle carte d'Europe nous mettait impitoyablement sous les yeux la frontière mutilée, appelant la revanche. Voilà les premiers enseignements que j'ai reçus : j'ai cru nécessaire de commencer par le dire. Je l'ai cru nécessaire, parce que, suivant moi, ces cruels événements ne peuvent pas être considérés du même œil par ceux qui, plus âgés alors, les ont éprouvés d'un cœur moins chaud, ou par ceux qui, plus jeunes, n'ont pu en saisir la portée.

Nos impressions de 1870-71 sont doubles : il y a celles que nous ont laissées la lutte en elle-même, et celles que nous font éprouver ses conséquences qui durent encore aujourd'hui.

De la guerre je conserverai toujours un souvenir poignant, horrible, non pas à cause des défaites ni des désastres qui ont éprouvé nos armées ; cette guerre nous l'avions entreprise follement, sans être prêts ; les Allemands nous ont vaincus, c'était leur droit ; ils ont envahi notre territoire. c'était leur droit ; mais la haine que moi et ceux qui pensent comme moi nous leur avons vouée, haine qui pour nous met à jamais obstacle à aucun rapprochement, c'est la manière sauvage et barbare dont ils ont fait la guerre.

Qui a oublié ces bombardements systématiques laissant intacts les remparts des places fortes pour être dirigés exclusivement sur les habitations particulières, sur les femmes et les enfants ? Qui a oublié cette mise à sac des villages et des villes ouvertes, Bazeilles, Châteaudun, Ablis, Fontenoy-sur-Moselle, pour des faits de guerre auxquels les habitants n'avaient même pas

pris part et pour lesquels on en a vu de fusillés sur les décombres de leurs demeures ?

Ces faits sont avérés, relatés par des témoins dignes de foi. Je n'y ai pas assisté moi-même ; j'étais alors tout enfant, ai-je dit, et je me trouvais en sûreté de l'autre côté de la frontière belge. Si le souvenir de ces horreurs est chez moi impérissable, que doit-il être chez ceux qui ont vu par eux-mêmes, bien plus, qui comptent des victimes parmi leurs proches ? Ne distingue-t-on pas de père en fils, dans ces familles, une haine qui ne s'éteindra jamais ?

Toutefois, je ne dois pas méconnaître que ce n'est pas seulement notre opinion propre qui nous est demandée ; nous sommes interrogés sur ce que nous savons de l'opinion d'autrui.

Ici, je suis obligé de me montrer moins affirmatif, et, de nos jours, je l'avoue, mes appréciations sur ces faits ne sont point toujours partagées par tous. J'ai eu à ce sujet d'assez vives discussions. Je me souviens notamment d'une que j'ai eue il y a peu d'années, avec un de mes amis, à peine plus jeune que moi : je lui reprochai d'avoir subi des influences allemandes, à cause d'un certain milieu dans lequel il avait vécu ; et, depuis, nos relations sont devenues plus froides.

J'avais tort de croire à de pareilles influences. Quel est, en effet, l'avis de l'armée française elle-même ? J'ai entendu des officiers français dans un sens, j'en ai entendu dans un autre, mais ceux qui se sont prononcés le plus catégoriquement déclarent que les Prussiens n'ont pas outrepassé les droits de la guerre.

Dans le monde administratif et politique, auquel je me suis trouvé généralement mêlé, j'ai recueilli la même impression. Il me semble aussi que l'enseignement donné aujourd'hui dans les établissements publics, et qui comprend en histoire contemporaine la guerre franco-allemande, est d'accord avec ce nouveau courant. C'est ce qui résulte d'entretiens que j'ai eus avec des jeunes gens terminant actuellement leurs classes.

J'en tire immédiatement cette conséquence : si vous supprimez des souvenirs de 1870 les violences, les exactions envers la population civile, les destructions que, selon moi, n'exigeaient pas les nécessités de la lutte,

cette guerre ne doit plus laisser de rancune ; c'est, devant l'histoire, un duel loyal dans lequel nous avons été les vaincus.

Voilà pour la lutte en elle-même. Voyons maintenant ce que l'on pense aujourd'hui des conséquenses, c'est-à-dire de la perte de nos provinces de l'Est.

Le temps cicatrise les plaies et amène l'oubli des plus grandes peines. Si, aujourd'hui, on ne parle plus de la revanche comme il y a vingt ou vingt-cinq ans, c'est à ce grand facteur qu'il faut tout d'abord l'attribuer.

Et cette jeunesse dont je parlais tout à l'heure, et cette génération née après nos désastres qui arrive maintenant à l'âge d'homme, peut-elle penser comme ceux qui ont assisté au démembrement de la patrie? Peut-elle surtout penser comme nous, dont les jeunes cœurs ont eu pour premiers enseignements le spectacle poignant d'une paix aussi chèrement achetée ? Sans doute, nous avons vu aussi de quoi nous réconforter ; nous avons vu la France, grâce aux ressources de son puissant génie, se refaire après ses désastres, à l'admiration de l'Europe entière. Si nous sommes les enfants de la défaite, comme le disait d'un ton découragé un personnage d'une pièce de théâtre jouée l'an dernier (le *Partage*, au Vaudeville), nous sommes aussi les enfants d'une France régénérée. Mais je suis de ceux qui croient que cette France n'aura reconquis sa place véritable dans le monde que lorsque les frontières ravies par le traité de Francfort lui auront été rendues. Peuvent-ils penser de même, encore une fois, ceux pour qui ces frontières n'existent que dans les atlas démodés d'une vieille bibliothèque de famille ?

Vous demandez si une guerre surgissant entre les deux nations trouverait aujourd'hui en France un accueil favorable. J'estime que cette dernière question trouve en grande partie sa réponse dans ce que j'ai dit plus haut. Si nos compatriotes, surtout ceux des nouvelles couches ont en grande partie oublié 1870 et ses résultats, cette guerre ne se présenterait plus, comme autrefois, avec la physionomie d'une revanche, d'une reprise de la lutte pour regagner le terrain perdu. Certes, si jamais notre chère armée devait partir vers l'Est, ce ne sont

pas les acclamations populaires qui manqueraient pour saluer son départ ; mais je pense qu'il en est plus d'un qui, après avoir vu le dernier fusil briller au soleil et la dernière pièce d'artillerie disparaître dans la poussière, ferait un retour sur lui-même, et, avec tout juste assez de mémoire pour se rappeler que nous avons été battus jadis, attendrait, avant de manifester son enthousiasme, la nouvelle sérieusement contrôlée d'une première victoire.

Enfin la politique, à laquelle tout le monde aujourd'hui se trouve plus ou moins mêlé, a largement contribué à procurer l'apaisement des anciennes colères. La conduite des affaires extérieures, avec Jules Ferry, tendait à un rapprochement, relatif au moins, avec l'Allemagne ; les sentiments bienveillants, disait-on, du nouvel empereur, l'effacement de Bismarck permettraient peut-être de trouver, de l'autre côté du Rhin, une réponse à ces avances. La conclusion de la Triple Alliance est venue donner à ces chimères un éclatant démenti. Toutefois, non-seulement dans les hautes sphères, mais aussi dans une grande partie des classes dites « dirigeantes », le premier coup était porté aux souvenirs de 1870. Il est vrai que nous avons maintenant l'alliance russe ; mais, comme l'a très bien dit ces jours derniers M. Larroumet dans le *Figaro*, elle n'avance pas la question de l'Alsace ; elle la recule plutôt, puisqu'elle est fondée sur la paix et le maintien de l'état actuel de l'Europe.

Sans doute, on se livre encore à des manifestations gratuites devant la statue de Strasbourg ou sur les monuments élevés à la mémoire de nos soldats ; on trouve même des ministres pour présider telle ou telle cérémonie commémorative : mais combien moderés sont les discours prononcés en ces circonstances, et si les morts pouvaient les entendre, ils trouveraient peut-être bien froids ces hommages officiels, et sentiraient douloureusement l'oubli de cette terre d'Alsace que leur sang versé n'a pu conserver à la France !

S'étonnera-t-on que, lorsqu'il faut faire un effort ou un sacrifice, on ne voie ni les mains se tendre, ni les bourses s'ouvrir ? L'échec rencontré par l'émouvant appel de M. Coppée me chagrine, mais ne me surprend pas.

Telle est la conclusion de ce que j'ai cru devoir dire. Elle est douloureuse, mais il faut l'accepter, et même s'en consoler. Elle n'empêche pas le courage et l'amour de la patrie d'être toujours des vertus françaises ; et, d'autre part, l'apaisement d'un trop brûlant chauvinisme a pu éviter à notre pays d'imprudentes aventures. Après tout, nous ne sommes pas maîtres des événements, et il ne nous est pas défendu d'espérer que cette frontière, qui était celle de la France au moment où nos yeux se sont ouverts à la lumière, nous la verrons reconquise avant de descendre dans la tombe.

★

M. Georges Bans

Directeur de la *Critique*.

Le temps passe; les esprits se sont calmés. Nous avons subi les ennuis d'une défaite, comme nous aurions réclamé les avantages de la victoire si elle avait été en notre faveur.

La génération nouvelle de 25 ans, n'ayant pas souffert, comprend moins la nécessité d'une revanche.

Les ligues pour la paix sont arrivées à leurs fins : pour la prospérité du Pays, nous ne voulons plus de Guerre.

★

M. Robert de Souza

En exceptant les populations des frontières et ce qui touche professionnellement à l'armée (et encore !), la France, dans son ensemble, ne souhaite plus qu'une revanche *indéterminée* qui la dispense des sanglants sacrifices auxquels la décidaient naguère les sursauts violents de son humiliation.

Notre apaisement est, il me semble, de toute évidence.

Cela pourrait être un bien pour la grande cause humaine, étendre jusque dans l'inconscience populaire l'entente supérieure du cœur et de la pensée. Cela pourrait, à un point de vue plus étroitement vital, hâter cette union des Etats d'Europe qui deviendra une nécessité économique en face du danger américain TOUT PROCHE et du plus lointain danger japonais et chinois.

Mais, en réalité, nul avantage ne peut être tiré de cet

apaisement, puisque nos vainqueurs ne profitent de leurs victoires que pour renforcer l'hégémonie allemande, puisqu'ils ne songent qu'à jouer de notre magnanimité pour développer leur exclusivisme commercial. — Au lendemain de l'effroyable lettre aux Allemands d'Autriche de l'historien Th. Mommsen, il nous paraît que cette opinion n'a pas besoin de preuves explicites.

Notre apaisement d'ailleurs n'est pas à base de générosité humaine ou de prévoyance économique : il n'est qu'un signe manifeste de débilité.

Dans l'ordre politique (car ne mêlons point les questions), si le droit finit par l'emporter sur la force, c'est qu'il arrive à se confondre avec la force même. Il n'est pas un progrès de justice ou de liberté qui n'ait dû être appuyé par des armes semblables à celles des barbares à vaincre.

On oublie que la Révolution ne put assurer ses principes que sur des victoires matérielles contraires à ses principes mêmes.

Si la France l'avait compris, l'état d'amoindrissement où elle demeure eût dû continuer à lui être insupportable. Elle n'eût pas fait de la revanche cette chose secrète, inavouée, à la manière gouvernementale, ou cet air de bravoure puéril, à la façon des « patriotes » ; elle l'eût considérée comme une nécessité politique et économique à résoudre par les armes le plus promptement possible, non seulement — car la défaite commerciale s'est ajoutée maintenant à l'autre — pour son relèvement personnel, mais pour la défense même des traditions humaines contre la sauvagerie du particularisme prussien.

Notre apaisement est l'indice le plus inquiétant de notre faiblesse grandissante.

★

M. Jacques des Gachons

Secrétaire de la rédaction de l'*Ermitage*.

Je considère votre enquête comme peu délicate. Vous allez faire dire à bien des gens le contraire de ce qu'ils pensent. C'est si facile et si amusant de poser un instant en fanfaron !

Aussi je pense qu'il y aura beaucoup de réponses

grotesques et qu'en somme on rira d'un référendum qui aurait peut-être voulu passer pour un fait capital.

*

M. Gustave Kahn

Je crois bien que personne au monde ne désire la guerre, excepté les chefs pahouins et certains junkers prussiens.

Que le souvenir des événements de 1870 s'efface dans les esprits, c'est autre chose, et je suis forcé, moi Messin, d'avoir cet avis spécial qu'il est infiniment ennuyeux de retrouver sa ville natale (si l'on a la fantaisie d'y retourner) encombrée de vingt mille casques à pointe. Et qu'on ne me dise pas que ce serait la même chose s'il y avait là un nombre égal de soldats de notre nation. Quand ils y étaient, ils y paraissaient à leur place, ne détonnaient pas dans l'ensemble des choses. Ils étaient partie intégrante, fatale pour un temps (la durée du militarisme), d'une ville frontière, un peu militaire, où pouvaient néanmoins vivre des esthéticiens comme le comte Durutte. Je serais étonné qu'un penseur allemand y pût demeurer. Et c'est la critique suffisante de cet état de choses, que les hommes intelligents de la nation vaincue, originaires de ce pays, ont dû le quitter, et que les hommes intelligents de la nation victorieuse n'y viennent point. Metz demeure un glacis militaire, toujours en litige, et c'est un pays tellement français, en son essence, que, malgré l'exode énorme des Messins et leur remplacement progressif par des cabaretiers ou restaurateurs germaniques, les Allemands n'y sont qu'en garnison, en grand' garde.

Un peu moins fortement, c'est la même chose en Alsace. On a beau dire que les Alsaciens sont de race germanique. Ils en avaient oublié la culture. La Révolution avait remanié tout cela. Du reste, ce qui est le plus important, quand on organisa un semblant de consultation sous forme d'adresse au Reichstag ou à l'Empereur au moment de l'annexion, on réunit cinquante mille signatures, sur plus d'un million d'habitants, en faveur de l'Allemagne, encore qu'il soit probable qu'on ait fait signer parmi les cinquante mille les soldats du corps d'occupation. Les élections actuelles

prouvent que, malgré l'exil de beaucoup d'Alsaciens, la situation n'a pas changé, et qu'il y a là des gens, malgré eux, incarcérés dans un régime de force, et par cela même très intéressants à nos yeux de libéraux Français, toute attache au passé étant momentanément oubliée.

Il faut aussi penser que nous perdons là, pour notre littérature et notre philosophie, des forces vives et un précieux tempérament particulier qui se fondait admirablement à nos autres tempéraments nationaux. La France latine, la France normande, la France wallonne avaient besoin du contact de ces populations rêveuses et actives. Evidemment Michelet a raison. La légende d'Allemagne commence au Rhin, mais n'oublions pas que ces légendes sont de type français. C'est une porte perdue pour notre expansion intellectuelle que l'Allemagne est destinée, certainement, et comme par le passé, à suivre et non à inspirer. En tout cas, quoique l'idée d'une guerre soit absolument répugnante, il faut espérer qu'un nouvel ordre de choses réparera, un jour, le dernier des grands actes brutaux de la féodalité militaire que fut cette conquête. Car si nous avons, à bon droit, des sympathies et des admirations pour l'Allemagne d'art et de pensée, n'oublions pas que l'Allemagne militaire est un danger de barbarie plus grande. Au surplus, la guerre (si elle éclate un jour) se présentera avec une telle complication de causes, qu'il est bien difficile de savoir ce que l'on penserait, et s'il serait possible, en cette éruption de faits violents, de penser quelque chose.

*

M. Jules Heyne

Secrétaire de la *Revue Rouge*.

I. — Le temps n'a fait qu'alcooliser le *Vin de la Revanche*.

Possible. Quant à moi, je n'ai jamais songé qu'à l'épouvantable pugilat ordonné par des argoulets.

Tout fait historique est un événement ignominieux. Nonobstant, j'ai la certitude qu'à l'époque où les individus n'admettront plus de frontières, la guerre de 1870-1871, d'office, sera inscrite au catalogue des monstrueuses perturbations.

Si l'*alcool de la Revanche* provoquait un accès de *delirium tremens*, l'enthousiasme de la chienlit serait indescriptible !

II.—L'opinion de la jeunesse dédaigneuse des conventions et des traditions, je crois l'avoir exprimée. Quant à celle de la merdaille asservie ou châtrée, elle est celle de la moyenne du pays.

III. — Oui, depuis la proclamation de l'alliance franco-russe.

Si les chauvins ont l'espoir des demains glorieux, ils n'en gardent pas moins une plaie au cœur.

Oui, le jour où, de force ou de plein gré, ces deux provinces nous seront rendues.

IV. — C'est avec orgueil que les cœurs généreux accepteraient la haute mission de châtier celui qui fut l'envahisseur.

★

M. Stéphane Mallarmé

Je connais peu le sentiment de la jeunesse, hors celle littéraire qui s'exprime, ici, elle-même ; l'opinion moyenne du pays, encore moins, ne pratiquant guères les journaux : mais sais, excellemment, quant à moi, si l'on parle de l'Alsace-Lorraine comme annexée par l'Allemagne, que la même gêne, insupportable, me poigne en 1897 qu'en 1871. Je ne me suis jamais fait à l'idée, entre d'autres préoccupations, un instant, de ces provinces passées, effectivement, allemandes. Non que j'émette de réclamation ; la guerre est un jeu, le plus absurde : quand on perd la partie, on paie. Au même titre que la tuerie se présentent les annexions ; par exemple, on me verrait contrit de perdre maintenant, outre Nice, le Mont-Blanc de fraîche date français, lequel participe au décor de la patrie. L'Alsace-Lorraine congénère implore, autrement, par une fidélité, notre espoir — que le vainqueur, en fin de compte, n'y acclimatera son intérêt — la jugera quelquefois onéreuse — je ne sais, en abandonnera l'ingrat asservissement pour d'autres avantages ou contre espèces, après une explosion de la vérité, sans les armes.

Voilà, cher *Mercure*, l'avis quelconque, ainsi que d'un citoyen, fortuitement, consulté dans la rue.

✶

M. L. Ricard

Épicier.

I. — Non.

II. — On oublierait peut-être plutôt l'Alsace que la Lorraine ; car Messins et Strasbourgeois sont deux caractères distincts.

III. — Il faudra plusieurs générations, pour faire passer à l'état historique la guerre de 1870.

IV. — Oui et non, mais plutôt non, car on craint de retomber dans les fautes anciennes. Ce n'est point le soldat qui manquera, ce sera la jalousie du chef qui fera tout manquer.

✶

M. Eugène Carrière

Il n'y a que le fond intime des êtres qui compte, et en l'interrogeant je pense que tout Français a ce sentiment : que renoncer à l'Alsace-Lorraine est une abdication de la France atteinte dans son intégrité et dans l'expansion de sa pensée.

✶

M. Georges Montorgueil

Au lendemain de la défaite, l'idée de revanche a sa noblesse, et sa beauté. Elle contribue à la rapidité du relèvement.

Lorsqu'un quart de siècle s'est écoulé, la posture agressive devient suspecte. Elle n'apparaît plus qu'une attitude : elle n'est plus une conviction. Elle entraîne plus de ridicule que de grandeur.

La guerre pour la reprise de l'Alsace et de la Lorraine, quelques fous peuvent la souhaiter, de plus nombreux hypocrites la demander : le peuple n'en veut pas. Il le proclamerait en toute franchise, si on ne lui avait fait honte de cette franchise-là. Mais il manifeste ce qu'il n'exprime point.

Son bon sens, que gâte pourtant quelquefois le chauvinisme, l'éloigne des aventures. Il calcule que c'est d'un joueur acharné à sa perte que de se refaire par le jeu. Lorsque sur le tapis rouge des batailles, d'un coup

de dé, on a perdu deux provinces, on ne court pas le risque d'en perdre quelques-unes des autres en voulant les rattraper.

D'ailleurs, reprit-on par la force des provinces perdues, que l'Allemagne par la force songerait probablement à les reprendre. Ce serait rouvrir le cycle des hécatombes : nous rêvons d'une République qui le ferme.

★

M. Victor Charbonnel

Pense-t-on moins à l'Alsace-Lorraine ?

Il me semble douloureux, non pas que la question soit posée, mais qu'elle puisse l'être.

J'ai peur de mon « opinion personnelle ».

J'ai plus de peur encore de « l'opinion de la jeunesse ».

J'ai tout à fait peur de « l'opinion moyenne du pays».

★

M. Pierre Louys

Les grandes familles du Maroc conservent encore aujourd'hui la clef de leur maison de Grenade.
TH. GAUTIER.

Le *Mercure* demande si la dernière guerre sera bientôt considérée comme un « événement purement historique ».

Il n'y a pas d'événements purement historiques. Toute la vie d'un peuple est actuelle et ses passions les plus lointaines peuvent, à une occasion quelconque, reprendre toute leur violence.

Le peuple français, depuis quelques années, a suspendu son ressentiment contre l'invasion cosaque, mais il ne l'oublie en aucune façon ; il a mille souvenirs antérieurs.

Aujourd'hui même, si la presse le lui demande, il est prêt à partir en guerre contre l'Angleterre à propos de la question d'Egypte, qui remonte cependant au XVIII^e siècle et même aux Croisades. Et quelle est la raison de son anglophobie? Est-ce Waterloo ? Est-ce la conquête de l'Inde, des Antilles et du Canada ? N'est-ce pas tout aussi bien la guerre de Cent ans? Il n'a pas

pardonné le supplice de Jeanne d'Arc, pourquoi voulez vous qu'il pardonne Sedan ?

Certains souvenirs ont attendu des siècles et des siècles, et ne sont pas morts parce que leur destinée les a voulus éternels comme le peuple même qui les a gardés. La mémoire contemporaine remonte bien au delà du moyen âge ; elle n'a aucune limite, elle se joue des chronologies. Les députés de Monte-Citorio, quand ils parlent contre Bizerte, citent couramment Hannibal, et le peuple les suit, le peuple les comprend. Au nom de ses frontières celtiques, la France a repris la Savoie et prétend à la Westphalie. Au nom de son histoire latine, l'Italie a repris Rome au Pape. Enfin la Grèce convoite Byzance sous prétexte qu'elle l'a fondée, voici deux mille cinq cents ans.

C'est pourquoi il n'y a pas à se demander si la question rhénane est devenue ou non « de l'histoire ancienne ». Fût-elle même antique, elle pourrait renaître demain, aussi sanglante, aussi jeune, et soulever les armées.

★

M. Odilon Redon

J'ai du malaise à vous répondre, il m'est difficile de spéculer sur des idées de combat : je fais de l'art seulement, préférablement, et l'art n'est-il pas le refuge paisible, la région douce et haute où l'on ne discerne pas de frontières ? Une estampe d'Albert Durer n'incite guère à des revanches, ni l'audition de la Neuvième, ni la musique affectueuse et cordiale de Schumann (pour citer, à dessein, des merveilles d'outre-Rhin).

Puis, comme ceux de ma génération, j'ai vu les événements de 1870, et même eu l'occasion de participer, avec beaucoup d'émoi et de curiosité, à une action sur la Loire, près de Tours : un jour d'excès, d'où je sortis apitoyé, troublé, endolori d'une heure inexorable et comme subie dans des abus d'une autre humanité. Et l'on ne peut s'abstraire des souvenirs ; l'artiste ne saurait généraliser autrement que par ses nerfs et les miens frissonnent, j'aime mieux mon rêve. La guerre est le grand litige de nos malentendus.

Ensuite, pourquoi conjecturer sur des hypothèses ?

Comment chercher des raisons sur un événement que l'on suppose probable ou improbable, et vous dire, à ce propos l'opinion des autres, celle de la moyenne (cette abstraction), celle de la jeunesse ou la mienne? Je ne le puis, ceci n'est vraiment pas de mon fait.

Mon vœu de joie, seulement, serait de voir un monde qui ne se battrait plus que pour s'accroître dans sa vie ; qui n'envahirait plus que par admiration ou par pitié ; et dont les projectiles seraient les fruits de la Terre, les meilleurs et les plus sacrés, tous les produits humains ou divins, et aussi des livres d'art, de pensée, de portée, de science ou de bonté, c'est tout un.

★

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS DES SIGNATAIRES

A

Adolphe Aderer. 724
Henri Albert. 796
Aman-Jean. 754
Charles Andler. 681
Arquillière. 755

B

Jean Baffier 785
Georges Bans 804
Victor Barrucand. 788
Marcel Batilliat. 696
Léon Bazalgette. 730
Camille Bélilon (Mme). . 728
Paterne Berrichon. . . . 690
Louis Besse 685
Léon Bloy. 648
Robert de Bonnières. . . 674
Saint-Georges de Bouhélier 702
Marie-Anne de Bovet. . 679

C

Eugène Carrière. 809
Jules Case 723
Edmond Char. 667
Victor Charbonnel. . . . 810
Maurice Charnay. 779
Marquis de Chauvelin . 673
Jules Claretie. 687
Marcel Collière. 757
Michel Corday. 768
L. Cumora. 795
Maurice Curnonsky . . 756
Princesse de Cystria. . . 685

D

Gaston Danville 725
Berthe Danville. 725
Henry-D. Davray. 694
Georges Deherme. . . . 731
Jean Dejamme 799
Albert Delacour 739
P. Delesalle.. 687
Edouard Dujardin. . . . 783
Jacques Dumas. 783

F

Edmond Fazy.. 699
Albert Fleury. 722

G

Jacques des Gachons. . 805
Gény. 705

O.Gevin-Cassal (Mme). . 793
René Ghil. 707
Georges Gourdon. . . . 663
Remy de Gourmont. . 693
Jean Grave. 716
Fernand Gregh. 726

H

A. Hamon 685
Edmond Haraucourt. . . 798
Charles Henry. 644
A.-Ferdinand Herold. . 643
Jules Heyne 807
Paul-Armand Hirsch . . 660
Eugène Hollande 698
Henry Houssaye. 742
H. Hulot 718

I

André Ibels. 694

J

Francis Jammes. 645
Alfred Jarry. 653
Jossot. 651
Albert Jounet. 705

K

Gastave Kahn. 806

L

Félix Lacaze 794
Ernest La Jeunesse. . . 732
Albert Lantoine. 726
Hugues Lapaire. 654
Gustave Larroumet. . . 773
Charles Léandre. 666
Paul Léautaud. 652
André Lebey. 650
Maurice Le Blond. . . . 658
Daniel Lesueur. 706
Charles Loignonnec. . . 738
Pierre Louys. 810
A.-F. Lugné-Poe. 661

M

Maurice Magre. 741
Stéphane Mallarmé. . . 808
Henry Maret. 655
Paul et Victor Margueritte. 643
Jules Mary. 697
Camille Mauclair. 682
Henri Mazel. 684
Charles Merki. 752
Albert Métin. 743
Alfred Mézières. 642
Gaston Moch. 744
Gabriel Monod 722
Eugène Montfort. 717
Charles Morice 727
Georges Montorgueil. . 809

P

Paulin-Méry. 666
René Philipon. 660
Abbé L. Pichot. 776
Georges Pioch. 656
Edmond Potonié-Pierre. 791
Eugénie Potonié-Pierre. 792
Marcel Prévost. 793
Docteur Albert Prieur. 773
J.-G. Prod'homme 702

Q

Pierre Quillard. 719

R

Rachilde 650
J.-F. Raffaëlli 762
Jules Rais. 691
Yvanhoé Rambosson . . 678
Hugues Rebell. 759
Odilon Redon. 811
Henri de Régnier. 783
Joseph Reinach. 654
Marcel Réja. 716
Adrien Remacle. 748
Jules Renard. 723
Adolphe Retté. 669
Ricard. 809
Léon Riotor. 708
Clémence Royer. 733
Firmin Roz. 782
Th. Ruyssen. 769

S

Camille Saint-Saëns. . . 645

Laurent Savigny. 689
Savioz. 794
Aurélien Scholl. 661
Charles Seignobos. . . . 790
Robert de Souza. 804

T

G. Tarde. 665
Charles Ténib. 686
Jean de Tinan. 668
Marcelle Tinayre. . . . 688
Gabriel Trarieux. 663

V

Jules Valadon. 664
Albert Vandal. 657
Fernand Vandérem. . . 750
Jane de la Vaudère. . . 723
Adrien Veber. 665
André Veidaux. 677
Jean Viollis. 700

Y

Adrien Yvon. 764

LA MORT AUX BERCEAUX

NOËL EN UN ACTE

—

PERSONNAGES

Un enfant au berceau.
WALBURGE, mère de l'enfant.
GODELIEVE, sœur de Walburge.
URSULE, vieille servante.
BORINNE, fille de pêcheurs.
Un lansquenet.

—

La scène représente une vaste salle de vieux château flamand. A droite une grande fenêtre à petits carreaux. Dans le fond, une porte. Du feu dans l'âtre. Un berceau. Près du berceau, Walburge et Godelieve assises à des rouets. Borinne, un panier à la main, debout près d'elles. Décor et costumes archaïques.

SCÈNE I

WALBURGE, GODELIEVE, BORINNE

GODELIEVE

J'ai vu passer trois rois.

BORINNE

Si j'avais été là! Je n'ai jamais vu de roi! avaient-ils la barbe fleurie, des escortes de lansquenets, des fanfares?

GODELIEVE

Ils étaient vieux et graves. On eût dit plutôt des grands prêtres. La lumière de leurs yeux était

très douce. Il y avait un grand silence tout autour d'eux et ils ont passé sur la neige, très vite, comme s'ils devaient aller au bout du monde.

BORINNE

Grand'mère m'a conté que jadis un roi était, une fois, venu par nos communes. Il portait un casque d'argent, qui le faisait ressembler à un astre, et il ne s'avançait, sur son cheval blanc, qu'aux sons des fifres et des hautbois.

GODELIEVE

Borinne, c'est qu'il apparaissait pour sa joyeuse entrée. Mais ces rois sont venus en pèlerins, et bien qu'ils soient puissants, ils étaient aussi humbles que des esclaves. Ils ont passé, pensifs, sur de grands dromadaires qui portaient à leurs cous des lanternes pour les soirs. Ils allaient loger, disait-on, à l'auberge de la Belle-Etoile.

BORINNE

Et d'où venaient-ils, mademoiselle ?

GODELIEVE

Ils venaient de Bethléem. Ils avaient assisté à la naissance de cet enfant qu'on dit être né de la lumière du ciel. Ils avaient apporté à l'étable, où s'est réfugiée Marie, de la myrrhe, de l'encens et de l'or.

BORINNE

Oui, ma mère m'a dit qu'un soir Marie et le charpentier Joseph, son mari, étaient arrivés à Bethléem. Ils ont frappé à la porte de l'hôtel du *Cheval Blanc*, mais le patron leur a répondu qu'il ne logeait pas les gueux. Ils ont frappé à l'auberge des *Trois Couronnes*, et là il leur fut dit qu'on n'y recevait que des gens de bonne compagnie. Puis, comme le soir tombait et que l'enfant allait naître, ils se dirigèrent vers l'étable délabrée à la sortie du village. C'est alors qu'eut lieu l'étrange nuit. J'avais été, la veille, porter très loin, chez le bailli

de Nazareth, les poissons de notre pêche : j'étais lasse et j'ai dormi très fort. Mais ma mère m'a dit qu'elle a vu au ciel une étoile bizarre, et notre rue, le matin, était pleine de voyageurs.

GODELIEVE

Oui, Borinne. Certains étaient venus de bien loin! J'ai vu des bateliers du Rhin, des bûcherons des Ardennes, des vignerons de Bourgogne, des pâtres de Campine et des bouviers des Flandres. à travers la nuit, sur la grand'route. C'étaient des pauvres pour la plupart. Un pêcheur disait qu'il avait entendu des sons de cloches au-dessus de la mer. Un meunier parlait de la croix givrée que faisaient les ailes de son moulin. Des bûcherons avouaient que leurs cœurs chantaient comme des rossignols.

WALBURGE

Ce que tu dis là, Godelieve, c'est toute la douceur du premier Noël !

GODELIEVE

Il y a des mois, déjà, que cet événement a passé sur nos âmes; mais tout son enchantement perdure. C'est la plus belle nuit qu'aura contemplée le monde! Depuis lors tout est renouvelé, le ciel est plus candide, les oiseaux plus merveilleux. Je vois des choses que je n'avais pas encore vues. Des tendresses se réveillent dans ma poitrine, comme des nids au mois de mai. Quelque chose a été sauvé au fond de nous-mêmes, par cet enfant.

WALBURGE

Peut-être, ma sœur. Moi aussi, le soir où les pâtres passaient sous notre balcon en portant des lanternes, j'ai senti mon cœur refleurir. Mais il m'a semblé qu'un lys noir poussait au milieu des autres.

GODELIEVE

Tu m'as parlé de ces tristesses, ma sœur, et j'en souffre. Pourquoi ces nuages sur ta joie ?

WALBURGE

L'eau du canal sait-elle le secret des nues, quand elles font glisser des ombres parmi les nénufars ? Je suis heureuse de vivre en ces temps aux environs de Bethléem. Tous ces prodiges ne m'effraient pas : au contraire, ils chantent dans mon âme comme le chalumeau. Mais je crains le sang que j'ai vu en rêve, sur la neige de Noël. J'ai peur de devoir payer cher le bonheur du monde. Quand il se fait des sacrifices, Godelieve, les mères sont les plus éprouvées.

BORINNE

Madame ! Madame !

On entend au loin des sons de cor.

Ecoutez ! Votre mari chasse et vous salue au loin. A l'heure de l'Angelus, il vous rapportera des faisans, des bécassines, des lièvres, et peut-être les valets, en sonnant de la trompe, rentreront-ils avec un sanglier. Il y a fête, chez vous, ce soir. Je vais dire à mon frère de vous apporter les belles huîtres de Zélande que vous aimez tant. Il en est qui sont blanches comme des perles fondues ! Et ce soir toutes les fenêtres de votre château seront éclairées. Nous regarderons cela du fond de nos veillées, comme si nous voyions des écus d'or au ciel, et nous chanterons des rondes pour vous.

Elle regarde l'enfant dans son berceau.

Il dort !... Il est comme un fruit de l'été.

GODELIEVE, regardant aussi l'enfant.

Ses lèvres sont des œillets et elles attendent le sourire comme les œillets attendent le papillon. Heureux l'enfant né aux abords de la nuit su-

blime! Il grandira au milieu d'événements célèbres et verra le monde qui change.

WALBURGE

Peut-être!

BORINNE

Mais oui! Il est robuste. Ses menottes sont charnues, ses joues sont rouges. Il est de belle race.

WALBURGE

Je ne dis pas. Mais tu es jeune, Borinne, et toi, Godelieve, tu es encore une fille et vous ne pouvez comprendre tout ce qui se passe dans le cœur d'une mère. Car j'ai eu une vision d'épouvante. C'était dans un jardin qui étendait à l'infini des parterres touffus de roses: on eût dit que le printemps saignait de joie. Toutes ces corolles éclataient au milieu de lys blancs, et comme il faisait un beau soleil les plantes embaumaient. Soudain les lys me semblèrent une plaine de neige et me rappelèrent la nuit pâle de Noël, dont les roses figuraient les cœurs en fête. J'entendais d'ailleurs des chants mystiques, où se mêlaient aux voix des anges, des sons de harpes et des modulations de flûtes. Une joie céleste se célébrait autour de moi: tout exultait; des abeilles passaient comme des balles d'or; de grands papillons se posaient sur les parterres. Et bientôt des enfants circulèrent dans les chemins de ce parc. Leurs yeux y mettaient de nouvelles fleurs; ils se donnaient la main en regardant les beaux bosquets. J'étais cependant lasse et triste; ce soleil m'inquiétait et ses rayons, au lieu d'ouvrir mon cœur, le resserraient dans une angoisse amère. Tout à coup je vis des éperviers de feu, qui traversaient l'espace; les fleurs se crispèrent comme sous un souffle de douleur. Des bêtes hideuses sortirent de toutes les charmilles, des monstres dont la langue brillait comme des poignards, des dragons aux yeux féroces, des ser-

pents aux dents d'acier. Les enfants furent dévorés; leurs chairs poupines saignèrent; leurs gorges furent ouvertes. Les mains sur les yeux pour ne pas voir cette boucherie, je courus à travers les roses... Mais le massacre était déjà consommé.Les fleurs élevaient des calices plus clairs, comme si les vies épandues sous leurs tiges les avaient fortifiées. Un grand silence régnait. Les bêtes et les enfants avaient disparu, et seule, bien qu'indemne des morsures des vipères et des salamandres, je gardai au dedans de moi-même une plaie de tristesse, qui me fait toujours mal.

BORINNE

Madame, vous avez tort de croire aux rêves.

GODELIEVE

Borinne a raison. Walburge, chasse ces idées noires. Et toi, Borinne, retourne aux pêcheries et apporte au château, pour ce soir, des poissons et des huîtres.

BORINNE sort.

SCÈNE II

WALBURGE, GODELIEVE

GODELIEVE

C'est pour ton enfant, Walburge, que ce rêve t'épouvante?

Elle la prend par la taille.

Ne crains rien ! Vois comme les flammes son claires et léchantes autour des bûches : on dirai des chiens familiers, vois les belles étincelles de notre foyer heureux : écoute le crépitement des bois auxquels le feu arrache leurs flamboyants trésors. Tout cela ne te parle-t-il pas de bonheur? Vois la journée rassurante, la lumière candide! Comme elle inonde ta chambre et vient carresser

ton enfant ! Est-ce présage de malheur ! Et ce ciel ! Regarde !

Elle se dirige vers la fenêtre et GODELIEVE montre le ciel.

C'est un chœur de topazes ! c'est une âme d'archange épanchée au firmament ! Que ce ciel est sans présage ! Jusqu'à l'horizon vierge, il n'est que feu et banderolles d'azur ! Contemple la plaine — et la neige comme un long manteau de fée ! Et sur l'Escaut, là-bas, les navires qui passent ! Le soleil leur fait traîner un songe d'or entre les rives... Ainsi, depuis que ton enfant est né tout n'a-t il pas été souriant ? Et n'est-ce pas l'image de ton bonheur même que tu vois aujourd'hui dans ce pays aimé, voué en ces temps à Dieu sait quel événement grandiose, et dont nous avons vu si souvent verdir les arbres, fleurir les aubépines, mûrir les fruits ?

WALBURGE

Les choses restent indifférentes aux événements qui arrivent aux hommes.

GODELIEVE

Tu as tort, Walburge. Ce matin de dimanche ne porte en lui que joie et bon augure. Les comtes de Zélande, de l'autre côté de l'Escaut, ont arboré des bannières aux tours de leurs châteaux. Les vieilles guerres sont finies.

WALBURGE

Quels sont ces gens qui traversent la campagne, là-bas, là-bas, près des moulins ?

GODELIEVE

C'est une femme assise sur un âne. Un homme suit.

WALBURGE

La femme serre un enfant dans ses bras !

GODELIEVE

Oui.

WALBURGE

Elle a un grand manteau bleu.

GODELIEVE

Oui.

WALBURGE

L'homme porte une scie sur l'épaule, c'est un charpentier.

GODELIEVE

Oui.

WALBURGE

Où vont-ils par ce froid ? Et pourquoi l'enfant n'a-t-il pas l'air d'être né sur la terre ?

GODELIEVE

Je ne sais.

WALBURGE

C'est eux ! Ceux de la crèche !

GODELIEVE

Oui, c'est eux !

WALBURGE

Mais ils fuient !

GODELIEVE

Je ne sais.

WALBURGE

Ils fuient !

GODELIEVE

Le dimanche les appelle aux villages voisins !

WALBURGE

Leur allure est si rapide ! Les voilà le long des saules, les voilà le long des ramparts... Ils escaladent la digue... Les voilà près du phare... Les voilà au bord de l'Escaut...

GODELIEVE

Une barque les attendait.

WALBURGE

Ciel ! Un ange !

Une pause.

GODELIEVE

Un ange tout blanc qui les fait entrer dans la barque!... Ils s'éloignent de la rive!

WALBURGE

J'étouffe! Ce miracle me fait trembler.

Une pause.

GODELIEVE

Ma sœur, est-ce présage de malheur que de voir, là-bas, ces belles ailes d'anges reflétées par l'eau de notre Escaut?

Une pause.

WALBURGE retourne s'asseoir près du berceau.

WALBURGE

Cette fuite me terrifie! Pourquoi ont-ils quitté l'étable? Pourquoi Marie cache-t-elle aujourd'hui l'enfant qu'elle offrait à l'adoration des mendiants et des bergers? Pourquoi l'ange les arrache-t-il à ce pays?

GODELIEVE

Ils vont en Zélande montrer au peuple l'enfant dont on parle mystérieusement.

WALBURGE

Ah! Non! Non! Non! Cette fuite verse de l'ombre dans ma poitrine. Il me semble qu'avec eux tout mon bonheur a passé le fleuve!

Regardant l'enfant.

Pauvre innocent!

GODELIEVE

Tu as tort de te chagriner ainsi, ma sœur! O le mignon! On lit sur sa douce figure le bonheur qui l'attend. Il sourit, dans son sommeil, comme s'il entrevoyait le paradis.

WALBURGE

Peut-être.

GODELIEVE

Il grandira. Tu le verras, un jour, poursuivre les

sangliers dans la plaine. Tu verras sa barbe blonde dorer son menton et ses lèvres. Tu l'entendras chanter aux cours d'amour avec les trouvères. Et peut-être le duc de Bourgogne le voudra parmi ses pages.

WALBURGE

Oui, Godelieve, ce que tu dis là, ce ne sont que des rêves autour d'un berceau.

La porte s'ouvre avec fracas et entre URSULE effarée.

SCÈNE III

WALBURGE, GODELIEVE, URSULE

WALBURGE, se levant effarée.

Ursule ! Ursule ! qu'y a-t-il !... Non, ne me le dis pas ! Je n'ose l'entendre !... Si, dis-le-moi, vite, qu'y a-t-il !

URSULE

Madame ! Madame ! Il y a sur notre porte un signe rouge que je n'ai pu effacer !

WALBURGE

Un signe rouge !

GODELIEVE

Un signe rouge !

URSULE

Comme si l'on avait tué un agneau sur le seuil.

WALBURGE

Nous sommes maudits !

GODELIEVE

C'est étrange !

WALBURGE, à URSULE.

Un signe rouge, as-tu dit ?

URSULE

Et il y en a plusieurs dans le village.

On entend des sons de trompette.

GODELIEVE

Voilà ton mari qui rentre.

WALBURGE

Ce n'est pas le son de ses trompes !

GODELIEVE

Alors ce sont des chasseurs qui viennent de Flandre.

WALBURGE

Je ne sais ce que c'est. Mais cela me paraît des musiques de l'enfer ! Ah ! Voilà les chiens qui hurlent à la mort !

URSULE

Je viens pourtant de leur donner du pain.

WALBURGE, allant à la fenêtre.

Regardez — là-bas ! des soldats à cheval!

GODELIEVE

C'est l'escorte du duc qui va rendre visite aux comtes de Zélande.

WALBURGE

Non ! Ils sont comme des vautours ivres, comme des chacals, comme des hyènes. Dieu ! Ils essuient des épées ! Mon enfant !

Elle prend son enfant, le serre dans ses bras, assise près du feu.

URSULE

Madame, ne tremblez pas ainsi !

WALBURGE

J'ai froid !

URSULE

Je vais mettre de nouvelles bûches dans l'âtre.

Elle jette des bûches dans l'âtre en disant :

Cela vous réchauffera le sang !

GODELIEVE, qui s'est approchée de la fenêtre.

Notre village est plein de soldats ! Ils ont des piques, des haches. Grand Dieu ! Grand Dieu ! Ils enfoncent à coups de poutres la porte de la mai-

son du bourgmestre, sur laquelle se trouve un signe rouge aussi ! Seigneur ! Seigneur !

URSULE

Sommes-nous revenus aux temps des vieilles guerres ?

Elle tire un chapelet de sa poche.

GODELIEVE

Voilà des lansquenets dans le jardin du sacristain ! Ils agitent des sabres ensanglantés ! Ciel !

Elle met ses mains devant sa figure.

URSULE, qui s'est approchée de la fenêtre.

Ils jettent un enfant mort au fond du puits !

WALBURGE, toujours assise, l'enfant dans ses bras.

Adieu ! Adieu ! Adieu ! Le ciel est noir !

URSULE

En voilà à la brasserie du *Cornet d'or* ! Ils grimpent sur des tonneaux à la chambre du dernier né ! En voilà chez le charron ! En voilà dans la forge ! En voilà au cabaret de la *Brebis égarée* ! Il y en a partout ! Et ils sont saouls ! Ils sont saouls ! Ils sont saouls ! Et ils enfoncent encore des futailles !

WALBURGE, se levant, l'enfant dans ses bras.

Fuyons !

GODELIEVE, regardant par la fenêtre.

Oh ! Mais il y a des soldats partout !

URSULE

Madame ! Ils se battent avec votre mari dans la cour !

WALBURGE

Fermez la porte !

Ursule se précipite vers le verrou, mais un lansquenet enfonce la porte et se précipite vers Walburge à laquelle il arrache l'enfant en criant :

LE LANSQUENET

Lâchez donc ! c'est par ordre du Roi !

WALBURGE tombe sur le plancher. GODELIEVE se précipite vers elle, la relève un peu.

GODELIEVE

Walburge, il ne mourra pas ! Walburge reviens à la vie ! Ne reste pas ainsi avec des yeux blancs comme des billes d'argent, avec des lèvres pâles comme des violettes mortes ! Walburge ! Il ne mourra pas ! Ah ! qu'on apporte de l'eau !... Walburge ! C'est le massacre des Innocents ! Ils montent dans un grand espace bleu ! Les étoiles, à leurs côtés, ne vois-tu pas, semblent des trônes d'or. Ils vont, là-bas, vois-tu, là-bas, là-bas, vers ces collines éthérées, là-bas, vers ces musiques sublimes, vers ces mers de vermeil, vers ces lacs de lumière, dont ils seront les mouettes pâles et éternelles.

WALBURGE, se réveillant.

Godelieve, je sens la plaie qui me fait mal.

Elle se lève tout à coup, égarée, et disparaît par la porte.

(RIDEAU)

EUGÈNE DEMOLDER.

Reproduction interdite.

UNE FEUILLE MORTE TOMBE...

—

Une feuille morte tombe, puis une autre, des platanes
dont la cime au soleil semble de corne pâle,
et j'entends des cailloux froids que des hommes cassent.

Je ne sais où les fleurs du jardin sont allées.
Sous le frisson brillant de la nuit des rosées
les derniers géraniums lourds fleurissent glacés.

Une enfant rouge est immobile sur la route,
et dans l'allée grinçante picore une poule rousse,
deux poules rousses aux ondulations douces.

Les pissenlits amers et laiteux des prairies
s'espacent, et l'arbousier donne ses fades fruits
aux lèvres des tendres petites filles.

Telle est la vie. J'ai vu, haut, devant ses brebis,
et défaisant de l'air à sa flûte de buis,
le berger les compter une à une, et puis

se remettre à marcher à côté de son âne
qui portait les bidons vers la brumeuse montagne,
où les herbes odoriférantes font le bon fromage.

Entre les haies fanées les dernières mélisses
à l'odeur fade et forte, aux fleurs blanches, flétrissent
sans que l'abeille d'or, aux ailes nervées, y glisse.

Dans le buffet poli les poires sont trop mûres
et, de la treille jaune, il tombe au pied du mur
des grains de raisin noirs que le froid rend durs.

Les premiers petits-houx, coriaces et piquants,
portent des boules lisses, rouges comme du sang,
dont on fait des bouquets d'Automne charmants.

Engourdie par le froid, au soleil se repose
une sauterelle. Là-bas une belle rose
éclatée va mourir comme meurent les choses...

Il est loin, le jardin d'Eté où sont les sauges,
où, près des tomates écarlates et des roses,
tombait le triste et blanc calme des Dimanches chauds.

Il est bien loin ce jour où j'ai pensé à toi
avant de te connaître, en traversant les bois,
mes chiens devant, sous le mouillé soleil matinal.

Alors, la noire épaisseur des feuilles ne laissait
que par moments entrevoir la vue et c'était,
dans mon cœur et mes yeux, la clarté des vallées.

Alors, c'était des montagnes claires comme la pensée
la plus pure, c'était des pics violets,
C'était un tremblement rose sur les sommets.

C'était des larmes dans mon cœur et des sourires
plus divinement doux que ceux des petites filles
qui essaient sagement leurs premières aiguilles.

Il est bien loin ce jour où j'ai pensé à toi,
où, dans mon âme, planèrent comme des voix
d'anges, quand j'eus franchi la lisière du bois.

Mon âme grave se prosterna sur la grand'route.
Une espèce de chose religieuse et douce
nageait dans l'azur pur où peinaient les bœufs roux...

C'était comme un chant que l'on n'entend pas,
comme un mendiant d'hiver qui traîne ses pas
vers la paille d'auberge où la nuit l'endormira.

Ce jour-là, tout à coup, dans une grande tendresse,
le village, à genoux et triste, s'est montré
et, des acacias, il tombait des caresses.

Les canards, balançant leurs pieds, allaient aux mares.
Les vignes bleues couraient sous les fenêtres noires,
et l'on entendait, dans l'école communale,

le murmure d'abeilles que font les alphabets,
lorsque les enfants doux chantent l'A, B, C, D
devant les beaux tableaux de sciences utiles.

Sur les vieux seuils brisés où des vieillardes filent,
du ciel bleu se posait comme près d'une rive
se pose le martin-pêcheur aux plumes vives.

Maintenant tu es loin, petite caressante.
Où est ta gorge tendue et mince, et ta hanche
qui s'arrondit et se ramasse comme une vague ?

Je te revois avec tes cheveux noirs comme une hirondelle,
tes yeux beaux comme toi, ta bouche un peu épaisse,
et ton cou pur, large à l'épaule, et volontaire.

Nous rîmes. Je te disais : Oh ! tu as l'air
d'une de ces vieilles gravures de dans Musset
où on est sur un âne sur de la mousse.

Alors tu m'embrassais. Ton tremblement de rire aigu
se mêlait aux baisers de nos lèvres mordues..·
Puis nous redevenions sérieux et tout seuls.

Et tu regardais sur mon grand chapeau de soleil,
que j'avais posé là, une branche de glaïeul
que j'y avais jetée négligemment.

FRANCIS JAMMES.

(1897

CONSEILS

A UN JEUNE CRITIQUE [1]

—

Vous êtes maintenant sur le point d'entrer dans une profession apte à faire beaucoup de bien a la Société sans presque de tentation à lui faire du mal. Vous pouvez encourager le Génie, vous pouvez châtier l'Arrogance superficielle, dévoiler la Fausseté, corriger l'Erreur, guider le Goût et les Opinions de votre époque — et non petitement — par les livres que vous louez et recommandez. Et tout ceci, vous pouvez l'accomplir sans courir le risque de vous créer des ennemis, ou d'être appelé à rendre compte de votre critique, quelque sévère qu'elle soit. Puisque votre nom est inconnu, votre personne est invulnérable : en même temps, votre tir est sûr parce que vous pouvez viser tout à loisir ; et vos coups tombent plus lourdement que ceux de n'importe quel écrivain dont le nom serait donné ou qui resterait simplement anonyme. Il y a une mystérieuse autorité dans le pluriel *nous* qu'aucun nom au singulier, quelle que puisse être sa réputation, ne peut acquérir, et, sous la sanction de ce style imposant, vos restrictions, vos éloges et vos dogmes commanderont l'attention universelle, et seront accueillis comme le fruit de talents unis qui agissent suivant un principe commun — comme les jugements d'un tribunal qui décide seulement après mûre délibération et qui protège les intérêts de la littérature avec une incessante vigilance.

Telle étant la haute importance de cette fonction, et telles ses opportunités, je ne puis mieux employer de

(1) Ce pamphlet fut écrit en 1807 par un professeur au Collège d'Oriel, Oxford, l'Evêque Coplestone, et dirigé contre la *Revue d'Edimbourg*, qui dénigrait systematiquement toutes les belles œuvres. L'art de la Critique a-t-il beaucoup changé depuis ? le lecteur jugera.

rares heures de loisir qu'en vous fournissant quelques indications sur la manière la plus facile et la plus avantageuse de vous en acquitter ; ces indications sont, je le confesse, assemblées négligemment, mais elles sont aussi le résultat d'une longue expérience et de fréquentes réflexions et comparaisons. Et si quelque chose vous semblait au premier abord plutôt équivoque au point de vue de la moralité, ou insuffisant en libéralité ou en sensibilité, je vous supplie de supprimer de tels scrupules et de les considérer comme les fruits d'une éducation contrainte et d'une façon de penser étroite que quelque connaissance du Monde et un peu de sobriété de raisonnement surmonteront rapidement.

Or, ainsi que dans la conduite de la vie rien n'est plus désirable qu'un Principe Général d'action auquel tous les autres principes et motifs doivent être asservis, ainsi, dans l'art de la Critique, je poserais comme précepte fondamental, que vous ne devez jamais perdre de vue et qui doit être le ressort de toutes vos observations, celui-ci :

Il faut écrire ce qui se vendra.

A cette Règle d'Or chaque moindre considération doit être subordonnée, ou en être immédiatement déductible ou au moins y être rendue conforme.

Ne soyez pas ébranlé à l'annonce d'un précepte qui, après examen, se trouvera aussi honnête et vertueux qu'il est discret. J'ai déjà esquissé les grands services qu'il est en votre pouvoir de rendre à l'humanité ; mais tous vos efforts seront inutiles si les hommes ne lisent pas ce que vous écrivez : par conséquent, il est clair que votre utilité dépend de votre popularité, et on ne peut atteindre à la popularité sans caresser le goût et les inclinations des hommes Soyez assuré que par un semblable entraînement de sain et judicieux raisonnement, les consciences de milliers de gens aux affaires sont journellement apaisées. Il est meilleur pour l'Etat que ce soit leur parti qui gouverne qu'aucun autre. Le bien qu'ils peuvent effectuer par l'exercice du pouvoir est infiniment plus grand que celui qui pourrrait résulter d'une adhérence rigide à certains préceptes moraux inférieurs ; lesquels donc doivent être

violés sans scrupules toutes les fois qu'ils les trouvent sur la route de leur fin directrice. Celui qui s'arrête devant eux ne pourra jamais jouer un grand rôle dans le monde, et, le pourrait-il, il n'en serait pas digne. De telles maximes peuvent être très utiles dans les affaires ordinaires et pour conduire des hommes ordinaires : mais quand nous nous haussons jusqu'à la sphère de l'utilité publique, nous devons adopter des principes plus larges, et ne pas nous laisser entraver et enchaîner par de mesquines notions de Droit et de Devoir Moral. Quand vous vous serez fait à cette libérale façon de penser, vous trouverez qu'il en résulte beaucoup d'avantages secondaires que d'abord vous n'aviez pas pris en considération. En particulier, ce qui allégera infiniment vos travaux, ce sera de *suivre* le goût public au lieu d'entreprendre de le *diriger*. La tâche de Plaire est en tous temps plus facile que celle d'Instruire : au moins n'exige pas de pénibles recherches et préparations et peut être accomplie en général par un peu de vivacité d'allures et une habile *morigération*, selon le mot de Lord Bacon, aux caprices et aux fragilités des hommes. Votre responsabilité aussi en sera de beaucoup amoindrie. La Justice et la Candeur ne sauraient être requises de vous, qu'autant qu'elles concordent avec ce Principe Essentiel : et un peu d'expérience vous convaincra qu'elles ne sont pas les plus heureux moyens de réaliser votre dessein.

On a dit à la légère : qu'un Critique exerçait des fonctions judiciaires et que sa conduite devait être soumise aux mêmes règles que celles qui gouvernent le Juge d'une Cour Civile : qu'il devait se défaire de toute prévention, être patient, prudent, posé et rigidement impartial ; qu'il ne devait pas chercher à se mettre en avant et qu'il fallait qu'il réprimât toute disposition à entrer dans le procès comme partie.

C'est là le langage de penseurs superficiels ; mais en réalité il n'y a point d'analogie entre les deux cas ; un Juge est promu à cette fonction par l'autorité de l'Etat ; un Critique par la sienne propre. Le premier est indépendant de tout contrôle et peut de la sorte suivre librement ce que lui dicte sa conscience ; le second dépend, pour son pain même, du souffle de l'opinion pu-

blique; aussi la grande loi de l'instinct de conservation lui indique-t-elle une autre ligne de conduite.

D'ailleurs, comme nous l'avons déjà observé : s'il cesse de plaire, il cesse d'être lu, et par conséquent il cesse d'être utile. De plus, dans un proces, le rôle d'amuser l'audience revient à l'Avocat; dans un article, si le Critique lui-même ne s'en charge pas, qui le jouera?

Au lieu d'aspirer vainement à la gravité d'un Juge, je lui conseillerais, quand il se dispose à écrire, de se placer dans la situation imaginaire d'un Avocat qui interroge. Il peut commenter, en une veine d'agréable ironie, la profession, la manière de vivre, l'extérieur, l'habillement, ou même le nom du témoin qu'il examine : quand il a suscité sur lui une opinion méprisante dans les esprits de la Cour, il peut aviser à lui tirer des réponses susceptibles d'un tour comique ; et il peut les façonner et les tronquer à son propre plaisir.

Vous trouverez ce mode de procéder infiniment commode en ce qui regarde la Poésie, où la hardiesse de l'image ou la délicatesse de la pensée (auxquelles l'esprit du lecteur était préparé dans l'original), peuvent aisément être rendues extravagantes ou affectées si elles sont judicieusement triées et détachées du morceau auquel elles appartiennent. De plus, puisque beaucoup dépend du rythme et de l'élégance de l'expression (qu'on peut quelquefois détruire l'un et l'autre en laissant tomber un seul mot ou en transposant une phrase), j'ai vu trouver beaucoup d'avantages à ne pas faire les citations sous forme d'extrait littéral, mais à donner un bref sommaire en prose du contenu d'un passage poétique, et à entrelarder son propre langage çà et là de phrases du poème marquées de guillemets.

Ceux-ci et mille autres petits expédients, grâce auxquels florissent les Arts du Persiflage et de l'Ereintement, la pratique vous les apprendra bientôt. S'il était nécessaire de transcrire un passage ennuyeux, peu fertile en sujets d'humour et de raillerie, vous pouvez le présenter comme « un favorable spécimen de la manière de l'Auteur ».

Peu de gens ont conscience des puissants effets de ce qu'en philosophie on appelle : Association d'Idées. Sans violer positivement la vérité, on peut détruire

toute la dignité d'un passage en parvenant à suggérer quelques images vulgaires et ridicules à l'esprit du lecteur ; et le style regorge d'exemples de mots par lesquels la même idée est exprimée avec la seule différence que l'un excite un sentiment de respect et l'autre de mépris. Ainsi vous pouvez appeler un accès de mélancolie : « grognements »; le ressentiment : « boutade »; un destrier: « bidet »; un festin : « gueuleton »; la tristesse et l'affliction : « pleurnichage et piaillerie». En appliquant des termes particuliers à un état social, à des situations et à des caractères analogues qui se trouvent dans un autre, le même but est atteint : un « Sergent instructeur », ou un « Chat à neuf queues », dans la Guerre de Troie, un « Caboteur de Lesbos entrant au Pirée », « la Poste à deux sous de Jérusalem », et autres combinaisons du même genre, qui, quand vous vous serez un peu livré à cet exercice de pensée, se suggéreront rapidement d'elles-mêmes et ne manqueront jamais de provoquer un sourire, sinon immédiatement aux dépens de l'Auteur, du moins, qui détruira entièrement cet état d'esprit que son poème requiert pour être goûté.

Je me suis d'autant plus appesanti sur cette branche de la littérature, que c'est là surtout que vous devrez chercher des sujets de plaisanterie et d'ironie.

Les Voyages et les Explorations, pourtant, ne sont point un terrain stérile ; et vous devrez rarement laisser paraître un numéro de votre *Revue* sans un article sur ce sujet. Le charme si universellement senti de ce genre d'ouvrages vient principalement de ce qu'il unit le Récit à la Description. L'intérêt que nous prenons à la narration ne peut être tenu en éveil que par de menus incidents ou des détails occasionnels qui nous mettent en communion avec les sentiments, les espoirs, les frayeurs, les désappointements et les plaisirs du voyageur. En même temps, la soif de science et la passion de la nouveauté sont satisfaites par de continuels renseignements sur les peuples et les pays qu'il visite.

Si donc vous désirez éreinter le livre, vous n'avez qu'à faire jouer ces deux systèmes l'un contre l'autre Quand le but de l'auteur est de satisfaire au premier entiment, il faut le remercier d'avoir communiqué au

Monde des faits d'importance : tels que s'il a perdu sa route dans la nuit, ou s'il s'est foulé la cheville, ou s'il n'a pas eu d'appétit à dîner. S'il s'est appliqué à décrire la Minéralogie, l'Histoire Naturelle, l'Agriculture, le Commerce, etc..., d'un pays, vous pouvez mentionner cent livres d'où les mêmes informations peuvent être tirées et déprécier le procédé de déverser de vieux in-folio poussiéreux dans des in-quarto neufs pour flatter le goût malsain d'une teinture de toutes choses, qui distingue la présente Epoque.

Pour les travaux de Science et d'Erudition abstruse, la tâche que vous avez entreprise ne sera pas si difficile que vous pourriez vous l'imaginer. Les Tables des Matières et les Index sont des aides bénies aux mains d'un Critique, mais, plus que tout, c'est la Préface qui est le champ où il peut récolter la plus riche moisson.

Dans la Préface, l'Auteur, ordinairement, donne un sommaire de ce qui a déjà été écrit sur le même sujet, il reconnaît l'aide qu'il a reçue de différentes sources et les raisons qui le font s'écarter des précédents Ecrivains ; il confesse que quelques parties ont été moins attentivement considérées que d'autres, et que certaines informations sont venues entre ses mains trop tard pour qu'il ait pu en faire usage ; il désigne plusieurs points dans la composition de son ouvrage qui, pense-t-il, peuvent provoquer l'animadversion, et il s'efforce de défendre ou d'excuser sa propre manière de faire.

Voici donc, pour le Critique, un riche fonds qui gît à la surface même. S'il connaît quelque chose à son affaire, il retournera tous les arguments contre l'Auteur, dissimulant soigneusement la source de son information, et semblera les tirer des réserves de son propre esprit où il les avait accumulées à ce propos même. Si les références de l'Auteur sont exactes, un grand point est gagné, parce qu'en consultant quelques passages des ouvrages originaux, il sera facile de discuter le sujet en ayant l'air d'avoir une connaissance antérieure du tout.

Votre principal avantage est : Que vous pouvez vous attacher à n'importe quel point du livre que vous critiquez, et le traiter comme s'il y était l'important et l'essentiel, quand peut-être il est de peu de poids dans

la thèse principale ; mais si vous y consacrez une grande part de votre article, le lecteur sera naturellement conduit à y donner une importance proportionnée et à considérer que le mérite de l'œuvre dépend de cette seule question.

Si quelqu'un se plaint que des passages plus beaux et plus remarquables sont demeurés inaperçus, votre réponse est : Qu'il est impossible de prêter attention à tout, et que votre devoir est plutôt de prévenir la propagation de l'erreur que de prodiguer des éloges à ce qui — si c'est réellement excellent — fera son chemin dans le Monde sans votre aide.

Maintenant si le plan de votre *Revue* admet la sélection, vous ferez mieux de ne pas vous occuper de Travaux de recherche profonde ou de spéculation originale, qui auraient déjà attiré beaucoup d'attention et ne sauraient être traités superficiellement sans crainte d'être démasqué. Il vous faudrait si longtemps pour vous rendre entièrement maître du sujet, que le jeu de votre critique n'en vaudrait pas la chandelle. Ces œuvres sont généralement le fruit d'une longue étude et de talents concentrés dans la poursuite ardente d'un seul but : il n'est par conséquent pas probable que vous puissiez jeter une lumière bien nouvelle sur une question de cette nature, ou même combattre d'une façon plausible les propositions de l'Auteur dans le cours des quelques heures qui sont ce qu'il vous est vraiment possible de leur consacrer. Et, sans l'accomplissement de l'un ou l'autre de ces points, votre *Revue* n'acquerra pas de célébrité et, en conséquence, il n'y aura pas de Bien effectué.

Il en a été dit assez pour vous donner quelque aperçu des facilités qui abondent dans votre nouvelle fonction. J'en mentionnerai seulement une de plus, à cause de son application étendue et presque universelle à toutes les branches de la littérature, je veux dire l'Argument que les anciens rhéteurs nommaient ἐξ ἐναντίων, c'est-à-dire que, quand une œuvre excelle en une qualité, vous pouvez la blâmer pour n'avoir pas la qualité opposée.

Par exemple, si l'esquisse biographique d'un personnage littéraire est minutieuse et anecdotique, vous

pouvez vous étendre sur les avantages de la réflexion philosophique et sur l'intelligence supérieure qu'il faudrait pour donner une analyse judicieuse des Opinions et des Œuvres des Auteurs disparus. Au contraire, si c'est cette dernière méthode qui est suivie par le biographe, vous pouvez, avec une facilité égale, exalter la vivacité du coloris, la vérité et l'intérêt du dessin précis et du détail exact. Cet argument, vous le remarquerez, s'applique au Style aussi bien qu'au Sujet, où bien des qualités pourraient être mentionnées *qui sont incompatibles*, et quelle que soit celle que l'Auteur a préférée, ce sera pour vous le signal de vous lancer dans l'éloge de l'opposée, et de présenter sans cesse à votre lecteur celle-là comme le modèle de l'excellence en ce genre.

Vous vous demanderez peut-être pourquoi toutes mes instructions sont appliquées à la Censure et non à l'Eloge des Livres ; mais on pourrait donner bien des raisons pour qu'il en soit ainsi. Les principales sont à la fois : Que ce rôle est plus facile, et que cela se vendra mieux.

Écoutons ce que dit M. Burke sur un sujet qui n'est pas très dissemblable.

« En de tels cas, » dit-il, « l'Écrivain éprouve certaine ardeur et vivacité qui lui est inspirée par la conscience que (quel que soit le sort du sujet), son habileté sera sûrement applaudie et cette vivacité devient beaucoup plus grande s'il prend l'offensive, par l'impétuosité qui accompagne toujours une attaque et l'infortunée propension qu'a l'humanité à découvrir et à exagérer les fautes. » *Préf. Vindic. Nat. Soc. P.* 6.

Vous remarquerez que je n'ai, en aucune occasion, sanctionné les motifs plus bas de pique privée, d'envie, de vengeance et d'amour de la détraction. Du moins, je n'ai recommandé la dureté pour aucune de ces raisons. Je suis parti simplement de ce principe moral abstrait qu'un Critique devrait toujours avoir présent à l'esprit. Si toutefois quelques-uns de ces motifs s'insinuaient d'eux-mêmes comme ressorts secondaires d'action, je ne les condamnerais pas. Ils peuvent venir en aide au Grand Principe Dirigeant, et seconder puissamment son opération.

E. COPLESTONE.

Traduit de l'anglais par MARGUERITE MORENO.

LES SUPPLIANTS

LES PIERRES QUI PLEURENT

(*Suite*[1])

—

ÉPISODE X

LA « VÉNUS TERRESTRE » ET LE « COURSIER BLANC »

Près de la cruche en terre et de la cuvette blanche, une serviette traîne sur la cheminée. — Brennilis a fixé son regard à ces choses, il songe :

— Entre Madame Romance et cette fille une différence d'éducation, c'est tout. L'une, à chaque instant, laisse éclater sa triviale bêtise, l'autre la voile sous sa pose esthétique et sentimentale : et toujours c'est la femme, créature sans existence propre, vague conscience se percevant à peine elle-même, incapable même de pressentir le mystère que la folie des hommes cache au fond de son être ; mais, allumant sa vanité à tous les regards qui la fouillent. Le sphinx ! Le sphinx moderne !... ah ! ah !... le sphinx moderne !... une légère différence, je crois, oh ! très légère : le sphinx interrogeait les voyageurs, ce sont les voyageurs qui interrogent le sphinx — sphinx idiot, stupéfait d'être sphinx, ignorant d'ailleurs ce que peut bien représenter son nom, mais s'accroupissant dans sa vanité à se répéter : « Je suis un sphinx, ayons l'air de comprendre et

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 93, 94, 95.

d'interroger ; tandis que l'éternelle énigme, le propre rêve des passants, s'égare dans l'incohérence de ses yeux !

— Eh bien quoi, mon p'tit ?

A cette voix brutale, Brennilis se ressouvient qu'il n'est pas seul ; tristement il tourne la tête vers la jeune femme assise prés de lui sur le matelas. Elle s'écrie :

— Ce que tu es pénible, tu sais !

— Ah ! et cette misère, cette misère ! c'est horrible !... tenez soyez assez gentille pour faire le thé, voulez-vous ? sur cette petite lampe... le thé est dans cette boîte... ensuite vous viendrez m'en offrir une tasse ?...

— Ce que tu es enfant ! et tu me dis ça avec une voix d'enfant ! allons ça y est ; où est-il ton thé ?

Brennilis voudrait parler, il ne trouve rien à dire. Il finit par demander : — Si vous le voulez, j'étendrai le matelas, vous vous assiérez là et j'essaierai de mettre ma tête sur vos genoux.

— Ah ! là !... et puis ? Veux-tu que je me déshabille ? Mais qu'est-ce que tu as, voyons ? Oh ! je vois ce que c'est, tu as des histoires d'amour, tu aimes une petite femme qui te fait des misères, une rosse... pauv' chat, va ! je serai bien gentille, hein ? Dis que tu as une petite femme qui te fait des misères ?... C'est égal, tu sais, j'ai de la patience de rester là ! En voilà d'un dimanche ! Sortons, voyons ! oui, je vois bien que t'as pas le sou.... qu'est-ce que ça fait, c'est moi qui paierai, là... ça y est, dis ? Il n'est que trois heures, on a encore le temps d'aller au Point-du-Jour ; on reviendra par le bois ; je t'offre l'apéritif, et puis tu viendras dîner chez moi, mon singe est en voyage. Hein, ça y est ? On ira à Bullier après, parle donc ?

— Non, je vous en prie, ne dites plus rien, laissez-moi.

— Oh ! là, là, là, là !

Elle court se pencher à la fenêtre, et lance : « Ta ra ra boum ça y est! » Puis revenue près de lui :

— Un temps pareil, vrai, perdre une journée comme ça! ma sœur qui va m'attendre! j'avais mis ma belle robe, je lui avait dit qu'on irait au Point-du-Jour.

— Bon, eh bien, vas-y.

— Et toi?

— Je reste ici, vas-y, vas-y... je vous assure que je préfère rester seul.

— Tu es gentil! et puis je m'en fiche, quand tu me voudras tu le diras, je reste.

— Bon!

— Bon?... Vrai, je m'épate! il faut que tu m'aies rudement plu... c'est que je t'aime, voilà... Faut pas t'imaginer que je suis une femme qui va avec tout le monde, mon p'tit, j'ai de l'argent, moi! je ne suis pas comme y en a...

Et se coiffant du chapeau de Brennilis, campée devant le petit miroir pendu au-dessus de la cheminée :

— Dis que je suis gentille comme ça?

Elle se jette sur Brennilis et l'embrasse violemment.

Le goût marécageux de ce baiser aux lèvres, et n'osant cracher son dégoût, Brennilis s'est levé et demeure immobile au milieu de la chambre. — Tout à coup, la voix angoissée par son effort, il dit :

— Déshabille-toi...

— Ah! tout de même, ça te prend? et d'un air qu'elle croit troublant, elle ajoute :

— Tiens, viens, toi, me déshabiller.

— Non, non, pas moi, déshabille-toi.

Brennilis arpente nerveusement la chambre, n'osant même la regarder; et quand elle lui dit: « Ça y est! » Oh! ce corps de formes lourdes et de chairs molles heurtant ses yeux pleins des mirages

de l'idéale beauté ! A peine peut-il réprimer son geste de déception ; mais aussitôt, ému d'une pitié profonde, à laquelle se mêle il ne sait quel sentide respect quasi-filial, doucement, tendrement presque, il la prie de se revêtir... Alors elle l'injurie, pleure, simule une crise, agrafant violemment sa robe...

Quelques minutes après, elle éclate de rire:

— Là, mon p'tit, je vois ce que c'est, tu es un puceau et puis ça fait le compte ! ça te dégoûte, pauvre ange ? laisse faire, je reviendrai... affaire d'habitude...

Sans répondre, Brennilis va s'accouder au balcon.

Puis le soir tombe, et tandis que la femme demeure assise sur le matelas, se fondant dans la buée du jour qui traîne aux murs blancs, il va de la porte à la fenêtre, s'arrête à la fenêtre, va, vient...

Dans la chambre tout à fait obscure, Brennilis est seul maintenant : ainsi, à son âme tourmentée d'idéal, voilà quel amour est offert ! les yeux pleins de visions superbes, voilà quelle forme il lui est permis d'adorer !...

On vient lui remettre une lettre ; reconnaissant l'écriture de l'abbé de Kerpenhir, il s'empresse de lire :

« Mon cher enfant,

» Ni à Kerguelvan, ni à Tréguenne, on ne l'a re-
» vu. Il partit subitement de Tréguenne il y a trois
» semaines (huit jours, par conséquent, avant
» qu'il ne vînt chez moi, car il y aura quinze jours
» samedi, à l'angelus du soir, qu'il nous a quittés).

» Je reste encore ici quelque temps. Certains
» paysans des environs affirment l'avoir rencontré
» en forêt ; je vais explorer le pays avec eux.

» Ici, à cause de la légende du *Comte Jean*, son
» ancêtre, et à cause du suicide de son père, notre

» malheureux ami est l'objet d'une foule de su-
» perstitions; je crains bien qu'on ne soit porté à
» le voir partout, en tout ce qui remue au fond
» des bois, bêtes ou maraudeurs. Cependant, je
» ne veux pas perdre toute espérance. Peut-être
» d'ailleurs, avons-nous exagéré notre crainte? Il
» faut croire qu'il possède encore sa raison. — Cer-
» tes, sa figure était terrible! comme vous, je ne
» puis cesser de la revoir; mais je me dis: Il a
» tant souffert que la douleur a laissé parmi ses
» traits les expressions de la folie. Sa volonté fut
» si puissante; non, il est impossible que cet
» homme-là n'ait plus sa conscience.

» Prions pour lui, mon fils: pour que son âme
» jouisse de la paix éternelle, si dans une heure
» de folie il s'est donné la mort;

» Pour que la calme possession de lui-même
» lui soit rendue, s'il vit encore;

» Pour qu'il revienne vers nous et achève sa
» vie dans la sérénité, s'il n'a pas cessé d'être rai-
» sonnable.

» Gardez toujours votre âme d'enfant, mon fils,
» souvenez-vous des ciels clairs. Ayez le courage
» de ne pas toujours voir ce que vous verrez, de
» ne pas aimer tout ce que vous aimerez, de ne
» pas rêver à tous vos rêves, de ne pas pleurer tou-
» tes vos larmes, de ne pas jeter tous vos cris.

» Je suis, parmi les hiérarchies humaines, votre
» père.

» Sous les regards éternels de Jésus, votre frère
» en charité.

« KERPENHIR. »

Brennilis: — *Ne pas aimer tout ce que vous aimerez, ne pas rêver tous vos rêves... ne pas voir tout ce que vous verrez...* Quelle tragedie que la vie d'un poète! Quel sera le dénouement de celle-ci? — Et moi, si la foi qui me reste encore m'abandonne, de quelle folie serai-je la proie?...

« Il ne faut pas rêver tous ses rêves... il ne faut pas voir tout ce qu'on voit ! » Raphaël ? Quel fut son visage ? quelle fut son âme ? la lumière et l'amour chantèrent peut-être en lui comme en moi ? ses extases furent peut-être semblables à mes extases ?... je voudrais l'avoir connu !... il existe en moi comme un être irréel que je ne puis connaître et que je sens toujours présent !... je ne suis plus seul, et pourtant c'est d'être seul que je souffre !... je suis enveloppé d'une âme sortie de mon âme... une âme qui se voudrait incarner et voici que ma propre chair désire sa chair absente ? Ne pourrai-je donc l'obliger à rentrer en moi-même, cette âme qui erre hors de moi ? La forme en qui elle voudrait s'incarner, je la pressens : mon rêve de beauté !... quelle femme apaisera jamais mon tourment ?... O les yeux des femmes : « beaux écrins, sans joyaux, médaillons sans reliques ! »... ô corps de grâces lourdes et vulgaires combien le génie des pauvres artistes vous a idéalisés !... « il ne faut pas voir ce qu'on voit ! »... Que cherche-t-elle, la foule ? Un plaisir grossier ou une sentimentalité abêtissante... à elle, la « Venus terrestre », ô Platon !... Ils ignorent presque tous la beauté, ils n'obéissent qu'à l'instinct de la bête !... mais les joies de la « Vénus céleste » ?... Oh ! l'ange de la joie, l'ange inconnaissable ! rêve d'au-delà, si je rencontrais sa ressemblance !... Comme je comprends votre supplice, Kerguelvan ! Et votre processus de l'amour ? « Admirer, c'est être ému du » contact des yeux... or, mon âme peut prendre » contact par tous mes sens... voici une forme » belle de la beauté de mon rêve, je voudrais de » nouveaux sens pour la mieux posséder !... admi» rer c'est déjà de l'amour !... » L'hymen de l'âme s'offrant avec le bonheur de la beauté ! L'Ange de la joie !... non, il ne faut pas rêver tout ses rêves, ni jeter tous ses cris !... La vie ! la vie simple, la

vie enfin !... *Souvenez-vous des ciels clairs* !... Bien, me voici ! ceci n'est plus... maintenant ?... je pense, je désire, je souffre... ce fut ainsi depuis que je me suis étonné de vivre... qu'y a t-il donc de changé en moi ?... ah ! cet être que je ne puis connaître et que je sens toujours présent, cette âme qui m'enveloppe, l'être très beau qui n'a pas encore une forme !... Mais il faut que je reste mon maître ! je dois consacrer tous mes efforts à donner à mon cher martyr l'immortalité idéale, il faut que j'accomplisse l'œuvre promise ! oui, les rêveurs de l'avenir, attardés au bord de leur infini, dresseront l'oreille en entendant les cris que je saurai retrouver... je donnerai aux plus stupides d'entre les hommes stupides, la crainte du sol sur lequel ils marchent ; il faut qu'ils doutent de la matière même et de la solidité de leur raison ! il faut qu'ils comprennent que le seul souffle de l'esprit peut troubler leur vision du monde, qu'une volonté suffit pour faire chanceler l'univers qu'ils conçoivent humainement.

Je trancherai les lianes de la douleur et de la sensualité à coups de volonté... je resterai mon maître ! plus elles m'enlaceront, plus je deviendrai fort !...

Et la foule avilie par toutes les débauches et tous les assouvissements, tant d'êtres pourris par toutes les laideurs morales, oseraient le juger, s'ils le connaissaient, ce supplicié de l'amour et du mystère... Son agonie... oh ! cette agonie vers laquelle il marche peut-être ? c'est horrible !... moi, sur le bord du même abîme... c'est horrible !... sortons, sortons ! si Kerpenhir était à Paris... où aller ce soir ?...

Un large papillon, que la lumière subitement détraque, tourbillonne et tombe dans un bock ; parmi les vapeurs des alcools, des parfums de

fleur tournoient et meurent ; les soprani des rires, les contraltos des épuisements, les basses des brutalités se fondent en accords cruels ; l'électricité couleur d'éther palpite à grands coups d'ailes folles ; la muflerie gueule.

Çà et là, les faiseurs de vers exhibent le cabotinisme de leurs têtes et de leurs attitudes : tel à groin rasé et jouant les Baudelaire (le Baudelaire qu'il croit) affecte d'être myope, et, joaillier, de choisir, en des gestes menus et mystérieux des doigts, les mots précieux de ses phrases vides, tandis que son interlocuteur, en accompli dandy, polit et repolit les théophiliennes coquilles de ses ongles rosis. Tel autre, à barbe de Jésus, chantre de la solitude, mystique auteur de deux plaquettes, entre deux catins saoules, distrait sa douleur métaphysique.

Brennilis songe : — Voilà ceux qui racontent les terreurs de vivre!..... et j'ai parfois aimé quelques-uns de leurs vers!... Les sauterelles du midi voudraient nous faire croire à la cigale grecque!... si nous n'y prenons garde, leur nuée dévorera nos moissons!...

Quelqu'un lui frappe sur l'épaule, Brennilis reconnaît Rob.

Le journaliste s'assied à sa table :

— Eh bien, jeune homme, à quand l'apparition de ce génial poème?

Brennilis hausse les épaules avec indifférence.

— Diable, moi qui vous croyais parti pour la gloire! le temps passe, vous savez!..... Et puis, vous faites mieux de joyeusement vivre!... entre nous, vous auriez peut-être eu du talent, mais vous êtes trop sincère pour réussir... A propos, vous savez que l'ami Frettel s'est marié contre une forte dot et qu'il est père... d'une pièce qu'on va donner au Français.

— J'ai su aussi que M. Harry Marry était à Mazas...

— Et votre serviteur fait un excellent préfet.

— Je vois, monsieur, que vous êtes décoré de la Légion d'honneur... je ne doute pas que vous ne fassiez même un excellent ministre un de ces jours.. je vous salue, monsieur, un rendez-vous m'oblige à vous quitter.

Depuis plusieurs heures, Brennilis erre par les rues vides :

— Où est le vrai? où est le vrai?

Il s'arrête, il reprend sa marche, déambulant, monologuant :

— Faut-il, comme tout le monde, lutter pour l'or et avec l'or acquis prendre à la vie moderne les plaisirs qu'elle offre? Rester sourd aux cris des damnés de ce monde? Comme ceux-là, mentir au rêve humain? Pour toute méditation, nettoyer ses ongles des vers qu'on a péniblement grattés; ramasser des mots comme des épingles et les piquer sur le papier?... Oser singer le génie, parodier le martyre, et ceindre son front d'une auréole de théâtre pour aller dans le monde?... ou, comme *Lui*, s'élancer corps et âme vers l'absolu, et, vaincu, regarder s'écouler son sang, dans une agonie silencieuse?... Se rendre indifférent comme Lazare?... La douleur païenne a produit l'effort vers l'indifférence, la douleur chrétienne veut la consolation d'un amour infini ou de la douleur encore. Après Jésus, nulle secte philosophique n'est plus possible, ce Lazare se ment à lui-même, notre âme est extasiée de souffrance. Nous cherchons dans la douleur l'évocation de l'irréel bonheur. La cause directe et immédiate du souffrir, comme épicurienne ou stoïcienne, l'âme moderne en a inventé le dandisme. Elle la considère froidement et l'analyse, afin d'en dégager la forme idéale; elle aime à l'évoquer, hors

des ordinaires et réels accidents qui la font naître, derrière chaque émotion de la vie : c'est la douleur d'aimer, la douleur de mourir, la douleur d'être heureux et de jouir, la douleur de comprendre ou de ne pas comprendre, la douleur de créer ou de rester stérile, la douleur de vivre!..... Non, plus de dédaigneux philosophes, mais des artistes qui marchent après *Elle*, ainsi que ses amants. Beethoven, Wagner, Baudelaire, et au-dessous d'eux, les Laforgue et les de Régnier ont remplacé les Démocrite, les Lucrèce, les Marc-Aurèle et les Sénèque :

Sed fugitare decet...

Lucrèce n'a vu, dans la douleur d'amour, qu'un tourment de la chair : il faut selon lui fuir la folie d'aimer, l'amour n'est rien, la vie elle-même ne mène qu'à la mort qui n'est rien ; le sage s'affranchit par le mépris des plaisirs mêmes... Mais le chrétien Wagner a chéri le mal de Tristan par ce qu'il contenait en même temps la douleur d'Amfortas. Ni Beethoven, ni Schumann n'auraient pu mépriser ce qui remplissait toute leur âme. Quand Sénèque eut composé une « consolation », quand Marc-Aurèle eut écrit pour lui-même quelque pensée apologétique de la mort, quand Lucrèce encore se fut écrié :

Tu vero dubitabis et indignabere obire,
Mortua quoï vita est prope jam vivo atque videnti ?

de Régnier fit « *Tel qu'en Songe* ». Car cette *apologie emblématique du moi*, qu'est-elle, sinon l'apologie de l'homme aimant à se regarder passer dans son cortège de rêves ?

L'abbé de Kerpenhir a raison : S'il paraît juste de définir, avec Peladan, l'amour : « une forme attrayante de la douleur », et s'il a paru juste à Kerguelvan, calquant cette formule, de définir la religion : « une forme espérante de la Douleur », il

faut définir l'art moderne : « une forme douloureuse de l'Espérance »...

Chacun de nous trois, nous contemplons une de ces formes et, parfois, rapprochant nos âmes, nous contemplons les trois ensemble!... Le vrai, le vrai? Le vrai est-il l'inconnu qui naîtra demain, comme le Christ fut le vrai posthume de l'antiquité morte?

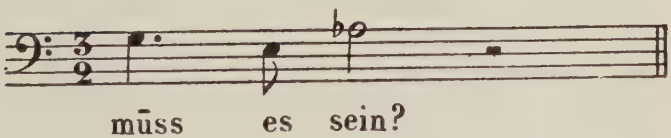
Criant presque, Brennilis répète :

— Mais le vrai présent, le vrai pour moi qui vis aujourd'hui?

Et comme un merle chante au fond d'un jardin, il cesse de penser pour l'écouter; il l'écoute longtemps. C'est l'aube, les pavés et les murs pâlissent; et tandis que dans sa mémoire flotte l'heure semblable, l'heure où il réentendit les suppliants beethoveniens après que Kerguelvan se fut éloigné au bras de l'abbé de Kerpenhir, il y a un an passé, la voix tombante, il se répond :

— M'abstraire en moi-même, ne point chercher de joie ici... L'espéreur quand même, le prêtre à *la tête levée* (1), et le poète rendu fou par le mystère, répandre autour d'eux mon amour comme une atmosphère de lumière!

ÉPISODE XI



(Dernier quatuor de Beethoven.)

Déjà le ciel pâle ne contient plus que trois étoiles, sur la terre les choses n'ont point encore de couleur, et dans l'air, il n'existe aucun son.

Kerguelvan, les cheveux entremêlés de broussailles et de feuilles mortes, sort d'un taillis et

(1) Interprétation du nom de *Kerpenhir*.

s'avance sur la lande ; il regarde autour de lui et au-dessus de lui, il prête l'oreille :

— Quelle est cette heure ?... ma voix est changée ! je ne reconnais plus ma voix ! ma voix est très solennelle !... ma voix !... ma voix ?... pensées de tout à l'heure, que serez-vous ?... Le silence a oscillé ! ô douce vie ! un bercement vient de passer, on dirait la chanson d'une mère... plus rien !... voici de nouveau l'immobilité.

Il reprend sa marche ; il s'arrête encore : un grand frisson a parcouru la campagne et il a lui-même frissonné.

— Qu'y a t-il ? Où courez-vous, la nuit ? Qu'est-ce qui vient de s'enfuir ?

Il a gagné la colline de Kerguelvan où montent d'énormes pierres sculptées en forme de femmes tâtonnant le sol les bras étendus, ou priant, ou pleurant dans leurs mains jointes.

— Que cherchez-vous ? que cherchez-vous ? mon corps sous la terre ?... redressez-vous ! pas encore ! ma volonté tient toujours mes pensées cohérentes. Comme vous représentez bien la douleur penchée sur le néant, mes pleureuses !... KERGUELVAN, LIEU DES PIERRES QUI PLEURENT... ma poitrine est une colline que vous gravissez, troupeau de douleur, depuis que j'existe ! en ce moment même, j'y sens le tâtonnement de vos mains et la secousse de vos sanglots.

Il s'asseoit au pied d'un menhir surmonté d'une Croix :

— Le ciel a palpité comme un œil qui s'ouvre ! Voici le réveil ! l'enfant a balbutié le refrain ; chanson, ô chanson perdue !... c'est ici qu'il doit venir ; viendras-tu ? viendras-tu ? je t'attends ici, enfant qui redis la chanson de ta mère !... Ma volonté, ma douce volonté, ma grande sœur, parle-moi oujours ainsi... pose ta main longue au bord de

mon berceau, je suis cet enfant-là qui dort. — Où? Partout, partout !... Cesse de me hacher à coups de sabre, ma volonté, je ne suis plus qu'une plaie ! sois ma grande sœur... et surtout ne sois pas femme !

Les brumes à l'horizon rosissent, les feuillages frissonnent à la cime des arbres ; des notes profondes montent des vallées et des bois, des sons limpides tombent de l'air et il y a de longs silences encore et des hésitations de la lumière. — L'espace grandit, les formes se séparent ; tout à coup, un trille éclatant miroite en haut, des rayons gigantesques viennent de jaillir à travers les nuages...

Kerguelvan : — On dirait une roue, une roue immense !

Le soleil paraît au bord de la terre ; les haies se criblent de traits d'or, les nappes de lumière se déroulent sur la campagne, les dernières buées se lèvent et s'accrochent en lambeaux nacrés aux buissons et aux arbres, les rosées de la nuit s'irisent, les chants épars s'enguirlandent, les couleurs apparaissent.

Kerguelvan : — O Vierge ! Vierge-mère, éternellement vierge ! féminité-matière, te voilà parée de mélodies et de fleurs ! passive, à l'heure de la lumière, tu conçois ! la vie frémit dans ton sein, et tu perçois la vie, des chants et des couleurs surgissent en toi à l'heure de la lumière !... O lumière, maleté, lumière triomphante !... Parfums, sons, couleurs, redites-moi vos paroles magiques ! formes de l'invisible, vous qui naissez d'un baiser d'amour, vous qui êtes la vie que j'entends, la vie que je vois !... la vie ? la vie ? quel mot étrange ! Mes oreilles, mes yeux, tous mes sens !... mon corps !... une dernière fois, mon esprit, comprendras-tu le mystère ? Contemple, que vois-tu ? — Je vois. — Qui es-tu, toi qui réponds je vois ? — Je suis. Je ? je ?... je ?... Brennilis, quel supplice

t'attend, toi qui t'étonnes déjà et qui ne pourras non plus jamais sortir de toi !... j'ai connu aussi moi les extases !... Si j'avais été sage, je t'aurais tué le jour où je t'ai compris... j'aurais dû te tuer, toi qui revivras ma douleur ! Amoureux qui ne pourras jamais aimer, poète qui ne pourras jamais te redire, ô poète adolescent, âme émerveillée de songes !... Quel mystère nous liait l'un à l'autre à cette heure où, sans nous voir, nous suivîmes la même route ? Par quelle main fut-il conduit près de moi, devant l'agonie de l'effrayante lumière ? mes pensées s'élançaient à briser leurs ailes contre la barrière de mon front ! Nous fûmes là, sans qu'il me vît ; son esprit planait dans la gloire du rêve ; je guettais l'espace derrière les barreaux de ma destinée !

Il ramasse une feuille de papier au pied du menhir.

— Kerpenhir... c'est ici que je déchirai sa dernière lettre... pourquoi le vent n'a t-il pas emporté ce fragment avec tous les autres ?...

Il lit : — « Prions pour tout ce qui vit, pour tout » ce qui est, prions pour Satan et pour la matière » même... » — O saint, qui n'as pu être saint, parce qu'il ne peut plus y avoir de saints, à quoi aura servi ton existence sublime ?... Terre inconsciente, comme tu souris ! Féminité, chose qui vis ! Il y aura de la joie jusqu'au dernier jour pour ce qui ne pense pas !

Le soleil est haut, les sons remplissent le monde ; le grand accord des lointains se chromatise : une tenue ininterrompue, aux substitutions lentes et progressives, croissant et diminuant, monte dans la lumière. Les oiseaux se lancent et se renvoient les spirales et les cercles d'or de leurs chants ; dans chaque rayon, la vie aux ailes de feu vibre et étincelle ; sur les ondes de l'air flottent des parfums charmeurs et sous le vélarium écla-

tant du ciel, les fleurs extasiées chantent à pleines couleurs l'hosanna du jour.

Kerguelvan saisit le bras d'une *pleureuse* agenouillée près de lui, tous ses traits s'exaltent comme s'il voyait un prodige, il s'écrie : — Regarde la vie diaprée qui passe ! Entends-tu les fanfares du cortège ? Vois-tu les drapeaux et les oriflammes, les couronnes et les guirlandes ?... Les guirlandes, les guirlandes ! Magie, jour de fête ! Palais et temple ! Allégresse, bénédiction !... Ce soir, la vie s'agenouillera aux marches du reposoir !

Du geste douloureux qui lui est habituel, il se passe la main sur le front, et, comme aux Champs-Elysées, il répète : « Est-ce de là que naît la tristesse qui monte des chefs-d'œuvres ? » — Il se prosterne, en joignant les mains :

— Seigneur, pourquoi m'avoir donné des yeux qui voient, et des paroles qui sont muettes ? Une âme douloureuse et hors d'elle-même parmi des âmes fermées ?... si j'avais pu épancher hors de moi le mystère de mes extases, si en ce moment même...

Il demeure longtemps accoudé au bras de la pleureuse, le visage caché dans les mains.

Il va devant lui sans voir ; de temps en temps, des odeurs et des tiédeurs d'air inattendues lui gonflent la poitrine ; il s'arrête, étonné : des joies incompréhensibles passent dans sa mémoire...

Et comme un homme qui a perdu la raison, gardant la bouche ouverte, il reprend sa marche désordonnée. Il traverse des champs et des routes, la terre desséchée poudroie, la chaleur palpite autour de sa figure, la sueur coule de ses tempes dans sa barbe ; insensible, il continue d'aller, buttant aux pierres et aux sillons, semblable à un homme qu'une main pousserait par les épaules. Au bord d'un fossé, il tombe ; il s'est blessé, son vêtement

déchiré laisse voir ses genoux qui saignent ; il se relève et va toujours plus loin. Sa chevelure longue se colle à ses joues mouillées ; voici qu'il tombe encore... Nul bourreau n'est là qui le flagelle, pourtant il se retourne et regarde en arrière comme si quelqu'un était là, et son regard fixe reprend une expression humaine et implore. Il fuit, il tombe de nouveau, et par trois fois encore... Alors toute sa face tremble, ses épaules frissonnent de peur...

Au sommet d'un vallonnement très doux du sol, à la lisière d'un taillis, une prairie ; au-dessous, les cimes d'un bois; au delà des cimes, une rivière, puis un horizon largement ouvert.

Kerguelvan, assis au pied d'un chêne solitaire, regarde passer les nuages ; dans sa mémoire passe et repasse la vie changeante et pourtant toujours semblable à elle-même.

A un moment, il aperçoit ses genoux qui saignent. Il se demande : Pourquoi suis-je tombé sept fois ? — et il pleure.

La prairie à demi fauchée exhale des parfums chauds ; à l'orée du bois, des paysans dorment. Un souffle inattendu agite un arbre, puis tout reprend son immobilité ; des enfants rient sur la rivière. Kerguelvan respire largement, comme s'il flairait l'air d'autrefois.

Mais voici qu'il fait sombre, on dirait la tombée du soir : de l'inquiétude se répand partout, des rafales se lèvent, chargées d'odeurs de pluie, les hirondelles rasent la terre, les bêtes et les hommes se rassemblent sous les arbres.

Aucune volonté actuelle, aucune mystérieuse pensée ne lui est apparue derrière la colère de la nature ; Kerguelvan s'abandonne à l'inconscience universelle.

Or, les nuages se séparent, le ciel grandit, l'orage

s'enfuit vers d'autres pays. Le soleil répand partout ses nouveaux rayons, les gouttes suspendues aux feuilles et aux herbes regardent de tous côtés, semblables à des yeux qui sourient après avoir pleuré : maintenant, les choses ont l'air pensif. Des odeurs chargées de fluides s'évaporent du sol, les paysans se sont remis au travail ; avec de grandes fourches de bois, les femmes étalent l'herbe coupée ; les enfants qui riaient au bord de la rivière sont venus s'ébattre sur la prairie ; la tranquille respiration, le brout sourd et le pas pesant d'un bœuf, avec la tranchée monotone des faux, accompagnent de mélancolie le chant douloureux des lames qu'on martelle.

Le soleil s'est couché derrière les grands arbres, les ombres longues s'étendent parmi les rayons vermeils, les faucheurs s'en vont.

Seul un homme reste au milieu du champ, regardant les autres partir, appuyé au manche de son râteau, les bras croisés sur la poitrine. Une femme accroupie à ses pieds allaite un enfant. L'homme se retourne et regarde au loin, de l'autre côté de la rivière, vers un petit clocher blanc à la droite duquel tournent trois moulins sur une butte... Plus un nuage ; à mesure que le soleil descend, le ciel semble se recueillir : la femme se signe, l'homme lève la main vers le clocher ; dans le chemin creux voisin, une charrette chargée d'herbe passe, lentement, lourdement, buttant aux rocs... Kerguelvan se sent comme béni par la miséricorde des choses ; son âme devient l'âme des fleurs qu'il regarde, inclinées dans la lumière dernière.

Par un pré abandonné où moutonnent déjà les premiers ajoncs de la lande, étroit comme un chemin, vert entre deux haies de genêts d'or d'où surgissent les troncs tordus de vieux chênes têtards,

Kerguelvan s'en va, à pas ralentis, vers un lieu vague qui s'ouvre là-bas. Il suit des visions, mais de jours heureux ; toute sa vie s'évoque, transformée : n'a-t-il pas rêvé tant de douleur ? s'il allait s'éveiller d'un cauchemar ! qui sait, peut-être ? — il va jusqu'à l'espérer.

— L'irrémissible ! que nous sommes lâches quand nous entrevoyons le bonheur ! va, il y en a bien d'autres qui ont erré toute leur vie hors de la joie !

Subitement il s'arrête : devant une jeune fille, un adolescent aux pieds nus s'agenouille ; la tête levée, il la comtemple, embrassant ses jambes et les pressant contre sa poitrine. Elle, bellement vêtue, et paraissant riche, se laisse adorer, fée de ce rêve réalisé, et lentement passe ses mains fines dans les cheveux longs de l'enfant simple. — Leurs yeux ne voient qu'eux seuls et jusqu'aux fonds d'eux-mêmes, dans l'illusion de mêler leurs deux âmes ; lui l'adore comme il adorerait une madone. Près d'eux, sur la bruyère, un panier et un chapeau dessus.

Ils se sont enfuis, Kerguelvan considère longuement la place qu'ils viennent de quitter et il murmure un vers de l'Eglogue triste :

Ite meae, felix condam pecus, ite capellae...

et encore :

.....Venit Hesperus, ite capellae.

Allez, troupeau de mes pensées et de mes rêves, voici venir le soir, allez...

Et il s'éloigne, répétant, ainsi qu'un refrain qui l'obsède :

.....Venit Hesperus, ite capellae.

. . . . . .

Et voici venir l'heure fragile : au contraire du matin, les grands accords de la vie peu à peu se

déforment ; les sons se séparent, ils viennent de plus en plus loin, clairs dans l'apaisement, et purs, comme portés sur le reflet des transparences crépusculaires. Le ciel décoloré se creuse de lucidités effarantes ; la route est vide, Kerguelvan y marche à peine, prêtant l'oreille aux longs points d'orgue, aux échos, aux chants hésitants et craintifs. Une lassitude mortelle descend sur lui, il s'assied au bord du fossé, sur une pierre triste.

Là-bas des voix humaines s'appellent, un mugissement s'élève, puis un autre ; l'aboiement très lointain d'un chien de ferme ; un tintement de grelots s'éveille et s'éteint ; le claquement d'un fouet ; un essieu sonne, une cloche inattendue passe ; puis, c'est un métal martelé en cadence, peut-être une faux qu'on aiguise, encore une roue qu'on répare ?... Et derrière tous ces bruits isolés, un reflet des harmonies du jour reste suspendu, ainsi que la lumière diffuse qui plane encore dans l'air.

Un troupeau vient sur la route, le taureau de tête s'arrête au sommet de la côte, il tend le cou vers le couchant, ses cornes s'élèvent dans le crépuscule ; il se frappe les flancs de la queue et mugit : le troupeau s'arrête pour l'écouter. Un merle retardataire s'est précipité au bois dont il a fracassé le silence : la campagne est déserte.

Kerguelvan se dresse, étonné :

— Ah, c'est la fin du jour !

Il ne se rappelle plus s'il a fait jour. Hâtivement, il se remet à marcher ; il court vers Tréguenne, dont une lucarne s'allume du reflet d'un nuage, comme un phare, au loin, derrière la forêt...

La nuit :

— Oh ! ce silence !...

Il se retourne et regarde jusqu'au fond de la salle : — Ces mots ! ces mots !

Ses pensées se prononcent autour de lui.

Il se remet à écrire ; le grincement de sa plume lui paraît extraordinaire, il est obligé de d'interrompre son travail : — Oh ! ce silence ! je suis seul dans l'univers, peut-être ?... ce silence ?...

Il marche avec agitation ; il renverse la tête ; il joint les mains ; il prête encore l'oreille au silence : — Ma prière n'a pas d'écho, rien..... mes paroles meurent à mes lèvres, ma prière se répand dans la solitude, ma voix est sourde !... René ! René ! tu me fais peur à moi-même !... j'ai peur !

Il court ouvrir la fenêtre et s'y penche. Comme à son arrivée au chateau du Pouldu, et comme sur le lac avec Alain, les harmonies nocturnes remplissent la campagne du sentiment de l'éternité ; la sérénité des étoiles répand aussi dans l'espace l'effroi de l'infini.

Sans qu'un soupir se soit échappé de ses lèvres, sans qu'aucun de ses muscles ait tressailli, il tombe.

Il demeure étendu sur le parquet, longtemps, inerte.

Un frémissement secoue ses membres ; il respire, haletant ; son œil tourne de tous côtés comme cherchant quelqu'un : il s'élance les bras ouverts, et il jette un cri, fouillant du regard la chambre vide.

Il saisit une liasse de papiers sur la table, la jette dans la cheminée, et y met le feu.

Agenouillé à regarder les flammes dévorer l'écriture, à mesure que les phrases s'allument et disparaissent, il en prononce des lambeaux.

Tout est consumé, il suit les étincelles rouges qui courent sur les feuilles carbonisées, et il se met à répéter (un jeu de son enfance) : Allons nous coucher, allons nous coucher, mes sœurs, la dernière rendue sera la supérieure !

La voix sérieuse de Brennilis parle encore dans sa mémoire : « Quelle œuvre ferez-vous ? » — Et

Kerguelvan s'écrie : — Quelle œuvre ferez-vous?... Qui a brûlé cela ?

Et là, toujours agenouillé, il se retourne et jette derrière lui le regard de terreur et de supplication.

Ses mains salies par le charbon et par la cendre ont souillé son front trempé de sueur ; il se lève, il pousse un cri encore ; ses jambes ont fléchi, il est retombé à genoux. Alors de nouveau il regarde en arrière et en haut.

. . . . . .

Il a pu se traîner jusqu'au piano, — soudain, violemment, il se redresse :

— Le *quatuor à la vie* !... Au fond du fou veille toujours le vouloir comprendre, au fond du mort l'être qui veut être... ma volonté !... je dis encore « Je veux », dieu du Kosmos de mes idées ! je suis fort, je suis plus fort que pendant ma vie !... Puissant, trop puissant pour souffrir ou pour aimer. Dieu, si tu existes, écoute la faiblesse d'un Beethoven te redire ce que tu n'as jamais compris !...

Il joue l'allegro du 15e quatuor, celui du mode Lydien. Autour de lui monte toute la douleur humaine ; il la voit... Au triomphe des dernières mesures, il croit sentir sa tête se couronner de lumière, il croit suivre, au fond de la nuit, le passage d'un héros.

Maintenant voici que les sons et les parfums tournent dans l'air du soir sous un grand ciel de nuit d'été ; le cœur et tous les sens frémissent de vivre et d'aimer.... — O souvenir, soleil des pensées, vase resplendissant de mes douleurs et de mes joies !... Raphaël, descends en moi, anime ton image dans ma mémoire !... *Le ciel est vaste et beau comme un grand reposoir !*

L'hymne d'amour et de reconnaissance à la divinité s'élève : — Il y a quinze ans, sa convalescence ! ses enchantements au rêve d'aimer, son vertige d'une vie nouvelle ! (car ç'avait été comme

une seconde naissance, ce retour à la vie.) Oh ! toutes les ondes et les palpitations de son âme heureuse !

Dans l'allégorique finale, il revoit passer la vision du matin : la vie en fête, le cortège prodigieux, les guirlandes, les couronnes, et les horizons d'un âge d'or baignés dans l air bleu du temps !...

Il voudrait jouer encore, il voudrait relire au moins le quatuor suivant, le dernier, celui de la résignation ; mais sa conscience et sa volonté chancellent, il ne peut que chanter d'une voix éteinte :

— Muss es sein, muss es sein ?

Ses lèvres appellent encore :

— Stelle ! Stelle !... Raphaël...

Les quatuors lui échappent des mains, et les feuillets s'en dispersent autour de lui.

ÉPISODE XII

L'ANNONCIATEUR

Un chat jaune rôde le long des murs ; les petits de Lartisse ont habillé le cheval de bois avec une vieille soutane ; sur un fauteuil défoncé, des guirlandes et des couronnes de procession, des gerbes de blé d'or.

Penché sur son bureau, l'abbé de Kerpenhir écrit fiévreusement..... un violent orage vient de passer sur Paris, il n'a pas même paru entendre les éclats de la foudre... Et dans le silence actuel plein du chant douloureux des gouttières, sa plume s'exalte jusqu'à gémir, tandis que les deux enfants, étonnés et très sérieux, arrachent des épis aux gerbes de blé d'or, et profèrent rarement des sons inarticulés qui ressemblent à des plaintes.

— Toujours rien ! dit l'abbé de Kerpenhir en voyant entrer Brennilis, je suis à vous tout à l'heure.

Brennilis s'est assis sur le cheval de bois drapé dans la soutane; il est là depuis longtemps, Kerpenhir écrit toujours ; et comme il essaie de sourire vers les petits, le prêtre dit sans lever la tête :

— Vous savez sans doute que leur père est en fuite ?

— Ah ?

— Il n'a pas reparu depuis huit jours ; la police est venue perquisitionner chez lui; il était, paraît-il, d'un complot anarchiste...

— Et vous avez recueilli ses enfants ?

— Les pauvres petits !... et même le chat, vous voyez...

Quelques instants après, l'abbé de Kerpenhir dit encore en tournant une page :

— Triste temps, n'est-ce pas ?

Brennilis songe : — Comme il a vieilli depuis un mois ! En vérité, n'a-t-il pas l'air d'avoir passé sa vie à tresser des couronnes de papier et à dorer des gerbes de blé ? Sa figure ressemble à une fleur artificielle décolorée...

Mais voici que le prêtre lève les yeux vers lui et que son beau sourire rayonne ; tout le logis s'en éclaire et le visage décoloré paraît plus mystérieusement jeune que la plus vivante rose. Et il dit :

— Malgré tout, je conserve de l'espoir. Déjà *Il* a erré ainsi ; Dieu nous le rendra peut-être ? Quelle folie d'être retourné habiter Tréguenne ! moi-même, je n'ai pas eu le courage d'y aller, j'ai fait venir ceux de Tréguenne à Kerguelvan pour les interroger..... Ah ! si vous connaissiez ce pays, Brennilis !... je voudrais que vous l'eussiez vu. Il y a là-bas comme une prophétie du sol... Au flanc déchiré d'un coteau, le manoir de Kerguelvan, noir; au fond du défilé, l'écroulement des rocs ; la colline

des *Pleureuses*, dominant à la fois ce drame et le paysage si doux de Tréguenne : Tréguenne avec son grand château dont les fenêtres s'enflamment au coucher du soleil, projetant au loin comme la promesse du bonheur; Tréguenne, le parc oisif et charmeur, les cimes dorées des bois; mais, au fond, la colline des Trois pins en croix répondant à la colline des *Pierres-qui pleurent*. Là-bas, une crucifixion, ici la douleur humaine : les énormes pleureuses de granit montant, les unes penchées et tâtonnant la terre, comme aveugles, les autres à genoux, les mains jointes ou les doigts crispés au visage..... Un jour, Stelle de Saint-Ilan s'y arrêta; elle aimait René, elle vit là tout son supplice futur; ses sanglots arrachèrent le nom de René à sa poitrine; j'étais là, elle ne me voyait pas, elle cria : « René! René!... » Et toute la légende du *Comte Jean*... quel effroyable mystère! René fut conduit au supplice par le fantôme de sa race : il fallait qu'il souffrît; s'il n'avait rencontré la douleur réelle, il aurait souffert de ne pas souffrir!... Pierre René, son père... (je puis bien vous le dire maintenant)... le comte Pierre René de Kerguelvan tua sa femme d'un coup de pied dans la poitrine... elle était enceinte de 8 mois, René naquit du cadavre de sa mère!...

— Oh! toute une race criminelle aboutissant à génial martyre!...

— La justice, j'entends cette justice inhumaine que nos pères en métaphysique considéraient avec tant d'effroi, cette justice voulait que du drame de sa naissance et de son sang, René gardât un vertige de souffrance... Ne pouvant réaliser l'absolu, ni dans les conceptions de l'esprit, ni dans les joies de l'amour, il le chercha dans une sorte d'héroïsme douloureux; mais, et c'est ici qu'apparaît le fatalisme de sa nature, le sacrifice fut accompli sans sérénité, en dehors de la simple charité, avec une

sorte de frénésie et comme un défi... Il y eut en lui une ressemblance à Satan, sa vie en fut damnée. Les saintes Ecritures sont éternelles!...

— Quelle justice, quelle justice, quelle fatalité? il était libre! oh! ce poète né du cadavre de sa mère, il est grand comme toute l'humanité. Tout ce que je vois, tout ce que je comprends ici, dans cette seconde même, mon père, les mots me manquent pour le dire... Il est plus grand que vous ne l'avez vu! plus effrayant! Regardez-le, regardez-le bien... Oh! c'est fou de penser ce que je pense!

— Mon pauvre enfant, quelles douleurs vos paroles présagent! Ne cherchez jamais à comprendre les mots que Dieu prononce à voix basse!... Chut!..... Laissons cela, laissons cela!..... Dans la folie de son supplice, René voulut présider le mariage de Raphaël et en organiser lui-même toutes les réjouissances, se bravant lui-même et bravant Dieu!..... Pour moi qui savais tout, ce fut horrible!... Les fiancés durent parcourir la campagne, suivis d'un cortège de jeunes filles et de jeunes garçons couronnés de fleurs; puis ils dansèrent des rondes sur la prairie jusqu'au soir... La nuit, à la chapelle, je venais de benir les époux, René tenait l'orgue; tout à coup, nous le vîmes s'élancer, la figure sanglante: « Ma volonté! ma volonté! » Quel cri! ô Dieu! Brennilis, prions pour lui....

— Son œil crevé! je comprends ses paroles: « *Le passé dans sa fureur de la révolution se déchirant lui-même, afin de retrouver sa volonté perdue* »... quelle détresse!

Kerpenhir s'est levé, il a fait lentement le tour de la chambre; la voix très calme maintenant, il dit:

— Voici qu'il est tard; si vous le voulez, vous dînerez avec moi? Des œufs, du lait et des fruits, notre habituel menu, n'est-ce pas?... Ce soir, je vous communiquerai les lettres que je n'ai pas encore osé vous lire.

Après un dîner silencieux, ils ont couché les petits de Lartisse; ils ont chanté tour à tour une berceuse pour les endormir. Les enfants dorment, l'abbé de Kerpenhir commence la lecture.

Une à une les feuilles sont tombées à mesure que lues; le coffret d'ébène est presque vide. Soudain Brennilis frissonne; Kerpenhir se redresse, la lettre qu'il tient tremble dans ses mains, il n'achève pas de la déplier et la laisse retomber dans le coffre; il dit:

— La tristesse dont mon cœur est chargé s'est appesantie sur vous, ce n'est rien, remettez-vous; ces pages me rappellent de si terribles choses!... Venez, allons respirer là-haut; l'air frais de la nuit et la vue du ciel...

Kerpenhir ouvre la fenêtre, ils sortent dans la pluie fine, sur le toit.

. . . . . .

Là-bas, les quatuors viennent de s'effeuiller aux mains de Kerguelvan.

ÉPISODE XIII

APRÈS LA TERRE

La cour du vieux manoir de Tréguenne; deux petites filles et un petit garçon chantent au fond d'une chaumière.

L'abbé de Kerpenhir, donnant le bras à Brennilis, entre par le grand portail; des moineaux s'envolent, personne.

Kerpenhir va interroger les enfants qui s'enfuient sans répondre. Alors il dit:

— Venez, Brennilis.

Ils traversent une étable et sortent sur le parc. Toutes les fenêtres du grand château sont closes. Ils pénètrent dans la cuisine: personne, là non

plus ; un chien roux dort devant la cheminée, un chat guette un rat à la porte d'un placard.

Kerpenhir appelle : — Gaël ! Gaël !

Le chien demeure immobile. Après quelques instants, il se soulève, et, flairant l'air, grogne sourdement. Il se traîne jusqu'au prêtre, il lève le museau vers lui : ses yeux sont blancs comme des yeux d'aveugle. Il essaie un mouvement de joie : ses articulations paraissent soudées ; il gémit et laisse retomber la tête.

— Gaël, Gaël ! répète l'abbé de Kerpenhir.

Mais le chien retourne se coucher.

Déjà il semble s'être rendormi ; soudain il se dresse et pousse un long hurlement.

Kerpenhir : — Il est devenu sourd et aveugle... — Venez. Brennilis.

Ils traversent plusieurs pièces. Dans l'obscurité, Kerpenhir va sans hésiter ; on dirait qu'il sait, maintenant, où est celui qu'il cherche. Dans le vestibule il s'arrête, il appelle :

— René !

Une petite plaque de plâtre se détache du plafond et tombe à terre... alors Kerpenhir dit encore : Venez, Brennilis.

Ils montent un large escalier sonore. Au troisième étage, Kerpenhir s'arrête devant une porte ; il frappe, personne ne répond ; il attend longtemps avant d'entrer. Enfin, il ouvre : instinctivement Brennilis recule d'un pas.

— Ah ! voyez ! dit Kerpenhir.

Et tous deux, se saisissant les mains, demeurent immobiles sur le seuil.

Kerguelvan est là devant le piano ; son corps, renversé en arrière sur le tabouret, décrit un arc de cercle ; ses pieds sont restés accrochés sous les pédales, sa tête repose sur le parquet ; son œil grand ouvert. Une affreuse odeur remplit déjà la chambre.

— L'œuvre cent-onze, murmure Brennilis, en se penchant sur la musique effeuillée autour de lui, et les derniers quatuors!

Les vêpres viennent de finir, Brennilis, assis à l'entrée du bourg de Tréguenne, au bord de la route, regarde s'éloigner les paysans : les vieillards, graves et dignes, dans leur costume traditionnel brodé d'un ostensoir sur la poitrine, l'air sauvage et fier, avec leurs cheveux longs et leur profil rasé aux arêtes découpées nettement, ressemblent aux mots fins de la vieille langue celtique. Les jeunes hommes, endimanchés comme les ouvriers des villes, de visages lourds et d'allures triviales, paraissent d'une autre race que leurs pères; la plupart, à moitié ivres, braillent des chansons de régiment ou des refrains de Paris.

Une carriole passe, à grands tintements de grelots, de toute la vitesse de son petit cheval; un prêtre la conduit. Bientôt la route est vide. Sur la place de l'église, des hommes jouent aux boules; un biniou corne sa melopée des rondes, mais personne ne vient danser; seuls, quelques enfants entourent le sonneur, et leurs gambades semblent se moquer du vieil air, au lieu de danser avec lui.

Brennilis regarde ces choses sans penser, il sent plutôt qu'il ne pense. Cependant il finit par se dire :

— Bientôt il ne restera plus rien du passé nulle part. Le charme de cet instant-ci que je vis présentement sera inimaginable pour ceux de l'avenir. Les hommes ne connaîtront plus ni la joie des pays à demi déserts, ni la mélancolie des dimanches chrétiens!

Et de toute la tendresse qu'on voue aux choses extrêmes, il se prend à aimer ce dimanche. Depuis le matin, le jour monotone lui répète : « Tu tournes toujours dans le même cercle : compte les dimanches passés, vois comme ils s'éclairent et comme ils chantent dans ta mémoire! compte les dimanches

futurs, vois comme ils s'éteignent et comme ils se taisent! les jours et les semaines tournent comme les astres, apprécie les accidents de la vie particulière au prix de la rotation des mondes. »

Depuis plus d'une heure, il attend là l'abbé de Kerpenhir. Le voici enfin qui sort d'une maison toute neuve, dont la blancheur détonne au milieu des harmonies grises du village.

— Eh bien? demande Brennilis en allant vers lui.

— Mon pauvre ami, nous aurons bien des ennuis à subir... le curé ne veut absolument rien entendre, il revient toujours sur l'hypothèse d'un suicide, sur l'irréligion de René; il n'y a pas à lui faire entrer une idée dans la tête. La vérité, je le vois, c'est que tous ici lui ont voué une haine implacable. C'est le sort commun de ceux qui ne ressemblent pas à tout le monde d'être haïs par la canaille des petites gens.

— Pourtant, dit Brennilis, ses paysans l'aimaient, eux...

— Je ne sais ce qu'ils feront; en tous cas, je suis décidé à officier moi-même dans la chapelle du château. Si vous le voulez, vous porterez la croix... Il suffira de nous deux pour que la pensée chrétienne l'accompagne à sa dernière demeure. D'autre part, la Préfecture refuse l'autorisation de l'inhumer dans la colline de Kerguelvan, ainsi que me l'apprend ce télégramme, mais nous passerons outre. Nous l'enterrerons au cimetière et la nuit nous irons l'exhumer pour le transporter où il a voulu reposer.

— Le médecin, dit à son tour Brennilis, m'a déclaré qu'il faudrait lui couper les muscles des reins pour pouvoir le mettre en bière... la raideur.....

Kerpenhir ne répond pas; il va s'asseoir à la place que vient de quitter Brennilis et demeure longtemps la tête dans les mains.

— Ah! Brennilis, si vous pouviez voir tout ce que je vois! Dieu! quelles douleurs en ta créature! Oh! que mes larmes soient une prière! qu'elles te demandent tout ce que je ne peux pas te demander dans ma faiblesse... Il faut, Brennilis, que nous nous agenouillions là, tous deux, et que nous fassions une prière : mais voyez, moi, prêtre, je ne peux même pas prier, je trouve que rien ne pourrait suffire et je ne puis que pleurer.

— Pleurons à genoux, dit naïvement Brennilis.

. . . . . .

Le soir calme les rumeurs de la vie; les bois, les collines et les vallées contemplent en souriant l'Océan mystique du ciel doré.

Kerpenhir et Brennilis s'en vont sur la route, se tenant par la main. Sur un petit pont, ils s'arrêtent :

— Dans son enfance, nous venions souvent ici, dit Kerpenhir. Voyez ce moulin, là-bas, et cette maisonnette ; c'est là que naquit Emilie Gerboix; toutes ces terres font partie du domaine de Kerguelvan.

Après qu'ils ont demeuré un assez long temps à regarder ces lieux, Brennilis dit:

—J'ai encore quelque chose à vous communiquer: l'ancien notaire est venu à Tréguenne pendant que j'y étais avec le médecin...

— C'est un brave homme et qui aimait beaucoup René.

— Il avait l'air très ému, en effet..... il m'a pris à part, et m'a demandé si notre ami avait fait un testament. Je lui ai montré le cahier noir. Il a lu attentivement tout ce que M. de Kerguelvan a écrit à ses derniers moments, puis il m'a dit : « Il n'y a pas d'héritier naturel, il n'avait plus de parents, c'est donc l'Etat qui est héritier. Je crains qu'il n'attaque ce testament en prétendant que le testateur était fou lorsqu'il le fit! Voyez ce qui précède et ce qui suit. Un tribunal peut très bien y voir une

preuve de folie... » En ce cas, mon père, nous serions évincés, et l'Administration s'emparerait de tout.

— Quelle profanation ce serait ! quel malheur pour tant de misérables à qui je distribuais les trois quarts de ses revenus, et pour vous, mon pauvre enfant! Et quel chagrin de voir ces lieux violés, tous ces objets passer en de telles mains! Prenons vite un parti, en tous cas : on va poser les scellés, peut-être dès ce soir; il y a toute une correspondance privée qui ne doit pas tomber au pouvoir de ces hommes. Oh! quand les scellés y seraient, je les ferais plutôt sauter! Allez vite à Tréguenne, prenez tous les papiers que vous trouverez dans le secrétaire de sa chambre et dans tous les tiroirs et meubles que vous pourrez ouvrir..... je cours à Kerguelvan... Encore cela mon Dieu!

Ils se séparent rapidement, Kerpenhir revenant sur ses pas, Brennilis courant vers Tréguenne.

A travers la nuit claire, au-dessous d'eux, les masses confuses des bois; au bas du vallon, un étang luit au clair de lune; une heure triste et longue sonne au clocher de Tréguenne; un coq chante, prenant sans doute quelque lanterne pour le jour.

Kerpenhir, Brennilis et un paysan s'accoudent au petit mur du cimetière.

Aucun bruit et aucun mouvement; mais le silence qui règne là ne ressemble pas au silence des lieux profanes. Brennilis ne peut s'empêcher d'y écouter de certaines rumeurs différentes des rumeurs qu'on entend parfois au fond du silence. Sans doute son imagination s'exalte? pourtant cela lui semble incessamment monter du sol et se répandre dans l'air, comme si de toutes les tombes s'évaporait le secret des destinées accomplies.

Le paysan : — C'est toi, Jean-Marie ?

Brennilis tressaille à cette voix brusque.

— Je viens, répond une voix sur la route.

Kerpenhir : — Qu'est-ce que tu portes là ?

L'homme enjambe le mur, et laisse lourdement tomber son fardeau à terre :

— C'est le veau à Nicolas !

Premier paysan : — Qu'est-ce que tu veux faire de ton veau ?

Deuxième paysan : — Faut-il pas mettre quelque chose à la place de ce qu'on va retirer ? Que la terre se tasserait et qu'on devinerait tout...

Premier paysan : — Ah ! que t'es innocent ! y a t-il besoin d'un veau ? On peut-y pas mettre de la terre à la place ? Crois-tu donc qu'il faut remplacer un mort par un mort ?... C'est quasiment comme ce que vous me disiez il y a vingt ans, Monsieur l'abbé, quand ma femme elle a défunt et que je cherchais, comme qui dirait de la consolation, chez la Marie-Anne, vous vous rappelez bien ? et que vous me dîtes : « Pourquoi cherches-tu à remplacer ton amour par un autre, n'as-tu pas la religion pour combler le vide de ton cœur ?» Y a t-il pas de la terre ici ? Vrai ou non, Monsieur l'abbé ? C'est-y pas la même chose, sauf que Marie-Anne c'était une femme et que celui-ci est un veau ? Mais quoi, peut-on pas remplacer un mort par de la terre dans ce vide ici, puisque dans celui de son cœur, on met bien la foi, l'espérance et la charité à la place de l'amour et du bonheur ? Vrai ou non, Monsieur l'abbé ?

Kerpenhir : — Vrai, mais parle moins fort, on pourrait t'entendre.

Premier paysan : — Oh ! que non, ils se promènent point à ct'heure-ci par ici, y z'aimerions mieux dévaler par le bas que de passer à long le cimetière... tu vois ben, Jean-Jean qu'on n'a pas besoin de ton veau, on y mettra de la terre ; garde-le pour faire la soupe.

Deuxième paysan : — Ah ! dame non, ben sûr, à présent que je l'ai amené ici, sûr que je voudrais point en manger, j'aime mieux le ficher dans le trou...

Kerpenhir : — Allons, mes amis, à l'œuvre.

Les paysans prennent leurs bêches et creusent la tombe fraîchement refermée ; on n'entend plus que le « han » de leurs efforts.

Kerpenhir et Brennilis penchés sur le balustre les regardent s enfoncer peu à peu. Ils ne manifestent aucune crainte, ces paysans qui, certes, auraient préféré *dévaler par le bas que de passer à long le cimetière à ct'heure* ; mais la présence du prêtre éloigne toute terreur.

Ils ont retiré le cercueil de Kerguelvan ; ils se disposent à l'emporter et à refermer la tombe ; l'un des paysans dit : — Il y en a un autre...

Kerpenhir : — Il faut l'enlever aussi.

Le premier paysan prend la lanterne et redescend. — Il s'écrie un instant après :

— Il est défoncé !

Kerpenhir : — Peux-tu prendre les os ?

L'autre ne répond pas ; après quelques minutes il parle de nouveau : — Monsieur l'abbé, c'est une vieille femme, il y a de longs cheveux blancs après le crâne.

— Emilie Gerboix, dit Kerpenhir en se retournant vers Brennilis.

— Mamzelle Emilie ! s'écrie le deuxième paysan, ah ! ma grand'foi, la bonne dame !

Les os sont retirés un à un de la terre.

— Il y en a encore un autre à gauche, crie de nouveau le paysan qui est resté au fond du trou, les planches sont toutes pourries aussi.

— Prends encore les os, dit Kerpenhir.

Le paysan reparaît tenant une tête qu'il passe à l'abbé de Kerpenhir :

— Celui-ci, c'est un jeune homme, Monsieur l'abbé, à voir ses dents...

Kerpenhir tend le crâne à Brennilis :

— Raphaël ! dit Kerpenhir en tendant le crâne à Brennilis. Puis il prie à haute voix ; un rossignol chante dans un if.

L'oiseau s'envole, Brennilis croit tout à coup comprendre, avec une profondeur inaccoutumée, la pensée de Pascal : « L'homme est un animal qui est devenu fou. »

Au bord du trou, le paysan se tient accoudé ; il vient de déposer près de lui un nouveau cercueil, un tout petit. Il dit (Brennilis est surpris de la douceur de sa voix) :

— Il les a bénis aussi, lui, l'oiseau. Monsieur l'abbé, j'ai encore trouvé ce petit enfant-ci.

— L'enfant de Raphaël, dit Kerpenhir.

. . . . . .

Après l'inhumation, Brennilis est resté sur la colline des *Pierres qui pleurent*. Il a vu se lever le soleil, et tout le jour il est resté là, à lire le cahier relié « de sable à la fasce d'or ».

Le soir tombe ; gardant le cahier sur ses genoux, Brennilis se demande : Quel fut l'homme qui prit ces armes symboliques? Quelque ancêtre à lui semblable, sans doute, à lui qui était de sable à la fasce d'or?

Il relit la première page :

« De Marc-Aurèle : — « Qu'il te suffise, au milieu » de ce flot des choses, d'avoir en toi-même un » esprit qui te guide, que si le flot t'emporte avec » lui... eh bien ! qu'il entraîne cette chair, ce souffle, » tout le reste, il n'emportera pas l'intelligence... »

*
* *

» Comme le temps passe ! encore un jour ! *Le* » *soleil s'est couché derrière les grands arbres*... que » vais-je faire? quelle sera ma vie? Les rayons » pourpres sont chargés d'amour, le ciel, ce soir,

» me paraît plein de bouches qui sourient ! — Je » cesserai de contempler ces voluptés, je détour- » nerai mes regards de la terre promise où la lu- » mière s'endort. Je suis ici pour voir et pour dire » l'inconnu. J'ai aimé et je souffre, mon œuvre sera » plus savante !

» Voici qu'ils viennent de passer ; leur prome- » nade lente s'est ralentie près des massifs de ro- » ses... je suis seul en moi-même !

*
* *

» Les joies sont une fumée qui monte de la vie » et voile les rives entre lesquelles elle s'écoule ; » mais l'espérance et la résignation sont un éternel » soleil couchant qui remplit d'un repos vermeil la » mer où elle va se perdre. Je tournerai mes yeux » vers ce crépuscule. »

En marge de cette première page est écrit :

« Il y a dix ans ! Depuis, tout s'est accompli et » il m'est survenu de bien autres douleurs aux- » quelles je ne songeais pas encore ! Je suis un » aveugle qu'une main guide ; pourquoi cette main » me lâche-t-elle tout-à-coup après m'avoir en- » traîné ? Alors je me sens entouré de précipices, » je tends les bras en avant et je reste immobilisé » par le vertige... mais je continue d'avancer dans » le temps ! l'heure passe et je n'atteindrai jamais » mon but, alors pourquoi aurai-je vécu ?

» Le soleil se couche aussi vermeil ce soir que le » soir passé, le ciel est aussi prometteur, l'air est » aussi calme, les mêmes regards des choses aussi » songeurs ; la prairie sourira toujours, ils ne s'ar- » rêteront plus près des massifs de roses ! Là, dans » ces espaces qui m'entourent, ces êtres et tant de » douleurs ont vécu ?... Et maintenant je peuple de » mes souvenirs cette terre indifférente !... je ne » comprends pas, je ne comprends pas ! Dis-moi » que me voulais-tu ? De Verlaine :

» Seigneur, j'adore vos desseins,
» Mais comme ils sont impénétrables !
» Je les adore, vos desseins,
» Mais comme ils sont impénétrables ! »

. . . . . .

Brennilis ne tourne pas la page, il regarde encore au loin. Il se dit : « Et voici encore une fin de jour semblablement calme ! » Il se rappelle Kerguelvan paraphrasant Baudelaire, puis jouant l'adagio du *Clair de lune*.

— L'œuvre cent-onze qu'il a rejouée à sa dernière heure !... et il a aussi relu les derniers quatuors ! quelle compréhension a-t-il eue des terreurs et des joies humaines ! Les dernières pages qu'il a écrites sur ce cahier à ce moment même, si étranges ! quelle idée a-t-il vue qu'il n'a pu redire, tout seul, là, cette nuit terrible, après une telle existence, se brisant à force de douleur et de génie ?

Puis il revoit Kerpenhir lorsqu'il le quitta le soir de sa confession, debout, la figure penchée sur les lettres ; il revoit aussi Lazare et évoque toute son existence d'errant ; Rob, la soirée avec le ministre, et encore les femmes au tas d'ordures... Madame Romance, Janine, ses troubles sensuels, tous les émois plus lointains de son âme d'adolescent et les infinis de sa pensée ; puis, après la longue conversation sur la place de la République, son retour dans Paris avec l'abbé de Kerpenhir.

Alors il se redit : — Tout mon épanouissement de joie arrêté... l'avenir morne... les extases dangereuses ! au fond sombre de moi-même m'enfermer... et dans mes heures de rémission, mes poèmes qui ne seront plus que les cris douloureux de mon âme vers l'affranchissement ! le mystère de vivre, cesser de l'adorer, ne plus songer qu'au mystère de mourir seulement ! — La vie lui apparaît terrible : — Dire l'infini de soi-même, les douleurs à endurer, les promiscuités à subir, la

direction morale à se donner; souffrir, œuvrer, se recréer, et lutter pour la vie matérielle... et cette âme, cette effrayante âme à peindre de façon que l'œil de l'esprit puisse en faire le tour !

En se retournant il aperçoit le menhir sculpté en croix qui se détache sur le ciel rouge ; il se rappelle son rêve du *Livre des adieux*.

— Et pourtant, cette parole de Kerpenhir : « La » religion chrétienne est née du spleen païen et de » la douleur païenne, elle renaîtra de la désespé» rance et de la douleur moderne... A côté du » Prométhée, le Christ... Eternellement le suppli» cié du Golgotha veillera sur le supplicié du Cau» case ! »

Il récite un verset lu sur le jubé de Saint-Etienne-du-Mont et retenu par hasard : *Ascende tu qui evangelisas*. — Monte au jubé de ta douleur et de ton courage, toi qui veux évangéliser la foule.

Il répète lentement la pensée déjà gravée dans sa mémoire : « Les joies sont comme une fumée qui monte de la vie et voile les rives entre lesquelles elle s'écoule, mais l'espérance et la résignation sont un éternel soleil couchant qui remplit d'un repos vermeil la mer où elle va se perdre. Je tournerai mes yeux vers ce crépuscule ! »

... Oh, sur le sommet de cette colline où tâtonnent les aveugles pleureuses, cette croix dans le ciel en feu !

Une voix très douce l'appelle en bas : c'est l'abbé de Kerpenhir; Brennilis descend vers lui.

Alors ils s'agenouillèrent là, au pied de la colline, et ils pleurèrent encore en joignant les mains.

HENRY BOURGEREL.

FIN

Reproduction interdite.

REVUE DU MOIS [1]

—

ÉPILOGUES

Dreyfus. — Loi électorale. — Discours d'usage. — Gares. — Querelles de Belgique. — Ellipse. — Une belle page.

Dreyfus. — Il n'y a guère à dire sur ce sujet, en attendant que l'on sache si cette famille est victime d'une erreur grave ou si, au contraire, elle n'est pas en train de reculer les limites de l'infamie. Ou bien la dénonciation qui vise M. Esterhazy innocente Dreyfus, en lui substituant le vrai coupable, ou bien elle ne fait qu'ajouter un criminel à un autre criminel, ou bien elle est entièrement calomnieuse ; dans le premier cas, elle est légitime et de devoir strict ; dans le second cas, elle est admissible ; dans le troisième cas, elle est abominable et du genre des plus grandes saletés humaines.

A l'heure où j'écris, on ne sait rien ; pas un commencement de preuve en faveur de Dreyfus n'a été livré au public par personne. Les autographes confrontés n'apprennent rien ; de forme banale (anglaise cursive), ils dénotent seulement que leurs auteurs ont eu d'assez bons maîtres d'écriture et que, plus tard, la personnalité n'est pas intervenue pour en modifier le caractère nul. Il y a beaucoup de rapports entre le papier, la plume, l'encre et l'écriture d'un homme ; il y en a peu entre l'homme et son écriture même : ou ils sont si fuyants, si paradoxaux qu'on ne peut en tenir compte. Le graphologue qui a déclaré que l'écriture de Dreyfus était celle d'un homme loyal est un imbécile pur et simple ou un farceur. Il est déjà difficile de connaître le caractère vrai d'une personne avec laquelle on a vécu intimement pendant des années ; prétendre déterminer les actes possibles d'un homme d'après un billet où il vous invite à déjeuner, c'est de la folie du genre lombrosien. L'homme est une superposition de carac-

(1) Le développement de notre enquête sur « l'Alsace-Lorraine et l'état actuel des esprits » nous oblige à remettre au mois prochain une partie de nos rubriques.

tères ; une écriture égoïste et serrée, ramenée sur elle-même peut émaner d'une main généreuse ; il n'y a pas de certitude là où il y a une volonté incessamment renouvelée par tous les apports de la sensation.

Laissons la puérile graphologie, jeu de salon, prétexte à contradictions pour les experts. Il est d'ailleurs peu probable que Dreyfus ait été condamné sur le seul vu d'une page d'écriture anonyme ; mais ceci ne m'intéresse pas en ce moment. Je voudrais seulement être sûr que si ce capitaine n'avait pas été juif, il aurait trouvé tout autant de gens pour s'intéresser à lui ? Il y a en ce moment trois erreurs judiciaires authentiques que nul Scheurer-Kestner ne tenta d'élucider ; l'une n'est venue à la connaissance de l'opinion que par l'entêtement d'un pauvre agent de police qui a risqué son gagne-pain par simple charité ; le tapage préliminaire organisé autour de l'ex-capitaine indispose même ceux qu'une pareille erreur judiciaire enchanterait, qui verraient avec joie les conseils de guerre sérieusement déconsidérés.

On a dit, avec beaucoup de légèreté, que l'armée française n'était pas atteinte par ce scandale ; c'est une erreur ; de quelque façon que cela tourne, un officier est coupable : or, si le courage d'un officier honore une armée, l'infamie d'un officier semble plutôt de nature à ne pas beaucoup rehausser son prestige. Ou bien, qu'on cesse de nous entretenir pompeusement de l'honneur de l'armée ; que chaque officier ne soit plus qu'un fonctionnaire responsable de lui-même ; parle-t-on de l'honneur de l'administration des Contributions indirectes ? Je ne crois pas, d'ailleurs, que les papiers qu'on a pu dérober dans un bureau de l'Etat-Major aient beaucoup compromis nos chances de victoire ; un généralissime (rien que ça !) âgé de soixante-dix ans est bien plus dangereux pour une armée qu'un bas espion qui trafique de paperasses. Qui donc aurait pu voler à Annibal ou à César les plans de campagne qu'ils portaient dans leur tête ? Napoléon, entouré d'espions, usant de soldats étrangers, a-t-il dû à une trahison de bureaucrate une seule de ses défaites des dernières années ? Cette affaire Dreyfus, envisagée froidement, est fort médiocre. Il s'agit d'un abus de confiance ; il s'agit

d'un employé infidèle : acte bas, mais acte de petite bassesse et dont on a eu le tort de faire un grand crime; scélératesse misérable analogue aux tripotages d'un caissier. Les Etats-Majors d'Europe peuvent bien se vendre les uns aux autres tous leurs plans de mobilisation; cela ne leur donnera ni un Turenne, ni un Kléber, ni un Frédéric. N'est-elle pas risible, cette prétention de bureaucrates à décider d'avance le jeu d'opérations hypothétiques?

Loi Electorale. — Il n'est pas bête ce projet de baser le nombre des députés sur le nombre des électeurs, au lieu que, jusqu'alors, il était basé sur la population totale. On pourra donc, en ne se faisant pas inscrire au registre du troupeau votant : d'abord échapper soi-même au dégoût d'être représenté par un sordide politicien; ensuite, par cette abstention et le bon exemple, diminuer le nombre des députés. Excellent, ce projet qui permettra d'arriver à une sorte d'anarchisme pacifique, par la seule vertu de l'abstention. Voilà un bon terrain de propagande : semez l'abstention, peut-être récolterez-vous la liberté? Rêve! Sans doute, mais celui-là n'est pas mauvais.

Discours d'usage. — On n'a pas assez parlé sur ce « discours d'usage » proféré à Orléans, par un magistrat, à la rentrée des cours et des tribunaux. Ce fut une belle protestation contre la coutume des jurys d'acquitter le mari qui assassine sa femme adultère. On sait que c'est par Alexandre Dumas fils que fut mise à la mode cette clémence. Que de pauvres créatures, coupables d'un frisson charnel, furent massacrées par le hideux « Tue-la! » d'un homme qui à ses qualités de dramaturge phraseur joignait une philosophie pharisaïque. Cette parole anti-humaine est une des plus laides qui furent jamais prononcées et l'une de celles qui eurent la plus sanglante influence. Ne dit-elle pas bien toute l'ignominie du bourgeoisisme ? Et quel pauvre philosophe que celui qui la prononça ! Comme il s'est trompé sur les tendances de son temps !

Gares. — Il y a longtemps que M. Huysmans (c'était avant qu'il n'eût recouvré la foi) proposa pour la première fois de transférer la gare Montparnasse à l'église Saint-Sulpice. Son projet sera peut-être repris, mainte-

nant que les gares se mettent à voyager; il est logique et ne lèse aucun intérêt sérieux. Je ne saurais accueillir aussi volontiers l'idée d'affférer Notre-Dame aux services de banlieue de la gare de Lyon. Sans doute les ingénieurs promettent de respecter le monument « dans ses lignes essentielles »; mais peut-on se fier à des ingénieurs ivres de progrès? « Nous ne sommes pas des barbares », disent-ils dans leur rapport; cette affirmation ne suffira pas à rassurer les rares amateurs de vieilles pierres. Mais, comme a déclaré M. Zola, à propos de la Cour des Comptes, il faut se résigner aux nécessités du progrès et ne pas contrarier l'opinion pu' lique. « En avant! Suivons le monde! » a conclu le Maître avec une noble mélancolie, avec une résignation fructueuse.

Querelles de Belgique. — M. de Groux se laissa aller, le mois passé, à « blaguer » la Belgique. Rapportées et imprimées par M. Lorrain, ces plaisanteries innocentes ont pris un air de manifeste intempestif dont M. de Groux a pâti : je voudrais le faire réfléchir en lui disant (mon amitié me le permet) que si le mot « Belge » était une injure, il la mériterait par son insistance à mépriser un petit pays d'une belle vitalité intellectuelle; parmi les nouveaux écrivains qui comptent, ou qui pèsent, il y en a quatre ou cinq qu'il faudrait bien dire Belges, — s'il y avait des Belges. Mais il n'y a pas de Belges. Il y a en Belgique des Wallons et des Flamands, comme il y en Suisse des Bourguignons et des Souabes. Il ne faut pas confondre l'appellation politique et de hasard d'une région avec les races qui peuplent cette région et qui l'ont civilisée. Si par suite d'aventures un pays politique se formait de morceaux d'Alsace, de Luxembourg, de Lorraine, de Bade et qu'on appelât cela Autrasie, cela ferait-il qu'il y eût dans les quarante-huit heures (ou ans) des Austrasiens, un esprit austrasien, une âme austrasienne? La littérature usitée en Belgique est française : or un écrivain, un poète, un philosophe, un homme des régions intellectuelles n'a qu'une patrie : sa langue. Tout Belge de haute culture est français. Nous ferons-nous les complices de petites dynasties, d'humbles politiques? Qui oserait, à Paris, appeler Verhaeren ou Maeterlinck des écrivains étrangers ?

llipse. — Un peu elliptique, en effet, mais joli, ce mot entendu à propos du *Paris* de M. Zola : « Ça a l'air de se passer dans une bibliothèque. »

Une belle page. — Quelle belle page, ainsi rédigé selon la vérité, donnerait le titre du livre de M. Baïhaut : *Impressions cellulaires,* Mazas, Etampes, Sainte-Pélagie, par M. Baïhaut, ancien ministre, ancien vice-président de la *Société d'Encouragement au Bien.*

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Pierre Louys : *Les Chansons de Bilitis,* « Mercure de France », édition in-8, ornée d'un portrait de Bilitis par Paul Albert Laurens, 10 fr. édition gr. in-18, 3. 50. — Gabriel de Lautrec : *Poemes en Prose,* Vanier, 3. 50. — Philippe Dufour : *Poemes Légendaires,* Lemerre, 3. 50. — Gustave Kahn : *Le Livre d'Images,* « Mercure de France », 3. 50. — Pierre Quillard : *La Lyre héroïque et dolente,* « Mercure de France », 3. 50. — Stuart Merrill : *Poèmes, 1887-1897,* « Mercure de France », 3. 50.

Avant que M. Pierre Louys fût pour tous l'auteur d'*Aphrodite,* il était déjà pour quelques-uns l'auteur des **Chansons de Bilitis.** Je viens de relire encore une fois ce livre délicieux. M. Louys y a ajouté de nouvelles chansons ; il n'a rien changé à la vie de la poétesse qui précède son œuvre. M. Louys excelle à ces petits romans biographiques et leur donne un tour d'érudition souriante et mélancolique, de vérité inimitable. La vie de Méléagre nous enchanta : celle de Bilitis fut amoureuse, vagabonde et pieuse. En Pamphylie elle aima Lykas; à Mytilène elle connut Sappho. Girinno ne la consola point de Mnasidika ; à Chypre, elle fut courtisane, et avant de mourir elle composa sa triple épitaphe. Je ne sais si Bilitis exista jamais, mais certes elle vit entière dans ces petits poèmes que M. Pierre Louys a recueillis, gravés sur les parois de son tombeau imaginaire et parfumé.

Chacun de ces poèmes a quatre strophes qui sont chacune une phrase. Ce sont de véritables sonnets en prose d'une composition à la fois libre et régulière, harmonieuse et souple, et sur ces tablettes de cire odorante M. Louys a tracé d'exquises figurines et d'ingénieuses sentences.

Bucoliques, Elégies et Epigrammes, feuilletez-les, une à une, et relisez-les encore. Pas une qui ne contienne un trait délicat ou pittoresque, une scène concise, une petite psychologie animée ; toutes ont pour sujet l'amour ou la volupté, en ses joies les plus subtiles, en ses douleurs les plus ardentes, en ses intimités les plus secrètes et en ses gestes les plus délicats;

il en est de douces comme les figues, d'âcres comme une baie sauvage, d'amères comme de la cendre, de fraîches et de fébriles, de naïves et de hardies, de tragiques ou de familières. Cette familiarité même leur donne une grâce particulière. Elles sont d'une liberté charmante. Pour M. Pierre Louys l'antiquité n'a rien de conventionnel et de numismatique. Il est à l'aise avec elle et cette entente répand sur son style une aisance singulière. M. Pierre Louys est un écrivain d'une netteté et d'une élégance incomparables. Son style est de la plus belle qualité par l'abondance et la précision. M. Pierre Louys peut beaucoup oser; il est d'un tact infini et grâce à lui la tendre, la fougueuse, la savante Bilitis a pu nous dire les goûts les plus secrets de sa chair amoureuse, les allégresses et les fatigues de la volupté, l'Idylle et l'Orgie et le roucoulement langoureux des colombes de Lesbos.

§

Il y a dans les **Poèmes en Prose** de M. Gabriel de Lautrec des pages charmantes et qui m'ont charmé. J'ai goûté là le vrai plaisir de faire la connaissance d'un écrivain, et d'un écrivain finement et délicatement doué. Cela se sent. Qu'il décrive, analyse, évoque, chante ou plaisante, M. de Lautrec sait écrire au point de pouvoir badiner élégamment et même être obscur avec grâce. Si M. de Lautrec a un style exquis, il a aussi l'esprit nuancé de rêverie et de vivacité, l'imagination ingénieuse et originale. Lisez la *Sandale d'Empédocle* et *Monsieur House*, vous passerez du mystérieux au cocasse et admirerez l'aisance à exprimer les pensées les plus diverses. Ce livre de *Poèmes en Prose* est plein d'inventions heureuses, chansons brèves, dissertations subtiles. M. de Lautrec explique l'âme des Watteau et le symbolisme latin, esquisse une pantomime, ébauche un conte bleu, griffonne une caricature, dessine un profil, et fait sans qu'on sache comment un livre, qui est un joli livre avec de belles phrases et une marque très personnelle.

§

Les Poèmes que M Philippe Dufour distribue en trois groupes : *L'Amour*, *le Glaive*, *le Songe*, et qu'il publie sous le titre de **Poèmes légendaires**, ne le sont pas tous à proprement parler, et outre cette *Salamine* que couronna l'Académie française, *Babylone*, l'*An Mil* et *Gloria Victis* et quelques autres qui évoquent des visions d'histoire grandiose et héroïque, je trouve dans le volume de M. Philippe Dufour plus d'une pièce simplement lyrique et même d'un lyrisme intime, élégiaque aussi, quoique ce terme convienne mal au talent robuste et sain de M. Dufour. M. Dufour n'est pas

ce que nous appelons un raffiné, car s'il garde un constant souci du bon style et de la bonne langue, il n'a aucun goût pour le tarabiscotage ingénieux, les subtilités verbales et les recherches aventureuses. Sa verve est naturelle et franche. On y sent un esprit loyal qui dit son rêve de vie en poèmes éloquents, souvent avec un vrai bonheur d'expression, parfois avec une certaine gaucherie un peu fruste. Le volume gagnerait à être allégé de quelques pages mal venues qui en gâtent l'allure générale, mais ces réserves faites il reste dans le livre de M. Philippe Dufour assez de fortes et bonnes pièces et de bons vers pour mériter à l'auteur l'éloge que lui adresse dans sa lettre-préface M. de Heredia : « Vous avez tenté d'exprimer tout ce que l'âme et les sens peuvent percevoir de plus grand et de plus délicieux. Vous avez fait œuvre de poète. »

§

Le **Livre d'Images** n'est certes pas le plus mauvais livre de M. Gustave Kahn et en serait peut-être le meilleur si l'on pouvait être insensible à ce qui fait d'ordinaire l'agrément du style. Il faut pour goûter les vers de M. Kahn se faire indifférent aux écarts de sa syntaxe et au désordre de son vocabulaire. Peu d'écrivains ont moins que lui le sens de la langue française. Il s'obstine à un jargon incorrect et disgracieux. Il a tort, car sans cela plusieurs de ses poèmes sont d'une riche substance poétique, d'une invention pittoresque, d'une agréable couleur, d'un tour populaire très heureux. J'en préfère de beaucoup les parties lyriques aux parties humoristiques. M. Kahn a la plaisanterie pesante. En cela M. Kahn n'a guère su faire de son *Livre d'Images* ce que M. Paul Fort a si parfaitement réussi dans ses *Ballades Françaises*, avec une verve si spirituelle, une fantaisie si alerte et la coquetterie de nous donner pour de la prose de vrais vers, tandis que M. Kahn versifie à demi ce qui n'est souvent qu'une prose confuse et qui le reste.

§

Il suffit de lire dix vers de M. Pierre Quillard pour ressentir un vif sentiment de sécurité. On se trouve en présence d'un poète qui sait écrire et s'exprime avec ordre et justesse. Le vers est debout, robuste et vigoureux ; il va d'un bout à l'autre de lui-même. On sent là une volonté et une discipline. M. Quillard pense net et dit bien. Je ne voudrais pourtant pas donner de lui l'idée d'un esprit par trop méthodique. Ce goût de bonne tenue et de haute allure est naturel à M. Quillard. Il l'a eu de tout temps. Ses premiers vers en portent la marque. On le trouve dans la *Fille aux mains*

coupées, comme on le retrouve dans l'*Errante*. M. Quillard est fidèle à lui-même et ses plus récents poèmes se relient par là aux plus anciens. Le volume qui les contient était devenu fort rare et l'auteur ne semblait guère songer à en renouveler l'édition épuisée. La mystérieuse terre d'Orient où il vécut plusieurs années paraissait l'avoir conquis à ses intérêts puissants de beauté et de tragique. Parfois, trop rarement, un court poème, en quelque revue, nous rappelait avec l'ami absent l'écrivain toujours présent, et ces brefs fragments, d'une belle sûreté de langue et d'une noble pensée, ce sont eux que nous retrouverons auprès de cette *Gloire du Verbe* que réimprime aujourd'hui le *Mercure de France* sous le titre d'ensemble de **La Lyre héroïque et dolente**.

M. Pierre Quillard est fortement nourri des belles lettres antiques, aussi a-t-il droit plus que tout autre d'intituler ainsi son livre ; mais il aime et connaît l'antiquité assez pour ne pas la réduire à des pastiches à la façon littérale de cette bonne Ecole Romane. Il a pris à la fréquentation des Muses helléniques et latines une gravité harmonieuse et hautaine, un reflet lumineux et calme. Lisez ses belles Elégies héroïques : le *Dieu mort*, *Ruines*, les *Vaines Images*, qui sont Psyché, Hymnis et Chrysarion, le *Jardin de Cassiopée*, la *Chambre d'amour*, et goûtez-en la beauté amère et sereine, l'âcre et doux parfum, la cadence sonore. Elles disent l'Amour, la Mort et le Temps, elles exhalent une mélancolie stoïque et païenne ; elles sentent la rose et le cyprès ; il y rôde une odeur de Bois sacré.

M. Pierre Quillard en a célébré les « farouches clairières » dans un de ses plus beaux poèmes légendaires. M. Quillard a écrit quelques grandes fresques mouvementées, d'un dessin hardi, d'une couleur sobre. On connaît l'*Aventurier*, le *Prince d'Avalon*, les *Voix impérissables* et d'autres encore, d'une imagination puissante, d'une fougue concise et d'une précieuse matière verbale. Ce sont les vers d'un poète très conscient et très réfléchi et qui forment, si on peut dire, les colonnes du livre de M. Quillard. C'est un beau fronton et les figures qui y sont sculptées valent par l'ampleur du geste et la robuste musculature. Des fleurs poussent aussi aux marches du temple. J'en ai respiré d'exquises.

Il pourra sembler que ces lignes rendent assez mal l'impression qu'on ressent à lire M. Pierre Quillard et j'aurais peut-être essayé de faire un portrait plus complet de sa pensée et de son talent, mais la qualité en est si évidente qu'il se passe bien de commentaires. Il suffit de prendre son livre pour en éprouver la haute franchise et la solide beauté. M. Quillard écrit durable.

§

Ce n'est point d'une lyre que joue M. Stuart Merrill en ses **Poèmes**. J'y entends plutôt de sonores buccins et des flûtes langoureuses, des violes passionnées, de rudes tambours. Le concert est âpre et doux, cuivres et cordes et bois harmonieux. M. Merrill a l'imagination glorieuse et mélancolique, plus chevaleresque que païenne. Sa Muse cuirassée boit plutôt au hanap ciselé qu'à l'amphore de terre cuite. Les *Gammes* se mêlent au *Jeu des Epées*.

M. Merrill a serti de vers éclatants ses fastueuses pensées. Il communique aux mots une vibration magnifique. Le vers, renforcé d'allitérations, qui unifient ce qu'il aurait peut-être parfois de trop en relief, gronde sourdement ou éclate en fanfares. C'est dans la *Douleur de la Princesse*, *Décor*, *Conte*, dans les *Sonnets wagnériens*, dans *Rêverie*, *Fantômes*, la *Cité rouge* et l'*Idole* ou le *Chant de Satan*, que nous trouverons le mieux des exemples de cette beauté coruscante et sonore propre à M. Stuart Merrill. C'est d'une étonnante orfèvrerie verbale qui rutile et étincelle, avec des lueurs d'émaux et des feux de pierreries.

M. Merrill s'est construit en esprit un beau château de songe. Il n'en habite pas toujours les salles retentissantes. Parfois il quitte ses tapisseries héraldiques, ses panoplies guerrières pour rôder dans les jardins et les campagnes qui environnent le manoir. C'est de ces promenades qu'il a rapporté les Villanelles et les Nocturnes, c'est là qu'il a entendu cette flûte mélodieuse d'où jaillit « le rire et le rire des brises », c'est là qu'il a rencontré le vieux *Ménétrier* et son violon et le *Bouffon* avec sa marotte. Il en rapporte aussi l'odeur des herbes, les reflets de l'eau, la rumeur des bois. Il y a cueilli, une à une, les délicates fleurs qui composent les *Petits Poèmes d'automne*. Que de grâce mélancolique et amoureuse en ces courtes pièces qui se lient en une couronne parfumée, ininterrompue et variée ! Le grand château, où les armures dorment de leurs visières baissées, est toujours là, debout à l'horizon, mais les brumes de la saison l'estompent et semblent l'éloigner aux confins du souvenir. On le voit à travers les arbres. Qui sait si le poète ne délaissera pas la demeure hautaine et triste pour quelque âtre plus humble. Il me semble le voir échanger la cuirasse pour la bure, le glaive pour le bâton. Il frappera à des portes nouvelles qui s'ouvriront pour lui. M. Merrill a déjà frappé à ces portes. Je sais de lui des vers nouveaux d'un charme singulier. Ceux qu'il nous donne aujourd'hui ont de hauts accents, car la Beauté est diverse, que sa voix nous vienne de derrière une tapisserie ou à travers les branches de la haie.

Les jeunes gens d'aujourd'hui qui aiment la poésie comme

nous l'aimâmes hier et comme nous continuerons à l'aimer, chacun selon notre foi, devront, en lisant de beaux livres comme la *Lyre héroïque et dolente* de M. Quillard ou les *Poèmes* de M. Merrill, reconnaître que ce sont là des œuvres de valeur et convenir qu'une génération qui compte des poètes comme ceux-là, et d'autres encore, de M. Samain à M. Vielé-Griffin, de M. Verhaeren à M. Maeterlinck (je pourrais citer bien d'autres noms et même le mien), n'est pas tout de même convaincue de stupidité. Nous avons produit déjà des œuvres valables et comme nous avons du talent, de la santé et de la patience, qu'aucun de nous n'a atteint l'âge où il n'est plus permis de bâtir, rien ne prouve que notre maturité ne soit encore féconde puisque notre jeunesse ne fut pas stérile.

C'est donc plein d'espoir dans les autres et en moi-même que je termine cette trente-deuxième année de ma vie où j'ai employé, chaque mois, quelques heures à rendre compte ici du mouvement poétique. J'y ai mis du soin, de l'impartialité et de la courtoisie, et je sors content de mon travail.

HENRI DE RÉGNIER.

LES ROMANS

Marcelle Tinayre : *Avant l'Amour*, « Mercure de France », 3.50. — Georges Eekhoud : *Mes Communions*, « Mercure de France », 3.50. — Peter Nansen : *Marie*, « Revue Blanche », 3.50. — Remy Saint-Maurice : *Temple d'Amour*, Lemerre, 3.50. — Hugues Le Roux : *Amants byzantins*, Calmann Lévy, 3.50. — Paul Brulat : *Le Reporter*, Perrin, 3.50. — Henri Fèvre : *Galafieu*, P.-V. Stock, 3.50. — Jean Psichari : *Le Rêve de Yanniri*, Calmann Lévy, 3.50. — René Boylesve : *Sainte-Marie des Pleurs*, Ollendorff, 3.50. — Fernand Hauser : *L'Amoureuse Chastete*, Charles, 3.50. — Samuel Cornut : *Chair et Marbre*, Perrin, 3.50. — M. Reepmaker : *Calvaire*, P.-V. Stock, 3.50. — Paul André : *L'Habit d'Arlequin*, Bruxelles, Balat, 3.50. — Jérôme Monti : *Madame Mathurin*, P. Fort, 3.50. — Stéphane Pol : *Double Vierge*, Société Libre d'Edition, 1.50. — Album Mariani : *Figures contemporaines*, troisième volume, Floury.

Avant l'Amour, par Mme Marcelle Tinayre. Sans penser au *féminisme*, Alfred de Vigny a tracé son programme sous le vers épigraphiant le volume de Mme Tinayre : « J'ai mes droits à l'amour et ma place au soleil », si on veut bien détourner un peu le sens de la phrase et comprendre ceci : « Par mes droits à l'amour j'ai ma place au soleil ». En effet, le seul *féminisme* possible serait celui qui s'occuperait sérieusement de maintenir la femme dans l'unique religion de l'Amour. Je n'ai pas du tout l'intention d'humilier mes compagnes (ou moi-même) en leur disant cela. Je crois fermement que tout ce qui nous éloigne d'aimer, ou d'être aimable, est puéril. Il n'y a aucune honte à nous donner pour ce que nous sommes : *des créatures de passion*. Et il y a peut-être une infé-

riorité, pour l'homme, à ne pas demeurer exclusivement un *passionné*. Le *féminisme*, dont le nom est déjà une injure, un titre à des infériorités, puisqu'on ne connaît pas le syndicat des *hommînistes*, veut représenter, je pense, un état d'âme socialiste chez les femmes. Or le socialisme des compagnons de lettres, ou de politique, suffit aux besoins féminins puisqu'il prévoit, déjà, une égalité des sexes dans le travail et la rémunération de ce travail. Il reste les droits à l'Amour. On n'a pas à réclamer, ou à se syndiquer pour obtenir ces droits : *on les prend*. Et j'ajoute en toute sécurité de conscience qu'on *peut toujours les prendre*. L'homme n'est pas notre ennemi. Nous n'avons pas de plus terrible ennemi que nous-mêmes. Et si l'homme arrive à ne pas nous comprendre, c'est que la plupart du temps nous ne nous comprenons pas vis-à-vis de lui et que, de la meilleure foi du monde, nous ne savons pas ce que nous lui demandons. Nous avons l'habitude (la religion catholique est la grande coupable de cette faute en nous) de mélanger une trop forte dose de sentiment au plaisir que nous cherchons chez nos compagnons... d'infortune. Généralement nous avons l'air de désirer un dieu quand nous voulons un homme. C'est un procédé fort élégant pour masquer des besoins d'ordre plus vulgaire, mais plus il est employé avec ignorance du véritable mobile, plus il égare *le patient* et plus il nous égare. Il y a des femmes d'amour et il y a des femmes de vice, comme il y a des hommes fidèles et des hommes de plaisir. Je crois que le plus grand des vices chez une femme c'est... de chercher, malgré les réalités, malgré son siècle, un amour idéal. Je ne condamnerais pas cette femme si je la rencontrais par hasard consciente de sa folie, mais j'en ferais une exception qui ne devrait servir qu'à confirmer les autres dans leur bon sens, c'est-à-dire dans leur droit à laisser croire et voir qu'elles ont, d'abord, comme leurs égaux naturels, les hommes, *des sens*. Le *féminisme*, qui tend à vouloir plus que ce que la nature nous donne, tend à séparer de plus en plus les sexes et, surtout, à en ridiculiser un aux dépens de l'autre.

Mme Marcelle Tinayre n'est pas une *féministe*. Son livre n'est orné d'aucun manifeste violent et comme il est une sorte de préface humaine à l'humaine existence d'une femme, il n'a pas besoin de démolir ou de planter un inutile drapeau. L'auteur s'y occupe d'une créature un peu esseulée dans la vie et livrée, fort jeune, à ses propres réflexions. Il ne s'agit là ni d'une névrosée, ni d'une fantaisiste. Son héroïne n'a rien, justement, d'une héroïne. Elle fait partie de la bonne moyenne des honnêtes filles. Elle a ses pudeurs, ses petits défauts, ses petites qualités, ses besoins de chair et d'âme comme les simples mortelles et elle a trouvé naturel de conquérir son mâle et

d'en être, jusqu'à un certain point, la victime. Ce mâle ressemble un peu au *Bel ami* de Maupassant. Je n'étonnerai personne, je pense, en déclarant que tous les mâles *bien modernes* ressemblent au *Bel ami* de Maupassant? Et je félicite Mme Tinayre d'avoir, sans doute avec le sûr instinct des femmes d'amour, découvert cette vérité première qui rapproche encore plus les infirmités morales des hommes des infirmités physiques de leurs compagnes. Mme Tinayre n'a pas songé à singulariser son héros en le rendant odieux. Elle l'a fait selon la vie du jour, et elle l'admet sans toutes les petites rages, si encombrantes, des *revendicatrices*. Elle a conté une histoire sans thèse. Cela c'est toujours très fort mais c'est d'une vraie femme. Il ne faut pas que le *féminisme dans le train* aille revendiquer cela. Je ne connais pas Mme Tinayre. J'ai lu son livre comme j'aurais lu un livre de *romancier*, en dehors des préoccupations qui hantent les cerveaux des hommes lisant des livres de femmes. Je l'ai trouvé simplement et bien écrit, jeune par certaines locutions trop connues, neuf par le côté d'insouci de la fable. Maintenant, je ne le crois pas plus franc en le sens *confession* qu'un livre d'autre romancier. Il faut se dégager absolument de cette idée bizarre qu'un auteur femme doit parler de ses histoires personnelles. Tout romancier de race transpose avec ce qui lui convient de mettre de vérité, cependant il n'atteint à la franchise littéraire que par l'art de la littérature et non par une série d'aveux. Si par une simplicité de langue et un habile exposé de faits, Mme Tinayre a réussi une œuvre au point de lui donner le lustre de la réalité, il convient de la louer comme bon romancier sans tout de suite crier aux révélations. Il suffit que Mme Tinayre ait l'apparence de la franchise pour être vraie dans le sens littéraire et faire un volume utile. Pour ma part, je ne crois pas à l'absolue franchise de la femme, romancier ou autre, pas plus, du reste, que je ne crois à la sincérité absolue de l'homme, car, il ne faut pas prendre la normale grossièreté de celui-ci pour un ordinaire apport de réalisme. Non, ni l'homme ni la femme ne sont francs quand ils écrivent, même quand ils vivent, et c'est sur cette communauté de défauts qu'on pourrait, surtout, établir la fameuse égalité des sexes... si on était capable d'absolue franchise un jour.

Mes Communions, par Geoges Eekhoud. On a blâmé la passionnée violence avec laquelle Eekhoud semble parler d'un amour *dit* contre-nature dans ses narrations féroces où la tuerie et la révolte dominent toujours et où il faudrait, si l'on était juste, voir bien plus la révolte et la sensation des prochaines tueries que de l'amour... vicieux. Eekhoud est un *anarchiste*. Je crois qu'il ne le sait pas. Je l'espère même. Je n'ai pas à chercher une excuse à un homme de génie, mais j'aurais

une réelle joie à montrer aux lecteurs de cet homme qu'il est loin d'une vile préoccupation charnelle quand il écrit : *Une mauvaise rencontre.* Son prince de Mauxgrave, c'est la folie de la promiscuité poussée jusqu'au crime, c'est la perversion du dandysme des riches contaminant les classes pauvres en les appelant à des élections et des sélections qu'ils ne peuvent comprendre que sensuellement, c'est l'éternelle mésalliance des incomplètes aumône avec les vagues et enfantins désirs des éternels enfants qui sont les déshérités des sociétés pourries. On se touche. On ne se pénètre pas. Et des irréalisations de ces rêves de toutes les unions malsaines, de ces inégaux transports qui versent des âmes d'affamés dans les âmes des repus, surgit la bombe. On ne l'attendait pas de là, c'est de là qu'elle vient pourtant. Elle reviendra toujours. Eekhoud a l'amour du pauvre et du maudit jusqu'au paroxysme. Il aime les monstres parce qu'il a compris que la majorité, qui est la bourgeoisie, *le bon milieu*, désire les écraser sous toutes ses forces réunies sous la massue de la morale ; il est immoral parce qu'il n'y a plus d'autre moyen de se faire entendre des malheureux qui ne veulent plus ni religion, ni justice, ni fades tendresses de ceux-là même préposés à leur abrutissement, j'ai nommé : le prêtre, les avocats et les femmes de bien. Dans sa merveilleuse fougue d'apôtre, Eekhoud va aussi loin que l'impossible. Il prend le misérable à pleins bras et le baise à la bouche. Il paraît qu'on l'en blâme ? Que ne blâmait-on le Christ lorsqu'il faisait ses paraboles dont beaucoup ne furent que littérature de très ardent poète ! « ... Pour m'approcher de la cène anarchiste j'attends le baptême de l'interdit ! » s'écrie l'auteur des *Communions*, et c'est à une prostituée de très basse origine qu'il adresse cette ferveur, car *nous* ne serons jamais assez les fervents de l'immonde et de la désolée, *nous* qui la poussons chaque jour aux abîmes en ayant l'air de la tolérer comme nous tolérons son oppresseur.

Marie, par Peter Nansen. Un roman danois mélancolique, ironique et érotique. Il paraît qu'en Danemark ce roman est une sorte d'épopée amoureuse que tout le monde doit avoir lue. En voici la donnée singulière : « Par beaucoup, à l'Unique. » Toutes les expériences d'amour du héros le conduisent à mourir en sortant d'une cérémonie nuptiale où il vient d'épouser une réelle Marie, pour aller rejoindre *l'autre*, la *Marie, refuge des pécheurs.* C'est une prostitution de plus, et comme elle est éternelle, les *vraies* Marie ne l'excuseront guère. *Cynisme nouveau* ? Je ne crois pas à la nouveauté d'un cynisme et j'avoue ne pas aimer du tout ce livre, soit que la traduction en enlève certaines indispensables qualités de terroir, soit que le style, trop ironique, me défende l'attendrissement

final. Par exemple, les illustrations de Pierre Bonnard sont ce qui peut se faire de mieux comme nouveau cynisme... d'art. Chaque fois que l'auteur raconte que sa bien-aimée est un trésor de grâces, le dessinateur met en regard du texte le portrait d'une petite guenon. C'est exquis.

Temple d'Amour, par Remy Saint-Maurice. *Temple d'Amour* m'a produit l'effet d'un volume de Bourget, moins le procédé de Bourget, et de notations intimes à la Hervieu, moins le fond Hervieu. On est certainement dans le monde, comme chez Bourget, puisque les domestiques apportent des lettres sur des plateaux de laque vermillon et que règne l'amour des objets précieux jusqu'à en impatienter le lecteur; on est aussi dans les âmes des mondains d'Hervieu, puisqu'ils nous confessent leurs impressions *d'art* sur l'adultère. Mais c'est sec et froid. Cela sent le rapport de procureur. Ça ne touche à aucune humanité par des contacts directs. Le premier chapitre est un exposé maladroitement voulu de tous les documents généalogiques relatifs à la famille dont il sera question plus tard. Le roman ne débute qu'au second chapitre et commence mieux; par coquetterie, sans doute. Une mère, une créole, possède un fils et un amant. L'amant devient jaloux du fils qu'il aime, d'ailleurs, malgré lui. Il y a un mari, effacé, puis un oncle, jadis torturé par les Cafres dont la claudication tragique et la main absente compliquent la situation jusqu'au crime. Il noie la femme adultère et se noie avec elle au moment où rien ne peut plus se dénouer que par l'intervention de sa propre jalousie poussée jusqu'à l'héroïsme. Remy Saint-Maurice détaille les nobles dégoûts de M. de Clessé avec une grande minutie. Toujours sec et froid comme un procureur, il n'oublie rien de tous les arguments, très indiqués, dont se fabriquent les consciences de mondains et de mondaines selon le roman. Clessé est un Monsieur correct *en dessous* comme dessus. Je crois *qu'un homme* peut avoir nettement la conscience de ses passions, mais qu'il n'a jamais la passion de la conscience à ce point-là. La créole est jolie, bien mère, bien femme, plus nature que les autres et elle est coupable sans tant de verroterie de conscience, elle. C'est un fruit des îles savoureux et musqué qui fait heureusement passer le goût, un peu fade, un peu *pommes peintes*, des autres. — Le talent de Remy Saint-Maurice est un des plus difficiles à admettre parce qu'il ennuie à première vue, mais c'est un talent que de savoir ennuyer à propos, et j'ajoute que c'est un art bien mondain et qu'il est utile de le posséder puisque, paraît-il, *y a des gens du monde...* qui savent lire.

Les Amants byzantins, par Hugues le Roux. Tout le boulevard parisien transporté à Byzance avec une merveilleuse intuition. Des femmes de banquiers entretenant des

sous-off., ou la noble Irène achetant la vie de Dromund, chef de tribu warangienne, ce qui répond même à l'emballement ibsénien de certains snobs femelles. Ces deux héros finissent par mourir dans les feux de bengale d'une apothéose d'opéra. Livre bien écrit, intéressant et, déclare l'auteur, à travers sa préface, très facile à faire quand on connaît M. Gustave Schlumberger de l'Institut.

Le Reporter, par Paul Brulat. Un gros document sur le reportage, une des plus détestables inventions modernes, car elle aide à former de détestables écrivains. Paul Brulat est naturaliste selon Médan et il ne nous fait grâce de rien. Ni des potins, ni des scies connues depuis le premier échotier, ni des types que l'on retrouve journalistes dans tous les livres sur les lettres. C'est probablement par son excès de sincérité qu'il semble souvent répéter des choses déjà dites. Mais une vision éclaire d'une lumière de chair mise à nue tout ce bouquin noir : celle de la petite Méryem. Paul Brulat est un brutal, seulement, sous son gros doigt de consciencieux qui s'imagine qu'il faut toujours tout dire, il écrase un joli papillon de Montmartre et nous permet de contempler de près ses véritables couleurs. Nous voilà fixés... comme le papillon! Encore une forme de journalisme moderne, cette petite Méryem amoureuse platoniquement de la gloire des autres. Ah! Paul Brulat, puisque vous avez piqué, du bout de votre plume féroce, le joli petit animal, tenez-le bien... j'ai grand peur qu'il ne vous échappe pour courir à encore plus de gloire.

Galafieu, par Henry Fèvre. Histoire d'un déclassé apte à tout et capable de rien. De bonnes scènes de bohème et d'heureux tableaux de fausse bourgeoisie. Les *Molleux* sont bien amusants et plus vrais qu'on ne le pensera. La manière *connue* du style me gâte un peu ce livre spirituel. Les phrases qui commencent par « *tout de suite* », « *même* », ce procédé voulu n'est pas assez neuf pour le fond d'originalité de l'œuvre.

Le Rêve de Yanniri, par Jean Psichari. En suivant ce rêve avec attention, j'ai remarqué qu'il tournait au cauchemar. Quatre cent-six pages de songeries, fussent-elles hantées par un esprit né malin et en Grèce, c'est long! Il s'agit d'un héros qui réussit dans tout ce qu'il entreprend, littérature ou femmes. Il fait des drames et des romans qui passionnent tout Paris et lui jettent, aux bras, la fine fleur des intellectuelles. C'est étonnant. Mais pour un rêve ce ne l'est pas encore assez. La gloire dégoûte Yanniri. Il s'en retourne dans son île natale, où il trouve l'amour sous les traits d'une enfant *au cœur délicieux*, beaucoup plus un *leitmotiv* qu'une créature humaine. Ils s'aiment chastement jusqu'au

tremblement de terre final et apothéotique clôturant le livre, ses meilleures pages, moins dans le rêve, vous aidant à vous réveiller d'une torpeur inquiétante pour le succès de l'œuvre. Le style de Jean Psichari est à la fois poétique et bon enfant. Il est rempli de petites locutions familières qui vous passent la main dans les cheveux avec une persistance trop méridionale. La préface nous prévient que dès qu'il s'agit de *symbole* on croit devoir s'établir, de nos jours, en des *sphères supérieures* sous le rapport de l'écriture. Je me permets de lui répondre qu'en s'établissant autrement on risque de se faire prendre beaucoup plus pour un Marseillais que pour un Grec de la bonne école.

Sainte-Marie-des-Fleurs, par René Boylesve. En l'espace de deux ans, j'ai dû lire DOUZE romans se passant à Venise. Je ne veux pas le reprocher à René Boylesve, mais je me demande pourquoi, quand on professe l'horreur du *snobisme*, des modes parisiennes et des *mœurs de polichinelles*, on tient au cadre le plus *moderne* possible pour son tableau où deux amants, peu soucieux de la vie contemporaine, sont en présence. Enfin, après Barrès, et Léon Daudet, on est toujours heureux d'arriver troisième polichinelle du nom et je laisse à l'ombre les neuf autres, tout aussi intéressants, d'ailleurs. *Sainte-Marie-des-Fleurs* est l'église de Florence la plus propre à exciter au coup de foudre. Nos deux héros se rencontrent la première fois sous le porche de cette église, puis, plage du Lido à Venise, puis gondoles, puis des Ziem, coucher de soleil, lever d'aurore, et des fresques d'Angelico, et des Botticelli. La partie la plus curieuse de cette amoureuse aventure se passe à Passy, d'où la jeune personne écrit des lettres naïves et fait des visites chastes à son amoureux. Mais il y a le traître Arrigant, le prétendu riche dominant la situation et ayant des idées sur l'inutilité du romanesque dans la vie. On retourne à Venise. Gondoles et refresques d'Angelico. Enlèvement, toujours chaste. Arrigant épouse après duel et coups de revolver. Je crois que le jeune homme est trop chaste. Cependant il a le joli courage de l'avouer, ce qui est bien. Le livre se termine en grisailles parisiennes. Les Ziem ne sont que pour l'heure des transports de tendresses où ils détournent, à propos, nos amants d'étreintes plus directes. Je ne conseillerais pas, cependant, aux mères de laisser lire cela aux jeunes filles. Ça pourrait leur apprendre que le *flirt* est comme le *snobisme* de l'amour.

L'Amoureuse Chasteté, par Fernand Hauser. Décidément... un sort est jeté sur nos jeunes hommes modernes! En voici un qui déclare tout tranquillement que *l'étreinte directe* le... dégoûte. Bravo! Je suis ravie de voir la tournure que prend le dilettantisme. Pas énormément de bam-

bins aux écoles populaires et une éclosion formidable de cas pathologiques curieux à observer, de loin, en littérature. Il s'agit encore d'une Marie que l'on aime sans désir coupable. J'ajouterai, *heureusement*, car Fernand Hauser, dans un but que je n'ose m'expliquer, a choisi pour son héroïne, la femme *d'un jeune littérateur belge nommé Gilkin* très connu en Belgique et en France. Diable ! Fernand Hauser ignorait-il que le Gilkin en question existe réellement ? Ce n'est pas possible. Alors, je m'explique la chasteté, c'est par pure politesse ?

Chair et marbre, par Samuel Cornut. Un adultère moins banal que d'habitude et un roman bien écrit. Une femme se donne, un seul moment d'égarement, à un jeune sculpteur, une honnête brute de génie. Six ans après, le sculpteur retrouve la jeune femme veuve et toujours éprise. Mais elle est malade, fanée déjà ; il préfère épouser une plus jolie fille, sa nièce, car il a oublié, lui, le moment d'oubli de jadis. La malade, après une série de luttes poignantes, va retrouver son époux redevenu son seul juge et un peu son vrai dieu. La silhouette de ce mari trompé, ridicule, souffrant d'un impossible espoir d'art et de religion, mourant dans l'ombre où l'abandonne sa femme éprise de l'autre, est une belle chose, très finement rendue.

Calvaire, par M. Reepmaker. Suite d'un roman intitulé *Purification*. Une femme, pour ne pas céder au désir d'être infidèle à un mari que, d'ailleurs, elle n'aime pas, tue celui qui l'aime et qu'elle aime. Bien spécial. Elle est méprisée par ses enfants et par leur père pour cet acte d'héroïsme. Une histoire un peu froidement écrite étant donnée la violence de l'action.

L'Habit d'Arlequin, par Paul André. Récits de l'École militaire de Bruxelles. Mœurs des Saint-Cyriens de là-bas, un peu semblables aux nôtres. Vers la fin du livre, des scènes enfantines (que j'ai déjà lues sous une autre couverture moins coloriée) qui contiennent de très jolies choses blanches et naïves.

Madame Mathurin, par Jérôme Monti. Parmi des scènes érotiques inutiles parce qu'elles sont trop vraies et trop connues, même en littérature sincère, quelques traits de mœurs vulgaires, amusants à cause de leur vulgarité même. Ce marchand de soupe qui ressuscite après avoir entendu ses *veilleuses* raconter les turpitudes de Madame Mathurin, sa propre femme, est une cocasserie funèbre assez drôle. Il paraît que ce livre a failli faire condamner son auteur pour pornographie. Pas de quoi, vraiment.

Double Vierge par Stéfane-Pol. Il y a eu *la Vierge*, *le Vierge*, *les Vierges*, et puis : *les Demi-Vierges*. Voici : *Double-*

Vierge, pour cette seule raison que ce titre manquait à la série.

Figures contemporaines viennent de paraître dans la troisième publication de l'Album Mariani. Une nouvelle galerie de jolies femmes célèbres, buveuses du vin non moins célèbre. Des têtes d'hommes et des autographes d'écrivains fort distingués concluant tous à ceci : l'élixir en question est le plus délicieux des... aphrodisiaques. (Ça doit tenir aux portraits des jolies femmes... leurs voisines de table alphabétique.)

RACHILDE.

LES REVUES

La Nouvelle Revue (15 oct. et 1er nov.)

M. Camille Mauclair a eu raison de prévenir toute critique en inscrivant en tête de ses *Souvenirs sur le mouvement symboliste* cette phrase :

« On n'écrit généralement ses souvenirs que sur une période terminée ; j'attends bien qu'on me contestera cette opinion touchant le récent mouvement qui prit, dans l'histoire littéraire contemporaine, la dénomination de « symbolisme ».

C'est qu'en effet, quelques raisons qu'en donne M. Mauclair, dont la meilleure et la principale est que tout poète étiqueté « symboliste » rejette énergiquement cette épithète, le symbolisme non seulement ne cesse point d'exister mais commence seulement à sortir des limbes. L'espace de dix années à peine dans l'évolution littéraire des esprits (la date de 1884 est beaucoup trop reculée) n'est rien. Il ne faut pas oublier que le romantisme a mis plus de trente ans à se parachever, et que pendant ces trente années, il était définitivement enterré tous les cinq ans au moins. Aussi bien les termes de romantisme, symbolisme (en dehors des nouveautés techniques qu'ils découvrent) n'ont jamais indiqué autre chose que des courants généraux et *muables* de sensibilité. En voulant que ces appellations *précisent* des formules idéologiques ou morales, on les a faussées presque toujours, car elles ne doivent leur valeur et toute leur force qu'à leur vague même.

« Il y a dans tout mouvement naissant quelques hommes de talent et une majorité de gens qui n'arriveront jamais à rien. Ce sont ceux-ci qui créent le nom de la collectivité, car les premiers n'en ont pas souci ; et l'étiquette qu'on leur appliquera leur importe peu, parce qu'ils savent en eux-mêmes qu'ils ont assez de spontanéité intérieure pour n'en être pas esclaves. »

M. Mauclair explique par là très bien pourquoi il n'y a jamais

eu plus de symbolistes qu'il n'y a eu en réalité de romantiques. La plupart des étiquetés n'ont cessé de protesté contre leur étiquette ; et M. Léon Daudet dernièrement, dans son *Dialogue sur l'Imagination*, enregistrait encore la protestation énergique de son père contre l'immatriculation de naturaliste. (La prise en défaveur de ce dernier terme est venue d'ailleurs en grande partie de l'étroitesse avouée de son sens.)

Il n'y a donc pas de symbolistes, le symbolisme n'en existe pas moins.

Shelley, dans sa préface du *Prométhée délivré*, note que les poètes comme tous les artistes sont « dans un sens les créateurs et dans un autre sens les créations de leur temps... Il y a dans chacun d'eux une ressemblance générique sous laquelle se combinent leurs différences spécifiques. » Quelles que soient leurs profondes dissemblances vous trouverez en effet entre les poètes d'un même temps les plus flagrants rapports. Et ce sont ces rapports qui appellent une dénomination d'ensemble caractérisant non des individualités mais une *atmosphère*.

Des gens aussi dissemblables que Balzac, Hugo, Sand, Vigny, Musset appartiennent incontestablement au romantisme, et chacun d'eux, même Hugo, ont pourtant des parties de leur œuvre antiromantique. Des gens aussi dissemblables que MM. Barrès, Adam, Régnier, Griffin, Gourmont, Gide, Kahn, etc... jusqu'au jeune Saint-Georges de Bouhélier, — le plus sûr soutien si ce n'est le meilleur (pour qui sait lire) du symbolisme — habitent cette tente, sans cesse par chacun d'eux levée.

M. Camille Mauclair a donc commis une faute grave en se servant d'une des formes les plus dangereuses de la critique personnelle, qui est d'étendre au général certaines caractérisations d'œuvres particulières.

Son article reste toutefois extrêmement juste sur les origines de ce courant qui a pris et gardera par la faveur publique le nom de symbolisme ; et il est de plus rempli des contradictions les plus heureuses touchant une systématisation préconçue, car M. Mauclair arrive comme nous à reconnaître que le « symbolisme n'est pas une théorie applicable de sang-froid, mais un état de sensibilité, une disposition intérieure très différente d'une formule et n'y pouvant rentrer ».

Il note d'abord comment il naquit du triomphe même du naturalisme :

« M. Zola était l'homme le moins propre à créer un mouvement littéraire, par son défaut de sens critique, par l'insuffisance de son esthétique, par la superficialité de ses connaissances, par ses qualités mêmes, toutes spontanées, tout individuelles, et opposées au système qu'il préconisait. On ne

pouvait rien imaginer de plus contraire à l'analyse et à la psychologie expérimentale que ses peintures romantiques, son pessimisme voulu, sa hantise de la sexualité, ses déformations constantes de l'être humain, ses généralisations hâtives, tous ces traits d'un visionnaire inégal, rude, capable de grandiloquence parfois, d'outrance souvent, d'erreur presque toujours, de profondeur intuitive jamais. Il établissait un tempérament violent et original sur une théorie creuse ; son action se bornait à lui-même, et il était le dernier à pouvoir se juger avec fruit. Aussi l'imitation de M Zola devint-elle immédiatement misérable ; on sera étonné de voir à quels livres parfaitement insignifiants le succès alla sous l'auspice de ce chef d'école et par le rejaillissement de sa renommée.

» Il y eut dans les lettres françaises, à cette époque, un entraînement inroyable vers la vérité plate et la cacographie, un goût pour les monographies ternes, le roman de concierges et de filles, l'obscénité triste, l'ennui, la haine de l'écriture artiste. Flaubert et les Goncourt en étaient presque oubliés...

» Ce fut à ce moment que, parmi la minorité d'esprits informés, l'insatisfaction de cette nourriture atteignit à la répulsion. Ce que cinq écrivains disciples de M. Zola devaient faire quelques années plus tard, abandonner publiquement le marécage, la minorité dont je parle l'avait déjà résolu en elle-même depuis longtemps, et demandait à d'autres les joies de ses lectures. A Stendhal, elle demandait une véridique peinture des milieux et une psychologie sérieuse ; aux Goncourt, un impressionnisme relevant la description par le choix délicat et le style aigu et curieux ; à Flaubert, les grands rêves du vieux monde, la profonde sonorité d'une langue classiquement admirable ; à Baudelaire, les seuls beaux jugements d'art de ce siècle, la sombre poésie d'une âme tourmentée, l'attitude du parfait homme de lettres, les joies du rare ; à Sainte-Beuve, la lucidité critique ; à Taine, la vraie théorie des milieux et de l'hérédité parodiée sans intelligence par les naturalistes; à Barbey d'Aurevilly, l'emportement romanesque et éloquent. Ces hommes ignorés du grand public pour la plupart, et ne connaissant pas la vente par milliers d'exemplaires, elle les élisait contre les autres, par esprit de justice, par le sentiment de l'aristocratie de l'art, et aussi par le caprice d'un goût pour les curiosités littéraires. Cette minorité ne se contentait pas de la vérité vulgarisée ; elle voulait le profond et l'exceptionnel. En même temps, elle restait fidèle aux études mentales: elle recourait à l'hégélianisme, elle découvrait que Schopenhauer n'avait rien de commun avec le pessimisme niais que les naturalistes lui attribuaient, elle voyait un essayiste admirable et fécond,

dont elle conciliait l'étude avec celle de la biologie de Claude Bernard et l'optimisme mitigé de Renan. Enfin, cette minorité montrait en relief, par un retour naturel des choses, tout ce que le naturalisme triomphant montrait en creux. »

Sont très bien développées ensuite l'influence des préraphaélites, de Wagner, de M. Mallarmé et de Verlaine. Puis M. Mauclair indique les deux traits dominants de la génération: « un goût très marqué pour l'érudition » et « un amour passionné de la musique ».

« Cette propension à la rêverie, surexcitée par l'avènement de la symphonie dans notre époque, devait ramener les poètes à l'idée d'un art plus fluide que sculptural, plus vibrant, plus ténu, plus capable de toucher nos âmes affinées par des suggestions de sonorités. C'est là la cause profonde de la tentative des symbolistes, c'est sur ce point qu'ils ont vu clair dans les besoins de leur temps, c'est en cela qu'ils sont venus à leur heure. La chose est si évidente qu'ils ont, écartant les Parnassiens et les Romantiques coloristes, réclamé pour les aînés de prédilection les lyriques plus musicaux que plastiques, comme Lamartine, Vigny et Racine. »

Les pages qui suivent, historiques, sur l'expansion du mouvement forment un résumé qui restera des plus utiles à consulter pour la connaissance des années 1886 à 1891.

Quand aux conclusions, en dépit de quelques critiques justifiées à côté de parfaitement erronnées, ne s'appliquant les unes ou les autres qu'à certains et ne pouvant avoir de sens collectif, elles ne laissent pas que de contredire singulièrement et heureusement le but de l'article :

« Que reste-t-il du symbolisme ? Une influence morale et une prosodie nouvelle. De l'influence morale nous ne pouvons rien conclure. Il faut attendre. Nous avons vu quelles étaient ses sources: poésie anglaise, impressionnisme, diffusions de la symphonie, esthétique wagnérienne, individualisme, réaction contre le naturalisme, courant philosophique venu de l'Allemagne, puis d'Ibsen. Causes capitales, qui ne pouvaient manquer d'agir vivement sur notre époque ; causes qu'on n'a voulu comprendre qu'une à une, avec une répugnance souvent illogique et qui se tenaient toutes avec une force extrême. Elles n'ont pas fini d'agir...

» Quant à la métrique nouvelle, apportée par les symbolistes, il semble qu'elle est appelée à un avenir, à moins que le goût de la musique ne s'éloigne de notre sensibilité, et que la littérature ne redevienne plus plastique et plus raisonneuse...

» Les principes prosodiques des symbolistes sont appuyés sur une technique cohérente et sur un sentiment juste ; on

y oppose moins d'arguments syntaxiques que d'arguments sentimentaux. »

MEMENTO. — **La Quinzaine** (1er nov.), *Causerie à nos lecteurs*, par George Fonsegrive : « Pour montrer encore que les procédés les plus ingénieux de la presse ne nous sont pas étrangers nous avons entrepris de faire auprès de tous les représentants les plus importants de la pensée contemporaine une enquête sur *les obstacles qui paraissent empêcher le catholicisme de s'accorder avec la science, la démocratie et la civilisation.*

» Cette enquête est en bonne voie de succès et ses résultats seront publiés dans les premiers numéros de 1898. »

— Du **Cri de Paris** (31 oct.), *Les dangers de la loi Bérenger* : « Par l'usage qu'en font certains tribunaux, la bienfaisante loi Bérenger devient extrêmement malfaisante.

» En effet, les magistrats, lorsqu'ils appliquent la loi de sursis, se croient parfois obligés d'exagérer considérablement la quotité de la peine prononcée.

» Ainsi, tel délit qui, d'une façon normale, serait puni de six jours de prison sans application de la loi Bérenger, coûte six mois d'emprisonnement avec application de la loi de sursis. »

— Le numéro de novembre de la **Revue de France** est exclusivement composé d'œuvres de femmes.

De deux femmes ces opinions qui se complètent ou se détruisent, au choix : P. 859, ces lignes de Mme Maria Pognon : « Est-il juste que sous un régime qui prend pour devise *Liberté, Egalité, Fraternité*, on ne donne de droit qu'à une moitié de la nation alors qu'on impose à tous les mêmes devoirs, les mêmes charges ? »

De Mme Rachilde, p. 860 : « N'importe à quel âge ne jamais demander à la femme de la raison, et c'est pour cela qu'elle peut, souvent, avoir l'air d'atteindre au génie. »

— **Revue de Belgique** (15 oct.), *Réflexions sur la critique.* Où M. Albert Mockel analyse très finement Sainte-Beuve qui « a connu des *choses belles* qui pour lui sont un peu synonymes d'agréables. Nous ne pourrions affirmer qu'il a connu la beauté. »

—**Revue des Revues** (1er nov.), *Les nouveaux romanciers français.* Où M. Henry Bérenger semble avoir oublié son article du dernier automne sur *Nos critiques.* Car de dire : « Quant à moi j'ai toujours préféré Léonard de Vinci à Rubens, et Alfred de Vigny à Rabelais : c'est sans doute pour cela que je préfère Edouard Estaunié et Art Roë à Léon Daudet et Paul Adam », n'est vraiment pas d'un critérium critique très sûr ; cela légitime mal les appellations de « brutes cérébrales et sexuelles » appliquées aux héros de MM. Paul Adam et Léon Daudet.

– **La Plume** (1er nov.) — *Numéro exceptionnel consacré au*

Naturisme et à M. Saint-Georges de Bouhélier. — Où on lit, d'une part, sous la signature toujours bienveillante de M. Camille Lemonnier : « Quand M. Saint-Georges de Bouhélier abondant et ingénieux, délicat et somptueux, dans un langage à dessein allégorique, me parle de l'été et des moissons, du fleuve et de la petite maison dans les vignes, je comprends bien ce qu'il y a de merveilleux et d'éternel sous ces images. Elles ne sont que des apparences et des reflets ; elles sont de légers et mobiles miroirs où passent des aspects de l'univers. Comme des paraboles elles énoncent un sens de la nature et de la vie. » Et où l'on rencontre d'autre part ces lignes de M. Maurice Le Blond, contre les poètes dits symbolistes : « Ils n'ont pas considéré les moissons et les roses, les fontaines et les collines comme « de pompeuses messagères de Dieu que revêt un voile nuptial de matière », pour me servir d'une ancienne expression de M. de Bouhélier, mais ainsi que des emblèmes colorés par quoi ils sont susceptibles d'exprimer les mobiles nuances de leur âme. L'univers est la parure de leur être dont les objets sont des allégories sentimentales. »

En échange de tous ces concordants et inutiles verbiages, à remarquer une jolie poésie de M. Albert Fleury très bien rythmée et des strophes d'une *Epithalame* de M. Saint-Georges de Bouhélier qui se rapprochent avec bonheur de certains beaux quatrains plastiques de M. Pierre Quillard.

— Après ce numéro de *La Plume*, il sera bon d'ailleurs de lire dans **Le Thyrse** (octobre) *L'Art panthéiste*, de M. Jean de Loris, où l'on trouvera aisément déjouée l'incertaine balistique de MM. Le Blond, Montfort, etc.

— Pour compenser ce qui a été dit de vraiment trop dur sur la mort du pauvre poète René Le Clerc, nous sommes heureux d'extraire les lignes suivantes de **L'Hermine** (20 oct.) :

« Affaibli par un état maladif qu'il n'avouait pas à ses parents, il a succombé sans autre poison que les luttes, les soucis de cette vie dévorante qui tient le cerveau en perpétuelle ébullition, et use le corps et l'âme en peu d'années. Il est certain, ainsi que l'ont constaté les certificats du décès, qu'on n'a pu trouver chez lui, ni une arme, ni une fiole quelconque, ni un écrit pouvant autoriser cette triste supposition d'un suicide. Laissons donc pleurer en paix ceux qui l'aimaient si profondément, et au cœur desquels cette mort prématurée ouvre une inguérissable blessure.

» Oui, laissons pleurer en paix ceux qui l'aimaient.

» A Rennes, où son souvenir est très vivant, il sera sincèrement regretté par des amis qui furent vraiment ses amis et qui ne veulent se rappeler que sa joyeuse nature, ses illusions perpétuelles, ses belles envolées vers le rêve, son réel talent de poète. »

En post-scriptum de l'article de M. Louis Tiercelin est insérée une lettre de M. Millandy du journal *Le Procope* et de laquelle voici la première phrase :

« La mort tragique du poète René de la Villoyo, qui vient d'être, en différents journaux, matière à de si cruelles et si injustes réflexions, a jeté dans une affliction profonde la phalange des poètes du Quartier Latin, et plus particulièrement ses camarades du *Procope*, qui furent, je pense, ses vrais amis... »

NOUVEAUX CONFRÈRES. — 1° **Matines**, Revue de littérature et d'Art, Réd. en chef. Serge Basset, 42, rue Fontaine-Saint-Georges, Paris (octobre).

« Nous autres, les jeunes écrivains de cette Revue — ouverte à tous les sincères — nous essayons de dire, comme il sied, les matines du siècle qui se lève. Nous le pressentons formidable, fait de Révolutions, souillé d'ignominies, écartelé de sang, emporté par les tempêtes de l'Anarchie peut-être ; et nous voudrions qu'il fût l'aurore des temps de l'universel Bonheur, de l'incoercible Lumière, de la définive Harmonie, de l'irrésistible Amour. »

— 2° **Comme il nous plaira**, mensuel d'art et de littérature, Rédacteurs : Georges Rency, André Ruijters, Arthur Toisoul, Henri van de Putte. — 29 du Taciturne, Bruxelles (25 oct.).

« Quand, jadis, à celles d'un groupe d'écrivains plus âgés, nous mêlâmes nos jeunes forces, un noble espoir nous animait, qu'il nous a été pénible de voir trop tôt déjoué...

» Ne pouvant séparer la Littérature de la Vie, et celle-là ne nous apparaissant que comme la manifestation de la plénitude de celle-ci, nous résolûmes de ne point davantage, en une coterie, nous compromettre et, convaincus qu'il importait que fût révélé le zèle unique dont nous brûlions, pour ne le laisser un instant inefficace, nous décidâmes que resurgirait — rénové — l'*Art jeune*. »

— 3° **Anthologie-Revue de France et d'Italie**, recueil mensuel de littérature et d'art ; — direction et rédation, 19 via Pontaccio, à Milan. A Paris, 17, rue Guénégaud. — Directeur Edouard Sansot-Orland.

« Etant donné qu'en Italie on professe pour la langue et la littérature françaises un goût très marqué ; que la plupart de ceux qui les cultivent sont, le plus souvent, mal renseignés ou mal guidés dans le choix de leurs modèles ; que, parmi les jeunes écrivains dont s'honore la France, rares sont ceux qui jouissent en Italie d'une notoriété suffisante et relative à leur valeur incontestable ; sachant, d'autre part, l'ignorance accoutumée où vivent la majeure partie des Français, du mouvement littéraire et artistique qui se produit en de-

hors de leurs frontières ; et désireux que le génie italien, en ses diverses manifestations, soit, de l'autre côté des Alpes, apprécié comme il le mérite ; nous avons pour ces motifs réunis, fondé l'*Anthologie-Revue*, de France et d'Italie, qui aura pour mission d'établir et d'entretenir entre les deux pays, dans le domaine artistique, un courant d'estime et de sympathie réciproques »

ROBERT DE SOUZA.

LES JOURNAUX

Critiques et auteurs, par Georges Rodenbach (*Le Figaro*, 2 nov.). — Les Brimades, par Jules Lemaître (ibid., 9 nov.). — Emile Zola, par Gallus (*Libre Parole*, 21 nov.)

La critique, telle qu'elle est pratiquée dans la plupart des journaux, tend de plus en plus à s'assimiler à l'annonce ou à la réclame ; alors, cette question se pose : a-t-on le droit de déprécier un livre considéré comme produit commercial ? Le journal qui insère un article défavorable à M. Ohnet ou à M. Dubout l'oserait-il si les produits manufacturés par ces messieurs étaient du savon ou du cirage ? La question est très intéressante ; je n'espère pas en donner la solution.

Il faut distinguer entre le produit exposé et le produit mis en vente. Le produit exposé et qui sollicite une récompense sollicite par cela même la critique et occasionnellement le blâme. C'est le cas des objets qui figurent à toutes ces Expositions qui sont les vaniteuses foires d'un commerce imprudent. Mais si un industriel nous offre, non plus contre des croix d'honneur, mais contre de l'argent, le travail de ses ateliers, nous n'avons plus que le droit d'acheter ou de ne pas acheter.

M. Dubout, ayant convié des jurys à ouïr ses alexandrins, s'est comporté comme un exposant ; il a demandé des opinions, on lui en a donné ; il n'avait qu'à les accepter toutes avec résignation et à les emporter dans son pays. Le commerce de la littérature ne peut se faire sans publicité, sans exposition, sans convocation de juges ; pour échapper à ces diverses nécessités, M. Dubout aurait pu, peut-être, déclarer préalablement qu'il engageait au moyen d'acteurs, d'oripaux, et de vers syllabiques, une opération purement commerciale, ce qui lui eût assuré un secours contre ses détracteurs ; mais son but paraît bien avoir été de littérature et de vanité ; il cherchait la louange plus que l'argent : de quoi se plaint-il ?

C'est ici qu'intervient M. Rodenbach en affirmant l'inutilité de la critique : le spirituel dénigrement de M. Jules Lemaître n'a pas avancé d'un jour la disparition de *Frédégonde*. Dans ce cas particulier, c'est assez vraisemblable. Mais dans la vie des hommes comme dans la vie des œuvres, il n'y a que des

cas particuliers : ce qui est peut-être vrai pour M. Dubout l'est déjà moins pour M. Armand Silvestre ; si la réclame même d'un duel — réclame des cas désespérés — n'a pu transformer en œuvre agréable sa triste compilation, on ne peut nier que ce drame, en équilibre entre la vie et le néant, aurait pu vivre si quelques fougueuses admirations avaient réclamé sa vie. Là on touche du doigt la place sensible, et l'on reconnaît la puissance de la critique, quand elle s'exerce, avec violence, dans le sens d'une œuvre en même temps qu'elle surexcite les tendances passives du public. Il y a une manière de dire avec autorité : « Allez voir ça, achetez ça », qui ne laisse pas insensible le parisien en quête d'un renseignement pour sa soirée. Le parisien aime à s'amuser en conformité avec les lois d'un beau abordable et mitoyen ; il aime le décor, le costume : ni *Tristan* ni même *Frédégonde* n'étaient voués à un insuccès évident. La critique est une accoucheuse ; elle ne peut faire que l'enfant soit viable ; elle peut le mettre au monde dans les conditions où il a été conçu et, avec de la science et de la prudence, assurer ses premiers jours.

M. Rodenbach affirme : « Toute œuvre a en elle sa capacité de vie. Elle atteint le point de l'horizon et du temps que sa force native lui assigne. Elle porte toute sa force de projection... » Et plus loin : « Tout ce que l'on peut dire *d'en bas* est inutile... » Voilà des vérités, mais encore trop générales. Qui ne sent que la gloire d'Ibsen a été arrêtée en France par le mauvais vouloir de la critique ? Et ce complet épanouissement dans une âme cordiale, l'œuvre d'Ibsen le retrouvera-t-elle jamais ? Bien des gloires sont viagères, mais bien des gloires aussi, qui étaient destinées à la vie éternelle, ont été fauchées par la critique (par l'opinion) avant leur maturité. Quelque douloureux que cela soit, il faut apprendre à regarder en face l'injustice : malgré de très rares exceptions, un écrivain n'a dans la postérité que la gloire qu'il a eue de son vivant ou dans les années qui suivent immédiatement sa mort, quand des intelligences de son âge, de sa fraternité vivent encore. Je suis persuadé que l'on peut acheter une sorte de gloire, qui se discerne mal d'avec la vraie. Je suis persuadé que, lorsqu'on dépense cent cinquante mille francs pour lancer un roman-feuilleton de M. Zola, on augmente les chances d'immortalité de ce publiciste. Il est vrai qu'il y a eu jusqu'ici, en France, du moins, une petite franc-maçonnerie qui se transmet de bouche en bouche quelques noms ignorés des professeurs de littérature et qui juge délibérément des réputations populaires : mais que c'est précaire vis-à-vis de toutes les forces officielles d'une nation militarisée jusque dans ses collèges, jusque dans ses écoles !

Si, comme cela semble juste, on confond dans l'idée d'une

même force, la critique, la réclame et l'opinion, si l'on admet que ces trois puissances peuvent s'accorder vers un même but : imposer au monde une réputation, on se trouve en face d'un courant que l'effort de plusieurs siècles ne suffira peut-être pas à vaincre.

Pourquoi aurions-nous confiance en l'opinion future quand nous ne pouvons avoir confiance en l'opinion présente?

A propos des **Brimades**, M. Jules Lemaître démolit agréablement la vieille bâtisse de l'Ecole Polytechnique et dit quelques vérités peu amènes à ces jeunes sauvages dont le plaisir est de peindre au goudron le corps de leurs camarades les plus faibles ou les plus timides. On attend l'année où les nouveaux seront tout bonnement scalpés par les anciens, qui accrocheraient ces trophées à leur ceinture... M. Lemaître semble mépriser fort ces écoliers illustres : « L'aptitude moyenne aux sciences mathématiques et physiques est la faculté qui témoigne le moins sûrement en faveur des autres et qui s'allie le mieux avec la médiocrité sur tout le reste. » On devine les observations précises d'un ancien professeur. « L'entrée à l'X prouve qu'on a fait pendant trois ou quatre ans avec application des mathématiques spéciales, et ne prouve rien de plus. Cela est très bien, cela est fort estimable, cela n'est pas éblouissant... Dans la plupart des cas, un ancien élève de l'X est un homme qui, ayant aspiré à fabriquer du tabac, est réduit à faire manœuvrer des canons... C'est un soldat malgré lui : moralement, un déclassé. » M. Lemaître n'insiste pas sur ce gaspillage de temps, de force, d'intelligence : exiger six ans de calcul infinitésimal et de trigonométrie d'un homme dont le métier sera celui d'un contre-maître nègre de la Virginie ou du Maryland. A ce degré-là, l'absurdité a un petit air chinois qui n'est pas déplaisant : en Chine, pour commander une armée, il faut être poète et musicien : pourquoi pas?

Voici, de Gallus, une bonne étude sur les origines et les tendances intellectuelles de notre grand romancier bourgeois et décadent **Emile Zola**. La critique est violente, mais si elle frappe très fort, elle frappe très juste. L'intellectualité de M. Zola, dit Gallus, c'est celle de Coquelet, cet illustre compagnon de Louis Veuillot qui, à Rome, sommait le gouvernement papal de construire des maisons de rapport sur « les terrains improductifs » du Colysée. Coquelet, c'était le nourrisson du *Siècle*; le *Siècle*, c'était la philosophie de Michelet repensée par Gaudissart sous le pseudonyme de Léonor Havin. C'est cet esprit que perpétue parmi nous M. Zola dont l'adolescence fut alimentée par la prose de Grandguillot et de Louis Jourdan, l'auteur du livre le plus grotesquement bas qui fut jamais écrit, les *Contes industriels!* « Havinien dans

les moelles, ce n'est pas sans raison, en effet, que l'historiographe des Rougon-Macquart a cru devoir enfermer ses héros dans le cadre de l'épopée impériale. Toute la philosophie de l'ancien *Siècle*, toute cette Bièvre sordide épanche et déroule ses eaux grasses dans les nidoreux halliers où M. Zola nous promène. Le biographe de la Mouquette ne s'est jamais dessouillé de cette gadoue. Depuis trente ans, son intelligence est rivée au cachot où le mura Léonor Havin. Bourgeois mal dégrossi, pharisien fermé à la vie intérieure, l'auteur de l'*Assommoir* ne s'abreuve que du vin fuchsiné dont le *Siècle* versa des rasades à sa jeunesse. Pas un penser nouveau n'a, depuis, battu des ailes dans la tour vide de ce cerveau vétuste. La déchéance de l'écrivain se trahit précisément dans ce flagrant désaccord entre le nouvel état d'âme de ses contemporains et les basses aspirations qui le sollicitent. Jamais romancier ne traduisit avec plus d'inexactitude les préoccupations ambiantes... » Je ne crois pas qu'un écrivain soit tenu de n'être que le perpétuel traducteur de ces préoccupations; c'est plutôt à lui de les déterminer que de les subir; mais il est certain que, s'il prétend être la voix du peuple, ce qui est un rôle, il lui faut le génie de la sincérité et le génie de la divination. Or, M. Zola, dont le talent est grand, est un devin fort médiocre. Généralement il prend des anecdotes pour des faits synthétiques, bâtit des théories sur des accidents; la dernière aventure qu'on lui conte est toujours pour lui la plus vraie, la plus représentative. Dans cette perpétuelle orientation de sa voile à tous les vents il est très maladroit; il ne capte jamais qu'un tout petit filet du courant : quand ses livres paraissent, on est stupéfait de leur odeur de poussière et de maison abandonnée. Jadis ayant entendu dire qu'il flottait dans l'air littéraire de vagues idées mystiques, il rédigea le *Rêve*, ce tome insane où l'incompréhension du mysticisme est avouée avec une sorte de fureur concentrée; aujourd'hui des jeunes gens lui ont confié leur goût de la nature et de la vie sensuelle : il rédige *Paris*, confondant avec l'exaltation panthéiste le matérialisme humble et borné des Ranc et des Pierre Laffitte. Ainsi il attribue à la jeunesse de ces années l'état d'esprit d'un vieux bourgeois hypocrite et vanné, car, le malheureux! il mêle à ses utopies animalesques des vues morales, une morale de livret scolaire, de manuel pour sous-officiers!

MEMENTO. — **L'Eclair.** — *Napoléon*, par E. Ledrain (17 nov.). Après avoir montré dans Napoléon, le policier invétéré, le mâle brutal et grossier, l'égoïste sauvage, l'auteur conclut :

« Ne nions pas son génie militaire, mais il n'eut rien de l'homme d'Etat, parce qu'il lui manqua le sentiment du bien

public et la vision de l'avenir. Qu'il soit le personnage de l'histoire le plus représentatif pour des ambitieux, qui ne sont que des ambitieux, c'est fort bien. Que nous l'admirions sans réserve, lui qui n'a rien fondé de durable, pas même sa dynastie, non, jamais ! Dans tous les cas, au point de vue moral, ce fut un monstre, un être nuisible à l'espèce et dont il ne faudrait pas désirer la reproduction. »

L'Evénement. — *Holbein au Louvre*, par Léo Claretie (31 oct.). On a au Louvre, sans compter les dessins, huit portraits peints par Holbein. C'est, en somme, une grande richesse.

« Il y a plusieurs portraits d'Erasme par Holbein. Il y en a un à Bâle. Il y en a un autre à Londres. Ils étaient fort liés. C'est Erasme qui recommanda, étant à Bâle, son ami Holbein à son protecteur Thomas Morus, l'Anglais. La fortune d'Holbein date de ce jour. L'Erasme du Louvre a appartenu à ce Thomas Morus. Le roi d'Angleterre, Charles Ier, le donna à Louis XIII, qui lui fit présent, en échange, du saint Jean Baptiste de Léonard de Vinci. Holbein fit pour ce portrait des études de mains à la mine d'argent, à la sanguine et à la pierre noire. Elles sont aussi au Louvre, dans les dessins. »

Le Figaro. — *Les Iles anglo-normandes et l'alliance russe*, par Oscar Havard (31 oct.). Sous ce titre bizarre, l'auteur, après des considérations politiques constate que la langue française a complètement disparu d'Aurigny, presque entièrement de Guernesey, et qu'elle ne se maintient pas sans luttes à Jersey. Il y a à Jersey 13.000 Français de pure race (normande) et de nombreuses écoles françaises, mais congréganistes : ce pourquoi la République leur refuse tout subside. Elles céderont sans doute un jour ou l'autre. — *L'Arbre de M. Taine*, par Paul Bourget (7 nov.). A propos de l'anecdote si admirablement contée par M. Barrès dans les *Déracinés*, examen un peu sec de l'influence de Taine sur la génération dont fait partie M. Bourget lui-même et la suivante. « Ces hommes « sont à l'antipode des idées de la Révolution, sans êtres réactionnaires. » — La *Vie Sportive*, par A. de Saint-Albin (16 nov.) : « En matière de braconnage et particulièrement de colletage m'est avis qu'un propriétaire doit se protéger lui-même. La répression du braconnage devrait être un sport comme un autre auquel on pourrait prendre part aussi bien que ses gardes. Je connais des propriétaires qui sortent de nuit à la chasse des braconniers. Quand on a moins de gibier, la chasse à l'homme devient une ressource... » On pourrait organiser des curées aux flambeaux. Signalons à M. de Saint-Albin une race spéciale de chiens naguère employée au Brésil contre les esclaves fugitifs. Ces chiens mangent de l'homme très volontiers : ainsi leur entretien n'est pas onéreux.

Le Gaulois. — *La Maison de la rue Thérèse. Arrivée de Wagner à Paris*, par Emile Ollivier (8 nov.). Il s'agit de la maison de M. Ollivier père, dilettante, où se réunissaient Habeneck, Berlioz, Heine, etc. Wagner arriva avec sa femme, Mina, recommandé par Meyerbeer. « Meyerbeer le recommande, dit Henri Heine, c'est la preuve qu'il n'a pas de talent. » Il venait faire jouer le *Vaisseau Fantôme*. En attendant, il transcrit du Donizetti pour l'éditeur Schlesinger, compose de la musique de bastringue, écrit à la *Gazette Musicale*, commence *Rienzi*. Il était spirituel dans sa conversation, du genre « loustic », dit M. Ollivier, en même temps que poète et prophète. Il admirait Berlioz. Il prononçait « mon panquier » et parlait de la « musique de l'afenir ».

Le Geste (Nîmes). — *Forain*, par Eloy Vincent (31 oct.). « La femme, intarissable source de lumière et de charme, il nous la montre vicieuse et cynique et s'ingénie à éteindre le nimbe d'or que notre désir allume autour d'elle. Grande dame, fille ou mégère, elle devient, de son fait, un choquant composé d'instincts crapuleux, de lignes canailles, de sécheresses trop vraies ou d'obésités repoussantes, et nous apparait invariablement infâme. Incapable d'attendrissement ou d'enthousiasme, inapte à la caresse et au sourire, Forain constate et ricane. »

Le Gil Bas. — *A propos d'une statue*, par Francis Chevassu (27 oct.). A peu près le seul article de valeur parmi les arpents de papier sacrifiés à la louange de M. de Maupassant : génie facile, il conquiert la gloire comme le succès, sans effort ; il ne domine pas Paris, il raconte un coin de Paris ; ce sont, dans de « délicats chefs-d'œuvre », des jolis crimes, des petites passions ; Maupassant avait fini par prendre au sérieux les fausses femmes du monde qui couchaient avec lui « après l'avoir servi comme pièce de luxe à leurs invités cosmopolites ». — *Eugène Chavette*, par Emile Blavet (12 nov.). Anecdotes sur « l'immortel auteur du *Guillotiné par persuation* » ; le mot est juste. Villiers de l'Isle-Adam avait pour cette extraordinaire fantaisie une admiration où on sentait du regret.

L'Illustration (6 nov.) publie vingt-trois portraits de femmes-avocats de tous pays. Cet ensemble est gênant ; on a une impression d'êtres insexués. A vrai dire, cette impression n'est pas juste, car des yeux non prévenus auraient vu des hommes, rien que des hommes dans ces têtes froides, dures, — laides (Mlle Chauvin exceptée, et deux ou trois autres) au moment que l'on songe au type femme. Ces créatures sont évidemment faites pour des métiers masculins ; il est donc légitime qu'elles suivent leur vocation. Le même journal publia l'an passé des portraits de femmes professeurs qui appe-

laient les mêmes réflexions. Je verrais avec une grande curiosité une série de doctoresses en médecine. On en vient à croire qu'il y a des cas où le sexe ne caractérise que lui-même, et ne met son empreinte qu'à demi sur le reste du corps, sur le cerveau.

La Libre Parole. — *La Fête des Morts*, par Gallus (1er nov.). « Loin d'assombrir et de diminuer l'homme, l'idée de la mort le dilate et l'exhausse...

» Au lieu de barrer la vue libre de la nature, les Calvaires des nécropoles celtiques allument à l'horizon agrandi l'aurore de la Pâque triomphante. C'est à leur ombre que s'épanouissent les nuptiales joies des fêtes chrétiennes. Pendant tout le moyen âge et jusqu'à la fin du seizième siècle, le peuple breton en liesse module ses chansons et déroule ses farandoles autour des tombes et sous les ifs des cimetières...

» Calvin et ses disciples proscrivirent ces Idylles. Les joies populaires exaspéraient ces Pharisiens.

» Quand donc écrira-t-on l'histoire de la Réforme ?... »

Mais, l'auteur même de cet article ne pourrait-il essayer lui-même de nous dire la vérité sur cette Réforme qu'on ne cesse de vanter telle qu'une œuvre de libération et qui ne fut que la plus abominable des conspirations contre la liberté de vivre, contre toutes les floraisons humaines ? — *Dans les Ruines*, par Edouard Drumont (12 nov.). Les ruines de la Cour des Comptes:

« La Commune, dans la fureur de la lutte suprême, incendia les monuments, mais elle ne déshonora pas l'idée qu'ils représentaient. Elle ne vendit pas aux grandes Compagnies tout ce qui faisait le charme et la beauté de Paris. Elle couvrit les Champs-Elysées et les Tuileries d'obus, mais elle n'eût pas songé à les dépecer pour favoriser quelque louche combinaison de l'Ouest et de l'Orléans...

» Sous les arcades on aperçoit, comme un symbole encore, une statue gigantesque, la République de Clésinger qui est là depuis la mort de l'artiste et dont personne ne s'occupe. La tête est détachée du corps et semble regarder fixement... »

Le Mémorial. — Voici le programme de ce nouveau journal hebdomadaire fondé par M. Gaston Lesaulx :

« Noter ce qui intéresse à la fois le mondain et l'artiste ; aller vers ceux qui travaillent et leur donner le moyen de faire connaître ce qu'il ont réalisé et ce qu'ils espèrent ; grouper les volontés éparses ; égratigner de sarcasmes la mesquinerie et la lâcheté ambiantes ; joindre à ces notes un peu de rêve et de poésie, telle sera son œuvre. »

Le Petit Journal. — *La Chanson. L'Académie et le Caveau*, par Félix Duquesnel (8 nov.). On constate qu'aucun des chansonniers notables de ce siècle n'a fait partie de l'Académie

Française : ni Béranger, ni Désaugiers, ni Nadaud, ni Pierre Dupont.

Le Temps. — M. *Armand Silvestre*, par Adolphe Brisson (23 oct.) : « Depuis 1879 il a publié douze cents grivoiseries qui lui ont rapporté quelque chose comme 300.000 francs. Mais il est d'autres satisfactions pour un artiste que celles de la fortune ; et n'est-ce pas un terrible labeur que d'être polisson deux fois par semaine, et à jour fixe ! » — *Arnold Bœcklin et la peinture en Allemagne*, par Thiébault-Sisson (3 nov.). « ...Ce génie si superbement créateur et si mal partagé en fait de goût, si admirablement doué en tant que peintre et si médiocre en tant que coloriste. Ce mélange de qualités et de défauts peut choquer : il ne manque pas de grandeur... Les Allemands le traitent volontiers de colossal, et les Allemands n'ont pas tort. Le colosse a des pieds d'argile : peu importe. La jeunesse artistique, qui le voit debout, lui pardonne d'autant plus aisément ses défauts qu'ils contrastent avec la correction glacée, immuable de la peinture allemande officielle. Cette peinture, pour eux, c'est la mort. Bœcklin leur apporte la vie. Ce qu'ils acclament en lui, c'est moins le maître que le libérateur. » — *La Vie à la campagne*, par G. de Cherville (5 nov.) : « Je connais un petit coin au fond d'un charmant vallon que les rôdeurs champêtres ont choisi pour en faire leur salle à manger. Tous les jours, ils arrivent là, on allume un feu de bois mort. L'un d'eux est porteur d'une marmite, on installe le pot-au-feu, on le garnit d'un morceau de viande acheté quelquefois, et de légumes que fournissent plus économiquement les champs voisins, on glisse des pommes de terre de même origine dans la cendre, on dîne joyeusement, puis ces messieurs, mollement étendus sur l'herbe, font la sieste au bord du ruisseau, confiants à bon droit dans la mansuétude de l'autorité. »

De pauvres gens qui déterrent quelques pommes de terre destinées à engraisser les cochons (on connaît le mépris du paysan français pour la pomme de terre), cela m'indigne peu ; et même je ne serais pas loin de considérer un tel vol comme un acte parfaitement recommandable. — *Yann Nibor*, par Aldolphe Brisson (17 nov.). Voici des vers de ce « barde de la marine française » :

L'honneur est d'fair' bien son service
Et d'sentir qu'on a l'cœur qui bat
Quand les clairons sonn'nt l'exercice
Dur mais beau du branl'bas d'combat.

C'est, on le voit, plein de génie.

R. de Bury.

LES THÉATRES

Tristan de Léonois. — Les Corbeaux. — Le Bien d'autrui. — Jean-Gabriel Borkman.

Je ne sais trop ce qu'on penserait d'un auteur qui, après une lecture de l'*Historia danica* de Saxo Grammaticus, aurait la présomption d'écrire un drame sur l'aventure du prince Hamlet. Le drame nouveau, fût-il ingénieux, varié, plein de beaux vers, le spectateur, durant toute la représentation, n'en serait pas moins gêné, sans doute, par le souvenir d'une œuvre antérieure, où est mise à la scène la même aventure. Fatalement, la comparaison s'imposerait entre les deux pièces ; il deviendrait presque impossible de juger cet *Hamlet* en lui-même ; ou il faudrait à l'audacieux auteur un bien grand génie pour contraindre le spectateur à oublier l'ancienne pièce, celle de Shakespeare.

C'est une erreur assez pareille à celle de cet écrivain supposé qu'a commise M. Armand Silvestre en écrivant **Tristan de Léonois**. Il n'était guère nécessaire de dramatiser, après Wagner, la légende de Tristan et d'Yseult, si admirable qu'elle soit. M. Armand Silvestre exige de nous un trop violent effort d'oubli. Le drame de Wagner est un impérissable chef-d'œuvre dont le poème, seul, suffirait à la gloire d'un auteur. Il est possible que la pièce de M. Silvestre soit des plus honorables. Parmi des vers un peu trop faciles, celui-ci, par exemple, que ne désavouerait pas M. le député Couyba, et qu'ornerait fort bien de la musique de M. Paul Delmet :

L'amour, c'est le soleil, l'amour, c'est le printemps,

il y en a d'heureux, et certains couplets sont d'un bon mouvement lyrique : celui, entre autres, où la fée Urgande évoque les âmes des anciens druides, cachées dans les vieux chênes. Quoique la pièce soit, dans l'ensemble, d'une composition peu rigoureuse, et que certains épisodes en soient assez maladroitement amenés, il s'y trouve quelques scènes ingénieusement imaginées, celle, par exemple, où Yseult et Oriane se font une mutuelle confidence de leur amour pour un héros lointain (et sans que l'une ni l'autre le sache, c'est de Tristan qu'elles parlent toutes deux). Mais, malgré soi, tout le temps que dure le drame de M. Silvestre, on songe à celui de Wagner : et *Tristan de Léonois* semble bien terne comparé à *Tristan et Yseult*. Comme Yseult, Tristan, le roi Mark, Kurwenal (celui-ci est affublé par M. Silvestre du pseudonyme de Gorlois) y paraissent défigurés !

Je sais que la comparaison est un détestable procédé de critique ; il est toujours facile, et très injuste, de reprocher à un auteur de n'être pas Eschyle, Shakespeare ni Wagner, et de

n'avoir pas fait l'*Orestie*, le *Roi Lear* ni l'*Anneau du Nibelung*. Mais M. Armand Silvestre provoque, pour ainsi dire, l'auditeur et l'oblige à comparer son œuvre avec une autre ; et malheureusement, la comparaison se fait à son désavantage. Puisqu'il aime les romans de chevalerie, il en dramatisera d'autres, sans doute, et l'on pourra juger ses nouvelles œuvres l'esprit plus libre. Pourvu qu'il n'aille pas choisir le *Chevalier au Cygne* ou *Perceval le Gallois* !

A la Comédie Française, *Tristan de Léonois* est convenablement joué. Mlle Bartet, qui sait rester jeune et charmante, est une Yseult qui séduit, et Mlle Lara, qui personnifie la Fée Urgande, dit fort bien les meilleurs vers du drame. M. Paul Mounet est un Mark des plus dignes, et M. Albert Lambert fils un Tristan chevaleresque et tendre. Quant à Mme Worms-Barretta, elle récite les vers d'une manière déplorable, et ne sait donner aucune grâce au personnage d'Oriane.

Les Corbeaux furent représentés pour la première fois à la Comédie Française, le 14 septembre 1882. La pièce de M. Henry Becque était alors jouée par d'excellents acteurs : Thiron, Barré, MM. Febvre et Coquelin cadet : elle n'eut guère qu'une douzaine de représentations. L'Odéon vient d'en faire une médiocre reprise, qui néanmoins a permis au public de revenir sur l'ancien jugement, et il faut espérer qu'un jour les *Corbeaux* retrouveront, au répertoire de la Comédie Française, une place qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Je ne crois pas qu'il existe, dans tout le théâtre français contemporain, une pièce dont les personnages soient plus vrais ni plus synthétiques que les personnages des *Corbeaux*. M. Becque nous montre la classe bourgeoise, avec son inconsciente hypocrisie, avec sa médiocrité cupide, avec aussi ce qu'elle nomme ses vertus. Il faut remonter, me semble-t-il, jusqu'à *Turcaret* pour trouver, dans notre littérature, une pièce analogue où soit déterminé aussi nettement un milieu, où soit caractérisée avec une telle vigueur une classe sociale à un moment donné.

Teissier et Bourdon, Vigneron, sa femme et ses filles, comme Mme de Saint-Genis, comme l'architecte Lefort, sont des personnages singulièrement vivants. Aucun n'est très bon, aucun n'est très méchant. Ce sont des médiocres, très égoïstes, qui ne songent qu'à l'argent, et qui se soucient peu que leurs actes nuisent aux autres, pourvu qu'ils soient utiles à eux-mêmes.

Le notaire Bourdon dit en parlant de Teissier : « Ce n'est pas un méchant homme, mais il est brutal sur la question argent. » Et, en effet, il n'est personne, dans la bourgeoisie, qui traitera de méchants les pareils de Teissier : et même

on les estimera de braves gens. Teissier a avancé à Mme Vigneron la somme nécessaire pour les obsèques de son mari; il lui a prêté ce qu'elle demandait pour subvenir aux dépenses de sa maison; il a même remboursé une lettre de change signée par le fils de Vigneron. Tout cela n'est-il pas d'un brave homme, fidèle à la famille de son associé, et compatissant envers elle? Il est vrai qu'il dupe cette famille, en l'empêchant de tirer tout le parti qu'elle pourrait de la part qu'elle a dans une grande entreprise industrielle, et en l'amenant à vendre des terrains la moitié de ce qu'ils valent. Mais, si Teissier agit ainsi, c'est qu'il connaît cette morale qui a pour première et presque unique règle : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » Il a lu souvent, et il sait par cœur un livre excellent, intitulé : *Recueil des lois et règlements en vigueur sur tout le territoire français*, et il porte toujours sur lui un exemplaire de ce livre, prouvant ainsi qu'il est un honnête homme, qui aurait horreur de violer la loi. Il a dû lire aussi, bien qu'il ne le dise pas, quelques-uns de ces économistes qui enseignent que le premier devoir d'un homme est d'accroître son capital : le capital de chacun n'est-il pas, en effet, son travail accumulé? Qui est bien riche a beaucoup travaillé ; et la richesse de Teissier prouvera à tous qu'il est un grand travailleur, et lui vaudra l'estime publique. Teissier est un très honnête homme, et qui pousse le désintéressement jusqu'à épouser une jeune fille sans fortune, qu'il sauve de la misère. Il a peut-être un peu contribué à rendre misérable cette jeune fille : mais elle ni sa mère ni ses sœurs n'auraient su tirer parti de leurs terrains ni de leur usine; en leur ôtant cette charge, il les a obligées, comme quand il leur prêtait de l'argent, et, en outre, il a accompli un devoir social. Sa conscience, évidemment, ne lui reproche rien. Il est juste qu'il ait une récompense, et que, pour finir doucement sa vie, lui, vieux célibataire, épouse Marie Vigneron, qui est jeune, qui est jolie, et qui « chiffre comme un ange ». Elle ne dilapidera pas une fortune si laborieusement acquise, peut-être même devinera-t-elle des placements avantageux, et, par ses conseils, accroîtra-t-elle encore cette fortune. Teissier est un bonhomme, et il serait bien étonné si, quand il dit, à la fin de la pièce : « Vous êtes entourées de fripons, mon enfant, depuis la mort de votre père », Marie lui répondait : « Vous êtes le premier de ces fripons, et le plus terrible, monsieur Teissier! »

Le notaire Bourdon, non plus, n'est pas un mauvais homme. Que lui reproche-t-on ? De se risquer, parfois, en des spéculations trop hardies, mais rien d'autre : « Ce n'est pas l'intelligence qui lui manque ; il est fin, très fin ; il s'expose quelquefois. » Il défend avec ardeur les intérêts de Teissier, qui

est son client ; il sacrifie peut être un peu ceux de Madame Vigneron, qui est aussi sa cliente : mais Teissier n'est-il pas le plus fort ? n'est-il pas celui qui saura tirer le meilleur parti des terrains laissés par Vigneron ? Il est tout à fait juste que Teissier triomphe, et Bourdon le seconde de toutes ses forces. Lui aussi accomplit un devoir social. D'ailleurs, pas plus que Teissier, il n'est méchant. C'est afin qu'elle n'assume pas une charge trop forte pour elle qu'il conseille à Mme Vigneron d'abandonner ses terrains ; et il emploie tout ce qu'il a d'autorité sur la famille pour activer le mariage de Teissier et de Marie. Lui non plus n'a rien à se reprocher.

Mme de Saint-Genis est un type de bonne mère de famille. Elle est jeune encore et belle : mais elle ne pense qu'à l'avenir de son fils. Il faut qu'elle le marie, et honorablement. Blanche Vigneron aurait été certes, un excellent parti, si son père n'était pas mort subitement, laissant des affaires compliquée et qu'il n'a pas réglées. Mais, maintenant que la famille Vigneron est dans la gêne, Georges de Saint-Genis ne doit plus songer à Blanche. Blanche aimait son fiancé, il est vrai : elle l'aimait tant que, contre toutes les convenances, elle s'est donnée à lui, sans attendre le mariage. Qu'importe ! Marié à une femme pauvre, Georges ne pourrait pas être heureux. En bonne mère, Mme de Saint-Genis doit rompre l'union projetée. Puis, quelle immoralité ce serait que de permettre le mariage de son fils avec une jeune personne assez mal élevée pour s'être donnée toute avant les sacrements civils et religieux, pour connaître le sens du mot « maîtresse » et pour tenir un « langage de fille perdue. » Mme de Saint-Genis est tout à fait une honnête femme, et il faudrait avoir l'esprit bien mal tourné pour s'aviser de la blâmer.

Et l'architecte Lefort, quel brave homme, lui aussi : « Vigneron n'était pas un client pour moi, c'était un frère ». — « Disposez de moi. Mon temps vous appartient, ma bourse est à votre service. Les enfants de Vigneron sont mes enfants .» — Et il serait bien étonné d'être compté parmi les filous dont parle Teissier.

Tels sont les personnages qui ruinent les Vigneron, et qui font qu'on s'apitoie sur ceux-ci. Mais les Vigneron, qui sont de braves gens, ont, en somme, les mêmes conceptions que leurs persécuteurs ; et si les circonstances étaient autres, c'est eux, sans doute, qui seraient les corbeaux. Vigneron s'est enrichi peu à peu : il est possible qu'il ait agi parfois en corbeau. Si Teissier mourait, laissant des héritiers sans défense, il est probable que Vigneron agirait à l'égard de la famille Teissier comme Teissier agit à l'égard de la famille Vigneron. Vigneron et Teissier appartiennent à la même classe, ils ont

les mêmes conceptions de la vie morale, leur vie a le même but.

Mme Vigneron elle-même, qui est si malheureuse, et contre qui le sort s'acharne si constamment, n'a pas un idéal différent de ceux qui la ruinent. C'est une bourgeoise pleine de préjugés mesquins, très fière de la fortune gagnée par son mari, et qui tient surtout à faire quelques figure. Si elle est dépouillée, c'est qu'elle est incapable de lutter ; il ne semble pas même qu'elle voie un instant la lutte possible ; elle regimbe un peu, mais elle ne combat pas. « Ignorance, incapacité, emportement », telles sont les qualités que lui reconnaît Teissier. Et Teissier la définit fort bien. Mais, si Bourdon avait eu l'avantage à prendre le parti de Mme Vigneron, on sent que cette excellente femme eût pu devenir terrible et, âprement, duper tout ceux qui auraient été en rapport avec elle.

Marie Vigneron, celle des filles qui sait calculer, et qui, par dévouement, épouse Teissier, s'adaptera bien vite au milieu où son mari la tera vivre, milieu qui, en somme, n'est pas différent de celui où elle est née, où elle a vécu. Marie Vigneron sera bien vite une excellente femme d'affaires, et sans doute elle saura, sous peu, mettre à la porte les tapissiers qui viendront réclamer l'argent qu'on ne leur doit pas, et même, peut-être, ceux qui réclameront l'argent qu'on leur doit.

Judith Vigneron est la jeune fille qui, parce qu'elle chante et joue un peu de piano, se croit une grande artiste. Elle est bien inoffensive, bien nulle, la malheureuse, qui ne paraît prétentieuse, en somme, que parce qu'elle est d'une extrême naïveté.

Seule, Blanche Vigneron pourrait vivre autrement que les bourgeois qui l'environnent. Aussi sa mère lui reproche-t-elle, avec une tendresse un peu rude, sa mauvaise tenue : « Je ne suis pas contente du tout de ta tenue et de tes manieres, lorsque ton prétendu est là... Vous n'êtes pas encore mariés. Jusque-là, j'entends que tu t'observes davantage et que tu gardes tes sentiments pour toi, comme une jeune fille réservée doit le faire en pareil cas. » Et comme, au moment où la rupture du mariage s'impose, Mme de Saint-Genis lui dit clairement son fait ! C'est que, parmi les personnages des *Corbeaux*, tous gens moraux, et que différencient seulement des degrés dans la chance ou la malchance, Blanche, seule, a commis un crime. Elle a été amoureuse. Voilà ce que personne ne lui pardonnera. Elle le sait bien, et quand elle apprend que Georges de Saint-Genis ne sera jamais son mari, elle sent qu'elle est déshonorée, et que l'on n'aura plus que du mépris pour celle qui s'est permis d'aimer avant que la loi l'y

autorisât. Elle-même d'ailleurs n'est pas entièrement libérée des préjugés de sa classe ; elle se juge bien vraiment déshonorée, si elle n'épouse pas Georges de Saint-Genis. Et, quand la rupture est accomplie, que tout est irrémédiablement perdu, elle devient folle.

Je ne sais quel personnage des *Corbeaux* est le plus admirable. Certains ont leur rôle longuement développé : Teissier, Bourdon, Mme Vigneron et ses filles ; d'autres sont fixés par quelques traits seulement, mais merveilleusement choisis : l'architecte Lefort, le tapissier Dupuis, Merckens le professeur de musique. Et, de la réunion de ces divers personnages, résulte un des drames les plus terribles qu'un auteur ait imaginés.

La pièce, par la rigueur et la simplicité, on peut même aller jusqu'à dire par la grandeur de sa composition, est toute classique. L'émotion y naît non d'aventures combinées au hasard et de situation fortuites, mais du jeu passionnel. Ces gens âpres, honnêtes et bons au sens juridique, et qui se servent de tous les moyens que leur donnent les lois pour réduire à la misère quatre femmes sans défense, ont la beauté sinistre de certains héros de tragédie. Et l'art est merveilleux avec lequel M. Henry Becque sait, dès l'ouverture du rideau, nous montrer dans quel milieu vivent les personnages. Au bout de quelques répliques, nous savons en présence de qui nous sommes, nous savons que M. Becque va nous faire connaître la bourgeoisie contemporaine.

Cette très belle pièce est malheureusement mal jouée à l'Odéon. Tout le mouvement en est trop lent, et il est rare qu'une scène y soit bien réglée. M. Decori est aussi mauvais que possible dans le rôle de Teissier. Il fait de Teissier un traître lugubre, et qui a l'air de penser à part soi, tout le temps que dure le drame : « Quelle épouvantable canaille je suis! Quels crimes abominables je commets! » Cette manière d'interpréter le rôle me semble un contresens complet ; et, même si elle était admissible, M. Decori l'exagère à un tel point qu'on ne pourrait pas le louer. Mlle Maufroy, qui débutait dans le rôle de Blanche, y est insuffisante. Grâce à elle, une scène qui est des plus belles et des plus tragiques a failli être perdue. Mlle d'Arcylle est une Marie consciencieuse. Seule Mlle Grumbach et M. Albert Lambert me semblent à louer : Mlle Grumbach qui joue Mme Vigneron avec intelligence et dans un bon mouvement, et M. Albert Lambert qui joue le notaire Bourdon au naturel.

M. Antoine a inauguré ses soirées d'avant-garde par le **Bien d'autrui**, de M. Emile Fabre. *Le Bien d'autrui* est une pièce rapide, où se discute un curieux cas de conscience, cas que Diderot avait discuté déjà dans l'*Entretien d'un père avec*

ses enfants. Mais M. Fabre voulait arriver à une conclusion qui est le contraire de la conclusion de Diderot. Cette phrase-ci résume la pensée de M. Fabre : « Il n'est permis à personne d'enfreindre les lois, d'entrer dans la pensée des morts, et de disposer du bien d'autrui. » Elle est bien de Diderot, mais qui la prête au Père Bouin, Oratorien. Et voici comment, plus loin, lui, Diderot, apprécie le Père Bouin : «... Votre imbécile Bouin, dont la décision ne prouve que l'autorité redoutable des opinions religieuses sur les têtes les mieux organisées, et l'influence pernicieuse des lois injustes, des faux principes sur le bon sens et l'équité naturelle. » Et Diderot, à son père qui lui dit : « Tu aurais préféré ta raison à la raison publique ; la décision de l'homme à celle de l'homme de loi », répond : « Assurément. Est-ce que l'homme n'est pas antérieur à l'homme de loi ? Est-ce que la raison de l'espèce humaine n'est pas tout autrement sacrée que la raison d'un législateur ? Nous nous appelons civilisés, et nous sommes pires que des sauvages. » Et, tout à la fin du dialogue, il ajoute : « Mon père, c'est qu'à la rigueur il n'y a point de lois pour le sage... Toutes étant sujettes à des exceptions, c'est à lui qu'il appartient de juger des cas où il faut s'y soumettre ou s'en affranchir. »

M. Emile Fabre a très habilement modifié l'anecdote contée par Diderot, pour la rendre plus dramatique, et surtout pour pouvoir conclure, avec une apparence de hardiesse et de raison, dans le sens du Père Bouin. La comparaison serait curieuse à faire dans le détail.

Ce dont il faut louer M. Fabre, c'est de la vivacité de sa pièce, et de la sûreté avec laquelle elle est conduite : et c'est surtout d'avoir pu dessiner quelques bons types de bourgeois platement égoïstes, et d'une jolie hypocrisie. J'avoue préférer ces personnages, qui sont vrais, à Denis Roger (est-ce Diderot qui fut son parrain ?), dont la rigidité est peu vraisemblable.

Le Bien d'autrui a été joué avec un ensemble merveilleux, et dans un mouvement parfait, par MM. Antoine, Gémier, Marsay, Mmes Marcelle Jullien, Legat, Verlain.

Il est inutile que je m'étende longuement sur **Jean-Gabriel Borkman**, M. Louis Dumur en ayant excellemment parlé il y a quelques mois à peine, au moment où la traduction de M. Prozor fut publiée en volume. Je dirai que, *Jean-Gabriel Borkman* me semble une des plus belles pièces qu'Ibsen ait jamais écrites ; je ne crois pas qu'il ait fait de meilleure scène d'exposition que celle entre Gunhild Borkman et Ella Rentheim, au premier acte ; je ne crois pas qu'il ait créé de personnage plus beau que Jean-Gabriel Borkman, d'une fantaisie

plus charmante que Mme Wilton, plus curieux que Wilhelm Foldal ; et peut-être le dernier acte de *Jean-Gabriel Borkman* est-il le plus grandiose qu'Ibsen ait imaginé.

Il est dommage que cette admirable pièce n'ait pu aucunement être jugée par le public de l'Œuvre. Ceux qui n'ont pas lu *Jean-Gabriel Borkman* et qui ne le connaissent que par la représentation n'ont évidemment pas le moindre soupçon de ce qu'est ce drame. M. Lugné-Poe nous a donné, autrefois, quelques bonnes représentations ; il nous en a donné de médiocres : celle de *Jean-Gabriel Borkman* a été exécrable. On eût dit que les acteurs voulaient parodier la pièce, et il vaut mieux n'en nommer aucun.

Memento. — *Cluny* (23 octobre) : **Monsieur le Major**, vaudeville militaire en trois actes, de MM. Michel Carré et A. Bernède (MM. Dorgat, Muffat, Hamilton ; Mmes Cuinet, Dorville, Demongey).

Palais-Royal (28 octobre) : **Les Fêtards**, pièce en trois actes et quatre tableaux, de MM. Antony Mars et Maurice Hennequin, musique de M. Victor Roger (MM. Raymond, Ch. Lamy, Dubosc, R. Luguet, Francès ; Mmes Desclauzas, J. Cheirel, Sidley, Piernold).

Comédie-Française (29 octobre) : *Tristan de Léonois*, drame en vers en quatre actes et sept tableaux, de M. Armand Silvestre.

Porte-Saint-Martin (30 octobre) : Reprise de **Thermidor**, drame en quatre actes et six tableaux, de M. Victorien Sardou (MM. Coquelin, Volny, Desjardins, Jean Coquelin, Gravier, Péricaud, Rebel, Castillan ; Mlle Esquilar).

Variétés (31 octobre) : **Paris qui marche**, revue en trois actes, un prologue et dix tableaux, de MM. Monréal et Blondeau (MM. Brasseur, Lassouche, Guy, Tauffenberger, E. Petit ; Mmes Méaly, Germaine Gallois, Lavallière, Diéterle, Emilienne d'Alençon, Derval, Castéra, de Zara, Rose Demay).

Athénée-Comique (1er novembre) : **Gentil Crampon**, opérette en trois actes, de MM Eugène Larcher, Monnier et Montignac, musique de M. Edmond Diet (MM. Guyon fils, Jannin ; Mmes A. Leriche, J. Petit, M. Manuel).

Odéon (3 novembre) : Reprise des *Corbeaux*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Henry Becque.

Renaissance (3 novembre) : Reprise de **la Dame aux Camélias**, drame en cinq actes, d'Alexandre Dumas fils (Mme Sarah Bernhardt ; MM. Guitry, Angelo, Ripert.

Théâtre Antoine (5 novembre) : *Le Bien d'autrui*, comédie en trois actes, en prose, de M. Emile Fabre. — **Hors les lois**, comédie en un acte, en vers, de MM. Louis Marsolleau et Arthur Byl (MM Gémier, Marsay, Desfontaines ; Mmes Legat, Dornay.

Gaîté (5 novembre) : **Mam'zelle Quat'sous,** opéra-comique en quatre actes, de MM. Antony Mars et Maurice Desvallières, musique de M. Robert Planquette (MM. Paul Fugère, Lucien Noël ; Mmes Cocyte, Mariette Sully).

Gymnase (8 novembre) : **Médor,** comédie en trois actes, de M. Henri Malin (MM. Huguenet, Galipaux ; Mmes Mégard, Dallet). — **Le Monsieur Noir,** comédie en un acte, de M. Charles Dantin (MM. Numa, Demanne ; Mmes Drunzer, Dallet).

Œuvre (9 novembre) : *Jean-Gabriel Borkman,* drame en quatre actes, d'Ibsen, traduction de M. le comte Prozor.

Déjazet (9 novembre) : **La Souris blanche,** opérette en trois actes et six tableaux, de Chivot et Duru, musique de MM. Léon Vasseur et de Thuisy (MM. Paul Jorge, Sarborg ; Mlle Paulette Filliaux).

Bouffes (16 novembre) : **Les P'tites Michu,** opérette en trois actes, de MM. A. Vanloo et Duval, musique de M. A. Messager (MM. Barral, Regnard, Maurice Lamy, Brunais ; Mmes Alice Bonheur, Odette Dulac, L. Laporte).

Les Escholiers (18 novembre) : **Dans la Nuit,** cinq actes, de MM. André de Lorde et Eugène Morel (MM de Max, Daltour, Paul Franck, Jahan ; Mlle Laparcerie). — Je reviendrai le mois prochain sur cette pièce, très intéressante.

Ambigu (19 novembre) : **La Maîtresse d'école,** pièce en cinq actes et sept tableaux, de M. Edmond Tarbé (MM. Duquesne, Pouctal, Courtès ; Mmes Tessandier, Rose Syma, G. Loyer, Descorval).

Châtelet (20 novembre) : Reprise de **Rothomago,** féerie en trois actes et trente tableaux, de MM. d'Ennery, Clairville et A. Monnier, musique de MM. G. Parès, Lacome et de Rey (MM. Pougaud, Gardel, Alexandre fils ; Mmes Simon-Girard, Thibault).

A.-Ferdinand Herold.

CIRQUES, CABARETS, CONCERTS

Les danses serpentines. — La *danse décorative* classique était devenue, vraiment, un insupportable étalage d'afféteries conventionnelles. La grâce nerveuse que savent déployer, dans des exercices ingrats, quelques artistes admirables — et Mademoiselle Zambelli avant toutes — ne compensait tout de même pas l'humiliant ennui qu'il y avait à voir évoluer sans imprévu les sourires peints de jeunes personnes sans génie, dont les jambes sans galbe sautillent sous des tulles sans souplesses (1). Pour nous plaire un peu aux chorégra

(1) C'est un grand charme des danses nouvelles que la draperie enfin rendue au corps de la femme.

phies de l'Académie Nationale, il nous fallait souvent, à nous qui n'étions pas de « vieux abonnés », habitués à ça quand ils étaient tout petits, une bonne volonté touchante. Il fallait toute notre confiance en l'harmonie des lyrismes antiques célébrant Terpsichora et les attitudes encore tremblantes des Tanagréennes, il fallait aussi les éclairs de beauté pure dont parfois la maladresse de la danse *spontanée* des petites filles s'illumine, pour que nous conservions notre foi que la danse était l'art excellent et suprême pouvant émouvoir la sensualité jusqu'à l'idée — pour que nous attendions, de déception en déception, l'enthousiasme espéré, l'enthousiasme qui avait fait écrire à Cornelius Gallus ce simple vers que nous avions agrandi de rêve : « *Comme elle dansait, je fus saisi pour elle d'une passion subite.* »

La *Loïe Fuller* est venue mériter cette passion.

Je n'essayerai pas d'écrire sur elle un article d'épithètes encore. D'abord je m'y entends assez mal, et puis d'autres l'ont fait avec des ingéniosités diverses et heureuses. M. Jean Lorrain lui a offert ses phrases les plus diaprées, M. Maizeroy ses plus lumineuses délicatesses, M. Rodenbach a aimé ce mystère, M. Gabriel de Lautrec, peut-être, lui a donné ses plus adorables et maladives métamorphoses, et M. Mallarmé a écrit « *fontaine intarissable d'elle-même* » — mais rien ne m'a touché davantage que le récit fait par la Loïe de « comment ça lui est venu ».

Actrice en tournée, musicienne, chanteuse, et femme, elle reçoit un jour une robe d'Orient d'étoffe légère, de ces fragiles étoffes de Cos dont Pétrone écrivait :

Aequum est induere nuptam ventum textilem
Palam postrare nudam in nebula linea,

elle s'en enveloppe et drape les plis autour d'elle pour prendre des attitudes devant le miroir — derrière elle le soleil illumine l'étoffe transparente — elle se trouve belle et agite ses voiles...

Je me plais à cette complicité du hasard, mais il faut dire combien la Loïe est une artiste consciente et extraordinaire.

Lorsque, vers 1820, le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld fit allonger les jupes de ces demoiselles du corps de ballet, un rédacteur du *Mercure*, Latouche, le poursuivit d'épigrammes si infatigables que le chaste directeur des Beaux-Arts lui fit offrir cent louis s'il voulait se taire. Latouche accepta... pour un comité philhellène — déjà !

Il me semble, soixante-dix ans plus tard, que, si l'on peut déplorer que M. de la Rochefoucauld ait été inspiré dans ses réformes par des considérations morales, que Pierre Louys ne saurait approuver, il faut cependant lui reconnaître la gloire d'avoir été, malgré lui, un parfait esthéticien.

Ellea, vraiment, créé la danse nouvelle. Si elle s'est inspirée des Ménades qui dansent sur les pyxis d'Athènes, ç'a été pour surpasser aussitôt leur Art, puis elle s'est surpassée elle-même, et encore, — la *Danse du Lys* dont elle nous enthousiasme ces soirs-ci aux **Folies Bergères** contient dans sa terrible simplicité une aussi grande émotion d'art que quoi que je sache au monde, et, de la femme qui s'est élevée de ses premières danses arcencélestes et gracieuses à cette blanche et poignante splendeur on doit tout espérer — si elle peut.

Je voudrais rapporter, sans commentaires, un mot que j'entendis prononcer, à l'une des représentations de la Loïe, par une femme d'ailleurs laide, sans aucune élégance, et dont la sotte et prétentieuse conversation m'agaçait depuis le commencement — (il y en a des salons pleins comme cela). — Tandis que « *pâmée au bain des étoffes* » la fée s'auréolait de couleurs contrastées, atteignant d'une volute de tissu les irisations qui se succèdent, ma voisine murmura malgré elle, et parce que tout de même elle ne pouvait plus ne pas admirer : « *L'électricien doit être son amant.* »

L'on comprend aussi quelle prodigieuse et sûre artiste est la Loïe Fuller à aller voir celles qui l'imitent.

Un si éclatant succès ne pouvait manquer de « contrefaçons ». Beaucoup de jeunes personnes agitèrent des étoffes plus ou moins en cadence. Autrefois, en 1893, Mademoiselle Emilienne d'Alençon fut adroite, et l'on savait qu'elle était jolie — on vit au Nouveau Théâtre cinq danseuses serpentines, ailleurs on en vit douze — à Londres miss Mary Leyton — au Cirque d'Eté, Mademoiselle Hélène Gérard dansa à cheval — Bob Walter dansa dans une basse-cour.

Cette fois encore les nouvelles danses de la Loïe ont été reproduites un peu partout. A **Parisiana**, *Bob Walter* dansa devant un feu de cheminée (on a refusé, samedi et dimanche, cinq cents personnes (oui !) qui voulaient voir cela). A **l'Olympia**, *la Roland* est agréable — elle a même un bien joli mouvement de tête en arrière dans les cheveux, l'ovale aminci du menton se tendant, renversé, au-dessus du frémissement des étoffes — mais lès gestes, habiles, n'ont pas encore cette parfaite liaison qui fait des draperies de la Loïe comme une émanation même de son corps presque disparu.

Il y a, à toutes ces danses, une critique importante à faire. Nulle part, dans les conditions données, l'effet produit n'est maximum, parce que ces danses n'ont absolument pas l'atmosphère musicale qu'il faudrait. Cette fois, à l'Olympia, on a essayé des chœurs, mais on ne les entend pas assez pour que l'on puisse préjuger de ce que donnerait une réalisation plus exacte.

Partout la musique domine trop, avec des cuivres, et à tort.

Je voudrais, dans l'obscurité, une discrétion mélodique très lointaine et interrompue — presque seulement pour que l'on s'aperçoive des silences.

Memento. — **Olympia** : Les *Craggs* sont des acrobates charmants. Ils savent saluer sans gestes agaçants. Dans *Sardanapale*, le second tableau est d'une très belle mise en scène. *Thalès*, dans le rôle du Sar Peladan est très suffisamment espagnol. Dans une loge, Mademoiselle Micheline est bien jolie.

Au **Cirque d'Été** : La musique dn régiment Preobrajenski — (c'est un régiment russe).

Au **Nouveau Cirque** : Les affiches représentent avec quelque exagération le cow-boy *Tom Webb* dans « le fleuve » avec son cheval — ça éclabousse beaucoup. Mais la *Byck-Danse* des *Jeunes filles du Raucho*, un peu lourde et lentement rythmée, est très agréable, et les costumes sont de jolis tons doux.

A la **Bodinière**, M. Francisque Sarcey fait un cours pour les jeunes filles, sur *Stendhal*.

Jean de Tinan.

MUSIQUE

Les *Maîtres Chanteurs* triomphent à l'Opéra. On a tant écrit sur la comédie-lyrique de Wagner qu'il serait superflu d'y ajouter. On a beaucoup dit, — mais peut-être pas assez, que Hans Sachs ressemble fidèlement à Bach, Walter de Stolzing à Wagner et que la sensible Eva est l'image idéale de la foule dont les artistes entreprennent la conquête. Depuis Meyerbeer, bien des musiciens portent, derrière un masque comparable à celui de Beckmesser une âme de pareille qualité. Mais au-dessus de tout, il y a, dans *les Maîtres Chanteurs*, l'âme saine et enthousiaste de la « bonne Allemagne » de jadis, avec la poésie intime de Nuremberg, naïve encore à la manière des petits soldats de bois collés sur un jeton jaune, des sapins frisés, des bergeries qu'on y fabrique. La partition est riche à en déborder. La comédie s'est nourrie de la vie elle-même. Et par certains aspects, l'œuvre gigantesque apparaît égale à *Pantagruel*, tourbillonnant, énorme et luxuriant.

§

Les concerts ont repris leurs séances du dimanche. M. Charles Lamoureux, dont on avait appris la retraite cet été, n'est point lassé par une carrière laborieuse. Il la couronnera en réalisant son projet d'édifier à Paris un Théâtre-Lyrique où

la *Tétralogie* sera représentée intégralement, sans préjudice des productions nouvelles de l'école française.

En attendant, l'excellent chef d'orchestre a cédé son pupitre à M. Camille Chevillard qu'on avait vu diriger quelquefois au Cirque d'Eté. L'épreuve du premier concert a été des plus heureuses.

M. Chevillard, par le choix de la Symphonie en *ré mineur* de Schumann, a montré du goût et une certaine audace. C'est une des œuvres les plus délicates à interpréter. Il l'a conduite avec un tact et une sensibilité parfaits, qui faisaient comprendre clairement les contrastes de cette symphonie heurtée. On y découvre la meilleure inspiration de Schumann, mais dans sa plus diverse expression. Et quel que soit le désir du musicien de fondre son orchestre pour qu'il donne en bloc, le quatuor se dégage toujours, un trio monte, les soli s'élèvent, les voix surgissent isolées, comparables à de sveltes tiges.

Je ne crois pas qu'on puisse, même après deux auditions, juger l'Introduction du premier acte de *Fervaal*. Selon l' « Etude thématique et analytique » de MM. de Bréville et Gauthier-Villars, elle exprime le sommeil du héros, décrit un paysage où le thème d'amour apparu « s'exalte un instant, grandit au quatuor, s'atténue bientôt, s'efface, disparaît ». Cela démontre justement le calme excessif de ce tableau. Si l'on doit écouter la suite, rien de mieux, le décor s'anime, les thèmes se développent, s'épanouissent. Mais un fragment de concert gagne à plus de pathétique. Cette page de l'œuvre de M. d'Indy n'est pas assez explicite pour qu'on puisse l'en extraire. Elle étonne par le travail savant de l'orchestration, plus qu'elle n'émeut, et fait songer aux difficultés techniques vaincues plutôt qu'à l'imagination de son auteur.

Le tableau musical de M. Rimsky-Korsakaw, *Sadko*, doit sans doute d'avoir été mis au programme par courtoisie, les musiciens du régiment Preobrajenski étant les hôtes de Paris. Ces choses-là peuvent être très touchantes. Elles n'ont aucun rapport avec la Musique. Les productions de l'école russe presque pas plus. Il est bien évident que c'est une mode qui passera. En attendant, c'est insupportable. Jamais pareille débauche de timbales et de tambours ne s'est produite. On aurait envie de redemander le *Maçon* ou le *Domino noir*.

L'ouverture d'*Egmont*, la *Jeunesse d'Hercule* (trop connue) de M. Saint-Saëns et l'ouverture de *Tannhaeuser* complétaient le programme. Il a été parfaitement exécuté. La discipline de l'orchestre est aussi absolue, sous la direction de M. Chevillard, que naguère. Et la présence, à la tête des Concerts-Lamoureux, d'un homme jeune, nous laisse espérer que les jeunes musiciens trouveront en lui un aide précieux.

§

Le Cirque d'Eté ne sera donc pas déserté cette année. On me prie d'insérer que la « Réouverture des Concerts d'Harcourt aura lieu dans le courant du mois de janvier ». En outre, l'Association artistique donne des concerts le jeudi au Nouveau-Théâtre, et continue ses réunions dominicales au Châtelet. Avec de pareils moyens, si la besogne n'est pas excellente à qui s'en prendre?

M. Colonne n'a pas résisté à l'envie de faire entendre M. Raoul Pugno, dès le premier concert de la saison. L'excellent artiste est parti pour New-York. Il a dû emporter le meilleur souvenir des Parisiens. On lui a fait un triomphe dans les *Variations symphoniques* de César Franck, la *Fantaisie* (op. 15) de Schubert orchestrée par Liszt — ce qui n'est pas drôle du tout! — et surtout dans *Un Soir* de Schumann qu'il a supérieurement interprété. Et puis M. Sarasate est venu éblouir le public du Châtelet! Il est le roi des violonistes comme Buffalo Bill est le roi des *Cowboys*, par son adresse prodigieuse. Un jour, n'en doutez pas, il jouera, une pomme sur le nez! C'est une machine surprenante, étonnamment organisée, fort capable de piquer la curiosité, — mais une vraie machine qu'il suffit de remonter pour entendre le Concerto en *si mineur* de M. Saint-Saëns ou le concerto pour violon (op. 64) du filamenteux Mendelssohn, — musique pour virtuoses! Je ne doute pas qu'il n'y ait pour les instrumentistes un attrait considérable à ces exhibitions. Ils peuvent y apprendre. Mais les amateurs de musique, ceux qui l'aiment vraiment n'y trouvent pas leur compte. Lesquels sont plus nombreux? c'est la question...

M. Colonne — à part ces « numéros » — a composé d'excellents programmes où Schumann, Beethoven, Wagner et Berlioz sont représentés simultanément, le premier et Wagner par leurs Ouvertures, le maître français, par des fragments de *la Prise de Troie* et des *Troyens*, et Beethoven, par ses symphonies dans l'ordre chronologique. C'est fort bien combiné.

La part des nouveautés jusqu'à présent est fort minime. Elle se borne à la *Nuit d'amour bergamasque* de M. Reynaldo Hahn. Le programme, rédigé par notre confrère M. Ch. Malherbe, dit : « petit poème symphonique », mais l'auteur qui a pris le soin de définir « le sens et le caractère de son œuvre » paraît prétendre à davantage. A son propos, j'ai entendu rappeler le nom de Watteau. Pourquoi chercher un modèle parmi les peintres? La production de M. Hahn fait plutôt penser, de loin, au *Prélude à l'après-midi d'un Faune* de M. C.-A. Debussy, et, de plus près, à la *Sérénade à Watteau* de M. Charpentier, entendue l'année dernière.

M. Hahn croit donner l'illusion du rêve, d'une délicatesse extrême, d'une émotion légère, par l'emploi de la formule ancienne entre toutes, qui consiste à débuter *pianissimo*, atteindre progressivement à l'affranchissemement des voix de l'orchestre, et finir *diminuendo*. Cette courbe n'est pas forcément gracieuse ni attendrissante.

Le poème symphonique de M. R. Hahn est recouvert d'une grisaille flottante, au lieu de se dérouler dans « la nuit tiède et pure » et parmi « l'harmonieuse sérénité de la nuit » à quoi l'auteur songeait en le composant. La flûte qui siffle « Au clair de la lune », ni les chants confiés aux harpes, ne suffisent à dégager l'atmosphère où les thèmes se développent. Chaque instrument a son tour. C'est moins un tout, un tableau composé, qu'une mosaïque ingénieuse dont chaque petite pierre aurait de la valeur. L'idée musicale, à peine formulée, hésite, papillonne, capricieuse sans jamais se fixer.

Les matinées du jeudi, d'après la volonté de M. Colonne, seraient assez exactement à la Musique ce que les récitations du samedi à l'Odéon pourraient être à la Poésie. Une partie est consacrée à la musique ancienne et l'autre à la musique moderne. C'est une série intéressante à suivre. Il sera curieux de l'examiner quand quelques concerts formeront un ensemble suffisant.

§

M. Yvanhoé Rambosson a « revu et augmenté » l'*Histoire des Instruments de musique* de J. Rambosson — que vient de rééditer la maison Didot. C'est un livre extrêmement intéressant dont la lecture est agrémentée par des gravures exactes.

On y voit, d'après Albert Dürer, « Paul Hoffanener, organiste, dans un char traîné par un dromadaire », — ce qui est fort inattendu.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART MODERNE

Chez les marchands de tableaux. — Expositions Sinet, Lachenal, des Cent Epreuves, Butler, Guillemonat, Baud-Bovy. — M. Falguière au Panthéon et M. Carrière à l'Hôtel de Ville. — Mémento.

Il est rare que s'inaugure la saison sur ce qu'elle offrira de délicieux ou de rare et si, chez les marchands, on trouve de quoi s'arrêter déjà et admirer, que ce soit aux salons de M. Durand-Ruel devant telle marine non vue encore de Monet ou quelque Puvis de Chavannes, à la devanture de Bernheim jeune devant un autre Monet hallucinant et agité au devant l'étrange et solide Eve de Rodin, du moins les

expositions qui sont de cette chronique peut-être l'attrait et sûrement la principale cause n'offrent encore qu'un intérêt médiocre.

Après la tapageuse exhibition mondaine qui a glorifié le nom du paysagiste Sinet, M. Lachenal installe chez G. Petit, rue de Sèze, ses ateliers et ses magasins. L'œil se réjouit à suivre la danse glacée des rayonnements ou de ce qui fut la flamme héroïque et vivante, aux irisations alternatives par quoi valent ces poteries de haut goût. Les formes s'en précisent plus classiques, chaque année, la coloration plus sûre. Le goût s'affine et se fait simple.

Et puis quoi? — au salon d'exposition du *Figaro*, les Cent Epreuves, une annexe, dirait-on, plus commerciale, de la section des objets d'Art du Champ-de-Mars. Voici des meubles, des tentures, des gravures que nous avons vus déjà. De qui ce piano-Liberty parmi les tables de Gallé, les consoles de Carabin, et toute l'avalanche usuelle des céramiques et des verres soufflés? — Pourtant, Engrand y montre une œuvre plus vigoureuse, voici un beau plat en grès de Pierre Roche, les tapisseries élégantes de Paul Ranson, de délicates broderies de Georges de Feure.

Les peintres? c'est, chez Vollard, aux murs cinquante toiles accrochées aux effets tendres de lumières irisées qui se brisent ou se prennent et, sous leur éclat ardent, des visages courbés de jeunes mères vers l'enfant qui tente les premiers pas, des paysages de claire et belle mélancolie. Mais tout cela n'est composé que de ce que nous avons vu déjà, il n'est rien ici que nous ne connaissions, formules de métier désormais convenues. Est-ce pour aboutir à cette imitation facile que des yeux d'artistes s'étaient enfin ouverts sur la lumière et sur l'air? est-ce pour substituer à une routine une autre routine? qu'importent des échecs, des incertitudes, des non-sens chez l'homme sincère et ardent, et ne valent-ils pas mieux que la factice sûreté de main de quiconque prend à ses devanciers le charme qui n'appartient en propre qu'à eux seuls?

M. Butler mérite qu'on le malmène, et je souhaite qu'il soit assez jeune pour diriger ailleurs ses recherches et ses efforts. Son exposition est trop bien pour qu'il ne comprenne pas qu'il y ait mieux à faire que de nous apporter encore du Monet et du Besnard. Il est dur, sans doute, de s'arrêter au milieu de la voie avec tranquillité suivie et de s'interroger et de se laisser en silence envahir par les ténèbres glaciales de la dubitation, du mécontentement. Oui! mais d'une telle perplexité, d'affres aussi douloureuses on s'échappe plus vigoureux, plus résolu, soi-même enfin, et l'on aborde d'un pas calme le sentier nouveau dont les parfums grisent et éblouissent. Croyez-vous que Manet n'ait pas hésité et douté, qu'il ne se soit pas

démenti pour enfin se trouver, croyez-vous que de naissance et par tradition, Delacroix se soit créé, ou Degas ?

M. Guillemonat, dont l'exposition chez Le Barc de Boutteville (ou plutôt chez son successeur, car Le Barc de Boutteville inopinément est mort le mois dernier) révèle un tempérament curieux et inquiet de se chercher, est sans doute trop incertain encore pour qu'on puisse rien présager de son avenir. Les simplifications de l'école synthétiste le tentent et par-dessus tout l'art un peu sec et simple de M. Guilloux. Que l'artiste puisse se dégager des formules personnelles à ceux qui influent sur sa vision, et il peut surgir, après un assidu et consciencieux labeur, novateur et précis, un peintre enfin. Devant plusieurs des toiles exposées on s'arrête déjà, et l'on se laisse surprendre à rêver du rêve de l'auteur ; des études parmi celles de Bretagne, ses aquarelles et ses pastels des environs de Paris valent déjà d'être citées mieux qu'à titre de promesse.

Les paysages suisses de M. Baud-Bovy sont d'une facture habile dans leur sécheresse presque incolore et glaciale : c'est un art de panorama, d'une étrange désuétude. Et puis, chez Durand-Ruel, les lumières respirent et les ombres palpitent : Monet et Manet en suscitent l'éclatante songerie.

On sait la conception spéciale du grandiose propre à nos chers sculpteurs officiels et l'on se souvient des monstres amorphes dont l'allégorie imbécile cernait l'entrée, naguère, de la prodigieuse Galerie des Machines au Champ-de-Mars. M. Falguière n'hésite pas à transférer de ces grossiers simulacres à l'intérieur même des monuments. S'imagine-t-on l'abside du Panthéon emplie par l'unique figure d'une paysanne colossale et titubante qui, présentant d'une main, devant elle dressé, un rameau monstrueux d'olivier chargé de feuilles d'invraisemblable longueur, signifie la *Liberté*, avec son coq sous son socle et le cri désespéré de l'homme mourant qu'elle foule au passage. Outre la prodigieuse nullité de l'ouvrage en qui l'on ne retrouve même plus la grâce emphatique et vulgaire des autres travaux de ce praticien, il est invraisemblable d'imaginer quelque chose de moins approprié à sa destination. La ligne (même insignifiante elle existe) du monument, un tel encombrement d'attitudes déséquilibrées et hasardeuses l'anéantit et le Panthéon énorme, ainsi fâcheusement comblé, n'existerait plus !

Pourquoi les sculpteurs n'écouteraient-ils pas le conseil avisé du suprême décorateur d'aujourd'hui ? il leur suffirait d'entrer dans le Panthéon et de regarder, pour comprendre. A côté des multicolores imageries déco.:certantes de tous ces peintres, n'y a-t-il pas là la magique fresque si grave de Puvis de Chavannes dont les personnages et les sites semblent un rêve tendre surgi de la pierre même avec laquelle ses couleurs et ses lignes

s'harmonisent délicatement? Non! ce prodigieux modèle d'intelligence esthétique, de conscience et de beauté sagace ne porte chez ces artistes stériles aucun enseignement; nos monuments seront toujours avilis par la brutalité écrasante de leurs ouvrages vains, et Rodin et Puvis, si même l'on ne tient compte de la parfaite suprématie de leurs chefs-d'œuvre, demeureront, pour la nature même de leurs tendances décoratives, des isolés inimitables et hautains. Gloire à eux seuls!

D'ailleurs ceux qui ont charge de faire le choix d'artistes appelés à décorer les monuments publics se permettent de si singulières erreurs qu'il n'est pas surprenant de voir des marchands de toile ou de pierre suivre les indications malheureuses de leurs goûts invraisemblables! D'un concours pour la décoration de l'Hôtel de Ville, récemment, le résultat a été nul, bien que l'on sache que M. E. Carrière n'eût pas dédaigné d'y prendre part! Si celui-là n'est pas jugé digne de concourir à une œuvre de grandiose décoration, à quels entrepreneurs de coloriages impossibles va-t-on encore une fois s'adresser?

Memento. — Les neuf toiles que rapporte du pays de Galles M. Sisley (du 22 au 30 novembre, chez G. Petit) ne sont pas pour fortifier sa réputation; il s'y manifeste une facture moins inquiète et moins troublante, une manière moins personnelle. — M. Porquier expose des aquarelles banales, M. E. Deshayes de banales peintures à l'huile à la Bodinière. — M. Boulard, mort dans le courant du mois, et dont l'art a été étudié ici par MM. Rambosson et Mauclair, l'an dernier, à l'occasion d'une exposition de son œuvre, fut un peintre d'une probité et d'une conscience respectables, mais un de ces peintres à qui manqua toujours la personnalité et qui passèrent leur existence à exécuter avec sûreté de beaux morceaux de peinture grasse et sombre, dénués de tout intérêt. — M. Moline organise périodiquement, à l'hôtel Drouot, une série de ventes d'affiches, dessins, estampes, etc., que précèdent, chaque fois, une exposition durant trois jours, chez lui, 20, rue Laffitte. Le 30 novembre a eu lieu la première de ces ventes.

André Fontainas.

PUBLICATIONS D'ART

Les Maîtres de l'Affiche (novembre: 24e livraison, Imprimerie Chaix). — Les Livres : *Renaissance*, par Henri Duhem. — Les Revues : *L'Image; L'Œuvre d'Art; Le Journal des Artistes; La Lithographie; Revue Populaire des Beaux-Arts; Le Moniteur des Arts; Revue Internationale des Expositions*. — Les petites estampes : *L'Education*, par Marcel Lenoir. — Affiches récentes.

La chromolithographie murale a pris à notre époque un développement aussi rapide que considérable. On a vu sur les

murs de nos rues la signature des plus grands parmi les artistes ; aucune manifestation nouvelle de la mode, de l'art, du plaisir, du travail, de nos mœurs enfin, n'éclôt sans que l'affiche la signale de ses lignes simples et de ses couleurs éclatantes. Pour les Goncourt des siècles prochains, les collections de nos affiches seront d'inépuisables et bien curieuses sources de documents. Nos rues coulent entre les murs comme de changeants canaux ; mais ce ne sont pas ici les bords qui se reflètent dans le courant, c'est le courant qui éclabousse les bords des mille éclats de sa vie.

M. Roger Marx, dans une préface à la publication dont je vais parler, a très excellemment montré comment s'expliquait facilement dans notre état social la vogue de l'affiche. Je lui emprunte les lignes suivantes :

« L' « Age de l'Affiche », ainsi la *Revue des Deux-Mondes* définissait hier le temps où nous vivons. L'appellation, heureusement trouvée, peut être maintenue si l'on ne se méprend pas sur les raisons qui en autorisent l'emploi.

» L'importance accordée à la chromolithographie murale résulte de causes que nul mystère n'entoure. Le progrès de la civilisation a créé des conditions d'existence différentes ; avec les siècles, la vie publique s'est modifiée dans son organisme comme dans ses dehors ; c'en est fait des tapisseries tendues, bordant la chaussée sur le parcours des rois ; c'en est fait des enseignes patiemment enluminées ou taillées dans le chêne, dans la pierre : tout comme la société, la rue s'est transformée ; elle ne connaît plus le faste de la pompe royale, ni les lentes entreprises des vieux imagiers ; sa parure était exceptionnelle, intermittente ou immuable ; la voici toujours présente et toujours renouvelée ; au pittoresque des venelles étroites a succédé le pittoresque moderne des voies larges et bigarrées, un pittoresque qui possède aussi sa beauté et dont l'affiche fournit l'élément essentiel. »

La chromolithographie murale se trouvant ainsi, presque du jour au lendemain, former une des branches de l'art les plus touffues, les plus illustrées par des maîtres, le snobisme devait exagérer une admiration et un enthousiasme dont quelques intelligents avaient fait montre pour Chéret, ses continuateurs et sès émules.

Alors commença la mode, non périmée, de vastes collections d'affiches, entreprises pour la plupart sans discernement, où de merveilleuses pièces coudoient d'immondes chromos ainsi que des banalités, jolies, au dessin conventionnel léché de crème et de confiture, dont les compositions de Pal sont le prototype supérieur à la moyenne.

A côté d'un ou deux érudits, comme M. Maindron qu'un souci de documentation a poussé à recueillir des milliers d'affi-

ches, il y a des « amateurs » (?) qui entassent les *quadruple colombier* sur les *double grand aigle*, emplissant des cartons, des casiers, des chambres, d'encombrants papiers qu'ils ne déploieront jamais.

Je me permettrai de trouver cette manie du plus absolu ridicule, et, pareillement, celle qui consiste à tendre des appartements avec des affiches, c'est-à-dire avec des estampes *faites pour la rue*, pour attirer l'œil de loin, sur d'amples surfaces, pour crier le plus fort possible dans le concert multicolore des murs, pour résister à tous les temps et pour combattre une lumière souvent éclatante. Exposer dans l'atmosphère de demi-teinte et dans l'étroitesse d'un appartement des ouvrages créés dans le but que je viens d'énoncer, constitue un vrai non-sens et interdit en outre la co-présence d'œuvres composées, elles, pour le jour intérieur, reposées, de valeurs ténues, dont les délicatesses et l'aristocratie sont écrasées fatalement par la fougue populaire des grands placards colorés. Une œuvre d'art doit être vue à sa place : gravures et tableaux dans la maison et l'affiche en plein air ou — à l'abri — dans quelque galerie des machines ou quelque hall immense.

C'est peut-être pour remédier à ces inconvénients et surtout, je crois, pour obvier à l'incommodité de garder et de classer un grand nombre de pièces, dont le format fréquent est le double ou le quadruple colombier, que MM. Chaix ont édité leur publication mensuelle **Les Maîtres de l'Affiche**.

Le format est heureux et le choix des spécimens fait avec goût, mais nous ne sommes plus en présence d'affiches. Cette publication nous offre la vue de lithographies en couleur agréables et le plaisir, comme la facilité, de renseignements ou de points de repère qui aident à notre imagination ou à notre souvenir. Cela seulement, et c'est déjà quelque chose.

Pour les mêmes raisons qui me faisaient plus haut repousser la chromolithographie murale comme décoration de nos appartements, je prétends que cette chromolithographie réduite au format du livre n'est plus de l'affiche. Elle devient de la petite estampe et prend un tout autre caractère. L'affiche pour garder sa saveur et son véritable intérêt doit être vue *à sa taille*, englober largement des surfaces et se permettre des tons crus que la réduction fait moins supportables. On se rend compte qu'une eau-forte de deux mètres carrés perdrait tout le charme de son fini ; on comprendra de même qu'une affiche de six pieds face mauvaise figure quand on rapetisse ses proportions au cadre d'une revue.

Ces réserves, qui tiennent à la nature même des choses, faites, il faut reconnaître l'utilité d'un travail comme les *Maîtres de l'Affiche* qui donne, dans une disposition commode,

le résumé de tout un mouvement d'art bien moderne.

Il est difficile de se tenir au courant de ce qui paraît en France comme publicité murale artistique, à plus forte raison ignorons-nous l'apport aujourd'hui très important des étrangers. Un album mensuel comme celui qui nous occupe, dirigé avec compétence, fait pour nous le travail du choix et du voyage.

Les Maîtres de l'Affiche ont reproduit, pour la France, des œuvres de Chéret, Grasset, Willette, Lautrec, Steinlein, Boutet de Monvel, Mucha, Réalier-Dumas, Puvis de Chavannes, Forain, Hugo d'Alési, Georges Meunier, Rœdel, Carloz Schwabe, de quelques autres encore, et ils ont pour ainsi dire révélé à notre public français le nom et les œuvres d'artistes anglais, américains, belges, allemands, italiens, tchèques, comme Beggarstaff, Dudley-Hardy, Bradley, Privat-Livemont, Otto Fischer, Joseph Sattler, Mataloni, Hynaïs, Auguste Donnay, A. Crespin, liste à laquelle s'ajouteront cette année les noms de Fred Hyland, Louis Rhead, Woodbury, Penfield, Miss Ethel Reed, Rassenfosse, Berckmans, Evenepoël et Oliva.

Cette énumération parle d'elle-même et il n'est plus utile de dire davantage l'intérêt de fascicules où se rencontrent ainsi, dans une fraternité d'art, des hommes de talent, si différents de nationalité et de tendances.

La dernière livraison des *Maîtres de l'Affiche* contient : *Camille Stéfani*, de Chéret ; la *XX^e Exposition du Salon des Cent*, de Mucha ; l'affiche pour le *Lait pur stérilisé de la Vingeanne*, de Steinlen ; enfin, une affiche anglaise : *The Gay Parisienne*, par Hyland Ellis.

Les livres. — **Renaissance**, par Henri Duhem (chez F. Clerget). M. Henri Duhem connaît bien l'art de l'époque. Même les manifestations encore embryonnaires ne sont pas sans l'avoir intéressé. Des investigations de sa curiosité intelligente et impartiale est sortie la conviction que nous assistons à un renouveau d'art, à une *renaissance*, dont, après avoir étudié les détails, il a voulu inscrire en résumé les lignes générales et les forces qui percent ici et là dans le grand pêle-mêle de l'ensemble. Bien que très succincte plaquette, *Renaissance* note bien toutes les énergies du mouvement contemporain ; c'est un petit livre qui peut être précieux pour certains et que je recommande à ceux qui veulent avoir quelque idée de l'évolution artistique dans ces dernières années. Félicitons M. Duhem, qui est peintre, d'avoir su s'abstraire jusqu'à la justice, des passions personnelles qui ne laissent point d'ordinaire de troubler le jugement des producteurs.

Les revues. — **L'Image** (septembre). — Je reviendrai prochainement sur cette publication qui ne doit avoir que douze

livraisons et qui en est à sa dixième. Le numéro de septembre, paru fort en retard, contient entre autres : de forts curieux dessins de Rodin, dont un gravé par Lepère : *La Fête des Centaures* ; de solides et claires pages sur Rodin par M. Roger Marx ; un encadrement de A. Seguin, gravé par Delangle, pour des vers de Tristan Klingsor ; une série d'illustrations des plus prenantes, composées par M. Maurice Denis pour l'*Imitation de Jésus-Christ* et une bonne étude sur la gravure sur bois par Raymond Bouyer. L'*Image* restera une des publications les plus originales et les mieux faites de ces dernières années.

L'Œuvre d'Art (1er nov.). — Fascicule spécialement consacré au musée Carnavalet avec des illustrations correspondant au texte et se rapportant principalement à la période révolutionnaire : l'effigie de Louis XVI en bonnet phrygien, celles de la Veuve Capet, de madame Rolland, de mademoiselle Maillard, etc. — M. E. Bertaux continue ses articles très documentés sur l'*Art Byzantin dans l'Italie Méridionale.*

Le Journal des Artistes (7 nov.). — De justes appréciations sur Charles Courtry, qui vient de mourir en laissant un beau renom de graveur, par Loys Delteil, graveur lui-même.

« Son œuvre est fort nombreux et varié ; nombreux, il a donné prise à la critique, il est si facile de trouver dans le nombre quelques œuvres faibles ; ces quelques œuvres ont servi systématiquement pour lui nier un véritable talent : il est trop de bonnes choses à glaner dans les productions de Courtry, pour qu'un pareil jugement puisse subsister ; ce que l'on n'a pu nier et ce qu'unanimement on s'est plu à reconnaître, c'est son solide tempérament d'aquafortiste : n'est-ce donc rien que cela ?

» Courtry, en effet, traitait ses eaux-fortes en véritables eaux-fortes, c'est-à-dire qu'il les exécutait presque toujours avec le seul secours de l'acide : il ne mélangeait pas continuellement au résultat de la morsure, le burin, la roulette et l'aqua-tinte, lorsque la planche n'imposait pas l'alliance d'un de ces derniers procédés.

» Son travail revêt de ce chef une franchise, qui, doublée d'un métier puissant, imprime à ses œuvres un sens artistique très nettement marqué ; puissant, il dépasse parfois la limite et devient brutal, mais il est beaucoup plus souvent puissant que brutal...

»... Mêlé au mouvement créé en faveur de l'eau-forte à laquelle on semblait contester la place qu'elle était en droit d'occuper par la valeur qu'elle déployait, Courtry eut des antagonistes, cela était infaillible ; mais ces discords politiques n'atteignirent pas l'homme, car ils visaient l'un des

meilleurs et des plus redoutables chefs de l'aqua-fortisme renaissant...

» Il prêcha sans cesse pour la franchise des procédés, et plus heureux que bien des prêcheurs il mit lui-même à exécution les propres conseils qu'il donnait. »

La Lithographie (octobre). — Jules de Marthold campe en quelques colonnes la figure bizarre d'un lithographe russo-français, Louis Choris (1795-1828), né à Iékatérinoslaw, voyageant dès son jeune âge, puis partant en compagnie de Chamisso, l'auteur de *Pierre Schlemihl*, pour une expédition scientifique à travers les glaces du pôle, à la recherche du passage du Nord-Ouest, arrivant l'année suivante à Paris où il fréquente les ateliers de Regnault et de Gérard qui le fit travailler au *Sacre de Charles X*, apprenant pendant ce temps la pratique de la lithographie qui venait de naître, repartant pour les voyages les plus compliqués et les plus lointains, en rapportant un *Voyage pittoresque autour du monde* accompagné de *Vues et Paysages des régions équinoxiales*, dont le texte simple, sobre et souvent émouvant, est commenté par cent vingt-neuf lithographies palpitantes de vie colorée et d'amour sincère de la nature, puis allant se faire assassiner au Mexique alors en pleine agitation révolutionnaire.

Revue Populaire des Beaux-Arts (22 oct.). — Premier numéro bien composé. D'un article de M. Marius Vachon sur les *Écoles d'Art Industriel* :

« Dans mes derniers rapports, je démontrais combien la lutte industrielle, artistique, est devenue générale, universelle et intense. Je signalais le développement considérable, imprévu, accompli dans ces dix dernières années, par l'industrie et par le commerce de la Russie, le mouvement de renaissance artistique qui se produit en Italie, les progrès incessants de l'Autriche, les tentatives fructueuses de la Hongrie. Les missions que je viens de faire en Suisse et dans l'Allemagne occidentale (Prusse rhénane et Westphalie) me confirment dans mes appréciations précédentes, sur la situation économique et industrielle de l'Europe, et sur la prévision des dangers que présente pour la France la concurrence actuelle de toutes les nations. Il n'y a plus aujourd'hui, aussi bien pour nous que pour qui que ce soit, de monopoles séculaires, de privilèges traditionnels, de secrets professionnels, de prééminence scientifique. Tout : méthodes, procédés, inventions, machines, à peine sorti du cerveau humain, se trouve aussitôt vulgarisé par l'instruction, utilisé par l'électricité, par la vapeur.

» La nécessité s'impose donc de chercher à conquérir une supériorité sur son adversaire, au moyen de ce qui peut être

fourni indistinctement à tous, par les forces matérielles et par la science: le Goût, l'Art. »

Et plus loin:

« On a reconnu, à peu près partout, que l'enseignement du dessin aux ouvriers et aux industriels exige, pour être vraiment utile, l'application immédiate et le travail pratique. Sinon, ces écoles de peinture détachent les ouvriers du travail manuel, et leur inspirent une ambition hors de mesure avec leur position et avec leur intelligence. »

Le Moniteur des Arts (29 oct.). — Un article sur le *Jubilé de Bœcklin à Bâle*, donnant description de nombreuses toiles du grand peintre.

Revue Internationale des Expositions (15 oct.). — Étude très complète du talent d'Alphonse Mucha par Henri Degron.

Les petites estampes. — **L'Éducation**, par Marcel Lenoir (chez Arnould). M. Marcel Lenoir dont on ne voit guère le nom que depuis un an, est un des artistes les plus originaux parmi ceux qui sont, à cette heure, en train de réhabiliter la chromolithographie. Ses estampes en couleurs, telle l'*Education* que vient d'éditer M. Arnould, sont de véritables miniatures qui rappelle le travail patient, fruit d'une noble ferveur et d'une foi ardente, des enlumineurs anciens. Pourtant rien de mesquin dans les lignes, dans les mille attributs et ornements appropriés qu'il tire ordinairement de la faune et de la flore stylisées selon une vision personnelle.

Lithographie, par Alphonse Mucha (librairie de la *Plume*). Cette lithographie, tirée à 50 exemplaires sur japon, est, en outre d'une œuvre suprêmement habile comme toutes celles de Mucha, une composition toute de charme, de grâce dans l'attitude et de caresse dans sa lumière blonde.

Affiches récentes. — **Le Linge Monopole**, par Rœdel (Imp. Chaix); **La Loïe Fuller**, par Chéret (Imp. Chaix); **Le Théâtre Antoine**, par Louis Malteste (Imp. Gérin, à Dijon); **Trianon: Les Chansonniers de Montmartre**, par Grün; **Trianon: Spectacle, bal, concert**, par Georges Meunier (Imp. Chaix); **Trianon: La Faridondon**, par Choubrac (ateliers Choubrac); **Le Régiment Preobrajenski**, par Caran d'Ache.

Yvanhoé Rambosson.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Je suis allé me promener récemment à Tervueren par une de ces journées d'or fluide que nous a dédiées un été de la Saint-Martin exceptionnellement persistant. Oh, le noble Parc! Il faut s'y égarer en cette saison pour en sentir toute

l'aristocratique tristesse. Je venais précisément de relire la *Canne de Jaspe* du gentilhomme absolu Henri de Régnier, et dans ces fuyantes avenues, le long de cette succession d'étangs, parmi ces bocages aux marmenteaux séculaires, mes impressions s'accordaient avec la prose impeccable et pourtant étrangement nerveuse et morbide du poète, une prose suggestive dont seuls quelques contes de Villiers et de Poe, quelques contes « à paysages », comme la *Chute de la maison Usher*, ou le site hallucinant autour de la maison du *Prêtre marié* de Barbey, m'ont donné l'équivalence. Je songeais notamment à ce passage de la *Dame des Sept miroirs :* « ... et le vieillard considéra longuement la vaste perspective des jardins et des eaux. Le soleil se couchait en rougeoyant sur les dorures monumentales de novembre. Le parc semblait un édifice d'eau et d'arbres, intact et fugitif. »

Ces jardins majestueux encadrèrent autrefois un château sévère, de haute allure, qui après avoir abrité la folie d'une princesse victime d'une de ces tragédies historiques qui s'acharnent, dirait-on, sur les maisons-parentes de Habsbourg et de Cobourg-Gotha, fut détruit par un incendie nocturne.

Tervueren figure dans les chroniques dès le huitième siècle. Une poésie de légende et de merveilleux l'enveloppe et le caresse à travers les âges. A l'origine ce fut le manoir de Floribane, la dame pieuse que saint Hubert, venu en Brabant, aurait épousée. C'est à Tervueren que serait mort, le 30 mai 727, le puissant patron des chasseurs. On conserve encore, dans l'église du village, le cor d'ivoire revêtu de lames d'argent dont il se servait avant sa conversion.

« Le vieux château de Tervueren, — je transcris le texte d'une notice de l'archiviste Wouters — devint dans la suite la résidence favorite des ducs de Brabant... En 1310, Marguerite d'Angleterre, fille d'Edouard III et femme du duc Jean II, qui avait pour ce séjour une prédilection marquée, fit construire la grande salle du château sur le modèle de l'abbaye de Westminster.

« C'est à Tervueren qu'eurent lieu, le 1er juillet 1347, les fiançailles de Louis de Maele et de Marguerite de Brabant. Les archiducs Albert et Isabelle qui y séjournèrent datèrent de Tervueren plusieurs actes politiques importants.

» En 1749, Charles de Lorraine fit du château sa résidence d'été. Après sa mort en 1781, Joseph II démolit le château et fit saccager les jardins. »

La reconstruction de l'antique manoir de dame Floribane fut achevée en 1822.

C'est dans la nuit du 3 au 4 mars 1879 que le palais nouveau fut détruit.

Longtemps les ruines en subsistèrent. Elles avaient grand air, ces ruines; ces pierres calcinées, roussies, patinées par les flammes s'harmonisaient mieux qu'autrefois avec les façades d'un style empire un peu rigide, avec les prestiges des frondaisons mordorées. Le feu avait épargné l'entrée principale surmontée d'un bas-relief de François Rude représentant le *Sanglier de Calydon.*

Eh bien, il se passa une chose presque incroyable : l'iconoclasme officiel, le vandalisme bureaucratique et militaire, de connivence, faut-il croire, avec la Couronne, perpétrèrent un attentat dont de rares journaux seulement osèrent signaler l'énormité et flétrir le cynisme.

Au moment où règne ici un si louable esprit archaïque, un souci filial et bellement patriotique de préserver et d'enrichir les poèmes que l'architecture et la statuaire chantèrent si majestueusement en ces provinces d'apparat; besoin qui se traduit par les heureuses réfections dont je vous entretenais dans ma dernière lettre — à ce moment même les « dynamitards » officiels ont fait sauter les ruines du château incendié, y compris le bas-relief de l'illustre sculpteur français.

Ils ont même commis ce sacrilège d'une façon ostensible et presque provocante. Le « chambardement » de l'ancienne demeure seigneuriale et de l'œuvre précieuse qui la décorait s'accomplit devant un public d'invités, de dames, d'officiers, de bureaucrates des ministères et de photographes.

Il fallut s'y reprendre à deux fois. A la première épreuve, les maçonneries avaient refusé de se prêter à cette destruction. Elles semblaient vouloir défendre l'artistique fronton condamné avec elles. Elles tenaient bon pour ne pas l'entraîner dans leur écroulement.

Mais à la séance suivante, tout fut consommé.

Rien ne resta de l'œuvre de Rude. Elle avait été pulvérisée pour cause d'utilité publique.

Morbleu ! le roi avait hâte de voir établir au milieu de ce parc grandiose et méditatif, ce parc de haut lignage et de noblesse plus antique que la sienne, un pavillon consacré à la glorification du Congo et à une exposition coloniale !

Rêve-t-on anachronisme plus hurleur ?

Je n'invente rien. Ce bâtiment, cette exposition existe.

Au lieu du chef-d'œuvre de Rude, on offre à présent à la curiosité des visiteurs quantité de produits du Congo et même de la sculpture taillée dans l'ivoire des éléphants congolais. C'est de la sculpture, aussi, pardi ! et d'une autre valeur intrinsèque, marchande, que la pierre effritée et moisie du bas-relief dynamité !...

Ainsi raisonneront les colonisateurs.

Mais aux yeux de l'artiste et du rêveur, rien de navrant

comme ce comptoir de denrées et d'échantillons exotiques au milieu de ce décor sylvestre, d'un faste et d'une émotion toute septentrionale.

On dirait d'un rastaquouère qui se serait fourvoyé au milieu d'une assemblée d'authentiques gentilshommes!

Est-ce en manière de compensation que l'officiellerie qui décrétait, d'un cœur léger et presque avec l'effronterie d'un méchant gamin, la destruction d'une œuvre de haut intérêt, acquérait, à des prix fabuleux, une vingtaine de bustes et de groupes insignifiants dus au sculpteur Godecharles et qui décoraient le parc de Wespelaer où on aurait bien fait de les laisser moisir et s'effriter sans que l'on eût perdu grand'chose par leur disparition?

Autre petit fait édifiant se rapportant à l'auteur de la sublime *Marseillaise* de l'Arc de Triomphe de l'Etoile, qui vécu comme vous le savez sans doute, assez longtemps en Belgique :

Depuis des années à l'Académie de Gand un buste avait été relégué dans un vestibule ou une classe de commençants, exposé comme une œuvre de rebut aux déprédations et aux méchantes farces des jeunes rapins. Or il paraît que ce buste déjà souillé et en partie mutilé n'est autre que le portrait de Napoléon, consul, par le sculpteur François Rude.

Aussitôt Dijon, la ville natale du maître, en offre un prix acceptable à la municipalité gantoise. Mais celle-ci se pique à présent de conserver l'œuvre si longtemps honnie et dédaignée; elle l'a même mise en belle place.

Je vous parlais de l'acquisition par le gouvernement de tout un musée de médiocres plâtres de Godecharles.

Combien de « croûtes » n'achète-t-il ou ne commande-t-il pas à ses protégés et à ses favoris! La preuve en a encore été fournie récemment. En procédant à un nouveau placement des tableaux du Musée — très heureux, ce placement, soit dit à l'honneur de ceux qui en furent chargés — on découvrit dans les combles d'innombrables toiles enroulées et poudreuses. Autant de mètres de peinturlure tellement exécrable qu'après s'en être assuré la propriété, l'Etat, quelque ignare et barbare qu'il se montre, fut pris de remords et n'osa exposer ses emplettes. Longtemps il les relégua dans les greniers. Pour s'en débarrasser il vient de les répartir entre les bâtiments publics de quelques chefs-lieux de province où le goût esthétique des « contribuables » est sans doute à niveau de l'incompétence de nos dirigeants.

Ah, il serait long le chapitre des bévues, des injustices et des gaspillages ministériels dans le domaine des Beaux-Arts! Fatalement l'Etat oligarchique, représenté par des politiciens et leur séquelle de neveux et de créatures, se montre le pire

des Mécènes. La plupart du temps ses encouragements et ses patronages vont à des croûtards et à des courtisans. Mais depuis quelques années le favoritisme, le népotisme et l'ignardise des gros philistins et des agents électoraux, chargés de la nomination aux emplois, de la répartition des subsides et des commandes artistiques, dépasse tout ce que l'on avait toléré et subi jusqu'à présent sous ce régime cafard et béotien. Tandis que de fiers artistes comme Xavier Mellery attendent en se rongeant le cœur, presque découragés, tués à coups de passe-droits et de vilenies bureaucratiques, l'occasion de pouvoir décorer un monument public des fresques sublimes auxquelles ils songèrent toute leur vie, on déshonore les parois du vestibule de notre Hôtel des Postes par un barbouillage historié et allégorique à côté duquel les devantures les plus extravagantes des baraques foraines seraient compositions michelangesques et raphaëljennes.

A la tête de l'Institut des Beaux-Arts d'Anvers trône et pontifie un peintre d'histoire, d'un académisme fossile, à qui l'orthodoxie cléricale tient lieu de talent et de prestige. Et tout le personnel de cette université de peinture, qui passa longtemps pour la plus vivante de l'Europe, s'est recruté en tenant compte des convictions ou plutôt des masques religieux des postulants que de leur valeur, de leur savoir et de leur personnalité artistique.

Un des principaux fonctionnaires de la « Direction des Beaux-Arts », petit avocat fouinard et chafouin, à la fois robin et rodin, le bras droit d'un ministre célèbre par ses pataquès et ses bévues, ne fournit jamais d'autres preuves de sa compréhension et de ses capacités artistiques qu'en publiant dans une revue littéraire, où l'avaient bénévolement accueilli d'anciennes camaraderies universitaires, un veule panégyrique de cette abominable Ecole de Saint-Luc, de cette pépinière de monstrueux néo-gothiques, de polychromeux sans goût, qui ont déjà, toujours avec l'assentiment des bureaux ministériels, attenté à l'harmonie des plus belles cathédrales, pour ne parler que de leurs exploits à Saint-Bavon de Gand.

Ceci vous dira ce qu'on peut attendre d'un mécénisme officiel guidé et conseillé par semblable ami des arts.

En présence d'une situation qui n'a jamais été plus crispante et plus béotienne pour les vrais artistes, on conçoit que de temps en temps l'un ou l'autre de ceux-ci cède à un mouvement d'humeur et se livre à un déblatérage, à des imprécations intempestives. Sans approuver ces accès de reniement et d'abjuration, combien je les excuse et me les explique ! Certes il est plus fier de persévérer en dépit de la malveillance et de l'apathie ; de se confiner dans son œuvre, dédaigneux des rémunérations et des consécrations, mais tous

n'ont pas le même tempérament, et surtout bien peu d'aristocrates intellectuels parviennent à savourer la suprême volupté de la méconnaissance publique et de l'isolement avec une intime élite et quelques bien-aimés ! Telle dut être la volupté d'un De Groux père, communiant avec les miséreux de la grande ville, inspiré par sa propre douleur ; d'un Charles De Coster, d'un Henri de Braekeleer, d'un Hippolyte Boulenger, d'un Louis Artan, d'un Louis Dubois et de tant d'autres forts !

Certaine presse est pour beaucoup, Maeterlinck l'a constaté avant moi, dans le déplorable niveau moral des classes moyennes d'ici.

Un trait qui me revient à l'esprit vous donnera une idée des mœurs journalistiques en ce pittoresque et, je le répète, sous maint rapport si généreux et cordial royaume. Récemment Jean Lorrain avait, dans sa « Pall Mall Semaine » du *Journal*, un paragraphe aimable et admiratif pour la Belgique. Il y énumérait quelques artistes et écrivains qu'il aime. Or, une gazette d'ici, reproduisant le paragraphe en question, y omettait l'un des noms cités par notre ami, sans doute parce que ce nom était celui d'un romancier qui exècre et méprise jusqu'au vomissement certains journaleux à prétentions littéraires, rimeurs de plates cantates pour concours de Rome, pisseux compte-rendeurs de théâtres et d'expositions. Mais on se demande si Jean Lorrain n'aurait pas le droit d'intenter un procès au trop ingénieux personnage qui s'est permis de tronquer son texte ?

Libre à n'importe quel ombrageux manœuvre de lettres de taire les œuvres et les hommes qui le gênent, ceux-ci ne s'en portent guère plus mal, mais où il dépasse son droit, c'est lorsqu'il rend un écrivain de talent et de franche allure complice de ses mesquineries et de ce que ses pareils appellent la « conspiration du silence ».

C'est le même journaleux qui, dans une de ces lourdes et grossières mystifications, dénommées si élégamment *zwanzes*, dirigée contre le peintre Henry De Groux, publiait une fausse lettre dans laquelle la femme de cet artiste aurait annoncé l'internement de son mari dans un asile d'aliénés ! Quel tact, quelle délicatesse, n'est-ce pas ? Et dire que l'énormité de ce procédé n'a pas choqué trop de monde ! Ah, on n'est guère chatouilleux ici, en général, sur le terrain des convenances.

Je le répète de telles mœurs expliquent des récriminations même intempestives de la part des artistes ! Mais on aurait tort de rendre tout le pays et toute la presse responsables des facéties et supercheries d'un... espiègle de lettres.

A ce propos m'est-il permis de constater le vif succès de cu-

riosité et, chez les artistes et les lettrés, la sympathie admirative que rencontre ici *Sous la Robe*, le livre d'Eugène Demolder si coquettement commenté par le crayon d'Etienne Morannes?

Demolder ne mâche point la vérité à nos castes dirigeantes, mais du moins ne confond-il point tout ce copieux, robuste et luxuriant pays de Belgique en une réprobation universelle. La crânerie de ces pages en égale l'impartialité. Elles débordent et vibrent de tendresse pour les humbles de la ville et des champs, les parias, les transgresseurs puérils, les beaux paysages, les coins ragoûtants et les probes artistes d'ici ; elles ne fustigent et ne pilorient que les ploutocrates triviaux et la meute des courtisans, des chicaneaux, des ronds de cuir et des journaleux, mauvais magistrats, gens de lettres félons et transfuges aux gages des lucratives politiques.

Très juste ce passage qui suit la peinture, exacte aussi, de la condition précaire de l'écrivain dans un pays très louable, pas plus disgracié qu'un autre, supérieur sous maint rapport à ses voisins, par exemple quant au confort et à la vie matérielle, mais essentiellement illettré, peintre d'instinct, musicien d'éducation, mais, à de très rares exceptions près, dénué de cette intelligence, de cette compréhension de l'art écrit qui procure au moins d'aussi pures et peut-être de plus hautes jouissances à quiconque en est doué, qu'un adagio de Beethoven ou de Bach, une toile de Rembrandt, une fresque de Michel-Ange :

« Pourtant malgré cette hostilité, dit Demolder, la littérature belge vient de ciseler à la patrie une de ces couronnes de gloire qui restent dans les coffrets des annales, alors que sont oubliés les ministres, les conseillers des cours et les bourgeois importants. Mais qui sait ? Peut-être l'éclat de telles fleurs exigeait-il pareil fumier ? Peut-être les flèches du béotisme hargneux ont-elles excité l'essor des lettres, comme des javelots, criblant la crinière d'un cheval, le font bondir et hennir à travers un combat. Peut-être la pesanteur de la bêtise a-t-elle fait gravir au poète des degrés de plus pour se rapprocher du ciel ! »

En d'autres termes, loin de nous exaspérer contre cette bourgeoisie doctrinaire et stagnante, il nous faut, jusqu'à un certain point, lui être reconnaissants d'avoir contribué à l'épanouissement de quelques œuvres de resplendissante poésie ; œuvres de réaction passionnée contre la paresse d'esprit, la cryptogamie intellectuelle de la masse des Belges rentés, cotés financièrement et calés en des places de bon rapport.

Même l'officiellat et les dispensateurs de commandes ne se trompent pas toujours.

Dans ma précédente chronique, je vous citais nombre d'exceptions honorant l'esprit belge.

Aux initiatives et entreprises intelligentes que je vous rapportais, j'ajouterai la très archaïque et fervente, je serais même tenté de dire hiératique restauration des fresques gothiques de l'église de Meysse, due à un jeune peintre nommé Middelleer, garçon de métier et de goût aussi sûrs que d'érudition solide et de bon aloi. Aux parties trop détériorées pour être rétablies, Middelleer a substitué des sujets de sa composition maintenus dans la tonalité, le style, l'inspiration naïve des originaux disparus.

Meysse est un joli village des environs de Bruxelles avec des perspectives comme on en trouve dans les tableaux de Breughel, des « fonds », notamment, comme celui des *Aveugles*. Le chateau de Meysse sert d'asile à l'impératrice Charlotte, qui résidait, jusqu'à l'incendie dont je vous parlais en commençant, au château de Tervueren. Meysse possède aussi un curé esthète et savant, M. Van Daelem, à l'intelligente persévérance duquel nous devons les fresques restaurées ou complétées par M. Middeleer.

Il m'est d'autant plus agréable de tracer ici le nom de cet humble prêtre de village que la plupart des curés de campagne d'aujourd'hui sont à peine plus éclairés et cultivés moralement que le troupeau de leurs ouailles.

En fait d'événement théâtral, rien de bien notable à part une série de bonnes représentations de *Snob*, la mordante pièce de M. Gustave Guiches, au Parc ; le succès de *Rosine* de M. Capus, au Molière ; le triomphe du vieux Taillade dans *Louis XI*, à l'Alhambra, et la première du *Patrimoine*, une pièce de crâne allure et de probe esprit, de M. Gustave Van Zype.

La Monnaie nous rend enfin les *Maîtres Chanteurs*, dont le rôle principal Hans Sachs est repris par l'excellent baryton Seguin qui le créa magistralement, ici, il y'a quelque douze ans. Cette remise des *Maîtres* coïncide avec la première à Paris. Vous ignorez sans doute que le baryton Renaud qui fait Hans Sachs à l'Opéra chantait à la Monnaie le bout de rôle de Kothner, un des « maîtres », à la première en 1885. Plus tard il incarna Beckmesser après avoir été étudier à Bayreuth l'interprétation de Friedrichs, un des meilleurs Beckmesser qui furent. D'échelon en échelon, voilà Renaud promu au grade du chef homme de la merveilleuse comédie musicale.

Avant de partir pour les Etats-Unis, le violoniste Ysaye nous a fait ses adieux sous les espèces d'un concert fastueux dans lequel il a joué, comme lui seul sait jouer, un concerto de Mozart, et un autre, sublime celui-ci, de Sébastien Bach. Dans le même concert l'orchestre a interprété une *Symphonie* de César Franck et des pages de De Greef, Gilson et Lekeu.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

O. J. Bierbaum : *Stilpe*, Berlin, Schuster u. Loeffler, M. 4. — O. J. Bierbaum : *Studentenbeichte zweite Reihe*, Berlin ib. id., M. 1 — St. Przybyszewski : *Homo Sapiens*, 3 vol, Berlin, Hugo Storm, M. 6. — Ludwig Jacobowski : *Anne-Marie*, Breslau, S. Schottaender, M. 1. — Ludwig Jacobowski : *Der Kluge Scheikh*, Breslau, ib. id., M. 1. — Franz Held : *Au delà de l'eau*, Berlin, Fresko-verlag, M. 2. — J. K. Huysmans : *Gegen den Strich* (*A rebours*), traduction de M. Capsius, Berlin, Schuster u. Loeffler, M 3.50. — Arthur Holitscher : *An die Schoenheit*, Munich, Albert Langen, M. 2. — Gustav Falke : *Neue Fahrt*, Berlin, Schuster u. Loeffler, M. 2. — Ernst Schur : *Seht es sind die Schmerzen an denen wir leiden*, Berlin, ib. id., M. 2.

Parmi les livres de ce mois-ci, il y en a dont je dirai beaucoup de mal, parce que j'en connais trop bien les auteurs et que je sais qu'ils sont capables de faire mieux. Si je parle avec sévérité de quelques romans, c'est parce que je sais que nos voisins leur feront l'accueil le plus favorable et que je suis persuadé qu'ils auront tort.

Voici tout d'abord M. Bierbaum. L'auteur des *Poèmes vécus* semble avoir quitté entièrement le domaine lyrique pour chercher sa voie en prose. Après avoir tâtonné assez longtemps parmi des phrases emphatiques et contournées, il s'achemine lentement vers un style plus simple auquel manquent cependant encore les qualités d'une langue plastique. Il y a un grand progrès depuis *Pankrazius* et la *Schlangendame*, jusqu'à **Stilpe**, le roman dont il me faut parler aujourd'hui, mais vraiment je ne vois pas trop quel intérêt peuvent avoir de pareils livres. C'est à chaque fois un sujet presque identique : la vie médiocre d'un poète dévoyé qui émet des idées d'une platitude navrante, et l'ironie de l'auteur ne suffit pas à rendre méprisables de pareilles turpitudes. Au contraire, M. Bierbaum semble trouver un plaisir tout particulier à nous décrire son personnage, il s'étend avec amour sur les pauvretés d'esprit d'un Granzer ou d'un Stilpe, et essaie de faire prendre pour de l'humour ce qui n'est que de la vulgarité. Que je regrettais en lisant *Stilpe*, cette vie d'un jeune homme dans l'Allemagne d'aujourd'hui, de ne point trouver, au cours de ces quatre cents pages un peu d'émotion de penser et la volonté de nous donner, ne fût-ce que tout à fait à l'arrière plan, quelques aperçus d'un intérêt général ! Et, le hasard voulant que je feuilletasse, presque en même temps, les premières pages des *Déracinés* de M. Barrès, combien était ma déception de ne point trouver chez l'Allemand une égale « imagination constructive » qui aurait pu nous expliquer ces jeunes gens d'outre-Rhin dévoyés, sortis de leur destinée naturelle par les victoires de 1870. Mais M. Bierbaum est Poète et il s'inquiète peu de savoir pourquoi ses héros sont des ivrognes plutôt que d'être des hommes d'action. Son ro-

man « en perspective de grenouille » (en raccourci), contient cependant quelques passages qui ne manquent pas de qualités de tendresse à la Dickens. Une histoire de pommes volées par de jeunes potaches dans un internat est amusante. Je goûte fort aussi l'anecdote du jeune Stilpe éprouvant les premières émotions sexuelles en compagnie de la fille d'un de ses professeurs, cachée avec lui sous un pupitre de salle de classe, dans l'obscurité. La fin lamentable du héros ne manque pas de grandeur : après avoir été grand buveur et critique influent, Willibald Stilpe finit par « représenter » dans un *beuglant* du dernier ordre le poète tragique et malheureux qui se pend, parce qu'il n'arrive plus à s'enivrer, jusqu'à ce qu'enfin, après un de ces soliloques, il se serre la corde autour du cou, *pour de bon.*

Toute une partie du livre nous paraîtra d'un intérêt plus direct : ce sont les chapitres où quelques jeunes Saxons à la moustache naissante s'emballent sur la *Vie de Bohème* et inventent le *Musettisme.* Ils avaient préalablement, pour suivre le mouvement littéraire de leur époque, fondé un « club de discussion naturaliste », mais l'un d'entre eux étant tombé sur le volume de Murger, voilà que toutes leurs conceptions en sont renversées, ils s'affublent des défroques chères au vieux quartier et vont jusqu'à prendre les noms des personnages. Rien n'est plus « à côté » que la pose de ces jeunes gens, croyant être « modernes » en passant du réalisme à la bohème, et nos pauvres Musettes font bien triste figure sous des oripeaux germaniques. Nous trouvons dans le volume jusqu'à des lettres signées Schaunard et la scène de Barbemuche ne pouvait naturellement pas manquer. Le bon Murger, certainement, ne s'attendait pas à celle-là!

M. Bierbaum est déjà quelque chose comme un chef d'école dans la littérature allemande. Il a dix ans de lutte et d'intransigeance derrière lui et croit qu'il est temps de se compter parmi les « vieux bonzes ». C'est ce qu'il nous apprend dans la préface de son petit volume de **Studentenbeichten** (*Confessions d'étudiants*) qu'il publie presque en même temps que son *Stilpe.* J'avoue que je préfère de beaucoup ces petits contes sans prétentions aux œuvres plus importantes de l'auteur. Ici l'allure du style est en harmonie avec la portée du récit et une douce mélancolie imprègne ces pages de jeunesse. On lira sans fatigue les histoires très tendres de ces étudiants racontant leurs premières amours et point n'a été besoin de pastiches de Murger pour créer quelque chose de vivant, pour donner en traits justes une silhouette de mœurs allemandes.

§

Trois volumes publiés depuis deux ans sous des titres différents sont réunis en série et forment l'œuvre la plus impor-

tante de M. Przybyszewski. Ils m'ont quelque peu déçu. J'admirais beaucoup pour leur style bizarre et haletant les poèmes en prose aux sujets psycho-physiologiques de ce singulier Polonais et je l'ai dit souvent. C'était sombre et grandiose et c'était d'une fantaisie échevelée. La langue en était si éclatante et si subtile que l'on ne se doutait pas que c'était là de l'allemand. Que l'auteur dise ses cauchemars d'érotisme mystique, ses rêves de naissance et de mort, qu'il analyse Nietzsche et Chopin ou Ola Hansson, c'était toujours la même course prodigieuse vers un au-delà d'ivresse et de folie. Ce Slave pétrissait la langue allemande, jusqu'à la faire hurler, pantelante et déchirée... Maintenant qu'il voudrait écrire de façon plus pondérée, il me semble qu'il se rapetisse avec intention et les histoires de séduction de **Homo Sapiens**, même si elles conduisent leur héros à une purification définitive, ne sont plus que de la petite bière.

Der kluge Scheikh, de M. Jacobowski, un récit algérien. Cette page qui ne sera pas pour déplaire à M. Pierre Louys : « Oh, elle le savait (sa mère) ! Il y a deux lunes il était revenu de Biskra, de cette ville impie, où tous les musulmans oublient la doctrine de Mohamed au milieu du bruit et de la joie des cafés ! Il était resté à Biskra plus d'un mois et des six cent soixante-treize francs qu'il avait emportés pas un sou n'était revenu à El Kantarah... Aussi quel endroit épouvantable devait être El Biskarah ! Le vieille femme se souvenait de ce qu'une autre femme croyante lui avait raconté sur ce qui se passait dans cette ville chargée de malédictions. » Un autre volume du même auteur qui me parvient en même temps, **Anne Marie**, s'occupe de choses moins perverses, au point que l'on a pu le considérer comme « un symtôme précieux d'un acheminement vers la santé » qui finit par *prendre place* dans la littérature de la jeunesse moderne.

En même temps qu'un volume publié il y a trois ans où sous le titre de **Au-delà de l'eau** (*sic*) il est question d'un « boul'Mich' » bien fantaisiste, M. François Held nous adresse la carte postale suivante : « M. le rédacteur ! Je me permettais hier de vous envoyer mon livre récemment paru « Au-delà de l'eau ». Je vous saurais bien gré si vous vouliez dire un mot bénigne dans le *Mercure de France*. Avec mes meilleurs respects. » Voilàqui est fait, cher Monsieur !

Traduire **A Rebours** en allemand ne devait pas être chose facile, et il faut louer hautement M. Capsius de l'avoir entrepris et MM. Schuster et Lœffler de l'avoir édité. Ce volume ne manquera certainement pas de plaire aux jeunes raffinés de la décadence allemande, moins par ses hautes qualités littéraires cependant que par certains détails anecdotiques plus intéressants à parodier, je l'avoue, que les *Scènes de la*

vie de Boheme (voir plus haut). Car l'Allemagne a heureusement fini par aboutir aux égarements littéraires où quelques-uns de nos aînés se complaisaient il y a dix ans. — Disons tout d'abord que la traduction de M. Capsius est excellente, d'une lecture attrayante et d'un style très correct. Malheureusement, en y regardant de plus près, on ne retrouve pas toujours l'allure de l'original, les phrases sont décomposées d'une façon malheureuse, les détails sont fondus, les épithètes atténuées. Je sais bien que la langue de Huysmans, pour germanique qu'elle soit, est absolument intraduisible en allemand. J'en ai moi-même fait l'essai et j'ai obtenu quelque chose d'assez piètre. Mais d'un mot à mot à une traduction expurgée réduisant l'ouvrage de moitié, il y a un pas. Pour ne prendre que quelques exemples : dans le passage sur Gustave Moreau les réflexions sur la *Salomé* et l'*Apparition* sont considérablement écourtées, en laissant de côté toute l'interprétation symbolique. Ailleurs, la description du lit de des Esseintes est presque entièrement supprimée. Il est amusant de voir que l'on a étouffé des phrases comme : « Les grâces pourries de l'enfance lui semblèrent même fades », et que toute la fin de ce chapitre neuvième, où il est question d'un tout jeune homme à la figure troublante, est restée dans la plume du traducteur. Il est vrai qu'il y a des juges à Berlin... et une police donc !

M. Holitscher est un tout jeune homme. On le vit beaucoup au Chat Noir parmi les amis de M. Saarluis. Son drame, **An die Schoenheit**, est dédié à Madame Bjoernson. Il y passe un beau souffle de la Renaissance italienne. C'est le drame d'un bossu épris de beauté, qui, repoussé de partout, désillusionné, trouve un refuge parmi des aveugles, où il est aimé d'une jeune fille. Frappé de cécité lui-même, il croit avoir trouvé le bonheur au milieu de ses compagnons d'infirmité, jusqu'à ce que l'amante, informée de sa laideur, se détourne de lui. Je ne sais pas trop pourquoi la pièce de M. Holitscher, écrite en vers iambiques, le mètre de la tragédie allemande, est disposée typographiquement en prose.

Parmi les jeunes poètes allemands, M. Falke est, je crois, le seul parnassien. Il a su garder la forme classique et écrire des vers pondérés et doux qui rappellent parfois les pièces lyriques de Conrad Ferdinand Meyer. La **Neue Fahrt** reste dans le ton que le poète avait inauguré avec *Tanz und Andacht*.

Pour « situer » ses poèmes, M. Schur éprouve le besoin de nous faire la description de sa chambre et des cigarettes qu'il fume. Cela est délicieux. Ses vers le sont beaucoup moins. Ils valent surtout par les blancs nombreux (un vers à la page). Un exemple : « Tu as des lèvres sveltes, reine — des pieds

sveltes, svelte reine, — des yeux sveltes et profonds, tu as, svelte reine », etc. Le volume de M. Schur s'intitule : **Voici ce sont des douleurs qui nous font souffrir.** — Je comprends cela !

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

W. Basil Worsfold : *The Principles of Criticism*, London, George Allen, 10 s. 6 d. - Laurence Alma Tadema : *Realms of Unknown Kings*, London, Grant Richards, 2 s. et 3 s. — George Meredith : *Selected Poems*, London, A. Constable, 6 s. — M. W. Wiseman : *The Dynamics of Religion*, London, The University Press, 7 s. 6 d. — REVUES : *The Dome*. — *The New Century Review*. — *The University Magazine*. — *The Review of Reviews*. — *The Bookman*. — *Cosmopolis*. — *The Studio*. — *The New Review*. — *The Saturday Review*. — *The Nineteenth Century*. — *The Musical Courier*. — *The Chap-Book*.

En maintes occasions, le sens commun, ou même le bon goût, peuvent être suffisants pour fixer notre choix ou décider de nos préférences. Mais dès qu'il s'agit de porter des jugements motivés sur les mérites relatifs ou respectifs de manifestations artistiques, d'œuvres littéraires, un autre critérium devient nécessaire. Beaucoup de gens ne se contentent pas de préférer tel livre à tel autre ; ils veulent encore et surtout expliquer les motifs de leur préférence, analyser les émotions éprouvées, connaître les causes de l'intérêt qu'ils trouvent à leur lecture. Pour ceux-là, il ne suffit pas seulement de lire, ils étudient. Pour répondre aux diverses questions qu'ils se posent, ils doivent examiner, discuter, expérimenter, se placer à un point de vue extérieur à l'œuvre particulière, recourir à des connaissances préalables et indépendantes, à des idées générales : cette étude, cette série d'opérations est proprement la critique. Il s'agit donc maintenant d'établir quels sont les principes qui règleront les études du critique. C'est ce qu'a tenté de faire M. W. Basil Worsfold dans un intéressant ouvrage intitulé **Les Principes de la Critique**, avec, en sous titre : *Introduction à l'étude de la Littérature*. Il analyse successivement les diverses méthodes qu'ont employées les grands critiques anciens et modernes, et il exprime les opinions d'un grand nombre d'écrivains, philosophes, poètes, romanciers et critiques. Il s'occupe tout d'abord de Platon et d'Aristote, dont les méthodes opposées de critique régentèrent pendant si longtemps les esprits. Platon, idéaliste, ne considérant l'art et la littérature que comme moyens de parvenir à la vérité, recherche suprême de la philosophie, étudie, critique et juge l'art et la littérature d'après des principes *a priori*. Aristote, réaliste, définissant l'art : un produi de l'union des facultés créatrices et de la raison, établit les

principes de la critique d'après les œuvres existantes des artistes et des poètes. Ce fut seulement Bacon et Descartes qui portèrent les premiers coups à la critique purement formelle d'Aristote, mais néanmoins tout le XVII^e^ siècle fut soumis à ses règles. On n'avait fait encore que pressentir les défauts de la méthode aristotélienne ; et Addison fut le premier critique qui osa ajouter un principe nouveau au vieux legs de l'hellénisme, démontra l'insuffisance de la critique formelle, en appliquant les règles d'Aristote à l'étude du *Paradis Perdu* de Milton. Le premier, il distingua la critique de la philosophie et de la science, en exigeant que l'œuvre d'art, produit des facultés créatrices et de la raison, affectât l'imagination, il inaugura la véritable critique littéraire, et c'était, en quelque sorte, mettre d'accord Platon et Aristote. Il fut donc reconnu que l'art ne s'adressait pas seulement à la raison et aux sens, mais aussi et surtout à l'imagination. C'est Lessing et Cousin qui fixent et définissent la nouvelle méthode ; ils l'expliquent, l'appliquent et la limitent : Lessing, aristotélien et réaliste, au moyen de l'étude d'une œuvre d'art unique, le Laocoon ; Cousin, platonicien et idéaliste, avec une définition *a priori* du principe de la beauté. Après ces deux derniers critiques, qui, procédant d'Addison, retournent à Platon et Aristote, M. Worsfold examine la méthode de Mathew Arnold, pour lequel le but de la critique est simplement de rechercher le meilleur de ce qui est connu et pensé dans le monde, de le faire avec une inflexible honnêteté et d'acquérir pour cela les capacités requises ; d'avoir un absolu désintéressement, et de laisser de côté toute question de conséquences ou d'applications pratiques. Pour lui, « la haute gravité d'une sincérité absolue » est le mérite suprême de l'art ; il différencie les principes des règles ; il sépare très nettement l'élément technique, transitoire, dépendant des règles, et l'élément idéal, permanent et résultant de certains principes inséparables de la vie humaine et que tous les esprits peuvent universellement reconnaître comme tels. Néanmoins, ajoute l'auteur, ces deux éléments, si souvent séparés et opposés comme incompatibles, ne sont au fond qu'une seule et même chose, car, dit-il, le processus par lequel un chef-d'œuvre devient un chef-d'œuvre est celui-ci : le public reconnaît le mérite de l'œuvre de l'artiste, les critiques l'analysent, et ils appliquent les résultats de leur analyse à l'examen de subséquentes productions ; ainsi la critique ne peut être dogmatique, ni la réduction en systèmes des moyens d'œuvrer ; elle doit se limiter à l'interprétation de l'élément idéal dans la littérature et dans l'art ; elle doit s'occuper plus du lecteur ou du spectateur que du poète ou de l'artiste. M. Worsfold termine son très intéressant ouvrage, satisfait d'avoir expliqué l'évolu-

tion de la critique depuis le sentiment inconscient jusqu'à l'appréciation consciente de la beauté dans les œuvres d'art. Il peut sembler tout d'abord surprenant qu'il ait choisi de telles autorités en critique et qu'il ait négligé tant d'autres grands esprits, Sainte-Beuve ou Ruskin par exemple ; mais il a cherché exclusivement des opinions sur les principes de la critique, considérant comme secondaire l'application de ces principes. Les précédentes théories l'ont aidé à établir sa méthode et il a ainsi atteint son but : indiquant clairement le point de vue auquel il faut se placer pour examiner non seulement un auteur, un livre, une période, mais aussi toute littérature, toute manifestation littéraire ; en ce sens, ce livre, qui indique chez son auteur des connaissances profondes et variées, un esprit pénétrant et brillant, est réellement une très appréciable introduction à l'étude de la littérature.

Si la sincérité absolue est le plus haut mérite d'une œuvre d'art, le petit volume de poèmes que vient de publier, sous le joli titre de : **Royaumes de Rois Inconnus,** Miss Laurence Alma Tadema, est certainement une œuvre excellente. Il n'y faut point chercher de lyrisme véhément, ni d'éloquence prétentieuse ; avec simplicité, le poète a exprimé de délicates émotions, a dit ses rêves et ses espoirs, a chanté la beauté des choses, la douceur d'aimer, avec aussi le leurre de toute vie. Après avoir dédié son livre aux femmes, ses sœurs, miss L. Alma Tadema, nous introduit dans les domaines de ses rois inconnus, et c'est un réel plaisir que d'errer ainsi en cette contrée de fantaisie et de rythmes charmants ; mais un plaisir mélancolique un peu, car à peine admirons-nous l'oiseau Amour, l'oiseau de Lumière, qu'il nous faut apercevoir l'oiseau de Nuit, l'oiseau Chagrin ; plus loin, le poète, avec des mains consolatrices, apporte le baume des sympathies et l'espoir du meilleur aux déceptions et aux regrets, aux foyers vides, aux cœurs sans amour ou méprisés ; elle chante pour donner l'illusion des musiques perdues, pour calmer les amertumes, l'impatience des hôtes attendus, les révoltes et les violences. Puis, maintenant, c'est la simplicité et le silence, l'humilité de l'âme et la bonté du cœur, la résignation et les actions de grâce. Tous ces très courts poèmes sont pleins d'exquises choses, dites par une âme exquise et véritablement émue ; et sous l'apparence un peu frêle de cette poésie, se cache de plus nettes et grandes significations. Ce n'est pas simplement un passe-temps recherché, ou de curieuses versifications ; c'est une chanson de vie clairvoyante et sincère, l'hymne d'espoir ardent d'une âme courageusement féminine, faite à la fois de force et de délicatesse.

Les éditeurs Constable offrent au public, en un très beau volume, un **Choix de Poèmes** de M. George Meredith,

réunis sous la *supervision* de l'auteur. Nécessairement, chacun de ceux qui connaissent l'œuvre poétique de M. Meredith regrettera d'y voir ou de n'y point trouver telle ou telle pièce. Mais le choix ne pouvait être plus judicieusement fait que par l'auteur, et c'est qu'il lui plaît d'être connu surtout par cette sélection. A part quelques poèmes appartenant aux volumes parus en 1851 et en 1862, et comprenant quelques sonnets de *Modern Love*, ce livre représente surtout les quatre recueils publiés depuis 1883; et il a, de ce fait, une telle importance qu'il réclamerait une longue étude, un sérieux examen, pour en parler avec le discernement et la sincérité qu'exigent la haute valeur du poète Sans entrer dans de trop longs développements, je me bornerai à énumérer ici les principales caractéristiques de son œuvre. Malgré des apparences qui inciteraient à croire qu'il n'écrivit en vers que comme passe-temps, pendant des heures de loisir ou de paresse, M. Meredith est essentiellement un poète et il le fut indéniablement jusque dans sa prose. Nul ne fut plus robuste et plus sain; pour lui la beauté doit être saine et forte; jamais de lassitude morbide, de pose languide, de découragement; devant les douleurs, les ruines, il est courageux et ému; pendant la lutte, il est joyeux et viril. M. Meredith donne, a dit M. Marcel Schwob, le spectacle de la fonction intellectuelle la plus prodigieuse du siècle; et en effet, il est tout intellect; il croit fervemment et il affirme sa foi à l'intelligence, à l'esprit humain. Et malgré cela, il a été dit le poète de la Nature. Il a exprimé mieux que quiconque la beauté et la vie des bois, des fleuves, des vents, des nuées, des choses inconscientes; il faut lire : *The woods of Westermain, The Southwester, Phœbus with Aametus, Love in the Valley, Hymn to Colour*, pour reconnaître que le poète évoque, exprime, interprète d'inoubliables scènes, toute la beauté ineffable de la Nature. Mais il ne lui suffit pas de s'adresser aux champs et aux forêts, aux hommes et à leur imagination; l'œuvre ne serait pas complète; à l'élément émotif, il joint l'élément idéal; la suprême sagesse est « pour le poète et pour ceux qui errent de ci et de là, entrelaçant intimement la nature avec eux-mêmes ». Et M. Meredith a écrit ainsi d'admirables poèmes; il a des élans de lyrisme sincère et ingénu; des apaisements séraphiques; des accès de passion vaste et troublante; et il est aussi le poète qui n'a jamais écrit un vers médiocre ou négligé. Il atteint une singulière perfection et jamais il ne déchoit. On peut préférer tel ou tel de ses poèmes; les préférences seront contradictoires suivant les tempéraments, mais jamais quant à la valeur respective du poème. Ce beau volume contient suffisamment de choses pour faire aimer et admirer le poète; toutes ses caractéristiques s'y rencontrent. Et il apparaît net-

tement ce qu'il est en réalité : « l'homme, comme a dit encore M. Schwob, qui a exalté son activité cérébrale au delà de toutes les limites humaines », qui veut « que l'homme augmente son cerveau pour comprendre la Nature », à l'encontre par conséquent de tous les sentimentalistes, naturistes et autres simplistes ignorants et amateurs de boursouflage. M. Meredith est la personnalité géniale qui s'est recréé la vie, selon sa foi, pour lui et pour ceux qui peuvent le suivre, retournant, à travers l'exaltation intellectuelle, jusqu'à la Nature, fin des incompréhensions et harmonie du monde.

En un gros ouvrage intitulé **The Dynamics of Religion,** M. M. W. Wiseman tente une histoire de l'évolution générale des idées et des esprits en Angleterre. Selon lui, cette évolution s'est faite sous l'influence absolue de la religion, et il étudie les divers moments de la pensée humaine depuis Luther et la Réformation. Il s'étend sur la personnalité de Henry VIII, et les conséquences morales et intellectuelles de sa réforme religieuse. La seconde partie de son livre traite du développement et de la chute du mouvement déiste qui prend place entre la Restauration et la Révolution Française, avec, pour faits saillants les hérésies de Locke et de Newton, les controverses professionnelles qu'ils occasionnèrent, celles en particulier de Bentley et d'Anthony Collins ; les œuvres du Bishop Butler, et le résultat moral et intellectuel de cette période. Dans la troisième partie l'auteur s'applique surtout à la définition de la pensée moderne. Des doctrines un peu moins étroites envahissent l'Eglise et contrarient le Dogme ; la *tractarian* réaction se produit ; pourtant l'incroyance se glisse jusque dans le clergé et le rationalisme s'affirme. M. Wiseman conclut à un équilibre actuel des forces de la pensée libre et du dogme ; avec la probabilité d'un affranchissement prochain. C'est là une œuvre fort consciencieuse, judicieusement divisée, et si l'abondance des citations déroute un peu et fatigue, sa lecture n'en est pas moins des plus intéressantes et très profitable sur un sujet ordinairement très confus et pénible à étudier.

Revues. — **The Dome** (octobre). — Le troisième numéro de cette luxueuse publication trimestrielle, *contenant des exemples de tous les arts*, semble plus intéressant encore que les deux premiers. Il y faut lire de curieuses notes de O. G. Destrée sur la *Renaissance de la sculpture chryséléphantine en Belgique ;* un poème : *Novembre, La Mort chasseresse,* de F. Vielé-Griffin ; les contributions de J. E. Woodmeald et de F. Freeman. Les reproductions et les gravures y sont particulièrement soignées : *Viviane et Merlin,* de E. Burne-Jones ; *Fortuna,* d'Alan Wright ; deux délicieux paysages du japonais *Hiroshige,* au sujet duquel Mr. Ch. Holmes a écrit une intéressante appréciation ;

enfin de la musique, de Coleridge Taylor, de W. Y. Hurlstone, et des notes sur *Mozart à Munich*, par Vernon Blackburn. C'est là, à tous les points de vue, un joli recueil, un peu audacieux, à cause de cela même très sympathique, et d'un goût très délicat et très sûr.

The New Century Review (novembre). — Un récit de la curieuse existence de Leonard Mc Nally, *A Forensic Judas*, par J. G. S. Macneill. La série : *Round the London Press*, de Dyke Rhode, continue par une histoire de The Saturday Review.

The University Magazine (novembre). — Des réflexions de Dyani Chohan sur les *Mémoires de Madame Blavatsky*. Un plaidoyer de John Lea, en faveur d'*un poète maudit :* Robert de Montgomery.

The Review of Reviews (15 octobre). — Toutes les actualités de la politique et de la littérature sont mentionnées et examinées : la révolte aux Indes; les élections de New-York; la biographie de Tennyson par son fils; les questions industrielles et les récentes grèves; des discussions d'art et de morale à propos du dernier livre de Hall Caine; toutes sortes de comptes rendus de livres et de périodiques.

The Bookman (novembre). — Une interview de *Mr. Gerald Massey* et d'intéressants détails sur de grandes maisons anglaises d'édition.

Cosmopolis (novembre). — Mr. Arthur Symons publie, sur *Moscou*, de fort suggestives notes de voyage, qui sont une description pittoresque et animée, un tableau charmant et tentant de la vieille cité russe.

The Studio (15 oct). — Une étude de J. Stanley Little sur *Frank Brangwyn*; une *Lettre du Japon*, de Mortimer Menpes; la première partie d'un article sur la *Sculpture sur Bois* de G. Frampton. De magnifiques reproductions de F. Brangwyn, de Weiss et de W. Nicholson.

The New Review (novembre). — Numéro bien supérieur aux derniers, et des plus intéressants : Mr. Charles Whibley y donne un très exact portrait de *Saint-Simon*. Mr. J. Fitzmaurice-Kelly dit, à propos du récent livre de Madame J. Darmesteter, d'excellentes choses sur *Renan*. Mr. Francis Thompson rend compte de la biographie de *Tennyson* publiée récemment par le fils du dernier Lauréat. Une très remarquable contribution de W. B. Yeats : *The Tribes of Danu*. Enfin, en frontispice, un *portrait de Cecil Rhodes* par W. Nicholson.

The Saturday Review (16 octobre). — Une critique de *Parsifal*, de J. F. Runciman; et des notes sur *Tennyson*. — (23 octobre) Un article sur la *Tate Gallery*. — (30 octobre) Une intéressante correspondance sur la *Grèce et le peuple grec*. — (6 novembre) Une fantaisie de Max Beerbohn, et une étude

sur *Henri George,* le candidat à la Mayoralty de New-York.

The Nineteenth Century (novembre). — Un important article du professeur Mahaffy traitant vigoureusement de l'*Education Moderne*. Sous le titre de *Recent Science,* Kropotkine fixe l'état actuel des connaissances de bactériologie agricole et de la formation des montagnes. Mr. John Morley continue ses études sur les politiciens italiens de la Renaissance et traite de *Francesco Guicciardini,* historien et diplomate, contemporain de Machiavel.

The Musical Courier (New-York). — Une série d'études sur *Rabelais,* par Vance Thomson.

The Chap-Book (Chicago, 1er octobre). — Un sévère et précis jugement du caractère américain par Norman Hapgood sous le titre de : *The future of American Snobbery*.

Memento. — *Tennyson, a memoir,* by his son Hallam, lord Tennyson, 2 vol. in-8°, xxiv-516-551 pages, 36 s, London, Macmillan. — *Studies in Frankness,* by Ch. Whibley, in-8°, 262 pages, frontispice, 7 s. 6 d., London, W. Heinemann. — *Saint-Ives,* by R. L. Stevenson, in-8° 312 p., 6 s., London, W. Heinemann. — *What Maisie Knew,* by Henry James, in-8°, 304 p., 6 s., London, W. Heinemann.

Henry-D. Davray.

LETTRES ITALIENNES (1)

M. Domenico Oliva : *Note letterarie.* — Luigi Capuana : *Gli « Ismi » contemporanei.* — Ugo Ojetti : *L'arte moderna a Venezia.* — Vittorio Pica : *L'arte mondiale a Venezia.* — Casimiro Varese : *Vita e scritti di Roberto Hamerling, e la sua tragedia tradotta « Danton e Robespierre ».* — Domenico Oliva : *Robespierre.* — Alessandro D'Ancona : *Federico Confalonieri.*

M. Domenico Oliva est entré à la Chambre aux dernières élections. L'histoire nous dira si c'est un bien pour la politique italienne ; mais en attendant, cela ne me paraît pas un mal pour sa carrière d'homme de lettres. M. Oliva publie, — ou mieux, publiait, — au *Corriere della Sera* de Milan des articles sur la littérature contemporaine ; sans paraître trop profond, ce qui aurait bouleversé les lecteurs paisibles du journal, il les tenait au courant des publications, il donnait

(1) M. Luciano Zùccoli, qui signera désormais cette rubrique, en lui donnant le développement qui lui convient, est un des jeunes écrivains italiens les plus connus, parmi les Pascoli, Ojetti, Corradini, et autres, poètes, romanciers, critiques, pratiquant et défendant une littérature d'art et d'idée. Il est très apprécié en Allemagne : le théâtre de Munich joue en ce moment deux de ses pièces, *La Protégée* et *l'Ouragan.* — M. Zùccoli écrivant directement en français, on ne sera pas surpris de quelques italianismes : peut-être même en sera-t-on charmé. — Zanoni.

des abrégés et des jugements objectifs, et il avait réussi à s'entourer d'un public nombreux et intelligent. C'est un diplomate de la critique; je ne peux me rappeler une seule brusquerie dans son style ou dans ses jugements; de cette manière, il ne compte d'ennemis que les ennemis des auteurs qu'il n'a pas assez fouettés au nom de l'art.

Mais depuis que les électeurs de Parme l'ont envoyé à la Chambre, ces aimables causeries littéraires de M. Oliva se sont faites de plus en plus rares; et on dirait que le volume qu'il vient de publier chez l'éditeur G. Marco de Milan a surtout pour but de renouer des relations cordiales avec ses lecteurs habituels.

Dans ces **Note letterarie**, l'auteur nous présente donc divers de ses meilleurs Essais, qu'on lit très couramment, pour ce bienheureux défaut de profondeur que nous remarquions à propos de ses articles. Je n'oserais pas dire que tous les chapitres du livre soient assez développés : il me semble, au contraire, que plusieurs ne marquent pas entièrement la pensée de M. Oliva, lequel n'a pas su prévoir que les lecteurs d'un livre ne peuvent pas s'en tenir aux à peu près qui suffisent aux lecteurs d'un journal.

L'auteur donne, par exemple, un résumé de la philosophie de Frédéric Nietzsche. Il faut remarquer, en passant, que nous avons maintenant en Italie toute une floraison d'études sur cet argument; et, quoique les œuvres du malheureux philosophe ne soient pas encore traduites en italien, les vulgarisateurs de ses idées se multiplient et dresent un tableau presque complet de cette philosophie étrange et géniale.

M. Oliva se borne à résumer *Zarathustra*; son style prend alors une allure très vive; mais en comparaison du sujet, le chapitre ne me semble pas suffisant, et il laisse le lecteur légèrement désappointé. Il fallait dire quelque chose de l'homme, de sa vie, de ses malheurs, presque aussi célèbres que ses œuvres. On sait qu'entre la vie de Frédéric Nietzsche et ses théories il n'y a pas trop de cohérence; sa vie était pure, simple, dévouée, amoureuse; sa philosophie, égoïste, cruelle, puissante, formidable. M. Oliva n'a pas cherché à tirer de là pour son essai un contraste lumineux, qui aurait tenté un artiste.

Le chapitre le plus complet de cette première série d'études littéraires est dédié à Hippolyte Taine, pour lequel l'auteur a une admiration presque sans borne, qu'il justifie, d'ailleurs, en considérant sa vie, son œuvre, les jugements qu'on a portés sur lui en Italie, et en donnant un précis très exact des idées critiques et philosophiques du Maître. Il déclare, enfin, ne pas pouvoir accepter le Taine que M. Paul Bourget

nous a présenté dans un de ses *Essais de Psychologie* et qui ferait croire, — dit M. Oliva — « à un terrible missionnaire du rien, à un critique destructeur, imaginé par le sentimentalisme féminin de cet aimable romancier ».

Je signale simplement les autres parties du volume : des études sur Giordano Bruno, sur le Tasse considéré comme homme et poète moderne, sur Ferdinand Lassalle (dont M. Oliva nous raconte avec esprit les trois amours, y compris le dernier pour mademoiselle Hélène de Dœnnigy, qui a été la cause du duel avec M. de Rakowitz et de la mort de Lassalle), des études sur Giacomo Leopardi, etc.

Mais surtout nous devons savoir gré à M. Oliva de nous avoir épargné l'excès des discussions ; ce système mélancolique a été, au contraire, adopté par M. Luigi Capuana dans **Gli « Ismi » contemporanei** (les « Ismes » contemporains) : vérisme, symbolisme, idéalisme, etc. Au lieu d'ébaucher des croquis et des portraits, M. Capuana fait de la critique proprement dite, ce qui est moins amusant, peut-être. En Italie, comme dans tous les pays du monde, je suppose, la discussion méthodique et plate est toujours un peu oisive ; on peut trouver de bonnes raisons pour admirer les naturalistes, par exemple, comme on peut en trouver d'excellentes pour ne les admirer pas. M. Capuana n'est plus un jeune, mais s'il conserve toute la vivacité méridionale, il manque de nouveauté d'argumentation, de coup d'œil, de foi et de scepticisme tout ensemble. Juger d'art et d'intentions littéraires avec le simple bon sens, c'est vraiment se fermer la voie à exprimer des idées moins communes. Son livre fait soupçonner que l'auteur est resté en arrière du mouvement artistique actuel et du tour particulier des esprits. Il caresse généralement des médiocrités, dans ce livre et dans ses articles : à part quelques écrivains devenus désormais internationaux, on ne trouve guère ici que M. E. A. Butti et M. Corradini, à propos desquels nous puissions avoir le désir de connaître la pensée de M. Capuana. J'exprime donc l'humble opinion que si M. Capuana revenait à ses travaux ordinaires, romans, nouvelles, pièces de théâtre, il s'en trouverait bien. Il ne sait entraîner, ni par la magie du style, ni par la force de l'idée ; il est bien loin, par exemple, d'être capable de composer un livre tout à fait captivant, — quoiqu'il s'agisse encore de critique, — comme celui que vient de nous donner M. Ugo Ojetti, **L'Arte Moderna a Venezia** (Roma, E. Voghera édit., 1897). Pour les critiques de l'Exposition de Venise on a établi des prix ; je ne sais pas si M. Ojetti est parmi les concurrents ; on ne voit pas cette préoccupation dans son œuvre. Il donne son impression sur les peintres italiens et étrangers qui ont figuré à cette Exposition ; il sait varier la forme de cette impression,

il fait des parenthèses, il amuse, il plaît. C'est tout. Le lecteur ne lui demande pas de détruire une école ou de démolir un artiste qui fait fausse route; l'artiste à son tour ne croit pas, d'avance, à toute critique; si elle est flatteuse, il l'accepte et il passe; si elle est contraire, il a tout un vocabulaire spirituel et méprisant pour s'en défendre. C'est peut-être pour cela que M. Ojetti n'a pas voulu oublier même dans un livre de critique qu'il est aussi un charmant conteur. On peut ne pas admettre ses opinions, mais, le livre fermé, on demeure son ami : M. Ojetti vous a donné une heure de distration, il s'est montré homme d'esprit et de goût. C'est, d'autre part, un tableau complet de cette Exposition importante. Comme si j'étais de la commission qui doit décerner les prix aux concurrents, je me suis amusé à comparer le recueil de M. Ojetti avec celui que M. Vittorio Pica vient de publier sur le même sujet, chez l'éditeur Pierro, de Naples. Je ne décernerai pas mon prix à l'un plutôt qu'à l'autre; tous les deux se recommandent par des mérites spéciaux, et par des mérites communs : par exemple l'indépendance du jugement. M. Pica a peut-être moins de style et moins d'attrait littéraire que M. Ojetti; il est moins entraînant, mais il abonde en comparaisons, en confrontations, il est plus analytique. Tandis que M. Ojetti a considéré la peinture, même en dehors de la peinture, comme la manifestation d'une pensée générale, d'un sentiment, comme une des expressions de tout le mouvement artistique moderne, M. Vittorio Pica, plus fidèle aux règles, cherche avant tout et après tout le peintre dans le peintre. Je crois avoir ébauché le caractère de ces deux livres intéressants; ce qui n'empêche que M. Pica et M. Ojetti se retrouvent souvent dans la même conclusion; phénomène désespérant pour les peintres qui, repoussés par l'un, ne peuvent pas se consoler dans les bras de l'autre! Puisque nous parlons des œuvres où la patience tient le rôle de la fantaisie, il serait injuste de ne pas mentionner le travail soigné et élégant de M. Casimiro Varese. La Maison éditrice Galli de Milan vient de publier sa **Vita e Scritti di Roberto Hamerling e la sua tragedia tradotta : Danton e Robespierre**. J'ai dit d'avance que ce travail de M. Casimiro Varese est très soigné : la biographie qu'il donne de Robert Hamerling est scrupuleuse, minutieuse, abondante, quoique la vie du grand poète autrichien n'offre pas d'aventures fort remarquables, mais tout un développement idéologique, pas trop facile à suivre et à rendre. M. Casimiro Varese est, d'ailleurs, un spécialiste du genre; il a traduit autrefois Bürger, Gœthe, Klopstock, Grillparzer, Lessing, et notamment Heine; mais jamais il n'avait atteint à cette élégance, à cette souplesse de forme. Sa traduction de la tragédie *Danton et Robes*

pierre a une valeur littéraire indéniable, et on la lit avec plaisir, sans ces brusques sursauts, que les traductions donnent en général aux amateurs de style. Ce n'est pas le cas de s'arrêter à la tragédie et d'en résumer l'argument ; on la considère désormais tel qu'un chef-d'œuvre ; elle est puissante, et les personnages y atteignent des proportions plus grandes que nature, selon la bonne règle de la tragédie classique. Mais il faut cependant encore noter le succès que Robespierre, ce héros de l'occasion et de la confusion, obtient chez les dramaturges.

M. Domenico Oliva, par exemple, que j'ai à tort considéré jusqu'ici simplement comme critique, a écrit un drame du plus haut intérêt sur ce sujet. (Domenico Oliva : **Robespierre**, drame en cinq actes ; Milan, maison Galli, édit.) La révolution de Thermidor y tient la plus grande place, mais le personnage de Robespierre y joue un rôle scrupuleusement historique. On ne sent pas, dans ce drame, l'approche de l'Empire ; Robespierre ne prêche pas, ne prévoit pas : c'est le démagogue et non le prophète menaçant. Nous avons ici, enfin, le drame humain, tandis que Robert Hamerling nous donne la tragédie formidable et quelque peu trop subjective. Après tout, on ne peut pas instituer une comparaison ; les thèmes seuls ont voulu ce rapprochement entre une tragédie et un drame, qui n'ont pas de communes intentions, ni politiques, ni artistiques. M. Oliva, surtout, n'a pas voulu imposer son opinion personnelle ; il a fait d'un morceau d'histoire une pièce de théâtre et il n'a pas ajouté une ligne aux figures trop connues de la Révolution. Son drame est beau.

Mais si nous voulons jouir avec passion d'événements politiques terribles, il nous faut suivre M. Alessandro D'Ancona, dont la maison éditrice Treves de Milan, en continuant ses traditions de bon goût, vient de publier un volume qui a pour titre ce nom cher aux italiens : **Federico Confalonieri**.

Le livre de M. D'Ancona est précieux. Cet érudit devient un artiste lorsqu'il nous parle du Comte Confalonieri. Celui-ci, beau, élégant, riche, autoritaire, tient dans l'histoire des conspirations pour la renaissance politique italienne la part la plus importante. Entouré d'envieux, son nom n'est pas arrivé à nous sans le soupçon malin de quelque tache ; mais M. D'Ancona le défend victorieusement ; il suit le Comte Confalonieri dans toutes ses aventures et mésaventures politiques, dans ses exils, dans les prisons du Spielberg, jusqu'à sa mort ; on ne peut pas être un biographe plus amoureux, plus diligent. Et M. D'Ancona a ajouté à la part narrative un recueil de documents presque tous inédits, qui éclairent d'une manière lumineuse la période historique dans laquelle brille

la figure de Confalonieri. Le livre, à peine paru, a déjà obtenu un grand succès dans tous les publics, comme il arrive aux œuvres sérieuses et méditées.

MARGINALIA. — **Le Théâtre des Muses.** — Nous allons avoir en Italie, aux portes de Rome, sur les bords enchanteurs du lac d'Albano, un Théâtre Tragique. M. Gabriele d'Annunzio a été l'initiateur du projet; M. Gordon Bennett, le propriétaire du *New-York Herald*, est entré dans la société par actions qu'on a créée dans ce but. Nous remarquons, parmi les noms des adhérents, ceux de M. le Comte Primoli, de Mme la Comtesse Pasolini, de la Princesse de Wagram, de la Comtesse de Vogüé, de la Comtesse de Béarn, de la Princesse Pia di Savoja, de la marquise d'Aramon, etc. Mme Eleonora Duse sera à la tête de la compagnie dramatique, qui donnera sa première le 21 mars 1899, à la naissance du Printemps. On jouera *Persofone*, tragédie ancienne, de M. Gabriele d'Annunzio. Les représentations ont le but discutable de faire renaître la tragédie; et l auteur de l'*Enfant de volupté* a traduit pour son théâtre, en prose rythmique, l'*Agamemnon* d'Eschyle, et l'*Antigone* de Sophocle. Si les poètes modernes ne répondent pas à son appel, M. d'Annunzio se propose d'écrire lui-même quatre tragédies par an, et de les faire jouer au Théâtre des Muses.

On voit que la tragédie coûte peu de fatigue, mais on voit en même temps que nous marchons à grands pas à la Renaissance du classicisme le plus pur.

Nous ne pourrions passer sous silence que l'idée de M. d'Annunzio, en réveillant d'un côté tous les enthousiasmes des intellectuels, a donné matière aux épigrammes les plus spirituelles de la presse sceptique. Rien n'est parfait : la tragédie même fait sourire, en ces temps de malveillance !

Les manuscrits de Giacomo Leopardi.— On peut bien parler de conquête à propos des manuscrits de Giacomo Leopardi. Le grand poète de Recanati, en mourant, avait laissé ces papiers précieux à son meilleur ami. M. A. Ranieri, qui, à son tour, en faisait un legs à la Bibliothèque Nationale de Naples, à la condition que cette dernière n'entrât en possession des manuscrits qu'à la mort des deux femmes de chambres de M. Ranieri, usufruitières de ses biens, complètement illettrées. Les deux dames respectables, plus amies des prêtres que de la grande littérature, enfermèrent les documents parmi leurs frusques et s'opposèrent résolument à toute publication. C'est seulement après un long débat et grâce à une ruse légale, que le Gouvernement italien a pu reconquérir les papiers de Giacomo Leopardi et les confier à une commission d'hommes de lettres et d'érudits qui en surveilleront l'édition.

Si ces documents ne présentent pas l'intérêt de travaux lit-

téraires inédits, ils auront toutefois, paraît-il, une grande importance relativement à la vie privée du grand poète de la douleur. On parle aussi d'un poème satirique trouvé parmi les papiers : il va sans dire que les éditeurs se disputent la publication de ces friandises inattendues.

Mme Eleonora Duse a commencé son tour artistique en Italie. Elle provoque partout un grand enthousiasme, mêlé toutefois à quelque peu de surprise. Voilà six ans que Mme Duse ne jouait plus dans sa patrie; et le public et la critique remarquent en elle un changement, que personne ne sait définir. C'est de la perfection sans doute; mais il ne manque pas de critiques pour oser préférer à la Duse actuelle la Duse de 1891, lorsqu'elle était moins parfaite. Ils font des différences très subtiles entre la grande actrice de jadis et la grande tragédienne de maintenant : son art, enfin, a changé. Ce qui n'empêche que c'est toujours du grand art.

Memento. — Luigi Capuana : *Gli « Ismi » contemporanei*, Catane, N. Giannotta. — Edmondo De Amicis : *Le Tre Capitali*, Catane, N. Giannotta. — Matilde Serao : *Storia d'una monaca*, Catane, N. Giannotta. — Giovanni Verga : *Una peccatrice*, Catane, N. Giannotta. — Alberto Cantoni : *Pietro e Paola con séguito di bei Tipi*, Florence, G. Barbera. — Renato Fucini : *All'aria aperta*, Florence, R. Bemporad e Figlio. — Ernesto Zenuti : *Vita Olandese*, Florence R. Bemporad e Figlio. — Casimiro Vareje : *Vita e Scritti di Roberto Hamerling e la sua tragedia tradotta : Danton e Robespierre*, con ritratto del poeta, Milan, Casa editrice Galli. — Avancinio, Avancini : *L'Idolo Infranto*, romanzo, Milan, Casa editrice Galli. — Domenico Oliva : *Note letterarie*, Milan, G. Marco. — Domenico Oliva : *Robespierre*, dramma in cinque atti, Milan, Casa Galli. — Ugo Ojetti : *L'Arte moderna a Venezia*, Rome, Enrico Voguera. — Alessandro D'Ancona : *Federico Confalonieri*, Milan, Treves.

Luciano Zuccoli

LETTRES RUSSES

Difficulté de pénétrer l'esprit russe. La lutte d'idées dans la Russie actuelle. Rapports singuliers entre la littérature et la vie. Les raisons historiques de l'isolement de la littérature. Double caractère de la littérature russe : son fond national, union intime avec l'âme du peuple (la spontanéité dans l'esprit national, le donquichottisme dans la littérature), et le divorce avec l'esprit national à cause des goûts et des tendances, trop élevées pour la masse, trop peu pratiques. Groupements : La littérature civilisatrice — sestendances. Principes utilitaires dans l'art, la critique et la philosophie. Manque d'originalité. L'esprit national plus nettement représenté par le courant idéaliste. La tradition de l'idéalisme dans la littérature actuelle.

On connaît en France les grands romanciers russes, on ne connaît pas la littérature russe. Parmi les écrivains de l'heure

actuelle quelques-uns ont pénétré en France dans des traductions plus ou moins satisfaisantes — mais le tout dont ils font partie échappe aux lecteurs français. Notre civilisation est jeune — et plus jeune encore notre littérature, mais la vie nationale, dont elle est l'expression, a été singulièrement profonde et compliquée; elle se mesure par de longs siècles, qui manquent d'événements extérieurs, mais qui ont mûri l'âme du peuple russe et lui ont donné une vie intérieure autrement libre et élevée que les tristes conditions de son existence réelle. La littérature a hérité de ce passé national et sous les formes encore flottantes — malgré la maîtrise de plusieurs écrivains classiques — il y a tout un monde d'idées profondes. La Russie littéraire devient par ce fond original l'égale des nations occidentales qui possèdent un long passé littéraire.

Mais le contraste entre la jeunesse de la littérature et la profondeur séculaire de l'esprit national qui s'y mire, présente une grande difficulté quand on cherche à comprendre et à juger les auteurs russes et leurs œuvres. Il faut connaître le milieu intellectuel, dans lequel s'est formé cette littérature, il faut connaître les rapports très compliqués entre la vie russe et la littérature qui y puise ses meilleures forces tout en lui restant étrangère dans ses intérêts et ses aspirations. Ce n'est qu'alors, qu'en étudiant la littérature dans ses groupements, ses idées et ses luttes, qu'on pourra pénétrer le vrai caractère des œuvres russes qui intéressent le public français sans lui être familières. Le manque d'orientation dans l'étude de la littérature se fait sentir même dans les jugements sur le roman russe, qui offre cependant tant d'attraits par ses qualités purement littéraires. En étudiant Tolstoï, Dostoïevsky, Tourgenieff, les critiques français cherchent à les enfermer dans des catégories littéraires dont la pensée française a l'habitude; ils les comparent aux grands réalistes français, cherchent dans leurs œuvres l'écho des idées sociales qui agitaient la génération d'Alexandre Dumas fils. Mais si grande que soit la pénétration et la finesse du goût littéraire de la critique française, elle arrive à quelque chose d'infranchissable pour elle dans les œuvres russes, à une profondeur mystique qu'elle ne peut que ressentir mais qu'elle ne sait analyser. Cette barrière entre la pensée française et le grand art russe est formée par l'esprit national qu'il faut étudier dans l'ensemble de la vie russe pour comprendre sa manifestation dans l'art.

L'étude de l'esprit russe s'impose encore davantage lorsqu'il s'agit de comprendre et de juger le mouvement littéraire dans la Russie de tout à l'heure. Il y a certainement de nos jours des auteurs qui intéressent par la valeur intrinsè-

que de leurs œuvres, mais leur rôle dans la marche des idées en Russie est d'autaut plus important. Et à côté des œuvres indépendantes il y a une foule de produits littéraires qui ont surtout une valeur pour ainsi dire symptomatique, qui sont l'expression de certaines tendances soit fondamentales, soit passagères et accidentelles. Il faut les prendre tous en considération d'autant plus que la Russie traverse actuellement une crise intellectuelle et présente sinon de grands génies universels, du moins des luttes d'idées, qui sont en quelque sorte la synthèse de tout le passé littéraire de notre siècle. On reprend avec chaleur les questions littéraires qui ont déjà été résolues bien des fois et dans bien des sens, on discute la valeur de Pouchkine et de Gogol, on se prononce entre Tolstoï et Tourgenieff, etc., et ces discussions sont toujours un moyen polémique d'affirmer un certain ordre d'idées, d'émettre une nouvelle formule d'art et de philosophie. Et les œuvres littéraires offrent en même temps une variété d'essais dans tous les genres, une tendance à se frayer de nouveaux chemins ou au contraire à revenir à un passé qui paraissait mort. Et comme toujours, il y a des exagérations qui dépassent les limites des intentions; d'autre part il y a des choses sérieuses et sincères à côté des écrits de mauvaise foi qui compromettent le mouvement d'idées auquel ils s'attachent. Il faut savoir distinguer les choses durables dans cette bataille littéraire et il n'y a qu'un seul principe qui puisse guider la critique à travers cette étude, c'est la recherche de ce qui est essentiellement original, qui remonte du fond de l'âme nationale et constitue la part que toute littérature d'un pays apporte à la vie générale de l'humanité. L'esprit russe — aussi indéfinissable que vaste dans ses manifestations — est au fond de tout ce qui constitue la vraie littérature russe à l'heure présente. Faire comprendre aux lecteurs français en quoi consiste cet esprit et sous quelles formes il apparaît dans les écrits de nos poètes et de nos prosateurs actuels, c'est leur faire comprendre l'esprit intime de la Russie contemporaine.

La littérature est un monde à part en Russie. Il y a un divorce presque complet entre elle et la population du vaste empire; mais en même temps il y a un lien indissoluble entre les œuvres littéraires les plus remarquables et la source même de la vie russe, l'âme nationale. Ces deux penchants contraires — l'éloignement de la vie des masses et l'attachement au sol national — font l'originalité de la littérature russe et expliquent les contrastes de profondeur et de naïveté qui étonnent toujours le lecteur étranger. Ces rapports singuliers entre un pays et sa littérature ont des raisons historiques. La civilisation russe présente à quiconque la connaît un caractère extrêmement bariolé. Il y a des masses qui continuent à vivre

dans des idées qu'on pourrait ratacher au moyen âge, malgré les formes un peu plus avancées (pas beaucoup d'ailleurs) qu'elles affectent. Ces masses sont indestructibles. C'est, comme disait Ostrovsky dans une de ses meilleures comédies, une forêt vierge qui dort d'un sommeil séculaire. Aucune parole vivante ne peut y pénétrer — la littérature comme toute chose d'esprit, reste irrémédiablement étrangere aux habitants de la forêt. Cette forêt embrasse une grande majorité de la population russe — non seulement dans les villes de la province, mais dans les capitales aussi et forme une masse inaccessible à tout progrès intellectuel ; on n'en trouverait pas de pareille dans aucun autre pays en Europe. Au-dessus de cette couche inerte s'est formé sous l'influence de la civilisation occidentale ce qu'on appelle l' « intelliguenzia » russe, c'est-à-dire une minorité déracinée, insuffisamment préparée à la civilisation, mais extrêmement avide à l'adopter. Elle cherche surtout à s'instruire, se contentant souvent de connaissances superficielles, elle veut s'approprier les résultats de la civilisation occidentale, sans avoir traversé le chemin intellectuel qui y mène. Au-dessus de cette classe intellectuelle — et se séparant d'elle sous bien des rapports — il y a un tout petit groupement, qui devance non seulement la vie intellectuelle russe, mais le mouvement d'idées dans l'Europe tout entière. Ce sont des esprits surchauffés, plus libres et plus hardis que les esprits circonspects et systématiques de l'occident. C'est de là, de cette minorité excessive sous bien des rapports, mais la seule originale et féconde, que sort la littérature russe avec ses génies et ses moindres forces, avec tous ceux qui font surgir des mouvements littéraires nouveaux et compliqués. Arrivant de cette source, notre littérature actuelle est détachée de la vie qui l'entoure : elle n'a pas de public, elle ne trouve pas d'appui dans ses idées originales et libres et ne peut pas entraîner les autres dans des voies nouvelles. Pour être comprise et approuvée par le seul et minime public ouvert au monde d'idées, c'est-à-dire pour plaire à la moyenne intellectuelle, il faut que la littérature marche à la queue de la civilisation occidentale et qu'elle réponde aux besoins d'une société peu instruite. Tout ce qui dépasse les limites d'utilité pratique éveille la défiance, tout ce qui est de l'art pur ou de la philosophie abstraite ne trouve aucun écho dans le vaste pays. Un silence de mort entoure la littérature qui se croit libre de rester en dehors de la vie sociale. Si profond et si original que soit un auteur, il n'existe pas pour le monde des lecteurs, s'il ne contribue pas à la solution des problèmes sociaux du moment. La Russie est jeune, et les grands artistes et penseurs y sont comparativement peu nombreux ; mais il y a parmi eux beaucoup d'incompris sans que ce fait puisse

être excusé, comme dans les autres pays d'Europe, par un trop grand développement de la littérature.

L'isolement de la littérature au milieu de la vie russe est un fait d'autant plus triste qu'il n'est dû qu'à la trop grande diversité de la culture intellectuelle dans le pays. Quant à son fond, la littérature russe est essentiellement nationale — elle est liée à l'âme du peuple dans tout ce qu'elle a de profond et d'original. Son charme est dans ses profondeurs mystiques, dans les élans d'âme qui s'y mirent et qui sont quelquefois aussi grands qu'inattendus — et c'est là le fond même du peuple ; il se manifeste avec une force particulière là où la civilisation n'impose pas ses lois.

L'âme du peuple russe est pleine de spontanéité. C'est là un signe de jeunesse. La vie intérieure semble être faite sur une plus large mesure que les cadres de la vie extérieure ; les forces de l'âme débordent et forment un désaccord complet entre les sentiments et les exigences de la vie. C'est là une source constante d'actions inattendues, et même, au point de vue d'une morale disciplinée, d'une dépense inutile des forces morales, qui n'amènent aucun résultat immédiat et compliquent inutilement la marche des choses. Les élans d'âme ne sont pas mesurés aux circonstances qui les font naître. La tendresse et la chaleur de cœur, l'extase mystique surgissent quelquefois sans raison apparente et n'ont pas d'issue. Cette vie intérieure suit son propre chemin, tandis que les choses en suivent un autre qui demanderait des forces morales moins spontanées, plus assujetties aux besoins du progrès intellectuel et matériel du pays.

Dans la littérature, la spontanéité de l'esprit russe se manifeste par tout ce qui exprime la vie russe dans ses profondeurs. Le roman et le drame étonnent le lecteur étranger par l'abondance d'un donquichottisme tout particulier, par la noblesse d'âme presque mystique qui se manifeste dans des natures tout à fait primitives. Le repentir chez les personnages d'Ostrovsky et de Tolstoï, les états d'âme des héros de Dostoïevsky qui se tourmentent en s'accusant continuellement ont montré jusqu'à quelle hauteur s'élève cette spontanéité, la force brute de l'esprit russe, pareille à l'épanouissement d'un élément dans la nature.

Dans la littérature actuelle, ce même côté original subsiste, bien que la peinture de la grandeur dans la chute et d'un donquichottisme moral ait passé au second plan. L'esprit russe se manifeste actuellement dans la liberté et la hardiesse du réalisme et dans l'indépendance de la pensée qui accepte les doctrines les plus osées de l'Occident et les approfondit par ses propres aspirations à un idéal de liberté morale. Toute doctrine politique est poussée à l'extrême comme si c'était

une nouvelle voie à la recherche de l'infini. Ainsi, dans le domaine des idées sociales, la Russie est plutôt anarchiste que socialiste par ses rêves — en réalité elle est aussi éloignée du triomphe d'une de ces doctrines que de l'autre. L'idéalisme de l'art contemporain en Europe se teint en Russie du mysticisme foncier de la nature slave. La liberté spontanée de l'esprit russe est si grande que dans tout mouvement d'idées il apporte un élément d'originalité et d'inattendu.

Mais si le fond de la littérature la rattache à l'âme du peuple, elle n'en est pas moins isolée au milieu de la vie à cause de ses goûts et de ses tendances à une culture intellectuelle trop élevée pour la masse. La situation de la littérature devient tragique par suite de ces constrastes entre une spontanéité qui suit ses propres lois et une culture qui demande une discipline rigoureuse d'esprit et d'âme. Et ces forces contraires se font sentir non seulement dans les rapports entre la littérature et la vie russe mais dans la littérature même, dans ses courants et les groupements qui se forment dans son milieu.

Les idées civilisatrices et le soin constant de les adopter aux besoins intellectuels du pays prédominent dans une grande partie de la littérature russe actuelle. C'est un courant qui a commencé à s'affermir pendant le règne d'Alexandre II, au moment de l'abolition du servage, et qui continue sa besogne honorable jusqu'à nos jours. Les grandes aspirations de l'art pur, la recherche de la vérité et de la beauté absolue sont étrangers aux auteurs qui suivent ce courant, de même les profondeurs de l'esprit national leur échappent. Ce sont les missionnaires des idées toutes faites, qu'ils cherchent à introduire dans la vie intellectuelle du pays. L'art devient pour eux surtout un moyen de propagande ; ils visent à l'utile et s'occupent des questions qui sont à la surface de la vie, qui en forment les cadres et non le fond ; leur idéal tend à l'amélioration des conditions d'existence de la masse du peuple et leur attention est concentrée surtout sur ceux qui ont le plus à souffrir dans le vaste pays — sur les paysans, les ouvriers. De là un grand développement de la littérature inspirée par la vie des paysans — il se trouve des écrivains de grand talent parmi ces peintres de la vie rustique et ouvrière, comme par exemple, Gleb Ouspensky, des poètes qui chantent les souffrances de la population opprimée, comme Nekrassoff. Il y a toujours beaucoup de voulu dans leur art, ils cherchent à apitoyer, à amener des résultats pratiques, des réformes, ou au moins la conversion de la société aux idées humanitaires. Dans le même courant rentre une vaste littérature pour ainsi dire dénonciatrice, c'est-à-dire celle qui dévoile les tares des classes dominantes, qui mon-

tre leur influence funeste sur la vie et qui peint avec beaucoup de pitié — et quelque peu de sentimentalité — les victimes de l'oppression sociale. Les romans, nouvelles et contes satiriques de Tchedrine-Saltykoff, les comédies de Gogol, celles d'Ostrovsky, le peintre des mœurs moscovites, sont les modèles du genre ; d'autres écrivains, qui possèdent moins de talent, mais beaucoup de bonne volonté, leur ont succédé et suivent à l'heure présente la voie tracée par les maîtres.

En dehors des œuvres purement littéraires, les mêmes idées animent toute une série de critiques et de philosophes pratiques qui font la propagande des idées humanitaires et sociales et qui considèrent la littérature comme la servante de la vie. Il y a environ trente ans, les critiques Dobroljuboff, Pissareff, Tchernichevsky ont fondé, se basant sur cette idée, toute une école de critique littéraire. Elle est démodée actuellement, mais les noms de ces critiques, qui s'intéressaient plus à la politique qu'à l'art, restent sacrés pour la majorité du public et de la littérature russe. Leurs principes utilitaires sont en vigueur dans un groupe littéraire à la tête duquel se trouve le très populaire critique et sociologue Mikhaïlovsky.

Le public russe qui s'intéresse aux lettres se sent attiré vers cette littérature qui est pleine d'enseignement et qui s'adapte aux besoins d'une culture peu avancée, mais qui veut l'être.

Tout en étant fort instructive et en contribuant de beaucoup au progrès intellectuel de la Russie, ce groupe littéraire présente moins d'intérêt pour le lecteur étranger. Dans la lutte de deux forces, dont nous avons parlé, ce genre incarne seulement la tendance civilisatrice. Aussi son grand défaut est le manque d'originalité dans les idées qu'il veut répandre. Ce sont pour la plupart les doctrines politiques et sociales des positivistes anglais et français, les principes d'une morale utilitaire, adoptée dans les autres pays. Les formes sont pleines d'originalité chez les écrivains de grand talent, comme par exemple Tchedrine. Mais, précisément, son talent le fait sortir des cadres étroits d'une littérature à thèse et puiser dans les profondeurs de l'âme russe sans s'inquiéter de sa pauvreté intellectuelle. Et ceci est encore une preuve du grand conflit qui domine la littérature russe. Pour civiliser les masses, il faut s'écarter de son être intime ; pour être original il faut descendre dans les profondeurs et y puiser un monde d'idées morales tout autres et non moins élevées que celles qui ont créé la civilisation occidentale. Et toute la littérature positiviste, dont nous parlons, est attirée malgré soi vers les profondeurs qu'elle renie en principe. L'esprit russe se manifeste dans les meilleurs écrits du genre civilisateur (si on peut adopter ce terme) par le désintéressement qui est souvent empreint de donquichottisme, comme

toute mission civilisatrice en Russie, — on ne sait pas toujours gré aux porteurs de la culture intellectuelle et ils rencontrent souvent sur leur chemin l'animosité de ceux qu'ils cherchent à éclairer.

Mais l'esprit russe est plus nettement représenté par le courant littéraire opposé à celui dont nous venons de parler. Dès le début de la littérature russe moderne, c'est-à-dire déjà dans Pouchkine, se manifeste la spontanéité de l'âme russe, libre dans ses mouvements et naturellement portée vers l'idéalisme le plus élevé. Dans Gogol une teinte mystique accentue l'idéalisme, et de là jusqu'à nos jours se sont succédé des poètes, des romanciers et des penseurs qui incarnent l'esprit russe tout en s'éloignant souvent de la moyenne intellectuelle avec ses tendances pratiques. Tels étaient les poètes Baratynsky et Tutcheff, peu appréciés à cause même de leur talent subtil, qui se plaisait à chercher les mystères de la nature sans s'inquiéter des questions sociales. Tel était encore l'admirable narrateur Leskoff, qui a pénétré jusqu'au fond de l'âme russe avec ses croyances, sa simplicité souvent sublime et sa vie profonde; il a été fort peu goûté par le public russe à cause de ses idées réactionnaires en politique. Et les grands romanciers Dostoïevsky, Tolstoï, Tourgenieff rentrent dans la même catégorie, on ne peut pénétrer plus avant dans l'esprit russe que ces maîtres qui ont su comprendre l'originalité d'un fond moral malgré les formes bizarres qu'il revêt au milieu d'une civilisation barbare.

Et de nos jours la tradition de l'esprit russe ne discontinue pas. Elle se manifeste dans tous les genres et aussi dans l'opposition aux traditions de la littérature civilisatrice, devenue banale à force de répéter les mêmes formules. Elle manifeste la liberté et la spontanéité, qui est son fond, par la recherche des voies nouvelles, par l'extrême éloignement de l'actualité et par un idéalisme très prononcé. En suivant les manifestations complètes de l'esprit russe dans les formes qu'elle affecte à l'heure présente, on trouvera des éléments nés sous l'influence de la pensée et de l'art occidental — mais ces éléments mêmes acquièrent une forte originalité en se mirant dans l'âme russe.

Nous commencerons notre étude sur la littérature russe de tout à l'heure par l'analyse de quelques ouvrages récents de critique et de philosophie; en examinant les idées et les doctrines qui naissent et se combattent en Russie, nous verrons la direction que prend l'esprit russe actuellement. Sur le fond des idées dominantes l'art et la poésie nous apparaîtront plus distincts — car en Russie, plus qu'ailleurs, l'art se nourrit de philosophie.

ZINAÏDA WENGUEROW.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ACTUALITÉ. MŒURS. — Charles Baïhaut : *Impressions cellulaires. Mazas, Etampes, Sainte-Pélagie ;* Flammarion, 3.50. — J. Cruppi : *La Cour d'assises ;* Calmann-Lévy, 3.50. — Bernard Lazare : *Une Erreur Judiciaire, L'affaire Dreyfus ;* Stock, 1.50.

CRITIQUE. — P. de Barneville : *Le Rythme dans la Poésie française ;* Perrin, 2.50. — Frédéric Boudin : *L'Evolution Religieuse ;* Soc. Fr. de Libr., 0.40. — J.-C. Broussole : *La Vie Esthétique, Essais de critique religieuse et artistique ;* Perrin, 3.50. — P Grouzel : *Littérature et Conférences populaires* (Questions du temps présent) ; A. Colin, 1 fr. — E. Dupuy : *Victor Hugo, l'homme et le poète ;* Soc. Fr. de Libr., 3.50. — J.-J. Gourd : *Les Trois Dialectiques ;* Fichbacher, 3.50. — H. Lyonnet : *Le Théâtre en Espagne ;* Ollendorff, 3.50. — Maurice Pujo : *La Crise Morale, Essais de critique générale ;* Perrin, 3.50. — M. Souriau : *Pascal ;* Soc. Fr. de Libr. — M. Souriau : *La Préface de Cromwell ;* Soc. Fr. de Libr., 3.50. — Auguste Vacquerie : *Profils et Grimaces,* nouv. édit. ; Calmann-Lévy, 3.50.

LITTÉRATURE. — Paterne Berrichon : *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud ;* « Mercure de France », 3. 50. — J. Capperon : *Notes d'art et de littérature,* avec une notice par M. Max Leclerc ; A. Colin, 4 fr. — Anatole France : *Pages choisies* (édition G. Lanson) ; A. Colin, 3.50. — Anatole France : *Pages choisies* (Edit. G. Lanson) ; Calmann-Lévy, 3. 50. — Charles Gidel et F. Loliée : *Dictionnaire manuel ill. des Ecrivains et des Littératures* (Portr. frontisp., titres ill., Miniatures, Estampes, etc.) ; A. Colin, 6 fr.

PHILOSOPHIE. — P. d'Acosta : *Essai de Philosophie musicale ;* Fischbacher, 3. 50. — E. Boutroux : *Etudes d'Histoire et de Philosophie ;* Alcan, 7. 50. — Clamageran : *La Lutte contre le Mal ;* Alcan, 3. 50. — L. R. G. Herckenrath : *Problèmes d'esthétique et de morale ;* Alcan, 2. 50. — G-E. Tnavouel : *La Théorie de l'amour pur ;* Giard et Brière, 1 fr. — G. Milhaud : *Essai sur les conditions et les limites de la certitude logique ;* Alcan, 2. 50. — C. Piat : *La Personne humaine ;* Alcan, 7. 50. — P. Regnaud : *Comment naissent les Mythes ;* Alcan, 2. 50.

POÉSIE. — Général de Bellemare : *L'Empire, c'est la paix. Souvenirs historiques (1848-1870)* ; Lemerre, 5 fr. — Amédée Bonnet : *Le Chant de la Prochaine Guerre ;* Ollendorff, 2 fr. — Saint-Georges de Bouhélier : *Eglé où les Concerts Champêtres ;* Fasquelle, 3.50. — E. Delaunay : *Le Soir ;* Lemerre, 3.50. — Maurice de Faramond : *Le Livre des Odes ;* Stock, 3.50. — Auguste Lacaussade : *Œuvres, Poésies, Poèmes et Paysages ;* Lemerre, 6 fr. — Th. de La Loge d'Aussou, *Les Glanes,* avec

une lettre-préf. de M. Émile de Saint-Auban ; Ollendorff, 3.50. — Sébastien Charles Leconte ; *Le Bouclier d'Arès* ; « Mercure de France », 5 fr.; *Salamine*, « Mercure de France », 2.50. — Gustave Le Vavasseur : *Œuvres Choisies*, avec le portr. de l'auteur, la notice de Baudelaire et une préf. de Paul Harel ; Lemerre. — Raphaël May : *Ça s'est toujours passé comm' ça*, chansons ; Mendel, 3.50. — J.-A. et M. Mérys : *Premiers Vers* ; Vanier, 3 fr. — François Peyrey : *Les Folles Navrances*, préface de Marcel Prévost ; « Mercure de France », 3 fr. — Edmond Pilon : *La Maison d'Exil* ; « Mercure de France », 2 fr. — Alfred Poussin : *Versiculets* ; « Mercure de France », 3 fr. — Pierre Quillard : *La Lyre héroïque et dolente* ; « Mercure de France », 3.50. — Edouard Romberg : *Au Louvre* ; L. Cerf, 3 fr. — Louis Sider : *Algériana*, préf. de Charles Fuster ; Fischbacher. — Armand Silvestre : *Chemin de Croix*, 12 poèmes religieux ; Flammarion, 8 fr. — Robert de Souza : *Sources vers le fleuve* ; « Mercure de France », 3.50. — Jacques Turbin : *Du Fer*, poèmes et bardits ; Lemerre, 3.50.

Roman. — Adenet le Roi (XIII^e siècle) : *Berte aux Grands Pieds*, trad. de Gaëtan Hecq (Les Romans du moyen âge, I) : Bruxelles, Société Belge de Libr., 1.25. — Paul André : *L'Habit d'Arlequin*, préf. de Paul Adam ; Bruxelles, G. Balat, 3 fr. — A. Albalet : *Marie, premier amour* ; A. Colin, 3.50. — Henri Allais : *Histoires pénales* ; Calmann-Lévy, 3.50. — G. Aubray : *Lettres à ma Cousine* ; Plon, 3.50. — Maurice Barrès : *Les Déracinés* ; Fasquelle, 3.50. — Jules Bois : *La Femme inquiète* ; Ollendorff, 3.50. — M. Bonnefois : *La Fille du Forain* ; Ollendorff, 3.50. — Bruiger et Rennes : *Le Batard rouge*, Stock, 2 fr. — Paul Brulat : *Le Reporter* ; Perrin, 3.50. — Michel Corday : *Confession d'un enfant du siège* ; Simonis Empis, 3.50. — S. Cornut : *Chair et Marbre* ; Perrin, 3.50. — Georges Darien : *Le Voleur* ; Stock, 3.50. — Henri Demesse : *La Jeune Veuve* (*La Baronne Isabelle*) ; Montgredien, 3.50. — Lucien Descaves : *Soupes*, nouvelles ; Stock, 3.50. — Charles Foley : *Petites Amoureuses* ; Ollendorff, 3.50. — Th. Gautier : *Œuvres* : *Romans et Contes* ; Lemerre, 6 fr. — P. Gauthiez : *L'Age incertain* ; Ollendorff, 3.50. — H. Gerville : *Un peu de ma vie* ; Plon, 3.50. — Remy de Gourmont : *D'un Pays Lointain* ; « Mercure de France », 3.50. — P. Gué : *Les Luttes de Marguerite* ; Ollendorff, 3.50. — B. Guinaudeau : *L'Abbé Paul Allain* ; Fasquelle, 3.50. — Fernand Hauser : *L'Amoureuse Chatelé* ; Charles, 3.50. — Georges Héry : *L'Inutile Amour* ; Lemerre, 3.50. — J. Kermos : *Echelle d'amours* ; Ollendorff, 3.50. — Jean de la Brète : *L'Imagination fait le reste* ; Plon, 3.50. — Gabriel de Lautrec : *Poèmes en prose* ; L. Vanier, 3.50. — Henri Lavedan : *Sire* ; Calmann-Lévy, 3.50. — A. Le Braz : *Paques d'I lande* ; Calmann-Lévy, 3.50. — Geor-

ges Lecomte : *Les Valets* ; Fasquelle, 3.50 — Joseph l'Hopital : *Rêve d'enfants* ; Firmin-Didot, 3.50. — M. Lyan ; *Cœur d'enfant* ; Soc. Lib. d'Edit., 3.50. — J. Mairino : *Mémoires de Jeunesse* ; Charles, 3 fr. — Marie-Louise : *Ils ont aimé* ; Didot, 3 fr. — E. Maurey : *L'Impuissance d'aimer* ; Ollendorff, 3.50. — Mme S. Meunier : *Aimer ou Vivre* ; Lemerre, 3.50. — L. Miral : *L'Eternelle Faiblesse* ; Calmann-Lévy, 3.50. — K. Montallée : *Claude Rameux* ; Ollendorff, 3.50. — Jérôme Monti : *Madame Mathurin* ; P. Fort, 3.50. — Eugène Morel : *Les Morfondus*, Ollendorff, 3.50. — Pol Neveux : *Golo* ; Calmann-Lévy, 3.50. — Georges Ohnet : *Les Vieilles Rancunes* ; Ollendorff, 3.50. — F. Plessis : *Le Mariage de Léonie* ; A Colin, 3.50. — O. des Rives : *Tôt ou tard* ; Flammarion, 3.50. — J.-H. Rosny : *Une Rupture* ; Plon, 3.50. — Remy Saint-Maurice : *Temple d'Amour* ; Lemerre, 3.50. — Paul Sébillot : *Contes et Légendes du pays de Gouarec* ; Lechevalier, 1.25. — Armand Silvestre : *Histoires belles et honnestes* ; Flammarion, 2 fr. — A Theuriet : *Deuil de Veuve*, Lemerre, 2 fr. — Léo Trézenik : *Le Nombril de M. Aubertin*, couvert. en couleurs de Maurice Neumont ; Antony, 3.50. — Mme G. Vautier : *Haine Charnelle* ; Flammarion, 3.50.

Theatre. — Théodore Barrière et Henri Murger : *La Vie de Bohème* ; Calmann-Lévy, 150. — Henry Bataille : *Ton Sang*, précédé de *La Lépreuse*, « Mercure de France », 3. 50. — A. Bisson : *Mouton*, comédie en un acte ; Stock, 1 50 — François de Curel : *Le Repas du Lion*, pièce en 3 actes ; Stock, 2 fr. — Alphonse Daudet : *L'Obstacle*, ill. ; Flammarion, 2 fr. — F. Dejoux : *Aïssé*, comédie en 5 actes en vers ; Lemerre, 3. fr. — Georges Docquoy et Codey : *Leur Régime*, pièce en 1 acte ; Stock, 1 fr. — Georges Docquoy et Codey : *Voyageuse*, pièce en 1 acte ; Stock 1 fr. — Maurice Donnay : *La Douloureuse*, comédie ; Ollendorff, 3.50.

Voyages. — Emile Deschamps : *Au Harem, Carnet d'un Voyageur* ; Soc. Lib. d'Ed., 3.50. — Pierre Loti : *Figures et Choses qui passaient* ; Calmann-Lévy, 3.50 — J. de Morgan : *Mission Scientifique en Perse*, t. IV. *Archéologie*, 2e partie ; E. Leroux, 15 fr. — Mme Edgard Quinet : *De Paris à Edimbourg* ; Calmann-Lévy, 3.50.

Traduction. — William Théodore Peters : *Le Tournoy d'Amour : Les Scarabées blancs*, trad. de l'anglais par Charles Read et Paul Rellay ; Paris, Brentano's.

ÉCHOS

Une lettre de M. Francis Jammes. — Le Buste de Rodin. — Le Théâtre des Pantins. — Notre prochain roman. — Société Anonyme de l'Encyclopédie Populaire. — *La Forêt Magique* — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Notre catalogue N° 15.

Une lettre de M. Francis Jammes.

Mon cher Monsieur Vallette,

J'ai recours à votre obligeance pour faire savoir que je renonce, pour le moment, à faire jouer à L'Œuvre mon poème *Un Jour*, dont M. Lugné-Poe annonçait la représentation au programme de cette saison théâtrale.

Je vous serre cordialement la main.

FRANCIS JAMMES.

§

Le Buste de Rodin. — Le *Mercure de France* vient d'éditer une des plus belles œuvres de Mlle Camille Claudel : le buste de Rodin, qui fut exposé au salon du Champ de Mars en 1893. M. Rudier, fondeur, a été chargé de couler en bronze, d'après le modèle qui a servi à couler le seul exemplaire qui en eût été fondu jusqu'à ce jour et qui appartient à M. Rodin lui-même, *quinze* exemplaires nouveaux de ce buste. Une combinaison ingénieuse a permis d'obtenir ces quinze pièces d'une seule coulée, c'est-à-dire à un prix de revient extraordinairement minime; et chacun des bustes, dont la ciselure et le patinage ont été exécutés sous la surveillance de Mlle Camille Claudel elle-même, est mis en vente au prix de 300 francs (pris dans nos bureaux ; frais d'emballage et d'expédition et, le cas échéant, de douane à la charge des acheteurs). Tous les exemplaires sont marqués, au-dessous de la signature de l'auteur, du caducée du *Mercure*, et sont numérotés de 1 à 15, ce numérotage leur conférant une absolue authenticité en en empêchant toute reproduction. Le modèle est détruit. — On peut voir le buste dans nos bureaux, de 9 à 11 heures et de 3 à 6 heures.

§

Le Théâtre des Pantins. — Le Théâtre des Pantins (16, rue Ballu; Directeur M. Georges Roussel) annonce pour le 15 Décembre sa première représentation.

On donnera une mise en scène des *Noëls Bourguignons* de Lamennois, le *Coq Rôti*, et *Paphnutius*, mystère de Hrotsvitha traduit par A.-Ferdinand Herold, musique de Claude Terrasse.

Au deuxième spectacle : *Vive la France*, trilogie en cinq actes de Franc-Nohain ; six *Petits Poèmes amorphes*, musique

de Claude Terrasse, et les *Silènes*, comédie en trois actes adaptée de l'allemand par Alfred Jarry, musique de C. Terrasse. Ultérieurement, reprise d'*Ubu Roi*.

Abonnement aux dix spectacles de la saison : 50 fr.

§

Notre prochain roman. — Nous commencerons dans notre prochaine livraison la publication d'un nouveau roman de M. Hugues Rebell : *La Femme qui a connu l'Empereur*.

§

Société anonyme de l'Encyclopédie Populaire. — C'est sous cette dénomination que M. Fernand Clerget, directeur-propriétaire de la Bibliothèque de l'Association, crée une société au capital de deux cent mille francs, divisé en huit mille actions de vingt-cinq francs chacune, ladite société ayant pour objet : « L'édition, la propagation et la vente de tous ouvrages d'histoire, littérature, beaux-arts, théâtre, musique, sciences, philosophie, sociologie, éducation, et généralement de toutes les œuvres artistiques, littéraires et scientifiques, et l'exploitation de toutes industries ou commerces s'y rattachant directement. » (*Art. 2 des Statuts.*)

Se basant sur ce que le livre à 3 fr. 50 coûte trop cher et que la brochure à 0 fr. 25 est défectueuse, M. Fernand Clerget projette une Bibliothèque d'environ 300 volumes à 1 fr., « assez petits pour être mis dans la poche, assez grands pour figurer dans une collection de bon goût », et formant un résumé du savoir humain.

Demander le prospectus de M. Fernand Clerget, 17, rue Guénégaud.

§

La Forêt magique. — M. Yvanhoé Rambosson prépare une édition de grand luxe de son poème *La Forêt magique*, ornée d'un frontispice en trois couleurs de M. Marcel Lenoir. La plaquette, in-4° écu, sera tirée à quatre-vingt-dix-huit exemplaires, savoir : 10 ex. hors commerce (en dehors desquels il ne sera fait aucun service) ; — 40 ex. hollande van Gelder, à 5 fr. ; — 14 ex. Ingres teinté bleu ou vert, à 7 fr. ; — 20 ex. chine, à 10 fr. ; — 8 ex. japon impérial, à 12 fr. ; — 3 ex. japon à la forme rogné, à 15 fr. ; — 1 ex. japon à la forme rogné, avec trois états du frontispice, à 25 fr. ; — 1 ex. japon à la forme rogné, avec trois états du frontispice et fragment autographe, à 30 fr. ; — 1 ex. vieux japon à la cuve non ébarbé, portant la mention : *Exemplaire unique*, comprenant le manuscrit de l'auteur sur japon impérial et sept états du frontispice, à 100 fr. — On peut retenir des exemplaires au *Mercure de France*.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

Collection gr. in-18, à 3.50 le volume :

Les Chansons de Bilitis, roman lyrique, par Pierre Louys. — La Lyre héroïque et dolente (*De Sable et d'Or, La Gloire du Verbe, L'Errante, La Fille aux mains coupées*), par Pierre Quillard. — D'un Pays lointain, par Remy de Gourmont. — La Vie de Jean-Arthur Rimbaud, par Paterne Berrichon. — Ton Sang, précédé de La Lépreuse, par Henry Bataille.

Collection petit in-18, à 2 fr. le volume :

Histoire de M. Aristide Truffaut, artiste-découpeur, roman, par Edmond Glesener.

Formats et prix divers :

Les Chansons de Bilitis, par Pierre Louys, roman lyrique, orné d'un portrait de Bilitis par Paul Albert Laurens, reproduit par des procédés spéciaux ; édition in-8 à tirage restreint (il a été tiré 9 japon et 10 whatman, à 30 fr., et 40 hollande, à 20 fr.). — Lêda, par Pierre Louys, cahier in-4° orné de 10 dessins en couleur dans le texte par Paul Albert Laurens, non tirés avec la typographie, et reproduits par des procédés spéciaux ; édition à petit nombre (il a été tiré 10 japon et 10 whatman à 50 fr., avec une suite des planches à part, et 30 hollande à 25 fr.). — Les Folles Navrances, poésies, par François Peyrey, préface de Marcel Prévost. — La Maison d'Exil, poésies, par Edmond Pilon. — L'Étoile rouge, par Paul Leclerq. — Le Bouclier d'Arès, poèmes, par Sébastien Charles Leconte. — Salamine, poème couronné par l'Académie française, par Sébastien Charles Leconte.

Pour paraître prochainement : L'almanach des Poètes pour 1898, dessins d'Auguste Donnay, poèmes de Saint-Pol-Roux, Henri Ghéon, Albert Saint-Paul, Camille Mauclair, Georges Rodenbach, Tristan Klingsor, A.-Ferdinand Herold, Robert de Souza, Francis Jammes, Stuart Merrill, Francis Vielé-Griffin, Charles van Lerberghe.

(Voy. formats, tirages et prix page 4 des feuilles d'annonces.)

§

Notre Catalogue N° 15 est en distribution : envoi franco sur demande.

Mercvre.

TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXIV*)

—

N° 94. — OCTOBRE 1897

Armand Seguin.....	*Dessin inédit*.....	6
Pierre Louys.....	*Plaidoyer pour la Liberté morale*.....	7
Stuart Merrill.....	*Les Quatre Saisons*.....	16
Emile Verhaeren.....	*Les Aubes*, drame lyrique (Actes I et II).....	25
André Gide.	*Pour chanter deux Mois d'un meilleur Eté*.....	65
Remy de Gourmont.....	*Nouveaux Masques* : *Francis Jammes*, *Paul Fort*, *Hugues Rebell*, *Félix Fénéon*, *Léon Bloy* ; les cinq masques dessinés par Félix Vallotton.	67
Pierre Quillard.....	*Le Jardin de Cassiopée*.....	89
Henri de Régnier.....	*Le Signe de la Clef et de la Croix*, conte.....	93
George Meredith (Henry-D. Davray *trad.*).....	*Essai sur la Comédie* (Fin)...	104
Isabelle Rimbaud.....	*Le Dernier Voyage de Rimbaud*	138
Gaëtan Rondeau.....	*J'ai su des chants doux*.....	148
Henry Bourgerel.....	*Les Pierres qui pleurent*, roman (III-V).....	149

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont.	*Epilogues*.	219
Henry de Régnier.	*Les Poèmes*.	224
Rachilde.	*Les Romans*	229

Pierre Quillard	*Littérature*	234
Louis Weber	*Philosophie*	239
Henri Mazel	*Science sociale*	243
Victor Charbonnel	*Questions morales et religieuses*	252
Valéry	*Méthodes*	258
Jacques Brieu	*Esotérisme et Spiritisme*	260
Robert de Souza	*Les Revues*	263
R. de Bury	*Les Journaux*	268
Louis Dumur	*Les Théâtres*	278
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	283
Henri Albert	*Lettres allemandes*	288
Charles Guérin	*L'Art à Munich*	293
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	294
Zanoni	*Lettres italiennes*	300
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	302
Pedro Emilio Coll	*Lettres latino-américaines*	303
Léon Paschal	*Lettres néerlandaises*	309
Mercvre	*Publications récentes*	314
—	*Echos*	316

N° 95. — NOVEMBRE 1897

A. Mariotte	*Complainte* (paroles et musique)	321
Remy de Gourmont	*Nouveaux Masques : Jean Lorrain, Edouard Dujardin, Maurice Barrès, Camille Mauclair, Victor Charbonnel;* les cinq masques dessinés par Félix Vallotton	327
Henri Ghéon	*Les Marchés*	359
Marcel Batilliat	*L'Eau vivante*, conte	364
Camille Mauclair	*Réflexions sur les directions contemporaines*	379
L. Legouis	*Sonnets*	397
Emile Verhaeren	*Les Aubes*, drame lyrique (Actes III et IV, fin)	403
Henry Bourgerel	*Les Pierres qui pleurent*, roman (intermède et VI-IX)	444

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues*	545
Henri de Régnier	*Les Poemes*	553
Rachilde	*Les Romans*	556
Louis Dumur	*Théâtre*	562
Pierre Quillard	*Littérature*	567
Marcel Collière	*Histoire, Sociologie*	571
Henri Mazel	*Science sociale*	577
Victor Charbonnel	*Questions morales et religieuses*	585
J. Drexelius	*Romania. Folklore*	589
L. Bélugou	*Chronique Universitaire*	592

Robert de Souza	*Les Revues*	595
R. de Bury	*Les Journaux*	600
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	619
Jean de Tinan	*Cirques, Cabarets, Concerts*	618
Virgile Josz	*Art ancien*	612
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	621
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	626
Jean Rowalski	*Lettres tchèques*	634
Mercvre	*Publications récentes*	639
—	*Echos*	636

N° 96. — DÉCEMBRE 1897

Georges d'Espagnat	*Bois inédit*	hors texte
Divers	*L'Alsace-Lorraine et l'état actuel des esprits* (Referendum : 136 réponses)	641
Eugène Demolder	*La Mort aux Berceaux*, noël en 1 acte	815
Francis Jammes	*Une Feuille morte tombe*	828
E. Copléstone (Marguerite Moreno *trad.*)	*Conseils à un jeune Critique*	831
Henry Bourgerel	*Les Pierres qui pleurent*, roman (X-XIII, fin)	839

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues*	876
Henri de Régnier	*Les Poèmes*	880
Rachilde	*Les Romans*	885
Robert de Souza	*Les Revues*	893
R. de Bury	*Les Journaux*	900
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	908
Jean de Tinan	*Cirques, Cabarets, Concerts*	916
Charles-Henry Hirsch	*Musique*	919
André Fontainas	*Art Moderne*	922
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	925
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	931
Henry Albert	*Lettres allemandes*	939
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	943
Luciano Zuccoli	*Lettres italiennes*	949
Zinaïda Wenguerow	*Lettres russes*	955
Mercvre	*Publications récentes*	963
—	*Echos*	966
—	*Table Chronologique des matières*	I
—	*Table alphabétique par noms d'auteurs*	V

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS[1]

(TOME XXIV)

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes..... 288-939

MARCEL BATILLIAT

L'Eau vivante..... 364

L. BÉLUGOU

Revue du Mois : Chronique universitaire..... 592

HENRY BOURGEREL

Les Pierres qui pleurent, roman (III-XIII, fin)....149-444-839

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Esotérisme et Spiritisme 260

R. DE BURY

Revue du Mois : Les Journaux.....268-601-900

VICTOR CHARBONNEL

Revue du Mois : Questions morales et religieuses.....252-585

PEDRO EMILIO COLL

Revue du Mois : Lettres latino-américaines..... 303

MARCEL COLLIÈRE

Revue du Mois : Histoire, Sociologie..... 571

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

E. COPLESTONE

(**Marguerite Moreno** *trad.*)

Conseils à un jeune Critique..... 831

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises.....294-628-943

EUGÈNE DEMOLDER

La Mort aux Berceaux, noël en un acte..... 815

DIVERS

Enquête sur « l'Alsace-Lorraine et l'état actuel des esprits » (137 réponses)..... 641

J. DREXELIUS

Revue du Mois : Romania, Folklore..... 589

LOUIS DUMUR

Revue du Mois : Les Théâtres..... 278
— Théâtre..... 562

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles.....283-622-931

ANDRÉ FONTAINAS

Revue du Mois : Art moderne..... 922

HENRI GHÉON

Les Marchés..... 359

ANDRÉ GIDE

Pour chanter deux Mois d'un meilleur Été..... 65

REMY DE GOURMONT

Nouveaux Masques : Francis Jammes, Paul Fort, Hugues Rebell, Félix Fénéon, Léon Bloy, Jean Lorrain, Edouard Dujardin, Maurice Barrès, Camille Mauclair, Victor Charbonnel.....67-327

Revue du Mois : Epilogues.....219-545-876

CHARLES GUÉRIN

Revue du Mois : L'Art à Munich..... 293

A.-FERDINAND HEROLD

Revue du Mois : Les Théâtres.....610-908

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Musique..... 919

FRANCIS JAMMES

Une Feuille morte tombe..... 828

VIRGILE JOSZ

Revue du Mois : Art ancien..... 619

PHILÉAS LEBESGUE

Revue du Mois : Lettres portugaises..... 302

L. LEGOUIS

Sonnets..... 397

PIERRE LOUYS

Plaidoyer pour la liberté morale..... 7

CAMILLE MAUCLAIR

Réflexions sur les directions contemporaines..... 379

HENRI MAZEL

Revue du Mois : Science Sociale.....243-577

GEORGE MEREDITH
(Henry-D. Davray *trad.*)

Essai sur la Comédie (fin)..... 104

STUART MERRILL

Les Quatre Saisons..... 16

LÉON PASCHAL

Revue du Mois : Lettres néerlandaises..... 309

PIERRE QUILLARD

Le Jardin de Cassiopée..... 89
Revue du Mois : Littérature.....234-567

RACHILDE

Revue du Mois : Les Romans.....229-556-885

YVANHOÉ RAMBOSSON

Revue du Mois : Publications d'Art..... 925

HENRI DE RÉGNIER

Le Signe de la Clef et de la Croix..... 93
Revue du Mois : Les Poèmes.....224-553-880

ISABELLE RIMBAUD

Le Dernier Voyage de Rimbaud..... 138

GAETAN RONDEAU

J'ai su des chants doux..... 148

JEAN ROWALSKI

Revue du Mois : Lettres tchèques..... 634

ROBERT DE SOUZA

Revue du Mois : Les Revues.....263-595-893

JEAN DE TINAN

Revue du Mois : Cirques, Cabarets, Concerts.....616-916

VALÉRY

Revue du Mois : Méthodes..... 258

EMILE VERHAEREN

Les Aubes, drame lyrique 25-403

LOUIS WEBER

Revue du Mois : Philosophie..... 239

ZINAIDA WENGUEROW

Revue du Mois : Lettres russes..... 955

ZANONI

Revue du Mois : Lettres italiennes..... 300

LUCIANO ZUCCOLI

Revue du Mois : Lettres italiennes..... 949

DESSIN

FERNAN CAUSSY

Vignette nouvelle..... 544

GEORGES D'ESPAGNAT

Bois inédit.....(hors texte, face à la page 641)

ARMAND SEGUIN

Dessin inédit..... 6

FELIX VALLOTTON

Dix masques inédits.....69-73-78-82-86-329-334-340-347-353

MUSIQUE

A. MARIOTTE

Complainte (paroles et musique)..... 321

Le Gérant : A. Vallette

Paris. — Imprimerie du Mercvre de France, Lucien Marpon.
128, rue d'Alésia.

THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 073 814